



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



































**CHRONIQUES**  
**ECCLÉSIASTIQUES.**



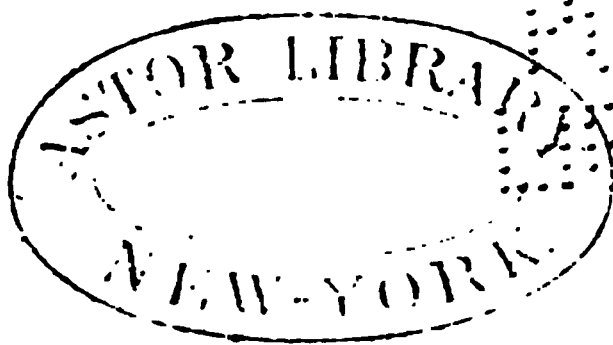


**HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE**  
**DES**  
**ÉGLISES RÉFORMÉES**

**AU**  
**ROYAUME DE FRANCE,**

**PAR**  
**THÉODORE DE BÈZE.**

**TOME PREMIER.**



**LILLE,**  
**IMPRIMERIE DE LELEUX, GRAND'PLACE.**  
**1844.**

NOV 1964  
2101 19  
YV 1964

*M. M. Willam Declercq ,*

**DIRECTEUR DE LA SOCIÉTÉ HOLLANDAISE DE COMMERCE,**

**QUI A ÉTÉ , ENTRE  
LES MAINS DE DIEU, POUR NOS  
ÉCOLES DE LILLE,  
CE QU'IL A ÉTÉ POUR LES ÉGLISES  
DE LA HOLLANDE, UN AMI SAGE,  
UN BIENFAITEUR GÉNÉREUX ET DÉVOUÉ,**

**PAR SON RECONNAISSANT SERVITEUR ET  
FRÈRE EN CHRIST,**

**TH. MARZIAL,**  
Éditeur.



# VIE.

DE

## THÉODORE DE BÈZE.

---

**THÉODORE DE BÈZE**, issu d'une famille noble du Nivernais, fut l'un des hommes les plus remarquables des premiers temps de la réforme. Né à Vezelai, le 24 juin 1519, il fut confié, dès sa tendre enfance, à l'un de ses oncles conseiller au parlement. A peine âgé de neuf ans, il fut envoyé à l'école de Melchior Wolmar, savant allemand, que la reine de Navarre avait appelé à Bourges, pour y enseigner la langue grecque, et demeura sous la direction de cet habile maître, jusqu'à l'âge de quinze à seize ans. Wolmar était imbu des principes de la réforme; la connaissance des langues anciennes qu'il possédait, l'avait mis parfaitement à même de juger du véritable sens des livres sacrés, et de reconnaître la justesse de l'interprétation que les réformateurs donnaient à leurs passages les plus essentiels. Il communiqua sa manière de voir à son élève, et le jeune *de Bèze* s'en était si bien pénétré que, dès l'âge de seize ans déjà, comme l'attestent plusieurs passages de ses écrits, il avait pris la résolution de passer ouvertement à la communion réformée. Il ne l'exécuta pas dès-lors, soit que le départ de son maître, qui

quitta la France en 1535, l'ait privé d'un appui dont il avait encore besoin, soit que la nouvelle carrière dans laquelle il s'élança bientôt, avec toute l'ardeur de la jeunesse, et avec les succès les plus séduisants, ait fait prendre un autre cours à ses idées.

Il venait de se rendre à Orléans, pour se vouer à la jurisprudence; mais cette étude difficile en elle-même, et peut-être rendue plus aride encore par le mode d'enseignement que l'on suivait généralement alors, ne flatta point ses goûts. Doué d'une imagination brillante et muni de la connaissance des beaux modèles de l'antiquité, il trouva plus d'attraits dans la littérature. A l'âge de vingt et un ans, il prit ses licences et se rendit à Paris. Ses vers latins lui firent bientôt une réputation; il se vit accueilli, loué, distingué; des revenus, plus que suffisants, lui promettaient une existence agréable, et ce doux loisir aux charmes duquel les poètes, surtout, sont toujours sensibles. Est-il étonnant, qu'à peine sorti de l'adolescence, et au milieu de tant de séductions, il perdit de vue les idées dont Wolmar avait cherché à le pénétrer! *De Bèze* avait

crû, jusqu'ici, ne céder qu'à des inclinations innocentes; bientôt il put remarquer combien était glissante la route où il s'était engagé, et se convaincre qu'on n'oublie point impunément les austères préceptes de la sagesse. Déjà ses vers, connus sous le nom de *Juvenilia*, n'étaient plus exempts de reproches; quelques pièces licencieuses, que dans la suite il en retira, pour les condamner à l'oubli, en déparaient le recueil; déjà même il avait failli sous le rapport des mœurs, et un mariage de conscience dans les liens duquel il s'était engagé avec une jeune personne nommée Claudine Denosse, d'une condition inférieure à la sienne, rendait sa situation d'autant plus embarrassante qu'on le pressait d'entrer dans les ordres ecclésiastiques. Il était difficile de s'en défendre, puisque déjà il se trouvait en possession d'une partie des avantages temporels que la carrière de l'église devait lui rapporter. Sa famille avait su lui procurer deux bénéfices, sans qu'il les demandât; l'un des deux était le prieuré de Lonjumeau; un troisième bénéfice dont jouissait son frère aîné, menacé d'une mort prochaine, allait lui revenir en héritage. Son oncle, l'abbé de Froidmont, lui en destinait un autre de 15,000 livres de rente. Se refuser à l'état ecclésiastique, c'était renoncer nécessairement à tous ces avantages; et l'on ne peut croire que *de Bèze* ait dû craindre que les torts de sa jeunesse fussent un obstacle insurmontable à son admission aux ordres. Pour un homme si distingué, et qui appartenait à une famille si bien en crédit, l'Eglise n'aurait sans doute manqué ni d'absolutions ni d'indulgences; on sait d'ailleurs quelles étaient alors les mœurs des prélats, avec quelle force et avec quelle vérité les prédicateurs et les écrivains les plus distingués par

leur piété tonnaient, et du haut des chaires chrétiennes et dans leurs écrits, contre les désordres du clergé et contre l'abus général que l'on faisait des richesses de l'église; on sait aussi qu'ils déclamaient en vain, et que ceux qu'ils attaquaient, avec tant de vigueur, connaissaient depuis long-temps l'art d'éluder l'effet de ces plaintes par des promesses de réforme qu'ils n'exécutaient jamais. Coupable de poésies bien autrement licencieuses que celles de *Théodore de Bèze*, Jean della Casa n'en devint pas moins grand inquisiteur; l'office dont il fut revêtu fit oublier ses vers; pourquoi *de Bèze* n'eût-il pas fait oublier de même ses *Juvenilia*, en cherchant à s'élever par son mérite et avec l'appui de sa fortune et de ses amis, aux premières dignités de l'Eglise? Indulgente envers tous ceux qui sont entrés dans ses vues, n'a-t-elle pas pardonné à l'abbé de Rancé ses relations illicites? N'a-t-elle pas autorisé la réforme austère que cet ecclésiastique, qui avait donné si peu de gages de sa propre moralité, trouva bon d'infliger à l'ordre de la Trappe (1)? Et si *de Bèze* eût consenti à délaisser l'infortunée qui avait reçu ses sermens secrets, et à vouer ses talens au service de Rome, aurait-il jamais été fait mention, soit de ses pièces fugitives, soit de ses faux pas? Mais aux yeux de la saine morale, *de Bèze* n'avait d'autres moyens de réparation que de condamner ses vers, et de rendre à l'honneur la personne dont la faiblesse avait égalé la sienne; il fit l'un et l'autre, la Providence ayant permis qu'une maladie qui le mit aux portes du tombeau, lui suggérât de sérieuses réflexions sur le genre de vie qu'il avait mené.

(1) Voy. Saint-Evremond, t. XI, pag. 36, et l'ouvrage intitulé : Promenade au monastère de la Trappe, pag. 46 et suiv.

Pour échapper aux sollicitations importunes et aux considérations mondaines qui jusqu'alors avaient prolongé son état d'hésitation, *de Bèze* s'était retiré à Genève, fuyant une famille qui cherchait à l'entraîner à un parti qu'il ne pouvait prendre en bonne conscience, et abandonnant tous les avantages qu'elle lui avait procurés. Tiré du piège et rendu à la vertu, les sentimens que son ancien maître lui avait inspirés se ranimaient dans son cœur ; il embrassa ouvertement la réforme, et content de lui-même, il se rendit avec joie à Tubingue pour y revoir Melchior Wolmar. De retour à Genève il chercha dans l'emploi de ses talens et de ses connaissances les ressources dont il avait besoin. Son premier projet fut d'établir, de concert avec son ami Jean Crispin, un commerce de librairie ; mais bientôt la vocation de professeur de langue grecque qui lui fut adressée de Lausanne, dirigea ses vues d'un autre côté. Il accepta les fonctions honorables qui venaient de lui être déléguées, et s'en acquitta, pendant neuf à dix ans, de la manière la plus distinguée. Rentré ainsi à l'âge de trente-et-un à trente-deux ans, dans la belle carrière de la littérature, pour laquelle il avait montré dès sa jeunesse un goût si prononcé, il y fit chaque jour de nouveaux progrès ; il la parcourut avec la plus vive ardeur et avec les plus brillans succès. Sa muse enjouée n'eut plus désormais rien de répréhensible, mais souvent on vit percer encore dans ses productions poétiques, quelques traits de l'indignation que lui inspiraient les abus contre lesquels s'élevaient les réformateurs ; tels furent ces vers de sa tragédie d'*Abraham sacrifiant*, pièce que plusieurs littérateurs du temps honorèrent de leur suffrage, et dans laquelle il introduisait Satan, sous le

froc d'un moine, apostrophant ainsi son habit :

O froc ! ô froc ! tant de maux tu feras,  
Et tant d'abus en plein jour couvriras,

. . . . .

Que si n'était l'envie dont j'abonde,  
J'aurais pitié moy-même de ce monde ;

. . . . .

Car moy qui suis de tous méchants le pire,  
En te portant, moy-même je m'empire.

Dès-lors cependant, *de Bèze* commença à consacrer ses talens poétiques et son érudition à des sujets plus sérieux. Pendant son séjour à Lausanne, il s'occupa de la traduction d'un grand nombre de psaumes en vers latins. Marot en avait traduit à peu près cinquante en vers français ; *de Bèze* traduisit de même les cent autres ; la première édition en parut en France en 1561, avec privilège du roi, et bientôt cette version fut mise en musique, et généralement chantée dans les églises réformées de France, de Genève, et de la Suisse française. Les expressions en ayant vieilli, il a été indispensable de les retoucher dans la suite. Cette tâche, entreprise d'abord par Conrart, premier secrétaire de l'Académie française, et par l'un des anciens de l'église de Charenton, puis par les pasteurs de Genève qui revirent leur ouvrage, fut il est vrai une refonte totale du travail de Marot et de *Théodore de Bèze* ; mais la mémoire de ces deux premiers poètes de la réforme était si chère aux églises, qu'on trouva convenable de conserver jusqu'au nombre de vers de leurs strophes et à la quantité de syllabes de leurs vers, de sorte que la musique antique du 16.<sup>e</sup> siècle s'adapte encore aujourd'hui au chant des psaumes revus et corrigés.

Il était difficile, en ces temps où les disputes religieuses occupaient tous



les esprits, de suivre une carrière littéraire quelconque sans entrer dans le domaine des sciences théologiques, et impossible de toucher à ce domaine sans se jeter dans la controverse. Pendant son séjour à Lausanne, *de Bèze* publia donc aussi sa part d'écrits polémiques; il paraît qu'à cette époque, il entra principalement en lice contre les théologiens allemands, et surtout contre ceux de la confession d'Augsbourg; Westphal, Heshus, Castalion furent ses premiers adversaires. Les graves matières de la sainte Cène et de la Prédestination étaient les sujets en discussion, et *de Bèze* n'avait pas encore alors assez tempéré son feu, pour les traiter convenablement. Il lui échappa quelques traits satiriques et railleurs, qu'on ne manqua pas de relever comme inconvenans. Antoine de La Faye, son collègue, auteur de l'histoire de sa vie, fait lui-même quelques remarques à ce sujet, et ajoute que *de Bèze*, dans les éditions postérieures de ses œuvres, eut soin de faire disparaître ces passages dont la couleur et le ton lui avaient attiré de justes observations. « *In his quidem,* » dit-il, *postea quædam liberiore calamo quam rei quæ de agebatur majestati conveniebat scripta mutavit,* » *ut et in nonnullis aliis scriptis, e quibus jocos aliquot, postquam maturior factus est erasit.* »

L'un des écrits les plus remarquables que *de Bèze* ait publiés à Lausanne, est le traité *de Hæreticis a magistratu puniendis*, contre Castalion qui, sous le nom de Martinus Bellius, venait de blâmer, dans l'un de ses ouvrages, le jugement et le supplice de Servet. Castalion avait plaidé la cause générale de la tolérance; *de Bèze* lui opposa la considération de l'intérêt de la société, et soutint, par les argumens qu'il pouvait avoir puisés dans les cours de

jurisprudence de l'école d'Orléans, que les magistrats devaient user du glaive pour réprimer les hérétiques. Cette funeste erreur était alors du nombre de celles qu'un long usage a tellement consacrées, que les meilleurs esprits sont étonnés, au premier coup-d'œil, d'en voir contester l'autorité. Les principes de douceur et de charité que saint Ambroise et saint Martin avaient si dignement défendus, lors de la première exécution à mort d'un hérétique, étaient depuis longtemps tombés dans l'oubli. Les persécutions dirigées contre les Vaudois et les Albigeois, les croisades prêchées contre les Hussites, le tribunal affreux de l'Inquisition, avaient trop habitué le monde à voir s'armer du glaive ceux qui prétendaient soutenir la cause de la vérité; la lutte établie au 16.<sup>e</sup> siècle entre les opinions anciennes et les opinions nouvelles coûtait chaque jour du sang. Est-il étonnant qu'au milieu de l'aigreur des partis, on n'ait pas alors encore suffisamment approfondi les préceptes sacrés de la raison et de l'Évangile sur l'article de la tolérance? « N'oublions pas, dit M. Senebier, » dans son histoire littéraire de Genève, en parlant de cet ouvrage de *Théodore de Bèze*, n'oublions pas » qu'une fausse idée du bien public, » l'exemple de l'Église romaine, les » formules homicides du droit canonique et les ténèbres de la superstition qui couvraient l'Europe, lui » persuadèrent qu'on ne pouvait avoir » tort en déraisonnant avec toute l'Europe. Plaignons-le de son égarement; blâmons-le de n'en avoir pas » appelé du jugement de l'Europe à celui de la raison désintéressée et » éclairée par la charité; mais félicitons-nous d'être nés dans un siècle » où l'intolérance révolte. »

Quelle que soit cependant la sévé-

rité avec laquelle on doit blâmer et l'erreur de *Théodore de Bèze* et les préjugés dont il s'était fait l'apologiste, il est ici une nuance qu'il ne faut pas perdre de vue. Il ne parlait que des droits prétendus de la puissance temporelle ; et l'on sait que personne ne traça d'une manière plus formelle, que ne l'avaient fait les réformateurs, la ligne de démarcation entre les pouvoirs terrestres et les pouvoirs ecclésiastiques. *De Bèze* peut avoir prétendu qu'il appartenait aux théologiens de prononcer sur la doctrine ; mais il ne soutint sans doute jamais que le devoir des magistrats fut de sévir aveuglément après le jugement qu'auraient porté les pasteurs ; une conclusion de cette nature n'eut pu être fondée que sur la pratique du saint office, et *de Bèze* n'ignorait pas qu'il n'appartient qu'aux seuls chefs de la société de juger jusqu'à quel point un errant, quel qu'il soit, peut mettre en danger le repos et l'ordre public. En vain chercherait-on à fonder sur son ouvrage un parallèle, entre les principes des premiers disciples de la réforme, et ceux dont leurs adversaires les rendirent si souvent victimes ; on ne prouvera point que leurs pasteurs aient jamais eu ni voulu avoir à leur disposition, comme le clergé de certains pays, ni moyens de contrainte, ni moyens de répression, ni moyens d'arracher l'aveu du secret des cœurs.

Si la justice, la raison et la saine politique même, nous obligent de blâmer ici les erreurs dont *Théodore de Bèze* s'était déclaré défenseur, nous nous en dédommagerons en applaudissant aux succès avec lesquels il cultiva une branche importante, et alors peu connue, des sciences théologiques, celle de la critique sacrée. Il fut conduit à s'occuper spécialement du texte du Nouveau-Testament et de sa tra-

duction, par le pieux projet qu'il avait formé de travailler à l'édification d'un certain nombre de réformés français réfugiés à Lausanne. Il les réunissait pour leur expliquer le livre sacré, pour les mettre en état d'en bien saisir le sens et de se pénétrer de ses divines leçons. Pour atteindre plus sûrement ce but, il s'imposait le devoir de faire lui-même une étude approfondie des saints écrits des apôtres, d'en comparer l'édition ordinaire aux antiques manuscrits qu'il était parvenu à se procurer, d'en noter les variantes, et de réunir ainsi tous les moyens qui se trouvaient à sa disposition pour rendre, avant tout, le texte grec aussi pur que possible. Ces travaux qu'il n'avait fait que commencer à Lausanne, il les continua pendant quarante-deux ans, consulta toutes les éditions connues, la Version syriaque, les Pères de l'Eglise, et compulsa jusqu'à dix-neuf des plus anciens manuscrits. Il possédait celui qui est connu aujourd'hui sous le nom de *Codex cantabrigiensis*, et ce fut de sa main que l'université de Cambridge le reçut en 1581. Ce manuscrit ne contient que les évangiles et les actes des apôtres. M. Senebier pense qu'il ne formait que la première partie du manuscrit, aujourd'hui connu sous le nom de *Claromontanum*, qui renferme les épîtres des apôtres et qui provient aussi de la bibliothèque de *Théodore de Bèze* (1).

(1) Ce dernier a été transféré à la bibliothèque de Clermont par les Du Puy, qui l'avaient acheté en Allemagne. M. Senebier cherche à expliquer comment ce précieux monument de l'antiquité put se trouver en Allemagne, en rapportant que *Théodore de Bèze* ayant, dans son extrême vieillesse, vendu sa bibliothèque au seigneur de Zastrissel, possessionné en Moravie, celui-ci voulut la faire transporter dans sa patrie ; mais que, par suite des troubles dont l'Allemagne était alors agitée, plusieurs caisses se perdirent dans le trajet, et ne purent être recouvrées. Il est à présumer que le manuscrit en question, aussi bien qu'une curieuse collection de lettres de *de Bèze*, qui se trouve

Ce réformateur ne donna pas moins de soins à la traduction du Nouveau-Testament en latin, qu'à la révision du texte grec. Il en fit paraître jusqu'à cinq éditions avec des commentaires et des traités critiques; la première parut en 1556; la seconde, imprimée dix ans après, fut dédiée à la reine d'Angleterre; la cinquième, imprimée en 1598, lui fut également dédiée. On fit à *Théodore de Bèze* des reproches d'avoir ainsi multiplié et varié les éditions du Nouveau-Testament, au lieu de lui en savoir gré et de le combler des éloges qu'il méritait. Dans une lettre qui se trouve dans l'*Icon presbyterianorum* de Colomies, on lui dit: « A moins d'acheter jusqu'à sept fois » votre Nouveau Testament, on ne » sait ni de quoi vous convenez, ni ce » que vous niez. Tout l'effet que vous » produisez, c'est d'amener beaucoup » de gens à ne faire plus aucun cas de » ce livre saint, à le regarder comme » corrompu dans son texte et variable » dans son sens. »

Quelle absurde remarque! Le devoir des savans et surtout de ceux qui regardent le livre sacré comme unique base de la foi, n'est-il pas de réunir tous leurs soins pour en perfectionner, de jour en jour, et la version et l'interprétation? Leur est-il permis de se regarder comme infaillibles, de s'imaginer avoir atteint le plus haut degré de précision auquel il soit possible de parvenir! Pourront-ils jamais dicter comme lois, à ceux qui viendront après eux, leurs recherches, leurs découvertes, le sens qu'ils auront cru devoir préférer! En un mot, si une version n'est qu'une œuvre humaine, ne doit-elle pas être toujours envisagée comme susceptible d'amélioration?

Telles sont les raisons par lesquelles les réformés ont blâmé le respect exclusif de la communion romaine pour la version dite Vulgate, et l'espèce de consécration dont elle a cru devoir l'honorer. En revanche, cette communion leur reproche la variété de leurs versions et de leurs interprétations; elle fonde sur cette observation la nécessité d'une autorité infaillible pour fixer le sens des livres saints. Mais ne serait-il pas également juste d'en conclure la nécessité d'un traducteur inspiré de Dieu, comme le furent les auteurs du texte original? D'ailleurs, avant de parler d'une autorité infaillible, ne faudrait-il pas être d'accord avec soi-même pour savoir si cette infaillibilité réside dans un homme ou dans une assemblée? Ne faudrait-il pas du moins prouver (et c'est ce qu'on n'a pas fait) que la version sanctionnée par l'autorité, fût en effet exempte de fautes? D'après les principes des protestans, la possibilité d'améliorer subsistera donc toujours, et avec elle le devoir de rechercher, d'examiner et d'améliorer sans cesse. Il n'en résultera nullement que le salut des âmes soit en péril, car le salut dépend de la foi bien plus que de la science; la foi consiste à s'attacher sincèrement à Jésus-Christ et à marcher sur ses traces, et son divin modèle brille dans les livres saints d'une si éclatante lumière, que les légères imperfections qui se trouvent dans leurs versions ne sauraient l'obscurcir.

Nous avons considéré jusqu'ici *Théodore de Bèze* comme littérateur et comme savant, il est temps de le suivre dans sa carrière publique et de reconnaître les talens qu'il y déploya. Son début fut une mission qui lui fut confiée auprès des princes allemands du Palatinat, du Wurtemberg et de Hesse, en 1558, encore avant qu'il quittât sa

chaire de professeur à Lausanne. Il était chargé, avec Guillaume Farel et Jean Budée, de réclamer l'intercession de ces princes près la cour de France, en faveur de quatre cents réformés qui avaient été saisis à Paris sous Henri II, en 1557, jetés dans les prisons, et dont sept déjà avaient subi le supplice du feu. L'intervention demandée fut accordée et produisit d'heureux effets. *De Bèze*, en cette occasion, rencontra Mélanchthon à Francfort; dignes soutiens de la cause de l'Évangile, ces deux hommes distingués surent s'apprécier réciproquement, et quoique leurs opinions ne fussent pas parfaitement uniformes, leur amitié n'en fut pas moins durable. Le feu de la controverse ne paraît pas s'être allumé entre eux; les principaux adversaires de *Théodore de Bèze* furent, parmi les théologiens de la confession d'Augsbourg, Westphal, Selnecker, Andreæ et autres, tous d'un ordre fort inférieur à celui qu'occupait Mélanchthon.

De retour de sa mission, *de Bèze* passa de Lausanne à Genève. Ni son historien La Faye, ni *de Bèze* lui-même n'indiquent positivement la raison de ce changement de séjour. Les termes dont ils se servent donnent lieu à supposer que *de Bèze* ne croyait plus pouvoir désormais vivre à Lausanne aussi tranquille qu'auparavant. Ses ennemis n'ont pas manqué de publier qu'il en avait été ignominieusement chassé; mais l'honorable congé qu'il reçut des magistrats de Berne, les égards qu'on lui témoigna dans la suite, toutes les fois qu'il revint à Lausanne, l'usage qu'avait adopté le conseil de ville d'aller toujours en ces occasions au-devant de lui, démontrent assez la fausseté de cette imputation. S'il était permis de hasarder ici une conjecture, on pourrait présumer que *de Bèze*,

qui a traité dans plusieurs de ses ouvrages la matière de la discipline ecclésiastique, avait peut-être dès-lors mis en avant sur cet article quelque opinion analogue à celles qui, en 1558, attirèrent un arrêt de bannissement de la part du conseil de Berne, à plusieurs pasteurs du pays de Vaud et même à Viret; s'il y a quelque réalité dans cette supposition, il n'est pas étonnant que se voyant compromis jusqu'à un certain point, ayant quelques inquiétudes pour l'avenir, il ait trouvé bon de demander son congé et qu'on le lui ait accordé sans difficulté. Ainsi s'expliqueraient les expressions mystérieuses de La Faye : « Il survint des » circonstances qui engagèrent *de Bèze* » à partir de Lausanne; » et celles dont se sert *de Bèze* lui-même dans une de ses lettres à Melchior Wolmar : « Comme je désirais de me vouer tout » entier à la théologie, et pour d'au- » tres raisons encore dont il n'est » d'aucune importance de faire men- » tion, je suis revenu dans cette ville » (à Genève) comme dans le port le » plus tranquille. »

A peine de retour à Genève, *Théodore de Bèze* y fut reçu ministre à l'âge de quarante ans, en 1559. Lié de la plus intime amitié avec Calvin, bientôt il se vit nommé professeur à l'académie, et même recteur. Mais les intérêts de ceux de ses anciens compatriotes qui s'étaient attachés à la communion réformée, ne tardèrent pas à réclamer sa présence en France. Déjà il avait intercédé pour eux avec succès auprès des princes d'Allemagne; ils espérèrent qu'il n'exercerait pas moins d'influence sur les princes français dont la protection leur était si nécessaire. Les Guises, princes étrangers, ennemis mortels de la réforme et de la maison de Bourbon qu'ils voyaient sur le point d'aspirer légiti-

mement au trône, venaient de s'emparer du pouvoir pendant la jeunesse de François II; ils comptaient sur l'Espagne et sur l'influence de Rome pour soutenir leur puissance usurpée (1), et pour l'étendre de plus en plus au préjudice des princes du sang; il s'agissait de rattacher ceux-ci par des liens plus intimes à la cause de ces vrais Français, qui étaient prêts à tout sacrifier pour renverser un pouvoir ennemi de leurs princes, pour affranchir leur royaume d'une tutelle odieuse, et pour prévenir toute intervention de l'étranger dans les affaires du royaume. L'un des grands moyens d'y parvenir était de mettre fin aux troubles et aux défiances dont la France était alors agitée, en assurant les droits de tous et la jouissance de ce faible degré de liberté que l'édit de Fontainebleau, en 1560, avait assuré aux réformés en suspendant les persécutions contre eux. Tel fut le but des

conférences qu'eut *Théodore de Bèze* avec le roi de Navarre à Nérac, où les grands du royaume l'avaient fait venir pour plaider la cause de la réforme. Ces conférences ne furent pas de longue durée; mais la preuve que *de Bèze* s'y était montré digne de la bienveillance du roi, fut qu'en 1561 ce prince demanda formellement qu'on l'appelât au colloque de Poissy.

Nous voici arrivés à l'une des époques les plus remarquables de la vie de *Théodore de Bèze*; nous nous y arrêterons avec d'autant plus de plaisir, que nous aurons lieu d'y présenter, sous le plus beau jour, ses talens et son habileté, son imperturbable fermeté et sa rare prudence. M. Senebier juge ici *de Bèze* avec beaucoup trop de sévérité. « Il montra, dit-il, plus son » esprit que sa logique; il oublia les » voies de conciliation, pour dévelop- » per une roideur poussée trop loin; » il eut la faiblesse, je dirai le tort, » d'imiter ses adversaires dans les » récriminations odieuses qu'il crut » pouvoir se permettre; il fut, en un » mot, dans cette assemblée, plus » rhéteur que savant, et plus contro- » versiste que théologien profond et » chrétien conciliateur. »

Pour rendre plus de justice à *Théodore de Bèze*, examinons attentivement le terrain sur lequel il se trouvait placé.

Une reine, que les historiens les plus judicieux s'accordent à représenter comme ayant toujours agi sans plan, sans prévoyance, comme s'étant jetée tour-à-tour et selon les circonstances, des bras d'un parti dans ceux de l'autre, se voyait revêtue des fonctions de la régence. La faction des Guises humiliée un instant par les princes du sang, à l'époque de l'avènement de Charles IX, faisait tous ses efforts pour ressaisir le pouvoir; l'inexécution des

(1) « Philippe II, roi d'Espagne, eut l'audace » de s'ériger en protecteur du royaume. Ce prince » intrigant se crut en droit de se mêler des affaires » de la France. Il tenait à la cour un ambassa- » deur, qui y jouait le rôle de ministre d'état. Les » Guises ne faisaient qu'un avec lui.

» On fit courir un plan général d'une ligue ca- » tholique pour soutenir le triumvirat (du duc de » Guise, du connétable et du maréchal de Saint- » André). Philippe II, roi d'Espagne, en était » déclaré chef: on devait se servir de son entre- » mise pour gagner le roi de Navarre. S'il résis- » tait, Philippe s'engageait à faire passer ses » troupes vers son royaume. En cas que les pré- » tendus réformés s'armassent en sa faveur, le » triumvirat se flattait de pouvoir faire soulever » les catholiques par tout le royaume, et afin » d'empêcher les étrangers de venir au secours » des religionnaires contre l'armée espagnole qui » entrerait en France, l'empereur s'engageait à » retenir les protestans d'Allemagne par des édits » sévères, et le pape et les princes d'Italie à faire » une puissante diversion chez les Genèveois et les » Suisses; ainsi les calvinistes laissés sans défense » devaient être tous passés au fil de l'épée. »

Telles sont les expressions de M. Anquetil, dans son histoire de France, tom. V, pag. 55, 57 et 58. Il ajoute: « Ce plan, quoique malheureusement » trop réalisé dans la suite.... prête à ceux qu'il » attaqua des projets bien au-dessus de leurs » idées; mais en retranchant même du triumvirat » ce que la malignité y a ajouté, il reste toujours » constant que ce fut une puissance qui s'éleva » sans droit légitime. »



édits qui tendaient à assurer le repos des 2,150 églises réformées qui existaient alors en France, causait dans l'état des convulsions perpétuelles; la prodigalité avait épuisé les finances, et les peuples n'avaient plus de trésors à donner. De tous côtés on demandait une réforme du clergé; plusieurs même de ses membres, tels que Monluc, évêque de Valence, et Marillac, évêque de Vienne, en avaient hautement déclaré la nécessité dans des discours solennels, en présence de la reine et de toute la cour; mais le clergé n'était nullement disposé à la faire. Au milieu d'embarras de cette nature, un colloque théologique n'était sans doute pas la première mesure qu'il convint de prendre; c'est ce qu'avait parfaitement senti le chancelier de l'Hôpital, lorsqu'il dit aux députés des parlemens réunis à Saint-Germain, en 1561, pour remédier par un nouvel édit, aux nombreuses infractions qui avaient rendu nul celui de Fontainebleau : « Il n'est pas nécessaire de » délibérer sur le fond de la religion : » supposant même celle des calvinistes mauvaise, recherchez si c'est » une raison de proscrire ceux qui en » font profession; si l'on ne peut être » bon sujet du roi, sans être catholique; et si enfin il est impossible que » des hommes qui n'ont pas la même » croyance vivent en paix les uns avec » les autres. N'allez donc pas vous fatiguer à chercher laquelle des deux » religions est la meilleure; nous » sommes ici non pour établir la foi, » mais pour régler l'état (1). »

Catherine de Médicis n'avait pas fait ces réflexions; elle crut, en tenant ce colloque, prendre un moyen terme propre à satisfaire à la fois, les réformés qui demandaient un concile na-

tional, et la cour de Rome qui le redoutait. Le cardinal de Lorraine, bien persuadé que son éloquence et sa pourpre pulvériseraient à l'instant de simples ministres, se promettait un triomphe aisé à remporter, et insistait sur la tenue du colloque (1). On espérait, en entendant les deux partis, de négocier entre eux quelque arrangement, et l'art de négocier était celui dans lequel la régente croyait exceller; on voulait amener les théologiens à convenir de quelque formule qu'ils adoptassent de commun accord, et qui pût se prêter à leurs diverses manières de voir; mais c'était mal connaître une église avec laquelle il n'est point de composition possible en fait de dogmes, parce qu'elle a pour système de ne céder sur aucun point; que partant du principe de son infailibilité, elle ne peut qu'exiger une soumission absolue, et qu'elle ne voit, dans la plus légère opposition à ses doctrines, qu'une rébellion contre son autorité.

Cette tentative devait donc échouer comme ont toujours échoué celles du même genre, comme elles échoueront toujours tant qu'un laps de temps assez long n'aura pas insensiblement rapproché les opinions d'un point commun, de telle sorte qu'il ne s'agisse plus que de déclarer une réunion déjà existante de fait.

Lors même que *Théodore de Bèze*, Pierre Martyr et les dix autres théologiens qui les accompagnèrent au colloque, n'auraient pas déjà su que les prélats romains avaient l'habitude d'exiger révocation et non de se prêter à des discussions, de requérir soumission et non de s'entendre à des rapprochemens, le ton que l'on prit à leur égard leur eût bientôt ouvert les yeux sur leur position.

(1) Anquetil, tom. V, page 62.

(1) Anquetil, tome V, page 63.

*De Bèze* l'avait sentie, et il comprit qu'ils ne pouvaient, lui et ses collègues, s'acquitter en cette occasion d'une mission réellement honorable, qu'en exposant avec modération, avec lucidité et avec fermeté les principes des réformés, en démontrant qu'ils n'avaient rien de contraire ni à la tranquillité de l'état, ni aux devoirs de fidèles sujets, ni au vrai sens de l'Évangile, ni aux doctrines reconnues dans la primitive Église. Il s'agissait de faire une profession de foi solennelle et publique, de la faire en termes tellement clairs et tellement mesurés, qu'elle pût être comprise de tout le monde. Telle fut aussi la tâche dont *Théodore de Bèze* s'acquitta, dès l'ouverture du colloque, le 9 septembre 1561, avec tant de gravité, tant de sagesse et tant d'éloquence, que le cardinal de Lorraine, tout étourdi d'un si rude assaut, ne put s'empêcher de dire à l'issue de cette première séance : « *Il eut été à souhaiter qu'il n'eût été muet ou que nous fussions sourds.* » Le cardinal avait cependant au préalable fait une première connaissance avec son adversaire au château de Saint-Germain, en présence de la régente. Il avait conféré avec lui sur l'article de la sainte Cène, lui avait témoigné sa satisfaction de ce qu'il ne se servait pas, en parlant de cet important sujet, de certains termes choquans qu'on lui avait attribués, de ce qu'il assurait même ne les avoir jamais employés. Il avait écouté, sans aucune marque d'improbation, ces paroles de *de Bèze* : « Nous croyons que le corps » et le sang de J.-C. ne sont en aucun » autre lieu qu'au ciel où J.-C. est » monté pour y être compris selon sa » nature humaine, jusques à tant qu'il » vienne juger les vivans et les morts. » A cet égard même, le cardinal avait protesté qu'il n'insistait pas sur la

Transubstantiation ; il avait été jusqu'à dire : « Que les théologiens auraient » bien pu se passer de la mettre en » avant, et que, pour sa part, il n'était point d'avis que pour cela les » églises fussent divisées (1). » C'était dire beaucoup, et sans doute beaucoup plus que ne se fût permis quelque théologien catholique, un peu plus profond que le cardinal. Aussi, lorsqu'au colloque, il se vit soutenu par le docteur Despence, se garda-t-il bien de faire espérer de telles concessions.

L'accueil que le cardinal avait paru faire à *de Bèze* n'empêchait pas le parti catholique d'aller en avant dans son sens, de travailler à empêcher, s'il était possible, qu'on accordât une audience solennelle aux réformés, ou de faire en sorte, du moins, qu'ils ne fussent entendus qu'avec défaveur. Ceux-ci, dès le moment de leur arrivée, avaient adressé au roi une requête dans laquelle ils avaient déclaré ne pouvoir reconnaître les prélats pour juges, attendu qu'ils étaient leur partie adverse. Douze docteurs de Sorbonne firent en conséquence, la veille de l'ouverture du colloque, une démarche auprès du roi, pour obtenir que les hérétiques ne fussent point admis à disputer, s'ils ne commençaient par reconnaître les évêques pour juges, ou que du moins le roi n'assistât pas au colloque avec sa cour. Cette démarche n'eut point de résultat ; en revanche, il ne parait pas que les réformés aient obtenu, comme ils l'avaient itérativement demandé, qu'il fût tenu par deux secrétaires, registre exact des dires des parties dans le colloque. Il s'ouvrit de la manière la plus solennelle ; mais avant que les ministres réformés fussent introduits à la barre

(1) Histoire ecclésiastique, liv. IV.

qu'on avait préparée pour eux , et où ils furent laissés debout , le chancelier fit un discours dans lequel il entra parfaitement dans le sens des prélats. Il leur fit entendre , il est vrai , que les désordres de ceux qui étaient chargés du soin de la religion pourraient bien avoir donné lieu à leurs ennemis de médire d'eux ; mais il les pria ensuite au nom du roi : « De vouloir bien » recevoir les ministres de cette secte, » et de prendre la peine de les endoctriner, afin que , s'ils ne se laissaient » réduire , et que par après ils fussent » condamnés, on ne pût pas dire qu'ils » avaient été condamnés sans avoir » été ouïs. » De pareilles expressions n'indiquaient d'autre accommodement possible que celui de la soumission du plus faible au plus fort ; c'était bien ainsi que l'entendaient les prélats, et il est évident que , lorsque le cardinal de Tournon , en répondant au chancelier , demanda avec instance qu'il lui remit sa harangue par écrit , il n'avait d'autre but que de s'en servir ultérieurement pour user d'autorité ; il y était question d'*endoctriner*, de *réduire*, de *condamner*, et non d'écouter et de discuter ; il n'en fallait pas davantage. Le chancelier refusa de donner cet écrit, et parut sentir qu'il s'était trop avancé ; mais les intentions des prélats n'étaient-elles pas assez manifestes, pour qu'on ne puisse reprocher aux ministres réformés , en pareille conjoncture, une roideur mal placée ? Pouvaient-ils se montrer accommodans , lorsque leurs adversaires l'étaient si peu ?

Ils furent enfin introduits , et ce fut alors que *de Bèze*, après avoir prononcé une prière, adressa au roi et à l'assemblée la remarquable harangue dont nous avons parlé ci-dessus. Il énonça d'abord avec une admirable précision les articles de croyance communs aux deux églises ; puis , sans aucune mar-

que d'aigreur et avec un ton d'urbanité très-rare dans les discussions de ce siècle , il indiqua les points sur lesquels les deux communions n'étaient pas d'accord. Il s'arrêta particulièrement à ceux de la base de la foi , de la sainte Cène et du gouvernement de l'Église. Quant au premier , il déclara que les réformés n'admettaient aucun autre fondement de leur foi , aucune autre règle pour juger les controverses que les seules Écritures-Saintes , et qu'ils n'avaient d'égard aux canons de l'Église qu'autant qu'ils étaient reconnus conformes à la doctrine des livres saints. Sur l'article de la sainte Cène , il n'hésita point à dire que les sacrements n'avaient été institués ni pour être adorés ni pour être offerts à Dieu ; qu'il n'existe plus sur la terre aucun sacrificateur , aucun homme chargé d'offrir à Dieu une victime quelconque, et de faire ainsi propitiation pour ses frères ; en un mot que Dieu n'agrée ni dans ce monde ni dans l'autre aucune autre expiation que celle qui a été faite par J.-C. Il s'expliqua avec franchise , mais en même temps dans les termes les plus modérés , sur les articles de la Transubstantiation et de la Consubstantiation ; et , en parlant de la présence réelle , il la réduisit à une présence sacramentelle et spirituelle , en exclut toute idée de présence matérielle et charnelle , et répéta à peu près les paroles qu'il avait déjà prononcées devant le cardinal , en disant : *Nous croyons que le corps de J.-C. (c'est-à-dire cette nature humaine qui est montée aux cieux) est éloigné du pain et du vin autant que le plus haut ciel est éloigné de la terre ; puis insistant sur l'efficace du sacrement et sur les fruits que tous les chrétiens pensent en tirer , il s'écria : Et je vous prie , messieurs , au nom de Dieu , que pouvez-vous donc chercher ni trouver*



*en ce saint sacrement que nous n'y cherchions et n'y trouvions aussi?*

Sur l'article du gouvernement de l'Église, *de Bèze* s'exprima avec moins de retenue, il alla jusqu'à dire : *Que tout y était perverti et tellement confus et ruiné, qu'à grand peine les plus grands architectes du monde, soit qu'on considère l'ordre tel qu'il est aujourd'hui dressé, soit qu'on regarde la vie et les mœurs, y peuvent reconnaître les vestiges et marques de cet ancien bâtiment, tant bien réglé et compassé par les apôtres.* C'était en dire beaucoup moins que n'en avaient dit, en présence de la reine et de tous les grands, les évêques de Valence et de Vienne peu de temps auparavant. Les oreilles de cour étaient habituées à ce langage, et n'en furent pas choquées.

*De Bèze* termina sa harangue en remettant au roi la confession de foi des Églises réformées de France. Il avait été écouté avec le plus grand calme et la plus silencieuse attention, sauf un seul moment d'interruption ; ce fut lorsqu'il prononça les paroles : *Le corps de J.-C. est éloigné du pain et du vin autant que le plus haut ciel est éloigné de la terre.* A ces mots que le cardinal de Lorraine et la reine-mère avaient déjà entendus sans manifester la plus légère émotion, les prélats commencèrent à murmurer, et on leur entendit répéter la parole de Caïphe, *blasphemavit.* Le cardinal de Tournon se leva indigné avec plusieurs d'entre eux et demanda qu'on fermât la bouche à *de Bèze*, ou qu'il lui fut permis de se retirer. Le roi, la reine et la cour firent peu d'attention à cette brusque interruption. « Le roi ne bougea ni pas un des princes, dit l'Histoire ecclésiastique, et fut audience donnée » pour parachever. Silence fait, *de Bèze* dit, messieurs, je vous prie » d'attendre la conclusion qui vous

» contentera, puis retourna à son propos qu'il poursuivit jusqu'à la fin. Sa harangue finie, il présenta la confession des Églises réformées à la majesté du roi, qui la reçut benigne-ment par les mains du sieur de la Ferté, capitaine des gardes, et depuis la mit entre les mains des prélats (1). »

On ne voit dans ce récit aucune trace à laquelle on puisse reconnaître le moins du monde le sombre tableau que De Thou et surtout Mézerai font de cette circonstance. Celui-ci, qui n'est pas toujours assez équitable envers *Théodore de Bèze*, rapporte : « Qu'il se permit à Poissy une proposition emportée et choquante dont il eut honte lui-même, qu'elle blessa horriblement les oreilles catholiques, » que les prélats en frémirent d'horreur. » Qu'un orgueilleux prélat, déjà très-fâché de ce qu'on ne veut point être jugé par lui, et de ce que ceux qui récusent son jugement sont néanmoins accueillis et écoutés, saisisse un mot qu'ils prononcent pour crier au blasphème et au scandale, cela se conçoit ; mais que les chefs et les premiers personnages de l'état se trouvent choqués de ce qu'un ministre, qu'ils ont appelé pour rendre raison de sa foi, expose simplement et nettement ses principes, surtout lorsqu'il n'est rien dans ses expressions qui ne présente des idées pleines de noblesse et de dignité, surtout lorsque déjà ils ont entendu ces mêmes expressions sans en paraître étonnés, ce serait sans doute ce qu'il y aurait de plus puéril et de plus ridicule. Comment d'ailleurs, si dans le moment même on eût été si vivement et si généralement affecté des paroles de l'orateur,

(1) Histoire ecclésiastique des églises réformées au royaume de France, liv. IV.

comment ne lui eût-il été adressé aucune observation à l'appui de celle que faisait le cardinal ? Comment et la reine-mère, et le chancelier, et les princes présents eussent-ils gardé le silence ? Comment l'audience eût-elle été si paisiblement continuée, et comment *de Bèze* n'aurait-il pas dit un seul mot pour s'excuser ? Cependant on n'en resta pas là, on ne manqua pas d'envenimer l'affaire et d'user de tous les moyens possibles pour faire naître cette horreur et cette indignation que personne, au moment même, n'avait éprouvée. C'est ce que prouvent et les récits des historiens et une lettre que Catherine de Médicis écrivit à M. de Rennes, son ambassadeur à la cour de l'empereur, et dans laquelle elle dit : « Que *de Bèze* s'était oublié en une comparaison si absurde et si offensive des oreilles de toute l'assistance, » que peu s'en était fallu qu'elle ne lui imposât silence (1). »

*De Bèze* avait bien prévu ces manœuvres de ses adversaires, et ce fut pour les prévenir qu'il adressa de suite à la reine une lettre dans laquelle il justifiait, et par le raisonnement et par des citations des pères de l'Église, les paroles que le cardinal de Tournon avait si fort improuvées. La première séance du colloque fut terminée par la réplique du cardinal de Tournon, qui se borna à demander du temps pour répondre et à exhorter le jeune roi à ne point se laisser ébranler par tout ce qu'il venait d'entendre. « Il » prononça tous ces propos, dit l'His- » toire ecclésiastique, en fort grande » colère et comme tout troublé. »

Ces propos et cette colère pouvaient bien avoir quelque fondement. On venait de les entendre ces hommes que les uns se plaisaient à représenter

comme des meneurs ignorans et opiniâtres auxquels obéissait une vile populace ; que d'autres signalaient comme des rebelles qui ne tendaient, sous prétexte d'une réforme religieuse, qu'à exciter des troubles dans l'état ; que généralement on accusait d'une révolte ouverte contre toute l'antiquité chrétienne, contre tous les dogmes capitaux de la religion, et qu'on chargeait d'anathèmes comme des misérables sans foi, sans Dieu, entachés de tout ce que les anciennes hérésies pouvaient avoir de plus hideux.... ; on venait de les entendre, et ils avaient fait preuve d'un profond savoir, d'une éloquence calme et raisonnée ; ils avaient protesté de la soumission la plus entière aux puissances de la terre et du plus saint respect pour l'ordre public ; ils avaient cité, avec tous les égards dus à la vénérable antiquité, de nombreux passages des pères de l'Église ; ils avaient montré le parfait accord de leur croyance avec l'Évangile, et avaient formellement adhéré à toutes les doctrines fondamentales que les apôtres et les anciens conciles avaient établies, et que tous les chrétiens reconnaissent en commun. N'était-il pas à craindre qu'en se purgeant ainsi de toutes les calomnies dont on les avait accablés, ils n'eussent produit une impression qu'il serait difficile de détruire (1) ?

C'était à cette impression qu'il était urgent d'obvier ; aussi dès ce moment, les prélats n'eurent-ils plus d'autre

(1) Cette impression était réelle : l'évêque de Troyes, en sortant du colloque, se fit réordonner par les ministres ; la reine-mère elle-même écrivit, dit l'histoire, au pontife de Rome, une lettre dans laquelle elle disait, en parlant des réformés : « Ils » ne sont ni anabaptistes, ni libertins ; ils croient » les douze articles du symbole ; aussi plusieurs » personnes de piété pensent qu'on ne devrait pas » les retrancher de la communion de l'Église, » pour ne pas révolter la faiblesse de quelques- » uns. » (Voyez Anquetil, tom. V, pag. 66.)

(1) Dictionnaire de Bayle, art. *de Bèze*, note H.

but que de chercher à rompre le colloque. La première mesure à laquelle ils pensèrent fut de dresser une confession de foi opposée à celle des ministres, et de les condamner à l'instant, s'ils refusaient d'y souscrire. Cette mesure était expéditive, mais il fallut y renoncer parce que les ministres, avertis de ce qui se passait, protestèrent de nouveau qu'ils n'entendaient point se soumettre aux prélats, et qu'en se rendant à un colloque, ils n'avaient pu voir en eux que leurs parties et non leurs juges. Le cardinal de Lorraine songea dès-lors à un autre expédient; c'était de faire arriver promptement au colloque quelques ministres de la confession d'Augsbourg, pour les mettre aux prises avec les réformés sur l'article de la sainte Cène, et d'échapper, disait-il, à la façon de saint Paul qui, par semblable moyen, échappa d'entre les mains des Phari-siens et des Sadducéens. Il écrivit de suite à cet effet au sieur de la Vieilleville à Metz, et fut si bien servi que peu de jours après, trois théologiens allemands et un français qui ne savaient trop ce qu'on leur voulait, arrivèrent à Saint-Germain; mais déjà il était trop tard et le colloque était rompu. Cependant, avant que cette mine ou toute autre pût jouer, il fallait répondre à la harangue de *Théodore de Bèze*, et le cardinal de Lorraine s'en chargea. Le 16 septembre il prononça cette réponse dans laquelle il commençait par établir le droit de juger, en fait de religion, comme incontestablement dévolu aux évêques. Il rappela pour cet effet au roi, « qu'il n'était » que membre et non pas chef de l'église; qu'en fait de foi, c'était aux » évêques à juger les princes, qu'en » pareille matière J.-C. n'était point » partie mais juge. » On aurait pu répliquer assez pertinemment, que si

le droit de juger appartient à J.-C., il ne s'ensuit pas qu'il appartienne à l'église, et que, quand il appartiendrait à l'église, il ne s'ensuivrait pas que les évêques pussent seuls en user. On aurait pu faire observer que J.-C., l'église et les évêques étaient trois sujets fort différens, et qu'il serait essentiel de se rappeler que les attributs de l'un ne conviennent pas tous à l'autre, afin de ne pas s'exposer à mettre les évêques à la place de l'église, ou même à la place de J.-C....; mais il paraît que le cardinal était sûr que la majeure partie de son auditoire n'y regarderait pas de si près; aussi le vit-on citer avec confiance une foule d'autorités en faveur de son assertion, depuis les paroles de Constantin aux pères de Nicée : *Dieu seul est votre juge, et vous ne devez pas être jugés par les hommes*, jusqu'à celles de saint Grégoire de Naziance à l'empereur Valens : *L'ordonnance de J.-C. vous a assujéti à ma puissance et à ma juridiction; vous n'êtes pas le seul qui commandiez; nous commandons de même, mais dans un empire plus grand et plus parfait*. Après cet exorde, le cardinal entra en matière sur les articles de l'église et de l'Eucharistie. Quant au premier, il établit encore comme chose incontestable, que *hors l'église il n'est point de salut*. Pour le second, il cita une foule d'expressions hyperboliques tirées des anciens prédicateurs, pour soutenir la présence physique de J.-C. dans le sacrement. Il évita cependant de parler de la transubstantiation, et se borna à dire un mot de la doctrine de la confession d'Augsbourg, dans laquelle il croyait voir un terme moyen entre les opinions de la communion romaine et celles de la communion réformée, quoiqu'assurément la doctrine des réformateurs saxons ne répugne pas

moins que celle des réformateurs helvétiques et français , à la transubstantiation romaine , au sacrifice de la messe , à l'adoration du sacrement , à l'Eucharistie sous une seule espèce , aux messes pour les morts , etc.

C'était la mode cependant de parler de réformation et d'en reconnaître la nécessité. Depuis les événemens du schisme d'occident , les papes eux-mêmes en avaient parlé ; on avait promis d'y donner des soins aux conciles de Constance et de Bale , et il ne s'en était suivi que des effets insignifiants. Depuis peu les princes d'Allemagne avaient demandé instamment que l'on fit quelque chose de plus , en présentant leurs cent griefs ; la cour de Rome travaillait à préparer un concile universel où il devait être question de cette matière ; le cardinal ne pouvait la passer absolument sous silence. Il fit donc espérer une réforme dont les prélats allaient s'occuper , mais ce ne fut que pour condamner dans les termes les moins mesurés , celle qu'on avait jusque là essayé de faire sans eux. Il prédit que cette dernière porterait des coups funestes aux empires aussi bien qu'à l'église , et finit par prier les réformés de s'abstenir désormais de se mêler de troupes dont personne ne leur avait donné charge , et par engager le roi à persévérer dans la foi de ses pères s'il ne voulait attirer sur lui les vengeances de Dieu.

A peine cette harangue terminée , *de Bèze* s'offrit à répondre , mais on remit à un autre jour de l'ouïr ; l'assemblée se sépara et les prélats travaillèrent si bien que désormais le roi n'assista plus aux séances , et que l'auditoire devant lequel les disputes se traitaient , était beaucoup moins nombreux qu'auparavant. En attendant ils répandaient le bruit que les ministres avaient été réduits au silence par l'é-

loquent discours du cardinal , et ceux-ci ne purent obtenir de nouvelle audience qu'après la huitaine révolue.

*Théodore de Bèze* y prit de nouveau la parole et insista sur les vrais caractères de l'église , qui sont la prédication de la pure parole de Dieu , et l'administration des sacrements conformément à leur institution. Il prouva que les conciles , même universels , n'étaient point infailibles , et déclara que les décisions de l'église ne pouvaient avoir d'autorité qu'autant qu'elles étaient conformes à la parole de Dieu.

On ne demandait pas mieux que d'amener *de Bèze* à traiter le point du ministère ecclésiastique , car on ne pouvait , à moins de posséder une habileté plus qu'humaine , toucher cette matière sans blesser au vif les prélats , et sans donner lieu à de telles clameurs qu'il eût fallu sur-le-champ clore le colloque. Mais l'orateur s'exprima sur ce point en présence de l'assemblée avec une délicatesse et une mesure admirables. Il se borna à dire que les vrais pasteurs sont ceux qui prêchent la vraie doctrine. Le cardinal lui tendit un autre piège , en lui proposant de signer sur l'article de la sainte Cène , une formule extraite des actes d'un synode wurtembergeois ; on n'en lut à *de Bèze* que les premières lignes , le cardinal ne voulait pas lire le reste parce que la transubstantiation y était formellement condamnée. *De Bèze* se tira d'affaire en demandant au cardinal si lui-même il la signerait ? Il ne sut que répondre à cette question.

Cette seconde séance terminée , les ministres virent plus clairement que jamais que loin , de chercher la vérité de bonne foi , on n'avait pour but que de les embarrasser. *Théodore de Bèze* écrivit donc à la reine pour la supplier de donner ordre qu'il ne fût point question dans les conférences publi-

ques de l'article du ministère ecclésiastique. Il représenta que l'objet du colloque était de s'entendre sur la doctrine, que c'était de la pureté de la doctrine qu'il convenait de conclure à la légitimité du ministère, et non des formes sous lesquelles le ministère était établi, à la vérité des enseignemens qu'il donnait; il ajouta que si ces formes venaient à être mises en discussion, les ministres réformés se verraient obligés de répondre aux interpellations qu'on leur adresserait par des récriminations qui ne pourraient être entendues avec calme; il donna quelqu'idée des doutes qu'il leur était permis d'élever sur la régularité d'un ministère dont l'ordination s'acquerrait à prix d'argent, qui s'exerçait sans qu'il eût été fait auparavant enquête de la vie, de la doctrine et des mœurs de ceux qu'on y admettait, et qui enfin manquait du titre essentiel qu'aurait dû lui donner une élection libre et faite par les fidèles.

Cette lettre ayant été présentée à la reine et lue en conférence, le cardinal de Lorraine s'en montra vivement piqué, et ne put s'empêcher de s'écrier : *Que les ministres évidemment n'étaient venus que pour insulter à l'autorité sacerdotale et royale.* On ne voit pas trop en quoi ce qui venait d'être lu pouvait regarder les rois; mais c'est une tactique ancienne, et qui a souvent réussi, de faire envisager comme rebelles à l'autorité royale, ceux qui ne veulent pas reconnaître le pouvoir sacerdotal.

*De Bèze* répliqua avec vigueur, mais sans sortir des bornes de la modération; et le cardinal, malgré son courroux, trouva prudent de revenir à son article favori, celui de la sainte Cène. Dans cette séance, Pierre Martyr prit la parole et disserta en langue italienne d'une manière si lucide et si savante,

qu'il produisit une vive impression. Le cardinal s'en apercevant l'interrompit, et quoiqu'il comprit fort bien l'italien, déclara qu'il ne pouvait s'entendre qu'avec ceux qui parlaient sa langue.

Cette interruption n'était rien encore auprès de celle que se permit le général des Jésuites présent à la conférence; il s'écria que c'était trop écouter ces ministres déjà pleinement convaincus d'erreur, leur adressa les paroles les plus outrageantes, les traita de singes et de renards sous les yeux de la reine-mère; enfin il essaya de discuter l'article en question, et dit des choses si pitoyables que tout son parti en fut honteux. *De Bèze*, comme on le pense bien, ne négligea pas de mettre à profit l'avantage que lui donnait un tel adversaire. Il en avait trouvé quelques momens auparavant un plus vigoureux, dans la personne du docteur Claude de Xaintes; plusieurs années encore après la clôture du colloque, ce docteur continua à le harceler d'écrits de controverse, mais *de Bèze* n'en laissa aucun sans réponse.

Après des scènes de la nature de celles qui venaient d'avoir lieu, il n'était plus possible de tenir des conférences publiques. Tout se réduisit donc désormais à des colloques particuliers entre *Théodore de Bèze*, Pierre Martyr, de Gallars, Marlorat et Jean de l'Espine, d'une part; et les évêques de Valence et de Scez, les docteurs Despence, Salignac et Boutelier, de l'autre. On se présenta réciproquement à signer des confessions et des formules qui toujours furent rejetées, et l'on finit par renoncer à chercher les voies d'un accord qui était évidemment impossible. Chaque parti alors se replia sur soi-même. Les prélats travaillèrent, dans leurs réunions particulières, à une soi-disant réformation,



qui se bornait à prescrire certaines précautions à prendre dans l'élection des évêques, et à leur recommander la résidence. Ils arrêtèrent aussi en commun certains articles par lesquels ils demandaient au roi le droit d'arrêter par leur censure la vente et distribution de tout livre, placard ou tableau qui ne leur paraîtrait pas d'accord avec leurs principes. On voit par une lettre que Catherine de Médicis écrivit à M. de Rennes, le 15 octobre 1561 (1), qu'elle n'était rien moins que contente de cette réformation, et qu'elle blâmait surtout les prélats de n'avoir cherché qu'à conserver leurs grandeurs, l'intégralité et le cumul de leurs bénéfices.

De leur côté, les réformés mettaient à profit les circonstances. Avant et après le colloque, *Théodore de Bèze* fit très-fréquemment le prêche au château de Saint Germain. De nombreuses assemblées de réformés célébraient le culte et faisaient la Cène hors des murs de Paris, particulièrement aux lieux dits Popincourt, la Cerisaye et le Patriarche. La reine-mère les honorait d'une protection toute particulière; elle avait chargé un officier, nommé Gabaston, de veiller à ce qu'aucun désordre n'eût lieu au sujet de ces assemblées; mais un parti plus fort qu'elle voulait des désordres et parvint à les exciter. Souvent en rentrant dans Paris, les réformés furent maltraités, frappés et blessés; on mit le feu à la maison du Patriarche, faubourg St.-Marcel, où ils avaient l'habitude de se réunir; enfin, malgré les négociations de la reine-mère avec l'amiral de Coligny et avec les églises qui se disposaient à lui fournir à leurs

frais des troupes pour préserver le royaume d'une invasion des Espagnols, malgré l'édit de janvier qui suivit de près le colloque de Poissy et qui tendait à rassurer les réformés, le massacre de Vassy eut lieu le premier mars 1562. *Théodore de Bèze* que la reine avait retenu en France après la clôture du colloque, lui porta des plaintes amères de cette infraction à la paix; il reçut une réponse favorable; mais le roi de Navarre, auprès duquel il réitéra ses plaintes, fut loin de lui faire aussi bon accueil. Ce fut alors qu'indigné de la froideur avec laquelle ce prince entendait le récit du massacre de plus de quarante-cinq personnes désarmées, et de la disposition où il paraissait être de donner gain de cause à leurs barbares assassins, *de Bèze* prononça cette parole énergique dont on a conservé la mémoire à juste titre : *Sire, l'Église de Dieu est une enclume sur laquelle doivent se briser encore beaucoup de marteaux.*

Il ne fut point fait justice, et l'aigreur des deux partis était telle que désormais la guerre civile fut inévitable. Nous ne dirons point qu'en recourant aux armes les protestans aient agi évangéliquement; mais qu'on se rappelle que des intérêts tout autres que ceux de la religion, pesaient ici dans la balance, que ces intérêts avaient déjà plus d'une fois armé les seigneurs français contre leur gouvernement; qu'une faction étrangère opprimait la France, qu'à chaque instant les traités étaient violés, les paroles royales méconnues, les promesses oubliées, les sermens foulés aux pieds, et qu'on porte un jugement équitable! La guerre ayant éclaté, *Théodore de Bèze* s'attacha au prince de Condé; il se trouva à la bataille de Dreux comme ministre; il n'en a pas fallu davantage à ses ennemis pour l'accuser d'avoir pris les

(1) Actes ecclésiastiques et civils de tous les synodes des églises réformées de France, publiés en 2 vol. in-4.<sup>o</sup> à La Haye, par Jean Aymon, tom. I, pag. 285.

armes et d'avoir trempé ses mains dans le sang. Il paraît qu'ils oubliaient combien il serait facile de rétorquer un tel reproche contre ces évêques et ces papes qu'on avait vus tant de fois le casque en tête et la massue au poing. *De Bèze* repousse avec indignation cette imputation calomnieuse : « Oui, » dit-il à Claude de Xaintes, j'ai été » au combat du commencement à la » fin ; j'y étais en manteau et non en » armes, et personne ne me repro- » chera avec vérité ni la fuite, ni le » meurtre de qui que ce soit (1). »

Après cette bataille, *de Bèze* suivit l'amiral de Coligny ; il ne revit Genève qu'après la paix de 1563.

L'année suivante il éprouva l'une des plus sensibles afflictions dont il eût pu être frappé. Calvin mourut : tout Genève le pleura, et *de Bèze* mêla ses larmes les plus sincères à celles de ses compatriotes adoptifs. La place que le grand réformateur avait laissée vacante ne sembla pouvoir être plus dignement remplie que par son savant ami ; *de Bèze* fut nommé tout d'une voix modérateur ou président de la compagnie des pasteurs de Genève. Il exposa les plus fortes raisons à ses collègues pour les engager à rendre annuelles les fonctions de cette place ; ils les adoptèrent, mais ce fut pour lui réitérer les preuves de leur estime et de leur vénération, en le réélisant d'année en année sans interruption jusqu'en 1580.

*De Bèze* était d'autant plus digne de ces égards qu'on ne le vit jamais ni abuser de sa supériorité ni se permettre aucune prétention ambitieuse qui pût choquer ses collègues. Il partagea toujours les fonctions les plus pénibles de leur ministère ; au moment où une peste affligea la république, il se refusa

absolument à l'exception que le magistrat voulait faire en sa faveur, en l'exemptant du devoir de visiter pastoralement les pestiférés ; enfin quoique ses adversaires se plussent à le désigner sous le nom de pape des réformés, il donna constamment les plus fortes preuves d'un esprit de concorde et d'humilité qui ne se démentit jamais ; il le porta jusqu'à consentir sans difficulté à la suppression de l'un de ses ouvrages intitulé : *De Jure magistratum circa sacra*, que les magistrats de Genève trouvèrent incompatible avec leurs principes sur la discipline ecclésiastique.

Révenu à ses occupations pastorales et littéraires, bientôt il publia de nouveaux livres. L'un des plus remarquables fut son *Histoire ecclésiastique des Églises réformées au royaume de France*. Elle rapporte en détail les événemens les plus saillans qui contribuèrent à provoquer, à avancer ou à retarder en France les progrès de la réforme, depuis l'an 1521 à 1563. Les derniers livres de cette histoire sont de la plume de Nicolas de Gallars, qui les rédigea sous les yeux de *Théodore de Bèze*. Les loisirs de *de Bèze* furent d'ailleurs consacrés à la publication de quantité d'autres ouvrages, soit sur des matières de controverse, soit sur l'administration et le gouvernement de l'Église. On s'est plu à lui attribuer aussi quelques écrits qui tendent à tourner en ridicule les abus que les réformateurs attaquaient, plutôt qu'à les combattre par la voie du raisonnement ; mais de La Faye, son biographe, assure qu'ils ne sont pas de lui.

Déjà rappelé en France, en 1568, par des affaires de famille, il le fut de nouveau, en 1571, pour le synode national de la Rochelle. A peine arrivé, il fut élu, tout d'une voix pour modé-

(1) Dictionnaire de Bayle, art. *de Bèze*.

rateur ou président de l'assemblée. De Thou assure qu'il présida de même en 1572 le synode national de Nîmes, mais il est dans l'erreur sur ce point; les *actes synodaux* indiquent, comme modérateur de ce dernier, Jean de la Place; ils rapportent que *Théodore de Bèze* y assista, et qu'il concourut même à repousser les innovations que Jean Merel cherchait à introduire dans la discipline des églises réformées. Au synode de la Rochelle, la confession de foi des églises de France fut revue, et quelques-uns de ses articles furent rédigés d'une manière plus précise; la reine de Navarre, Henri IV et le prince de Condé y souscrivirent. Après les forfaits de la Saint-Barthélemy, en 1572, *de Bèze* réunit tous ses soins pour procurer un asile et des consolations à ceux de ses coreligionnaires français qui avaient eu le bonheur d'échapper à cette boucherie. Tandis qu'à Rome, on rendait publiquement grâces à Dieu de la réussite de ce noir complot (1), dont on chercherait en vain aujourd'hui le moyen de faire l'apologie, l'Allemagne poussait un cri général d'indignation; elle vit avec horreur un roi qu'un premier mouvement de honte avait porté à rejeter la cause de cette action exécrationnelle sur les querelles des partis, s'en avouer ensuite publiquement l'auteur, mettre à ses sujets le poignard à la main, et leur donner l'ordre formel de se baigner les uns dans le sang des autres. Partout les malheureux fugitifs français furent reçus à bras ouverts; les lettres de *Théodore de Bèze*, adressées à divers princes, avaient concouru à leur préparer cet accueil consolateur, et sous sa direction, un hôpital s'élevait à Genève en faveur des réfugiés les plus pauvres.

Tant de malheurs n'avaient cependant pas entièrement abattu le courage des réformés de France. Ils comptaient encore des chefs dans les rangs les plus élevés; on vit, en 1574, le prince de Condé se mettre en relation avec le prince Jean Casimir, administrateur du Palatinat; *Théodore de Bèze* fut le négociateur auquel il remit ses intérêts, et l'habileté de cet envoyé justifia la confiance dont il avait été honoré.

*De Bèze* fit encore, en deux autres occasions, des excursions loin de Genève. L'une fut celle où il assista au colloque de Montbéliard, en 1586; l'autre celle où il prit part au colloque de Berne, en 1588. Le premier de ces colloques fut convoqué par le comte Frédéric de Montbéliard, qui avait accueilli dans ses terres un grand nombre de réfugiés français, et qui souhaitait de les voir s'unir dans les mêmes actes religieux, à ses sujets professant la confession d'Augsbourg. Ce prince avait fait en Suisse un voyage, dans le cours duquel il avait appris à envisager les réformés sous un point de vue plus favorable que celui sous lequel certains controversistes allemands se plaisaient à les représenter. Il conçut la possibilité d'un rapprochement entre les deux communions protestantes, et fut confirmé dans cette idée, comme le rapporte De Thou, par Claude-Antoine de Vienne, sieur de Clervant, seigneur français réfugié. Mais le colloque auquel il avait appelé *Théodore de Bèze*, de La Faye, Musculus et Huber d'une part, et de l'autre les professeurs de Tubingue, Jacques Andrew et Luc Osiander, ne produisit pas l'effet désiré. On se sépara en chantant victoire des deux côtés; les théologiens de Tubingue commirent même la faute de se refuser au moyen terme que leur offrait *Théodore de*

(1) Anquetil, tom. V, page 252.



*Bèze*, ne proposant : « Qu'en attendant » que la bonté divine ouvrit les yeux, » soit aux uns soit aux autres, on » s'abstint du moins, des deux côtés, » de ces écrits de controverse qui ne » faisaient qu'aigrir le mal, et qu'on » se donnât la main en signe de fraternité. » L'opiniâtre *André* répliqua : « Qu'il ne pouvait prendre l'engagement de s'abstenir de combattre » l'erreur quoiqu'il improuvât, autant » que personne, les controverses virulentes; qu'il ne concevait pas » comment les réformés pourraient » regarder comme frères ceux de son » parti, après les avoir chargés d'accusations si graves; mais que pour » lui, il serait toujours d'avis qu'on » rendit aux réformés tous les bons » offices prescrits par l'humanité, ainsi » qu'on l'avait fait jusqu'ici (1). » *André* ne voulait donc point du nom de frère, mais du moins il ne pensait pas qu'on dût poursuivre par le fer et par le feu, ceux dont il demeurerait l'adversaire déclaré, et en cela du moins, son opinion était encore bien préférable à celle des auteurs de la sainte inquisition et de la Saint-Barthélemy. Heureusement il se trouvait dans les deux communions, des théologiens moins absolus qu'*André*. *Théodore de Bèze* en quittant Montbéliard, engagea les réfugiés français à participer à la table sainte avec les chrétiens de la confession d'Augsbourg, si on voulait les y recevoir sans exiger de leur part, rien qui ressemblât à une abjuration. Floret, ministre français, entra en négociation à cet effet avec les pasteurs de Montbéliard, Richard Dinot et Samuel Cucuel, et bientôt on vit les fidèles des deux communions s'approcher en paix du même autel, pour

y célébrer la mémoire de la mort de leur divin maître. Cette habitude s'établit peu à peu; elle fut sanctionnée d'abord par une ordonnance du prince de Montbéliard, en date du 29 mars 1586 (1); ensuite, par un règlement du synode national de Charenton qui décida, en 1631 : « Que les fidèles de » la confession d'Augsbourg, qui avec » esprit de charité et vraiment paisible, se rangent aux assemblées » publiques des églises réformées, et » désirent leur communion, pourront, » sans faire abjuration, être reçus à la » sainte Cène. »

Après tant de pénibles discussions, il est doux de pouvoir enfin fixer ses regards sur ces momens où la concorde et la bonne intelligence commencent à se rétablir. Et combien de déplorables scissions les chrétiens n'auraient-ils pas évitées si, de tout temps, ils avaient envisagé les sacremens sous le point de vue sous lequel ils doivent être envisagés ! Le Sauveur les institua comme moyens extérieurs de faire profession d'attachement à son évangile; de quel droit pourrait-on donc, soit se permettre de modifier en rien les actes qu'il prescrivit, soit affecter à telle ou telle communion chrétienne, comme ses signes spéciaux et particuliers, ce qui fut et dut toujours être le signe du christianisme en général ? Le baptême de l'une des communions étant valable aux yeux de l'autre, pourquoi en serait-il autrement de la sainte Cène ? Pourquoi le fidèle qui chérit la doctrine de son sauveur, qui veut célébrer avec reconnaissance le souvenir de sa mort expiatoire, lui vouer une fidélité nouvelle, et resserrer, sous l'invocation de son adorable nom, les nœuds qui l'unissent à ses frères, ne pourrait-il pas s'appro-

(1) Acta colloquii montis belligattensis Tubing. 1587, pag. 566 et suiv.

(1) Même ouvrage, Appendix, pag. 570

partout avec eux du repas religieux institué à cet effet ? N'est-il pas cet acte sacré , bien plus question de sentimens du cœur que des opinions de l'esprit ; bien plus des bien-universels dont le rédempteur a fait l'univers, que des divers points de vue sous lesquels on peut envisager la doctrine ; et quelques différences de la manière de voir peuvent-elles altérer l'unité de ces sentimens , altérer la gratitude que doivent inspirer ces bienfaits ?

Il furent les principes d'où partirent les membres éclairés des deux communions évangéliques pour se réunir mutuellement à la Cène du Seigneur. Des deux côtés, on avait seulement respecté l'institution J.-C., et par là on avait évité les grands inconvéniens qui s'opposent à l'un moyen de rapprochement si utile, existe entre la communion romaine et les autres communions chrétiennes. En altérant la cérémonie du sacrement, en y rattachant des idées que J.-C. n'y avait point mises, et un sacerdoce qui désormais ne devait appartenir à aucun mortel, environnant surtout de la barrière de la confession auriculaire, cette communion a su le rendre inaccessible et la communion ne partage pas toutes ses gloires.

Théodore de Bèze n'avait pas quitté le colloque de Montbéliard sans laisser à la France un germe de paix : il fut plus utile encore au colloque de Berne, en 1588. Après quarante années d'une sainte union, il venait de perdre sa femme ; mais la douleur dans laquelle il était plongé ne l'empêcha pas de répondre à l'appel qui lui était fait, pour le bien de l'église et du bien public ; il se rendit à Berne, et parvint à apaiser une fâcheuse querelle qui allait éclater sur l'article de la prédesti-

nation, en engageant le théologien Huber à renoncer à des idées exagérées, qu'il avait imprudemment mises en avant.

De retour à Genève, *de Bèze* se remaria à une veuve nommée Catherine de la Planc. Il était alors âgé de soixante-dix ans ; ses ennemis, et particulièrement les moines, blâmèrent ce second mariage encore plus que le premier, et publièrent qu'il s'était marié jusqu'à trois fois ; mais Pasquier, sur un bon mot duquel on a fondé cette assertion, dit lui-même, dans l'une de ses lettres, qu'étonné d'apprendre que *de Bèze* s'était remarié dans sa vieillesse, il feist ce quatrain en faveur de celui qui auroit épousé trois femmes.

Au reste de La Faye remarque que la seconde femme de *Théodore de Bèze* eut de lui un soin merveilleux, et qu'il la laissa héritière de tous les biens qu'il possédait à Genève.

Les embarras de cette république allaient s'accroître, et *de Bèze* devait trouver précisément, dans cette circonstance de nouvelles occasions de déployer un zèle dont il est peu d'exemples. L'épuisement des finances contraignit les magistrats à congédier, en 1589, les professeurs de l'académie dont il était désormais impossible de payer le traitement. Le septuagénaire *de Bèze* demeura ; fondateur de l'académie et son premier recteur, il en assumait sur lui seul tout le fardeau, trouva le moyen de se multiplier en quelque sorte pour la soutenir, donna tous les cours, remplaça tous les professeurs, et porta, pendant près de deux ans, une charge si lourde pour son âge sans se décourager un seul instant. Des circonstances plus heureuses lui rendirent ses collègues, en 1591, mais il n'en continua pas moins à remplir avec une activité qui ne se

démentit jamais, jusqu'en 1600, les fonctions qui lui restaient dévolues. Enfin parvenu à l'âge de quatre-vingt-un ans, les incommodités de la vieillesse l'obligèrent de mettre un terme à sa carrière publique. Depuis 1598 il ne prêchait plus, mais il remonta en chaire, en 1602, le fameux jour de l'escalade; il avait fait chanter le psaume 124.<sup>e</sup>, et l'usage a depuis consacré ce chant à la célébration anniversaire de ce jour de délivrance. *De Bèze* fit en 1600, ses derniers vers intitulés *votiva Gratulatio*, à l'occasion du bonheur qu'il eut de voir, à l'Eluisset en Savoie, Henri IV et Sully. Le roi l'embrassa avec tendresse, l'appela son père, lui demanda ce qu'il souhaiterait de lui (Henri IV cependant avait alors déjà embrassé le catholicisme); le vénérable vieillard répondit: « Qu'il ne demandait autre chose » à Dieu, sinon qu'il accordât à sa » majesté la grâce de pacifier la » France. » Enfin il fit présent au roi d'une bague qu'il avait reçue de Jeanne d'Albret, reine de Navarre.

Peu d'années auparavant, en 1597, *de Bèze* avait encore fait une pièce de vers latins pleins de sa verve satirique, contre les Jésuites qui venaient de répandre le bruit qu'il était mort en faisant profession de la foi romaine. Déjà en 1591, le bruit de sa mort avait couru et avait paru prendre une telle consistance, que Philippe de Mornay s'en était vivement affligé. Cette seconde rumeur fut une grande maladresse de la part de celui qui en fut le premier auteur; un mensonge si palpable ne pouvait manquer d'être bientôt dévoilé; aussi les Jésuites, couverts de confusion et accablés de la grêle d'épigrammes qui tombèrent sur eux et sur leur ordre, ne manquèrent-ils pas de dire que les réformés avaient malicieusement forgé cette fable pour

la mettre sur leur compte. Il n'est pas moins vrai qu'on trouve le récit de la conversion et de la mort de *Théodore de Bèze*, dans un ouvrage du jésuite Richeomme réimprimé en 1599 (1).

Ce qu'il y a de certain, c'est que les adversaires de *Théodore de Bèze* n'auraient pas été fâchés de la réalité de ce double événement; il paraît même que ne pouvant espérer de le faire renoncer à ses opinions, on avait fait quelques tentatives contre sa vie pour ne pas rapporter ici un pas de l'historien Leti, qui parle, dans sa vie de Sixte V, de projets de ce genre. Nous nous bornerons à citer, d'une part les reproches qu'adressait Claude Xaintes à *Théodore de Bèze* sur sa conduite, disait-il: « Comme un autre Cyprien » il craignait de rencontrer par » quelqu'un qui le tuât; » et cette réponse que lui fit *de Bèze*: « Je n'ignorais » pas, car ce sont là les artifices » des mains, que des empoisonneurs » des sicaires sont lâchés sur moi » déjà l'un d'entre eux attrapé » été puni; c'est pourquoi j'aime » me tenir chez moi pour éviter » embûches, avec toute la prudence » possible. »

Parvenu à l'âge le plus avancé, *Théodore de Bèze* avait perdu la faculté de se rappeler les faits récents, mais il avait conservé tout son jugement et une parfaite mémoire des choses qu'il avait apprises dans sa jeunesse. Il était en état de réciter tous les psaumes en hébreu, et toutes les épîtres de saint Paul en grec. Il se vit entouré d'une vénération publique jusqu'à son dernier jour, et mourut, en 1605, entouré des bras de ses collègues, en donnant les dernières preuves de ces sentiments de piété qui l'avaient toujours

(1) Dictionnaire de Bayle, art, *Bèze*, note 1.

é. On lit avec attendrissement son testament annexé aux registres de la compagnie des pasteurs de ve, les excuses qu'il demande à allègues pour ses fautes, les vœux qu'il fait pour leur bonheur, touchantes exhortations qu'il leur se pour la conservation de la

Ses cendres furent déposées au de Saint-Pierre et non au cimetière de Plein-Palais, à cause, dit-on, de l'horreur de Genève, de la haine que portaient les catholiques romains et les menaces qu'avaient faites les Savoyards, de venir le déterrer pour l'envoyer à Rome.

La haine que de Bèze s'était attirée par son invariable attachement à la cause protestante et par les talens distingués auxquels il l'avait soutenue et défendue, s'est manifestée surtout

par les écrits diffamatoires qui ont été publiés contre lui. Ses adversaires ont fait souvent que se copier l'un de l'autre; c'est ainsi que le cardinal de Richelieu, dans sa *Méthode*, porte contre lui les plus odieuses accusations,

notamment la honte de la France, en disant qu'il tire tout ce qu'il dit de la plume d'un protestant, tandis que tout se trouve dans l'ouvrage d'un catholique flamand nommé Costerus. C'est

encore que Maimbourg, en citant comme garans les plus mortels ennemis de de Bèze, Claude de Xaintes, Pierre Morimond de Rémond, l'accuse de s'être échappé de Paris afin de se soustraire aux suites d'un procès qui avait été intenté devant le parlement pour crimes horribles, calomnie que Mézerai lui-même a copiée. De Bèze n'opposa jamais à de si graves imputations que les dénégations les plus absolues, et ses ennemis qui avaient tant d'intérêt à le confondre, ne produisirent jamais ni pièces judiciaires, ni aucunes preuves à l'appui

de leurs impudentes allégations. Or qui croira qu'il ait été impossible de trouver aucunes traces officielles d'un procès intenté pour faits de cette nature, devant le parlement de Paris, à l'instigation d'un prieur de Lonjumeau?

Un autre genre de calomnies fut celui auquel recoururent ces jésuites, qui assurèrent qu'il avait abandonné la communion réformée; assertion que le cordelier Feuillant a répétée dans ses *Entremangeries ministérielles*, en rapportant, sur le témoignage d'un apostat nommé Corneille, que de Bèze l'avait souvent exhorté à renoncer à leurs communes erreurs. On a vu comment la muse de *Théodore de Bèze* avait su trouver encore, dans son extrême vieillesse, la force de punir les auteurs de ces bruits mensongers.

Enfin pour que rien n'y manquât, le feuillant Pierre de Saint-Romuald l'accuse de félonie et de trahison, pour avoir énoncé le titre de reine de France parmi ceux que portait la reine Elisabeth d'Angleterre, en lui dédiant l'un de ses ouvrages; et le jésuite Garasse, auteur de la *Doctrine curieuse*, lui impute d'avoir assuré au colloque de Poissy, que les apôtres avaient oublié de rapporter la particule négative dans les paroles de l'institution de la sainte Cène, J.-C. ayant assurément dit : *hoc non est corpus meum*, et non pas *hoc est corpus meum*. On ne peut, en lisant de pareilles inepties, que sourire de pitié et se demander s'il est possible que la haine et l'esprit de parti aveuglent les hommes à ce point!

Dans des ouvrages plus récents, de Bèze a été traité sous certains rapports avec plus d'égards, mais on n'en a pas moins continué à porter sur son compte des jugemens assez hostiles. C'est ainsi que, dans l'article de la *Biographie*

*universelle* (1) consacré à ce célèbre réformateur, on s'étend avec complaisance sur ses *Juvenilia*, et on lui fait un reproche d'avoir dans la suite choisi un genre d'écrire dont la publication de ces poèmes érotiques aurait dû le tenir éloigné. Veut-on dire par là qu'on lui aurait plutôt pardonné de continuer à publier des poèmes de cette espèce, que de consacrer sa plume à la défense de la réforme? On a soin, dans ce même article, de rappeler que Poltrot interrogé par les juges, avait déclaré d'abord que *de Bèze* l'avait incité à assassiner le duc de Guise. On convient il est vrai que Poltrot se rétracta et qu'aucun soupçon ne plana sur *de Bèze*; mais loin de le justifier, on ajoute sur le témoignage de Bossuet, qu'il manifesta dans des prêches séditionnels, sa joie de la mort du duc de Guise, et qu'il ne tint pas à lui qu'on n'envisageât cet assassinat comme une action inspirée. Pour se convaincre de la fausseté absolue de ces accusations, il suffit de lire ce que *de Bèze* dit de Poltrot dans son *Histoire ecclésiastique*; on verra qu'il n'en parle que comme d'un écervolé, d'une tête exaltée, d'un homme atteint d'une sorte de folie; on ne trouvera pas son nom dans la longue liste de martyrs que *de Bèze* a jointe à son ouvrage. Quant aux prêches séditionnels qu'on impute à ce réformateur, et qui ne seraient après tout que bien peu de chose en compa-

raison des messes dites à Rome pour rendre grâces des massacres de la Saint-Barthélemy, il eut été convenable au moins que Bossuet et ceux qui ont parlé d'après lui, en citassent quelques passages.

Nous devrions terminer cet article par l'énumération des principaux ouvrages de *Théodore de Bèze*, mais déjà nous les avons cités en grand nombre dans le cours de cette notice; il resterait à y ajouter ses *Icones virorum illustrium pietate et doctrina*, qu'il dédia au roi d'Écosse, et une centaine d'autres écrits soit poétiques, soit polémiques, soit sur la politique et sur la discipline ecclésiastique, dont on trouve les titres à la suite de l'article *de Bèze* dans l'*Histoire littéraire de Genève* par Senebier. « Ne jugeons point, dit cet auteur, ces grands hommes par nous-mêmes, ils deviendraient incompréhensibles: leur goût pour le travail, leur force pour s'y livrer, leur oubli d'eux-mêmes dès qu'il s'agissait du bien public, sont autant de problèmes presque insolubles dans ce siècle où les plus laborieux seraient oisifs si on comparait leurs occupations à celles de ces hommes étonnants; où chacun caresse ses petits goûts, ses petites passions, ses petits intérêts, sans penser qu'il est des hommes qui sollicitent nos services, et une patrie qui exige un entier dévouement. »

(1) Paris, chez les frères Michaud, 1811.

**HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE**  
DES  
**GLISES RÉFORMÉES**  
AU  
**ROYAUME DE FRANCE.**

---

**LIVRE PREMIER,**  
**CONTENANT LES CHOSSES ADVENUES SOUS FRANÇOIS 1.<sup>er</sup>**

---

ANT arrivé le temps que Dieu avait  
onné pour retirer ses élus hors des  
stitutions survenues peu à peu en  
se romaine, et comme pour ra-  
er de rechef la splendeur de sa vérité  
que dès un siècle auparavant, et  
, elle eut été déchassée par le fer et  
sa, lorsque Jean Wiclef, et après  
Jean Hus, et Jérôme de Prague  
ient apportée et présentée au mon-  
il suscita premièrement en Allema-  
un grand personnage nommé Jean  
chlin, natif de la ville de Pforzen,  
marquisat de Baden, pour redresser  
onnaissance de la langue Hébraïque  
out abolie entre les chrétiens; au-  
l s'opposèrent de toutes leurs forces  
théologiens de Cologne et de Lou-  
i. Mais Dieu rompit tellement ce  
sein, que par sentence définitive  
née à Rome, Reuchlin fut absous,  
l'étude de la langue hébraïque ap-  
uvée, montrant en cela le Seigneur,  
pour bâtir son Eglise, il se sait

I.

bien servir même des principaux ad-  
versaires d'icelle. De cette école de  
Reuchlin sont issus depuis ces grands  
personnages allemands, Conrad Pelli-  
can, Jean Ecolampade, Sebastian Muns-  
ter, Jean Capito, Paul Fagius, et une  
infinité d'autres. D'autre part les études  
commencèrent de fleurir à Louvain mé-  
me, et de là environ ce temps vint à  
Paris Erasme de Rotterdam, hollandais,  
qui releva l'étude de la langue latine.  
Et déjà Jacques Fabri, d'Étaples en  
Picardie, docteur de Sorbonne, mais  
digne d'une meilleure compagnie, vo-  
yant l'Université de Paris du tout con-  
fite en une horrible barbarie, et sophis-  
terie, redressait les vraies études des  
arts, travaillant même à montrer et  
corriger les fautes de la commune trans-  
lation latine du nouveau testament sur  
le grec original; ce qui déplut tellement  
aux barbares docteurs de Sorbonne, et  
notamment à deux grosses bêtes, à  
savoir Beda, et de Quercu, qui étaient

1



lors les chefs de cette faculté , que jamais ils ne cessèrent, qu'ils ne l'eussent contraint de leur quitter la place ; comme aussi il fallut qu'Erasme s'y étant tenu quelque temps s'en retirât. Ce néanmoins la barbarie reçut un si grand coup dès-lors en France , qu'elle fut grandement ébranlée , et depuis toujours est allée en décadence. Qui plus est , le pape Léon , dixième de ce nom , autorisa la nouvelle translation latine du nouveau testament faite par Erasme , au lieu que nos mattres de Paris le condamnaient pour hérétique , à cause de certains dialogues latins appelés ordinairement colloques , où il reprenait plusieurs abus et superstitions , les brocardant avec une merveilleuse dextérité. Or quelque temps auparavant , la maison de Médicis avait reçu à Florence , comme aussi avaient été reçus entre autres lieux d'Italie , certains grands personnages fugitifs de Grèce , comme entre autres Argyropylus , Marcus Musurus , Démétrius Chalcondiles , et nommément un très excellent personnage , et de la famille des empereurs de Constantinople , nommé Jean Lascaris , qui avaient bien fort avancé la connaissance de la langue grecque aux université d'Italie. Là se trouvèrent aussi pour lors plusieurs français , lesquels retournés à Paris , encouragèrent un chacun à l'étude de cette langue. La Sorbonne s'opposa à tout cela avec telle furie , que si on eut voulu croire nos mattres , étudier en grec , et se mêler tant soit peu de l'hébreu , était une des plus grandes hérésies du monde. Mais Dieu leur opposa des personnages de telle autorité , que force leur fut de voir tout le contraire de ce qu'ils désiraient. Ces personnages furent Etienne Poncher , évêque de Paris , Louis Ruzé lieutenant civil , et François de Luynes , sous l'aide desquels les études des langues commencèrent à fleurir , étant

même la langue grecque enseignée publiquement par Jérôme Aleander italien , qui depuis a été cardinal , Henri Glarean suisse , et un français surnommé Cheradamus , homme bien versé tant ès-lettres hébraïques que grecques , quoiqu'il fût d'esprit fort léger et de petit sens. Mais entre tous les doctes de France ès-langues grecque et latine Guillaume Budé (issu d'une des anciennes familles de Paris , et qui fut depuis maître des requêtes) reluisait comme un soleil entre les étoiles , auquel personne de ces ennemis des bonnes lettres ne s'osa attacher : joint pour dire ce qui en est , que ces gens doctes ne se mêlaient aucunement de la théologie ; de sorte qu'il se peut dire à bon droit , qu'ils préparaient un chemin aux autres , auquel eux-mêmes ne mettaient pas la plante de leur pied. Pour revenir à Budé , il fut si heureux en son érudition , que de rencontrer un roi d'excellamment bon esprit , et grandement amateur des bonnes lettres , encore qu'il n'eut connaissance que de sa langue maternelle , à savoir François , premier du nom , auquel ayant dédié cet excellent livre , intitulé les commentaires de la langue grecque , il lui persuada non-seulement que les trois langues , et les bons livres écrits en icelles , se devaient lire aux écoles et universités de son royaume , mais aussi d'établir certains excellens personnages , qui lui furent nommés , pour enseigner à Paris avec bons et honnêtes gages , en intention de bâtir un magnifique collège de trois langues , avec bon revenu , pour y entretenir bon nombre de régens et écoliers. Ce néanmoins le bâtiment de ce collège ne put jamais venir à effet : mais bien furent établis plusieurs professeurs , entre lesquels furent les plus renommés , pour la langue hébraïque , Agathius , et François Vatable , auxquels fut adjoint puis après Paul Paradis , juif de nation ;

igne grecque, Pierre Danès, Tusan; et pour les mathématiques Finée; de sorte qu'en peu tout le royaume de France se fit tel bien: ayant rendu la gloire du roi François premier si durable à la postérité à cet effet d'un tacite consentement de son nom de grand lui en a été plutôt que pour aucun autre

ses n'étaient que préparatives d'une bonté et miséricorde de Dieu par une plus grande œuvre apparut tantôt: non pas que la parole de Dieu manifestée par sa parole se serve par nécessité des langues humaines, mais par ce que la parole ayant du tout enseveli la parole des langues, lesquelles les

Dieu sont écrits, il était requise que Dieu derechef envoyât les langues sur les hommes mirant, comme au commencement l'église primitive sur les apôtres bien qu'il remit en usage les ordinaux d'apprendre les langues le pouvoir lire derechef l'écrire sur la tête du Seigneur en la lettre que ces études des sciences réveillèrent les esprits auparavant endormis. Alors donc furent suscités de Dieu deux personnages d'esprit vraiment héroïques de temps, pour découvrir les superstitions de l'église romaine au pays de Saxe, à savoir Luther, théologien, de l'ordre des Augustins à Witemberg, ville capitale de l'électorat de Saxe, et Ulrich de Zuingli du Canton de Zurich en Suisse, les écrits desquels, et principalement Luther (qui fut le premier écrivain) réveillèrent en peu tout le monde, les uns approuvant la doctrine, les autres la combattant; et eux au contraire se défendant

vaillamment avec le glaive de la parole de Dieu: quoique ce combat ayant égard au nombre, et à la qualité des contredisans, fut du tout inégal. Car outre ce que tout le clergé de l'église romaine y résistait de toutes ses forces, les trois plus grands monarques de l'Europe, à savoir Charles cinquième, empereur, François premier, roi de France, et Henri huitième, roi d'Angleterre, se bandèrent tellement pour le pape, qu'ils n'oublièrent rien qui fut en leur puissance, pour exterminer Luther et ses livres. Mais mon intention n'est pas d'écrire ce qui en advint en Allemagne, Italie, Espagne, ni Angleterre; mais seulement de faire entendre les combats soutenus en France à cette occasion par ceux qui lors furent appelés luthériens, et poursuivis à toute outrance comme hérétiques.

Luther donc ayant commencé d'écrire contre les indulgences de la croisade, sous le pape Léon dixième, en l'an 1517, poursuivit beaucoup plus outre, mettant en lumière son traité intitulé de la captivité babylonique. Ce qui poussa la Sorbonne à le condamner comme hérétique en l'an 1521 et à écrire finalement contre lui un livre intitulé Antiluther, duquel fut auteur un docteur nommé Josse Clitouée, disciple de Jacques Fabri, mais non pas de l'opinion de son maître.

Alors était évêque de Meaux un bon personnage natif de Paris, nommé Guillaume Briçonnet, lequel nonobstant les censures de Sorbonne, fut ému de tel zèle, qu'il n'épargna rien qui fut en son pouvoir pour avancer la doctrine de vérité en son diocèse, enjoignant les œuvres de charité avec la doctrine de vérité, et non-seulement prêchant lui-même (ce qui était lors fort nouveau) mais aussi appelant à soi beaucoup de gens de bien et de savoir, tant docteurs qu'autres, comme Jacques Fabri (du-



quel avons parlé ci-devant) Guillaume Farel (étant lors à Paris, régent au collège du cardinal le Moine) Martial, et Girard Ruffi, tous deux docteurs, qui lui assistèrent grandement, mais non pas tous avec telle persévérance qu'il était requis. Car étant bientôt à l'instance des cordeliers de Meaux émue la persécution contre eux, Martial au lieu d'affermir cet évêque, lui fit perdre courage. Et fut telle l'issue de cette persécution, que l'évêque se départa de passer outre. Martial se dédit publiquement, et depuis est mort chanoine et pénitencier de Paris. Fabri fut retiré à Blois, et de là finalement à Nérac au duché d'Albret, par la faveur de la sœur unique du Roi, depuis reine de Navarre, princesse d'excellent entendement, et pour lors suscitée de Dieu, pour rompre autant que faire se pouvait, les cruels desseins d'Antoine du Prat, chancelier de France, et des autres incitans le roi contre ceux qu'ils appelaient hérétiques. Quant à Farel, après avoir subsisté tant qu'il pût à Paris, il se retira en Suisse, où il a fait depuis un merveilleux fruit, ayant planté le premier l'église de Genève, et de plusieurs autres et pays circonvoisins. Touchant Ruffi, il fut aussi lors garanti par la même reine de Navarre, et fit aussi depuis quelque fruit, mais il ne s'est jamais pleinement adjoint aux églises réformées. Il n'en advint pas de même aux brebis qu'aux pasteurs; mais elles demeurèrent si fermes qu'il se peut dire, que la petite troupe de Meaux (composée la plupart de gens de métier, cardeurs de laine et drapiers drapans) non-seulement a servi d'exemple d'admirable constance à toutes les églises de France, mais aussi en a engendré plusieurs, voir des plus grandes au Seigneur. Qui plus est, elle se peut vanter d'avoir offert à Dieu comme les prémices des martyrs, depuis cette

restauration de l'évangile en France. Le premier martyr, duquel je parle fut Jean le Clerc, lequel arrêté prisonnier à Meaux l'an 1523, pour avoir attaché certain écrit au grand temple du lieu, contre quelques pardons, fut très aprement fustigé par trois divers jours, et finalement flétri au front; la mère duquel, qui avait aussi embrassé l'évangile nonobstant qu'elle eût un mari fort adversaire, voyant fustiger et flétrir son fils, lui donna courage, s'écriant tout haut et disant: vive Jésus Christ, et ses enseignes, sans que pas un des ennemis lui mit la main dessus. Et depuis cela le Clerc étant allé premièrement à Rozay en Brie, et de là à Metz en Lorraine, travaillant de son métier de cardeur, planta les premiers ceps de l'église de Metz, et finalement l'arrosa de son sang un an après, à savoir l'an 1524. Un autre nommé Jacques Pavanes du pays Boulonnais qui avait aussi été attiré à Meaux par l'évêque, jeune homme, mais lettré, et de grande sincérité, étant emprisonné fut tellement persuadé par Martial, qu'il fit amende honorable le lendemain de Noël; de quoi se repentant puis après avec grands regrets et soupirs, il fut rempoigné et, comme relaps, brûlé vif à Paris en la place de Grève, l'an 1525 avec une singulière constance. Pavanes fut suivi quelque temps après par un surnommé l'hermite de Livry, qui est une bourgade sur le chemin de Meaux, lequel fut brûlé vif au parvis Notre Dame, avec une grande cérémonie, étant sonnée la grosse cloche du temple Notre Dame à grand branle pour émouvoir le peuple de toute la ville, disant et affirmant les docteurs (qui le voyaient persévérer avec telle constance) que c'était un homme damné qu'on menait au feu d'enfer.

Ces choses se faisaient du temps de la prison du roi François en Espagne,

ant de retour, et entendant doctrine, qu'on appelait luthérien et hérétique, s'avancait de plus (ce qu'on lui persuadait ré l'ire de Dieu sur lui, et sur me) ordonna suivant l'avis e du Prat, chancelier, que s la connaissance de l'accusa-luthériens serait attribuée en instance aux juges et magistrats, à cause, disait le chancelier, le crime de blasphème y est ô. Cela fut cause que tous les s commencèrent à s'échauffer a plus, et notamment celui de la sollicitation des docteurs de Quercu avec leur suite : et aussi brûlé vif en la ville de a nommé Denis de Rieux, natif a de Rieux en Mulcien, pour : que la messe était un vrai nent à la mort et passion de rist ; ce qu'il maintint jusques er soupir, étant exécuté le 3 1528.

se d'après, à savoir l'an 1529, l'homme du pays d'Artois, Louis de Berquin, homme de lettres, et d'esprit fort libre, tiré à Paris dès lors que ce était encore répondant à ce it, après avoir longuement fait à ceux de Sorbonne, et même délivré de prison, nonobstant orbonne le poursuivit à mort, le certains articles extraits de siens livres, finalement étant e rechef par eux, fut condamné re voyant brûler ses livres, et prison perpétuelle, réservé le ir du roi ; à quoi n'ayant voulu quelques remontrances que lui es amis, il fut par autre arrêté à être pendu et étranglé, et lé. Ce qu'il souffrit en la place avec telle constance, que le Merlin, alors pénitencier de

Paris, qui l'avait conduit au supplice, fut contraint de dire tout haut devant le peuple après sa mort, aux grands regrets de ses accusateurs et juges, qu'il y avait peut-être plus de cent ans, qu'homme n'était mort meilleur chrétien que Berquin. La nuit suivante (qui fut la veille de saint Martin) les blés gelèrent en France, dont s'ensuivit famine et peste en plusieurs endroits.

Tandis que satan jouait ses tragédies à Paris, Dieu besognait quasi par tout le royaume, vérifiant ce qui a été très bien dit par un ancien, à savoir que le sang des martyrs sert comme de fumier à la vigne du seigneur, pour la faire tant plus fructifier. Cela advint entre les autres villes, à celle de Nonnay, en Vivarez du gouvernement de Languedoc, et de l'archevêché de Vienne. Une superstition entre autres régnait alors en cette ville là, digne d'être ramentue pour montrer à la postérité combien a de crédit la vanité en l'esprit de l'homme, et comme d'autre côté la miséricorde de Dieu abonde principalement où le péché a le plus abondé. Il faut donc entendre qu'il y avait en cette ville de Nonnay une chasse appelée communément les saintes vertus : estimant le peuple qu'elle fut pleine de certaines très saintes reliques, que nul ne voyait jamais, pour ce que la chasse était suspendue ordinairement jusques aux voûtes du temple, et donnaient à entendre les prêtres, que quelqu'un ayant voulu une fois regarder dedans, était devenu perclu et aveugle. Mais le jour de l'Ascension cette chasse était descendue, et portée avec grandes cérémonies, et suite d'hommes, femmes et enfans, y accourant de toutes parts en chemise, tête nue, et pieds nus, s'estimant bien heureux ceux qui en pouvaient approcher pour la baiser, ou passer par-dessous. Qui plus est un temps fut, que passant cette chasse par

et coupa là son texte sans passer outre ; Ce qu'entendant Caturce cria tout haut : Suivez , suivez au texte ; à laquelle voix le Jacobin demeura muet, et du tout étonné. Caturce ajouta : si vous ne voulez achever, je le ferai ; et quand et quand poursuivit, ajoutant ces mots de l'apôtre : enseignant mensonge en hypocrisie, ayant leur conscience cautérisée, défendant de se marier, et commandant de s'abstenir des viandes que Dieu a créées pour en user avec action de grâces aux fidèles, et à ceux qui ont connu la vérité ; lesquelles paroles il exposa tout au long aux auditeurs. De là étant mené aux palais, où il reçut son arrêt de mort, il dit ces mots en latin tout hautement, en sortant pour être mené au supplice : ô palais d'iniquité, et siège d'injustice ! Et ainsi souffrit la mort, étant brûlé vif avec une admirable constance jusques au dernier soupir, au commencement du mois de juin 1532.

Alors faisait quelque profession de l'évangile celui qu'on nommait le protenotaire d'Armagnac, favorisé pour cette cause et pour quelque savoir qu'il avait, par la reine de Navarre qui lui fit avoir l'évêché de Rhodéz, étant devenu depuis des grands cardinaux, et plus capitaux ennemis de l'évangile. Alors aussi était à Toulouse et prêchait à la Dorade un cordelier nommé de Nuptiis, favorisé aussi de la même reine, qui le fit sauver en sa ville de Bourges, étant recherché à Toulouse par le parlement, et depuis ne fit rien qui vaille ; comme fit encore pis beaucoup cet enrage caphard, nommé Melchior Flavin, alors fugitif aussi, et compagnon de Nuptiis, combien qu'il fut beaucoup plus jeune d'âge. Quelques années après ceux-là, vint aussi un cordelier nommé Marcii, qui fit merveilles de prêcher à Castres d'Albigeois, et en Rouergue, et depuis fut mené prisonnier à Toulouse,

où il scella heureusement de son sang la doctrine de vérité qu'il avait annoncée.

L'an suivant, à savoir 1533 fut entre autres brûlé à Paris un chirurgien natif de Manton près d'Anissy en Savoie, nommé Jean Pointet, décelé et accusé par certains prêtres, auxquels ainsi qu'il les guérissait de la grosse vérole, il avait remontré que c'était le fruit de leur malheureux célibat. Il fut donc emprisonné, et persistant en sa pure confession, condamné par arrêt de parlement premièrement à être étranglé, et puis brûlé : et depuis encore, pour ce qu'il ne s'était voulu confesser, ni agenouiller devant une image étant en la chapelle de la conciergerie, où l'on met les criminels, condamnés d'abondant à avoir la langue coupée, et cas advenant qu'il ne se dédit, à être brûlé vif : ce qu'il endura en très grande constance.

En ces entrefaites Marguerite reine de Navarre, sœur unique du roi François, faisait tout ce qu'elle pouvait pour adoucir le roi son frère : en quoi elle ne perdait du tout ses peines, se servant de Guillaume Parvi, docteur de Sorbonne, évêque de Senlis, et confesseur du roi : lequel pour la gratifier, et non pour vrai zèle, qu'il eut à la religion, fit imprimer les heures en français, après avoir rogné une partie de ce qui était le plus superstitieux. Après cette impression, elle-même mit en lumière un traité de son ouvrage en rime française, intitulé le *Miroir de l'âme pécheresse*, où il y avait plusieurs traits non-accoutumés en l'église romaine, n'y étant fait mention aucune de saints ni de saintes, ni de mérites, ni d'autre purgatoire que le sang de Jésus-Christ : et même la prière ordinairement appelée le *salve regina*, y était appliquée en français à la personne de Jésus-Christ. Ces choses irritèrent extrêmement la Sorbonne, et notamment Beda, et autres de son humeur : de sorte qu'ils ne se

ent tenir de lui bailler des attein-  
eurs sermons. Et notamment fut  
a collège de Navarre une comé-  
laquelle on la transformait en  
l'enfer : qui plus est , ils con-  
ent son livre ; de quoi s'étant  
au roi son frère , quelques-uns  
eurs de cette comédie furent  
onnés ; et voulant savoir le roi  
elles raisons était fondée la con-  
ion de ce livre , l'université de  
s pour lors était recteur un  
Nicolas Cop , désavoua expres-  
la censure de Sorbonne , ce qui  
t aucunement la furie de nos  
s , et fortifia grandement le petit  
e des fidèles. Pour lors aussi Jean  
au retour de ses études de droit ,  
iva dedans Paris , où il accrut  
ment l'œuvre du Seigneur non-  
ent enseignant la vérité , mais  
opposant aux hérétiques , que le  
s'efforçait dès-lors de fourrer en  
 , à savoir à ce malheureux  
e Michel Servet , niant entre  
blasphèmes , la sainte Trinité ,  
ernité du fils de Dieu ; lequel  
ayant accordé de disputer avec  
 , à certain jour et heure , n'y osa  
is comparoir. C'est lors aussi  
mbarra premièrement les liber-  
quels de notre temps ont renou-  
bominable secte des Carpocra-  
tant toute différence entre bien  
Advint en ce même temps , qu'é-  
outume de l'université de Paris  
emblem à la Toussaint au temple  
thurins , et d'ouïr haranguer le  
 , Cop duquel nous avons parlé ,  
ça une oraison , qui lui avait été  
ar Calvin d'une façon toute autre  
outume n'était. Cela étant rap-  
u parlement , le recteur y fut  
en intention de le retenir ; et  
aussi envoyés des sergens au  
de Forteret , où Calvin demeu-  
ur lors. Mais les avertissemens

de quelques amis garantirent l'un et  
l'autre. Cop fut contraint par ce moyen  
de se retirer à Bâle , et Calvin en Xain-  
tonge , où il ne fut oisif , attendant que  
la furie étant passée , il pût se retirer à  
Paris ; comme il fit aussi l'année sui-  
vante , après avoir conféré à Nérac avec  
le bon homme Jacques Fabri , que la  
reine de Navarre y entretenait en sûreté  
jusques à la mort d'icelui , qui advint  
l'an 1537. Cependant la reine de Na-  
varre poursuivant sa pointe , avait si  
bien fait que Paris était garni de trois  
excellens prédicateurs , annonçant la vérité  
un peu plus hardiment , qu'on n'avait  
accoutumé , à savoir Girard Ruffi ,  
docteur de Sorbonne , duquel nous  
avons parlé ci-dessus , et deux moines  
de l'ordre des Augustins , l'un nommé  
Bertault , et l'autre Courault. Mais cela  
ne dura guères , ayant tant fait ceux de  
Sorbonne (et notamment le docteur  
Beda , et un autre nommé Piccart , pari-  
sien , jeune pour lors , mais d'un esprit  
tempestatif , s'il y en eut jamais , et qui  
depuis a été tenu pour un des principaux  
pilliers de l'église romaine) que la  
chaire leur fut interdite. Voyant cela ils  
convertirent leur prédication en leçons  
particulières. Ce que les docteurs ne  
pouvant aucunement souffrir , eurent  
si grand crédit que Ruffi fut mis prison-  
nier , et Courault détenu chez l'évêque  
de Paris. Car pour Bertault , il se  
sauva quant au corps , et depuis se  
perdit quant à l'âme , étant mort apostat  
et chanoine en l'église de Besançon.  
L'issue toutefois du procès des deux  
prisonniers fut toute autre , que les  
docteurs n'attendaient , lesquels par  
leurs sermons turbulens irritèrent telle-  
ment le roi , que Beda par un juste  
jugement plutôt de Dieu que des hom-  
mes , fut confiné au Mont Saint Michel ,  
où il est mort , et Piccart chassé de Paris  
pour quelque temps : étant délivrés les  
deux prisonniers , avec défense toutefois

de prêcher ni de lire. Ruffi donc fut retiré par la reine de Navarre, et s'abatardit peu à peu, ne faisant conscience d'accepter l'abbaye de Clérad, et finalement l'évêché d'Oleron. Mais Courault au contraire suivant l'exemple de Guillaume Farel, se retira aux quartiers de Suisse, et de Savoie, où il est mort depuis, étant ministre de l'église de Genève, et illuminant les âmes, combien qu'il fut devenu aveugle quant au corps. L'issue de cette affaire ayant ainsi été modérée, si ceux auxquels Dieu avait ouvert les yeux à Paris, se fussent contenus en attendant mieux, il y a grande apparence, que peu à peu le roi même eut commencé de goûter quelque chose de la vérité, ayant été gagné jusqu'à ce point tant par la reine de Navarre sa sœur, que par deux frères de la maison du Bellay, à savoir le seigneur de Langey, renommé dès lors pour les grands services par lui faits en diverses ambassades, et son frère l'évêque de Paris, tous deux grandement chéris du roi, pour la dextérité de leur esprit, et grande érudition : ayant dis-je, le roi été gagné par eux jusques à ce point, qu'il délibéra de faire venir en France, et d'oûir en présence de ce grand et renommé personnage Philippe Mélancthon, étant pour lors en Saxe à Wittemberg, compagnon de Martin Luther, mais d'un esprit beaucoup plus paisible, et modéré que Luther.

Mais l'an 1534 environ le mois de novembre tout cela fut rompu par le zèle indiscret de quelques-uns, lesquels ayant fait dresser et imprimer certains articles d'un style fort aigre et violent contre la messe, en forme de placard, à Neufchâtel en Suisse, non seulement les plantèrent et semèrent par les carrefours, et autres endroits de la ville de Paris, contre l'avis des plus sages ; mais en affichèrent un à la porte de la chambre du roi, étant pour lors à Blois. Ce

qui le mit en telle furie, ne laissant aussi passer cette occasion ceux qui l'épiaient de long-temps, et qui avaient son oreille (comme entre autres le grand maître, depuis connétable, et le cardinal de Tournon) qu'il se délibéra de tout exterminer, s'il eut été en sa puissance. Alors était en office de lieutenant criminel Jean Morin, aussi grand adversaire de la religion, et fort dissolu en sa vie, et renommé entre tous les juges de son temps, pour la hardiesse qu'il avait à faire les captures, avec la subtilité à surprendre les criminels en leurs réponses. Celui-là donc ayant reçu commandement du roi de procéder à informer, et à mettre prisonniers tous ceux qu'il pouvait attraper, usa de toute diligence : de sorte qu'en peu de temps il remplit les prisons d'hommes et de femmes de toute qualité, se servant d'un misérable appelé ordinairement le Guainier, à cause de son métier, lequel étant prêt d'être mis au feu, racheta sa malheureuse vie, par la promesse qu'il fit et qu'il tint depuis, de mener les sergens de maison en maison, pour avoir été avertisseur des assemblées secrètes qui se faisaient seulement pour lire quelques passages de l'Écriture, et pour prier Dieu. Ce néanmoins plusieurs lui échappèrent, qui s'épandirent ça et là : et nommément plusieurs écoliers bien instruits, qui se retirèrent aux universités, entre lesquels vinrent à Bourges Claude des Fosses, duquel nous parlerons en l'histoire d'Issoudun en Berry, Jacques Canaye, depuis avocat fameux en la cour de parlement de Paris, et Jacques Amyot homme de fort petit lieu, mais qui avait dès lors fort étudié en la langue grecque : si qu'étant par le moyen de Melchior Wolmar professeur en grec à Bourges, fait pédagogue des neveux de Jacques Colin, alors abbé de Saint

ise, et depuis ayant succédé à son père en la profession des bonnes lettres, finalement à la faveur de Bousset, secrétaire d'État, et du sieur de Lamoignon, qui avaient bon crédit en cour, fait précepteur du roi Louis neuvième, a acquis à bon droit grand louange par la traduction des livres de Plutarque; mais a grandement souillé tous ses beaux dons, que non-seulement il a oublié Dieu, mais qui plus est, en est un très malheureux persécuteur, avoir été fait abbé de Sainte-Trinité, et finalement évêque d'Autun.

Avant que ces choses advinsent à Paris, les cordeliers d'Orléans jouèrent une tragédie quasi-pareille à celle des jacobins de Berne, dont les livres font mention; se passa la même chose ainsi que s'ensuit. Décédant en sa vie la femme du prévôt d'Orléans, dans une bonne et ancienne maison, soit qu'elle eut quelque connaissance de son sort, soit pour autre raison, ordonna d'être enterrée au couvent des Cordeliers, en la sépulture des ancêtres de sa maison de saint Mesmin, sans aucune pompe ni dépense accoutumée en de tels cas: ce qu'étant exécuté par son vœu, qui ne donna aux cordeliers que quelques sous, et depuis étant requis par le chapitre de leur départir de quelques bois, pour en faire couper et vendre, les refusèrent en furent tellement indignés, pour se venger ils délibérèrent de le faire croire au monde, que la prévôte était damnée éternellement. Les principaux conducteurs de cette besogne furent frère Coliman provincial, et frère Étienne d'Arras, docteur en théologie, et tenu pour grand docteur. Celui-ci pour faire l'entrée de quelques sermons d'une très grande renommée, parlant fort avant de l'état

des âmes en purgatoire, et n'oubliant rien pour faire croire que les esprits revenaient en ce monde. Peu après, ces deux ayant attiré un jeune novice, le cachèrent sur la voûte du temple, lequel lorsqu'on disait matines, fit un grand tintamarre. Coliman comme le plus courageux, et bien armé de toutes les armes d'un exorciste, le conjura, mais il ne dit mot; commandement lui fut fait de faire quelque signe, s'il est esprit muet; de rechef il se tempêta, et fit grand bruit: c'était le signe. Cette entrée faite, ils s'adressèrent à quelques citoyens d'apparence, qui leur portaient faveur, et leur rapportèrent qu'il est advenu un piteux cas en leurs couvens, sans rien déclarer; ils les prièrent de se trouver à leurs matines: ce qu'ils font: et comme ces matines se commençaient, l'esprit commença à rabater d'en haut. On interrogea qu'il veut et qu'il est: il fit signe qu'il ne lui était permis de parler. On lui commanda donc de répondre par signes aux demandes. Or il y avait un pertuis où il mettait l'oreille, pour entendre la voix de l'exorciste qui faisait les conjurations. Plus, il y avait en sa main un aigle qu'il frappait étant interrogé, de sorte qu'on le pouvait ouïr d'en bas. Premièrement on lui demanda s'ils ne sont point de ceux qui sont là enterrés, et les noms de plusieurs récités par ordre, qui étaient là inhumés, finalement on vint à la femme du prévôt: là il donna signe qu'il était son esprit. Interrogé s'il était damné, et pour quel démerite, si c'était pour paillardise, ou orgueil, ou charité non exercée, ou pour la nouvelle hérésie de Luther: davantage, s'il veut dire par ce tintamarre, si c'est que son corps soit déterré, et transporté hors de terre sainte. A toutes ces demandes il répond comme on l'avait appris, par signes négatifs ou affirmatifs, selon



qu'il frappait sur son petit aïx deux ou trois fois. Entendu donc que la cause de sa damnation était l'hérésie luthérienne, et qu'il signifiait que le corps fut déterré, les cordeliers requirent les citoyens qu'ils avaient fait venir, de témoigner des choses, qu'ils avaient ouïes, et de soussigner aux actes faits les jours précédens. Ce qu'ils refusèrent après avoir pris conseil, craignant d'offenser le prévôt, ou d'en avoir facherie. Les cordeliers nonobstant transportent leur hostie (qu'ils appellent le *corpus Domini*) avec toutes les reliques des saints, en autre lieu, où ils chantaient leurs messes : ce qui se fait selon les canons des papes, quand quelque lieu est profané, et se doit réconcilier. Car il y en a quelques chapitres en leurs livres. L'official averti de ce, se transporta sur le lieu avec quelques honnêtes gens, pour s'informer plus certainement du fait : et commanda les adjurations se faire en sa présence. Quant et quant il requit quelques-uns être députés, pour monter sur la voûte, et voir si quelque esprit leur apparaîtrait. A cela frère Étienne d'Arras répugnait fort et ferme et disait pour ses raisons, qu'il ne fallait troubler l'esprit. Et combien que l'official insista vivement pour faire faire les exorcismes et adjurations, toutefois il n'en put être le maître. Cependant le prévôt après avoir admonesté les autres juges du lieu de ce qui était à faire, alla par devers le roi, et lui conta le fait. Et pour ce que les cordeliers s'armaient de leurs privilèges et immunités, pour n'entrer en connaissance de cause, le roi donna la commission à certains conseillers du parlement de Paris pour juger la cause sans opposition ou appellation quelconque. Antoine du Prat chancelier et légat du pape par tout le royaume de France, fit le pareil. Par

quoi les cordeliers ne pouvant plus reculer, ni tendre afin de non répondre, furent menés à Paris : mais il ne fut possible de rien tirer d'eux. On les avait séparés en divers lieux, pour en faire bonne garde : et le novice était au logis du conseiller Fumée. Icelui étant souvent interrogé, ne voulait rien confesser, craignant que les cordeliers ne le tuassent, s'il avait diffamé l'ordre. Mais après que les juges l'eurent assuré qu'il n'aurait nul mal, et qu'il ne retournerait jamais en leur subjection, il leur déchiffra toute la menée, et étant depuis confronté devant les autres, ne varia nullement. Se voyant convaincus et comme pris sur le fait, toutefois ils récusèrent les juges, et s'armaient de leurs privilèges : mais cela ne leur servit de rien. Car ils furent condamnés à être ramenés à Orléans, et mis en prison : puis à être menés devant la grande église, et de là en la place, où on exécute les malfaiteurs, pour y confesser publiquement leur méchanceté. Mais quoi qu'on sut faire, encore trouvèrent-ils tant de faveur, qu'il ne fut jamais possible d'exécuter l'arrêt : tellement que quelques-uns d'eux sont morts en prison, et les autres trouvèrent moyen d'échapper.

Cette même année la ville de Sancerre, portant titre de comté, et l'une des anciennes villes de France, encore qu'elle soit petite, reçut la semence de la vraie religion, étant visitée et prêchée souvent par Jean Michel, résidant ordinairement à Bourges, ayant les habitans de ce lieu grande liberté, tant par ce que les comtes leurs seigneurs n'y faisaient grande demeure, qu'à cause qu'il n'y a en cette ville là beaucoup de prêtres ni moines, et chanoines : mais une seule paroisse, dont le temple est situé hors la ville, et un prieuré sans moines, dont le temple servait à mettre du vin. On ne

toutefois de les menacer : mais n que souvent ils fussent mena- a se passait légèrement, même tant que l'un des conseillers de du parlement de Paris nommé in, qui était natif de St. Pierre tier, ville prochaine, eut déli- les persécuter, si n'en put-il bout. Depuis étant venu à San- netre maître Oris, célèbre eur de la Foi, il se contenta si bon vin qu'on lui donna pour r, qu'étant de retour à Bourges, a en pleine chaire, qu'il avait les habitans de Sancerre fort bien. Il y eut aussi un substitut nommé Rocheli, Jacobin de s, qui fut envoyé les persécuter: s'en retourna comme son maître, quoi se plaignant, le lieutenant lier de Bourges, nommé l'Abbé, ignorant, et grand persécuter, ouvent que le bon vin, et un out neuf ramenait tous ces leurs contens, sans lui rapporter proie. Finalement ce Rocheli, it fait tant à Bourges qu'à San- plusieurs prêches autant sédi- r'il en fut jamais pour émouvoir e à tuer et brûler, par le moyen i lui remontra sa méchante vie, a de façon de prêcher, édifiant l'avait voulu ruiner. Cela fut qu'à l'instance et poursuite de rèque de Bourges, et de mes- an Tranchant archiprêtre de re, plusieurs habitans se rendi- gitifs ; et entre autres furent is prisonniers : deux desquels, ongue prison, en furent quittes amende arbitraire, et le troi- nommé Denis Brion barbier persévéré constamment, fut ux grands jours d'Angiers. Ce ant l'église s'entretint heureu- jusques à une meilleure saison, il sera dit ci-après.

Pour revenir à la persécution de Paris à cause des placards, le roi bien joyeux de la diligence de Jean Morin, vint à Paris au mois de janvier suivant, commençant 1535, et ordonna le 29 dudit mois une procession générale, en laquelle il se trouva en personne avec ses trois enfans, cheminans à pied, tête nue avec cierges de cire blanche ardents en la main ; pendant laquelle procession aux principales places de la ville furent très-cruel- lement brûlés vifs six personnages, avec merveilleuses huées du peuple tellement ému, que peu s'en fallut, qu'ils ne les arrachassent des mains des bourreaux pour les déchirer. Qui plus est, ayant le roi dîné en la grande salle de l'évêché, où se trouva toute la cour du parlement en robes rouges, avec grande partie du clergé, et grande noblesse, et avec les ambassa- deurs de plusieurs nations étrangères, il protesta devant tous avec extrême co- lère, que s'il savait un sien membre infecté de cette doctrine, il l'arrache- rait, de peur que le reste n'en fut corrompu. Mais si sa fureur était grande, la constance des martyrs fut encore plus grande. Entre lesquels sont dignes de perpétuelle mémoire Bar- thélemy Milon, perclus de son corps ; Nicolas Valton, receveur de Nantes en Bretagne ; Jean du Bourg, mar- chand drapier de Paris, demeurant en la rue Saint-Denis à l'enseigne du *Cheral Noir* ; Etienne de Laforge de Tournai, mais de long-temps habitué à Paris, bien fort riche homme, et non moins charitable ; une maîtresse d'école nommée la Catelle ; Antoine Poille, pour maçon d'auprès de Meaux, mais béni de Dieu pour emporter le prix entre les martyrs, pour avoir été le plus cruellement traité, comme plus amplement il est contenu au livre des martyrs. Cette année fut merveil- leu-



sement sanglant non seulement en France, mais aussi aux Pays-Bas, et en Angleterre, s'étant le roi Henri huitième révolté par dépit, et non par dévotion, de la subjection, et non pas de la doctrine de la papauté, et grandement remarquable pour la résistance que firent les anabaptistes en la ville de Munster, au pays de Westphalie : et outre ceux qui furent exécutés en France, plusieurs excellens personnages s'en bannirent volontairement à cette occasion, desquels furent Jean Calvin, et avec lui un autre très docte en hébreu, nommé Pierre Robert Olivetan, desquels Dieu se voulait bien servir ailleurs comme il a montré depuis en infinies sortes, et notamment en la translation française de la Bible premièrement imprimée à Neufchâtel en Suisse, de laquelle la France est redevable au susdit Olivetan. Alors aussi sortit de France un des docteurs de Sorbonne nommé Caroli traînant avec soi le même esprit d'ambition, de contradiction et de paillardise ; de sorte que toute sa procédure montra que l'esprit de Dieu ne l'avait pas envoyé, mais que satan l'avait aposté pour empêcher l'œuvre de Dieu, comme il sera déduit en l'histoire de Metz. Ce même orage bannit aussi premièrement de France Clément Marot, qui se retira en Italie vers la duchesse de Ferrare. Mais le plus grand mal fut, que la plupart des grands commençèrent lors de s'accommoder à l'humeur du roi, et peu-à-peu s'éloignèrent tellement de l'étude des saintes lettres, que finalement ils sont devenus pires que tous les autres : voir même la reine de Navarre commença de se porter tout autrement, se plongeant aux idolâtries comme les autres, non pas qu'elle approuvât telles superstitions en son cœur, mais parce que Ruffi et autres semblables lui persuadaient que

c'étaient choses indifférentes : dont l'issue fut telle, que finalement l'esprit d'erreur l'aveugla, ayant fourré en sa maison deux malheureux libertins, l'un nommé Quintin, et l'autre Pocques, les blasphèmes et erreurs desquels avec une ample réfutation se trouvent dans les œuvres de Jean Calvin.

Cette persécution émut les princes protestans allemands (de l'amitié desquels le roi avait lors à faire) de s'en plaindre, d'autant qu'ils s'estimaient condamnés aux personnes qu'on persécutait : envers lesquels le roi par le conseil du Seigneur de Langey (devenu plutôt serviteur du roi que de Dieu) s'excusa disant que malgré soi, il avait été contraint d'user de cette rigueur, seulement contre certains rebelles, voulant troubler l'état sous ombre de la religion. Ce qui donna occasion à Jean Calvin, étant pour lors à Bale, de dresser ce livre incomparable intitulé l'institution de la religion Chrétienne, dédié au roi même, pour lui faire entendre que fausement et calomnieusement ses plus loyaux sujets étaient chargés des crimes d'hérésie et de rebellion : de sorte que Dieu tira en cet égard une grande lumière de ces ténèbres tant épaisses. Mais nonobstant toutes ces choses, on ne laissait de persécuter en plusieurs endroits. Entre autres martyrs n'est à oublier Alexandre Canus, autrement dit Laurent de la Croix, lequel de jacobin étant devenu chrétien, et pris à Lyon, où il avait prêché quelques jours à quelques orfèvres, et autres de la ville, et de là mené à Paris, fut tellement torturé, qu'une des jambes lui fut rompue, et finalement brûlé, après avoir rendu confession de sa foi. Une femme aussi entre autres, nommée Marie Becaudelle, ayant été instruite en la vérité, en la ville de la Rochelle, pour avoir repris en particulier un

cordelier, prêchant aux Essarts sa naissance en Poitou, y fût avec une admirable constance. De part, en la ville de Mascon, il brûlé Jean Cornon, du pays se, simple laboureur et sans mais tellement exercé en de Dieu, qu'il rendait étonnantes adversaires de la sentence ne voulant appeler, il y souffrit avec admirable constance. Années suivantes, nonobstant la très-forte avec l'empereur, et généralement tout le temps ne du roi François premier, exécutions furent continuées par les parlemens, quelque excuse en fit aux Allemands. Et serait difficile de réciter par le menu toutes desquelles on usa, pour le moins qu'on brûlait les proches les personnes, et coupait-on têtes à plusieurs, afin qu'on ne pût en apprendre, ni enregistrer ces affaires. Mais il suffira de révéler quelques faits des plus notables d'icelle, renvoyant les lecteurs à des Martyrs. Ainsi donc l'an 1538 les fidèles des vallées de Piémont, qui de tout temps ont eu en France le siège romain, et toutefois l'excès de temps avaient aucunement décliné de la piété et de la doctrine, envoyèrent à Genève vers Guil-Farel, renommé pour sa doctrine et piété, deux personnages, l'un nommé Jean Girard, qui depuis a été évêque en ladite ville : et l'autre Martin Gonin, lequel ayant été de retour empoisonné à Grenoble, mourut le 26 d'avril secrètement et fut à la persuasion de l'inquisiteur, avoir tellement résisté aux adversaires de la vérité, qu'ils ne l'osèrent réciter de jour.

Bert Sarrasin vint à Agen, pour visiter les enfans environ cette

année 1538 lequel pour être homme docte, vertueux, et craignant Dieu, fut des principaux amis du seigneur Jules de l'Escale ci-dessus mentionné, qui lui bailla son fils aîné pour l'enseigner es bonnes lettres, avec d'autres enfans de bonne maison. Mais dans peu de temps il fut soupçonné de luthéranisme, comme ils appelaient, et en danger de sa personne, s'il n'eût cédé par son absence à la furie d'un inquisiteur de la foi jacobine, nommé Rocher, qui avait été envoyé audit Agen par le roi environ l'an 1538 avec Geoffroy de la Chassaigne, conseiller au parlement de Bordeaux, pour connaître de ce fait en dernier ressort, lesquels ayant constitué prisonniers, un grand nombre de personnes pour légères causes, les condamnaient à faire amende honorable devant le grand temple, en chemise, la torche au poing, où ledit inquisiteur faisait un sermon de grande parade, et leur faisait signer leur abjuration : et se trouvèrent même en ce nombre d'échaffaudés deux prêtres. De l'Escale aussi prévenu était chargé de tenir quelques livres réprouvés, et d'être ami familier de Sarrasin, et d'avoir dit le carême n'être de l'institution ni de Christ, ni des apôtres ; ni la transubstantiation article de foi, sinon depuis le concile de Latran ; et finalement d'avoir mangé de la chair en temps prohibé. Sur quoi il montra son indignation étant vexé de gouttes, et prouva le reste par les actes de leurs conciles. Bref, ayant la Chassaigne favorable, et les principaux de la cour de parlement, comme Briant, de la Vallée, et Arnould, Ferron, gens doctes et d'autorité, tant s'en fallut qu'on ne le sâcha davantage, qu'au contraire on reçut son témoignage pour la justification de Jacques Thoard, greffier de la sénéchaussée, fort homme de

bien, qui était en grand danger de sa personne : voir même à sa sollicitation on laissa en paix le trésorier du roi nommé Godail, les enfans duquel étaient avec ledit Sarrasin fugitif. Pour lors aussi Rémond du Luc, conseiller en la Senechaussée d'Agen par sentence desdits de la Chassaigne, et inquisiteur fit de nuit dedans le grand temple abjuration. Mais peu de jours après, cet inquisiteur étant à Toulouse fut constitué prisonnier, et condamné par la cour de parlement à être brûlé comme sodomite. Et pour même cause son vicaire nommé Richard, sept ou huit jours après fut aussi brûlé. Voilà en quelles mains tombe la cause des enfans de Dieu. L'année même fut mis prisonnier Jérôme Vindocin Jacobin, lequel long-temps auparavant venu en Gascogne avec un autre Jacobin inquisiteur nommé Fenario, pour son bon esprit eut permission du nommé Provincial de l'ordre, de regenter : ce qu'il fit avec Pierre du Pont, natif de Tonneins en Agenois. Quelques années après leur vint en volonté d'aller voir le pays de Suisse et Genève, auquel lieu du Pont et quelques autres s'arrêtèrent : mais il s'en retourna en Gascogne, où il fut appréhendé par le commandement de cet inquisiteur Rocher, et conduit aux prisons de l'évêque d'Agen, là où interrogé de sa foi, par Arnauld de la Combe official, homme vraiment digne d'une telle charge, et propre à persécuter l'église, étant le plus grand blasphémateur du monde, et ayant le bruit de ne payer pas deux fois ses dettes, il répondit franchement et sans fard. Par quoi il fut condamné à être dégradé, de quoi il se porta pour appelant à la cour de parlement. Et d'autant qu'il n'y avait en tout le pays aucun évêque volant, nommé communément portatif, le même de la Combe comme ministre et vicaire de

l'évêque obtint congé du métropolitain, qui est l'archevêque de Bordeaux, avec l'autorité du Parlement, qu'il ferait la dégradation, nonobstant l'appel. Cela fait le quatrième de février, jour qu'on appelle vulgairement le samedi gras, 1539 il fut livré selon la coutume au bras séculier, et le même jour par Jacques Sevin, juge Mage, Pierre Destrade, lieutenant criminel, Nicole Nadal, lieutenant particulier et autres, condamné à être brûlé : ce qui fut exécuté l'après-dîner en une prairie près la rivière nommée le gravier hors la ville. A ce spectacle, comme chose nouvelle, se trouvèrent beaucoup de personnes de dehors, et n'y avait homme en la compagnie, qui ne lui souhaita encore pis : combien que sa constance et patience assurée les étonna merveilleusement. Il fut donc brûlé tout vif, lui ayant été baillé quatre moines, à savoir un de chaque ordre des mendiants, et un prêtre flamand qui lisait dans la ville la philosophie, nommé Guillaume Lapidanus. Mais il les confondait tous. C'est le premier qui souffrit mort à Agen de notre temps pour la parole de Dieu. Ces livres et meubles furent donnés à Jean Valery assez depuis connu pour sa bêtise et persécution.

Ceux de Beaune, ville au duché de Bourgogne, renommée pour les bons vins qui y croissent, furent persécutés en ce même temps par le parlement de Dijon, tellement que dix ou douze furent contraints de s'absenter. Et d'un autre côté à Nonnay, ville de Vivarez, là où on avait de long-temps commencé de persécuter, comme il a été dit, un nommé André Berthelin fut brûlé vif, seulement pour ne s'être voulu agenouiller devant une image, étant sur le chemin, lui allant à la foire de Lyon.

L'an 1540 renommé en France

passage de l'Empereur et pour une chaleur, un simple laboureur du village de Recortier, au pays d'Agenais, diocèse de Gap, nommé Jean Brun, n'ayant jamais fréquenté les écoles, reçut cette grâce de non-seulement de savoir lire et écrire en langue française, à force de lire le nouveau Testament, et telle soi-même à imiter les lettrés, qu'il plus est travailla tellement à apprendre le latin sur le français mot par mot qu'il pouvait entendre et alléger le latin des passages du nouveau Testament, faisant ordinairement réponses à la famille, et confutant souvent les prêtres du village. Mais, quoiqu'étant emprisonné l'année aux prisons de l'évêque d'Agenais, il fut tellement induit qu'il crut une adjuration écrite en latin, qu'il n'entendait qu'à demi. Mais deux jours étant repris, jugé hérétique par un cordelier inquisiteur de la ville nommé Domicelli, et de là condamné à être brûlé vif, souffrit la mort avec une invincible constance, et fut si longuement attaché au poteau sans que la flamme se tournât en sa faveur, comme étant détournée par la violence du vent, que le bourreau passant sur la tête d'un crochet, il lui dit : puisque je suis condamné à être brûlé vif, pourquoi me veux-tu assommer sur cela transpercé, et abattu de plusieurs coups très-cruellement, et mort et consumé dans le feu, sans défense à cri public, que personne n'eut à parler de sa mort sous une pareille punition.

En 1541, cette même année Claude le Breton, natif du faubourg Saint-Martin, orfèvre de son métier, fut aussi brûlé vif avec une constance qui en imposa à plusieurs, ayant enduré le feu jusqu'à la mort, sans se remuer.

En 1541 à Tonneins en Agenais

sur la rivière de Garonne, André Melançon allemand tenait les écoles, et prêchait, comme aussi faisait Jean Carvin, natif d'Artois, à la ville neuve d'Agenais, qui depuis a exercé le ministère à Montauban. Le semblable aussi faisait Aymon de la Voie, natif de Picardie, en la ville de Sainte-Foy, sur la rivière de Dordogne, aussi en Agenais, le martyr duquel est remarquable en plusieurs sortes. En premier lieu étant bien averti d'une prise de corps décernée contre lui par le parlement de Bordeaux à l'instance du curé du lieu et de quelques prêtres, et même de la venue d'un huissier pour le prendre, au lieu de s'enfuir, voyant l'infirmité de son troupeau, il demeura ferme, attendant ce qui plairait à Dieu : répondant à quelques amis particuliers qui le pressaient de sortir, que c'était le faire de mercenaires, et faux prophètes ; et que suivant l'exemple de saint Paul, il était prêt d'être non-seulement lié à Bordeaux, mais aussi de sceller par son sang la doctrine qu'il avait prêchée ; et sur cela, comme prévoyant qu'il ne verrait plus son troupeau, fit en trois sermons un sommaire de toute la doctrine qu'il avait prêchée, exhortant chacun de persévérer en la confession d'icelle ; au dernier desquels sermons voulant l'huissier exécuter son mandement, ceux qui le voulaient ôter d'entre les mains de l'huissier, furent àprement repris par lui, de sorte qu'ils s'en déportèrent. Ce néanmoins les consuls ne permirent que l'huissier l'emmena, mais les prirent à leur charge, et de fait le représentèrent à Bordeaux environ à Noël. Etant là, quelques récusations péremptoires qu'on alléguait contre les Présidents Belcier premier, et Calvimont second, et Alix Conseiller, si est-ce qu'à la sollicitation du seigneur de Ri-

verac, homme rioteux et grand plaideur, et qui s'étant rendu comme sa partie, était toutefois ouï comme témoin, combien qu'il contât qu'il avait juré, qu'il lui coûterait mille écus, ou il le ferait brûler, il souffrit toutes sortes d'indignités, et de cruel traitement jusqu'au 21 Août 1542, c'est-à-dire environ neuf mois durant; auquel jour ayant été condamné, et la question extraordinaire lui étant baillée, si cruelle, pour déceller ses compagnons, qu'ils s'évanouit; ils n'en purent jamais tirer autre chose, sinon qu'il leur dit, que tous ceux, qui savaient et tâchaient de faire la volonté de Dieu son père, étaient ses compagnons, et qu'il priait Dieu qu'il leur pardonnât le mal qu'ils lui faisaient sans raison. Plusieurs moines sur cela lui furent amenés, lesquels il renvoya tous, ne les voulant aucunement ouïr, hormis un jeune carme, qu'il aperçut de meilleure sorte que les autres, avec lequel il demeura seul longuement, et fit si bien que dès-lors il le gagna à la connaissance de Dieu. Interrogé conséquemment et comme de nouveau par les présidens, et quelques conseillers sur quelques points de la religion, et nommément sur la cène, il leur en parla clairement et magnifiquement, comme il est amplement contenu en l'histoire des martyrs. Et finalement sortant de la prison chanta le psaume 114, à savoir : Quand Israël hors d'Egypte sortit, etc., continuant en cette constance admirable jusques à ce qu'il fut étranglé, et puis brûlé.

Le lendemain de son martyre quelques écoliers demeurant au devant du lieu de l'exécution furent pris, étant soupçonnés d'avoir fait un placard, qui fut trouvé attaché au poteau. Mais ce ne fut rien à la fin, hormis qu'un pauvre serviteur fut baillé entre les mains du principal du collège, André de

Govea, Portugais, docteur de la Sorbonne (surnommé communément *sinapivorus*, c'est-à-dire avale-moutarde) pour être châtié, et avoir, comme on dit, la sale. André Melanton fut aussi pris et conduit aux prisons de l'évêque d'Agen, et depuis, à la requête de la reine de Navarre, amené à la conciergerie du palais à Bordeaux, et de là mis au château Trompette, où il endura beaucoup. Mais il fut délivré peu après par l'aide de quelque ami. Pour lors le cardinal de Lorraine gardait l'évêché d'Agen pour un enfant du sieur César Fregose; et se faisait tout au nom du cardinal. En ce temps aussi fut aussi fait suffragant de cet évêché un nommé Jean Valeri, les faits duquel sont assez connus en toute la Guyenne. Car du commencement qu'il fut en cette charge il devint si orgueilleux, pour se voir la tête mitrée, qu'à tous propos il voulait faire quelque acte pour se faire connaître tel : il excommunait tout ce qu'il lui venait à contre cœur; si le vin qu'on lui donnait en faisant la visite par le diocèse n'était bon, il l'excommunait, ainsi que la vigne qui l'avait produit, et le muy dans lequel il était; s'il trouvait une charrette qui l'empêchât de passer, il lui donnait sa malédiction; en faisant sa confirmation, si on lui présentait quelque belle fille, il ôtait sa mitre de la tête, et la mettait sur celle de la fille, lui disant en riant qu'elle serait belle évêquesse, et puis la baisait : au reste grand persécuteur. Nous n'écrivons rien qui ne soit notoire à tout le monde, et même en a été prévenu par ceux de l'église romaine, qui pour ces beaux actes lui ont voulu faire perdre ses bénéfices; mais enfin se sont accordés pour mieux tourmenter ceux de la religion. Il était italien, et avait un fils bâtard, conseiller au siège présidial d'Agen, assez mo-

ais aussi ignorant que son père. r , premier président à Bornourut environ ce temps au : décembre , et lui succéda de omme sanguinaire et persécut-grand ami des cordeliers. ravant la reine de Navarre it suspendre le président de nt de son état , lequel y fut é depuis après la mort du roi s par la faveur du connétable. ée suivante , à savoir 1542 , le nt de Rouen , suivant l'exem- autres condamna au feu un Constantin avec trois autres pagnons en confession , et en : lequel montant au tombereau mé à mettre les immondices ur façon de faire à l'égard de e la religion qu'on mène au e , prononça ces mots fort no- « Vraiment, commedit l'apôtre, omme la balliure du monde , s maintenant aux hommes de de ; mais réjouissons-nous , car de notre mort sera plaisante à et servira à nos frères. » Ce fut urole vraiment prophétique , depuis il apparut. Cette même le parlement de Paris fit très : défenses de vendre les livres és par la Sorbonne , et nommé- institution chrétienne de Jean Il fut aussi enjoint à la requête quisiteur à tous curés de s'in- diligemment des suspects, avec ndement à tous, de révéler tous u'ils connaîtraient aucunement ntir de la foi, dans six jours, à is docteurs théologiens, savoir Gervasi, Nicolas Clerici, Pierre i, Robert Buccin , Jean Benot, nçois Picard , ou bien à Jean lieutenant, sous peine d'excom- ation. Et furent faites proces- et quelques uns brûlés parmi. obstant, une très-belle et très-

grande ocasion d'avancer le royaume de Dieu se présenta lors : mais elle ne fut empoignée par celui qui semblait être choisi de Dieu , pour faire un chef-d'œuvre. Ce personnage s'appelait François Landri, curé de Sainte-Croix en la cité , homme ayant plus de hardiesse que de science , et toutefois poussé de quelque zèle ; lequel prêchant librement en son prône, eut une telle presse, que ces prônes furent bientôt convertis en sermons, et que de sa paroisse fort petite il fut appelé à saint Barthélemy, et en quelques autres paroisses à certains jours de fête , avec une merveilleuse suite. Les docteurs de Sorbonne en eurent grand mal au cœur, craignant que leur crédit en diminuât, et qu'à son exemple ils eussent bientôt plusieurs adverses parties : comme de fait il y eut quelques bacheliers en théologie prêchant le carême, et les Avents, qui prirent ce même style, comme François Perucel cordelier et instructeur des novices au couvent de Paris , et depuis renommé , et mort ministre de l'évangile ; Beguetti Jacobin , depuis fait docteur aux dépens du cardinal de Châtillon, duquel le beau commencement en la paroisse de Saint-Germain le vicileut une fin vraiment monachale ; Boucherat moine de l'ordre de Citeaux , lequel alors accusé d'hérésie, s'en est si bien purgé , qu'il est devenu chef de son ordre. Pour revenir à Landri, le bruit en vint tel jusques aux oreilles du roi François, qu'il conclut de l'ouir, quoique ceux , qui au reste le possédaient (et entre autres le cardinal de Tournon) missent toute peinc de l'en détourner , mettant en avant plusieurs points, que les sorbonnistes avaient recueillis de ses sermons par divers espions dont ils se servaient ordinairement. Entre autres choses , on le chargeait de ce qu'il ne disait point la



quer par le roi Henri huitième d'Angleterre, prenant la nièce d'icelui en mariage ; de laquelle lâcheté étant le roi irrité, fit mettre ce sieur d'Aubigny frère puîné d'icelui, en prison, où il demeura longuement, donnant malgré soi autant de loisir aux habitans d'Aubigny de reprendre haleine, et de se fortifier de jour en jour. La même année en la ville de Sens, ville épiscopale, un petit nombre de fidèles commencèrent à s'assembler, qui furent bientôt découverts, et furent les uns mis prisonniers, les autres contraints de s'enfuir. Entre les prisonniers se rencontra un jacobin nommé Begueti, qui avait été écolier en Sorbonne, et pris son degré aux dépens du cardinal de Chatillon, et qui avait acquis réputation de prêcher assez purement en la paroisse de Saint Germain le vieil, à Paris : mais le ventre emporta la tête. Car non-seulement il abjura quelques propositions qu'on disait avoir été par lui tenues en chaire, mais qui plus est, devint persécuteur des plus séditeux de son ordre. D'autre part par arrêt du parlement de Rouen un apothicaire de Blois nommé Guillaume Husson fut brûlé vif pour avoir semé quelques livrets à la levée de la cour du parlement, mourant en telle constance, qu'étant guindé en l'air, et tenant toujours ses yeux fichés au ciel, il ne fut vu se remuer, hormis que rendant l'esprit il baissa la tête. Cette constance fut cause que plusieurs furent émus de s'enquérir de la religion, et par ce moyen furent gagnés à l'Église. Mais il est temps que nous venions à une persécution faite en ce temps, des plus étranges et cruelles qui soient jamais advenues en l'église de Dieu. Ce que nous reprendrons de bien haut, afin que le tout soit tant mieux entendu.

Les Vandois, qu'on appelle, de temps immémorial, s'étant opposés aux abus

de l'église romaine, ont été tellement poursuivis, non point par le glaive de la parole de Dieu, mais par toute espèce de violence et cruauté, jointes à un million de calomnies et fausses accusations, que force leur a été de se répandre partout où ils ont pu, errans par les déserts comme pauvres bêtes sauvages : ayant toutefois le Seigneur tellement conservé les demeurans, que nonobstant la rage de tout le monde, ils se sont maintenus, comme ils se maintiennent encore en trois contrées bien éloignées les unes des autres, étant les uns en Calabre, les autres en Bohême et pays circonvoisins, les autres aux vallées de Piémont, dont ils se sont épars des quartiers de Provence, depuis environ deux cent septante ans, principalement à Mérindol, Cabrières, Lourmarin, et quartiers d'alentour. Et combien que les lieux où ils se retirèrent, fussent tous déserts tant à cause des guerres, que pour l'âpreté du pays, si est-ce que Dieu y a tellement béni leur labeur assiduel, qu'ils les ont rendus abondans en blés, vins, huiles, miel, amandes, et grand bétail, jusques à en soulager tout le pays : leur vie par l'attestation et voix publique a toujours été paisible. Ce qui les a rendus agréables à leurs voisins, ayant acquis la réputation d'être gens loyaux, charitables à merveilles, payant leurs dettes sans plaider, et en général ennemis des vices. Quant à la religion, ils n'ont jamais adhéré aux superstitions papales, mais par longue succession de temps la pureté de la doctrine s'était grandement abâtardie entre leurs ministres, qu'ils appellent en leur langage, barbes, qui vaut autant à dire que oncles, ainsi comme en l'église romaine on appelle les pères et beaux-pères. A cette occasion ils ont été toujours harassés par les évêques, et inquisiteurs, abusans du bras de la justice

re : de sorte que c'est un évident  
e de Dieu, qu'ils aient ainsi pu  
ter. Ce qui est souvent apparu  
par horribles jugemens de Dieu  
és sur leurs persécuteurs : entre  
ls n'est à oublier un certain Ja-  
inquisiteur, nommé de Roma,  
, outre les extorsions et pilleries  
es contre ce pauvre peuple, vint  
s là, qu'il faisait emplir des bot-  
le graisse toute bouillante, qu'il  
chausser à ceux qu'il voulait  
onter ; de quoi averti le roi,  
e adversaire qu'il fût de ceux  
naient autre religion que lui,  
anda qu'en toute diligence il fut  
rendé. Mais le moine averti de  
beure, se sauva dans Avignon,  
ayant échappé la main des hom-  
l tomba entre les mains du Dieu  
, qui en fit une terrible justice  
et su d'un chacun. Car tôt après  
privé de toutes ses pilleries par  
le larron, et frappé en son corps  
maladie si horrible et si puante,  
il ne pouvait approcher de lui,  
lement mené à l'hôpital finit ses  
en une horrible détresse, étant  
tout vif en tous ses membres,  
nt les dents, et criant que quel-  
le tuât, après qu'en vain il eut  
de se tuer soi-même. Or pour  
r maintenant à notre histoire,  
les susdits entendu la grace  
ieu faisait en quelques villes  
magne, et de Suisse, y envoyè-  
e leur part Georges Morel de  
inière, en Dauphiné, ministre,  
ix-mêmes avaient entretenu aux  
, et un nommé Pierre Masson de  
ogne ; lesquels conférèrent dili-  
ent de tous les points de la doc-  
tant à Bâle avec Jean Écolam-  
qu'à Strasbourg avec Capito et  
Bucer, et à Berne avec Ber-  
faller, premier ministre de ladite  
Par le rapport desquels ayant

entendu comme peu-à-peu la pureté  
de la doctrine n'était demeurée entre  
eux, ils donnèrent ordre, envoyant  
jusques en Calabre vers leurs frères,  
que tout fût remis en meilleur état ;  
et depuis, l'an 1535, firent imprimer  
à leurs dépens, à Neufchâtel en Suis-  
se, la première bible française im-  
primée de notre temps, traduite de  
l'hébreu par Pierre Robert Olivetan,  
avec l'aide de Jean Calvin, qui l'a depuis  
souventes fois amendée en quelques  
passages. Car quant à la traduction des  
Bibles Françaises auparavant impri-  
mées durant les ténèbres de l'ignorance,  
ce n'était que fausseté et barbarie.  
Ces choses irritèrent merveilleusement  
leurs adversaires : tellement que dès-  
lors ils furent en extrême danger. Mais  
ayant eu refuge à la Cour, le roi fit  
cesser la poursuite du Parlement par  
lettres de l'an 1535, le 16 de Juillet,  
et 1536 dernier de Mai, leur faisant  
grace, en abjurant six mois après la  
publication desdites lettres : dont ils  
se servirent non pour abjurer, mais  
pour refrener la furie de leurs adver-  
saires. Et de fait combien que quelques  
uns ajournés et comparaissans au par-  
lement d'Aix, aient été les uns exécutés  
à mort, les autres flétris au front, autres  
privés de leurs biens ; cependant le  
corps du peuple en général ne fut point  
assailli jusques en l'an 1540, auquel  
an les habitans de Mérindol, ayant été  
ajournés en la personne de quinze ou  
seize des principaux, à l'instance du  
procureur du roi au parlement d'Aix,  
et sollicitation de l'archevêque d'Arles,  
évêque d'Aix, et autres ecclésiasti-  
ques, arrêt fut donné contre eux le  
plus exorbitant, cruel et inhumain,  
qui fut jamais donné en aucun parle-  
ment, et quand tout sera dit, semblable  
en tout et partout à l'édit du roi Assu-  
érus, donné à l'instance d'Aman contre  
le peuple de Dieu, comme il est récité



en l'histoire d'Esther. Car outre ce que par contumace les ajournés hommes et femmes sont condamnés à être brûlés vifs par ledit arrêt, leurs enfans, serviteurs, et famille défiés et proscrits, il est dit, que le lieu de Mérindol sera du tout rendu inhabitable, les bois coupés et abattus deux cens pas à l'entour : le tous sans avoir jamais ouï les dessus-dits. Cet arrêt fut trouvé si étrange, que le premier président même, nommé Barthélémi Chassanée, et plusieurs conseillers n'en trouvèrent bonne l'exécution ; qui fut cause finalement que lesdits archevêque d'Arles, et évêque d'Aix, avec quelques abbés, prieurs et chanoines s'étant assemblés à Avignon, firent conclusion de solliciter à communs frais l'exécution de l'arrêt, envers les présidens et conseillers de la cour, s'offrant de soudoyer gens de guerre, pour y aller avec enseignes déployées et artillerie. Suivant cette résolution, combien que le susdit président remontrant que cet arrêt n'était proprement définitif, et que partant les lois et ordonnances du royaume n'en permettaient l'exécution sans autre procédure, joint qu'il pourrait advenir de grands maux d'une telle exécution, outre le mécontentement qu'en aurait le roi ; ce néanmoins par autorité de la cour le tambourin sonna en Provence, et furent ordonnés capitaines avec nombre de gens de pied et de cheval, qui commençaient à marcher tous armés et équipés, quand le sieur d'Allenc, muni de la connaissance du droit divin et humain, usa de telles et si vives remontrances envers ledit président, que soudain il révoqua la commission, et fut cette entreprise rompue. Ceux de Mérindol cependant sans se préparer à aucune résistance, hommes et femmes, enfans, maitres et serviteurs n'attendant que d'être menés comme brebis à la boucherie, oriaient

à Dieu, lequel toucha tellement le cœur du roi, que ayant ouï le bruit de cette affaire, au lieu de le trouver bon, il manda lettres au sieur de Langey, son lieutenant pour lors au pays de Piémont, de s'enquérir diligemment, et au vrai de tout ce fait. Obéissant donc à ce commandement, le sieur de Langey après s'être diligemment informé des mœurs et façons de ce peuple, ainsi que de la vérité de ce qui leur était imposé par leurs ennemis, en fit tel rapport au roi, que le 8 de février audit an 1540, il envoya lettres de grace non-seulement pour les condamnés sur défauts et contumace, mais aussi pour tous autres du pays de Provence, mandant expressément au parlement, que dorénavant ils n'eussent en tel cas à procéder si rigoureusement qu'ils avaient fait par le passé, enjoignant toutefois aux susdits de faire dans trois mois, après l'insinuation des susdites lettres, solennelle abjuration des erreurs, dans lesquelles ils seraient tombés. Ces lettres furent supprimées jusques à ce que par importunité, et après plusieurs requêtes le parlement en fit la publication, ajoutant que tous ceux tant hommes, femmes, qu'enfans, qui seraient soupçonnés d'être luthériens, eussent à se représenter par devers ladite cour : excepté ceux contre lesquels le procureur du roi prendrait conclusion, et qui seraient spécialement demandés pour répondre sur les charges et informations contre eux faites. Ceux de Mérindol sur cela ayant remontré par requête quel travail et coût ce leur serait de venir tous ensemble, obtinrent qu'ils feraient cela par procureur ; et de fait huit jours après François Chay, et Guillaume Armant faisant foi de leur procuration, comparurent, requérant qu'on leur fit voir de leurs erreurs et hérésies, pour, après en être convaincus par la

de Dieu, les abjurer selon l'indu du roi. Or n'avaient jamais pu, ces pauvres gens, copie ni aucun acte ni procédures faites eux : même avaient été défenses tous greffiers, notaires, sergens officiers, de ne recevoir aucun opposition, ou protestation, ni expédier doubles de leurs exécutions ; de sorte qu'ils furent contraints de recourir au roi, lequel leur fut baillé le double de ces procédures, avec mandement aux notaires et officiers d'exécuter ces, nonobstant l'arrêt de la cour au contraire, lequel en cet endroit fut révoqué. Suivant donc ce commandement, ayant obtenu un notaire de Mallemort, ils couchèrent au public en bonne forme la doctrine enseignée comme de père en fils depuis l'an 120 après la nativité de Jésus-Christ comme ils avaient toujours entendu par leurs anciens et leurs, dont s'ensuit le sommaire. Les honorés seigneurs, les grandes nobles, travaux, pertes et tourmens, nos biens, notre honneur, qu'à nos personnes, qu'avons endurés et soufferts depuis l'an 1531 jusqu'en présente année 1541 pour les fautes et accusations qu'on a fait à notre de nous, nous incitent et, par nécessité, contraignent de rechef supplier, combien que par plusieurs fois avons été éconduits, que par bon plaisir, soit pour l'honneur de Dieu, bénignement écouter notre humble et chrétienne requête, avec un et véritable avertissement que nous ferons en saine conscience, devant Dieu, qui voit et connaît toutes choses, en témoin, à cette fin que dorénavant vous nous mainteniez en droit équité, comme ceux qui doivent distribuer justice tant aux pauvres qu'aux riches, sans faveur.

« Premièrement, pour ce que toutes les molestes et persécutions qu'on a faites à l'encontre de nous, viennent à cause de la religion. Nous confessons devant Dieu et devant vous, et tous princes chrétiens, en quelle foi et doctrine nous sommes et voulons vivre ; et, premièrement, en la sentence et opinion de la religion et église chrétienne nous nous accordons totalement. Car pour la règle seule de notre foi, nous avons les articles qui sont contenus au symbole des apôtres. Nous ne sommes point enveloppés, ni voudrions être, d'aucune erreur, ou hérésie condamnées par l'ancienne église, et tenons les enseignemens qui ont été approuvés par la vraie foi. Nous nous réputons être corrompus et perdus par le péché originel, et que de nous-mêmes nous ne pouvons faire aucune chose que péché. A quoi nous vous disons, et confessons que le premier et principal fondement de tout bien en l'homme, est régénération d'esprit, laquelle Dieu par sa bonté et grâce baille à ses élus. Et à cause que tous les hommes de leur nature sont totalement pécheurs, nous les estimons être en condamnation et ire de Dieu, sinon ceux que par sa miséricorde il a réservés. Or la manière de la délivrance est telle : Il faut recevoir Jésus-Christ en la façon qu'il nous est prêché en l'évangile, c'est-à-dire qu'il est notre rédemption, justice et sanctification. Par quoi nous croyons que par la seule foi opérante par charité nous sommes justifiés, nous déliant de nos propres œuvres, nous rendant du tout à la justice de Christ. De la régénération, nous tenons que l'homme de sa nativité est aveugle d'intelligence, dépravé en volonté ; et, afin qu'il puisse avoir vraie et salutaire connaissance de Dieu et de son fils Jésus-Christ, il est illuminé du Saint-Esprit, et après est sanctifié en bonnes œuvres, afin

que lui ayant la loi de Dieu écrite dedans son cœur, il renonce à tous désirs charnels : à cause de quoi rémission du péché nous est toujours nécessaire, sans laquelle nul ne peut avoir Dieu propice. Au nom seul de Jésus-Christ, seul médiateur, nous invoquons Dieu le père, et n'usons d'autres oraisons que celles qui sont en l'Ecriture sainte, ou à celles concordantes en sentence. Nous ne retenons aucunes doctrines humaines contrevnantes à la parole de Dieu, comme satisfaction des péchés par nos œuvres, les constitutions commandées sans cette parole de Dieu, avec une mauvaise opinion d'obligation et mérite, et toutes coutumes superstitieuses, comme adoration d'images, pèlerinages, et choses semblables. Nous avons les sacrements en honneur, et croyons qu'ils sont témoignages et signes, par lesquels la grâce de Dieu est confirmée, et assurée en nos consciences : à cause de quoi nous croyons que le baptême est un signe, par lequel la purgation, qu'obtenons par le sang de Jésus-Christ, est en nous corroborée en telle façon, que c'est le vrai lavement de régénération et rénovation. La cène du seigneur Jésus est le signe sous lequel la vraie communion du corps et du sang de Jésus-Christ nous est baillée. Touchant les magistrats, comme les princes, et seigneurs, et toutes gens de justice, nous les tenons être ordonnés de Dieu, et voulons obéir à leurs lois et constitutions qui concernent les biens et corps, auxquels loyalement voulons payer tributs et impôts, dîmes, censes, et toute chose qui leur appartiendra, en leur portant honneur et obéissance en toutes choses qui ne sont contre Dieu. »

Au reste dans cet écrit, ils répondent à quelques accusations particulières, concluant qu'il leur plaise leur remontrer amiablement, s'il se trouve qu'ils

soient errans en quelque chose ; et que cependant ils ne souffrent, et soient molestés ni empêchés de labourer et cultiver la terre, pour nourrir leurs pauvres femmes et enfans. Le tout daté de Mérindol le 6 d'avril 1541. Sur tout cela ne fut répondu autre chose, sinon que les supplians pourraient venir en toute sûreté jusques au nombre de dix, pour déclarer s'ils veulent s'aider des lettres du pardon du roi, ou non. Cependant par ce que le lieu de Cabrières et ses dépendances, voisins de Mérindol, et peuples de mêmes gens, sont du comté de Vénise, sous la souveraineté du pape, ces mêmes articles, avec plus ample déclaration, furent envoyés, tant à l'évêque de Cavaillon, qu'au cardinal Sadolet, évêque de Carpentras ; lequel, comme il était homme de grandes lettres, et contraint quelquefois par sa conscience de connaître beaucoup de choses en son état, lui fit bonne réponse, tendant toutefois à les amener par douces paroles, à se détourner de la pure confession de vérité, pour avouer le siège de Rome : dont il avait conçu telle espérance, voyant la simplicité et intégrité de ce peuple, que l'année suivante, ayant le vicelégat d'Avignon, à la poursuite dudit évêque de Cavaillon, assemblé gens de pied et de cheval, pour aller détruire Cabrières, ledit cardinal rompit toute cette entreprise, et promit à ces pauvres gens, qu'étant de retour à Rome, il ferait merveille pour la réformation de l'église, ce que toutefois il ne fit depuis.

Cependant les susdits archevêques d'Arles, et évêque de Cavaillon poursuivant à ce que ledit arrêt fût exécuté, ou que toutes ces pauvres gens fissent solennelle abjuration, la cour ordonna qu'un conseiller, avec un greffier, l'évêque de Cavaillon, et un docteur en théologie, se transporterait sur le

pour les convertir. Mais l'évêque et le docteur y étant arrivés les premiers, ne gagnèrent autre chose, sinon que le docteur ayant vu les susdits enfans, au lieu de disputer au contraire, confessa tout hautement qu'il n'avait tant appris des saintes écritures pendant le temps de sa vie, qu'il avait fait pendant ces quelques jours, conférant les susdits passages avec les passages qui étaient en la susdite déclaration. Le docteur et l'évêque y retourna encore une fois, accompagné de quatre moines seulement venus de l'université de Paris, l'un desquels ayant ouï répondre les enfans sur les demandes de l'hérésie, confessa aussi publiquement qu'il n'avait jamais tant appris en toutes les disputes qu'il avait eues en Sorbonne, qu'il avait en voyant ces petits enfans. Le temps après, le conseiller avec l'officier de la cour, et un docteur, en la présence dudit évêque, y arrivèrent où après plusieurs remontrances de l'un, et réponse des autres, et d'abjurer les erreurs, qui leur furent remontrées; et sur ce, les articles de leur confession étant lus, l'évêque ne voulant parler par la parole dudit sieur commissaire, et le docteur n'ayant jamais voulu parler en latin, tous les commissaires tournèrent confus. Qui plus est, les docteurs venus à diverses fois, à ce temps-là, quittèrent la religion, et depuis sont devenus ennemis de la doctrine qu'ils avaient apprise.

Sur ces choses là les habitans de Cabrières furent quelque peu de temps consolés par une singulière grâce de Dieu ayant étonné leurs ennemis par la bonté de De Roma, ci-dessus mentionnée. Et pareillement par le soudain retour du président Chassanée, lequel sur ce leur avait été bien doux en

comparaison du président Menyer, dont nous avons maintenant à parler. Ce personnage fut fils de Guillaume Menyer, si homme de bien, que pour racheter sa vie, outre la privation de ses états et offices, il lui coûta tout son bien. De sorte qu'il ne laissa pour tous biens à Jean Menyer son fils, que le titre de la seigneurie d'Opède, qui était pour lors fort peu de cas. Ce fils fut le vrai successeur de l'ambition, et très-mauvaise conscience de son père, besogna si bien que, premièrement, il fut fait viguier du pape en la ville de Cavaillon, au comté de Vénise, pour vérifier le proverbe : tel maître, tel valet. De là, par certains moyens, il devint président du parlement de Provence, voire même gouverneur de Provence, en l'absence du sieur de Grignan. Et, pour accroître sa seigneurie d'Opède, il ne faillit de se servir du crime d'hérésie, pour ruiner les plus riches laboureurs qui y fussent, retenant les uns en prison, en extrême misère, et épouvantant les autres, pour se saisir de leurs biens, meubles et immeubles, sans avoir compassion des femmes et petits enfans; et finalement pour parachever l'entière ruine tant de ceux de Cabrières, lieu distant d'une lieue d'Opède, que de Mérindol, et en général de tout ce pauvre peuple, se décida, nonobstant tout ce que dessus, d'exécuter le cruel arrêt ci-dessus mentionné. Ceux de Mérindol, avertis d'une telle entreprise, se retirèrent vers le roi François, l'an 1543, l'avertissant des contraventions à ses lettres de l'an 1540, et des misères et dangers où ils étaient réduits. Le roi continuant sa bénignité envers eux, évoqua à soi l'exécution dudit arrêt de contumace, cassant toutes les procédures du parlement; auquel, et à son procureur général, il en ôta la connaissance, jusques à ce que par l'un des

maîtres des requêtes de son hôtel, et un docteur en théologie de l'université de Paris, envoyés sur les lieux nécessaires, il fut informé de la foi et conversation desdits de Mérindol, et autres circonvoisins. Mais nonobstant cette évocation, insinuée, et publiée au parlement sur la fin du mois d'octobre, le cardinal de Tournon, ennemi capital de ceux de la religion, fit tant, que suivant les mémoires, et très fausses instructions envoyées en cour par Philippe Courtain, huissier dudit parlement (par lesquelles il donnait à entendre que ceux de Mérindol, et autres leurs voisins jusques au nombre de quinze mille hommes s'étaient mis aux champs, à enseignes déployées, en délibération de prendre d'emblée la ville de Marseille, et d'en faire comme un canton de Suisse), il y eut lettres toutes contraires expédiées du mois de janvier suivant, sous le nom du procureur-général du roi au conseil privé, pour exécuter ledit arrêt de contumace, avec commandement d'employer ban et arrière-ban du pays, avec les vieilles bandes de Piémont, qui se préparaient pour le voyage d'Angleterre. Ces lettres reçues, d'Opède, épiant l'absence du sieur de Grignan, les garda depuis le mois de janvier jusques au douzième d'avril 1545 qu'il délibéra de l'exécuter en personne, combien qu'il n'y eut plus au lieu de Mérindol que deux ou trois de ceux qui avaient été condamnés. Mais le malheureux en voulait à tous ceux dont il souhaitait le pillage, qui étaient jusques au nombre de vingt-deux, tant villes que villages. Pour ce faire donc, que lesdites lettres d'exécution ayant été le 12 d'avril lues et intérieures en un même jour au parlement, furent députés pour commissaires de l'exécution, François de la Fon, second président, Honoré de Tributis, et Bernard Badet, conseiller,

l'avocat Guérin en l'absence du procureur-général. Plusieurs commissions furent aussi expédiées, et la guerre publiée à son de trompe, tant à Aix qu'à Marseille, pour ladite exécution: de sorte, qu'entre autres compagnies, se trouvèrent cinq ou six enseignes desdites vieilles bandes de Piémont, assistant le capitaine Poulain avec ledit président, pour conduire le tout. Et par ainsi, le 13 d'avril, arrivèrent les susdits commissaires à Pertuis, au lieu d'aller droit à Mérindol, où s'adressait leur commission, là où ils trouvèrent le capitaine Vologine, qui, déjà un mois auparavant, avait commencé de piller le bétail de certains villages d'alentour. Le lendemain 14 ils arrivèrent à Cadenet, là où ceux qui venaient de Piémont firent de grands fourragemens. D'autre côté, d'Opède, accompagné de ses deux gendres, à savoir de Pouriez et de Lauris, avec le juge d'Aix, et Jean Meyran capitaine des enfans de la ville, et Nicolas Thibault, marchand de Crusson, conducteur des pionniers, sortant de la ville fit aller une partie de ses gens par Pertuis, et, aux autres, il fit passer la Durance au port de Cadenet, là où fut faite la délibération de ce qui s'ensuivit puis après. Car le lendemain 16, Poulain commença à mettre le feu aux villages de Cabrierette, Papin, la Mothe, et saint Martin, appartenant au sieur de Sental, alors pupille, là où les pauvres laboureurs sans aucune résistance, furent tués; femmes et filles violées, femmes grosses et petits enfans meurtris sans aucune miséricorde; les mamelles coupées à plusieurs femmes, auprès desquelles mortes furent vus mourants de faim les petits enfans; ayant fait crier ledit d'Opède, sur peine de la hard, qu'on ne donnât vivres ni soulagement quelconque à aucun d'iceux. Tout y fut pillé, brûlé, et saccagé, et ne furent sauvés que ceux que

n choisit pour ses galères. Le Opède, fit approcher les vieilles venues de Piémont, et, le jour t fit brûler les villages de Lour-, Villelaure, et Treizemines, se trouva personne. De l'autre e la Durance le sieur de Rocque, es de la ville d'Arles, brûlèrent on, et la Rocque, desquels aussi trouva personne. Le 18, d'Opède à Mérindol sur les neuf heures in, n'y trouva qu'un jeune paysan é Morisi Blanc, homme fort simple, quel s'étant rendu prisonnier à dat avec promesse de deux écus la rançon, d'Opède ne trouvant autre sur lequel il put exécuter e, paya ces deux écus au soldat, tant fait attacher à un arbre, le r à coups d'arquebuse : puis fit emment piller, brûler, et raser dit village, où il y avait plus de cents maisons. Le 19 le camp fut devant Cabrières, et le 20 étant quelque brèche, il fut accordé à de dedans, qu'ils auraient les et la vie sauvés, et seraient pris tice. Or n'étaient-ils dedans en unce, que soixante paysans, des- était chef Étienne le Marroul, els assistaient environ trente es, étant le surplus des autres es cachés en leurs caves, et les es et petits enfans dedans le tem- eux-ci donc étant sortis sans ar- uivant cet accord, soudain le ent, ses deux gendres, et autres rent dessus, et y en eut de vingt- trente liés, et menés en un pré, furent cruellement et de froid achés en pièces, prenant plaisir aries, pour gratifier à son beau- de couper têtes, et bras à ces es corps morts. Les autres furent à Marseille, Aix, et Avignon. de de son côté, ayant pris les fem- lont aucunes étaient enceintes,

les enferma en une grange, faisant mettre le feu aux quatre coins. Sur quoi un soldat ému de pitié, leur ayant fait ouverture, elles furent repoussées dedans le feu à coups de piques, et hallebardes. Cependant les soldats entrés dans la ville, tuèrent ceux qu'ils rencontrèrent, et plusieurs trouvés cachés aux caves furent liés deux à deux, et menés en la salle du château, où ils furent horriblement massacrés à la vue de d'Opède par les capitaines Valleron, et Jean de Gaye. En après les capitaines des ruffians d'Avignon, entrant dedans le temple, tuèrent femmes et enfans, sans aucun respect d'âge, ni de sexe, étant estimé ce meurtre d'environ huit cents personnes. Sur la fin de cette exécution, arriva le sieur de la Coste, parent de d'Opède, lequel il supplia de lui envoyer aucunes gens de guerre audit lieu de la Coste : lui offrant de lui mener tous ses sujets dedans Aix, et de faire tant de brèches à la muraille, qu'il voudrait ; ce qui lui fut accordé de bouche, mais non pas tenu. Car trois enseignes de gens de pied y furent envoyés, qui pillèrent ce que bon leur sembla, brûlèrent une partie du village, violèrent femmes et filles, et y tuèrent quelques paysans, sans y avoir trouvé aucune résistance. Cependant le reste de ceux de Mérindol, et autres lieux étaient par les montagnes et rochers en terribles extrémités : et sur cela, ayant présenté à d'Opède, qu'il lui plut leur octroyer passage pour se retirer en Allemagne, ne demandant pour tous biens, que leurs pauvres chemises, femmes et enfans, ne purent toutefois rien obtenir de ces bêtes enragées. Ce que voyant, ils se résolurent par prières, et mutuelles exhortations d'attendre tout ce qu'il plairait à Dieu, plutôt que fléchir en manière quelconque en la confession de la vérité de Dieu. Et de fait les ennemis se mirent



à la retraite. C'enéanmoins avant le partir d'iceux, moururent de faim et de misère en grand contentement toutefois de leurs consciences, et louant Dieu. Les autres peu-à-peu sont retournés en leurs maisons et terres dévastées. Là où Dieu les a tellemens bénis, qu'ils se sont depuis de rechef habitués, persévérans en leur même religion comme auparavant. Quant à l'armée, s'en retournant, Dieu ne mit pas long-temps à déployer ses jugemens sur quelques-uns. Car Louis de Vame, beau-frère du président, et aussi le frère et le gendre de Pierre Durant, maître boucher d'Aix, se noyèrent passant la rivière de Durance.

Après les susdites cruautés ainsi commises, désirant ceux de la cour couvrir leurs injustices, envoyèrent commissaires pour informer des suspects d'hérésie, et sachant que la plainte en était venue jusques au roi, y envoyèrent ledit la Fon, lequel ayant donné à entendre, que tous les habitans ainsi traités avaient été ouïs, connus et jugés pour hérétiques, obtint lettres du 23 août 1545 approuvant paisiblement toute cette exécution. Mais on affirme, que depuis étant le roi à la mort, eut merveilleusement remords de ce fait, et chargea son fils avec grandes protestations, d'en faire faire justice.

Tandis qu'on procédait ainsi par voie de fait contre ceux de la religion, le pape préparait de la fumée pour éblouir les yeux à ceux qui les ouvraient de jour à autre : j'appelle fumée ce qui a été depuis appelé le concile œcuménique de Trente, lequel après avoir long-temps traîné, à savoir depuis ces temps jusques en l'an 1563 après avoir été souvent rompu et renoué, finalement a éclos une confirmation de tous les abus. Le roi ayant fait paix avec l'empereur, combien qu'il eut plusieurs fois promis aux princes protestans, de ne s'accorder à aucun concile, qui ne fût du

tout libre et franc, toutefois s'accorda avec les autres. Mais averti par Castellan son lecteur, et évêque de Mâcon, que s'il fallait disputer contre les luthériens qu'on appelait, il fallait venir bien préparé, ou recevoir une honte, il voulut que certains théologiens français des plus doctes, s'assemblassent à Melun pour conférer ensemble préalablement des principaux points étant en différends : non toutefois sans leur avoir fait prêter serment de tenir leurs résolutions bien secrètes, quelles qu'elles fussent. Ils s'assemblèrent donc. Mais il y eut telle division entr'eux, qu'il n'y eut que paroles et injures, et vinrent quelquefois jusques aux mains, ne pouvant, certains ignorans qu'on avait mêlés parmi les autres, souffrir que plus doctes qu'eux touchassent tant soit peu aux abus : et on n'a pu rien savoir davantage de l'issue de cette délibération. Mais tant y a que le roi envoya pour haranguer l'an suivant au concile entre autres Pierre Danes, homme vraiment très docte en la langue grecque, dont aussi il avait été fait professeur à Paris, comme nous avons dit en son lieu, et qui même était entré en quelque connaissance de la vérité ; mais outre ce qu'il était naturellement un peu débile de son cerveau, ayant voulu voir l'Italie à la suite de l'évêque de la Vaur, de la maison de Selva, il fut détourné du tout par Pierre Bunel, étant aussi au service dudit évêque, et vrai pélagien, homme au reste fort bien écrivant en la langue latine. Et finalement Danes fait précepteur du roi François second et successeur de son maître en l'évêché, est devenu même persécuteur. Il s'émut aussi lors une question entre quelques-uns de qualité ayant connaissance de la vérité, à Paris, à l'occasion de ce que Jean Calvin, sachant combien il y en avait qui se flattaient en leurs infirmités, jusques à se polluer des abo-

ne manifestes de l'église romaine avait taxés en un certain écrivainement à leur appétit. Les uns qu'on appela depuis Nicodémites, disaient qu'on pouvait aller à la messe pourvu que le cœur n'y consentait, et avec je ne sais quelles réserves, les autres au contraire disaient qu'il fallait servir Dieu purement de cœur et de corps, et se garder de toutes pollutions. Ce différend fut résolu par un exprès fut envoyé non-seulement à Genève et en Suisse, mais à Strasbourg, et jusques en Saxe : on demanda depuis toutes les réponses de tous les ensemble. Or combien que les Allemands accordassent plus de chose davantage que les autres, toutefois arrêté d'un commun accord qu'on ne peut servir deux maîtres, ce qui ferma la bouche pour ceux qui s'étaient voulu couvrir de l'indifférence : et fut cause ce différend très grand bien, plusieurs résolus de se dédier du tout à Dieu qui s'endormaient auparavant. Il y en eut d'autres en la même saison, qui tâchèrent d'émouvoir la reine de Navarre contre ceux de la religion, prenant occasion de ce que Calvin réfutait les blasphèmes des libertins avec cette liberté et efficace de l'esprit que Dieu donne à ce grand personnage. Mais ceux de notre temps, avait Quintin et Poques, deux principaux docteurs de cette maudite secte, avaient eu plus de crédit envers la reine qu'il n'était expédient. Calvin lui en satisfait tellement, que la reine ne s'en plaignit jamais. L'année 1546, notable en plusieurs choses tant dedans le royaume que dehors, s'étant émue en Allemagne une guerre entre l'empereur Charles Quint et les protestans, fut d'abondant redoublée par la persécution hor-

rible de l'Eglise de Meaux, que nous avons dit avoir été dissipée dès l'an 1523; nonobstant laquelle tempête, tant s'en fallut que la semence de la parole de Dieu y fut alors étouffée, qu'au contraire elle germa et fructifia toujours peu à peu, de sorte qu'en France on faisait un commun proverbe, des luthériens de Meaux. Qui plus est, plusieurs d'entre eux, ayant soigneusement visité et considéré l'église française dressée premièrement à Strasbourg par Jean Calvin, encouragèrent tellement les autres à leur retour, que d'une commune délibération il dressèrent une forme d'église entre eux, à l'exemple de celle qu'ils avaient vue, élisant pour leur ministre, après le jeûne et les prières, un nommé Pierre le Clerc, cardeur de laine de son métier, mais, outre l'intégrité de vie, fort exercé aux écritures, combien qu'il n'eut connaissance que de la langue française. Et de fait ce personnage fut tellement béni de Dieu en son ministère prêchant et administrant les sacrements en l'assemblée, en la maison d'Etienne Mangin, qu'en peu de temps y accourant plusieurs des villages, même de cinq et six lieues à la ronde, ils se trouvèrent de trois à quatre cents, tant hommes que femmes : ce qui fut cause qu'ils furent bientôt décelés. Advint donc le 8 septembre audit an 1546, (auquel jour ceux de l'église romaine célèbrent la nativité de la vierge Marie) que le lieutenant et le prévôt de la ville avec leurs sergens, avertis par leurs espions, surprirent une assemblée de soixante personnes, auxquelles étant dit, qu'on les faisait prisonniers de par le roi, tant s'en fallut qu'elles résistassent (ce qu'elles pouvaient faire, et échapper aisément par force, si elles en eussent voulu user, attendu qu'elles n'eussent



eu faute de secours de plusieurs qui étaient dehors, et commençaient d'entrer à la file) qu'au contraire elles souffrirent toutes jusqu'à une d'être liées et menées comme on voulut, louant Dieu de l'honneur qu'il leur faisait ; entre lesquels une jeune fille se voyant ainsi liée, dit ces mots au lieutenant : « Monsieur, si vous m'eussiez trouvé » en un bordeau, comme vous me » trouvez en une si sainte et honnête » compagnie, vous ne m'eussiez pas » ainsi liée. » Ils furent donc ainsi tous menés en prison, sans aucune résistance ; car tant s'en fallut, que ceux de la religion étant par les rues assemblés pour les voir passer, émussent quelque tumulte, ou bien se cachassent, qu'au contraire ils se mirent à chanter à haute voix le psaume 79, commençant : *Les gens entrés sont en* etc. De là après les informations prises, nommément sur ce qu'ils avaient célébré la cène, ils furent garrotés sur des chariots, et traînés si rudement jusqu'à Paris (à savoir quarante et un hommes et dix-neuf femmes) que plusieurs se trouvèrent tous cassés et rompus devant qu'être mis sur la roue, qui toutefois ne leur fut épargnée. L'issue du procès, du quel fut rapporteur Jean Tronson, conseiller, et ennemi capitale de ceux de la religion, fut telle, que le 4 d'octobre audit an par arrêt de la cour, quatorze furent condamnés à être questionnés extraordinairement, puis brûlés vifs en un feu au grand marché de Meaux, près de la maison d'Etienne Mangin, où ils avaient été pris, avec confiscation de tous leurs biens : à savoir Pierre le Clerc ministre, François le Clerc, Etienne Mangin, Jacques Bouchet, Jean Brisebarre, Henri Hutinot, Thomas Honoré, Jean Baudouin, Jean Flesche, Jean et Pierre Piquery, Jean Mateflon, Philippe Petit et Michel Caillon. Et quant aux

autres, Louis Picquery fut condamné à être pendu sous les aisselles durant l'exécution, puis fustigé, et finalement reclus à jamais au monastère de saint Faron ; Louis Coquemant et Pasquier Fouasse à être fustigés par trois divers jours, la corde au col, puis bannis ; Adrian Grongnet, à être fustigé une fois à Meaux, et une autrefois au village de Sacy ; Jean Vincent à être fustigé une fois à Meaux, puis tous deux bannis. Le reste, tant hommes que femmes, hormis cinq femmes auxquelles les prisons furent ouvertes, furent condamnés à devoir assister à l'exécution, puis faire amende honorable, les hommes en chemises et les femmes pieds nus, et pareillement d'assister à une procession, prédication, et messe solennelle, la torche au poing ; le tout avec rasement de la maison d'Etienne Mangin, pour y édifier une chapelle où se dirait tous les jeudis une messe du sacrement, prenant les deniers sur les biens confisqués. C'est arrêt étant prononcé, les quatorze qui devaient être brûlés, furent séparés en divers monastères, pour essayer de les faire chanceler. Mais ce fut en vain. Pourquoi ils furent livrés à Giles Berthelot, prévôt des maréchaux, et furent ainsi conduits à Meaux, étant sans cesse à leurs côtés et à leurs oreilles deux docteurs, pilliers de Sorbonne, à savoir Piccard et Mailard. Advint sur le chemin un cas fort notable, c'est que passant par la forêt de Livry, un homme d'un petit village nommé Cauberon, tisserand de toiles de son métier, commença à suivre les chariots, exhortant les prisonniers à haute voix. Et pour ce qu'il ne les pouvait suivre assez vite, levant les mains en haut, il leur cria : « Mes frères » ayez souvenance de Celui qui est là » haut au ciel. » Quoi voyant les archers du prévôt, le prirent, lièrent

nt dans le chariot avec les  
qui en reçurent une très-  
consolation. Arrivés à Meaux,  
rent la question extraordi-  
très-cruelle, qu'ils souffri-  
instamment qu'ils n'accusè-  
ais personne de leurs frères,  
il y en eut un d'entre eux  
aux bourreaux qui le tiraient :  
mes amis, n'épargnez ce mi-  
corps qui a tant résisté à l'Es-  
t contraire au vouloir de son

lemain, 7 dudit mois, ils furent  
a supplice, étant première-  
ngue coupée à Etienne Man-  
ne laissa puis après de dire  
fois bien haut et intelligible-  
nom de Dieu soit béni ; puis il  
sur une claie, comme aussi  
e le clerc ; et les autres en  
ux jusques au grand marché,  
ent élevés et brûlés en qua-  
nces placées encercle, eux  
tous en face, et s'entredon-  
age, en louant Dieu à pleine  
ues au dernier soupir, quoi-  
paroles fussent empêchées  
êtres et par la populace, criant  
ire comme forcenés : *Osalu-*  
*ia* et *Salve Regina*. Cela fait,  
lemain, 8 du mois, Picard,  
ver son triomphe, étant venu  
magnifique procession en la  
le feu brûlait encore, et près  
s un habit de drap d'or, dit  
res choses, après s'être bien  
qu'il était nécessaire à salut  
que ces quatorze exécutés  
amnés au fond des enfers, et  
ange du ciel venait dire le  
il le faudrait rejeter, pour  
ieu ne serait point Dieu, s'il  
amnait éternellement. Si ne  
suader cela à ceux qui les  
onnus trop gens de bien, et  
n leur vie ; et ne fut pour

cela éteinte la semence de vérité en la  
ville de Meaux. Ce néanmoins la dis-  
persion fut grande, mais au grand  
avancement de plusieurs autres églises  
qui furent édifiées des pierres de cette  
ruine. Alors se retira à Senlis un  
nommé Jean Goujon avec plusieurs  
autres, en un quartier de la ville  
nommé la rue de Meaux, où aucuns  
commencèrent de s'assembler pour  
y faire les prières. Et quoique deux  
de l'assemblée, à savoir Palé et Cha-  
min, fussent pris et brûlés à Paris, les  
fidèles toutefois continuèrent depuis  
comme ils purent jusques à un meil-  
leur temps. Un autre nommé Faron  
Mangin, se retira à Orléans, où il fit  
un grand fruit. Un autre nommé  
Etienne Pouillot, natif de Normandie,  
près de Caudebec, s'étant retiré de  
Meaux à Fère en Tartenois, à quatre  
lieues de Soissons, ne faillit d'y com-  
muniquer ce que Dieu lui avait dé-  
parti ; à raison de quoi étant pris et  
mené à Paris, après longue détention,  
et finalement après avoir eu la langue  
coupée, fut brûlé vif d'une façon non  
accoutumée, à savoir ayant sur les  
épaules une charge de livres.

Ceux de Nonnay en Vivarais, des-  
quels nous avons parlé en l'histoire de  
l'an 1539, étaient demeurés en grande  
crainte, jusques environ ce temps,  
auquel un nommé François d'Augy y  
fut saisi revenant de Genève, et, par  
arrêt du parlement de Toulouse, brûlé  
vif avec une telle ardeur de foi, qu'il  
fut ouï criant à haute voix au milieu  
des flammes : Courage, mes frères, je  
vois les cieux ouverts et le fils de Dieu  
qui s'apprête pour me recevoir ! ce qui  
encouragea tellement plusieurs des as-  
sistans, qu'ils lui répondirent tout  
haut ce que Dieu leur donnait pour  
déclarer leur foi, et que, par manière  
de dire, il ne tenait à eux que dès-  
lors ils ne le suivissent. Toutefois

pas un d'eux pour cela ne fut en plus grand danger. Mais cette même année 1546, un pauvre homme fut brûlé sans sujet, quoiqu'il fût connu de petit entendement, nommé Antoine de St.-Paul : lequel ayant été autrefois marguillier, et ne pouvant être payé de quelque reste qui lui était dû, ayant trouvé un jour l'armoire ouverte, où ils mettent la custode qu'ils appellent, emporta en sa maison l'hostie comme pour gages. Mais le paiement qu'il en reçut fut que, voyant que la ville en était troublée, quoiqu'il l'eût bien et dévotement reportée, comme il confessa volontairement, il en fut brûlé tout vif, lui faisant accroire qu'il était de la religion.

Environ ce même temps un nommé Jean Chapot du Dauphiné, surpris à Paris par Jean André, libraire du palais, avec quelques balles de livres qu'il avait apportés de Genève, pensa ébranler tout le parlement par une remontrance très-docte et très-sainte qu'il fit aux conseillers, de sorte que (ce qui n'avait jamais été octroyé à autre), trois docteurs de Sorbonne, à savoir Nicolas Clerici, doyen de la faculté de théologie, Picard et Maillard, furent appelés pour disputer avec lui tête-à-tête; ce que les docteurs n'ayant osé refuser pour leur honneur, ne voulurent toutefois jamais entrer en matière, Chapot requérant que le différent fut vidé par l'autorité des saintes Écritures, et les docteurs au contraire se voulant tenir aux déterminations de leur église romaine, sans disputer si elles étaient conformes à l'Écriture ou non. Plusieurs de ses juges voyant cela le voulurent absoudre. Mais l'impudence des uns fut plus forte que la lâcheté des autres : tellement qu'il fut condamné à être brûlé, lui réservant le bénéfice de n'avoir la langue coupée, et d'être

étranglé s'il se voulait dédire. Cela fut cause qu'étant mené à la place Maubert, il lui fut permis de parler debout, étant soutenu sur la charette par deux hommes, parce qu'il avait été presque démembré à la question extraordinaire, pour accuser ceux à qui il avait vendu des livres. Et alors il fit une excellente confession de sa foi jusques au point de la cène, sur lequel étant interrompu par Maillard, contre lequel se dressa quelque murmure, cela fut cause qu'incontinent il fut descendu de la charette, et pendu à la potence, en laquelle, pour faire accroire au peuple qu'il avait dit : *Ave Maria*, il fut étranglé, et puis brûlé. Mais Maillard, se souvenant de la honte qu'il avait reçue, alléguant que si on permettait la même chose aux autres, tout serait perdu, importuna tant la chambre ardente (qu'on appelait lors) qu'il fut conclu que, désormais, au sortir de la prison, on couperait la langue à tous ceux qui ne se voudraient dédire. Quant à Jean André c'était un petit libraire du palais, l'un des grands suppôts de la chasse sainte Geneviève, lequel a fait long-temps ce métier d'espionner et surprendre les pauvres fidèles, pour avoir quelque part au butin; ce dont finalement il fut payé de Dieu, étant frappé d'apoplexie en la présence de tous, et mort sans la confession dont il avait été si jaloux.

Nonobstant ces persécutions, la foi de plusieurs s'affermissait plutôt qu'elle ne s'affaiblissait, comme, entr'autres villes, il advint à Lyon au même mois d'octobre : auquel lieu un nommé Pierre Fournel, de Louan en Normandie, commença de prêcher en une maison particulière à quatorze ou quinze personnes seulement, tous bons marchands et hommes d'apparence; auquel lieu ayant été bientôt découvert et contraint de se retirer :

ri, depuis pasteur à Genève, continuant jusques à Noël suivante 1547.

Agres aussi, ville épiscopale anciennes de France et limite plusieurs provinces, un bonnage nommé Séraphin, commencé de dresser une belle, fut surpris et, avec quatre, brûlé à Paris avec une adonstance : en laquelle exécut cela de notable, que Picard déperdu, au lieu de se dépiter, comme il avait accoutumé en tel cas, se mit à exhorter à l'un des cinq, lequel, d'un vi-, lui dit ces mots si haut qu'ils tendus aisément : « Monsieur maître, loué soit Dieu, que angez de langage; mais si vous ma place, oseriez-vous vous d'avoir une si bonne patience que Dieu me donne ? » moururent ces cinq martyrs.

La suivante à savoir 1547, les de l'église de Sens furent Dieu en la personne de Jean avocat, homme docte et de e, brûlé pour la vérité, à la et aux dépens de son propre chidiacre en l'église cathédrale de Sens, nommé Barville.

Après à Issoire, en Auvergne, en son martyre un nommé Agère d'un village d'Auvergne nommé Formal, qui rembarra tel inquisiteur Ory en sa mort, int de la cène, qu'il le conle dire à quelques uns de ses, qu'on faisait tort à Brugère, il eût été possible, il eût fait sa sentence. Mais nonobstant t brûlé vif très-cruellement, souffrit si patiemment, qu'émilieu du feu pendu en l'air, on long attaché à une chaîne il ne fut vu remuer ni ouï

crier, et demeura ainsi jusques à ce qu'en baissant la tête il rendit paisiblement l'esprit; ce qui émut tellement le peuple, avec les saintes paroles qu'ils avaient ouïes de lui à la mort, que les uns disaient : voilà un grand miracle de Dieu; les autres demeuraient tout étonnés. Et d'autre part, les officiers du roi, Ory et le bourreau, qui laissa le patient à demi brûlé, s'enfuirent tellement effrayés, que sans retourner au logis, ils prirent la route de Montferrant, distant d'Issoire de six grandes lieues; et fut dit depuis par le curé d'Issoire, interrogé quelle opinion il en avait, qu'il pria que Dieu lui fit la grâce de mourir en la foi de Brugère.

Cependant à Lyon, Jean Fabri continuait l'assemblée, accrue d'environ trente-cinq personnes, jusques à ce qu'étant découverte, force lui fut de se retirer; étant revenu à sa place Pierre Fournelet, auquel puis après fut adjoint Claude Monier, duquel sera parlé en l'histoire de Henri second en l'an 1551.

Outre ce que dessus nous avons dit de la renaissance de l'évangile par tous les quartiers du royaume, sous le règne de François premier, nous avons encore quelques choses à remarquer touchant certaines églises, ce que nous avons remis en ce lieu, pour n'avoir eu moyen de remarquer les dates des années. Il est donc à noter qu'à Bourges, dès environ l'an 1533, Dieu suscita deux moines, l'un de Saint-Ambrois, nommé Chaponneau, et l'autre de Saint-Benoît, nommé Jean Michel, tous deux de bon zèle; lesquels, ayant la connaissance de la vérité, autant que le temps le portait, firent grand devoir de prêcher avec autorité, pour ce qu'ils avaient reçu le degré de docteurs en théologie; auxquels s'adjoignirent un prêtre nommé Jean Gamairé, qui avait

étudié les bonnes lettres à Paris , et Jean de Bournonville , dit Toquet , prieur en l'abbaye de Saint-Ambrois. Après ceux-là vinrent aussi Augustin Marlorat et Jean de l'Epine , Richard Vauville et Jean Loquet , Augustin , et Jean de Bosco , jacobin , qui firent un très-grand fruit , et depuis ont été excellens ministres des églises réformées : vivant encore aujourd'hui lesdits de l'Epine , de Bosco et Loquet , en telle réputation que mérite leur piété et savoir en l'église de Dieu. Quant à Marlorat , excellent personnage , il a depuis scélé la vérité par sa mort à Rouen , comme il sera dit en son lieu. Vauville est mort ministre en l'église française de Francfort , après la persécution d'Angleterre , où il avait longtemps servi très-heureusement. Mais ce qui fit lors fleurir l'étude de la théologie en cette université de Bourges , fut , entr'autre chose , la sainte hardiesse d'un bon et ancien docteur , nommé Michel Simon , lequel ayant rembarré en dispute publique un certain cordelier , qui avait été si effronté de maintenir que l'homme peut être sauvé par ses seules facultés naturelles , régla dès-lors l'école de théologie , tellement qu'il n'était permis d'y proposer aucun argument que du pur texte de la sainte Écriture. Ces choses n'advinrent sans plusieurs résistances , desquelles nous remarquerons les principales. Prêchant donc Jean Michel tous les dimanches à heure de midi , ( chose auparavant non accoutumée ) en la paroisse appelée la Fourchaut , et ce au grand regret des mendiants , pour ce que , chacun y accourant , leur cuisine s'en refroidissait ; ils firent en sorte , qu'un jour les prêtres suscités par eux , commencèrent à la même heure à chanter leurs vigiles des morts , croyant par ce moyen empêcher le ser-

mon. Cela émut tellement les auditeurs déjà assemblés , qu'ils commencèrent à crier au contraire , et à renverser leurs livres : les prêtres voyant cela s'enfuirent hors du temple avec grand tumulte. Ce nonobstant , le sermon fut commencé par Michel , qui dit l'oraison dominicale en français , sans y ajouter l'*ave Maria* , et alors un nommé Bomin , procureur-général du roi au grand conseil , mais au reste la plus ignorante personne qui fut jamais , se levant commença à prononcer tout haut l'*ave Maria* ; mais il n'acheva pas , car tout soudain il fut tellement pressé par les femmes même , toutes prêtes de l'assommer avec leurs petites chaises , qu'à grande peine il put échapper de leurs mains , et ne laissa le sermon de se parachever. Mais le tumulte fut grand en la ville ; lequel toutefois s'étant peu à peu apaisé , les prêtres et moines eurent recours à Matthieu Ory , inquisiteur furieux , qui s'y trouva fort empêché , car ceux de la paroisse maintenaient leur précheur , comme docteur en théologie , et à eux envoyé par leur curé ; de sorte qu'il ne put faire autre chose pour lors que de venir prêcher lui-même. Mais ce n'était pas avec telle audience , comme aussi il ne le méritait : car , commençant son prêche avec une voix basse , affectée et féminine , soudain il commençait de braquer d'une grosse voix comme un taureau , sans aucun savoir ni doctrine , comme il ne prêchait jamais qu'une chanson qu'il appelait *quinque verba Pauli*. De sorte que chacun s'en moquait , jusques aux plus ignorans de la religion. Ce néanmoins il fit valoir tellement son autorité avec l'aide des plus grands de la justice , et devint si glorieux , qu'il fit publier à son de trompe qu'il ferait un sermon au grand temple de Saint Etienne , auquel il était

commandé que tous chefs d'hôtel eussent à s'y trouver, sous peine de dix marcs d'argent. Qui plus est, il s'y fit conduire magnifiquement par la justice. Mais combien qu'il criât comme un homme forcené, si ne put-il jamais être écouté, à cause du grand nombre et bruit des assistans, tellement qu'avec grande honte il descendit de la chaire sans prêcher, criant qu'il s'en irait plaindre au roi : et fut ce sermon depuis appelé sermon de la trompette. Depuis il ne laissa de prêcher en d'autres temples, et nommément en la paroisse nommée saint Bonet, près des Augustins, et à la même heure que prêchait Marlorat : là où Ory fut tellement observé par gens de savoir et bon jugement, que Guillaume de la Porte, official, homme de lettres, qui ne pouvait supporter que ce moine usurpât sur sa juridiction, étant averti qu'il avait prêché plusieurs propos hérétiques, après avoir bien informé et fait déclarer les propositions mises en avant hérétiques, par la faculté de théologie, décerna prise de corps contre lui. Lui, cependant, s'en était couru à Paris pour se plaindre à la cour, et pour obtenir nouvelles commissions plus après ; d'où étant retourné en poste, il fut tellement intimidé, entendant par ceux de son couvent cette prise de corps, qu'il gagna le haut, et n'y revint jamais depuis.

Il advint au même temps un jugement de Dieu fort notable sur un ancien avocat, nommé Jean Cranequin, homme de fort bon sens naturel et grand praticien, mais fort ignorant en droit écrit, et en toutes bonnes lettres, et tellement ennuyeux sur ceux qui en savaient plus que lui, qu'il servait de délateur à Ory ; après la fuite duquel Dieu le frappa d'une maladie de frénésie merveilleusement étrange. Car tout ce qui lui était re-

présenté devant ses yeux, lui semblait être des serpens se remuans, tellement qu'après avoir en vain essayé tous remèdes, jusques à faire venir des sorciers et devins, finalement il devint tout insensé, et mourut en tel état. Les persécutions toutefois ne cessèrent, et fut à l'instance et poursuite des moines de Saint-Sulpice, brûlé un pauvre écolier, fort jeune. Aussitôt après, Jean Michel, étant revenu du pays de Suisse, où il avait été quelque temps, comme aussi à Avignon, où il avait conféré de la langue hébraïque avec les juifs, fut découvert et saisi, condamné et mené à Paris, là où, à la grande instance du président Liset, qui lors s'était trouvé à Bourges, pour homologuer les coutumes, avec Pierre Mathé, conseiller de ladite cour et chanoine de Bourges, sa condamnation ayant été confirmée par arrêt, il fut finalement exécuté une veille de Noël, après avoir bien ému tout le peuple par sa constance et par une excellente prière qu'il fit au lieu du supplice. Ce néanmoins le nombre de ceux de la religion croissait plutôt qu'il ne diminuait, et se trouvait toujours quelqu'un qui confirmait les autres. Même il advint alors qu'un homme, en habit d'hermite, portant en sa besace une Bible, au sortir du sermon de Marlorat se présenta sur une boutique, et prenant les mêmes propos du sermon qu'il avait ouï, prêcha encore plus ouvertement que Marlorat contre la religion romaine. Et fut cela tellement agréable, que les écoliers le firent encore depuis prêcher devant les grandes écoles du droit, sur une haute pierre, où se font communément les criées publiques à son de trompe, jusqu'à ce que les prêtres, tâchant de l'empoigner, on le fit évader, et n'en fut jamais depuis ouï nouvelles, ni ne se put



savoir qui il était. Tant y a qu'il prêchait doctement et de grand zèle la pure vérité ; et même lui étant mis quelque argent par aumône à ses pieds, il le distribuait aux autres pauvres sur-le-champ, se contentant d'avoir du pain.

Ici ne faut taire deux notables impostures qui tournèrent à la grande confusion de ceux qui en furent les inventeurs. La première fut la supposition d'un jeune garçon, amené par son père, comme démoniaque, au temple Saint Ursin, auquel les prêtres accoutumés de jouer souvent tels mystères, avaient des exorcistes comme ordinaires, lesquels toutefois ne profitèrent rien envers le garçon. Aussi n'était-il aposté par eux, mais par les moines de Saint-Sulpice, abbaye riche et opulente, étant au faubourg de la ville, grands et perpétuels ennemis et persécuteurs de la religion. Ce garçon donc fut mené à Saint-Sulpice expressément, là où le père et l'enfant furent bien traités quelques jours à fin de mieux apprêter la farce : finalement il fut résolu par les moines, qu'un certain frère Jean Chaussé, qui de régent du collège de la ville s'était rendu moine, et duquel ils voulaient faire un saint homme, prêcherait dans le temple du monastère pour faire quelque grand miracle devant tout le monde. Or, pour mieux entendre cette dévotion, il est à noter que ces bons frères font profession de tellement haïr les femmes, que si par mégarde quelque une est trouvée avoir entrée en leur couvent, ils font passer le feu par tous les lieux, où elle aura marché, et même n'ouvrent le chœur de leur temple qu'une fois l'an ; voire, qui plus est, étant contraint d'aller tous les premiers dimanches des mois en procession générale au grand temple Saint-Etienne, où se fait un

sermon solennel, ces bons moines, comme faisant conscience de se trouver parmi la multitude, ont accoutumé de s'enfermer dedans le revers-tiaire du dit temple, jusqu'à la fin du sermon. Ce néanmoins, le désir de faire ce beau miracle les fit dispenser de faire prêcher ce frère Chaussé publiquement en leur temple. Là donc comparaisant ce prêcheur sans exposer aucun passage d'Écriture, et criant seulement contre ceux qui ne veulent adorer les saints, ni leurs reliques, se jeta sur les louanges de saint Sulpice, lequel, autant de fois qu'il nommait, (mais non pour Jésus-Christ, ou saint Ursin, ou pour autre saint quelconque) ce jeune garçon qui était au milieu de la troupe, se levant, s'enflait le ventre, avec une merveilleuse agitation et tremblement de ses membres, comme si le diable étant dedans eût eu grand peur d'ouïr seulement nommer Sulpice. Ce néanmoins frère Chaussé ne poursuivit ce jour là jusqu'à faire miracles, pour mieux faire puis après valoir ce beau mystère. Mais Dieu voulut que le garçon, étant ramené au monastère, un ancien et fort docte médecin, nommé Pierre Tiller, s'y étant rencontré, d'autant même qu'il était médecin ordinaire de ce couvent, après avoir soigneusement visité le démoniaque, déclara ouvertement que c'était une chose préparée, par qui que ce fût, étant malade ce garçon d'un mal qu'il entreprendrait aisément de guérir par medicaments. Ce qui étant publié, ce miracle s'en alla en risée, et cette bête chaussée perdit son crédit, et le médecin ses gages ordinaires du dit couvent.

La seconde imposture fut encore plus notable, étant amenés au temple du dit saint Ursin, une jeune femme comme, démoniaque, par son mari, et un jeune

e , qui l'avait, disait-il , suivie la consoler , comme il pourrait , pour voir ce qu'il en adviendrait. donc , cette jeune femme , compar l'exorciste , elle tirait la lan- lehors , enflée d'une horrible fa- et faisait des mines fort étranges; étant amenée devant l'image appellent notre-dame de la chaut , faisait d'autres merveil- usqu'à prononcer quelques mots , grecs et hébreux , qu'on lui appris ; et quelquefois , comme était rusée , considérant la qua- et le port de ceux qui parlaient , il lui advenait de leur dire une chose véritable , qui les faisait r , de sorte que tout le peuple miracle, et n'y avait personne qui iat contre les luthériens , ne te- compte des saints et des images. le susdit official, nommé la Porte, en étonna point , mais les ayant enir tous trois des prisons archié- ales , examina si bien le jeune : à part , se doutant bien qu'il t plutôt la jeune femme que le , et l'ayant trouvé variable en urs points , qui fut cause qu'il nblant de le vouloir mettre à la e , ( l'ayant fait dépouiller , et r ses éguillettes ) et en tira toute rité à la grande confusion de qui avaient cru si légèrement i n'était pas.— Il se fit encore en- ce temps un aussi beau miracle, advenu des faubourgs de la ville té du Bourbonnais , qu'au portail mple qu'on appelle le château, uva du sang découlant sur la d'une grande image. Cela étant gué toute la ville y accourut à es processions , et en fut telle- émue, qu'à la sollicitation des s , plusieurs soupçonnés de la on étaient en danger d'être saca- t massacrés. Mais à la bonne

heure le lieutenant-général, nommé François de l'Aubespine, homme d'au- torité et de bon esprit , étant sur- venu sur le lieu , et ayant fait monter un homme avec une échelle , pour visiter le tout , il fut trouvé en la pré- sence de tous , qu'il y avait du sang sur la tête de l'image , avec des plumes d'un pigeon , lequel ayant été blessé sur les champs , s'était venu reposer là : d'où tous les prêtres avec le peu- ple et leur croix et bannières , s'en retournèrent fort confus.

Mais environ ce même temps de ces faux miracles , deux chanoines de Saint-Etienne firent bien une autre fausseté à bon escient, donnant secrè- tement à entendre à un certain orfè- vre , que pour avoir argent afin de re- faire le clocher et autres réparations nécessaires , auxquelles le chapitre ne pouvait fournir autrement , il avait été ordonné , qu'au lieu d'une forte grande croix d'or , enrichie d'excel- lentes pierreries , il s'en ferait une d'argent doré , de sorte que le peuple ne s'en aperçût point : et ainsi en fut fait ; mais l'or ne revint point au cha- pitre. Et ainsi continuèrent ceux de la religion comme ils purent , nonob- stant toutes les persécutions.

Du temps de ce règne l'évangile fut aussi reçu avec grande avidité en la ville d'Angers , ville épiscopale , avec université et remplie de prêtres et moines , plus que ville de France , pour sa grandeur , pour la grande fer- tilité du pays où elle est située. Alors était évêque en ladite ville Jean Oli- vier , frère d'Olivier alors chancelier d'Alençon , et depuis chancelier de France. Celui-ci étant homme de bon savoir , comme son frère , et de gentil esprit , favorisait en ce qu'il pouvait ceux de la religion , entre lesquels était un nommé Germain Colin , an- cien ami de Clément Marot ; lequel,



avec plusieurs autres se trouvait aux assemblées de prières, comme aussi quelques prêcheurs qui avancèrent grandement la besogne. Mais cela ne put long-temps durer sans être découvert, et que quelques-uns ne fussent attrapés : entre lesquels Germain Colin, affaibli par une longue prison, s'oublia tant par infirmité, qu'il racheta sa vie par une abjuration. Quelques autres ne firent pas comme lui, mais scellèrent la vérité de Dieu par leur mort, à savoir François Fardeau, Simon le Royer, Jean de la Vignole, Denis Saureau, et Guillaume de Reu : les cendres desquels engraisèrent tellement le champ du Seigneur, qu'il fut depuis rendu très-grandement fertile, comme il se verra par les histoires suivantes.

Poitiers aussi, ville épiscopale, et l'une des universités des plus célèbres de France en la faculté des droits civil et canon, embrassa aussi des premières la grace de Dieu, avec un grand fruit pour tout le royaume, par le moyen des écoliers qui y ont été instruits. Un cordelier nommé de Troia fit alors très-bon devoir, avec l'abbé de Valence, petite abbaye près d'un bourg appelé Coué, gentilhomme de l'ancienne maison de Veirac, amateur des lettres et des gens lettrés, auxquels il faisait très-grand accueil, comme il était homme libéral et magnifique, et de tel zèle, qu'il fut le premier abbé de France qui nettoya sa maison de l'idolâtrie, ayant fait étudier quelques-uns de ses moines, et mis les autres à métier. Et par ces moyens, l'ardeur de quelques-uns crut tellement, que l'an 1537, un jeune homme, nommé Sainte Martre, l'un des fils du premier médecin du roi, homme de gaillard esprit, commença de faire des lectures en théologie, mais pour ce qu'il n'avait point de

fond, et qu'à la vérité il y avait en lui plus de légèreté que de vrai zèle, il y eut en son fait plus de fumée que de feu. Quelques années auparavant un autre écolier natif d'Autun, nommé Quintin, avait fait aussi une levée de boucliers ; mais ayant été contraint de se retirer, tant s'en fallut qu'il persévéra, qu'au contraire il s'en détourna du tout, et finalement devenu célèbre docteur en droit canon en l'université de Paris, et ayant attrapé un gras bénéfice de l'ordre des chevaliers de Rhodes, se rendit persécuteur en ce qu'il put, comme il le montra dans les états tenus à Orléans, ainsi qu'il sera dit en son lieu. Ces commencemens ne furent sans grande résistance, de sorte que l'église n'y fut dressée que long-temps après ; s'employant entre autres de tout son pouvoir à persécuter les fidèles, l'un des principaux magistrats du lieu, qu'on appelle l'assesseur, homme aussi plein de richesses, que vide de toutes sciences : duquel j'ai pensé n'être hors de propos de canoniser l'ignorance et bêtise, en ce qu'étant un jour entré en l'étude d'un écolier suspect, où il trouva un ancien auteur latin, nommé Macrobius, connu de tout homme tant soit peu lettré, fut bien si sot que de saisir ce livre et d'envoyer l'écolier en prison, disant que le gros nom de Macrobius ne pouvait être que le nom de quelque gros allemand hérétique. Voilà la suffisance d'une grande partie des persécuteurs, par lesquels alors étaient jugés hérétiques les pauvres enfans de Dieu !

En ce temps était demi résidant à Autun (ville épiscopale, et des plus anciennes des Gaules) l'abbé de saint Martin, homme de lettres, instruit en la religion, et prenant plaisir à faire bonne chère à ceux qui venaient le visiter, auxquels il parlait assez ou-

de la vérité , sans se mettre pour cela , pour être non-supporté mais aussi chéri par les plus gros de l'église , à cause de sa bonne table : joint que , hormis propos qu'il tenait parfois , il n'avait une bibliothèque pleine de livres , il ne se formalisait d'aucun exercice de la religion de ceux-là même qu'il avait vus , le reprenant de cela , et de ce qu'il ne faisait pas de s'accommoder à ce que le monde condamnait , tâchèrent de le pousser à faire mieux. Mais lui ne se sachant d'être repris , sa conscience , s'égarant jusqu'à faire une théologie nouvelle , mêlant beaucoup de rêveries des libertins : et il est mort n'étant comme le commun langage , ni chair ni os. Mais s'il ne servit pour soi , instrument pour en réveiller les autres , nommément en la ville de Bourges , autrement de saint Bernard Nivernais , où se dressa une belle église , qui engendra l'église de Mezeville , et en partie celle de Mezeville , non sans grandes traverses : par l'une d'icelles , fut chassé Jean Bourgoïn , depuis ministre de la ville , et mort finalement ministre en Ote pour l'église de Mezeville à Troyes du temps de François , siège d'évêché , fut qu'un certain cordelier nommé Morel , étant revenu de Rome où il avait acquis le doctorat , s'étant mis à prêcher avec d'autres , un certain personnage et de savoir le voyant d'esprit , le mit en quelque lieu de la vérité , le fournissant de bons livres. De sorte que de-

puis l'an 1544 jusqu'à la fin du règne du roi François premier , il fit quelque bon devoir de prêcher assez purement , et avec grande édification. Mais l'issue montra que cette semence était tombée en mauvaise terre , s'étant Morel , pour parvenir au degré de provincial , publiquement rétracté , dont courut à Troyes le proverbe *Honores mutant Morel* , en déguisant le proverbe commun *Honores mutant mores*. Et fut cet apostat si impudent , que quelques-uns lui reprochant qu'il avait retourné sa robe , il répondit , que s'il ne l'eût retournée , elle ne lui eût pas tant duré. Mais enfin Dieu sut bien trouver ce misérable , lequel étant saisi d'une maladie horrible et étrange qui lui brûla la moitié du corps , il mourut comme forcené en un couvent de femmes de son ordre.

Environ ce même temps Issoudun , seconde ville du pays de Berry , avec siège royal , goûta aussi l'évangile , étant alors sous la domination premièrement de la feuë reine de Navarre Marguerite , sœur du roi François , et depuis de madame Marguerite , sœur du roi Henri , depuis duchesse de Savoie ; princesses ayant reçu de grandes grâces de Dieu , et favorisant les gens de bien et de savoir : entre lesquels mérite d'être nommé Jean des Fosses , lieutenant-général du lieu , avec un sien neveu nommé Antoine Misnier , l'un étant lieutenant , et l'autre enquêteur , tous deux fort bien instruits en la religion , qui firent grand devoir d'employer le talent du Seigneur , faisant venir des prédicateurs doctes au temps des avens et carêmes : et entre autres un nommé de Bosco , jacobin , dont nous avons fait mention en parlant de Bourges. Lors aussi prêcha en ce lieu un cordelier ayant grande grace de bien dire , nommé Abel Pepin , depuis ministre de Genève , con-

tre lequel les autres cordeliers conçurent si grande haine, comme aussi contre des Fosses, qu'ils n'épargnèrent même la reine de Navarre en leurs sermons. Sur quoi étant prises bonnes informations, portées à la cour, et présentées au roi François par ladite reine sa sœur, le principal des séditeux cordeliers, nommé Toussaint Hemard, fut saisi et mis aux galères; ce qui rabattit si bien leur zèle, qu'ils en devinrent plus sages. De fait ceux de la religion reprirent alors courage, à savoir les principaux de la justice, et nommément le procureur du roi nommé Arthuis, homme ancien,

et de grande réputation, et de prudence d'homme.

Tel fut le commencement de la renaissance de l'église chrétienne en France, avec infinis travaux et tourmens, sous le règne de François premier, lequel mourut à Rambouillet le dernier jour de mars, 1547, commençant l'année en janvier. Il fut depuis surnommé le Grand, lequel surnom lui eut tourné en beaucoup plus grande louange, si on ne pouvait dire à bon droit, qu'ainsi qu'il a été grand guerrier et amateur des bonnes lettres, aussi a-t-il été grand adversaire de ceux de la religion.

---

## LIVRE DEUXIÈME.

### CONTENANT LES CHOSES ADVENUES SOUS HENRI II.

---

Le roi François, premier de ce nom, eut pour successeur son fils Henri deuxième, son fils, lui succéda le premier d'avril 1547. Ce prince n'ayant ni la vivacité de son père, ni la façon de son père ; rien d'un naturel de soi-même ; il fut d'ailleurs un homme d'argent, et tant plus aisé à tromper, et tant plus prompt à se laisser tromper, sorte qu'il ne voyait, ni jugeait par ses yeux, oreilles, et avis de ceux qui le possédaient. Ainsi les uns se contentaient de parvenir ou d'entretenir leur crédit par les armes, ne couraient que la guerre ; les autres ne se contentaient que s'agrandir, et couvrir leur ambition et avarice du manteau de la religion, ne cessaient de l'enflammer, et ceux qu'ils appelaient hérétiques, cela fut cause que tout son règne fut une perpétuelle persécution contre la religion par dedans, et la guerre par dehors. Or quant à ce qui concerne la guerre de ce monde, l'attention n'est pas d'en parler, mais cela à d'autres qui voudront en dire ce qui en est) mais de toucher à ce qui appartient à l'état de la religion réformée, laquelle je ne puis avoir été sous ce règne très-maltraitée, mais d'autre part encore plus constamment déshonorée. Ainsi voulut le Seigneur, qui est le Dieu et garant des siens, montrer que jamais son église ne triom-

phait mieux que sous la croix. Il faut donc entendre que quatre personnes avaient tout crédit auprès de ce prince, à savoir Anne de Montmorency, connétable, qu'il appelait son compère, et lequel aussitôt que le feu roi eut dit la bouche chose, fut rappelé à la cour, d'où il avait été renvoyé en sa maison quelques années auparavant, pour quelque grand mécontentement du roi François ; Charles de Lorraine, fils du duc de Guise et cardinal, le plus doué de toutes vertus cardinales qu'un homme qui ait été de long-temps en cet état ; Diane de Poitiers, lors appelée la grande Sénéchale, et depuis duchesse de Valentinois ; et Jacques d'Ablon, dit depuis le maréchal de St.-André. Ces quatre étaient désespérés ennemis de ceux de la religion. Mais le connétable faillant en cet endroit par ignorance et superstition, aidait seulement à embraser le feu, qui était soufflé et allumé par les trois autres. Le maréchal de Saint-André, homme du tout adonné à remplir son ventre, et à ce qui s'en suit, et n'ayant de quoi fournir, pour être de fort petite maison quant aux biens, était infiniment altéré de confiscations. Et quant aux deux autres, l'un avait la conscience du roi comme en sa manche, l'autre possédait le corps,

non sans grande apparence de sorcellerie, vu qu'elle avait déjà passé son âge en très-mauvaise réputation, et n'avait rien en soi qui pût par raison (si raison y a en telles passions) attirer ni retenir le cœur d'un tel prince. Ces trois étant toujours à l'oreille du roi, pour lui persuader deux points : à savoir que la religion était ennemie de toute monarchie et principauté ; et source de toute confusion ; l'autre, que le vrai moyen de couvrir devant Dieu et les hommes tous les vices, auxquels eux-mêmes l'entretenaient, était d'exterminer les adversaires de la religion romaine, firent en sorte que dès le commencement de son règne il n'eut rien en plus grande recommandation, que de poursuivre à outrance la persécution et destruction des églises, commencées par le feu roi son père. Suivant donc cette résolution, les feux furent allumés plus que jamais ; et surtout la chambre du parlement de Paris qu'on appelait la chambre ardente, en envoyait au feu autant qu'il en tombait entre ses mains. Jean Morin travaillait d'un côté aux captures, envoyant force appelans au palais ; Pierre Liset premier président ne laissait échapper aucun appelant. Si est-ce qu'ils ne purent pas toujours continuer ce train, étant mort premièrement Morin avec un horrible tourment par le feu qui le prit à ses jambes, qu'il avait de long-temps toutes pourries d'excès ; et Liset ayant été démis de son état par l'autorité du roi. Mais d'autres qui ne valaient pas mieux leur succédèrent, surtout quant au parlement, comme Gilles Magistri au lieu dudit Liset : encore que dès-lors y eut quelques autres présidens auxquels telles injustices et cruautés déplaisaient, et qui eussent désiré que les feux que Liset avait allumés, eussent été dutout éteints avec lui ; mais l'iniquité des

temps maintenaient les persécuteurs alors encore autant que jamais.

Il nous serait impossible de spécifier tous les noms de ceux qui furent lors exécutés, à savoir l'an 1548. Mais nous nous contenterons de réciter sommairement les plus remarquables d'iceux. Entre autres est mémorable un nommé Saintin Nivet, de Meaux, lequel s'étant retiré des confins d'Allemagne environ deux ans auparavant, et lorsque les quatorze furent brûlés, étant retourné, reconnu et saisi, fit une excellente confession de foi, pour laquelle il fut brûlé à Paris, avec une singulière constance : le lieutenant de Meaux, ayant requis de ne le ramener et exécuter sur le lieu, de peur, disoit-il, qu'il ne gâtât le reste de la ville. Ce lieutenant nommé Frolo, avait été autrefois pendu en effigie à Paris, pour avoir tué un sergent, faisant quelque exécution contre lui. Pareillement un très-riche lapidaire de Tours, mais demeurant une bonne partie du temps à Lyon, nommé Octovian Blondet, ayant été décelé par son hôte de la couronne, qui lui avait souvent ouï tenir quelques propos chrétiens, fut mis prisonnier à la sollicitation de Gabriël de Saconex, précenteur de saint Jean de Lyon, aussi grand et dissolu paillard, dont il portait les marques, qu'homme de son état, et qui avait flairé, avec un gentilhomme de Dauphiné, un collier d'or très-riche, que Blondet voulait porter à Constantinople, lequel ceux-ci espéraient bien d'attraper. De fait ils firent toute diligence à se saisir de tout, mais quelques siens amis y pourvurent si bien que ces braves zélateurs déchurent de leur attente : Blondet fut d'autant plus âprement poursuivi, et jusques à ce point, qu'encore que vaincu de la persuasion de ses amis, et de la crainte de la mort, il eut aucunement fléchi, il fut ce néan-

condamné au feu, et depuis me-  
ris; là où, réparant la faute  
ait faite, et parlant plus fran-  
que jamais, il fut brûlé avec  
irable constance, grandement  
, spécialement par ceux qu'il  
uvés prisonniers, envers les-  
avait usé de grande charité,  
à en délivrer quelques-uns  
inés pour dettes, en satisfai-  
rs créanciers.

549 Dieu montra qu'il tenait  
s des rois en sa main, pour les  
ainsi qu'il lui plait. Car encore  
si fut tant et plus animé con-  
de la religion réformée, si  
que lui ayant été racontée en  
(où il avait fait un voyage l'an  
nt) l'horrible cruauté exercée  
om du parlement de Provence,  
eux qu'on appelait Vaudois, et  
venant des dernières paroles  
si François son père, il dépê-  
es patentes, et bien amples,  
ertains auteurs de ce massa-  
s-dignes d'être connus à la  
, tant pour montrer que Dieu  
point la vengeance des cruau-  
que pour un temps elle dorme,  
enseigner les rois à mieux pen-  
autes commises par eux ou par  
anciers. Que plut à Dieu, que  
depuis ont suggéré aux enfans  
seurs de ce roi, des conseils en-  
indignes, eussent mieux consi-  
lettres, dont la teneur s'ensuit.  
i, par la grâce de Dieu, roi de  
au premier notre huissier, sa-  
re procureur en notre grand  
par nous constitué procureur  
ls ci-après mentionnés, nous  
e et remonter, que l'an 1540,  
itième jour de novembre, fut  
a notre cour de parlement de  
quelque jugement, qu'on a  
e et appeler l'arrêt de Mérin-  
quel quatorze ou quinze par-

ticuliers y dénommés habitans de Mé-  
rindol, furent condamnés par défauts  
et contumaces, à être brûlés comme  
hérétiques et Vaudois; et où ils ne  
pourraient être appréhendés, être brû-  
lés par figure; furent leurs femmes et  
enfans et filles défaits, et abandonnés;  
et où ils ne pourraient être pris, fu-  
rent dès-lors déclarés bannis, leurs  
biens confisqués : chose notoirement  
inique, et contre tout droit et raison.  
Et combien que tous les autres habi-  
tans dudit Mérindol n'eussent été ouï  
ni appelés, toutefois par le même ju-  
gement fut dit, que toutes les maisons  
dudit Mérindol seraient abattues, et  
le village rendu inhabitable. Et en l'an  
1544 lesdits habitans se retirèrent par  
devers feu de bonne mémoire le roi  
dernier décédé, notre père (que Dieu  
absolve), iceux et autres qu'on mainte-  
nait hérétiques, qui disaient que con-  
tre vérité on les voulait dire Vaudois  
et hérétiques, obtinrent lettres de no-  
tre dit feu seigneur et père, auquel ils  
firent entendre, qu'ils étaient journal-  
lement travaillés et molestés par les  
évêques du pays et par les présidens  
et conseillers de notre parlement de  
Provence, qui avaient demandé leurs  
confiscations et terres pour leurs pa-  
rens : lesquels par ce moyen les vou-  
laient chasser du pays, suppliant notre  
dit feu père, que l'on s'enquit de  
la vérité. Sur quoi il eut ordonné,  
qu'un maître des requêtes et un doc-  
teur en théologie se transporteraient  
sur les lieux pour s'enquérir de leur  
manière de vivre. Et parce que promp-  
tement ledit seigneur n'y pouvait en-  
voyer, il aurait cependant évoqué à lui  
tous les procès pendans pour raison de  
ce, et en aurait interdit toute connais-  
sance aux gens de notre cour de parle-  
ment de Provence; laquelle évocation  
eut été signifiée à notre dite cour le 25  
octobre en suivant; qui étant irrité

du contenu en icelle, aurait envoyé devers ledit roi un huissier, poursuivre lettres de révocation, qui furent obtenues le premier jour de janvier suivant: par lesquelles, sur ce que l'on aurait fait entendre audit feu seigneur roi, qu'ils étaient en armes en grande assemblée, forçant villes et châteaux, eximant les prisonniers des prisons, et rebellant à la justice, et la tenant en subjection, le feu dit seigneur permet d'exécuter les arrêts donnés contre eux, révoquant lesdites lettres d'évocation, pour le regard des récidifs non ayant abjuré, et ordonna que tous ceux qui se trouveraient chargés et coupables d'hérésie et secte vaudoise, fussent exterminés, et qu'à cette fin le gouverneur du pays, ou son lieutenant, y employa ses forces, à ce que la justice fut obéie: lesquelles lettres ne furent signifiées, mais gardées jusqu'au 12, jour d'avril suivant, qui était le jour de Quasimodo; auquel jour après dîner, le premier président M. Jean Menier fit assembler la dite cour et fit que notre procureur présenta lesdites lettres, et réquit l'exécution dudit prétendu arrêt du 18 de novembre 1540, auquel n'était fait mention desdites lettres, mais seulement en termes généraux des arrêts donnés contre les Vaudois. Et sur ce, fut dit que ledit prétendu arrêt serait exécuté selon la forme et teneur, faisant pareille erreur que devant, et que lesdits commissaires déjà députés se transporteraient audit lieu de Mérimindol, et autres lieux requis et nécessaires pour l'exécution d'icelui; et seraient exterminés tous ceux qui seraient de ladite fête, ceux qui seraient pris prisonniers, menés en galères pour prison. Furent commis pour exécuteurs maître François de la Fond, second président, Honoré de Tributis, et Bernard de Badet, conseillers, avec

lesquels se transporta ledit M. Jean Menier président, comme lieutenant de notre dit feu père, pour mener (ainsi qu'il disait) la main ferme justice seulement, et en ce qui en était besoin; et mena gens et armée, lesquels sans tenir le chemin Mérimindol, allèrent à Cadenet, au lieu ledit Menier tint conseil en la qualité de lieutenant de notre dit père. Et sur ce qu'ils disaient leur avait rapporté qu'il y avait grand nombre desdits habitans en armée qui avaient fait un bastion, et sans crainte en enquérir, conclurent les iraient assaillir, et rompre le bastion, et les tuer s'ils se revengent, et s'ils s'enfuyaient que leurs maisons seraient brûlées; distribuent aux capitaines plusieurs villages pour brûler, et conséquemment piller: bien que de ce ne fût faite aucune mention audit prétendu arrêt disaient exécuter; et qu'à icelui ne lesdits habitans ni en général en particulier n'eussent jamais été molestés. Furent aussi distribués aux capitaines Poulin plusieurs villages appartenants à la dame de Cental, laquelle l'avertit, et aussi ledit Menier, que les sujets étaient bons laboureurs et chrétiens, et non de la secte vaudoise, les priant de ne leur faire tort, ou de les faire rester et obéir à justice, dont ledit Poulin avertit ledit M. président, et qu'il lui envoyât un homme de robe longue, pour savoir ce qu'il avait à faire. Toutefois sans avoir égard aux dites remontrances, furent brûlés et pillés vingt-deux villages, sans aucune inquisition de connaissance de la culpabilité de ceux qui étaient coupables ou innocents, et sans qu'il y eut de la part desdits habitans aucune résistance, ni aucun bastion. Et avec ce avaient été biens desdits habitans pillés, et plusieurs filles et femmes forcées, e



s exécrables commis. Cela  
t lesdits prétendus commis-  
rindol , où ne trouvèrent  
re garçon de 18 à 20 ans ,  
aché; lequel ils firent atta-  
olivier , et tuer à coups  
es, piller ledit village et brû-  
ait, allèrent à Cabrières, ou  
, hommes, femmes, et filles  
ques dedans l'église, grand  
hommes liés ensemble , et  
n pré et là taillés en pièces :  
s autres cas exécrables com-  
nt ledit Menier. Au lieu de  
aurait eu plusieurs hommes  
es et filles forcées jusques  
de vingt-cinq dedans une  
infinis pillages étaient faits  
e de plus de sept semaines.  
ssayer ledit Menier cou-  
s cruautés et inhumanités,  
ommission narrative , qu'il  
qu'on pillait et saccageait  
avais chrétiens, et Vaudois:  
e est mandé crier à son de  
enses de non piller , sinon  
e lesquels serait donné per-  
r notre dit feu père ou lui.  
rne autre commission en ces  
apitaines etsoldats, qui avez  
ruiner et dévaliser en per-  
iens les Vaudois , ne tou-  
jets du seigneur de Faucon,  
n parent. » Furent faites dé-  
n de trompe tant par auto-  
Menier , que dudit de la  
on bailler à boire et man-  
audois, sans savoir qui ils  
ce sur peine de la corde. Au  
quoi plusieurs femmes, en-  
eilles gens furent trouvés  
mins, mangeant et paissant  
nme bêtes brutes , et fina-  
rts de faim. Après lesdites  
t inhumanités ainsi faites et  
, envoyèrent commissaires  
mer qui étaient les suspects

d'hérésie, et en firent mener un nom-  
bre infini aux galères par forme de pri-  
son, où en est mort grande partie ; les  
autres, leurs procès faits y ont été élar-  
gis, *quousque* : sauf à notre procureur  
de plus amplement informer; et les au-  
tres condamnés en de petites amendes;  
les autres absous purement et simple-  
ment : et même les sujets de la dame  
de Cental, comme appert par les juge-  
mens produits. Et néanmoins seraient  
leurs maisons demeurées brûlées, et  
leurs biens pillés. A cette cause lesdits  
premier et second président, et lesdits  
de Tributiis, et Badet, conseillers,  
voyant avoir mal procédé et contre la  
teneur desdites lettres, de notre dit  
feu père , qui requerraient connais-  
sance de cause; voyant aussi les gens  
de notre dit parlement de Provence ,  
qu'ils avaient donné lesdits jugemens  
contre tout droit et raison , pour es-  
sayer de couvrir leurs fautes, se seraient  
assemblés le cinquième jour de mai  
en suivant, et sur ledit et rapport des-  
dits Menier, et de la Fond , auraient  
donné autre jugement ou prétendu ar-  
rêt, que l'exécution encommencée se-  
rait parfaite , et qu'à cette fin seraient  
envoyés deux conseillers de notre dite  
cour en chacun des sièges, pour faire  
les procès, et déclarer les confisca-  
tions des biens; et de rechef le ving-  
tième desdits mois et an , se seraient  
encore assemblés, et donné autre ju-  
gement, suivant les précédens, con-  
tenant plusieurs chefs, pour toujours es-  
sayer de couvrir et excuser leurs fau-  
tes; et sachant que la plainte en était  
venue jusqu'à dit feu père , au-  
raient envoyé ledit de la Fond devers  
lui , lequel donne à entendre , et  
procès-verbal aurait obtenu lettres  
données à Arques, le dix-huitième  
jour d'août 1545, approuvant paisible-  
ment ladite exécution : n'ayant toute-  
fois fait entendre à notre dit feu père

la vérité du fait : mais supposé par icelles lettres, que tous les habitans des villes brûlées étaient connus, et jugés hérétiques et Vaudois. Par lesquelles lettres est mandé recevoir à miséricorde ceux qui se repentiraient et voudraient abjurer. Et depuis nous avertis de la vérité du fait, et que sans distinction des coupables et innocens, contre toute forme et ordre de justice, et sans jugement ni condamnation qui eut auparavant été donné contre eux, avait été procédé par voie de fait et de force : dont s'étaient ensuivis les cas et crimes des susdits ; aurions décerné commissaires pour informer, et auraient été faits les procès criminels auxdits Menier, de la Fond, de Tributiis, et Badet ; procédant au jugement desquels notre procureur aurait dès le premier jour requis commission pour appeler les gens de notre dit parlement de Provence, pour venir répondre par procureur ou syndic, aux conclusions qu'il entendait prendre à l'encontre d'eux, pour l'iniquité, et erreur visible de leurs dits jugemens, qui ont été cause desdits crimes, cruautés et iniquités. Sur quoi ne lui aurait encore été fait droit. Et voyant que l'on passait outre au jugement des procès, sans sur ce lui faire droit, doutant que l'on lui voulut dire qu'il n'était appelant, aurait présenté requête aux commissaires, par nous délégués juges dudit procès, afin d'être reçu appelant d'une exécution approuvée par arrêt, ou jugement d'une cour de parlement : cela dépendait de notre autorité, et ne s'étendait jusques là le pouvoir et commission de nosdits commissaires. Et pour ce qu'il était aussi question de connaître et juger contre une de nos cours de parlement, nous aurions voulu et ordonné que notre cour de parlement de Paris (qui est la première et principale cour de toutes nos cours souveraines) en

eut la connaissance ; et à cette fin aurions fait expédier nos lettres patentes du vingt-huitième jour de janvier se serait trouvé que ce jour même les appellations premières, qui émanent de ladite conclusion de brûler, faite au lieu de Cadenet, de l'exécution en la personne des Arquebusés, et des défenses de non bailler vivres, auraient été plaidées par notre procureur par-devant nosdits commissaires ; et qu'en plaidant lesdites appellations, lesdits présidens Menier, de la Fond, de Tributiis, et Badet, collègues, se seraient principalement opposés aux fins de non recevoir, que c'étaient arrêts et jugemens de notre dite cour de parlement de Provence, et que par lettres patentes de notre dit feu seigneur et père l'exécution était connue et approuvée tellement qu'il n'aurait été reçu appelant, mais auraient été sa requête et appellations jointes au procès criminel. A cette cause il aurait présenté requête, pour être reçu appelant desdits jugemens, ou prétendus arrêts, comme donnés par gens qui n'étaient juges, sans ouïr parties, sur six requêtes du procureur de notre dit feu père, sans connaissance de cause et contenant erreurs iniques, crimes et inhumanités ; persistant à ce qu'il demandait. Et suivant nosdites patentes lesdites appellations fussent plaidées en la grande chambre de notre parlement de Paris. Pour ce est-il que nous, après avoir entendu la qualité du fait, dont est question, et le scandale qui en a été, non-seulement en ce royaume, mais en les pays étrangers, et à ce que nous voyons ainsi que les exécutions tant criminelles que civiles faites auxdits lieux, ont publiquement été faites, qu'elles soient publiquement réparées, s'il y a lieu, et la vérité connue non-seulement à nos juges, mais aussi à nos sujets.

s qui en peuvent être mal édi-  
 fi pour le devoir de la justice,  
 rvation de la mémoire de no-  
 gneur et père , avons par  
 entes, de nos certaines scien-  
 ie puissance et autorité royale,  
 et évoquons à notre personne,  
 e de la requête par notre dit  
 r de la chambre de la reine  
 par-devant les juges de cette  
 , les appellations par lui for-  
 es exécutions faites audit lieu  
 indol et autres villages : sur  
 s les parties ont déjà été oules  
 ant lesdits juges , appointées  
 il, et jointes au procès princi-  
 ar être de nouveau plaidées ,  
 tant, lesdites requêtes et appel-  
 nséparables d'avec la requête et  
 on de nouveau interjetée par  
 ocureur, avec la requête aussi  
 e, tendant à fin d'être reçu à  
 : pour appellant des prétendus  
 s et exécutions desdites lettres-  
 ci-dessus déclarées ; et le tout  
 ar ces dites présentes, renvoyé  
 ons en notre cour du parlement  
 en ladite grande chambre du  
 d'icelle au vingtième jour de  
 hain venant, pour y être pu-  
 ent et à huis ouvert, plaidé et  
 es oules en être ordonné ce  
 aison : en interdisant et dé-  
 auxdits juges de ladite cham-  
 reine par ces dites présentes  
 lons leur être présentées par  
 er huissier ou sergent sur ce  
 u'à se faire commettons) toute  
 ridiction et connaissance. Si  
 ons et commandons par ces  
 s, que les gens de notre parle-  
 Provence, ensemble lesdits  
 de la Fond, Badet, de Tribu-  
 tres qu'il appartiendra, tu in-  
 it jour en notre dite cour de  
 it de Paris, en ladite grande  
 du plaidoyé, pour soutenir et

défendre lesdits jugemens et execu-  
 tions d'iceux, et desdites lettres paten-  
 tes, et les procédures et autres torts ,  
 et griefs, et iceux voir réparer, corri-  
 ger, et amender si besoin est : sinon ,  
 procéder outre selon raison et ajourner  
 audit jour à comparaitre en notre dite  
 cour lesdites gens de notre parlement  
 de Provence, par syndic ou procureur,  
 qui sera pour ce constitué par eux ,  
 pour défendre auxdites appellations ,  
 répondre à notre dit procureur : et pa-  
 reillement ledit Menier et de la Fond,  
 de Tributiis et Badet, et autres parties  
 adverses de notre dit procureur, si  
 aucune en y a : leur faisant commande-  
 ment qu'ils soient et comparaissent au-  
 dit jour en notre dite cour, s'ils voyent  
 que besoin soit, et que lesdites appel-  
 lations leur touchent, ou appartiennent  
 en aucune manière, en leur faisant les  
 inhibitions et défenses en tel cas re-  
 quises : A laquelle notre dite cour du  
 parlement de Paris, en ladite chambre  
 du plaidoyé d'icelle, de nos graces  
 spéciales, pleine puissance et autorité  
 royale, nous avons (comme dessus est  
 dit) attribué et attribuons la connais-  
 sance et décision desdites appellations,  
 nonobstant l'établissement de notre dit  
 parlement de Provence, et les appoin-  
 temens donnés par nosdits commissai-  
 res, sur la requête de notre dit procu-  
 reur jointe au procès criminel, avec  
 les premières appellations déjà plai-  
 dées , que ne voulons préjudicier, à  
 notre dit procureur et quelconque  
 autres desdits , mandemens, rescrip-  
 tions, ou défenses à ce contraire, aux-  
 quelles en tant que besoin serait, nous  
 avons dérogé et dérogeons de notre  
 dite puissance et autorité par ces di-  
 tes présentes : car tel est notre plaisir.  
 Donné à Montereau le dix-septième  
 jour de mars, l'an de grace 1540, de  
 notre règne le troisième. Ainsi signé ,  
 PAR LE ROI. *Clausse*. Scellé du grand

sceau de cire jaune sur simple queue.

Suivant ces lettres, les dénommés furent bien si effrontés, que de s'oser présenter à l'assignation, n'ayant eu faute d'avocats, ni d'accusateurs aussi, étant la cause plaidée de part et d'autre par les plus fameux avocats, bien long-temps et en plusieurs audiences : entre lesquels Aubery pour ceux de Mérindol, appliquant à ce propos ce vers du poète, *præsentemque vi-  
ris intentant omnia mortem*, fit qu'on pensait plutôt voir qu'ouïr parler de massacre. Mais, craignant ceux d'entre les juges qui n'étaient pas moins cruels et sanguinaires en leurs cœurs que les criminels qu'ils devaient juger, qu'en les condamnant ils ne vinssent à rompre le cours des jugemens qu'eux-mêmes prononçaient tous les jours en pareille cause, et voulant aussi sauver l'honneur d'un autre parlement, ne firent autre chose qu'envoyer pendre au gibet, Guérin, avocat du roi au parlement d'Aix, se condamnant eux-mêmes en absolvant les autres, ou pour le moins égarant tellement la cause, que Menier, principal auteur de tout le mal, non-seulement échappa, mais aussi fut remis en son état, où il ne manqua pas bientôt après de retourner à ses cruautés, faisant brûler entr'autres à Aix, un nommé Gauthery, du diocèse de Digne, homme de lettres ; et pareillement un avocat nommé Barthélemy Audouyn natif de Beffa, près de Baignoles. Mais Dieu ne lui faillit pas aussi quand le jour de sa divine vengeance fut arrivé, lui envoyant un tel embrasement aux parties honteuses, avec un horrible flux de sang par tous les conduits, qu'étant brûlé depuis le nombril, il mourut d'une façon épouvantable, pour entrer, comme il est à présumer, de ce feu en un autre qui ne s'éteint point.

Le parlement de Dijon, en ce temps là voulut aussi en suivre les autres,

faisant brûler un fort jeune homme natif de la ville, et âgé seulement d'environ 19 ans, nommé Hubert audit an, au mois de mars.

Cette même année le roi ayant son entrée fort triomphante en de Paris, fut amené devant lui un jeune couturier, surpris par le procureur l'hôtel comme par ruse, et pour en faire un passe-temps : estimant que le roi, ayant vu qu'il y avait plusieurs prisonniers de la religion, eut envie d'en voir quelqu'un ; ce qu'entendant, le procureur, qui savait qu'il y en avait plusieurs doctes en écritures, de sorte qu'il eut que le roi les voyant n'en fut aucunement touché, choisit ce couturier, n'étant d'apparence à son avis et lequel il estimait devoir parler au seul regard de la personne du roi, et de tant de gens de qualité qui l'environnaient. Mais il fut bien surpris. Car ce pauvre homme forcé par la vertu d'en haut, parla si bien et si hautement de la religion, répondant aux demandes de Castellanus de Macon, et remarquable à tous, que chacun en demeurait étonné. Le Senechal en voulut aussi avoir un passe-temps, ce que ne pouvant porter ce fidèle serviteur de Dieu, dit-il, contentez-vous de voir infecté la France, et ne mettez pas d'ordure parmi chose si sacrée que la vérité de Dieu. » Cette parole irrita tellement celui qui n'aimait rien au monde que cette dame, qu'il le fit voir lui-même brûlé vif en la rue Antoine, à l'issue d'une procession générale. Trois autres furent aussi brûlés au même jour, quatrième jour de mai, et quelques autres peu dont mention est faite au livre des martyrs : mais jamais depuis lors on ne se voulut trouver en tel spectacle, il fut tellement épouvanté, et

qu'il dit depuis à plusieurs, il lui sembla la nuit après, qu'il voyait ce personnage, et même de jour il lui venait appréhension qu'il le suivit, de sorte qu'il fit serment qu'il n'en verrait jamais brûler, tant ce plaisir lui avait été cher vendu. Mais il eût beaucoup mieux fait si, ayant vu de ses yeux une telle cruauté, il se fût enquis du mérite de la cause. Or je veux bien dire par incident, l'histoire notable de cet évêque de Macon, afin que la mémoire n'en soit abolie, et qu'un autre évêque d'aujourd'hui, qui est monté par même degrés, y prenne exemple, si Dieu lui en fait la grâce. Ce bon évêque surnommé Châtelain, de fort basse condition, fut premièrement régent à Dijon sous maître Pierre Turreau, estimé des principaux devineurs de son temps; de là il se mit à étudier en droit, et, comme il était de gentil esprit, fut en quelque estime à Bourges, du temps d'Alciat, qui l'a mis entre les disputans sur une répétition imprimée qu'il y fit. De Bourges il vint étudier à Bâle, où il profita en philosophie et en la religion, demeurant chez le recteur Sébastien Munster, et finalement passa au levant, où il s'acheva de façonner. Retourné en France, et s'étant présenté à Jaques Colin pour lors lecteur ordinaire à la table du roi François premier, Dieu voulut que Colin l'offrit au roi, désireux d'avoir gens de bon esprit à sa table, et surtout ceux qui lui rapportaient quelque nouveauté. L'issue de cette présentation fut telle, que Châtelain donnant du coude à Colin, demeura favori du roi François jusqu'à sa mort, et fut finalement pourvu de l'évêché de Macon, et puis d'Orléans, après plusieurs maquignages de bénéfices. Il était homme de gentil esprit, bien disant en latin, et favorisant à la religion au commencement, jusques à ce point qu'il a

maintenu bien longuement la cause de Robert Etienne imprimeur du roi (le plus docte et diligent de son état qui ait jamais été de son temps), quand il fut assailli par la Sorbonne, condamnant certaine impression de la Bible qu'il avait faite. Cela fut cause que les oraisons funèbres du roi François par lui prononcées, et imprimées par icelui Robert Etienne, leur servirent d'occasion de se plaindre contre lui-même; d'autant qu'en surhaussant le feu roi, il lui était échappé de dire qu'il y avait grande apparence d'estimer que son âme était allée droit en paradis. Cette farce en engendra une autre, qui tourna en comédie. Car, étant survenus les députés de Sorbonne mal-à-propos, à Saint-Germain-en-Laye, pour arguer cet évêque de Macon, comme ayant aboli le purgatoire pour le roi, lorsque les favoris du nouveau roi étaient occupés à faire un nouveau monde, charge fut baillée de les entretenir et de les rendre contents par quelque bon moyen, au sieur de Mandoze, espagnol et l'un des maîtres d'hôtel du roi (homme accoutumé de se jouer de toutes choses jusques à la religion même), en quoi il se porta assez adroitement. Car après leur avoir fait bonne chère : j'entends, dit-il, messieurs, que vous êtes ici pour disputer contre M. de Macon, du lieu où se peut retrouver l'âme du feu roi mon maître. Vous voyez les affaires où tout le monde est empêché, de sorte que peut-être le temps n'est pas fort propre pour aviser à ces matières. Mais bien vous dirai-je, ayant connu le naturel du feu roi mon maître plus que vous, que n'ayant jamais aimé à séjourner guères en un lieu, encore qu'il s'y trouvât bien, à grand peine aura-t-il pris le chemin de purgatoire, sinon que d'aventure en passant il ait pris son vin. Ce propos de moquer

fit connaître à nos maîtres, qu'ils ne gagneraient rien en ce procès, de sorte que tout cela s'en alla en fumée, et l'ame du feu roi demeura en son lieu. Mais ce bon évêque, s'accommodant jusques à persécuter ceux qu'il excusait auparavant tant qu'il pouvait, devint évêque d'Orléans, là où Dieu l'attendait au passage. Car étant, la veille de son entrée, arrivé selon sa coutume au monastère qu'ils appellent Saint-Vuerte, et entré en chaire pour prêcher, où il y avait un très-grand peuple, à cause de la nouveauté de voir un évêque prêcher, ainsi qu'il menaçait très-âprement ceux qu'on appelait hérétiques, il fut frappé d'un mal de colique si grand et si soudain, qu'étant emporté, il finit misérablement ses jours la nuit suivante, pour faire son entrée ailleurs qu'à Orléans.

Cinq jours après, à savoir le 9 de juillet, furent aussi exécutés plusieurs excellens témoins de Jésus-Christ en divers lieux de la ville de Paris, entre lesquels sont dignes de perpétuelle mémoire Léonard Galimar de Vendôme, surpris à Chéry, près la ville de Blois, au mois de mai, et de là mené et brûlé à Paris; et Florent Venot natif d'auprès de Sedan, en Brie. Celui-ci souffrit premièrement incroyables tourmens en diverses prisons, l'espace de quatre ans et neuf jours, à Paris, jusques à être l'espace de six semaines en une basse fosse appelée la chausse à l'hypocras pour sa figure, étant au has étroite, tellement qu'un prisonnier n'y peut être ni couché, ni debout, sinon sur le bout des pieds, trempant en l'eau et en l'ordure, avec le corps courbé : de sorte qu'au rapport de ceux qui ont la charge des prisons, il ne s'était jamais trouvé criminel qui eût pu endurer ce tourment quinze jours, sans en être à la mort, ou transporté de son sens.

Mais ce fidèle serviteur de Dieu ayant surmonté tout cela avec une constance invincible, après avoir été promené pour assister à l'exécution des autres, surmonta finalement la dernière cruauté ; étant aussi brûlé vif en la place Maubert, sans que jamais il cessât de louer et magnifier le Seigneur par signes, même après avoir la langue coupée.

Ici n'est à oublier un autre excellent serviteur de Dieu, natif de la ville de Blois, nommé Étienne Peloquin, surpris à Château Regnart (avec une compagnie qu'il amenait à Genève) et de là amené et brûlé à petit feu à Paris. Celui-ci fut suivi par une très-vertueuse femme d'Orléans nommée Anne Audebert, veuve de Pierre Genest apothicaire ; laquelle, ayant été saisie avec le susdit Peloquin, confessa Jésus-Christ très constamment jusques à la mort, qu'elle souffrit en la place du Martroy à Orléans, un samedi 28 septembre, avec telle constance que se voyant lié d'une corde par le bourreau à la façon accoutumée, prononça ces mots tout hautement : mon Dieu la belle ceinture que mon époux me donne ; je fus fiancée à mes premières noces un jour de samedi, et ce samedi je m'en vais être mariée en secondes noces à mon époux Jésus-Christ. Fut aussi au même lieu, environ ce même temps, brûlé vif Claude Thierry, natif de Chartres, jeune compagnon apothicaire, ayant fait une excellente confession de foi.

Nonobstant tous ces assauts les églises croissaient et se fortifiaient à merveilles en plusieurs lieux, nommément à Troyes : auquel lieu, l'an 1550, combien que la révolte du cordelier Morel (dont nous avons parlé en l'histoire du roi François) eût apporté un grand scandale, si est-ce que la petite troupe des enfans de Dieu ne perdit point courage,



Dieu ne l'abandonna point aussi, lui ayant suscité deux personnages, l'un nommé Michel Poncelet de Meaux, homme merveilleusement bien versé dans les saintes lettres, et quoiqu'il n'eût connaissance d'autre langue que de la sienne naturelle, doué d'une fort bonne grâce, accompagnée de zèle et de la vraie science; lequel, à la requête de quelques gens de bien, reçut la charge de les enseigner, jusques à ce que autrement y fut pourvu. Et alors commencèrent les petites assemblées, maintenant en une maison, maintenant en l'autre, sur la fin de ladite année. L'autre personnage était le nouvel évêque, à savoir Antoine Carraciol (surnommé le prince de Melphe à cause de son père), lequel ayant été des longtemps instruit en la doctrine de vérité, monta aussitôt en chaire, prêchant avec une grande grâce et fort librement contre les abus de l'église romaine, hormis qu'il ne touchait à la matière de la messe, et furent ces premiers sermons pour lors de grande édification, chacun y accourant; les uns par curiosité, n'ayant jamais vu prêcher un évêque, les autres émus d'une bonne affection, quoiqu'environ ce même temps un nommé Macé Moreau, porteur de livres, fût surpris et condamné par Marc Champy lieutenant criminel, de chrétien devenu vrai épicurien et vrai athée, en vertu de laquelle condamnation, ledit Moreau fut brûlé, chantant les pseumes jusques au dernier soupir.

Continuant ces persécutions, un pauvre libraire passant à Bourges avec quantité de livres de la religion, apporta une lettre à un conseiller du siège présidial, nommé François Vesse, qui le reçut sans lui rien dire, combien qu'il connût par cette lettre qui il était, et son état. Advint incontinent après, que ce pauvre homme fut pris, et ame-

né devant ce même conseiller pour l'examiner, qui tâcha fort de le détourner de sa confession, lui disant finalement ces mots : tu veux donc mourir, tu mourras. Ce qu'entendant le pauvre homme, qui l'eût pu accuser pour la lettre qu'il lui avait apportée, se contenta de l'avertir et supplier de ne rien faire contre sa conscience. C'était bien assez, et trop pour détourner ce conseiller de pis faire; lequel ce néanmoins ne laissa de souscrire à la condamnation, par laquelle le pauvre homme fut brûlé. Ce qu'entendant le conseiller, touché de la main de Dieu, s'alla mettre au lit, et, combien qu'il fût en fleur d'âge, et n'eût aucune maladie, qu'on aperçût que de mélancolie, mourut en peu de jours avec grands regrets et exclamations.

Pareillement aussi, par arrêt du parlement de Chambéry, alors étant sous l'obéissance du roi, furent brûlés Gabriel Beraudin de Loudun, et Jean Godeau de Chinon en Touraine, constitués prisonniers, pour avoir repris un prêtre qui blasphémait le nom de Dieu.

L'ansuivant, qui fut 1551, le roi étant entré en intelligence avec Maurice duc de Saxe, électeur, et Albert duc de Brandebourg, tous deux de la confession d'Augsbourg, reçut le titre de protecteur de l'empire, contre l'empereur Charles cinquième. Cette ambition fit un peu refroidir le zèle du cardinal, et de tous les autres suppôts de la religion romaine: tellement qu'on n'envoya alors qu'Amyot, abbé de Belosane, à Trente, pour protester contre le Concile, et aussi fut défendu de ne porter or ni argent à Rome pour raison des bénéfices. D'autre part, pour ôter tout soupçon que le roi voulût favoriser ceux de la religion, fut fait un édit, depuis appelé l'édit de Château-Briant, en date du 27 de juin, renouvelant tous



les anciens édits contre ceux de la religion, attribuant la connaissance de ceux qui penseraient mal sur l'église romaine, à tous juges présidiaux en dernier ressort; en vertu duquel édit Pierre Destrades, juge criminel d'Agen, contre sa conscience, fit fouetter un pauvre homme de la religion, le jour même qu'on appelle, en l'église romaine, la fête de Toussaints, et depuis brûler un autre : et furent plusieurs ajournés personnellement à Bordeaux, étant venu expressément pour informer à Agen un conseiller de la cour nommé Léonard Dalesme. Bref cette saison fut misérable quant au fait de la justice, étant alors établis les sièges présidiaux, auquel état furent admis plusieurs personnes très indignes, pourvu qu'elles apportassent argent.

A Troyes, Morel cordelier, apostat, faisait tout son pouvoir contre Michel Poncelet, dont nous avons parlé en l'histoire de l'année précédente; mais Dieu l'échafauda le jour de carême suivant, qui est la préparation du jeûne solennel de l'église romaine; étant advenu, qu'ainsi que ce pourceau était couché avec compagnie de même, le feu se prit tellement en sa chambre en pleine nuit, qu'une partie du couvent en fut brûlée, non sans avoir découvert la putain au sortir, ce qui lui ôta une partie de son crédit; ayant aussi été brûlés tous les bons livres, dont il avait si long-temps abusé, et dont il puisait tout ce qu'il pouvait dire de bon, combien qu'il le falsifiât de tout son pouvoir, de sorte qu'il ne savait plus ce qu'il devait dire en chaire, non plus que les orgues ne peuvent sonner quand les soufflets leur faillent. Davantage Dieu lui mit en tête un jacobin, prêchant le carême au temple de saint Jean, nommé Guerapin, lequel parla si franchement que force lui fut de se retirer en la maison d'un homme de

bien, où il prit délibération d'aller à Genève, pour toujours avancer ses études. Mais pour cet effet lui étant été fournis sixvingts francs avec un cheval, et avec assurance de ne le laisser point avoir faute, le malheureux prenant le chemin du plus prochain bordeau, ne cessa que tout ce qu'il avait ne fût dépensé en la pratique qu'il avait apprise au couvent, à savoir en jeux et en paillardises. Et pour s'achever de peindre, retournant au couvent, après y avoir été bien fouetté, et enduré la prison quelques mois, se dédit solennellement. Ce qui ouvrit la bouche à Morel plus que jamais.

A Lyon fut pris cette même année, et brûlé en la place des Terreaux, la veille de Toussaints, un nommé Claude Monier, d'auprès d'Issoire en Auvergne, lequel, ayant tenu les écoles publiques à Clermont, et depuis fait un grand fruit en plusieurs lieux d'Auvergne, et finalement ayant demeuré une année à Lausanne, où il avait beaucoup profité, était venu à Lyon, ayant charge de quelques enfans du lieu, où il servit à plusieurs, les assemblant par petites troupes pour prier Dieu, et pour leur communiquer ce qu'il avait reçu, jusques à ce qu'après une excellente confession de foi, jusques au dernier soupir, il rendit l'esprit à Dieu.

D'autre part fut aussi brûlé à Nîmes un nommé Maurice Secenat, natif de Savenes, qui en édifia plusieurs par sa grande constance.

Mais la grande constance que Dieu donna en ce même temps à un jeune homme de dix-huit à vingt ans, nommé Thomas de saint Paul, de Soissons, rendit même les bourreaux étonnés. L'occasion de sa prise fut qu'il reprit un blasphémateur, lequel ayant découvert le logis d'icelui à Jean André, il fut aussitôt mené au Châtelet : auquel

souffrit la torture aussi cruelle  
me saurait porter, sans que  
il voulût nommer personne,  
en danger d'être pris; et de là  
u feu en la place Maubert, après  
senti vivement, étant relevé fut  
par le docteur Maillard, d'ap-  
e la sentence de Châtelet, l'as-  
qu'on lui sauverait la vie. A quoi,  
bien qu'on ne demandait quo-  
tion par un tel délai, il répondit  
voix : « puisque je suis en train  
à Dieu, remettez-moi, et me  
aller : » et ainsi mourut le 9  
embre.

alouse aussi firent alors une ex-  
confession de foi Jean Jocry  
s d'Albi, surpris en passant à  
, âgé d'environ vingt-deux ans,  
en jeune garçon qui le servait,  
confessèrent Jésus-Christ, et  
ent ensemble, chantant d'un  
un psaume jusques au dernier

suivant, à savoir 1552 l'apostat  
ntimida tellement l'évêque de  
qui jusques alors avait aucune-  
ontinué de bien faire, qu'à la  
tion de deux moines, enten-  
nt à la doctrine, mais vrais  
s quant à la vie, à savoir Bou-  
et la Ferté, de l'ordre de saint  
l, et de Nicolas Tartier official,  
dit en pleine chaire, et ne tint  
i, qu'il ne tirât en même ruine  
ienne, tout le reste de ceux qu'il  
paravant édifiés en partie. Mais  
ourvut tellement, que la petite  
ée ne laissa de demcurer en  
, entretenue par Michel Pon-  
ont il a été parlé en l'histoire  
1550.

arg en Bresse, étant pour lors  
issance du roi et du parlement  
nbéry, fut brûlé Hugues Gra-  
pays du Maine, et pour lors  
l'école au comté de Neufchâtel

en Suisse, ayant été surpris au bout du  
pont de Macon, étant allé faire un  
voyage en son pays.

Pareillement à Saumur, en Anjou  
mourut en grande constance René Po-  
yet, fils naturel du chancelier Poyet.

Environ ce temps était à Paris Guil-  
laume Postel de Normandie, l'un des  
plus étranges monstres qui ait été de-  
puis plusieurs siècles. Ce galand ayant  
bien étudié les langues, et les mathé-  
matiques, fit un voyage en Turquie,  
où il apprit l'arabe : et, fréquentant  
les synagogues des Juifs, non sans  
grandes conjectures de s'être fait mê-  
me circonci, farcit son entendement,  
déjà mal arrêté, de toutes les rêveries,  
non-seulement des juifs, mais des  
mahométans, et des demcurans de  
plusieurs hérésies qui sont encore en  
levant, dont il apporta même quel-  
ques registres. Étant de retour, il fut  
présenté au roi François premier,  
prenant ce roi fort grand plaisir à ouïr  
parler de diverses choses nouvelles et  
étranges, auquel peu-à-peu, faisant  
présent d'un livre contenant l'alphabet  
de plusieurs langues qu'il avait dérobé  
à un moine italien (qui en a depuis fait  
imprimer un livre entier), il fit tant  
qu'il fut reçu au nombre des lecteurs  
du roi à Paris. Ayant continué quelque  
temps cette charge, laquelle toutefois  
il n'exerçait que par bouffées, il con-  
trefit même le fou, en s'habillant en  
ermite, et disant qu'il voulait aller  
convertir les infidèles, s'en alla ainsi  
rodant par l'Allemagne et par l'Italie,  
écrivant cependant des livres tout cou-  
sus de toutes les anciennes hérésies,  
jointes avec ces révélations les plus  
fantastiques qu'il est possible d'imagi-  
ner. Et finalement, retourné à Paris  
(régnant le roi Henri), et reteuant tou-  
jours son titre, commença de publier  
ses rêveries, auxquelles, encore que  
personne n'entendît rien, si est-ce que

d'autant qu'il entremêlait quelque chose des mathématiques et de la philosophie, et par curiosité aussi, il eut un très grand auditoire. Ce qui le mit tellement hors de soi-même, qu'il fut bien si effronté blasphémateur, que de faire, voir même que d'imprimer un livret, dédié à madame Marguerite sœur du roi Henri, et depuis Duchesse de Savoie, auquel entre autres blasphèmes il disait clairement, qu'ainsi que Jésus-Christ avait racheté les hommes, ainsi fallait-il que les femmes fussent rachetées par une femme qu'il appelait sa grand-mère Jeanne, qui était une courtisane de Venise. Aucuns l'excusaient en cela, comme s'il eût été un pauvre insensé, tant on faisait bon marché de la religion, même catholique et chrétienne, touchant un seul Jésus-Christ vrai sauveur. Car Postel était à la vérité un très méchant homme, et moqueur de toute religion. Ce nonobstant, tout cela était enduré, tant par la justice que par les théologiens. Et ce d'autant qu'ayant achevé sa leçon, il allait quand et quand dire sa messe, qui couvrait tout cela. Bref, pour s'achever de peindre, il se fit jésuite. Finalement pour ce qu'en sa messe il commença de dire *Dominus vobiscum*, et orate pro me fratres, en français, on lui fit quelques défenses, sur lesquelles s'étant promené par les collèges de jésuites jusques à Vienne en Autriche, pour ce qu'il remuait aussi quelque chose en leur ordre par ses fantaisies, contraint de se sauver à Venise, il y fut attrapé, et depuis mené à Rome, et condamné par l'inquisition à perpétuelles prisons. Advint peu de temps après la sédition du peuple au décès du pape Caraffe, en laquelle les prisons ayant été rompues, Postel échappa comme les autres prisonniers, et vint à Bâle, où il tâcha de se joindre aux églises réformées, et notamment d'être

reçu à Genève en offrant une rétractation écrite de sa main. Mais lui étant faite la réponse qu'il méritait, il vint à Dijon, où il lut quelque chose des mathématiques; et finalement rentré dans Paris, au lieu d'être puni de tant de blasphèmes et si horribles, en a été quitte, étant comme confiné au monastère de saint Martin des champs, avec bonne pension de moine; étant souvent visité par gens curieux, et non guères plus sages que lui, ayant donné naissance à une secte de ceux qui, par moquerie de Dieu, s'appellent déistes, étant bien le monde digne de tels prophètes.

L'an 1553 est grandement mémorable pour le triomphe d'un grand nombre d'excellens martyrs, et notamment à Lyon; auquel lieu étant arrivés, le dernier jour d'avril 1552, cinq personnages, revenant des études de l'université de Lausanne, en intention les uns d'aller vers Toulouse, les autres à Bordeaux, quelques-uns vers Xaintonge, et autres vers Limoges, selon les lieux dont chacun d'eux était natif, pour avancer l'œuvre du Seigneur, à la grâce duquel ils avaient été recommandés en partant par les pasteurs et docteurs de l'église de Lausanne. Ils furent donc tous saisis par le prévôt des maréchaux, Poulet, ayant le seigneur (comme l'événement l'a depuis montré), ordonné leur ministère par le martyr pour la ville de Lyon, et par conséquent pour tout le royaume de France, abordant en cette ville-là grand nombre de marchands de toutes les contrées d'icelui. Leurs noms sont Marcial Alba de Montauban, Pierre écrivain gascon, Bernard Seguin de la Reolle en Bazadois, ayant servi à écrire à Lausanne à Théodore de Bèze, Pierre Navières limousin, ayant servi à Lausanne Pierre Viret, et Charles Faure d'Angoumois. Et combien que

adversaires de la vérité, extrêmement accablés, tâchassent de les envoyer au feu, si est-ce que Dieu ne les retint, et empêcha tellement, par ses moyens, et nommément par l'intercession intervenue des seigneurs de Berne auprès du roi pour leur délivrance, qu'ils demeurèrent en prison jusques au seizième de mai durant tout ce temps ils n'eurent d'autres liens liés, comme il appert par ces excellentes épîtres imprimées au livre des martyrs, ni la langue empêchée, ayant été la plupart des temps librement visités, ouïs et us de toutes choses en la prison plusieurs bons personnages. Entre lesquels n'est à oublier un marchand de Gal en Suisse, nommé Hans qui n'y épargna ni ses biens ni sa personne. Bref la prison où ces personnes étaient, fut alors comparée par la grande grâce de Dieu, à un su de ses ennemis, comme à un nombre de chaires, où résonne la parole de Dieu par toute la ville, coup plus loin. Mais comme la rigueur de leurs adversaires fut d'en haut bridée, pour ne nuire à ces personnes, selon leur appétit, aussi ne fut point favorisée la diligence de ceux qui travaillaient pour eux, que leur délivrance s'en ensuivit, leur Seigneur préparé la couronne de martyre, lequel ils souffrirent avec admirable constance, le seizième de mai.

Pierre Berger, natif de Bar-sur-Seine, assier de son métier, étant venu de Lyon à Genève; comme il était allé faire un voyage à Lyon pour ses affaires, y fut emprisonné le 30 de novembre 1552, ayant pour compagnons en prison cause les cinq susdits, qui souffrirent d'une singulière consolation comme lui aussi à eux, ayant merveilleusement bien profité en la

parole de Dieu, comme il appert par quelques siennes épîtres insérées au livre des martyrs. Mais entre les autres témoignages d'une singulière assistance que Dieu fit alors à cette sainte compagnie, n'est à oublier l'admirable conversion d'un pauvre brigand, étant lors aux mêmes prisons, nommé Pierre Jean Chambon; auquel Dieu fit cette grâce, par le ministère de Pierre Berger principalement, et puis aussi des autres prisonniers pour la parole de Dieu, qui lui fournirent quelques livres, où il apprit, au lieu de maugréer et se désespérer, comme il faisait auparavant à cause de la rigueur et misère de la prison où il était, non-seulement à reconnaître et détester à bon escient sa malheureuse vie passée, mais aussi, à l'exemple du pauvre brigand crucifié avec Jésus-Christ, à reconnaître et embrasser la miséricorde de Dieu en un seul Jésus-Christ, avec une telle efficacité du Saint-Esprit, qu'ainsi qu'il se peut voir par une sienne lettre contenue au livre des martyrs, en un instant (par manière de dire), il devint de meurtrier, un excellent prédicateur de vérité, en quoi il persévéra jusques à la mort, ayant été justement roué pour ses péchés, un mardi 14 janvier 1553. Et quant à Pierre Berger, son dernier triomphe fut peu après les cinq susdits. En la même année susdite, à savoir 1552, fut pris à Villefranche, près Lyon le 10 octobre, Denis Peloquin de Blois, frère de chair et d'esprit d'Étienne Peloquin, de l'excellence et martyre duquel nous avons parlé en l'histoire de l'an 1549; auquel lieu de Villefranche, ayant icelui Denis fait une excellente confession de foi: et de là mené à Lyon en une même prison où étaient les dessus nommés, fit un merveilleux devoir, parlant et écrivant avec une ferveur d'esprit singulière, comme il se peut voir au livre des

martyrs , jusques à l'onzième de septembre 1553, auquel jour il fut sacrifié au Seigneur à Villefranche.

Un autre nommé Mathieu Dymonet, natif de Lyon , y fut aussi mis prisonnier le 9 de janvier 1553. Ce personnage était l'un des plus débauchés de Lyon, lorsque le Seigneur l'appela à sa connaissance, avec un changement de vie si soudain , et si étrange que rien plus. Étant donc pris, nonobstant toute la peine que prirent ses parens, et ceux qui avaient été ses compagnons en dissolution pour l'ébranler, étant grandement fortifié par la compagnie des autres prisonniers pour même cause, il persévéra, parlant et écrivant aussi jusques au jour de son triomphe, qui fut le 15 de juillet suivant.

En ce même mois et an , Louis de Marsac , gentilhomme de maison du pays de Bourbonnais , et ayant été des ordonnances du roi, fut pris à Lyon avec un sien cousin, comme ils retournaient de Genève, où ils avaient été en grand exemple de toute vertu à chacun ; ce qu'ils montrèrent aussi jusques à la fin, combien que le cousin fût du commencement un peu ébranlé mais tôt après il revint à soi : et par ainsi reçurent tous deux la couronne du très heureux martyr environ la mi-septembre, audit an. Il y a deux choses entre autres remarquables en la procédure contre lui tenue et amplement déduite au livre des martyrs. La première est, que Tignac lieutenant de Lyon, assistant à son dernier interrogatoire que faisait le vicaire du cardinal de Tournon, alors archevêque de Lyon, auteur et promoteur de toutes ces persécutions , prononça un horrible blasphème ; à savoir que des quatre évangélistes il n'y avait que saint Mathieu et saint Jean qui fussent purs ; et que, quant aux deux autres, et à saint Paul, ils n'étaient que de

pièces ramassées ; et que , si les teurs de l'église n'eussent autorisé les épîtres d'icelui, il ne les estimait non plus que des fables d'Esopé quoilui ayant été répliqué par Mathieu que saint Paul avait bon témoignage de sa vocation pour le moins en l'épître aux Galat. ce malheureux fut bien effronté moqueur de Dieu, de ce que cela n'était valable, d'autant que saint Paul avait rendu témoignage de soi-même. C'est ce même lieu et le quel, au même temps interrogé, une servante d'une maison bourgeoise de Lyon, suspecte, proféra aussi un blasphème, que malgré en ait de la loi. Voilà la belle science et science des juges , par les mains desquels passèrent alors tant de gens de bien. Dieu sait s'il y en a eu de plus depuis. L'autre est, qu'après la condamnation, étant mise la corbeille du cousin dudit Marsac, et l'autre troisième dont nous parlons tantôt, voyant Marsac qu'on l'éparpillait en cet endroit, pour quelque respect de sa qualité, demanda à haute voix la cause de ses deux frères était difficile de la sienne, ajoutant ces mots : hélas ! ne me refusez point le calice d'un ordre tant excellent. Ce troisième était un nommé Étienne Gravot, de Gyen-sur-Loire, menuisier de métier , qu'il avait exercé quelque temps à Genève sous les maîtres, cependant merveilleusement profitant de la lecture de la parole de Dieu, ce qu'il se voit par deux de ses lettres écrites de la prison, et enregistrées au livre des martyrs. Ces trois donc ayant été battu très constamment pour la vérité moururent aussi ensemble, brûlés sur le même poteau, auquel étant attachés ils commencèrent tous trois à chanter à voix à chanter le cantique de Simeon et ainsi rendirent leur esprit à Dieu. Tandis que ces cruautés s'exerçaient

, on n'en faisait pas moins aill-  
et notamment à Paris, la ville  
aire, et meurtrière entre toutes  
du monde, en laquelle étant  
porteur de livres nommé Ni-  
ail du Mans, fut traité d'une  
façon. Car, après l'avoir torturé  
à lui disloquer les membres  
tant lequel tourment il ne nom-  
ais personne de ceux auxquels  
rendu des livres), on lui mit, ce  
l'avait jamais auparavant accou-  
n baillon de bois en la bouche,  
par derrière avec cordes, et  
et étroit que la bouche lui  
des deux côtés, si que par l'é-  
ouverture d'icelle sa face était  
hideuse et défigurée : et ainsi  
né au supplice, avec grandes  
le peuple forcené, qui voulut se  
sus pour le déchirer, son corps  
dé en l'air, fut graissé, et pou-  
llement que le feu n'avait pas  
is au bois, que la paille flam-  
saisit la peau du pauvre corps  
ainsi au dessus, sans que la  
pénétrât encore au dedans. Ce  
ins, ce fidèle serviteur de Dieu  
a ferme, montrant sa constance,  
et étant élevés au ciel jusques à  
les cordes du baillon étant brû-  
eut moyen d'invoquer Dieu à  
oix jusques au dernier soupir.  
même année, et pour même  
Antoine Magné d'Auvergne, sur-  
lourges le 19 de mars, et depuis  
à Paris, souffrit la mort très  
ament. Le 14 de juin suivant  
ment un nommé Étienne Leroy  
e Chauffour près de Chartres,  
té instruit en l'église française  
bourg avec Pierre Denocheau,  
it demeuré à Genève, le pre-  
erçant l'état de notaire au vil-  
saint Georges près de Chauffour,  
cond lui servant de clerc, tous  
ris en décembre 1552, condam-

nés à Chartres, après avoir très magni-  
liquement confessé la vérité, et de là  
en ayant appelé à Paris (expressément  
comme ils dirent, pour de rechef glo-  
rifier Dieu) furent ramenés et brûlés  
vifs à Chartres l'année suivante.

Le parlement de Rouen eut aussi sa  
part de ces persécutions en la personne  
d'un natif de la ville, nommé Guil-  
laume Néel, autrefois de l'ordre des  
augustins ; lequel, allant à Évreux au  
mois de février, et passant en une  
bourgade nommée Nonnaucourt, fut  
fait prisonnier par un nommé le Goux  
doyen d'Illiers, et ce par soupçon tant  
seulement, d'autant qu'il avait repris  
en une taverne, où il était entré pour  
prendre sa réfection, certains prêtres  
ivrognant et blasphémant. Son procès  
donc lui fut fait, étant interrogé devant  
l'évêque par Simon Vigor docteur de  
Sorbonne, et homme de quelque  
science, mais de très petite conscience,  
devant lequel Néel fit une excellente  
confession jusques à la mort, qu'il souf-  
frit par arrêt du parlement, ayant été  
baillonné, et très cruellement brûlé à  
Évreux.

D'autre part le parlement de Dijon  
n'en fit pas moins en la personne d'un  
nommé Simon Laloé de Soissons, ha-  
bitant à Genève, et passant par là pour  
voyager en France, lequel y fut brûlé  
le 21 de novembre audit an, et fut sa  
mort à jamais remarquable, pour un  
cas vraiment nouveau qui y advint,  
c'est entre autres choses, qu'étant sur  
le bois, il fit une excellente prière pour  
la conversion de ceux qui le faisaient  
mourir, de sorte que l'exécuteur, nom-  
mé Jacques Sylvestre, qui jamais aupa-  
ravant n'avait ouï parler de Dieu, ni  
de son évangile, pleurait à chaudes  
larmes en l'exécutant ; et ne se donna  
aucun repos depuis qu'il ne fût infor-  
mé de la vérité, laquelle ayant connue,  
il se retira à Genève, où il est mort.



Le parlement de Toulouse, tenu pour le plus sanguinaire de France, n'en voulut pas moins faire que les autres cette année, faisant brûler vif entr'autres, un nommé Pierre Serre, du diocèse de Coderans; lequel, après une excellente confession de foi, eut cette constance de demeurer immobile dans le feu jusques au dernier soupir, et comme s'il n'eût senti nulle douleur, ce qui étonna merveilleusement les assistants et contraignit un conseiller présent de dire qu'il n'était expédient de plus faire mourir ainsi ceux de la religion.

L'an suivant, à savoir 1554, remarquable pour l'horrible persécution exercée en Angleterre par la reine Marie et le cardinal Pol (après le décès du bon roi Édouard sixième, advenu l'an précédent, au mois de juillet), ne fut pas plus paisible en France que les autres précédents, étant la guerre fort échauffée entre le roi et l'empereur, et continuée aussi de plus en plus contre les enfans de Dieu. Auquel combat étant condamné à être brûlé le 7 de janvier à Montpellier, du parlement de Toulouse, Guillaume d'Alençon natif de Montauban, porteur de livres; Dieu lui fit cette grâce, de tellement fortifier en la prison un certain tondeur de draps, lequel pour sauver sa vie s'était détourné de la vérité, qu'au sortir de la prison, pour faire amende honorable et assister à la mort dudit d'Alençon, il déclara constamment, qu'il détestait ce qu'il avait fait, et qu'il aimait bien mieux suivre son compagnon à la mort que se dédire de la vérité de Dieu. Et par ce moyen reçurent tous deux une même couronne de martyre, trois jours après, à savoir le 10 dudit mois.

Au même parlement, et en la même année, fut aussi victorieux sur la mort à Nîmes, un nommé Pierre de la Vau, de Pontillac près de Toulouse, la constance duquel en édifia plusieurs.

D'autre part, au parlement de Rouen Denis le Vayr de Fontenay, diocèse de Bayeux, porteur de livres, et, s'étant retiré de l'île de Guernesey où il avait quelque temps fait office de ministre, à cause de la révolte d'Angleterre, fut très cruellement brûlé à Rouen, non pas toutefois si cruellement que la cour avait ordonné, à savoir qu'il serait retiré du feu pas trois fois, ayant le feu même été plus humain que les bourreaux.

En la même année Richard le Fèvre, natif de Rouen, orfèvre de son métier, fut pris à Grenoble, sur la fin de l'an 1553 et de là mené à Lyon, à cause que dès l'an 1551 y ayant été pris pour la même cause de la religion, et condamné à la mort, il avait été recueilli sur les chemins par gens inconnus, auquel lieu, suivant cette première sentence, confirmée par le parlement de Paris, il fut brûlé, après avoir constamment maintenu la vérité contre plusieurs moines, comme il est amplement contenu au livre des martyrs.

L'année suivante 1555, par arrêt du même parlement, Jean Filleul menaisier, et Julien l'Éveillé, natif de Sancerre, constitués prisonniers le 15 avril 1554 par le prévôt des maréchaux nommé Gilles le Pers (devant lequel ils firent une excellente confession de leur foi, comme aussi devant le lieutenant criminel de saint Pierre le Monstier, nommé Jean Bergeron), furent très cruellement brûlés audit saint Pierre le Monstier, le 15 janvier 1555, avec une telle constance, qu'étant liés ensemble, ils chantèrent le psaume 6. *Ne veuilles pas ô Sire, etc.* le cantique de Siméon, à haute voix, et finalement, combien qu'ils eussent les langues coupées tous deux, ne laissèrent de parler intelligiblement, disant alors qu'on les attachait, s'exhortant l'un l'autre; nous disons maintenant adieu au



de sa famille , afin d'être moins  
ché à cause de la religion , et  
t pour ce que sa femme étant  
te , il ne voulait que l'enfant  
ieu lui donnerait fût baptisé  
es superstitions et cérémonies  
umées en l'église romaine. Après  
ne la Rivière , et quelques au-  
furent assemblés quelque temps  
is de ce bon gentilhomme , au  
ellé le Prô aux Clercs , pour y  
as prières et quelques lectures  
riture sainte , suivant ce qui se  
ait alors en plusieurs endroits  
rance , ainsi que nous avons dit  
sus , il advint que la dame  
couchée , la Ferrière requit l'as-  
ée de ne permettre que l'enfant  
ieu lui avait donné fût privé du  
ne par lequel les enfans des chré-  
doivent être consacrés à Dieu ,  
ant d'élire entre eux un ministre  
it conférer le baptême. Et pour  
l'assemblée n'y voulait enten-  
leur remontra qu'il ne pouvait  
ne conscience consentir aux mé-  
et corruptions du baptême de  
romaine qu'il lui était impos-  
aller à Genève pour cet effet ,  
si l'enfant mourrait sans cette  
e , il aurait extrême regret , et  
ellerait tous devant Dieu, si tant  
qu'il ne lui accordassent ce qu'il  
emandait si justement au nom de  
Cette tant instante pousuite fut  
on des premiers commencemens  
glise de Paris , ayant été la Ri-  
élupar l'assemblée, après le jeûne  
bres en tel cas requises, et alors  
nt plus diligemment et sérieuse-  
pratiquées , que la chose était  
lle en ce lieu là ; il fut aussi  
quelque petit ordre selon que  
tits commencemens le pouvaient  
\*, par l'établissement d'un con-  
e composé de quelques anciens  
cres qui veillaient sur l'église ,

le tout au plus près de l'exemple de  
l'église primitive du temps des apôtres.  
Cette œuvre véritablement est procé-  
dée de Dieu en toutes sortes , surtout  
si on regarde les difficultés qui pou-  
vaient ôter toute espérance de pou-  
voir commencer cette ordre par la  
ville de Paris. Car outre la présence  
ordinaire du roi en icelle, avec tous les  
plus grands ennemis de la religion é-  
tant à ses oreilles , la chambre ardente  
du parlement était comme une four-  
naise vomissant le feu tous les jours :  
la Sorbonne travaillait sans cesse à con-  
damner les livres et les personnes : les  
moines , et autres prêcheurs attisaient  
le feu de la plus étrange sorte qu'il  
était possible : il n'y avait boutique ni  
maison tant soit peu suspecte , qui ne  
fût fouillée : le peuple outre cela, étant  
de soi même des plus hostiles de France,  
était enragé et forcé. Ce néanmoins,  
Dieu fit la grâce à cette petite assem-  
blée , remettant l'événement à la pro-  
vidence de Dieu , de dresser les mar-  
ques et enseignes de l'église de Dieu  
au milieu d'eux sur le formulaire et  
patron de la vraie église catholique et  
apostolique , ainsi que les évangélistes  
et apôtres en ont baillé le vrai et par-  
fait portrait en leurs saints écrits. Et  
furent tellement favorisés de Dieu ces  
petits commencemens , qu'étant le roi  
et ceux qui le gouvernaient du tout  
occupés après leurs guerres, l'ordre  
de l'église de Paris eut loisir , ayant  
commencé au mois de septembre audit  
an 1555, de se fortifier jusques en l'an  
1557 , comme il sera dit en son lieu.

La ville de Meaux qui avait été en  
misérable captivité, et toutesfois n'avait  
perdu courage depuis l'exécution des  
quatorze martyrs dont il a été parlé en  
l'histoire de l'an 1546, ayant entendu  
l'ordre que Dieu avait dressé à Paris ne  
faillit de prendre cette occasion de faire  
de même : pour lequel effet leur fut en-

voqué de Paris un surnommé la chasse autrement chassagnon : le labour duquel fut très-grandement béni de Dieu jusques à l'an 1559.

François le Maçon ne voulut aussi oublier son pays , qu'il encouragea tellement par lettres , et en présence selon les commodités qui s'offraient , non sans extrême danger de sa personne , pour être persécuté par son propre père , que l'ordre de l'église y fût aussi dressé , leur étant envoyé par les ministres de Genève à leur requête un docte personnage nommé Jean de Pleurs surnommé d'espoir, qui continua heureusement son ministère jusques à la persécution , qui s'émut l'année suivante , à savoir 1556.

Cette même année , la peste ayant chassé de Poitiers les plus grands ennemis de la religion , la petite assemblée prit courage , et y fut aussi l'ordre de l'église dressé dès lors par un nommé Chrétien , au grand bien de tout le pays, auquel tôt après cette église fournit des ministres en plusieurs endroits , combien quelle fut bientôt assaillie au dedans par deux malheureux personnages natifs du lieu , l'un disciple de Sebastien de Chastillon renommé pour ses hérésies , l'autre nommé Bienassis apostat détestable , ayant de long temps demeuré à Genève et depuis retourné à son vomissement en l'ordure duquel il est mort , ayant deshonoré sa propre famille par un détestable inceste.

Comme la province de Xaintonge , entre toutes les contrées du royaume de France, est la mieux accommodée de tout ce qui peut être souhaité pour l'aise et commodité de cette vie : aussi était ce un pays adonné, entre tous autres, à toutes manières de délices, et à ce qui sensuit. Mais le Seigneur d'autre côté y a fait tant plus grande miséricorde , l'ayant béni grandement en

la connaissance de son saint évangile. Et fut ce trésor premierment distribué aux plus grands débauchés à savoir ceux des îles , qui étaient ordinairement la retraite des pirates et écumeurs de mer : joint que les malfaiteurs qu'on voulait épargner en France étaient envoyés et confinés ordinairement. Il y a donc en ce pays de Xaintonge un petit lieu situé sur la cote de l'Océan , appelé l'Isle d'Arvert , habité de gens de marine , c'est à dire presque sauvages , et sans aucune humanité , mais au reste fort vaillants et hardis sur mer, où ils font de fréquents voyages , jusques au plus lointain : et au reste fort fidèles au roi , toujours repoussé vaillamment leurs ennemis, sans aucune aide de gens de merie , à raison de quoi les rois de France les ont toujours affranchis de toutes tailles , subsides , et garnisons. C'est le lieu sur lequel en ce pays se fit premièrement à Dieu d'envoyer les rayons de sa lumière, par quelques personnes ayant quelque connaissance des abus de l'église romaine , lesquels s'y étant retirés eurent telle audience qu'on ne parlait en tout ce pays que de luthériens d'Arvert. Ceux qui furent depuis secondés par quelques autres prêchant à demi la vérité contre la doctrine, et reprenant les vices. De qu'en peu de temps on y vit un échange de vie , jusques à ce que finit sur la fin du mois de septembre 1555, Philibert Hamelin, natif de la province de Bretagne y arriva , lequel auparavant avoir commencé d'avancer le règne de Jesus-Christ à Xaintes , où il fut prisonnier , et sauvé par le moyen de quelques amis , s'était retiré à Genève : là où ayant appris et fait son métier d'imprimeur , il reprit le chemin de Xaintonge . en délibération de ne point épargner aucunement. Etant donc arrivé à Allevier en ladite année 1556.

ne cessa de travailler tout le mois d'octobre en l'œuvre du Seigneur avec une merveilleuse véhémence , là où il fut bien écouté des gens de bien , y dressant l'église qui servit de patron à plusieurs autres d'alentour.

En ce même pays de Guyenne arriva alors le maréchal de S. André, à Agen, pour consulter de sa santé avec cet excellent médecin Jules César d'Ecale, duquel nous avons parlé en l'histoire du roi François premier : et amena avec soi un moine nommé Pierre David; lequel, prêchant au temple de S. Capraise assez purement, réveilla les esprits de plusieurs, qui commencèrent de s'assembler secrètement, et de retrancher beaucoup de superfluités et voluptés, auparavant par trop accoutumées en cette ville là. Cela fut cause de les faire connaître : tellement que Valery, l'évêque portatif duquel nous avons fait mention en l'histoire de l'an 1532, contraignit David de s'absenter. Mais Dieu se servit de cette absence en faveur la ville de Nérac, auquel lieu la prédication fut octroyée en la grande salle du château, par le roi et la reine de Navarre, commençant à goûter un peu la vérité, qui prit dès lors telle racine en toute cette contrée-là (combien qu'il ne fût encore mention d'aucun ministre ordinaire), que jamais depuis elle n'en a pu être arrachée. Mais le grand mal fut que David, se servant de l'évangile pour l'ambition, et pour le ventre, devint un prêcheur courtisan, duquel nous mettrons ici la misérable fin, pour servir d'exemple à la postérité. C'est qu'environ l'an 1558, alors qu'on traitait du mariage de François, dauphin de France, avec Marie reine d'Ecosse, ayant suivi jusques à la cour les roi et reine de Navarre, qui le faisaient ordinairement prêcher en habit de prêtre, sans surplis, les cardinaux de Bourbon et de Lorraine

furent tant qu'étant amorcé de l'espérance d'un gras bénéfice, il promit de remettre son maître et maîtresse en l'église romaine plus avant que jamais. Cela étant parvenu aux oreilles de son maître, il le chassa ; ce que voyant, David eut son recours au cardinal de Lorraine, duquel il obtint pour toute récompense une place et pension de moine à S. Denis; avec injonction de le faire vivre étroitement selon la discipline de l'ordre. Lui donc, se sentant réduit en si pauvre et misérable état, feint se vouloir repentir, promet de faire merveilles, accuse le cardinal de Lorraine d'avoir procuré la mort du roi de Navarre; et, rentré quelque peu en la bonne grace de celui-ci, tâcha d'entrer même au ministère : en quoi ayant donné beaucoup de peine aux gens de bien, finalement se retrouvant à Orléans, dans les premières guerres civiles, est mis en prison pour plusieurs détestables crimes, la mort le surprenant à la prison, l'exempta du supplice qu'il avait mérité.

L'an 1556, le Seigneur avança merveilleusement son règne par l'établissement de plusieurs églises comme entr'autres à Bourges, auquel lieu Simon Brossier, homme qui de son temps a merveilleusement et très-heureusement travaillé en l'œuvre du Seigneur, y ayant souvent auparavant passé et repassé, et instruit plusieurs particuliers, dressa l'ordre de l'église, faisant élire des surveillans et des diacres; et fut tellement son labeur béni du Seigneur; qu'en moins de cinq mois à grand peine pût-il suffire tout seul à gouverner, le troupeau croissant de jour en jour. Il ne faut ici oublier un acte d'icelui bien remarquable : c'est qu'étant un jour avec bon nombre de fidèles en une maison privée, exerçant sa charge, un certain sergent des plus adversaires, averti par quelques es-

pions , entrant en l'assemblée , et le voulant saisir prisonnier comme ministre (d'autant qu'il le trouva parlant aux autres , joint qu'il était là connu par la ville), il lui répondit ces mots : Écoutez la prière ; et puis faites ce qu'il vous plaira ; et sur cela, ayant fait une excellente prière pour la conservation de la compagnie, ce sergent en fut tellement touché , que , sans dire autre chose et avec changement notable de couleur de visage , il s'en retourna sans dire mot , et n'en advint autre chose. Ce néanmoins, pour éviter les inconvéniens, bientôt après l'église fut pourvue d'un autre bon personnage, basque de nation, nommé Martin de Hargons, dit de Rossehut, homme bien exercé tant en la prédication, qu'en la discipline ecclésiastique : lequel, suivant l'exemple de son prédécesseur, y gouverna son troupeau avec telle prudence et modestie, que les adversaires, combien qu'il fût souvent découvert , et grandement soupçonné , ne le purent jamais empêcher jusques à l'année suivante.

Simon Brossier , étant sorti de Bourges par l'avis de son troupeau, tira droit à Issoudun , où il dressa semblablement l'ordre de l'église, le premier jour du mois de novembre audit an, qui se maintint paisiblement jusques à la fête de la conception , qu'on appelle , au mois de décembre : auquel jour un bon personnage , auparavant chantre du grand temple de Leuroux, et depuis, s'étant marié et fait cardeur de laine , dont il y a grande manufacture en cette ville là, aperçu travaillant de son métier en sa chambre, fut soudain pris et mené prisonnier avec grande furie du peuple, d'autant que c'était la fête de leur grande confrérie. Ce prisonnier et sa femme furent menés en l'hôtel du procureur du roi, où se rendit incontinent le lieutenant-général

nommé Antoine Dorsaine; lequel, pour faire cesser la furie du peuple, l'ayant interrogé entre autres choses, s'il n'avait pas été ce jour-là à l'église, répondit contre l'attente des susdits qui l'interrogaient , et qui désiraient le faire évader par ce moyen , d'autant qu'ils avaient aussi connaissance de la vérité, que lui et sa femme avaient été vraiment en l'église de Dieu, où étaient les fidèles assemblés : de quoi se trouvant étonnés, furent contraints de l'envoyer en prison. Ce néanmoins , après qu'un mois fut passé , par sentence dudit lieutenant , lequel trouva moyen de la faire signer à quelques avocats de la religion romaine , les prisons leur furent ouvertes secrètement, avec avertissement de s'absenter de la ville pour un temps.

L'église d'Aubigny près de Bourges, fut aussi dressée environ ce même temps , par le ministère d'un nommé Hanet, et prospéra heureusement, notwithstanding le mauvais traitement du seigneur de la ville, écossais.

Ceux de Blois , qui dès long temps avaient connaissance de la religion , sollicités par le même Simon Brossier, étant aussi en délibération de dresser leur église, en ce même temps advint qu'un nommé François Chassebœuf dit de Beaupas, homme de savoir , et qui auparavant avait eu quelque service à Angers, mais fort particulier, et fort sujet à son sens, se trouvant alors à Blois, commença d'y prêcher sans autre vocation : de laquelle faute, étant l'assemblée avertie, il fit place à un jeune homme nommé du Gue, légitimement appelé, et de bonne doctrine : mais de nature fort timide, et au reste fort valétudinaire, tellement que, ne pouvant suffire au labeur, après avoir servi environ un an il se retira à Genève , où il mourut bientôt après.

L'église de Tours cette même année,

ssi close non sans grand danger avortée à sa naissance, ainsi que t. Un assez riche bourgeois de , nommé Bedoire , homme de zèle , mais extrêmement pré-ieux, fut le premier qui n'épar-sa personne , ni son bien pour r forme d'église entre ceux de gion à Tours ; et auquel ne tint is après , qu'il ne fût le ruineur qui avait été bâti à sa sol-on. Simon Brossier , duquel il a été fait mention , aida

Tours, allant et venant sou-ar la France , et ne cessant rter un chacun à faire son de-e trouvant donc d'aventure à le susnommé François de Beau-Chassebœuf, environ l'an 1556, ença de prêcher, plus par le seul Bedoire , que d'autres de l'as-e : de laquelle faute étant aver-idèles, pour prévenir le schisme

adviendrait , envoyèrent aux res de Genève, les priant qu'on n voyât deux ministres, qui fu-n bon et docte personnage ancien é Lancelot, et un jeune homme é Rouvière. Ceux-ci donc , étant

et reçus en l'assemblée à Tours, encèrent à exercer leur minis-a grand contentement de tous ; de Bedoire , et de quelques uns vait attirés à soi, n'alléguant autre sinon qu'ils ne leurs venaient

Et crut cette division si avant ou à peu les ministres perdirent part de leurs auditeurs; et la ed'autre côté amena de Poitiers amé Jacques l'Anglois, le faisant r à Tours , tant à lui , qu'à ceux plaisaient. Lancelot et Rouvière

la firent tout devoir de remon-ax schismatiques le mal qu'ils nt, mais ce fut en vain. Ce que : Lancelot , homme doux et pai-demanda et obtint son congé ,

et de là fut reçu ministre à Montoire , où il dressa l'église , tirant par ce moyen le Seigneur grand bien d'un grand mal. Rouvière ne fit pas ainsi , mais déclara que tandis qu'il aurait une brebis , il demeurerait pasteur , sinon qu'il fût démis avec bonne connaissance de cause. L'Anglois d'autre part voyant qu'on s'opposait à sa vocation , ne voulut plus prêcher. Cela émut la Bedoire de le mener lui-même à Genève , espérant faire trouver sa cause bonne , et de l'en ramener , ou quelque autre à son goût pour succéder à Lancelot. Mais les ministres de Genève, ayant remontré tant à la Bedoire qu'à l'Anglois la faute qu'ils avaient faite contre l'ordre de l'église , et refusant d'entrer plus avant en la connaissance de cette cause , vu qu'ils n'avaient autorité aucune sur les églises de France , renvoyèrent à vide la Bedoire , ayant voulu l'Anglois s'arrêter à Genève, en intention d'y continuer ses études jusques à ce qu'il fût légitimement appelé au ministère. Quelque temps après , ceux de Tours s'étant ralliés avec Rouvière , au moins la meilleure partie, et ayant prié les ministres de Genève de leur envoyer un ministre, Charles Dalbac dit du Plessis leur fut adressé; lequel y étant arrivé, et reçu par l'église , et la Bedoire appelé au consistoire , il ne fut jamais possible de le réconcilier et faire revenir, quoi qu'il n'alléguât raison aucune de son fait. Il fut donc excommunié, dont il tint si peu de compte, qu'il demeurât toujours opiniâtre, quelques remontrances qu'on lui fit, et de quelque affliction que lui et sa maison fussent visités.

Nous avons dit que David étant reçu à la cour de la reine de Navarre, s'accommodait peu à peu aux humeurs de de la cour : mais un autre nommé Jean Henri , autrefois jacobin , et depuis

venu à Lausanne, où il avait très-bien profité, étant de retour en Guienne, ne fit pas comme lui : mais prêcha purement et rondement la vérité. Cela ne plaisait pas trop à la reine, qui n'était encore du tout gagnée à Dieu : ce qui fut cause que le roi de Navarre, craignant quelque émotion, et toute fois convaincu de la vérité en son cœur, ne le chassa pas, mais l'envoya en son pays souverain de Béarn, où il posa les fondemens de l'église de Pau ; instruisant tellement ce peuple grossier, et qui à grand peine avait jamais ouï parler de Jésus-Christ à bon escient, qu'un très-grand fruit s'en est ensuivi depuis : ayant été aussi par lui premièrement persuadée la reine de faire ouverte profession de l'évangile.

Si le zèle des enfans de Dieu croissait, la cruauté de leurs ennemis n'en était pas moindre, laquelle toutefois tournait à leur confusion, étant surmontée par la constance de ceux contre lesquels ils l'exerçaient : entre lesquels n'est à oublier Claude de la Canessière, natif de Paris, mais résidant auparavant à Angers, et joueur excellent d'instrumens de musique; lequel, passant par Lyon avec sa femme et ses enfans, en intention de se retirer à Genève, y fut pris au mois de mai 1555; et après longue détention de prison, en laquelle il fit de grands fruits, consolant même ceux qui lui envoyaient lettres de consolation, comme il parait par le livre des martyrs, fut brûlé vif en grande constance le premier de février 1556.

D'autre part l'église d'Angers, dressée l'an précédent comme il a été dit, fut très-rudement assaillie, y étant envoyés par le roi, Remy Ambroise, président d'Aix en Provence, et Matthieu Ory, inquisiteur, avec commission et pouvoir de procéder jusques à l'exécution des jugemens, nonobstant tou-

tes appellations, à l'instance des chanoines de S. Maurice, Guillaumé le Rat, président d'Angers, et d'un avocat nommé Guy Lasnier, seigneur de Leffretière. Cette persécution fut merveilleusement âpre : nonobstant laquelle l'église subsista, grandement fortifiée par la constance de ceux qui furent exécutés à mort, à savoir Louis le Moine, Imbert Bernard, Richard Yette, Claude Donas, Guillaume Boytanné, René de Mongers, dit de Nizière, duquel la conversion fut émerveillable aux adversaires mêmes, ayant été auparavant des plus débauchés, et jusques à être du métier de celui qu'on appelle le bon larron. Mais entre autres est remarquable Pierre de Rousseau, lequel, retournant de Genève et Lausanne, où il avait étudié quelques temps, et fait prisonnier dès le mois d'octobre 1555, fit une excellente confession de foi, et fut le premier par lequel Henri Ambroise commença les exécutions, le 22 de mai 1556, le faisant brûler vif, baillonné d'un baillon de fer, après l'avoir extrêmement torturé : nonobstant lesquels tourmens et la langue coupée, étant tout noir au feu, après que le baillon fut tombé il invoqua plusieurs fois à haute voix et intelligiblement Jésus-Christ, au grand étonnement de tous les assistants. Jean Rabec, du diocèse de Coutance en Normandie, et jadis cordelier, ayant aussi été écolier des seigneurs de Berne à Lausanne, fut aussi pris à Château - Gontier, à huit lieues d'Angers, le premier d'août 1555, et de là mené à Angers : auquel lieu, ayant fait une excellente confession de foi, nonobstant l'intercession des chrétiens seigneurs de Berne, qui en avaient écrit au Roi, il fut dégradé, et par sentence des juges d'Angers, contre toute forme de droit, passant par dessus son appel, à cause de la venue dudit Ambroise,



Ilé le 24 d'avril 1556, chantant le ps 79, commençant : *Les gens en-* u'il continua quoi qu'il fut haussé isé dedans le feu, et que les en- s lui sortissent du ventre. Outre n vertu de la susdite commission, ars tant hommes que femmes condamnés à faire amende ho- e : et fut outre cela pendu en la lu marché un grand tableau con- les noms de trente quatre per- de toutes qualités, condamnées atumace à être brûlées; lesquelles fois firent depuis renverser cette ce, et dépendre le tableau, ayant i révision du procès, par com- a adressée à Jean Lovet pour énéchal de Baugé. Et pour mon- i capacité de ceux qui donnaient gemens, est à remarquer une ce par laquelle ils condamnèrent uivre femme notoirement insen- être brûlée après qu'elle serait en son bon sens. Ces cruautés ichèrent à la fin tellement le e troupeau, qu'ils prièrent De- leur ministre, de se retirer pour aps, durant lequel toute fois ils visités et consolés par Chrétien, re de Poitiers, faisant quelques ations et baptêmes en secret, que le temps le pouvait porter. ce même temps Jean Bertrand, de Montoire, et garde des bois foret de Marchenoir, fut pris le évrier 1556, et mené à Blois, au- ieu, après une singulière con- n de foi contenue au livre des rs, par sentence approuvée au nent de Paris, il fut brûlé au mois l suivant, chantant le pseume mmençant : *A toi mon Dieu mon monte*, etc. et le pseume 86. ençant : *Mon Dieu prête moi l'o-*, et disant ces mots intelligible- dans le feu : « Mon Dieu donne in à ton serviteur, je te recom-

mande mon ame, » rendit l'esprit à Dieu, sans se tourmenter aucunement : ayant aussi été consolé grandement et fortifié par une lettre de l'église, l'avertissant du jour de son martyre, contenue au livre des martyrs.

En la ville de Bordeaux, la même année fut aussi constitué prisonnier Arnaud Monier, natif de la ville de S. Million, le 25 d'avril, et cinq jours après un sien grand ami nommé Jean de Gazes, natif de Libourne; lesquels, après avoir constamment maintenu la vérité, ayant été ce néanmoins leur procès parti en la chambre de la Tournelle, furent condamnés à être pendus et étranglés, puis brûlés : en laquelle exécution, faite en grand appareil le 7 de mai suivant, advinrent plusieurs cas notables, étant tombé de l'échelle l'exécuteur comme il voulait fouler Monier, de laquelle chute il se blessa bien fort. Et quant à Gazes, le feu étant déjà pris, il ne fut étranglé, mais mourut si très cruellement, que même les jambes apparaissaient brûlées jusques aux os avant qu'il expirât : sur quoi advint un soudain épouvantement sur tous les assistans, si grand, que tant ceux de la justice que les soldats qui étaient là tout armés, sans qu'aucun eut crié ni remué le doigt contre eux, se mirent à fuir, tombant les uns sur les autres, entre lesquels un prieur de S. Antoine tomba, et fut horriblement foulé avant qu'il se pût relever : comme aussi le greffier Pontac, monté sur sa mule avec sa robe rouge, fut porté par terre et serré en une maison, criant qu'on le cachât, et qu'on lui sauvât la vie, chacun fermant ses maisons par la ville, sans qu'il y eût aucune occasion d'effroi : sinon que le Fils de Dieu étonne ainsi ses ennemis quand il lui plait. Ce néanmoins le parlement, au lieu de faire son profit d'un tel avertissement, défendit à son de



trompe l'impression et vente des psaumes et du nouveau testament en français , décernant aussi commission pour informer contre ceux qui auraient chanté lesdits psaumes , combien que le roi François les eût avoués, et le roi Henri les eût fait chanter en musique, plusieurs fois en sa chambre.

Pareillement à Bordeaux cette même année , environ le mois de juillet fut brûlé pour la parole de Dieu un savant personnage nommé Jérôme Casebonne , natif du pays de Béarn , et pris à Monflanquin en Agenais , où il avait servi de pédagogue à des enfans de bonne maison , lequel fut constant jusque là , que lui étant baillé plusieurs moyens de se sauver par celui même qui le menait à Bordeaux , il aima mieux être mené jusque-là , que d'évader, alléguant qu'il se sentait être appelé de Dieu , pour maintenir sa vérité jusqu'à la mort.

En cette même année près d'Autun, du parlement de Dijon , le 26 septembre furent pris et amenés en la ville deux libraires avec leurs balles , l'un nommé Robert Cotereau , et l'autre Noël Bardin ; mais par le moyen de quelques-uns des principaux , qui avaient déjà embrassé la religion , comme entre autres un lieutenant de la chancellerie d'Autun , nommé Bretagne , ceux qui leur firent leur procès, encore que de leur part ils eussent fait entière confession de leur foi , les condamnèrent seulement au fouet. Ce qui fut tellement exécuté , qu'ayant à grand peine reçu trois coups de verge , ils furent incontinent couverts de manteaux par quelques-uns des magistrats eux-mêmes, et leurs livres qui avaient été confisqués , leur furent en partie rendus secrètement et en partie achetés et payés ; ce qui servit grandement à en instruire plusieurs autres. Quelques temps après un jeune

homme nommé Andoche Minard, natif, de Saulieu, et chapelin de l'église collégiale qui y est , étant revenu de Genève où il s'était retiré pour la religion, et saisi au bourg de Monsenis, à l'occasion qu'il avait repris quelques blasphémateurs du nom de Dieu , après avoir fait magnifique confession de foi par plusieurs fois réitérées , fut brûlé vif devant le grand temple saint Ladre d'Autun, le 15 octobre 1546, avec une merveilleuse constance.

D'autre part au parlement de Turin alors possédé par le roi, fut pris avec quelques balles de livres, entre le val d'Angrogne et le val de saint Martin, et mené à Turin, Barthelémy Hector natif de Poitiers, auquel lieu, après plusieurs procédures contenues au livre des martyrs , et qui témoignent une excellente piété de ce personnage , persistant constamment en sa confession il fut toutefois étranglé devant qu'être brûlé.

L'an 1547, ie Seigneur avança merveilleusement son règne par le rétablissement de plusieurs églises , comme à Orléans , où la semence de la parole de Dieu ayant été comme ensevelie depuis l'an 1540, fructifia tellement , que neuf personnes seules , à savoir, un jeune homme nommé Colombeau , un serger nommé François de la Fie , un cardeur nommé Jean Chenet, un autre nommé François Doublet , et cinq autres , dont on n'a pu savoir les noms , se résolurent de commencer l'église principalement à la sollicitation dudit Colombeau , qui était revenu des études de Paris quelques mois auparavant. Or la coutume était alors en l'église de Paris , que les écoliers attachés à l'église ne partaient de Paris sans dire adieu aux ministres , qui les exhortaient tant à persévérer en la connaissance et crainte de Dieu , qu'à tâcher, autant qu'il leur serait possible, de procurer

aux où ils allaient, le même bien celui duquel ils avaient joui à par l'établissement de l'église. beau donc, étant sur son partede Paris, après avoir été adté à la façon accoutumée, se ré-

Dieu se servant de cette occasion l'œuvre qu'il voulait faire ville d'Orléans) de mettre en ne si sainte admonition, comme rec les dessusdits; et d'un comaccord envoyèrent à l'église de de laquelle ils obtinrent un jeune e fort docte et de bonne vie, é Ambroise le Balleur, duquel se servit de telle sorte qu'il eut t besoin de compagnons; ce Antoine de Chandieu à eux enle Paris, mais provisoirement, get envoyé de Genève, aut adjoint Robert le maçon dit Fontaine; subrogé au lieu de r, qui n'avait pu subsister en la pour y être par trop découvert. ur ce que ces deux (ayant été lieu rappelé de Paris) ne pou-suffire, tant croissait le nombre ux qui embrassaient la religion, nent ils recouvrèrent de Genève ellent personnage nommé Pierre t, dit de la Bergerie, ayant longexercé le ministère dans les terBerne. Et par ainsi fut fournie église de trois pasteurs capables, près son commencement.

la même année 1557, plusieurs s particulières, prenant exemple es sur les autres, au milieu des lpres persécutions furent drescomme entre autres celle de n, seconde ville du royaume de e, par le ministère d'un nommé

Jonchée, et puis ensuite par es Trouillet, dit des Roches, le r desquels fut grandement bény d'heure.

is avons dit en l'histoire de l'an

1552, que Michel Poncelet de Meaux, édifiait à Troyes l'église aux assemblées secrètes, nonobstant la révolte de l'évêque; ce qu'il continua assez paisiblement et très-heureusement jusqu'en l'an 1557, auquel étant advenu que certains paysans, ayant découvert une grande assemblée qui se faisait au milieu d'un champ près des chartreux, et notamment quelques-uns vêtus de robes rouges, montés sur des arbres pour faire le guet, vinrent crier en la ville, disant qu'ils avaient vu en vision grand nombre de diables au dit lieu. Ce qu'étant rapporté au magistrat, qui sentit aussitôt ce que c'était, plusieurs, après avoir fait diligentes perquisitions, furent emprisonnés; ce qui étonna si fort le demeurant, qu'il ne fut plus question de s'assembler, et même il ne fut possible à Michel de rester, étant prié à mains jointes de se retirer; ce qu'il fit pour un temps, et ne tint pas à lui que bientôt après il ne rassemblât le troupeau, mais ce fut en vain, jusqu'à ce que Dieu y pourvut par un autre moyen.

A Angers le 9 de juin fut fait prisonnier Jean Bieron d'Apremont au bas Poitou, et, après avoir constamment maintenu la vérité, fut étranglé et puis brûlé; en la condamnation duquel il y eut cela de notable, que, voulant les juges l'induire à se porter pour appelant à Paris, il leur répondit qu'ils se devaient contenter d'ensanguanter leurs mains en son sang, sans en vouloir souiller d'autres, et les rendre aussi coupables qu'ils étaient.

A Bourges comme les assemblées se continuaient non-seulement en la ville mais aussi en un village nommé Anières, à une lieue de la ville, auquel lieu se trouvaient plusieurs paysans affectionnés à la religion, advint qu'une femme de la ville, s'étant retirée à ce

village pour y accoucher , et y faire baptiser son enfant, la sage-femme fut surprise , laquelle ayant toujours persisté , mourut finalement en prison. Mais un homme et une femme du village, qui avaient aussi été emprisonnés, se dédirent et furent cause que plusieurs du lieu s'absentèrent ; mais les assemblées de la ville n'en furent que tant plus grandes, d'autant que chacun des villages commençait des'y ranger, et demeura l'église en repos jusques en l'an 1559, nonobstant tous les aguets des adversaires.

A Paris, depuis le premier établissement de l'église, en l'an 1555 , le Seigneur sachant que ce petit troupeau avait besoin de quelque repos pour se fortifier avant qu'être mis à l'épreuve, retint tellement les yeux et les mains des adversaires, qu'ils eurent fort peu de connaissance de ce qui s'y faisait. Ce néanmoins le cardinal de Lorraine ne dormait pas , ayant déjà comploté avec le pape le voyage de son frère en Italie , par lequel il espérait bien élever sa maison jusques aux nues : laquelle entreprise a tant coûté depuis de vies, de places, et d'argent à la France. Pour gratifier donc au pape, et fonder en France une perpétuelle persécution, à l'exemple de l'inquisition d'Espagne , il fit tant que le roi, persuadé qu'il ne saurait mieux faire pour l'acquit de sa conscience, et pour l'assurance de son état, requit au pape, ce que le pape plutôt lui devait requérir, et qu'il désirait plus que toutes les choses du monde : à savoir que la forme de l'inquisition d'Espagne, du tout ou à-peu-près, fût dressée en France. Et afin qu'on ne pensât que ce cardinal demandait cette autorité pour foi, il pratiqua envers le pape que deux autres lui fussent adjoints (le tout comme venant du propre mouvement du pape) à savoir les cardinaux de

Bourbon et de Chatillon: le premier desquels il savait être aussi plein de haine contre la religion , que vide de tout savoir : de sorte qu'il ne pouvait douter qu'il n'en fit du tout ce qu'il voudrait. Et quant à celui de Chatillon , lequel il savait être homme d'entendement, et même n'être adversaire de ceux de la religion , il usa d'une merveilleuse ruse en cet endroit , sachant qu'un contre deux ne ferait point de nombre : espérant que par ce moyen il le mettrait comme à la torture, et que s'il se déclarait favorisant en sorte quelconque ceux de la religion, ce serait le vrai moyen de le désarçonner , et de lui faire perdre tout crédit, et à ses frères , qui étaient l'amiral et Andelot , auxquels il en voulait déjà extrêmement. La Bulle fut donc expédiée à Rome , en date du 26 d'avril 1557 : suivant laquelle fut dressé un édit du roi à Compiègne, le 24 juillet suivant. Mais cet édit étant apporté à la cour du parlement de Paris pour le vérifier, Dieu voulut que la cour, considérant le profit et la tranquillité du Royaume , y résistât fort et ferme ; remontrant que si cette chose était reçue , et les sujets du roi ainsi abandonnés aux juges ecclésiastiques , le pouvoir des inquisiteurs serait infiniment amplifié , et l'autorité et souveraineté du roi et de sa couronne grandement diminuée , quand ceux qui sont naturellement sujets du roi, seraient prévenus et entrepris par un official ou inquisiteur : comme aussi ce serait trop de regrets aux sujets du roi , de se voir abandonnés par leur prince naturel , pour devenir sujets et justiciers des juges ecclésiastiques : et encore plus grand regret quand, par un official ou inquisiteur , ils seraient jugés sans appel , en leurs biens , leurs vies, et leur honneur , étant toutefois la voie d'appel le vrai recours et asile de l'innocence ; comme aussi le roi ,

est adressé l'appel, est le protecteur et conservateur des innocens ; mais le roi seul est le souverain de ses sujets, au lieu de leur attribuer un tel pouvoir à un inquisiteur, le chemin se sert pour tourmenter les innocens, confisquer leurs corps et leurs biens, à l'occasion que ce leur sert à oublier en leurs charges et à ne voyant avoir part à la souveraineté du roi, voire des pairs de France, ducs, comtes, et autres personnalités. Pour ces raisons, la chose fut différée, cependant le temps, auquel il plut à Dieu de frapper bien rudement le royaume de France, par la défaite de la ville de Saint-Laurent et par la prise de Saint-Quentin : de sorte que le royaume, avec le peu de forces qui lui restait, se trouvait bien étonné à Paris, surtout d'autant qu'une partie de la gendarmerie française par les menées de la maison de Savoie était bien loin et au fond d'Italie, conquête imaginaire du royaume de Naples. Cela devait bien réveiller les consciences de ceux qui étaient victimes de ces maux, et notamment de ceux qui avaient juré l'an 1555. Au lieu de se reconnaître et rendre grâce à Dieu, tous ces inconvéniens furent imputés à ce qu'on avait été dur aux hérétiques, comme ils l'étaient, suivant l'exemple de ceux de la ville de Philippe de Macédoine dont il est parlé aux actes des apôtres, 16, 20, et de ceux qui du fait de la prise et saccagement de Constantinople accusaient les chrétiens comme cause de la destruction de la ville. L'église réformée de Paris, au contraire ayant les yeux ouverts sur le fond de ces calamités, ne cessa en prières, pour détourner l'ire de Dieu de dessus le roi

et le royaume. Et combien que les dangers fussent alors plus grands que jamais, on ne laissait toutefois de s'assembler tant plus souvent, et de prier plus ardemment que jamais : ce que ne purent souffrir ceux, pour la sauvegarde desquels ces prières et assemblées se faisaient, tant est le monde ennemi de son salut. Advint donc le 4 de septembre qu'une assemblée de trois à quatre cents personnes de toutes qualités fut assignée sur le commencement de la nuit, pour célébrer la sainte cène du Seigneur en une maison de la rue Saint-Jacques, vis-à-vis le collège de Plessis, et derrière la Sorbonne. Cela étant découvert par quelques prêtres boursiers de ce collège, qui déjà de long-temps y faisaient le guet pour s'être aperçu que parfois il venait là une multitude de personnes non accoutumées, ils amassèrent le plus qu'ils purent de gens de leur faction, envoyèrent avertir le guet ordinaire de la ville, et firent de leur part les apprêts de toutes choses qu'ils pensèrent être nécessaires pour attrapper cette compagnie. Ce néanmoins Dieu leur donna tout loisir de faire les choses saintes, pour lesquelles on s'était trouvé là : voire en aussi grand repos que jamais ; car n'étant venus ensemble pour mal faire, ils ne pensaient point à la mauvaise volonté des autres. La délibération de ces meurtriers était, si d'aventure le guet ne venait à temps pour forcer cette maison, de faire tout ce qui serait possible pour empêcher qu'aucun n'en pût sortir. Ils avaient donc un merveilleux amas de pierres à leurs fenêtres, jusques à démolir la muraille, afin de repousser ceux qui en voudraient sortir : de façon que sur la mi-nuit, comme chacun de ce pauvre peuple délibérait de se retirer en sa maison, ils commencèrent l'exécution de cette cruelle entreprise, et



res , et implorer la miséricorde enragés , qui commençâ à faire force à la maison , per dedans , et mettre tout à remontrant leur innocence, dent que la justice soit appeu'on procède contre elles par inaires. Mais il n'y avait plus en cette populace du tout. Ainsi, remettant leur vie en-ains de Dieu, elles s'appareil- a tuerie comme pauvres bre- d le procureur du roi au Cham- mmé Martine arriva avec des aires, et force de sergens , pos comme Dieu voulut pour r un si cruel massacre. In- t ouverture lui est faite et à suite , pour ce que c'était le t : seulement il fut requis de a furie du peuple, qui était là nt et écumant de rage de ce e proie lui était arrachée. s'étant mis dedans trouva les n tel état , qu'il pouvait bien l'innocence de ces pauvres éme considérant la simplicité leur obéissance , et la révér- ils lui portaient , il en eut ion, jusques à larmoyer. Tou- ne laissa point de passer ou- nforma diligemment de ce qui it là : il trouve qu'attendant que ent assemblés , on avait long- l'écriture sainte en langage ; qu'après que tous furent as- le ministre avait prié Dieu, toute gnie ayant les genoux en terre: après avoir exposé l'institution e de l'onzième de la première thiens , montré quel en était t comment on s'y devait pré- après aussi avoir excommunié itieux, désobéissans à leurs su- , paillards, larrons , leur dé- de ne s'approcher de la sainte eux qui avaient été jugés ca-

pables de ce sacrement s'étaient pré- sentés à la table , et avaient reçu le pain et le vin de la main des ministres avec ces paroles : c'est la communica- tion du corps et du sang du Seigneur. Que prières s'étaient faites pour le roi, et pour la prospérité de son royaume, pour tous pauvres affligés, et en géné- ral pour toute l'église ; aussi que quel- ques psalmes y avaient été chantés. Voilà le contenu de son procès-verbal, comme il se trouvera encore aujour- d'hui en leurs greffe; , desquels nous l'avons fidèlement extrait. Or qui avait- il là qui donnât tant soit peu à présu- mer d'entreprise faite contre Dieu, ou contre son prince , ou contre son pro- chain ? Toutefois ils pensèrent avoir juste cause de les retenir tous prison- niers , jugeant être chose illicite de s'assembler pour prier Dieu : même- ment aussitôt qu'ils ouïrent nommer la cène, comme si ç'eut été quelque fait exécration, ils ne voulurent plus enten- dre à remontrance, ni à prière aucune, qu'il leur fût faite, les condamnant déjà à la mort ; c'est pourquoi on commande qu'ils soient liés, et menés en prison. Il était déjà bien haute heure, et le peuple multitude infinie s'était répandu tout le long de la rue, les attendant avec armes, et maudissant Dieu et les magistrats, de ce que l'exécution n'en était plutôt faite; tellement que, quand ces pauvres gens ainsi liés et garrottés l'un avec l'autre vinrent à passer , ils commen- cèrent non-seulement à leur dire vile- nies et injures , mais aussi à les battre outrageusement des fûts de leurs hale- bardes, et javelines ; ceux principale- ment qui étaient d'âge , ou en robes longues , car ils se donnaient opinion que c'étaient les prédicans. Martine voyant cela voulut réserver les fem- mes en la maison, jusqu'à ce que ce méchant peuple se fût écoulé ; mais il ne lui fut jamais possible. Car ce peuple



menaçait que lui-même en serait le bourreau, et mettrait le feu en la maison si on ne les mettait hors comme les autres. C'est pourquoi force fut de les exposer à cette furie qui ne les épargna non plus que les hommes, sans aucun respect ni du sexe ni de leur état. Car ( quatre ou cinq exceptées ) toutes étaient dames et demoiselles de grandes maisons. Elles furent donc appelées putains ; chargées de toutes sortes d'injures, outragées de coups ; leurs habits furent mis en pièces, leurs chaperons abbattus de dessus leurs têtes, leurs cheveux arrachés, et leurs visages souillés et couverts d'ordures et de sang. En tel état tous furent conduits aux prisons ( après avoir été assiégés en la maison l'espace de six heures ), jusques au nombre de six à sept vingt. Et combien que ce fût contre tout droit que personnes saisies, et entre les mains du magistrat, fussent ainsi mal traitées et outragées des particuliers, si est-ce que jamais enquête aucune n'en fut faite. Or s'ils furent maltraités par les rues, ils ne furent pas mieux en la prison du Châtelet, en laquelle ils furent premièrement conduits. Car les brigands et voleurs étaient retirés des fosses et crotons les plus infects, pour y mettre ceux-ci ; le manger et le boire étaient refusés à beaucoup d'entre eux, jusques à bien long-temps ; et inhibition faite de ne donner entrée à personne pour les visiter. Toutefois Dieu qui a toujours soin des siens, avait pourvu à ce qu'ils ne demeurassent sans consolation. Car, à cause du grand nombre de prisonniers les geôliers avaient été contraints d'en mettre plusieurs en un même lieu ; tellement qu'il s'en trouvait toujours quelqu'un plus fortifié que ses compagnons qui donnait courage aux autres. De tous côtés donc psaumes se

chantaient, et tout le Châtelet retentissait des louanges de Dieu ; suffisant témoignage d'une singulière assurance qu'ils avaient en leurs cœurs de leur innocence.

Cependant le bruit courait partout de cette prise, et propos divers se tenaient ça et là touchant ce qui s'était fait en l'assemblée ; et comme l'ignorance se fait aisément à croire le plus qu'elle peut de ceux qu'elle a en haine, la commune opinion était, qu'on s'était là assemblé pour faire un beau banquet et puis paillarder pélemêle les chandelles éteintes. Ils ajoutaient aussi, pour mieux orner ce mensonge, qu'il y avait des nonains et des moines ; tant ces bons religieux de la papauté se sont acquis bonne réputation de sainteté, que s'il se fait quelque conte de paillardise et d'infamie, il faut qu'ils soient de la partie, par la confession même de ceux qui les favorisent. Les curés et prédicateurs de leur côté employaient leurs personnes et sermons à imprimer ces mensonges au peuple, disant même qu'on y tuait les petits enfans, et autres choses semblables, desquelles satan a voulu diffamer l'ancienne église ; et ce bruit était non seulement entre le commun peuple, mais entre les plus grands, jusqu'au roi, auquel on tâcha de le persuader par faux rapport. On introduit donc l'un des juges du Châtelet, lequel osa, à l'appétit des adversaires de l'évangile, rapporter à la majesté du roi, qu'on avait trouvé en la salle de la maison plusieurs paillasses, sur lesquelles se commettaient les paillardises, et l'appareil aussi d'un bon et somptueux banquet, qui s'y devait faire ; chose qui irrita grandement le roi, lequel, entendant ces propos et sollicité par les ennemis de répandre le sang, et ne souffrir dessus la terre des personnes chargées de tant de crimes,



charge de trouver un homme ; qui eût la commission pour en vientôt la dépêche. Il y avait à un nommé Musnier, homme de et accoutumé à toutes cruautés de simple solliciteur de protestant monté jusqu'à être lieutenant civil. Vrai est que pour lors il se caché pour une fausseté par lui ise à l'endroit de madame la use de Senigan, en l'affaire du Ascot , jusqu'à faire pendre un s gens par faux témoignage. lois on l'estima si propre pour mourir personnes innocentes , nt absous , ou pour le moins les dures qui se faisait contre lui ites , on fut d'avis de lui bailler mission. Lui se voyant remis en et en train d'avoir sa grâce , se re de faire ce qui serait possible gratifier ceux qui avaient été le de lui faire tomber entre les cette commission. Il prend pour juteurs ses semblables, il s'en- il use de promesses envers les uns menaces envers les autres prison- ; même s'il en voyaient aucuns er en la confession de la vraie ne pour échapper à la mort , il ropose , que s'ils ne confessent -Christ , ils ne seront point s de lui, et presse leur conscience confesser , par la souvenance de menace , afin qu'ayant persisté , occasion de les condamner, et adre plus de sang , tellement peu d'heures il mit beaucoup de s en état de juger.

là comme les uns se gouver- t de leur côté ; et était la joie si le par tous les quartiers de la ville les ignorans , qu'on n'entendait riomphes de victoire de ça et de omme si en un seul jour toute la ine de l'évangile eût été oppri- De l'autre côté le reste de l'é-

glise se trouvait en une merveilleuse perplexité pour l'enprisonnement et détention de leurs frères ; et n'y avait que pleurs et gémissemens en leurs familles. Toutefois ils ne perdirent point courage. Ceux qui avaient la conduite de l'église envoyèrent en diligence aux églises de Suisse , et de là aux princes protestants d'Allemagne , requérant leur intercession Ils s'exhortent les uns les autres , se mettant devant les yeux la providence de Dieu , par laquelle ils avaient presque tous été délivrés de ce danger , que c'était bien un assez suffisant témoignage qu'il se voulait encore servir d'eux pour entretenir cet œuvre commencée ; que la persécution n'était point arrivée sans qu'ils l'eussent prévue dès longtemps, et s'y fussent apprêtés, comme à une chose commune à tous ceux qui veulent servir Dieu , et de là n'en devaient point être tant effrayés , que de quitter la vocation à laquelle Dieu les avait appelés ; que cette affliction ne serait point la ruine de l'église, mais plutôt son avancement , et que de cette façon Dieu avait accoutumé d'avancer son règne et la prédication de son évangile ; qu'ils en avaient les promesses en la parole de Dieu , et l'expérience en tout l'état de l'ancienne église. S'étant ainsi encouragés et ayant remis leurs vies entre les mains de Dieu , premièrement ils ordonnent que les prières extraordinaires se fassent par toutes les familles fidèles, et qu'un chacun s'humilie devant Dieu : secondement que ces faux bruits qui couraient de leurs saintes assemblées au déshonneur de Dieu, soient combattus par défenses et apologies : et finalement que les prisonniers aient lettres de consolation le plus souvent qu'il serait possible. Ils font donc une remontrance bien longue au roi, et la font secrètement tomber en sa cham-

bre, et venir entre ses mains, par laquelle ils tâchent d'adoucir son cœur, d'obtenir audience à leur cause, et ôter cette mauvaise opinion d'eux, qu'on lui avait imprimée malicieusement. Ils remontrent que c'était à tort qu'on les chargeait de choses si énormes envers sa majesté : que c'étaient calomnies qui n'étaient pas nées de ce temps, mais dès le commencement avaient été imposées à l'église de Notre-Seigneur Jésus-Christ; par lesquelles satan avait taché de bander les yeux aux rois et aux princes, et les échauffer à l'encontre de l'innocence des chrétiens : et maintenant ne lui étaient rapportées par autres, que par ceux qui désirent opprimer la vraie religion, pour retenir les richesses qu'ils ont usurpées sur l'église : qu'il devait mettre ordre avant toutes choses, que bonne enquête en fut faite, et ne croire rien légèrement, même en une cause de si grande importance. Car s'il suffisait d'accuser, qui serait innocent. S'il lui plaisait s'informer de la vérité, il trouverait qu'autre chose n'avait amassé ces pauvres gens ensemble, que le désir de prier Dieu, et pour lui, et pour la conservation de son royaume ; que leur doctrine ne tend point à sédition, ni à la ruine des principautés, comme on les charge. Car l'expérience lui avait bien montré le contraire : et que ce n'était point par faute de nombre que séditionne s'était émue, mais parce que la parole de Dieu (qui seule est leur règle) leur enseigne de ne point toucher à ces choses, mais de rendre tout devoir d'obéissance aux seigneuries établies de lui ; que tout ce qu'ils demandent est seulement, que Jésus-Christ soit reconnu le seul Sauveur du monde ; que Dieu soit servi selon ses ordonnances, et que toutes les constitutions des hommes, contraires à celles de Dieu soient cassées et mises à néant. Que

s'il plaît à sa majesté d'entrer en naissance de cause, il pourra venir des prisonniers en sa prison et les mettre en dispute avec les bonnistes ; en quoi faisant il conclura que la vérité est de leur côté. conclusion le requièrent instamment qu'il ne souffrit point que la cause des gens de bien soit ainsi condamnée à avoir audience aucune, vu que chose n'était point refusée aux voleurs et aux brigands. Ces lettres furent lues en la présence du roi et de tous qui se trouvèrent en sa chambre ; elles ne servirent de rien. Car les universitaires les eurent incontinent cassées de fausseté et cependant personne n'osait se présenter pour contester et maintenir le contraire.

Il y eut une autre apologie ou défense faite et imprimée, pour servir de réponse commun envers tout le peuple, faire aussi entendre la vérité des choses susdites. Cette défense était brièvement et si bien dressée, que les docteurs de l'ancienne église y étaient intrigués, eux-mêmes défendant cette cause, leur avait été commune avec ceux qu'on appelle maintenant hérétiques.

Ce petit livret, qui est inséré dans le mot au livre des martyrs, fut fruit inestimable, et ôta à beaucoup de gens la mauvaise opinion qu'ils avaient de ces assemblées, et incita même plusieurs à faire plus diligentes enquêtes de cette doctrine. Aucuns docteurs de la Sorbonne s'efforcèrent d'y faire réponse, mais ils ne firent en cela que découvrir leur ignorance. L'un nommé de Mouchi, et en latin Demochius, docteur et inquisiteur, se fonda sur une résolution doctorale disant que les hérétiques, sans en faire aucune preuve, emploient tout son langage à discourir sur la punition des hérétiques : et montre qu'ils doivent être brûlés, et là dessus crie au feu, et

l'autre, encore plus sanguin que son compagnon, amasse choses énormes qu'on peut, et les charge sur ceux de la religion, ne disant pas seulement qu'ils sont assemblés on paillardise, les choses sont éteintes, mais qu'ils maintiennent qu'il n'y a point de Dieu : divinité et humanité de Christ; l'immortalité de l'ame; la résurrection : bref tous les articles de la religion : et les charge ainsi de faire aucune preuve non plus : puis il exhorte les rois et les met en pièces : s'adresse au peuple, et l'incite à tuer et, sans attendre les procédures usées en justice, et tâche de couvrir toute la terre de meurtres et de sang. Le troisième nommé évêque d'Auradches, débata la même chose, mais avec moins de force que les autres : maintient son effrontement, qu'ils ne s'assemblent que pour paillardiser : et se tait grandement de quoi les juges sont plus sévères; comme si ils ne sentent qu'ils n'avaient point monde de cruautés : et que cela est le commencement de ce nombre croît de telle façon que les autres points de son livre ont une dispute merveilleuse et importante touchant les signes et de la vraie église. Car il présente une chose, qui est vraie, que la vraie église a des signes, par lesquels elle se discerne d'avec la fausse; et la fausse sans rien toucher de la prédication de l'évangile, et administration des sacrements, il dit que leur église a des signes, par lesquelles elle se discerne ordinairement assemblée, et la vraie église, dit-il, a ces coups d'armes et pistolets pour signes, par lesquels il dit qu'on s'était assemblé, et le bruit aussi était entre eux. Supposé, il s'égaie et triomphe

comme d'une victoire gagnée, et fait une longue antithèse, par laquelle il veut prouver que les cloches sont les signes de la vraie église; les cloches, dit-il, sonnent, les arquebuses tonnent: celles-là ont un son doux et mélodieux, celles-ci un son épouvantable : celles-là ouvrent les cieux, celles-ci ouvrent les enfers : celles-là chassent les nues et les tonnerres, celles-ci rassemblent les nues et contrefont les tonnerres; et beaucoup d'autres propriétés, qu'il amasse ensemble, pour conclure que l'église romaine est la vraie église, pour ce qu'elle a des cloches. Voilà les argumens par lesquels ceux de la religion furent combattus par nos maîtres: et la réponse qu'ils faisaient à l'apologie imprimée pour la défense des prisonniers. Quant à donner courage et consolation à ces pauvres gens tourmentés des infections et peines des prisons; effrayés de continuelles menaces de mort, et assaillis d'interrogatoires ordinaires, ceux qui étaient en liberté ne laissaient passer aucune commodité qui se présentât en cette garde si étroite, de leur faire tenir lettres de jour à autre: même les églises lointaines, se ressentant de cette affliction advenue à leurs frères, firent aussi devoir de les secourir en cela par beaucoup de lettres, dont la teneur est au livre des martyrs.

Or pendant que ceux de la religion pourvoyaient à ces choses, les adversaires de leur côté tâchaient en toutes sortes de hâter l'exécution de ces pauvres gens. Le lieutenant civil, qui en avait reçu commission verbale par le cardinal Bertrandi, garde-des-sceaux, ne laissait rien derrière pour l'avancer: le peuple aussi l'attendait d'une affection grande, et s'assemblait souvent en multitude infinie par les places ordonnées à faire les exécutions, pour rassasier sa vue d'un spectacle tant désiré

Finally le 17 de septembre, le roi averti que les procès étaient en état de juger, envoie commission à la cour, pour en hâter l'exécution : et commande d'y procéder extraordinairement, (et toutes autres affaires postposées) et ce, au rapport de ce lieutenant civil, lequel il voulait être admis à leur conseil, encore que par l'établissement de la cour, aucun ne soit reçu à entrer, opiner, ni rapporter, qui ne soit du corps d'icelle. Il députa aussi ceux qu'il voulait être commissaires en cette cause, à savoir deux présidens et seize conseillers nommés, ou douze d'eux, selon que la cour verrait être bon, tous gens d'élite. Cette commission étant apportée, le parlement ne pût accorder que le lieutenant fût reçu à la décision des procès, pour ce que cela dérogeait par trop aux coutumes du parlement : et aussi qu'il était en occupation de fausseté au fait de la comtesse de Senigan. C'est pour quoi Louis Gayant, et Baptiste du Mesnil, avocat du roi, furent envoyés auprès de lui, pour lui en faire remontrance, sur laquelle le roi accorda que les procès seraient jugés, non au rapport du lieutenant civil, mais de l'un des conseillers nommés. Ainsi furent les lettres-patentes enregistrées au greffe criminel de la cour, et selon icelles fut procédé aux jugemens des procès. Les premiers amenés devant eux furent Nicolas Clinet, Taurin Gravelle, demoiselle Philippe de Luns, veuve du feu seigneur de Graveron, et tous trois condamnés à la mort. Nicolas Clinet était natif de Saintonge, là où ayant tenu les écoles, il fut chassé du pays, et brûlé en effigie : s'étant retiré à Paris, il y fit office de pédagogue, et peu après fut reçu en l'église, et par sa doctrine et sa sainte conversation mis en la charge de surveillant. On appelle surveillans, ou anciens des égli-

ses réformées, ceux qui sont à aux ministres de la parole de pour veiller sur les scandales, ordre qu'un chacun vive sainte sans offense de personne, et se conseil aux affaires de l'église, que le peuple ait la parole de D cette charge il se porta toujours ment. Son âge, qui était de 60 environ, donna soupçon aux jug était ministre, et par cela ils le rent mettre en lice contre les p vres de leurs docteurs, pensant vaincre, et ainsi triompher de trine de l'évangile : mais ce vain, comme en sa mort il en a témoignage.

Taurin Gravelle, natif de Dreux au diocèse de Chartres, après fait ses études en droit en la v Toulouse, fut reçu avocat en la parlement de Paris : là il eut la c sance de Dieu, et après s'étant l'église, pour sa bonne conversa aussi commis en la charge de s lant. Voyant qu'on ne trouva ment logis à recueillir le peuple frit volontairement celui de M tomier son allié, lequel logis en garde, et qui fut le lieu où l pagnie fut surprise. C'était à l les adversaires en voulaient le p de son côté il eut une constance cible pour soutenir la vérité tous venans : même à l'encon Maillard docteur de Sorbonne, ledit Gravelle autrefois avait c voire hanté familièrement, sach train qu'il menait en sa maison ses jeunes garçons et serviteurs. ment que si Maillard avait la l ouverte pour blasphémer cont saintes assemblées, elle lui ét continent fermée par les reprocs ses déportemens infâmes. Car il pouvait nier devant celui qui en assez de preuves; et puis la choi

e , même aux petits enfans.

Philippe de Luns était native se , de la paroisse de Luns , diocèse du Périgueux , âgée de 23 ans ou environ. Elle était venue de Gascogne avec son mari , pour se rendre à l'église de Dieu , se montrant digne en sainteté de vie , qu'elle donnait l'exemple à un chacun , étant sans cesse toujours ouverte à l'assemblée générale. Sur le mois de mai son seigneur de Graveron , qui était surveillant , fut emporté par la peste. Etant demeurée veuve , elle ne cessa pas de continuer à servir Dieu , et qu'elle fut prise en cette assemblée avec les autres. Elle eut de nombreux souffrants en la prison , et par les jurons par les sorbonnistes ; mais elle sortit victorieuse. Elle eut aussi des amis en cour , qui tâchèrent de lui sauver la vie , encore qu'elle était condamnée ; mais Bertrandi garde-des-seins , qui avait obtenu sa confiscation , usa principalement qu'on passa

Ainsi donc , le 27 septembre , par des commissaires délégués au parlement de Paris , ces trois martyrs furent condamnés , et après avoir reçu la communion , menés à la chapelle , attendant l'heure bienheureuse de leur mort. Là les docteurs , selon leur coutume , arrivèrent pour les tourmenter : mais ils furent repoussés vaillamment , et ne purent rien faire , n'étant aucunement déconcertés de leur constance , ils furent relâchés de la prison , et mis chacun en un chariot , pour être traînés au supplice. Clinet criait toujours : Seigneur Dieu , qui le pressaient de changer de religion , qu'il n'avait dit ni maintenu la vérité de Dieu ; et à un docteur qui demandait s'il ne voulait pas se convertir , saint Augustin touchant quel propos , répondit qu'oui , et qu'il savait bien qu'il ne pût prouver

I.

par son autorité. La dame voyant un prêtre approcher pour la vouloir confesser , dit qu'elle se confessait à Dieu , et s'assurait de recevoir pardon , étant le seul qui la pouvait absoudre. Elle fut sollicitée par quelques conseillers de la cour de prendre une croix de bois en ses mains , selon la coutume des autres qu'on mène au supplice , lui alléguant que Dieu commandait à chacun de porter sa croix ; sa réponse fut : Messieurs , vous me faites bien porter ma croix , m'ayant injustement condamnée , et m'envoyant à la mort pour la querelle de notre Seigneur Jésus-Christ , lequel n'entendit jamais parler de cette croix que vous dites. Gravelle avait une face riant et une bonne couleur , déclarant qu'il n'était aucunement fâché de la condamnation. Quelqu'un de ses amis lui demanda à quelle mort il était condamné. Je sais bien , dit-il , que je suis condamné à la mort , mais je n'ai point pris garde à la façon de la mort , sachant bien que Dieu m'assistera toujours en quelque tourment que je sois mis. Au sortir de la chapelle il dit ces paroles : Seigneur mon Dieu , qu'il te plaise m'assister ! Averti que la cour entendait qu'ils eussent la langue coupée s'ils ne se voulaient convertir , il dit que cela n'était pas porté par son arrêt , et en faisait difficulté. Mais après avoir entendu qu'il était contenu au *Retentum de la cour* , il bailla la sienne franchement au bourreau , pour être coupée , et incontinent dit ces mots intelligiblement : Je vous prie , priez Dieu pour moi ! La dame étant requise de bailler sa langue , le fit allégrement , disant ces paroles : Puisque je ne plains mon corps , plaindrai-je ma langue ? non , non. Tous trois étant ainsi arrangés partirent du palais. La constance de Gravelle était merveilleuse , et les soupirs qu'il jetait sans

6

cesse, la vue tournée vers le ciel, montrait bien l'ardeur de son affection en priant Dieu. Clinet avait aussi toujours la vue en haut ; mais semblait plus triste que les autres, pour ce qu'il était abattu de vieillesse , et que de sa nature il était blême et défait. La dame semblait encore les surpasser en constance. Car elle n'était aucunement changée de visage , mais, assise dessus le tombereau, montrait une face vermeille et d'une excellente beauté. Étant arrivés à la place Maubert, lieu de leur mort, avec cette constance, ils furent brûlés, Clinet et Gravelle vifs : la dame étranglée, après avoir été flamboyée aux pieds et au visage. Ce triomphe fut admirable , car satan semblait à son escient avoir voulu assaillir tout d'un coup, et l'inconstance coutumière de la jeunesse trop désireuse de la vie de ce monde en Gravelle , et la débilité de la vieillesse en Clinet, et l'infirmité de la femme délicate en la dame : mais Dieu montra quelle est la force de sa puissance à rassurer la jeunesse, et à lui faire oublier cette terre d'ici ; à renforcer la vieillesse , pour la faire combattre contre tous lestourmens ; et à changer l'imbécilité de la femme en un courage plus que héroïque , pour vaincre , selon qu'il lui plait opérer en ses élus. Les juges non saoulés du sang des trois premiers, en tirèrent encore deux autres à la mort, le 2 d'octobre. L'un était Nicolas le Cène, médecin natif de saint Pierre sur Dive, près de Lizieux en Normandie , lequel ne faisait que d'arriver à Paris , quand le jour même on l'avertit de l'assemblée qui se faisait en la rue saint Jacques. Et comme il ne désirait autre chose que d'ouïr la parole de Dieu , il s'y en vint encore tout botté. Là, étant appréhendé avec les autres , il soutint jusques à la mort la vérité de l'évangile.

L'autre s'appelait Pierre Gabart, âgé d'environ trente ans , natif de Saint-Georges près de Montaigu, en Poitou, solliciteur de procès : la constance duquel fut d'un grand fruit aux autres prisonniers. Car étant mis avec une grande bande d'écoliers au petit Châtelet, et voyant que , pour passe-temps , ils s'amusaient à parler de la philosophie : Non , non , dit-il, il faut que toutes ces choses mondaines soient oubliées ; regardons comment nous pourrons soutenir la vérité céleste de notre Dieu : nous sommes ici à la défense du royaume de notre Seigneur Jésus-Christ. Là dessus il commença à les enseigner comment ils avaient à répondre sur chaque point ; si bien qu'au rapport de ceux de la compagnie , il semblait que jamais il n'eût fait autre chose que pratiquer l'instruction de théologie , encore qu'il ne fût de lettres. Étant mis depuis à part au cachot le plus fâcheux , nommé *Fin d'aise*, plein d'ordures et de bêtes , ne cessait pourtant de chanter psaumes , et criait à pleine voix consolations de la parole de Dieu, pour être entendu des autres. Il avait un neveu jeune enfant, prisonnier aussi en un autre cachot prochain ; il trouva manière de savoir ce qu'il avait dit aux juges : l'enfant lui répondit qu'on l'avait contraint de faire quelque révérence à un crucifix peint ; lui indigné : mauvais garçon , dit-il, ne t'ai-je pas appris les commandemens de Dieu ? ne sais-tu pas qu'il est dit : Tu ne te feras image taillée ? etc. Et commença d'exposer ce commandement si haut , qu'il était entendu de bien loin. Ces deux personnages, maintenant de telle constance la vraie doctrine , furent condamnés à la mort par les commissaires délégués de la cour , et de la torture menés à la chapelle , là où se présentèrent des prêtres , qu'ils repoussèrent ; et furent



ng temps en prières, chantant  
mes, et louant Dieu. Après di-  
eure de l'exécution venue, on  
que la cour entendait, s'ils les  
aient dédire, qu'ils seraient  
s, sinon, brûlés vifs, et au-  
s langues coupées. Eux délibé-  
souffrir tous tourmens pour  
seigneur Jésus-Christ, présen-  
volontairement leurs langues  
reau. Gabart commença à gé-  
quoi il n'avait plus de pouvoir  
Dieu de sa langue; Cène le  
t de la tête. En cet état, depuis  
ergerie, ils furent trainés de-  
s tombereaux jusques au fau-  
aint Germain, en la place du  
Le peuple furieux les poursui-  
e toutes sortes d'injures et  
mes, et voulait en faire l'exé-  
malgré le bourreau; tellement  
ut une mort la plus cruelle du  
à l'occasion du vent qui empor-  
omme par fois de dessous eux.  
furent longuement tenus en  
petit feu, et avaient les parties  
ontes brûlées que le haut n'était  
core offensé. Toutefois pour le  
it ils ne laissèrent point, la vue  
vers le ciel, de montrer témoi-  
infinis de leur foi et constance.  
même feu plusieurs bibles, nou-  
stamens, et autres livres saints,  
rûlés. Là dessus quelques-uns  
s des prisonniers, craignant la  
de ces juges, présentèrent  
le récusation contre eux, de-  
t autres commissaires. Cela  
quelque peu les procédures :  
le roi en étant averti, par  
atentes données à St.-Germain-  
e, du 7 d'octobre, commanda  
sations être mises à néant, et  
ssât outre en la procédure des  
tous autres procès et affaires  
s et postposées, sur peine de  
les jugemens; et que les prési-

dens eussent la charge de choisir tels  
conseillers que bon leur semblerait,  
pour suppléer au défaut des autres qui  
seraient absens : et puisqu'il y avait  
certain empêchement qui mettait hors  
de connaissance de cause le lieutenant,  
et lui ôtait l'instruction des procès,  
qu'ils choisissent de la cour ou du  
Châtelet, instructeurs tels qu'ils vou-  
draient; que son solliciteur (car le roi  
en avait un à part) fût reçu substitut  
du procureur du roi, pour faire la  
poursuite, le procureur général nom-  
mé Brulart étant mort en ce temps  
grand adversaire de ceux de la religi-  
on : combien qu'on ait entendu que,  
lors de sa mort, il tint ces propos : qu'il  
craignait qu'on fit tort à ces pauvres  
gens; que les dogmatisans, pertinax  
et sacramentaires fussent jugés, tou-  
tefois qu'on ne passât point jusques à  
l'exécution d'iceux avant que l'en aver-  
tir. Ces lettres allumèrent encore le feu  
de plus fort, avec ce que les juges  
étaient bien indignés d'avoir été repro-  
chés. Ceux sur lesquels la rage tomba  
furent deux jeunes hommes, l'un âgé  
de dix-neuf à vingt ans, natif d'Asto-  
fort en Condonnois, nommé François  
Rebeziers; l'autre n'étant guères plus  
âgé, et natif de la ville d'Oléron en  
Béarn, nommé Frédéric d'Anville,  
tous deux écoliers étudiant à Paris.  
Combien vaillamment ils se sont portés  
en cette jeunesse, soutenant la querelle  
de notre Seigneur Jésus-Christ; quelle  
confession ils ont faite, quelles dispu-  
tes ils ont eues avec les docteurs de  
Sorbonne, leurs lettres et confessions  
contenues au livre des martyrs en por-  
tent témoignage à tout le monde. L'in-  
tention des juges était de les envoyer  
ainsi les uns après les autres à la mort,  
et y avait déjà les procès de douze ou  
treize prêts à juger; mais une demoi-  
selle (qui était aussi prisonnière) pré-  
senta des causes de récusation contre



les commissaires , et par ce moyen furent ces procédures , si après et déréglées , arrêtées pour un temps , pendant qu'on était après à les vider. Dieu aussi suscita un autre moyen pour rompre ce coup jusques au mois de juillet suivant. Car les nouvelles de cette persécution étant venues jusques aux nations étrangères, les cantons fidèles des Suisses, qui ont embrassé l'évangile, vers lesquels furent envoyés de Genève M. Guillaume Farel, Jean Bude et Théodore de Bèze, envoyèrent leurs ambassadeurs vers le roi, pour faire remontrances et supplications pour les prisonniers. Au même instant arrivèrent aussi lettres de la part du comte Palatin, premier électeur, tendants à même fin : tellement que le roi, sollicité de cette sorte, et voyant le besoin qu'il avait du secours des étrangers, accorda qu'on procédât plus doucement en ces affaires. Ainsi le feu cessa pour quelque temps, et depuis la venue des ambassadeurs on commença à procéder par élargissemens. Plusieurs furent envoyés aux monastères, principalement les plus jeunes des écoliers, desquels les uns se laissèrent détourner, les autres, n'étant pas étroitement serrés, échappèrent. La plupart furent renvoyés devant l'official pour y faire abjuration, et recevoir l'absolution ordinaire. Car les juges, se voyant les mains en quelque sorte liées, pour ne les envoyer au feu, usèrent de ce moyen pour s'en débarrasser : plusieurs lâches et craintifs ne se soucièrent pas beaucoup d'obéir à cela, les autres usèrent de confessions ambiguës. Quoiqu'il en soit, il y eut de grandes infirmités en beaucoup. Il y en eut aussi qui aimèrent mieux mourir entre les puantises et détresses des prisons, ayant toujours persévéré constamment ; entre lesquels il y eut deux jeunes enfans de singulière vertu, à

savoir, René du Seau, natif de Saintonge, lequel, du temps de son ignorance, était en telle disette, qu'il faisait métier de chanter des *Salve Regina*, qu'on appelle, aux coins des rues : mais Dieu, de laquelle vertu est toujours admirable en la vocation des siens, les prenant souvent lorsqu'ils semblent du tout perdus, l'avait si bien retiré, qu'en peu de temps il embrassa Jésus-Christ pour son vrai salut ; si bien que jamais l'assurance n'en a pu être effacée en lui par quelque tourment qu'il ait souffert aux prisons. L'autre se nommait Jean Almaric, natif de Luc en Provence, lequel déjà tirant à la mort, et ne se pouvant soutenir qu'à grand peine, quand on l'appela pour aller devant les commissaires du parlement, commença à reprendre ses forces, et, s'en allant tout délibéré à la Tournelle, parla si franchement qu'on ne l'estimait point malade, et disait qu'il ne sentait aucune douleur pendant qu'il était là, et peu après décéda en son cachot.

L'église de Sens avait un grand ennemi entre les autres, à savoir Robert Hemard, lieutenant criminel, lequel fit tant, qu'ayant surpris Nicolas Guiotet, natif de Neuville sous Gié, le condamna à être brûlé, comme il le fut en très grande constance, n'ayant même voulu appeler de la sentence. Ce nonobstant on ne laissa de s'assembler, et furent dès-lors élus par l'assemblée deux personnages de bon témoignage, tant pour lire l'Écriture sainte et faire les prières en l'assemblée, que pour recueillir les aumônes. Mais Hemard d'autre côté était comme un loup, attrapant tant de brebis qu'il pouvait ; de sorte qu'environ la persécution émue à Paris, dont nous avons parlé ci-dessus, il en condamna trois au feu ; l'un desquels nommé George Tardif, renvoyé de Paris, où il avait appelé, fut

ens, avec une très grande édile plusieurs : les deux autres, quels était libraire, surpris livres, et l'autre charpentier étier, furent exécutés à Paris; fut aussi au même temps un Jean Caillou de Tours: renvoyé, fut brûlé à Tours; et un Nicolas, ayant été accusé par le père à la duchesse douaiguisse, demeurant à Joinville, ennemie de la religion, renvoyé de Paris au dit Joinville; en cette dame eut son passe-le voir flamber à son appétit, confessant Jésus-Christ jusqu'à en soupir.

au parlement de Bordeaux, nous vu le grand ouvrage que faisaient Hamelin en Saintonge, à présent en l'île d'Allevert; de ce, ne pouvant suffire à cette, il demanda de l'aide à l'église, qui leur envoya un nommé Mazières, autrement de la lune homme, mais de grande ayant été chassé de Bordeaux, Monier et Cazes y furent exécutés. Ces nouvelles rapportées à de Saintes, il se prépara à courir avec le sénéchal, les maréchaux, et autres de la de quoi Hamelin suffisamment ne voulut jamais abandonner l'apeau, quoiqu'il en fût requis quelques uns. Ce néanmoins, par l'importunité de ses amis, il alla en la maison du sieur de Pirs de Rossillon, là où étant ne trouvé, il alla au devant qui le cherchaient, les saluant avec une face joyeuse, et parla à lui le saisirent, d'une telle véhémence plusieurs se prirent à larmes et pour certain se fussent sans lui rien faire, sans un de l'empaignie, qui leur remontra

qu'ils étaient tous perdus s'ils le laissaient. Cependant l'évêque arrivant en Allevert, se porta comme s'ensuit. Étant reçu avec la croix et la bannière, la première chose qu'il fit, ce fut d'embrasser à deux bras étendus un crucifix, qui était au bout d'un bâton, disant tout haut: *salve Redemptor mundi*, quelques uns de sa suite même s'en prirent à rire, disant assez haut, qu'il pensait peut-être embrasser quelque autre chose; d'autre part chacun le connaissait pour un homme gardant très mal le vœu de chasteté. Mais ce rire ne fut pas commun à tous. Car à grand'peine fut il arrivé qu'il commença de tourmenter à outrance tous ceux qui avaient ouï la prédication de Hamelin, lesquels il épouvanta tellement, que tous ceux qui comparurent, abjurèrent, excepté un nommé Jean Baudouin procureur: même il fit tant, qu'un nommé Jean du Vaux consentit que son enfant fut rebaptisé, étant arraché d'entre les mains de sa mère y contredisant de tout son pouvoir. Et quoique cet acte fut contre la parole de Dieu, et contre les propres canons et décrets avoués par l'église romaine, si est-ce que l'évêque même en fut le parrain, pour faire valoir le mystère, et voulut que Renée d'Angliers, demoiselle de Fouilleux, en fût marraine. Mais peu de jours après l'enfant premièrement, et puis la mère moururent, qui donna à penser à beaucoup de gens. Huit jours après tous les officiers de la châtellenie d'Allevert, pour n'avoir empêché ni saisi Hamelin, eurent ajournement personnel, auquel comparaisant, furent constitués prisonniers, et condamnés à grosses amendes, avec inhibitions de ne jamais conniver en tel cas.

Au même temps Mazières, duquel nous avons parlé, venant de Paris en Allevert arriva à Saintes, là où enten-

dant ce qui était advenu, tant s'en fallut qu'il en fût étonné, qu'au contraire allant droit trouver en prison Hamelin, en présence du geôlier et de tous les prisonniers, tout étonnés, il le consola et fortifia grandement, sans qu'aucun le retint ni endommageât de fait ou de parole. De là désirant aller en Allevert, pour recueillir les brebis effarouchées, il eut si maigre réponse des uns, et fut si fort prié des autres de s'en déporter pour cette heure là, qu'il s'achemina vers Bordeaux; et, passant à Pons, y assembla quelque petit nombre de gens en la maison de Vincent Mathieu châtelain, en quoi la providence de Dieu se montra merveilleuse, se servant de l'infirmité des uns pour redresser les autres. Car ceux de Saintes ne tardèrent guère d'envoyer après lui, le priant de retourner à Saintes, et y séjourner quelque temps; ce qu'il fit avec un fruit merveilleux. Quant à Hamelin, les officiers, admirants sa vertu, et convaincus en leurs consciences, avaient horreur de le condamner à la mort, et même eussent désiré que quelqu'un lui eût ouvert les prisons; mais lui au contraire n'y voulait aucunement entendre, disant avoir regret d'en être une fois sorti par ce chemin, sans avoir fait confession de sa foi, où Dieu l'avait appelé. Ainsi donc, pour s'en décharger comme ils pourraient, ils l'envoyèrent à Bordeaux, c'est-à-dire à la boucherie très cruelle, là où ce saint martyr finit heureusement ses jours, édifiant encore plus de gens par sa mort, qu'il n'avait fait en sa vie. Car, entr'autres ceux d'Allevert et de Saintes, ayant témoignage de cette constance, furent merveilleusement fortifiés. Un prêtre qui avait été son hôte à Saintes, et instruit par lui en l'évangile, ayant été fait prisonnier et mené avec lui à Bordeaux, ne mit guères à se dédire; ce

qu'entendant Hamelin poussé de l'Esprit de Dieu, voire prophétique, après l'avoir aigrement repris, lui dit entre autres ces mots : Ta vie n'en sera pas plus longue, et mourras avant moi, mais ce ne sera pour la cause de Dieu, qui te fera servir d'exemple à tous les apostats. Il n'eut pas plutôt achevé cette parole, que le prêtre sortant de la prison après avoir abjuré, fut tué par deux gentilshommes, qui avaient de long-temps querelle contre lui. Or plusieurs, même auparavant adversaires, entrèrent en l'église par ce moyen. Chacun donc commença à se réveiller, et Dieu envoya de plus d'autre côté surcroit de bons ouvriers, entre lesquels n'est à oublier un nommé Charles de Clermont, autrement dit de la Fontaine, lequel se trouvant à la Rochelle, et poussé d'une bonne et sainte affection, commença secrètement de manifester les abus à quelque petit nombre, ce qui servit puis après de semence à cette église : puis, s'étant transporté à Saintes, il s'arrêta quelque temps avec le susdit André Mazières, faisant tous deux un merveilleux devoir jour et nuit, tant en la ville de Saintes, qu'aux autres villes de la province, et par quelques maisons de gentilshommes, selon que Dieu leur faisait ouverture. Le parlement de Dijon eut ensemble pour prisonniers cette même année Philippe Cène, de saint Pierre sur Dive, au pays de Normandie, et un nommé Jacques, son compagnon, surpris à Dijon en passant; auxquels fut adjoint puis après un nommé Archambaut Seraphon, mercier de la Molsière en Bazadois, surpris à Aussonne, ville frontière, pour avoir été visité au passage, et trouvé saisi de lettres de quelques écoliers de Paris, adressées à Genève, où tous ces trois étaient demeurans. Tôt après eux, un nommé Nicolas du Rousseau, homme doux et d'excellente

rocato à Paris, et surveillant de qui l'avait envoyé à l'église de pour demander d'être secouru ministre, fut aussi arrêté à le, et de là mené à Dijon, et aux trois précédens prisonniers. des Galars, alors ministre de, et prêté pour un temps à le Paris, où il arriva quelques ant la persécution de la rue Jacques, était aussi avec lui, chappa, n'étant rien trouvé en te, au lieu que du Rousseau, avis de ses amis, s'était chargé et de lettres. Tant y a que la ace de Dieu gouverna tout ce nt été les deux premiers pri- tellement fortifiés par les deux, qu'ayant auparavant été injurer, ils furent retirés comme nes des enfers, pour confesser hrist jusques à la mort, qu'ils nt constamment. Archambaut it en pareille constance ; et, du Rousseau, après avoir très ment combattu, il mourut fina- en prison, le corps duquel fut ès mis en cendre en la place e, afin que la mort survenue vat de la couronne des martyrs. glises des vallées du Piémont, d'Angrongne, Lucerne, Saint, et autres pays habités de temps orial par une partie de ceux ient restés de la persécution essée contre ceux qu'on a ap- lbigeois et Vaudois, encore n'eussent été compris en la exercée contre Cabrières, et olleurs confrères, pour être du du parlement de Turin, et que les guerres entre le roi et l'em- Charles, soutenant la querelle de Savoie son beau-frère, ils été un peu épargnés sous verneurs de Piémont, ne lais- toutefois d'être rudement assail-

lis dès l'an 1555, principalement étant le parlement sollicité par quelques gentilshommes du val saint Martin ; mais ayant persisté courageusement, et toutefois en toute modestie, étant aussi intervenuel'intercession des princes protestans et des quatre cantons évangéliques de la Suisse, Dieu les a toujours maintenus, encore qu'ils aient publiquement et ouvertement fait profession de la religion, avec entière exercice d'icelle, étant intervenus plusieurs étranges jugemens de Dieu sur leurs principaux persécuteurs : comme entre autres sur un nommé Jean Martin Tronbault, de Briqueras près d'Angrongne, lequel, s'étant vanté de couper le nez au ministre d'Angrongne, fut tôt après assailli d'un loup enragé, qui lui mangea le nez, dont il mourut enragé, chose connue notoirement partout le pays. Ce néanmoins en l'année 1557, au mois de février, Nicolas Sertoire, natif de Quiers, fut pris et brûlé le 4 de mai, en la ville d'Augste, nonobstant l'intercession des seigneurs de Berne, ayant écrit en sa faveur pour avoir été icelui Sertoire leur écolier à Lausanne.

L'an 1558, le 8 janvier, la ville de Calais ayant été reprise sur les Anglais par composition, sous la conduite du duc de Guise retourné d'Italie, le roi ayant repris courage (comme à la vérité c'était une très belle et grande conquête), le cardinal reprenant ses premiers errement touchant l'édit de l'inquisition refusé par le parlement, fit tant que le roi, séant en personne audit parlement, le fit publier de pleine autorité, le 9 dudit mois ; tellement qu'il semblait que tout ce qui avait été octroyé à l'intercession du comte Palatin et des Suisses, l'année précédente, étant venu à néant, il ne restait plus que l'exécution de ce pernicieux conseil. Mais Dieu y pourvut de terrible

façon, et en beaucoup de sortes, comme il sera dit ci-après ; et tant s'en fallut que les églises commencées en diminuassent, qu'au contraire plusieurs s'élevèrent, qui n'avaient pu jusques alors avoir le ministère dressé.

Premièrement donc il advint en ce temps là, qu'un nommé Jean de Gannes, dit Rochemont, d'auprès de Senlis, passant par Troies avec quelques balles de livres de la religion, fut saisi et mené aux prisons, mais de telle sorte, que, par une admirable providence de Dieu, elles servirent comme d'un temple pour y prêcher en toute assurance, le prisonnier n'étant aucunement resserré ; et qui plus est (nonobstant toutes les poursuites tant de Nicolas Jaquinot apostat, lieutenant criminel, que de Philippe Belin, lieutenant particulier, et qui maniait les affaires de la duchesse de Valentinois) étant visité ouvertement par hommes et femmes, tellement que l'œuvre de Dieu s'avança merveilleusement par ce moyen. Finalement (nonobstant les crieries désespérées du cordelier apostat Morel, dont mention a été faite ci-dessus en l'histoire de l'an 1547) ayant été dit par arrêt de la cour du parlement, qu'il serait mené à Senlis, où il avait appelé, comme en étant natif : ceux qui le menaient lui donnèrent congé par les chemins. Tôt après, à savoir au commencement de juillet 1558. le Maçon, autrement dit la Rivière, par lequel nous avons dit l'église de Paris avoir été dressée, d'où aussi il était pour lors ministre, retournant de Genève, et passant par Troies, fut requis par ceux de la religion de leur faire quelque exhortation. Il les trouva si bien préparés, et de plus leur donna tel courage, que dès lors ils délibérèrent de servir Dieu à bon escient. Pour cet effet donc leur fut envoyé de l'église de Paris, un jeune

homme âgé d'environ vingt-trois ans, natif d'Angoulême, nommé Girard de Courlieu, mais déjà bien versé dans les lettres divines et humaines, et de vie sincère et entière ; lequel ne mit guère de temps à dresser l'église, faisant procéder à l'élection des surveillans et diacres : de sorte que tout étant rangé, l'église multiplia grandement, tant en la ville que dans les villages circonvoisins, et s'accrut merveilleusement par l'espace d'un an ou plus, sans qu'aucune assemblée fût découverte par les ennemis, combien qu'il s'en fit quatre et cinq par tant de nuit que de jour.

D'autre part, Dieu travaillait en Guyenne, faisant profiter ce qui avait été semé à Saintes, et en l'île d'Allevvert. En ce temps donc Pierre Richer, retournant de l'Amérique, où il avait beaucoup souffert sous la tyrannie de Villegagon très méchant et très malheureux apostat, vint à la Rochelle, où il trouva environ cinquante personnes, qui avaient été assemblés au Seigneur par le ministère de de la Fontaine et de la Place, desquels nous avons parlé en l'histoire de l'année précédente : lequel petit troupeau il fortifia tellement en peu de temps, qu'un consistoire avec le reste de la discipline ecclésiastique, y fut établi ; et fut ce premier commencement tellement favorisé de Dieu, qu'en peu de temps une bonne partie de la ville se rangea à l'église du Seigneur, abandonnant les superstitions de l'église romaine, se préparant dès lors le Seigneur cette place, pour lui faire soutenir quelque jour les plus durs efforts de ses adversaires.

Le pape et les siens ne travaillaient pas moins d'autre côté à ruiner tout ce que les serviteurs de Dieu pouvaient bâtir, d'autant qu'il semblait bien qu'étant reçu au parlement l'édit de l'inquisition, et le roi faisant son comp- et que l'empereur son ennemi n'était

dre pour cette année là, que la nation se renouvellerait plus forte qu'auparavant; mais Dieu montra sa manière accoutumée, qu'il n'y eût ni force ni ruse qui puisse rien valoir contre de lui. Car au lieu qu'autant il n'y avait quasi que les Français osassent embrasser Jésus-Christ sa croix, Dieu en suscita trois grands du royaume pour s'en charger à savoir, Antoine de Bourbon Navarre, Louis de Bourbon le Condé son frère, et François de Guise sieur d'Andelot, frère de l'amiral de France, prisonnier aux Pays-Bas, depuis la prise de Saint-Quentin, en laquelle il fut aussi gagné au Seigneur, et fit un jour instrument d'église. Quant au roi de Navarre, qui fut instruit en quelque manière par les Français, comme nous l'avons vu ci-dessus, et étant venu visiter le roi à Fontenay, après la prise de Calais, resta à Paris, prit courage jusques à aller en quelques assemblées par lesquelles on se batoit de basse condition. Qui plus tard advenu que deux ministres de France furent surpris en leur chambre, l'un desquels fut lâché par les sergens, et l'autre eut quelques écus en la main, nommé Antoine de Chandieu, comme nous avons parlé, fut emprisonné au Châtelet, ce roi alla lui-même en prison l'avouer de sa maison, et fut relâché sain et sauf. Aussi eut été le roi de Navarre dommageable à l'église de France par la perte d'un tel personnage, qui n'eût tant servi. Et plût à Dieu que nous eussions eu toujours un même courage, d'autre part le prince de Condé, le duc de Roannefort sa belle-mère, le duc de Roannefort sa femme, prirent les matières à cœur, profitant de la parole de Dieu à bon escient, et les bons et grands effets l'ont prouvé depuis. Le sieur d'Andelot,

qui était d'un courage ardent, se résolut dès-lors de faire encore mieux, requérant à l'église de Paris que le sieur nommé Gaspard Carmel, dit Fleury, qui avait été envoyé de Neufchâtel en Suisse à Paris, pour aider à l'œuvre du Seigneur, lui fût prêté pour l'accompagner en ses terres de Bretagne, où il avait de grands biens de par Claude de Rieux sa femme; auquel voyage il fit prêcher publiquement l'évangile, comme il a été dit ci-dessus. Cela fut déjà un moyen d'arrêter un peu les desseins du cardinal touchant l'exécution de son inquisition, en quoi servit encore davantage l'ambassade des principaux princes d'Allemagne, à savoir, du comte Palatin, du duc de Saxe, du marquis de Brandebourg, tous trois électeurs ensemble, du duc des Deux Ponts, et du duc de Wurtemberg, avec bonnes lettres pleines de saintes remontrances insérées au livre des martyrs, en date du 19 de mars au dit an; auxquels princes fut faite gracieuse réponse, pour ce qu'on craignait de les offenser en une telle saison. Ainsi donc se multipliait l'assemblée de jour en jour à Paris, où il advint que quelques-uns étant au Pré aux Clercs, lieu public de l'université, commencèrent à chanter les psaumes; ce qu'étant entendu, grand nombre de ceux qui se promenaient et s'exerçaient à divers jeux, se joignirent à cette musique, les uns pour la nouveauté, les autres pour chanter avec ceux qui avaient commencé. Cela fut continué pendant quelques jours en très grande compagnie, où se trouvèrent, le roi de Navarre même, avec plusieurs seigneurs et gentilshommes, tant français que d'autres nations, se trouvant là et chantant les premiers: et combien qu'en grande multitude se trouve volontiers confusion, toutefois il y avait un tel accord et telle révérence, que



chacun des assistans en était ravi, voire ceux qui ne pouvaient chanter ; et même les plus ignorans étaient montés sur les murailles et places d'alentour, pour ouïr ce chant, rendant témoignage que c'était à tort qu'une chose si bonne était défendue. Cependant les adversaires de la religion, pensant que tout s'en allait être perdu pour eux, accoururent vers le roi, qui étoit à son camp à Amiens, et lui font entendre que les luthériens avaient ému sédition en la ville de Paris, prêts de jeter sa majesté hors la possession d'icelle ; qu'ils se trouvaient en troupe innumérable, équipés de pistolets et autres armes, pour conjurer contre lui ; qu'il y pourvoie s'il ne veut que l'église soit abattue, et que son sceptre lui soit ôté. Voilà leur rapport, combien qu'il n'y eût aucune marque de sédition. Car on chantait là en toute simplicité : même les psaumes qui étaient pour la prospérité du roi et de son royaume, étaient toujours chantés les premiers, et n'y avait que les gentilshommes qui portaient leurs épées, comme ils avaient accoutumé. Toutefois le roi manda, que inhibition fut faite de ne plus chanter en telle assemblée, et fut Bertrand, cardinal et garde des sceaux, envoyé pour informer contre ceux qui s'y étaient trouvés, avec défenses de ne se trouver audit Pré, qui ne voudrait être puni comme séditieux. Ceux qui avaient la conduite de l'église, voyant que le roi tirait soupçon de sédition contre sa majesté de telles assemblées publiques, même que l'ordonnance était fondée sur le crime de conjuration, pour ôter toutes occasions de mal penser d'eux, avertirent leurs gens de ne se plus trouver là en telle troupe, s'ils voulaient chanter qu'ils le fissent en leurs maisons. Nonobstant cela le garde des sceaux passa outre, et en fit emprisonner plusieurs, qui toutefois furent re-

lâchés, pour ce que la cause de l'emprisonnement ne sembla suffisante. Mais les prédicateurs voyant que le roi leur tenait la main, s'échauffèrent en chair, et donnaient permission de tuer le premier luthérien qui serait rencontré ; ce qui fut cause de grandes insolences, de sorte qu'un pauvre homme de l'église romaine, accusé d'être luthérien, fut laissé pour mort à Saint-Eustache, et fut la cour bien empêchée de réprimer tels meurtres.

Or, sur le commencement du mois de mai, nouvelles vinrent au roi que le sieur d'Andelot avait fait prêcher ordinairement en chambre, à huis ouverts, par tout le pays de Bretagne, et le long de la rivière de Loire, où il avait passé ; et qu'à Paris on s'assemblait, comme dit à être, tous les soirs au Pré aux Clercs de cinq à six mille personnes. De quoi averti, ledit sieur d'Andelot se retira vers le roi, auquel il parla en présence de peu de gens, entre lesquels était le cardinal de Lorraine. Le roi en premier lieu lui remontra (comme ledit sieur d'Andelot l'a depuis récité), la nourriture qu'il avait prise avec lui, l'amour et grande affection qu'il lui avait toujours portée et portait : que pour cette cause il n'attendait rien moins de lui qu'un révoltement de la religion de son prince, pour adhérer à une nouvelle opinion ; et sur ce le chargea de quatre choses : l'une, d'avoir fait prêcher doctrine nouvelle, l'autre, d'avoir été au Pré aux Clercs, la troisième, que monsieur de Guise lui avait dit qu'il n'allait plus à la messe, et qu'on ne l'y avait vu en tout le voyage de Calais, la quatrième, qu'il avait envoyé des livres de Genève à l'amiral son frère. A cela il répondit en ces termes ou semblables : Sire, l'obligation que j'ai à votre majesté pour vos bienfaits et honneurs, m'a tellement asservi, que je n'ai épargné pour votre service, par infinies fois,



ni biens, et ne suis ni ne  
mais las de continuer tant que  
à vie au corps, y étant naturel-  
obligé. Vous ne trouverez aussi  
, s'il vous plait, si après avoir  
à devoir à votre service, je  
e à chercher mon salut, et si à  
j'emploie le reste de mon

doctrine que je confesse avoir  
cher, est sainte et bonne, et  
le vieux et nouveau testament,  
l'écrit des anciens conciles, et de  
la même église, et est celle que  
les pères ont tenue et crue. Il ne se  
a point que j'aie été au Pré aux  
comme l'on m'accuse. Que si j'y  
étais, je ne penserais pour cela  
rien fait contre Dieu, ni contre  
votre majesté, pour autant que je me  
suis diligentement, et ai trouvé  
l'y avait rien chanté que les  
psalms de David, et prié Dieu en ce  
dangereux d'apaiser son ire con-  
sue, et nous donner une bonne  
et aussi de vous maintenir, sire,  
ma prospérité. Je confesse qu'il  
a long-temps que je n'ai été à  
Paris, et ne l'ai fait à la légère,  
mais en avoir pris l'avis et conseil  
des savans de votre royaume. Que  
votre majesté s'était étudiée à s'en-  
tendre de la vérité (office qui vous  
est) vous n'en pourriez assez  
bien magnifier la bonté de Dieu,  
m'a tellement ôté le voile d'igno-  
rance que je m'assure avec sa grâce  
d'y aller. J'ai aussi envoyé  
une lettre à monsieur l'amiral mon frère,  
pour sa consolation, et propre pour le  
passer en l'ennui de sa prison adve-  
nant votre service. Par ainsi, sire,  
je supplie de laisser ma conscience  
, et vous servir du corps et des  
biens qui sont dû tout vôtre. — Le roi  
fut fort étrange ce propos, com-  
me aussi le cardinal, qui ne faillit à

cette occasion qu'il épiait, et prit la  
parole pour le roi, lui disant qu'il  
pensait bien à ce qu'il disait, comme  
celui qui était en très mauvais train. Il  
lui répondit : je suis très certain de ma  
doctrine, et vous savez mieux que vous  
ne dites, monsieur le cardinal, j'en  
appelle votre conscience à témoin,  
si vous n'avez ci-devant favorisé cette  
sainte doctrine ; mais les honneurs et  
les ambitions vous en ont du tout dé-  
tourné, voire jusques à persécuter les  
membres de Jésus-Christ. Le roi se  
fâcha doublement, et lui dit : je ne  
vous avais pas donné cet ordre (lui  
montrant celui qu'il avait au cou) pour  
en user ainsi, car vous avez juré et  
promis d'aller à la messe, et suivre ma  
religion. Il répondit : je ne savais pas ce  
que c'était d'être chrétien, et ne l'eusse  
accepté à cette condition, si Dieu m'eût  
eu touché comme il a fait à présent.  
Alors le roi lui ayant commandé de sor-  
tir il fut arrêté par des archers de la  
garde, et mené à Melun, où il se porta  
aussi vertueusement comme il avait  
fait devant le roi lui même.

Voyant cela le cardinal, et considé-  
rant de quelle conséquence était la  
constance de cet homme, qui se bérissi-  
sait ainsi contre toutes les menaces ;  
sachant aussi quelle affection le roi  
portait au connétable son compère, et  
oncle dudit sieur d'Andelot, et la ré-  
putation qu'il avait acquise envers tou-  
tes gens de guerre, étant appelé ordi-  
nairement le chevalier sans peur, il ne  
faillit d'essayer un autre moyen, qui  
fut de l'assaillir par sa femme, et de le  
tenter par un docteur de la Sorbonne  
nommé Ruzé, confesseur du roi, hom-  
me stylé à la courtisane et à la sorbo-  
nique ; lesquels tous deux l'un ressem-  
blant à satan, et l'autre, pour ce coup, à  
Ève séduite la première, surent si bien  
faire, que finalement Andelot condes-  
cendit à se retirer de cette prison, après

qu'une messe serait dite en sa présence, sans autre abjuration verbale, et même ne portant pas beaucoup de révérence à la messe ; ce que néanmoins il reconnut depuis avoir fait par grande infirmité, qu'il a toujours condamnée jusques à la mort, et amendée par tous les effets qu'il est possible de désirer. Mais cela ne laissa pas d'être tourné pour lors en grand scandale. Au reste, le train de brûler continua à Paris en la personne de Geoffroy Guérin du Pont-Audemer en Normandie, lequel triompha de la cruauté, non seulement du bourreau ordinaire, mais aussi des maquignons de chevaux, demeurant joignant la place Maubert, qui ne lui laissèrent faire son office. Il ne faut ici oublier qu'au même instant qu'on exécutait ainsi cruellement Guérin, confessant Jésus-Christ, le peuple arracha des mains des bourreaux un meurtrier, qu'on menait pendre en un autre endroit de la ville ; ce qui faisait se souvenir à plusieurs ce qui advint à Jésus-Christ même, quand on le crucifiait en sauvant Barrabas. Outre cela, advinrent certains évidens et notables jugemens de Dieu sur les principaux instrumens des précédentes persécutions. Car Musnier, lieutenant civil, qui avait si bien servi au procès de l'assemblée de la rue Saint-Jacques, convaincu de faussetés, et subornations de témoins contre la comtesse de Senigan, fut par arrêt de la cour dégradé de tous honneurs, condamné à faire amende honorable en divers lieux, et finalement pilorisé aux halles : ce qui fut exécuté avec plus grande réjouissance encore du peuple, que n'avait été grand le passe temps qu'on leur avait donné, menant les hommes, femmes et filles prisonniers, surpris en la rue Saint-Jacques. Un commissaire du Châtelet nommé Bouvot, instrument de ses faussetés lui fit compagnie en cette

ignominie. Ils furent aussi condamnés à certaines grosses amendes pécuniaires, et relégués après le paiement d'icelles à l'île de Ré et d'Oléron. Chacun jugeait que cette justice était plutôt de Dieu que des hommes, qui avaient épargné ces méchantes gens tant qu'ils avaient pu, nonobstant la gravité de leurs crimes, qui se déclaraient par l'exécution des faux-témoins par eux subornés, dont les uns furent pendus, les autres bannis, et autres envoyés aux galères ; n'ayant tenu à eux que cette honorable comtesse de la maison d'Amboise, avec un sien fils, appelé le marquis de Renel, ne fussent envoyés au gibet, accusés d'avoir fait sauver le duc d'Ascot, prisonnier de guerre, duquel ladite dame avait épousé le frère de la noble maison de Croui. Ces amendes leur servirent tellement que Bouvot, par faute de paiement, demeura et mourut misérablement en prison ; Musnier, pour être apparenté de par sa femme, demeura aussi au Châtelet, gagnant beaucoup en consultations, jusques à ce que finalement la comtesse de Senigan, vaincue par importunité, consentit à son élargissement.

Un conseiller, qui avait été des plus criminels contre les susdits prisonniers, mourut d'une façon étrange, criant qu'à tort il avait condamné ceux qui priaient Dieu si bien. La femme d'un autre conseiller, le plus cruel de tous les autres, mourut de mort subite. Autant en advint-il à deux artisans qui allaient des premiers et des plus ardens à la prise de l'assemblée, et à deux de saint Germain des Prés, témoins produits contre la demoiselle de Graveron, lesquels incontinent après entrèrent en telle noise, que l'un tua l'autre.

Les assemblées se faisaient alors à Issoudun en deux parts, environ de neuf à dix heures du soir : et s'accruent grandement jusques à ce qu'au jour

tecote au dit an, pour avoir ouï  
r un psaume en la maison d'un  
Pierre Villerets, il s'émut une  
sédition populaire, en laquelle  
ts blessé, avec trois ou quatre  
, furent pris prisonniers. Mais  
noyen du lieutenant ils sortirent  
s après, et ne purent leurs ad-  
es pour ce coup faire pis, que  
tre au travers des rues de gros-  
bes garnies de clous, pour em-  
le passage de ceux qui s'assem-  
, lesquels toutesfois ne laissè-  
ur cela de poursuivre. Or advint  
ne temps qu'une certaine sœur  
deliers, nommée sœur Thifaine,  
rosse des œuvres de frère Tous-  
lemard, gardien des cordeliers,  
ha le plus secrètement qu'elle  
un petit village nommé La-  
t fut constituée prisonnière,  
té surprises plusieurs lettres  
frère et sœur, et d'autres de leur  
pleines d'impudicité et pail-  
. Les cordeliers irrités de cela  
lquesséditieux, firent monter en  
un certain frère nommé Jacques  
ix, par les sermons duquel le  
ému à sédition, se liguafinale-  
ayant pour chefs les chanoines  
ire, avec Bertrand prévot, juge  
, Robinet avocat du roi, et un  
Archambault, lequel tout le  
de sa jeunesse ayant servi au  
et commis en cette charge plu-  
xactions, finalement avait ache-  
chanoinie de la ville. Ceux ci  
tres choses, dénoncèrent en  
audience, qu'il se faisait plu-  
baptêmes contre les édits du roi,  
préjudice de leurs curés, aux-  
euls il était licite de baptiser en  
aroisses; et pour preuve de ce  
présentèrent les registres qu'eux  
leurs baptêmes. Sur quoi, ayant  
é le procureur du roi, que les-  
registres ne pouvaient faire preu-

ves, étant defectueux, attendu que  
les maisons des chanoines et autres  
prêtres étaient pleines de leurs bâ-  
tards, desquels les noms n'étaient com-  
pris en leurs registres, ils s'en allèrent  
tous confus; néanmoins persévérèrent  
en leur ligue jusques à ce point que le  
19 de mars, jour de Pâques fleuries,  
préchant le cordelier Vernoux, un pau-  
vre homme nommé Claude Gatinois,  
affligé du mal caduc, s'étant écrié en  
tombant soudain, comme s'il avait crié  
contre le prêcheur, fut saisi pour sé-  
ditieux, et tellement traité qu'à grand  
peine leur fut-il arraché vivant, ce  
qu'étant bien avéré sur le champ, fut  
cause qu'on ne passa plus outre pour  
lors.

Antoine Chanorrier dit Desmeren-  
ges, qui avait long-temps servi au minis-  
tère dans les terres de Berne, fut envoyé  
de l'église de Genève à ceux de Blois  
au mois d'avril, à leur requête, pour  
succéder à du Gué, lequel Desmerenges  
trouva l'assemblée en quelque division  
non quant à la doctrine, mais quant à  
la manière de faire qu'avait tenue  
Beupas, faisant jurer solennellement  
ceux qui étaient reçus en l'église, de  
renoncer à jamais à toute la papauté,  
et de ne révéler à homme vivant les as-  
semblées: de laquelle manière de faire,  
comme aussi de ce que les assemblées  
se faisaient seulement de nuit, un cer-  
tain barbier nommé Charlemagne, et  
un sien gendre chirurgien nommé Mau-  
pas, homme de bonnes lettres, s'étant  
offensés, en avaient souvent disputé  
sans aucun fruit avec les susdits Beau-  
pas et du Gué. Mais Dieu fit la grace  
à Desmerenges de leur satisfaire, et  
de ranger l'assemblée: leur ayant re-  
montré comme Beupas avait excédé  
les bornes de sa vocation, ayant baillé  
le serment au lieu d'une simple exhor-  
tation, de laquelle avaient accoutumé  
d'user les ministres, requérant simple-

ment de ceux qui entraient en l'assemblée, de suivre la pure religion et de se soumettre, en cas de faute, à la correction et discipline reçue en l'église, et finalement de ne mettre ses frères en danger, en révélant les assemblées à autres qu'à ceux qu'ils présument être bien affectionnés. Et quant aux assemblées nocturnes et secrètes, il leur remontra, tant par témoignages, que par exemples de la parole de Dieu, que lorsque la religion est ainsi furieusement persécutée, afin de ne mettre les assemblées en danger à bon escient, et pour n'exposer les perles aux chiens et aux pourceaux, il est loisible de s'assembler en secret en temps et lieu opportun. Ainsi donc allait de mieux en mieux l'église de Blois, quand certains esprits frétilans, et tels que S. Paul décrit ceux de Corinthe en sa première épître, ayant ouï parler de Charles d'Albiac, dit du Plessis, (exerçant pour lors le ministère à Tours,) comme ayant le langage plus friand que quelques autres, firent tant que ceux de Tours furent contens de le leur prêter pour trois mois, en leur envoyant Desmerenges en sa place; lequel, pour éviter plus grand mal, et afin qu'il ne semblât qu'il y eût quelque rivalité entre du Plessis et lui, fut content (à son regret toutesfois pour la conséquence de ce mauvais exemple) d'obéir à cet échange. Mais il en advint ce qu'il en prédit. Car du Plessis étant en mauvais ménage avec sa femme, qui ne vécut guères avec lui à Blois, tâcha d'avoir en mariage une fille d'un avocat de Blois, de la religion romaine, avec telle indiscretion que le père en fut jusques au conseil du roi, dont il faillit survenir un grand mal, et fut contraint du Plessis de se retirer à Marchenoir, dont bientôt après il fut rappelé de Tours, ayant à grand peine fait six exhortations dans Blois, tout le

temps qu'il y fut; et Desmerenges retourna à Blois. En la même année, sur la fin du mois de juin, ceux de la religion, retournant de l'exhortation faite au lieu appelé les Bandes, qui sont vers les tuileries de Blois, entre onze et douze heures de minuit, un grand brandon de feu cheminait fort bellement, et tirant par dessus eux vers la ville leur éclaira une bonne partie du chemin, jusques à ce qu'étant sur la haute tour du pont, il se perdit: et fut vu cela non seulement de l'assemblée s'en retournant, mais aussi de plusieurs de la ville, qui se levèrent de leurs lits voyant une telle clarté. Dieu sait si telles choses portent quelque présage quand il lui plait, mais tant y a, que grandes calamités advinrent puis après en cette église: le 25 d'août, peu s'en fallut que par le moyen de quelques séditeux du faubourg de Bourneuf, n'advint une grande émotion, étant ceux-ci furieusement entrés en la maison du portier de la porte Chartraine, qui était de la religion, sous couleur qu'ils disaient leur avoir montré le derrière par une fenêtre qui est entre deux tours, regardant sur le faubourg. Et combien que la fausseté se montrât de soi-même par la situation de la fenêtre, et pour ce que le seul portier et sa femme furent trouvés dans leur chambre auprès du feu, si est ce qu'il fut trainé en prison, et peu s'en fallut qu'il n'en advint beaucoup de mal.

L'église allait son train à Tours assez paisiblement, quand cette année 1558, un certain mercier étant mort en la paroisse Sainte Croix, sans avoir rien ordonné pour les prêtres, ni pour ses funérailles, combien qu'il ne fût de la religion, il advint qu'ainsi qu'on le portait en terre en grand silence, et selon son ordonnance testamentaire, un certain Marin Grasseteau, barbier de son état, avec le chapelain du curé, et un

qu'on appelait Aimé, ayant  
 ar et poser le corps à terre,  
 ier le tirant hors du cercueil,  
 de son marteau un tel coup  
 3, qu'il en fit sortir la cer-  
 is le jetèrent hors du cime-  
 n Bourgeau président à Tours  
 endu cette esclandre, y accou-  
 nnant ordre en premier lieu,  
 rps fut enterré dans le tem-  
 3, avec commandement au  
 nir les portes bien closes sous  
 il en répondrait, après bonne  
 nce de cause, condamna les  
 faire amende honorable,  
 rrurier à être pendu et étran-  
 lieu; laquelle sentence étant  
 e par arrêt de la cour du par-  
 e Paris, le serrurier échappa  
 n en sa personne, étant mort  
 à S. Laurent des eaux: mais  
 e ne laissa puis après d'être  
 quant à lui par effigie, et per-  
 ient quant aux deux autres,  
 t tous les dépens sur Marin,  
 que lui seul avait de quoi

e d'Angers ayant été extrême-  
 rescée quasi l'espace de deux  
 ne il a été dit en l'histoire de  
 fut relevée en ce temps par le  
 i sieur d'Andelot, lequel, ac-  
 e de Gaspard Carmel ministre  
 , passant par Angers à son re-  
 retagne, y fit prêcher par trois  
 te ouverte en son logis, où se  
 nt plusieurs personnes de  
 e l'autre religion. A cette cau-  
 me le Rat président, Chris-  
 Pince lieutenant criminel,  
 e le Maçon et procureur du  
 nt transportés vers ledit sieur  
 t, lui remontraient que cela  
 ait aux édits du roi, aux-  
 pondit courageusement, qu'il  
 e serviteur du roi, pour lui  
 toutes choses civiles, et de

son état, mais quant à sa conscience,  
 qu'il avait un roi au ciel, auquel il vou-  
 lait servir sur toutes choses: et qu'au  
 sur plus, comme il n'avait pas convo-  
 qué expressément le peuple pour se  
 trouver à son logis, aussi n'avait-il pas  
 voulu empêcher ceux qui étaient ve-  
 nus d'eux-mêmes, pour ouïr la parole  
 de Dieu. Les officiers sur cela s'étant  
 retirés, informèrent du fait, et envoyè-  
 rent le tout à la cour. Ceux de l'église  
 cependant, reprenant courage, envoyè-  
 rent au mois de mai à l'église de Poi-  
 tiers, pour être pourvus d'un ministre;  
 laquelle y envoya Nicolas Gordre dit  
 Daniel, qui exerça fidèlement sa charge  
 près de deux ans, faisant les exhorta-  
 tions de nuit, quelquefois en la ville,  
 quelquefois aux champs, par les blés  
 et par les bois.

Cette même année la religion com-  
 mençait à prendre pied en Agenois. Et  
 combien qu'en la ville d'Agen il n'y eût  
 encore aucun ministre ni église dres-  
 sée, si est ce qu'une grande persécu-  
 tion s'y émut, le tout à la sollicitation  
 d'un marchand nommé Marcial du Nort,  
 homme remarqué de tous pour être  
 sans foi ni conscience; lequel ayant  
 fait un sien fils conseiller de Bordeaux,  
 et se voyant consul pour cette année là,  
 dressa un rôle des plus apparens de la  
 ville, qu'il chargeait d'être luthérien;  
 lequel rôle envoyé à Bordeaux, sou-  
 dain furent dépêchés deux conseillers,  
 à savoir Gauthier, et Guilloche, pour  
 informer. Mais les preuves leur défaut-  
 lant, cela s'évanouit pour ce coup, hor-  
 mis que Pierre Saubin, conseiller pré-  
 sidental, fut mené prisonnier à Bordeaux,  
 auquel lieu il endura beaucoup d'in-  
 humanités mais tant y a que finalement  
 il en échappa par une amende pécu-  
 niaire, et ne laissèrent les petites as-  
 semblées de passer outre.

Le pays de Bretagne, entre toutes les  
 autres provinces de la France, a été

tardif à recevoir la doctrine de l'évangile, y étant le peuple fort séditieux, combien qu'une partie de la noblesse, en ces derniers temps, se soit montrée fort affectionnée à la parole de Dieu. Le moyen duquel Dieu se servit pour réveiller ce peuple, fut le sieur d'Andelot, lequel en cette même année au mois d'avril, arrivé en sa maison de la Bretesche, menant avec soi Gaspard Carmel, autrement Fleury, ministre de l'église de Paris, le fit prêcher à huis ouvert, et le jour de Pâques en la maison de Lormais, où fut aussi administrée la S. Cène en bonne compagnie, étant ledit sieur d'Andelot assisté de plusieurs gentilshommes, et nommément de trois frères de la maison de Beaulac, qui depuis ont fait grand devoir d'avancer les églises : c'est à savoir Beaulac, Botuerue, et Bohelimer; cela étant acheminé, et étant mis en délibération en la compagnie, après avoir invoqué le nom de Dieu, par quel endroit on commencerait à travailler convenablement, il fut résolu qu'on commencerait par la ville du Croisil, distante de la Bretesche d'environ cinq lieues, tant à cause de la fréquentation dudit lieu, qui est un port de mer, que pour n'y avoir Abbaye aucune, ni église cathédrale, ni collégiale. Suivant donc cette délibération, le 2 de mai audit an, Fleury, accompagné de Beaulac, et du secrétaire du sieur d'Andelot, prêcha au château de la ville du Croisil, en laquelle, combien qu'il n'y eût que six ou sept personnes qui eussent connaissance de la parole de Dieu, si est-ce qu'outre ceux-là, bon nombre d'habitans se trouva; lesquels puis après, ayant divulgué les bonnes choses qu'ils y avaient ouïes, mirent le peuple en tel appétit, que chacun disait tout haut, que si le ministre prêchait au lieu accoutumé, ils l'iraient ouïr. Et de fait, le 14 dudit mois, l'ex-

hortation fut faite au grand temple appelé notre Dame de pitié. Vrai est que ce ne fut sans contradiction, s'étant rencontrés à l'entrée du temple Nicolas le Magnan official, et Alain le Moine, promoteur de l'évêque de Nantes, demandant au ministre quelle autorité il avait de l'évêque de prêcher, auquel il répondit, qu'étant légitimement appelé au ministère de la parole de Dieu, il prenait de celle-ci même l'autorité de la prêcher. L'official ne se contentant pas de cela, prononça tout haut sentence d'excommunication contre Fleury, et tous ceux qui le voudraient écouter; de quoi se riant les assistans, il lui fut répliqué par eux qu'ils requéraient Fleury de prêcher, et le voulaient ouïr. Ce qui fut fait en grand silence et édification, non seulement ce jour là, mais aussi le lendemain. Qui plus est, le dimanche suivant, dix-septième du mois, le peuple de la ville étant assemblé à leur manière accoutumée au grand temple paroissial du bourg de Bats, pour ouïr la grand messe, Fleury passant au travers entra dedans un autre temple tout prochain, nommé notre Dame du Courrier, où il fut suivi d'une grande partie du peuple, qui ouït attentivement la prédication, au grand mécontentement dudit official et de ses adhérens, qui ne faillirent de se préparer à sédition pour le sermon de trois heures après midi, mais d'Andelot y étant arrivé fort à propos y donna si bon ordre, que la prédication fut faite en grand silence. Le lendemain, ayant Andelot déclaré aux principaux qu'il fit assembler, comme étant sur son retour, et ne pouvant pourvoir de Paris, il leur était néanmoins nécessaire qu'ils eussent un ministre pour continuer l'ouvrage commencé, la résolution fut sur cela, d'employer un nommé Loiseleur, autrement dit de Viliers, qui y était aussi



secours, envoyé de Paris, le-  
t après y établit l'ordre de l'é-  
aisant les exhortations sur se-  
et cathéchisant les dimanches  
ande édification.

ise donc du Croisil en Bretagne,  
cette même année par le mi-  
de Loiseleur, fut en repos jus-  
commencement du mois de  
u'icelui, allant au château du  
lieu de la résidence du sieur de  
, appui et support de cette  
faillit d'être tué par un nommé  
de Cleux dit Teranac, et fut  
un bras, nonobstant laquelle  
il se sauva dans le château, où  
quelque temps malade, et depuis  
urna au Croisil. Cependant ceux  
ise ne perdant courage allaient  
he au Careil, ce qui accrut tel-  
la fureur de leurs adversaires,  
s informations prises par le  
des jacobins de Guerande, et  
teur de la foi, nommé Lermi-  
nt avec lui le juge royal, finale-  
vint en personne Antoine de  
évêque de Nantes, Picard de  
d'esprit bouillant, et depuis  
cardinal, lequel bien attendu  
par les séditieux ne fut plutôt  
sur les huit heures du matin,  
procession générale fut publiée,  
it porté ce qu'ils appellent cor-  
mini, avec commandement à  
des'y trouver, et de tapisser de-  
maison sous peine d'être banni  
le. Cela fut cause qu'environ une  
de ceux de l'église s'assem-  
en la maison d'un nommé Guil-  
le roi, pour tous ensemble se  
nander à Dieu en telle nécessi-  
n'entendant l'évêque, entra en  
rie, qu'il dit tout haut, qu'il fal-  
le champ ruiner cette maison,  
sacrifice à Dieu de tout ce qui  
dans. Ce néanmoins la maison  
pour lors assaillie, mais seule-

ment menacée par les séditieux se  
promenant en armes çà et là. Cepen-  
dant le sieur de Brossay capitaine de  
l'Arrieban de l'évêché de Nantes, ayant  
su la venue de l'évêque, et étant arrivé  
en la ville avec quelques gentils-hom-  
mes, et l'étant allé trouver pour lui faire  
la révérence, au lieu d'être accueilli  
humainement, fut aussitôt chargé de  
coups de pierres, de sorte que lui et les  
siens, hormis Bohelimer frère du sieur  
de Beaulac, qui était entré en ladite  
maison de Guillaume le Roy tandis que  
les autres allaient saluer l'évêque, fu-  
rent contrains de sortir, étant pour-  
suivis jusques aux sables de Croisil. Delà  
cette populace ne faillit de venir droit  
à cette maison, n'étant défendue que  
des murailles et de la porte, ne se de-  
fendant aucunement ceux qui étaient  
dedans, ne faisant autre chose que  
chanter à pleine voix des psaumes  
propres à leur nécessité, et notamment  
le 3 commençant: *O seigneur que de  
gens etc.* Et de fait Dieu montra bien  
à ce coup, que lui même peut garantir  
les siens sans autre puissance, envoy-  
ant un tel aveuglement à ce nombre  
de gens s'entrepressant, et s'entrebles-  
sant les uns les autres, qu'après avoir  
percé la maison de part en part de plu-  
sieurs coups de pièces, et notamment  
d'une grande et longue couleuvrine de  
fonte qu'ils y amenèrent, au lieu d'y  
entrer ils se retirèrent tous échauffés  
droit à leur évêque, qui leur fit défon-  
cer des barriques de vin pour boire  
leur saoul, leur faisant promettre d'a-  
chever le lendemain leur entreprise.  
Mais Dieu y pourvut, donnant moyen  
la nuit suivante aux pauvres enfermés,  
de se sauver au careil. Le lendemain  
venu, les séditieux trouvant la maison  
vide des personnes, la saccagèrent,  
faisant de même aux maisons des autres  
de la religion, desquels ils prirent  
environ quatorze personnes, tant hom-

Barges, comme il retournait de Busque en Angrongne, où quelque temps auparavant il avait été envoyé ministre à l'instance de ceux du lieu, et de là mené à Turin lors étant en la puissance du roi, après y avoir constamment défendu la vérité, comme il est contenu au livre des martyrs, fut brûlé devant la porte du château, le pénultième de décembre, l'an 1557.

Ici n'est à oublier le voyage de Brésil, fait par un chevalier de Malte nommé Nicolas Durant, dit Villegagnon, natif de Provins, qui donna une merveilleuse espérance d'avancer le royaume de Dieu jusques au bout du monde, laquelle toutefois eut un effet tout contraire par la méchanceté plus que détestable de ce malheureux. Ce personnage avait quelques lettres, et avec cela expérience de la marine, pour avoir long temps été aux galères, et s'être trouvé en plusieurs expéditions navales, mais au reste était présomptueux jusques au bout, et fantastique s'il en fût oncques, ce qu'il tenait aussi de race. Étant donc parvenu jusqu'à être ordonné vice-amiral de Bretagne, et se trouvant en grand discord avec le capitaine du château de Brest, à raison des fortifications, (ce qui le mit en danger de perdre son crédit,) il lui prit fantaisie de faire le voyage du Brésil. Or, pour parvenir à ses dessins, sachant que messire Gaspar d'Coligny amiral de France, et dès lors favorisant autant qu'il pouvait, le parti de la religion, avait grand crédit envers le roi Henri, lui déclara son intention être entièrement de trouver et fortifier en l'Amérique quelque place, qui servirait de retraite à ceux de la religion, qui s'y voudraient retirer, pour peu à peu peupler le pays, et y avancer l'église de Dieu en gagnant les habitans à la connaissance de la vérité. Cette entreprise sembla si belle et grande, et tou-

tefois faisable, que l'amiral remontra au roi, non pas ce qui concernait le royaume de Dieu, mais les commodités que lui et son royaume pouvaient tirer de ces quartiers là, à l'exemple des Espagnols, il lui demanda deux navires bien frétés, avec dix mille hommes pour les premiers frais. Villegagnon donc, ayant démaré le 15 de novembre 1555, arriva finalement au lieu de la Rivière de Jennaropar les espagnols et Ganabara par les sauvages habitants du lieu, à vingt trois degrés par latitude, s'arrêtant en une petite île nommée Coligny, surnom de la part dudit sieur amiral. Et faisant même ne demander que l'établissement de la religion, d'autant que quasi tous ceux qui l'avaient suivi, en étaient, ne cessèrent d'écrire incontinent au dits sieurs demandant ministres, et quelque nombre de gens pour fortifier et peupler son Coligny. Suivant donc ces avis auxquelles on ajoutait foi, l'église de Genève, en étant requise; députa deux ministres à savoir Pierre Richier et Guillaume Chartier, sous la conduite d'un gentilhomme de fort bonne réputation, s'étant retiré de Genève quelques années auparavant, nommé Philip Corguilleray, dit du Pont; lesquels, avec un grand nombre de ceux de la religion qui furent contents de faire ce voyage, et s'étant joints au neveu de Villegagnon nommé Bois le Conte, qui attendait à Honfleur comme chef de ce voyage, partirent le 19 de novembre 1556 en trois vaisseaux, en nombre de quatre vingt personnes en un vaisseau, et vingt en l'autre, et nonant autres lesquels étaient si jeunes enfans, y menait pour apprendre le langage du pays et cinq jeunes filles avec une femme pour les gouverner, toute la compagnie après plusieurs rencontres arriva à l'île de Coligny, le 7 de mai 1557. Villegagnon à leur arrivée se

merveille, faisant même entrer au greffe de son royaume les lettres qu'il avait reçues, afin, disait-il, de suivre de point les saints et droits avis, qui y étaient contenus, comme il déclara par lettres envoyées à Genève, en date du 1<sup>er</sup> de février 1557, avec infiniments du bien qu'il confessait reçu. Mais tôt après le masque à l'occasion qui s'ensuit. Un Jean Contat étudiant de Sorbonne, inspirant secrètement à je ne sais quelle dignité épiscopale aussi fanatique qu'était le royaume de Villefranche, étant venu le jour destiné pour la Cène, demanda où étaient les pasteurs, et comme on lui en désigna quelques-uns, il disputa du pain sans levain, et de même du vin de la Cène, avec des questions semblables. Ce néanmoins la Cène fut administrée selon la tradition de Jésus-Christ, et elle est observée des églises de France, mais le différent n'a pas de croître, voire jusqu'à ce que Richer faisant un bapême, condamnant la superstition qu'on avait, Villegagnon démentit tout le ministre, protestant de ne vouloir plus à ses sermons, et de se retirer à la secte qu'il appelait calvinisme. Et depuis passa encore plus loin nonobstant qu'il eût accordé les articles mis en contention envoyés aux églises de France et de l'étranger pour en décider, et par cet effet Chartier l'un des ministres fut embarqué, et mis en chemin si tôt qu'il eut entendu que la Cène était accrue en France contre la religion, il retourna à sa robe, faisant défense à Richer, et déclarant qu'il s'en tenait à la résolution qu'en fe-

rait la Sorbonne, et non autre. Cela fut cause que Richer, du Pont, et quelque petit nombre d'autres, étant en tout jusques au nombre de vingt, s'étant séparés d'avec lui se mirent à leur retour, ayant convenu avec le patron d'un navire breton s'en retournant. Ce que ne pouvant empêcher, Villegagnon usa d'une autre double trahison par trop déloyale contre eux, ayant fait premièrement en sorte, que le breton n'eût pas le quart des vivres nécessaires pour son voyage, espérant par ce moyen qu'ils mourraient de faim, et de misère avant que d'arriver au port. Et qui plus est, ayant baillé secrètement et dans un petit coffre enveloppé de toile cirée, des lettres adressées en France, par lesquelles il avertissait qu'on prit ces pauvres gens comme hérétiques en quelque lieu de France qu'ils arrivassent. Or advint que ce vaisseau, au bout de quelque peu de jours, durant lesquels ils avaient fait fort peu de chemin, se trouvant si pourri qu'il faisait eau par tout, quelques-uns, à savoir cinq de la compagnie, appréhendant le péril de la mer furent mis dans la barque reprenant la route vers Coligny, espérant de pouvoir fléchir Villegagnon à quelque compassion, vu qu'ils ne l'avaient en rien offensé; mais la miséricorde qu'ils eurent fut que des cinq les quatre firent une excellente confession de leur foi contenue au livre des martyrs, par l'organe de l'un d'entr'eux nommé Jean du Bordel, ayant quelque connaissance de la langue latine, et plus de lettres que les autres; en laquelle confession ayant persisté très-constamment, Villegagnon de sa seule autorité, non pas royale, (encore qu'il eût été roi, au lieu qu'il n'était qu'un héliote et écumeur de mer) mais vraiment tyrannique, les fit précipiter en la mer, à savoir Pierre du Bordel, Marthieu

Vermeil, et Pierre Bourdon. Et quant aux quinze qui étaient demeurés dans le navire, après avoir souffert infinis maux et entre autre avoir enduré une famine la plus extrême, que jamais souffrirent pauvres gens sans mourir, arrivèrent au port de Blauet en Bretagne, tous en vie, mais n'ayant que la peau et les os, où Dieu leur adressa un tel soulagement, au lieu de ce que ce déloyal Villegagnon leur avait préparé, que peu à peu recouvrant leurs forces ils retournèrent chacun en son quartier, comme il est amplement contenu en l'histoire de ce voyage, mise en lumière par Jean de Lery, témoin oculaire, et depuis appelé au ministère de l'évangile.

L'an suivant que l'on comptait 1559, termina le règne et la vie de Henri II, comme il sera dit ci-après; mais il ne mit pas fin aux persécutions commencées et poursuivies si longuement, ayant même été faite la paix très-honteuse et très-dommageable au royaume de France, entre les deux rois, avec expresse délibération d'exterminer toutes les églises réformées, à l'instigation principalement de deux cardinaux, à savoir du cardinal de Granvelle du côté du roi d'Espagne, et maniant toutes les affaires des Pays-Bas, et du cardinal de Lorraine, du côté de la France. Mais Dieu en avait bien autrement disposé, comme l'événement le montra depuis : étant chose assurée que rien n'a plus servi d'occasion pour avancer les églises, que l'esprit turbulent et impétueux de ces deux cardinaux. Les églises donc, par une singulière grâce de Dieu, ne laissèrent malgré tous ces assauts, non-seulement de se fortifier, mais aussi de s'accroître de toutes parts, comme nommément à Senlis, Chartres, Gien, en plusieurs lieux à l'entour d'Orléans, et à Beaune en Bourgogne; ce que nous déduirons par ordre.

Quant à Senlis, les persécutions les fidèles avaient souffertes sous François I<sup>er</sup>, l'an 1546, n'empêchèrent que, s'étant séparés de l'église romaine, ils ne s'assemblassent pour faire prières : en quoi leur aida beaucoup un riche marchand nommé Nicolas Cornouailles, lequel toutefois ne sévéra pas jusqu'au bout. Mais la semence s'étouffait peu-à-peu, et Dieu la fit germer plus que jamais par un moyen vraiment admirable, à savoir par un docteur de Sorbonne, nommé Nicolas Martimbaux, pourvu de l'habende théologique en l'église cathédrale de ladite ville. Celui-ci donc, par sa conscience, commença à prêcher Jésus-Christ plus ouvert et beaucoup qu'on n'avait jamais auparavant; et qui plus est, plusieurs des principaux de la ville achetèrent plusieurs bons livres : entr'autres Catéchisme François, et de l'Institution chrétienne de Calvin : ce qui en édifia plusieurs. Mais la fin devint que ce docteur ressemblait à une chandelle, qui luit aux autres, et se consume elle-même. Car étant venu au point de la cène, il commença de disputer entre deux eaux, voulant accorder le feu et l'eau : et finalement déclina tout, se voyant poursuivi par les évêques et les chanoines. Ce néanmoins la religion continuèrent de s'asseoir comme de coutume, étant même favorisés par le lieutenant particulier Jean Greffin; et dès-lors ils étalèrent délibération d'avoir un ministre pour dresser forme d'église entière, mais l'apreté du temps, et le voisinage si prochain du connétable, empêchèrent le succès de la religion, les contraignant à se contenter pour lors de soupir et gémir devant Dieu en attendant que plus grande grâce d'icelui, s'abaisserait toutefois tous les dimanches. Jean Goujon, pour y faire les prières.

nt à Chartres c'est une ville épis-  
au pays de Beauce, des plus an-  
s des Gaules, mais renommée de  
emps par une image de la vierge,  
est adorée avec plusieurs étran-  
nions, la faisant si ancienne avec  
ple où elle est, qu'ils veulent faire  
e que dès le temps précédant la  
é de Jésus-Christ, (je ne sais s'ils  
t que ce soit du temps des au-  
ruides, ou même s'ils recourent  
ux Sybilles) le temple et cette  
furent dédiés *Virgini parituræ*,  
-dire, à la vierge qui devait en-

L'autre superstition est, que les  
guerre, craignant les coups, ont  
umé de vêtir cette image d'une  
se de toile, laquelle puis après  
tent en guerre, les uns dessus,  
res dessous leur harnais, ayant  
pinion, que les coups de canon  
ne les sauraient offenser. Et de  
sieurs ayant par hasard échappé  
nds coups, y ont fait des tapisse-  
leurs chemises : mais celles qui  
ercées, demeurèrent en chemin. A  
ut-on connaître, et par le grand  
e de riches chanoines et prêtres  
de cette image, quel peut être  
des habitans. Ce nonobstant il  
Dieu cette année 1559, que l'église  
essée tant pour la ville que pour  
ages d'alentour, étant ordonné  
asteur Barthélemy Causse, mi-  
auparavant au pays de Berne en  
homme de bonnes lettres et de  
piété ; lequel, à la sollicitation  
r de Sausseux, y exerça le mi-  
secrètement environ de sept à  
ois seulement ; d'autant que les  
nées y ayant été découvertes par  
ple infiniment superstitieux, le  
au fût d'avis d'écarter leur pas-  
de sursoir pour un temps.

nt à Gyen, petite ville mais fort  
et marchande, située sur la ri-  
le Loire, Dieu voulut qu'en cette

année s'y retrouvant quatre bons per-  
sonnages natifs du lieu, à savoir Etienne  
de Grullères, dit Lafontaine, avocat,  
Antoine Dasnières, contrôleur, Georges  
Dasnières, receveur du domaine, et  
Nicolas Guillon menuisier : tous affec-  
tionnés à la parole de Dieu, ils com-  
mencèrent huit jours après Pâques de  
s'assembler pour prier Dieu en un jar-  
din appartenant à la mère desdits Das-  
nières ; laquelle assemblée fût telle-  
ment favorisée de Dieu que, s'étant en  
peu de temps multipliée, il fallut sortir  
aux champs. Ils s'assemblèrent donc  
hors la ville tous les dimanches, ledit  
De Grullères ayant la charge d'y faire les  
prières à leur requête ; ce qu'étant dé-  
couvert, les magistrats, qui n'étaient  
du tout ignorans de la vérité, et pour-  
tant ne leur firent pas du pis qu'ils pou-  
vaient, leur firent seulement défenses  
de s'assembler, dissimulant le reste.  
Mais tant s'en fallut que cela leur fit  
perdre courage, qu'au contraire ils fi-  
rent depuis ce temps-là les prières au-  
dehors de la ville, secrètement toute-  
fois, en la maison d'un nommé Pierre  
Babault, et poursuivirent constamment,  
jusqu'à ce que garnison leur fut en-  
voyée, ainsi qu'il sera dit en son lieu.

Au même temps ceux d'Orléans, étant  
pourvus de trois ministres, comme il  
a été dit en l'histoire de l'an 1556, à sa-  
voir de la Bergecie, Lafontaine, Des-  
meranges, et depuis encore de deux  
autres, tout le pays d'alentour jusque  
bien loin, non seulement y venait pui-  
ser la vérité comme en une fontaine  
très-abondante, mais aussi pressait tel-  
lement les pasteurs, qu'il n'y avait se-  
maine en laquelle ils ne fussent con-  
trains d'aller prêcher çà et là, tantôt au  
village de la Huestre, tantôt à la Pre-  
nanchère, tantôt à Gidy, tantôt à Ser-  
cotes, tantôt ailleurs, avec tel succès,  
que sitôt que les pauvres paysans sa-  
vaient qu'on voulait prêcher en quel-

que lieu ils y accouraient de bien loin, et de nuit même bien souvent, nonobstant les pluies et les boues fanges : jusqu'à ce point, qu'au village de la Huestre il ne demeura pas un seul homme, qui voulût aller à la messe, et le curé même venant à Orléans donna gloire à Dieu en pleine assemblée, et se défit de toutes lettres de ses ordres de prêtrise, et de son bréviaire, étant le tout mis au feu à sa requête. Ceux de Gergueau firent aussi grand devoir de s'avancer. Ceux de Baugency furent plus tardifs pour un temps, mais peu-à-peu s'évertuèrent comme les autres. Il faillit advenir schisme entr'eux par le moyen d'un nommé Jean Bonneau natif du lieu, homme de bien au demeurant, et de savoir, mais ayant pour lors une opinion qu'il n'était loisible aux magistrats de punir les hérétiques : ce qui fut aussitôt reçu par trois personnages étant d'un esprit par trop frétilant. Pour remédier donc à cela, combien que ce ne fût un article substantiel de la foi chrétienne, une assemblée de tout le consistoire se tint au faubourg St.-Vincent en laquelle étant appelés et ouïs, le contraire leur fut montré par telles et si vives raisons fondées sur la parole de Dieu, que Bonneau quitta volontairement, et sur-le-champ, son opinion, protestant qu'il était entièrement satisfait : et souscrivant de sa main le contraire de ce qu'il avait maintenu, fut peu après envoyé au ministère en Bretagne par ceux d'Orléans. Quant aux trois autres, ils se montrèrent plus difficiles, et toutefois finalement se rangèrent, après avoir conféré particulièrement avec les ministres. Ceux de Pithiners aussi, quoiqu'ils fussent éloignés d'Orléans et non sans grande résistance au-dedans appartenant la ville à l'évêque d'Orléans, prirent courage toutefois, étant sollicités principalement par un procureur nommé Philippe

Huet, et souvent visités par Demeranges. Autant en firent Chileure, et Neuville. Bref, tout le pays d'alentour embrassa en peu de temps la religion, et furent finalement quasi toutes les églises fournies de ministres particuliers.

A Paris, la persécution, recommencée de plus belle, emporta Jean Morel digne d'être remarqué entre les plus constans martyrs de notre temps. C'était un jeune homme d'environ 20 ans, pauvre écolier, ayant employé une partie de sa jeunesse à l'imprimerie, lequel étant entré au service d'un des ministres de Paris, lequel, comme nous avons dit en l'histoire de l'an 1558, avait été pris, et le lendemain retiré de la prison par le roi de Navarre, montra bien qu'il avait profité à bon escient en servant son maître. Car s'il y eut jamais homme cruellement traité en prison, et promené de siège en siège, jusqu'à être ébranlé par la tentation, ça a été ce jeune homme merveilleusement constant en ses souffrances. Finalement il mourut de mauvais traitement en prison, non sans soupçon d'avoir été empoisonné, et depuis fut déterré, et son corps brûlé le 27 de février qu'on devait commencer à Pâques à compter 1559.

Le 5 de mars suivant, il y eut une émeute bien grande en l'église de St.-Innocent, à l'occasion des prédicateurs, qui tout le carême n'avaient cessé d'émouvoir le peuple à massacrer autant de ceux de la religion qu'ils en trouveraient, sans attendre que les magistrats en fissent la punition. Entre autres un moine minime ou cénobite, nommé frère Jean de Han aussi ignorant qu'est l'ignorance même, y employait tous ses sermons : même ce jour-là prenant son thème sur l'histoire de la femme adultère qui avait été amenée à Jésus-Christ, il dit choses exécrables contre le magistrat, remontrant que ce n'était pas merveilles si les juges ne



pierres contre les luthé-  
ju'eux-mêmes on étaient,  
s'y fallait plus attendre ,  
er et faire guerre ouverte,  
is grands qui seraient sus-  
e doctrine. En cette ma-  
le de Paris, composé pour  
ne multitude ignorante ,  
toutes nations, gouvernée  
: ceux qui la remuent, fut  
age extrême, ne cherchant  
asions d'exécuter ce qui  
mis aux oreilles pour les  
oute cruauté. Là-dessus il  
grand cimetière de Saint-  
ux hommes eurent débat  
si qu'on sortait du sermon:  
s ne pouvant faire pis à  
ela luthérien, lequel fut  
chargé de ce peuple fu-  
té poursuivi jusque dedans  
l s'était voulu sauver pour  
chise. Il passa là-dessus un  
: accompagné de son frère  
prieur, et autrefois cha-  
Quentin, lequel entendant  
-dedans un pauvre homme,  
assion, et voulant essayer  
ait délivrer, entre au tem-  
montrances au peuple les  
s qu'il put. Lors un pré-  
que c'était lui à qui on en  
squ'il osait s'opposer à la  
luthérien. Le peuple sur  
en ce lieu-là à la foule, et  
de l'outrager à coups de  
frère le voulait défendre,  
tait qu'enflammer davan-  
à l'encontre de tous deux.  
onc par ce moyen navrés  
ag : et lors ce bon minime  
e ceux qui faisaient cons-  
rer chez Pilate, mais non  
on crucifiât Jésus-Christ)  
: l'église ne fut souillée, les  
pour achever le massacre.  
ait capitaine échappa après

avoir reçu des coups de tous côtés, et  
gagna à bien grande peine la maison  
du vicaire, qui le reçut; mais son frère  
n'eut pas sitôt le pied hors du temple  
qu'il fut frappé d'une dague au ventre,  
duquel coup il tomba mort : c'était un  
pauvre prieur nullement instruit en la  
religion, et prêtre de son état; pour-  
tant demandait-il confession et pardon  
au nom des saints, et montrait tout si-  
gne à ce peuple qu'il était de l'église  
romaine : mais il n'y avait aucune rai-  
son en cette bête furieuse et enragée.  
Ce ne fut point assez de l'avoir frappé  
à mort; il n'y avait si petit qui ne lui  
bailla son coup : et mettaient même  
leurs mains dedans les plaies, puis les  
essuyaient, se glorifiant de les avoir  
teintes du sang d'un luthérien. Les au-  
tres cependant avaient environné la  
maison du vicaire, afin que le capitaine  
n'échappât, et oyant dire, que la justice  
le venait délivrer ne craignirent de  
dire tout haut, qu'ils n'épargneraient  
même le roi s'il y venait, et furent là  
attendant jusqu'à nuit close. Si quel-  
qu'un plus pitoyable avançait quelques  
mots de compassion, il était inconti-  
nent accoutré de toutes façons, telle-  
ment que plusieurs furent bien mal-  
traités : bref, c'était une chose horri-  
ble de voir ce spectacle. Environ un  
an auparavant, presque le semblable  
était advenu au temple Saint-Eustache.  
Car un de nos maîtres surnommé l'âme  
de feu Picard, ne prêchait autre chose  
que sang et meurtre, et animait les Pa-  
risiens à tuer, faisant de belles pro-  
messes à ceux qui s'y employaient. Le  
peuple n'y faillit pas. Car étant advenu  
à un pauvre écolier (venu là bien dé-  
votement, pour ouïr le sermon), de se  
rire d'un sien compagnon pour quel-  
que occasion qu'il en avait, inconti-  
nent une vieille bigotte s'écrie que c'é-  
tait un luthérien, qui se moquait du  
prêcheur. Le peuple à cette voix se

jette dessus, sans être autrement informé du fait, et l'ayant mis hors, le massacrent misérablement jusqu'à lui faire sortir les yeux hors de la tête de coups de poing. Il s'en trouva un qui lui fit passer son cheval sur le ventre par trois fois. La chose méritait bien que le magistrat y eût égard, ou qu'enquêtes en fussent faites. Ce nonobstant cela demeura impuni : encore que témoins ne faillissent (car les meurtriers se glorifiaient d'avoir donné les coups : et combien que sentence de mort eût été donnée contre un par le juge en première instance, tant y a que les présidents de la grande chambre trouvèrent, que tout ce qui était fait à bonne intention n'était point péché : et que les luthériens qu'on appelait, se glorifieraient, si on punissait ceux qui n'avaient autre courage que de maintenir notre mère Sainte Eglise. Mais ils ne trouvèrent pas mauvais de condamner très-cruellement Jean Barbeville, maçon, natif de Normandie, lequel le lendemain que se fit ce meurtre à saint Innocent, fût condamné et comme livré au peuple altéré de sang humain, afin de l'appaiser par cette curée. L'histoire entière en est contenue au livre des martyrs.

Après la mort de Barbeville il en restait encore quatre en la Conciergerie du Palais, tous jeunes hommes, et en fleur d'âge, les trois appelant de la mort, le quatrième restant encore de la première persécution de la rue St.-Jacques. La connaissance de leurs procès venait devant la Tournelle, combien que ceux de la grande chambre s'en fussent volontiers saisis. Pour lors étaient en la Tournelle présidents Séguier et du Harlay avec bon nombre de gens non ignorans de la vérité. Pourtant avaient-ils toujours différé de toucher à leur procès, craignant de faire quelque chose qui fût contre les édits du

roi, ou contre leur conscience. Car les avaient ouïs plusieurs fois, et pouvaient douter de la crainte de qui était en eux, et de la révérence qu'ils portaient à sa parole ; et l'hilité, en laquelle ils se présentaient répondre, était telle, qu'elle les éveillait à compassion. Toutefois il ne fût possible de les laisser toujours en prison : joint que les gens du roi faisaient instance qu'on expédiât les prisonniers. Ils furent donc condamnés finalement d'y pourvoir. Premièrement quelques-uns les sollicitèrent en qu'ils purent de dissimuler et d'ajouter quelques points, desquels ceux ne sont encore bien instruits en la religion chrétienne ne font grande science. Mais il ne fût possible d'y faire consentir, parce qu'ils avaient de long-temps remis leurs âmes aux mains de Dieu, pour plutôt mourir que de faire chose qui fût tant soit dévoyante d'une pure et entière confession. Ils voulurent donc y aller par une autre voie, et les interroger simplement sur la manducation du corps de Christ en la cène, sans faire mention ni de messe ni de transsubstantiation ni de présence charnelle, espérant par ce moyen les absoudre du crime sacramentaires, sur lequel les sentences de mort se fondaient coutumièrement. Car ils étaient bien avertis de les avoir ouïs autrefois, et d'autres prisonniers aussi, que les églises romaines de France enseignaient qu'en crement le corps de Christ se reçoit les fidèles non point par imagination mais véritablement, et que les saints ne sont nus ni vides, mais offerts à la communication de la vérité d'en crement par foi. De fait en ce point eurent ce qu'ils espéraient de ce sacrifice. Car ôtée toute folle persuasion de la présence corporelle, et transsubstantiation, ils s'efforcèrent de montrer

sortes, que vraiment les fidèles  
 pent au corps et au sang de Jésus-  
 pour être nourris de sa subs-  
 tance la vie éternelle, et ce par  
 laction secrète du Saint-Esprit;  
 devant tous ceux qui imaginent  
 ne pas être nus aux sacrements ins-  
 titués de Dieu. Cette confession fût  
 portée à la cour au grand conten-  
 tement de plusieurs, qui la voyaient si  
 raisonnable, qu'il semblait bien que  
 elle accorderaient à leur délivrance.  
 Mais il s'en trouva qui requièrent  
 qu'on les interrogeât dessus la messe,  
 et ne pouvait être refusé ni dénié,  
 ce contrevenant au style ordinaire  
 des interrogatoires. Ils furent donc  
 renvoyés de rechef, et après avoir dit  
 qu'ils persistaient en leur première  
 opinion, on leur proposa que la  
 cour tenait bien contente d'eux s'ils  
 allaient à la messe. A cela les  
 juges firent réponse, que pour rien  
 ils ne trouveraient là où Dieu est  
 honoré. Les juges désirant leur  
 fin qu'il n'apparût qu'il y eût en  
 la réponse chose qui méritât con-  
 damnation, leur donnent permission  
 d'aller en avant leurs raisons. L'oc-  
 casion ne fût point perdue par ceux  
 qui demandaient autre chose. Ils  
 firent donc de dépeindre la messe  
 en de mauvaises façons pour montrer qu'ils  
 n'avaient aucune raison de la détester. Car l'un  
 dit par opposition combien la  
 messe était contraire à la cène; autre  
 dit que c'était blasphème de dire  
 qu'il y eût autre sacrifice propitiatoire  
 que la mort de Jésus-Christ; l'autre,  
 que la divinité et humanité seraient  
 séparées, si l'article de la transubs-  
 tance était reçu, et que c'était  
 une erreur d'adorer le tout-puissant en  
 un morceau de pâte corruptible; l'au-  
 tre dit que les fruits du sacrement ne  
 pouvaient être reçus là où la parole n'é-  
 tait jointe au signe, là où l'un des

signes était retranché, où il n'y avait  
 aucune communion: bref, jamais la  
 messe ne fut mieux accoutrée de toutes  
 ses couleurs, qu'elle fut là, avec tout  
 loisir et hardiesse, tellement qu'aucuns  
 des juges étaient contraints de dire  
 tout haut, qu'à la vérité il y avait de  
 l'abus en la messe; et que c'était faire  
 tort à l'institution de Jésus-Christ,  
 quand on privait les laïcs du calice;  
 qu'un seul faisait son cas à part; et le  
 tout en langage non entendu du pauvre  
 peuple. Et qui eût pensé que jamais  
 une telle confession eût été reçue en  
 ce lieu, auquel tous ceux qui avaient  
 fait pareille confession avaient été  
 condamnés à mort? Tant y a toutefois  
 que contre toute attente, contre toute  
 coutume précédente, contre l'intention  
 des principaux adversaires de la reli-  
 gion, il fût dit par arrêt, quelque sen-  
 tence de mort qui eût été donnée contre  
 les trois par les juges inférieurs, que  
 tous auraient leurs vies sauvées, à la  
 charge de sortir du pays dans la quin-  
 zaine.

Or ces choses se faisaient après que  
 la paix fût conclue entre les rois de  
 France et d'Espagne, au temps qu'on  
 ne voyait autre chose que menaces  
 d'une extrême persécution, pour ce que  
 les princes ne seraient plus empêchés  
 en d'autres affaires.

Les adversaires donc voyant que par  
 cet arrêt la porte était ouverte aux pri-  
 sonniers, mirent peine par tous moyens  
 qu'il ne fût suivi à l'avenir, faisant  
 venir à Paris ceux qui avaient tout  
 crédit envers le roi, pour faire mena-  
 cer et intimider les conseillers. Fina-  
 lement les procureurs et avocats du  
 roi remontrèrent que si l'arrêt du pré-  
 sident Seguier était suivi, il y aurait  
 contrariété entre les chambres, parce  
 que ceux de la grande chambre avaient  
 accoutumé de juger à mort ceux qui  
 avaient été absous par ce dernier arrêt

de la Tournelle. Ils requièrent donc qu'on avisât auquel on se devait tenir, de peur que la cour ne demeurât divisée ; et sur cette requête des gens du roi, la mercuriale fut assemblée : ils appellent mercuriale une convocation générale de toute la cour, pour consulter de ce qui concerne le corps d'icelle, et se censurer selon que le cas y échet. Ainsi on commença d'entrer en cette question, et de proposer les avis. Mais cependant ceux de la grande chambre, dépités de cette délivrance faite par ceux de la Tournelle, se délibérèrent de combattre à l'encontre par contraire cruauté, envoyant à la mort un pauvre vigneron de Villeparisis, distant de Paris d'environ cinq lieues sur le chemin de Meaux, nommé Pierre Chenet, gagnant sa vie au labeur des vignes. Son âge venait à soixante ans ou plus : et de long-temps ayant reçu la connaissance de la religion il y avait tellement profité, qu'il savait tout son nouveau testament sur le doigt, même déjà avait-il souffert pour cette doctrine une autre fois, et prenait bien la peine de venir de son village jusques à Paris pour être instruit en l'église avec les autres. Sa constance fut admirable comme il se peut voir en l'histoire des martyrs.

Quant à ceux de Beaune, nous avons dit en l'histoire de l'an 1539, que la persécution avait rompu leur commencement, nonobstant laquelle ils ne laissèrent de profiter et prier Dieu, particulièrement par leurs familles, sans oser, par manière de dire, s'entre-reconnaître jusques à cette année, en laquelle étant arrivé en la ville un nommé François Guilletat, qui avait apparence de piété, une grande compagnie s'assembla chez un nommé Nicolas Fautray, où fut faite une exhortation. Mais ayant été incontinent découverte, et Jacques Renier notaire

royal saisi pour ce fait, ils reconnurent qu'ils s'étaient trop tôt avancés : comme aussi Guilletat n'était légitimement appelé au ministère, et n'avait pas le dedans de même le dehors. La besogne donc cessa pour lors, mais tant y a que plusieurs de ce temps là se déportèrent d'aller à la messe, et, à la sollicitation des principaux, le bordeau fut ôté, dont les prêtres furent très mal contents, comme ils leur firent bien sentir depuis.

En ce même temps fut dressée une église à Castelan, à la sollicitation d'Antoine et Paul de Richiand, sieurs de Monuans, gentilshommes vertueux, et des plus vaillans hommes de leur temps ; à l'exemple desquels, ayant déjà aussi auparavant été remises les églises de Cabrières et Mérindol, quasi partout le pays de Provence églises furent dressées, comme à Marseille, Fréjus, Cisteron, St.-Paul, et en plusieurs autres endroits : de sorte qu'au mois de mars 1560, se retrouvaient 60 églises de compte fait en la Provence.

Or quelques difficultés qui se présentassent de toutes parts contre les pauvres fidèles, tant s'en fallut pour tout cela, qu'ils perdissent courage, qu'au contraire ce fut en ce temps que Dieu, par sa singulière grace, inspira toutes les églises chrétiennes dressées en France, de s'assembler pour s'accorder en unité de doctrine, et discipline, conformément à la parole de Dieu. Lors donc, à savoir le 26 de mai, audit an 1559, s'assemblèrent à Paris les députés de toutes les églises établies jusques alors en France, et là, d'un commun accord, fut écrite la confession de foi, aussi fut dressée la discipline ecclésiastique au plus près de l'institution des apôtres, et selon que la circonstance des temps portait alors : chose vraiment conduite par l'esprit de Dieu pour maintenir l'union

ours persévéré depuis. L'oc-  
cette assemblée fut, que sur  
année précédente 1558, étant  
e Chandieu envoyé par l'é-  
Paris à l'église de Poitiers  
que affaire, et même pour  
moignage de certain person-  
ceux de Poitiers étaient en  
emportait lorsque la sainte  
célébrée en cette église là,  
fit en très grande assemblée,  
ment, de peuple, mais aussi  
res circonvoisins, qui s'y  
t. Or, après la célébration de  
s ministres étant assemblés,  
prièrent par ensemble tant  
rine, que de l'ordre et dis-  
tre eux observée; et par les  
ils traitaient commencèrent  
nder quel bien ce serait s'il  
Dieu que toutes les églises  
e dressassent d'un commun  
le confession de foi et une  
ecclésiastique; comme au  
celane se faisant, les grands  
pourraient survenir, et di-  
nt en la doctrine qu'en la  
, les églises n'étant liées en-  
trangées sous un même joug  
t de police ecclésiastique.  
ette petite assemblée qui était  
ors charge audit de Chandieu  
nunique à l'église de Paris,  
s'il y aurait moyen de pou-  
irer aux églises un tel bien  
enir, sans lequel elles sem-  
re menacées de beaucoup de  
s. Ce rapport étant fait à l'é-  
Paris, après infinies incom-  
urmontées, étant les églises  
ar lettres de ce qui était mis  
touchant le synode national,  
r leur avis, fut conclu que  
de serait tenu à Paris pour  
ncement, non pour attribuer  
rééminence ou dignité à cette  
mais pour être lors la ville

plus commode pour recevoir secrète-  
ment beaucoup de ministres et an-  
ciens. Ainsi le synode se tint à Paris,  
et y furent dressées tant la confession  
de foi que la discipline ecclésiastique,  
comme nous avons dit. S'ensuit la con-  
fession de foi qui y fut dressée.

## CONFESSION DE FOI.

**ART. 1.<sup>er</sup>** Nous croyons et confessons  
qu'il y a un seul Dieu, qui est une  
seule et simple essence, spirituelle,  
éternelle, invisible, immuable, infinie,  
incompréhensible, ineffable, qui peut  
toutes choses, qui est toute sage, toute  
bonne, toute juste, et toute miséricor-  
dieuse.

Deut. 4. 35. Gen. 1. 3. Exod. 3. 15. 16. Rom. 1.  
20. Mal. 3. 6. Rom. 11. 33. Ier. 10. 7. Rom. 16. 27.  
Mat. 19. 17. Iere. 12. Exod. 34. 6.

**ART. 2.** Ce Dieu se manifeste tel  
aux hommes, premièrement par ses  
œuvres, tant par la création que par  
la conservation et conduite d'icelles.  
Secondement et plus clairement par  
sa parole, laquelle au commencement  
révélée par oracle, a été puis après  
rédigée par écrit aux livres que nous  
appelons écriture sainte.

Rom. 1. 19. Hebr. 1. Gen. 15. 1. Exod. 24. Rom. 1.

**ART. 3.** Toute cette écriture sainte  
est comprise aux livres canoniques du  
vieux et nouveau testament, desquels  
le nombre s'ensuit. Les cinq livres de  
Moïse, savoir : Genèse, Exode, Lévitique,  
Nombres, Deutéronome; Josué,  
Juges, Ruth, le premier et second livre  
de Samuël, le premier et second livre  
des Rois, premier et second livre des  
Chroniques, autrement dit Paralipo-  
mènes, le premier livre d'Esdras,  
Néhémie, le livre d'Esther, Job, Psau-  
mes de David, Proverbes ou Sentences

me c'est toujours péché quant à la culpabilité, combien que la condamnation en soit abolie pour les enfans de Dieu, ne la leur imputant point par sa bonté gratuite. Outre cela, que c'est une perversité produisant toujours fruits de malice et rebellion, tels que les plus saints, encore qu'ils y résistent, ne laissent point d'être entachés d'infirmités et de fautes, pendant qu'ils habitent en ce monde.

Ps. 51. 7. 18. 3. 9 à 13, et 5, 12. Rom. 7. 18. 19.

ART. 12. Nous croyons que de cette corruption et condamnation générale, en laquelle tous les hommes sont plongés, Dieu retire ceux lesquels en son conseil éternel et immuable il a élus par sa seule bonté et miséricorde, en notre Seigneur Jésus-Christ, sans considération de leurs œuvres, laissant les autres en même corruption et condamnation, pour démontrer en eux sa justice, comme dans les premiers il fait luire les richesses de sa miséricorde. Car les uns ne sont pas meilleurs que les autres, jusques à ce que Dieu discerne selon son conseil immuable qu'il a déterminé en Jésus-Christ avant la création du monde, et nul aussi ne se pourrait introduire à un tel bien de sa propre vertu, vu que de nature nous ne pouvons avoir un seul bon mouvement ni affection ni pensée, jusques à ce que Dieu nous ait prévus, et nous y ait disposés.

Ex. 9. 16. Rom. 9. 22. Rom. 3. 2. et 9. 23. Jér. 16. 23. Ephs. 1. 4. 5.

ART. 13. Nous croyons qu'en Jésus-Christ, tout ce qui était requis à notre salut nous a été offert et communiqué, lequel, nous étant donné à salut, nous a été quant et quant fait sapience, justice, sanctification et rédemption, en sorte qu'en déclinant de lui on renonce à la miséricorde du Père, où

il nous convient avoir notre rédemption unique.

1. Cor. 1. 30.

ART. 14. Nous croyons que Jésus-Christ, étant la sagesse de Dieu, et fils éternel, a vêtu notre chair, d'être Dieu et homme en une personne, semblable à nous, passible en corps et en âme, sinon en tant qu'il a été pur de toute macule. Et que sa humanité, qu'il a été vraie semence d'Abraham, et de David, comme qu'il ait été conçu par la vertu du saint esprit. En quoi nous détournons toutes les hérésies qui ont anciennement troublé les églises, et les nations diaboliques de Servet, qui attribue au Seigneur Jésus une divinité fantastique, d'autant qu'il le dit l'idée et patron de toutes choses, comme fils personnel, ou figure de Dieu, et finalement lui forge un mélange de trois élémens incréés, et par là mêle et détruit toutes les deux na-

Jean. 1. 14. He. 2. 17. Act. 13. 23. Mat. 1

ART. 15. Nous croyons qu'en même personne, à savoir Jésus-Christ, les deux natures sont vraiment séparablement conjointes et unies, demeurant néanmoins chaque nature sa distincte propriété, tellement comme en cette conjonction, la nature divine tenant sa propriété, et demeurant incréée, infinie, et remplissant toutes choses, aussi la nature humaine est demeurée finie, ayant sa forme, mesure et propriété, et même comme que Jésus-Christ en ressuscitant a donné immortalité à son corps, mais il ne lui a ôté la vérité de sa nature. Et ainsi nous le considérons tellement en sa divinité, que nous ne le délaissions point de son humanité.

Matt. 1. Luc. 1. Jean. 1. 14. 1. Tim. 2. 7. 1. 38. 39. Rom. 1. 4. Phil. 30.



Nous croyons que Dieu en son fils, a voulu montrer son amour inestimable envers nous jusqu'à la mort, et le ressusciter pour accomplir toute justice, et nous acquérir la vie céleste.

1. 15. 6.

Nous croyons que par le sacrifice que le Seigneur Jésus a fait sur la croix, nous sommes réconciliés pour être tenus et réputés devant lui, parce que nous ne sommes pas agréables, ni être par son adoption, sinon d'autant qu'il nous pardonne nos fautes, et nous élève. Ainsi nous protestons que Christ est notre lavement parfait; qu'en sa mort nous avons toute satisfaction, pour nous faire de nos forfaits et iniquités, et nous sommes coupables, et ne sommes délivrés que par ce re-

Héb. 5. 7. 8. 9. 1. Pier. 2. 24. Héb.

Nous croyons que toute notre justice est fondée en la remission de nos péchés, comme aussi c'est notre justification, comme dit David: Pour ne rejeter tous autres moyens d'avoir justifier devant Dieu, nous ne sommes de nulles vertus ni de nous-mêmes, nous nous tenons simplement en la justice de Jésus-Christ, laquelle nous est allouée, tant pour couvrir nos fautes, que pour nous faire agréer devant Dieu. Et de fait nous ne nous glorifions qu'en déclinant de ce que nous avons tant peu que ce soit, nous ne nous trouvons ailleurs aucun mérite, nous serions toujours agités de la conscience, d'autant que jamais nous ne sommes paisibles avec Dieu, jusqu'à ce que nous soyons bien résolus d'être en Jésus-Christ, vu que

nous sommes dignes d'être haïs en nous-mêmes.

Ps. 32. 1. Jean. 17. 23. 1. Timo. 2. 5. 1. Jean. 2. 1. 2. Rom. 1. 19. Act. 4. 12.

ART. 19. Nous croyons que c'est par ce moyen que nous avons liberté et privilège d'invoquer Dieu avec pleine confiance qu'il se montrera notre Père. Car nous n'aurions aucun accès au Père, si nous n'étions adressés par ce médiateur. Et pour être exaucés en son nom, il convient de tenir notre vie de lui, comme de notre chef.

Rom. 5. et 8. 15.

ART. 20. Nous croyons que nous sommes faits participans de cette justice par la seule foi, comme il dit, qu'il a souffert pour nous acquérir salut, à cette fin que quiconque croira en lui ne périsse point. Et que cela se fait, d'autant que les promesses de vie, qui nous sont données en lui, sont appropriées à notre usage, et en sentons l'effet, quand nous les acceptons, ne doutant point qu'étant assurés par la bouche de Dieu, nous ne serons point frustrés. Ainsi la justice que nous obtenons par foi dépend des promesses gratuites, par lesquelles Dieu nous déclare et testifie qu'il nous aime.

Rom. 3. Gal. 2. et 3. 24. Jean. 3. 15. Matth. 17. 20. Jean. 3. 16. Rom. 1. 17. et 3. 24. 15. 28. 30.

ART. 21. Nous croyons que nous sommes illuminés en la foi par la grace secrète du Saint-Esprit, tellement que c'est un don gratuit et particulier que Dieu départ à ceux que bon lui semble, en sorte que les fidèles n'ont de quoi s'en glorifier, étant obligés au double de ce qu'ils ont été préférés aux autres. Nous croyons aussi même que la foi n'est pas seulement baillée pour un coup aux élus, pour les introduire au bon chemin mais pour les y faire con-

tinuer aussi jusques au bout. Car, comme c'est à Dieu de faire le commencement, aussi c'est à lui de parachever.

Eph. 2. 8. 1. Thes. 2. 5. 1. Cor. 18. 9. Phi. 12. 13. et 16.

**ART. 22.** Nous croyons que par cette foi nous sommes régénérés en nouveauté de vie, étant naturellement asservis à péché. Or nous recevons par foi la grace de vivre saintement et en la crainte de Dieu, en recevant la promesse qui nous est donnée par l'évangile, à savoir que Dieu nous donnera son Saint-Esprit. Ainsi la foi, non seulement ne refroidit l'affection de bien et saintement vivre, mais l'engendre et l'excite en nous, produisant nécessairement les bonnes œuvres. Au reste, combien que Dieu pour accomplir notre salut, nous régénère, nous réformant à bien faire, toutefois nous confessons que les bonnes œuvres que nous faisons par la conduite de son Esprit, ne viennent point en compte pour nous justifier, ou mériter que Dieu nous tienne pour ses enfans, pour ce que nous serons toujours flottans en doute et inquiétude, si nos consciences ne s'appuyent sur la satisfaction par laquelle Jésus-Christ nous a acquittés.

Rom. 6. et 7. Colé. 2. 23. et 3. 10. 1. Pie. 1. 3. Jacq. 2. Gal. 5. 6. 2. Deut. 30. 6. Jean. 3. 5. Luc. 17. 10. Ps. 6. 2.

**ART. 23.** Nous croyons que toutes les figures de la loi ont pris fin à la venue de Jésus-Christ; mais combien que les cérémonies ne soient plus en usage, néanmoins la substance et vérité nous en est demeurée en la personne de celui auquel git tout accomplissement. Au surplus il nous faut aider de la loi et des prophètes, tant pour régler notre vie que pour être conformés aux promesses de l'évangile.

Rom. 10. 4. Gal. 3. et 4. Col. 2. 17. Tim. 3. 16. 2. Pie. 1. 19. et 3.

**ART. 24.** Nous croyons, puisqu'il nous est donné pour avocat, et qu'il nous commande de nous retirer privément en son vers son Père, et même qu'il n'est pas licite de prier sinon en la forme que Dieu nous a dicté par sa parole, que tout ce que les hommes ont imaginé de l'intercession des trépassés n'est qu'abus et tromperie de satan, pour faire dévoyer les hommes de la forme de bien prier; rejettons aussi tous autres moyens par lesquels les hommes présument avoir racheter envers Dieu, comme le sacrifice de la mort et de Jésus-Christ. Finalement nous ne nous le purgatoire pour une invention procédée de cette même boutique, laquelle sont aussi procédés les monastiques, pèlerinages, défenses de mariage et l'usage des viandes, l'observation cérémonieuse des jours, la confession auriculaire, les indulgences, toutes autres telles choses, par lesquelles on pense mériter grâce et salut, lesquelles choses nous rejetons seulement par la fausse opinion d'un rite qui y est attachée, mais aussi que ce sont inventions humaines imposent joug aux consciences.

2. Tim. 2. 5. Act. 9. 12. 1. Jean. 2. 12. Jean. 23. 24. Matth. 6. 9. Luc. 11. 2. Act. 10. 21. 14. 14. Matth. 16. 11. Act. 10. 11. 15. Rom. Gal. 4. 9.

**ART. 25.** Or, pour ce que nous nous jouissons de Jésus-Christ que par l'évangile, nous croyons que l'ordre de l'église, qui a été établie en son autorité, doit être sacré et inviolable; et à cause de cela que l'église ne peut continuer sinon qu'il y ait des pasteurs qui aient charge d'enseigner, lesquels on doit honorer et écouter en révérence, et qu'ils sont dûment appelés et exécutent fidèlement leur office. Non par ce que Dieu soit attaché à de tels aides

rieurs, mais parce qu'il lui  
entretenir sous telle bride.  
is détestons tous les fanati-  
draient bien, en tant qu'en  
anéantir le ministère de la  
de la parole et des sacre-

et 10. Mat. 18. 20. Ephes. 1. 22.  
6. Jean. 13. 20. Rom. 10,

Nous croyons donc, que  
ait retirer à part, et se con-  
personne, mais que tous  
doivent garder l'unité de  
soumettant à l'instruction  
au joug de Jésus-Christ,  
quelque lieu que ce soit où  
est établi un vrai ordre d'église,  
les magistrats et leurs édits  
contraires; et que tous ceux  
rangent ou s'en séparent,  
à l'ordonnance de Dieu.

1. 23. et 42. 5. Act. 4. 49. 20. Heb.

Toutefois nous croyons  
ont de discerner soigneuse-  
avec prudence qu'elle est la  
e, parce que par trop on  
e titre. Nous disons donc,  
parole de Dieu, que c'est la  
des fidèles, qui s'accordent  
ette parole et la pure reli-  
n dépend, et qui profitent  
ut le temps de leur vie,  
se conformant en la crainte  
selon qu'ils ont besoin de  
et marcher toujours plus  
me quoiqu'ils s'efforcent,  
onvient avoir incessamment  
rémision de leurs péchés,  
nous ne nions point que  
idèles il n'y ait des hypocri-  
ouvés, desquels la malice  
acer le titre de l'église.

11. 12. Matth. 3. 9. et 7. 22. Eph. 2.  
12. Rom. 3. Matth. 13. 2. Tim. 2.

ART. 28. Sous cette créance nous  
protestons que la où la parole de Dieu  
n'est pas reçue, où on ne fait nulle  
profession de s'assujétir à elle, et où il  
n'y a nul usage des sacremens à parler  
proprement, on ne peut juger qu'il y  
ait aucune église. Pour cela nous con-  
damnons les assemblées de la papauté,  
vu que la pure vérité de Dieu en est  
bannie; que les sacremens y sont cor-  
rompus, abâtardis, falsifiés, ou anéan-  
tis du tout; et que toutes les supersti-  
tions et idolâtries y ont la vogue. Nous  
tenons donc que tous ceux qui se mê-  
lent en tels actes, et y communiquent,  
se séparent et retranchent du corps de  
Jésus-Christ. Toutefois, parce qu'il reste  
encore quelque petite trace d'église en  
la papauté, et même que la substance  
du baptême y est demeurée, joint que  
l'efficacité du baptême ne dépend pas  
de celui qui l'administre, nous confes-  
sons que ceux qui y sont baptisés n'ont  
pas besoin d'un second baptême. Cepen-  
dant, à cause des corruptions qui y sont,  
on n'y peut présenter les enfans sans  
se souiller.

Matth. 10. 4. et 15. Jean. 10. 1. Cor. 6. 14. 15.  
16. 2. Cor. 6. 15. Matth. 3. 21 et 28. 19. Matth. 1.  
Act. 1. 5

ART. 29. Quant est de la vraie église,  
nous croyons qu'elle doit être gouver-  
née selon la police que notre Seigneur  
Jésus-Christ a établie, c'est qu'il y ait  
des pasteurs, des surveillans et diacres,  
afin que la pure doctrine ait son cours,  
que les vices soient corrigés et répri-  
més, que les pauvres et tous autres  
affligés soient secourus en leurs néces-  
sités: et que les assemblées se fassent  
au nom de Dieu, pour que grands et  
petits y soient édifiés.

Act. 6. 3. 4. 5. Eph. 4. 1. Tim. 3.

ART. 30. Nous croyons tous vrais  
pasteurs, en quelque lieu qu'ils soient,

avoir même autorité et égale puissance, sous un seul chef, seul souverain et seul universel évêque, Jésus-Christ; et, pour cette cause, que nulle église ne doit prétendre aucune domination ou seigneurie sur l'autre.

Matth. 20. 26. 27. et 18. 2. 3. 4 Matth. 28. 10. 19.

**ART. 31.** Nous croyons que nul ne se doit ingérer, de son autorité propre, pour gouverner l'église, mais que cela se doit faire par élection, autant qu'il est possible et que Dieu le permet, laquelle exception nous ajoutons notamment, parce qu'il a fallu quelques fois, et même de notre temps (auquel l'état de l'église était interrompu) que Dieu ait suscité gens d'une façon extraordinaire, pour dresser l'église de nouveau, qui était en ruine et désolation. Mais quoi qu'il en soit, nous croyons qu'il se faut toujours conformer à cette règle : que tous, pasteurs, surveillans et diacres, aient témoignage d'être appelés à leur office.

Marc. 16. 15. Jean. 15. 16, Act. 1. 21. Gal. 1. 15. 1. Tim. 3. 7. 8. 9, 10. 15.

**ART. 32.** Nous croyons aussi qu'il est bon et utile que ceux qui sont élus pour être superintendans, avisent entr'eux quel moyen ils devront tenir pour le régime de tout le corps, et toutefois qu'ils ne déclinent nullement de ce qui nous en a été ordonné par notre Seigneur Jésus-Christ; ce qui n'empêche point qu'il n'y ait quelques ordonnances particulières en chaque lieu, selon que la commodité le requerra.

Act. 15. 2. 6. 7. 25. 28. 1. Pier. 1. 9. 1. Cor. 14. 40.

**ART. 33.** Cependant nous excluons toutes inventions humaines et toutes lois qu'on voudrait introduire sous ombre du service de Dieu, par les-

quelles on voudrait lier les consciences, mais seulement recevons ce qui se fait et est propre pour nourrir la concorde, et tenir chacun, depuis le premier jusqu'au dernier, en obéissance : en quoi nous avons à suivre ce que notre Seigneur Jésus a déclaré quant à l'excommunication, laquelle nous approuvons et confessons être nécessaire avec toutes ses appartenances.

Rom. 16. 17. 18. 1. Cor. 3. 11. Marc. 10. 17.

**ART. 34.** Nous croyons que les sacremens sont ajoutés à la parole pour plus ample confirmation, afin de nous être gages et marreaux de la grâce de Dieu, et par ce moyen aider et soulager notre foi, à cause de l'infirmité et faiblesse qui est en nous; et qu'ils sont tellement signes extérieurs, que Dieu travaille par eux en la vertu de son Esprit, afin de ne nous y rien signifier en vain, toutefois nous tenons que toute leur substance et vérité est en Jésus-Christ, et si on les en sépare, ce n'est plus rien qu'ombre et fumée.

1. Cor. 10. et 11. 23. 24. Exod. 12. 3. Gal. 3. 27. Ephes. 5. 26. Jean. 6. et 3.

**ART. 35.** Nous en confessons seulement deux, communs à toute l'église, desquels le premier, qui est le baptême, nous est donné pour témoignage d'adoption : pour ce que là nous sommes entés au corps de Christ, afin d'être lavés et nettoyés par son sang, et puis renouvelés en sainteté de vie par son Saint-Esprit. Nous tenons aussi, combien que nous ne soyons baptisés qu'une fois, que le profit qui nous est là signifié, s'étend à la vie et à la mort, afin que nous ayons une signature permanente que Jésus-Christ nous fera toujours justice et sanctification. Or, combien que ce soit un sacrement de foi et de pénitence, néanmoins, par ce que Dieu reçoit en son église les

ns avec leurs pères, nous di-  
ar l'autorité de Jésus-Christ,  
nfans engendrés des fidèles  
re baptisés.

Tit. 3. 5. 6. Act. 22. 16. Matth. 3. 11.  
15. Matth. 19. 14. 1. Cor. 7. 17.

. Nous confessons que la  
e (qui est le second sacre-  
s est témoignage de l'union  
avons avec Jésus-Christ,  
u'il n'est pas seulement une  
et ressuscité pour nous, mais  
repait et nourrit vraiment  
et de son sang, afin que  
s un avec lui, et que sa vie  
ommune. Or, combien qu'il  
l jusques à ce qu'il vienne  
tout le monde, toutefois nous  
e par la vertu secrète et in-  
visible de son Esprit, il nous  
vivifie de la substance de  
et de son sang. Nous tenons  
cela se fait spirituellement,  
ur mettre au lieu de l'effet  
rité imagination ni pensée :  
int que ce mystère surmonte  
sse la mesure de notre sens,  
lre de nature. Bref parce  
éleste, il ne peut être saisi  
foi.

16. 17. et 11. 21. Jean. 6. 56. 57. et  
16. 19. Act. 3. 21. 1. Cor. 10. 16.

Nous croyons (ainsi qu'il a  
que tant en la Cène qu'au  
Dieu nous donne réellement  
ce qu'il y figure. C'est pour-  
conjoignons avec les signes  
ossession et jouissance de ce  
st là représenté. Et par ainsi,  
qui apportent à la table sacrée  
me pure foi, comme un vais-  
vent vraiment ce que les si-  
tifiant: c'est que le corps et  
Jésus-Christ ne servent pas

moins de manger et boire à l'ame, que  
le pain et le vin font au corps.

1. Cor. 11. Jean. 6.

ART. 38. Ainsi nous tenons que l'eau,  
étant un élément caduc, ne laisse pas  
de nous témoigner en vérité le lavement  
intérieur de notre ame par le sang de  
Jésus - Christ, par l'efficace de son  
esprit, et que le pain et le vin nous  
étant donnés en la Cène, nous servent  
vraiment de nourriture spirituelle,  
d'autant qu'ils nous montrent comme  
à l'œil la chair de Jésus-Christ nous être  
notre viande, et son sang notre breu-  
vage; et rejetons les fantastiques sa-  
cramentaires, qui ne veulent recevoir  
telles signes et marques, vu que notre Sei-  
gneur Jésus-Christ prononce: « ceci est  
mon corps, et ce calice est mon sang. »

Rom. 6. 2. 4. Jean. 6. 1. Cor. 11. Mar. 26. 16.

ART. 39. Nous croyons que Dieu  
veut que le monde soit gouverné  
par lois et polices, afin qu'il y ait  
quelques brides pour réprimer les  
appetits désordonnés du monde, et  
ainsi qu'il a établi les royaumes, répu-  
bliques, et toutes sortes de principau-  
té, soit héréditaires ou autrement, et  
tout ce qui appartient à l'état de justice:  
et en veut être reconnu auteur. A  
cette cause, il a mis le glaive en la main  
des magistrats pour réprimer les péchés  
commis, non seulement contre la secon-  
de table des commandemens de Dieu,  
mais aussi contre la première. Il faut  
donc à cause de Lui, que non seulement  
on endure que les supérieurs dominent  
mais aussi qu'on les honore et prise en  
toute révérence, les tenant pour ses lieu-  
tenans et officiers, qu'il a commis pour  
exercer une charge légitime et sainte.

Matth. 17. 24. 25. Rom. 13. Exod. 18. 20. 21.  
1. Pler. 2. 13. 14. 1. Tim. 2. 2.

ART. 40. Nous tenons donc qu'il faut  
obéir à leurs lois et statuts, payer  
tributs, impôts et autres devoirs,

et porter le joug de subjection d'une bonne et franche volonté, encore qu'ils fussent infidèles, moyennant que l'empire souverain de Dieu demeure en son entier. Par ainsi nous détestons ceux qui voudraient rejeter les supériorités, mettre communauté et confusion de biens, et renverser l'ordre de justice.

Matth. 17. 24. Act. 4. 17. 18. 19.

—

**QUANT A LA DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE, EN VOICI LE PREMIER POINT RAPPORTÉ A LA SUBSTANCE D'ICELLE, COMME ELLE EST CONTENUE DANS LES ÉCRITS DES APOTRES.**

1. Que nulle église ne pourra prétendre principauté ou domination sur l'autre.

2. Qu'un président en chaque colloque ou synode sera élu d'un commun accord pour présider au colloque ou synode, et faire ce qui y appartient : et finira ladite charge avec chaque colloque ou synode et concile.

3. Que les ministres amèneront avec eux au synode chacun un ancien ou diacre de leur église, ou plusieurs.

4. Que dans les synodes généraux assemblés selon la nécessité des églises, il y aura une censure de tous ceux qui y assisteront, amiable et fraternelle, après laquelle sera célébrée la cène de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

5. Que les ministres et un ancien, ou diacre, pour le moins, de chaque église ou province s'assembleront deux fois l'année.

6. Que les ministres seront élus au consistoire par les anciens et diacres, et seront présentés au peuple, pour lequel ils seront ordonnés : et, s'il y a opposition, ce sera au consistoire de la juger. Et au cas qu'il y eût mécontentement d'une part ou d'autre que le tout sera rapporté au concile provincial, non pour contraindre le peuple à recevoir le ministre élu, mais pour sa justification.

7. Que les ministres ne seront envoyés des autres églises sans lettres théntiques, et que sans icelles un examen, ne seront reçus.

8. Que ceux qui seront élus signent la confession de foi arrêtée, tant aux églises auxquelles ils auront été élus qu'aux autres, auxquelles ils seront envoyés. Et sera l'élection confirmée par prêtre et par imposition des mains des ministres, sans toutefois aucune superstition.

9. Que les ministres d'une église pourront prêcher en une autre avec le consentement du ministre d'icelle ou du consistoire en son absence.

10. Celui qui aura été élu à quelque ministère sera sollicité et exhorté à prendre, et non toutefois contraindre les ministres qui ne pourront exercer leur charge aux lieux auxquels ils ont été ordonnés, s'ils sont envoyés ailleurs par l'avis de l'église, et n'y veulent aller, diront leurs causes de refus au consistoire, et là il sera jugé si ils seront recevables : et si elles ne le sont pas, et qu'ils persistent à ne vouloir accepter ladite charge, en ce cas le synode provincial en ordonnera.

11. Celui qui se serait ingéré, et qu'il fût approuvé de son peuple, pourra être approuvé des ministres prochains, ou autres, s'il y a quelque différence sur son approbation par quelque autre église : mais avant que de passer outre, le plutôt que faire se pourra sera assemblé le synode provincial en décider.

12. Ceux qui sont élus au ministère de la parole, doivent en garder toute leur vie.

13. Et quant à ceux qui sont envoyés pour quelque temps, s'il advenait que les églises ne pussent autrement venir au troupeau, ne leur sera permis d'abandonner l'église pour laquelle Jésus-Christ est mort.



Pour cause de trop grande persécution, on pourra faire changement d'église à autre, pour un temps, sur l'avis des deux églises. Pour cause de trop grande persécution, on pourra faire le semblable pour causes justes rapportées et jugées par le synode provincial.

Ceux qui enseigneront mauvaise doctrine, et, après en avoir été admonestés, ne s'en désisteront; ceux aussi qui, par vie scandaleuse, méritant d'être déposé du magistrat, ou excommuniés, ou seront désobéissans au conseil, ou bien autrement insuffiront déposés.

Quant à ceux qui, par vieillesse, infirmité, ou autre tel inconvénient, seront devenus incapables d'administrer la parole, l'honneur leur demeurera, et ils seront recommandés à leurs églises pour être entretenus; et un autre en remplira la charge.

Les vices scandaleux et punissables par le magistrat, revenant au grand conseil de l'église, commis en quelque temps que ce soit, lorsqu'on était en paix ou après, feront déposer l'officier. Quant aux autres vices scandaleux, ils seront remis à la sagesse et jugement du synode provincial.

La déposition se fera promptement devant le consistoire, au cas de vices punissables, étant appelés deux ou trois témoins. Et en cas de plainte de faux, de calomnie, le fait sera remis au jugement du synode provincial.

Il sera déclaré au peuple, si la nécessité le requiert, de laquelle le conseil décidera.

Les anciens et diacres sont le séculier de l'église, auquel doivent présider les pasteurs de la parole.

L'office des anciens sera de faire connaître au peuple, rapporter les scandales au consistoire, et autres choses

semblables, selon qu'en chaque église il y aura une forme couchée par écrit, selon la circonstance des lieux et des temps. Et n'est l'office des anciens comme nous en usons à présent, perpétuel.

22. Quant aux diacres, leur charge sera de visiter les pauvres, les prisonniers et les malades, et d'aller par les maisons pour catéchiser.

23. L'office des diacres n'est pas de prêcher la parole, ni d'administrer les sacrements, combien qu'ils y puissent aider; et leur charge n'est perpétuelle, de laquelle toutefois eux, ni les anciens, ne se pourront départir sans la permission des églises.

24. En l'absence du ministre, ou lorsqu'il sera malade, ou aura quelque autre nécessité, le diacre pourra faire les prières et lire quelque passage de l'écriture, sans forme de prédication.

25. Les diacres et anciens seront déposés pour les mêmes causes que les ministres de la parole en leur qualité, et ayant été condamnés par le consistoire, s'ils en appellent, seront suspendus jusqu'à ce qu'il en soit ordonné par le synode provincial.

26. Les ministres, ni autres de l'église, ne pourront faire imprimer livres composés par eux ou par autres, touchant la religion, ni autrement publier, sans les communiquer à deux ou trois ministres de la parole, non suspects.

27. Les hérétiques, les contempteurs de Dieu, les rebelles contre le consistoire, les traitres contre l'église, ceux qui sont atteints et convaincus de crimes dignes de punition corporelle, et ceux qui apporteraient un grand scandale à toute l'église, seront du tout excommuniés et retranchés, non seulement des sacrements, mais aussi de toute l'assemblée. Et quant aux autres vices, ce sera à la prudence de l'église de connaître ceux qui devront être ad-

contre tout droit, ceux qui s'étaient même glorifiés d'avoir baillé les coups, fit entendre aux plus grands qui étaient à l'entour du roi, entre autres choses que ce dont on avait longtemps douté, à savoir que plusieurs conseillers de ladite cour fussent luthériens, se découvrait maintenant, et que si l'entreprise de cette mercuriale n'était rompue, toute l'église s'en allait perdue sans espérance aucune; que c'était horreur d'ouïr quelques d'iceux tant ils parlaient mal de la messe; qu'ils ne tenaient compte des lois et ordonnances de l'église, et se moquaient de ceux qui jugeaient selon icelles, et même qu'ils appelaient la plupart aux assemblées des hérétiques: ce qu'il disait pour Antoine Fumé exposé à l'ennui de plusieurs, à cause du fait de la religion (de laquelle il était plus suspect que nul autre) qui avait, en opinant, remontré plusieurs abus et erreurs survenues en l'église, et discoursu de l'origine d'iceux, jusqu'à parler de la cène de notre Seigneur Jésus-Christ et de l'abus introduit en icelle.

Le roi donc fut tellement ému et enflammé par ces gens, qui avaient le cardinal et le connétable pour solliciteurs, que lui-même vint en personne, le dixième jour de juin suivant, en sa cour du parlement, assise pour lors aux Augustins de Paris, à cause que l'on préparait la grande salle et des chambres du palais, pour les noces de madame Isabelle sa fille avec le roi d'Espagne, et de madame Marguerite sa sœur unique avec le duc de Savoie. Etant donc arrivé et assisté des cardinaux de Lorraine et de Guise son frère, des princes de Montpensier et de la Roche sur Yon, duc de Guise, Connétable, Bertrand cardinal et garde-des-sceaux, et autres, il dit que depuis qu'il avait plu à Dieu de lui donner la paix, tellement confirmée par le

moyen des mariages, qu'il espérait qu'elle serait stable, il lui avait se devoir remédier à la division de la religion, comme à la chose qu'il pouvait être la plus agréable à Dieu, et ce était-il venu en sa dite cour chant qu'elle en délibérait pour en dire à quels points les choses étaient afin qu'elles fussent plus autorisées en sa présence. Alors le cardinal garde-sceaux, dit que le roi voulait continuer la délibération comme par l'article de la mercuriale, concernant le fait de la religion seulement, que ceux qui devaient opiner eussent à dire leur opinion: ce qui fut fait continuèrent lesdits conseillers à venir en la présence du roi en parfaite liberté, que ceux qui avaient dit avis auparavant.

Il y avait, entre les autres, un conseiller nommé Anne du Bourg, neveu du Bourg, chancelier de France renommé entre tous les conseillers de la cour, tant pour son savoir que sa probité, et qui s'était trouvé aux assemblées. Celui-ci, ayant rendu grâces à Dieu de ce qu'il avait là amené pour être présent à la décision de telle cause, et ayant exhorté le roi à assister, pour ce que c'était la cause de notre Seigneur Jésus-Christ, qui était, avant toutes choses, mainteneur des rois, il parla en toute hardiesse comme Dieu lui avait donné. Ce n'était pas, disait-il, chose de petite importance que de condamner ceux au milieu des flammes, invoquer le nom de Jésus-Christ. Le cardinal là, écumant de dépit, et craignant que le roi n'y prît quelque goût. Finalement le roi se leva bien troublé, entre en conseil avec ses cardinaux incontinent, partant de la chambre donne commandement aux capitaines de ses gardes de se saisir de du Bourg et d'un autre nommé du Faur.

informé de l'avis des autres, de prendre Fumée, de Foix et les fait tous serrer en laux qui étaient rapprochés ceux-ci, sachant qu'ils ne plus épargnés, se mettent incontinent sont criés à ban paraître, au nombre de le reste intimidé, rachète mis et rétractations. On en ncipalement à ceux qui iclu au concile. Et ainsi la lement, qui avait été en ré- me aux rois, jusqu'à cette our n'avoir voulu donner se du fils de Dieu, ni user aux délibérations des cho- ernent la tranquillité de la, perdit à ce coup son auto- menée et intrigues de us des principaux membres qui ne fut point sans grand urmures de beaucoup de C'était au mois de Juin and une fois la persécution icé par ce bout là, ce ne peu de temps. Sur cela, partit de Paris et en, maison du connétable; il envoya des lettres-pa- nges des provinces, com- e tous ces luthériens fus- s, disant que jusque-là il pèché par ses guerres de er, et sentait bien que le eux luthériens s'était gran- ru dans ces troubles, mais nant la paix lui étant don- hilippe roi d'Espagne, il décidé à employer tout le exterminer. Pourquoi que ils n'y fussent lâches; que oin de forces, il mettrait y aurait toujours gendar- e pour leur tenir la main. en fût, qu'ils l'avertissent elle diligence ils y auraient

faite. Car s'ils faisaient autrement, et les épargnaient comme il avait en- tendu qu'aucuns avaient fait aupara- vant, ce serait à eux qu'on s'en pren- drait et qu'ils seraient en exemple aux autres. Ces lettres étaient bien pour émouvoir de grands troubles si Dieu n'y eût pourvu. Toutefois les églises s'affermisssaient sur les promesses de Dieu, étant en prières, et s'assuraient que Dieu se montrerait finalement se- courable à son église; en quoi ceux des églises étrangères leur aidaient grandement, les encourageant de de- meurer fermes en leur vocation. D'au- tre part, gens de telle qualité étant em- prisonnés en telle furie, la mauvaise volonté des uns s'accrut grandement, et ceux qui avaient montré quelque con- science furent fort intimidés, voire les uns tout-à-fait résolus de faire comme les autres. Alors un nommé Nicolas Ballon, porteur de livres et autrefois échappé, fut très-cruellement brûlé: et ne restait rien, en apparence, si- non un très-horrible spectacle d'ex- trême désolation quand le Seigneur y pourvut. Car le roi Henri, au plus fort de ses triomphos de la paix, joints au mariage de sa fille avec le roi d'Espagne déjà célébré, et de sa sœur avec le duc de Savoie, qui restait à consommer, courant en lice en la rue Saint-Antoine, une après dîner, le pé- nultième jour de juin, fut atteint d'un contre-coup de lance, droit à la vi- sière, par le comte de Montgomery, tellement que les éclats lui entrèrent par l'un des yeux dans la tête, de telle raideur, que le crâne en fut fêlé et le cerveau atteint. Il commença donc incontinent à chanceler dessus son cheval, perdant beaucoup de sang, et soudain fut emporté au prochain logis des Tournelles, où il mourut le dixième jour de juillet suivant. Choses étranges furent remarquées en la

mort tant inopinée de ce prince , qui de sa nature était débonnaire , mais ne voyait ni n'oyait que par les yeux et oreilles de ceux qui le possédaient et gouvernaient à leur appétit , desquels nous avons parlé au commencement de cette histoire. Première-ment la reine Catherine de Médicis sa femme , soit que de soi-même elle se forgeât quelque sinistre présage , soit que pensant la nuit à ce qui pouvait advenir au roi , qu'elle voyait merveilleusement échauffé à la joute , elle en eût songé , le pria très-instamment dès le matin , de se reposer ce jour-là : à quoi il n'obéit non plus que Jules César à sa femme , le jour qu'il fut tué au Sénat , ni Pilate aussi à la sienne le jour auquel, condamnant Jésus-Christ à la mort , il se perdit soi-même à jamais. C'est aussi une chose bien avérée , qu'un jeune enfant d'une maison de qualité , étant endormi en une loge d'où on regardait ces jeux , bien peu de temps avant que le roi fût blessé , s'éveillant en sursaut, s'écria par deux ou trois fois que le roi était mort. Sur quoi, étant depuis interrogé, il dit qu'il l'avait vu tuer en dormant. Autres choses bien notables furent remarquées en la mort de ce prince ; c'est à savoir, qu'ayant juré en colère qu'il verrait brûler de ses propres yeux , les conseillers qu'il avait fait mettre en prison, et nommément du Bourg , lui-même peu de jours après perdit la vue et la vie , étant frappé de la même main par laquelle il avait fait saisir du Bourg, et non-seulement mourût en la maison des Tournelles , qui avait été parée pour le triomphe des noces susdites ; mais qui plus est, la salle du triomphe lui servit de chapelle de deuil. Et finalement , chose bien remarquable, advint, sans y penser , que , pour parer son lit d'honneur à la façon des rois trépassés , on

lui mit au-dessus de son lit une riche tapisserie , contenant l'histoire de la conversion de saint Paul avec ces mots écrits en bien grosses lettres : *Saul , Saul , cur me persequeris ? C'est-à-dire , Saul , Saul , pourquoi me persécutes-tu ?* Ce qui fut vu et noté par plusieurs jusques à ce point que le connétable , qu'on avait fait garde du corps , en étant averti , y fit mettre une autre pièce.

Ceux de Meaux, au même temps, Chassegon n'y pouvant plus tenir, lequel nous avons dit y avoir dressé l'église, l'an 1559, l'église de Paris y envoya un nommé du Fossé , breton de nation et duquel Dieu s'est servi grandement en Bretagne , comme il a été dit en son lieu ; lequel, arrivé à Meaux , y fut bientôt découvert , surpris et serré en un cachot , par le moyen des prêtres dont cette ville là est pleine. Mais comme on s'appretait à le faire mourir , Dieu donna moyen de lui faire ouverture sans forces d'armes , de sorte que la prison se trouva vide ; et depuis y fut envoyé, de la même église de Paris , un nommé Mcon , qui y a continué sa charge heureusement avec quelques autres , tant en cachette que finalement en public, jusques à l'édit de janvier.

Cette année, le jour qu'on appelle le dimanche gras, étant advenu à Blois la nuit, devant la maison de ville, en la rue de la Féalerie , qu'une certaine image de la vierge Marie tomba par terre , soit d'elle-même , soit qu'elle fût poussée par quelque ivrogne de carême-prenant , se rompit la tête ; le jour venu , toute la ville fut en grande émotion, et la tête lui étant recollée par l'avis du conseil, assemblé le dimanche suivant, l'image fut portée et remise en son lieu en procession générale avec toutes les solennités qu'il est possible. Ce néanmoins Dieu mo-

nt les cœurs des hommes, ensuivit autre chose.

à Poitiers , continuant de eux, il advint le lendemain quel jour se fait une procession en mémoire de la déla ville assaillie par les An- certain jacobin , prêchant, aperçu dans la troupe comme tenant un pistolet s'effraya tellement qu'il le voulait tuer , ce qui le peuple se rua sur ce ne , qui fut tantôt accablé dagues , chaises et escabats si grand ce tumulte, que le bruit étant par là tuait tous ceux de la religion, en un instant se merveilleux nombre d'iceux, avec armes; lesquels, ayant portés qu'on ne voulait ouïssent du son du tocsin qui ville, entrèrent plus avant firent ceux qu'ils trouvèrent au couvent que d'autre, de dedessus les murailles. Cette troupe de femmes et de s'entrées au temple , se les images et autels , de l'arrivée de la justice , par terre. Alors ce gentil était demeuré comme égaré, étant relevé à grand effort qui il était , fut reconnu le sieur du Teil , qui était à chercher un sien avocat à sermon de ce jacobin. Ce pour ce qu'étant interprète où il avait fait ne put répondre, comme le lui était à grande peine oint qu'on le reconnut d'être auditeur ordinaire à prêchant pour lors tout un jacobin, il fut mis prisonnier le lendemain il advint un

semblable fait entre les sept et huit heures du soir à Châtelleraut , là où un mois auparavant le sieur Gemmes Hamilton, écossais , comte d'Aran et duc dudit lieu , avait dressé une petite assemblée chrétienne, et pour ce faire , obtenu un ministre de l'église de Poitiers. Advint donc qu'un certain personnage , retournant des champs et tenant une pièce d'or en son chapeau , appartenant à un autre qui le suivait de loin , passa devant la porte des cordeliers à l'instant que le portier la voulait fermer , lequel , apercevant qu'il tenait cette pièce d'or, l'invita d'entrer dedans pour le mener boire , combien qu'autrement il ne le connût. L'autre , lui ayant accordé d'entrer, comme mal avisé qu'il était, et le montrait en sa contenance , ne fut pas plutôt dedans , qu'on lui ôta sa pièce , et commença-t-on de le bien battre comme luthérien. Cependant celui à qui était la pièce et qui le suivait , s'enquérant qu'était devenu son homme, et entendant soudain comme on le battait là-dedans , commença à crier par les rues qu'on tuait son compagnon dans les cordeliers , auquel bruit accourant grand nombre de peuple , voulant forcer les portes , et les moines d'autre côté sonnant le tocsin, comme firent aussi les prochaines paroisses , peu s'en fallut qu'il n'y eût une horrible esclandre ; mais la justice d'un côté, ayant découvert ce qui en était, et d'autre part aussi le ministre, retenant son troupeau, le tumulte s'apaisa et nonobstant toutes ces choses, les assemblées furent continuées.

Semblablement , le parlement de Rouen , irrité du succès de l'église dressée, comme dit a été, l'an 1557, et s'accommodant à la volonté du roi, envoya au feu deux hommes, durant l'exécution desquels , contre la coutume, fut faite une procession générale

qui passa au marché neuf, devant les flammes de ces pauvres hommes brûlant, afin de mieux animer le peuple. Et de plus, firent un arrêt par lequel les maisons où se feraient les assemblées, étaient déclarées acquises et confisquées au roi. Les prêtres, d'autre côté, ne dormaient pas : entre ceux qui étaient les principaux sont un nommé Secard, curé de Saint-Maclou, un prêtre nommé Colombel, et un curé nommé Faucillon, tous trois docteurs de Sorbonne, chargeant ceux de la religion réformée de leurs calomnies accoutumées, à savoir : qu'ils paillardaient ensemble à chandelles éteintes, et qu'on y enseignait à être rebelle au roi et aux magistrats ; lesquels ils disaient ne faire leur devoir d'y mettre la main, et que par conséquent le peuple se devait jeter dessus : mais Dieu renversait tellement leur mauvaise volonté, qu'au contraire, cela incitait plusieurs à s'enquérir de ce qu'on disait et faisait en ces assemblées ; auxquelles, trouvant tout le contraire de ce que dessus, ils détestaient ces prêcheurs, et peu à peu se rangeaient eux-mêmes à l'assemblée ; voire jusques aux plus débauchés et débauchées, qui y étaient entrés en intention du tout contraire. Davantage, ces mêmes prêcheurs ne faisaient difficulté de faire rompre de nuit les images, en plusieurs endroits, faisant courir le bruit que ceux de la religion l'avaient fait, de sorte que le cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen, fut souvent occupé à les redresser avec grandes cérémonies. Mais, finalement, un moine de l'hôpital de la Magdeleine fut trouvé coupable de la rupture des images du cimetière St.-Maur, dont toutefois il ne fut aucunement châtié, d'autant qu'il disait avoir fait cela à bonne fin et intention. L'assemblée cependant ne laissait à se maintenir, quoiqu'elle fût en danger.

Les assemblées qui se faisaient en Saintonge, étant bientôt découvertes, audit an, après Pâques, s'élevèrent grandes persécutions de par le sieur de Burie, lieutenant-général au gouvernement de Guyenne, en l'absence du roi de Navarre. Premièrement, arrivé à Marennes, il fit tant envers les habitans, par remontrances de grand danger où ils se mettaient, y joignant grandes menaces, puis leur fit faire promesses de chasser les faux prêcheurs qu'il appelait. Cela fut cause que les assemblées furent resserrées en ce lieu. Ce néanmoins, le ministre courageux ne laissa de faire son devoir, même en Allevet, là où il fortifia tellement ceux qui avaient comme perdu courage, qu'ils envoyèrent à l'église de Genève demander quelque homme vertueux et de bonne doctrine, pour les conduire désormais. Dieu les exauça en cela, leur envoyant Charles Léopard, qui a toujours été depuis un singulier instrument de Dieu pour ces quartiers-là. Cependant la cour de parlement de Bordeaux ne dormait pas, étant encore arrivée une nouvelle commission du roi Henri, pour tenir les grands jours en la ville de Saintes, auxquels telle cruauté fut exercée, que même avant la publication de cette commission, non seulement on visitait les maisons, mais aussi forçait-on les serviteurs et servantes d'accuser leurs maîtres et maîtresses : et même il y en eut de torturés, pour accuser ceux qu'ils connaissaient avoir fréquenté les assemblées. En cet orage fut faite prisonnière la femme d'un ministre de Saintes, avec plusieurs autres : et même non sans grande difficulté, le ministre fut garanti de leurs mains. Entre les autres qui furent pris à Saint-Jean-d'Angely, un appelé Menade, mené à Bordeaux, mourut des cruels traitemens en prison, et fut néanmoins brûlé tout mort. Les



es, voyant cette persécution, à les faire mourir tous autres, ils prièrent leurs seigneurs d'écrire une confession publique, et tirée des saintes Écritures, laquelle ils délibéraient tous, pour la présenter au roi, si s'il fallait mourir, ils mourraient ensemble. Et furent envoyés au roi de Navarre, en Guyenne, les ministres de Saint-Jean-d'Angely, et de Marennes, pour lui dire que Dieu avait donné à chacun d'eux la vérité de Dieu par leur conscience. Le roi de Navarre ne fut point de cet avis, au contraire, et ne se tenait point en patience : à quoi ils furent environ le 15 de mai 1559, auquel avait été tenu le synode général, le roi au royaume de France, la formation des églises : se trouvèrent les susdits de Saint-Jean-d'Angely, et de Marennes. Or, si les ennemis de la religion voulaient de ruiner l'œuvre du Seigneur au contraire, il n'y avait pas moins puissant à les empêcher, voyant toujours de nouvelles récoltes en sa moisson. Car, le 15 de mai, arriva à Soubise un homme, âgé de plus de soixante ans, qui avait passé plus de cinquante ans de sa vie prêchant dans les universités de Basle et de Berne, de Mulot, dit des Ruisscaux. Antoine Otrand, homme d'une grande sagesse, même dans les choses de la religion, le seigneur du lieu, d'une singulière vertu et de zèle, avait déjà tellement fait que de sa terre étaient bien

instruits. Ce que voyant ce bon vieux homme, s'employa tellement en l'œuvre du Seigneur, que chacun tenait pour une œuvre miraculeuse le labeur qu'il faisait, étant toutes les nuits sans dormir (à cause qu'on n'osait s'assembler que de nuit, et bien secrètement :) auxquelles il allait par les lieux circonvoisins, étant souvent contraint de se cacher dans les bois et d'y passer les nuits. En somme le Seigneur se servit de lui tellement, qu'en peu de temps tout à l'environ la messe fut quittée d'une grande partie du peuple.

Quant à la ville de Pons, le seigneur du lieu, pendant que dame Anne de Partenay sa première femme, et sœur du sieur de Soubise vécut, était amateur de la vertu et de la vérité ; ayant tellement profité en la lecture des lettres saintes, qu'à grande peine se fût-il trouvé homme de sa robe, qui le secondât avec tel zèle, que lui-même prenait bien la peine d'enseigner ses pauvres sujets, desquels il en édifia plusieurs tant de ses officiers, que d'autres en sa ville de Pons. Mais, incontinent après le décès de cette bonne dame, tant vertueuse, Dieu lui ayant tellement ôté l'entendement, qu'en secondes nocces il épousa l'une des plus diffamées demoiselles de France, à savoir Marie de Monchenu, appelée la dame de Massy : Il lui ôta quand et quand le reste de son sens et jugement : de sorte que sans autre occasion quelconque il devint dès-lors en un instant, ennemi et persécuteur de la vérité, qu'il avait si bien connue, et tant avancée. Sur ces entrefaites un jeune enfant, nommé Yves Ruspeaux, natif du lieu même de Pons, arriva de Genève, où il avait merveilleusement profité tant en piété, qu'en la connaissance des bonnes lettres ; et ne fut pas plutôt arrivé, qu'à sa sollicitation ceux du lieu commencèrent de s'assembler à

certains jours pour prier Dieu , et envoyèrent à Genève demander un ministre, pensant même en cela rendre très agréable service à leur seigneur. Mais tout au contraire , le sieur de Pons, ainsi changé que dit a été, envoya premièrement quérir ce jeune homme, en grande colère; lequel, pour tout cela ne se déconcertant point, lui fit telle réponse, si docte et si pertinente, que ledit sieur tout étonné de le voir ainsi parler en tel âge, d'autant qu'à grande peine, montrait-il avoir quinze ans, ne voulut qu'on lui fit aucun mal et se contenta de lui défendre de n'être plus si hardi, que de se trouver en aucune assemblée. Après cela, il envoya quérir, l'un après l'autre, tous ceux qu'il connaissait être instruits, envers lesquels il usa de si rudes menaces, que le ministre, qu'ils avaient envoyé quérir, étant arrivé, employa plus de trois mois à redresser cette église là, durant lesquels on ne saurait exprimer les maux qu'il endura; de sorte que plusieurs étaient d'avis qu'il se retirât ailleurs : ce que jamais il ne voulut faire, répondant que puisque Dieu l'avait envoyé en ce lieu, il espérait que son travail avec le temps, apporterait quelque fruit excellent, ce qui advint comme il sera dit ci-après. Quant à Léopard, il trouva ceux d'Allevert en pauvre état. Car le frère du sieur de Pons appelé communément le chevalier, désirait de s'approprier la cure du lieu. Et pour ce que leur *corpus domini* n'avait point été promené le jour qu'ils appellent la Fête-Dieu, croyant bien parvenir par ce moyen à son attente, arrivé avec le procureur du roi de Saintes, il fit tant qu'à sa requête, après informations prises, prise de corps fut décrétée contre les principaux de l'assemblée, à savoir contre Jean de Lonneau, receveur du seigneur de Pons, Maturin Tranchant,

François la Couche, et Pierre Moy bon vieux homme, âgé de près de ans, lequel, étant averti un matin se sauver, comme il était encore lit, au lieu de se déconcerter répondit d'une face joyeuse : Eh bien, loué Dieu, ils ne sauraient guères avoir mes jours, allons au nom de Dieu où vous voudrez. — Mais Dieu ne guères à faire vengeance manifeste ce persécuteur, car incontinent après étant allé jusques à Poitiers contre son frère, qui allait à la cour, un valet continue le saisit en l'hôtel du Dauphin, où il mourut, jurant et blasphémant en terrible frénésie. Et, quant aux témoins, il advint une chose morale à l'un d'eux, lequel, s'apprêtant à une jeune fille à marier, non Marguerite Baudouin, et lui ayant ces mots : Eh bien ! Marguerite déposerai demain contre vous, de la procureur du roi ; elle lui répondit ces propres mots : Eh bien ! aussi déposerai-je quelque jour contre vous devant le juge des juges ; de laquelle réponse le dit témoin prétendu tellement étonné, que, sur l'heure s'en alla mettre au lit, et fut enterré le lendemain. Il se trouva aussi que des témoins ne survécurent long-temps après. Cela confirma merveilleusement l'assemblée, laquelle ne mit guère à croître, ayant aussi été la police de l'église incontinent dressée. Aussi avait-il pas faute de calomniateurs pour ce que les assemblées se faisaient de nuit, à raison de l'extrême rigueur des édits du roi ; commandant même de démolir à perpétuité les lieux où raient été faites quelques assemblées. Suivant donc ces rigueurs, le sieur de Pons envoya quérir tous ses adversaires auxquels il fit très à propos remontrances et rigoureuses menaces, et nommément contre ceux d'Allevert, comme relevé au roi : à quoi lui étant constamment

par Lonneau son receveur, ment ils s'assembloient de pour résister au roi, pour ité duquel ils priaient tous mais seulement pour ouïr la Dieu, ce qu'il ne pourrait ni it jamais empêcher, quand mourir, quelque comman- que lui en fit ledit sieur de maître. Sur cela le procureur résent à ce propos, se leva de grands blasphèmes, qu'on rait bien de s'assembler, et t bien aller à la messe, de es diables, puisque le roi le la somme, la persécution a tellement, que, par toutes, on ne s'assemblait plus que rente à la fois, et de nuit le tement qu'on pouvait faire le semblable en Alvert, fut pas possible, d'autant que ple accourait aux assemblées, ce moyen, étaient toujours es : au moyen de quoi les an- sèrent que les assemblées it pour quelque temps, et nistre demeurerait enfermé ombre. Léopard n'y voulait nt consentir, cependant par té il se laissa mener de nuit, juin, en la maison d'un des ommé Jean Giqueau, où il une chose bien étrange. C'est tin, comme il faisait la priè- tant avec grande véhémence qu'il avait d'être ainsi oisif ombre, il demeura quelque t fiché en ce pensement, et t sorti dehors, ayant achevé Interrogé où il voulait aller : , dit-il, et ne connais rien en mais bien suis-je assuré que conduira à quelque bonne : ne me laissera point oisif, ne devrais trouver qu'un ar les champs : et ainsi se

mit en chemin tout seul, combien qu'il fit une extrême chaleur. Il advint que, comme il passait par Ribéron, un nommé Mathieu Moroux, qui l'avait vu à Alvert le vint embrasser et le fit entrer en sa maison, où incontinent s'étant enquis, avant que manger ni boire, s'il y avait là quelques fidèles désireux de prier Dieu, et d'ouïr sa parole, ledit Moroux en trouva jusques à six de bonne affection : mais pas un ne voulait que l'assemblée se fit en sa maison. Nonobstant cela il les mena dans un bois, où ils prièrent Dieu et ouïrent sa sainte parole d'une grande affection, avec merveilleuse vertu de l'Esprit de Dieu, qui, depuis, s'est grandement servi de la plupart de ces six personnages pour dresser d'autres églises. Voilà quel a été le commencement de l'église de Saujon, en laquelle, tôt après, les choses furent dressées entièrement, avec accroissement admirable. Ce qu'ayant entendu, les frères de la province envoyèrent pour ministre le susdit Ruspeaux à leur prière et requête, lequel y demeura jusques à ce que Henri Morel, homme de bonne vieillesse, et de grande érudition leur fût envoyé de Genève. Or, le même jour que Léopard fit cette première exhortation dans le bois, ayant entendu que Antoine Otrand, ministre de Pons, était en la maison du sieur de Rioux, il pria qu'on l'y menât pour se consoler et fortifier avec lui. Mais la providence de Dieu lui préparait une autre besogne, l'envoyant fort à propos pour secourir ledit sieur de Rioux, à son grand besoin, comme l'événement le montra. Ce seigneur avait reçu quelques ministres de la parole de Dieu en sa maison, et fait baptiser par l'un d'iceux, un sien enfant : de quoi avertis, les adversaires avaient tant fait, que prise de corps était décrétée contre lui, avec confiscation de

ses biens : lesquels on disait être déjà accordés à un grand seigneur. A l'occasion de cela deux gentilshommes de ses parens , à l'heure même que Léopard, ne sachant rien de ces choses , s'était mis en chemin , arrivés en la maison dudit sieur pour lui annoncer ces nouvelles , étaient après lui pour le détourner de la profession de la religion , pour sauver sa personne et ses biens ; auxquels s'étant adjointe sa femme , qui n'avait encore que bien peu goûté de la parole de Dieu , ce pauvre seigneur était en grand branle, quand on lui vint annoncer , environ l'heure du souper, qu'il y avait à la porte du château un homme se disant être d'Allevert, qui désirait parler à lui. C'était Léopard, qui ne s'osait nommer, mais, cherchant son compagnon Orand, s'était adressé céans comme en une maison fidèle. Aussitôt que le gentilhomme l'eut aperçu , levant les mains au ciel, il remercia Dieu de ce qu'il lui envoyait son serviteur, et, le menant en un petit bois joignant sa maison, lui raconta le pauvre état où il était, lui demandant conseil et consolation. Sur cela Léopard fit un tel devoir et avec une telle efficace , reconnaissant que la providence de Dieu l'avait amené là comme par la main , que le gentilhomme le mena droit en sa maison, et, en la présence des susdits gentilshommes ses tentateurs, prononça telles paroles : Voici un de ceux à l'occasion desquels on me veut ôter la vie, et mes biens : ma vie et mes biens sont en la main de Dieu , mais tant qu'il lui plaira me laisser jouir de ma maison , tous ceux que je connaîtrai être vrais ministres de sa parole , y seront les très bien venus. Les gentilshommes sur cela bien fâchés , s'en allèrent , et le ministre demeura là quelques jours ; le Seigneur le bénit tellement, qu'ayant du tout gagné la femme dudit sieur ,

comme elle l'a depuis montré par effets , il y ordonna le consistoire forma d'église en la salle du conseil en la présence de plusieurs hommes et notables personnes s'y adjoignirent.

Il a été dit ci-dessus que le parlement de Bordeaux avait commission du roi pour tenir les jours en la ville de Saintes , et ment pour y ruiner tout ce qu'y avait bâti , ainsi qu'en toute vince. Le second président y parut nommé Christophe de Cousaigues des détestables hommes en paroles et vilainies , qui ait été en de son temps ; et autant en l'église de Dieu , que très incommode et adonné à toute ordure. On était ordonnée la compagnie de Burie, avec tous les prévôts réchaux du ressort du parlement pour tenir main forte aux commissaires et conseillers. Toutes ces choses dèrent tellement le parti de la cour à la seule publication de la commission que plusieurs s'écartèrent de lui purent , les autres étaient en une leuse affliction , n'attendant que le coup : mais redoublant les prières et gémissemens à Dieu. Mais vint soudain arriver les nouvelles du mariage de la reine, premièrement de la honte puis ensuite de la mort du roi ce qui rompit le coup, et donna quelque peu de relâche aux églises, à reprendre haleine contre les tempêtes, qui suivirent de plus en plus est, pendant que les gens de la vérité, comme étonnés du coup que nul n'attendait, perdirent radoubes leurs affaires, Dieu acheva son œuvre d'une merveilleuse

L'île d'Oléron, belle, spacieuse, bien peuplée, et séparée de la mer par un golfe large d'une lieue, avait commencé de recevoir Jésus

premièrement par le susdit taine, et depuis par un bon me de Soubize, qui y com- quelques prêches, et y fit un Léopard aussi les visita, et y amières épousailles selon la se en l'église réformée, au abolences et vilenies accou- l'église romaine, ce qui en ieurs. Bref, ceux du château, ourage, recouvrèrent de l'é- Genève Alexandre Guiotin, e bonne vie, et de sainte lequel, y étant arrivé au sment de septembre, audit encore qu'il eût à faire à un et difficile, rude et grossier, mmoins un tel devoir, que dressa une autre assemblée de Saint-Pierre en ladite Ile. à oublier une chose qui lui est qu'ayant rencontré le juge du lieu, accompagné d'un a roi, tous deux grands enne- glise, le juge le vint aborder sement, demandant s'il n'é- è ministre d'Oléron, il lui l'une face joyeuse, que oui, mandement. Incontinent le poigne au collet, le faisant r de par le roi : à quoi obéis- tin, sans se troubler, lui fit et si pertinentes réponses, parole de Dieu que par les s, que le juge et sa compagnie personnage en admiration, brent aller.

Ré, située à quatre lieues d'O- si vis-à-vis de la Rochelle, fut temps visitée par Richer, mi- a Rochelle, avec telle faveur de ceux qui, auparavant, étaient usement débauchés et demi comme sont volontiers toutes marine, requirent un ministre uis constamment persévéré. même temps advinrent plu-

sieurs persécutions à Agen, y étant brûlé un pauvre serrurier d'auprès de Penne, ville d'Agenais sur la rivière de Lot, lequel, ayant été interrogé par Melchior Flavin cordelier, fut par lui déclaré hérétique. Un peu avant que ce pauvre personnage fût conduit au supplice, le lieutenant Redon lui demanda s'il avait soif, lui répondit que s'il lui plaisait lui faire donner à boire, il boirait, car il était fort altéré. Alors ledit lieutenant lui apporta un verre d'eau, de laquelle il prit un peu : et, interrogé ce qu'il pensait avoir bu, répondit : De l'eau ; alors lui fut dit que c'était de l'eau bénite, laquelle on lui avait fait boire pour lui tirer le diable hors du corps. J'estime, dit le pauvre homme, toute créature bénie de Dieu en son essence, mais si vous m'eussiez dit que cette eau eût été telle, comme vous me venez de dire, je n'en eusse pas bu, car elle est polluée par idolâtrie : ce qu'étant entendu par le lieutenant, il lui jeta l'eau et le verre tout ensemble au visage si furieusement, que le verre se cassant, lui blessa le visage, duquel fait il fut repris par ses compagnons, et condamné à dix livres d'amende. Ce Melchior Flavin avait été appelé par les consuls d'Agen pour y prêcher le carême, contre le vouloir et consentement de l'évêque Jean Fre- gosc. Car de toute ancienneté la chaire est donnée aux quatre mendiants qu'ils appellent par ordre. L'évêque avait été averti par le cardinal d'Armagnac, évêque de Rhodès, que ce Melchior était un turbulent, mutin et sédition ; et qu'à grande peine sortirait-il de la ville sans émouvoir quelque scandale. Mais les magistrats, entre lesquels était du Nord, grand pilier de l'église romaine, n'en voulait point de meilleur, et ne fut déçu l'évêque en son opinion ; car Melchior cria si fort, et anima tellement le peuple, qu'il ne tint à lui qu'on

ne fit quelque grand excès, surtout environ Pâques ; jusqu'à demander aux magistrats pourquoi ils ne faisaient pas brûler quelque Luthérien, pour honorer la fête, et les accuser, qu'ils étaient entachés de cette hérésie ; leur disant que s'ils ne voulaient faire mourir des hommes, pour le moins ils fissent brûler un chien ou un chat. Bref, il cria tant qu'enfin on exécuta ce pauvre serrurier pris à Penne, dont nous avons parlé. Cela haussa fort le courage de ceux de la religion romaine ; de sorte qu'ayant découvert une petite assemblée, qui se faisait pour les prières dans une maison assez à l'écart, après-midi, ils y allèrent, et prirent six à sept hommes, qui furent puis après conduits à Bordeaux, mais depuis toutefois élargis, moyennant quelque amende pécuniaire. Or avait ce cordelier parlé ouvertement des roi et reine de Navarre, disant qu'il y avait bien un plus grand roi, qui était déjà averti du tout par lui, qui les ferait bien repentir de leurs nouvelles institutions. Davantage furent trouvées lettres qu'il adressait à un sien neveu, protonotaire suivant la cour, par lesquelles il le chargeait d'avertir le roi que la Guyenne ne tâchait à autre chose qu'à se révolter de son obéissance, et se donner à l'Anglais. Ces lettres furent apportées au roi de Navarre, lequel, averti des autres folies par lui dites, manda aux magistrats d'Agen, et nommément à Antoine Tolon, lieutenant criminel, le 27 Mars audit an, qui était le lendemain de Pâques, qu'on lui envoyât ce cordelier, lesquels, bien étonnés d'une telle commission, ce néanmoins le mardi suivant, ainsi qu'il eut achevé son sermon, l'arrêtèrent prisonnier. Mais ils se portèrent si mal en cet endroit que, cinq ou six jours après, il se trouva dans Bordeaux, étant sorti de nuit de la ville par le vouloir des consuls. Il y en eut une merveilleuse crierie, tant audit Agen

qu'à Bordeaux et y eut plusieurs allées et venues des cordeliers de tous quartiers de Guyenne et Languedoc. Le roi de Navarre en écrivit au parlement se plaignant merveilleusement des magistrats d'Agen, et du peu d'obéissance qu'ils lui avaient rendue. Par quoi querrait que droit lui fût fait contre Melchior, dont il avait écrit au roi. Le président de Rossignac, ayant vu ce manifestement, plus par crainte (pour avoir vu ce qui était advenu naguère au président Large bâton), que par zèle de justice, fit conduire Melchior dans un des châteaux de Bordeaux, nommé du Coudray. Cependant le roi de Navarre écrivit au roi, lui envoyant les informations contre Melchior, lesquelles reçues par le cardinal de Lorraine, tout fut tout en risée, et dans peu de jours Melchior fut élargi. Peu de temps après, au boulevard de St.-Séverin, hors la ville de Bordeaux, ayant été trouvée une croix de pierre rompue (ce qui se trouva quelque temps après avoir été fait par quelques mariniers Anglais) il en survint grande émotion, et fut le lendemain répandue cette croix avec procession générale, quoiqu'on ne content encore, un nommé Lanta, abbé de Sainte-Croix, et doyen de Saint-Séverin, attira par trahison dans sa maison, un riche marchand de Bordeaux soupçonné de la religion, nommé Pierre Feugère, feignant le vouloir avertir par amitié qu'on le soupçonnait du brisement de cette croix, sur quoi ayant répondu ce marchand quelques paroles contre l'idolâtrie de la croix, le bon abbé fit en sorte que le président de Rossignac, qui ne se souciait ni de la croix ni du crucifix, mais haïssait au cœur l'évangile comme il était adonné à la magie et à la vilenie, le fit saisir au litle lendemain ayant ouï sa confession, l'envoya au palais l'après-dînée, le faisant brûler vif devant le palais, non sans être baillonné pour peur qu'il ne parlât.



## LIVRE TROISIÈME.

### TENANT LES CHOSES ADVENUES SOUS FRANÇOIS II.

---

Henri II, ayant été emporté par une mort tant inopinée de la religion réformée, ce de quelque repos, tant de la reine, mère de France, successeur à la couronne, alors (et notamment en la rue Saint-Jacques) donnés signes de n'être point en religion, que d'autant qu'il y eût très-grande apparence qu'un si soudain changement arriver le moins le dessein des Français. Davantage la minorité, quoiqu'il fût déjà marié, donc principale autorité du gouvernement de Navarre, comme presque du sang, lequel avait déjà favorisé la religion, comme en l'histoire de Henri. Or, a, il semblait bien que tous durant le règne de Henri, et sur la fin d'icelui, avaient leur crédit envers lui pour plus en plus contre les églises, devaient faire place à d'autres, quant aux Guises, chaque le roi Henri avait résolu avant sa mort, d'en renvoyer principaux en leurs maisons, la duchesse de Valentinois, ne douter qu'elle ne fût ruinée

entièrement: voire même il était à présumer qu'à grande peine aurait-elle la vie sauve, comme aussi elle n'eût failli d'être payée selon ses mérites, si la reine, mère du roi, n'eût eu respect à la mémoire du feu roi son mari. Quant au connétable, qui est celui qui n'eût espéré qu'il ne dût du tout acquiescer aux commandemens du roi de Navarre, pour entretenir son crédit, outre l'inimitié très-grande qui pour lors était entre lui et la maison de Guise? Quant au maréchal Saint-André, et Bertrandi, cardinal et garde-des-sceaux, il y avait apparence que cela ne devait non plus durer que la neige devant la chaleur du soleil, vu même que le roi de Navarre serait secondé par le prince de Condé son frère, et par la maison de Châtillon, faisant tous profession ouverte de favoriser le parti de la religion. Mais Dieu en avait disposé tout autrement, voulant avoir l'honneur qui lui appartient, d'avoir relevé son église par son seul bras et effort, d'autant plus admirable que la résistance des plus grands aurait été plus forcenée. Ce fut donc durant le règne de François II, successeur de Henri, que la rage de satan se déborda à toute outrance: de sorte qu'il se peut dire de ce règne, qui n'a duré que dix-sept mois, ce que di-

Jésus-Christ en saint Mathieu, à savoir, que si ces jours-là n'eussent été abrégés, personne ne serait échappé : mais qu'à cause des élus, ils ont été abrégés. Ce nonobstant, Lui qui ne souffre point les siens être chargés outre leur portée, assista tellement à ses petits agneaux, qui ne faisaient encore que naître pour la plupart, et pareillement aux pasteurs qui avaient seulement commencé de les ranger par petits troupeaux, que, parmi toutes ces tempêtes, non seulement ils subsistèrent, mais qui plus est, se rangèrent et accrurent en plusieurs endroits du royaume, comme nous dirons en premier lieu, avant que venir à spécifier les cruautés exercées contre eux, et nous joindrons le reste de l'année 1559, en commençant le dixième jour de juillet, avec l'an 1560, finissant le cinquième jour de décembre.

Nous avons donc vu ci-dessus comment ceux du pays Chartrain, ayant commencé d'être recueillis par le ministère d'un nommé Barthélemi Causse, à la sollicitation du sieur de Sausseux, avaient toutefois été contrains d'écarter leur ministre, qui fut employé ailleurs. Ce néanmoins, au temps le plus rude, plusieurs reprirent courage, de sorte qu'ils requirent un ministre à l'église de Paris pour la ville de Chartres ; ce que toutefois il ne leur sembla bon de leur accorder encore, mais bien leur furent envoyés Antoine de Chandieu, ministre de Paris, et Zacharie le maçon, surveillant, pour les visiter eux et leurs circonvoisins, comme entre autres ceux d'Illers et de Courville. En attendant meilleure opportunité ils dressèrent cependant quelque ordre aux lieux où il n'y en avaient eu auparavant, par l'élection de quelques anciens.

D'autre côté, cette même année, ayant été la persécution un peu modérée

après l'entreprise d'Amboise, dont nous parlerons ci-après, ceux de la religion réformée, qui se trouvaient en Berri, dans la ville de Chartre, commençant de s'assembler pour faire les prières en la maison d'Urbain Chaveron, avocat renommé, et âgé d'environ soixante-six ans, furent surpris par le sieur du lieu, qui le mit en prison, envoyant son procès au conseil privé. Mais l'issue en fut toute autre qu'il n'espérait, pensant bien avoir la confiscation d'icelui : car, au contraire, il fut dit que l'avocat serait relâché, et fut remontré au sieur de la Chartre qu'il avait bien peu d'affaires d'empêcher les gens de prier Dieu : ce qui encouragea tellement les habitants qu'ils continuèrent de s'assembler paisiblement, sans aucune résistance. Finalement un nommé Desfoz, y étant envoyé comme pour être pédagogue en la maison dudit ancien avocat, y dressa l'église ; auquel étant adjoint un second, natif de la ville, nommé Godart, tous deux y exercèrent le ministère si heureusement que, alors et depuis, nonobstant toutes les tempêtes qui ont quasi renversé tout le royaume de France, durant le règne de Charles IX, et encore que quelquefois la ville ait été même assiégée par les gentilshommes circonvoisins, ceux de la religion réformée se sont si paisiblement comportés avec ceux de la religion romaine, leurs bourgeois, qu'ils se sont défendus et conservés d'un commun accord en l'exercice de l'une et l'autre religion, jusqu'au massacre advenu le jour de la saint Barthélemi 1572, en visitant même et soulageant les petites villes prochaines. Ce qui advint aussi à la petite ville de Saint-Amand, au même pays de Berri, où l'église fut dressée au même temps, et pareillement conservée par la singulière faveur de Dieu : combien

oit sous la seigneurie du duc  
rs, à cause de sa femme, l'un  
grands adversaires de la reli-  
soit en France. Et, pareille-  
si, fut établie l'église de Maçon,  
parlement de Paris et du gou-  
ent de Bourgogne, y étant en-  
les ministres de Genève, un  
personnage nommé René Gaf-  
tilhomme de Languedoc, à  
tion duquel l'église fut dres-  
le ministère d'un natif de la  
nmé Bouvet, ancien ministre,  
urent adjoints puis après Pas-  
Jacques Solte.

e part, l'église d'Angoulême,  
é dressée par le ministère de  
Voyon, apparenté des princi-  
la ville, sur la fin du règne de  
rit tel accroissement, que se-  
nt ceux de la religion en tel  
qu'ils ne pouvaient plus bon-  
s'assembler en secret, ils com-  
ent au temps même du tumulte  
ise, et au milieu des plus grands  
prêcher en plein jour. Ce que  
les officiers du roi, encore  
issent volonté de leur pis faire,  
toutefois par la providence de  
e firent autre chose, que leur  
s-après inhibitions et défenses:  
fut en vain, leur étant répondu,  
de la religion, que leur con-  
leur était plus chère que leur  
qui intimida leurs adversaires  
quelque temps. Mais tôt après ils  
ecours à la force, faisant venir  
le le sieur de Sansac, gouver-  
t très-mal affectionné envers  
la religion; lequel à son arri-  
ulant faire rebaptiser l'enfant  
seiller présidial, nommé Fr-  
y trouva trompé, l'enfant ayant  
urné à l'insu du père, sans que  
la religion s'étonnassent au-  
t de sa venue. Cela fut cause  
même, étant étonné de cette

constance, s'en retourna sans faire au-  
tre chose, jusqu'à ce qu'étant revenu  
à la sollicitation des chanoines, il en-  
voya quérir par un sergent le ministre,  
lequel, lui ayant confessé librement qu'il  
était le ministre prêchant en la ville,  
il l'envoya bien rudement prisonnier  
en la tour du Châtelet, et se hâta de lui  
faire son procès. Mais Dieu voulut que  
ses parens, ayant envoyé en cour, et ces  
choses étant advenues sur le point de  
la mort du roi François II, ils obtin-  
rent sa délivrance, laquelle étant exé-  
cutée, il continua depuis son ministère,  
nonobstant tous les empêchemens, jus-  
qu'à l'édit de janvier.

La ville d'Agen n'avait encore eu  
jusqu'à ce temps aucun ministre or-  
donné, ni consistoire, mais s'étaient  
contentées les pauvres brebis de s'as-  
sembler comme elles pouvaient pour  
prier ensemble, jusqu'à ce que, prenant  
courage à l'exemple de plusieurs lieux  
de Guyenne, ils reçurent de Poitiers  
un nommé Jean Voisin, et encore des  
ministres de Genève un nommé Jac-  
ques Fontaine, tous deux de grande  
doctrine et piété, ayant auparavant  
exercé le ministère aux terres de  
de la Seigneurie de Berne en Suisse;  
lesquels, ayant dressé l'église, furent  
tellement bénis de Dieu, qu'en peu  
de temps plusieurs s'y adjoignirent,  
tant du commun que des principaux de  
la ville, comme firent nommément  
deux conseillers présidens, à savoir  
Gracian de Rouffanes, et Pierre Sau-  
bin, qui furent reçus avec leur famille  
le 23 de mai 1560.

Cette même année, et peu après la  
mort du roi Henri, l'église réformée  
fut établie à Montauban ville épisco-  
pale en Quercy, par un merveilleux  
commencement. C'est en somme qu'un  
jeune homme nommé Bernard Colon,  
natif de la ville, étant de retour de Pa-  
ris, où il avait été reçu en l'église, fit

en sorte envers quatre autres seulement, qui furent Pierre du Perrier, et Jean Constant, depuis appelés au ministère; Pierre Cabas, licencié es-lois, et Jean Montanier écolier, que tous d'un accord, étant résolus de ne se plus polluer au service de l'église romaine, commencèrent sur la fin du mois de décembre en une maison des faubourgs du Moutier, pour y faire les prières, y ajoutant le chant des psaumes et la lecture de quelques passages de la parole de Dieu, continuant de ce faire tous les dimanches. Cela ne put pas long-temps être couvert, et toutefois Dieu retint tellement ceux qui leur pouvaient nuire qu'on ne s'en faisait que rire. Ce néanmoins le nombre crut avec le temps, jusqu'à dix-neuf personnes seulement, lesquels eurent bien ce courage d'envoyer à Toulouse pour dresser le ministère au milieu d'eux. Cela fut fait le 22 de juin 1560, leur étant envoyé Jean le Masson, dit du chemin et de Vignols, duquel Dieu s'était servi deux ans auparavant, pour commencer l'église de Toulouse, comme il a été dit en l'histoire de l'an 1558. Tel fut le commencement de cette église de Montauban, que Dieu a tant accrue et bénie depuis. Qui plus est, ce même Vignols, le 13 d'août audit an, dressa l'église de Moncuq, près de Lauzette en Quercy. Et un peu auparavant, à savoir sur la fin de juillet, fut aussi dressée l'église de Cahors, y étant envoyé d'un synode tenu à Nérac, un excellent personnage nommé la Tolade, lequel toutefois n'y put subsister, y ayant été fait prisonnier aussitôt qu'il eut commencé son ministère, dont il fut toutefois incontinent retiré par le moyen du roi de Navarre, alors très-affectionné à la religion.

Cette même année 1560, le 22 septembre, le sieur de Barthelaine gentil-homme de Rouergue, plein de zèle,

venu en la ville de Millhaut assembla de vingt-cinq à trente personnes des principaux, ayant connaissance de la vérité, envers lesquels il fit tant qu'ils envoyèrent aussitôt à Genève l'un d'entre eux nommé Bernard Vaisse, depuis aussi élu ministre après plusieurs grandes épreuves, auquel fut accordé pour ministre un nommé Blaise Mallet, d'auprès de Caen en Normandie, ayant long-temps servi au ministère dans les terres de Berne, et depuis envoyé à l'église de Lyon, où il ne pouvait plus subsister. Mallet donc, accompagné de Vaisse, vint à Millhaut : mais ce ne fut pas sans faire un grand fruit en chemin, nommément à Marmejols en Givaudan, à Sènerac, chez le sieur Darpajon, et à Castelnau de Levezon, chez le sieur du lieu, et finalement arrivé à Millhaut, au mois d'octobre suivant, prêcha le soir même sur les neuf heures en la maison de l'école, ayant environ trois cents auditeurs, et tôt après dressa l'ordre de l'église; laquelle toutefois, menacée par le comte de Villars, perpétuel ennemi des églises réformées, ne s'assembla plus en cette façon, mais seulement par petites et secrètes troupes. Et d'autre part en la ville de Revel, pays de Lauraguet, fut aussi dressée l'église par un nommé Luman ministre de Roquecourbe, dressée aussi par lui-même un peu auparavant.

Montpellier, ville épiscopale et célèbre par toute la chrétienté pour l'université de médecine, a si long-temps persévéré en l'ancienne idolâtrie des payens, que même du temps de la guerre des Albigeois il y en avait encore des restes : mais depuis, ayant du tout embrassé la religion romaine, elle a été du nombre des villes qui l'ont défendue le plus opiniâtement. Ce néanmoins il y a long-temps que Dieu y a jouté contre Satan, témoin le martyre d'une fille de Thou en Lorraine, nom-

erine Sorbe, qui y fut brûlée pour s'être opposée nommément à la primauté de l'église romaine, est contenu aux anciens recueils de la ville, extraits plus amples d'un livre des martyrs. Mais de nous, ayant plu à Dieu d'ouvrir les yeux des élus, et la clarté de l'évangile aussi illuminé quelques-uns l'an 1558, Dieu leur envoie des prêcheurs au temple de Nîmes, qui, grossièrement, détruisent une partie des superstitions : quelques-uns ne pouvant supporter un certain moine, le chassant au contraire, aiguise le zèle d'une petite femme en plein sermon, après l'avoir insulté, elle secoua la tête et ses habillemens, et partit de Nîmes sans qu'aucun prit la queue de ce prêcheur. Cela encouragea d'autres, de sorte que tout bientôt quelques-uns, reconnaissant que Dieu leur faisait honte par la grâce que Dieu avait donnée à son peuple, envoyèrent à l'église de Genève un peu auparavant, pour que quelqu'un qui redressât leur erreur et leur fut envoyé Guillaume Farel qui posa les premiers fondemens le 8 de février 1560; puis s'en alla en son église, y ayant commis une élection Claude Fremi et Jean Maupeau, par la diligence duquel le troupeau accrut merveilleusement peu de temps, combien qu'ils n'acceptèrent la charge qu'en attendant d'un qui leur fût assigné, un nommé Jean Chassagnon dit de la Masse, ramené de Meaux, lequel n'y pouvant subsister sans mettre sa vie en danger tant évident, (tant recherché par les adversaires) se retira aux Cévennes pour un temps, par l'ordonnance du consistoire, continuant toutefois leurs assemblées se-

crètes sous la conduite des deux des susdits.

Ce fut en ce même temps que ceux des montagnes des Cévennes (un pays rude et âpre s'il y en a en France, et qui pouvait sembler des moins capables à recevoir l'évangile pour la rudesse de l'esprit des habitans,) reçurent néanmoins avec une merveilleuse ardeur la vérité de l'évangile, auxquels s'adjoignirent, non-seulement quasi tout le commun, mais aussi les gentilshommes et plus grands seigneurs : tellement que quasi en un instant furent dressées plusieurs églises, à savoir celle de Mialet par Robert Maillart; celle d'Anduze, par Pasquier Boust, qui est l'entrée des Cévennes du côté de Nîmes, et dont les seigneurs faisaient telle profession de l'évangile que l'un d'iceux, s'étant retiré à Genève, y a exercé long-temps le ministère, et depuis est mort ministre à Nîmes en très-grande réputation; celle de Sauve, par un nommé Tartas; celle de Saint-Jean, par Olivier Tardieu; celle de Saint-Germain de Camberte par un auparavant libraire à Genève, le laboureur duquel, conjoint avec un singulier exemple de bonne vie, profita tellement, qu'en peu de temps il acquit au Seigneur ceux de Saint-Etienne, de Villefrancesque, du pont de Montvert, de Saint-Privat, Gabriac et autres lieux circonvoisins. D'autre part, ceux d'Aiguemortes, favorisés par le capitaine de la forteresse nommé Pierre Daysse, recouvrèrent de Genève pour ministre un nommé Héliac du Bosquet, natif de Périgord, et âgé d'environ soixante ans, une partie desquels il avait employée au ministère dans les terres de Berne, lequel a planté cette église d'Aiguemortes qu'il arrosa peu après de son sang, comme il sera dit en son lieu.

Les églises en ce même temps se dressèrent aux principales villes et

places du Dauphiné avec une merveilleuse ardeur, surtout à Valence, ville épiscopale et université célèbre, sur le fleuve du Rhône, premièrement par le ministère d'un nommé Pierre Bruslé, auparavant avocat à Metz en Lorraine, puis par Gilles Solas de Montpellier, successeur de Bruslé, contraint de se retirer; auquel fut adjoint puis après un nommé Lancelot Angevin, et gentilhomme de bon lieu, à eux envoyé de Genève. Ceux de Montélimart aussi assignés par le Senéchal du pays de Valentinois nommé Bourriar, acheminés par un cordelier nommé frère Tempête, prêchant la vérité assez rondement en son habit, dressèrent leur église par le ministère de François de saint Paul, à eux aussi envoyé de Genève, ayant auparavant exercé la même charge dans les terres de Berne. Ceux de Romans aussi, assistés par les sieurs de Changy, et autres gentilshommes voisins, dressèrent leur église, tellement qu'en un instant la lumière de la vérité se répandit partout, de sorte que si la sagesse des mieux avisés eût su vaincre l'impatience de quelques-uns, il y a grande apparence que la plus grande partie du pays sans comparaison, se fût rangée de soi-même, et se fussent leurs affaires beaucoup plus paisiblement portées.

Au parlement de Dijon ceux d'Autun, après avoir longuement temporisé, s'avancèrent fort par le moyen de deux chanoines, hommes de bonnes lettres et de réputation beaucoup meilleure que la plupart de leurs compagnons, l'un nommé Jean Veriet, et l'autre Jean de la Coudrée, tous deux curés, l'un de Saint-André, et l'autre de Saint-Jean dans la ville, lesquels, se servant de l'édit du roi par lequel il était enjoint aux curés de résider sur leurs bénéfices, et d'y exercer leur état, commencèrent de prêcher le 15 de

novembre 1559, déclarant peu à peu les abus, et instruisant le peuple en la pureté de l'évangile, avec telle affluence que les temples n'étaient assez grands pour contenir la multitude. Et continuèrent nonobstant les empêchemens à eux donnés, comme nous dirons en son lieu, jusques à l'édit de janvier.

Alors aussi fut dressée l'église de Châlons, y étant envoyé Antoine Popillon, gentilhomme qui s'était auparavant retiré à Genève, auquel furent adjoints un surnommé du Pré, et Philbert Grené.

D'autre part en Normandie, dès le temps du roi Henri, et sous ce règne de François, il n'y avait quasi pas de bonne ville ni de bon bourg, où il n'y eût Église dressée à l'exemple de Rouen, comme entre autres lieux à Dieppe, où fut employé François de Saint-Paul, sauvé de Montélimart en Dauphiné, Luneray, Caen, Vire, Saint-Lo, Évreux, où travaillait l'oiseleur retourné de Bretagne.

Nous avons montré jusques ici la singulière assistance de Dieu, établissant tant d'églises, et par très petits ou plutôt nuls moyens humains, parmi très grands et très horribles orages, pour vérifier ce qui est écrit au 110.<sup>e</sup> psaume, à savoir que Jésus-Christ domine au beau milieu de ses ennemis. Maintenant nous déclarerons, suivant le même ordre des parlemens de France, les très âpres et très durs assauts de toutes sortes qui furent alors livrés à toutes les églises de France, et montrerons comme peu à peu le fait de la religion et de l'état politique ont été débattus en France conjointement, premièrement par la violence du gouvernement, étant entre les mains du cardinal et du duc de Guise son frère, et finalement par le moyen que quelques uns voulurent tenir pour empêcher l'exécution de l'édit de janvier sur ce fait, et dressé à la réquisition



généraux de la France, et l'une des plus notables com-  
qui furent jamais assemblées  
ce, composée de gens des  
igions. Nous commencerons  
ce qui advint à Paris et en la  
uelle durant tout ce règne ne  
ludit parlement. L'espérance  
de la religion réformée était  
de et très apparente après le  
roi Henri, mais trois choses  
ement la firent tantôt évanouir  
r tout au contraire : à quoi  
grandement les partialités  
ées de longue main entre les  
x courtisans, comme il est  
nt contenu en la vraie histoire  
François II. A grand peine  
le roi Henri avait la bouche  
nd ce jeune roi, âgé seulement  
a seize ans, fut transporté au  
du Louvre par la reine sa  
ccompagnée des deux frères  
, appelés les oncles du roi,  
aucun s'y opposât comme il  
ait, et tant pour ne condamner  
as du feu roi, que pour tenir  
se de la ruine jurée de ceux  
igion réformée, la commission  
délégés pour le procès des  
seillers du parlement, prison-  
r le commandement du feu  
i, fut confirmée de nouveau  
es patentes du roi François II  
en date du 14 de juillet. Or  
du Bourg déjà interrogé, et  
appel interjeté par lui à Jean  
l cardinal, auparavant garde-  
ux, pour gratifier au cardinal  
ine, et essayer par ce remède  
re son voyage de Rome, fit  
igence de juger l'appel inter-  
du Bourg (vivant encore le  
i) de la sentence de l'évêque  
qui l'avait déclaré hérétique.  
rien qu'on lui eût remontré  
e pouvait faire, attendu qu'il

avait présidé aux jugemens précédens,  
si ne laissa-t-il de passer outre, et de  
confirmer cette sentence, alléguant  
pour défense que lorsqu'il jugeait et  
présidait, il était en qualité de garde-  
des-sceaux, et de chef de la justice de  
France, mais qu'alors il le condamnait  
comme archevêque de Sens. De laquelle  
sentence du Bourg appela de rechef  
comme d'abus, et se faisaient merveil-  
leuses menées pour l'opprimer, com-  
mandement ayant déjà été fait à ses  
deux frères (qui étaient en la ville  
pour solliciter pour lui) d'en sortir  
dans trois jours sous peine de l'indi-  
gnation du roi, et d'être privés de  
leurs états, afin que tout secours lui  
fût ôté. Étant donc du Bourg ainsi  
ramené de la Bastille en la concierge-  
rie du palais, le premier président et  
ceux de la grande chambre voulurent  
juger l'appel comme d'abus. Mais il  
présenta contre eux, et même contre le  
président nommé le Maître, des cau-  
ses de récusation, contenant blâmes  
très deshonnêtes et dignes de mille  
gibets; requérant en outre conseil  
lui être administré. Le cardinal averti  
de cela, afin de faire promptement  
juger l'appel, et évanouir les causes  
de récusation, mena au parlement le  
chancelier Olivier, et plusieurs maîtres  
des requêtes choisis à sa dévotion. Du  
Bourg mandé ne s'étonna de cet appa-  
reil, mais, persistant, remontra au Car-  
dinal qu'il s'étonnait comme lui, qui  
était son ennemi mortel, partie accu-  
sateur et principal solliciteur, se  
rangeait ainsi au nombre de ses juges.  
Sur quoi lui blémissant s'excusa, l'as-  
surant qu'il était son meilleur ami,  
toutefois, puisqu'il avait telle opinion  
de lui, qu'il s'en déportait volontaire-  
ment. Finalement ses causes de récu-  
sation furent par arrêt prononcé par  
Olivier, déclarées admissibles, et fut  
ordonné qu'il aurait conseil, ce qui

lui avait été auparavant refusé : de sorte que le cardinal se trouva tout confus. L'avocat Marillac lui fut baillé, lequel mit toute peine de le faire dédire, lui alléguant que sans cela il ne pouvait éviter la mort ; ce que n'ayant pu faire, il l'amena à cette nécessité qu'il le laisserait plaider sans l'interrompre, puis il dirait après ce que bon lui semblerait. Étant donc venu devant les juges, l'avocat remontra le mérite de la cause, la manière de l'emprisonnement jamais pratiquée, et encore moins la façon de procéder de Bertrand, qui n'avait eu aucune honte de jouer deux ou trois personnages, en présidant, et assistant aux trois jugemens précédens ; en quoi non seulement apparaissaient les causes d'abus très évidentes, mais aussi la nullité des sentences et arrêts, en sorte qu'il fallait nécessairement recommencer tout le procès, casser et annuler toutes ses procédures, vu que nulle formalité de justice n'y avait été gardée. Mais au lieu de conclure à son appel, il acquiesça, recourant à la miséricorde du roi, et de la cour : confessant sa partie avoir grandement offensé Dieu, et sainte mère église ; irrité le roi, et s'être montré inobéissant à son évêque, auquel, et à la sainte église romaine, il désirait être réconcilié. Sur quoi du Bourg, qui était présent, se voulant opposer, Marillac fit signe aux présidens, désirant lui sauver la vie par ce moyen, lesquels, au lieu de lui donner audience, et de savoir s'il avouait son avocat, le renvoyèrent incontinent en sa prison. Mais pendant qu'ils avisaient de députer deux d'entr'eux pour faire entendre sa conversion au roi, et lui demander sa grace, voici arriver un bulletin, écrit et signé de du Bourg, par lequel il désavouait les conclusions de son avocat, persistant en ses causes d'appel, et en sa confession de foi faite

devant le roi, laquelle il était venu confirmer par l'effusion de son sang. La mort, comme étant, disait-il, sur la parole de Dieu, lequel pliait très humblement lui pardonner tant de n'avoir interrompu l'aveu, comme aussi d'avoir été induit en feintise de quelques uns, à interpréter et colorer cette confession de foi, sur quoi ils lui arraché quelque chose de ses lèvres, mais qu'après avoir pensé à la mort, il trouvait avoir été grandement excusé ce qui le faisait revenir et demeurer ferme en ses premiers propos. Par la cour, ils en avertirent qu'ils leur manda de le juger incontinent. Par ainsi fut dit : bien jugé et appelé. Son recours fut à l'appel devant le primat de Lyon. De là survint le bruit que du Bourg s'était converti, ce qui réjouissait les uns, et les autres. Mais ceci venu à ses oreilles, il s'en excusa grandement, et envoya une épître qu'il adressait à ses supérieurs et membres de l'église de Paris, rendant raison de son fait, et demandant qu'ils ne s'en scandaliser, car il n'avait fait, Dieu aidant, de demeurer en sa religion jusqu'à la fin. Et quant à ce qu'il recourait ainsi aux jugemens des papes, il disait que ce n'était ni pour aucunement pour approuver les sentences, ni aussi pour prolonger sa prison par des subterfuges, mais pour avoir un moyen, d'autant plus d'opportunité, de faire connaître sa religion, et de se justifier en plusieurs lieux, autant qu'il lui viendrait en l'esprit, et afin d'ôter toute occasion de penser qu'il se précipitât, et qu'il mourût de sa mort avant le temps, et qu'il ne se souvenait quelque chose qui pût lui servir à sa justification. Car, quant à ce qu'il se sentait si bien fortifié par la parole de Dieu, que l'heure de la mort n'était chose souhaitable, laquelle il attendait avec toute joie. — Cep

it beaucoup de temps , qui cau-  
ardinal , et autres ennemis de  
g un fort grand ennui et dépit:  
avaient rien plus recommandé.  
tat auquel étaient réduits ceux  
ligion par cette poursuite vio-  
compagnée d'infinies captures  
isait par tous les endroits du  
: de sorte que leur condition  
pirée par la mort de Henri ,  
u'amendée. Leur recours fut  
ement à prier Dieu , et en se-  
n à envoyer tant vers le prince  
é , que vers la dame de Roye-  
mère , et vers l'amiral , non  
de la religion , et qui étaient  
la cour à Villiers - Cotterets ,  
s supplier d'avoir pitié d'eux ,  
dre leur cause en main , et de  
e envers la reine-mère , qu'ils  
ouls en leurs justifications : en  
vaient espérance , parce qu'elle  
ait fait auparavant quelque dé-  
tion de bonne volonté , et pro-  
vivant d'Henry , de la faire  
re si elle en avait le moyen.  
neurs , combien qu'ils n'eussent  
ande autorité en la cour , pro-  
toutefois de s'employer selon  
voir pour faire en sorte qu'ils  
ouls. Toutefois leur avis était  
mêmes écrivissent à la reine ,  
fut fait. La lettre portait que ,  
e feu roi Henri , et de long-  
s avaient beaucoup espéré de  
eur et bénignité , en sorte  
e les prières qui se faisaient  
rement pour la prospérité du  
priaient Dieu particulièrement  
plût la fortifier tellement en  
rit qu'elle pût servir d'une  
: Esther. Mais que présente-  
misqu'elle était mère du roi ,  
remettait du tout ses affaires ,  
vaient conçu meilleure espé-  
et s'adressaient à elle pour la  
r très humblement de les faire

jouir des fruits de leur attente , et ne  
pas permettre ce nouveau règne être  
souillé du sang innocent , lequel avait  
tant crié devant Dieu , qu'on s'était  
bien pu apercevoir que son ire avait  
été embrasée , pour laquelle éteindre  
il n'y avait autre moyen que de donner  
relâche aux pauvres affligés , et les  
écouter en leurs justifications , en quoi  
faisant , Dieu prendrait le soin de ses  
enfans et d'elle , et augmenterait leur  
règne en toute prospérité. Cette dame  
qui , d'autre côté , se voyait le chemin  
ouvert pour établir son autorité de  
plus en plus , tant pour ce qu'on s'a-  
dressait à elle , que pour le moyen  
qu'on lui donnait de savoir tous les  
secrets de ceux de la religion réformée ,  
usa d'une merveilleuse discrétion en  
cet endroit. Car en premier lieu , com-  
me étant irritée de ce que la mort de  
son feu seigneur et mari lui était rap-  
pelée de telle façon : Hélas , dit-elle ,  
de quoi est-ce qu'on me menace. Car  
comment me pourrait faire Dieu pis  
qu'il a fait , m'ayant ôté ce que je pri-  
sais et aimais le plus ? toutefois peu  
après , comme un peu apaisée , elle  
leur donna plus gracieuse réponse :  
promettant au prince , à la belle-mère  
d'icelui , et à l'amiral de faire cesser  
les persécutions , pourvu qu'on ne  
s'assemblât pas , et que chacun vécût  
paisiblement et sans scandale. Ce qui  
l'émut à cela entr'autres choses , furent  
certaines lettres et remontrances à elle  
envoyées le 26 d'août , par un gentil-  
homme qui avait servi la feue reine  
de Navarre , qui se soussignait Ville-  
madon , avec lequel ladite dame avait  
autrefois privéement conféré de ses  
affaires , et même des points de la reli-  
gion. En ces lettres il lui rappelait  
comme du temps de sa stérilité il n'a-  
vait tenu à ceux-là mêmes desquels  
elle s'assurait qu'elle ne fût répudiée ,  
et qu'alors elle avait eu son recours à

Dieu, lisant et goûtant sa parole, et chantant avec grand plaisir les psaumes traduits en rime française, entre lesquels elle avait choisi pour soi le 141.<sup>e</sup> encore qu'il ne fût de la traduction de Marot, commençant ainsi :

Vers l'Eternel des oppressés le père,  
Je m'en irai lui montrant l'impropère (injustice).  
Que l'on me fait. Et lui ferai prière  
A haute voix qu'il ne jette en arrière  
Mes piteux cris, car en lui seul j'espère.

Environ lequel temps Dieu lui avait donné son fils aîné, que plusieurs autres enfans avaient suivi. Il voulait aussi qu'il lui souvint comme le cardinal avait mis en usage, au lieu des psaumes, certains vers lascifs et impudiques d'Horace, et autres poètes infames; depuis lequel changement tant de malheurs lui étaient survenus les uns sur les autres, et l'exhortait finalement, si elle ne voulait tomber du tout en ruine avec l'état du royaume, à se défaire de telles gens, et à n'endurer que ceux qui n'étaient de la maison, et n'avaient aucune part en l'héritage, occupassent par dol et violence la puissance du roi et d'elle, reculant et mettant sous les pieds les princes du sang; mais qu'au contraire elle fit que tout allât selon l'élection de Dieu, et que les princes du sang, qui étaient leurs meilleurs et plus fidèles serviteurs, lui fussent en honneur. Finalement qu'elle avisât de conduire ses enfans en la voie du bon roi Josias. Voilà, dis-je, la lettre de Villemadon, qui émut grandement la reine-mère à penser à ses affaires; conjecturant que les princes du sang n'étaient ainsi mis en avant qu'ils ne fissent jouer ce jeu aux autres, ce qui pourrait rendre la partie forte, ou elle ne gagnerait rien si elle tenait trop raide d'un côté. Et pourtant, délibérant sous main d'entretenir en quelque opinion de soi, tant les princes que ceux de la religion;

et s'adressant pour cet effet à madame de Montpensier, qu'elle savait être peu de leur parti, et qui était au de ses plus privées amies, elle s'ignit de ce gouvernement qu'elle avait tyrannique comme étant traité aux étrangers, du reculement du notable, et du mépris auquel se promettant aussi avec le temps faveur à ces pauvres gens, elle appelait. Bref, elle fit en sorte qu'elle de la religion en espéraient beaucoup. Une autre chose entretenait encore les églises en quelque espérance, à la venue du roi de Navarre, qui par le connétable de se hâter pour le lieu qui lui appartenait en ce temps : et de fait il s'était mis finalement en chemin, et avait promis mer aux ministres des églises par lequel il passait, et qui lui remontrait le devoir qu'il avait, tant à l'état général, qu'aux pauvres églises qui savaient être de si long-temps maltraitées par ceux qui avaient été des feux rois. Mais étant approché de la cour, combien qu'il fût très accompagné pour s'emparer de la dignité due à son rang, en quoi il avait assisté de la faveur et des forces principales du royaume, si est-ce qu'il laissant gouverner à deux de sa cour à savoir au sieur d'Escars, et à l'évêque de Mande, pratiqués par ses ennemis après avoir souffert mille indignités de son arrivée, il ne fit jamais semblant de s'en ressentir, et, après avoir assisté au sacre du roi à Paris le 18 de septembre audit an, fut envoyé en son pays avec commission de conduire la reine d'Espagne son roi au roi d'Espagne son mari. Cependant, à Paris on ne donnait aucune place à du Bourg, ayant interjeté devant le primat de Lyon qui était alors le cardinal de Tournon, lequel faillit incontinent à déléguer des

poursuite précipitée fut cause  
x de la religion de l'église de  
crivirent de rechef à la reine-  
ue, sur son assurance de faire  
a persécution, ils s'étaient de  
t contenus selon son désir, et  
fait leurs assemblées si petites  
a ne s'en était comme point  
de peur qu'à cette occasion  
fût importunée par leurs enne-  
leur courir sus de nouveau;  
ils ne s'apercevaient aucune-  
l'effet de cette promesse, mais  
at leur condition être plus mi-  
que par le passé, et semblait,  
grandes poursuites contre du  
qu'on n'en demandât que la  
omme aussi ils avaient entendu  
ne part ses ennemis s'en être  
ce que arrivant elle se pouvait  
que Dieu ne laisserait cela  
, vu qu'elle connaissait l'inno-  
e celui-ci, duquel le jugement  
à manifeste, qu'il ne pourrait  
ment être déguisé ni dissimulé.  
procédure contre du Bourg, se  
t de toutes personnes si étrange,  
on attentait plus outre contre  
es autres chrétiens, il y aurait  
langer de troubles et émeutes,  
les hommes, pressés par trop  
violence, ne ressemblassent  
ux d'un étang, la chaussée  
rompue, les eaux n'apportent  
ir impétuosité, que ruine et  
ge aux terres voisines. Non que  
lvint par ceux qui, sous leur  
re, avaient embrassé la réfor-  
de l'évangile (car elle devait  
e d'eux toute obéissance) mais  
e qu'il y en avait d'autres en  
and nombre cent fois, qui, con-  
t simplement les abus du pape,  
s'étant pas encore rangés à la  
ine ecclésiastique, ne pourraient  
la persécution, de quoi ils  
bien voulu l'avertir, afin qu'ad-

venant quelque mauvaise chose, elle  
ne pensât icelle procéder d'eux.

La reine-mère, trouvant cette lettre  
fort âpre et dure, répondit aussi dure-  
ment, en ces propres termes : Eh bien !  
on me menace, croyant me faire peur,  
mais ils n'en sont pas encore où ils  
pensent. Toutefois, étant pourchassée  
et continuellement sollicitée par le  
prince de Condé, la dame de Roye et  
l'amiral, elle dit qu'elle n'entendait  
rien en cette doctrine, et que ce qui  
l'avait auparavant émue à leur désirer  
bien, était plutôt une pitié et compas-  
sion naturelle qui accompagne volon-  
tiers les femmes, que pour être autre-  
ment instruite et informée si leur  
doctrine était vraie ou fausse. Car  
quand elle considérait ces pauvres  
gens être ainsi cruellement meurtris,  
brûlés et tourmentés, non pour larcin,  
volerie ou brigandage, mais simple-  
ment pour maintenir leurs opinions,  
et pour icelles aller à la mort comme  
aux noces, elle était émue à croire  
qu'il y avait quelque chose qui outre-  
passait la raison naturelle. A cette  
occasion elle désirait de communiquer  
privément avec quelqu'un de leurs mi-  
nistres, et spécialement avec un qu'elle  
avait entendu être gentilhomme, issu  
de noble et ancienne race, par quoi  
elle les priait de le faire venir vers  
elle à Villiers - Cotterets, l'assurant  
qu'il ne lui serait mal fait ni mal dit,  
en aucune manière, et qu'elle le pre-  
nait sous sa sauve-garde. Mais, quelle  
qu'en fût la cause, il ne put parler à  
elle; et, partant, il supplia la dame de  
Roye de lui présenter la confession de  
foi des églises de France, qui n'était  
encore alors imprimée, afin qu'elle  
vît pourquoi tant de pauvres gens  
étaient alors poursuivis si cruellement  
partout le royaume. Or était-il advenu,  
régnant encore Henri, qu'un orfèvre  
de Paris nommé de Russanges, apostat

de cette religion, et démis de sa charge de surveillant, pour avoir été trouvé en quelque faute, avait, par dépit, décelé leurs assemblées au président St.-André, et au Sorbonniste de Mouchi, se faisant appeler Democharès, député inquisiteur de la foi par le cardinal, et avait même baillé par écrit les noms et surnoms de tous les plus riches et apparens de ladite église, même de tous les ministres et anciens, pour l'espérance de participer au butin. Cette entreprise fut retardée par la mort intervenue de ce prince ; ce que le cardinal voulant remettre sus, il fut d'autant plus ému à ce faire, qu'il entendit que telles assemblées se faisaient par toutes les provinces du royaume en plus grande hardiesse que devant. Car, outre ce qu'il était extrêmement acharné contre eux, il pensa cette licence être au mépris de lui et de son frère. Partant, ayant pris argument sur la promesse faite aux Espagnols au traité de la paix, il ne voulut plus tarder à se venger de ses prétendus outrages : à quoi aussi l'aiguillonnait le désir d'acquérir renommée, et de posséder entièrement les ecclésiastiques. Or se proposait-il de venir aisément à fin de cette entreprise contre ceux de la religion qui étaient à Paris, à cause de l'entière obéissance que lui rendait, non seulement le parlement et la justice ordinaire, mais aussi tout le corps de la ville en général et en particulier. Et s'attendait que la grandeur de cet exploit tiendrait toute la France en telle crainte, qu'on ne songerait à faire aucune résistance ailleurs, quand ils viendraient à passer outre, après avoir ainsi maté ceux de Paris. Cela fut cause qu'on publia des édits tous nouveaux, plus rigoureux que jamais, lesquels on rafraîchissait souvent, contenant défenses de faire aucune assemblée, ni de s'y trouver,

à peine d'être envoyé au feu sans forme de procès. Promesses étaient faites aux délateurs, de litié des confiscations, avec autres g salaires ; commandement aux corsaires des quartiers de Paris, diligens à recevoir les accusations saisir ceux qui seraient déferés, visiter les maisons de jour à autre faire rapport de leur diligence afin de ne rien laisser en arrière, les vacations du parlement (ainsi a été dit) puissance fut donnée lettres patentes au lieutenant-cris du Châtelet, de juger sans appel qui seraient amenés devant lui certains autres conseillers, qu'on être capitaux ennemis de cette doctrine, expressément choisis et élus le cardinal, qui accompagnait lettres dudit seigneur des sienne affectueuses, portant menace faillans et promesses de grands à ceux qui y emploieraient leur industrie, et diligence, toutes choses santes.

Les curés et vicaires des paroisses dénonçaient excommunication à tous ceux qui connaîtraient qu'il y avait des luthériens et ne les défereraient ; hortaient le peuple par toute sorte de persuasions de ne s'y épargner, et de l'œil chacun sur son voisin ; proposaient l'impunité aux accusateurs, si la accusation n'était bonne et recevable. Bref, on cherchait tous les moyens possibles pour découvrir ces hérétiques, jusques à ajouter de grandes promesses à ceux qui s'y montreraient vaillans. Cependant l'entreprise de Russe ayant longuement trainé il ne pouvait porter si finement qu'il ne fût découvert en pratiquant de l'aide, et se voyant de grandes promesses à lui faites, ne pouvant rien faire seul, il se résolut que d'attirer à soi deux complices, à savoir un autre orfèvre, frère



parlement, lequel a depuis  
faute, et un certain George  
illeur d'habillemens. L'un  
ait servir d'accusateur, et les  
témoins, puis qu'autrement  
rait attraper ces hérétiques,  
leur procès. Ce Renard avait  
u du fait de la religion du-  
nde persécution faite l'année  
ds, il y avait environ vingt-  
nte ans, par le baillif Morin,  
ême au supplice, avait tant  
raitsauvé sa vie, pour avoir  
ccuser ses compagnons : ce  
mit des plus grands de Pa-  
ie. Depuis, s'étant réconcilié  
ée secrète dudit lieu, il con-  
s principaux. Mais quand la  
n retourna, craignant être  
me relaps, pour derechef  
mort, il se retira aux susdits  
S. André et à Democharès,  
en de Russanges. A ces trois  
oints deux autres témoins, le  
els va ainsi.

à la porte S. Victor un peintre  
rnier qui introduisirent cha-  
prenti auxdites assemblées.  
quelque temps après, que ne  
voir argent d'eux pour leur  
age, et les ayant battus pour  
s, ils les chassèrent; de quoi  
lépitées, sachant la manière  
e leurs maîtres, les menè-  
sser pour avoir absolution.  
s ayant su leur secret, en  
le président S. André et De-  
qu'ils retinrent, sans per-  
aucun parlat à eux : et les  
ien emmieller et traiter de  
es de viandes, voire jusques  
er de ces bons vins théolo-  
non seulement ils tirèrent  
ce qu'ils savaient, mais aussi  
nt tellement à leur cordelle,  
urent de dire tout ce qu'on  
ellement qu'à leur délation

plusieurs personnes, voire même des  
familles entières, furent prises en un  
jour, et par le moyen des uns et des  
autres toutes les assemblées de la ville,  
et les maisons où elle se faisaient, fu-  
rent découvertes.

Et d'autant qu'ils y avait plusieurs  
captures à faire, outre ce que les juges  
du Châtelet, et les commissaires dé-  
partirent tous les sergens par bandes  
et cantons; il fut aussi mandé de la  
cour aux maîtres du guet, et aux ar-  
chers de la ville de leur assister, de  
jour ou de nuit, lesquels avec tous les  
bedeaux des juridictions ecclésiasti-  
ques et subalternes, faisaient assez  
grand nombre. Du commencement,  
afin de n'effaroucher personne, ils fi-  
rent semblant de rechercher quelques  
voleurs et larrons, et furent quelques  
jours ravaudant çà et là, sans toute-  
fois entrer en aucune maison suspecte  
de la religion, ni même approcher du  
faubourg S. Germain des Prés, qui  
était sur tous les autres recommandé,  
pour ce qu'on l'estimait une petite Ge-  
nève, comme ils en parlaient entr'eux.  
Ceux de la religion s'étant ainsi ras-  
surés, tout d'un coup ce faubourg fut  
assailli, et commença-t-on en la rue des  
Marets près le Pré aux Clercs, chez un  
nommé le Vicomte, qui retirait cou-  
tumièrément les allans et venans de la  
religion, et principalement ceux qui  
venaient de Genève et d'Allemagne :  
en la maison duquel aussi se faisaient  
souvent de grandes assemblées. Et, afin  
de le surprendre mangeant de la chair  
aux jours défendus, comme il en avait  
la réputation, ils dressèrent leurs em-  
buches par un jour de vendredi chez  
les accusateurs, et nommément chez  
un clerc du greffe criminel nommé  
Freté, fin et rusé en ces matières s'il  
en fut onques. Aussi était-il dressé de  
la main du feu président Lizet, en sorte  
que, quand on ne pouvait tirer témoi-

gnage et confession suffisante des accusés de ce crime, on mettait ce fin Freté aux cachots avec eux, lequel savait si bien contrefaire l'évangéliste, que le plus subtil et avisé tombait en ses filets, et par ce moyen on en avait fait mourir beaucoup. Freté donc, alléché de la dépouille de ses voisins, pour les avoir dès long temps remarqués, retira chez soi quarante ou cinquante sergens en sa part, qui y étaient entrés à la file. Et sur les onze heures, étant arrivé Thomas Bragelonne, conseiller au Châtelet (je le nomme ainsi à la différence de son frère lieutenant particulier) avec deux ou trois commissaires des plus envenimés contre cette doctrine, la maison du Vicomte fut incontinent environnée et rudement assaillie. Mais combien que de quinze ou seize personnes qui étaient à table, il n'y en eût que quatre qui fissent tête (car les autres se sauvèrent par dessus les murailles et à travers champs) si firent-ils une telle résistance, s'estimant assaillis par des brigands et des voleurs, que tous ces sergens furent mis en déroute, et les plus hardis si vivement blessés, qu'on pensait qu'il en dût mourir une douzaine pour le moins : ce qui leur vint contre espérance. Car ils faisaient leur compte de prendre, piller et emprisonner, et non d'être battus. En ce conflit, Bragelonne et ses commissaires furent en grand danger d'être tués, et n'eut été ce Vicomte, c'était fait d'eux. Le malheur tomba sur les blessés, qui n'eurent pas part au butin, mais ouvrirent seulement le passage à leurs compagnons qui leur vinrent sur le soir pour renfort. Cependant les combattans (du nombre desquels étaient deux frères gentilshommes d'Anjou, appelés Soucelles) eurent loisir de se sauver, et les autres de la religion des maisons prochaines eurent aussi temps de se

retirer, quittant leurs maisons à la merci des juges et sergens, qui y trouvèrent richesses d'or et d'argent monnayé : principalement chez ce Vicomte, où ces hotes avaient laissé leur argent en garde. Et par ainsi furent menés prisonniers, la femme d'icelui, ses petits enfans et son père, homme vieil et caduc en portant devant eux, comme en triomphe un chapon lardé : et de la chair crue qui était au garde-manger : car de cuite il ne s'y en trouva point. Cela était pour les rendre davantage odieux au peuple. Aussi reçurent le père et la belle fille tel mauvais traitement, qu'ils moururent en la prison, en grande pauvreté et langueur. Ils prirent aussi prisonnier un personnage qui avait été bailli de saint Agnan, en une maison prochaine où logeait un gentilhomme nommé la Fredonnière, qui avait aussi quitté la place, et y envoyait cet avocat pour empêcher le saccagement de ses meubles : mais comme il contestait par trop au gré des sergens et commissaires, il fut soupçonné, et à l'instant fouillé, et trouvé saisi de certains mémoires de grande conséquence contenant des remontrances au roi et à ses états, tant pour la religion que pour l'état politique : qui fut cause de l'envoyer au bois de Vincennes, le chargeant du crime de lèse majesté. Bourdin, procureur général du roi, ayant vu ces mémoires, les envoya au cardinal, et dit depuis en compagnie privée, qu'ils étaient divinement bien faits, et que ces sous là avaient merveilleusement de bonnes raisons, toutefois mal appliquées, et que c'était dommage qu'ils n'emploient leurs esprits ailleurs qu'à ces rêveries contentieuses de la religion.

Ayant, Bragelonne et ses commissaires, trouvé au journal du Vicomte, que certains deniers qu'ils avaient pris, appartenaient aux gentilshommes du roi de Navarre, et autres gens de nom,

persuadèrent que ceux-là ne laissent perdre leur bien légèrement, n'ont osé le défendre en plein jour, et pourraient retourner la nuit, donner une charge plus aigre. Mais, ne voulant quitter ce butin, ils ne vinrent à leur secours plus de deux ou cinq cents hommes de pied et de cheval, tous armés à blanc, qui se battirent quatre ou cinq jours et pendant qu'on vidait la maison des gens, et les fit-on tant boire de vin de provision du Vicomte, qu'ils finirent entr'eux-mêmes, en sorte qu'on eut un tué d'un coup de pis-

toles, ne sentant plus de résistance, étendirent leurs poursuites par tous les endroits de la ville, là où paraissent les suspects avaient abandonné leurs maisons. Mais leurs meurtres si bien remués par ces offrandes de justice, que c'était à qui se vantait avoir chaque jour mieux réussi, comme à vrai dire les coins des rues étaient tellement farcis de meurtres, que durant les fuites de Paris pour crainte de la guerre, ni en temps de paix, ils ne furent jamais à tel point. De quoi ne voulurent perdre avis les conseillers du Châtelet, Roland Poussemye, Jacques de Melun, Guy Apollo, Guillaume Vericolas l'Anglois; et les commis Jean Martin, Guillaume du Buisson, Jean Divonneau, Jacques de Melun et Tristan Cossian. Bref, on ne pouvait aller par Paris sans passer à travers des gens de pied et de cheval, armés à blanc, qui tracassaient çà et là, et prisonniers hommes et femmes, et petits enfans, et gens de toutes conditions. Les rues aussi étaient si pleines de charrettes chargées de meubles, que ne pouvait passer, les maisons abandonnées comme au pillage et au saccage; en sorte qu'on eut

pensé être en une ville prise par droit de guerre, tellement que les pauvres devenaient riches, et les riches pauvres. Car avec les sergens altérés se mêlaient un tas de garnemens qui ravageaient le reste des sergens, comme glaneurs. Mais ce qui était le plus à déplorer, c'était de voir les pauvres petits enfans qui demeuraient sur le carreau, criant à la faim avec gémissemens incroyables, et allaient par les rues mendiant, sans qu'aucun osât les retirer, sinon qu'il voulût tomber au même danger: aussi en faisait-on moins de compte que des chiens, tant cette doctrine était odieuse aux parisiens. Pour les aigrir et acharner davantage il y avait gens par tous les coins des rues (je ne sais de qui envoyés) et ressemblant à de pauvres prêtres ou moines crottés, qui disaient à ce pauvre peuple crédule, que ces hérétiques s'assembleraient pour manger les petits enfans, et pour paillarder de nuit à chandelles éteintes, après avoir mangé un cochon au lieu d'un agneau pascal, et commis ensemble une infinité d'incestes et d'ordures infames; ce qui était reçu comme oracle. Bref, ce spectacle dura long temps, en sorte que ces manières de gens avaient fait comme une habitude ordinaire d'aller de jour et de nuit saccager les maisons, au su du parlement, lequel cependant fermait les yeux.

La clameur des affligés parvenue à la cour, la reine mère envoya savoir ce que c'était, à laquelle on renvoya certains écrits en rime française, trouvés chez le Vicomte, faisant mention de la mort advenue au roi Henri par le juste jugement de Dieu, auxquels aussi la dite dame était taxée de trop déférer au cardinal. Et, afin que tout le corps de ceux de la religion fût trouvé coupable, et non quelque particulier; et qu'on rendit leur doctrine tant plus odieuse à cette dame, on ajouta

certaines informations faites et dressées par l'industrie du président Saint André et Demochares, sur la déposition de ces deux jeunes enfans, dont il a été ci-dessus fait mention, qu'ils tenaient sous leurs ailes; contenant entre autres choses, qu'en la place Maubert, au quartier des Tournelles, en la maison d'un avocat nommé Boulard, s'étaient faites plusieurs assemblées de luthériens: entre lesquelles, le jeudi devant Paques (qu'on appelle absolu) en avait été fait une de grand nombre d'hommes, femmes, et filles, environ à minuit, là où, après avoir prêché, fait leur sabbat, mangé un cochon au lieu de l'agneau pascal, et la lampe qui les éclairait éteinte, chacun s'accoupla avec sa chacune, et qu'entre autres femmes ils reconnurent celle dudit avocat, et deux siennes belles jeunes filles, l'une desquelles s'étant rencontrée avec un d'eux, il la connut par deux ou trois fois pour sa part. Ces choses ainsi dextrement agencées, et envoyées au cardinal avec les deux témoins, n'amendèrent la cause de Soucelles, qui était à la cour, poursuivant la restitution de ses hardes, chevaux et argent pris chez le Vicomte; car, encore qu'à la prière et instance du roi de Navarre, le roi lui eût quitté et remis les meurtres qu'il pensait avoir faits en ce conflit, on trouva nouvelle occasion de le charger de ces libelles diffamatoires, d'autant qu'ils se mêlaient un peu de poésie: parquoi au nez du navarrois, Soucelles, étant entré en la salle du roi, et remarqué par le cardinal, fut par son commandement pris prisonnier, et envoyé avec grandes et sures gardes au bois de Vincennes, là où il trouva le jeune conte d'Aran écossais, pour l'envie que lui portaient ceux de Guise, à cause de l'évasion du comte d'Aran son aîné, et de la guerre d'Ecosse dont il est parlé ailleurs; et

Coiffart bailli de saint Agnan, ayant été trouvé saisi des susdites remontrances. Et furent ces deux, à savoir Soucelles et Coiffart, d'autant plus recommandés qu'on pensait qu'ils avaient voulu mettre le roi de Navarre en besogne pour remuer ménage, et qu'on espérait découvrir plusieurs secrets par eux.

Le cardinal pour sa part ne laissa dormir ses informations. Car, ayant au poing le sac où elles étaient, et à sa queue les deux enfans, il alla trouver la reine mère, et avec exclamations incroyables, lui déchiffra de point en point le contenu d'icelles, n'oubliant rien pour rendre ceux de la religion les plus maudites et abominables créatures, qui eussent été dès la création du monde. Même, afin de ne rien laisser en arrière, elles furent par lui enrichies de toutes les pollutions desquelles se souillèrent jadis les anciens hérétiques Psalliens, Gnostiques, Eucharistes, Messaliens, Borborites, Origénistes, et autres que Satan a autrefois suscités pour obscurcir la lumière de l'évangile, quand elle fut du commencement prêchée en cachette, à cause de la persécution que leur faisaient les empereurs payens et idolâtres. Et, afin que ces preuves ne pussent être contestées, et qu'on connût tant mieux l'énormité du fait, le cardinal présentait les témoins qui les avaient vus, et qui avaient vécu de même, comme il disait. Ces informations ayant été envoyées par ces gens de bien aux juges, auxquels le roi en avait donné commission, desquelles (disait-il) vous devez être armée et munie, pour prévenir ceux qui vous parleront en la faveur de ces monstres infâmes, m'assurant, madame, que leurs déguisemens sous ombre de religion, ne pourront jamais trouver place auprès de vous, et que par conséquent au

trouver mauvaise la procédure contre eux , vous jugerez qu'ils trop gracieusement traités.

La reine, ayant entendu le dire du cardinal, et vu les témoins, qui par son air et visage assuré, semblaient lui attester, fut merveilleusement étonnée ; joint qu'on y mêlait des choses qui touchaient son autorité, et le l'honneur du feu roi son mari. Le pis fut, que le chancelier se chargea volontairement de lui donner des informations. Et, pour contenter le duc de Guise, en fit lui-même le rapport au roi, et à son conseil, dans lequel le cardinal de Villiers Colleret, avec des paroles et propos qui montraient qu'il traitait cette matière grandement à cœur. Il y avait plusieurs gens de bien trouvés et d'honneur, attendu qu'il savait qu'ils le blâmeraient comme les choses s'étaient passées, pour avoir lui-même blâmé et démenti de telles calomnies. Parquoi dès lors le cardinal estima que la France aurait plus à souffrir, puisque le chef de la justice, celui de l'intégrité duquel on avait grand besoin, était si manifestement rangé à la dévotion des Guises, dis-je, qui s'était du temps des précédens, opposé à toute oppression, sans aucune crainte. Il ne donna donc ordre de continuer les poursuites commencées, mais à ce que ces méchans fussent promptement déracinés : en quoi elle fut promptement servie. Les poursuites furent redoublées, en sorte que ceux qu'on pouvait connaître et qui n'étaient pas, furent, ou mis en prison, ou condamnés à mort.

Ensuite, la reine ayant trouvé à Paris quelques siennes demoiselles, qui n'étaient pas ceux de la religion, leur donna le rapport à elle fait de ces informations, auxquelles elle disait avec telle foi, que si elle savait pour certain quelles en fussent, elle les

ferait mourir, quelque amitié ou faveur qu'elle leur portât. Les plus familières et avisées d'entre elles insistèrent tant auprès d'elle, que de la faire condescendre à ouïr ces enfans, dont il lui fut fort aisé de connaître l'enclouure. Car, étant vivement enquis des points auxquels on ne les avait point recordés, il apparaissait manifestement qu'ils avaient été apostés et pratiqués, ce qu'aussi ils confessèrent tacitement à l'une d'elles, qui feignait de trouver bonne leur procédure. Ce nonobstant la reine ne fit cesser la poursuite, tant pour recommander sa chasteté envers le peuple, que pour ne vouloir déplaire au cardinal, qui avait cette matière grandement à cœur. Et, d'autant qu'il y avait eu de la résistance à Saint Germain-des-Prés, lui et le duc de Guise son frère en prirent occasion d'envoyer par les maisons prendre toutes les armes, jusques aux couteaux, et de les porter en l'hôtel de Clisson (lequel ils s'étaient approprié et l'avaient nommé de leur nom de Guise) afin que sans aucun inconvénient on parachevât ce qui avait été commencé, et qu'ils eussent nombre d'armes au besoin. En toutes lesquelles poursuites les noms des Guise trottaient comme ayant l'autorité souveraine. Car il n'était question ni du roi, ni de sa mère, mais disait-on que le cardinal avait commandé ceci, et le duc de Guise cela : et, à ce qu'aucune faveur ne fut faite, il y avait toujours un gentilhomme ou serviteur de ceux-ci pour accompagner les juges et commissaires par la ville, afin d'espier quelle diligence et devoir ils feraient.

Pour retourner à cet avocat, Boulart étant accusé, sa femme sachant son innocence, et que tout cela lui avait été dressé par l'envie particulière que lui portait le président Saint-André : encore que lui et elle se fussent absen-

tés, comme plusieurs autres, pour crainte de la persécution, et qu'il y eût un merveilleux danger pour ceux qui paraissaient), toutefois ne put être éloignée de son mari que par l'avis du greffier de l'Arche son parent, elle et ses filles n'allassent au milieu de ces grands feux, se rendre prisonnières au grand Châtelet, pour se justifier des actes exécrables à elles imposés. Mais au lieu d'en être enquises par commissaires de parlement, on commença de leur faire procès sur le fait de la religion, et de les interroger de leur foi, à quoi elles ne voulurent répondre que préalablement l'autre fait ne fût vidé, et qu'elles n'en fussent ou convaincues, ou déclarées innocentes. La cour les voyant fermes en cela, fit visiter les filles par plusieurs chirurgiens, sages-femmes, et à diverses fois. Mais il ne se trouva visiteur, hormis une vieille matrone, qui ne les jugeât vierges : encore n'osait celle là résolument assurer qu'elles fussent corrompues par attouchement d'homme; et finalement leur demanda pardon après leur délivrance, déclarant comme, et par qui elle avait été subornée, lui ayant été dit que c'était une œuvre méritoire de charger telles gens à tort ou à droit, étant déjà les plus execrables du monde. Saint-André cependant, et Democharès, faisaient toutes les diligences possibles de dresser d'autres témoins, d'autant que leur honneur y pendait : et, sur le point de leur élargissement, Boulart fut pris et mené prisonnier avec le receveur du Vendômois et sa femme, en la maison duquel il fut trouvé.

Les deux enfans aussi leur furent recollés et confrontés, mais il en advint tout autant comme devant la reine et ses dames. Car la cour connut en eux tant de variations et entortillemens de propos, avec certains regards et con-

tenances, que cela seul justifiait du tout ces pauvres filles. Bref, on ne sut asseoir sur leurs dépositions aucun jugement, encore que les juges députés y travaillassent avec toute diligence, et que cette affaire leur fût très recommandée, tant pour le désir qu'ils avaient tous ensemble d'accabler ceux de la religion, à quelque prix que ce fût, que pour sauver l'honneur du cardinal, du président Saint-André, et des sorbonnistes, qui avaient mis ceci en fait. Cela étant divulgué partout, on attendait avec merveilleuse dévotion quelle en serait l'issue. Car ceux qui n'étaient préoccupés d'aucun préjugé, disaient ouvertement l'accusation être vraie ou fausse. Si elle était vraie, que punition exemplaire en devait être faite plus grande sans comparaison que d'un simple crime d'hérésie : d'autant qu'il y avait parmi cela des pollutions et détestables infamies. Si elle était fausse, que les témoins ne pouvaient éviter la mort : et néanmoins on voyait en liberté et les uns et les autres, qui n'étaient sans grandement compromettre les juges. Tant y a toutefois que l'issue n'en fut autre, sinon qu'elles demeurèrent comme ensevelies en prison, et n'en furent jamais sorties que condamnées comme hérétiques, sans un édit dont il sera ci-après fait mention, en vertu duquel, sans leur faire droit sur cette calomnie, elles furent délivrées comme par force. Car telle était alors la justice de France, et tels les exercices de plusieurs du parlement, lesquels, délaissant toutes les autres choses, vauquaient ordinairement à ces affaires. Et de vrai les monches et espions ci-dessus déclarés (ainsi nommés par les juges délégués) avec quelques autres que le cardinal y employait, aggravèrent grandement la poursuite ; tellement que depuis le mois d'août jusqu'en mars, il n'y eut que captures et



sonnemens, pilleries de maisons, impositions à ban, et exécutions de la religion, avec très-cruels effets. Et toutefois, parmi telles choses, ils ne discontinuèrent leurs actions et tous les autres exercices de la religion.

Le premier qui triompha de la tyrannie des persécuteurs et de la mort, fut le trépas du roi Henri à Paris, un jeune homme, serviteur de Nicolas Balon, qui avait été brûlé l'année précédente, nommé Nicolas Guenon, chamois. Après lui marcha en ce genre, Marin Marie, de Saint-James, diocèse de Lisieux en Normandie, porteur de livres, avec lesquels pour cette cause, furent brûlées ses bibles, le deuxième jour d'octobre. Le 19 dudit mois fut le magnifique triomphe de Marguerite de la Roche, autrement nommée la dame Caille, pour être telle l'enseignante de la maison où elle demeurait au village de Saint-Hilaire. Peu de jours après fut brûlé vif un jeune homme, par la tyrannie du peuple, contre le contenu d'un arrêt qui portait qu'il fût étranglé. Le 23 octobre, fut brûlé à petit feu un nommé Adrian d'Aussi, dit Douvroult. Le lendemain, 24 dudit mois, fut honoré de la mort heureuse de Jean le court, lyonnais, écolier de l'école au collège de la Mercy, de Jean Rousseau, de Gastinois, orfèvre, et de Philippe Parmentier, chamois cordonnier; lesquels chantèrent tous au milieu du feu le cantique de Siméon. Pierre Malet, marchand champenois, reçut pareil honneur deux jours après, et mourut chantant dans le feu à haute voix, jusqu'au dernier soupir, le psaume 51.

Le 15 de novembre suivant, fut aussi brûlé un nommé Pierre Arondeau du diocèse d'Angoumois, ayant été condamné publiquement par le lieutenant de la

Rochelle, à la sollicitation d'un prêtre surnommé Aouroy : lequel, bientôt après, mourut frappé d'apoplexie soudainement et en lieu public, et depuis, ledit lieutenant étant poursuivi au conseil privé du roi par un gentilhomme polonais, à cause d'une sentence tortionnaire, ne tarda guère après la mort d'Arondeau d'être destitué de son état, avec amende de mille écus, et infamie perpétuelle.

Au mois de décembre fut aussi brûlé vif, avec une singulière constance, un nommé Jean Geoffroy, serrurier, excellent ouvrier, demeurant en la rue de la Mortellerie à Paris, auquel personnage se trouve cela d'excellent, qu'étant fort sourd et ne sachant lire, il avait ce néanmoins merveilleusement profité en la parole de Dieu, se faisant réciter par un sien garçon ce qui avait été dit en la prédication des assemblées secrètes, auxquelles il ne faillait jamais de se trouver avec son garçon.

En ce même temps, par le moyen d'un procureur, nommé Durant, à qui fut adressée une lettre par mégarde, laquelle il porta soudainement au président St-André, fut découvert que quelques amis du conseiller du Bourg tâchaient à le sauver de la prison, lequel à cette cause fut restreint jusqu'à être mis dans la cage de fer, en attendant qu'on eût averti le cardinal. Et pour ce que Nostradamus, astrologue et invocateur des diables, avait mis en ses pronostications : Le bon Bourg sera loin ; le cardinal voulant avoir la peau de ce personnage, épris de crainte lui fit redoubler ses gardes de sortes que si quelques-uns, passant par-devant la Bastille, s'arrêtaient-là, on les retenait prisonniers, ou les menaçait-on, si tant soit peu ils regardaient la place. En outre, il fut mandé aux juges délégués du primat de Lyon

de l'expédier hâtivement, ce qu'ils firent; et, confirmant les sentences précédentes, le renvoyèrent au bras séculier, dont il appela de rechef comme d'abus. Et combien que par les anciens privilèges du parlement, nul du corps d'icelui ne puisse être jugé en matière criminelle que séant la cour et les chambres assemblées, et qu'il restât peu de temps jusqu'à la St. Martin d'hiver; si est-ce que le cardinal ne voulut tant attendre, mais lettres patentes furent décernées à certains présidents et conseillers choisis à sa dévotion; par lesquelles leur était mandé, toutes choses cessantes, de juger ledit appel et lui faire et parfaire son procès, encore que la cour ne fût assemblée, et nonobstant quelque privilège au contraire. Ces lettres signifiées à du Bourg, le 24 octobre, il demanda du papier et de l'encre pour faire sa réponse. Et, pour ce que l'huissier lui présenta seulement demi-feuille, et qu'il en demanda deux ou trois entières, qui lui furent déniées, de là les juges délégués, interprétant cette demande à leur plaisir, firent bruit qu'il voulait retourner aux termes de son avocat. Or, comme le palais est composé de gens spéculatifs et curieux, chacun jugeait de ce personnage selon ce que son affection le conduisait. Les uns le confinaient en l'une des cages de fer; les autres disaient qu'il y serait le premier brûlé, et que le cardinal l'avait trop à cœur pour en disposer autrement; d'autres, déplorant la misère de ce temps, blâmaient ceux du parlement, de ce qu'étant sous un roi mineur, ils laissaient ainsi supprimer leur autorité et leurs privilèges anciens; alléguant que cela ne provenait que de la division d'entre eux. Car la plupart étaient ou corrompus, ou faits de la main de quelques-uns, ne cherchant qu'à renverser toutes choses saintes et

sacrées pour complaire à leurs maîtres. Que s'ils eussent été unis et d'accord, et légitimement colloqués en leurs états, c'était alors le vrai temps de remettre ce sénat à son ancienne splendeur et intégrité. D'avantage on savait assez que du Bourg n'était en peine que pour avoir usé en liberté de son office, et pour cela devaient-ils tant moins permettre lui être fait procès. Ce nonobstant ces juges assemblés pour la dernière fois, pour gratifier le cardinal, et craignant qu'à l'avenir on fît recherche de cette cause, et que l'emprisonnement, procédures et jugemens fussent déclarés violens, cherchèrent nouvelles occasion d'aggraver ses crimes, afin de sauver l'honneur du roi, qui y était, disaient-ils, engagé. C'est pourquoi, ayant trouvé sur du Bourg certaines épitres de consolation en ses angoisses, Bourdin procureur-général prit ses conclusions comme contre un criminel de lèse-majesté et un traître qui avait intelligence avec les étrangers, contre son serment et contre les édits et ordonnances, qui défendaient toute communication, principalement avec ceux de Genève, dont ils disaient ces lettres être parties. Et, combien qu'il eût suffisamment montré ces lettres être venues des ministres et anciens de l'église de Paris, et qu'elles ne touchassent aucune affaire d'état, ce néanmoins tel crime par eux déclaré irrémissible, joint avec les autres, jugement de mort s'en ensuivit, l'exécution remise à la volonté du roi, si bien il ne lui voulait sauver la vie et le confiner en prison perpétuelle. Toutefois cette arrêt fut tenu secret pour les raisons qui seront déduites ci-après.

Quant aux autres conseillers prisonniers, après que leurs parens et amis eurent longuement poursuivi et sollicité le conseil privé, le 4 de sep-

lettres de commission furent  
 es à certains présidens et con-  
 de parlement pour achever  
 ces, nonobstant tous édits et  
 es contraires; lesquelles ve-  
 : mains dudit président saint  
 l choisit tous ceux qu'il pensa  
 adversaires et ennemis de  
 trine, et plus agréables au car-  
 esquels, commençant en octo-  
 aquèrent jusqu'au 8 de janvier  
 Quant au fait d'iceux conseil-  
 à la manière de leurs empoi-  
 ns, elle était bien semblable à  
 du Bourg, mais non leurs dé-  
 car du Bourg entra librement  
 fession de sa foi aussitôt qu'on  
 manda raison. Les autres au-  
 e trouvèrent moyen de se sau-  
 les marais (comme l'on dit) et  
 enir par leur prudence hu-  
 es complots et machinations de  
 versaires. De Foix, Fumée et  
 , se disaient être détenus  
 oir condamné en saine cons-  
 es abus qui s'étaient glissés en  
 on, et pour avoir donné leur  
 les réformer par un libre et  
 acile : sur quoi on ne pouvait  
 e procès, d'autant que toutes  
 ions étaient libres, et que les  
 aient fondées sur le premier  
 le la paix avec le roi d'Espagne,  
 le feu roi avait fait émologuer  
 ment, où il était parlé de ce  
 universel, qu'on promettait  
 sembler pour déterminer des  
 s de la chrétienté sur la reli-  
 ue si le vouloir du roi n'était  
 er ainsi, les députés de la paix  
 aient accordée étaient punis-  
 et non eux d'avoir ensuivi l'in-  
 dudit seigneur. Et sur ce qu'on  
 lait faire rendre raison de leur  
 confessaient les saintes écritu-  
 ieil et Nouveau Testament, et les  
 s des apôtres et d'Athanase,

reçus et approuvés comme le som-  
 maire de la vraie religion chrétienne.  
 Mais quand on les pressait de répon-  
 dre sur les contentions et discordes de  
 ce temps, ils disaient ni être autre-  
 ment tenus, sinon qu'on prouvât qu'ils  
 eussent parlé contre l'opinion reçue en  
 l'église catholique, partant requéraient  
 d'être interrogés sur leurs charges et  
 informations. Voilà en somme leurs  
 échappatoires contre le cardinal qui  
 s'attendait à triompher d'eux. Quant à  
 Eustache de la Porte, il s'y porta autre-  
 ment, se soumettant à croire ce que  
 l'église romaine croyait, à corriger son  
 opinion si elle était désagréable au roi,  
 et à signer la carte blanche : il sera  
 dit ci-après ce qui en advint.

Cependant le roi, qui dès son enfance  
 avait montré de grandes indispositions,  
 paraissait fort mal sain, ce qui fut cause  
 que, par l'avis des médecins, il fut  
 mené passer l'hiver à Blois; tant pour  
 être cette contrée au plus gracieux air  
 de tout le Royaume, que d'autant qu'il  
 y avait été nourri dès le berceau : mais  
 on ne fut pas plutôt arrivé au lieu,  
 qu'un faux bruit se répandit, de quel-  
 que côté qu'il vint, qu'une commission  
 avait été expédiée à certains personna-  
 ges pour aller prendre les plus beaux  
 et les plus sains qu'on pourrait trou-  
 ver, de l'âge de quatre jusqu'à six ans,  
 pour baigner le roi en leur sang. Com-  
 bien que la chose fût trouvée ridicule,  
 non-seulement des médecins et chi-  
 rurgiens, mais aussi des empiriques et  
 triacleurs mêmes, toutefois ne laissa  
 de courir jusqu'à plus de vingt lieues  
 aux environs de la cour; tellement que  
 c'était pitié de voir aller et venir les  
 pères et mères, cachant et enfermant  
 leurs enfans ça et là, où ils pensaient  
 qu'ils fussent en sûreté. Grandes en-  
 quêtes se firent sur cela, et se trouva  
 que plusieurs inconnus avaient été ça  
 et là en quelques villages, demandant

dans les maisons, et écrivant en quelque papier le nombre, l'âge et les noms des enfans; un desquels, surpris à Loches, avec une commission qu'il maintenait avoir été expédiée à la chancellerie, par le commandement du cardinal, fut mené et décapité à Blois, maintenant toutefois son dire jusqu'à la mort, de sorte que plusieurs crurent que le bruit avait été semé par les Guise, désespérant de la vie du roi, pour le rendre odieux au peuple, et s'emparer de la couronne, sous couleur de quelque tutelle. Quoiqu'il en soit le cardinal sut bien tourner cela tout au rebours, faisant ceux de la religion réformée auteurs de ce bruit, ce qui les mit en telle haine du roi, que dès-lors il se rendit leur ennemi mortel n'ayant plus grand plaisir qu'à s'enquérir des moyens de les exterminer entièrement.

Par ainsi, d'autant que les peines ne semblaient être assez exprimées par les édits précédens, il en fut fait un autre, au commencement de novembre, contre les assemblées qui continuaient plus que jamais de jour et de nuit : en quoi ils disaient, non seulement l'usage de l'église romaine être vilainement profané, mais aussi qu'il s'y semait et divulguait plusieurs vilains, infâmes et injurieux propos contre sa majesté, et pour inciter le peuple à mutinerie et sédition. Partant était-il dit que toutes personnes qui feraient conventicules et assemblées illicites, pour le fait de la religion, ou autre cause; et ceux qui s'y trouveraient, seraient punis du supplice de mort, sans aucune espérance de modération de peine; et les maisons rasées et démolies, sans pouvoir jamais être rebâties. Et, d'autant que la ville de Paris était sur toutes autres recommandée, et que les juges y avaient plus de dévotion au cardinal, outre le grand profit qu'ils

faisaient en ces poursuites, autres lettres patentes, du 13 de novembre, furent de plus décernées à ceux du Châtelet, contenant les mêmes blâmes semés contre le roi (comme ils disaient) par les hérétiques. Par quoi leur était mandé de faire crier par la ville, que ceux qui auraient conaissance de ces assemblées, les allassent révéler à la justice dans un certain temps donné, s'ils ne voulaient encourir même peine. On promettait à celui qui les décèlerait, encore qu'il eût été des complices et coupables, avec le pardon et impunité du fait, cent écus pour salaire. Et, afin que tels délateurs fussent gardés de violence et oppression, ledit sieur les prenait en sa sauve-garde. Suivant donc ces lettres, publiées le 20 dudit mois, la persécution recommença plus grande qu'auparavant, tellement que nul de tous ceux qui étaient tant soit peu suspects, n'osaient montrer le nez qu'il ne fussent happés par la diligence de Rasanges, accompagné de plusieurs gens rôdant sans cesse par la ville. Mais, ayant eu le vent qu'on le menaçait, ou bien sa mauvaise conscience l'ayant épouvanté, il en avertit le cardinal, lequel le fit trouver très mauvais au roi; en sorte que lettres patentes du 14 de novembre, leur furent envoyées pour informer et punir de mort ceux qui se trouveraient avoir donné quelque faveur, conseil ni support aux sacramentaires, et entachés d'autre crime d'hérésie, et qui usaient de menaces ou intimidations contre les juges, leurs ministres et ceux qu'on voulait produire à témoins.

Il a été fait mention de l'arrêt donné contre du Bourg, lequel étant divulgué, ceux de l'église de Paris mirent toutes peines possibles de lui sauver la vie. Premièrement ils supplièrent la reine mère de se souvenir de sa promesse : mais ayant eu froide réponse, ils se tournèrent vers Otton

comte Palatin, et premier électeur de l'empire, lequel aussitôt en ambassadeurs le demanda au roi d'Espagne. Mais le cardinal averti de leur venue, écrivit au roi qu'il fit mourir incontinent et avant l'arrivée, afin que le roi n'en fût point importuné. Les moyens furent trouvés de faire l'exécution subitement en la manière que s'ensuit. Il était point en la prison sans pouvoir souffrir, car on le tenait enchaîné en la Bastille, et n'ayant le traitement que requérait ; mais quelquefois était là au bain, la communication de l'air lui étant interdite, tel qu'il ne pouvait être secouru, et quelquefois (pour soupçonner qu'il se faisait entreprendre le délivrer par le bris des chaînes) on le restreignit en une cage dans laquelle il avait tous les maux qu'on peut penser. Ce nonobstant se réjouissait toujours et glorifiait Dieu ; tantôt empoignant son psautrier lui chanter psaumes, tantôt se louer de sa voix. Plusieurs tâchaient de le détourner, mais ils y perdirent leur peine, étant repoussés d'une fermeté et constance : car il remontrait avec l'équité de sa cause, et qu'il était détenu que pour la confession de son Seigneur Jésus-Christ. C'est pourquoi il ne fallait qu'il fût si lâche et si peu de faire chose aucune pour acheter sa vie et la bonne grace du monde, au déshonneur de Jésus-Christ et au péril de son âme. Son affection était telle, qu'il fit une requête au parlement avec confession ample de sa foi, et la demanda, de peur qu'ils ne fussent mécontents de ses réponses. Ses frères avertis du commandement du cardinal, lui firent savoir

comment à force d'écus, ils avaient obtenu du pape des bulles pour le quart appel, le priant de s'en aider ; car elles étaient si expresses et fulminantes, qu'il serait en vertu d'icelles mené à Rome, et lors on le délivrerait aisément par les chemins, autrement c'était fait de lui ; ce qu'il refusa, et, assure-t-on, il ne se réjouit jamais tant que quand il sut sa fin approcher, et qu'en détestant la papauté, il déploierait les moyens par lui tenus pour prolonger sa vie, ce qu'il montra ouvertement le 20 novembre, à ceux qui le dégradèrent des ordres de diacres. Car au sortir ils étaient merveilleusement étonnés de ses remontrances.

Etant après ces cérémonies remené en la conciergerie du palais, on fit courir le bruit qu'il s'était dédit, et qu'à cette cause on avait envoyé au roi pour obtenir sa grâce ; mais ce bruit se faisait expressement pour rendre inutiles les entreprises qu'on craignait être faites pour sa délivrance. Or la coutume ancienne du parlement était qu'aux quatre fêtes annuelles, qu'on appelle, on réservait à la mort les plus grands malfaiteurs, voleurs, brigands ou parricides, afin que la punition fût plus mémorable. Mais, depuis 30 ou 40 ans que la persécution fut émue contre les luthériens, ce sort échut sur les plus doctes et renommés d'entre eux, comme étant leur fermeté blâmée plus que les méchancetés des pires garnemens du monde. Par ainsi du Bourg fut réservé pour Noël. Le samedi donc de devant cette fête, qu'on comptait le 21 décembre, on assembla 400 hommes à pied et 200 à cheval et plus, tous armés à blanc. Et afin qu'on ne pût savoir où se ferait l'exécution, et que les embûches fussent inutiles (si aucunes y en avait), les juges délégués firent dresser des

potences et mener du bois par tous les carrefours de Paris pour ce accoutumés. Et en cet équipage, le vingt-troisième de décembre, du Bourg fut mené à St-Jean en Grève, et là étranglé, puis brûlé et son corps réduit en cendres. Il n'est possible de décrire la constance et fermeté de ce personnage, car elle était admirable sur tous ceux qui ont souffert pour cette querelle. Bref, sa magnanimité surmonta la violence de ses ennemis, quelque grande qu'elle fût. Car ceux qui voyaient sa contenance, depuis que son arrêt lui fut prononcé, racontaient merveilles de ses propos et graves sentences. Et, combien qu'on fût observé de près, si est-ce que plusieurs disaient haut et clair, qu'il ne se pouvait faire que ce personnage ne fût conduit de l'Esprit de Dieu; l'estimant très-heureux de ce qu'il mourait si constamment pour maintenir la vérité, et que le salut de sa patrie et l'honneur de la justice, lui avaient été plus précieux que sa propre vie.

Après du Bourg, furent menés à la mort plusieurs autres pour même raison, comme un nommé André Coiffier à Dampmartin, Jean Isabeau, de Bar-sur-Aube et Jean Judet, avertisseur de l'église de Paris, brûlés vifs aussi à Paris. Environ ce même temps (savoir le 18 décembre), Antoine Minard, président au parlement de Paris fut tué le soir, revenant du palais, d'un coup de pistolet, sans que jamais on ait pu savoir qui avait fait le coup. Mais tant y à qu'un gentilhomme écossais, portant le nom de Stuart, et se disant parent de la reine, femme du roi, fut mis prisonnier et cruellement torturé, et combien qu'il ne fût trouvé aucunement coupable, envoyé ce néanmoins prisonnier au bois de Vincennes, pour avoir été visiter souvent en la Conciergerie les prison-

niers pour le fait de la religion. Bref, les sorbonnistes et autres prédicateurs ne cessant d'enflammer de plus en plus le peuple contre ceux de la religion, qu'ils chargeaient d'être gens sans Dieu et ennemis du roi, réduisirent les choses en tel point, qu'on arrachait même les pauvres condamnés d'entre les mains des bourreaux pour accroître leur tourment, et pour mieux découvrir ceux qui étaient de la religion, on mit par tous les coins de rues des images de la vierge Marie et sur les portes de plusieurs maisons, devant lesquelles si quelque passant n'ôtait son bonnet, il était soudain assailli et chargé par ceux qui étaient aux guets dans les maisons prochaines. Ils firent aussi des boîtes, qu'ils appelaient épargne-mailles, qu'ils présentaient aux passans, leur disant que c'était pour les cierges et luminaires et autres semblables services, à quoi, si on leur contredisait tant soit peu, on était en danger de la vie, voire même certains garnemens, inquiétés de leurs dettes, fuyaient leurs créanciers et les trouvant en rues détournées n'avaient plutôt crié au luthérien, ou au chris-taudin, (n'étant encore en usage le mot de huguenot) qu'ils ne fussent seulement quittes de leurs dettes, mais aussi bien souvent revêtus des dépouilles de leurs créanciers tués sur-le-champ.

Ces façons de faire, ouvertement tyranniques, les menaces dont à cette occasion on usait envers les plus grands du royaume; le reculement des princes et grands seigneurs, le mépris des états du royaume, la corruption des principaux de la justice rangés à la dévotion des nouveaux gouverneurs, les finances du royaume départies par leur commandement, et à qui bon leur semblait, comme aussi tous les offices et bénéfices; bref, leur gouvernement



de lui-même illégitime, émut illeuses haines contre eux, et plusieurs seigneurs se réveillèrent d'un profond sommeil. d'autant plus qu'ils considéraient les rois François et Henri, voulus jamais attenter en la persécution des gens d'état, se contentant de se tenir le chien devant le loup, et ne savait tout le contraire alors avait (pour le moins à cause de l'altitude) user de remèdes corrosifs, et n'ouvrir la porte à la fin de séditions. Chacun donc ne vint de penser à son particulier, commencèrent plusieurs à se rassembler pour regarder à la juste défense, pour remettre en son état le légitime gouvernement du royaume. Cela étant proposé aux nobles et gens de renom de France et d'Allemagne, comme aussi aux doctes théologiens, il se résolut qu'on se pouvait légitimement reprendre le gouvernement usurpé par les Guises, et prendre les armes à un jour pour repousser leur violence : ce que les princes du sang, qui étaient en tel cas légitimes magistrats, l'un d'eux le voulut entreprendre ; surtout à la requête des états de France ou de la plus saine partie. Car d'en avertir le roi et le conseil, c'était s'adresser aux adversaires mêmes ; vu que le roi, outre sa jeunesse, leur était même asservi, qu'il n'y avait ordre de tenir pour leur faire procès par la voie des états ; et quant à la reine-mère, elle semblait ne servir qu'en leurs entreprises. Il était nécessaire de se saisir de leurs personnes, comment que ce fût ; et de rassembler les états pour leur rendre compte de leur administration. Ceci, dis-je, arrêté d'un commun consentement, il se trouva

trois sortes de gens à manier cette affaire, les uns mus d'un droit zèle de servir Dieu, à leur prince et patrie ; autres mus d'ambitions, et convoiteux de changement ; et autres encore aiguillonnés d'appétit de vengeance, pour les outrages reçus de la part des Guises, tant en leurs personnes que de leurs parens et alliés : de sorte qu'il ne se faut point étonner s'il y eut de la confusion et si l'issue en fut tragique.

Cela mis en avant, Louis de Bourbon, appelé ordinairement le prince de Condé, prince vraiment généreux entre tous les princes du sang, étant sollicité d'entendre à ces affaires pour empêcher la ruine du roi et de tout l'état, après y avoir longuement et mûrement pensé, après aussi qu'on se fut diligemment enquis de l'avis des gens doctes pour être mieux résolu quel était le droit des princes du sang, comme la conséquence du fait le requérait en tel cas, donna premièrement commission à certains personnages de prudence et bien approuvée, de s'enquérir secrètement et toutefois bien et exactement, des charges imposées contre les Guises, pour puis après regarder à ce qui se pouvait et devait faire en bonne conscience, pour le bien de sa majesté et du public. L'information faite et vue, on dit qu'il se trouvait par le témoignage de gens notables et qualifiés, iceux être chargés de cas de si grande importance que rien plus.

Ces informations vues et rapportées au conseil du prince, attendu que le roi, pour son jeune âge, ne pouvait y donner ordre, il ne fut question que d'aviser sur les moyens de se saisir de la personne de François duc de Guise, et de Charles cardinal de Lorraine son frère ; pour puis après leur faire procès par les états ; mais la difficulté se trouva à qui attacherait la

sonnette. Car toutes personnes de bon jugement trouvait cela grandement hasardeux, attendu leur grandeur et autorité. Par ainsi nul d'eux, encore qu'ils fussent courageux, ne voulait l'entreprendre, d'autant qu'en cas de faillir à l'exécution il n'y allait que de la perte de la vie et des biens. Finalement, après plusieurs avis et délibérations, se présenta un baron de Périgord, gentilhomme d'ancienne maison, nommé Godefroy du Barry, seigneur de la Renaudie, se faisant nommer la Forest. Cet homme était doué de fort bon entendement, et, pour un procès longuement démené en plusieurs parlemens entre lui et du Tillet, greffier du parlement de Paris, finalement y étant intervenue une accusation de fausseté, par arrêt du parlement de Dijon, avait été fort mal traité avec ignominie et réduit aux prisons; desquelles, ayant trouvé moyen de sortir fort habilement, il s'était retiré sur les terres de Berne en Suisse, et depuis, ayant obtenu lettres de révision pour faire apparoir du tort à lui fait et même étant par icelles rétabli en ses biens et honneurs, était lors retourné en France pour pourvoir à l'entérinement de ses lettres et au reste de ses affaires. Ces choses étant connues, après qu'il eut fait dûment apparoir de son rétablissement, la compagnie le jugea propre à manier cet affaire sous l'autorité dudit sieur prince, lequel plaçant toutes choses après le devoir qu'il avait à sa patrie, à sa majesté et à son sang, voyant ce personnage affectionné de même lui donna pouvoir de comparaître en son nom où il appartenait, pour aviser à ce qui était de faire en telle nécessité, et lui promit icelui sieur prince, de se trouver sur le lieu de l'exécution de ladite capture, pour la favoriser en ce qu'il pourrait,

pourvu que rien ne fût dit, et ni fait en sorte quelconque contre le roi, messieurs ses freres princes, ni l'état, pour ce qui autrement, il s'opposerait le p... ce qui s'y dirait, entreprendrait au contraire.

Ainsi donc la Renaudie se autorisé, sous cette condition grande et extrême diligence peu de jours il assembla en la Nantes, et le premier de février bon nombre de noblesse et d'état de toutes les provinces de lesquels il prétendait avoir l... ment assemblés, en sorte qu'ils raient avoués avoir représenté corps de tous les états de France si extrême nécessité et urgente.

La raison pourquoi il choisit pour parlement, fut pour Nantes, étant une ville située aux extrémités du royaume, le parlement de Bretagne, qui se tenait alo... donnerait couverture, et empêcher que leur entreprise ne fût découverte parce qu'ils feignaient y porter des procès, et de fait ils s'y portaient si discrètement, que chacun portait après soi à ses valets, à la mode des plaideurs. Quand ils rencontraient par les rues sans se saluer, ni faire connaissance ailleurs qu'en leur conseil.

En cette assemblée, après avoir invoqué le nom de Dieu, la Renaudie proposa bien au long l'état de France du royaume; non-seulement fait de la conscience de plusieurs mais surtout sur le maniere de l'état tel qu'il a été dit ci-dessus entre les mains des étrangers s'étaient de leur propre mouvement ingérés à cette charge, sans être appelés selon les anciennes coutumes; remontra le danger qui pouvait advenir, et qui était p...

après leur avoir allégué le chant par eux fait de toutes choses, décisions des gens doctes sur les nations de faire cela, il les pria clarer rondement leur avis sur était à faire le cas advenant qu'il sentât un prince du sang, ou un homme dûment autorisé de lui, voudraient donner aide à s'en, afin d'assembler les états généraux pour leur être fait procès, et le pourvoir au roi de conseil du son bas âge, suivant l'ordre en l'accoutumé.

ce, plusieurs ayant opiné et é la chose être sainte, juste et lement louable, fut proposé être ièrement nécessaire, que chacun et promit à Dieu solennellement, rien entreprendre contre l'audu roi, ni de l'état de France. e remontrance trouvée raison-, on commença de recueillir les et lors chacun jura de ne rien prendre qu'au profit et avantage r roi et naturel seigneur. Après e premier article de cet accord, illi par le secrétaire ordonné en cte, fut couché en ces propres : « Protestation faite par le chef as ceux du conseil, de n'attencune chose contre la majesté du rinces du sang, ni état légitim royaume. »

ès que l'assistance y eut donné onsentement, on avisa des s, du temps de l'exécution, du re des hommes; quels capitaines iraient les troupes, et quelles mes assisteraient le chef, ou ientenant, par l'avis desquels, la plupart se conduirait l'entre- pour prendre les susdits de, laquelle il ne serait loisible epasser: bien la manière et le selon l'occurrence et la nécessité ux seraient remis à la discrétion

de ceux qui se trouveraient sur les lieux, ayant la charge de l'exécution.

La Renaudie, ayant le serment de tous, et réciproquement prêté le sien, déclara le prince duquel il avait la charge, et aussi leur montra son pouvoir, lequel vu, ils lui firent bailler pour conseil certains personnages de toutes les provinces. En ce conseil il fut arrêté, que le 10 de mars, on exécuterait l'entreprise en la ville de Blois, où on présupposait le roi devoir être encore en séjour. Qu'on prendrait cinq cents gentilshommes de toutes les provinces pour accompagner le chef, et se saisir des personnes du duc de Guise, et du cardinal de Lorraine son frère; desquels seraient conducteurs le baron de Castelnau avec les troupes de Gascogne: le capitaine Mazères pour le Béarn: Mesmi pour le Périgord et le Limousin; le Poitou, la Saintonge et l'Anjou: De Chiray pour Châtellerault et les environs: le capitaine Sainte-Marie pour la Normandie: le capitaine Cocqueville pour la Picardie: N. pour la Champagne, la Brie et l'Ile de France, et le capitaine Châteauneuf pour la Provence et le Languedoc.

Il fut aussi avisé qu'au même temps se trouveraient dans les principales villes du royaume des gentilshommes qui tiendraient la main à ce que le peuple ne s'émût que bien à point, comme aussi on empêcherait que les Guise n'eussent aucun secours ni aide de ceux qu'ils avaient élevés en dignité, ni semblablement qu'ils se pussent aider des forces et des deniers de la France, le passage desquels leur serait empêché.

Pareillement fut conclu, que ces deux de Guise pris, s'il y avait résistance, on fournirait gens et argent, en sorte que la force demeurerait au chef, jusques à ce qu'il eût fait établir un gouvernement légitime, et que les

tyrans fussent punis par justice, pour servir d'exemple à la postérité : et par ce moyen remettre la France en son ancienne splendeur.

Ce fait, chacun s'en retourna préparer sa charge, comme aussi la Renaudie vint trouver le prince sur la fin de février : et lui ayant fait entendre la conclusion ainsi prise, alla donner ordre à lever gens, et s'équiper d'armes et de chevaux, en quoi il usa d'une diligence presque incroyable, tellement qu'il ne demeura rien de sa part.

Nous avons vu comme en vertu d'une commission du 4 septembre, les juges délégués vquaient ordinairement au procès des quatre autres conseillers du parlement de Paris. Mais afin qu'outre cela cette cause leur fût en plus grande recommandation, pour les envoyer après de du Bourg, le cardinal fit secrètement signer des lettres au roi, et icelles scellées du sceau secret (gardé par le duc de Guise) par lesquelles était mandé à ses commissaires d'user de toute rigueur et sévérité, attendu que l'honneur du feu roi y était tellement engagé qu'il serait blâmé de toutes nations si on tendait à voie d'absolution, vu aussi que leur fait avait telle connexité avec celui de du Bourg, qu'il n'en pouvait être séparé sans manifeste impiété. Ne servait de rien ce qu'ils n'avaient voulu faire confession de foi, car leurs opinions montraient assez leur mauvais et pernicieux sentiment de la religion romaine, sans qu'il fût besoin les enquérir plus outre. Mais ici se montra que les hommes ne peuvent que ce qu'il plait à Dieu. Car, combien que ces juges fussent pour la plupart à la dévotion des Guise, malgré cela, tel commandement fut trouvé étrange, non seulement d'eux, mais aussi des plus grands du royaume,

comme chose qui emportait une veilleuse conséquence pour l'Etat. Et pour cela, par arrêt de ces juges, le 10 de janvier, les lettres furent ouvertes à Eustache de la Roche étant dit seulement que pour sa son opinion il avait blâmé la sentence de procéder par ceux de la chambre contre les luthériens par risée de répréhension. Il opinait en la mercuriale de la semaine précédente, il disait lesdits articles bons et louables, et lui serait d'opiner discrètement à l'avantage. Foix fut condamné à décliner sa pleine cour, les chambres assises sur qu'au sacrement de l'autel la sentence était inséparable de la matière. Le sacrement ne se peut légitimement donner ni exhiber en autre qu'en celle de l'église romaine. Outre cela, serait suspendu de l'exercice de son état de conseiller le premier président : arrêt vraiment convenable. Les juges, qui eussent été bien informés, d'interpréter ce que c'est ni en quelle forme, ni de cette matière : car que plusieurs comparaient ce sacrement à la messe même, qui n'est entendue ni de ceux qui la célèbrent ni de ceux qui l'entendent. Quant à Faur, ainsi qu'on opinait au procès, il fut averti que la plupart des juges tendaient à son absolution, mais qu'ils étaient intimidés par le président St.-André, qui se donnait peu d'égard qu'on avait au roi pour sauver l'honneur du roi, et les menaçait d'enverir le cardinal leurs opinions, lesquelles n'oseraient soutenir. A cette occasion il présenta requête à la cour pour récuser ce président, qu'il prétendait avoir permission d'informer de ses prétendues intimidations, la sentence étant renvoyée à ses commissaires sans y avoir égard, et contre l'

plupart d'entr'eux , s'ensuivit par lequel fut dit que mal à propos et inconsidérément du fait opiné en ladite mercuriale, qu'il avait dit qu'avant qu'extirper les hérétiques, il était bon de faire un concile général, saint et juste, cependant, surseoir les peines contre les hérétiques : dont on lui donnerait pardon à Dieu, au roi, et à la justice. Et était suspendu pour le service de son état de conseiller, et condamné à 400 livres parisis d'amende pour les pauvres, et ordonné que l'arrêt serait exécuté en pleine audience.

Après l'exécution de cet arrêt, duquel il remontra avoir payé l'amende, la cour de déclarer si elle voulait pas qu'il eût liberté de se retirer sans retourner en prison. Sur ce, s'opposa le procureur-général, requérant jour pour dire ses raisons d'opposition. L'autre répliqua que lui fallait aucun délai, et que qu'il était tenu de proposer sur ce. Sur ce la cour, après avoir délibéré au conseil, ordonna que les causes du roi proposeraient sur les causes d'opposition, autant qu'il serait pleinement délivré, et qu'il avait satisfait à l'arrêt. Le procureur-général remontra que son arrêt avait été si téméraire que de le révoquer, par une requête qu'il tenait en suspens, le président Saint-André fut intimidé ses juges. A cette occasion il empêchait sa délivrance, jusqu'à ce qu'il eût nommé ses délateurs. Il confessa avoir présenté ladite requête, laquelle il maintenait être juste, et néanmoins qu'au mépris de la justice, et contre l'opinion de plusieurs de ses juges, ce président, par sa partialité, avait donné l'arrêt dont on questionne : que d'alléguer ses délateurs n'était chose raisonnable.

Mais s'il plaisait à la cour lui faire justice, et lui permettre d'informer du contenu en sa requête, il ferait connaître que jamais telle iniquité ne fut vue en justice. Sur quoi, combien que ceux du parti du président fissent tout leur pouvoir d'empêcher que rien ne fût décerné contre lui, cependant il fut ordonné que, nonobstant l'empêchement des gens du roi, il sortirait à pur et à plein, sans retourner en prison. Et, en faisant droit à sa requête, fut ordonné que commission de la cour lui serait expédiée pour informer sommairement dans un mois des dites menaces et intimidations. Et, suivant son réquisitoire, qu'il obtiendrait une quérimonie, afin de révélation sans nul excepter, pour surtout être fait droit, et enjoint aux gens du roi de se joindre en cause. Mais cet arrêt, avec les informations évoquées au conseil privé, par les menées du cardinal (style tout propre pour égarer les matières) le tout fut enseveli, tant par ce que le président avait suivi le dessein du cardinal, que par les poursuites et diligences des sorbonnistes, qui en firent plusieurs voyages à la cour, maintenant de croc et de hanche, que toutes voies étaient licites contre les luthériens, tant fussent-elles étranges et inusitées. Leurs raisons étaient, que si on les voulait traiter avec toutes les formalités de justice, on aurait trop d'affaires. Car les luthériens, disaient-ils, ont tant d'apparentes et vraisemblables raisons, que qui leur prêterait l'oreille, se trouverait aussi soudain pris et vaincu : c'est pourquoi le meilleur est de les faire mourir au moindre soupçon qu'on aura d'eux. Voilà en bref leurs raisons, pour exterminer ceux qui leur contredisent. Et de vrai ils ont de long-temps gagné ce point sur leurs adhérens, qu'il ne faut mettre en

doute ce qu'ils auront déterminé , autrement ils sont maltraités d'eux , allant à confesse. Par ainsi , tenant leurs consciences enserrées , s'ils en veulent jouir il faut qu'ils suivent la dévotion de leurs confesseurs , en quoi faisant , toutes choses leur seront licites et pardonnées , et auront absolution plénière de leurs lubricités , paillardises , pilleries et concussions , pourvu qu'en récompense ils maintiennent l'autorité du siège romain.

La reine-mère portait de longue main faveur au sieur de Soubise , gentilhomme de la chambre du roi : lui aussi qui aimait tendrement Fumée , employait tout son crédit pour la délivrance de celui-ci : mais il y profitait peu à cause de la malveillance du cardinal. Or advint-il qu'étant averti de l'expédition de ces lettres de cachet , dont j'ai ci-dessus fait mention , il prit son occasion de parler plus rondement , et de remontrer à ladite dame le bruit qui en courait , et qu'on rejetait le tout sur elle . De quoi étant émue , et s'apercevant bien que les Guise commençaient à secouer sa bride , elle leur dit , que ces façons de faire lui déplaisaient , et que s'ils en usaient davantage , elle en aurait mécontentement. Le cardinal dépité de ces remontrances , lui dit qu'il voyait bien ce que c'était , que son frère et lui se tuaient le cœur et le corps pour donner ordre à ce que tout allât bien , mais que , pour récompense , ils n'en recevaient que reproches , et tenait à peu qu'il ne quittât tout et se retirât en sa maison. Sur quoi ladite dame n'eut rien à répliquer , mais tâcha de les apaiser , comme si elle les eût grièvement offensés. Entre tous les conseillers , Fumée était recommandé pour les raisons que j'ai déduites au commencement , et pour ce aussi qu'il était mal voulu des premier et second pré-

sidents , et autres anciens conseil auxquels il faisait souvent tête rompre leurs desseins. Bourdin , rendait pas moins affectionné , et épargnait aucune peine ni diligences. Toutes sortes de gens furent contre lui , et nommément : prêtres , moines , maquereaux et putains , lesquels les témoins suivans sont blâmés. Il a été parlé ci-dessus de son coadjuteur un tailleur , de l'échevin de la ville , nommé Georges Rebecq. Celui-ci , étant échappé des premières persécutions émues sous le règne de François I.<sup>er</sup> , par le bailli Morin , avoir accusé plusieurs et notable personnes de crimes , et voyant que celles-ci étaient plus dures , et que s'il était repris , il serait puni comme reprobé , pour y obvier , il se rangea avec Russanges son voisin , et s'accorda avec le président Saint-André , du procureur général et de Democharès , inquisiteur ; leur offrant son service s'ils voulaient faire quelque bon usage. Ceux-ci , qui cherchaient tels pions , le reçurent avec plaisir d'avoir part au gâteau. Étant donc privés de preuves concluantes contre Fumée , ils voulurent persuader Renard de déposer contre lui , mais il n'y voulut entendre , soit qu'il craignît la renommée de ce personnage qu'il ne fût encore tombé en disgrâce par impiété. Eux , voyant qu'il refusait de signer la déposition qu'ils avaient dressée , doutèrent incontinent de sa constance , encore qu'il eût dit ce qu'il savait , et davantage , à raison de quoi ils conclurent de le priver de la vie en le faisant mourir : et voici comment ils y procédèrent. Renard étant au palais avec nouveaux mémoires au procureur Bourdin , voyant qu'il avait fait quelques parens de conseil , fit semblant de le trouver mau-



oi il n'eut pas plutôt lâché la qu'il ne fût envoyé en la Con-  
ie, où il ne tarda guères sans  
fait procès, comme étant relaps;  
fut d'autant plus avancé que le  
nt Saint-André, avec une feinte  
nce, le recommandait soigneu-  
, alléguant que le roi et le  
l n'avaient à plaisir qu'on cou-  
ceux qui leur faisaient service,  
ment en telles affaires, et qu'ils  
nt bien à ce qu'ils feraient. Les  
lers, qui voulaient mal l'un à  
ignorant l'enclouure, et croyant  
urlât à bon escient, lui répon-  
qu'ils avaient les édits du roi  
gle, et qu'il en mourrait, puis-  
ait relaps. Le Renard se voyant  
piège, somma de promesse ce  
nt et Democharès, mais ils  
mirent de belles paroles, afin  
envoyât à la cour. Ainsi, étant  
dernière fois allé devant ses  
et se doutant de la trahison, il  
it : Messieurs, je vous supplie  
de Dieu m'écouter, et je vous  
ai les plus grandes méchancetés  
ade, et les vous décèlerai. Sur-  
les conseillers, pensant qu'il  
de rechef nommer quelques  
ux luthériens, selon sa coutume,  
mlurent ouïr, et lui dirent qu'ils  
ient assez : mais qu'il mourrait  
ls, quelque bonne mine qu'il  
qu'il avait assez joué son rôle ;  
me il insistait et disait que ce  
pas cela, ceux de la compagnie  
aient le fait, dirent : Otez, ôtez  
portun, menez-le en la chapelle.  
omment les uns et les autres se  
brent de lui pour le faire mourir,  
fait il en passa par là. L'autre  
fut le maire de Meudon choisi  
ément, d'autant qu'étant hom-  
orable, et de bonne réputation,  
ait ombre aux autres témoins.  
i donc, comme il n'était repro-

chable, aussi parla-t-il du tout à l'avan-  
tage de Fumée : déposition fut rédigée  
tout au contraire, et, selon les charges  
du procureur-général, le président  
Saint-André, croyant l'avoir amené à  
ce point, le fit venir pour être recollé  
et confronté. On demanda à Fumée  
s'il le connaissait, et s'il avait quelque  
chose à dire contre lui ; il dit que non.  
Aussi n'avez-vous sujet, lui répondit  
le maire, car je n'ai dié de vous chose  
qui vous puisse préjudicier. Alors le  
président prit la parole, et dit : Écoutez,  
M. le maire, écoutez et entendez votre  
déposition, ainsi qu'elle est transcrite,  
et ne vous amusez à lui. Le maire,  
olant cette lecture, fut tant étonné,  
que sans attendre la fin il déclara plu-  
sieurs fois n'avoir dit cela, et qu'on  
prenait la déposition d'un autre pour  
la sienne ; que Fumée était homme de  
bien, et que l'écrit était faux. Le pré-  
sident au contraire par signes tâchait lui  
faire avouer cette déposition. Fumée,  
voyant qu'en sa présence on voulait  
forcer ses témoins, assaillit ce prési-  
dent par une infinité d'injures, et se  
porta pour appelant par plusieurs fois  
et en insistant, de sa commission, de  
l'octroi d'icelle, des procédures, et de  
tout ce qui s'en était suivi. Mais, pour  
ce qu'on ne laissait pour tout cela à  
passer outre, qu'il craignait le danger  
de mort, et qu'on l'appelait rebelle et  
contumace : en cette extrême nécessité,  
il écrivit à son mortel ennemi le car-  
dinal, qu'il s'ébahissait que ses enne-  
mis eussent eu si grande autorité sur  
ce qui le regardait, et qu'il l'eût ainsi  
à contre cœur, vu que lui et les siens  
avaient toujours été serviteurs très  
affectionnés de sa maison, et qu'il  
n'avait jamais eu autre soin que de  
continuer en cette bonne volonté. De  
là il lui faisait entendre l'iniquité de  
ce président, et les faussetés par lui  
commises en son procès, ensemble les

appellations qu'il avait interjetées. Et, d'autant que la commission pour procéder contre lui était émanée du conseil privé du roi, et qu'il y tenait le premier lieu, il le suppliait très humblement lui vouloir faire tant de grace et faveur, que d'y faire évoquer sa cause, de laquelle il le faisait seul juge, afin qu'il entendît la bonne opinion qu'il avait de lui, ou bien qu'il le renvoyât par devant tels du royaume qu'il voudrait, autres que les récusés. Le cardinal fit assez bonne réponse à cette lettre, présentée par le frère d'icelui et maître des requêtes, et l'assura, puisqu'il se remettait à lui, de lui faire avoir justice. Par quoi autres lettres furent expédiées aux commissaires de du Bourg non récusés, pour faire son procès. Et, néanmoins, il manda secrètement à Bourdin qu'il récusât ceux qu'il connaissait n'être pour eux en la compagnie, afin que ce vieux renard (ainsi l'appelait-il) ne nous échappe. Pourtant il récusait tant de présidents et conseillers, qu'il s'attendait que difficilement on en trouverait d'autres que ceux qu'il avait en main. Finalement, après avoir fait publier des excommunications par toutes les paroisses de Paris, que s'il y avait quelqu'un qui sût quelque chose en quoi Fumée fût dévoyant de l'église romaine, il était excommunié et damné s'il ne le révélait, et avoir fait toutes recherches possibles, Fumée fut déclaré innocent, et délivré à pur et à plein, ses dépens, dommages et intérêts, et réparations d'honneur réservés envers qui il appartiendrait. Ce qui fut exécuté les chambres assemblées, et lui remis en son degré et honneur. Et telle fut l'issue de ces cinq conseillers prisonniers. Sachant cela le cardinal, il en fut grandement déplaisant, et cherchant de s'excuser envers la reine-mère des véhémentes poursuites par

eux faites, il rejeta la faute sur les premier et second présidents, le procureur-général Bourdin, Des Croisettes son substitut, Gayant et autres conseillers; comme aussi sur les juges et commissaires du Châtelet, et pareillement sur Démocharès, Maillard, et certains sorbonnistes, lesquels il affirmait être les plus méchants garnemens du monde et dignes de mille gibets: disant les hommes être misérables qui avaient affaire à eux. Sur quoi ladite dame répondit, qu'elle s'ébahissait donc et trouvait merveilleusement étrange, qu'il se servît d'eux, puisqu'il les connaissait tels. Il répliqua que c'était telles gens qu'il fallait mettre en besogne contre les luthériens, car les gens de bien s'y morfondraient, et n'en viendraient jamais à bout.

J'ai fait mention de l'entreprise dressée pour la capture des Guise. Or, comme elle se diligentait à Paris, la Renaudie pour la difficulté des logis, à cause des troubles et persécutions, se retira chez un qui suivait le palais comme avocat, nommé des Avenelles, qui tenait maison garnie à Saint-Germain-des-Près, à la mode communément usitée à Paris. Celui-ci, faisant profession de l'évangile, avait reçu la Renaudie chez lui. Advint que pour les continuelles allées et venues de plusieurs gens, et pour les propos qui échappaient, il se douta qu'on brassait quelque chose; la Renaudie aussi, voyant qu'il hallenait après, et qu'il ne se pouvait passer de cette maison, lui en jetait quelques mots à la traverse, comme par forme de dispute. Ayant donc la Renaudie conféré avec lui, lui connaissant le danger où il se mettait de loger les ministres, et d'entreprendre beaucoup de choses hasardeuses pour le temps, il fit tant qu'on lui en déclara généralement tout ce qui s'en pouvait dire. De quoi encore ne se contentant,

que des uns et des autres il sut : et de prime face l'oua et ap-  
grandement le tout, voire jus-  
tir et jurer d'employer sa per-  
et biens pour une chose tant  
et équitable. Mais, comme l'af-  
renait long trait, ses bouillons  
iminuaient. Après donc avoir  
ré la grandeur de l'entreprise,  
té de ceux à qui l'on s'adres-  
la difficulté d'y parvenir, il se  
l, que si elle ne portait son effet,  
en danger de mort, tant pour  
gé le chef, que pour n'avoir dé-  
qu'il en savait. Davantage, étant  
avare et ambitieux, il pensa avoir  
prompt moyen de se faire riche  
orable à jamais, comme faisant  
raire il serait toujours de plus  
t des moins prisés. Ces choses  
brées, il se proposa d'en avertir  
s du cardinal, estimant qu'ils  
t bien lâches s'ils ne reconnais-  
in tel service. Ayant donc retiré  
a jeune Italien, qui avait aussi  
promis de le servir à cette af-  
la alla trouver un maître des re-  
du roi, nommé l'Allemand, sei-  
de Vouzé, autrement dit Mar-  
, qui gouvernait les plus secrètes  
du cardinal, et Milet secrétaire  
ic de Guise, auxquels il déclara  
qu'il en savait et avait pu con-  
r. Ceux-ci du commencement  
pouvaient croire, mais, après que  
ont été quelque temps en fermé  
logis, vu les allées et venues, et  
la quelques propos des gens de  
audie, qui se réjouissaient déjà  
victoire, comme si elle leur eût  
ite certaine, il n'en douta plus.  
ntant que le temps de l'exécution  
rochain, il mena Avenelles en  
à la cour, laquelle était la partie  
is. Or déjà les Guise avaient eu  
urs quelques avertissemens de  
ir sur leurs gardes, dont ils ne

faisaient cas, pour ne savoir de qui, ni  
comment cela venait, et même quand  
cet avocat (qui les trouva à neuf lieues  
de Blois) leur eut déclaré par le menu  
ceux qui machinaient contre eux, en-  
core ne le pouvaient-ils aucunement  
croire. Car, quand ils considéraient le  
peu de puissance de ceux qu'on nom-  
mait, cela ne leur pouvait entrer en  
l'entendement. Toutefois, comme il  
advient en telles extrémités, d'autant  
qu'il affirmait que dans dix ou douze  
jours ce serait fait ou failli, ils délibé-  
rèrent de garder cet avocat, et l'envoyè-  
rent prisonnier à Amboise, secrètement  
et en sûre garde, auquel lieu le roi de-  
vait aussi bientôt aller. Avenelles, en-  
tre autres gentilshommes en avait ac-  
cusé un qui avait un sien frère à la  
suite du duc de Nevers, par le moyen  
duquel on sut par le menu tout ce que  
l'autre avait rapporté confusément. Car,  
ayant juré et promis de servir à l'en-  
treprise, ses frères lui avaient tout dé-  
claré : toutefois il pria de n'être décelé,  
afin qu'il pût savoir le secret et le jour  
de l'exécution, pour en donner aver-  
tissement. Ceci découvert, le cardinal,  
tremblant de crainte, mena le roi droit  
à Amboise pour être ce château bien  
fort, au lieu que le roi délibérait de  
passer en Vendomois partie du carême,  
pour être le pays plaisant pour la chasse;  
là où étant, l'affaire fut communiquée  
au chancelier, à quoi on ajouta que c'é-  
tait au roi que principalement on en  
voulait. Le chancelier étonné, tança ai-  
grement les Guise de leur trop grande  
violence, qui ne recevaient autre con-  
seil que celui de leur tête, de quoi il  
s'ensuivrait de grands maux pour avoir  
irrité et grands et petits. La reine mère  
entra aussi en grande crainte, et, se  
rappelant ce que lui avait mandé l'é-  
glise de Paris, il lui échappa de dire,  
qu'à ce qu'elle voyait, ces gens étaient  
gens de promesse.

Il ne fut question que d'aviser comment on préviendrait ce danger. Les Guise ayant jugé Avenelles bien propre à leur service, lui firent donner quatre cents écus des finances du roi, et le renvoyèrent avec grandes promesses. Sachant aussi que la plupart de ceux de l'entreprise avaient rejeté le joug du pape, ils le firent comme héraut pour publier et rejeter partout la cause de ces troubles sur ceux de la religion, afin d'en rendre la doctrine odieuse, quand on croirait les sectateurs d'icelle s'être élevés contre le roi, la reine sa mère, messieurs ses frères et les princes; et vouloir introduire leur religion à coups d'épée, abattre la monarchie de France, et la réduire en forme de république et cantons. Bref, leur but était de faire croire l'intention de ceux de la religion n'être que de piller, saccager, et mettre les meilleures maisons et les églises du royaume en proie. Ils eurent aussi une merveilleuse crainte, que l'amiral et son frère Andelot, qui étaient résidans en leurs maisons, ne fussent de la mêlée, tant pour les connaître vaillans et de grande conduite, que pour avoir à commandement la plupart des capitaines et gens de guerre du royaume. C'est pourquoi ils requièrent la reine mère de les mander, avec le cardinal de Chatillon, leur frère; espérant que la présence du roi et de la reine les retiendraient par gracieuses paroles, prières et remontrances : car, autrement, ils doutaient pouvoir éviter ce danger, si tant soit peu ils s'en voulaient mêler. La reine ne fut mal aisée à persuader, car elle avait telle confiance des vertus de ces personnages, et portait une telle amitié à l'amiral, pour l'avoir toujours connu loyal serviteur du roi, qu'elle se pensait bien assurée auprès d'un si sage chevalier, par la prudence duquel elle espérait

apaiser tout, et découvrir ce qui se faisait, et à qui on en voulait.

Les trois frères de Chatillon venus et requis par la reine mère, assistés du chancelier, de lui donner conseil en cette urgente affaire, et de n'abandonner le roi; l'amiral, comme il était homme sincère et ouvert, lui ayant déclaré le grand mécontentement de tous les sujets du roi, non-seulement pour le fait de la religion, mais aussi pour les affaires politiques, qu'on voyait maniées par gens qu'on tenait pour étrangers, et qui se montraient être menés d'extrême ambition et avarice, pour édifier leur maison de la ruine des princes du sang, et des plus grandes maisons du royaume, fut d'avis qu'en premier lieu, on fit expédier et bien garder un édit en termes bien clairs et signifiens, par lequel il fût permis à chacun de la religion de vivre en repos et sûreté en sa maison, en attendant un saint et libre concile, général ou national, auquel chacun fût ouï en ses raisons; le nombre de ceux de la religion étant tellement accru, et de gens de haute qualité, qu'on se pouvait assurer que plusieurs n'endureraient plus d'être traités à la manière accoutumée, surtout par tels gouverneurs, et durant le jeune âge du roi. Ces choses rapportées par le chancelier au conseil privé, les Guise, quoique cela s'adressât à eux à bon escient, ne tâchant toutefois qu'à détourner cette tempête qui les menaçait de si près, et sachant bien que cela fait, ils ne laisseraient puis après d'user de cet édit comme il leur plairait, s'y accordèrent avec quelques protestations qu'ils étaient prêts de retourner en leurs maisons, et de se soumettre à toute justice qu'il plairait au roi, plutôt que de voir l'état public troublé à leur occasion. Suivant donc cela un édit fut expédié et publié au parlement

3 mars , portant en somme les  
qui avaient ému le roi de pro-  
ar rigueur contre ceux de la re-  
« Et que, d'autant qu'il se trou-  
el nombre de personnes , la plu-  
ouvriers et de nulle littérature ,  
été séduits et amenés à cette  
alle doctrine , les uns par sim-  
et ignorance ; les autres plutôt  
arrosité que par malice ; que si  
enait à faire la punition de tous  
suivrait une merveilleuse ef-  
de sang d'hommes , femmes,  
et jeunes gens en fleur d'âge : à  
uses , ne voulant le roi que le  
ler an de son règne fût remar-  
comme sanglant du sang de ses  
; il leur pardonnait tous les  
concernant le fait de la reli-  
ordonnant à tous ses juges n'en  
aucune question, pourvu qu'ils  
sent de là en avant selon les  
tions et commandemens de l'é-  
romaine comme ses autres su-  
exceptant toutefois les prédicans,  
as ceux qui , sous prétexte de  
ion, se trouveraient avoir cons-  
contre la personne de sa mère  
lui, celle de la reine sa femme  
ses frères , des princes et de  
rincipaux serviteurs ; ou qui se  
eraient avoir machiné contre  
tat, recouru les personnes d'en-  
s mains de la justice , ravi ses  
ets , et tué les porteurs , s'étant  
atience de quelques-uns débor-  
jusqu'à tel excès. » Le dernier  
touchant la délivrance de quel-  
risonniers , était véritable , au  
regret des ministres et des plus  
mais il leur était impossible de  
tous les étourdis. Tel fut donc  
t , dont ne s'ensuivit l'effet pré-  
par le cardinal, estimant un cha-  
e ce n'était qu'une attrape , et  
ela la Renaudie ne désista de  
ivre sa pointe , encore qu'on

l'eût averti qu'il était découvert , sa-  
chant que ses forces marchaient de tou-  
tes parts, de sorte que de les employer  
était autant que de s'exposer en une  
ruine totale. Il usa donc de diligence,  
et dressa les choses en tel ordre, qu'il  
estimait être nécessaire pour l'exécu-  
tion de son entreprise , nonobstant  
qu'on en eût beaucoup découvert, tant  
par Avenelles , comme il a été dit, que  
par un nommé le Capitaine Lignères.  
Les Guise cependant ne dormaient pas ,  
ayant fait en sorte, en premier lieu que  
le roi et tous les officiers furent persua-  
dés que c'était au roi , et à tout l'état  
qu'on en voulait ; puis, après employant  
toutes gens de commandement , et  
grands et petits , qu'ils envoyèrent ça  
et là pour saisir tous ceux qui appro-  
chaient de la cour, et les amener à Am-  
boise, ou tuer sur-le-champ , si on ne  
les pouvait avoir autrement. Par ce  
moyen les prisons furent tantôt rem-  
plies, et nommément furent surpris au  
château de Noisay, le sieur de Rannay,  
le capitaine Mazères , et le baron de  
Castelnau, qui étaient des principaux.  
La Renaudie même , comme il tâchait  
par tous les moyens de se joindre à sa  
troupe, le 18 mars, fut rencontré par un  
gentilhomme sien parent nommé Par-  
dillan, qui l'assaillit en la forêt de Cha-  
teau-Renaut , lequel il tua d'un coup  
de pistolet. Mais il tomba mort aussi ,  
étant frappé d'un coup d'arquebuse  
par le serviteur de Pardillan. Et , sur  
cela , son corps étant porté à Amboise  
avec deux siens serviteurs menés pri-  
sonniers , fut mis en spectacle comme  
ayant été le chef des rebelles. Cela fait  
il ne fut question que de pendre et dé-  
capiter tant gentilshommes qu'autres ;  
comme il est amplement contenu en  
l'histoire du roi François ; nonobstant  
qu'il apparût évidemment en toutes  
sortes, cette entreprise n'avoir été faite  
que contre la tyrannie des Guise pré-

tendue, et non point pour les tuer sans connaissance de cause, mais pour assembler les états et y faire juger leur procès par la voie de droit et justice ; ce qui apparaissait, tant par la déposition conforme de tous les prisonniers, que par le premier article de l'écrit et chiffre trouvé sur un des serviteurs prisonniers de la Renaudie nommé la Bigne, commençant par ces mots : *Protestation faite par le chef et tous ceux du conseil, de n'attenter aucune chose contre la majesté du roi, des princes de son sang, ni de l'état du royaume*. Davantage, entre les papiers de la Bigne fut trouvée une remontrance à part, qui devait être faite au roi, en laquelle il y avait un article touchant ceux qui tenaient la doctrine appelée nouvelle, et qui s'étaient volontairement joints à cette entreprise ; protestant l'avoir fait pour être une cause politique, qui concernait les lois et statuts du royaume, le tout au profit et service du roi ; contre lequel, s'il y eût eu la moindre chose du monde, ils ne s'en fussent jamais mêlés, comme ils avaient déclaré ouvertement ce qu'ils pensaient de l'obéissance due aux rois, et autres principautés par le dernier article de leur confession de foi, où il est contenu qu'on doit franchement et de bonne volonté porter le joug des rois et princes, encore qu'ils fussent infidèles. Sur quoi ils condamnent et rejettent les séditeux et perturbateurs de l'ordre de justice, espérant en l'assemblée générale des états, légitimement convoqués, présenter leur confession, afin d'avoir quelque relâche des extrêmes persécutions et violences qu'ils souffraient tous les jours par la cruauté des Guise. Et que ce qui leur donnait espérance de bonne issue en cet endroit, était qu'à la fin du roi Henri II, en assemblée générale du parlement, qu'on appelle mercuriale, il s'était presque résolu de

ne persécuter plus pour la religion, avant la détermination d'un concile, quand cela fut interrompu par le cardinal de Lorraine, à la persuasion duquel plusieurs conseillers avaient été emprisonnés pour cette seule cause, et du Bourg brûlé. Il était donc à présumer que le cardinal et son frère, étant hors d'autorité, la sentence libre des états eût pu éteindre les feux qui étaient encore allumés en France, contre ceux qui ne voulaient obéir au pape. Voilà en somme ce que contenaient ces mémoires, et le but de cette entreprise dont on a tant parlé. Grand nombre donc de toutes sortes de gens furent exécutés de jour et de nuit, publiquement et en secret, et toutefois encore ne pouvait le cardinal être assuré ; cela fut cause que des lettres furent écrites aux parlemens, lesquelles, après avoir déguisé étrangement les causes de cette entreprise, on faisait promettre au roi une abolition de tout le passé à tous ceux qui, par mauvais conseil, auraient consenti à cette entreprise, en se retirant dans certain temps. Mais ces lettres furent bientôt après révoquées par certaines restrictions, en vertu desquelles plusieurs furent exécutés, qui s'y étaient fiés. Tant y a toutefois que les prisons furent ouvertes aux uns, les autres trouvèrent moyen de se sauver, et finit cette tragédie par une mort épouvantable du principal juge de ceux qui avaient été endommagés ; à savoir, du chancelier Olivier, lequel, piqué d'un remord de conscience, tomba sur cela malade d'une extrême mélancolie par laquelle il jetait des soupirs sans cesse, murmurant misérablement, et affligeait sa personne d'une façon très étrange et épouvantable. Car ce corps déjà caduc et affligé de grandes et continuelles maladies, était tellement agité, qu'il semblait frénétique et que ce fût



jeune homme en la fleur de l'âge, qui de toute sa puissance avait levé le lit et la couche par la force de sa maladie et douleur. En ce tourment fut visité du cardinal de Lorraine Olivier ne le put souffrir en sa chambre, d'autant que ces douleurs augmentaient par sa présence; tant éloigné de lui, il s'écria par ses propres mots : Ah, ah, cardinal!

— Tu fais tous damner. Sur cela, le cardinal approchait pour le consoler, lui disant que c'était un esprit qui tâchait de le séduire, s'il fallait demeurer ferme en l'est bien dit, répondit le chancelier c'est bien rencontré, et, par lui tournant le dos, demeura sans dire une parole. Le cardinal, se sentant ainsi dédaigné, se retira en sa chambre, et n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il vint dire que le chancelier était mort sans avoir parlé depuis qu'il était parti de sa chambre. En ces jours il regrettait souvent le comte de Bourgoing, qui, par la précipitation du cardinal, avait été brûlé. À côté le duc de Guise, ayant su l'heure de la mort du chancelier, ne s'était voulu confesser, ni assister aux cérémonies accoutumées de la religion romaine, oubliant les serments qu'il leur avait faits, dit qu'il était mort ainsi qu'un chien, et qu'il devait être porté à la voirie, comme un chien de sépulture. Quoiqu'il en soit, son corps fut mis en une litière, et fut enterré en sa maison, sans lui être faite la cour aucunes obsèques ni funèbres. Et de vrai, le duc de Guise prenait fort à cœur, et avait dit à la bouche ce mot sorti du chancelier, qu'ils étaient tous damnés : tous damnés! disait-il, il a menti. Voilà la fin de ce personnage, le corps duquel se ressentit des passions des courtisannes, comme lui-

même les avait goûtées de son vivant. Et comme son exil lui avait apporté un honneur et estime admirable de toutes nations, aussi fut-il bientôt perdu, par son rappel à la cour. Car, au lieu que pour couronner l'œuvre, on s'attendait qu'il ferait aux Guise ce qu'il avait fait à Diane, et que par sa prudence leur violence serait réprimée, il se laissa aller à leurs affections, pour la crainte d'être chassé.

Or, pour ce qu'il a été fait mention de ce mot de huguenots donné à ceux de la religion réformée, durant l'entreprise d'Amboise, et qui leur est demeuré depuis, j'en dirai un mot en passant, pour mettre hors de doute ceux qui en cherchent la cause assez à l'égare. La superstition de nos devanciers, jusques à vingt ou trente ans en ça, était telle, que presque par toutes les bonnes villes du royaume, ils avaient opinion que certains esprits faisaient leur purgatoire en ce monde après leur mort, qu'ils allaient de nuit par la ville battant et outrageant beaucoup de personnes, les trouvant par les rues. Mais la lumière de l'évangile les a fait évanouir, et nous a appris que c'étaient coureurs de pavé, débauchés. A Paris ils avaient le moine bourré; à Orléans le mulot Odet; à Blois le loup-garou; à Tours le roi Huguet, et ainsi des autres villes. Or est-il ainsi, que ceux qu'on appelait luthériens, étaient en ce temps là regardés de jour de si près, qu'il leur fallait nécessairement attendre la nuit pour s'assembler pour prier Dieu, prêcher, et communiquer aux saints sacrements : tellement, qu'encore qu'ils ne fissent peur ni tort à personne, les prêtres par dérision les firent succéder à ces esprits qui rôdaient la nuit. De cela advint un nom, étant tout commun en la bouche du menu peuple, d'appeler ceux de la religion huguenots, au pays de Tou-

raine. C'est premièrement à Tours que ceux de la religion, s'assemblant de nuit, furent surnommés huguenots, comme s'ils eussent été la troupe de leur roi Huguet : et pour ce que la première découverte de l'entreprise d'Amboise se fit à Tours, qui en baillèrent le premier avertissement sous ce nom de huguenots, ce sobriquet leur en est demeuré.

Je reviens au prince de Condé, qui était en une merveilleuse détresse et ennui de voir ses affaires aller si mal, et aussi du mauvais visage que lui portait le roi ; toutefois, comme ne se sentant en rien coupable, il tenait fort bonne contenance, encore qu'il fût observé en tout, voire même par quelques uns qui feignaient lui être plus affectionnés serviteurs. Sur cela, les Guise n'ayant la hardiesse, sans autre occasion, de s'attaquer à lui ouvertement, conseillèrent au roi, que lui-même le tuât, et qu'en faisant semblant de se jouer avec, il lui donnât de la dague dans le sein : que s'il faisait aucune mine ou semblant de résister, ils seraient là présents pour lui aider. Mais cela ne pût être exécuté, par ce que le prince en fut averti ; et, se tenant sur ses gardes, n'approchait plus si près dudit sieur, qu'il eût occasion de se jouer avec lui ; joint que sa majesté, quoi qu'on lui eût mis en tête, ne pouvait se résoudre à être meurtrier de son sang : ce que ceux de Guise lui imputaient à faiblesse.

Advint un jour, comme l'on menait au supplice quelqu'un de ces seigneurs et capitaines, que le prince fut invité par ceux qui le chevaient, d'aller en une chambre là prochaine, pour les voir mourir : ce qu'ayant longuement refusé, enfin ils le contraignirent, comme par importunité, de regarder par une des fenêtres du château. Alors, étant saisi au cœur d'une grande amertume et angoisse : Je m'ébahis, dit-il,

comme le roi est conseillé de faire mourir tant d'honnêtes seigneurs et gentilshommes, et de si bonne part ; attendu les grands services par eux faits au feu roi et au royaume ; desquels, s'étant ainsi privé, il serait bien à craindre que les étrangers voulussent, durant ces grands troubles, faire des entreprises. Car s'ils étaient soutenus par quelque prince, ils mettraient aisément le royaume en proie. Ces propos ne tombèrent à terre, mais furent bientôt recueillis et interprétés par le cardinal, lequel n'en fit lors instance, parce que la mémoire en était trop fraîche ; mais les garda à bonne bouche, pour s'en servir, comme il sera vu en son lieu. Or on cherchait sans cesse nouvelles occasions de lui faire procès, mais en telle sorte qu'on ne se mettait en jeu ni dispute, mais on s'aidait de la personne du roi, comme en tout le reste. Le roi donc finalement envoya la Trousse, prévôt de l'hôtel, au logis du prince, lequel le trouvant au lit, lui fit entendre la charge que le roi lui avait donnée de se saisir de quelques uns de ses gens, le suppliant ne le trouver étrange, comme aussi il n'avait voulu ce faire sans l'en avertir pour l'honneur et révérence qu'il lui portait. Le prince lui dit, qu'il exécutât sa charge, fut-ce même en sa personne, et qu'il ne lui saurait jamais mauvais gré de suivre les commandemens du roi. La Trousse répliqua que ce n'était tout, et que le roi lui avait chargé expressément de lui dire, qu'il allât parler à lui à son lever, ce qu'il promit faire. La Trousse au sortir emmena prisonnier le sieur de Vaux, écuyer du prince, accusé d'avoir baillé un cheval au jeune Maligni, et conduit jusques à cinq ou six lieues d'Amboise. Étant le prince entré en la chambre du roi, lui dit l'avoir envoyé quérir pour lui déclarer com-

rait entendu être prouvé et vérifié par informations, qu'il était le chef de la conspiration faite par les seigneurs et rebelles contre sa personne et son état, ce qu'étant vrai, il sentait combien il est difficile et dommageable de s'attaquer à la France. Le prince le supplia d'obliger tous les autres princes et seigneurs de l'ordre qui étaient à sa suite avec ceux de son conseil privé, d'écouter sa réponse en sa compagnie. Les Guise, qui étaient là auprès, et resserrés au camp du roi, ayant entendu cette réponse, la prirent à leur avantage, et dirent qu'il ne manquerait pas d'acquiescer au fait, et qu'il ne serait besoin d'un long procès, étant les chevaliers de l'ordre, seraient juges compétents pour le condamner sur le champ. Il prit donc toute diligence de les aller voir; et, afin d'avoir preuves plus certaines pendant que ces choses se faisaient, ils envoyèrent le prévôt avec un homme de la chambre au logis du prince, pour chercher en ses papiers, et voir s'ils pourraient trouver des papiers, servant à vérifier l'accusation. Sur quoi, ces fouilleurs étant en contestation avec les gens de son prince, il y arriva, et, ayant vu que c'était lui-même fit ouverture, soit qu'ils fussent épris de sa personne, ou bien qu'ils craignaient sa contenance assurée, il n'y avait rien, ils ne firent que la laisser fouiller, et rapportèrent n'ayant rien trouvé. Un secrétaire du roi, qui était à la suite de la cour pour les affaires, fut aussi à cette fin fait fouiller, et ses meubles examinés; de quoi il fit grande instance, demandant de ce qu'on avait ainsi révélé tous les secrets de son maître, dans le procès. Et ainsi, parlant haut, alla en poste avertir le roi son

maître de cet outrage, et du soupçon qu'on avait de lui.

La compagnie, assemblée en la salle du roi, et en sa présence, le prince commença à leur dire les propos que le roi lui avait tenus le matin à son lever. Et, pour ce qu'il savait qu'il avait des ennemis près de sa personne, qui cherchaient la ruine entière de lui et des siens, il l'avait supplié lui faire tant de bien et faveur d'entendre sa réponse en cette compagnie : qui était, que la personne du roi exceptée, celle de messieurs ses frères, de la reine sa mère, et de la reine régnante; et sauf leur révérence, ceux qui avaient dit et rapporté au roi, qu'il était le chef et conducteur de certains scélérats, qu'on disait avoir conspiré contre sa personne et son état, avaient fausement et malheureusement menti. Et pour preuve de son innocence, voulait quitter (pour ce regard seulement) son rang et dignité de prince du sang, (lequel ledit sieur toutefois, ni les siens ne lui avaient donné, mais Dieu seul qui l'avait fait naître de sa souche) pour les combattre, et leur faire confesser à la pointe de l'épée ou de la lance, que c'étaient poltrons et canailles; et qu'eux-mêmes cherchaient la subversion de son état, d'éteindre le sang royal, pour la conservation duquel il voudrait employer sa vie et biens, comme il en avait fait toujours bonne preuve; et aussi pour son intérêt à la couronne et maison de France, de laquelle il devait procurer l'entretien à meilleur titre que ses accusateurs; sommant la compagnie, s'il y en avait aucun qui eût fait ce rapport, ou qui le voulut maintenir, de le déclarer promptement. Sur cela, nul ne se présentant, il supplia le roi de le tenir pour homme de bien, et ne prêter à l'avenir l'oreille en derrière à tels calomniateurs et abuseurs, mais

les rejeter comme ennemis de lui , et du repos public. Cela dit , il sortit hors du conseil pour les laisser opiner. Mais le roi , ayant eu le signal du cardinal , rompit l'assemblée sans demander les avis. Et , dit-on , que ceux de Guise le firent expressément , par ce qu'ils craignaient grandement que les trois frères de Châtillon , joints avec le connétable , tous alliés dudit sieur prince , prissent sa cause en main , et que leur dernière condition fût beaucoup pire que la première : ayant lesdits seigneurs une infinité d'amis , tant de la noblesse , que d'autres plus apparens des principales villes.

Les trois frères de Châtillon , qui avaient été aussi spectateurs de ces tragédies à leur grand regret , se retirèrent en leurs maisons. Et pour ce que l'amiral , ayant eu commandement de la reine à son départ de la cour , d'aller en Normandie et de s'enquérir , sous couleur de sa charge d'amiral , quelles pouvaient être les vraies causes de ces émotions , lui en écrivit puis après franchement et rondement toute la vérité. Les Guise consentirent que très-exprés commandemens fussent faits par tous les parlemens et autres juges , de mettre hors à pur et à plein tous les prisonniers détenus pour le fait de la religion. Desquelles lettres toutefois l'exécution fut bien longue et difficile , et s'écrivirent alors plusieurs remontrances et livres très-aigres contre les Guise , travaillant d'autre côté à se défaire du prince de Condé , qui s'en était retourné en sa maison comme il a été dit , s'assurant de ce qu'il devait attendre des Guise s'il ne se gardait de leurs aguets. Ce qui fut cause qu'il se retira vers son frère le roi de Navarre , en Béarn.

En ce même temps la reine reçut une belle remontrance , et bien expresse , déclarant les vraies causes de

tous ces troubles , et l'avertissant que pour y remédier , après avoir pourvu au gouvernement du royaume , selon les anciennes constitutions de France , il fallait apaiser les troubles de la religion par un concile saint et libre , si non général , à tout le moins national , auquel toutes les qualités requises étant observées , toutes choses fussent décidées par la pure parole de Dieu , ne servant de rien d'avoir ouvert les prisons à ceux qui étaient retenus pour cause de leur foi , si bientôt après on recommençait à les tourmenter. Cette remontrance communiquée par la reine aux Guise , ils en prirent une occasion d'en faire un nouvel édit appelé l'édit de Romerantin , par lequel , après un long récit des procédures tenues par ci-devant contre ceux de la religion , taxés de nouveau comme perturbateurs du repos public , il pouvait sembler que les peines étaient en quelque sorte modérées , d'autant que l'entière connaissance du crime d'hérésie était attribuée aux prélats , avec interdiction aux parlemens et à tous juges de ne s'en mêler aucunement. Mais ce qui était ajouté de la défense de toutes assemblées sous peine d'être punis comme criminels de lèse-majesté , avec grand salaire aux révélateurs , montrait assez où tendait tout cela , n'ignorant pas les Guise que ceux de la religion ne se passeraient jamais de l'exercice d'icelle , que ce fût en public ou en secret. De fait le président le Maître s'en moquait , disant qu'ils les pendraient comme séditieux et les étranglèrent comme hérétiques.

Nous avons dit que le prince de Condé , se trouvant au danger de tomber entre les mains de ceux qui ne désiraient rien plus que de l'exterminer , s'était retiré en Guienne , auprès du roi de Navarre son frère. Cela fut cause que ses ennemis , laissant en arrière

autres délibérations, tournèrent  
 à l'intention de trouver les moyens  
 de les attrapper tous deux à quelque  
 point que ce fût. C'est pourquoi, ayant  
 été par la reine, et par le sieur  
 d'Albret, successeur d'Olivier en  
 la charge de chancelier, qu'il était bon et  
 utile de faire une assemblée ex-  
 traordinaire des principaux du royaume  
 pour avoir leur avis sur tant de  
 choses qui se présentaient en l'état,  
 ils descendirent aisément; car,  
 puisqu'ils se doutaient bien qu'en  
 cette assemblée il serait parlé de  
 gouvernement, toutefois ils s'as-  
 sèrent d'y fourrer tel nombre de ceux  
 qui étaient à leur dévotion, qu'ils n'en  
 furent pas beaucoup la résolution;  
 et tout ils espéraient par ce  
 moyen attirer en cour le roi de Na-  
 varre et le prince son frère, pour en  
 avoir leur appétit. Et ce qui les con-  
 firmait dans cette espérance était, que  
 l'Amiral, auquel la reine en  
 avait mandé conseil, et que le con-  
 seil l'avait trouvé très-bon, qui  
 leur par lesquels ils estimaient  
 que le roi de Navarre et le prince se  
 rendraient en cet affaire. Lettres  
 furent écrites de tous côtés, por-  
 tant comme, que sa majesté priait  
 qu'ils lui écrivent de se rendre  
 au camp, au 15.<sup>e</sup> jour d'août,  
 par leur diligence et bon  
 conseil, il pût assurer son état qu'il  
 était grandement ébranlé, et pour  
 le repos de ses sujets. On ne  
 craignait d'écrire au roi de Navarre  
 et au prince, mais quand les Guise  
 découvrirent qu'ils y pourraient  
 être forts, qu'eux-mêmes seraient  
 en danger d'y perdre la partie, ils  
 changèrent d'avis, et donnèrent ordre  
 à leurs serviteurs secrets qu'ils  
 fussent auprès d'eux, qu'ils fussent  
 détournés de ce voyage.

Ce néanmoins le connétable ne laissa  
 de s'y trouver avec ses neveux, et très-  
 grande compagnie, de sorte que les  
 Guises eussent bien voulu que c'eût été  
 à recommencer, et y a très-grande  
 apparence que si ledit sieur roi de Na-  
 varre et son frère, s'y fussent aussi  
 trouvés, comme le connétable s'y at-  
 tendait, les Guise étaient en grand  
 danger dès lors d'être désarçonnés.

L'assemblée donc commença le 21  
 d'août, en laquelle, avant qu'on entrât  
 en matière, l'amiral, tenant une re-  
 quête en sa main, alla vers sa majesté  
 et lui déclara que, suivant son com-  
 mandement fait à lui, allant dernière-  
 ment en Normandie, et s'étant curieu-  
 sement enquis de la cause des trou-  
 bles et émotions, il avait su certaine-  
 ment que ce n'était à lui qu'on en  
 voulait, ni à son état, mais que le  
 plus grand mécontentement de ses  
 sujets procédait des grandes et extrê-  
 mes poursuites qu'on faisait contre  
 ceux de la religion, sans que la cause  
 eût été juridiquement débattue et con-  
 damnée; à l'occasion de quoi, et que  
 ceux de ce parti là offraient de mon-  
 trer leur doctrine et leurs cérémo-  
 nies être conformes entièrement aux  
 saintes écritures et aux traditions de  
 la primitive église, il avait pensé  
 faire chose très-agréable à sa majesté  
 de prendre leur requête et se char-  
 ger de la lui présenter, afin qu'il  
 avisât, avec son conseil en si notable  
 assemblée, quelle provision on leur  
 pourrait donner pour mettre ce royaume  
 en repos. Puis après il ajouta avoir  
 bien prévu qu'une requête de telle et  
 si grande importance devait être si-  
 gnée, mais que cela ne se pouvait  
 faire, sans que préalablement sa ma-  
 jesté eût permis de s'assembler, quoi  
 advenant, on l'avait assuré qu'il se  
 trouverait de la Normandie seule-  
 ment, cinquante mille personnes,

suppliant au surplus le roi de prendre en bonne part ce qu'il en avait fait. Sa majesté sur cela déclara qu'il avait telle assurance sur sa fidélité, comme aussi toutes ses actions passées en avaient rendu certain témoignage, qu'il ne doutait nullement qu'aucune autre chose ne l'avait mu, que le zèle de son service; de quoi il lui savait bon gré. Cela fait, sa majesté commanda à l'Aubépine, secrétaire d'état, de prendre et lire tout haut cette requête, laquelle contenait comme les fidèles chrétiens, épars en divers endroits de son royaume, reconnaissaient ledit seigneur à eux donné de Dieu pour les gouverner et conduire; et, par conséquent, étaient ses loyaux et bons sujets, prêts à porter tous les subsides et charges qu'il plairait à sa majesté leur imposer, si ce qu'il prenait ordinairement ne suffisait. Et tout ainsi que les saintes écritures commandaient de porter le joug des princes en toute sujexion et obéissance, aussi étaient-ils instruits de Dieu de lui rendre un pur service et adoration, sans ajouter ou diminuer à sa parole, ni consentir à chose qui y fût contraire. A l'occasion de quoi, et pour n'avoir liberté de s'assembler publiquement pour recevoir la pâture céleste, force leur était d'y aller en secret, et de nuit, ce qui faisait qu'on leur avait imputé une infinité de calomnies, pour lesquelles éviter, ils suppliaient très-humblement sa majesté de leur ordonner des temples où on pût publiquement prêcher la pure parole de Dieu, et administrer ses saints sacrements; et qu'il députât tels commissaires qu'il lui plairait pour faire rapport de leurs vies et mœurs.

Cette requête lue, la compagnie entra en admiration, s'émerveillant de la hardiesse de l'amiral, attendu les

dangers où il se mettait. Bref, quelques-uns le louèrent d'avoir rendu à son roi ce loyal service en temps nécessaire; autres le blâmaient d'avoir fait telle ouverture, et pris la cause en main de ceux qu'ils désiraient être exterminés, sans aucune forme ni figure de procès, comme étant les plus détestables du monde. L'amiral après cela retourné en la place, et le chancelier après le roi et la reine-mère, ayant déclaré les causes de cette assemblée, chacun opina en son rang, comme il est amplement contenu en l'histoire de ces temps, ce que nous n'insérerons ici pour n'être notre intention de parler d'autre chose que de ce qui appartient au fait de la religion. Toutefois, pour ce que Charles de Marillac, archevêque de Vienne, grand personnage, et qui avait de longue main été employé en plusieurs très grandes ambassades, fut celui qui parla le plus avant, et plus pertinemment de la religion, comme aussi fit l'amiral qui le seconda, j'insérerai ici une partie de ce que lors ils en dirent. Marillac donc, après avoir remontré que la sûreté de l'état du roi était fondée sur deux colonnes principales, à savoir sur l'intégrité de la religion, et la bienveillance du peuple, ajouta ce qui s'ensuit.

« Le premier lien qui affermit, arrête et retient l'obéissance, est la religion, laquelle n'est autre chose que connaître Dieu, ainsi qu'il appartient, et faire ce qu'il commande. Or, puisqu'il convient le reconnaître pour créateur, auteur et conservateur de toutes choses, il s'ensuit que toutes nos œuvres doivent être rapportées à l'honneur de son nom: et, partant, il est nécessaire de conserver entier ce grand lien de toutes les actions des hommes, et par lequel les sujets du roi lui obéissent, qui est la religion. Et



que le lien s'est dénoué, tant la malignité des uns, que négligence des autres, et corruption de temps, nous devons inférer par là que c'est une signification de l'ire divine, qui nous menace d'une grande punition, laquelle ne peut être que prompte, s'il n'y est bientôt remédié. Mais entre la variété des doctrines, la discipline ancienne de l'église dissipée, plus abattue, plus négligée, les abus plus multipliés, les vices plus fréquens, la vie des peuples d'icelle plus reprenable, et les vices du peuple plus grands. » Pour obvier à ce danger, le vrai remède, ancien et accoutumé, serait un concile général : mais à ce qui se passe on ne s'y doit point attendre, pour deux raisons : l'une, qu'il n'est en la puissance de faire que le pape, l'empereur, les rois et les princes soient d'accord incontinent du lieu et de la forme qu'on y tiendra ; où, bien souvent, se trouvent de grandes difficultés, que l'un venant à son pouvoir, l'autre tâche à le rompre, et à reculer : l'autre, que notre siècle presse si fort, le feu étant allumé en plusieurs endroits de ce monde, que ne pouvons attendre un remède éloigné et incertain : tout ainsi qu'un malade de fièvre continue, ou d'une maladie aigue où la saignée et le remède prompt et nécessaire se doit attendre qu'on soit allé quérir le médecin bien loin, lequel on n'est pas sûr encore qu'il viendra. »

Il faut donc venir au concile national qui a été ci-devant conclu et ordonné, le roi l'ayant fait écrire et publier partout ; par quoi il est nécessaire l'accomplir, tant pour la nécessité qui nous presse, pour le pauvre peuple, lequel l'église est maintenant requise pour la réputation du roi, que par ainsi délibéré et déclaré par

lettres : et mêmelement qu'il n'est survenu chose qui nous doive dissuader de faire autrement, mais au contraire tous les jours les causes croissent pour nous faire hâter, si nous ne voulons tout perdre. L'empereur Charles V, naguères décédé, étant venu à Boulogne pour y être couronné, et venant à conférer des affaires de la chrétienté avec le pape Clément, fit proposer par son chancelier, le concile, tant pour réformer les mœurs des ecclésiastiques, qui étaient corrompues, que pour établir la doctrine qui était en controverse. A cette proposition le pape contredit aigrement, remontrant qu'il n'était besoin d'assembler le concile : ni pour les doctrines, vu que toutes les nouvelles opinions avaient été réfutées et condamnées par les anciens conciles : ni pour la discipline ecclésiastique, laquelle y avait été si bien ordonnée touchant les mœurs, qu'il n'était requis que de faire garder les décrets qui, sur ce, y avaient été faits. Mais l'empereur ne demeura satisfait de cette réponse, mais répliqua, que les grandes assemblées ne pouvaient être que bonnes, tant pour retrancher le mal, qui de jour en jour pouvait croître, que pour remémorer, rafraîchir et conserver ce qui avait été introduit auparavant, et empêcher qu'il ne fût oublié, mais entretenu toujours en vigueur. Et, suivant cette sainte délibération, il persista toute sa vie en ce propos de procurer le concile, où à la fin il ne trouva plus grands adversaires que ceux qui le devaient procurer. »

« Les anciens observaient de faire des conciles de cinq ans en cinq ans, comme il se peut voir par les décrets. Et quant aux nationaux, par le discours des histoires de France, à commencer au roi Clovis jusques à Charlemagne, et depuis, jusques au roi

Charles VII, on trouvera quasi en tous ces règnes assemblée d'église gallicane, une fois de tout le royaume, autrefois de la moitié, parfois de deux ou trois provinces : d'où jamais ne procéda que grand fruit, comme de réformer les mœurs, qui peu à peu se corrompent, et bien souvent les doctrines, selon que les occasions se présentaient. »

On ne doit donc plus différer à suivre le chemin que nos ancêtres ont tenu, ni craindre en cela d'être accusés de nouveauté, puisque nous avons tant d'exemples, ni estimer qu'il en puisse advenir autre chose que du bien, puisque Dieu assiste ceux qui sont assemblés en son nom ; ni aussi plus attendre, puisque la nécessité nous presse de si près, que sans nous hâter, nous voyons les présages de la désolation, qui nous représentent et mettent devant les yeux l'exemple et pauvre état des églises de Judée, d'Egypte, de Grèce, d'Afrique et autres qui étaient anciennement les plus florissantes, où maintenant à peine le nom de chrétien y est demeuré.

« Par ces raisons je viens à conclure, qu'il ne faut plus différer de s'assembler, soit par forme de concile national, soit sous le nom de consultation ; sans s'arrêter aux obstacles que le pape y voudrait mettre, puisqu'il nous est permis, et qu'il est question de notre conservation. Et autrement, quand nous aurions perdu une partie du royaume, qu'il n'est en sa puissance de nous le restituer, et qu'en tout événement nous ne voulons périr pour lui complaire, mais suivre la règle que Dieu nous a laissée, et que nos prédécesseurs ont si souvent pratiquée. Mais, en attendant que cette assemblée se fasse, j'estime qu'il serait grandement à propos d'entendre à trois ou quatre préparatifs, par les-

quels une si sainte entreprise bien fort acheminée. »

« Le premier est la résidence des prélats en leurs diocèses, sans y eût homme qui en fût dispensé même en France, où la dispense étant faite pour la conséquence induit tous les évêques à vouloir passer par là. Et surtout épargner les Italiens qui dépensent la troisième partie des revenus du royaume en pensions inutiles, ils sucent notre sang comme sang ne tiennent aucun compte de leur sang mais en leur cœur se moquent de nous, qui sommes si mal-avisés que nous ne le connaissons point, et, si nous le connaissons, de nous retenir par de belles paroles et autres façons de pouvoir remédier. Si le roi veut un grand nombre de gens de guerre, comme il fait de gendarmerie, au lieu d'aller combattre les ennemis, ils se tiennent dans leurs maisons, ou à leurs pensions, n'aurait-il pas cause de dire qu'ils seraient mal servi, de les commander à bailler la solde et l'état à d'autres ? Est-il des prélats, qui au temps des hérésies, de l'athéisme qui est devant la vue d'œil, et qui est la plus grande guerre que l'église saurait avoir, ne reculent de la bataille, ayant peur contre si forts ennemis, qui sont tant plus à craindre que ceux qui sont d'autant que ceux-ci sont spirituellement invisibles, et les autres charnellement visibles.

« Le second préparatif est d'obtenir, par quelque acte insignifiant, nous avons résolu de nous réunir à bon escient, afin que nos ennemis ne puissent dire que nous ne semblons un concile pour établir nos prérogatives et privilèges, sans seulement avoir volonté de nous réunir. En quoi il me semble qu'il n'y

venable à leur faire sentir tend y procéder de bon zèle, tenir la main à ce que ce- il ne se fasse rien en l'église nt, afin que cette grande bête que qui est avarice, laquelle it tant de superstitions, tant ations et tant de maux en e Dieu, donne des cornes en trouverons par ce moyen que t des controverses qu'avons strine, se pourront par-là faci- composer; pour le moins ceux ent mal de nous auront cause re. Et si on dit qu'il serait fort qu'un si petit nombre, comme ant nous sommes, introduise e telle importance, et sans at- a détermination de la grande ie; je réponds que ce n'est pas re chose nouvelle, mais exé- que Jésus-Christ nous a com- que les saints conciles ont é, les rois de France, qui exécuteurs des décrets des- ciles, ont ordonné, et que, de mps, les plus grands person- les plus renommés en l'église e, ont avisé. Cette sentence de hrist est éternelle, *gratis ac- gratis date*. Les choses spiri- e baillent de Dieu gratuite- l ne nous est donc licite en archandise; mais est com- le les dispenser en la même e les avons reçues, qui est ment. De là vient qu'on appelle ques ceux qui font telles pra- éprouvées, et dont il y a tant des aux actes des apôtres et l'ancienne église, qu'il n'est n faire plus long discours.

regard des conciles, il est fois ordonné qu'il ne se fit argent, que non-seulement alu en ôter l'invention, mais pourvoir sur le soupçon : de

I.

sorte que ceux qui faisaient dons aux pauvres, en consignant selon leur dé- votion à l'église leur charité, étaient interdits et prohibés de faire tels dons en temps qu'ils recevaient les sacre- mens, de peur qu'on ne vint à inter- prêter que ce fût pour la perception d'iceux, comme il se lit au concile d'Ancyre et autres subséquens. Saint Louis roi de France, voyant ce dé- sordre qui commençait, ne fit aucun doute d'ordonner que les prélats ré- sideraient en leurs évêchés, et qu'on ne porterait plus d'argent à Rome; montrant par là combien cette mar- chandise lui déplaisait, encore qu'il fût prince catholique, et des plus obéis- sant qui fût jamais à l'église romaine.

« Le pape Paul, troisième de la maison de Farnèze, de notre temps, voyant la défection que plusieurs pays faisaient de l'église romaine, et crai- gnant que ce mal vint à s'étendre par- tout, reconnaissant assez qu'il y avait des abus en l'église, lesquels il dési- rait ôter et empêcher, par la crierie des protestans, commanda à certains personnages, qui étaient les plus ap- parens en doctrine de leur temps, de lui mettre par écrit ce qui leur sem- blait être digne d'être réformé en l'é- glise, y ajoutant l'excommunication, en cas qu'il ne s'en acquittassent fran- chement et librement; et davantage, exigeant particulièrement serment de chacun d'eux, qu'ils ne lui céleraient rien. Entre les personnages élus à donner cet ordre, était le cardinal Contarin, tant estimé partout, et qui est assez connu en Allemagne, où il avait été légat au temps de la grande controverse en la religion; y était aussi le cardinal Théatin, qui depuis a été pape, surnommé Paul qua- trième, qu'on estimait des premiers de l'église en intégrité de vie et en sublimité de doctrine; les cardinaux

Sadolet et Pole d'Angleterre y étaient pareillement, dont il n'est besoin de parler pour être assez connus partout, avec cinq autres grands personnages élus, comme les plus capables qui fussent à Rome. Ces seigneurs, après avoir ensemble conféré, donnèrent leur avis, qui est publié partout, contenant au premier point : qu'en l'usage et administration des clefs, c'est-à-dire, de la puissance de l'église, ne se pouvait ni ne devait rien prendre, sans contrevenir directement au commandement de Dieu et décrets des conciles. Et toutefois, ni le pape Paul trois, qui avait demandé cet avis avec tant de conjurations et fulminations, n'en fit autre chose, ni le pape Paul quatre ne tint compte de rétablir ce qu'il avait estimé être si saint et nécessaire du temps qu'il était cardinal. Je laisse ce que saint Bernard et autres saints personnages en ont dit, et dirai seulement, que si nous ne prêtons autrement le cœur et la main à extirper cette racine, qui est mère de tous maux, que Jésus-Christ, qui est autant puissant qu'il fût jamais, descendra du ciel et reprendra le fouet pour nous chasser du temple, ainsi qu'il fit des marchands ».

« Le troisième préparatif, est de confesser nos fautes, qui est la première partie de la guérison, en faisant indication de jeûnes publics, comme au Vieux Testament et ancienne église était accoutumé de faire, lorsqu'il y avait apparence d'une grande calamité publique, comme peste, famine et guerre, où maintenant tous ces maux sont concurrens. Car quelle plus grande peste y pourrait-il avoir, que celle qui tue les âmes, ni plus grande famine que de la parole de Dieu, ni guerre plus cruelle que la corruption de la pure et sainte doctrine, qui nous veut aliéner de Dieu notre roi, et faire perdre ce

grand royaume, auquel sommes liés par le bénéfice de Jésus-Christ. Faut donc recourir aux armes armées des anciens qui sont jeûnes publics, oraisons et larmes : et prendre le glaive de Dieu, qui est la parole, dont maintenant nous n'avons plus que la gaine, c'est-à-dire l'extérieur ; et ne penser plus que larmes, crosses, rochets, chapeaux, qui étaient anciennement conduits pour accompagner l'intérieur qui est la doctrine et bonne vie, pour nous rendre par-là plus capables, soient pour nous garantir du mal pris du peuple, puisque l'intérieur est plus, et qu'il n'y a que le mal à l'extérieur. Et nous faut proposer à tous les yeux cette terrible sentence : *coignée est mise à la racine*, et quel arbre qui ne portera bon fruit sera coupé ».

« Le quatrième préparatif, est attendant le concile, les séditeux contenus et retenus, en sorte qu'ils ne puissent altérer la tranquillité et la pureté des bons, et prendre cette maxime dubitable : Qu'il n'est permis de prendre les armes pour quelque cause que ce soit, sans le vouloir, commandement et permission du prince, qui est seul dispensateur. »

Le reste de sa harangue tendant à la convocation des états, se peut voir dans l'histoire déjà alléguée. L'amiral venant le 24 dudit mois, et secondant tout et partout, passant avant, quant à la religion, étant qu'on donnât relâche aux persécutés pour le fait de la religion, jusqu'à l'ouverture d'un saint et libre concile, soit général ou national. Et que, cependant, faisant droit sur la requête présentée, il permit à ceux de ladite religion de se pouvoir assembler pour prier et louer Dieu, et prêcher sa parole, et communier aux saints sacrements. Et pour ce leur dédiait temples, ou autres pla-

ieu , et commit de ses juges ou  
 ns pour garder que rien se fit  
 autorité du roi, et le repos pu-  
 i faisant, ils'assurait de voir aus-  
 dain le royaume du tout paissi-  
 s sujets contents. Le cardinal,  
 tout contredit à la requête  
 e par l'amiral, ajouta que le  
 avait bailler temples sans ap-  
 les hérétiques, en quoi faisant  
 perpétuellement damné. Et,  
 l'assemblée d'un concile géné-  
 ational, n'y voyait grande rai-  
 utant que, quant à la doctrine,  
 conciles du monde ne sauraient  
 r autre chose que l'observation  
 idens. Et, quant aux mœurs,  
 pourrait corriger facilement,  
 onitions générales et particu-  
 lais que tels séditeux et per-  
 rs du royaume devaient être  
 ent punis, en faisant résider  
 la et sénéchaux en leurs char-  
 cet effet : bien était-il d'avis,  
 aux qui, sans armes, et de peur  
 armés iraient aux prêches,  
 ient des psaumes, et n'iraient  
 se, et feraient autres telles  
 puisque les peines n'y avaient  
 qu'alors, que le roi commandât  
 y touchât plus par justice et  
 unition; étant, de sa part, bien  
 ce qu'on avait fait de si griè-  
 utions. Et voudrait que sa vie  
 ert eût pu en cela servir de  
 chose à ces pauvres dévoyés,  
 exposerait de très-grand cou-  
 libéralement. Toutefois, si on  
 ait un concile général ou na-  
 nécessaire, qu'il était d'avis  
 évêques et curés fussent en-  
 sider en leurs diocèses, pour  
 rer et prêcher les autres, et  
 dans deux mois prochains ils  
 ient informés et résolus des  
 l'église, pour en informer le  
 de regarder à ce qui serait de

faire pour avoir ce concile. Finalement,  
 pour ce qui est des états généraux du  
 royaume, il en était d'avis. Chacun  
 voyait combien cet avis était imperti-  
 nent, hormis ce qu'il accordait des  
 états. Ce néanmoins la plus grande par-  
 tie des opinans, étant entièrement à la  
 dévotion de ceux qui les avaient avan-  
 cés en ce degré, et qu'ils craignaient  
 plutôt d'offenser que leurs consciences,  
 surmonta la meilleure, étant suivi l'a-  
 vis du cardinal; de quoi étant bien fier,  
 il répondit au nom du roi, que l'arrêt  
 et conclusion de ce conseil se ferait  
 pour la communiquer à l'assemblée :  
 ajoutant, pour faire peur (comme on es-  
 time) à l'amiral, et à l'archevêque, qui  
 avait si bien parlé, qu'il y avait un ar-  
 rêt mental au cerveau du roi, pour dé-  
 couvrir l'impudence des fous. Et de  
 fait, quelques jours après l'archevêque  
 mourut, étant grandement regretté des  
 gens de bien. Mais quant à l'amiral, il  
 ne perdit point les étriers pour cela.  
 Telle fut l'issue de cette assemblée,  
 suivant laquelle, lettres du roi furent  
 expédiées à tous baillifs et sénéchaux,  
 appelant les états au 10 décembre sui-  
 vant en la ville de Meaux, après la-  
 quelle serait demandée la célébration  
 d'un concile général envers le pape,  
 l'empereur, le roi catholique et autres  
 princes; enjoignant aux prélats de se  
 retirer en leurs diocèses; réformer ce  
 que l'intermission des conciles y aurait  
 introduit par abus; et de se tenir prêts  
 pour le 20 de janvier, se trouver à Paris  
 ou autre lieu qu'il leur ferait entendre,  
 pour aviser entre eux ce qui serait di-  
 gne d'être remontré en ce concile, qui se  
 tiendrait bientôt. Ce concile était le con-  
 cile de Trente, auquel les parties se  
 rendaient juges. Et quant à l'assemblée  
 des états, le cardinal et son frère s'y  
 accordaient pour trois raisons, la pré-  
 mière, pour ôter toutes excuses à ceux  
 qui prenaient pour fondement de pren-

dre les armes, leur refus qu'on avait fait jusqu'alors de les assembler : la seconde, pour ce que c'était le vrai moyen pour y faire venir le roi de Navarre et son frère, ou pour les faire déclarer rebelles; et par ce moyen d'en venir à bout, soit qu'ils y vinssent ou qu'ils refusassent d'y venir : la troisième, pour ce qu'ils s'assuraient de faire tant des assemblées particulières des baillages et des provinces, que les députés seraient à leur dévotion, pour faire autoriser tout leur gouvernement passé et à venir. Et de fait, sans la mort du roi, survenue comme à point nommé, il n'y a point de doute, autant que l'entendement humain en peut juger, qu'ils ne fussent venus à bout de leur intention. Ce néanmoins ceux de la religion ne perdaient courage, remontrant aux princes du sang plus vivement que jamais, ce qu'ils devaient au roi, à la couronne et à eux-mêmes : à quoi ils prêtèrent jusqu'à un certain point l'oreille. Mais, de rechef, suivirent si mauvais conseil qu'il ne tint à eux, qu'eux et tout l'état ne fût ruiné de fond en comble, comme il sera dit en l'histoire d'Orléans. Cependant, chose très-grandement remarquable, ceux de l'église réformée de Paris prirent un tel courage, qu'au lieu de rompre leurs assemblées, ils en firent une en ce même temps de six à sept vingt personnes, en la chambre même de la chancellerie du Palais, et peu de jours après, une autre à la tour carrée : là où étant découverts et enfermés, et n'attendant plus que la force de la justice pour les emprisonner, Dieu leur suscita sur-le-champ un personnage reçu en l'église ce même jour-là, qui leur fit ouverture par l'une des portes, de sorte que les sergens n'y trouvèrent que le nid; étant, entre autres, le premier président Magistri, merveilleusement étonné, et confessant qu'il fallait bien que ceux de

la religion tinssent peu de compte de leur vie, quand ils osaient bien s'assembler aux lieux mêmes où la mort de leurs compagnons avait été si souvent signée par leurs juges. Davantage, étant question d'assembler les états particuliers de l'Ile de France, suivant les lettres du roi ci-dessus mentionnées, un nommé Capel, natif d'une ancienne famille de Paris, ayant le don de l'esprit et de la langue, et depuis ministre de la parole de Dieu, choisi pour lors et envoyé par les ministres et anciens de ladite église de Paris, comparut en pleine maison de ville, où il usa d'une défense entière contre les calomnies de leurs adversaires; et, leur présentant la confession de foi que les églises s'offraient prouver être conforme aux saintes écritures, requit que toutes ces remontrances, et cette confession fussent insérées au cahier de Paris, pour envoyer aux états assignés à Orléans; et que, cependant, et attendant un saint et libre concile, lieux propres leurs fussent accordés pour l'exercice de leur religion, sous la protection du roi. Ce qu'ils demandèrent ne leur fut accordé, et ne sut-on quasi qu'elle réponse leur faire; étant, ceux qui présidaient en cette maison de ville, tant étonnés de cette hardiesse, qu'ils n'entreprirent pas même de les menacer. Toutefois fallut-il que tôt après, lui et ceux qui l'avaient accompagné, s'absentassent. Mais il ne laissa toutefois d'être envoyé aux états à Orléans, avec un avocat nommé Latroche, homme de grande piété, et qui auparavant et depuis persévéré en ce même zèle pour l'avancement du royaume de Dieu!

Le fil de l'histoire nous mène de la cour, et de Paris à Orléans, auquel lieu l'assignation de l'assemblée des états fut remise, au lieu de la ville de Meaux; tant pour l'opinion qu'on avait impri-



roi et à la reine, que le roi de France et le prince, qu'on désirait pour toutes choses, y avaient grande importance : ce qui eût pu empêcher des desseins qu'on avait fait convenir la situation et la forteresse de la ville là, que pour le grand nombre de ceux qui faisaient profession de religion réformée, qui s'y trouvaient : tellement que peu s'en fallait que l'exercice ne s'y fit publiquement, les principaux de la ville et les officiers, assez notoirement à l'église, et plusieurs faits notablement advenus, que nous réciterai, avant que venir au principal concernant l'assemblée des états. Il faut à noter que le premier jour de l'année 1560, à commencer l'année en l'abbaye des nonnains du monastère de Sainte-Croix, près d'Orléans, sorti du couvent, ce qui causa un grand scandale, mais tant y a qu'il ne s'en ensuivit rien de chose. Il y avait aussi un certain curé et curé, du village de Creteuil, nommé Gentian Hervet, faisant d'homme de docteur, sous ombre qu'en ayant été au service du cardinal de Lorraine, anglais fugitif d'Angleterre, il avait la connaissance de la langue française, et traduit plusieurs livres, fort hautement : celui-ci s'étant vanté par ses lettres, qui couraient entre les mains des chanoines, et qu'il fit de son premier, qu'il avait cherché en vain de rencontrer quelque ministre qui put sputer contre lui, finalement de ce faire en son village, en la maison de ses paroissiens, saigna du nez, ce qui fut cause qu'ayant fait préceder un anori surnommé Desmeranges, de la ville d'Orléans, sur-le-champ une partie du village quitta son curé. Et de ce fait étant venu à Orléans, se fit d'un très-grand avancement de la religion, pour ce que Hervet, y ayant été maître d'école, était en

quelque réputation d'homme savant, laquelle il perdit lors entièrement envers tous ceux qui étaient de quelque jugement ; combien que depuis, pour avoir maintenu un certain livre de l'adoration de la croix, le cardinal de Lorraine l'ait estimé digne d'une chanoinerie de son église de Reims. Advint aussi un autre fait au carême, duquel il fut beaucoup parlé, combien que ce ne fût qu'une risée. C'est qu'un prêtre, voulant un jour de carême chanter messe bien matin, et s'étant adressé chez un pâtissier pour lui remplir de vin sa burette, un mauvais garçon la lui remplit de sauce verte, qu'on a accoutumé de crier en cette ville là : ce que n'étant aperçu par le prêtre, pour ce qu'il n'était encore jour, qu'après avoir avalé ce qu'il avait consacré, il ne s'en put taire, disant tout haut et sur-le-champ, qu'on lui en avait donné d'une, dont les plus dévotieux se prirent à rire, et courut depuis le proverbe par toute la ville, qu'à Orléans on disait la messe à la sauce verte. Il advint aussi un autre acte de conséquence beaucoup plus grande, c'est que, se faisant la grande procession de toutes les églises de la ville, le jour qu'on appelle la Fête-Dieu, en laquelle se trouva le bailli d'Orléans, accompagné de la garde de la ville qu'ils appellent les cinquanteniers, avec quelques autres gens, de fait et bien armés pour empêcher toute émotion, quelque mal avisé, soit qu'il le fit tout exprès, ou par mégarde, non pas toutefois pour blesser aucun (comme il est à présumer) ayant lâché un pistolet derrière une tapisserie ; ainsi, comme le poêle passait, celui qui portait l'hostie fut tellement effrayé, qu'il jeta bas tout ce qu'il tenait ; et, tombant par terre, se développa de son équipage avec grande peine. Ce qui donna un tel effroi d'un bout à l'autre de la procession, quo

chacun fuyant en très-grand désordre, les rues demeurèrent pleines de torches, croix, et bannières, dont les prêtres eurent grande honte puis après, ne s'étant trouvé coupable d'émeute ni de menace aucun de ceux de la religion, dont bien leur en prit. Mais bien se trouva-t-il au même temps un certain maréchal d'œuvre blanche, homme très-pernicieux, et très-impudent, disant tout clairement qu'il lui était aussi bien loisible de mettre ses opinions en avant qu'aux ministres; et commença, sous ombre qu'il avait quelque bien peu de lettres, de publier, à qui le voulait ouïr, qu'il trouvait plus de consolation en Horace qu'en l'évangile, et qu'il espérait aussi bien être sauvé par l'un que par l'autre. Ce qu'étant rapporté aux ministres, ils tâchèrent de le mieux instruire, mais ce fut en vain. Ils le déférèrent donc au magistrat, qui l'emprisonna, et, le trouvant aussi méchant et impudent en ses réponses, comme il avait été auparavant, le condamna seulement à faire amende honorable et à se retirer. De quoi s'étant porté pour appelant en la cour du parlement de Paris, où il fut mené, il ne s'en fit aucune exécution qui soit venue à notice.

Pour venir maintenant aux choses principales, alors advenues à Orléans: étant résolu d'y amener le roi de bonne heure pour les raisons que dessus, le sieur de Cipierre, lieutenant au gouvernement sous le prince de la Roche Suryon, auquel on avait donné à entendre qu'il trouverait les portes fermées, et la ville élevée contre le roi, après y avoir fait entrer secrètement quelque nombre d'armes, y arriva en poste, le 17 d'octobre audit an: et, combien qu'il vit à l'œil que le roi avait été très-mal informé, ce néanmoins, entré en la maison de ville, se saisit des clefs des portes, visita les munitions, fit bâtir

et poser corps-de-gardes aux principales places de la ville. Peu de jours après le prince de la Roche Suryon, prince du sang et gouverneur, y fit son entrée; et, voyant la tranquillité et simplicité des habitans, en avertit le roi, lequel, ce néanmoins, le 18 dudit mois, y entra en armes, après y avoir mis quelques compagnies de vieilles bandes, étant ce néanmoins reçu de la part des habitans avec toute l'allégresse et magnificence que la brièveté du temps le put porter. Ceux qui y avaient amené le roi, et qui avaient certaines informations secrètes contre le bailli d'Orléans et quelques autres, voyant ces déportemens, et craignant qu'en se découvrant trop tôt ils n'effarouchassent le roi de Navarre et le prince, combien qu'ils les tinssent déjà comme en leur puissance, se contentèrent de faire commandement aux habitans de porter toutes leurs armes en la maison de ville: ce qui fut si étroitement observé, qu'on ne leur laissa épée ni dague, non pas même pour s'en servir quand ils iroient aux champs pour leur trafic. Peu après, à savoir le dernier du mois, le roi de Navarre et le prince, qu'on avait tâché en vain par tous moyens de détourner de ce voyage, conduits par leurs traîtres serviteurs, ayant été reçus très-maigrement à l'entrée de la ville, à grande peine eurent salué le roi que le prince de Condé fut fait prisonnier, et très-indignement reserré, sous la garde de Chavigny, capitaine des gardes, en qui ceux de Guise se fiaient grandement. Le roi de Navarre ne fut pas mis en prison, mais sa condition n'était guère meilleure. Deux autres gentilshommes, très-affectionnés serviteurs des Guiso, furent aussitôt envoyés pour prendre prisonnière la dame de Roie, sœur des trois frères de Chatillon, et belle-mère du prince; laquelle, trouvée en la maison de d'Anissy en Picardie, fut

risonnière au château de St.-en-Laye. Ils envoyèrent aussi

Paris un conseiller du parlement la Haye, pour avoir maîtres du prince : plusieurs furent saisis à Orléans, comme es Jérôme Groslet, bailli d'Ormaître du guet, et autres en nombre, s'étant toutefois plu- vés hors de la presse. Toutes ces choses, les trois mi- i pour lors étaient à Orléans, ierre Gilbert dit de la Berge- t le Masson dit la Fontaine, e Chanourier dit Desmeran- issèrent de continuer l'exer- ar ministère, prêchant, bap- issant les mariages, tenant s, et particulièrement con- épouvantés, avec une mer- assistance de Dieu, depuis le re jusqu'au 14 novembre que t toute dissipée, parce que ncients se retirèrent avec un bre de ceux qui n'avaient barge en l'église : mais cette e dura guère, étant tombé roi François, le 19 dudit quoi avertis la Bergerie et ges, qui s'étaient retirés à ville distante de cinq lieues, ne faillirent incontinent vers le reste de leur trou- ayant entendu qu'il y avait enfans à baptiser, et quelque faire, retournèrent tout sou- dès-lors recommencèrent du ministère, sans attendre la maladie du roi.

emps maintenant que nous l'état des autres églises par- pètes, suivant de rang les selon leur ressort des par- emièrement donc pour com- r l'isle de France, parlement il advint à Senlis que ceux, continuant la révolte de

Martin Baux, furent surpris en la mai- son de Jean Gouion, duquel nous avons parlé sous le règne de Henri, lequel, avec quelques autres fut rude- ment emprisonné. Mais Dieu les ga- rantit jusques au règne de Charles neuvième sous lequel ils furent déli- vrés.

L'église de Troyes, florissant de plus en plus, il advint que la femme d'un peintre, qui fréquentait les assemblées, accoucha d'un enfant qui fut présenté au baptême de la religion romaine, contre la promesse du père et de la mère : le ministre nommé de Corlieu, logeait pour lors en la maison de ce peintre. Cet acte lui ayant fait quitter ce logis, il se transporta en un cabaret de Troyes, où pendait une enseigne nommée delà les monts, l'hôte duquel était de la religion. Advint que quel- ques larrons, entrés de nuit en une maison, en laquelle un nommé Fran- çois Marel, moine de l'abbaye du mous- tier la Celle les Trois, et aumônier d'icelle, avait logé sa putain, déro- bèrent plusieurs meubles appartenant à ce moine, étant oncle de Nicole Ja- quipot, lieutenant criminel au Bail- lage de Troyes. Ce moine, ayant pour- suivi de si près ces larrons que sa perte était recouvrée, hormis une longue robe fourrée de martres ; et ayant eu avertissement ( qui toutefois était faux ), que cette robe était en la possession de quelques merciers, qu'on disait être logés en ce cabaret, auquel de Corlieu était entré le jour précé- dent, y fit transporter ce lieutenant criminel, son oncle, acompagné de grand nombre de sergens : l'un d'iceux nommé Griveau, devançant les au- tres, monta en la chambre de Corlieu ; et l'ayant trouvé avec ses livres, le constitua prisonnier. Du Corlieu lui fourra en la main six écus sol, moyen- nant lesquels il le laissa aller. Mais,

pensant être échappé et se retirer à sauveté, il rencontra au bas des degrés le lieutenant criminel, qui le fit remonter; et, l'ayant reconnu à ses livres être de la religion, le mena aux prisons de Troyes, et sur l'heure procéda à l'interroger : cela advint au mois de décembre 1559. La pauvre église de Troyes, et ceux qui maniaient les affaires d'icelle, furent fort troublés de cette prise : aussi en avaient-ils bien occasion en toutes sortes, et nommément d'autant que leur ministre avait lors en sa possession une infinité de lettres et papiers de conséquence, concernant une bonne partie des affaires, non seulement de l'église de Troyes, mais aussi de plusieurs autres, desquels le lieutenant criminel s'était saisi avec la personne; mais Dieu y pourvut miraculeusement, bandant les yeux de ce lieutenant criminel de telle sorte, que, regardant ces lettres et papiers, il n'en vit le contenu, non plus que s'il n'en eût été saisi. Corlieu d'autre part, sentant à peu près la peine en laquelle ceux de son église étaient réduits, s'employait à les consoler par lettres, et à les assurer que rien ne serait découvert par lui. Et d'autant qu'il avait eu avertissement qu'on était après pour le recouvrer des prisons, il pria que personne ne se mit en peine pour lui, et qu'on laissât faire à Dieu son œuvre, lequel, comme il s'assurait, l'assistait. Il pria aussi par lettres le lieutenant criminel, de lui envoyer un nouveau testament, du papier, de l'encre, et des plumes : ce qu'étant fait, il dressa en la prison une fort belle et ample confession de foi, qu'il envoya au lieutenant criminel, le priant la vouloir insérer en son procès, pour en jugeant icelui, y avoir tel égard qu'il serait raisonnable. Cinq ou six jours après, il fut condamné à être brûlé, dont il appela, suivant l'avertissement

qu'on lui en avait baillé dès le commencement de sa prison. Le jour qui précéda sa condamnation, les juges et conseillers du siège présidial de Troyes se transportèrent aux prisons, pour voir le prisonnier, suivant ce qu'il est ordonné de faire par certain édit de roi à l'égard de tous criminels. La douceur d'esprit d'icelui, accompagnée de bonnes remontrances qu'il fit, émurent quelques uns de ces conseillers, voire les plus grands zélateurs de la religion romaine, jusques à leur faire venir les larmes aux yeux; le cœur de l'un d'entr'eux fut touché si au vif, qu'il lui échappa de dire qu'il voudrait qu'il lui eût coûté cent écus, et qu'il fût échappé des prisons. Deux ou trois jours après la prononciation de la sentence, on le mit en chemin pour être mené à Paris. Mais, étant en un lieu appelé la Vallée de gros bois, distant de Paris de quatre lieues, il fut délivré par une troupe de gens de cheval masqués, sans aucune résistance des sergens; et par même moyen, toutes les pièces de son procès et papiers furent saisies et emportées. Depuis sa délivrance, il ne cessa de visiter par lettres ceux de son troupeau, les consolant et admonestant de prendre courage, et continuer ce que Dieu avait commencé en eux. La dernière lettre qu'il envoya était un long discours, et fort doctement écrit, par lequel il leur faisait entendre qu'il reconnaissait que l'affliction naguères advenue, procédait tant de ce qu'il leur avait été trop doux et indulgent, et ne les avait repris en leurs vices si aigrement que son devoir lui commandait, qu'aussi de ce que par leur nonchalance, ils s'étaient rendus indignes du bien que Dieu leur avait présenté; les sommant d'une repentance, et sur cela les assurant que sous peu Dieu leur ferait voir et sentir ses œuvres merveilleuses. Bref, il leur

it clairement la liberté de l'évangélique que peu après elle apparut à l'ayeul de France : ajoutant pour l'union, d'autant que le retour ne lui fut permis, sans le danger de lui et de son église, que bientôt il leur fut envoyé un successeur en sa personne, ainsi qu'il fut fait : car tôt après arriva Paumier, du pays de Béarn, envoyé pour lui succéder comme évêque en l'église de Troyes, où il arriva au mois de mars 1560, à compter de ce jour, qui était au temps qu'on commençait d'acheminer l'exécution de la prise d'Amboise.

Paumier arrivé, trouva l'église en un trouble qu'il ne put exercer convenablement sa charge jusques au premier de mai suivant, auquel jour, étant accompagné avec bonne troupe en une maison proche de la ville, et séparée des autres, advint que le sieur de Montfale, Anne de Vaudray, baillif de Troyes, homme fort acharné contre la religion, étant averti, les y surprit, et là les mena prisonniers comme au grand triomphe, jusques aux portes de la ville, avec bonne espérance de faire mourir la plupart; mais Dieu fit que sur le temps même, arrivèrent les lettres du roi qu'il expédia après le fait d'Amboise, par lesquelles il octroyait à tous ses sujets par son remission du passé, en vertu desquelles les prisonniers, qui promettaient par infirmité de vivre de là en avant comme les autres, sortirent de prison. Peu après arriva l'édit de Rontrin, renvoyant la connaissance de l'erreur d'hérésie aux ecclésiastiques, par lequel quelques autres personnes arrêtées quelque temps auparavant des prisons de Troyes pour le fait de la religion, n'ayant voulu faire la même promesse, furent toutefois délivrés par une singulière providence de Dieu; car, étant menés dans les pri-

sons de l'officialité, dont sur l'heure on avait tiré un certain criminel pour quelques maléfices, ils y trouvèrent en un coin de la muraille certains ferrements, qu'ils ne cherchaient; pas desquels, ayant percé de nuit la muraille répondant sur une petite rue de la ville, ils évadèrent tous sans autres efforts. Cependant Paumier était reserré aux prisons royales, et très-rudement poursuivi. Mais advint que la nuit précédant le jour qu'on le devait condamner à mort, il fut si subtilement et dextrement, sans aucun bruit ni fraction des portes, tiré des prisons, que ses ennemis firent courir un bruit que le diable l'avait sauvé. Paumier étant de retour à Paris, un nommé Jean Gravelle, autrement du Pin, leur fut envoyé.

Quant à Bourges on y avait envoyé alors pour ministres David Veran, et Jean Jortrin, sous le ministère desquels le nombre était merveilleusement accru, et l'église s'avisait de se servir des grandes écoles publiques pour célébrer la cène du seigneur en plein minuit, pour ce que les autres lieux ne pouvaient contenir les assemblées. Cela ne se put faire si secrètement, que le sieur de Rys, alors bailli de Berry n'en fût averti bientôt après. Toutefois, n'en pouvant rien découvrir d'avantage, parce que le concierge des écoles se trouva du tout ignorant de ce forfait, il ne fit autre chose qu'appliquer de gros cadenats aux portes d'icelles, ce qui donna occasion aux fidèles de quitter la nuit pour s'assembler le matin, tantôt en un lieu, tantôt en l'autre, sans que les adversaires les pussent empêcher, jusques à ce que le sieur de Barbezieux, étant envoyé pour commander en la ville, contraignit les habitans de donner par écrit le nom de toutes les personnes logées en chaque maison, voire même jusques aux enfans. Cela fut cause qu'on

fit absenter de la ville les ministres. Et par ainsi les assemblées cessèrent environ huit jours, mais on les fit revenir bientôt après, et recommencèrent à consoler et ramasser leur troupeau, faisant leurs assemblées de jour en petit nombre, d'autant que Barbezieux avoit ordonné qu'on aurait des lanternes allumées en chaque maison, pour donner clarté aux rues toute la nuit. Il fut davantage sollicité souvent par les prêtres et autres de la religion romaine, d'empêcher totalement les assemblées, de raser les maisons où elles se faisaient, et de surprendre et attrapper ceux qui y étaient assemblés, sous couleur de quelques édits qui auparavant avaient été faits par le roi : à quoi il opposait sa commission, disant qu'il était là envoyé pour réprimer le port d'armes, et quant aux consciences, qu'il n'avait aucune charge de s'en mêler. Cependant les portes de la ville furent gardées par ceux de la religion romaine environ deux mois, mais ils se lassèrent finalement de telle garde, demeurant chacun paisiblement en sa maison. Cependant les assemblées, croissant toujours de plus en plus, voire en tel nombre que peu à peu elles multiplièrent des trois quarts, il fallut les ranger par quartiers, chacun des ministres les visitant en son tour. Et par ce qu'environ ce temps, lettres du roi arrivèrent, suivant la résolution de l'assemblée de Fontainebleau, dont il a été parlé ci-dessus, par lesquelles ils ordonnait que dans chaque bailliage se feraient assemblées particulières, pour se résoudre ce qu'on aurait à remontrer aux états généraux pour le bien commun de chaque province, ceux de la religion passèrent leurs procurations et amples mémoires pour en requérir l'exercice, qui furent mises entre les mains du magistrat; et depuis, ceux qui furent

pour assister aux états convoqués Orléans, à savoir Claude du Ver, avocat du roi, et Jean du Moulin de Berry, qui y furent envoyés, le tiers état du pays, se chargea de ces procurations et mémoires, sans bien se repentir depuis de les avoir acceptés. Ce qui s'ensuivit depuis jusqu'à la mort du roi François deuxième et long temps après, ne changea rien l'état de ceux de la religion, jusques au règne de Charles neuvième.

Or, advint à Issoudun, en la même année un peu après Pâques, qu'en la maison de Pierre Goutereau, seigneur royal, quelques uns après souper chantèrent un psaume; ce qu'étant entendu, on s'émut tellement que certains séditieux entrèrent en armes en la maison avec les prévôts, le juge et l'avocat du roi nommé Robinet; lequel étant fort jeune et du tout ignorant mais au demeurant, fort vicieux et ivrogne, avait acheté l'office d'avocat du roi; et, n'ayant autres moyens de se faire renommer, persécuta l'église, parce qu'il était téméraire et hardi à mal faire. Celui-ci donc faisant alors telle hardiesse, qu'en s'adressant à un nommé Léon Petitbon le frappant d'une dague, il usa de ces mots exécrables : En dépit de votre bon Dieu; de quoi, comme de plusieurs autres blasphèmes nommément de ce qu'en une précédente compagnie il avait dénié l'éternité de notre Seigneur Jésus-Christ, prises informations, prise de conscience fut décernée et exécutée contre lui le 22 juillet suivant. Voyant cela, de sa ligue, n'eurent autre moyen de le garantir, qu'en donnant à entendre à la cour du parlement, Robinet n'était poursuivi sinon en tant qu'il faisait la guerre aux catholiques; montrant aussi à la cour certaines informations contre ceux



fait la cène en la ville d'Issoudun, notamment contre Dorsaine, procureur-général et Jean Arthus, conseiller du roi, desquels mention est faite en la vie de Henri II. Informations vues, Robinet fut comme mal emprisonné, et les jurés à comparaitre en personne desquels, à savoir Dorsaine voyant que justice n'avait point, se retira à Genève; l'autre, Parthus déjà fort vieux, après assigné tant en la conciergerie que la charge des huissiers, l'espace de huit mois, fut suspendu de son office pour trois ans; prise de possession furent aussi décernées par la cour contre plusieurs hommes et femmes; ce que voyant ceux de la ville, qui ne pouvaient plus trouver de logement pour recevoir l'assemblée, furent de nuit dans le temple de la ville, et y célébrèrent la cène, qui fut administrée par Thomas leur ministre pour lors; prières parachevées, chacun un jour de son frère, tant hommes que femmes avec beaucoup de larmes, le lendemain, abandonnant leurs maisons, se retirèrent avec leurs femmes et petits enfans, là où ils purent toutefois sans grande peine, si l'on leur refusait logis par un motif de haine, les autres par crainte de se mettre en danger; mais par la suite se retira en la ville de Bourges, où ils furent bien reçus, et tant les défenses alors faites que les dangers eussent à se retirer hors de la ville, et peu après y retournèrent. Le mois d'août suivant, audit an tant apporté et publié au siège d'Issoudun un édit du roi, par lequel était enjoint à tous les sujets de se conformer selon l'église romaine, dix juges, tant avocats que procureurs, en plein siège, remplis de

zèle de Dieu, s'y opposèrent fermement; remontrant ne pouvoir adhérer en bonne conscience aux superstitions de l'église romaine, et qu'étant au reste très-humbles et très-obéissans sujets du roi, ils le suppliaient ne les vouloir forcer en leurs consciences, aimant mieux souffrir la mort que de faire chose contre Dieu. Leurs protestations ouïes, et leur en étant octroyé acte, ils furent renvoyés à la cour du parlement; laquelle, ayant décrété contre eux ajournement personnel à la requête du procureur-général du roi, avec cette addition, que jusqu'à ce qu'ils eussent comparu, l'exercice de leur état leur fût interdit; ils choisirent deux d'entre eux, à savoir Jean Auger et Jean Arthus pour comparaitre pour eux à cette assignation personnelle. Ces deux personnes, favorisées de Dieu miraculeusement, vu le temps, après avoir obtenu lettres du roi et de la reine-mère, adressées à la cour en faveur des ajournés, et comparaissant et interrogés en grande colère par le président St-André, qui les avait si mal instruits de s'opposer à la publication d'un édit du roi, vérifié et publié en la cour, et s'ils voulaient persister dans les causes contenues en leur opposition, avouèrent le tout. Et ce néanmoins répondirent en telle révérence et humilité, que, contre toute espérance, voire de leurs juges mêmes, ils furent renvoyés et remis en l'exercice de leurs états. Ces choses donnèrent courage à plusieurs de se rassembler, de sorte qu'au mois d'octobre suivant, les états du ressort s'étant assemblés par les lettres patentes du roi en la présence du bailli de Berri, grand adversaire de la religion, une bonne partie des habitans requit réformation de la religion et abolition des superstitions de l'église romaine, pour

faire lesquelles remontrances en la ville de Bourges, comme capitale du pays, furent élus Jean de Chambéli et Jacques de Touzelles, anciens et fameux avocats, dont ils s'acquittèrent puis après bien fidèlement, mais en vain, la bouche leur étant fermée par la plus grande partie, sans toutefois rien attenter contre eux.

Ceux de Blois, par l'entrée du roi faite en la ville le dernier jour d'octobre 1559, peu s'en fallut que ce ne fût la fin des assemblées de ceux de la religion, s'étant tellement étonnés les plus apparens de l'église, que Desmeranges fut prié et requis de s'en aller; à quoi force lui fut d'obéir, ne trouvant qui le voulût recevoir ni ouïr à la ville ni aux faubourgs; lequel, à raison de cela, voulant retourner en Suisse, et passant par Orléans le 23 de novembre, telle instance lui fut faite de ne passer plus outre et d'accepter le ministère, qu'il y demeura à la bonne heure. Cet épouvantement, encore qu'il fût par trop grand et excessif, n'était toutefois sans grande occasion, étant alors les persécutions horriblement enflammées, et se faisant tous les jours de nouveaux édits, les plus sanglans qu'il leur était possible, qui furent cause puis après de ce qui advint à Amboise: en somme donc, après le départ de Desmeranges, ceux de Blois demeurèrent sans pasteur l'espace de dix-huit mois.

En ce temps l'église de Tours, continuant assez paisiblement, multipliait sous le ministère de du Plessis, qui y était retourné après avoir été prêté à ceux de Blois pour quelque temps, jusques à ce que, environ la fin de février 1560, il advint qu'ayant été découverte l'entreprise d'Amboise, le baron de Castelnau et le capitaine Mazères, arrivés à Tours en armes avec leurs troupes, en intention d'exécuter

à Amboise ce qui avait été conclu, comme il a été dit en son lieu, et rencontrés par le comte de Sancerre, ordonné gouverneur à Tours pour ces affaires, passèrent outre ce néanmoins, sans que la ville s'en émût aucunement, pour donner force au comte. Cela fut cause qu'on y envoya premièrement le moine Richelieu, pour tenir garnison en la ville, avec sa compagnie d'arquebusiers à cheval; tous, avec leur capitaine, des plus vicieux et détestables qui se sauraient trouver, en intention d'y dresser quelque émeute, pour mettre puis après la ville au pillage. Mais n'étant cela, moyennant la prudence des magistrats, lesquels avertis secrètement de cette délibération, avaient envoyé prier chacun de maison en maison, de souffrir toutes violences plutôt que de s'émouvoir; finalement le roi en personne, après l'avoir bien animé contre la ville, fit son entrée incontinent après Pâques, où il fut reçu en toute magnificence. Il advint en cette entrée une chose qui offensa grandement ceux de Guise, c'est qu'un homme, mécanicien du faubourg, nommé la Riche, ayant un seul enfant de l'âge de sept ou huit ans qui le priait sans cesse de le mener à la parade; le père, vaincu par son importunité, étant boulanger de son métier, et homme facétieux, prit un âne du moulin, sur lequel il mit la garde-robe de sa femme pour servir de housse, et son fils dessus tout nu, les yeux bandés, ayant sur la tête un morion de bois peint en façon d'argent, sur lequel était un perroquet, ou autre forme d'oiseau, qui avait la tête rouge, picotant sans cesse la tête de cet enfant, étant l'âne attaché à deux lasses, et conduit par deux jeunes garçons nus et noircis comme maures, et gens étrangers, et en cette façon cette mascarade marchait à la queue des

de la ville. Étant cela par les Guise, ils eurent c'était un jeu expressé par les échevins et prin- la ville pour leur faire représentant par le myst- rier, ce que portaient les ux de la religion, à savoir nfant était conduit, gou- angé par un cardinal et étrangers. Par quoi leur ent redoubla de telle furie, artisans voulaient mettre le à sac, sans autrement nais finalement, l'enquête te par ceux mêmes qu'a- le cardinal, il se trouva vre homme l'avait plutôt sé, sans en avoir eu aucun prit ne s'étendant jusques culations. Le roi cepen- ue dîner dans la ville, et r dans l'abbaye de Mar- ai est là auprès, où il sé- lques jours à cause du en était abbé. Ce moine aché de ne pouvoir trouver e commencer la mêlée, voir, environ minuit, de ener par la ville avec ses e mit à chanter des psau- voix, pensant faire sortir ns de la religion hors des ur le seconder, afin d'avoir u'il cherchait : mais il ne e de deux ou trois valets qui allaient aussi chantant s lui; ce que voyant, et t son temps, il commença les chansons dissolues et jures contre la majesté du reine-mère, et des Guise, maison en maison heurter le ceux qu'on soupçonnait, t d'aller à l'assemblée et avec eux. Ayant fait cela, le au matin il vint trouver le

cardinal, qui le présenta au roi et à sa mère, pour leur faire entendre que ceux de la ville de Tours avaient été si impudens que de faire leurs assem- blées de nuit, sans être aucunement retenus de la présence du roi; et qu'a- près avoir chanté les psaumes, ils auraient fini leur synagogue par plu- sieurs chansons infâmes, et qui tou- chaient l'honneur de sa majesté et des reines, mère et femme. Le roi fut grandement irrité de cela, envoya le prévôt de l'hôtel pour en informer sommairement. Mais il ne sut être si diligent, que la justice ordinaire et maire de la ville ne le prévinsent, et sachant ce scandale être procédé de Richelieu, cela fut joint avec plusieurs précédentes informations de ses dé- portemens. Le prévôt cependant, s'é- tant enquis des soldats de Richelieu, et de quelques friquenelles de cour, lui en fit son rapport au roi, qui le trouva si mauvais, que la ville faillit tomber en merveilleux péril, sinon que les juges, le maire et échevins, arrivèrent aussi soudain, lesquels firent vivement entendre à leurs ma- jestés les déportemens de ce moine renié, qui ne fut sans faire rougir les délateurs. Toutefois ils ne laissèrent de continuer leurs menaces, et de faire infinis reproches à cette com- pagnie, taxant spécialement les gens de justice d'être tous hérétiques, sinon un, parlant d'un certain avocat nommé Chalopin, homme du tout adonné au mal et à remuer ménage, et les blâ- mant de leur connivence au fait de la religion, vu qu'ils n'en avaient fait mourir aucun de long-temps, ce qui avait donné hardiesse à ses rebelles. Les officiers firent de grandes excuses, rabatant les coups au mieux qu'ils pou- vaient, en sorte que le roi modéra un peu sa colère : joint qu'il vint ce jour- là nouvelle que partout le royaume on

faisait prêcher publiquement. Cela étonna grandement la cour, en sorte que tout fut remis à une autre fois, et leur bailla-t-on des gens de pied en garnison, pendant que la gendarmerie faisait un dégât de leurs biens aux champs. Entre autres reproches que le cardinal de Lorraine fit aux présidens et conseillers de Tours, il les blâma aigrement de ce qu'ils avaient souffert qu'un certain David, qu'il appelait apostat de la religion, et lequel, outre sa fausse doctrine, prêchait en habit indécent, prêchât dans leur ville. Leur réponse fut qu'il était à la suite de la reine de Navarre, princesse du sang, autorisé de sa présence; qu'ils ne savaient quelle était sa doctrine, pour ne l'avoir ouï prêcher, ni de quelle religion il était auparavant. Vous vous en deviez enquérir, répliqua le cardinal, et ne deviez souffrir aucunement telle chose à qui que ce soit, non pas, disait-il, à moi-même, si je le voulais faire prêcher, ou autre de sa farine : ce qui fut pris de plusieurs comme s'il eût voulu s'élever par-dessus le sang royal, voire même par-dessus ceux qui portent titre de rois.

D'autre part le ministre nommé du Plessis, ayant été découvert, fut envoyé à l'église d'Angers pour sa sûreté, et un nommé Poterat, envoyé des ministres de Genève à Tours, mis en sa place à leur réquisition, lequel continua heureusement et paisiblement en sa charge, jusques environ Pâques 1562.

Quant à l'église d'Angers, Nicolas Gorre dit Daniel leur ministre, étant contraint de se retirer, un nommé Ambroise de la Plante, surnommé le Balleur, qui s'était retiré après le fait d'Amboise en la maison d'un gentilhomme d'Anjou, s'accorda de les secourir; et dès le lendemain de Pâques, audit an 1560, y administra la sainte

Cène de notre seigneur Jésus-C qui n'y avait point encore été célébrée. Ce qui édifia tellement l'église, peu de temps elle accrut de beaucoup plusieurs gentilshommes de la ville, s'y étant adjoints avec ceux de la ville. Le treizième jour de juin, jour de la Fête-Dieu (qu'on appelle spécialement le sacre d'Angers, pour être cette année-là fournie de prêtres autant, que ville de France de sa grandeur), il advint que quelqu'un, qu'on n'a jamais reconnu depuis, jeta une tripe sur la croix des cordeliers, qui faillit causer une grande sédition. Et de fait le peuple, estimant qu'il eût été jeté de la maison d'un nommé Georges le Bourguignon, on s'y mit à la foule, mais Dieu y pourvut telle sorte, que la femme et le meurtrier furent mis prisonniers, sans violence, d'autant que quelques gentilshommes de la religion, qui se trouvèrent là fort à propos, y mirent ordre. La femme, après avoir été interrogée, fut, dès le lendemain, délivrée à caution; mais peu s'en fallut qu'un serviteur ne fût condamné à mort comme coupable, à droit ou à tort. Mais quoi pourvurent les mêmes gentilshommes, par si bonnes et vives retransances auprès le lieutenant criminel, qu'il fut délivré de leurs mains. Mais après survint au pays une si grande grêle, qu'elle tuait les bêtes étées en champs, et furent les blés et vignes entièrement détruits aux endroits où elle passa, ce que le commun peuple attribuait à ce qu'on n'avait fait autre justice de ce que dessus. Le même temps, étant fort recherché à Tours, le ministre de l'église nommé Charles Dalbiar, dit du Plessis, échangea avec la Plante, et le dimanche de septembre audit an, fut de r

la nuit la sainte cène avec  
 aide de peuple que, ne pou-  
 r de salle assez grande, on  
 la d'un vieux temple de  
 ent, qui ne servait plus de  
 une fois l'an, au jour saint  
 loger la marchandise d'un  
 paniers; auquel depuis fu-  
 hortations continuées de  
 es à ce qu'environ le dou-  
 tobre suivant, l'église fut  
 t dissipée comme s'ensuit.  
 t assigné ses états au mois  
 e en la ville de Meaux, et  
 is à Orléans, et sur cela  
 articuliers de la province  
 tant assemblés, plusieurs  
 it mis en avant avec grande  
 t par François Grimaudet,  
 oi, que par du Plessis mi-  
 tre le gouvernement des  
 combien que tant le clergé  
 es gentilshommes de la  
 maine, se fussent efforcés  
 jusques à venir aux armes  
 (meurtre toutefois) cepen-  
 de la religion eurent le  
 a bientôt rapporté en cour,  
 né que le sieur de Mont-  
 it incontinent à Angers,  
 e compagnies d'hommes  
 la compagnie de Richelieu  
 te arquebusiers à cheval,  
 ompré l'élection faite des  
 r les états, que pour ruiner  
 it ceux de la religion, et  
 ceux qui avaient parlé trop  
 at. Suivant cette commission  
 de Montpensier, ennemi  
 ux de la religion, usa de  
 ace que, le 22 d'octobre, ar-  
 ers, il fit mettre des gardes  
 défendant de laisser sortir  
 rsonne sans passeport du  
 était pour lors Guy l'ainé,  
 Fretiére, grand ennemi de  
 religion, lesquels, par ce

moyen, s'y trouvèrent enclos. Et quel-  
 ques jours après, furent saisis plusieurs  
 prisonniers, qu'on menait à grandes  
 troupes au château. Entre ceux-là se  
 trouvèrent le prévôt des maréchaux,  
 nommé Quetier, et cinq femmes; ce  
 qui montrait à l'œil que ce n'était pas  
 seulement pour le port d'armes ni pour  
 l'assemblée des états qu'on leur en  
 voulait, mais principalement pour la  
 religion. Cependant ledit sieur de  
 Montpensier assemble l'arrière-ban,  
 en l'assemblée duquel fut député pour  
 la noblesse, le sieur de Thevalle pour  
 comparaître aux états-généraux, com-  
 bien qu'auparavant on eût député les  
 sieurs de la Barbée, et de Vallier  
 Bresay. Le dixième de novembre les  
 compagnies firent montre, et trois  
 jours après, demeurant en la ville la  
 compagnie du sieur de Montpensier,  
 avec trois compagnies de gens de pied,  
 les trois compagnies de gens de cheval  
 avec environ cent, tant maçons que  
 charpentiers, garnis d'instrumens de  
 fer, qui avaient été faits aux dépens  
 de la ville, allèrent en la maison du  
 sieur de Soucelles, bien et magnifique-  
 ment bâtie, laquelle ils rasèrent, et de  
 là tirèrent en une autre maison du dit  
 sieur au bois de Soulerre qu'ils rasè-  
 rent semblablement, et en eussent  
 autant fait à plusieurs si la mort du roi,  
 intervenant, n'eût amené le change-  
 ment, dont ci-après sera parlé.

Le vingt et unième de ce même  
 mois de novembre, trois de la religion  
 furent exécutés sous couleur d'avoir  
 porté les armes le jour que les états  
 avaient été tenus: à savoir un gentil-  
 homme nommé de Marne, sieur de  
 Pruniers qui eut la tête tranchée, après  
 avoir été très cruellement torturé;  
 René prud'homme, sergent, et Jean  
 Picault charron, qui furent pendus.  
 Mais la providence de Dieu voulut  
 qu'ils leur ajoutèrent deux femmes,

qui firent amende honorable la corde au cou, et puis furent bannies, pour montrer évidemment à chacun que c'était à la religion qu'on en voulait. Quant à ceux qui s'étaient absentes de la ville, jusques au nombre de deux à trois cents, leurs biens furent saisis à faute de comparaitre, et se délibéraient-on de travailler à leur procès d'une bonne manière. Le vingt-sixième du même mois, nouveaux députés furent nommés en la maison de ville pour le tiers-état à la dévotion de ceux de l'église romaine; à savoir Guilasnier, maire de la ville, avec François Marquis, tanneur et Etienne Brette dit Perchandiére, qui partirent trois jours après pour aller à Orléans, où les états avaient été transportés : mais la mort inopinée du roi renversa toutes ses entreprises comme il sera dit en son lieu.

Quant à la Normandie, en laquelle il n'y avait ville qui n'eût église dressée, les émeutes y furent grandes du temps de ce règne, quoique les ministres s'efforçassent de modérer les étourdis jusqu'à les forclorre de l'assemblée, lesquels néanmoins, le vingt-neuvième de janvier 1560, ravirent en plein jour d'entre les mains de la justice, un prisonnier qu'on menait exécuter pour la religion; lequel toutefois fut repris et exécuté le lendemain. Au mois de mars suivant, étant publié un édit par lequel la rigueur des précédens était adoucie, par l'étonnement que l'entreprise d'Amboise avait causée à la cour, plusieurs assemblées s'enhardirent en Normandie, jusqu'à prêcher publiquement, nommément les villes de Saint-Lo, Caen et Dieppe; ce que sachant, ceux de Rouen voulurent faire le même, mais ils furent retenus par l'instance prière de quelques présidens et conseillers de parlement, qui les favori-

saient et exhortaient à se porter couvertement sans rien attendre de nouveau, mais à se contenter d'un état paisible. Et de vrai la cour ne savait sous connivence leurs assemblées et n'était aucun contraint d'aller à messe, ni de rien faire contre conscience; mais satan, ennemi de la paix et de la vérité, ne fallit inventer un autre moyen. Etant arrêté par les ministres et au conseil de l'église qu'ils demeureraient en cela ne put avoir lieu à l'église, quelques libertins et esprits frondeurs amateurs de nouveautés, qui leur mauvaise vie et conversations avaient été reçus au nombre de ceux qui s'étaient soumis à la discipline ecclésiastique. Ayant donc trouvé sur leur pied, à savoir un certain d'écouter de ce pays là, lequel, par ses rêveries et révélations fantaisies apprises en la boutique des Astrologues, ayant été chassé premièrement de Genève, et puis de plusieurs églises de France, s'était finalement retiré à son pailler, où il avait le bruit de bien instruire les hommes en quatre langues tout à un coup en peu de temps, par certaines paroles étranges et inconnues, moins tant certaines, comme il disait, qu'il promettait d'en faire la veille. Or, connaissant-il le caractère facile des hommes non expérimentés, qui le faisait parler plus volontiers au simple populaire, le lendemain de cette occasion, le recevait comme un oracle descendu du ciel. Bref, il plaisait tellement en ses spéculations et en trouvait tant d'autres auditeurs que lui, qu'on avait peine à contredire ceux qui le hantaient. Etant chassé de l'assemblée de Rouen pour les raisons susdites (au moins lui étant interdite, à cause de ses propositions hérétiques, et pou-



les bandes de ceux qu'on ne vou-  
lablement approuver pour leurs  
rdemens et dissolutions ) il con-  
inimitié mortelle contre les mi-  
es, disant qu'ils portaient envie  
à savoir, pour n'y avoir aucun  
qui en approchât, et entretenait  
son crédit avec ces libertins et  
désespérés. Advint qu'il ouït le  
de la résolution prise qu'on ne  
ferait pas publiquement ; par  
, ayant ce nouvel argument de  
nier, s'adressant à ses compa-  
s, leur remontra qu'il y avait à  
n d'habiles ministres et pré-  
rs sous la cheminée, qui avaient  
vie plus chère que le devoir de  
charge, laquelle les astreignait à  
ber publiquement ; mais quant à  
qu'il n'était tel, et que si on le  
it suivre, il était prêt à aller  
er en pleine campagne, et de  
où il dirait des choses mer-  
veilles que Dieu lui avait révélé.  
Ces étourdis le crurent facile-  
et allèrent de maison en maison  
ir leurs compagnons, en sorte  
trois ou quatre jours durant il  
ouvra grande assemblée. Car ceux  
église de Rouen, qui savaient  
avait mis en délibération de  
er publiquement, estimant qu'on  
angé d'avis, suivirent la multi-  
pensant que ce fussent leurs  
tres qui prêchassent ; mais quand  
rent le galant et entendirent ses  
s et rêveries, chacun d'eux se  
. Entre autres choses, il disait  
it de Dieu lui avoir révélé  
l'Antéchrist serait ruiné et abattu  
n siège par force d'armes ; que  
l'avait élu pour chef et conduc-  
de l'armée ; qu'il détruirait et  
it tous les méchans de la terre ;  
avait commandement exprès de  
e à mort tous les méchans prin-  
t leurs magistrats, et qu'il avait

I.

pour certain et assuré témoignage de  
ses révélations, de ne point mourir,  
qu'il n'eût établi un monde nouveau  
et net de tous péchés : exhortant par là  
un chacun de prendre les armes et de  
ne s'étonner si l'entreprise d'Amboise  
n'avait réussi, car on n'avait pas dai-  
gné l'y appeler, mais que pour cer-  
tain ses prédictions adviendraient  
dans peu. Disant ces choses, sur cha-  
que article il faisait une infinité de  
trognes et mines fantastiques, bou-  
chant ses yeux, ouvrant la bouche  
grande, la tête renversée ; puis, se  
courbant sur sa face, se laissait choir  
et vautrait par terre, écumant comme  
un verrat, les yeux égarés, principale-  
ment quand il attendait quelque révé-  
lation du ciel, en sorte qu'il faisait  
rire le monde comme un batteleur.  
Toutefois il abusa quelques gens sim-  
ples, lesquels, s'amusant à l'apparence  
extérieure de sa vie, plutôt qu'à exa-  
miner sa doctrine et la conférer à la  
vraie pierre de touche, qui sont les  
saintes écritures, demeurèrent fort  
opiniâtres, et crurent devoir advenir  
ce qu'il avait prédit. Entr'autres,  
deux frères, ses cousins, le rece-  
vaient chez eux, après avoir été  
chassé de toutes bonnes compagnies, et  
le maintenaient de toute leur puis-  
sance, étant au surplus gens simples  
et de bonne vie. Le parlement, averti  
de ceci, envoya à Gaillon, où était le  
cardinal de Bourbon, et aussi à Ville-  
bon, lieutenant du roi en l'absence du  
duc de Buillon, pour les faire venir  
à Rouen, afin d'aviser sur les moyens  
d'empêcher cet enragé. Lequel, pré-  
chant en pleine campagne lors de  
l'arrivée dudit cardinal, et l'ayant  
aperçu, commença à crier après lui,  
tellement que d'effroi il se sauva à  
course de mulet dans sa maison : com-  
bien que nul ne fût mis en effort  
de le fâcher, ni d'aller après, de quoi

il fit plainte au roi et au parlement. Villebon d'autre part, arrivé avec sa compagnie de cinquante lances et autres gens qu'il avait levés d'ailleurs pour empêcher les émeutes, envoya quérir le prévôt des maréchaux, et, sans dire mot, le mena droit au logis de cet Anabaptiste, pour le prendre, croyant à la vérité que ce fût l'un des ministres de l'église. Le prévôt, qui de son côté favorisait les assemblées et y allait secrètement, et même avait retiré les ministres en sa maison, craignant toutefois qu'ils en fussent sortis pour aller à la ville, et qu'on les eût suivis et épiés, entrant en cette maison, ne savait comment s'y porter: car il ne voulait être découvert, ni moins encore faire les captures. Cependant le fantasque voyant qu'on le cherchait, perdant son zèle, gagna un grenier fort obscur, là où, étant suivi du prévôt, il se mit dans une lucarne pour gagner les tuiles: à quoi le prévôt même lui aida, ne le voyant que par derrière, et le prenant pour Jacques Vallier, ministre arrivé à Rouen au mois de juin, retourna dire qu'il n'avait rien vu. L'anabaptiste, se voulant le lendemain sauver hors la ville, fut reconnu des charretiers et brouetteurs, qui le prirent et le menèrent à Villebon; de quoi la cour fut aise au possible, et tous ceux aussi qui faisaient profession de la religion; car on leur avait déjà rejeté toute cette pernicieuse doctrine sur les épaules, ce qui donnait une grande couverture aux calomnies de leurs adversaires. En somme, son procès lui fut fait en quatre jours, et à ses deux cousins, qu'il avait tellement enivrés de ses fausses persuasions, qu'ils le pensaient être immortel, et ne les pouvait-on détourner de ces rêveries. Mais quand ils le virent brûler, et que ses révélations allaient en fumée, ils

reconnurent qu'ils avaient été séduits et déçus, et montrèrent un grand signe de repentance avant qu'ils fussent pendus. Cette condamnation était tellement pour leur opiniâtreté, et avoir logé cet imposteur, même avoir mené et fait prêcher: par ce moyen tout fut apaisé et le roi se contenta de ce qui s'était passé.

Au même temps, au mois de mai, un cahier de papier écrit, contenant une confession de foi au nom des habitants de Rouen, Havre neuf, Dieppe et autres lieux, fut trouvé dans la ville, y ayant été semé, et depuis le douzième dudit mois devant le portail de la grande église. Le lendemain jour que l'on appelle la fête de l'Ascension, d'autant que plusieurs de la religion n'avaient tapissé devant leurs maisons, le peuple, conduit par les prêtres, entra dans certaines maisons qu'ils brûlèrent, non sans meurtre de quelques hommes, femmes et enfans; qu'on causa que trois jours après se prêtèrent de trois à quatre mille personnes en la cour du parlement, demandant justice de tels excès. Ce n'étant, Villebon, marchant en grande compagnie parmi la ville, et récita la procession accoutumée, au jour de l'octave de la fête, où étant en sonne le cardinal de Bourbon, cardinal archevêque, fit crier que chaque homme de la vie, eût à tendre de sa maison, auquel commandement obéirent ceux de la religion, avec protestation expresse qu'ils voyèrent aux juges du lieu; déclarant que c'était pour obéir au commandement du roi, sans consentir ni même à ce qui se faisait là, et à l'honneur de Dieu et contre la paix de son service, auquel ils étaient prêts d'exposer corps et biens. Cette constance, armée de la seule bonté de Dieu, étonna tellement les

is , que le neuvième de juillet  
t , quelques-uns de la religion,  
aient été emprisonnés le jour  
édition , furent par ordonnance  
ur du parlement, délivrés, avec  
ion au lieutenant criminel d'in-  
sur lesdits excès , et de pro-  
contre les coupables comme de  
; en vertu de laquelle injonc-  
y en eut jusqu'à dix-huit criés  
 , et cessa le guet des portes et  
le la nuit, qui avait été extraor-  
nement établi, et le tout sans au-  
motion populaire. Qui plus est,  
t trois chapelains criés à ban ,  
avoir rompu d'une raquette ,  
le d'un jeune homme qui n'a-  
sala saluer une certaine image ,  
e près de la cour ecclésiasti-  
devant laquelle quelques en-  
raient accoutumé de chanter au  
les *Maria stella*. Les prêtres  
exhortaient alors le peuple à  
par la ville images et bannières,  
oujours l'émouvoir ; mais au con-  
il il se mutina tellement peu à  
ntre les ecclésiastiques même,  
uvent ils n'osaient sortir en rue.  
même temps vint à Rouen Au-  
Marlorat , duquel l'érudition et  
vie acquit bientôt telle auto-  
que , sans aucune sédition , et  
au contentement de plusieurs  
aires plus équitables , lui et son  
gnon des Roches prêchèrent  
t matin en secret et en public ,  
les parvis de St-Vivien , St-  
St-Patrice, et au marché-neuf ;  
els , d'autre côté , Sécard , curé  
Maclou , prêtre , et Favalion ,  
et docteurs de Sorbonne , s'op-  
ent , prêchant les vieilles ca-  
es imposées aux églises chrés-  
s , dès le temps des apôtres , et  
t des complots et monopoles ;  
jusqu'à ce point , que par leur  
tation les drapiers faisant draps,

(dont il y en a très-grand nombre à  
Rouen ) monopolèrent que nul des  
maîtres ne baillerait à travailler aux  
ouvriers qui hanteraient les prêches  
et qui chanteraient les psaumes , sur  
peines de dix livres d'amende. Et vint  
ce complot jusqu'à cet effet , que deux  
ou trois de ces pauvres ouvriers fu-  
rent tués , de quoi la justice voulant  
faire enquête , fut même assaillie ;  
mais finalement la force demeura aux  
enquêteurs, et y en eut quatre ou cinq  
de ces monopoleurs tués au conflit. A  
raison de ces tumultes, Villebon , au  
commencement de septembre, fut ren-  
voyé de gouverneur , afin de tenir le  
peuple en paix ; ce néanmoins , un  
boulangier nommé Robert le berseur,  
condamné pour cette sédition, fut dé-  
livré par force, et le lendemain un au-  
tre nommé Michel Hendier, bonne-  
tier convaincu de même cas, ayant été  
exécuté aux fenêtres du bailliage , par  
ordonnance de la cour , pour éviter  
pareille délivrance, il advint telle muti-  
nation, que les magistrats eux-mêmes  
n'osaient aller parla ville sans gardes,  
et fut le guet de quatre cents hommes  
de nuit redressé. Finalement , pour  
contenter ces mutins , il fallut qu'un  
pauvre homme fût pendu devant le  
château , par sentence de Villebon ,  
pour avoir dit au sortir du sermon, tout  
haut à un cordelier, ayant prêché qu'il  
y avait sept Sacremens , qu'il n'y en  
avait que d'eux ; et ainsi demeura la  
ville paisible pour quelque temps ,  
aux dépens de ceux de la religion ,  
qu'on ne laissait toutefois de charger  
comme auteurs de tous ces maux.

Il ne se doit passer sous silence un  
fait notable advenu en ce temps au vil-  
lage de Luneray en Caux, à trois lieues  
de Dieppe ; auquel lieu , étant l'église  
dressée au milieu même des grands  
feux, advint en cette même année 1560,  
que les doyens des villages de Brachy

et Cauville, et d'alentour, avec tous les prêtres de leur doyenné, avec les mauvais garçons du pays, étant assemblés le dimanche d'après la fête de leur sacrement en une certaine confrérie, se résolurent d'aller le dimanche suivant, qui était le vingt-quatrième jour de juin (sous ombre d'une procession) saccager toute ladite église; pour lequel effet, ayant garni d'armes secrètement une maison du village, dès le matin de ce jour assigné ils se mirent en chemin de toutes parts, avec armes couvertes, en intention d'exécuter leur sanguinaire dessein : mais Dieu y pourvut, se servant d'eux-mêmes pour les empêcher, étant échappé en chemin à quelques prêtres de dire, en se vantant, qu'ils allaient dresser la messe à Luneray, et y faire un beau ménage. Ce propos étant comme Dieu voulut, rapporté en toute diligence, et confirmé par un second rapport d'un gentilhomme leur voisin, Dieu donna tel avis aux anciens, qui pour lors se trouvèrent assemblés pour les affaires de l'église, et telle constance à cette petite poignée de gens, qu'au lieu de perdre courage et d'abandonner le lieu, ils furent encore les premiers prêts. Et pour mieux pourvoir à leurs affaires, ayant jeté hors quelques-uns d'entre eux, pour voir la contenance de leurs ennemis, parler à eux, s'ils pourvoient, et leur en rapporter nouvelles, firent cependant provision d'armes et autres choses nécessaires en une certaine maison, pour leur défense, et le tout sans grand bruit : tellement que les assaillans ne pouvaient faillir de tomber en la fosse qu'ils avaient préparée aux autres. Mais Dieu voulut que quelqu'un portant une pique derrière le temple en la maison ordonnée, en fit voir par mégarde la pointe par une fenêtre du temple : ce qui effraya tellement les prêtres y étant, qu'ils prirent

la fuite tout épouvantés, et donnèrent la peur à ceux qu'ils rencontrèrent sur les chemins, de sorte qu'une partie des ennemis abandonna l'autre. Ce nonobstant les plus opiniâtres, se mettant en devoir de poursuivre leur entreprise, la troupe de ceux de la religion avertie par leurs gens, sortirent en bataille au-devant d'eux, avec leur petit nombre, de telle hardiesse, après avoir invoqué Dieu, que les ennemis ne pouvant porter seulement leur visage, s'enfuirent à qui mieux mieux, jetant leurs armes au travers les blés. Ce nonobstant il y en demeura quelques douzaines de morts, et quelques autres saisis, qui confessèrent qu'ayant délibéré de prendre liés et garrottés les principaux de l'église, et de les livrer aux bourreaux, ravageant entièrement leurs biens, et n'épargnant aucun qui ne consentirait à leur religion, ils s'étaient pris au piège qu'ils avaient tendu aux autres, auxquels prisonniers toutefois ne fut fait aucun mal, étant renvoyés en leurs maisons.

Les ministres de Saintonge firent en ce temps beaucoup de besogne, mais ce repos ne dura guère, étant rafraîchis les anciens édits avec d'autres nouveaux, encore plus âpres contre la religion, de la ruine de laquelle plusieurs tâchèrent de s'agrandir : bref, la violence dont usèrent les Guise, fut cause de l'entreprise d'Amboise, dressée à deux fins comme il a été dit : l'une à ce que les Guise, saisis par voie licite, fussent amenés en justice, devant les états du royaume : l'autre qu'une confession de foi fût présentée au roi, pourvu d'un bon et légitime conseil pour y avoir tel égard que de raison. Avertis de cette résolution, la province de Saintonge fit son devoir comme les autres. Et bien que, par la déloyauté de quelques hommes, une si juste entreprise ne réussit comme on

, tant s'en faut, (comme il a dessus plus amplement), si cela donna un tel coup à de persécution, qu'elle s'abaissa beaucoup en un moment, et édicts désormais un peu plus tellement que parmi ces aïdouceurs entremêlées, les commencèrent de faire des proque jamais. Léopard entrepouvant plus supporter qu'envert les assemblées de nuit, liaient aussi grandement leissent ainsi calomniées, com-prêcher en public le premier de février 1560, ce que Dieu ment que les calomnies cessèrent plusieurs églises dressées à l'entour. On n'en fit pas à Marennes, où il advint une horrible mort, c'est qu'un bien riche, nommé Jean Arquesson, le jour de Pâques d'empêcher l'exhortation ne fût faite au bourg de St.-Just; après cela le pauvre homme qui sonne en furie et hors d'haleine se leva sur la chaire dans le lieu où subitement il fut frappé d'apoplexie, et mourut la nuit suivant jamais parlé depuis. On consulta par médecins et chirurgiens fit informations, mais il ne fut trouvée autre chose que la main de Dieu sur ses enfans voyant se firent recevoir en l'assemblée; et voyant se vit tout ensemble en la famille un terrible jugement, et d'autre part une admiration sur les enfans. Ce fut au parlement de Bordeaux, ces prédications publiques, y avait un huissier appelé la Vergne, aidé de quelques officiers, pour maintenir la vérité, lequel arriva à Marennes, où il ne mourut point, puis passa en Allevvert,

où il advint une chose digne de mémoire, c'est que le jour de la Pentecôte le peuple étant assemblé en très-grand nombre, quelques-uns furent d'avis que, pour ce jour-là, de peur d'irriter le parlement, on s'abstint de prêcher; les anciens au contraire, trouvaient étrange que Satan fit peur à l'Esprit de Dieu, et que le peuple venu de toutes parts fut ainsi renvoyé sans le repaître de la vraie pâture dont il avait besoin plus que jamais, pour le fortifier contre la tempête qui les menaçait. Il fut donc conclu que, non-seulement on prêcherait, mais aussi que les officiers seraient sommés de se trouver en l'assemblée, pour insérer en leur procès-verbal, si bon leur semblait, tout ce qu'ils y auraient vu et entendu. L'exhortation finie, le peuple jetant l'œil sur son ministre, et apercevant que l'huissier le tenait par la main, ne sachant si c'était pour le carresser, ou pour le mener prisonnier, se tenait coi, personne ne se bougeant de sa place; ce que considérant l'huissier, et demandant pourquoi le peuple ne se retirait pas, quelques-uns des principaux répondirent que tous ensemble attendaient ce qui se ferait de leur pasteur, lequel, s'il voulait l'emmener prisonnier, eux aussi le voulaient accompagner partout jusqu'à la mort, avec leur femmes et leurs enfans. L'huissier, émerveillé de cette réponse, dit qu'il n'avait pas cette charge, et qu'il faudrait trop de vivres pour tant de gens. Puis, laissant aller le ministre en paix, et prenant congé, dit aux assistans qu'ils étaient bienheureux d'avoir un si bon homme de bien pour les enseigner, et fut rompu ce coup par ce moyen. Mais sur le commencement de juin, le seigneur de Burie, retournant en son gouvernement de Saintonge, écrivit aux habitans des Iles; leur remontrant qu'il avait commandement très-express du roi d'empêcher et rom-

pre leurs assemblées, ou par voie amiable, ou par telle rigueur de punition que tous ceux de la province y prendraient exemple : mais pour toutes ces menaces les églises ne laissèrent de continuer et de s'avancer, en toute modestie toutefois, et sans aucune apparence d'émotion. Burie entendant cela, retira ses commandemens, et leur envoya copie des lettres du roi, écrites de Romorantin, en date du premier de juin. Ces lettres portaient, qu'étant averti par la cour du parlement de Bordeaux des assemblées qui se faisaient, principalement à Marennes, Allevvert, et Oleron, lui enjoignait de s'enquérir de tout, bien et soigneusement, et d'y aller en personne si besoin était pour séparer lesdites assemblées : que s'il pouvait le faire par douceur, cela lui serait très-agréable, mais que en cas que ces peuples continuassent, se souvenant de ce qu'il lui avait dit à son départ de la cour, il assemblât tout ce qu'il pourrait de forces, tant de la noblesse que des communes, pour les mettre en pièces, et que sur tout il tâchât de recouvrer les ministres et prédicans, auteurs de tous ces troubles, l'assurant que plus grand service ne lui pourrait faire. Ceux des Iles firent une humble réponse; à savoir, qu'ayant entendu le mécontentement du roi, par les faux rapports faits à sa majesté, ils en avaient un extrême déplaisir, ce qui les excitait à lui faire entendre que quant aux prédications qui se sont faites depuis quelque temps, le peuple y a assisté à cause du grand désir qu'il a d'ouïr la parole de Dieu, qui y est purement annoncée, avec prières et supplications pour la prospérité du roi, et très-instantes admonitions de rendre à sa majesté tout le devoir et l'obéissance qu'ils lui doivent après Dieu, sans aucunement prétendre en cela d'offenser le roi : car mémement on n'y appor-

tait armes quelconques, et n'avait-on jamais fait semblant de bruit et tumulte, mais l'exhortation finie, chacun s'était toujours retiré en son ménage. Ce qu'aussi la cour du parlement de Bordeaux avait pu connaître par le rapport de son huissier naguère envoyé aux Iles; là où, étant reçu en toute révérence, et s'enquérant du tout, il avait trouvé que les choses se portaient tout autrement qu'on ne leur avait rapporté, ce qu'ils espéraient aussi que la dite cour ferait entendre à sa majesté. Bref, ils promettaient qu'on les trouverait toujours aux Iles un peuple autant paisible et affectionné au roi que tout autre de son obéissance, vivantes la crainte de Dieu, sans scandale ni tumulte, et tout au rebours de ce qu'on avait rapporté, pour calomnier tant les habitans du lieu, que ceux qui leur annoncent la pure parole de Dieu, comme lui-même connaîtrait s'il lui plaisait prendre la peine d'aller sur les lieux, où il verrait qu'il n'a besoin d'aucune force contre un peuple qui ne s'est aucunement élevé, et n'a volonté de le faire. Finalement ils le priaient très-affectueusement, pour le bien qu'il a toujours désiré à tout le pays, qu'il lui plaise de faire entendre au roi leur réponse. Burie nonobstant cette réponse, sollicité par le procureur du roi de Saintes, ne laissa de commander à ceux de Marennes et d'Allevvert, que quelques-uns des principaux du lieu l'allassent trouver. Ceux de Marennes élurent Jean Proust, médecin renommé et diacre de l'église : ceux d'Allevvert y envoyèrent Pierre Joly assesseur, et Jean de L'honmeau, receveur du sieur de Pons, tous deux anciens de l'église, qui furent humainement reçus dudit seigneur, écoutant patiemment tout ce qu'ils avaient à lui dire. Sur quoi Proust, prenant occasion d'étendre son propos, lui remontra avec telle



ence la nécessité urgente qui faisait par le commandement de faire confession de bouche ils croient de cœur, et la force de conscience qui ne permettait autrement qu'ils pussent demeurer en exercice de religion. Burie fut obligé de dire en larmoyant, qu'il ne pouvait que le roi écoutât ce qu'il lui proposait, et cependant qu'ils eussent recours à sa majesté pour lui présenter leur confession de foi, et que

côté il leur promettait tout son appui et support. Ce nonobstant au 1<sup>er</sup> juillet suivant ceux d'Allevert furent derechef mandés, pour avoir ordre d'avoir chassé le prêtre du temple, mais l'accusation fut reconnue fautive, comme elle était. Au 1<sup>er</sup> septembre, audit an, le roi parvint par toutes les provinces, qu'il avait signé ses états à Meaux pour le 1<sup>er</sup> décembre, pour ouïr les plaintes et réclamations de son peuple; et aussi grande espérance d'un bon succès général, où se termineraient les difficultés survenues pour la religion, commandant qu'au premier jour les états particuliers s'assemblassent dans la principale ville de chaque province pour délibérer ce qu'ils auraient à proposer, et députer gens capables pour cet effet.

pendant on n'oubliait rien de ce qui devait servir à gagner et pratiquer par des personnes interposées, lettres particulières, et lettres très-pressantes contre ceux qu'ils appelaient rebelles, séditieux et ennemis du roi et de la couronne, furent envoyées par les provinces pour leur courir sus et les offenser en toutes sortes. Quoiqu'il en soit, pour ne laisser l'occasion de cette assemblée en la main de Dieu, et en la puissance des hommes, puis après il apparut, les égli-

ses de Saintonge s'assemblèrent à Annay, le 12 octobre, où il fut arrêté que tous souscriraient la commune confession de foi, auparavant conclue d'un commun accord au synode national; quelques requêtes furent aussi rédigées par écrit que les églises feraient au roi. Environ ce même temps aussi, les trois états de la province s'assemblèrent en la ville de Saintes, où il fut arrêté par la noblesse et le tiers-état, qu'on supplierait le roi de leur permettre de vivre selon la pureté et réformation de l'évangile, et suivant le contenu de la susdite confession; mais pour ce que tôt après arrivèrent nouvelles de la prise d'Amory Bouchard, chancelier du roi de Navarre, par le sieur de Jarnac, avec le prince de Condé à Orléans, auquel lieu le roi de Navarre n'était guères en meilleur condition, quelques-uns de la noblesse furent d'avis de modérer leurs demandes; mais ceux du tiers-état ne changèrent en rien, mais envoyèrent à Orléans, où les états avaient été transférés, Arnaud du Blanc, conseiller du siège présidial de Saintes, avec mémoires et procurations. Les adversaires qui étaient à l'entour du roi, avertis de cette résolution, ne faillirent au contraire de chercher les moyens, non-seulement pour empêcher l'effet de leurs demandes, mais aussi les accabler du tout; selon l'intention desquels le sieur de Burie, contre son expresse promesse de ne jamais persécuter ceux de la religion, par lui faite entre les mains du roi de Navarre, un peu auparavant son départ de Nérac, lequel de Burie, ayant fait venir à soi ceux d'Allevert, leur fit commandement, avec très-rigoureuses menaces, de chasser leur ministre, ou de le livrer entre les mains de l'évêque de Saintes. Sur cela Jean de

L'hommeau, envoyé par ceux d'Allevvert avec Pierre Joly, assesseur, et Mathurin Tranchant, diacre, firent réponse que quand même il le voudraient chasser ils ne le pourraient faire, d'autant que tout le pays le demandait : joint que ce serait un trop grand outrage de priver ainsi les pauvres âmes de la parole de Dieu, par laquelle tous les habitans du pays s'étaient retirés de tant de grandes corruptions de mœurs à meilleur façon de vivre, et étaient tous entretenus en une bonne paix. Et quant à l'autre point, qui était de le livrer à l'évêque, qu'ils s'assuraient pour tous ceux d'Allevvert que jamais cette pensée de livrer le sang innocent à la mort n'entrerait dans leurs cœurs, étant trop dénaturé que les brebis livrassent au loup leur pasteur pour le dévorer. Buric, en ces entrefaites, étant par la providence de Dieu contraint d'aller ailleurs pour quelque affaire survenue, leur dit en grand courroux, qu'il y pourvoit bien, et que sans des affaires qui le pressaient d'aller ailleurs il les ferait mettre en lieu, où ils rendraient compte de cette réponse à lui faite ; et par ainsi tous trois se retirèrent en sûreté.

Au commencement de décembre, Buric, par autre exprès commandement du roi d'aller aux Iles se saisir des ministres et de ceux qui faisaient profession de la religion, autre que de la romaine, fit grand appareil de la gendarmerie pour se faire obéir par force. Ce que ceux de Marennes ayant entendu, ils envoyèrent les premiers vers lui jusqu'à Bordeaux, pour lui remontrer l'obéissance du peuple, et la paix qui était entre tous les habitans des Iles, et le supplier de n'y venir point avec forces, à quoi ils n'obtinrent nulle réponse ; cependant les assemblées publiques n'étaient point refroidies pour cela, mais le pauvre

peuple, réduit comme à la dernière extrémité, avait recours à Dieu par d'ardentes et assidues prières qui se faisaient deux fois le jour, lesquelles, étant finalement exaucées de Dieu, voici soudainement arriver nouvelles de la désespérée maladie du roi. Ce qu'ayant entendu Buric, comme bon courtisan qu'il était, délaissa son entreprise, et tôt après envoya un gentilhomme à Marennes, pour faire entendre à ceux des Iles la bonne volonté qu'il avait toujours portée au pays, et combien il avait supporté la cause de la religion, comme il désirait encore de faire, pourvu que les habitans vécussent en bonne paix ; ajoutant que le roi voulait bien qu'ils s'assemblassent pour prier Dieu, pourvu que ce ne fût pas en public, mais en particulier, et en la plus petite compagnie que faire se pourrait : à quoi s'accordèrent les ministres des églises que les anciens avaient amenés avec eux à Marennes, mais il ne fut possible de contenir le peuple. C'est pourquoi il fut forcé de faire à la manière accoutumée, jugeant même les plus grands de la religion romaine, après avoir entendu la mort du roi, que Dieu le voulait ainsi.

A Poitiers et Châtelleraut les assemblées se continuèrent jusques au mois de novembre audit an, auquel lieu de Châtelleraut, étant venu le roi en personne pour accompagner sa sœur qu'il envoyait en Espagne à son mari, l'exercice de la religion cessa, tant par l'avis du roi de Navarre, que par la soigneuse recherche que faisaient les officiers, ayant devant leurs yeux le roi et ceux de Guise, qui ne cessaient d'attiser le feu. Or, dès le mois de juin précédent, vivant encore le roi Henri, le sieur comte d'Aran à la sollicitation de ceux de Guise qui avaient decerné commission au comte de Lude, au

us sa longue robe de damas ,  
 et une rondelle , entrant  
 maisons des frères , en mirent  
 rison ; les autres s'évadèrent  
 purent , là se faisaient voir  
 et Nort consul , criant qu'on  
 et qu'il fallait exterminer les  
 huguenots , qui avaient voulu  
 à Amboise. Car ce fait était  
 mois de mars , auparavant  
 et quelques demoiselles ab-  
 ussi furent ajournés à son  
 . Les fugitifs eurent recours  
 e Navarre gouverneur en  
 lequel , ne trouvant bon que  
 l'ingérât à son insu sur son  
 ment , manda aussitôt le  
 de sa compagnie , pour le  
 garnison dans la ville ; mais  
 autres consuls dirent fran-  
 , en la présence de Monluc ,  
 e compagnie n'y entrerait  
 le roi de Navarre même s'il  
 l'appellant hérétique et fau-  
 rétiques ; disant aussi qu'il  
 Bourbon , et que si le roi ne  
 ait garde qu'il ferait comme  
 Bourbon , et que ce nom devait  
 ect à la maison de France.  
 tait présent à tous ces beaux  
 qu'il baillait au roi et à la  
 Navarre , et ne les corrigeant  
 mérités , se montra être mau-  
 al. Cependant ils envoyèrent  
 en poste , Bernard d'Aspré-  
 eutenant particulier , lequel ,  
 Bordeaux pour prendre let-  
 mmandatoires du parlement ,  
 ot suivi d'un avocat , syndic  
 ommé Boyssonnade , et depuis  
 un moine communément ap-  
 moine de Cous , ces trois arri-  
 our firent si bien qu'on leur  
 pérance selon leur souhait.  
 nt s'en retourna le premier  
 e lettres , entre lesquelles il  
 une particulière du cardinal

à Nort , le remerciant fort du soin qu'il  
 prenait en ces affaires , et au service  
 du roi , le priant de continuer en cette  
 bonne volonté , et d'avertir le roi des  
 menées de par de là : même du côté  
 du roi de Navarre. Non contents de  
 cela ils firent courir un bruit qu'on  
 s'assemblait de tous côtés pour sur-  
 prendre la ville d'Agen par escalade ,  
 et sur cela firent venir soldats de  
 dehors sous la charge du sieur de  
 Lagnac , faisant du gouverneur , po-  
 sant corps de garde , et faisant guet de  
 jour et de nuit. Advint une nuit entre  
 les autres , comme il pleuvait et faisait  
 un peu obscur , qu'une sentinelle bailla  
 l'alarme , disant que les huguenots  
 étaient là tous en armes ; l'alarme fut  
 assez chaude , et dura jusques au ma-  
 tin qu'ils aperçurent deux jumens  
 enfermées qui paissaient en une prairie  
 assez près des murailles de la ville , et  
 en cheminant avaient fait jouer leurs  
 fers , parquoi tout leur fait ne fut que  
 risée. Le roi de Navarre sur cela , allant  
 à Bordeaux , reprocha au parlement  
 les lettres que puis n'aguères ils avaient  
 mandées en cour contre lui et les siens ,  
 pleines de mensonges , dont il les ferait  
 en bref repentir. Et delà , ayant reçu  
 son frère le prince de Condé , qui l'était  
 venu trouver , tous deux se rendirent  
 à Nérac , le 21 de juin , et le lendemain  
 ledit prince se trouva en l'assemblée  
 qui se faisait dans une maison , y pré-  
 chant Boynormand.

Le maréchal saint André fut pres-  
 que aussitôt en Guyenne que le prin-  
 ce. La couleur de sa venue était un  
 certain procès qu'on avait intenté con-  
 tre sa femme , et la visitation de sa  
 terre de Fronsac. Il vint donc voir le  
 roi de Navarre au mas d'Aginois sur  
 Garonne en Albret , avec lequel le  
 prince son frère eut plusieurs paroles  
 secrètes , mais à voir la contenance  
 des deux frères , on jugeait l'affaire

être de grande importance, étant le maréchal tout étonné, et rempli de peur. Aussi n'y fit-il long séjour, mais lorsqu'il eut diné, il s'en alla trouver sa troupe qui était au delà la rivière, en nombre de six vingts arquebusiers à cheval pour sa garde, outre son train ordinaire. On ne savait bonnement quelle était l'intention du roi de Navarre, bien se plaignait-il publiquement de la maison de Guise, et se trouvait bien accompagné de gentilhommes faisant presque tous profession de la religion, qui lui promettaient pour cette querelle toute aide et secours. Entre ceux même Monluc, comme voyant son meilleur, lui offrait volontairement son bien et sa personne, sachant, disait-il, l'intention dudit roi et de son frère ne tendre qu'au bien et utilité du roi et du royaume. Peu de jours après vint à Nérac Théodore de Bèze, que le roi de Navarre avait envoyé quérir à Genève, lequel prêcha dans le temple, ce qui étonna merveilleusement les advairsaires. Le cardinal de Lorraine en fut aussitôt averti par un sien espion nommé Guy de Godail, autrefois receveur général d'Agen; lequel, étant redevable au roi de soixante mille livres, avait été constitué prisonnier en la conciergerie du palais, dont il fut délivré pour servir d'espion. Il avait été autrefois pauvre compagnon, et par pitié un sien cousin, nommé Robert Godail, trésorier du domaine d'Angenois, l'avait retiré chez lui, et enfin le maria; mais au bout de quelques années pour toute récompense il fit pendre son dit cousin à Paris; et, ayant dit à la duchesse de Valentinois qu'il avait bien de quoi, pour quelques fautes par lui commises en sa charge, il fut pendu et étranglé à Montfaucon, revenant son bien à cette femme, laquelle, pour ce bel acte, le récompensa d'un des états d'icelui Ro-

bert, qui était de receveur particulier des tailles, par le moyen duquel, après il parvint à celui de général, étant appelé communément Cappellette, il se tenait en Agenois dans un château fort, nommé Cuzor, qu'il tenait à ferme du sieur de Luzech en Quercy.

De ce temps aussi fut imprimée une supplication en français, adressée au roi de Navarre et autres princes du sang, pour la liberté du roi et de la reine et du royaume, contre le gouvernement usurpé par ceux de Guise, ce qui ne fit qu'enflammer davantage le cardinal, et d'autant que ce bruit était grand, le cardinal d'Armagnac vint aussi à Nérac, portant une grande bulle, par laquelle le pape excommuniât Boynormand, le sieur de la Gaucherie, précepteur de Monsieur le prince de Navarre, et leurs adhérens; mais on ne tint grand compte de lui, ni de ses bénédictions qu'il fit à l'entrée de la ville, tout le monde s'en mettant à rire. Le roi de Navarre en ce temps se montrait fort affectionné à la religion, tant qu'il ne voulait plus de messe, et ne parlait que de Dieu, (ne pensant comme chacun affirmait, qu'aux moyens d'avancer le règne de Jésus-Christ). Mais la reine sa femme s'y portait fort froidement, craignant de perdre ses biens, et se fâchant de laisser beaucoup de choses du monde, pour se ranger sous une plus sûre règle de la pure religion, en quoi se connut à la fin l'abîme des jugemens de Dieu. Car le roi, peu de temps après, quitta tout, par la seule venue du sieur de Cursol, et depuis n'en a tenu grand compte. La reine sa femme au contraire, commença peu après d'en faire entière profession avec telle persévérance qu'elle a été en exemple à toutes les princesses de la chrétienté.

Le cardinal de Bourbon et le sieur de Crussol vinrent aussi à Nérac pour

rame dressée contre les deux l'arrivée desquels tout alla s. Car les roi et reine de ent dire la messe au couvent iers, où ils assistèrent, et rent leur fils, le petit prin- / trouver à l'instigation du e Lorraine, qui demandait i de Navarre vint en cour frère, lui amenât de Bèze, nd, la Gaucherie, et Henri e de Pau, qui peu de jours t était arrivé à Nérac, à les Béarnais lui avaient voulu ue insolence. Suivant cette roi, le roi de Navarre, avec son frère, quoiqu'on leur ur la fin de septembre se mit i pour aller à la cour avec bre de noblesse et autres luc de Guise avait mandé le de Termes avec quelques s de cavalerie à Poitiers, empêcher que les forces qui e roi de Navarre ne passas- , que pour puis après aller ie, et nommément en Age- l'y châtier leurs contraires. ndu par le roi de Navarre, tous ceux qui l'accompa- : retenant que son train bien lui de son frère, nonobstant la Grange, procureur et pri- Agen, fut élargi par le com- at du roi de Navarre, duquel cureur pour les terres de sa cette sénéchaussée. D'autre itaine, ministre, subtilement s, fut amené à Hontaut en our y exercer sa charge par le quelques gentilshommes ionnés à la religion. La reine e après le départ du roi de on mari, se retira en Béarn, avertie en peu de jours de u prince à Orléans, et des ns qui se faisaient contre son

mari, et comme quelques assemblées se faisaient en Espagne pour lui sur- prendre sa principauté de Béarn, et le reste de Navarre. Voyant donc que la confiance qu'elle avait eue aux hom- mes était perdue, et que tout secours humain lui défailait, étant touchée au vif de l'amour de Dieu, elle y eut son recours avec toute humilité, pleurs et larmes, comme à son seul refuge; protestant d'observer ses commande- mens, de sorte qu'au temps de sa plus grande tribulation, elle fit publique profession de la pure doctrine, étant fortifiée par François le Guay, autre- ment Boynormant, et N. Henri, fidèles ministres de la parole de Dieu; et, re- mettant le tout sur sa miséricorde, vé- tit un cœur viril et magnanime, allant visiter et avitailler pour long temps sa place forte de Navarre en Béarn. Car le bruit était que les espagnols la voulaient surprendre, auquel lieu elle entendit la maladie du roi, et bientôt après la mort, laquelle nouvelle reçue, la fête de Noël suivant elle fit de rechef con- fession de sa foi hautement et claire- ment, et communiqua à la sainte Cène du Seigneur. Et bientôt après manda au roi sa dite confession de foi, bâtie, écrite et signée de sa main, comme elle avait un singulièrement bel esprit.

Le sixième de janvier, 1580, fut célé- brée la sainte cène du Seigneur à Tou- louse, à trois heures du matin, en un lieu particulier appelé de la Fondazon, environné de trois moines, à savoir des cordeliers, jacobins et Béguines, où il se trouva de cinq à six cents per- sonnes sans aucun trouble, ni être dé- couverts: mais environ dix jours après, se faisant l'assemblée devant le jour, en la maison d'un notable procureur du parlement, nommé Prévôt, elle fut dé- couverte par quelques garnemens, et nommément par un nommé la Vache, ce qu'étant rapporté aux gens du roi,

et delà au parlement, Guerin Dalzon, conseiller, et Jaques Dariac, dit Daneamille, vicaire général de l'archevêque, tous deux grands persécuteurs, furent commis pour y voir et pourvoir ; mais Dieu les tint tellement en bride , qu'il ne se fit pour lors aucune information, de quoi avertis les plus acharnés et séditieux se résolurent de surprendre et massacrer entièrement l'assemblée : mais cette entreprise, comme plusieurs autres, s'évanouit par la mort inopinée du roi François deuxième.

A Montauban, le 4 d'août, Vignaux recommença de prêcher, retrouvant l'assemblée grandement accrue, laquelle multipliait de jour en jour jusques à ce qu'étant advenu, qu'un nommé Jean de Bougeraye, se disant professeur en poésie, ayant été emprisonné le 28 du mois d'octobre, pour avoir interprété dans les écoles les psaumes en français, et été subtilement délivré la nuit suivante, le parlement de Toulouse y envoya incontinent Jean Coignat et François de la Garde, conseillers, et Bertrand Sabatery procureur général, commissaires, tant pour informer de cette évasion, que pour faire du pis qu'ils pourraient ; mais Dieu unit tellement les cœurs des consuls avec le consistoire de l'église, que, nonobstant que les commissaires, par cris publics, promissent aux révélateurs la somme de cinq cens écus, avec impunité pour celui qui le révélerait, encore qu'il en fût coupable, et qu'ils ouïssent plusieurs témoins, ils ne purent rien découvrir de ce qu'ils cherchaient, non pas même le nom de celui qui avait été sauvé, chose vraiment miraculeuse, comme si Dieu leur eût tenu le cœur et la langue, attendu qu'ils en examinèrent grand nombre des plus superstitieux et moins favorables à l'église. En ce même temps, et comme ces commissaires étaient à Montauban,

trois habitans du lieu, dont l'un de l'église, furent constitués pri niers au village de S. Porqui, avoir tenu quelques propos contraires à l'église romaine, et delà menés à château Sartazin: ce qui donna grand frayeur à l'assemblée, craignant qu'ils ne fussent transportés à Toulouse de sorte qu'on essaya tous moyens pour les ravoïr, tant en vertu de l'édit de Romorantin, qui attribuait aux consuls la connaissance du crime d'hérésie, qu'ils appellent, pour ce qu'il y a de desobéissance à l'évêque de Montauban, à la dévotion de l'église, que pour empêcher de gagner le capitaine du château, mais le tout fut en vain, comme ces moyens n'étaient pas légitimes, plus que la délivrance dudit de la Garde, qui mit toute l'église en danger : mais Dieu couvrant, par sa miséricorde, tous ces défauts, et tellement les adversaires que tous leurs desseins s'en allèrent en fumée, nonobstant, dès l'arrivée des commissaires, les assemblées cessèrent, et tint caché le ministre, par l'ordonnance du consistoire; mais le dimanche recommença la prédication, comme que l'assemblée fût grandement accrue de nombre, pour la crainte que dessus. Le lendemain tout fut élu le nouveau consistoire par les anciens et diacres de l'année précédente, élisant leurs successeurs, ce qui fut après annoncé à toute l'assemblée, qui approuva l'élection. Cependant, le parlement, voyant que ces commissaires n'avaient rien pu découvrir, avisèrent que puis que tous les habitants de Montauban étaient si bien liés ensemble qu'ils ne voulaient rien de touchant la fracture des prisons, il fallait nécessairement que tous fussent complices d'un tel fait, et pour ce tout le corps de la ville en sortit, mais avant que venir à cette exécution.



t d'y envoyer François de Méchal, de Quercy pour leurs remontrances : lequel rassembla le conseil de tous les, et s'étant assis au siège en présence de ses lieutenans, fit une longue harangue pour le faire déposer, remontrant que c'était fait de la ville, et qu'il était de la démanteler et ruiner quant aux consuls, ils ne pouvaient attendre que d'être pendus : à la fin il fit des publications publiques, et tâcha d'en gagner un particulier, mais tout cela ne fit rien, de sorte qu'il fut obligé d'en retourner sans avoir pu couvrir, et Dieu remédia bientôt le gouvernement des réformés par la mort du roi François. Montpelier, les adversaires de la réformée, se fondant sur le nombre qu'ils pouvaient dénombrer, se faisaient plus hardis à les persécuter. C'est pourquoi il fut avisé qu'on ferait venir quelques soldats circonvoisins, lesquels allaient à la ville recevrait en sa maison, et la portée pour résister à la violence de quelques uns, et non pour les punir par aucune sorte de violence. Or, advint sur cela que le sieur de Roussan, nommé Guillaume, homme de bien et d'autorité, premier consul, avec Vivien, tenant la vigilance duquel, François Guichard son capitaine, les assemblées se firent avec un accroissement merveilleux qui ne le pouvaient surprendre. On donna avis au sieur de Toulouse, lequel soudain envoya une compagnie de corps contre les uns, et un commandement personnel contre les autres. Mais Dieu y pourvut d'une autre façon : car le solliciteur, étant de retour, se vit tombé entre les mains de

certaines gentilhommes, comme il était sur son retour de Toulouse, lesquels, toutefois ne lui firent mal aucun, mais se contentèrent de le tenir sous bonne garde dans les Cévennes, il n'y eut pas été un mois, voyant les prédications qui s'y faisaient, que lui même ne se convertit, et rangeât à l'église réformée : par ainsi demeurèrent ceux de la religion en quelque paix, et furent grandement fortifiés par le sieur comte de Crussol ; lequel envoyé de la reine aux états particuliers, tenus à Montpellier, le 28 de mai audit an, leur fit plusieurs belles et grandes promesses. Mais un jour de dimanche, 28 de juillet, étant une assemblée découverte en la maison d'un menuisier, le juge Mage, ennemi juré de l'évangile, accompagné de plusieurs ecclésiastiques, y arriva ; et n'y ayant trouvé quasi que des femmes, commença d'en faire registre, mais tôt après, se donnant peur, il donna congé, aux femmes de se retirer, en promettant de se représenter toutes et toutes les fois qu'elles seraient appelées, se contentant de mettre en prison quatre hommes, qui furent délivrés l'après-dinée par les magistrats. Et qui plus est, tant s'en fallût que cela étonnât ceux de la religion, qu'au contraire la nuit suivante, environ la minuit, ils s'assemblèrent à huis ouverts et avec flambeaux, en la grande école des enfans, jusques au nombre de douze cents personnes, auxquels François Meaupeau fit une excellente exhortation sur le passage du cinquième de l'apocalypse, où il est parlé des âmes de ceux qui ont été tués pour la vérité, et qui demandent vengeance à Dieu contre les persécuteurs, lesquelles, cependant, sont exhortées à patience, et reçoivent des robes blanches. Le lendemain se fit une assemblée générale des sieurs de la justice, des aides et présidiaux, ensemble de plusieurs gentilshommes,

bourgeois et marchands ; y assistant aussi les évêques de Montpellier et celui de Carcassonne, en laquelle, finalement, par la pluralité de voix, il fut résolu que Poussan irait en cour pour avertir le roi de toutes choses, et moyennerait d'extremement que tout s'entretint en paix d'une part et d'autre. Cette résolution ne plut aucunement à ceux de l'église romaine ; lesquels, le lendemain, en une assemblée particulière, arrêterent d'envoyer de leur part le juge Mage au cardinal de Lorraine pour s'opposer à Poussan ; ceux de la religion d'autre côté firent revenir la Chasse n'y ayant pu subsister l'an précédent : et alors était retourné, et commença d'y exercer son ministère dans la grande école, avec grande édification. Au même temps échéant les troubles en Dauphiné, qui firent qu'en la cour les Guise, se trouvant bien occupés aux principales affaires, ne purent faire ailleurs ce qu'ils eussent bien désiré, de sorte que les plus fâcheux adversaires furent contraints de caler la voile ; et l'évêque même, feignant de n'être assez sûr dans sa maison épiscopale, se retira dans le fort de S. Pierre, où il fut suivi du juge Mage, et de quelques autres, et fut trouvé puis après qu'ils y avaient fondu plusieurs reliquaires, et entre autres une grande tête d'argent d'une image qu'ils appelaient S. Blaise, de laquelle ils forgèrent de beaux tétons, avec lesquels ils passèrent leur temps à l'exercice des dés et des cartes. Sur ces entrefaites, la Chasse, par l'avis du consistoire, commença de faire les assemblées de jour, en la grande école des enfans, à sept heures du matin, ce que voyant, les magistrats envoyèrent quérir le juge criminel à l'assemblée, le 24 jour de septembre ; lequel, y étant arrivé, accompagné des consuls et principaux de la ville, n'étant pas encore le sermon

commencé, chacun lui présenta le lieu le plus honorable ; s'y étant mis et le peuple prêtant silence ; il fit un long discours des sectes des libertins et nicolaïtes, ne cherchant qu'une liberté, sans vouloir reconnaître aucun roi, prince ni magistrat ; prenant occasion de taxer cette assemblée comme ayant contrevenu au édicts du roi, qui défendait de s'assembler, ni de porter armes. Pour la conclusion, il leur demanda trois points, à savoir : S'ils ne reconnaissaient pas pour leur roi, très-chrétien François second pour leur vrai, unique, naturel et souverain prince : s'ils n'entendaient pas garder les lois, ordonnances, et édicts d'icelui : et, pour le troisième, s'ils ne reconnaissaient pas, tant lui que les autres magistrats de Montpellier, pour magistrats et supérieurs, ordonnés par sa majesté. A cela fut répondu par la Chasse, ministre, quant à l'erreur des nicolaïtes et libertins, que cela ne leur touchait en rien, Dieu merci, et que, s'il y avait quelqu'un en l'assemblée, coupable de sédition ou rebellion, tant s'en fallait que l'assemblée les avouât, qu'au contraire chacun consentait qu'ils fussent saisis et punis : priant cependant les magistrats de n'ajouter légèrement foi à toute accusation, ni à tous accusateurs. Et pour répondre aux trois points surdits, qu'ils reconnaissaient le roi François second, pour leur roi et souverain prince après Dieu, et les magistrats du lieu pour supérieurs, et que de tout temps, ils s'étaient soumis et soumettaient en corps, vies, et biens, au service de sa majesté : et quant aux assemblées, ils croyaient que sa majesté n'entendait d'empêcher ses sujets de vivre chrétiennement, selon la pure parole de Dieu, ni de commander sur les consciences, la puissance en étant réservée à Dieu seul : et quant au port d'armes, il attesta que, depuis

it de retour à Montpellier , il était fait aucun , et ne croyait se pût plaindre d'avoir été par ceux de la religion, à quoi tiendraient la main plus que cette réponse fut suivie de l'ac- n de l'assemblée , chacun le- mains , et protestant vouloir lieu, au roi, et à ses magistrats bonne et franche volonté. Et aupeau , diacre , prenant la requit le dit sieur juge et l'accompagnaient, que pour nt scandale et toute occasion nie, il leur plût leur assigner le tel que bon leur semblerait, assembler à certains jours et et là où eux-mêmes pourraient voir tout ce qui s'y ferait et le juge , sur cela , répondit t fort satisfait de la reconnais- s'ils faisaient à sa majesté et à ers : mais qu'au surplus, au lieu octroyer un temple, il leur dit très expressement toutes ablées , étant tel le vouloir du ne pouvaient ignorer, vers mi ils devaient avoir leur re- telles défenses ne leur étaient s. La Chasse finalement répon- ne dessus, qu'on s'abstiendrait du port d'armes, se contenant voir qu'on n'aurait occasion plaindre , réitérant toutefois avait dit des consciences ; et es magistrats étant partis, le se fit et continua à la manière née, jusques à ce que le grand de ceux qui se faisaient tous recevoir à l'église, joint aussi ement qui leur était fait par rie de toutes les cloches de la quelque heure qu'on eût avan- culé le sermon, fut cause qu'un e temple S. Michel se trouva le moyen d'un capitaine de S. Gardonneriches, lequel toute-

fois s'y porta si paisiblement que le sermon sonna avant qu'aucun s'a- perçût de ceux qui étaient dedans pour le garder ; mais peu après survint la persécution, car le cardinal de Lorraine s'estimant être venu à bout de ses desseins , pour l'avantage qu'il avait sur le roi de Navarre et le prince de Condé à Orléans, comme prisonniers, soudain qu'il fut averti de l'état de Montpellier , surtout par l'évêque, il ne fallit d'y pourvoir à bon escient. Cet évêque , nommé Pelletier, était hommes de bonnes lettres par réputa- tion , et non par effet ; et sous prétexte de la religion , fut tellement favorisé par la feue reine de Navarre, qu'à sa recommandation il fut employé pour ambassadeur à Venise, où ils'adjoignit à une femme, comme s'il l'eût épou- sée , dont il eut plusieurs enfans qu'il tenait auprès de soi comme légitimes. Et pour cette occasion, étant de retour de Venise, il fut poursuivi jusques à être fait prisonnier, et mené très-ru- dement par le comte de Villars et mis au château de Beaucaire, où il demeu- ra très longuement , en grand danger de perdre son évêché et ses services , qu'il sauva en perdant son ame, dé- savouant cette femme, et la religion. Et depuis pour faire du bon valet, il fit du pis qu'il lui fut possible à ceux de la religion, jusques à la mort, sans toute- fois qu'il ait jamais regagné son crédit, étant mort finalement hébété d'esprit, et sans aucun honneur ni réputation.

Pour revenir à notre histoire, le car- dinal de Lorraine averti de ce que des- sus, écrivit à l'évêque des lettres dont la teneur s'ensuit. Monsieur de Mont- pellier, je n'ai failli de faire très bien entendre au roi ce que m'aviez écrit, touchant les scandales et illicites as- semblées de ces malheureux hérési- ques , à quoi, pour vous y'être ample- ment répondu par sa majesté, je ne

vous ferai autre discours par la présente. Sinon que je vous prierai d'avoir égard que c'est à nous maintenant à nous défendre, et à n'épargner aucuns de nos moyens et facultés pour essayer de repousser les injures et insolences de tels malheureux séditionnaires. Et, pour cette cause, vous aviserez de suivre et accomplir ce que sa dite majesté vous en commande par la lettre, vous priant sur toutes choses, d'avoir l'œil ouvert à ce que telles assemblées illicites et prédications défendues ne se fassent en votre diocèse, dont vous avertirez d'heure à autre monsieur le comte de Villars, qui aura la force et le moyen d'y remédier, et qui a commandement de sa majesté de tailler en pièces tous ceux qui se voudraient oublier sur ce point. Et sur ce je prierai Dieu etc. Écrit à Argenville, le quatorzième octobre 1560; votre bon frère Charles, cardinal de Lorraine.

Voilà ce qu'on avait préparé pour ruiner en un instant ce qui avait été dressé à grande peine, et de longue main; et ne fut pas encore cela le pis de la besogne, car le grand mal fut en ce que plusieurs amis, gens d'autorité et gentilhommes, prévoyant que parce que l'église ne s'était produite en public, ne serait long-temps sans être rudement assaillie, au lieu de lui donner conseil et confort, non seulement l'abandonnèrent, mais, qui plus est, se joignirent aux persécuteurs. Or le comte de Villars avait été auparavant envoyé pour ruiner les états particuliers de Languedoc, lequel, arrivé à Beaucaire, où ils étaient assignés au commencement du mois d'octobre, audit an 1560, à sa première venue, ayant fait brûler deux ou trois charges de livres venant de Genève, mis au château et en la ville garnison de cavalerie et infanterie, posé l'artillerie sur les murailles, dépêché plusieurs

capitaines, pour lever gens de part, fit crier à son de trompe, le roi, et de par lui comme son tenant, que, sur peine d'être pendu ou étranglé sur le champ, aucun ne proposer aucune affaire de la re auxdits états; ce que voyant les députés des églises qui y avaient été en avec bonne procurations, s'en retirèrent pour prendre délibération sur telle défense. Lui d'autre côté content d'avoir rompu ce coup, chant que Aiguemortes, où il y avait une église et ministre, sous la faveur du capitaine de la forteresse nommé Pierre Daisse, était quasi seul pour faire tête, fit tant par belles paroles, que le capitaine vint vers lequel, sur le champ, il livra aux députés du prévôt des maréchaux, envoyé à Aiguemortes toute la nuit le soir de Joyeuse, avec cavalerie, qui saisit aisément, et du ministre avec les principaux de l'église, quels les biens furent pillés, comme la ville eût été en conquête sur son ennemi à force d'armes; et quant au ministre, nommé Hélié du Bosquet Périgord, et âgé de cinquante ou soixante ans, d'autant qu'il demeurait toujours ferme et constant en la doctrine qu'il avait annoncée, il le firent pendre et étrangler devant le temple d'Aiguemortes, le 14 novembre suivant, assistant même sa pauvre femme et ses enfans, et demeura son corps pendant l'espace de quatre jours, exposé aux coups de pierres et à toute ignominie. Et ce, néanmoins, en cette troupe de lions farouches, Dieu agna si miraculeusement, que les députés mêmes donnèrent certaine somme d'argent en deniers pour aumône à la femme et aux petits enfans d'icelui. Davantage fut envoyée commission expresse et très-pleine à Pierre de La côte, juge major de Montpellier, à Cabrioles juge d'

Pierre de Châteran juge de  
et à chacun d'eux portant  
naissance de faire enquêtes  
ux de la religion, les empri-  
de faire leur procès, sans au-  
ption d'âge, sexe, où qualité,  
puis après procédé au juge-  
eux : en quoi ils usèrent de  
gence. Ceux de Montpellier,  
s choses, encore qu'ils eussent  
que le sermon avait cessé à  
près la saisie d'Aiguemortes,  
plupart de ceux de la religion  
retirés dans les montagnes  
nnes, ne laissèrent toutefois  
mbler encore le 15 d'octobre,  
mourir le sermon, que pour avi-  
eux ce qu'ils auraient à faire;  
ainsi que le sermon y était à  
t, se présenta en l'assemblée  
juge criminel, accompagné des  
qui usa de grandes répréhen-  
sur le passé, et pour l'avenir  
endant toutes assemblées, et  
tant d'être mieux obéissans au  
n'avaient été. Le ministre,  
point de l'obéissance au roi,  
à combien à tort ils étaient  
rebellion, et comme ils avaient  
les députés pour comparaître  
, dont ils avaient été déboutés  
aces non accoutumées ; il re-  
ussit aux magistrats quel était  
oir à maintenir la vraie reli-  
lieu de la persécuter ; mais  
ne servant de rien, le juge  
fit exprès commandement au  
de sortir hors la ville, lequel  
dement ouï, et le ministre ayant  
qu'il ferait réponse par écrit,  
avait occasion de se contenter,  
et sa compagnie se retirèrent,  
l'assemblée pleurant et soupi-  
range façon ; mais le ministre,  
et son sermon, les consola et  
merveilleusement ; leur remon-  
la croix doit plutôt apporter

matière de réjouissance que de pleurs  
aux enfans de Dieu, et qu'en persévé-  
rant constamment, leur tristesse serait  
convertie en joie ; s'offrant de vivre et  
mourir avec eux, ou bien de faire ce  
qui serait par eux avisé. La délibéra-  
tion fut finalement qu'il fallait faire  
place à la fureur des ennemis, puis  
qu'il plaisait ainsi à Dieu, que chacun  
pouvât à ses affaires particulières le  
mieux qu'il pourrait, avec entière ré-  
solution toutefois de persévérer jus-  
ques à la mort en la pure confession  
de la doctrine qu'ils avaient reçue de  
Dieu par son fidèle serviteur. Et par  
ainsi, dès le soir les principaux de l'é-  
glise se retirèrent, et plusieurs autres  
avec leur ministre, leurs diacres et  
anciens, chantant psaumes tout hau-  
tement, et s'assurant de la délivrance  
que Dieu leur donnerait à temps. Dans  
la ville, aussi l'espace de quatre jours,  
ne furent ouïs que pleurs et regrets,  
même de la plupart de ceux de la reli-  
gion romaine, prévoyant la désolation  
prochaine. Quatre jours après, à savoir  
le 26 du mois d'octobre, le capitaine  
S. André entra à Montpellier avec  
cinq compagnies de gens de pied, qui  
furent logés chez des fidèles ; ils n'ou-  
blièrent aucune espèce d'insolence,  
rançonnemens, et toutes cruautés, jus-  
ques à traîner les pauvres femmes à la  
messe à coups de hallebardes, ce que  
toutefois ils désistèrent de faire par un  
moyen digne d'être remarqué, c'est  
qu'un jeune garçon y étant un jour ainsi  
mené, avec plusieurs femmes, et lui  
étant advenu de frayeur de lâcher tout  
en ses chausses, la puanteur fut telle  
que chacun de ces bons soldats s'enfuit,  
et jamais depuis n'usèrent de telles ri-  
guez. Quant à l'évêque entre autres  
choses il n'oublia pas de faire perqui-  
sition des enfans baptisés en l'assem-  
blée, jusques à les arracher avec toute  
violence du sein de leurs mères, pour

les faire rebaptiser, combien que le juge criminel, à la dernière fois qu'il fut en l'assemblée, étant requis du ministre d'empêcher tel rebaptisement, défendu même par la religion romaine, en eût requis le rôle pour garder que cela ne se fît: cette désolation extrême dura parmi tout le pays environ trois mois, desorte que les persécuteurs faisaient bien leur compte d'être venus à bout de leurs desseins, pour n'avoir rien oublié de ce qui se pouvait faire pour ruiner entièrement les églises; mais comme Dieu seul y pouvait remédier, aussi ne faillit-il au besoin, changeant le maniement des affaires par la mort inopinée du roi François deuxième.

En la même année, environ le mois d'octobre, de la Rive ayant aussi commencé de prêcher en l'école de Villefranche, force lui fut par le conseil de son église, se retirer, mais ce fut pour mieux avancer, s'en étant retourné à Genève pour amener avec soi un compagnon, qui fut Jean Chrétien, dit de la Garande, d'Arles en Provence.

Le cardinal d'Armagnac, évêque de la qualité duquel il a été parlé ailleurs, voulant mieux faire que les autres, était à la cour lorsque Malet dressait l'église de Milhau, en l'absence duquel l'évêque de Vabresson vicaire, avec le sieur de Bel-castel, et 30 ou 40 autres, vinrent droit à Milhau, en délibération de tout foudroyer; et de fait, pour la crainte de leur venue, Malet fut conduit à Cambon distant de deux lieues de la ville, accompagné de Vaisse et de quelques autres. Cela fut fait par un très-mauvais conseil, étant chose apparente que l'évêque, qui craignait le sieur de Broquiers et autres de la ville, n'eût jamais osé entreprendre dans la ville ce qu'il fit au dehors. L'évêque donc bien averti, et cueillant hardiesse de la crainte des autres, ne faillit de prendre prisonniers à Cambon Malet minis-

tre, Vaisse, Montrosier, et quatre autres de la ville, lesquels furent si cruellement liés que le sang leur en sortait, et menés à Rodez en grand triomphe, le tambourin sonnait avec enseigne déployée, là où ils furent fourrés en une haute tour de l'évêché, avec gros fers aux jambes, et bonnes gardes; traités au reste assez bien au commencement, mais tôt après n'ayant que du pain et quelque peu de vin, hormis que quelque un, ayant pitié, leur donnait six liards par jour, pour avoir de la pitance. Le premier procès leur fut intenté par devant Raymond Cayron, lieutenant criminel, et par Ferrandier procureur du roi, les chargeant du port d'armes, sans leur demander autre chose quant à la religion, sinon s'ils ne voulaient pas vivre selon l'église romaine. A qui s'accorda Montrosier, faisant même un beau rôle de tous ceux de la religion, selon qu'il s'en put souvenir: Malet, au contraire et Vaisse, persistèrent constamment, désavouant l'église romaine, et refusant tout à plat de nommer personne; lesquels tôt après, d'autant qu'il n'y avait nul ordre, quelques témoins qu'on eût subornés de prouver l'accusation intentée contre eux, finalement furent remis à l'official. Là donc fut procédé contre eux, mais l'official ne put rien gagner sur Vaisse ni sur Malet. Adonc le juge mage retournant à Villefranche, assembla treize opinans, pour les faire condamner, dont sept contre leur conscience les condamnèrent aux galères, et les six à être pendus et étranglés. Surquoi le juge, qui n'en demandait que la mort, ayant voulu attirer un des sept à l'opinion de six (ce qui ne lui était mal aisé) Dieu divisa tellement leurs langues, qu'il se trouva finalement entre ces treize plus de trente opinions diverses, chacun d'eux se changeant en plusieurs sortes: cela fut



remettre le tout au lendemain, où derechef la providence de Dieu fit tout ce qu'il lui plut, et fit que tous leurs desseins par leurs récusations alléguées, de sorte qu'il ne se trouva qu'un seul conseil, qui fut de recuser. Il fallait sur cela, pour leur procès, appeler des témoins, en quoi derechef, pour la troisième fois, Dieu dissipa leurs conseils, et il se trouva que presque tous les témoins, avouant l'église romaine, faisaient les recusations. Le procureur, ayant pris secrètement le tout, le porta à Toulouse, là où, pour la dernière et dernière fois, Dieu se fit libérateur des siens à l'extrême, sur le point de la condamnation certaine, l'édit du roi Charles, par lequel tous prisonniers de religion étaient élargis, comme il arriva en l'année suivante.

Les églises des Cévennes, ayant été traitées comme nous avons dit ci-dessus, et comme qu'elles fussent favorisées par les seigneurs et gentilshommes, et n'eurent faute d'ennemis, en sorte que n'est à oublier un certain homme nommé Dominique du Puy, qui fut pour deux détestables crimes, avoir de fausse monnaie et d'athéisme, dont même il tenait école, et ordinairement en la bouche un discours que j'aurais horreur d'écrire, mais qu'il est requis que tout le monde entende de quel esprit ont été traités telles gens, à savoir, qu'il ne faut point se fier en ce belître de Jésus-Christ, ni croire une douzaine de disciples qui ont été ses apôtres. Et ainsi tant s'en fallut que ce monsieur, vu de tous, fût pris et puni selonc ses mérites, qu'au contraire, sous prétexte qu'il se montrait ennemi de la religion, l'autre crime, aussi de fausse monnaie s'écoula, et par lequel il se servit le plus. Le sieur de Malras, envoyé du parlement

de Toulouse avec autres commissaires aux Cévennes, pour rompre tout ce qui commencerait à s'y dresser quant à la religion, lesquels ce bon Dominique conduisait de maison en maison, faisant tomber les uns en personne, et les biens des autres entre les mains des commissaires, témoins entre autres les maisons plutôt que la mort des sieurs de Fontavilles, et de la Meganelle. Ce nonobstant les églises continuèrent jusqu'à ce que saint Jean de Gardonnague, étant la retraite ordinaire des affligés, comme située en pays fort de soi-même, joint que le Seigneur du lieu était des plus affectionnés à la religion, le comte de Villars, lieutenant pour le roi en Languedoc, envoyé en ce temps pour pratiquer les états particuliers, après avoir fait le pis qu'il avait pu, tant à Montpellier qu'à Aigues-mortes et pays circonvoisins, se délibéra de faire encore pis, audit lieu de Saint-Jean et autres églises des Cévennes; de quoi averti le sieur de saint Jean, homme de guerre et de bon cœur, voyant qu'il n'y avait ordre de garder la place, se retira avec tout ce qu'il put de ses sujets aux forts et bocages d'alentour. De Villars cependant, avec deux compagnies d'infanterie, et une de gendarmerie d'ordonnance, arrivé à Saint-Jean, et n'y trouvant personne de résistance, envoya partie de ses gens de pied pour chercher où ledit sieur de Saint-Jean se pourrait être retiré, lequel ne faillit étant découvert, de se montrer à eux, qui au lieu de le charger, s'en retournèrent, rapportant ce qu'ils avaient vu; dont ledit sieur Comte effrayé s'en retourna droit à Anduze, en intention de revenir plus fort, et cependant renvoya lesdits gens de pied audit Saint-Jean, qui ne faillirent d'y faire un terrible ménage, fouillant partout, après avoir pillé tout ce qu'ils trouvèrent dans les maisons

sans que ledit sieur de Saint Jean y pût remédier; lequel étant averti, comme le Comte venait avec toutes les compagnies colonnelles pour passer plus outre, exhorta chacun de se retirer où il pourrait, se recommandant à Dieu. Leur retraite fut par les bois et cavernes, endurant de telles froidures que quelques-uns y moururent, y étant même les femmes et petits enfans avec quatre ministres, à savoir celui d'Anduze, de Sommières, de Miallet, et de Saint-Jean, qui faisaient tout devoir de fortifier et consoler toutes ces pauvres brebis égarées, ayant leur part de leur affliction. Cependant ces compagnies exercèrent toutes cruautés avec les pillages à l'environ de Saint-Jean, à bien une grande lieue, n'épargnant pas même ceux de leur religion, jusqu'à violer femmes et filles, deux desquelles moururent entre leurs mains; mettant le feu en plusieurs maisons, entre lesquelles, par commandement dudit sieur Comte, furent rasées celles dudit sieur de Saint-Jean, du sieur de Oardet, et l'hôtellerie de Saint-Jacques; et ne tint pas à lui que ledit sieur de Saint-Jean ne fût pris, mais Dieu le garantit, combien qu'il ne fût point plus d'une lieue loin des ennemis, en une petite caverne, de laquelle il les voyait monter et descendre d'Anduze. Cette désolation dura environ quinze jours, après lesquels, s'étant retirés, ces pillards à grande peine étaient sortis les derniers, quand les habitans les moins éloignés, retournant à Saint-Jean, tirèrent droit au temple, où ils ne laissèrent pas une image, et survint le reste puis après à la foule, trouvant un terrible ménage en leurs maisons : louant Dieu toutes fois à haute voix, combien que leurs ennemis ne fussent encore éloignés, et commencèrent de s'assembler plus courageusement que jamais. Cette désolation fut bien grande, nonobstant la-

quelle, l'église de Miallet ne fut jamais abandonnée par les ministres qui s'y étaient retirés, encore qu'il y eût audit lieu une compagnie de Gascons très-méchans; et y fut telle l'assistance de Dieu, que les susdits ministres n'y eurent point de mal, mais qui plus est y firent prières et exhortations, nonobstant la rage de Satan et de ses adhérens. Ceux là donc, avec ceux de Saint-Jean qui étaient de retour, s'assemblant incessamment à un petit village nommé Egladines, après avoir invoqué le nom de Dieu, se résolurent de visiter et redresser les pauvres églises circonvoisines, et même les plus étrangères, pour lequel effet fut depuis député Robert Maillart ministre de Miallet, pour visiter les églises d'Alaix, Usé, Bagnas, et Pont St-Esprit, et autres de ce quartier là; Jean de la Chasse, pour Nîmes, et autres églises circonvoisines; Parquier Boud, ministre d'Anduze, pour son église et autres d'alentour; Tartas ministre de Sauve, pour Saint-Hippolyte, Ganges, le Vigan, et autres des Cévennes; Jean Grignan, ministre de Sommières et des églises d'alentour; Olivier Tardieu ministre de Saint-Jean, pour Montpellier, Gignac et autres lieux voisins : ce que tous exécutèrent avec une merveilleuse assistance de Dieu, nonobstant toutes les garnisons et autres empêchemens, de sorte qu'il se trouva à la fin que cette persécution avait plutôt peuplé que ruiné les églises.

Le 17 d'août, audit an 1560, Louis Bironis, greffier de la ville de Nonay, et quatre jours après, Antoine Faure, procureur du roi, et Guillaume de Cussonet, gentilhomme furent mis prisonniers par les gens du sieur de Tournon, n'attendant que l'heure de la mort, quand ils furent élargis par l'édit du roi François second, et s'avança depuis l'église petit à petit jusques à l'édit de janvier.

au Dauphiné il y eut de terribles querelles, qui commencèrent à Valence : car quelques esprits pétulans, qui ne se contentaient d'un état médiocre et paisible, se manifestèrent en public, et non. Voilà le commencement de la division, et la source dont un mal survint puis après. A ceux de Valence et aux écoliers qui allaient aux écoles, s'adjoignirent plusieurs gentilshommes, les uns curieux de nouveautés, et peu instruits, les autres d'un zèle, qui toutefois sans soin de discernement; car, au sitôt être rangés à quelque discipline, pour la multitude et les esprits, chacun s'estimait capable pour commander, au lieu de l'ordre. En ce désordre, les nouveaux plus hardis entrepreneurs, voulant assujétir au consistoire l'assemblée, et méprisant ceux qui n'avaient mis les fondemens de leur religion sans regarder à la conséquence qu'ils entreprenaient, jugèrent que des cordeliers être propre pour leurs prédications, duquel ils choisirent aussitôt, et y firent prêcher publiquement et de plein jour, sous la cloche. Cela fut cause de venir gens de toutes parts, et d'un populaire du plat pays une multitude, lesquels prenaient merveilleux plaisir à cette doctrine, détestant ouvertement les abus dont ils avaient été si longtemps ensorcelés, et louant Dieu d'avoir révélé les secrets de sa sainte religion. Dès-lors, afin qu'on ne leur fût importun au temple, ils logèrent dans les maisons avec Mirabel et Quintel, bon gentilhomme, et gens de bien, sans toutefois faire aucun mal ni molestation aux moines; pour certain étaient traités si respectueusement et amiablement, qu'ils ne vinrent pour la plupart que cela

continuât, par ce qu'ils étaient bien traités, sans rien faire de leur état, bref c'était merveilles du peuple qui affluait aux prêches, auxquels on abordait de six, sept, ou huit lieues à la ronde.

Ceux de Montélimart, de leur côté, étant supportés par Borjac, sénéchal de Valentinois, duquel aussi la juridiction s'étendait en la ville de Valence et aux environs pour les cas royaux, prirent courage, ayant un cordelier nommé Tempête, qui prêchait le carême en son habit, et néanmoins tenait et enseignait la doctrine des évangeliques. Mais ils ne laissèrent pour cela de faire prêcher leur ministre, François de St.-Paul, grandement estimé pour son savoir et érudition; et ce au parvis des cordeliers, en quoi ils furent suivis et soutenus de plusieurs seigneurs et gentilshommes, et entre autres de ceux de Mombrun, de Comps, des capitaines St.-Auban, Condorcet, Nocaze, Sezet et autres : combien que Mombrun ne se trouvât aux assemblées publiques.

Ceux de Romans aussi firent le semblable, étant conduits et aidés des seigneurs de Changy, et autres gentilshommes, et firent prêcher au temple St.-Romans, qui est au plus haut de la ville.

En tous ces lieux, durant les assemblées, il y avait bon nombre de gens armés pour les garder de surprise, et d'être saccagés par les adversaires qui les menaçaient. Sur ces entrefaites, voici arriver les lettres de pardon et d'abolition, dont ci-dessus a été fait mention, contre ceux qu'on disait avoir pris les armes pour la religion, et conspiré contre la personne du roi et son état, lesquelles furent apportées par l'un des gens de Monluc, évêque et seigneur temporel et spirituel de Valence, qui se disait en cela gratifier ses peuples. Mais à la vérité c'était pour complaire au duc de Guise, gouver-

neur du Dauphiné, du tout forcené, de ce que ceux de son gouvernement, desquels il attendait le plus de secours et support, s'il advenait qu'on lui voulût donner quelque venue, contre toute espérance s'étaient déclarés être de la religion, et des premiers de tout le royaume. Et de vrai, cette pillule lui était de dure digestion, car il pensait bien avoir déjà tenu la main si raide à exterminer telles gens de son gouvernement, qu'il n'y en devait avoir aucun de reste; en quoi se voyant si évidemment trompé, il en accusait publiquement cet évêque. Et de vrai, ce n'était sans quelque raison. Car celui-ci, étant en son évêché, s'était mêlé de prêcher contre la coutume des évêques de maintenant, et faisait comme un mélange des deux doctrines, blâmant ouvertement plusieurs abus de la papauté, qui faisait croire qu'il y en avait plus qu'il n'en disait, et qu'on prêta plus facilement l'oreille à l'autre parti. Monluc donc, voulant regagner la grâce des Guise, et craignant de perdre son évêché d'une façon ou d'autre, promet faire merveilles, et de découvrir de grandes choses: et de fait y envoya le plus habile de ses gens, qui n'y fit rien pour lors, sinon qu'il tendit les pièges que nous montrerons ci-après.

Le sénéchal de Valentinois, Bourjac, ayant reçu ces lettres de pardon, vint à Valence pour les faire publier en assemblée de ville, comme il lui était mandé. Là se trouvèrent tous ceux de la justice, les consuls et les plus notables de la religion, aussi bien que l'official et le clergé. Alors Bourjac, ayant pris son argument sur les patentes et sur la calamité du temps, commença par l'invocation du nom de Dieu, et à prier pour le roi et la conservation de son état, le suppliant de jeter l'œil de sa clémence sur lui et tout son peuple,

notamment sur la compagnie là présente, à ce que chacun s'évertuât, après avoir entendu la volonté de leur roi et souverain seigneur, à la bien et diligemment accomplir. Ce fait, et la lecture de ces lettres achevée, il leur remontra la grande bonté du roi en une si grande jeunesse, qui devait donner occasion à ses peuples d'espérer un bon traitement à l'avenir, puisqu'il avait été mu d'une si grande compassion, que de vouloir pardonner et oublier toutes ces choses; voire quand même on aurait conspiré contre sa personne et son état, pourvu qu'ils le révélassent. Pourquoi faire il exhortait chacun de le venir trouver en sa maison, et aussi, que puis après chacun vécût paisiblement, sans se méfaire ou médire en aucune manière. Puis, se retournant vers ceux de la religion, demanda s'ils entendaient s'aider du bénéfice de l'édit dudit sieur. Sur quoi Mirabel, prenant la parole, dit que la coutume des églises réformées était de prier Dieu, avant que de rien entreprendre ni faire. C'est pourquoi, étant question de traiter d'affaires de si grande importance, il requérait cette louable observation leur être ainsi permise. Bourjac regardant les autres assistans, leur dit: Messieurs, il n'y a personne en cette compagnie, comme je crois, qui ne trouve cette requête équitable: attendu que toutes choses doivent être faites en bon ordre, et avec l'invocation du nom de Dieu, et n'est pas besoin de recueillir les opinions sur cela. Sur quoi, s'étant présenté un des citoyens de la ville, nommé Desaillans, diacre de l'église réformée, il commença la prière avec une ardente affection, et la pronouça fort haut, ayant tous les seigneurs le bonnet au poing, et les genoux en terre. A l'exemple desquels ceux de l'église catholique romaine s'inclinè-

si, hormis le clergé qui demeura sans se mouvoir. La prière (qui contenait en somme l'application à Dieu pour la prospérité, de son état et royaume, pour l'accroissement de l'église et pour toutes les nécessités des états du royaume) l'un d'eux se leva à louer haut et très humblement la bonté et bénignité de Dieu d'avoir voulu en une si grande misère donner repos à l'église de si longtemps persécutée, suppliant Dieu de faire la grâce de ne mettre jamais en oubli un si grand bénéfice, et connaissance duquel ils rendaient leur prince de plus en plus d'affection et obéissance. Mais un article de l'abolition pour ceux qui avaient conspiré contre sa personne, et, d'autant que cela ne leur faisait rien, ils ne s'en voulaient point mêler; telle et si lâche était l'état jamais, Dieu merci, par son bon entendement, croyant de tous ceux qui faisaient partie de leur religion, fondée sur la parole de Dieu, laquelle avait la commande de porter tout respect et toute obéissance à leurs seigneurs, supérieurs et magistrats, qu'ils fussent méchants et infâmes pour ce qui est des armes par lesquelles, ce n'avait été pour offenser ni nuire à personne, mais seulement pour se défendre contre les ennemis privés, qui autrement les auraient pu outrager, étant prêts toujours à les mettre bas, et sitôt qu'il leur en viendrait au roi le leur commander, d'y aller eux-mêmes rendre prière, au simple commandement du roi ou autre magistrat légitime d'y faire.

Un procureur de Valence, Marquet, prit la parole et dit qu'il avait vu huit ans le greffe de la ville,

durant lesquels ne s'était passé une seule nuit que le lendemain ses registres ne fussent remplis de plaintes qu'on faisait à justice des insolences que commettaient les coureurs de pavé, en sorte que nul n'osait aller par la ville qu'il ne fût battu, volé et pillé, les maisons escaladées, les portes rompues, et icelles maisons saccagées, les filles et femmes violées: bref, que les étrangers y commettaient tant de méchancetés, qu'il n'était loisible, la nuit étant venue, d'aller en façon que ce soit visiter l'un l'autre, pour quelque grande affaire qui eût pu survenir. Mais que depuis qu'il avait plu à Dieu d'allumer sa clarté en leur ville, par le moyen de la prédication de son saint évangile, tout cela avait presque cessé, comme s'il fût venu avec le changement de doctrine, changement de vie. Quoiqu'il en fût, nulle de ces violences ne s'était exercée par aucun de ceux qui faisaient profession de l'évangile, et qui s'étaient rangés à la discipline ecclésiastique, de quoi il voulait répondre sur sa vie: combien qu'il n'eût aucunement tenu à quelques-uns (les principaux desquels étaient là présents) de leur faire perdre patience par une infinité d'injures, proférées et de jour et de nuit, voire même jusqu'à avoir attenté en leurs personnes et biens. Ce que toutefois ils avaient enduré paisiblement pour l'amour de Dieu, et pour le désir de nourrir la paix. Bref, après avoir sommé tous les autres de parler, s'ils avaient quelque chose à dire du contraire, et tous étant demeurés muets, il commença à les blâmer grandement de ce qu'ils les diffamaient en derrière par toutes sortes d'accusations forgées à plaisir, et n'avaient rien à dire en leur présence. Voilà quelle fut l'issue de cette assemblée. Ces nouvelles parvenues au duc de Guise, voyant que le

Dauphiné prenait goût de plus en plus à cette doctrine, sa colère redoubla grandement, voire, et surmonta tellement sa raison, qu'il résolut leur courir sus comme à ses ennemis mortels et qui avaient intelligence secrète avec ceux qui les étaient venus trouver à Amboise. Et, d'autant qu'il connaissait Clermont, lieutenant du roi en son absence audit pays du Dauphiné, gentilhomme sage et bien avisé, et qui s'était modestement comporté en toutes ses actions précédentes, cherchant plutôt d'adoucir et modérer les choses que d'user de force et violence trop âpre; outre ce qu'il lui voulait mal de longue main (car il était parent de Diane) estima qu'il avait quelque communication avec ses ennemis, ou à tout le moins qu'il ne serait propre à exécuter ses desseins sur eux. Par quoi il écrivit et donna toute charge à Maugiron, tant pour le connaître homme violent, que pour ce qu'il s'était rendu de ses plus affectionnés serviteurs, suivant la faveur de la cour, et déclaré ennemi mortel de cette doctrine, comme s'accordant fort mal avec la vie dissolue qu'il menait. Celui-ci donc, ayant commandement de faire entendre au duc de Guise la vraie cause de ces émeutes, et cependant de lever gens pour saccager et mettre tous ceux de la religion de ce pays là à feu et à sang, commença à tendre ses gluaux, et à pratiquer tous ses amis, espérant d'y faire de si bons services qu'il accaparerait la charge de Clermont, lequel, pendant ces nouveautés, avait envoyé le sieur de Vinay à Romans, et d'autres gentilshommes de qualité aux autres villes, afin de tenir toutes choses en paix.

Vinay, qui pareillement voguait en la mer des courtisans afin d'avoir part au gâteau, ayant entendu la charge de Maugiron son grand ami et familier,

et eu de lui le mot du guet, sut si bien se transformer, qu'il jouait trois personnages. Car, feignant d'un côté de tenir le parti de ceux de la religion, il avait acquis telle privauté et familiarité envers les principaux d'entr'eux, qu'il savait toutes leurs entreprises et délibérations; même il avait de ses serviteurs suivant les assemblées et exhortations: les uns de bonne affection, les autres pour épier ce qui s'y faisait et disait. D'autre part il allait et venait deçà et delà devers les autres, pour les émouvoir à sédition et à prendre les armes, conviant les pauvres sous l'espérance de gain, et les riches pour acquérir honneur et réputation, en se déclarant ennemi de cette religion. Durant ces négoces, il parlait souvent et familièrement avec Mirbel et les surveillans de l'église de Valence, et tenant langage à chacun selon leur humeur, les repaissait tous d'espérance, et leur faisait croire que ces allées et venues n'étaient que pour unir les deux religions, et maintenir la paix publique, selon le devoir d'un bon serviteur et la charge qui lui était donnée, comme aussi il les assurait l'intention du roi être telle. Maugiron, averti de toutes ces choses par Vinay, et des troubles et divisions qui étaient, et qu'il avait semées et entretenues entre ceux de l'église de Valence, commença à bien espérer de ses affaires. Et les ayant fait savoir aux Guise, vint à Lyon lever tous les débauchés, pipeurs, coureurs de pavé, et coupe-gorges, qu'il fit descendre à Vienne pour les joindre avec pareille racaille de voleurs et mauvais garçons de Dauphiné, qui étaient au nombre de trois à quatre cents hommes. Et delà par bateaux arriva à Valence, deux heures devant jour, où il fut reçu des consuls et de ceux de l'église romaine sachant sa venue, et qui s'étaient apprêtés,



et tiré à sainte Apollinaire toute  
tillerie, poudres et munitions,  
dresse et diligence de Vinay.  
Libération fut d'aller surpren-  
re de la religion quand ils se-  
raient sermon, afin qu'ils n'eussent  
moyen de se défendre. Mais  
ils se virent découverts et que  
d'eux, se préparant au combat,  
s'adressa aux cordeliers, pour être  
aidé par Mirabel, Quintel et les  
gens de guerre là logés, ils  
eurent belle peur. Car ces canailles,  
ne se hasardent pas volontiers à  
l'avantage, avant que de sortir  
de la tanière, avaient eu promesse  
de trouver la nappe mise,  
dîner et paillarder: non pas en-  
fin qu'il leur fallût combattre en  
honneur. Parquoi, voyant les choses  
si bien préparées, ils faisaient mau-  
vaise mine de mordre. D'autre part,  
cette troupe savait qu'ils allaient  
être aidés de gens bien délibérés à se  
défendre, comme pour les choses les  
plus nécessaires, à savoir pour leur re-  
ligion, leur liberté, leur vie, et leurs  
enfants; et pour la défense de leurs fem-  
mes et enfans. Et pour cela chacun  
fermait la porte et eût voulu être  
enclos des murailles, afin de ga-  
rander pied. Alors Maugiron, consi-  
dérant que si son premier exploit avait  
échoué, il se verrait éloigné de  
ses grandeurs imaginaires, et  
venant des menées de Vinay, et  
bonne espérance qu'il lui avait  
été de trouver les chefs ployables  
et tables, délibéra d'aller sonder  
avant que faire si honteuse re-  
vue et d'essayer s'il pourrait dépar-  
tiller gens de guerre qui étaient aux  
cordeliers, et les envoyer sous belles  
fausses paroles, pour venir à bout  
facilement puis après de ceux de  
la ville, ayant l'artillerie à son com-  
mandement. Il prit donc quinze ou

seize gentilhommes de sa compagnie,  
avec l'épée et la dague seulement, et  
s'acheminant vers les cordeliers, de-  
manda à parlementer avec les princi-  
paux d'entre ceux de la religion. Mi-  
rabel, Quintel et quelques autres s'é-  
tant présentés, Maugiron leur déclara  
être là venu de la part du roi pour sa-  
voir qui les avait mus à prendre les  
armes, et à qui ils en voulaient. Ils  
répondirent ne s'être aucunement ar-  
més contre leur prince, mais seule-  
ment pour se tenir sur leurs gardes,  
d'autant qu'ils savaient leur religion  
être odieuse, et que l'on faisait des  
entreprises secrètes pour les sacca-  
ger, sans s'être enquis de leur bonne  
ou mauvaise cause, encore qu'ils  
n'eussent méfait ni médit à personne.  
Lors Maugiron répliqua que s'ils n'a-  
vaient pris les armes pour autre fin,  
ils les pouvaient bien mettre bas et les  
quitter; leur jurant sur sa vie et son  
honneur, que pour raison de la reli-  
gion, il ne leur serait fait aucun tort  
ni déplaisir. Que le roi voulait et en-  
tendait qu'ils se pussent assembler et  
faire prêcher l'évangile tant qu'ils  
voudraient, pourvu qu'ils ne portas-  
sent les armes, qui lui étaient suspectes  
à l'occasion des entreprises et émeutes  
tout fraîchement survenues à Amboise.  
Et quant à moi, disait Maugiron en  
ces propres termes, afin que vous soyez  
plus assurés de ma personne, et de la  
bonne volonté que je porte à ceux de  
votre religion, je vous jure et atteste  
que vous n'avez pas un meilleur ami  
que moi, et que je porte si peu de res-  
pect à ce bougre de pape, que je vou-  
drais qu'il fût enroué avec mon lé-  
vrier. Finalement, après avoir tiré à  
part Mirabel et Quintel, et eu quelque  
propos ensemble, il s'en retourna à sa  
troupe, et d'autre part ceux qui avaient  
parlementé, ayant plié bagage, se re-  
tirèrent avec tous les gens de guerre,

l'un deçà et l'autre delà , sans dire adieu, ni avoir fait donner aucune sûreté aux citadins, lesquels, voyant ces choses, perdirent courage, et s'assurant sur la promesse de Maugiron, quittèrent les armes. Mais ils ne furent pas plutôt séparés et désarmés, que Maugiron et sa troupe se saisirent des portes et places de la ville, et aussi des armes de ceux de la religion, et du plus léger et meilleur de leurs meubles qu'ils butinèrent, comme si on eût pris la ville d'assaut. Les ministres, qui étaient seulement arrivés deux ou trois jours auparavant, furent mis en prison, et les prisons remplies des plus riches de la religion. On pillà leurs maisons, et ils furent rançonnés à argent sous promesse de les délivrer et mettre en liberté; mais quant Maugiron eut tiré d'eux ce qu'il en put arracher, il s'en moqua, et les laissa là. Il exigea aussi de l'argent des gens d'église, (qu'ils appellent) et en général de ceux de la religion romaine, pour payer, comme il disait, la solde de ses gens. Mais il avaient si bien rempli leurs bourses, que cela lui pouvait demeurer: aussi lui fit-il grand bien, car il en avait grand besoin. Cependant le duc de Guise ne perdit nulle occasion de lui envoyer renfort; car il fit descendre seize enseignes de gens de pied du Piémont, des vieilles bandes, et y envoya des nouvelles en leur lieu. Semblablement Tavannes, son favori, y fut envoyé pour chef avec sa compagnie de gens d'armes, et celles de Clermont, du prince de Salerne, et autres; ce qui fit que les gentilshommes qui faisaient prêcher à Romans et à Montélimart, craignant leur fureur, se retirèrent, et pareillement leurs ministres et principaux ayant charges aux églises. Truchon, premier président de Grenoble, esclave de la maison de Guise, et fait de leur main, sentant les forces approcher

pour leur faveur, vint à Valence, accompagné de ceux du parlement qu'il jugea plus propres pour complaire à ses maîtres, savoir les conseillers Rinard, Ponce, Laubepin, du Vache, Rostain et Belière, avec du Bourrel, dit Ponsenas, avocat du roi, pour faire des prisonniers. Passant par Romans, par l'aide et instigation de Vinay, furent pris soixante des principaux et mis dans les prisons de Jaquemard. Etant tous arrivés et mis en besogne, Maugiron prit la route de Montélimart. Les habitants en étant avertis, lui furent au devant avec armes et avec bon équipage; desquels il eut grande peur, car étant surpris, il n'attendait rien moins, que d'être taillé en pièces, vu le traitement qu'il avait fait à leurs voisins. Toutefois, ne sachant que devenir, il retourna à son artillerie premier, pour les endormir de belles paroles. Et pour cela alla droit à eux, accompagné de quatre ou cinq gentilshommes des plus apparens de sa compagnie. Il leur demanda qui les mouvait de prendre les armes, et s'ils ne voulaient pas obéir au roi et à la justice. Ils répondirent qu'ils étaient très humbles serviteurs de sa majesté, et obéissans à justice; mais ne sachant s'ils étaient ennemis, ils avaient pris les armes: au demeurant qu'ils étaient prêts d'obéir, en leur montrant qui le mouvait, et qu'elle était sa charge et commission. En somme, après qu'il leur eut juré ne vouloir autre chose que repaître et passer outre, sans vouloir attenter aucune chose contre la ville, en général ni en particulier, ils le laissèrent entrer avec toute sa compagnie, et mirent les armes bas: mais il les traita pis encore que ceux de Valence. Et, voyant que ceux qu'il cherchait s'étaient retirés, il saccagea les meilleures maisons, et n'oublia celle du Sénéchal, sur lequel il avait une dent de lait, rançonnant jusques à ses servantes. Puis,

en chargé, il se moqua des hommes qui étaient si crédules, et dit qu'il ne leur fallait tenir ni foi ni loi.

Tant que le président Truchon traita ceux de Valence, Monluc, du lieu, fut mû de quelque compassion pour ses citoyens, avoir entendu qu'ils n'avaient aucune communication avec ceux de la ville. Se voyant donc sollicité de leurs privés amis, qui lui disaient de conseiller au conseil-privé, et d'être tenu le parti de l'évangile, ne pourrait éviter la note d'injustice, il laissait ses sujets au besoin, et qu'il obtint d'autres lettres pour leur libération et abolition. Mais elles ne purent arriver ni être vérifiées au parlement assez à temps pour que les juges eussent fait décapiter deux hommes, et pendre trois des principaux de la ville, à savoir Marquet, dont on a mention ci-dessus, le châteaillon, et Blanchier. Les ministres furent exécutés comme auteurs de la rébellion, et leur furent pendus aux gibets : *Voici les chefs des rebelles.* Le rapporteur des procès, qui fit profession de leur doctrine, dit que si lesdits ministres faisaient remontrances au peuple ils leur induiraient à croire tout le contraire de ce qui était porté par la sentence, attendu leur vie et mort, et la doctrine par eux professée ; et que à cette occasion se suivrait quelque sédition. Pour eux, remontra à ses collègues qu'il les fallait baillonner, tant que la dernière condition ne fût pire que la première. Ce qui fut très bon ainsi et exécuté.

Pour les autres prisonniers, ils furent par la porte dorée, avec absolution, fouets, bannissements, et amendes, et on disait que

c'était à qui mordrait le mieux du président, des conseillers, ou de l'avocat du roi, et qu'ils eussent souhaité d'avoir souvent de telles commissions. Et de vrai cet avocat jouait tous ses restes, car ayant quitté l'évangile et vendu tout son bien pour acheter cet état, il cherchait de s'en rembourser au prix de sa conscience, se constituant ennemi de ceux desquels il s'était déjà approprié les biens par fantaisie : mais il n'eut loisir de se replumer, étant prévenu d'une mort étrange et épouvantable, comme il sera dit ci-après.

Ces juges, ayant achevé à Valence, vinrent à Romans, où ils firent pendre deux hommes, à savoir Roberté, qui avait logé le ministre, et Mathieu Rebours, pour avoir gardé le temple Saint-Romain avec une arbalète et l'épée. Ils étaient chargés par leurs procès d'avoir fait confession de foi, détesté la messe, et nié que Dieu se voulût mettre entre les mains de si malheureuses gens qu'étaient les prêtres, qu'on savait être paillards, meurtriers, et larrons ordinaires. On les mena de la prison jusques à la place du supplice sur une claie, ayant sous eux du bois et de la paille fourrée parmi, où ils moururent fort constamment, surmontant la violence de leurs ennemis. Cela fait, on fouetta par les carrefours un porte-faix nommé Chevillon, pour après être confiné en galères ; celui-ci étant fustigé, disait au bourreau : Frappe, mon ami, frappe bien fort, châtie cette chair qui a été tant rebelle à son Dieu : s'estimant au reste bien heureux de souffrir pour telle querelle.

Pour revenir aux gentilshommes, lesquels, tant à la persuasion de Maugiron, que pour éviter la furie des armes, s'étant retirés en leurs maisons, espéraient y vivre paisiblement sans être

recherchés, et aucunement inquiétés pour le fait de la religion; cela donna courage à plusieurs autres gentils-hommes de quitter le parti de ceux de l'église romaine pour prendre le contraire, puisque les édits du roi le permettaient ainsi. Entre les autres le sieur de Mombrun, de très ancienne famille, ayant épousé la nièce du cardinal de Tournon, avec ceux de sa maison s'abstenaient d'aller à la messe, et tâchait par tous les moyens et persuasions, d'en détourner tous ses voisins et sujets, et de les gagner à sa religion. Ce qu'étant rapporté au parlement de Grenoble, et joint avec les informations que le président Truchon et ses compagnons avaient faites contre ceux de la religion, Mombrun en ouït le vent, et qu'on le menaçait. Partant il écrivit lettres au sieur d'Avanson, l'un de ses anciens amis, lequel il savait être arrivé à Grenoble depuis peu de jours, contenant qu'il ne s'était jamais déclaré jusqu'alors pour le fait de la religion, et n'avait aucunement suivi les prédications publiques, dont il ne s'estimait davantage. Ce néanmoins on ne laissait de le menacer, même ment la cour du parlement, comme s'il eût été le chef et conducteur d'icelles. Ce qu'il trouvait merveilleusement étrange, attendu qu'il n'avait en rien contrevenu aux édits de sa majesté, pour jouir du bénéfice desquels, il se tenait coi en sa maison, enseignant sa famille en toute simplicité et modestie, sans scandaliser aucun de ses voisins. Que s'il n'était allé au parlement requérir qu'on le laissât jouir du bénéfice des édits, ce n'avait été pour aucunement mépriser l'autorité de justice, à laquelle il serait toujours obéissant, mais d'autant qu'il avait trouvé cela n'être aucunement nécessaire, comme aussi les mandemens du roi ne portaient point qu'il le dût ainsi faire; mais au con-

traire, silence était imposé au procureur-général dudit sieur et tous au. Par quoi il le pria affectueusement faire cesser telles poursuites, et faire envers cette compagnie, le laissât vivre en paix et en repos sa conscience, puisque tel était son vouloir et intention de sa majesté. Il écrivit aussi lettres de parcille tance à quelques siens plus privés dudit parlement; toutes lesquelles jointes ensemble, étant vues en l'assemblée, au lieu de lui accorder la demande, fut fait commandement à Marin de Bouver, prévôt des chaux en Dauphiné, d'aller prendre Mombrun, et de le leur amener sonnier, vif ou mort. Ce prévôt se porta au commencement de juillet avec ses lieutenans et archers à une petite ville prochaine d'un quelicueu du château de Mombrun, nommée Raillanette, en laquelle il avait mis une messe du secours de la commune n'était pas assez forte, et s'il ne le pouvait attirer hors de sa maison. Ce passant chemin et trouvant un de ses gens de Mombrun, fut si mal avisé qu'il le retint prisonnier. De quoi lui en parla l'ensemble du commandement de la cour, il envoya vers Marin avec lequel il avait mis de prendre son homme excédant en cela le dû de sa charge, qui était seulement de le prendre et non ses gens. Et pour ce qu'il ignorait pourquoi le parlement poursuivait si rigoureusement, il écrivit bien l'entendre plus privé à lui. Par quoi il le pria l'aller voir en sa maison, où il se pouvait aller et n'avoir autre pire traitement que qu'il y avait reçu par le passé, qu'il avait tout bon accueil et toute courtoisie mais que faisant autrement, il se serait morfondre et séjourner trop longuement à Raillanette.

Finalement, après plusieurs

es, ils accordèrent de s'entre-  
ils à mi-chemin de la ville et du  
; auquel lieu, après avoir tenu  
es propos communs, le prévôt  
ir aucune charge de le prendre,  
outefois que s'il l'avait entrepris  
cuterait aisément, et en dépit

Mombrun, se fâchant d'être  
avagé d'un tel personnage, qui  
de sa qualité, lui tint propos  
avantageux. En somme de paro-  
en vinrent aux mains, en sorte  
ver fut terrassé du haut en bas  
cheval, et pris prisonnier par  
il devait emmener vif ou mort.  
fait, Mombrun envoya douze  
de des gentilshommes et soldats  
nait avec soi pour sa garde,  
s, entrés en la ville, firent tel  
ar les lieutenans et les archers,  
es emmenèrent aussi prison-  
Mombrun, et se saisirent de  
mission, sans qu'aucun de la  
ette osât lever le nez. Et, afin  
re surpris, il assembla gens de  
droits : mais quelques jours  
l relâcha le lieutenant et les  
l, et retint seulement le prévôt.  
le même temps, pour ce que  
nt, lieutenant en ce gouverne-  
la Dauphiné, se portait trop  
ement en cette affaire au gré  
ise, et tâchait de modérer les  
plutôt par douceur que par force.  
nce, il leur fut pour suspect,  
t qu'il était parent de Diane,  
e durant son règne l'avait fait  
en cet état. Ils s'aidèrent de  
ccasion envers la reine-mère,  
à faire trouver bon qu'il fût ôté  
e charge, mettant en son lieu la  
Gondrin, qui s'était naguère  
de leur parti, ayant quitté celui  
nétable, lequel toutefois avait  
se de son avancement. On esti-  
il fut choisi par les Guise, tant  
qu'ils le connaissaient homme

de guerre très hardi, comme toute sa  
vie il avait montré en ses entreprises,  
que pour être d'un naturel approchant  
d'ailleurs, accompagné de félonie, prompt  
à exécuter toutes choses hasardeuses,  
pourvu qu'il y sentit du profit; sans  
religion, et irréconciliable ennemi de  
ceux de la religion, et nourri soldat  
toute sa vie; et qui, devenu courtisan  
sur ses vieux jours, tâchait de se con-  
former à trouver bon tout ce que les  
mignons du roi trouvaient bon, et à  
trouver mauvais ce qu'ils voulaient  
être mal. Sa réception fut empêchée  
par la noblesse du pays, tant pour ce  
que leurs privilèges portaient qu'ils  
seraient gouvernés par quelque  
seigneur du pays, que pour être  
issu de petit et bas lieu de Toulouse,  
et être chargé d'avoir suivi les ban-  
doulriers dans les montagnes des  
Pyrénées, et couru et brigandé le  
Languedoc, d'où il était parti pour se  
sauver au Piémont. Que s'il avait acquis  
autorité par le moyen des armes, c'é-  
tait plutôt comme homme désespéré,  
que pour être de cœur noble et vail-  
lant; joint qu'on savait assez que tout  
son avoir n'était procédé que de pille-  
ries, et voies illicites, de toutes les-  
quelles choses il devait être purgé,  
autrement il était à craindre qu'il les  
continuât au détriment du pays.

Toutefois l'autorité du duc de Guise,  
qui par les privilèges des gouverneurs  
pourvoyait à tous les offices, et lequel  
à cette occasion avait garni la justice  
de gens à sa dévotion, le gagna. Et le  
parlement sachant que ce personnage  
lui était agréable sur tous les autres,  
et qu'il serait propre à exécuter leurs  
desseins, encore qu'en autres choses  
ils s'efforçassent de garder inviolable-  
ment les franchises et libertés du pays,  
ils le reçurent lieutenant du roi, en  
l'absence du duc de Guise, mais provi-  
soirement, ce qui n'était jamais advenu.

La Motte Gondrin à ce nouvel événement, ayant su l'acte de Mombrun, et qu'il levait gens de guerre, conclut avec le parlement de lui mander qu'il eût à relâcher le prévôt, et qu'il vint au parlement se purger des crimes à lui imposés; ajoutant que ses actes étaient signes de rebellion contre le roi et ses officiers, en quoi s'il continuait, il le punirait comme séditieux, et lui ferait connaître sa témérité.

Sur ces entrefaites arriva du côté de Mombrun un nommé Alexandre Guio-tin, natif de Voreas au comtat de Venise, homme de lettres, et qui faisait profession de lois, lequel lui fit entendre, que pour la tyrannie et oppression du pape, usurpateur dudit comtat sur les vrais héritiers, son père et lui avaient de long-temps quitté le pays pour le fait de la religion, de laquelle la pureté ne pouvait être soufferte par lui. Que lui toutefois voulant être utile à sa nation, autant que Dieu et le devoir de nature l'y avaient obligé, y était depuis quelque temps retourné pour chercher les moyens de dresser une église des fidèles épars par le pays, et les faire vivre selon la réformation de l'évangile, en quoi il avait quelque peu réussi. Mais que lui et plusieurs qui s'étaient dès long-temps absentes du pays comme lui à cause des persécutions, ne pouvaient être aucunement soufferts par le légat du pape et ses officiers, lesquels ne leur voulaient pas même permettre de disposer de leurs biens pour se retirer ailleurs, mais les leur voulaient ravir avec la vie, combien qu'ils se fussent mis en devoir de leur faire entendre la justice de leur cause, outre le témoignage qu'en avaient rendu tant de martyrs, cruellement et inhumainement meurtris, et ce qui en était amplement déclaré par leurs livres et écrits publiés partout, où apparaissait

clairement leur doctrine être conforme à celle des prophètes et apôtres; cette extrémité, s'étant assemblée nombre de députés de cette grande compagnie, pour aviser à leur salut et aux moyens qu'ils tiendraient empêcher cette tyrannie, on allégué la loi pénultième *de jure* au 10.<sup>e</sup> livre du code, suivant laquelle ils avaient remontré à celui qui représentait leur seigneur, le mauvais traitement reçu pour cause injuste tout déraisonnable. Que s'il était possible de résister à la violence effrénée d'un magistrat légitime, il se conduisait au contraire de tout et de toute espèce de droit, comme plus contre un tyran qui aurait le pays contre toute équité et ombre de religion? Comme à la fin le pape s'était approprié le pays comte Raymond de Tournaine, maison d'Albret, et après l'avoir communiqué, et mis ses pays en interdit, il aurait pris ledit comtat pour sa possession. Il alléguait aussi que les papes pouvaient tenir lieu de magistrat légitime, vu que toute seigneurie et autorité terrienne leur est défendue par Dieu, et qu'il est dit en St.-Matthieu 23.<sup>e</sup> chapitre 2.<sup>e</sup> vers, Jésus-Christ parlant aux apôtres : Vous savez que les princes des peuples seignent sur eux, et les grands usent d'autorité sur iceux. Il ne sera point ainsi entre vous ; mais quiconque voudra être le plus grand entre vous, qu'il soit le plus petit ; et qui voudra être le premier, soit votre serviteur. Où ils concluaient que la domination du pape et la seigneurie qu'il exerçait sur eux, était intolérable, et ne devait être soufferte entre chrétiens. D'ailleurs, il disait des plaintes être si communes, que par les pratiques et mandats du pape, les sujets non seulement du comtat, mais des pays du roi, à s



ovence, du Languedoc, du  
et d'ailleurs, étaient telle-  
traités, que, n'ayant aucune  
et ne sachant où héberger, et  
r les déserts et pays inhabités,  
t en proie avec leurs femmes  
aux bêtes sauvages, comme  
ils'en trouvait grand nombre  
et qu'on ne savait ce qu'ils  
evenus. A cette occasion, di-  
tin, tant en son nom qu'en  
es compagnons, qu'étant des-  
toute demeure, ils ne pou-  
voins que de s'aller habiter  
terres de celui qui était la  
uelle de tout leur méchef. Et  
a, après n'avoir pu obtenir  
provision de leur ennemi, ils  
incliné au dernier remède, et  
le prendre par force ce qu'ils  
t pu obtenir par la douceur et  
. Sur quoi, ayant été constitué  
cureur, et reçu d'eux toute  
e de disposer de leurs person-  
iens, il aurait entendu ledit  
de Mombrun être semblable-  
pressé par la suggestion et  
on des catholiques romains,  
que pour se défendre, il aurait  
raint de recourir aux armes :  
urquoi il avait avisé se retirer  
pour le supplier de prendre en  
semblablement leur cause et  
qui leur était commune, et se  
le leur côté, pour être chef et  
eur en cette affaire.

run ennemi mortel du pape,  
yant déjà environ 300 hommes,  
it à vider le royaume pour  
rir la note de séditieux et re-  
t ne voulait, disait-il, rien  
ndre contre l'autorité du roi,  
aise d'avoir trouvé cette occa-  
st pourquoi, ayant vu les pou-  
Alexandre bien amples, et ses  
aisés et faciles, qui étaient de  
de Vezon ville forte et inac-

cessible au comtat de Venise, et pa-  
reillement de Malossène autre ville  
voisine, où étaient le magasin de l'ar-  
tillerie, poudres et munitions du pape,  
il jugea ces lieux être de sûre retraite  
pour soi et pour ceux dont il était ques-  
tion, pendant que la malice du temps  
s'écoulerait, et qu'il pourrait aviser  
d'autres moyens plus sûrs, en tenant,  
comme il pourrait aisément, tout le  
comtat de Venise en sujétion. Il fut  
donc conclu que le 6 d'août Alexandre  
se saisirait de Vezon, à cause de l'in-  
telligence qu'il avait avec bonne partie  
des habitants. Et qu'au même instant  
Mombrun s'emparerait de Malossène.  
Ce qu'ils espéraient faire sans effusion  
de sang et sans perte de gens, tant  
bien les affaires étaient dressées.

Or, comme les préparatifs s'en fai-  
saient, et que le jour approchait,  
Alexandre tomba malade d'une grosse  
fièvre. Ceux de Vezon aussi voyant tant  
d'allées et venues, et que leurs voisins  
remuaient les armes, commencèrent à  
se douter et tenir sur leurs gardes,  
veillant et regardant de près tous ceux  
qu'ils soupçonnaient. Ce que venu à la  
connaissance de Guiotin, et craignant  
ne pouvoir sitôt exécuter son entre-  
prise, il retira tranquillement quelques  
soldats qu'il avait déjà dans la ville afin  
qu'ils ne fussent découverts, et manda  
à Mombrun, qu'il était besoin de sus-  
pendre quelques jours, tant à l'occasion  
de sa grande maladie que pour aviser  
d'autres plus convenables moyens d'a-  
voir Vezon, qui était de toute autre  
importance et conséquence que l'autre  
place. Car si on faillait à la prendre,  
tout irait de mal en pis, comme au con-  
traire leur entreprise venant à bien,  
ils amèneraient les ennemis à telle  
composition que le reste de la guerre  
serait aisé et facile, ayant si bonne et  
sûre retraite. Toutefois Mombrun, qui  
ne demandait qu'à vider les pays du

roi avec ses gens, croyant que faute de cœur fit parler ce langage à Alexandre, ne laissa au jour fixé d'exécuter son entreprise, et se saisir de Malossène, pensant puis après aller à Vezon : mais il n'y put parvenir. Et combien qu'il eût 800 hommes de guerre, il n'était pas assez puissant pour tenir contre les habitans et ceux qui iraient l'assaillir. Par quoi il envoya vers Guiotin pour avoir du renfort, et le faire venir vers lui quelque maladie qu'il eût, ce qu'il fit, et lui mena 150 ou 200 hommes.

Le légat du pape Alexandre Farnèze, avait pour lors à Avignon un vice-légat nommé Jacques Mariesalla évêque de Viviers, lequel averti que Mombrun s'était saisi de Malossène, et qu'il venait gens de tous côtés à son renfort, envoya Caderousse et Aubignan, deux des principaux du Comtat pour parlement avec lui, et savoir qui le mouvait, et à qui il en voulait. Ils menèrent avec eux deux capitaines, à savoir Crillon et Novezan, pour cependant qu'ils parlementeraient regarder les moyens avec les citadins de couper la gorge à tous ces guerriers.

Etant arrivés, et ayant exposé leur charge, Mombrun leur fit répondre par Alexandre que cette assemblée n'était pour offenser personne : mais de dire les raisons qui les menaient, il n'était encore saison : ce qu'ils feraient toutefois en temps et lieu. Cependant Crillon et Novezan ne surent manier leurs affaires si secrètement, s'étant vantés aux papistes d'avoir découvert les lieux par où ils entreraient de nuit, pour tailler bientôt en pièces toute cette canaille, que Mombrun n'en fût averti : comme aussi on lui rapporta au même instant, que le légat avait arrêté trois mulets chargés d'armes, et force gens qui le venaient trouver, pensant que Caderousse et sa compagnie serait déjà en chemin de retour-

ner, et qu'à son arrivée il ferait tous les prisonniers. Sur quoi brun leur déclara la trahison et le peu de fiance qu'il y avait paroles, vu qu'en envoyant la paix, et sans attendre réponse d'hostilité plus que barbare, cette occasion il les tenait jusqu'on lui eût rendu ses gens et ce que le légat fit non sans regret. Mais au déloger de Cad Mombrun après l'arrivée des prisonniers et armes, retint les capitaines sus-nommés, tant par de leurs menaces, que pour dans la ville sans congé comme contre le droit de la guerre leurs compagnons ne firent assistance pour l'envie qu'ils sortiraient des mains de Mombrun peur qu'autre nouvelle occasion arrêtât. Etant sortis ceux-là, l'ouverte commença entre le légat, qui avait levé quelques garnies : mais pour avoir gens n'approchait que de loin, je ne voulait rien hasarder craignant lui advenait mal, sa condition. Cette lâcheté apportait telle et hardiesse à leurs ennemis se faisait course ni sortie, et ceux du légat, n'eussent du quelle prospérité inclinaient à favoriser Mombrun, en sorte forces ennemies diminuaient, de Mombrun croissaient à vue. Ce que craignant le légat, et reçu argent frais, il pratiqua Gondrin qu'il savait lever gens phiné, et lui offrit 1,200 écus, tion de s'acheminer de ce et ses forces.

La Motte Gondrin, homme cieux, voyant trotter deniers, alleigrement : mais avant qu'il envoya sommer Mombrun de terres de la sainteté, se montra

jet du roi, et se soumettant humblement à la discrétion de la justice, tant de lui faire grâce s'il le faisoit volontairement. Mombrun répondit qu'il n'entreroit au Comtat pour désoler le roi, ni à ses officiers, mais pour briser les calomnies qu'on avait faites pour le faire mettre le royaume en proie en proie dont il était exempt, volontairement quitté le pays. Et comme ce qu'il s'était retiré et avait ses armes en comtat de Venise, il ne le fit et ne put faire légitimement, pour être appelé des sujets dudit comtat pour leur tuition et défense que pour avoir pu choisir retraite ailleurs, dans les terres de celui qui, par sa tyrannie et ambition avait animé tous les Français de France à exterminer les ennemis de Dieu. Ce qu'ayant entendu, le roi envoya quérir l'artillerie de Grenoble et dressa son armée des bannières, de bannières et légionnaires de Dauphiné et pays circonvoisins, comme il fit le vice-légat sous la conduite de Mont-Jalle et Rosset, lesquels, pour leurs meurtres et voleries, avaient envahi le pays du roi. Entre autres l'un pour avoir tué de guet à mort le sieur de Mirebeau, afin de se faire payer quitte de l'argent qu'il lui devait, et l'autre pour avoir volé la croix de la Roche de Saint-Serret en Dauphiné. Cet équipage dressé d'environ 1000 hommes de pied et de 500 chevaux, tant des compagnies de gens d'armes de la Motte Gondrin, du comte de Salerne, que dudit de Clermont. Il tira en la ville de Bolène à six lieues de Malossène, mais ce sans recevoir de grandes pertes, car les fois que ses gens approchèrent de Mombrun, lequel aussi de son côté, ne les laissait guère en repos. Et comme ces choses se faisaient, le cardinal de Tournon, retournant de Rome, arriva par la voie de la mer à

Marseille, et se faisant monter le long du Rhône droit à Lyon, accompagné du capitaine Poulin, entendit l'entreprise de Mombrun : ce qui lui fut dur à porter, tant pour ne savoir quelle serait l'issue de ces émotions, que pour les voir maniées par ses parens : car Mombrun comme j'ai dit, avait pour femme sa nièce, fille de son frère de Tournon. C'est par quoi, il lui écrivit pour le détourner de son entreprise, promettant de lui faire avoir sa grâce, de le remettre en ses biens, et de lui faire donner permission de vivre en sa maison en toute liberté quant à la religion. Puis, le flattant, lui disait, qu'il s'était laissé mener à l'appétit de certains personnages, desquels le conseil ne lui pouvait apporter que ruine et perdition, tant du corps que de l'âme. Mombrun lui fit réponse bien ample, en laquelle il rendait raison de son fait, et de la cause qui le mouvait, disant n'être conduit ni mené à l'appétit des hommes; mais qu'il avait cherché et cherchait d'avancer la gloire de Dieu, autant qu'il pouvait, et le repos de tant de gens de bien qui avaient été si longuement persécutés pour la vérité de son évangile. Et, afin qu'il en fût plus assuré, il lui envoya une confession de sa foi, en laquelle il protestait vouloir vivre et mourir. En somme, il lui maintenait n'avoir rien fait à la légère; mais avec mûre délibération, ne pouvant mieux faire pour son salut et le devoir de sa conscience. Voilà ce que le cardinal put arracher de son neveu.

La Motte Gondrin s'étant approché, comme il a été dit, encore qu'il fut accompagné de cent contre dix, était toutefois tant malheureux à toutes ses rencontres, et ses gens tellement harassés, qu'il n'attendait de jour à autre sinon de recevoir quelque honte, et sentant ses gens diminuer d'heure en heure; pour ce aussi que le légat ne

lui graissait le poignet assez à son gré, après avoir consulté avec les gentils-hommes de Dauphiné qu'on avait là amenés comme par force, envoya devers Mombrun, pour traiter la paix, les capitaines Blacons, Sainte-Marie, le Port, la Roche et autres; non seulement avec charge de lettres patentes du roi, contenant un pouvoir bien ample, mais aussi de mandement et charge expresse de toute la noblesse du Dauphiné, laquelle s'obligeait par serment de faire inviolablement garder et observer les conditions telles, qu'elles seraient accordées par les députés. Ces conditions étaient alternatives, à savoir que Mombrun et ses gens quittassent les armes, se retirassent en leurs maisons, et vécussent selon les traditions de l'église romaine, ou bien qu'ils vidassent le royaume et le pays du Comtat, et s'ils le faisaient leur serait permis de vendre et d'aliéner tous et chacun leurs biens, et que pour ce faire, leur serait baillé délai suffisant, et caution de toute la noblesse du Dauphiné et du Comtat, pour les faire jouir de l'une ou de l'autre des conditions, qui seraient par eux choisies, sans en rien être outrepassé, ou aucunement altéré. Mombrun, voyant les conditions qui lui étaient offertes, et que le jeune Maligny et Mounans, étaient après ses gens, pour les pratiquer par une autre entreprise, dont il sera tantôt parlé, et que chacun prenait leur parti, accepta la dernière condition. Et fut accordé que lui et ses gens, comme aussi tous les fidèles du Dauphiné, du Comtat auraient un an entier pour disposer de leurs biens. Qu'ils se retireraient dans le courant d'un mois à la file, et deux à deux, comme ils s'étaient assemblés, comme aussi la Motte Gondrin et les siens rompraient sur-le-champ leurs forces. Que les prisonniers d'une part et d'autre seraient

rendus. Que nulle querelle ou tation soit par justice, ou autre serait faite à tous lesdits gens de mais qu'ils seraient soufferts paisiblement et demeurer en leurs lieux pendant ledit temps. Que un mois Mombrun pourrait aller en sa maison avec telle et si grande garnie qu'il voudrait pour sa sûreté que le tout serait ratifié et accordé par le roi et le pape, dans vingt jours en suivant, comme aussi par les seigneurs de Dauphiné, Provence et autres juridictions dudit Comtat, que chacun pût jouir pleinement du contenu dudit traité. Mombrun s'étant retiré en sa maison sur capitulation, commença à rassembler ses soldats, et dès le lendemain en voya cinquante. Mais comme il voulait faire le semblable des autres, il fut averti que les prêtres les tuaient tout où il les pouvaient prendre à l'avantage: qu'on leur refusait l'entrée des villes, et le séjour en leurs lieux; et que Chavenelles, ami de la Motte Gondrin et du vice-légat en avait valisé plus de deux cents, et ils étaient en chemise, comme aussi ceux du Comtat les prenaient l'un après l'autre, et les faisaient mourir le plus promptement qu'ils pouvaient. Davant les prêtres mettaient par la perte de la Motte Gondrin, des garnisons dans les environs du château de Mombrun, savoir aux villes de Vaupierre, Serre, et en l'abbaye de la Motte, et que la Motte n'avait rien de plus de volonté que de garder le traité de paix, non plus que le vice-légat, contre sa promesse, emprisonner ceux qu'il pouvait rencontrer, qu'on n'attendait sinon qu'il eût rompu ses forces pour l'alléger. Toutes ces choses accumulées ensemble, firent que Mombrun fut plusieurs fois à la Motte Gond

et sa promesse , et protestant qu'il n'y avait rien de quelconque d'inconvenient, mais que de sa faute. Et finalement n'ayant pu en avoir que des paroles ambiguës, avec bravades vaines de ces garnisons , rassurant jusqu'à deux cents soldats seulement alla assiéger Vaupierre qu'il fit ses prisonniers, le capitaine et les soldats. Il fit le semblable aux autres, sans toutefois aucune effusion de sang, et qu'aucun des habitants n'eût aucune perte ni dommage, mais les prêtres qui payèrent l'écot, qu'ils avaient réveillé ces nouvelles après l'accord juré. Cela arriva tellement la Motte Gondrin , tant que Mombrun était accablé d'une forte et puissante armée, il n'osa l'aller assaillir, comme il l'eût aisément s'il eût su le nombre des hommes. Et de vrai , il était si rempli d'espions, qu'il ne le pouvait pas. Car pour deux soldats qui s'échappèrent de la troupe, et qui furent en voyage prochaine, on lui rapporta qu'il y en avait plus de deux cents, en sorte qu'ils quittaient le plat pays , et se rendaient dans les villes.

À même temps, advint une chose d'une nouveauté étrange et digne de remarque. Il a été fait mention des diligentes poursuites faites à l'encontre des églises réformées de Valence et de Romans , environ Pâques , et entre les autres juges, Laubessaignier, et l'avocat du roi Ponsseigne avaient fait profession de l'évangélisme, s'étaient rendus ennemis de la doctrine, jusqu'à la persécuter plus cruellement que pas un autre. Laubessaignier, étant épris de l'amour d'une femme, en fut si extrêmement passionné qu'il quitta son état et toute honneur pour la suivre partout où elle allait méprisé d'elle, il s'annonçait, que, ne tenant compte de

sa propre personne, il fut accueilli de poux , qui prirent telle habitude en lui, qu'on ne l'en put débarasser. Car ils croissaient sur lui, et sortaient de toutes les parties de son corps , comme l'on voit sortir d'une charogne pourrie. Finalement , quelques jours devant sa mort , se voyant atteint de la main de Dieu, il commença à désespérer de la miséricorde d'icelui : et, pour abrégier ses jours, conclut de se laisser mourir de faim , joint que les poux le tenaient de si court à la gorge , qu'il semblait qu'ils le voulussent étrangler. Ceux qui voyaient ce piteux spectacle, furent grandement émus de pitié, conclurent de le parforcer de manger , qu'il voulut ou non : et pour lui faire prendre des coulis et pressis, d'autant qu'il y résistait de toute sa force , ils lui lièrent les bras, et le baillonnèrent d'un bâton , pour tenir sa bouche ouverte , pendant qu'on lui mettait la viande. Et étant ainsi baillonné mourut comme une bête enragée de l'abondance des poux qui entrèrent jusqu'en sa gorge. Et ainsi disait-on entre les catholiques mêmes, que du même tourment qu'il avait inventé contre les ministres de Valence , les envoyant à la mort baillonnés, il avait été puni par un juste jugement de Dieu.

Quant à Bourrel dit Ponsenas, après avoir aliéné tout son patrimoine, et celui de sa femme et de ses amis , pour acheter cet état d'avocat , il consuma le surplus à tenir maison ouverte, espérant d'en être bientôt remboursé au double. Mais étant tombé malade d'une façon inconnue au médecin , il entra en désespoir de l'aide et miséricorde de Dieu : et, se représentant ordinairement devant les yeux la mort de ceux de Valence et de Romans, reniait Dieu comme enragé et forcené, appelait les diables, et faisait toutes les sortes d'imprécations qu'il est possible de penser.

Son clerc le voyant en ce désespoir, lui parla de la miséricorde de Dieu, et lui mit devant les yeux tous les passages de la sainte écriture, qu'il savait servir à cette matière, comme autrefois ils en avaient conféré ensemble. Mais au lieu de se retourner à Dieu, et de lui demander pardon de ses offenses, il lui dit : « O Etienne ! que tu es noir ! Je suis noir ! » répondit le serviteur : sauf votre grâce, je ne suis ni Taurc, ni Maure, ni Bohémien, mais bien Gascon et de poil roux. Non, non, dit Bourrel, tu es noir mais c'est de tes péchés. Trop bien cela, répliqua Etienne, mais j'ai espérance en la bonté et miséricorde de Dieu, en sorte qu'ils ne me seront point imputés de Dieu pour l'amour de Jésus-Christ son Fils, mort pour nos péchés, ressuscité pour notre justification, et qui est là haut au ciel intercédant pour tous ceux qui l'invoquent, et qui, en vraie et vive foi, mettent leur espérance en lui. Sur quoi Ponsenas redoublant sa rage, se prend à crier après son serviteur, l'appelant luthérien, huguenot, et le détestant comme l'un des plus méchants et misérables hommes du monde. » A ce cri arrivèrent des amis, auxquels il commande qu'Etienne fut mené prisonnier, et qu'il fut brûlé comme hérétique. Bref, la rage s'émut tellement en lui, qu'avec sanglots et hurlemens, il rendit l'esprit d'une façon épouvantable. Ses créanciers ne donnèrent quasi pas le loisir de tirer le corps hors du lit. Car chacun envoya en sa maison ravir le peu de meubles qui lui étaient restés de tout son bien : mais il s'en fallût beaucoup qu'ils eussent leur compte : ce que l'on trouvait merveilleusement étrange. Car avant qu'il se ruât sur les offices, il était homme riche et aisé autant que nul de son état. Ce néanmoins, jamais telle pauvreté ne fut vue : car il ne demeura que la

paille à sa femme et à ses enfans, qui furent par pitié et compassion pris, l'un de ça et l'autre de là pour les nourrir : autrement ils étaient prêts d'aller mendier ou mourir de faim, tant cette pauvre maison se trouva dénuée.

Cinq autres conseillers des huit qui avaient assisté au président Truchon, les exécutions ci-dessus mentionnées, moururent tous de mort étrange dedans la troisième année, à savoir Rinnard, insensé, Fabri, désespéré, Vache, du feu en une jambe qui le brûla jusqu'au cœur, Ponce, furieux d'une maladie incurable, Rostain, devenu aveugle et sourd.

Pour revenir à Mombrun, lequel après l'appointement fait avec Gondrin, avait été contraint de reprendre les armes pour sa sûreté : ceux de Guise en étant avertis, ils envoyèrent des lettres du roi en date du 17 d'août, par lesquelles il était mandé à Gondrin d'assembler toutes les forces, tant de pied que de cheval étant en garnison, ou autrement en Dauphiné, avec ceux de la noblesse qu'il trouverait propre à lui aider : pour de là se transporter au Comtat, et autres lieux où il pourrait affronter Mombrun, et lui courir sus de tout son pouvoir, rompre ses forces, de chasser des terres papales et autres où il se pourrait retirer. Et pour ce faire, prendre l'artillerie et munition où bon lui semblerait. Bref, châtier Mombrun, et ceux qu'il pourrait prendre, en sorte que ce fût un exemple aux autres, le cas advenant, qu'ils ne se soumissent après la première sommation.

Cette commission reçue, la Motte Gondrin fit toute diligence de leur gens pour aller trouver Mombrun, comme aussi le vice-légat d'Avignon lui envoya ses forces : lesquelles étant jointes, lui et le sieur de Suze entreprirent d'aller surprendre Mombrun.



Or, étant à leur arrivée à Mombrun, les lieues près d'eux ne leur donnèrent la peine de passer, car leur vent au-devant. Or, il y eut trois ou quatre cents hommes, se confiant en leur vaillance à la situation et figure du terrain, est de soi fort montueux et il s'assurait de donner beaux succès à l'ennemi. Ayant donc ses troupes, qu'il n'était pas en position de combattre pour l'honneur, pour acquérir des richesses : la vie, sans espoir de combat de grâce, avec un ennemi comme sans foi, sans religion, sans pitié, et qui les avait déjà tant de fois : et les trouvant au combat, il les répartit en embuscades, en des lieux où la victoire devait nécessairement passer, et se pouvaient secourir les uns les autres, et se rallier sans perte, et leur commanda expressément de ne se découvrir ni charger, mais d'attendre son signal : car il espérait sa dernière main, donner ordre à jamais mémoire de sa victoire, d'autant que, tenant la Motte enclose de ses embûches, dans un vallon d'une ravine d'eaux qui couraient pétueusement, il s'assurait qu'il n'échapperait aucun. Voilà, comme il s'attendait d'avoir sa vengeance tant d'outrages à lui faits, son vœu juré et promise si solennelle. Mais quand ce vint à l'arrêter cette cavalerie, les jeunes gens perdirent la patience d'attendre de leur capitaine, mais craignant que ces premiers échappassent, ils se mirent à tirer si aprement, que leurs adversaires tombaient en l'eau par les embûches. Ce qu'ayant vu la Motte, qui était sur le der-

rière, il se retira hâtivement en la plaine, attendant ses gens qui fuyaient en merveilleux désordre. Et dit-on que si ces jeunes hommes eussent eu patience, nul n'en fut allé dire les nouvelles à ses compagnons, tant les embuscades étaient bien ordonnées à propos. Mombrun en fut fort marri, car il espérait que cet effort lui donnerait loisir de pourvoir à ses affaires pour se retirer. Toutefois il ne perdit courage : mais, suivant la victoire s'en vint ranger en bataille à la plaine où était la Motte Gondrin, lequel avec sa compagnie, étaient encore épris de telle frayeur qu'ils lui en donnèrent tout loisir. Là se firent plusieurs escarmouches de part et d'autre, pendant que chacun se rangeait en bataille, où les gens de la Motte avaient toujours du pire : car, en sa présence on tuait de ses soldats, on les prenait prisonniers, on les dépouillait et désarmait. Les uns étaient relâchés avec serment de jamais ne combattre les enfants de Dieu : les autres juraient d'avoir été entraînés comme par force. Et combien que la Motte Gondrin eût rangé ses batailles, et qu'ils fussent cent contre un, et que Mombrun n'eût que trente ou quarante chevaux en sa compagnie, assez mal en ordre, si est-ce qu'il ne fut jamais chargé. Mais la Motte, se retirant fit du mieux qu'il put, quittant le champ à l'ennemi et à sa petite troupe, qui le suivit plus d'une lieue, et les pressa de si près que les chefs n'en reçurent que déshonneur. Ce qu'on trouva fort étrange d'être advenu à Gondrin vieux soldat, et qui, par les armes, avait fait autant de preuves de sa personne qu'homme de son temps : se vantant de petit compagnon d'être parvenu au degré d'honneur où il était, à savoir de chevalier de l'ordre; capitaine de cinquante lances et lieutenant du roi en ce gouver-

ment du Dauphiné. Mais sa lâcheté était ouvertement démontrée ce que , premièrement par ses hasards et stratagèmes, puis par ses rapines et rançonnemens, il avait amassé de grandes richesses desquelles il se fâchait abandonner la possession et hasarder ses vieux jours contre tels désespérés , chose qui advient coutumièrement à ceux qui préfèrent les gains et richesses déshonnêtes à leur honneur : et de vrai s'il ne se trouva jamais un tel Arabe. On dit aussi qu'il n'avait aucune envie de ruiner tout-à-fait Mombrun , parce qu'il lui servait d'une vache à lait : car , par ce moyen, il accrochait souvent du pape bonnes sommes de deniers, qu'il n'eût pas eues autrement, aussi ne faisait-il rien si la croix n'allait devant.

Or, pour retourner à Mombrun, considérant qu'il n'avait aucuns vivres ni espérance de secours , vu que toutes choses étaient désolées autour de lui , de sorte qu'enfin ses ennemis le pourraient aisément accabler : connaissant aussi l'effroi des ennemis être tel qu'il ne serait aucunement poursuivi ni épié , il donna congé à ses gens , qui eurent tout loisir de retourner en leurs maisons, ayant de sa part résolu de se retirer et abandonner son bien à la merci de l'ennemi. Cette conclusion prise il s'accompagna d'un jeune avocat de Grenoble, Matthieu d'Antoine , lequel pour l'avoir jusqu'alors connu fidèle et affectionné à sa querelle , il le préféra à tous les autres, et lui promit qu'il aurait toujours part à son bien, voire jusqu'au dernier denier. Mais quand Matthieu le vit au chemin de Mérindol pour de-là se retirer en Allemagne , il l'estima homme perdu et sans recours , il conclut en soi-même de le faire prendre à la première occasion , afin de non-seulement éviter le danger de mort , mais aussi de trouver le moyen de se faire riche , comme il

avait tenté tous les hazards pour des biens , que les voies ordinaires lui avaient jusqu'alors manqué.

Etant donc arrivés en Provence une petite ville appelée le Buisson d'Antoine s'accoste de quelques uns qu'il connut adversaires de l'évêque par l'inquisition qu'ils lui faisaient. Mombrun , leur dit qu'il était leur demanda secours pour le redre , ce qu'ils lui promettent et rent aux armes. Cependant Matthieu commence à s'écrier tout haut : pour le roi , pour appréhender le malheureux Mombrun capitaine huguenots. Et , se voyant suivi sauter au collet de son maître , et chant à une grosse chaîne d'or avait pendue au col , laquelle lui demeura entre les mains. Mombrun étonné de se voir trahi et assailli par celui auquel il se fiait le plus , le rassure , et se sauvant par une fenestre délogeant à travers champs , trouva un paysan auquel il change sa jupe contre des lours à la sienne de toile et en cette page gagne Mérindol. Sa femme, dans le tumulte , après avoir été entièrement pillée et saccagée de tout l'or, l'argent, les bagues et chaînes qu'elle emportait pour ses nécessités, par ce même traître et ses compagnons, trouva moyen de se sauver après son mari en habit de femme dans le village , de sorte que tous deux se contrèrent. d'Antoine , sentant Mombrun échappé , afin d'avoir le plus de son bien qu'il pourrait, s'avoua à Motte Gondrin ; et ainsi , s'étant approprié les chevaux, mulets , et habillemens et vaisselle d'argent lui , s'envient rendre à Gondrin et lui baille les moyens de pouvoir surprendre Mombrun au passage de Savignas. Il raconte tout ce fait de ses amis comme aussi de celui des princes, et encore qu'il n'en parlât que par conjecture, pour n'avoir bougé du pays,

bien qu'il servirait d'un bon oin, comme aussi il en donne l'espérance, étant homme rusé, bref tel que ceux n'avaient besoin pour dresser les princes.

Le Guiotin cependant voyant ses affaires se porter mal, Mombrun prenait le chemin loï, prit celui de Savoye et le pays des Lignes. Mais, de Grenoble, il fut arrêté pour ministre de Mombrun entre les mains du vice-roi le garda soigneusement. Interrogé à d'Antoine, il dit que si qui avait ému et mis les poings de ceux du comtat de Vais nonobstant cela, étant comme avisé et versé en telles ce juge ni ses assistans ne mordre sur lui, en sorte haute de témoins, son pro-ra pendu au croc, attention du duc de Guise, commanda qu'on le gardât afin d'interroger avec les princes. Ce, encore que ledit juge eût juger telles gens sans apparence vertu d'icelles il en eût rendre plusieurs.

Le Gondrin, ayant eu quelque fidélité d'Antoine, lui fit pour aller surprendre au passage. En quoi il se vement qu'il le faillit sur-tout sa femme aussi, les ayant un jour de marché, sur les de Dauphiné et Savoye, en boulangers, et portant dans des paniers en une ville Matthieu reconnut ladite regardait attentivement le remarquant par la balafre à travers la joue. Mais soit mu de honte ou de compassion bien touché d'aveuglement

ou éblouissement, comme il advient souvent en telles extrémités, tant y a qu'il leur fit place. Aussi Mombrun contrefaisait si naïvement le paysan, que la balafre par laquelle il était désigné, ne fût aperçue d'aucun de la compagnie qui les suivit assez longuement. Voilà comme il se sauva miraculeusement sur les terres de Genève et de Berne, combien qu'il fût poursuivi sur tous les autres.

Mais d'autre part d'Antoine, bien marri que la proie lui fût échappée, vint à Orléans offrir son service aux Guise, qui ne le refusèrent pas et promirent de lui faire délivrer de l'argent, laquelle promesse ne lui étant tenue assez tôt à son gré, ce déloyal, voulant avoir deux cordes à son arc, ou bien ajouter trahison sur trahison, fut bien si hardi que de venir trouver le roi de Navarre jusques en son lit, lui disant qu'il était envoyé exprès de par Mombrun et autres sieurs de Provence et Dauphiné, pour l'avertir qu'ils se préparaient pour la délivrance de lui et du prince son frère, mais qu'il n'avait argent pour s'en retourner et porter réponse. Le roi de Navarre sur cela, se doutant que c'était un fourbe ou qu'il ne fût attiré par ses ennemis, le retint en sûre garde et avertit de tout le fait le duc de Guise, qui chargea d'Anaussou de lui faire et parfaire son procès, ce qui fut interrompu par la mort du roi François. Gondrin n'ayant pu exécuter sa rage contre la personne de Mombrun, la déchargea sur le château d'icelui qu'il fit démanteler et brûler, le 16 de novembre 1560. Les états furent assemblés à Grenoble, extraordinairement et contre la coutume; le président Truchon y harangua, afin de parachever la ruine des églises, ce qu'ils appelaient la pacification du pays. Et

fut sonné le tambourin tôt après pour aller contre la ville de Pragela, mais la mort inopinée du roi François, rompit tous ces desseins et donna loisir aux églises de reprendre haleine, la rigueur des édits s'adoucissant peu à peu, comme il sera dit en son lieu.

Et l'an 1559, Antoine et Paul de Richiend, seigneurs de Mouvens, après avoir longuement suivi les guerres, s'étant retirés en leur maison, qui est au haut pays de Provence en la ville de Castellane, désireux de vivre selon Dieu, avec quelques autres, firent tant qu'ils recouvrèrent un ministre, lequel venu en janvier, tôt après plusieurs personnages de tous états s'adjoignirent à cette assemblée, laquelle du commencement se faisait la nuit, chez ledit Mouvens. Et, combien que l'hiver fût du tout apaisé, ils ne furent pas empêchés par les neiges, verglas ni autres difficultés, d'y arriver de fort loin. Le carême venu, ceux de Castellane eurent pour précheur, un cordelier à la grande marche, lequel, ne pouvant souffrir ces assemblées, les détestait par toutes sortes d'injures et accusations calomnieuses; tellement que le populaire commença à murmurer contre, voire et d'autant plus que le ministre, lui ayant envoyé certain écrit où sa vie et doctrine était déchiffrée, s'en plaignit en pleine chaire, comme aussi des menaces qu'il disait lui être faites par un des deux frères à savoir Antoine. Ce qui irrita tellement ses auditeurs, que sans s'enquérir du vrai ou du faux, leur recours fût aux armes et assiégèrent Antoine, avec cinq ou six cents hommes, desquels toutefois il se développa. Paul sur cela vint au parlement d'Aix faire sa plainte, ce que les mutins font aussi de leur part, où ils furent cueillis et soutenus par quelques conseil-

lers qui avaient la dent sur ces vilshommes. Tant y a que des conseillers furent envoyés pour informer de part et d'autre; mais au lieu de faire et de tenir la balance droite fut informé simplement contre deux frères du pur fait d'hérésie sans entrer en voies de fait. Voyant cela et que déjà on avait cerné ajournement personnel à son frère et lui, se retira vers Henri encore vivant, duquel il obtint aisément évocation au parlement de Grenoble, en considération de ses services. Cette évocation signifia au parlement d'Aix, ils firent tant que le cardinal de Lorraine qu'ils eurent lettres de cachet, par lesquelles leur était mandé de ne se dessaisir du procès. Cette matière ainsi conduite contre toute équité, fit que les habitants de Mouvens prirent le mors aux dents, joint que ceux de la religion catholique vers lieux de Provence, se sentaient pareillement opprimés d'une multitude d'injustices, leur baillèrent force ordonnances et instructions, contenant une infinité de concussions, larcins et autres énormes commis par leurs conseillers du parlement. En sorte que pour arrêter le cours de leur tyrannie ils conclurent de faire une ligue commune, pour les poursuivre devant le roi. Pour ce faire, jour fut assigné en la ville de Draguignan.

En ce même temps, Antoine permit d'entrer en voie d'accord avec ceux de Castellane et de se transporter pour cet effet à Fréjus, à la requête de ses plus proches parens et gens d'amis, s'y achemina; et, n'ayant pu trouver les médiateurs qui l'y avaient promis, alla coucher à Draguignan; mais n'y fût pas plutôt arrivé que les enfants de la ville (émus et aiguillonnés par certains prêtres et par un conseiller du parlement d'Aix) cri-

à lui au luthérien , qu'à la  
 e ces bons solliciteurs, plus  
 ille personnes eurent en  
 rien environné son logis.  
 voyant qu'il ne se pouvait  
 a toutefois de telle et si  
 sistance , que les mutins  
 t au Viguiier de la ville ,  
 mains duquel il se rendit  
 à la justice. Mais la rage  
 pulace ne pût être retenue,  
 tué entre les mains du Vi-  
 rçant sur son corps tant  
 tés et cruautés qu'il est  
 de les décrire. Entre autres  
 rop barbares, ses entrailles  
 irrachées du ventre , trait-  
 ville , puis jetées dans les  
 lle , en un lieu le plus  
 fect. Son cœur et son foie  
 rtis , emmanchés dans des  
 ortés par la ville comme  
 e. Bref, leur rage fût si  
 ue l'un d'eux présenta un  
 e ce foie à son chien , au-  
 nvé plus d'humanité qu'aux  
 ar il le refusa , s'en allant ;  
 courût après , et dit en ju-  
 iant Dieu : Serais-tu aussi  
 ien que Mouvans ? Le par-  
 quis par Paul de lui faire  
 i si énorme et détestable  
 voie à Draguignan les cou-  
 enri Victoris et Esprit Vi-  
 els , au lieu d'en informer,  
 de sa vie , mœurs et con-  
 t non des meurtriers. Puis,  
 aler le corps , le firent  
 ar les assassineurs même  
 avec un qui avait été pris  
 agnie , nommé Blamaire ,  
 x prisons d'Aix , avec sa-  
 né aux conducteurs. Qui  
 l'un de ces commissaires  
 ment ceux de Castellane ,  
 venus déposer contre le  
 nt : Allez , allez , canaille ,

on a ici tué le vieux , pourquoi ne  
 tuez-vous le jeune , vous ne valez  
 rien et montrez bien n'avoir aucun  
 courage. Tuez ! tuez ! toutes cette ra-  
 caille de luthériens. Ce peuple qui  
 de soi n'est que trop bouillant et achar-  
 né , se sentant encouragé par ceux  
 même qui le devaient retenir , devint  
 si fier et orgueilleux que rien plus.  
 Et , n'ayant pu attraper Paul , tuèrent  
 grand nombre d'autre gens , sans que  
 aucune punition ni perquisition en  
 fût faite , en sorte que toutes choses  
 étaient licites à ces insensés. Voilà  
 l'état auquel étaient les affaires du  
 jeune Mouvans , lorsque le roi Henri  
 décéda. Ne pouvant donc avoir justice  
 de l'outrage fait à son frère et se  
 voyant d'autre part tellement pour-  
 suivi par ceux de son pays , qu'il lui  
 fallait toujours entretenir gens pour  
 sa garde ; voici arriver de la ville de  
 Nantes , le capitaine de Châteauneuf ,  
 qui avait charge de par la Renaudie et  
 ses compagnons dont il a été parlé en son  
 lieu , d'assembler les églises de Pro-  
 vence , pour aviser qui on enverrait  
 à l'exécution de l'entreprise d'Am-  
 boise et à qui on baillerait la charge  
 de tout conduire , avenant qu'il fallût  
 prêcher publiquement. Le lieu assi-  
 gné à Mérindol, les députés de soixante  
 églises de Provence , ( car autant s'y  
 en trouva alors ) s'y trouvèrent , et fut  
 Mouvans élu d'un commun accord et  
 consentement pour chef et conducteur  
 de leur gens de guerre. Ayant accepté  
 cette charge , il usa d'incroyable dili-  
 gence ; allani par toutes les églises  
 pour savoir le nombre d'hommes de  
 combat , desquels on se pourrait as-  
 surer, avant la nécessité, et y en trouva  
 deux mille , qui avaient bon moyen de  
 se monter , armer et entretenir ; outre  
 les gentilshommes et soldats volonta-  
 res qui étaient aussi en grand nom-  
 bre. Ayant donc départi ses forces

par compagnies et à icelles pourvu de chefs et de toutes choses nécessaires , selon la commodité , le temps de l'exécution entreprise par la Renaudie s'approcha , ce qui lui fit assembler les principaux qui lui avaient été baillés pour conseil , lesquels conclurent ensemble d'entrer dans la ville d'Aix , avec le plus grand nombre de gens qu'ils pourraient et d'y faire prêcher publiquement. Ils y étaient conviés par ceux de l'église du lieu , estimant qu'à leur imitation , les autres villes prendraient plus hardiment courage , et qu'étant aussi tous déclarés en un même temps , le roi connaissant le grand nombre de ses sujets suivre cette doctrine , serait facilement ému à leur donner quelque relâche et état paisible , plutôt que d'incliner à la passion démesurée des Guise , qui ne demandaient que faire tout baigner dans le sang. Je ne doute pas que Mouvans ne fût bien aise de cette résolution , pour l'espérance d'avoir justice des meurtriers de son frère et de tant d'indignités par lui reçues et aussi pour y faire enterrer le mort duquel le corps était gardé dans les prisons , en attendant que le jugement définitif fût donné contre lui , pour confisquer son bien. Ce qu'ils n'avaient encore osé faire , craignant celui qu'ils eussent désiré tenir compagnie à son frère ; car ils savaient en quel crédit et autorité il était entre ceux de sa religion. Pour exécuter cette entreprise, Mouvans se mit en campagne , toutefois secrètement et donnant rendez-vous à ses gens , lesquels n'y firent faute. Mais quand ce vint au fait, ceux de dedans qui avaient promis se saisir d'une des portes de la ville, saignirent du nez , lui étant à trois ou quatre lieues de là , en sorte , qu'étant découvert des adversaires , le parlement saisi de merveilleuse crainte , envoya

en toute diligence à Marseille , vers le comte de Tende , gouverneur et lieutenant général pour le roi en Provence et vers le baron de la Garde , autrement nommé le capitaine Poulin , pour avoir secours. Ceux d'Arles firent de même , avec la plupart de la noblesse et donnèrent si bon ordre à contenir le peuple de leur ville , que les suspects , qui mettaient Mouvans en besogne , furent contrains le contremander et se retirer de la ville , pour la crainte des forces qui se préparaient. Mouvans ayant , par la faute d'autrui , perdu une si belle occasion et se sentant découvert , ne se voulut retirer sans quelque exploit mémorable. Par quoi il se mit à courir le plat pays et à abattre toutes les images des temples ; en quoi il advint une chose qui est grandement à considérer à savoir la bonne règle et discipline qui lors était entre ses gens de guerre , non jamais auparavant , ni depuis entendue ni pratiquée. Car de toutes les reliques d'or et d'argent qui se purent trouver , une seule ne fût pillée ni enlevée par eux , mais furent toutes fondues en la présence des consuls et syndics des lieux où ils passaient , dont Mouvans retirait les quittances devant lui. Le pareil fut fait de tous les ornemens de la messe, chose émerveillable en ceux de cette nation , qui ont accoutumé de se montrer les plus insolens de tous les gens de guerre français. Mais on attribuait cela à ce qu'ils étaient tous domiciliés et reconnus de leurs chefs par nom et surnom. Aussi , que s'ils en eussent autrement usé , il était dit par leur chef qu'on les ferait mourir , ou que retournés chez eux , ils seraient excommuniés en leur église , et livrés au magistrat , ce bon ordre n'a pas toujours duré.

Sur ces entrefaites , le comte de Tende assembla l'arrière ban , et toutes



il put promptement recou-  
lles, jointes avec sa compa-  
s d'armes, montèrent plus  
hommes, avec lesquels il  
r Mouvans lors appelé par  
glise de Citeron, pour les  
ns leur ville, qui leur avait  
près qu'ils en furent sortis,  
u sermon, qui se faisait là  
uvans, qui n'avait pas plus  
cinq cents hommes, se sen-  
ivi de si grandes forces, ne  
zarder d'aller assiéger une  
ce faisant avoir à combattre  
uize fois plus fort que lui.  
t il ne pouvait surement  
renvoyer ses gens, sans les  
rop évident danger, étant  
qués. Car, sans doute on les  
cutés à mort, à leur arri-  
x, ou bien tués et saccagés  
ains. Parquoi il se retira en  
gée, et se fortifia au mieux  
haut pays, en l'abbaye Saint-  
au sommet d'une monta-  
où il ne pouvait être com-  
y fit mener vivres de toutes  
bbayes, prieurés et béné-  
chairs, tellement qu'en peu  
en eut bonne quantité, en  
lélibéra y attendre des nou-  
Renaudie, et de soutenir  
l'ennemi s'il y abordait. Le  
ende, ayant entendu cette  
y achemina. De quoi Mou-  
, laissa quelque petite gar-  
l'abbaye, et l'alla affronter  
allégresse et assurance,  
il n'eût qu'une poignée de  
le Baron de Lagarde, qui  
reconnaître, s'en retourna  
t au comte, lui rapporter  
rouvé des gens merveilieu-  
olus au combat, et que ma-  
les pourrait-on avoir sans  
te des leurs. Le comte, con-  
sa part, qu'il ne fallait lé-

gèrement répandre le sang des sujets  
du roi, qui lui pourraient bien servir  
ailleurs, et à plus grand besoin, ayant  
pitié d'eux, et craignant aussi de s'at-  
tacher à gens désespérés et résolus au  
combat, choisit plutôt la voie d'accord  
que d'en venir aux mains. Parquoi il  
envoya à Mouvans pour parlementer,  
ce qu'il accorda. Étant arrivé devers  
lui à mi-chemin, le comte lui demanda  
la cause pour laquelle il avait pris les  
armes. Sur quoi il commença à se plain-  
dre de la barbare et non ouïe cruauté  
exercée contre feu son frère et lui, par  
ceux de Castellane et Draguignan, sous  
ombre de la religion chrétienne, qu'ils  
avaient reçue, et toute leur famille. A  
quoi tant s'en fallait que la cour du  
parlement eût donné aucun ordre, en  
retenant et châtiant les meurtriers, que  
même elle avait autorisé le meurtre,  
et tellement encouragé les mutins,  
qu'ordinairement ils s'assemblaient à  
grandes troupes pour le tuer. Et d'au-  
tant qu'il était homme de guerre, plu-  
sieurs bons soldats, sachant le danger  
auquel il était de sa personne, le se-  
raient volontairement venus accompa-  
gner, et l'avaient suivi comme par for-  
ce, pour la bonne volonté qu'ils lui por-  
taient, délibérés de mourir plutôt à ses  
pieds que de souffrir aucun outrage lui  
être fait, en telle sorte toutefois que  
nul d'eux n'avait attenté en la personne  
ni aux biens d'autrui, même qu'il n'avait  
voulu prendre vengeance de ses enne-  
mis, combien qu'il eut le moyen de les  
châtier : espérant en avoir quelque  
jour la raison par la voie de justice, qui  
serait plus exemplaire et équitable, que  
non pas s'il le faisait lui même. Surtout  
il se plaignait de l'iniquité et injustice  
de ceux du parlement, et déclara des  
fautes et méchancetés énormes, les-  
quelles il offrait de prouver et dûment  
vérifier. Toutefois ce qu'il était appro-  
ché d'Aix n'était pour aucun mal, ni

sous espérance de fâcher personne. Mais pour ce qu'il était mal voulu d'eux, et qu'il avait à faire là auprès, ses amis ne l'avaient voulu abandonner, ce que venu à la connaissance de plusieurs autres, ils l'avaient suivi les premiers, de façon que le nombre s'était accru tel que l'on pouvait voir. Et que d'autant qu'eux et lui, faisaient tous profession de la religion pure et chrétienne, il fallait pour n'être sans religion qu'ils eussent la prédication de la pure parole de Dieu, ce qu'avaient vu et pourraient témoigner ceux où il était passé : auxquels aussi il se remettait s'il avait pris d'eux la valeur d'un denier sans payer, non de gré à gré seulement, mais au double. Le comte lui dit, qu'il lui ferait faire justice de l'outrage par lui reçu, et de la mortignominieuse commise en la personne de son frère, en sorte qu'il serait content sur ce sujet. Il lui rendit aussi témoignage de ce qu'il disait n'avoir offensé aucun, ni pris du bien d'autrui. Mais il trouvait bien pour la sureté de sa personne, il eut étrange, que tant de gens auprès de soi, qui donnaient occasion de penser qu'il était du nombre de ceux qui s'étaient élevés à Amboise, et qui avaient pris les armes contre la personne du roi, son autorité et état, le sommant de déclarer si c'était pour cette raison-là. Il jura et affirma que cette pensée de se dresser contre le roi, en sorte quelconque, ne lui était jamais venue en l'entendement : mais au contraire, que tout ainsi qu'il avait été très-humble et très-loyal serviteur du feu roi Henri, aussi l'était-il du roi régnant, qu'il reconnaissait pour son prince et souverain seigneur. Et tout ainsi qu'il avait souventes fois exposé sa vie et ses biens pour le service dudit feu seigneur, on le trouverait toujours prêt à faire de même pour sa majesté, quand elle lui ferait tant d'honneur que de l'employer pour com-

mander. Finalement, après plusieurs autres propos, ils capitulèrent et fut dit, que Mouvans se pouvait retirer, avec toute sa compagnie, surement et librement sans qu'il leur fût fait aucun tort ni déplaisir. Que pour sa sureté et défense, il en pourrait retenir tel nombre qu'il connaîtrait nécessaire, auxquels et à toute sa famille il pourrait faire prêcher l'évangile, comme il avait accoutumé, sans que pour ce on l'en pût aucunement inquiéter, et au reste que le ditsieur comte procurerait qu'on lui fît justice. Voilà comment se départirent les forces, après avoir juré d'une part et d'autre, de tenir l'accord inviolablement, et de ce baillé instrument à chacun des chefs, que le comte promit faire ratifier au roi pour plus grande sureté. Cet acte est tel et si général, que vraiment il doit recommander la mémoire de ce simple gentilhomme, entre tous ceux de ce temps-là.

Ce néanmoins le baron de Lagarde, ancien ennemi mortel de cette religion, ayant ensuite insinué au sac de Cabrières et Mérindol, qu'il ne leur fallait garder la foi, voulut derechef mettre en jeu l'article de Constance. Ce que n'ayant pu obtenir du comte de Tende, lui même entreprit d'assaillir Mouvans en un détroit et de le tailler en pièces : ce qu'il estimait aisé à cause qu'il avait séparé ses forces, et n'avait retenu pour sa garde que cinquante soldats, suivant la permission du lieutenant du roi. Ce qui le mouvait aussi à ce faire était pour rentrer en la bonne grace des Guisc, qui le tenaient pour ennemi, d'autant, qu'ils l'avaient dépouillé de l'état de général des galères, pour en vêtir le grand prieur de France, l'un des six frères. Et de fait, si cet homme eut été tel que le présumaient ceux qui l'avaient si honteusement désarçonné, il avait bien moyen d'avoir sa revanche. Mais lui étant de si basse lignée,

ne savait-on son père ni sa  
 core plus bas de cœur, tel  
 autres le connaissaient, au  
 chait de faire qu'on ne lui  
 urant, ou même que pour  
 service il obtint par leur  
 lque manière de recom-  
 quand Mouvans en fût  
 voulut aller loger au châ-  
 l'attendait, mais se reposa  
 e grange : puis le matin ve-  
 e donner au baron la peine  
 rger lui-même contre toute  
 lui alla au devant, de telle  
 nt surpris les coureurs en  
 trouva la nappe mise pour  
 baron. Et s'étant présenté  
 e pour le combat, amena ce  
 e raison, que de crainte, il  
 arlementer, et fut de rechef  
 aré que chacun se retirerait  
 ain, sans rien demander les  
 res : en quoi faisant il re-  
 icile de Constance dont il fut  
 is après moqué du comte, et  
 : autres grands seigneurs,  
 g temps sans se montrer.  
 , étant en sa maison, eut  
 nt de plusieurs endroits,  
 assait des entreprises pour  
 irir, et que le duc de Guise  
 it sur tous les autres, pour  
 e premier qui avait pris la  
 et empêché plusieurs de ses  
 arquoi il fut conseillé de se  
 France, et s'aller ailleurs  
 quelque temps. Ce qu'il fit,  
 ntôt arrivé à Genève, que  
 rise ne lui envoyât un hom-  
 ssayer de le pratiquer, lui  
 plus belles promesses du  
 it de bouche que par écrit;  
 vertus, et l'admirant sur  
 pitaines et gens de guerre  
 t. Mais pour tout cela (vertu  
 t recommandable) il ne fut  
 it ému, mais lui manda que,

tandis qu'il le connaîtrait ennemi de  
 sa religion et du repos public, et qu'il  
 occuperait le rang des princes du  
 sang, il se pouvait assurer d'avoir un  
 ennemi en Mouvans, pauvre gentil-  
 homme, mais qui avait tel crédit et fa-  
 veur avec les bons sujets et serviteurs  
 du roi, et de la couronne, et de la maison  
 de France, qu'ils étaient cinquante  
 mille dont il était le moindre, qui em-  
 ploieraient leurs vies et biens, pour lui  
 faire payer ce qu'il avait commis contre  
 tant de bons sujets et serviteurs de sa  
 majesté; et se pouvait tenir pour tout  
 assuré, que, tandis que l'un d'eux vi-  
 vrait, il n'aurait repos ni vie assurée,  
 ni pareillement toute sa race, puis  
 qu'il avait tant irrité la noblesse et le  
 peuple de France. Ce qu'entendu par  
 les Guise, avec plusieurs semblables  
 avertissemens, cela leur fit de plus près  
 aviser à eux, et à jouer à quitte ou au  
 double, pour exterminer tous ceux de  
 la religion qui s'étaient ainsi déclarés  
 leurs ennemis mortels.

Devant ces belles sollicitations par  
 les Guise, et avant que Mouvans partît  
 de ces quartiers, il reçut des lettres du  
 roi, et de la reine sa mère, que j'ai vues,  
 par lesquelles ils le gratifiaient grande-  
 ment, comme l'un des plus loyaux et  
 affectionnés serviteurs de sa majesté;  
 lui promettant de grands biens, et con-  
 firmant l'accord du comte de Tende.  
 Mais au même instant, il eut avertis-  
 sement, qu'on avait écrit à ceux du  
 parlement, qu'ils cherchassent tous  
 moyens de le faire tuer, et qu'en quel-  
 que sorte que ce fût, le pays en fût dé-  
 sinfesté, comme aussi de Châteauncuf,  
 et de certains autres capitaines, qui  
 s'étaient mêlés de ses affaires.

J'ajouterai ici un acte mémorable,  
 et bien certain, qui advint après la  
 mort du frère aîné de Mouvans. C'est  
 que deux de ceux qui furent aussi tués  
 par ceux de Castellane, après ledit

Mouvans , furent enterrés au rivage de la rivière qui y passe. Ces corps étant découverts par la ravine des eaux, demeurèrent plus de trois mois sans prendre corruption, encore qu'on leur eût changé de lieu. Mais ils furent , trempans en une fosse jusqu'au mois de mars, que les troupes de Mouvans les firent enterrer honorablement , et selon leurs cérémonies : sans qu'auparavant nul l'osât avoir entrepris, pour les aguets des autres du lieu, qui les gardaient ainsi expressément comme chausse-trappes pour en surprendre quelques uns de la religion. Et on tient pour très-certain (chose admirable, et autrement incroyable ) que les plaies d'un des corps se trouvèrent, au temps de leur dernière sépulture, aussi fraîches, et avec le sang aussi vermeil, que s'ils eussent été tués à l'heure même. Au contraire, on récite qu'un capitaine, l'un des gardiens de ces corps, ayant été tué durant ces troubles, ne demeura pas demi jour en la place, qu'il ne fût tellement pourri et infect, qu'on n'en pouvait aucunement approcher : en sorte que les corbeaux et les chiens le mangèrent , avant que ses compagnons y pussent arriver pour lui donner sépulture. Je proteste ici devant Dieu n'écrire rien de ce fait, qui n'ait pu se vérifier par ceux du pays en grand nombre, et des deux religions.

Quand les prêtres et moines surent que Mouvans était délogé , ils reprirent haleine. Car on leur avait fait croire qu'il ne cesserait, tant qu'il les eût tous exterminés , et qu'il allait prendre en ce royaume le train que tenait en Allemagne le marquis Albert de Brandebourg. Estimant donc qu'autant qu'il brisait d'images , autant abbattrait-il de leurs têtes , ils ne cessèrent de crier après le populaire, et de l'émouvoir tant qu'ils l'eussent mis en besogne , pour courir sus et extermini-

ner ceux de la religion. Et vint tel effet, que ceux qui étaient tant peu soupçonnés de la religion , furent contraints de se retirer, et d'abandonner leurs villes, maisons et patrie, la fureur du peuple était embrasée animée à les tuer et massacrer. Le duc de Castellane de leur part, ayant crainte de Mouvans, et qu'il voulût venger d'eux, envoyèrent vers le capitaine Poulin son ennemi, pour lui offrir garnison du gouverneur : en quoi il ne se montra lâche ni paresseux. Car, pour avoir les biens et la vie de Mouvans, il fit ordonner un prêtre dévotionné, et avec lui nombre de soldats désespérés ; lesquels n'ayant pu attrapper Mouvans , passèrent le long de la rivière sur plusieurs de la religion, mirent cruellement à mort , sans respect d'âge, sexe, qualité, ni dignité, sans en épargner aucun ; comme à la ville de Fréjus , un nommé Rodolphe, homme de grandes lettres, le corps duquel fut traîné par les pieds, le ventre en l'air contre terre, puis à demi nu en la place publique, jeté en mer, puis échoué , et finalement baillé aux chiens. Semblablement, au village nommé Rioules, fut assommé un pauvre pénitent , duquel la tête fut puis écrasée à coups de pierres , le corps jeté en un feu, puis retiré et caché en une muraille pour servir de repaire à ceux qui voudraient tirer ce

Il appert par tous ces discours quel désordre était réduit le royaume non seulement quant au fait de la religion ; mais aussi quant au reste de l'état. Ce nonobstant, il y en avait qui faisaient bien leur compte d'augmenter tout à leur dévotion sans grande crainte. Car quant au point de la religion pour empêcher qu'il n'en fût parlé en états, le pape averti par les cardinaux de Lorraine et de Tournon , afin

langer, publia sa bulle, le 10 de novembre, contenant la manière accoutumée, une fois de plus les misères de la chrétienté divisée d'hérésies et divisions, à cela remédier, ce bon pape eut le devoir qu'avaient fait ses prédécesseurs, comme Paul III qui convoqua le concile premièrement à Bologne puis pour bonnes raisons à Trente, et de là à Trente, le concile commencé : puis après son successeur, qui l'avait continué au même lieu, où avaient été promulgués plusieurs décrets. Et aux prochains lieux d'Allemagne furent émues plusieurs séditions, et qu'il y avait déjà des troubles en Italie et en France, le concile avait été différé, comme de l'ennemi du genre humain (était ce bon père même) pour l'église d'un si grand besoin, et donc (ce que du tout il ne pouvait, sans grande amertume) combien cependant les troubles prenaient pris d'accroissement, et de plus en plus ; et combien la division augmentait pendant les guerres, et de plus en plus, pitoyable et miséricordieusement les rois de la chrétienté de son côté avaient l'usage de mettre fin aux troubles de l'église par le concile. C'est pour ôter la division, corriger les mœurs, et entretenir l'union des princes, ayant ses bons frères les cardinaux, le pape averti l'empereur, et les princes ; lesquels il avait fait appeler d'y entendre de Dieu et des bénis St.-Paul, desquels il tenait l'enseignement, il ordonnait le concile général être recommandé la résurrection de notre Seigneur Jésus-Christ sans délai, en la ville de

Trente ; admonestant ses frères les patriarches et archevêques, évêques, ses fils les abbés, et autres auxquels de droit commun, privilège ou ancienne coutume, était permis de s'asseoir et donner sentence au concile. Leur commandant, en vertu de la sainte obéissance du serment par eux à lui fait, et sur les peines sur ce ordonnées, de s'y trouver, s'ils n'avaient empêchement légitime, duquel ils fissent déclaration. Après cela, il pria l'empereur et les autres rois et princes de s'y trouver, ou d'y envoyer ambassadeurs, gens sages, graves et prudents, pour représenter la personne de leurs maîtres ; et de donner ordre que les prélats de leurs pays y aillent en temps si nécessaire. De sa part, étant devenu prince et grand seigneur, il fera que auxdits prélats et autres, allant et retournant dudit concile, ne sera fait ni donné aucun obstacle ou empêchement par les chemins, et ne laisserait rien passer qui pût appartenir à faire une œuvre tant salutaire, constituée par lui. Bref, il appelait son Dieu à témoin, s'il cherchait autre chose, et s'il se proposait rien devant les yeux, que l'honneur de Dieu, le retour des âmes égarées de la foi, et le perpétuel salut et tranquillité de la chrétienté. Voilà le premier et principal moyen appréché pour remettre la connaissance à ce bon concile. Davantage, ces bons solliciteurs du pape, avertis que par les instructions des députés des états particuliers ils étaient chargés de demander un état paisible pour la religion, et plusieurs autres choses qui contrevenaient directement à leurs desseins ; et, sentant approcher le 10 de décembre, et les députés arriver à la file, firent en sorte que défenses itératives de par le roi, leur furent faites sur peine de la vie, que nul d'eux fût si hardi de parler un seul trait de la reli-

gion en l'assemblée et convocation que sa majesté ferait deses états-généraux, d'autant qu'autrement il en avait disposé. Sur cela, Dieu commença dès lors de montrer, qu'il n'y avait ruse ni violence qui puisse produire effet contre lui. Car, combien que ces gens eussent fait toute diligence d'avoir des députés à leur dévotion, et qu'ils s'assurassent que la plupart approuverait leurs desseins ; ce néanmoins cette défense fit murmurer trop plus de gens qu'ils ne pensaient : d'autant, disaient-ils, que les lettres de la convocation des états portait le contraire. Pour donc remédier à cela, furent attirés personnages d'autorité qui disaient aux députés ça et là, qu'il ne fallait trouver étrange si le roi avait changé d'avis : car lors de sa résolution prise d'assembler les états, il n'était nouvelle qu'on voulût tenir le concile général : mais que maintenant que le pape l'avait publié, ce serait lui faire un trop grand préjudice, de rien mettre en avant touchant la réformation du clergé, attendu qu'on la devait espérer bonne et universelle par ce saint concile ; et aussi que les prélats de France, qui s'assembleraient au mois de janvier, auraient principalement ce soin de regarder aux choses nécessaires et particulières pour la religion, afin de donner un bon règlement à la France, sans empêcher les deux autres états, qui devaient plutôt regarder à trouver deniers au roi pour ses urgentes affaires, et d'aider à châtier les mutins et rebelles, autrement qu'ils seraient les mal venus, et serait à craindre qu'on les amenât par force à ce point, s'ils ne se présentaient de bonne et franche volonté : mais que les choses gracieusement accordées étaient les plus louables. Surtout qu'ils se donnassent garde de mettre en avant et de s'aider d'un seul argument qu'on pût estimer

et reconnaître être sorti des écrivains rebelles, car cela était tant odier sa majesté que rien plus.

Les choses ainsi acheminées, devait bien passer plus avant, car le cardinal avait usé de telle diligence que de chaque province on lui apporté les noms et surnoms de ceux que ses espions savaient être de ceux qu'il craignait, en sorte que les lettres en étaient déjà tous dressés pour faire avouer et approuver aux députés des trois états, que ce fût par ruse ou par force ; comme aussi ils seraient d'être autorisés, quant au royaume de France, de leurs conseillers et présidents, desquels on avait suffisamment éprouvé la loyauté et science ; étant ceux-ci premiers ennemis mortels de ceux de la reine, ne demandant rien moins que la correction des abus de la justice, qui n'étaient pas moindres que ceux de l'église romaine, outre la perdition de leur pouvoir de revenir en lâcher les grands et gros bénéfices que tenaient eux et leurs enfans, et autres gains advenant une bonne réformation, sorte qu'il ne leur eût fallu branler la bride pour leur faire la mort de tous ceux de la religion qui ne consentir à tous les desseins desquels ils leur promettaient monts et merveilles. Aussi, à la vérité, étaient-ils tous vaincus par la merci de leurs adversaires, au point de l'âge du roi et de la reine ne suivant le vent qui courait. Quant au prince de Condé, on tenait pour certain qu'il devait avoir la tête tranchée le dixième de décembre pour convoquer les états.

Et d'autant que les prisons d'Orléans ne semblaient assez grandes ni si nombreuses que celles de La Rochelle, Bourges, et autres villes pour contenir si grand nombre d'enrôlés de diverses qualités, on mit ouvriers en be-



outes parts , pour arranger les pri-  
, et en faire de neuves. Entre  
s la grosse tour de Saint-Aignan  
grillée, et fortifiée pour y mettre  
incipaux d'Orléans , et une autre  
pour l'amiral et ses frères, en  
que cette tour fut depuis appelée  
rale.

connétable, lequel on n'avait  
d'épargner, avait plusieurs fois  
mandé à la cour, où il n'était voulu  
comme sage mondain qu'il était,  
ne tomber à son escient aux griffes  
es ennemis. Les trois frères de  
Mon étaient du tout insupporta-  
aux Guise, estimant (comme il  
vrai) qu'il n'y avait en France  
des seigneurs plus propres à empê-  
leurs desseins, et à lever et con-  
gens pour s'opposer à eux. Ils  
nt donc très aises d'avoir trouvé  
occasion tant propre, à savoir la  
ssion et déclaration ouverte qu'ils  
nt faite à la reine de se vouloir  
raux églises réformées du royau-  
notamment l'amiral et Andelot son  
. Voici donc comme ils devaient  
manés.

roi écrivit à tous les chevaliers  
rdre absens, qu'il voulait tenir un  
tre général de son ordre, le jour  
suisant; et qu'il entendait que,  
s excuses cessant, ils se trouvas-  
à la cour. Cependant le cardinal  
fait dresser une confession de foi  
sorbonnistes, de tel style qu'il  
rait, que nul de tous ceux qui  
nt goûté la doctrine contraire n'y  
raient aucunement consentir, et  
t le piège où on les attendait. Le  
venu, sa majesté devait présenter  
hevaliers, en plein temple, cette  
ssion, qui serait signée de sa  
, afin qu'ils fissent de même, et  
sent tous de non seulement la  
et garder inviolablement, mais  
de courir sus de toutes manières

à ceux qui voudraient la rejeter, sans  
épargner père, mère, femme, frères,  
sœurs, parens ni amis, en quelque  
sorte de manière que ce fût : que si  
aucun en faisait le moindre refus ou  
délai (car pour tout certain ils s'atten-  
daient que l'amiral et Andelot ne la  
voudraient signer, ou à tout le moins  
demanderaient jour d'avis, et qu'elle  
leur fût communiquée) alors sa majesté,  
sans aucune enquête, forme, ni figure  
de procès, les devait dégrader de l'or-  
dre et de tous états, dignités et hon-  
neurs, et le lendemain les envoyer au  
feu brûler tout vifs. Ce même strata-  
gème fut dressé au cardinal de Chatil-  
lon, par une assemblée générale qu'on  
devait faire le même jour de tous les  
cardinaux, pour signer cette même  
confession de foi, sachant bien qu'il  
n'en ferait rien. Le roi devait mander  
tous les princes et seigneurs du royau-  
me pour leur faire signer cette con-  
fession, et puis à même fin, à tous  
les gentilshommes et officiers domes-  
tiques.

Le chancelier avait commandement  
de faire le semblable envers tous les  
maîtres des requêtes et ceux de la jus-  
tice, secrétaires et autres officiers  
suivant la cour. Il ne faut s'enquérir  
sur cela si toutes les dames et demois-  
selles de la cour eussent fait de même.  
Il était enjoint à tous ceux qui avaient  
des serviteurs, de faire le semblable,  
et que chacun répondrait des siens. La  
cour ainsi purgée, on devait envoyer  
à tous les parlemens, bailliages, séné-  
chaussées et autres juridictions, pour  
faire pareille profession de foi, sous  
peine aux contrevenans ou tempori-  
seurs, d'être brûlés sans autre forme ni  
figure de procès. Aussi le cardinal  
appelait-il cette confession, la ratière.  
Que s'il se trouvait quelqu'un vrai pé-  
nitent, et qui appartenait à quelque grand  
prince ou seigneur de la retenue,

advenant qu'on lui pardonnât, il porterait à jamais, pour perpétuelle ignominie, le *san-bénito*, qui est une robe de couleur à la mode d'Espagne, de laquelle la forme se prenait de l'inquisition. Bref, les choses étaient tellement disposées, que pour découvrir plus promptement les plus secrets de la religion qui fussent en France, chaque curé ou vicaire devait aller par toutes les maisons de sa paroisse, accompagné de greffiers, notaires et autres personnes publiques, pour ce choisies et élus, afin de recueillir les signatures, et en faire registres et dénombrement en chacune juridiction.

Tels étaient les projets et desseins qui se faisaient à Orléans, lesquels, étant parachevés, les forces de France devaient être départies en quatre, pour marcher toujours à une journée ou deux près l'une de l'autre, sous la conduite des duc d'Aumale, des maréchaux Saint-André, de Brissac, et de Termes, qui avaient déjà tel et semblable pouvoir, que celui de St.-André ci-dessus déclaré, afin que la France, étant purgée, on regardât au demeurant.

Il ne restait donc que d'exécuter ce que dessus est dit : à quoi Dieu, qui jusques alors n'avait fait semblant de voir toutes ces choses, remédia de telle façon, qu'il faut bien confesser qu'il n'y a ni force ni finesse qui puisse empêcher ses destinées. Premièrement donc, quant au roi de Navarre, les maréchaux de St.-André et de Brissac, qui étaient des principaux de la retenue, étant arrivés à la cour, rompirent le premier dessein dressé contre lui ; non pas pour l'épargner, mais d'autant disaient-ils qu'on n'en devait faire si longue garde, pour ce que quelque confiné qu'il fût, ce serait toujours une occasion à quelques uns de s'élever pour le délivrer. Sur cela donc, le

premier moyen qu'on essaya pour s'en défaire fut de l'empoisonner à un dîner, où il fut averti de n'aller point. Le second, fut de le tuer un soir, partant de chez le roi, d'un coup de pistolet ; se couvrant de la querelle de M. de Nemours, touchant le mariage prétendu entre lui et M.<sup>elle</sup> de Rohan, cousine germaine de la reine de Navarre, auquel il ne s'accordait, quoi qu'elle en eût eu un enfant sous promesse de mariage, comme elle maintenait : mais pour ce coup ledit seigneur roi se trouva trop bien accompagné. La troisième entreprise fut étrange, et presque incroyable, si elle n'avait été témoignée par lui-même et par autres : comme aussi la reine de Navarre pour le bien savoir, et sans avoir jamais été contredite, en écrivit à la reine-mère long-temps après le trépas de tous les deux rois, par lettres imprimées. Il fut donc avisé que le roi (auquel on avait entièrement persuadé, qu'épargnant cette race, il perdrait la vie et son état), feindrait d'être malade (comme tôt après il le fut à bon escient et mortellement), et, n'ayant que sa robe de nuit, et une dague à sa ceinture, enverrait quérir ledit seigneur en sa chambre, où il n'y devait avoir que le sieur de Guise, le cardinal de Lorraine, et le maréchal de St.-André, et quelques-uns, avertis de ce qu'ils avaient à faire ; que le roi, prenant une querelle d'Allemand, comme on dit, contre ledit seigneur, lui devait donner un coup de dague, et les autres l'achever. Cela fut conclu, après avoir débattu entre quelques particuliers, où néanmoins il y eut de différentes opinions, ne pouvant quelques-uns consentir à un tel acte, qui eût fait souiller la main de ce jeune roi dans son propre sang.

La reine-mère, à laquelle les Guise ne communiquaient de ces derniers

; qu'autant qu'il leur plaisait ,  
 avertie par le roi même , et fit  
 leur audit roi de Navarre de  
 se faire avertir par le moyen de  
 la duchesse de Montpensier ,  
 avoir en vain essayé en secret  
 de détourner le roi, hormis qu'il est à  
 remarquer que la remontrance que sa  
 majesté en fit, servit bien à le retenir,  
 il fut question de l'exécution.

donc ce malheureux conseil , François envoya quérir le roi de France , pour venir parler seul à lui dans la chambre , où il était seul aussi , avec les dessusdits. Il fut averti de n'y aller et trouver quelque excuse : ce fut la première fois. On le renvoya pour la seconde , en laquelle il fut de nouveau conseillé de n'y aller , par lequel on lui dit la vérité de leur délibé-

A la fin, poussé d'un cœur  
aimé, joint aussi que la pureté  
de conscience en ce fait, l'empê-  
chant d'appréhender cette mort, il se  
d'y aller, menant seulement  
des-uns avec lui, entre autres le  
lieutenant de sa com-  
pagnie, gentilhomme en qui il se fiait,  
qui avait été nourri d'enfance avec  
tant le degré de la chambre  
qu'il trouva encore quelqu'un qui  
voulait arrêter, lui disant : Sire, vous  
allez perdre ? Mais comme il était  
faible, il se tourna alors (comme de-  
vant eux deux l'ont récité) vers le  
lieutenant Ranty, disant : Je m'en vais  
là où il y en a qui ont juré ma  
mort, mais jamais peau ne fut vendue  
si chère, que je leur vendrai la mienne.  
Quant à Dieu il me sauvera : mais  
je prie, par la fidélité que j'ai  
acquise connue en vous de votre bonne  
nature, et l'amitié que je vous ai  
faite, de me faire ce dernier service,  
de me meurs, vous recouvriez la  
vie que j'ai sur moi, et la portiez  
sanguinolente à ma femme pour le

grand amour qu'elle m'a toujours porté, et afin que pour son devoir (puisque mon fils n'est encore en âge de pouvoir venger ma mort) elle l'envoie percée et sanglante, comme elle le sera si je meurs, aux princes étrangers et chrétiens, pour venger ma mort si cruelle et traîtresse. Et sur ces paroles il entra en la chambre du roi, et incontinent le cardinal de Lorraine ferma la porte par dedans après lui. Alors le roi lui tint quelques rudes propos, auxquels il répondit avec tout devoir et révérence, regardant néanmoins ses ennemis d'un œil assez farouche. Bref, les uns et les autres étant étonnés par la volonté de Dieu, les choses se passèrent en paroles. Il ne faut nullement douter que la vertu de Dieu, qui bride la rage des méchants, et tient en sa main le cœur des rois, ne s'étendit sur l'un et sur l'autre; sur le roi, pour ne lui permettre de commettre en son sang un tour si indigne de lui et de tout le sang de France; et sur le roi de Navarre aussi pour lui faire voir, qu'un seul cheveu de notre tête ne peut tomber sans sa providence, quelques desseins qu'on puisse prendre au contraire. Ainsi pour lors échappa le roi de Navarre, ce que voyant ses ennemis, et ce nonobstant, persévérant en leur haine, leur dernière résolution fut, que le roi irait faire un petit voyage pour chasser à Chambourg et à Chenonceaux, pendant qu'on nettoierait la ville d'Orléans, et qu'on dresserait les logis des députés des états, et de tous les princes et grands seigneurs, qui étaient mandés de s'y trouver: que ledit seigneur y menerait le Navarrais, et qu'en courant après quelque bête, on le tuerait, puis on ferait courir le bruit qu'il avait été meurtri d'un cerf ou sanglier.

Quant à l'amiral auquel on avait  
comme aux autres , commandé de ne

manquer à cette assemblée des états, combien qu'il fût bien averti de la conclusion et résolution prise contre lui et les siens, et de l'appareil dressé pour cet effet, et que déjà étaient arrivés à Orléans trente ou quarante des plus experts bourreaux des villes circonvoisines, qu'on avait habillés d'une même livrée et parure ; que l'échafaud pour trancher la tête au prince de Condé, duquel la femme était sa nièce, s'en allait déjà dressé devant le logis du roi, que la délibération était de le faire ainsi mourir ignominieusement à l'entrée des états, pour de tant plus les tenir en crainte, et leur faire approuver la mort des autres, dont il était du nombre et des plus recommandés, par les ennemis de ses vertus ; que, en même temps, on avait préparé une prison, qui déjà était dédiée et consacrée à lui et à ses frères ; qu'il n'y avait aucun doute que l'on ne vît en bref la plus grande effusion de sang, qui jamais fût vue et ouï en France. Bref, que déjà défenses avaient été faites aux habitans d'Orléans, et tous autres, hormis les gens de guerre qui seraient de garde, de sortir de leurs maisons midi sonné : voire de regarder par les fenêtres, sur peine d'y être sur l'heure pendus et étranglés, sans autre forme de procès : et que le sac de la ville avait été accordé aux gens de guerre, laquelle serait puis après demantelée et rendue village ; sans aucune prééminence et privilèges. Toutefois ces choses, dis-je, ne purent aucunement, néanmoins détourner l'amiral d'entreprendre le voyage d'Orléans, et sans plus tarder, ni seulement attendre le connétable son oncle, après avoir eu les lettres du roi, auquel il délibéra faire entière confession de sa foi, il se mit en chemin, remettant l'évènement à Dieu.

Au partir de sa maison, il ne voulut

dissimuler à sa femme, dame des plus chrétiennes et vertueuses qui aient été de son temps, le danger où il s'allait envelopper, sans en attendre aucune bonne issue pour son corps, selon l'apparence humaine ; disant toutefois avoir telle confiance en Dieu qu'il aurait pitié de sa pauvre église et du royaume, exhortant ladite dame avec sa famille, de demeurer constant en la doctrine de l'évangile où ils avaient été droitement enseignés, puisque Dieu leur avait fait connaître que c'était la vraie et certaine pâture céleste : estimant ne pouvoir recevoir plus grand bonheur, que de souffrir pour son nom. Au reste, il enjoit très-étroitement à ladite dame, soit qu'elle entendit sa prison ou sa mort, de ne laisser à poursuivre sa course, et de faire baptiser son enfant duquel elle était enceinte et prête d'accoucher, en l'église réformée, et par les vrais ministres de la parole de Dieu ; et que plutôt elle endurât la mort, que de souffrir icelui être pollué aux superstitions de l'église romaine. En somme, il lui disait que si elle demeurait ferme en cette résolution, elle en devait espérer bonne issue : même que Dieu avait accoutumé de déployer ses merveilles lorsque les hommes avaient perdu toute espérance de salut et de vie. Voilà quel fut son départ de sa maison. Etant arrivé à Orléans, encore que la reine mère lui eût fait le pareil accueil et réception que de coutume, si n'y demeura-t-il guère sans s'apercevoir de la mauvaise volonté de ses ennemis les Guise. De quoi il fut à demi averti par ladite dame même, laquelle lui dit qu'elle était en grande peine pour lui, d'autant que le cardinal de Lorraine avait délibéré de lui demander raison de sa foi en la présence du roi, le priant d'aviser qu'il aurait à répondre, et à ne se mettre légèrement en danger. L'a-

ne donna pas grande peine de ssement , mais lui dit fran- qu'il ne demandait pas mieux, p'p'rait que Dieu lui ferait la la donner si bonne , que sa n serait contente, sans que le en pût emporter que la honte. ayant de rechef interrogé l'a- l'aurait bien la hardiesse de et entendu qu'oui, elle-même a au cardinal, qui en fut très-brant avoir trouvé un prompt lui faire son procès ; et de ce a roi, et lui dit par moquerie, dite dame sa mère, qu'il lui our-là acquis un des meilleurs du monde, lequel dévoyé de it prêt à retourner au sein de lise catholique romaine. La je, ayant fait entendre à l'ami- s'était passé, ajouta que le car- rait qu'il y eût en la présence q ou six docteurs de la Sor- u avaient été mandés expres- our disputer contre les héré- tinax. L'amiral lui dit, qu'il it point qu'ils y fussent, clairait au roi que le cardinal eat devant sa majesté ; non te qu'il eût d'eux , ni d'être ar leurs argumens; mais qu'il r procédure être telle que de ar ceux de sa religion sans incre autrement d'hérésie, ni aison de leurs censures. Et enant, il serait aisé au cardi- faire déclarer pour hérétique, e forme ni figure de procès , qu'il ne pourrait être entendu n droit. Mais s'il plaisait au ir tous deux seuls, il jugerait lequel des deux serait héré- e que ladite dame dit qu'elle rès-bon , et promit d'ainsi le ci advint pendant la maladie e laquelle il sera tantôt parlé; me elle augmentait , ce né-

goce fut interrompu, et n'en fut depuis parlé , d'autant que le cardinal insis- tait que les théologiens y étaient né- cessaires.

Les affaires ainsi disposées par les Guise , ils avisèrent qu'il était temps de commencer à exécuter leurs des- seins ; c'est pourquoi le bruit courut que le roi allait à la chasse à Cham- bourg et à Chenonceaux, afin de net- toyer pendant ce temps les logis, faire place et préparer ceux des députés des trois états. Et de fait la première chambre dudit sieur , et son train fu- rent envoyés devant pour déloger : de quoi on avertit le roi de Navarre , afin qu'il se préparât de sa part ; lequel , étant allé donner le bon jour au roi, le dimanche au matin , il lui demanda lui-même s'il ne lui voulait pas faire compagnie à la chasse, en attendant la venue des états. Il supplia sa majesté l'excuser, d'autant que tout le monde trouvait étrange de le voir aller à une réjouissance, et laisser son frère pri- sonnier et captif , à raison de quoi il n'était délibéré de jamais partir de là qu'il n'en vît une fin , suppliant ledit sieur y vouloir pourvoir et lui tenir promesse. Cela entendu par les Guise, il eut commandement exprès dudit sieur de se tenir prêt pour le lende- main matin. Sur le soir, le roi étant à vêpres aux Jacobins, il lui prit un grand évanouissement , qui fut cause qu'on l'emporta hâtivement en sa chambre : et revenu à lui, commença à se plain- dre de la tête en la partie de l'oreille gauche, en laquelle il avait eu de tout temps une fistule , en sorte que de la douleur, la fièvre le prit. Voilà comme le voyage fut rompu à la bonne heure pour le Navarrais, son frère et autres. Ce néanmoins , les Guise ne laissèrent de diligenter leurs affaires , et durant cette maladie , furent expédiées plu- sieurs commissions aux capitaines de

leur factions , pour aller lever gens en Provence, Guyenne , Gascogne , Normandie, Picardie , Champagne et Bourgogne; lesquels avaient charge expresse de ne faire nul enrôlement, si les soldats n'avaient témoignage de leurs curés et vicaires , d'être de la religion romaine , à ce que leur armée ne fût bigarrée ; et fut commandé au maréchal de Termes , de passer outre pour assaillir le Béarn, où il se devait joindre aux forces des espagnols. Mais la noblesse de la religion, qui avait suivi le roi de Navarre , ne voulant laisser la peau à si bon marché que lui et son frère , fut tellement persuadée par le sieur de Mesmy, de Périgord, et autres , que, mettant les armes à dos , ils s'enrôlèrent sept ou huit cents chevaux , cinq ou six mille hommes de pied, assez bien armés et en bonne volonté, lesquels se devaient assembler sitôt que Termes aurait passé Limoges , pour l'enclaver entre deux rivières là prochaines.

Ceux qui ont vu la situation des lieux, disent qu'indubitablement Termes eût eu à souffrir, s'il n'eût été du tout défait: mais voici comment il évita ce danger. Les chefs de cette entreprise choisirent un d'entre eux , qui avait grand accès à Limoges où Termes était alors, pour aller épier le temps de son départ afin d'exécuter leur entreprise. Mais ce personnage, mû de je ne sais quelle affection, sans occasion aucune , s'alla présenter audit sieur de Termes , et lui fit bien au long entendre le piège qu'on lui avait dressé. Lui, qui était vieux et rusé capitaine, estima du commencement , que cet avertissement fût une ruse, pour le garder de passer: car il ne pouvait croire qu'en si peu de jours il fût possible d'assembler et armer tel nombre d'hommes. Mais quand l'espion eut obtenu de lui un de ses capitaines , qui lui rapporta fidèlement puis après tous les prépara-

tifs qui lui furent montrés , en manière qu'on tenait pour assemblée les armes et les forces , il se souvint qu'on lui avait fait à Graves de sorte qu'il ne se fit guère de trêve, mais se retira à Poitiers: n'eut pas plutôt écrit au roi ce qui passait, qu'il n'entendit la nouvelle de la mort d'icelui ; à raison de quoi bien voulu retenir ses lettres, sachant quelle en serait l'issue , pour d'encourir davantage l'indignation des princes , combien qu'avant en tous ses exploits il se fiait autant modestement que le tenait, car il pouvait pis faire.

Ces nouvelles, venues à la cour, augmentèrent de la maladie et troublèrent grandement la fête. Les Guise en grande crainte, tant qu'ils n'estimaient que ces deux princes , aucun n'osât prendre de s'élever. Mais , se frustrés de leur espérance, et tant qu'il y eût pareilles entrefaites, ils conclurent qu'il fallait le Navarrais, quoiqu'il en advint, cette résolution ne put être si aisément maniée par trop de gens, secrets, que le Navarrais n'en fut par une grande dame, qui apparut aux uns et aux autres , laquelle de n'aller ce jour-là au conseil, fut de faire le malade, et se mit au lit pour y être visité de peu de gens. Cela fut cause qu'il alla inconnu trouver la reine mère pour lui raconter ce qu'il avait entendu, avec les autres embûches qui lui avaient été souvent dressées , contre la messe et parole du roi tant de fois répétée, et sur laquelle se confiait tant de monde, et d'y mener son frère en sauve-garde , pour être maître contre leurs ennemis, et entreprendre leurs défenses ; quittant en ce



autres bons moyens qu'ils u d'opprimer leurs ennemis, le moins de s'en défendre. nt il se voyait frustré de toutes, et n'avait que des mauvais visages. Que si ceux gouvernement avaient voulu adre quelque chose mauvaise, avouait et voulait mourir mient, s'il se trouvait qu'il y eût un consentement, ni qu'il en adu aucune chose, sinon à même que le bruit en était secoute la cour. La reine eut renégatives, disant ne savoir ce it, qu'elle n'en croyait rien, s'en apercevait, elle y donne. Voilà comme le roi de Natata ce danger pour l'heure, la nt découvert et empêché le r ce que le cardinal de Tourit que ce ne serait besogner i si on n'attendait le connéta-nfans et neveux qui devaient le jour à autre : Car, disait-il, effarouche, ils ont moyen de haleine et feront plus d'emnt que les princes. Cependant Navarre était en grande an-ayant avec qui prendre conement il faisait le jour bonne la nuit se tenait sur ses gar-ec si peu de serviteurs qu'il r se défendre, si on le venait et temporiser au combat jusir s'il pouvait, afin de faire e l'indignité de ses ennemis. à la maladie du roi, combien lque humeur fort puante fût de son oreille, qu'il eût été ventosé, et que cette descente ue par fomentations ; toute-èvre ne laissa de redoubler ndes douleurs, inquiétudes et, qui firent que les médecins, ant de sa santé, le duc de ur disait mille injures, et s'en-

quérail souvent s'il était possible que, par art de médecine ou autrement, on pût sauver un roi, ou bien seulement lui prolonger la vie, voire à un roi, qui était en la fleur de son âge. Bref, sa passion était si extrême que, ne pouvant avoir des médecins et chirurgiens cette assurance seulement de le faire vivre jusqu'à Pâques prochaines, il leur reprochait l'avoir eux-mêmes tué ; qu'ils avaient pris argent des hérétiques pour ce faire, et qu'il les ferait tous pendre ; étaient larrons et abuseurs du peuple, et tiraient les gages du roi sans lui servir d'autre chose que de lui abrégger ses jours.

Comme le duc de Guise tentait ces moyens, son frère le cardinal recourut aux voyages et vœux aux saints et saintes du Paradis, et aux processions des prêtres et moines, qui ne se montrèrent paresseux, sur tout à Paris, à exhorter les peuples par prédications, de prier Dieu de leur vouloir garder leur bon roi, à tout le moins jusques à ce qu'il eût mis fin à son entreprise commencée, d'exterminer ces méchants hérétiques et ennemis de l'église romaine, qui avaient causé toutes les calamités qui étaient à présent au monde, et ne leur faire ce préjudice, de les frustrer de ce bon prince, comme il avait fait de Henri, lors qu'il avait entrepris cet ouvrage tant saint et bon. Et processions générales furent ordonnées et faites, chacun de la religion romaine se mettant en bon état, comme le jour de Pâque.

Le roi aussi voua à Dieu, et à tous les saints et saintes du Paradis, spécialement à notre Dame de Cléry, comme ils l'appellent, que s'il leur plaisait lui renvoyer santé, il ne cesserait jamais tant qu'il eût entièrement repurgé le royaume de ces méchants hérétiques ; et voulait que Dieu le fit promptement mourir, si seulement il épargnait fem-

me, mère, frères, sœurs, parens, amis qui en seraient tant soit peu soupçonnés : et que lors il prendrait volontiers la mort à gré. Pour toutes ces choses sa maladie ne diminuait point, mais allait chaque jour en empirant.

Nous avons vu ci-devant les procédures tenues contre le bailli d'Orléans, qu'on voulait faire tenir compagnie au prince de Condé. En quoi d'Avanson avait fort avancé besogne, et tant que possible lui fût ; mais la maladie du roi rompit tout, et, à mesure que tel bruit augmentait, le bailli aussi sur ces nouvelles, commença de se rassurer, tenant pour certain sa délivrance, en ce qu'il vit son commissaire mettre de l'eau dans son vin et changer de style, et les témoins qui lui était présentés, moins assurés et impudens qu'auparavant : bref, pour son indisposition, il fut mis chez sa belle-mère, madame des Marais, femme de grande piété et vertu.

D'autre part, ceux des églises réformées, ayant connu ce qui leur était apprêté pour leur dernière ruine et désolation, publièrent aussi le jeûne entre eux, et se mirent en continuelles prières, à ce qu'il plût à Dieu retirer de dessus leurs dos sa main courroucée et appesantie, et par même moyen, modérer la violence et rage des adversaires de l'évangile qui étaient près la personne du roi, et que tout ainsi que par sa grande bonté et miséricorde, il s'était toujours montré défenseur de son église, et l'avait délivrée des mains de ses ennemis, alors qu'il n'y avait aucune espérance de secours humain, aussi qu'il étendit sa puissance miraculeuse et admirable, pour dissiper le conseil des conspirateurs, comme il avait fait celui d'Achitophel ; donnant au roi avec sa santé un bon et sage conseil, par le moyen duquel ils pussent posséder leurs ames en pa-

tience. Et ainsi se remettaient du tout en la bonté et sauve-garde de Dieu, sachant qu'il n'y avait nul autre salutaire remède. Voilà comme le peuple français, divisé en opinions, priaît diversement, les uns pour l'effusion du sang, selon le zèle et enseignement où ils étaient nourris, et les autres, au contraire, attendaient de Dieu leur délivrance entière.

Sur ces entrefaites, la reine-mère, voyant le roi son premier fils à l'extrémité, se mit devant les yeux les difficultés où elle entraît par ce nouveau changement. Car, d'un côté, elle pensait au rude traitement dont on avait usé à l'égard des princes, et le mécontentement qu'ils devaient avoir d'elle, pour n'avoir tenu la main à leur faire rendre le lieu et rang qui leur appartenaient au maniement des affaires. D'avantage, elle savait comme les plus grands seigneurs de France avaient été traités, et la juste occasion qu'ils avaient de s'en venger ; c'est par quoi elle ne pouvait apercevoir de ce côté là qu'une grande plaie, et le danger d'une guerre civile. D'autre part, les Guise n'étaient dégarnis de remontrances et vives persuasions pour entretenir leur conseil, lui remettant devant les yeux le danger où elle se précipiterait, si elle souffrait que les états revinssent à leur souverain commandement, comme ils avaient toujours auparavant accoutumé en cas semblables. Mais quoi qu'il en soit, elle sut très-bien se développer de toutes ces difficultés, comme je laisse à dire à ceux qui en sont mieux informés, n'étant aussi mon intention de parler de l'état civil, sinon autant que la matière de la religion le requiert. Cependant la maladie du roi allait de mal en pis, et tous les remèdes étant désespérés, les médecins et chirurgiens mirent en délibération de le trépanner : mais

affecté qu'on en conclut  
ne ledit seigneur demeure-  
remède qu'on estimait lui  
. Et assurait-on que les  
et chirurgiens n'étaient  
moindre frayeur, que  
rent à la mort du feu roi  
r décédé, d'où s'ensuivit  
qu'il faisait mauvais être  
ir.

embre, sur l'heure de  
t le roi pour mort, com-  
pirât qu'à cinq heures  
quand les Guise connu-  
avait plus d'espérance,

ils s'allèrent renfermer et barrer dans  
leur logis, pleins de crainte et frayeur  
incroyable, d'où ils ne partirent d'un  
jour ou de deux, et jusqu'à ce qu'ils  
eurent assurance de la reine mère et  
du roi de Navarre, que rien ne leur  
serait fait.

Voilà en somme comme, par la mort  
d'un roi enfant, tant de cordages fu-  
rent rompus pour la seconde fois, après  
avoir été si bien attelés, et comme si  
grandes et hautes entreprises allèrent  
en fumée, lorsque toutes choses étaient  
préparées pour l'entière ruine de ceux  
de la religion.

173

## LIVRE QUATRIÈME.

### ENTENANT LES CHOSES ADVENUES SOUS CHARLES IX.

----

François deuxième, étant soudainement emporté de ce 5.<sup>e</sup> de décembre 1560, auquel les Guise, ne doutaient point que leur grandeur ne fût jamais ; ce n'est pas merveille qu'ils fussent bien étonnés, et si, au moment de sa mort, tous ceux qui se tenaient autour de lui reprirent force et courage, il se pouvait bien voir à l'œil nu qu'il offrait dès-lors comme miracle, le vrai moyen de remettre le royaume en état sans grande difficulté : mais nos péchés empêchèrent ce bien si grand et assuré, et se virent alors si évidemment que les Guise ne furent plutôt conduits par les conseils de Dieu, que par l'insolente volonté des hommes, comme cela n'excite en ce fait dont nous sommes à parler, ni la malice des uns, ni la lâcheté des autres, desquels il est sorti depuis de grands et terribles maux. Nous avons parlé des Guise qui étaient à la cour au trépas de Charles, dont les uns semblaient morts, plusieurs ayant obéi à la cour, quand le roi François deuxième décéda ; les autres étaient vivants, que les partisans se fussent efforcés d'être assurés de leurs intérêts, tout cela ressuscita en un

instant par la mort si soudaine de ce jeune roi, laissant un successeur enfant, à la tutelle duquel nul ne doutait qu'il n'appartint aux états de pourvoir, qui se trouvaient alors amenés et préparés à Orléans pour une fin toute contraire. Les princes du sang étaient aussi tout portés, et n'y avait aucune difficulté touchant l'âge ni les qualités du premier d'iceux, le roi de Navarre ; auquel sans doute aucun, appartenait le gouvernement du royaume par tout droit divin et humain. De cet établissement la ruine des Guise et de leurs adhérens devait s'en suivre sans difficulté : ce néanmoins il est advenu autrement, voire par des façons étranges, comme je déduirai ci-après, remarquant les ruses des uns et les fautes des autres. En somme les Guise, suivis du duc de Nemours pour sa querelle particulière, du maréchal de St. André, leur serviteur à gages, du maréchal de Brissac, devenu leur créature, et du cardinal de Tournon, se voyant surpris, conclurent que rien ne leur pouvait plus servir que la bonne mine en mauvais jeu ; et, pour cela, délibérèrent de caler la voile, faisant comme ceux qui, en forte tempête, naviguent à la bouline : sachant que, faisant autrement, ils empireraient d'autant

leur condition. Deux choses en outre les fortifiaient, dans lesquelles ils ne furent déçus : car, d'un côté, les affaires de la reine-mère et les leurs étaient tellement enlacées en plusieurs chefs, qu'ils se promettaient que la nécessité, les tenant liés, elle les maintiendrait tant qu'elle pourrait : d'autre part, outre ce que déjà le roi de Navarre s'était laissé aller à la reine-mère, comme il a été dit, ils n'ignoraient pas que leurs adversaires mêmes, connaissant comme se gouvernerait ledit seigneur roi de Navarre, s'arrêteraient plutôt à la reine-mère qu'à lui, espérant la pouvoir mieux retenir à leur dévotion, soit que les états se tinssent ou non ; lesquels aussi ils estimaient avoir si bien farcis de leurs gens, qu'il y en aurait pour le moins assez pour rompre le choc, si on les voulait heurter trop lourdement.

Ayant donc ainsi délibéré de se tenir fermes le mieux qu'ils pourraient, afin de n'être contraints de s'absenter d'Orléans en sorte quelconque, ils donnèrent ordre, après que le cœur du roi François eut été inhumé à Sainte Croix d'Orléans, que le corps fût mené par les sieurs de Sansac et de la Brosse, et mis en sa grotte à Saint-Denis, sans aucun royal convoi ni autres cérémonies accoutumées. Cela donna occasion, non seulement aux prêtres, de se mécontenter (comme si cela eût été un présage de quelque faveur pour ceux de la religion) mais aussi à d'autres plus vrais amateurs de leur maître, que ceux qui en avaient reçu tant de biens. Et de fait, deux jours après son enterrement, fut trouvé à Saint-Denis sur le drap de velours, un billet portant ces mots : *Où est messire Tannegui du Chastel, mais il était François.* Ce Tannegui, chambellan du roi Charles septième, et assez renommé dans les chroniques de ce temps-là pour plu-

sieurs actes, les uns louables, non, fit toutefois une chose morable au décès du feu roi quand, voyant son corps à quasi de tous, d'autant qu'il était accouru au roi Louis XI roi pour lors, s'étant retiré. Bas pour la male grâce de son employa jusques à cent soixante mille livres pour les obsèques. Et, c'est pourquoi, sembla que le roi contint un regret au roi, comme n'ayant rencontré pareil serviteur. Il y en avait aussi uns qui imputaient ce conseil au cardinal de Lorraine, assez accoutumé à telles ruses, pour rendre odieux au peuple le roi de France. Et ceux de son parti, comme pour d'introduire leur religion, en passant par la personne du feu roi.

Or, à grande peine le roi était quand la reine, pour commander ceux par la main desquels fallait passer, envoya le sieur de la Brosse au-devant du connétable, où il était arrivé, faisant son voyage à la cour le plus qu'il pouvait. Sa charge était de le prier de se de l'assurer de son amitié, et de le faire tantôt bien redressé. Le connétable, qui faisait ces tours avec sa charge et qui n'avait garde, même de cela, de perdre les occasions de se rendre à Orléans, son fils aîné le maréchal de Montmorency, de prime abord, ayant ses soldats qui gardaient la porte de la ville, leur commanda de se retirer, sachant qu'étant le roi dans le milieu de son royaume, c'était mal séante qu'on gardait le roi. Cela donna grand courage à ses gens, qui tous se trouvaient en entière délibération. Mais tantôt que le roi de Navarre donna, par une fatale desti-



2, non à ce qu'on avait espéré, in effet tout contraire, comme nti depuis, et on le sent encore: bien que Dieu et les lois l'ap- it au gouvernement du royau- que le consentement des états t de lui, en quoi il n'eût eu conseil ni de force, en cas de ce, pour rétablir toutes choses: i fallut qu'il maintint son droit, ontraire il se contenta de l'om- ittant volontairement le corps stance à la reine mère, sans y eût grande difficulté. Car, ce ntra clairement que Dieu par e jugement, voulant punir la aveugla en ce fait les plus sa- x qui étaient venus là pour le , et qui ne devaient jamais cela, au lieu de faire leur de- yant un naturel égal à celui de e, ne s'assujétirent nullement ement des affaires, et faisant mpte qu'ils viendraient aisé- out de la reine mère, tant pour ime que pour l'avoir obligée el bienfait, oublièrent bientôt er extrême, dont à grande étaient encore échappés: et, ser à la brèche qu'ils faisaient iennes et inviolables lois de la ie française, et au serment spécialement les officiers de ne, préférèrent sans raison à rinces du sang, tous capables erner, une femme, voire même re, et de race paternelle par éricure au sang de France, et on savait assez qu'elle n'eût ja- part, si on eût pu détourner dvint tôt après son mariage, connétable était bon témoin. Ils t donc à se tromper eux-mê- n pauvrement, souffrant que e se persuadât qu'il se devait er d'un honneur imaginaire, la principale place à la reine-

mère; voire, disait-on, qu'il faisait un acte très-généreux, en ce qu'oublant tant d'injures passées pour remédier aux séditions, il quittait volontairement cette prééminence, combien que peu de jours auparavant, on eût résolu de couper la tête à son frère, lui réservant une perpétuelle possession d'une tour de Loches. Si est-ce que cela passa de cette façon, combien qu'il n'y eût apparence aucune de sédition, et que s'il y en eût eu, le remède ne fût pas d'ôter la prééminence à celui, auquel Dieu lui-même la donnait, avec les bonnes lois, et l'autorité légitime des états. Il y eut encore une chose qui rendit cette faute tant plus remarquable, c'e t que les états, étant là présens, auquel cette délibération et leur résolution appartenait entièrement, ce néanmoins cela passa devant les yeux, voire de telle sorte que ceux qui s'y devaient opposer, les uns se fiant sur l'autorité de ceux qui s'en mêlaient, et sur la prud'homme et prudence desquels ils avaient à la vérité occasion de se reposer; les autres ne voulant ou n'osant trouver mauvais ce que telles gens trouvaient nécessaire, remerciaient d'un côté ce bon prince de sa grande générosité, et d'autre part élevaient la reine-mère jusqu'au troisième ciel. Ceux qui avaient été cause de la prison du prince, le craignaient extrêmement en ce changement, son ressentiment ayant été aiguisé par une telle et si capitale injure. Voilà pourquoi, le feu roi décédant, ils se trouvèrent merveilleusement empêchés, voyant bien qu'il le fallait délivrer, mais que si cela se faisait aussi hâtivement qu'il avait été emprisonné, il renverserait entièrement leurs desseins, et remettrait le roi de Navarre son frère en haleine. Leur résolution fut sur cela aussi finement projetée qu'il était possible, à

savoir de le traiter en toute gracieuseté , rejetant le tout sur le roi défunt, et le mettant hors de doute de sa pleine délivrance , mais cependant lui faire remonter sous main que s'il sortait de cette façon , on présumerait que le temps et la faveur l'aurait plutôt délivré que son innocence ; et que pour cela il devait, avant que venir en cour ni se trouver aux états, exiger une solennelle déclaration d'innocence, après juridique connaissance de cause, qu'il ne devait craindre aucunement. Par ce moyen la reine et les Guise gagnaient le devant, à quoi ne prirent garde les amis du prince, ni le prince même, n'ayant rien en si grande recommandation que son honneur, et se confiant que le roi de Navarre son frère ne serait si mal avisé qu'il fut. Ainsi donc le prince, après le décès du roi, demeura bien encore prisonnier dix ou douze jours. Madame la princesse, étant allée vers le connétable son grand oncle, jusqu'à Artenay pour lui faire les doléances de l'étrange rigueur qu'on avait tenue envers le prince son mari et à elle, durant le crédit des Guise, et la résolution fut par le conseil que dessus, que le prince, refusant de sortir pleinement, sans savoir sa partie, de quoi personne ne se vanta, chacun rejetant le tout sur le roi défunt, son frère irait en une maison du roi de Navarre tenir prison, mais si gracieuse que ses gardes lui protestèrent être là non pour le garder, mais pour le servir, en ce qu'il lui plairait leur commander. Cela ne se fit pas sans autres grandes promesses de la reine-mère, dont nous verrons l'issue puis après : tant il y a qu'il se retira comme prisonnier, premièrement à Ham, près de Noyon, et puis à la Fère, jusqu'à ce que, ne le craignant plus pour l'affaire qui se présentait alors, il fut envoyé quérir, et justifié, comme il sera dit en son lieu.

Je viens maintenant à la tenue des états, entre lesquels, dès le commencement, s'émut une question mise avant pour certain par les deux parties, qui entendaient s'en prévaloir. Car ceux qui craignaient cette assemblée eussent bien désiré qu'elle se fit rompue d'elle-même, à quelque bonne occasion ; et ceux qui, au contraire, en espéraient un grand bien, et à bon droit, n'étaient toutefois sans grande crainte qu'une partie des députés, ayant été notoirement attirés à la dévotion des Guise, les affaires ne s'y portassent autrement qu'elles ne feraient si cette assemblée était non pas rompue, mais remise à un autre jour. Voilà pourquoi les députés de plusieurs bailliages et néchaussées, voire jusqu'au nombre de quarante et plus, alléguèrent nullité, disant que le feu roi vers lequel ils étaient mandés, étant décédé, leur pouvoir était aussi expiré ; les autres, qui étaient deux fois autant en nombre, répliquaient que la dignité royale ne mourait point ; finalement il fut résolu que les états se tiendraient, mais comme l'effet le montra, ce ne fut principalement que pour faire que le gouvernement attribué à la reine mère, encore qu'il n'eût passé, comme il devait par les états, fût toutefois approuvé alors par eux, en attendant la pleine requisi-  
tion d'iceux, pour laquelle principalement elle tâcha, puis après, qu'ils fussent remis en un autre lieu et un autre temps. Leur première assemblée fut le 13 décembre, huit jours après le décès du roi, en une salle ordonnée à cette fin, où assistèrent le roi, âgé de onze ans, la reine sa mère, M. d'Orléans, madame Marguerite, le roi de Navarre, Madame la duchesse de Ferrare, les cardinaux de Bourbon, de Tournon, de Lorraine, de Chatillon et de Guise ; M. le prince de la Roche sur Yon, le connétable, le duc de Guise,

le chancelier, les maréchaux : et de Saint-André , et plusieurs de l'ordre, et gens du ivé, et autres présens , auxquels fut proposé par le chancelier s'ensuit :

ieurs, Dieu , qui donna la feu roi François d'assembler les états de son royaume lle d'Orléans , l'a continuée arles son frère , notre sougneur , et à la reine , mère ois. Et , combien que par la t feu roi , semblât que les ent être interrompus, et que ment de roi dût apporter utation de beaucoup de chose on voit souvent advenir , and les rois sont en bas âge, occasion aux mauvais de Toutefois ce changement n'a on seulement aucunes nouvelles et séditions , mais a apporté celles qui lors étaient. Comme nous voyons en un jour lein de nuées et brouillards, il, à sa venue, rompt et dissipée , et rend le temps clair ainsi le visage de notre ayant percé jusques au fond des princes du sang, et ailleurs, chassé et ôté tous soupçons et affections qu'ils pouvaient, les a pacifiés, liés et unis ensemble , qu'il n'y a mai où les frères soient si bien ordans et obéissans à leurs me sont lesdits princes et avec le roi leur seigneur, et ; n'ayant autre chose devant que de bien et fidèlement t seigneur, lui obéir, et à la ère. En quoi s'est montrée vertu du roi de Navarre, le me premier prince du sang, ier montré le chemin aux lonné exemple d'obéissance.

— On a donné grandelouange à certains grands personnages grecs et romains, qui , étant élus magistrats et gouverneurs de leur république , délaissaient leurs haines et inimitiés au temps et durant l'année de leur magistrat, de peur que leur dissension ne portât dommage à leur république. Ceux-ci , comme bons chrétiens, se sont dépouillés de tous soupçons et autres passions , non à temps , mais à toujours.

— Antigone fut un grand roi , successeur d'Alexandre. Un jour , comme il devisait avec les ambassadeurs d'un autre roi son voisin , des forces qu'il avait par mer et par terre ; de son grand revenu et de ses trésors ; des grands pays qui lui obéissaient , et de ses grandes alliances , survint son fils qui le baisa à la joue, et s'assit près de lui. Et alors fut repris le propos par le dit Antigone avec lesdits ambassadeurs, en disant : Messieurs, outre les forces que je vous ai ci-devant racontées , vous direz à votre roi que vous avez vu le roi Antigone bien aimé et obéi de son fils , voulant entendre par là , que c'était la plus grande de ses forces. Que peut donc estimer notre roi , qui a sa mère , ses frères bien d'accord avec lui ; tant de princes du sang, ducs , comtes , barons ; et autres seigneurs : ce que nous devons reconnaître de la seule bonté de Dieu. Car, quelle autre vertu pourrait faire que cent millions d'hommes obéissent à un, les forts au faible , les vieux et anciens à l'enfant , les sages et expérimentés à celui qui, pour son jeune âge , ne peut encore avoir acquis prudence, ni expérience des choses. Donc, étant le gouvernement tel, les fondemens jetés sur l'union, accord et consentement de tant de princes et seigneurs, nous devons espérer tout bien, toute paix, repos et tranquillité ; attendant que notre jeune roi croisse d'ans,

de personne et de vertus, qui déjà commencent à poindre et reluire en lui, par la diligence de très vertueuse et très sage princesse la reine sa mère; et qu'il devienne suffisant et capable de régir et gouverner un tel et si grand royaume que celui-ci.

— Or, Messieurs, parce que nous reprenons l'ancienne coutume de tenir les états, déjà délaissés par le temps de quatre vingts ans, ou environ, où n'y a mémoire d'homme qui puisse atteindre, je dirai en peu de paroles ce que c'est que tenir les états, la façon et manière, et qui y présidait, quel bien en vient au roi, quel au peuple, et même s'il est utile au roi de tenir les états, ou non. Il est certain que les anciens rois avaient coutume de tenir souvent les états, qui étaient des assemblées de tous leurs sujets, ou des députés par eux. Et tenir les états n'est autre chose que communiquer par le roi avec ses sujets, de ses plus grandes affaires, prendre leur avis et conseil, ouïr aussi leurs plaintes et doléances, et leur pourvoir ainsi que de raison. Ceci était anciennement appelé: Tenir le parlement; et, encore a retenu le nom en Angleterre et Ecosse. Mais pour ce que, par même moyen, les rois connaissaient tant des plaintes générales, qui concernaient l'universel, que des privées, qui regardaient le particulier, le nom de parlement est demeuré aux audiences privées et des particuliers, qui sont tenues par certain nombre de juges établis par le roi, qu'on appelle parlement. Les audiences publiques et générales, que le roi s'est réservées, ont pris le nom d'états.

— Les états étaient assemblés pour diverses causes, et selon les occurrences et les occasions qui se présentaient; ou pour demander secours de gens et de deniers, ou pour donner ordre à la justice et aux gens de guerre, ou pour

les apanages des enfans de France, comme il advint au temps du roi Jean, ou pour pourvoir au gouvernement du royaume, ou autres. Et y séaient et présidaient les rois, excepté qu'aux états, auxquels fut la plus noble cause qui fût jamais, à qui appartenait le royaume de France après la mort de Charles le Bel, ou à Philippe de Valois son fils, ou bien à Edouard d'Angleterre son neveu: auxquels états, le roi ne présida pas, car il n'était encore roi, mais était partie.

— Il est sans doute que le roi reçoit grand bien desdits états; ce bonheur d'approcher de la personne de son roi, lui faire ses plaintes, présenter ses requêtes, et obtenir remèdes et provisions nécessaires. Quelques uns ont douté s'il était utile et profitable aux rois de tenir les états, disant que le roi diminue, en ce faisant, sa puissance de prendre l'avis et conseil de ses sujets, n'y étant ni tenu; et aussi qu'il se rend familier avec eux, ce qui engendré le mépris, et abaisse la dignité et l'autorité royale. Telle opinion me semble peu de raison. Premièrement, qu'il n'y a acte tant digne d'un roi, tant propre à lui, que tenir les états, que donner audience générale à ses sujets, et faire justice à chacun. Les rois ont été élus premièrement pour faire justice, car les tyrans et les rois qui font la guerre autant que les rois qui ne la font pas, ont bien souvent le mauvais la fait que le bon. Aussi dans le sceau de France n'est empreinte la figure d'un roi armé et à cheval, comme en beaucoup d'autres patries; mais séant en son trône royal, rendant et faisant justice. Pourquoi, la bonne femme qui demandait audience au roi Philippe le Bon, s'excusait à elle, disant qu'il n'avait pas le loisir de l'ouïr, eut grande raison.

er : Ne soyez donc pas roi. Et ose au monde quitant fasse haïr à leurs peuples que leur refutice. Philippe père d'Alexandre tué par Pausanias , à qui il n'envoyé long temps de faire droit dire qu'il avait reçue d'un autre. Ptolémée , roi de Macédoine , perdit son royaume pour avoir refusé l'aide à ses sujets , et pour un acte qui fut blâmé. Un jour, lui ayant été présentés plusieurs requêtes, et les ayant mises sous le pli de son manteau, passant sur un pont, il les répandit, et les jeta dans l'eau, sans les daigner lire : le peuple indigné de cela, se souleva et le chassa hors de son pays.

Avantage , les rois tenant les royaumes ne comprennent la voix de la vérité , car la vérité est souvent cachée par leurs passions. Pour cette cause un bon et sage prince leur recommande de lire les histoires et livres qui enseigneront comme il faut gouverner les royaumes ; car, par la lecture d'iceux, ils connaîtront ce que leurs amis leur disent ou veulent dire. Combien de rois, d'injurés, de forces, d'injustices qui se font au peuple sont causées par les rois, qu'ils peuvent ouïr et entretenir les états ? Cela retire les rois de trop charger et grever leur peuple, d'imposer nouveaux subsides, de grandes et extraordinaires dépenses, de vendre offices à mauvais prix, de bailler évêchés et abbayes à indignes, et d'autres infinis maux, par lesquels par erreur ils commettent. La plupart des rois ne voient pas les yeux d'autrui, et n'entendent pas par les oreilles d'autrui, ne jugent pas par le jugement et arbitrage d'autrui, et au lieu qu'ils dussent mener les peuples, se laissent mener.

C'est là la cause pour laquelle quelques rois, se défiant de ceux qui sont autour d'eux, se sont déguisés

et mêlés avec le peuple, inconnus, pour savoir et entendre ce que l'on disait d'eux : non pour punir ceux qui en disaient mal, mais pour s'en amender et corriger. Le bon roi Louis douzième prenait plaisir à ouïr jouer farces et comédies, même celles qui étaient jouées en grande liberté, disant que par là il apprenait beaucoup de choses qui étaient faites en son royaume, qu'autrement il n'eût su.

— Ceux qui disent que le roi diminue sa puissance, ne le prennent pas bien : car, encore que le roi ne soit contraint et nécessité de prendre conseil des siens, toutefois il est bon et honnête qu'il fasse les choses par conseil ; autrement il faut ôter toute espèce de conseil, comme le conseil privé, parlement et autres. Théopompe fut roi de Sparte ; il créa des magistrats qui furent appelés les Éphores, et ordonna que les rois ne feroient aucune chose d'importance sans leur conseil. Sa femme le tença, lui disant que c'était grande honte à lui de laisser à ses enfans la puissance royale moindre qu'il ne l'avait reçue de ses prédécesseurs. A quoi répondit Théopompe : Moindre n'est-elle, mais plus modérée. Et encore, bien qu'elle fût moindre, elle sera par ce moyen de plus longue durée : car toutes choses violentes ne durent guères.

— Quant à la familiarité, elle n'a jamais nui aux rois de France, mais sont les plus obéis entre tous les rois. Nos rois voisins sont servis à genoux, et têtes nues : sont-ils mieux obéis que les nôtres ? Il faut baisser les yeux devant le grand seigneur, comme l'on faisait devant les rois de Perse : en est-il plus aimé de ses sujets ? Nos rois anciens, les derniers de la race de Pharamond, ne se laissaient voir qu'une fois l'an, comme les Assyriens : et les uns et les

autres vinrent à mépris auprès de leurs sujets, et en perdirent leurs royaumes. La façon de ne se laisser voir à son peuple, et de ne se communiquer avec lui, est barbare et monstrueuse,

*Nec visu facilis, nec dictu facilis ulli.*

— Les anciens romains avaient coutume que chacun en sa maison, voyait deux fois le jour sa famille, le matin et le soir; et était le père de famille salué par chaque serf deux fois au dit temps, par ces mots : *ave, vale*, c'est-à-dire, bonjour, bonsoir. Cette coutume fut délaissée quand les richesses vinrent à Rome, et le grand nombre de serfs. Galba la retint opiniâtement, comme dit Suétone. Ce qui est loué en une famille, doit être trouvé bon en un royaume : car il n'y a rien qui plaise et contente tant le sujet que d'être connu, et de pouvoir approcher de son prince. Si le roi pouvait voir tout son peuple souvent et sans son incommodité, il ferait très bien de le voir et reconnaître.

— Il est vraisemblable que ceux qui tiennent l'opinion contraire parlent plus pour eux, que pour le prince. Ce sont gens, peut-être, qui veulent seuls gouverner et conduire tout à leur vouloir et plaisir, qui craignent leurs faits être connus par les autres, assiègent le prince, et gardent que nul approche de lui. Car de vouloir dire que toutes grandes assemblées sont à craindre, et doivent être suspectes, oui aux tyrans, mais non aux princes légitimes comme est le nôtre.

— Et si nous regardons au temps passé, pour notre instruction à l'avenir, nous trouverons que tous les états qui ont été tenus, ont apporté profit et utilité aux princes, les ont secourus à leur grand besoin, comme après la prise du roi Jean, et en autre temps que je tairai de peur d'être long. S'il y a eu abus, cela est venu de l'ignorance de

quelques simples et grossières personnes, qui ne savaient leur office et devoir envers le prince, qui est de le supplier très humblement, et d'obéir. Car s'il est vrai, comme dit Aristote, que tout ainsi qu'il est bon et utile au seigneur de commander, ainsi est-il au serf d'obéir; la même proportion ou analogie et raison est du roi au sujet; et toutefois quand l'un et l'autre veut sortir de son rang, et faire l'office de l'autre, il lui en est pris et prendra mal. Ce qui est advenu et adviendra toujours, quand le sujet voudra passer outre et commander, au lieu d'obéir.

— Les derniers états furent tenus au commencement du règne du roi Charles VIII. Le roi Louis XII, son successeur, négligea de les tenir, non pour tirer à soi plus grande puissance, ni pour craindre qu'il eût de donner autorité à son peuple, ou envie de le mal traiter, car il ne fut jamais roi plus populaire, ni tant aimant le peuple; dont après sa mort, avec grande raison, a été nommé père du peuple; mais parce qu'il n'aimait guères à mettre des charges sur son peuple, celui-ci, quand il en avait besoin, se trouvait fort obéissant, sans assembler les états; aussi était-il soigneux de garder et conserver les personnes et biens de ses sujets, et pourvoir à leurs nécessités, sans attendre qu'il en fût requis.

— Or les états qui sont assemblés en ce lieu, ont été délibérés par le roi à Fontainebleau, avec son conseil, où étaient plusieurs grands princes de son sang, et autres grands seigneurs et gens du conseil, pour trouver moyen d'apaiser les séditions qui étaient en ce royaume, à cause des malcontents de la religion. Et jusques-là il fut ordonné que les édits du roi seraient gardés, qui sont contre les séditeux, pour châtier ceux qui sont assemblés illicites et portent armes. Et, néan-



pour leur ôter ce mauvais vou-  
la cause des séditions , les  
furent exhortés à faire rési-  
n leurs évêchés , pour là , par  
et oraisons , et exemple de  
ie , retirer ceux qui sont dé-  
la vraie religion. Aussi furent  
 , chacun en sa charge , les  
eurs , baillis et sénéchaux , afin  
ner les séditieux par leur pré-  
 : autorité. Ce , néanmoins ,  
 : dit avis et délibération pris  
nebleau , quelques-uns n'ont  
 : faire assemblées , tenir les  
prendre villes , forcer cha-  
faire choses malaisées à sup-  
de manière que le roi a été  
t , à son grand regret , de met-  
sur pied , et s'assurer des  
du plat pays.

te à délibérer par quels moy-  
s pourrons apaiser ces sédi-  
faire qu'elles cessent à l'ave-  
bons médecins veulent , avant  
nnaitre la cause du mal , et  
ter , car c'est la vraie voie de  
rement guérir , et garder que  
 : retourne ; ce qui adviendra ,  
soin seulement que d'apaiser  
r. La même chose est des lois :  
s qui tendent seulement à  
des crimes , servent bien pour  
temps , mais tôt après c'est  
 , et pis que devant. Tout ainsi  
s voyons advenir quand on  
 : arbre par le pied : pour un  
tent une douzaine de rejets  
 : une qui était demeurée. Et  
 : les lois des Perses ( témoin  
n ) ont été louées sur toutes  
 , parce qu'elles ont été plus  
r garder que les hommes ne  
nt vicieux , que pour punir  
 .  
ons donc ce que c'est que sédi-  
 : où elle vient , et pour quelles  
 : fais , premièrement , je suppo-

serai une chose qui n'a aucun doute.  
Que toute sédition est mauvaise , per-  
nicieuse aux royaumes et républiques ,  
encore qu'elle eût bonne et honnête  
cause : car il vaut mieux à celui qui  
est auteur de sédition , de souffrir toutes  
pertes et injures , que d'être cause  
d'un si grand mal , que d'amener une  
guerre civile en son pays. De cela sont  
loués Scipion , Rutil et Cicéron à Rome ;  
Aristide en Grèce : au contraire sont  
blâmés Alcibiade , Coriolan , les Grac-  
ches , Sylla , Marius , Jules César , et  
plusieurs autres , qui , par ambition  
ont préféré leur honneur et grandeur ,  
au salut et vie des pauvres citoyens  
et de leur république , et ont été cause  
de la mort d'un nombre infini d'hom-  
mes. La sédition donc est une division  
entre les sujets d'un même prince ou  
république , comme fut à Rome quand  
le peuple se sépara des nobles et du  
sénat ; et naguère en Allemagne , des  
nobles et des grands entr'eux mêmes ,  
comme dans les guerres civiles de  
Sylla et Marius , César et Pompée ; en  
France , du temps de Charles sixième ,  
entre les deux maisons de Bourgogne  
et Orléans ; et du règne de Louis  
onzième , la guerre qu'on appela le  
bien public ; en Angleterre souvent  
entre ceux de la rose blanche et rouge.  
La sédition vient presque toujours du  
malcontentement que quelques - uns  
reçoivent d'être injuriés ou méprisés ,  
ou de crainte qu'on a du mal , pour  
icelui éviter et fuir ; ou de grande  
oisiveté , pauvreté et nécessité.

— Il nous faut chercher la cause de  
ces présentes séditions. L'injure est  
dans les biens , ou dans l'honneur , ou  
dans la personne. Nul prince ou autre  
seigneur ne peut se plaindre qu'on lui  
ait ôté bien ou honneur , depuis la mort  
du roi Henri. Chacun est demeuré en  
ses biens , états et offices. S'ils ne sont  
payés de leurs gages , états et pensions

il faut qu'ils prennent patience, et qu'ils attendent la commodité du roi comme ils feraient d'un débiteur leur voisin qui n'aurait pas argent en main : la pauvreté des finances en est cause, laquelle est venue des longues guerres de douze ans, durant le règne du feu roi Henri.

— S'ils se plaignent qu'ils ne sont honorés et récompensés selon leurs mérites, et qu'autres le sont plus qu'eux, qu'ils pensent que tout sujet doit le service au roi du bien et de la vie, qui est service personnel, comme de sujet naturel : non comme les Suisses et Allemands, qui sont mercenaires, qui ne doivent service sinon en payant, et est leur service volontaire, le nôtre obligatoire ; que le roi ne tient pas la couronne de nous, mais de Dieu et de la loi ancienne du royaume ; qu'il donne et distribue les charges et honneurs à qui il lui plaît, tellement qu'on ne lui peut ni doit dire : pourquoi ? Nous sommes comme des jetons qu'il fait valoir tantôt un, tantôt mille, tantôt cent mille. Donc nous ne devons estimer comme injure s'il nous refuse, ou préfère autre à nous. Lui voudrions nous donner loi et mesure de nous aimer et favoriser ? *Si minus favoris et gratiæ, minus etiam invidiæ*. Ce sont des choses qui dépendent de volonté d'autre personne, desquelles nous devons nous contenter à telle mesure qu'elles nous sont données.

— Reste que ces séditeux sont en partie marris de la paix, gens qui ne veulent se soumettre aux lois, ordonnances et jugemens, qui ont accoutumé de vivre de rapine et du labour d'autrui, ne savent ou ne veulent labourer la terre, ou retourner à leur métier, et qui vivent en oisiveté, *aeris inopes sui, alieni appetentes*.

— Les Romains usaient d'un tel remède, que quand il advenait sédition en

leur ville, soudain ils tiraient hors la ville les séditeux, et les menaient à la guerre contre leurs voisins. Les Égyptiens les employaient à fossoyer la terre et bâtir les grandes pyramides, pour ne les tenir oisifs. Les bons capitaines faisaient travailler leurs soldats, comme fit Marius aux fossés du Rhône, dont est venu le nom *Muli Mariani*. Après les guerres des Anglais du temps de Charles Quint, courut grand nombre de soldats, qu'on appelait les compagnies, qui gâtaient tout le pays : le remède fut de les envoyer en Lombardie et en Espagne.

— Toutes choses sont à présent paisibles dehors, Dieu merci, moyennant la paix que nous a laissée le feu roi Henri, tellement que n'avons à employer cette sorte de gens, en sorte qu'il n'y a qu'à leur persuader de vouloir vivre en paix, ou qu'ils se feront autrement châtier des peines contenues aux édits et ordonnances.

— Messieurs, je dirai un mot en général du contentement que chacun des états doit avoir pour ce qui le concerne. L'homme de sa nature n'est jamais content, et jusques à la fin de ses jours il désire toujours avoir mieux ou changer. Les rois devraient être contents de leurs pays et royaumes. Alexandre le Grand, après avoir presque conquis tout le monde, souhaitait qu'il y eût plusieurs mondes, comme si celui-ci ne fût capable de l'ambition de ce roi.

*Unus pellex invenit non sufficit orbis.*

— L'ambition de Pyrrhus fut reprise sagement par un de ses amis, auquel il disait qu'il était délibéré de conquérir la Sicile, puis la Grèce, l'Italie, l'Afrique, l'Asie. Et que ferons-nous, dit l'ami, après avoir conquis tous ces pays ? Nous nous reposerons, dit Pyrrhus, et vivrons en paix et repos à notre aise. Et qui nous empêche, ré-

mi, de le faire présentement, n'être tant de peine? Ainsi se voit l'ambition du roi qui n'avait raison.

Je voudrais aussi que les rois se contentassent de leur revenu, chargeassent le moins qu'ils pourraient, et que les biens de leurs sujets leur fussent attribués, *imperio, non domini proprietate*; aussi que les vassaux massent et reconnussent leur seigneur, l'aidassent de leurs biens et biens, lui obéissent, non seulement, et en lui faisant ces, et autres semblables honneurs par vraie obéissance, qui gardent ses vrais et perpétuels revenus, c'est-à-dire ses lois, ordonnances; et qu'ils ne tentent s'égaliser à lui, se dispensant de ses lois et ordonnances, auxquelles ils doivent obéir, et y sont sujets, le roi seul.

Quant aux états de l'église, reconnaissant la grande puissance qu'elle a sur les âmes, la meilleure partie de son pouvoir sur celle du roi, les honneurs, dignités qu'elle a en ce royaume, biens, meubles et immeubles par les rois, qu'elle tient de la volonté des rois, ducs, comtes, et autres personnes privées, et cela font serment au roi, se soumettent qu'ils ne sont qu'administrateurs, et qu'ils en rendront compte; contentent de l'usage desdits biens, distribuent le reste aux pauvres; ne prennent ni argent pour les saints offices, et ne vendent les choses

du noble, qui pour sa noblesse a de grands privilèges, est exempt de tailles, impositions et subsides, seul capable de tenir grands fiefs; a justice sur les sujets du royaume sur leurs vies et biens; a les premiers honneurs de ce

royaume, soit en guerre, soit en paix, connétableries, maréchaussées, grand-maîtrises, bailliages, sénéchaussées et autres, tout par le don et libéralité dudit seigneur; et ne doit pour cela s'enorgueillir, car la noblesse vient de la vertu de ses parens; et se souviennent du dire de Platon, que tous rois et princes sont venus et descendus des serfs, et tous les serfs des rois, et d'autant qu'elle a plus de force et puissance, d'autant doit être plus humaine et gracieuse, user de l'épée contre l'ennemi, et pour la conservation des amis et pauvres sujets du roi.

— Le peuple se doit contenter de sa fortune, qui n'est petite s'il est laboureur de terre, car c'est le plus noble état qui soit, et dont le fruit et le gain est plus innocent que nul autre. Anciennement les rois et consuls, et les plus grands personnages ne dédaignaient pas de mettre la main à la charrue. La marchandise fait les grandes richesses, qui font honorer et estimer les hommes, les font vivre à leur aise, leur donnent moyen de bien faire aux autres. Et ne doit, ledit tiers état, être mari si les autres sont plus honorés que lui. Car comme en un corps il y a des membres plus honnêtes les uns que les autres, et les moins honnêtes toutefois plus nécessaires et utiles que les nobles, aussi nulle perte d'honneur est close audit tiers état. Il peut venir aux premiers états de l'église et de la justice, et par faits d'armes peut acquérir noblesse et autres honneurs. Conclusion: si chaque état se contente de sa fortune et de ses biens, s'abstient du bien d'autrui, et de faire injure aux autres, pense plus à bien faire son état, qu'à reprendre les autres, se soumet à l'obéissance de son prince, et de ses lois et ordonnances, nous vivrons en paix et repos.

— On dit que l'autre principale cause

de la sédition est la religion, chose fort étrange et presque incroyable, car si sédition est mal, voire, comme dit Thucydide, si elle comprend en soi toutes sortes et espèces de mal, comment est-ce que la religion, si elle est bonne, engendrerait le mal, et l'effet contraire à sa cause? Davantage, si sédition est guerre civile, pire que celle de dehors, comment advient-il quelle soit causée et produite par la religion, même chrétienne et évangélique, qui nous commande surtout la paix et amitié entre les hommes? *Non enim dissensionis, sed pacis auctor Deus.* Et si cette religion est chrétienne, ceux qui la veulent planter avec armes, épées et pistolets, font bien contre leur profession, qui est de souffrir la force, non de la faire: c'est en cela, dit Chrysostôme, que nous sommes différens des gentils, qui usent de force et contrainte, les chrétiens de paroles et persuasions.

— L'argument dont ils s'aident ne vaut rien, qu'ils prennent les armes pour la cause de Dieu, car la cause de Dieu ne veut être défendue avec armes, *Mitte gladium tuum in vaginam.* Notre religion n'a pas pris son commencement par les armes. Si l'on disait que les armes qu'ils prennent ne sont pour offenser personne, mais pour se défendre seulement, cette excuse serait peut-être bonne contre l'étranger, non contre le roi leur souverain seigneur, car il n'est loisible au sujet de se défendre contre le prince, ni contre les magistrats, non plus qu'au fils contre son père, soit à tort, soit à droit: soit que le prince et magistrat soit mauvais et tyran, soit qu'il soit bon. Encore sommes-nous plus tenus d'obéir au prince qu'au père.

— Ainsi ont fait les bons chrétiens, qui ont vaincu par patience, et prié Dieu pour les empereurs et juges qui

les persécutaient. Les payens mêmes ont connu cela, et ont loué ceux qui ont porté patiemment les injures qu'ils avaient reçues de leur patrie, et blâmé ceux qui se vengeaient. Et nous, chrétiens, nous ne devons recevoir ni approuver l'opinion des Grecs et Romains touchant l'honneur qu'ils baillent aux tyrannicides. La vérité est telle que si les hommes étaient bons et parfaits, ils ne viendraient jamais aux armes pour la religion: mais aussi nous ne pouvons nier que la religion bonne ou mauvaise, ne donne une telle passion aux hommes, que plus grande ne peut être. C'est folie d'espérer paix, repos et amitié entre les personnes qui sont de diverses religions; et n'y a opinion qui tant perfore dans le cœur des hommes, que l'opinion de religion, ni qui tant les sépare les uns des autres. Les juifs ont estimé toutes les autres nations comme étrangers et leurs ennemis: les autres nations ont eu semblable opinion des juifs. Je laisse les mahométans, qui nous ont toujours réputés leurs ennemis, et nous eux. Entre les chrétiens mêmes quelle haine a été durant la division des Ariens, et autres hérétiques! combien de séditions sont advenues, morts de personnes, brûlemens de villes, et autres maux infinis? Nous l'expérimentons aujourd'hui, et voyons que deux Français et Anglais qui sont d'une même religion, ont plus d'affection et d'amitié entre eux, que deux citoyens d'une même ville, sujets à un même Seigneur, qui seraient de diverses religions; tellement que l'union de religion passe celle qui est à cause du pays: par le contraire, la division de religion est plus grande et lointaine que nulle autre. C'est ce qui sépare le père du fils, le frère du frère, le mari de la femme: *Non veni pacem mittere, sed gladium;* c'est ce qui éloigne le sujet de porter

ice à son roi, et qui engendre  
llions.

rtullien, en un livre qu'il écrit à  
ne, exhorte les femmes chré-  
de ne se marier avec les gentils  
ns, disant qu'il n'est possible  
ussent longuement vivre en  
paix et repos. Que pensera,  
e mari gentil, quand il verra  
dra dire que sa femme baisera  
ne le premier chrétien qu'elle  
rera? car c'était la coutume  
s chrétiens quand ils se ren-  
nt de se baiser. Que pensera-  
nd sa femme ira aux autres  
pour visiter ou consoler les  
ou affligés, ou se lèvera la  
es côtés, pour aller prier Dieu?  
l entrera en soupçon d'incon-  
et adultère. Et, partant, les  
qui ont été les plus sages politi-  
monde, ont défendu et prohi-  
*is sacra, novos ritus inducere in*  
*licam*, n'ont pas voulu qu'il y  
erse religion en une maison,  
e les enfans tinssent la religion  
. Et pour cela les jurisconsultes  
que les fils de famille *sunt in*  
*les émancipés non*; et la femme  
mpagne avec son mari *divinæ*  
*æque domus*. Les anciens con-  
s saints pères ont défendu les  
s privés, afin qu'il n'y eût  
église, une forme et manière  
ion.

donc la diversité de religion  
et déjoint les personnes qui sont  
si intimes liens et degrés, que  
e faire entre ceux qui ne se tou-  
e si près? La division des lan-  
fait pas la séparation des royau-  
mais celle de la religion et des  
d'un royaume en fait deux. De  
rti le vieux proverbe : *une foi*,  
*un roi*, et il est difficile que les  
s, étant en telle diversité et con-  
d'opinions, se puissent tenir

de venir aux armes. Car la guerre,  
comme dit le bon poète, suit de près  
et accompagne discorde et débat :

Et scissâ gaudens vadit discordia palli,  
Quâm cum sanguineo sequitur Bellona flagello....

— A cette cause est besoin d'ôter la  
cause du mal, et y donner quelque bon  
ordre par un saint concile, comme fut  
avisé dernièrement à Fontainebleau,  
duquel le pape nous a donné espérance,  
à la grande et instante poursuite et re-  
quête du feu roi François. Messieurs,  
gardons et conservons l'obéissance à  
notre jeune roi. Ne soyons pas si prompts  
et faciles à prendre et suivre nouvelles  
opinions, chacun à sa mode et façon;  
délibérons long-temps avant, et nous  
instruons, car il n'est question de  
peu de chose, mais du sauvement de  
nos âmes. Autrement, s'il est loisible à  
un chacun de prendre nouvelle reli-  
gion à son plaisir, voyez et prenez  
garde qu'il n'y ait autant de façons et  
espèces de religions qu'il y a de familles  
ou chefs d'hommes. Tu dis que ta reli-  
gion est meilleure, je défends la  
mienne : lequel est plus raisonnable  
que je suive ton opinion, ou toi la  
mienne, ou qui en jugera, si ce n'est  
un saint concile.

— Cependant ne changcons rien légè-  
rement, ne mettons point la guerre en  
notre royaume par sédition, ne brouil-  
lons et confondons point toutes choses.  
Je vous promets et assure que les roi  
et reine n'oublieront rien pour avancer  
le concile; et où ce remède manque-  
rait, ils useront de tous autres moyens  
dont leurs prédécesseurs rois ont usé :  
et messieurs les prélats et autres gens  
d'église, s'il leur plaît, feront mieux  
qu'ils n'ont fait ci-devant. Considérons  
que la dissolution de notre église a été  
cause de la naissance des hérésies, et  
la réformation pourra être cause de les  
éteindre. Nous avons ci-devant fait

comme les mauvais capitaines, qui vont assaillir le fort de leurs ennemis avec toutes leurs forces, laissant dépourvus et dénués leurs logis. Il nous faut dorénavant garnir de vertus et de bonnes mœurs, et puis les assaillir avec les armes de charité, prières, persuasions, paroles de Dieu, qui sont propres à tel combat. La bonne vie, comme dit le proverbe, persuade plus que la parole. Le couteau vaut peu contre l'esprit, si ce n'est à perdre l'âme avec le corps.

— Les Albigeois furent une sorte d'hérétiques du temps du pape Innocent et du roi Philippe-Auguste : pour les retirer de leurs erreurs, le pape Innocent envoya deux siens légats de l'ordre de Cîteaux. Advint qu'au même temps un évêque d'Espagne, grand homme de bien, vint à Rome pour se décharger de son évêché : ce qui lui fut refusé par le pape, parce que ledit évêque était fort homme de bien et craignant Dieu. Ledit évêque prit son chemin pour retourner en Espagne, et, passant à Montpellier, voulut entendre comme allait l'affaire des Albigeois, parla et communiqua avec lesdits deux Citerciens, légats du pape, qui lui dirent qu'ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient, toutefois ne profitaient guère ; et que leur avis était que, si quelque grand personnage de quelque grande dignité et autorité voulait se vêtir et vivre à la façon que prêchaient lesdits hérétiques, qu'ils espéraient par ce moyen qu'il attirerait tout le peuple à lui, et ferait plus avec l'exemple de sa bonne vie, qu'eux légats, n'avaient pu faire par leurs prêches et sermons. Dont persuadé, le bon évêque prit pareil et semblable habit que lesdits hérétiques, vêtu d'un sac, tête et pieds nus, faisant de grands jeûnes ; et par cette façon de vivre il retira dans peu de temps presque tout le peuple

qui adhéraient auxdits Albigeois nous sert d'exemple pour laquelle est la force de la bonne vie des pasteurs.

— Regardez comment et avec quelles armes vos prédécesseurs, à pères, ont vaincu les hérétiques de ce temps. Nous devons par tous les moyens essayer de tirer ceux qui sont en erreur, et ne faire comme ceux qui voyant l'homme ou la bête dans la fosse, au lieu de la retirer, donne du pied, nous la devons sans attendre qu'on nous demande secours. Qui fait autrement est en erreur, c'est plus haïr les hommes que de les vouloir convertir. Prions Dieu incessamment pour eux, et faisons tout ce que nous pouvons, tant qu'il y ait espérance de les réduire et convertir. La douceur profitera plus que la rigueur. Bannissons les mots diaboliques, noms qui sont causes de divisions et séditions : Luthériens, Calvinistes, Papistes ; ne changeons plus le nom de chrétien. Regardez combien de maux ont apporté en Italie les noms de Ghibelins et de Guelfes, les uns de l'empire, les autres de la part de France.

— Et parce que quelques-uns trouvent qu'on ne put contenter le peuple par ces troubles, divisions et confusions, qui ne croient pas, il est vraisemblable, en Dieu, de nous donner la paix et le repos public ; plus est, qui ont besoin d'être plutôt qu'exhortés. Le roi ci-dessus a été contraint, et pourra être contraint d'y envoyer ses forces, ce qu'il ne peut faire sans travailler les bons et nocens, ce que ledit seigneur fait à son grand regret, mais la sédition est si difficile que faire ne se peut sans que les bons ne souffrent avec les mauvais. Ce que voyons advenir dans les nations divines, comme ruines de pays, par peste, famine, grêle, peste, et autres accidens.



coup de choses qui sont lures et aigres, qui sont itaires, comme quand le feu aux granges ou ts pour couper les vivres abattons la maison de our arrêter le cours du e façon les meilleures et edecines sont les plus est-ce que jusqu'ici a i doucement que cela être correction pater-ion. Il n'y a eu ni portes ailles de villes abattues, lées, ni privilèges ôtés nme les princes voisins e temps en pareils trou- is.

ant qu'il est à craindre le roi aura levé et ôté ses eviennent et fassent pis t que ce soit comme la rthes ou Numides, il est faire de deux choses e roi tienne toujours une l pour les contenir, qui ge du peuple et des fi-seigneur; ou que vous, abitans des villes, pre-charge sur vous, qu'aus-evrez que quelqu'un so vore ville, le prendre et on les édits, et l'exter-en soit plus de mémoire. omme tous comme un le roi est le chef, il est leur de couper le mem-e de permettre qu'il gâte les autres, et leur fasse

S'il y avait un homme affecté de lèpre, vous le votre ville : il y a plus de chasser les séditieux. nomme un certain pays, s répondaient de la sûreté, et payaient aux passans qu'ils avaient reçu des

brigands et larrons. Tel et semblable statut est en plusieurs lieux d'Italie. Cela est cause que les hommes du pays sont plus prompts à tenir en sûreté les chemins, à venger l'injure faite aux autres, comme étant commune et appartenant à tous. Pareil et semblable est ce qu'on appelle l'Almendat en Espagne, et aux lieux qui sont près de la marine; aussitôt qu'on voit le signe du feu ou fumée, chacun court afin de chasser l'ennemi étranger. Nous devrions être plus soigneux à chasser le domestique et familier. A cette cause, messieurs, et que ceci vous touche principalement, avisez s'il vous plait de prendre cette charge sur vous, et les corps des villes, de garder que telles séditions n'adviennent plus, les amortir et appaiser. Le roi vous mettra à cette fin les armes en main. Considérez combien il vous sera plus aisé, que d'avoir les garnisons en vos maisons pour empêcher tels troubles. La ville d'Amiens, et plusieurs autres qui sont aux frontières, estiment à grand bien-fait, privilège et honneur de se garder elles-mêmes et leur ville contre l'ennemi, et être exempts de loger les soldats. Le roi tiendra le plat pays en sûreté par le moyen des gouverneurs, baillifs, sénéchaux, et de la noblesse; et quand sera besoin, il vous aidera de leurs forces. Les gens d'église feront leurs devoirs, avec prières, oraisons et prêches. Ainsi adviendra quand chacun fera son devoir pour sa part, et en tant qu'à lui touche, que Dieu sera servi et honoré, le roi obéi, et vous jouirez de vos biens en paix et repos.

— Après que vous avez entendu, messieurs, comme la maison du roi est bien composée de grands et bons conseillers et ministres, bien dévots et bien obéissans au roi et à la reine, bien unis et conjoints ensemble : ce qui vous doit servir d'exemple à aimer et révérer vos sei-

gneurs, vivre entre vous avec charité et amitié. Reste à vous raconter du ménage du roi, qui est en si pauvre et piteux état, que je ne pourrais vous le dire, ni vous l'ouïr sans larmes et pleurs : car jamais père, de quelque état ou condition qu'il fût, ne laissa orphelin plus engagé, plus endetté, plus empêché que notre jeune prince est demeuré par la mort des rois ses père et frère. Tous les frais et dépenses de douze ou treize années d'une grande, longue et continuelle guerre sont tombés sur lui. Trois grands mariages à payer, et autres choses longues à réciter. Le domaine, les aides, les greniers à sel, en partie des tailles aliénés. Sa volonté est très-sainte de vouloir acquitter la foi de ses prédécesseurs. En cela il ne refuse se réduire à telle mesure et épargne qu'un privé serait content, pourvu que sa majesté royale n'en soit avilie. Il a recours à vous comme à ceux qui n'ont jamais failli à secourir leur prince, vous demande conseil, avis et moyen de sortir de ses affaires. Ce qui vous sera plus aisé après avoir vu par le menu l'état, ou l'avoir fait voir par quelques-uns de vos députés. Et j'espère que l'ordre qui y sera donné sera comme un règlement perpétuel pour la maison de France, lesquels le roi et reine sont bien délibérés de faire garder et entretenir.

— La dernière partie de notre propos sera, que les roi et reine entendent, qu'avec toute sûreté et liberté vous lui proposiez vos plaintes, doléances, et autres requêtes, qu'ils recevront bénévolement et gracieusement; y pourvoiront en telle sorte que vous connaîtrez qu'ils auront plus d'égard à votre profit qu'au leur propre, ce qui est l'office d'un bon roi. —

Telle fut la harangue du chancelier, qui mécontenta plusieurs en quelques points. Il ne fut donc trouvé bon qu'au

commencement de sa harangue il eût abaissé le roi de Navarre si bas que de lui faire rendre obéissance à la reine mère, ce qu'elle-même, disait-on, ne prétendait pas, mais seulement de gouverner avec lui, chacun ayant sa charge distincte. Quelqu'un aussi remarqua qu'il s'était trompé en l'histoire, parlant de Marius, comme si les soldats eussent été appelés *Muli Mariani* d'autant qu'eux seuls faisaient travailler comme somniers et mulets; car on appelait ainsi, non pas les soldats, mais les fourchettes sur lesquelles Marius apprit ses soldats à porter leurs hardes empaquetées, au lieu qu'auparavant ils traînaient un grand bagage après eux, de quoi se sont plaints depuis les bonnes gens, usant de cette rime.

Depuis que décrets eurent ailes, (altes.)  
Et gendarmes chargèrent mules,  
Et moines furent à cheval,  
Le monde n'a eu que tout mal.

Ce fut aussi une parole mal reçue, et à bon droit, de dire absolument que le roi ne soit sujet aux lois : comme ainsi soit qu'il les jure à son sacre, et n'y a rien plus dangereux qu'un roi se persuade n'être sujet qu'à sa volonté. Et quant à ceux de la religion, ils s'estimaient avoir été calomniés notamment, en ce qui les avait chargés de vouloir planter leur religion avec épées et pistolets, à quoi ils prétendaient avoir plus que suffisamment répondu. Disaient davantage, qu'à la vérité, puisqu'il n'y a qu'une vraie religion à laquelle tous, petits et grands, doivent viser, le magistrat doit sur toutes choses pourvoir à ce qu'elle seule soit avouée et gardée aux pays de sa sujétion; mais ils niaient que de là il fallût conclure qu'amitié aucune ni paix ne pût être entre sujets de diverses religions, se pouvant vérifier le contraire tant par raisons péremptoires, que par expérience du temps passé.

ent en la plupart du monde. Igeaient de cette harangue ceux aient onfe, les uns par raison , ntres selon leur passion.

fut la proposition des états, le- 13 de décembre. Le 14 , len- , suivant ce qui avait été aussi é , les ecclésiastiques s'assem- aux cordeliers, la noblesse aux s , et le tiers-état aux carmes , onférer de leurs procurations oires. Là, de rechef, il fut pro- r une bonne partie de la no- et du tiers-état , qu'on ne pou- iser outre sans avoir nouvelles sions. Desorte que, pour obt- ai, ils s'adressèrent au roi de Na- lui présentant leurs cahiers par ordés et signés. Cette adresse dait assez mal avec ce qu'a- t le chancelier , et tous , pour , se trouvaient bien embarrass- ar les uns ne craignaient rien e cette assemblée, qu'ils voyaient té amenée par eux, et cepen- s menacer de tout le rebours de ssein , par la mort du feu roi eue ; et pour cela eussent bien la rompre , mais sans aucun re- e qui leur était impossible. Les

considéraient que les Guise, réparé cette assemblée à leur m , il était à craindre que la fin it hasardeuse , au lieu qu'ils es- nt que ce nouveau règne , ayant i chacun de crainte , les princes eraient trop mieux à leurs af-

Quant aux premiers, ce n'est merveilles s'ils étaient en per- . Mais les autres, qui autrement ent à bon but, pour certain , fu- a tout aveuglés , et furent cause s les maux depuis survenus, tant qu'à tout le royaume , faute de lre de la providence de Dieu , nant le chemin ouvert par les royaume , qui baillaient aux

états l'autorité de pourvoir à tout , et les réglaient tous ensemble. Et , com- bien que les procurations ne fussent assez expresses pour les députés , il y avait assez de matière pour entretenir l'assemblée en ce qu'ils avaient charge de faire, en attendant plus ample pou- voir. Car cette allégation du trépas du feu roi n'était pas moins frivole pour annuler les procurations des députés, que si, après la mort d'un président ou rapporteur , on demandait nouvelle procuration au solliciteur des parties. Certainement les bonnes lois et bien autorisées sont comme la voix de Dieu , et ne prit jamais bien à ceux qui les ont corrigées ou annihilées par leur pru- dence imaginaire , comme lors il ad- vint , étant mis par ce moyen le gou- vernement du royaume entre les mains d'une femme , qui se sut très-bien aider de cette opportunité , après avoir gagné le devant par le moyen que des- sus. Il fut donc arrêté par le conseil privé , qu'on passerait outre pour ac- corder ces cahiers , mais quant au dé- lai prétendu, qu'ils se retireraient vers le chancelier et Morvilliers , évêque d'Orléans. C'était autant à dire qu'on voulait voir dans leur estomac, et puis après s'en servir comme la reine le trouverait bon pour ses affaires. Toute- fois ils passèrent par-là sans grande difficulté, et cependant , pour les bien contenter, on les mit comme des bate- leurs sur un échafaud pour haran- guer.

Or le cardinal de Lorraine avait re- cherché de bonne heure, comme ecclé- siastique, d'avoir la charge de faire la harangue au roi pour les trois états, ce qu'ayant obtenu du clergé, fut envoyé vers les autres pour même effet un nommé N. Grineau , chanoine de la sainte Chapelle , qui fut vivement re- poussé , jusques à lui être dit par le tiers état, qu'ils ne prendraient pas pour

parler pour eux celui duquel ils se voulaient plaindre. Ses deux frères, à savoir les ducs de Guise et d'Aumale, s'essayèrent aussi par les députés de leurs gouvernemens de Dauphiné et Bourgogne, de voir pour le moins la harangue préparée pour la noblesse, pour essayer qu'on y fit mention d'eux comme de princes, mais il n'y gagnèrent rien. Par ainsi furent choisis pour harangueurs Jean Quintin, docteur régent en droit canon à Paris, pour le clergé; Jacques de Silly, baron de Rochefort, pour la noblesse, et Jean Lange, avocat au parlement de Bordeaux, pour le tiers état; les harangues desquels en deux convocations qu'il y eut, portèrent en substance ce qui s'ensuit, laissant en arrière les paroles perdues.

Quintin, pour le clergé, louant l'intention du roi et de son conseil en cette convocation d'état, interrompue par 87 ans, commença par une complainte oblique, de ce qu'étant, disait-il, chose toujours accoutumée aux états d'être comme un corps dont le roi est le chef, et l'église est la bouche, parlant pour les membres; ce néanmoins à ce coup, la noblesse et le tiers état voulaient parler à part. Entrant puis après en matière, et s'arrêtant à la première cause de cette convocation, spécifiée dans les lettres patentes du feu roi, à savoir la restauration du service de Dieu, il confessa à la grande confusion des ecclésiastiques, qu'ils s'étaient grandement détournés du Divin service, et pour cela avaient besoin d'être ramenés à leur devoir par l'autorité du roi, puis que d'eux-mêmes ils ne l'avaient voulu faire. Mais quant à l'église, il dit que c'était erreur de dire qu'il la fallût refaire, attendu qu'elle n'eût, n'a, ni jamais n'aura aucune macule. Que le roi devait penser à l'avertissement fait par S. Grégoire à deux

qu'il nommait rois de France, l'un odoric, et l'autre Théodebert, en l'an 603, les admonestant touchant mauvais prélats de leur royaume, était bien à craindre que quelque grande calamité n'advînt au pays, telles indignes personnes étaient situées au lieu du régime. Que y remédier, le roi devait assembler concile ses ecclésiastiques, pour former par eux mêmes, connaître leurs évidentes et énormes fautes, que cependant il faut présupposer qu'ils ne changeront rien aux articles de la foi: aux saints sacremens et d'iceux: aux traditions ecclésiastiques, ordonnances et constitutions des pères, et cérémonies de tout temps religieusement gardées en l'église maine catholique et universelle, ils n'entendent se départir jamais là, il vint à spécifier les demandes au clergé. La première contenait.

Qu'étant, les prédécesseurs rois chrétiens, jusques au nombre de quarante cinq, Charles n'avait acquis le surnom de Grand, Louis son fils d'honnorable, Philippe deuxième, Auguste, Louis neuvième, de saint, maintenant la sainte église romaine.

Qu'on s'efforçait malicieusement par voies publiques et cachées, d'induire un évangile, dont le sommaire est, de ne souffrir qu'au royaume ait aucun lieu saint et sacré dédié spécialement à Dieu, mais de profaner les églises, abattre les autels et les images; de changer les saints sacremens; de chasser les prêtres, moines, religieux, et tous administrateurs d'iceux; de ne tenir vœux ni promesses à Dieu; de faire marier prêtres, moines et nonnains; de vivre sans continence, jeûnes et afflictions du corps en toute licence et liberté de conscience, se retirant ouvertement de l'obéissance ecclésiastique.

il devait résister à cela ar-  
, suivant ce que Mathias  
mourant à ses enfans, les  
le se souvenir des œuvres  
res contre les profanateurs  
, et violateurs de l'antique  
leurs pères. Que saint Paul  
hérétique est mauvais ca-  
, *ergo* punissable capitale-

il se faisant lire, à l'exemple  
rérés, les histoires de ses  
urs, trouverait que les rois  
à ce même état de religion,  
ni, une loi, et un roi, depuis  
que Charlemagne entre ses  
nommait dévôt, défenseur  
de l'église de Dieu : suivant  
lequel, le roi devait surtout  
faire que la religion romaine,  
sur lieu à autre quelconque  
soit perpétuellement entre-

il devait déclarer hérétique  
r de requêtes, pour deman-  
es et permission d'habiter  
ame, et procéder contre tel-  
mes selon la rigueur des  
oniques et civiles, pour ôter  
nilieu de nous.

anciens saints évêques se  
rés à telles requêtes, même  
par les empereurs, à savoir  
, environ l'an 350, s'opposant  
us; S. Ambroise, l'an 390, à  
à second; et Chrysostôme,  
à Arcadius, étant question  
des temples aux Ariens.

hérétiques d'aujourd'hui  
blables à ceux-là, niant la  
ance et divinité du verbe  
est Jésus-Christ.

nde demande, fut que le  
e tous les habitans et regni-  
t chefs que membres de fa-  
on les règles des saints pè-  
, et canons de l'église; allé-

quant, pour fortifier cette demande,  
que ceux de ladite religion suivaient  
les pas de l'hérésiarque Montanus,  
disant que les anciens pères étaient de  
bons rêveurs, pleins de contradictions.

Il leur imposait le nom de gnosti-  
ques, d'autant, dit-il, qu'étant dé-  
coulés de naguères du profond lac  
Gehennet, c'est-à-dire Genève, qui  
est un autre enfer; ils disaient que  
depuis huit cents ans en ça, et jusqu'à  
eux, l'évangile de notre Seigneur  
Jésus-Christ n'a été entendu. Et sur  
cela, il fit un grand discours de l'é-  
rudition et piété des saints pères  
grecs et latins, et des conciles auxquels  
il n'y a aucune contradiction, mais  
bien quelque diversité pour la variété  
des temps et disparité des causes.

Qu'ils veulent que tout ce qui leur  
plait soit licite, couvrant leur licence  
effrénée et malicieuse du faux visage  
de chrétienne liberté, contre la défense  
des saints pères, dont ils méritaient  
d'être nommés pour cette cause li-  
bertins, vagabonds ou licenciés.

Que, sous couleur de la religion,  
telles gens (quoiqu'ils dissimulent)  
comme ils sortent du pays, d'où les  
séditieux viennent, et où ils s'enfui-  
ent, il ne prétendent qu'à une anar-  
chie, c'est-à-dire, à vivre sans prince  
et sans roi, et ne cherchaient que de  
vivre acéphales ou sans chef. Et, sur  
ce point, entre laça l'histoire de Gai-  
nas, lequel pour couvrir sa trahison  
contre l'empereur Arcadius son maître,  
demanda un temple particulier dans  
Constantinople, pour y prier et chan-  
ter, disait-il, avec ses complices  
Ariens : tels, disait-il, sont aujourd'hui  
ces demandeurs d'églises.

Qu'il ne leur devait être permis de  
s'appeler chrétiens, non plus que  
Théodose le jeune et Valentinien troi-  
sième, le permettait aux Ariens, Ma-  
cédoniens, Nestoriens et autres.

Qu'étant sortis de l'église, il ne leur fallait permettre de disputer contre ceux de la religion et de l'église romaine, auxquels ils doivent croire, sans attendre concile; étant icelle fondée sur les traditions apostoliques, sur la doctrine de tous les anciens pères, et sur les constitutions des saints conciles passés par perpétuelle et ancienne succession.

Sa troisième demande fut que, sans exception, tout commerce de toute marchandise fût interdit à ces hérétiques, séducteurs, rénovateurs, fauteurs de doctrine déjà condamnée, sentant mal, ou autrement doutant de la foi, et ne suivant droitement la règle de croire et de vivre, dressée par l'église romaine et catholique.

Les fondemens de cette demande furent qu'étant excommuniés, il ne fallait donc plus hanter, converser, parler, ni marchander avec eux.

Que sous ombre de vendre en gros et publiquement leurs denrées, ils débitaient ouvertement leurs damnable hérésies.

Que si, en cas de guerre avec les voisins, tous traités et emplettes sont défendus, étant fait commandement à tous ceux du pays et parti ennemi de vider; à plus forte raison devait-on, en cette guerre spirituelle, chasser au loin, et du tout exterminer ces profanes hérétiques d'entre les dits de la sainte église romaine et catholique, laquelle est publiée dès l'an de la mort de S. Pierre et de S. Paul à Rome.

Que l'empereur Théodose et Valentinien troisième confisquèrent les biens des hérétiques, et les déclarèrent inhabiles à témoigner.

Que Dieu lui-même a fait commandement exprès d'exterminer telles gens sans aucune miséricorde.

La conclusion fut, adressant la parole au roi, qu'il ne fût difficulté de

s'employer à telles exécutions, ayant pour exemple Daniel, qui, à l'âge de douze ans, condamna les vieux pailards, et Samuel, lequel plus jeune de beaucoup, reprit Héli, sacrificateur, et Salomon, qui régna à douze ans, et Josias à huit ans. Puis, parlant à la reine, il en fit comparaison avec Ste. Catherine d'Alexandrie, disant qu'ainsi que celle-ci, sous Maxentius, convainquit les Ariens en sa simple foi, ainsi la France a déjà et aura une autre réformatrice de ces nouveaux Ariens.

Ayant achevé de plaider contre ceux de la religion, il ajouta deux points, l'un contenant les personnes ecclésiastiques, l'autre les biens dont l'administration leur est commise.

Quant aux personnes, il requit le roi que leurs privilèges et prérogatives, contenus en leurs titres et à eux octroyés par les empereurs chrétiens, et les rois ses prédécesseurs, voire par des princes payens, leur soient conservés et maintenus, et notamment qu'étant les personnes ecclésiastiques sacrées et vouées à Dieu, en signe de quoi elles sont ointes par l'ordonnance de Dieu extérieurement, on se devait souvenir de cette sentence: Ne touchez à mes serviteurs oints, et ne soyez mal-faisans à mes prophètes, et du jugement de Dieu contre Jéroboam, duquel la main devint sèche, l'ayant étendue contre l'homme de Dieu.

Quant aux biens, il demanda en premier lieu que la sainte liberté canonique d'élection aux prélatures ecclésiastiques fût remise en l'église, étant:

Que le roi, quant aux lois divines, n'en pouvait être exempt; et quant aux humaines, devait tellement modérer sa souveraineté, qu'elle se gouverne sous l'équité d'icelles;

Quant à la loi divine qu'elle ordonne que nul ne soit mis au temple s'il n'est élu et appelé comme Varon.



Jésus-Christ ayant appelé la troupe qui le suivait, en élut pour l'accompagner, et puis sep-

les apôtres, gardant ce même ont élu Mathias le douzième, sept premiers diacres de l'église. Le Seigneur commanda aux prophètes et docteurs de l'église d'Antiochie Saül et Barnabas, pour l'affaire de quoi il les voulait employer. L'église de Jérusalem, étant dispersée par la persécution de Saint-Etienne, trois cents et de douze, demeurèrent, à savoir Pierre, S. Jean et S. Jacques, et les deux premiers élurent l'évêque de Jérusalem. Qu'ainsi fut élu évêque de Crète, Timothée évêque d'Ephèse, Polycarpe évêque de Smyrne, Clément évêque de Rome. Depuis le vivant des apôtres, depuis l'an de Claudius empereur, jusques à l'an 10 de Trajan (qui font environ cent ans) les pasteurs n'ont été élus que par l'imposition des mains en assemblée de la congrégation des anciens, dont les sentences apostoliques étaient tous clairs, et les lois de Dieu.

Et à la loi des hommes, il en était donné au 4 Canon du Synode de Nicée, l'an 340 : du Synode d'Antiochie, l'an 340 : du second concile de Constantinople, l'an 536, canon 7. Que Charles le Grand et Louis le Piteux son fils ont renouvelé ces mêmes lois, et il appert par le traité intitulé, *la Caroli*. Autant en avaient fait l'empereur Auguste, l'an 1200 : S. Louis, l'an 1200 : Philippe le Bel, 1300 : Louis le Hutin, l'an 1328 : Jean, 1381 : Charles le 5<sup>e</sup>, 1438 : Louis onzième environ l'an 1400 : Charles huitième l'an 1403. Mais que l'an 1517, la sainte et ancienne loi de l'élection avait été déplacée par un exprès commandement, sans connaissance de cause, au même lieu que sourdit l'inférieure doctrine

I.

de Luther, d'où il était à espérer que les élections remises, toutes ces hérésies s'évanouiraient. Car, disait-il, par élection on recherchera un bon prélat, lequel élu, sera derechef examiné en France, par son supérieur qui le connaissait, et non pas à Rome où il est inconnu, et où l'argent de France va en vaquans, anates, bulles, dispenses, et autres expéditions.

De ce propos, Quintin vint au point que plusieurs estimaient être le plus recommandé aux ecclésiastiques, à quelque zèle qu'ils prétendent au reste, c'est à savoir à l'abolition des subsides demandés aux ecclésiastiques ; non point, disait-il, imposés pour un an, dans les nécessités de la république, mais tous les ans, jusques à ériger la recette des dîmes en état aux gages et dépens du clergé même ; étant si rudement exigées lesdites dîmes, que les messes paroissiales et les églises en sont demeurées sans ornemens, les curés tenant la prison ; livres et calices ont été vendus à l'encan au détriment des pauvres âmes, et au déshonneur du roi, et scandale du royaume, et irritation de la majesté de Dieu contre celle du roi, chose confirmée par expérience, étant depuis l'an 1516, allées toutes choses de mal en pis ; de sorte qu'il en prend de ces dîmes comme de l'or que les anciennes histoires ont appelé l'or de Toulouse.

Il opposa à cette manière de faire, ce qu'Ambroise avait, dit-il, répondu en pareil cas, à savoir : Je ne les donne pas, mais aussi je ne les refuse ; prenez les.

Que l'exemple de Jésus-Christ, ayant payé le tribut pour soi et pour saint Pierre, son vicaire général ne sert de rien pour confirmer tel abus, car Jésus-Christ ne le paya pas qu'il le dût, mais pour n'irriter ses ennemis : et celui auquel il le paya était infidèle, au lieu

que les fidèles empereurs n'ont pas demandé cela, et ne leur a aussi été payé.

Que Pharaon, par le conseil de Joseph, déclara les possessions des sacrificateurs être franches de toutes impositions et régales, et en fit loi.

Que Cyrus et deux de ses successeurs, à savoir Darius et Artaxerxès, n'avaient souffert qu'aucun tribut fût exigé des ministres et Lévites du temple de Jérusalem. A plus forte raison que devait faire le roi très-chrétien ? autrement la reine de midi s'élèvera contre cette génération.

Balthasar, neveu de Nabuchodonosor, vit une terrible vision, et en sentit incontinent l'effet, pour n'avoir porté la révérence qu'il devait aux choses consacrées à Dieu. Il en prit aussi très mal à Uza, qui étendit sa main vers l'arche, et au roi Ozias, ayant voulu faire l'encensement. Quant aux rois très-chrétiens, Clovis, allant combattre contre Alaric, Arien, roi des Goths, fit une ordonnance au premier concile d'Orléans, que nul ne s'efforçât de prendre ou dérober chose qui fût du ministère et appartenant au service des églises : et que les clercs ni habitans d'icelles ne souffrissent aucun dommage ou violence par les gens d'armes.

Charlemagne ordonna, tant pour soi que pour ses successeurs, que les biens de l'église ne souffrissent aucun détrimement ni dérision.

L'empereur Louis veut que nul prêtre ne soit contraint, à cause des biens ecclésiastiques, de payer aucun cens, tribut ni redevance temporel quelconque.

Cela est bien loin, dit Quintin, d'exiger tous les ans les quatre parts, les six, les huit, et les neuf trop souvent.

Sa conclusion fut, sur ce dernier point, en ces propres termes :

Nous vous requérons, Sire, une chose

qui ne se peut et ne doit refuser : vous abstenir de prendre sur le clergé sous quelque titre et prétexte que soit, don gratuit, dîmes, clochers, pruns, subsides, impôts, amortemens, confirmation de privilèges francs, fiefs et nouveaux acquis deux, trois, quatre fois, et tous les amortis, payés, et dont on fait fin. Lesquels le prince ne peut, sans sauve sa conscience, demander aux ecclésiastiques, la leur aussi et leur accorder.

Finally Quintin, pour entrer l'église en possession de parler pour les états, recommanda au roi la loi à ce qu'il l'avancât et honorât de tous autres. L'église, dit-il, est la seule mère, nourrice et maîtresse de la vertu, et la noblesse procédant de la nature mais de la seule vertu. Il supplia aussi le roi, mais en fort peu de paroles, d'avoir pitié de son peuple, et l'exhorta sur cette sentence de Jésus-Christ, *Gratis accepistis gratis date*, tirant de là un argument qu'ainsi que par la grace de Dieu le roi est roi, aussi doit-il à son peuple justice gratuitement, et pour cela bailler gratuitement les offices de justice à gens de bien, et de savoir surtout bien maintenir la religion en laquelle le peuple a été anciennement institué, et bien chasser les hérétiques, à laquelle enfin aussi il supplia plusieurs et excellens passages de l'écriture sainte, où il est parlé de l'office des rois et princes.

Telle fut la harangue de Quintin, qui prononça en lisant, pleine de pompe et d'outrages, ce qui fit ébahir plusieurs qui savaient comme autres fois, en sa jeunesse, et étant encore écolier, il avait été suspect de ce qu'il appelait maintenant hérésie, voire jusques à être contraint de se sauver de Poitiers. Il avait fait une harangue en p

contraire à celle-ci , quant à la religion. C'est pourquoi avant que venir à d'autres harangues , je dirai ce qui est de celle-ci. Comme Quintin savait que le roi devait punir comme méritent les auteurs d'hérésies, tous ceux qui lui présenteraient requêtes au nom de la religion, chacun des deux avait jeté l'œil sur l'amiral, sachant bien que cela s'adressait à la cause de ce qu'il avait fait l'année précédente en l'assemblée de Fontenoy. Il y en eut aussi qui surent bien répondre à quel propos il avait fait parler de Gainas. Cela émut l'amiral, et la plainte le lendemain au roi. Quintin, appelé sur cela, dit qu'il avait parlé selon ses mérites, et promit qu'au département, il n'aurait n'avoir entendu parler de l'amiral, dont icelui se contenta, et garda au temps.

Il y en eut d'autres , qui , sans parler, et ayant remarqué ses propositions point, firent incontinent réponse par articles qu'ils appelèrent réponse à l'ignorance, calomnies et fautes de Quintin; laquelle ils ne voulurent ici insérer, d'autant que pour lors elle vint en peu de temps, jugeant les plus sages que ce ne leur nuirait plutôt qu'il n'aurait pu le faire, à savoir donner occasion de trouble à ceux qui semblaient le chercher.

La réponse donc, adressée à la reine, combien qu'elle ne lui fût présentée telle : Madame, ayant lu cette brève réponse, votre majesté jugera si la procédure des ministres est correspondante à la confiance que vous tendiez, et à mettre le royaume en paix et en état, et à l'intention des plus sages et serviteurs de sa majesté, commandant la liberté de leurs actions par toutes voies légitimes,

sans aucune altération du repos public, ni de l'entière obéissance que nous entendons tous rendre à sa majesté, jusqu'à la mort.

S'ensuivent les témoignages de l'ignorance remarquée dans les propos de Quintin parlant pour l'état de l'église.

Que l'église n'a, n'eut et n'aura jamais besoin de réformation.

Qu'il n'y a rien à réformer en la doctrine, aux cérémonies, ou aux traditions de l'église romaine.

Que dire, l'église catholique ou romaine est tout un.

Que saint Paul a dit que l'hérétique est mauvais capitalemement.

Qu'il faut croire sans exception, tout ce que dit l'église romaine, et qui se trouve dit par les pères, sans disputer contre.

Que Aaron et tous les anciens sacrificateurs ont été choisis par élection.

Que saint Jacques a été élu évêque de Jérusalem par saint Pierre et saint Jean.

Que Tite a été aussi élu évêque de Crète, Timothée d'Ephèse et Clément de Rome.

Que saint Pierre ne devait point de tributs, et sur cela saint Ambroise très-mal allégué.

Qu'entre les conciles il y a bien de la diversité, mais non de la contrariété.

Que Dieu a commandé l'onction des prêtres d'aujourd'hui.

Toutes lesquelles sentences très-fausSES, nous estimons plutôt être procédées d'ignorance que de malice, tant elles sont grossières.

—

#### CALOMNIES MANIFESTES CONTRE CEUX DE LA RELIGION.

Que notre intention, à nous de la religion, est de faire qu'il n'y ait

point de temples , de changer les sacremens , de ne tenir promesse à Dieu , de vivre en toute liberté de la chair , d'abolir toute obéissance ecclésiastique ; bref , que nous voulons exterminer par le glaive , l'église romaine.

Que nous nions la toute-puissance et divinité de Jésus-Christ.

Que nous appelons les anciens pères, rêveurs , et les conciles rêveries.

Que nous disons que l'évangile n'a point été entendu depuis huit cents ans et jusqu'à nous.

Que nous sommes Montanistes et Gnostiques.

Que notre intention est de renverser l'état , et de vivre sans lois ni magistrats , n'ayant autre règle que notre volonté.

Ces accusations , nous requérons être prouvées , nous offrant à subir justice , à la condition que les accusateurs soient aussi à faute de preuve , châtiés selon la gravité des crimes à nous si calomnieusement imposés.

—

#### OMISSIONS MALICIEUSES.

Que , avant de procéder contre les hérétiques, il les faut légitimement appeler , ouïr et condamner par la parole de Dieu , à quoi nous nous sommes toujours soumis et soumettons.

Que celui qui abuse notoirement de son privilège est digne d'en être privé.

Que les élections, fondées sur l'écriture et réglées par anciens canons , sont tout autres que celles que demande le clergé d'aujourd'hui.

Qu'il y a trop grande différence entre le clergé ancien et légitime , et le clergé ayant ravi, sous titre d'aumône, la plupart des biens temporels du monde; et que, pour cela, le clergé ne

se peut aider de l'immunité des anciens sacrificateurs qui n'avaient point d'héritage entre leurs frères.

Que saint Pierre a dû payer le tribut et l'a payé.

Que la cause pour laquelle les prêtres d'Egypte ne payaient la cinquième partie au roi Pharaon , ne sert en rien pour prouver l'immunité prétendue; car la cinquième partie dont il est question n'était exigée que de ceux qui avaient été substantés d'ailleurs, durant la famine.

Que l'exemple de Cyrus , Darius et Artaxerxès , favorise aussi peu à l'immunité prétendue , d'autant que les Lévites n'avaient héritages assignés comme le reste du peuple.

Que les exemples d'Uza , d'Ozias et Balthasar, font directement contre le clergé , attendu qu'il n'y a gens qui polluent plus ouvertement qu'eux la maison de Dieu en toutes sortes.

Que les constitutions de Charlemagne et autres par lui alléguées (excepté celle de Louis empereur très-mal conseillé) ne font en rien mention des tributs et autres charges publiques ordinaires.

Que la réponse faite par saint Ambroise est falsifiée , car ce qu'il dit, je ne les donne pas , mais aussi je ne les refuse pas , prenez-les , est dit à l'empereur sur un autre propos , à savoir s'il voulait même prendre le fonds des héritages ecclésiastiques. Mais quand il parle des tributs imposés sur les héritages , il dit tout le contraire en ces propres termes : Demande-t-il le tribut ? nous ne le refusons pas , les possessions de l'église paient le tribut. Lib. 5. Ep. 21.

Quelle est donc l'impudence de Quintin, d'alléguer pour son exemption, ce qui sert expressément à prouver le contraire. C'est pourquoi c'est aux ecclésiastiques qu'il faudrait répondre

rs beaux privilèges subreptices ,  
ts du même saint Ambroise ,  
lles choses ne leur ont pu être  
s de droit par autrui, ni pu être  
par eux en bonne conscience.  
au lieu qu'ils sont farcis de sa-  
s , il faudrait qu'ils se portas-  
e sorte qu'ils pussent dire ce  
saint Ambroise : Les pauvres  
ist sont nos trésors ; que les ec-  
tiques, faisant notoirement trafic  
chandise de toutes choses, voire  
ne parler même sans argent ,  
eux une très-grande impudence  
quer au roi cette sentence de  
Christ , *gratis accepistis , gratis*  
pour ôter aux juges les gages et  
mens qu'ils peuvent exiger de  
au lieu de prendre cette parole  
us-Christ pour eux , auxquels  
ment elle a été adressée, et par  
e Dieu leur fera leur procès.  
emontrance ne fut présentée ni  
pour les raisons susdites.

sviens à la harangue de la no-  
prononcée par le seigneur de  
fort.

mmença par une reconnaissance  
majesté royale , érigée de Dieu.  
e roi de ce que ses jeunes ans ,  
pouvant permettre d'entrepren-  
al la charge de tant d'affaires ,  
loyait sa très-vertueuse mère,  
e , non-seulement à sa garde ,  
ue madame Anne fut employée  
du roi Charles VIII, son frère ,  
ussi au gouvernement de ses  
s , à l'exemple d'Alexandre ce  
empereur ; pareillement de ce  
vait appelé à son conseil le roi  
varre et autres princes du sang,  
llement affectionnés à la conser-  
et augmentation du royaume,  
qui la noblesse reçoit plus vo-  
rs les commandemens. Il ajouta  
e roi devait élire des hommes

pour entendre ses affaires , tels toute-  
fois que le prince même en puisse ré-  
pondre ; et non tels que ceux qui , la  
plupart inclinant à leur bien , en font  
leur profit au dommage du roi qui les  
a employés , comme firent en l'empire  
romain, Materne et Cléandre phry-  
gien , et comme voulurent faire en  
France , Eude et Childéric , étant  
fort difficile à personnes qui cherchent  
tant leur profit de satisfaire à leur  
honneur.

De là entrant en matière , il dit que  
les nobles étaient ordonnés de Dieu  
pour la fidélité de leur roi et défense  
de leurs sujets , et qu'au commence-  
ment il n'y avait que deux états , à  
savoir celui de la noblesse et des ar-  
tisans.

Qu'au corps humain il n'y a que deux  
parties principales, à savoir la tête qui  
représente le roi , et les parties nobles  
qui sont les gentilshommes , desquel-  
les l'une ou l'autre étant blessée , il  
n'est possible que l'homme puisse  
vivre ou être à son aise.

Que pour cette cause, il est requis  
que le roi maintienne sa noblesse qui  
le défend et conserve.

Que la noblesse pour cette cause a  
toujours eu de grandes prééminences  
par tous pays.

Que l'opinion des philosophes , fai-  
sant quatre sortes de noblesse , la pre-  
mière appartenant aux fils des nobles ,  
la deuxième aux potentats et grands en  
l'administration publique, la troisième  
appartenant à ceux qui sont exposés  
aux hasards de la guerre, et y ont ac-  
quis quelque titre de commandant, et  
la dernière à ceux qui ont inventé  
quelque art et discipline , a été cause  
de grande confusion et mélange , à la  
grande perte du roi , désirant cha-  
cun de s'agrandir comme s'il était gen-  
tilhomme de nom et d'armes.

Que la noblesse s'est grandement

blessée de son propre trait, quand, voyant le zèle de leurs rois très-chrétiens envers les gens d'église, ils leur ont tant aumôné de biens qu'ils ont dissipé leurs patrimoines, et même leur ont baillé la justice.

Que la plupart de ceux de l'église en abusent tellement, et le gentilhomme en est si persécuté et chicané, qu'ayant encore employé le reste du sien, il se trouve en arrière, et n'a moyen de venir au mandement du roi pour lui faire le service qu'il lui doit.

Qu'il n'est besoin de bailler l'exercice de justice à l'église, puis qu'elle n'en peut faire l'exécution.

Que l'office des prêtres n'est pas de solliciter le long des rues, et s'entremêler des choses temporelles, mais de prier Dieu, prêcher et administrer les autres, comme étant le sel et la lumière de la terre. Qu'eux faisant le contraire, le roi y doit employer la main de sa justice, à l'exemple de Ezéchias, roi de Juda, et des rois appelés très-chrétiens, pour avoir aussi réformé l'état de prêtrise, comme Charlemagne, Louis le débonnaire, Louis VI, Philippe le conquérant, et de plus fraîche mémoire, Charles VII, qui assembla l'église gallicane à Bourges, et Louis XI en la ville touchant la pragmatique sanction.

Qu'il les faut contraindre tous, sans aucun excepter, à résider sur leurs bénéfices, suivant les édits sur ce fait, là où ils avaient à aider les pauvres, et se mettre en devoir de prêcher.

Que le roi doit présenter les bénéfices à des personnes capables, suivant les arrêts des conciles et de l'église catholique, afin qu'il ne lui en advienne comme à Théodoric et Théodbert, qui moururent misérablement pour avoir baillé les bénéfices par faveur, par argent ou par amis.

Qu'on doit faire entendre les plaintes de ses sujets et y remédier, afin que le peuple le bénisse, et remercie Dieu, un royaume ne pouvant se maintenir sans justice, prudence et diligence des ministres du prince.

Qu'un prince doit élire pour officiers, gens craignant Dieu, vertueux, capables et véritables ennemis d'avarice, qui exercent justice sans acception des personnes.

Qu'il doit pourvoir des états de judicature gratuitement. Car autrement ce serait vilainement acquérir par argent, ce qui se doit obtenir par vertu. Qu'il ne doit avoir que le moins d'officiers qu'il pourra, les réduisant à certain nombre nécessaire, comme Auguste fit des sénateurs à Rome, la multitude des officiers étant très-pernicieuse, comme la multitude des médecins tue plutôt le malade, qu'elle ne le guérit, témoin la république romaine et celle de Marseille, ruinées par ce moyen.

Qu'il serait bon que des gentilhommes capables fussent employés aux vidanges des procès, suivant la volonté du grand roi François.

Qu'il y a moyen de vider plus promptement les procès par arbitre, les lois municipales étant bien gardées, et ne recevant procès et accusations, autres que nécessaires, et tant de brouillons et opiniâtres plaideurs, faux accusateurs, avec toute cette vermine du palais, étant punis selon les lois.

Qu'il ne faut donner les confiscations avant la condamnation, et celles des condamnés doivent être converties aux œuvres de piété.

Que les rois doivent désirer trois choses, à savoir, la religion, pour la netteté de leur conscience, la noblesse, pour la défense des armes, et la justice, pour la conservation de leurs sujets.



la paix et le repos public , sont les fortes murailles du monde, et la base du prince.

Il faut que le roi , pour être seigneur de la noblesse , la maintienne dans ses privilèges , franchises et libertés si antiques que l'institution des lois qui ne peuvent être démembrées de leur état, sans que le prince en soit par trop soi-même.

La harangue de Rochefort fut écoutée, et fut bien reçue en icelle , que , parlant au roi, n'usa jamais de ce mot de malin flatteur ; mais usa toujours de la bonté de Sire , duquel les plus grands de France se sont contentés jusqu'à présent, auquel il se peut joindre certains flatteurs étrangers qui ont bien su rogner , sans en faire l'effet. Mais surtout est à noter, qu'en dépit de la réquisition de Quinault-Rochefort présenta une requête au roi, dont fut faite lecture par un secrétaire-d'état ; par laquelle, il requiert des temples pour la noblesse. Mais depuis il montra bien que ce qu'il en avait fait , étaient seulement selon ses mémoires , attendu qu'il ne rendit du tout adversaire de la religion, ayant été fait prisonnier en la journée de Dreux ; en quoi, toutefois , il gagna plus qu'il perdit, ayant recueilli grands biens par la cession du sieur de Hancbault, qui fut tué : duquel bien toutefois il jouit long-temps.

Quant à Lange , qui harangua pour l'état , il dit en somme : qu'il semblait au peuple, qu'entre les vices de l'église, trois vices pullulaient plus que tous les autres, auxquels aussi il fallait principalement pourvoir, les uns tant rejetés ou amendés , on

devait espérer une pure, simple et humble restauration de la première sincérité de l'église ; que lesdits vices étaient l'ignorance , l'avarice et la dépense superflue et pompe des ecclésiastiques.

Quant à l'ignorance , commençant depuis ceux qui tiennent les plus hauts et premiers lieux en l'église , jusqu'aux moindres, elle était si notoire , qu'il n'y avait lieu de la révoquer en doute. Qu'aussi l'expérience montrait, outre le témoignage des anciens , que l'ignorance était non-seulement la mère , mais aussi la nourrice de toutes les erreurs. Que les anciens décrets et constitutions de l'église y avaient voulu pourvoir , tant par les anciennes et bonnes ordonnances , que par nouvelle création de nouvelles charges en chaque église cathédrale, ou collégiale ; quand furent faites et dressées les maîtrises d'école, et plus fraîchement, quand l'église gallicane avait voulu que la troisième partie des bénéfices appartienne aux gradués nommés , et qu'en chaque église cathédrale y aurait un chanoine théologue : ce que toutefois on voyait n'avoir eu tant d'effet par le passé , qu'on ne vit pour lors la plus grande part des ministres de l'église être si ignorans, que c'était l'ignorance même , tellement que les mœurs corrompues avaient amené un tel dédain de prêcher et enseigner ( à quoi toutefois ils étaient plus appelés ) qu'il semblait être contre la dignité d'un grand prélat , voire être chose honteuse de prêcher ou enseigner. Et, prenant exemple sur les grands , les simples curés dédaignaient aussi de prêcher, et le faisaient faire par prêtres ignorans et indignes ; lesquels , disant les messes paroissiales , ne remontrent qu'une même chose , faisant servir un sermon en toutes saisons.

Le second vice, est l'avarice , qu'on

voyait autant ou plus notoire que l'ignorance, tant aux chefs qu'aux membres. Et le troisième, le luxe et la dépense superflue et pompe de prélats, voulant par là représenter au monde la grandeur de Dieu, et leur autorité : bien qu'ils la dussent représenter par foi et intégrité de vie. Qu'au concile de Carthage, qui fut tenu sous le pape Innocent, premier de ce nom, il fut ordonné que les évêques auraient près le temple, leur petite loge, garnie d'un pauvre ménage, et vivraient petitement : et maintenant, tout au contraire, on les voit parés et ornés comme rois.

Outre les harangues susdites, les états baillèrent leurs cahiers, comme dit est ; desquels étant fait le rapport au conseil privé du roi, la conclusion fut, que ces états (qu'on craignait vouloir passer plus outre en d'autres affaires qu'on ne voulait remuer) seraient remis au premier jour de mai prochain, pendant lequel temps, pour éviter les frais et la confusion, les états particuliers s'assembleraient en chaque province ; et de chacun des treize gouvernemens, deux députés se trouveraient en l'assemblée assignée en la ville de Pontoise, pour donner avis des moyens d'acquitter le roi. Et, sur ce point, furent assemblés les états au couvent des cordeliers : là où le roi de Navarre offrit de leur faire voir les dettes du roi par le menu, comme ils avaient requis, ajoutant que, s'il se trouvait des dons immenses, il se soumettait le premier à la répartition d'iceux. Ce fut une parole peu agréable, entre autres aux sieurs de Guise et maréchal de Saint-André, prétendant à la succession de Diane de Poitiers, alors appelée la duchesse de Valentinois. Aussi ne fut cela qu'une fumée, pour éblouir les yeux des plus clairvoyans, et contenter un peu l'assemblée. Il fut

aussi commandé, mais en vain tous prélats et évêques eussent préparer et acheminer pour le concile de Trente : ce qui se faisait pour tenter les catholiques. Et d'après sur la requête présentée par les temples, afin de ne mécontenter ceux de la religion, fut enjoint aux juges de mettre en liberté, de biens, les emprisonnés par cause de la religion : les admones de fois de vivre catholiquement avec défenses à tous sujets de se tr'injurier à cause d'icelle, et de la vie. Depuis, étant question de congé du roi, Quintin prit cette façon :

Sire, votre majesté, vive image des rois très chrétiens vos décesseurs, aussi la douceur qui se montre et reluit en votre visage, conjointes avec la prière que Dieu, par sa souveraine bonté vous a impartie, vous appelant à haute monarchie. Ces trois choses, sire, font que cette présente compaignie ecclésiastique, avec tout le reste du clergé, qu'il a ici vers vous envoyé promet et assure, que, comme appartient à un roi très chrétien, pourvoirez à tout ce qu'en humilité par un désir de voir les choses réduites à bon état, elle vous a bien ample remontrés par paroles et aussi écrit, depuis le temps qu'il vous lui donner audience : satisfaisant l'office et devoir de roi, qui est de délivrer ses sujets de mal et pauvreté, maintenir sa seigneurie en riche prospérité, et de petite la rendre grande. Appule ledit clergé cette confiance sur votre prudente bonté, madame, laquelle il croit vous être aussi donnée de Dieu, et ainsi, et afin que lui soyez conduite et adresse, pour en ses jours éviter des et scandaleuses tempêtes, de

lidiennement agité, le mener  
à heureux port.

Je vous supplie très humblement à vos  
ordres, d'avoir cette persuasion,  
que nous partons de ce lieu (puisqu'il  
est sous votre licence) avec délibé-  
ration de faire tel devoir en nos char-  
ges de Dieu, lequel ne se courrouce,  
mais tient jamais tant offensé, qu'il  
soit par sa miséricorde quand on se  
confie en lui, comme on doit, apaisera  
tout ce qu'il a envers son église; et contre  
l'attente des hommes ses-  
sés, la rendra de méprisée et  
vaincue, victorieuse et triom-  
phante.

Car alors, la faveur céleste se  
manifeste d'autant plus, qu'on se voit  
hors de secours terrien, même  
en temps, où il a plu à la divine  
clemence vous inspirer, madame, à  
prendre main à ce qui concerne son  
service, l'entretienement de la reli-  
gion, la paix et tranquillité de tous les  
peuples de votre royaume, faisant cesser  
tumultes et séditions.

En quoi vous, nos seigneurs et  
seigneuses très illustres du sang, et vous  
monseigneur, très vertueux roi de Na-  
varre lui assistez, voulant toujours  
maintenir l'état ecclésiastique en son  
premier splendeur, ainsi que par  
son droit héréditaire, êtes tenu et  
obligé. A la perfection de ce saint  
concile, nos très révérends seigneurs  
cardinaux, premières colonnes de  
l'église, accompagnés du catholique  
français conseil du roi, n'ont  
pu omettre chose digne de leur  
charge. Nous sommes assurés que  
messieurs de la noblesse, avec  
vous assis en bon endroit, à l'exem-  
plification de vos nobles et vertu-  
eux pères, que de pareille affection  
vous constituerez protecteurs et  
seigneurs, non seulement de cette  
église gallicane, mais encore de  
l'église romaine et hiérarchie catholi-

que : en laquelle eux et vous avez  
religieusement vécu jusques ici, voire  
sans épargner pour la défense d'icelle,  
vos facultés et propres vies. En cette  
bonne volonté et délibération, vous  
accompagnerez messieurs du tiers-  
état, lesquels ont toujours persisté en  
la fidélité et obéissance à l'église,  
comme vrais enfans d'icelle, et de votre  
majesté, sire, comme vos naturels et  
très humbles sujets. Ce que nous espé-  
rons qu'il sera par vous, messieurs, à  
jamais et de mieux en mieux accompli  
et continué. De sorte que nous tous,  
sous votre heureux et florissant règne,  
sire, espérons vivre et prospérer en  
telle union et concorde, que l'honneur  
de Dieu et de son église sera inviola-  
blement maintenu et conservé, votre  
majesté fidèlement obéie, honorée et  
servie; et le clergé, exerçant le saint  
ministère où il est appelé, s'efforcera  
par saine doctrine et exemple de bonne  
vie, d'être lumière à ceux desquels  
ils ont charge : tellement qu'en imi-  
tant leur sainte conversation, chacun  
se rangera concordément, par une foi  
sous une loi et sous un roi. Et vous,  
sire, comme mineur, vous madame  
comme mère, demeurerez en la spé-  
ciale protection et défense de Dieu :  
auquel, comme roi des rois, et qui est  
par dessus toute puissance et autorité  
humaine, nous ferons continuelles  
prières pour la grandeur et prospérité  
de vos majestés, et pour la conserva-  
tion et augmentation de votre royaume.  
Supplions très humblement votre ma-  
jesté ne se trouver ennuyée de nos  
longues demandes, soit qu'elles vous  
aient été présentées par écrit, soit  
qu'elles vous aient été dites de bouche.  
Car nous avons eu toujours tant cher  
l'honneur de Dieu, l'exaltation de sa  
sainte foi et l'expression de notre dé-  
votion envers vos majestés, que plutôt  
nous a semblé moindre la déclaration

et le narré de ce que nous sentons, que le témoignage que nous rend notre conscience. Cela servira d'une légitime excuse envers vos majestés, s'il s'est rencontré quelque longueur ou obscurité : n'ayant jamais entendu ceux pour qui j'ai cet honneur de parler, de dire chose qui offensât, ou en aucune façon, taxât aucuns particuliers : ni de vous messieurs de la noblesse, moins d'aucuns particuliers de vous nos seigneurs du conseil du roi : vouant à Dieu et consacrant nos intentions, à vous, sire, et à vous, madame, nos obéissances, et à vous, nos seigneurs du conseil, tout service, et à tous universellement affection vraie, paternelle et réconciliation de frères chrétiens : afin qu'en tout et partout Dieu soit honoré et servi.

Que ceux de la noblesse, par l'organe du sieur Vidam de Châlons, se plainquirent à elle des Guise. Lesquels, sous ombre que l'état de la noblesse n'avait dressé leur harangue à leur appétit, les avaient appelés séditeux, et accusés envers la reine de lui vouloir ôter son autorité et gouvernement. Sur quoi la noblesse lui remontrait qu'au contraire ils la révéraient comme mère du roi, et ne se fussent jamais trouvés en cette assemblée ceux qui étaient de la religion, s'ils n'eussent eu espérance d'être maintenus par son équité et autorité, laquelle ils voulaient maintenir entre tous autres.

La reine leur fit réponse qu'elle les tenait pour bons sujets et serviteurs du roi et d'elle, et que ceux qui les avaient appelés séditeux, l'avaient fait conditionnellement, à savoir, au cas qu'ils voulussent entreprendre chose contre le roi et sa majesté (ce qui les contenta par une fatale ordonnance de Dieu contre la France) se confessant par ce moyen, contre toutes les lois de la monarchie française,

d'être sujets d'une reine veuve, étrangère, et n'ayant autre autorité que celle que le peu d'avis du premier prince du sang lui avait octroyée.

Pendant que ces choses se faisaient en France, le pape Pie quatrième, voulant empêcher tout ce que dessus, et notamment le concile national des Français, qu'il craignait le plus, ne faillit de continuer la publication du concile de Trente, par une bulle datée du troisième de décembre l'an 1560, comme il a été dit en l'histoire de François deuxième. De laquelle toutefois l'exécution se différa jusques à deux ans passés et révolus. Il fut répondu en Allemagne à cette bulle par plusieurs savans personnages, et notamment par Paulus Vergerius, auparavant évêque et ambassadeur du pape en Allemagne, où, quelques années auparavant il s'était retiré, après avoir été maltraité au concile de Trente, sous le pape Jules troisième. Celui-ci donc, ayant bien changé d'opinion, fit une réponse bien ample à cette bulle, l'adressant aux évêques d'Italie, leur remontrant qu'ils n'étaient appelés au concile pour disputer des matières ni en dire leur avis, mais seulement pour branler une tête mitrée et dire *placet*, selon les belles résolutions qui leur seraient envoyées de Rome. Ce qu'il montre par plusieurs raisons et témoignages.

Au même temps, comme les princes protestans d'Allemagne étaient assemblés à Neumbourg, en intention de s'accorder sur ce qu'on leur reprochait qu'ils étaient en différent en quelques endroits de leur confession d'Augsbourg, les ambassadeurs du pape arrivés, proposèrent ce que s'ensuit :

Le souverain évêque, étant appelé au très saint et sacré gouvernement de l'église, incontinent pour s'acquitter du devoir de sa charge de pasteur, a

principal soin que les mœurs  
pues fussent corrigées et amen-  
afin que l'église demeurât en  
paix et tranquillité, et que toutes  
ions pussent tomber d'un même  
. A quoi ne voyant autre remède  
, que la célébration d'un sacré  
universel, a, par mûre délibé-  
et de l'autorité qu'il a de Dieu,  
é et assigné icelui concile pour  
au à la fête de Pâques prochaine.  
e que les princes en fussent aver-  
n'eux-mêmes aussi, joints et unis  
me volonté et affection à la solli-  
pontificale, entreprissent même  
diligence de procurer ensemble  
quillité de la Germanie : nous  
té par lui (comme très affection-  
nation germanique, repos et  
l'icelle) délégués et envoyés ses  
adeurs, pour aller prier, exhor-  
applier un chacun d'assister à ce  
, auquel chacun sera benigne-  
al. Et, en outre, pour requérir  
rinces de permettre que de cette  
entreprise, puisse succéder et  
el effet, que l'église soit entière-  
mise en paix et concorde. Étant  
reste, le très saint père, de bail-  
dits princes un sauf-conduit en  
bien ample, et telle qu'on saurait  
er ; exhortant, la sainteté d'ice-  
bacun desdits princes d'envoyer  
ambassadeurs avec bien amples  
res et mandemens ; afin que par  
on de leur faveur et bonne affec-  
us les différens de l'église (en  
s on voit autant d'opinions que  
s, et autant d'évangiles que de  
s) puissent bientôt être apaisés,  
icelle église, par ce moyen, soit  
honneur, et en icelle finalement  
me foi tenue, et un même Dieu  
: adoré de tous. Ayant l'un des  
adeurs ainsi harangué, celui  
compagnait parla après lui en  
anière :

Princes très illustres, ayant l'un et  
l'autre de nous pareils mandemens du  
saint père, je ne répéterai ce que par  
mon compagnon vous a été exposé,  
pour déclarer les calamités de l'église,  
car il n'y a personne qui ignore jusques  
à quel point elle en est venue, l'un mal  
naissant de l'autre, l'ouverture étant  
faite aux ennemis du nom chrétien,  
de sorte qu'il est nécessaire d'y pour-  
voir. Les dangers requièrent cela,  
l'opportunité du temps le persuade, et  
la bénignité et affection du père saint  
vous y provoque : de façon que jamais  
ne se présenta, et ne se peut présenter  
meilleure occasion d'accord, la répu-  
blique chrétienne étant paisible, et un  
père très saint donné par la grace de  
Dieu, lequel a une singulière affection  
envers les princes, et un merveilleux  
soin des âmes et du rétablissement de  
la paix et tranquillité de l'église. Voilà  
ce que chacun de nous avait à vous  
proposer et dire. La réponse des élec-  
teurs et princes des protestans fut telle  
qui s'ensuit :

« Les illustres électeurs du sacré em-  
pire romain, les princes, ambassa-  
deurs et conseillers, répondent à votre  
proposition, par laquelle vous avez dé-  
claré le mandement du pape à leur  
grandeur, grâce et courtoisie, ainsi  
qu'il s'ensuit : Qu'ils ne doutent point  
que plusieurs gens doctes, sages et re-  
ligieux de tous âges et états de la terre,  
n'aient déjà dès long-temps désiré  
meilleur état en l'église, et même  
qu'ils ne fassent prière à Dieu, afin  
que la vraie doctrine soit enfin resti-  
tuée, et les cruels et méchans abus qui  
y sont entrés, soient ôtés par quelque  
bonne correction : ce que les papes de-  
vaient principalement avoir en recom-  
mandation, lesquels se sont dès long-  
temps magnifiquement attribué le titre  
de chefs de l'église ; mais ils se sont plu-  
tôt occupés à assembler des richesses par

une cupidité et envie de régner, et à semer des superstitions en l'église, qu'en glorifiant la gloire de Dieu, guérir les malades qui y étaient. Ce qui n'est pas caché à tous les gens de bien, et faut que plusieurs qui sont obligés au pape, s'ils ont quelque prudence, le confessent ainsi. Les très-illustres électeurs, princes et ambassadeurs des autres, s'émerveillent aussi, de quelle opinion d'espérance mû le pape a envoyé cette légation, et voulu leur indiquer le concile, et les appeler à Trente; car vous et lui n'ignorez point quelle religion tiennent les états de l'empire, qui sont de la confession d'Augsbourg. Ils ont été contraints de réformer leurs églises selon la vraie doctrine de l'évangile, et se séparer de la compagnie de ceux qui, en opprimant la doctrine céleste, cherchent plutôt leur gloire que celle de Christ.

» Pour cette cause, eux très-illustres princes, veulent que le pape et vous entendiez, qu'ils ne reconnaissent point le siège romain, et que par témoignage indubitable, tant de droit divin qu'humain, ils ont certaine assurance que les princes romains n'ont pouvoir d'induire le concile; car la raison et tous écrits, tant divins qu'humains, témoignent assez qu'il n'appartient à celui, par le moyen duquel les différens et séparations sont venus en l'église, et qui cruellement combattent la vérité, d'être juge et vouloir accommoder lesdits différens. Et lesdits illustres princes affirment être par votre dite proposition, injustement blâmés de n'avoir nulle foi certaine, mais que maintenant il y a entre eux autant d'évangiles que de docteurs, et autant de religions que de volontés : car il se trouve une claire confession, présentée à Augsbourg à l'empereur Charles V, l'an 1530, où non-seulement sont contenus les articles de la foi, mais aussi par

plusieurs écrits ci-devant publiés, la vérité de la doctrine céleste a été par eux éclaircie et répandue.

» Or les plaintes de tout le monde témoignent assez de quelles fautes l'église romaine est maintenant abreuvée, et combien la vraie doctrine de l'évangile est opprimée de cruels abus et superstitions, de sorte qu'elle ressemble plus à la religion gentille, que chrétienne. Et d'autant que lesdits princes se sont séparés de l'église romaine, n'étant conduits par témérité ni curiosité, ou mauvaises passions, mais par le commandement de Dieu, par lequel il ordonne qu'il faut fuir les idoles, ils veulent constamment persévérer en leur opinion, sans souffrir leur être baillée aucune loi par le pape; car ils ne reconnaissent aucune autorité ni juridiction en ce monde, que celle de l'empereur Ferdinand, duquel les ambassadeurs ont promptement dit l'espérance et volonté qu'il a de la célébration du concile général et œcuménique.

» Et quant à ce qui vous touche particulièrement, leurs grandeurs vous prient bien fort de croire, que si vous n'eussiez eu charge de légation du pape, étant venus de si honnêtes familles de Venise, comme vous êtes, ils vous eussent prêté toute faveur, honneur et amitié, tant parce qu'ils aiment ladite république de Venise, qu'aussi d'autant qu'ils estiment que pour la grandeur et honnêteté de votre race, et honneur de votre doctrine et sapience, vous êtes très-dignes d'être favorisés et bien accueillis. »

Le roi, étant parti d'Orléans, le 2 de Février 1661, vint à Fontainebleau, et le prince étant mandé, et y étant arrivé le 12 de mars, accompagné du comte de la Rochefoucault son beau-frère, et du sieur de Senerpont, dès le lendemain il entra aux affaires et conseil privé du roi, après que le chancelier



é par lui s'il avait quelques in-  
ons contre sa personne, eut ré-  
ue non , comme aussi chacun  
il eut déclaré le tenir pour  
ment purgé. Alors fut aussi  
par le roi en plein conseil, que  
ur Prince lui avait fait due  
le son innocence, dont il s'était  
ment informé; et il fut ordonné  
la déclaration fût publiée et  
rée aux cours de parlemens, et  
l'icelle envoyées aux ambassa-  
ui étaient près des princes  
s, avec permission audit sieur  
le poursuivre plus outre si bon  
lait, plus ample déclaration de  
cence en la cour du parlement  
s : ce qui fut cause qu'il s'y en  
oursuivit son affaire comme se-  
après.

ince étant retourné à Paris , le  
avarre , soit qu'il fît cela de  
le , soit qu'il fût poussé d'ail-  
tra en tel mécontentement de  
, qu'il en faillit survenir un  
emuement, se plaignant ledit  
i de ce que le duc de Guise ,  
mars lui avait été adversaire ,  
préféré au maniement des af-  
ayant même la garde des clés  
au : en quoi, disait-il à la reine,  
abusé par trop de ma bonté,  
unt tant déferé que de ne vous  
le gouvernement du royaume,  
ir jusqu'à présent dissimulé  
ar l'amour de vous. La conclu-  
it, qu'il fallait que lui ou le duc  
e s'en allât hors de la cour. La  
r cela, voulant toujours garder  
rité , et connaissant le naturel  
e Navarre, répondit qu'il n'é-  
onnable de chasser le duc de  
ans occasion , vu les charges  
nit en la cour, qui requéraient  
nce ; et quant aux clés du cha-  
e dit qu'il les avait en sa garde  
grand mattre qu'il était , mais

que pour le contenter et pour faire ces-  
ser la jalousie qu'il avait sur le duc de  
Guise, elle les ferait désormais appor-  
ter en sa chambre par le capitaine des  
gardes.

Cette réponse mécontenta tellement  
le roi de Navarre , que le lendemain il  
se botta prêt à partir , accompagné de  
messieurs les princes du sang, du con-  
nétable et de tous ses enfans; des sieurs  
de Chatillon et autres; de sorte qu'il ne  
demeurait à Fontainebleau que les  
sieurs de Guise, et ne devait aller plus  
loin cette compagnie, comme on disait  
qu'à Paris, pour y déclarer le gouver-  
nement du royaume appartenir audit  
seigneur roi de Navarre. C'était à vrai  
dire le moyen de remédier aux fautes  
passées et pourvoir à l'avenir , mais le  
juste jugement de Dieu, préparé sur la  
France, empêcha ce grand bien par le  
moyen du cardinal de Tournon; par le  
conseil duquel , pour rompre ce coup,  
le connétable fut envoyé quérir par le  
roi , auquel il fut suggéré de lui com-  
mander de ne l'abandonner, mais d'être  
près de sa personne à la nécessité  
où il était. Ce commandement ayant  
retenu le connétable, quelque semonce  
que lui fît le roi de Navarre de lui te-  
nir promesse, ce voyage fut rompu. Ce  
nonobstant, ceux de Paris ayant ouï ce  
bruit, hâtèrent l'assemblée particulière  
des états, qui avaient été remis à Pon-  
toise au premier de mai , en laquelle ,  
nonobstant qu'il eût été expressément  
défendu de parler du gouvernement de  
l'état, ils se fourrèrent toutefois si avant,  
qu'il y fut traité de la destitution de  
plusieurs, de la reddition des comptes,  
et de l'administration des Guise, et de  
la répétition des dons immenses , avec  
défense de ne se trouver cependant au  
conseil privé , y compris même le  
connétable si le cas en échéait; di-  
sant que tout ce qui avait été traité au-  
paravant pour le gouvernement du

royaume était nul , d' autant que cela gisait en la connaissance de l'assemblée des états , et non au consentement des princes du sang ni d'autres.

La reine , grandement étonnée de telle procédure , ne faillit incontinent de s'accorder avec le roi de Navarre , s'aidant du connétable envers celui duquel elle connaissait le naturel , et lors fut fait un nouvel accord entre eux , mis par écrit et signé de tous deux avec ceux du conseil , et même du duc de Guise , s'humiliant tant qu'on voulut devant le roi de Navarre , lequel par cet accord , était déclaré lieutenant-général du roi , représentant sa personne par tous ses pays et terres de son obéissance , et la reine ne devait rien faire sans l'avis et consentement d'icelui avec d'autres points , promis de bouche , c'est-à-dire , avec autant de fumée , pour éblouir ce prince , à rien moins adonné qu'à maniement d'affaires.

Et pour ce que la reine craignait à bon droit que cela ne suffit pas pour arrêter ce qui se mettait en délibérations par les états particuliers , lettres furent expédiées aux baillifs et sénéchaux en forme d'édit pour leur signifier la remise de l'assemblée générale des états au premier jour d'août , au lieu du premier mai , pendant lequel délai les états particuliers par tous les baillages , sénéchaussées et provinces eussent à s'assembler à certain jour , à savoir le 10 de juin , pour aviser les aides et secours qu'ils pourront faire à sa majesté , et non du gouvernement ni administration du royaume , auquel le roi déclarait qu'il y avait toute union , accord et parfaite intelligence entre la reine sa mère et le roi de Navarre , son oncle et lieutenant général , et tous les autres princes du sang ; auquel , et non à autres , ladite affaire touchait , sans toutefois que lesdits états ne puissent librement lui faire telle remon-

trance et requête qu'ils verront être à faire par leurs députés. Et que , quant au fait de la religion , il avait été avisé de mander et faire venir vers sa majesté des plus dignes et vertueux personnages , gens de sainte vie , doctrine , et savoir , pour prendre d'eux l'avis de ce qui se devra faire en attendant le fruit d'un bon et saint concile. Et que cependant chacun eût à se maintenir doucement , et vivre catholiquement , sans faire aucun scandale ni sédition.

A ces lettres du 28 Mars 1561 , à prendre l'année au premier janvier , furent ajoutées autres lettres du roi de Navarre , du 30 du mois , portant témoignage de bon accord et de parfaite intelligence. Et davantage , afin de remédier à l'assemblée de Paris qu'on craignait le plus , fut dépêché le maréchal de Montmorency afin de pouvoir à tout , et notamment pour donner ordre à ce que la reine fût bien servie de ceux qui seraient choisis , dont il s'acquitta très-bien. La cour du parlement , le même dernier jour de mai , amplifiant le commandement du roi à vivre catholiquement , fit un arrêt portant inhibitions à toutes personnes , de quelque état , qualité et condition qu'il fût , de faire prédications , sermons , ni autres assemblées , et de n'y assister ; avec injonction d'aller aux sermons , prédications et services divins aux paroisses et lieux accoutumés , pour en faire , sur peine d'être déclarés criminels de lèse majesté , avec confiscation des maisons où se feraient leurs assemblées. Nonobstant cela , le parti de la religion réformée prenait très-grand accroissement partout , le roi de Navarre s'y montrant pour lors quelque peu affectionné : mais surtout le prince son frère , et les sieurs de Chatillon , avec une merveilleuse suite de noblesse et de toutes sortes de gens , jusqu'à ce point , que la chair se vendait

publiquement au temps de-  
par l'église romaine, et se fai-  
sermons de la religion jusques  
château. Le connétable, voyant  
ses, s'en trouva merveilleuse-  
fensé, et notamment d'un ser-  
l'évêque de Valence; auquel,  
éir à la reine qui, par ce moyen,  
rant l'humeur d'un chacun des  
aux de la cour, s'étant trouvé  
de fois, il dit qu'il n'y retourne-  
s. Et de fait, le lendemain, se  
t avec M. de Montpensier, le  
Guise, le maréchal de Saint-  
et quelques autres, il alla au  
d'un jacobin prêchant pour le  
a, dans la chapelle de la basse

occasion ne fut méprisée des  
et autres ennemis jurés de ceux  
ligion, qui s'en surent si bien  
que le connétable, poussé tant  
qu'il avait à sa religion accou-  
sans vouloir rien écouter au-  
re en sorte quelconque, qu'in-  
r Magdeleine de Savoie sa  
, et Honorat de Savoie, comte  
us son beau-frère, sans avoir  
remonstrances quelconques, ni  
ui les touchait et toute sa mai-  
particulier, ni de ce qui appar-  
a repos public, comme bien am-  
t et humblement il lui fut dit,  
le sieur Maréchal son fils aîné,  
les sieurs de Châtillon ses ne-  
l se laissa conduire à ses pas-  
alléguant pour toutes raisons  
itation de religion emportait  
ment d'état, qu'il était bon ser-  
lu roi, de messieurs ses frères  
its mattres, et qu'il ne souf-  
oint qu'on improuvât les actions  
roi son mattre, pour l'honneur  
ajesté.

autre occasion se présenta lors  
du même parti pour remuer  
, à savoir le temps de carême,

approchant de Pâques, auquel temps  
les prédicateurs avaient surtout accou-  
tumé d'échauffer le commun peuple  
contre ceux qu'ils appellent hérétiques,  
dont il se trouva bon nombre pour lors  
par les principales villes du royaume,  
qui firent si bon devoir qu'en plusieurs  
lieux il y eut de grandes émotions,  
notamment à Beauvais, là où se retrou-  
vant le cardinal de Châtillon, évêque  
du lieu (mais favorisant à la religion  
de laquelle il fit profession depuis) il  
s'éleva telle mutinerie en une proces-  
sion, qu'il fallut finalement pour l'apai-  
ser, que M. le maréchal de Montmo-  
rency, comme gouverneur de l'île de  
France, y allât avec main forte: et ne  
tint pas à un nommé frère Jean de  
Han, de l'ordre des bons hommes,  
aussi ignorant et séditieux qu'il en fût  
jamais, qu'il n'advint encore pis dans la  
ville de Paris, ayant pris son thème le  
jour de Pâques fleuries, qu'on appelle,  
sur ces mots de l'évangile *ite in castel-  
lum quod contra vos est*, l'appliquant  
à la maison de Châtillon, comme en-  
nemie de Jésus-Christ et de son église.

Ces choses rapportées à la cour, fu-  
rent envoyées lettres patentes du roi  
à tous juges royaux, portant quatre  
points.

Le premier, qu'on eût à ne s'injurier  
aucunement par ces mots de huguenots  
ou de papistes.

Le second, que personne n'eût à  
violer la sûreté dont chacun doit jouir,  
étant retiré en sa maison ou en celle  
de ses voisins et amis.

Le troisième, que personne, sous  
prétexte des édits précédens prohibi-  
tifs d'assemblées illicites, ne s'ingérât  
d'entrer dans les maisons pour re-  
chercher quelqu'un en petite com-  
pagnie, mais que cela fût laissé à la  
justice.

Le quatrième, que tous ceux qui se  
trouveraient aux prisons pour le fait

de la religion, fussent mis dehors, étant loisible aux absens de retourner en toute liberté de leurs biens et personnes, en vivant catholiquement et sans scandale, s'ils n'aimaient mieux vendre leurs biens et se retirer.

Ces lettres déplurent fort à la cour du parlement, qui en empêcha l'effet tant qu'elle put, et envoya remontrer au roi sur icelles ce qui s'ensuit :

Premièrement, que la coutume et la raison portaient que toutes lettres en forme d'édit, principalement sur le règlement de la justice, fussent non pas incontinent adressées aux baillis et sénéchaux, mais premièrement présentées à la cour du parlement de Paris, afin qu'elles y fussent publiées et enregistrées, ou remontrances faites à sa majesté avant la publication d'icelles, s'il s'y trouvait difficulté. Et ce, d'autant nommément, que lesdits baillis et sénéchaux jurent de garder les ordonnances lues et enregistrées en la cour, au jugement desquels, s'il intervenait appel, et s'ils se trouvaient avoir jugé suivant quelques lettres non enregistrées ni reçues en ladite cour, il en adviendrait nécessairement grande confusion.

Et, quant au premier point du contenu desdites lettres, que par ce moyen on approuvait tacitement diversité de religions, ne permettant aux catholiques, voyant quelques-uns se fourvoyer, de le leur reprocher et tourner à blâme, pour les retirer au droit chemin, n'étant jamais arrivé en France qu'on ait approuvé diversité de religion, depuis le roi Clovis. Pour éviter cet inconvénient, et les maux qui s'ensuivraient, il ne fallait pas empêcher de se reprocher quelque chose pour le fait de la religion, mais plutôt par bons édits et grièves peines, extirper la cause et la racine de cette division, et qu'au surplus il ne fallait opposer ce mot de

papiste au mot de huguenot, non ment inventé par ceux qui sont de la vraie religion.

Quant au second et troisième, qu'à la vérité il était bon, que l'ignorance et la connaissance de cause fût ôtée de personnes privées, et très raisonnée de ne molester les personnes et maisons. Mais qu'il fallait ajouter deux points, à savoir, la défense des blées de jour ou de nuit pour prêches ailleurs qu'aux églises, accoutumés et approuvés, sous peine de la confiscation des maisons, selonc les édits précédens; et qu'en ce lieu, pour donner occasion au peuple de ne s'élever, on proposât un point, que ceux qui surprindraient et dérangeraient ces assemblées privées, fussent punis de mort, sans pitié, et d'édiction toutefois d'être punis de mort, s'ils ne prouvaient ce contraire, s'ils ne prouvaient ce contraire.

Quant au quatrième et dernier point, qu'il fallait craindre que quelque scandale n'advint s'il était permis distinctement à tous ceux qui se retirèrent du royaume pour leur religion de retourner : car ils y pourraient aller des prêtres, moines, et moines mariées à Genève ou ailleurs, retourner avec leurs femmes et familles, ce qui serait monstrueux à voir. Joindre pour emporter quelques biens, ils pourraient avoir procès à leurs juges avec grand scandale et confusion. Au second lieu que pour éviter plus de difficultés il serait bon de déclarer que c'est de vivre catholiquement qu'il s'ordonne, et que cela s'entend de la religion ancienne, en laquelle le roi veut vivre et faire vivre ses sujets, selonc les ordonnances de ses prédécesseurs : finalement était à considérer que si ceux qui voudront vivre catholiquement vendent leurs biens, et les emportent hors du royaume, ce sera contre les ordonnances qui défendent le tra-

ers , joint qu'ils en pourraient  
ennemis du roi , et de la

furent pour lors les remon-  
e la cour , par lesquelles fut  
e la publication de ses lettres  
qui ne laissèrent toutefois  
pues et exécutées en plusieurs  
du royaume.

partit puis après de Fontai-  
pour aller à Reims à son sacre,  
trouva le duc de Guise, com-  
les pairs nouvellement érigés,  
at de telle audace , qu'il osa  
mettre entre le roi de Navarre  
de Montpensier , comme il  
à fait au dernier sacre du roi  
, sans qu'aucun lui contredit.  
nal de Lorraine , homme qui  
aute de langage , le reçut et  
qualité d'archevêque de Reims  
er pair ecclésiastique.

re parachevé , le même car-  
faillit de poursuivre sa pointe,  
ant au roi pour tout le clergé,  
ence de la sainte religion ca-  
et romaine , par le moyen des  
es des nouveaux chrétiens ,  
nentes que jamais , au vu d'un  
les juges s'excusant sur les  
eux envoyés : mais que le roi  
t permettre , attendant le col-  
rété pour régler les différens  
igion , que rien fût innové , et  
dûment y pourvoir , il était  
assembler en la cour du par-  
e Paris, les princes, seigneurs  
du conseil privé du roi , pour  
olennellement une bonne loi  
e. Cela fut trouvé bon , et con-  
exécuter , n'alléguant pas ledit  
, que se défiant de cette assem-  
prélats , il avait déjà conféré  
faïres avec les principaux de  
ur du parlement , desquels il  
t.

e temps après , la reine, ne se  
I.

pouvant assez assurer de l'assemblée  
particulière des états de la prévôté et  
vicomté de Paris, fit adresser lettres  
patentes aux présidens de Thou et  
Séguier , à ce qu'avec les présidens des  
comptes et cour des aides , et nombre  
de conseillers choisis , ils eussent à  
présider en cette assemblée pour la  
maintenir dans les limites prescrites ,  
de n'aviser qu'aux moyens de subvenir  
aux grandes dettes du roi. Mais il  
advint que la noblesse, par l'organe  
d'un avocat du parlement nommé Ruzé,  
protesta de nullité, alléguant que ladite  
assemblée se faisait contre la forme et  
liberté accoutumée des états , desquels  
on n'avait jamais vu présider l'ordre  
de la justice, de sorte que cette assem-  
blée sortit fort irrésolue , qui était  
aussi ce que la reine désirait qu'il ad-  
vint.

De là en avant , il fut vaqué en la  
cour du parlement, au jugement du  
procès du prince , de point en point  
ainsi que s'ensuit :

Ledit sieur prince étant à Paris , et  
avec lui la dame douairière de Roye  
sa belle-mère , le sieur de Canny et  
Robert de la Haye, conseiller de ladite  
cour, se présenta en ladite cour accom-  
pagné du cardinal de Bourbon son  
frère , et devant toutes les chambres  
assemblées , comme il était prince de  
fort bon entendement et bien disant ,  
remontra que son emprisonnement ,  
pratique par ses adversaires sous un  
faux prétexte , avait été à bon droit  
trouvé étrange, et les hommes devaient  
entrer en admiration de la providence  
de Dieu tout-puissant , par la seule  
clémence duquel il avait été préservé  
des pièges de ses ennemis , ayant fait  
connaître son innocence , avec un  
exemple perpétuel , que les artifices  
des calomniateurs profitent bien peu  
contre ceux qui ont mis leur espérance  
en lui et qui l'ont invoqué à leur

Vu par la cour, les chambres assemblées, les pièces et procédures, concernant le fait dudit de Bourbon; l'instruction commencée à faire du procès contre lui, tant en la présence du roi défunt, que de quelques uns de son conseil privé, et autres commissaires par ledit seigneur commis et députés; arrêts ou jugemens donnés par ledit seigneur, les treize, quinze, vingt et vingt-sixième jour de novembre dernier passé; interrogatoires et réponses de la Sagne, et Gilles Triou dit le Gantier, prisonniers examinés et confrontés les vingt-six et vingt-neuvième août, deuxième et septième, vingt-septième et vingt-huitième septembre, aussi dernier passé: autres interrogatoires et réponses de défunt Messire François de Vendôme, chevalier de l'ordre dudit seigneur roi, Vidame de Chartres; dépositions, mémoires, ou avertissemens de Jacques de la Bigne, Jean Laudier, Florent Boulenger, Jean du Point, de la Borde, un nommé Calandrin, Jean Coderc, prisonniers au château de Nismes, et du seigneur de Belimes, et lettres missives écrites par ledit de Vendôme audit de Bourbon; les lettres, en forme de déclaration d'innocence, du treizième jour de mars, par lesquelles le roi, après avoir mandé ledit de Bourbon en la présence de la reine sa mère et des princes du sang et gens de son conseil dénommés aux dites lettres, a déclaré que ledit de Bourbon lui aurait rendu témoignage et fait preuve de sa dite innocence; autres lettres d'innocence des jours et an dessus dits, adressantes à ladite cour, à laquelle aurait été mandé le recevoir à faire et poursuivre en icelle cour autre déclaration plus ample témoignage de sa dite innocence. Le plaidoyer fait en cette cour, lesdites chambres assemblées, les 20, 21 et 22 mars dernier, sur lequel ladite cour aurait ordonné entre autres

choses, que toutes les charges et informations, procès et procédures faites contre ledit de Bourbon, étant tant en cette ville de Paris, dans les mains de maître Jean du Tillet, greffier civil de ladite cour, qu'autres, seraient dans trois jours en suivant, mises dans les mains des commissaires commis par ladite cour, dénommés audit arrêt, et que audit procureur général serait décernée commission en forme de compulsoire octroyé dudit procureur général, pour satisfaire au contenu dudit arrêt. Autres arrêts, donnés le 18 dudit mars et 11 avril, aussi dernier, par lesquels cette cour aurait permis audit de Bourbon, suivant la requête par lui faite à cette fin de faire ouïr par lesdits commissaires, les témoins qu'il voudrait produire sur les faits des indications, forces et menaces par lui prétendues avoir été faites à quelques témoins, et pour examiner autres témoins, sur plusieurs prétendues falsifications des blancs signés dudit de Bourbon; auditions, et examen de témoins fait par les dits commissaires de Jacques de la Sagne et Gilles Triou, dit le Gantier; autres dépositions dudit de la Borde, de François et Imbert du Fay frères, seigneurs de Changy, Pierre Vincent, François le Camus, Etienne Thibaudier, Antoine Bonyn, et Guichard l'avocat, trois lettres missives signées Gadail, trouvées en la possession dudit Thibaudier. Autres procédures faites par le prévôt de l'hôtel ou son lieutenant, et dépositions dudit Coderc et autres témoins, apportées et mises par devers ladite cour. Requête présentée de la part dudit de Bourbon le dernier jour d'avril mil cinq cent soixante-un dernier, par laquelle il aurait requis le procureur général du roi qu'il eût à déclarer s'il avait ou voulait produire autre chose que ce qui aurait été déjà par lui produit, par



Ille aurait ordonné que toutes ces et procédures faites audit dudit de Bourbon, seraient comme les audit procureur général, e, déclarer et requérir ce qu'il y a à faire. Actes des diligences à plusieurs fois par ledit procureur général, tant à Lyon, Macon, Parlement du Dauphiné, que en d'autres lieux, avec diligence par lui faite, tant par écrit que verbalement, lesdites chambres assemblées, qu'il n'avait pu recouvrer les pièces de procédures, concernant le procès dudit de Bourbon, que le procureur aurait mis par devers lesdites chambres assemblées de ladite cour. Autre arrêt le vingt deuxième jour de mai, par lequel icelle cour, lesdites chambres assemblées, en voyant le procès dudit de Bourbon, aurait ordonné, ouï sur cela, ledit procureur général, que commandement serait fait à Jean Fournel, lieutenant général à Lyon, et à maître Nery Tortier, lieutenant criminel, d'apporter aux greffes ledit greffe de cette cour, et de bailler chacune les minutes et grosses tant par devers eux, qu'aux autres lieux, concernant ledit procès, et de bailler les minutes des questions, s'il y en avait, et de les enlever. De même la commission de laquelle il aurait agi audit dudit de Bourbon, et ce dans le délai à eux préfixé par ledit arrêt, sur peine d'amende et de suspension de leurs offices: lesdits verbaux des questions et réponses, baillées, et répétées audit dudit de Bourbon, et envoyés par lesdits lieutenans de ladite cour. Et tout ce qui a été mis en icelle, les conclusions du procureur général, que celui dudit de Bourbon, après que lui en a été mandé, a été ouï en ladite cour, et considéré, dit a été, que ladite cour a déclaré et déclare ledit de

Bourbon pur et innocent des cas à lui imposés, et lui a réservé et réserve son recours contre qui il appartiendra, pour telle réparation que la qualité de sa personne le requiert, et à eux leurs défenses au contraire. Et a ordonné et ordonne ladite cour, que ce présent arrêt sera lu et enregistré aux cours souveraines de ce royaume, prononcé à huis ouvert, toutes les chambres de ladite cour assemblées, le treizième jour de juin, l'an mil cinq cent soixante un, signé Malon.

A la publication de cet arrêt, prononcé par le président Baillet, assistèrent les roi de Navarre et le cardinal de Bourbon; messieurs de Montpensier, de la Roche-sur-Yon, princes du sang; le duc de Guise, le duc de Nemours, le Connétable, le maréchal de saint André, le maréchal de Montmorency; les cardinaux de Lorraine, de Châtillon, de Guise, et les évêques d'Auxerre et d'Uzès. Et, au même instant, fut prononcé autre arrêt au profit dudit de la Haye, accusé d'avoir aidé audit sieur prince. Aussi autre arrêt pour la mémoire dudit sieur Vidame de Chartres; autre pour la dame de Roye, et autre pour le sieur de Lani.

Nous avons parlé ci-dessus du conseil donné par le cardinal de Lorraine, de dresser une assemblée à Paris pour aviser au fait de la religion en prévenant l'assemblée des prélats. Suivant donc cet avis, la reine mère avec tous ceux du conseil se trouvant à Paris, le chancelier, incontinent après ledit arrêt prononcé, proposa combien il était nécessaire pour éviter grands inconveniens, de pourvoir au fait de la religion, en quoi il y avait deux points à considérer, à savoir, le mérite et la substance de la religion, dont la connaissance appartenait au concile national; et en second lieu, le règlement politique, par lequel la justice aurait

à se conduire désormais , pour lequel deuxième point cette assemblée se faisait. Sur cela il se trouva trois divers avis ; car les uns tendaient à surséance des peines , jusques à la détermination d'un concile , les autres à punition de mort à la manière accoutumée , et les autres à renvoyer la connaissance à la juridiction ecclésiastique , avec défense de faire aucune assemblée , publique ou privée , avec armes ou sans armes , où se fit prêche ou administration de sacremens en autre forme que selon l'usage observé en l'église romaine , sous peine de confiscation de corps et de biens. Les voix étant recueillies cette troisième opinion se trouva passer de trois voix la première , qui était la plus grande après icelle. Ce qui ne fut toutefois sans grandes altercations , étant ouvertement blâmé le greffier du Tillet , de n'avoir fidèlement recueilli les voix. Tant y a cependant qu'au grand mécontentement de ceux de la religion , s'étant trop tard avisés de la ruse du cardinal , il se fit un édit , qui depuis a causé de grands maux , il fut nommé l'édit de juillet , dont la teneur s'ensuit :

« Charles , par la grace de Dieu , roi de France , à tous présens et à venir , salut. Comme pour donner remède , et pourvoir aux troubles et émotions qu'on voit pulluler et multiplier de jour en jour en ce royaume à cause de la diversité des opinions , concernant le fait de la religion , nous avons fait assembler en notre cour de parlement de Paris , notre très cher et très-aimé oncle le roi de Navarre , les princes de notre sang , pairs de France , et autres princes et seigneurs de notre conseil privé : tous lesquels , avec les gens de notre dite cour , auraient par plusieurs et diverses journées vaqué à la dite affaire. Finalement , après avoir vu et entendu ce qui aurait par eux été dé-

libéré en ladite assemblée , nous , pour parvenir à l'effet de notre principal désir , qui est de faire vivre et maintenir nos sujets en tranquillité et repos , avons par ce présent édit , enjoint , et enjoignons à toutes personnes , de quelque qualité où condition qu'elles soient , de vivre en union et amitié , et ne se provoquer par injures ou outrages , et n'émouvoir ni être cause d'aucun trouble ou sédition , ni agresser l'un l'autre , de fait ou de parole , ni faire force ni violence les uns aux autres , dans les maisons ni ailleurs , sous quelque prétexte ou couleur que ce soit de religion ou autre ; et ce sur peine de la potence. Avons aussi défendu et défendons , sur mêmes peines , à toutes personnes de faire aucun enrôlement , signatures ou autres choses , tendant , invitant ou provoquant à factions , conspirations , ou partialités ; et pareillement , à tous prédicateurs de n'user en leurs sermons ou ailleurs , de paroles scandaleuses , ou tendantes à exciter le peuple à émotion. Mais leur avons enjoint et enjoignons se contenir et conduire modestement , ne dire rien qui ne soit à l'instruction et édification du peuple , et à le maintenir en tranquillité et repos , sur icelles mêmes peines. Et desdites séditions , et cas des susdits , nous avons attribué la connaissance en souveraineté à nos juges , conseillers , et magistrats établis par les sièges présidiaux de nos pays , terres et seigneuries , respectivement chacun en son reffort : sans qu'ils puissent toutefois juger définitivement , ou à la torture ou question , s'ils ne sont au nombre de dix pour le moins : et néanmoins quelques uns , prétendant avoir occasion de se douloir ou plaindre , ils se pourront adresser à nosdits juges , sans qu'il leur soit loisible d'entreprendre aucune chose de leur autorité privée. Aussi avons défendu et défen-

peine de confiscation de corps  
ens, tous conventicules et as-  
s publiques, avec armes, ou  
ies, aussi les privées où se fe-  
rèches et administration de  
nt, en autre forme que selon  
reçu et observé en l'église ca-  
, dès et depuis la foi chré-  
eque par les rois de France nos  
sseurs, et par les évêques,  
curés, leurs vicaires et dépu-  
pour le regard de la simple hé-  
rdonnons, et nous plait, que  
t à Romorantin, par le feu roi  
dernier, notre cher seigneur  
, au mois de mai 1560, soit ob-  
gardé, en ce qui concerne la-  
naissance dudit crime d'héré-  
issé aux gens d'église. Et au  
le prévenu et accusé dudit  
t par lesdits juges de l'église  
bras séculier, en ce cas vou-  
londons, et nous plait, que nos  
culiers procèdent contre lui,  
pouvoir imposer plus grande  
e peine que de lui interdire la  
e et habitation en nos pays,  
et seigneuries seulement : le  
visoirement, et jusqu'à la dé-  
ion du concile général, ou de  
lée des prélats de notre  
, et suivant ce qui a été par  
t dès l'avénement à la cou-  
t continuant notre même clé-  
t miséricorde, avons fait et  
faisons et octroyons, grace  
et abolition, à toutes person-  
quelque qualité ou condition  
soient, et sans en excepter, de  
s fautes passées, procédantes  
e la religion, ou sédition pro-  
cause d'icelle, depuis le dé-  
u roi notre très-honoré sei-  
père. En mettant à néant tou-  
édures contre eux faites, et  
s contre eux donnés, leur en-  
de vivre dorénavant paisible-

ment, catholiquement, et selon l'église  
catholique, et observation accoutumée  
par nos prédécesseurs rois de France.  
Et, afin que nos bons sujets ne soient  
travaillés ni inquiétés sans cause, en-  
joignons à tous nos juges, procureurs,  
avocats et autres officiers, ne recher-  
cher, ou molester indiscretement nos-  
dits sujets ; n'abuser de l'exécution  
du contenu en ces présentes, et punir  
les faux délateurs ou calomniateurs,  
de telles ou pareilles peines, que se-  
raient punis les accusés, s'ils étaient  
convaincus des crimes dont ils auront  
été chargés. Avons pareillement pro-  
hibé et défendu, prohibons et defen-  
dons à toute personne de quelque  
qualité ou condition qu'elle soit, sur  
peine de la potence, toute voie de fait  
et port d'armes. Défendant pareille-  
ment, sur la même peine, les ports des  
arquebuses et pistolets, hors et excepté  
aux archers de nos gardes, et ceux de  
nos ordonnances allant et venant en  
leurs garnisons ; les prévôts des maré-  
chaux, leurs lieutenans et archers ; les  
ministres de la justice, autant qu'il  
sera requis pour l'exercice d'icelle ;  
les conducteurs de nos deniers, pour la  
sûreté d'iceux seulement : de même  
aux gardes des forêts et buissons, aux-  
quels permettons porter pistolets. Dé-  
fendons aussi à toutes personnes, au-  
tres que les autres ci-dessus exceptées,  
les gentilshommes et serviteurs des  
princes, seigneurs, et des gentils-  
hommes, et lors qu'ils seront à leur  
suite tant seulement, de porter aux  
villes et bourgades, épées, dagues,  
grands couteaux, et autres armes of-  
fensives, si ce n'est en allant par pays  
pour la sûreté et défense de leurs per-  
sonnes, sous peine de cinquante écus  
d'or sol, pour chaque fois qu'ils y au-  
ront contrevenu, sans que, par nos  
juges, ladite peine puisse être mo-  
dérée ; et au cas de modération ou

contradiction, en notre présente ordonnance, sera prise et levée ladite amende sur lesdits juges. Et si les condamnés en ladite amende ne la peuvent ou veulent payer, seront punis de peine corporelle et arbitraire. Ainsi donnons en mandement à nos amés et fêaux, etc. Donné à St-Germain en Laye, au mois de juillet l'an de grâce 1561, et de notre règne le premier. Et sur le repli est écrit : par le roi étant en son conseil, Robertet, et à côté visa et sceaux de cire verte, en lacs de cire verte et rouge. »

En cette même assemblée fut de rechef arrêtée la convocation des prélats en la ville de Poissy, près Saint-Germain-en-Laye, là où serait la cour. Et fut dit encore que les ministres de la religion appelée nouvelle, auraient sauf conduit pour s'y trouver et y être ouïs, afin d'aviser s'il y aurait moyen de les réunir à l'église romaine. Pour cet effet furent envoyés quérir, par lettres expresses du roi de Navarre, Pierre Martyr Florentin, homme de très-grande érudition, lors professeur en théologie en la ville de Zurich en Suisse, et Théodore de Bèze, de Veze-lay en Bourgogne, lors ministre en l'église de Genève, lequel s'y trouva le premier des deux, étant suivi toutefois bien peu après par Martyr. Or, pour ce que parmi ce colloque appelé de Poissy, quelques autres affaires furent entremêlées, afin de ne rompre la suite des matières je commencerai par l'appointement fait entre le prince et le duc de Guise, lequel, étant de retour de Calais où il avait conduit la reine d'Ecosse douairière, sa nièce, qui s'en retournait en son royaume, le prince assembla de son côté ce qu'il put de seigneurs et gentilshommes en intention de demander raisons des choses passées au duc de Guise. Mais il y fut tellement pourvu par les plus sages qu'il

se fit appointement entre eux dont la teneur en suit :

« Aujourd'hui, vingt-quatrième jour d'août, 1561, le roi étant à Saint-Germain-en-Laye, désirant la pacification du différent qui était entre monseigneur le prince de Condé et monseigneur le duc de Guise, a, pour cet effet, avec le bon et prudent conseil de la reine sa mère, fait assembler en sa présence, le roi de Navarre, messeigneurs les cardinaux de Bourbon et de Lorraine, d'Armagnac, de Chatillon et de Guise; les ducs de Montpensier et prince de la Roche-sur-Yon; les ducs de Nivernois, de Longueville, de Montmorency, connétable, et d'Etampes; le chancelier, les sieurs de Saint-André et de Brissac maréchaux; le sieur de Chatillon, amiral de France; beaucoup d'autres seigneurs de son conseil-privé et chevaliers de son ordre : en la présence desquels, après avoir fait appeler et venir en ladite compagnie mesdits sieurs le prince de Condé et duc de Guise, adressant sa parole à ladite dame sa mère, a dit : Madame, j'ai fait assembler cette compagnie pour l'accord du différent qui est entre M. le prince de Condé et M. de Guise, qui s'accorderont comme je pense, pour le bien de mon service et de ce royaume. Et, afin que mon dit sieur le prince demeure éclairci de l'opinion qu'il en a eue, vous, mon cousin de Guise, lui direz ce qui en est. A quoi mon dit sieur le duc de Guise a fait réponse : Sire, puisqu'il vous plaît que j'éclaircisse M. le prince de l'opinion qu'il a, je lui dirai ce qui en est. Et, parlant à mon dit sieur le prince, a dit : Monsieur, je n'ai ni ne voudrais avoir mis en avant aucune chose qui fût contre votre honneur, et n'ai été auteur, motif ni instigateur de votre prison. Sur quoi M. le prince de Condé a dit : Je tiens pour méchant et mal-

celui et ceux qui en ont été  
Et là-dessus mon dit sieur de  
répondit : Je le crois ainsi :  
me touche en rien. Ce fait le  
priés des'embrasser, et comme  
nt proches parens, de deme-  
s amis : ce qu'ils ont fait et pro-  
nt et desquelles choses sa dite  
a commandé, à nous ses secré-  
état, faire ce présent acte. Ainsi  
De l'Aubespine et Bourdin. »  
ens maintenant à l'issue de l'as-  
des états assignés à Pontoise,  
nonobstant ce que dessus en a  
il fut beaucoup disputé du gou-  
ent du royaume, ne pouvant  
digérer qu'une reine, veuve  
gère, eût l'administration du  
e, quelque appointment, qui  
assé entre elle et le roi de Na-  
Le qu'étant entendu à la cour,  
du Mortier, maître des re-  
y fut premièrement envoyé,  
gagna pas beaucoup. L'amiral  
t, qui dès-lors avait très-grande  
choses de ceux de la religion,  
prud'homie et prudence bien  
comme aussi la reine s'y con-  
ce fait autant qu'en nul autre  
r de France ; en quoi elle ne  
le par ledit amiral, incité nom-  
et requis instamment par le  
Navarre de s'y employer à bon  
tant y a que l'issue a montré  
c'est de rompre les lois fonda-  
s d'un royaume, pour quelque  
ce ou considération qu'on se  
proposer. Car, comme il sera dit  
s, la reine reconnut fort mal  
es et diligences de l'amiral, qui  
le principal instrument de son  
et grandeur. L'amiral, voyant  
le ledit seigneur roi était réso-  
garder son rang, auquel cas  
es autres princes du sang n'ac-  
ient cette charge, et se confiant  
nent aux grandes promesses

que la reine lui faisait, de se gouverner  
tout autrement qu'elle n'avait fait sous  
le règne du roi François II, il usa de  
si bonnes et vives remontrances envers  
les états, que finalement ils condes-  
cendirent à ce qui avait été arrêté du  
gouvernement du royaume pendant la  
minorité du roi, entre la reine mère  
et le roi de Navarre : non toutefois sans  
quelques protestations, contenues en  
leurs cahiers, qu'ils vinrent présenter  
en la grande salle, étant dessus le por-  
tail du château de Saint-Germain-en-  
Laye ainsi que s'ensuit :

Le roi était assis en son trône royal,  
ayant à sa main gauche la reine mère,  
madame Marguerite sa sœur, à main  
droite, M. d'Orléans et le roi de Na-  
varre sur deux sièges plus bas ; et au-  
devant, deux sur deux escabelles, le  
connétable à main droite, et le chance-  
lier à main gauche ; le duc de Guise,  
comme grand chambellan, n'ayant pas  
de siège, mais étant bas assis sur le  
marche-pied du roi, avec le bâton de  
grand-maître entre ses jambes : ce que  
quelques-uns trouvèrent malséant, sa-  
voir, de voir le bâton accoutumé d'être  
porté haut, en signe de commandement  
sur la maison du roi, être tenu bas, entre-  
lassé sous les cuisses, disant que si le lieu  
des états n'était le lieu où le bâton peut  
être signe de commandement, il eût été  
meilleur de ne l'y voir point du tout.

Il y eut quelque différent en la séan-  
ce, pour ce que les princes du sang ne  
voulurent permettre que les cardinaux  
fussent assis au-dessus d'eux, excepté  
M. le cardinal de Bourbon, qui se mit  
au-dessus du prince de Condé son frère,  
avec déclaration par lui faite que c'était  
en qualité de prince et non de cardinal.

Les cardinaux de Châtillon et d'Ar-  
magnac se contentèrent de s'abaisser  
au-dessous des princes du sang ; mais  
les cardinaux de Tournon, doyen des  
cardinaux, de Lorraine et de Guise, se

retirèrent hors de l'assemblée, disant le cardinal de Guise, en sortant, pour ceux qui demeureraient, qu'il y avait des cardinaux qui faisaient honneur à leurs chapeaux, et d'autres qui en étaient honorés.

Chacun donc étant venu en ce lieu, après avoir été sommairement proposé de la part du chancelier comme cette assemblée des états avoir été remise en ce temps et lieu, pour y être continuée, et que chacun eût à librement proposer ce que bon lui semblerait. Le lieutenant-général en la chancellerie, et premier magistrat de la ville et cité d'Autun, nommé Bretagne, parlant pour le tiers-état, fit sa harangue, en laquelle, ayant remontré que la monarchie française était composée de l'état du clergé, de la noblesse, et du tiers-état, il ajouta quant à l'état du clergé, et généralement quant à la religion, ce que s'ensuit :

« L'état qui révendique et s'attribue le nom ecclésiastique doit être de bonne vie et mœurs, bien versé aux saintes lettres, entendu et érudit, non affectionné aux biens et possessions. Ample preuves, témoignages et autorités nous sont laissés de ce que dessus, dans les écritures, saintes et profanes. Il est écrit au Deutéronome : Les sacrificateurs et Lévitiques, et toute la lignée de Lévi, n'auront point part ni héritage avec Israël, mais ils mangeront les sacrifices faits par feu. Ils n'auront point d'héritages au milieu de leurs frères, car le seigneur est leur héritage, comme il leur a dit. Saint Mathieu à ce propos : Allez, dit Jésus-Christ à ses apôtres, prêchez, guérissez les malades, nettoyez les lépreux, vous l'avez reçu pour néant; ne possédez or, ni argent, ni sac par le chemin : car l'ouvrier est digne d'être nourri. Saint Marc et saint Luc rapportent même précepte et commandement de notre Dieu : Nul serviteur, dit Jésus-Christ

aux Pharisiens, ne peut servir maîtres; car il en haïra l'un et l'autre, ou il se joindra à l'un et prisera l'autre : vous ne pouvez servir à Dieu et aux richesses. Saint Paul aux Corinthiens : Voici pour la troisième fois que je suis prêt d'aller à vous, et ne vous serai point en charge, car je ne demande point les choses qui sont de vous, mais vous-mêmes. Tite vous a-t-il envoyé vous a-t-il dé-

« Quant à la sincérité de cœur et à la doctrine, cela est plus nécessaire, autrement ils seraient indignes de leur profession, et ne pourraient exécuter la charge qui leur est acceptée. Osée le montre ouvertement. Pour ce que tu as rejeté la parole de ton Dieu, dit-il, je te rejetterai, afin que tu ne fasses plus de sacrifice. Malachie le semblable : Les lèvres, du sacrificateur garderont le secret, et de sa bouche on demandera pour ce qu'il est messager du Seigneur à des armées. L'apôtre à Timothée fait que l'évêque soit irrépréhensible, mari d'une seule femme, prudent, modeste, hôte aux étrangers, propre à enseigner, non point adonné au vin, non point convoiteur de gain déshonest, ayant le secret de la foi en pure conscience, et qui soit premier éprouvé, étant trouvé irrépréhensible. Les dispositions canoniques en matière de mariage sont à ce conformes. — Les autorités sus alléguées, sont attestées les prêtres de fuir et éviter l'ignorance, comme une peste, et d'être nourrice d'erreurs, selon que nous voyons. Saint Jérôme déclare que le prêtre n'est pas seulement à enseigner la parole de Dieu, mais aussi à réfuter et à détruire les errans, et ceux qui tiennent le contraire : ce qui ne peut être accompli sans grande éru-



là les lois, sire, qui font  
 te splendeur l'état ecclé-  
 uelles méprisées et dé-  
 y adoute que décadence  
 ienne : et faut, par néces-  
 ordre est inverti, la forme  
 observance des lois né-  
 confusion suive la trans-  
 épris de sa sainte ordon-  
 exemples sont fréquens,  
 manifestes, à mon grand  
 hommage inestimable de

ctrine, je crois que la plu-  
 ra ingénument, qu'elle est  
 ux, traitant leur charge  
 ercenaires, que non pas  
 : de la bonne vie et des  
 it quels monumens et té-  
 ous en demeurent, plus  
 és et dissolutions en la  
 de sainteté et modestie.  
 té, sire, peut savoir les  
 chevances et seigneuries  
 it et possèdent de la libé-  
 s prédécesseurs, et de  
 vos sujets. En cela donc  
 loi du Seigneur être pol-  
 sée, et que le nom ecclé-  
 t propre ni convient aux  
 ntinuant, sire, aux plus  
 s et facultés, ils ont en  
 puissance toutes juridic-  
 , moyenne et basse, la  
 quelles est étrangère à  
 on, pour ce qu'elle est  
 ent au magistrat, qu'il  
 nt de constituer, et non

ction porte avec soi sol-  
 gemens et biens tempo-  
 uefois, à raison de la haute  
 issance sur la vie et mort  
 Et néanmoins la charge  
 ecclésiastique consiste en  
 , lecture et interpréta-  
 t évangile, prédication

d'icelui, et administration des saints  
 sacremens : ce qu'il ne saurait prêter  
 ni accomplir s'il s'occupe aux affaires  
 populaires, jugemens et décisions de  
 controverses humaines. La censure  
 ecclésiastique purement spirituelle,  
 leur doit suffire, comme elle est portée  
 par les évangélistes : Si ton frère a  
 péché contre toi, dit Jésus-Christ, va  
 et le reprends entre toi et lui seul : s'il  
 t'écoute, tu as gagné ton frère ; mais  
 s'il ne t'écoute, prends avec toi un ou  
 deux témoins, afin qu'en la bouche de  
 deux ou trois témoins toute parole soit  
 ferme, que s'il ne les écoute, dis le à  
 l'église, et s'il n'écoute point l'église,  
 qu'il te soit comme payen et péager.

» Jésus - Christ notre rédempteur  
 donne à connaître suffisamment que  
 toute autre espèce de jugement n'appar-  
 tient aux ministres de l'église, comme  
 St. Luc témoigne : quelqu'un de la trou-  
 pe, dit-il, s'adressant au Seigneur, lui  
 dit : Maître, dis à mon frère qu'il partage  
 avec moi l'héritage, et le Seigneur lui  
 répondit : O homme, qui m'a constitué  
 juge ou répartisseur sur vous ? Voyez  
 et vous gardez d'avarice, car la vie  
 d'un chacun n'est point en l'abondance  
 des choses qu'ils possèdent. St. Mathieu  
 nous enseigne la même chose par un  
 autre passage. Les princes des peuples,  
 dit Jésus-Christ, les maîtrisent, et les  
 grands usent d'autorité sur eux, mais  
 qui voudra être le plus grand d'entre  
 vous, soit votre ministre, et qui vou-  
 dra être le premier avec vous, soit  
 votre serviteur.

» Venant au point concernant les  
 possessions et chevances, que tien-  
 nent lesdits ministres de l'église, s'ils  
 veulent maintenir que licitement ils  
 le peuvent, et qu'il leur est permis en  
 jouir par le moyen de disposition cano-  
 nique, il leur conviendra se contenter  
 d'un seul bénéfice ou dignité. Et si,  
 par même autorité ou dispensation,

seront convaincus de faute par eux faite en l'administration desdits biens. Premièrement il est certain que les deux tiers de chacun desdits bénéfices doivent être convertis et employés à œuvres miséricordieuses et bonnes, l'un à la nourriture et aliment des pauvres, et l'autre à la réparation des édifices et maisons relevant desdits bénéfices; car, à telle faveur les biens y affectés ont été donnés et départis, desquels les fondateurs, se confiant en la prudence et conscience desdits ecclésiastiques, comme vrais dispensateurs premièrement créés, les auraient laissés en leurs mains et puissance : pensant élire personnes les plus propres et capables pour faire la dispensation; mais le temps ayant apporté corruption de mœurs, et vic autre que des prédécesseurs, comme est la condition de toutes choses humaines ne demeurera à perpétuité en même état. Comme cette distribution de biens est hors d'usage et abolie, et faits certains, les revenus des bénéfices, desquels usent et jouissent les ministres de l'église, comme de leur propre bien.

» Cela nous donne argument, sire, et nous induit à supplier votre majesté d'y pourvoir. Pour la confirmation et preuve de ce que dessus, il y a des passages à suffisance. Saint Jérôme à son neveu : La gloire et honneur de l'évêque, dit-il, est de pourvoir aux pauvres; l'ignominie et déshonneur du prêtre, de travailler et s'adonner à ses propres richesses, et les convertir à son seul profit. Saint Ambroise à ce même propos : L'église, dit-il, a de l'or et des richesses, non pas aux fins de les garder, mais pour les employer et dispenser à la nourriture des pauvres. Sous cette considération de toutes parts sont répréhensibles et ne peuvent éviter en tout événement la distribution desdits deux tiers à œuvres de charité,

et est à craindre grandement que de Dieu ne tombe sur ceux qui autrement administré lesdits biens qui ont toléré ladite administration bien que puissance leur fût de Dieu pour s'y opposer.

» Jérémie, voyant la nonchalance incurie des pasteurs, profère sentence de l'Eternel : Malédiction Seigneur, sur les pasteurs qui sent et dissipent le troupeau avez dispersé mes brebis et les poussées hors, et ne les avez visitées. Voici, je visiterai sur malice de vos œuvres, et rassemblerai le résidu de mes brebis et j'en ferai sur elles des pasteurs qui tront. Ezéchiel sur ce propos : Malédiction, dit le créateur, sur les pasteurs qui se paissent eux-mêmes et les brebis ne sont point repues; vous n'avez point fortifié celle qui était malade et mes brebis ont été mangées et dévorées par les bêtes, faute des pasteurs.

» Certainement il y a grand faute et telle négligence et comportement l'office que chaque pasteur doit faire et exécuter et non moindre négligence des biens destinés à l'usage que celui où sont employés. Nous avons pour exemple adonné la punition que Dieu tout-puissant donna à Nadab et Abiu, enfans d'Aaron. Nadab et Abin prirent chacun un censoir, y mirent du feu par le feu de parfumigation, offrirent devant le Seigneur, du feu étranger, lequel le Seigneur n'avait pas commandé; c'est pourquoi le feu du Seigneur sortit du tabernacle, et moururent en la présence du Seigneur. Autre exemple par nous amené à ce propos, contenu en l'acte des apôtres : Ananias, avec sa femme Saphira, vendit une possession, mais tint une partie du prix, par le

sa femme , et en apporta au-  
qu'il mit aux pieds des apô-  
r raison de cette défrauda-  
mplot fait ensemble de ten-  
it de Dieu , churent en terre  
ent l'esprit.

lirais-je plus? Considérons ce  
ait aux enfans d'Israël, quand  
aient la manne pour le jour  
nt , autre que le sixième ,

était commandé la garder  
on du Sabbat, jour du repos;  
incontinent était corrompue,  
t pleine de vers. Là usait  
a Dieu , de grande douceur  
étude en la correction des  
seurs , pardonnant aux per-  
les enseignant de croire en  
nce à la putréfaction de la  
raignons donc l'indignation  
iel et que la malédiction con-  
Isaïe ne soit accomplie sur  
alédiction sur les enfans re-  
lit le Seigneur , qui prennent  
non de par moi , et cachent  
et non mon Esprit , afin d'as-  
péché sur péché.

ces exemples, roi très-débon-  
ervent pour convaincre de  
x qui n'ont converti les biens  
possédés ainsi , et à l'usage  
t destinés, et de Dieu ordon-  
s voyez à présent comme les

de l'église se sont enrichis  
de possessions et chevances ,  
ralité de vos prédécesseurs et  
lesquels il a été impossible  
r ou mouvoir de leurs mains,  
it été prudents à se séparer et  
lois et dispositions inhibitives  
on ; de manière que par la  
temps , si telles lois ont lieu,  
ens plus amples pourront ve-  
puissance ; car il n'y a celui  
autres états qui ne vende  
faisant de jour en jour au-  
eaux maîtres et possesseurs.»

Il parla puis après des désordres  
survenus en l'administration de la jus-  
tice et des dettes excessives des rois  
Henri et François, et finalement, tom-  
bant sur ce que le roi doit à ses sujets,  
prononça ce qui s'ensuit :

« Le devoir principal, plus précieux  
et salubre , consiste en l'instruction  
et prédication de la parole de Dieu ,  
qui est la viande et nourriture de l'ame.  
Pour vous y maintenir et acquitter de  
telles charges devant Dieu , il est né-  
cessaire et expédient , à l'exemple des  
bons rois , comme David, Ezéchias ,  
et Josias, de faire qu'en votre royaume  
le vrai et droit service du Seigneur  
soit administré. Josias fils d'Amon avait  
huit ans quand il commença à régner,  
l'an dixième de son règne et dix-hui-  
tième de son âge fut trouvé le livre  
de vie , caché et recelé longuement  
par l'imposture des méchans. Il fut  
soigneux d'entendre et savoir le con-  
tenu en icelui et grandement indigné  
que plutôt il n'avait été trouvé , pour  
les iniquités , transgressions et offenses  
précédemment faites contre la loi , dé-  
laissa le train et chemin de Manassés  
et Amon , ses aïeul et père , et che-  
mina dans les voies du Seigneur ; de  
façon qu'il lui fut agréable , et son  
règne heureux. Cela est montré am-  
plement au quatrième livre des rois.

» Or , sire , vous voyez les divisions  
et désordres qui pullulent en votre  
royaume pour le fait de ladite religion.  
Jamais roi ni monarque n'eut mieux  
occasion de regarder au livre de vie ,  
savoir et connaître la loi y contenue  
et la faire observer , que vous êtes à  
présent. Et certainement cela dépend  
de votre autorité , prééminence et of-  
fice. Il est écrit au Deutéronome , que  
le roi doit lire la loi et ordonnance de  
Dieu , afin de le craindre et révéler.  
La religion et amour de Dieu apporte  
avec soi toute union et concorde ,

conserve en intégrité les royaumes et monarchies, et mère et nourrice de paix et amitié entre les hommes et est de telle force, vertu et vigueur, que, semée et imprimée aux cœurs des hommes en toute fermeté et constance, les rend prompts à exposer leurs biens, vies et personnes pour la maintenir; de manière que le père se lève et dresse contre son enfant, le frère contre son frère, et souffrent toutes persécutions de grand amour et affection qu'ils ont à ladite religion. Cela nous est montré clairement en saint Mathieu, où Jésus-Christ le prédit à ses apôtres.

» Les opinions diverses que tiennent vos sujets ne proviennent que de grand zèle qu'ils ont au salut de leurs âmes. Les deux parties, dont l'une fait l'église romaine, l'autre se dit suivre l'évangile en sa pureté, confessent un seul Dieu, et celui qu'il a envoyé Jésus-Christ son fils; mais le reconnaissent par moyens fort divers et différents. D'autant que ceux qui se disent tenir le parti de l'évangile, croient ne pouvoir communiquer aux cérémonies de l'église romaine sans exposer leur salut; l'autre partie se promet condamnation, si elle contrevient aux cérémonies introduites en ladite église romaine.

» A cela, sire, donnerez ordre facilement, s'il plait à votre majesté faire cesser toutes persécutions contre les prévenus et accusés pour le fait de ladite religion; ne permettant qu'ils soient travaillés et molestés en leurs biens, offices ou personnes. Et, pour ôter et éteindre ladite diversité d'opinions, restituer et remettre ladite religion en sa première splendeur et pureté de la primitive église, vous plaira indiquer et assigner un concile national, libre et légitime, de sûr accès et retour, en octroyant, à ces fins, sauf-conduit à

toutes personnes qui y voudront aller. Auquel concile, comme lieutenant et oint de Dieu, vous présider avec nos seigneurs, les princes du sang, vos vrais, légitimes naturels conseillers; gens de bonne vie et mœurs à se convoquer non autres, y ayant intérêt par eux-mêmes pour y donner voix délibérée.

» Mais comme, sire, il ne faut donner ordre pour l'avenir, pourvu au mal présent; vos très bons et très loyaux sujets sont d'avis qu'il est bon de permettre à ceux du peuple qui croient ne pouvoir communiquer en saine conscience aux cérémonies de l'église romaine, qu'ils se puissent assembler en toute liberté en un temple ou autre lieu, soit privé ou public, en pleine lumière, pour là être instruits et seigneurisés en la parole de Dieu, faire prières et oraisons en langue française et intelligible, pour la rémission des péchés, union de l'église, pour le bien et manutention de votre état, et la gloire de la reine votre mère, le roi de France, votre oncle, nos seigneurs les princes du sang et pour la nécessité de vos sujets. Par ce moyen chacun conduit à bonne fin, formera ses mœurs selon l'évangile, et à la tranquillité. A faute de quoi, sire, vous, sire, fût différé y pourriez à craindre grandement que vos sujets ne tombent en noirceur et méconnaissance de l'honneur et gloire de Dieu.

» Nous n'ignorons pas, très honorable prince, que telles assemblées sont blâmées par quelques-uns; mais nous supposent plusieurs méfaits y commis; pour y obvier, fermer la bouche aux médisans, et faire punir ment tous délinquans qui s'y trouveraient, commanderez, sire, à vos officiers et magistrats

it avoir l'œil audites assem-  
vous informer de ce qui  
it : savoir et connaître si  
e Dieu y est blessé et votre  
ale offensée. Le bon Gama-  
s que les juifs s'abstinssent  
re ou violence aux apôtres  
loi évangélique et Jésus-  
fié , sous la raison et re-  
que si leur doctrine était  
lle demeurerait à jamais ,  
tous les efforts humains ; et  
e , si elle était des hommes,  
rait de soi-même avec ses  
omme il était advenu de  
ludas galiléen , faux pro-

raison vous peut mouvoir ,  
e permettre les consciences  
s être contraintes : que de  
réatures raisonnables l'É-  
ande le cœur et affection  
principalement , lequel ne  
venir ni être offert et pré-  
nd il est contraint. Si donc  
sujets qui ne veulent com-  
aux cérémonies de l'église  
nt tirés à leur regret , con-  
nsiences , aux dites céré-  
nnent à inférer par consé-  
cessaire , que l'œuvre en-  
soi-même fût bonne , ce  
toutefois ne peut plaire ni  
u. David le montre ouver-  
cœur repentant et humilié ,  
ret d'avoir péché , est sa-  
ble à Dieu. Saint Paul aux  
out ce qui n'est de foi, dit-  
hé ; plus aux Colossiens :  
ose que vous fassiez, faites-  
age , pour le Seigneur et  
pour les hommes. Saint  
e peuple , dit Jésus-Christ,  
de moi de sa bouche et  
es lèvres , mais leur cœur  
moi. Saint Paul aux Corin-  
je parle le langage des

hommes et des anges , et que je n'aie  
point la charité , je suis comme l'airain  
qui résonne , ou la cymbale qui tinte.  
Mais qu'est-ce que la charité , autre  
chose qu'une bonne affection inté-  
rieure , qui provient de nos cœurs ?

» Une autre raison pourrait être ici  
amenée , que les condamnés pour le  
fait de la religion sont déclarés héré-  
tiques ; laquelle cause , si tant était  
qu'elle fût vraie , perdrait l'ame avec  
le corps , et au contraire , si c'était la  
vraie loi de Dieu que l'accusé main-  
tient et défend , injustice et iniquité  
accompagneraient ledit jugement , qui  
serait chose par trop répréhensible.  
Saint Paul, accusé par Tertulle devant  
Félix juge et gouverneur en Judée :  
Je te concède bien ce point , dit-il ,  
que selon la voie qu'on dit secte ou  
hérésie , je sers ainsi le Dieu de mes  
pères , croyant à toutes les choses qui  
sont écrites en la loi et aux pro-  
phètes. Pour le premier chef , concer-  
nant la condamnation , Dieu nous dé-  
fend de laisser périr ou perdre les er-  
rans et commande expressément aux  
pasteurs chercher la brebis qui vague  
et erre , et la réduire et ramener au  
troupeau ; déclarant qu'il vaudrait  
mieux dix mille cités être abîmées et  
renversées , qu'une seule ame perdue  
et jugée à peine éternelle.

» De quelque part donc que l'on se  
puisse incliner , doivent les chrétiens  
procéder par admonitions fraternelles  
ordonnées de Dieu , rapportées ample-  
ment dans les évangiles. Innocent IV,  
parlant de l'admonition fraternelle, dit  
ces mots : C'est le but et entendu de la  
discipline ecclésiastique , qu'aucun ne  
périsse , mais qu'ayant honte et vergo-  
gne de sa faute , il amende sa vie et  
fasse fruit.

» Il est de l'office du prince , autant  
que nature humaine le comporte, imiter  
et ensuivre la douceur et mansuétude

de notre Seigneur Jésus - Christ, lequel nous commande venir à lui, et apprendre qu'il est doux et clément. Saint Mathieu : Venez à moi, dit le Seigneur, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis débonnaire et humble de cœur, et vous trouverez repos en vos ames; car mon joug est aisé, et mon fardeau est léger.

» Or toutefois je n'entends, par ces propos, ôter au magistrat la puissance du glaive contre les hérétiques, séditions et perturbateurs de la tranquillité publique, quand ils seront atteints et convaincus pour tels, par la parole de Dieu, bien et sainement entendue, lesdites admonitions et exhortations chrétiennes préalablement faites et accomplies.

» Quant à la permission de s'assembler dans les temples, sire, aucune division et tumulte n'en adviendra entre vos sujets, mais bien un repos public, et extinction de toute sédition populaire. Caius César, comme rapporte Josèphe au livre des antiquités des juifs, a bien permis, contre la loi et sanction universelle, prohibant toutes assemblées particulières et conventicules, que les juifs se pussent assembler en certain lieu des villes et cités, et là continuer l'observance de leur religion ancienne. Antonius Pius, Marcus Antonius Verus ont donné même permission, mus de cette seule raison, que les chrétiens ne conspiraient ni machinaient aucune chose au détriment et désavantage de la république. Adrien Severe voyant grand nombre de chrétiens par chemin, qui inopinément s'étaient trouvés devant sa face, leur dit : Où allez-vous, pauvres misérables? n'avez-vous pas licols pour vous pendre? eux répondirent en toute humilité, qu'ils ne l'avaient offensé, ni méprisé sa majesté,

et qu'ils adoraient le Dieu vivant. réponse lui fut tant agréable, ordonna cesser toutes persécution leur permit de continuer en leur religion.

» Trajan, empereur romain, du grand nombre de chrétiens qui raient le Dieu tout-puissant, néanmoins de son empire et domination, délégua Plin le jeune pour aux lieux où étaient lesdits chrétiens les expugner et chasser pour caler ladite religion. Ledit délégué, accompagné de plusieurs gens d'armes, arrivé sur les lieux, trouve les chrétiens en grande dévotion, qui invoquaient le nom de Dieu, sans faire injure, ou violence à personne. Dont étonnés lesdits ambassadeurs s'abstint de son entreprise, et ne fit outrage aux chrétiens, et retourna vers l'empereur, et fit de sa légation. Iceux entendus joyeux et content, ordonna de ne qu'aucune injure ne leur serait. Le bon empereur Nerva défendit édit général toute inquisition de religion et vie des hommes. Alexandre Severe, empereur romain, tant mandé par les histoires, combien fut payen, permit que les chrétiens eussent un temple dans Rome capitale de son empire.

» Plusieurs empereurs chrétiens comme Théodose, Constantin et autres ont donné même permission. donc péril ou danger en l'octroyer concession desdits temples, et à vos sujets que devez incliner et embrasser cet œuvre charitable par laquelle retiendrez ceux qui sont vos vôtres, pour en tirer service fidèle et loyal. Y a-t-il personne qui sente son mal que l'affligé? Aux malades le médecin nécessaire, et nous sains et bien disposés. Le Seigneur nous commande de porter les infortunes les uns des autres.



ne doute point, prince très ver-  
 que la plupart ne ramène ici  
 éfense et fondement des céré-  
 de l'église romaine, l'ancienne  
 ion de si long-temps continuée,  
 n religion, formée et à nous  
 et transmise par les fidèles se-  
 es de notre Seigneur Jésus-  
 , les longues possessions n'ont  
 ou vigueur. Et si cet argument  
 eu, ce serait une semence pour  
 r les Juifs et Turcs infidèles en  
 écréance ancienne. N'est donc  
 de s'arrêter ou s'amuser à la  
 ur du temps, pour y asseoir au-  
 gement de vraie ou fausse reli-  
 Le temps est une créature de  
 lui sujette, de manière que dix  
 ans ne sont une minute en la  
 ce de notre Dieu. Remémorez  
 exemple de ce fait, ce qui est  
 a Genèse concernant la promesse  
 Adam et Ève de l'avènement et  
 é de Jésus-Christ. La promesse  
 accomplie que trois mil huit  
 ionante-sept ans après. Ainsi  
 Dieu révèle et baille à temps et  
 il lui platt ses grâces et béné-  
 s. Chose qui nous est occulte,  
 et cachée.

conclurai, prince souverain,  
 te réformation sera bien et due-  
 aite, si les ministres de l'église se  
 anent en leurs offices, exécutent  
 charges et fonctions, prêchent et  
 cent la parole de Dieu en sa pu-  
 ans y substituer mercenaires,  
 a défense de Jésus-Christ notre  
 ir. Le bon pasteur, dit le Sei-  
 , met sa vie pour ses brebis :  
 mercenaire et celui qui n'est  
 pasteur, à qui n'appartiennent  
 es brebis, voit venir le loup, et  
 es brebis, et s'enfuit, et le loup  
 it et disperse.

reillement commanderez que  
 entilshommes se comportent en

toute modestie et douceur avec vos au-  
 tres sujets, que tous magistrats et juges  
 ne se laissent vaincre et corrompre  
 d'ambition, vaine gloire et présens. Re-  
 rez aussi rejeter et exclure tous ceux  
 qui poursuivent des états et offices par  
 moyens indus, ne souffrant qu'ils soient  
 vénaux, et principalement de judica-  
 ture, ni conférés à des ignorans de  
 mauvais nom et conscience : en cela  
 confirmant la voie d'élection déjà par  
 vous accordée à vos derniers états.

» Vous, madame, mère d'un si grand  
 roi, vous roi de Navarre, et autres nos  
 seigneurs, princes du sang, vrais co-  
 lonnes et défenseurs invincibles de ce  
 royaume ; proposez toutes choses pour  
 aider et secourir notre prince et mo-  
 narque par vos bons avis, prudence et  
 conseil. Vos sujets s'assurent, très dé-  
 bonnaire prince, que par telle réfor-  
 mation verrez le siècle doré se renou-  
 veler, votre sceptre royal fleurir sur  
 tous autres, tout amour et dilection  
 des vôtres, l'esprit de Dieu venir, vos  
 hauts-faits et entreprises augmenter  
 de jour à autre à votre grandeur et  
 hauteur. Pour laquelle prieront inces-  
 samment vos très humbles sujets, et  
 qu'il lui plaise vous illuminer et assis-  
 ter à toutes vos actions.

» Vous supplient très humblement  
 vos sujets, sire, leur faire ce bien, grâce  
 et faveur, qu'ils remportent à ceux  
 qui les ont délégués le fruit de leur  
 délégation ce qui adviendra, quand  
 plaira à votre majesté donner réponses  
 conformes à leurs supplications et re-  
 montrances. Le roi des rois et seigneur  
 des seigneurs, le fils du Dieu vivant,  
 Jésus-Christ notre rédempteur, veuille  
 mettre en vous la clémence de Moïse,  
 la piété de David, et la sagesse de  
 Salomon. Ainsi soit. Louange à Dieu  
 et gloire à tout jamais, à celui auquel  
 est le règne et la puissance. »

Voilà ce qui fut harangué par le tiers

état, lequel seul pour lors toucha au droit but.

Mais outre cela, n'est à oublier qu'en approuvant certain règlement accordé entre la reine et le roi de Navarre touchant le gouvernement, il fut requis qu'un bon conseil fût dressé dès-lors et établi de bons et louables seigneurs, gens doctes et expérimentés, sans qu'en icelui fussent reçus le père et les fils, ou les deux frères ensemble, s'ils n'étaient princes du sang, ni aucun ecclésiastique, en quelque dignité qu'il fût constitué, ni ceux qui avaient manié et dispensé les finances du royaume, jusqu'à ce qu'ils en eussent rendu compte et payé le reliquat.

Qu'aucune guerre offensive ne fût entreprise, ni aucun nouveau subside levé durant le temps de ladite administration, sans le consentement des états; qu'ils suppliaient le roi de convoquer et faire tenir de deux ans en deux ans, afin d'ouïr les plaintes de ses sujets, et y remédier selon le cas occurent.

Que les moyens doux et benins fussent employés au fait de la religion; l'édit de juillet révoqué, sans toutefois pardonner aux séditeux, libertins, anabaptistes et athéistes, ennemis du roi et de la chose publique; la religion remise et restituée en sa première splendeur, et les abus extirpés par un concile national libre et légitime, ainsi qu'il avait été déjà promis: auquel tous les articles révoqués en doute seraient décidés par la parole de Dieu, et auquel il plût au roi de présider avec messieurs les princes du sang, et bail-ler sauf-conduit à tous ceux qui s'y voudraient trouver. Et de permettre cependant, pour éviter toutes séditions, et autres inconvéniens, qui procèdent des assemblées particulières (lesquelles il n'est possible d'empêcher) que ceux qui ne peuvent en leur conscience

assister aux cérémonies romaine, se pussent assembler quelque temple, lieu, ordonné afin de ne faire ne fût au vu et su de tous, particulières assemblées de jour, par ce moyen empêchées et. Qu'en chaque église catholique, le revenu d'une prébende se donnât à quelque précepteur pour sa jeunesse, et dans les lieux point d'église cathédrale, le revenu du bénéfice plus de la valeur de cinq cents livres fût prise par an la somme de cent livres pour cet effet. Que les personnes fussent injusticiables, les personnes ecclésiastiques, la justice ecclésiastique remise entre les mains du roi et administrée par ses officiers. Et conséquemment à ce qu'il fit mieux son office; que le roi et le roi s'abstinssent des bénéfices ecclésiastiques et les bénéficiers des offices royaux et politiques. Et sément les gens de cours sur peine de privation de leur office à faute de s'en démettre dans trois mois; et que les causes des personnes seraient décidées par les cours souveraines qu'aux cours secondaires et autres juridictions inférieures gratuitement, sans aucun salaire pour les juges, avocats, procureurs, sergens et le droit aux chancelleries. Les articles dont je ne ferai ici plus mention sont contenus aux cahiers des trois états mis en garnison par l'un des treize gouverneurs du royaume, où ils se peuvent voir les réponses faites par le roi sur chacun des articles, mis en sur séance, jusque plairait au roi l'ordonner.

Cependant quelques ordonnances faites sur eux furent publiées.

es aux cours de parlement  
ce qui a été accoutumé de  
pour contenter les délégués des  
squeles ne se tenaient pour sa-  
rement, d'autant que ce qui  
aux états n'a accoutumé  
vement vérifié par les cours  
es, joint qu'il y a plusieurs  
dits articles non accoutumés  
par les cours de parlement,  
ce qui concerne les tailles,  
belles et autres subsides.

gé pour échapper à ce détroit,  
Pour le paiement des dettes du  
Continuer pour six ans le paie-  
Quatre décimes, qui seraient  
à cet effet. Ce qui avait été  
tiers-état, à savoir qu'on  
dre compte des donations im-  
et que les maisons de quel-  
s reluisaient de l'or des pau-  
ets du roi, servit grandement  
ligner ensemble ceux qui y  
intérêt, à savoir les Guise et le  
al Saint - André, qui, par ce  
, aussi se joignirent encore de  
ès, le connétable y entre mê-  
fait de la religion dont ils colo-  
mieux tous leurs desseins; de  
que plusieurs de bon jugement  
ient que cette parole du tiers-  
avait être plutôt tenue que dite  
tel temps.

iens maintenant à l'assemblée  
états, la plupart desquels (sans  
ort au plus petit nombre) étant  
incapables de traiter de la reli-  
pour être les uns du tout igno-  
e toutes lettres, et les autres ne  
amais souciés de lire les saintes  
es, le remède fut d'amener avec  
elques théologiens et autres ec-  
liques qu'ils faisaient disputer  
r présence s'en remettant à ce  
pourrait être. Si on demande  
si ils disputaient, vu qu'entr'eux  
ent de bon accord en la doctrine

de l'église romaine, il est à noter pre-  
mièrement, que non seulement entre  
les prélats mêmes, mais aussi entre les  
théologiens titrés, les uns pour se faire  
valoir, les autres poussés de quelque  
zèle qui ne dura guères, ne s'accor-  
daient pas entièrement entr'eux: et  
même y en avait qui eussent bien voulu  
qu'on eût remué quelque chose en la  
doctrine. Secondement les prélats étant  
eux-mêmes contraints de confesser  
qu'il y avait plusieurs choses à réfor-  
mer entr'eux en l'observation des an-  
ciens canons, désirant aussi de conser-  
ver leur réputation envers le peuple,  
surtout en un temps si dangereux, il  
fallait nécessairement qu'ils fissent pour  
le moins quelque mine de se réformer.  
De plus, sachant qu'à grande peine se  
passerait cette assemblée sans entrer  
en quelque manière de dispute avec  
leurs adversaires, ils voulurent à toute  
aventure que leurs théologiens entras-  
sent en quelque conférence des matiè-  
res. Quoi qu'il en soit ils s'accordèrent  
si mal entr'eux, que des injures on en  
vint quelquefois jusques aux coups de  
poing, dont il se faisait plusieurs risées  
à la cour. Pendant leurs disputes, plu-  
sieurs ministres de la religion s'assem-  
blèrent à Poissy, suivant le sauf-con-  
duit à eux accordé, entre lesquels les  
principaux furent Augustin Marlorat,  
François de Saint-Pol, Jean-Raimond  
Merlin, Jean Malot, François de Mo-  
rel, Nicolas Folion, Claude de la Bois-  
sière, Jean Virel, Nicolas des Galars,  
Jean Bouquin, auxquels puis après  
s'adjoignit Jean de l'Espine, homme  
docte, lequel toutefois jusqu'alors ne  
s'était publiquement déclaré de ce  
parti. Puis aussi y arrivèrent Pierre  
Martyr, et Théodore de Bèze. Et fina-  
lement Jean de la Tour qui arriva à la  
suite de la reine de Navarre. Tous  
ceux-ci, logés ensemble à S. Germain  
en Laye près du château pour leur

sureté, en une maison appartenant au cardinal de Chatillon, et finalement au logis de madame la duchesse de Ferrare. Les premiers arrivés présentèrent le 17 d'août 1561 une requête dont la teneur s'ensuit : « Sire, nous louons Dieu, et remercions très-humblement votre majesté, de ce qu'il lui plait prendre connaissance de notre cause, et que pour cet effet vous ayez donné permission à ceux qui auront quelque chose à proposer sur le fait de la religion, de le pouvoir faire avec toute liberté et puissance en l'assemblée générale qu'avez assignée à Poissy. Or comme ainsi soit que dès le 9 de juin dernier passé nous ayons offert à votre majesté notre confession de foi fondée sur la parole de Dieu, que nous offrons et sommes toujours prêts de prouver et défendre, maintenant que les prélats de ce royaume sont assemblés, nous vous supplions très-humblement, sire, de commander auxdits prélats et autres assemblées avec eux, de voir notre dite confession de foi, laquelle nous vous présentons de rechef, et où il prétendront quelques points d'icelle être contraires à la vraie religion chrétienne, qu'ils aient à se tenir prêts au jour qu'il vous plaira ordonner pour mettre leurs raisons, en avant en la présence de ceux qui y assisteront de notre part, lesquels leur puissent librement répondre par exprès et évidens témoignages de la parole de Dieu, afin que le tout, étant fidèlement recueilli et rédigé par écrit, soit rapporté à votre majesté, assistée de la reine votre mère, du roi de Navarre et autres princes du sang, pour là dessus être ordonné ce qui sera proposé selon équité et justice. Et où il vous plaira faire appeler quelques gens doctes et suffisants pour vous servir de leur avis et conseil, nous vous supplions très-humblement, sire, d'autant que l'hon-

neur de Dieu vous recommande, qu'il vous plaise de choisir gens de bonne et sainte vie, n'ayant pas intérêt en la cause : et afin que telle conférence ou dispute soit faite comme il appartient, nous avons ci-dessous mis certaines conditions que nous estimons y être nécessairement requises, vous suppliant très-humblement, sire, attendu qu'elles sont fondées en raisons toutes manifestes, qu'il vous plaise ordonner que selon icelle soit procédé. Quoi faisant nous espérons que votre majesté, étant informée de plus en plus de notre cause, soulagera notre innocence, nous maintiendra contre toute oppression, et donnera toujours moyen et occasion de prier Dieu sans cesse pour votre autorité et grandeur. »

—

**CE SONT ICI LES CONDITIONS ÉQUITABLES QUE NOUS REQUÉRONS ÊTRE OBSERVÉES EN LA CONFÉRENCE OU DISPUTE TOUCHANT LE FAIT DE LA RELIGION.**

Que les évêques, abbés, et autres ecclésiastiques ne soient point nos juges, attendu qu'ils sont nos parties adverses.

Qu'il vous plaise, sire, présider au colloque, assisté de la reine votre mère, du roi de Navarre, et autres princes du sang, et personnes notables de bonne vie et de sainte doctrine, non ayant intérêt à la cause, afin que bon ordre y soit gardé, et toute contention et confusion empêchées.

Que tous différents y soient jugés et décidés par la seule parole de Dieu, contenue au vieil et nouveau testament, pour ce que notre foi ne peut être que fondée sur elle, et que là où il y aura difficulté sur les mots, on aura recours à l'Hébreu pour le vieil, et au Grec pour le nouveau testament.

des secrétaires soient élus de part, lesquels confronteront de leur cahiers des disputes char, et ne seront approuvés que rement ils n'aient été vus et si les deux parties.

requête fut présentée par deux es, à savoir Augustin Marlorat, François de Saint-Pol, accompagnés dits députés, à la majesté du nt en son siège, assisté de la a mère, de monsieur d'Orléans, de Navarre, et autres princes g et seigneurs du conseil. Avec equête était aussi attachée la ion de foi contenant un som- le la doctrine reçue et prêchée mmun accord en toutes les égli- rmées du royaume, laquelle est ée.

requête ayant été présentée et t à mot, il plut au roi recevoir ession et requête, et prononcer ts avec un fort bon usage : je niquerai votre requête à mon , et vous en ferai donner ré- ar mon chancelier.

es entrefaites, Théodore de Bèze e de Genève, ayant été expres- mandé par les roi de Navarre e de Condé, arriva à S. Ger- n Laye le 23 d'août. Et le len- prêcha publiquement au châ- S. Germain en la salle du prince ouva très-grande et notable as- e, sans aucun tumulte ni scan- e jour même il fut appelé sur en la chambre du roi de Na- en laquelle il trouva la reine e roi de Navarre, le prince, les ux de Bourbon et de Lorraine, l'Estampes, et madame de Crus- quel lieu ayant fait la révérence e, il lui déclara en peu de pa- causes de sa venue et le désir it avec tous ses compagnons de à Dieu et à sa majesté en une

si sainte et nécessaire entreprise. La reine l'écouta avec un fort bon visage, et répondit qu'elle serait très aise d'en voir un effet si bon et heureux que le royaume en pût venir à quelque bon repos. Alors le cardinal de Lorraine prenant la parole, dit qu'il avait au- paravant connu de Bèze par ses écrits, l'exhorta à chercher la paix et con- corde, ajoutant expressément ces mots : Qu'ainsi qu'il avait troublé le royaume en étant absent, sa venue pourrait ser- vir à le pacifier. Sur ces paroles de Bèze, derechef, déclara quelle affection il avait de faire tout service au roi et à sa patrie après Dieu, ajoutant qu'il avait toujours été trop petit en toutes sortes pour pouvoir troubler un si grand royaume, mais qu'encore moins avait-il eu une si mauvaise volonté, comme il avait assez donné à connaître, par ses écrits, et le montrerait encore, Dieu aidant, en la mutuelle conférence. Sur ce la reine lui demanda s'il n'avait rien écrit en français; il répondit qu'oui, c'est à savoir les pseumes et quelques réponses contre la confession du feu duc de Northumberland. Ce qui poussa la reine de lui faire cette demande, était qu'on l'avait avertie que de Bèze était auteur de quelques rimes diffamatoires, qui avaient couru par le royaume, de quoi il se purgea par so- lennelle et véritable protestation. Le cardinal prit occasion de ce propos de dire qu'il avait à Poissy sur sa table, un livre latin de la matière de la cène, qu'on vous attribue, disait-il, (parlant audit de Bèze) auquel j'ai trouvé un propos qui me semble fort étrange : c'est à savoir; Qu'il faut chercher main- tenant Jésus-Christ en la sainte Cène comme devant qu'il fût né de la vierge Marie. De plus (disait-il) j'ai en- tendu qu'en quelque autre livre, que je n'ai point vu, vous dites que *Christus est in cænd sicut in cæno*, c'est-à-dire,

que Jésus-Christ est en la cène comme en la boue. La reine avec sa compagnie fut offensée d'ouïr ce propos. Mais de Bèze répondit quant au premier point que s'il voyait les livres il pourrait plus sûrement répondre, s'ils étaient siens ou non. Quant à la première proposition, qu'elle était un peu étrange ainsi nuement couchée, comme monsieur le cardinal l'avait dite : mais qu'il fallait regarder ce qui allait devant ou après, et au surplus qu'il estimait cette sentence très-véritable, étant bien entendue. Quant à la proposition dernière, qu'elle était si absurde et tant pleine de blasphème, qu'il était assuré qu'elle ne se trouverait jamais en aucun de ses écrits, ni de personnage qui tiennent la doctrine des églises réformées. Alors le cardinal, délaissant cette dernière accusation (comme aussi il est bien certain que ce n'était qu'une manifeste calomnie de quelque part qu'elle fût venue) poursuivit longuement son propos touchant ce qu'il avait dit que de Bèze avait écrit que Jésus-Christ se devait chercher en la Cène comme devant qu'il fût né de la vierge. Mais la somme de tout ce qu'il alléguait fut que, si ainsi était, nous n'aurions rien d'avantage que ceux qui ont précédé la venue de Jésus-Christ. Joint que la chair n'avait pu être donnée avant qu'elle fût en être. Sur cela de Bèze lui demanda modestement s'il n'y avait pas toujours eu une église dès le commencement du monde, il répondit que oui. Si l'église n'a pas toujours été église, par un médiateur entre Dieu et les hommes, il le confessa. Si Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, n'était pas ce médiateur, il dit qu'il était ainsi. Lors conclut de Bèze que la communication des fidèles avec Jésus-Christ ne se doit restreindre au temps qu'icelui a réellement et de fait conjoint sa divinité avec notre nature : mais que ce

qui n'était en être, quant à l'ordre de nature, a de tout temps été présent aux yeux de la foi, quant à la vertu et efficace, alleguant sur cela ce qui est dit d'Abraham, qu'il a vu le jour de Jésus-Christ et s'en est réjoui : et ce qui est dit par S. Paul écrivant aux Corinthiens, que les anciens ont mangé une même viande spirituelle et un même breuvage spirituel qui est Jésus-Christ. Cela fut accordé par le cardinal, qui alléguait de plus et fort à propos ce qui est dit en l'Apocalypse que l'agneau a été tué dès la création du monde. Cela fut cause que de Bèze déclara plus amplement en quoi gît la différence de la vieille et nouvelle alliance. Mais cette réponse, à laquelle toutefois le cardinal ne contredit autrement, ne faillit d'engendrer une autre question, à savoir comment donc se devait entendre, *Hoc est corpus meum*. Nous ne sommes, disait-il, d'accord en ce point, qui est de grande conséquence. Je le confesse, répondit de Bèze, et combien qu'il me déplaise grandement qu'il n'y a meilleur accord entre nous, qui nous appelons tous chrétiens, cependant puisqu'ainsi le faut, que, j'aime beaucoup mieux, ouïr parler de cette façon que si on nous voulait faire accroire que nous sommes en paix là où il y a très-grand discord. Eh bien, dit le cardinal, j'enseigne les petits enfans de mon diocèse, quand on leur demande qu'est-ce que c'est que le pain de la cène, à répondre c'est le corps de Jésus-Christ; trouvez-vous cela mauvais ? Nenni, répondit de Bèze, car c'est le propre langage de Jésus-Christ. Mais la question gît à savoir en quelle sorte le pain est appelé le corps de Jésus-Christ. Car tout ce qui est quelque chose, n'est pas d'une même sorte ce qu'il est. Ils entrèrent sur cela à parler des locutions sacramentelles sans que le cardinal résistât beaucoup, hormis qu'étant



ur de Bèze le passage: *Petra erat* , il opposa *verbum factum est* . Mais cette objection lui échappa entre les mains. Finalement dit que cette matière se pouvait dire en quatre points. Le premier touchant les signes. Le second touchant la chose signifiée. Le troisième touchant la conjonction des signes avec la chose signifiée. Le quatrième touchant la participation des signes à la chose qui est signifiée.

Quant au premier, nous ne sommes d'accord, disait-il, en ce que vous mettez autres signes en la cène que le pain et le vin, mais que la nature des sacremens, et non la substance, est la nourriture. Alors le cardinal reprit son rôle. Non non, dit-il, il est évident que j'espère bien pouvoir expliquer la transubstantiation; mais les pélagiens se pouvaient bien passer de cela; et de ma part je suis point d'avis que pour les églises soient divisées. Quant au second point, dit de Bèze, nous ne sommes d'accord que le seul mérite de la passion de Jésus-Christ soit nous est signifié par les signes du pain et du vin, mais que le vrai corps qui a été crucifié pour nous, et le sang qui a été répandu pour nous, que Jésus-Christ lui-même, le vrai et vrai homme, nous est signifié par ces signes visibles, pour que nos cœurs et pensées à le contempler spirituellement par la foi aux sacramens, il est maintenant et y communique avec tous ses biens et tréasures éternelles, aussi véritablement, qu'il est véritablement nous voyons, prenons et buvons les signes corporels. A cela s'accordait le cardinal, ajoutant qu'il était bien à attendre cela, par ce qu'il

avait entendu que notre opinion était autre. Quant au troisième point, dit de Bèze, nous confessons qu'il y a une grande différence entre le pain et le vin communs et le pain et le vin de la cène, car l'eau commune, le pain et le vin communs, ne sont que créatures communes et naturelles comme il a plu à Dieu de les créer; mais le pain et le vin de la cène sont sacremens, c'est-à-dire signes et témoignages visibles du précieux corps et sang du Seigneur. Mais nous disons que ce changement, par lequel les choses naturelles deviennent sacremens, n'est point, quant à la substance qui demeure en son entier, mais seulement en ce que les signes sont appliqués à un usage tout autre que leur nature ne porte; car ils ne sont naturellement ordonnés que pour la nourriture corporelle; et quand ils sont faits sacremens, ils représentent ce qui nourrit spirituellement. Ensuite, nous n'attribuons cette mutation sacramentelle, ni à la vertu de certaines paroles prononcées, ni à l'intention de celui qui les prononce; mais à la vertu et puissance de Dieu, duquel la volonté et ordonnance nous est attestée par sa parole. Ainsi donc d'autant que la chose signifiée nous est offerte et donnée du Seigneur aussi véritablement que les signes d'icelle, il faut bien reconnaître en cet égard et non autrement la conjonction des signes et de la chose signifiée: et que le corps et le sang de Jésus-Christ, en ce respect qui nous sont véritablement donnés et communiqués, sont véritablement présents en l'usage de la cène; non pas qu'ils soient ni dessous, ni avec, ni dans le pain et le vin, ni en autre lieu quelconque qu'au ciel, où Jésus-Christ est monté pour y demeurer, selon sa nature humaine, jusqu'à tant qu'il vienne juger les

vivans et les morts. Sur ce point, le cardinal, après avoir fait de rechef sa protestation qu'il ne pressait point la transubstantiation, dit qu'il fallait véritablement chercher Jésus-Christ au ciel, entremêlant quelque chose de la présence locale et de l'opinion de quelques Allemands, mais le tout fût en telle sorte, qu'il montrait assez (à dire ce qui en est) qu'il n'entendait guères bien cette matière, comme lui-même aussi déclara qu'il avait employé la plupart de son temps à autres choses. Cela fût cause que de Bèze dit ces propres mots : Il est certain, monsieur, je le confesse tout rondement, que nous ne sommes d'accord avec quelques-uns des Allemands en ce troisième point, mais malgré cela nous nous accordons, grâce à Dieu, en ce que d'un commun accord nous condamnons la transubstantiation et tout ce qui s'en suit, et pareillement en ce que nous confessons la vraie communication du corps et du sang de notre Seigneur Jésus-Christ. Confessez-vous donc, répondit le cardinal, que réellement et substantiellement nous communiquons au vrai corps et sang de Jésus-Christ en sa cène ? Voilà, dit de Bèze, le quatrième point que j'avais à toucher. En somme, nous disons que naturellement on prend à la main, on mange et boit les signes visibles, et quant à la chose signifiée (c'est-à-dire quant au corps et au sang de Jésus-Christ) qu'il est véritablement et sans nulle fraude, offert à toutes personnes, mais il ne peut être reçu que spirituellement, et par foi, non point de la main ni de la bouche. Et cependant cette communication est si certaine, que ce que nous voyons de nos yeux et touchons de la main, ne nous est pas plus certain ; bien que le secret de cette communication, et de cette vertu du Saint-Esprit et de

la foi, soit incompréhensible à son  
notre sens et entendement. A ces pa-  
roles, le cardinal déclara expresse-  
ment à la reine, qu'il avait fort grand  
contentement de ce qu'il entendait  
avec espérance certaine, que l'issue  
de cette conférence serait heureuse en  
y procédant ainsi doucement et par rai-  
son. Et sur cela la reine et la compa-  
gnie se retira et même ledit cardinal,  
caressant de Bèze, prononça ces mots :  
Je suis bien aise de vous avoir vu et  
entendu, je vous adjure au nom de  
Dieu que vous confériez avec moi,  
afin que j'entende vos raisons et vous  
les miennes ; et vous trouverez que je  
ne suis pas si noir qu'on m'a fait. De  
Bèze sur cela le remerciant, le sup-  
plia de poursuivre en cette voie de  
concorde, offrant tout ce que Dieu lui  
donnerait de moyen de servir à une  
œuvre tant sainte et nécessaire.

Ce propos fini, la dame de Crussol, comme elle est fort libre en parole, dit qu'il fallait avoir de l'encre et du papier pour faire signer au cardinal ce qu'il avait dit et avoué, car, disait-elle, demain il dira tout le contraire : en quoi il se trouva qu'elle avait bien deviné, car le lendemain le bruit courut par toute la cour, que le cardinal avait de prime abord confondu et réduit de Bèze au silence. Ce que le connétable ayant dit à la reine à son dîner, comme s'en réjouissant, elle lui dit tout hautement, comme celle qui avait assisté, qu'il était très-mal informé. Quoiqu'il en soit, de là en avant les sermons continuèrent au château de St-Germain, en plusieurs endroits sans aucun tumulte, où se trouvait très-grand nombre de gens de toute qualité ; et s'accrut davantage cette liberté par l'arrivée de la reine de Navarre, dès lors très-affectionnée à la religion, jusqu'à confirmer tous les autres, et principalement le roi de Navarre son ma-

parole que par exemple de  
comme à la vérité , il se  
dire, que si de notre siècle  
e dame douée de grande  
it celle-ci , comme depuis  
n montré jusqu'à la fin.  
sèrent les affaires jusqu'au  
bre , auquel jour fut pré-  
onde requête suivante :  
a plu à votre majesté nous  
e requête que nous avons  
ès le 17 du mois passé ; ten-  
ns, qu'étant ouïs en la dé-  
re confession de foi , mes-  
élats et autres ecclésiasti-  
nt intérêt en la cause, ne  
t nos juges : mais qu'il vous  
assisté de la reine votre  
roi de Navarre et autres  
ang , présider au colloque  
ce qui serait faite, afin que  
fût gardé , et toute confu-  
hée. Nous avons requis  
ous différens fussent jugés  
ar la seule parole de Dieu,  
Vieux et Nouveau-Testa-  
que notre foi ne peut être  
urs. Finalement que pour  
résolution de ce qui au-  
fussent choisis deux secré-  
aque part, qui confronte-  
ble leurs cahiers par cha-  
t ne serait rien autrement  
e les parties ne les eussent  
és. Or , d'autant que ces  
és en toute équité sont de  
ance , sire , que sans réso-  
ux , nous ne pourrions en-  
tière sans faire grand pré-  
a cause , et tomber en  
inconvéniens ; nous vous  
nouveau très-humblement  
lait à votre majesté nous les  
la forme que les avons re-  
le moins, il soit ordonné et  
n'entendez en ladite con-  
i doit être faite avec les ec-

clésiastiques , qu'aucun jugement ou  
avis en soit par eux donné : ici ni ail-  
leurs, soit directement ou obliquement,  
parce que c'est leur cause propre. Et  
pour vérification et assurance de ce  
qui aura été dit, il vous plaise députer  
un ou deux de vos secrétaires non sus-  
pects pour rédiger fidèlement par écrit  
les actes et raisons allégués de part et  
d'autre, et que leur recueil soit vérifié  
de jour à autre , reconnu et signé par  
les parties qui en puissent retirer un  
double. Et , quant au principal point  
qui est de traiter des affaires de la re-  
ligion par la seule parole de Dieu ,  
vous supplions très-humblement, sire,  
comme il n'est loisible de passer plus  
avant telle parole, que nous soyons re-  
tenus aux limites d'icelle. Que si ces  
points tant équitables ne nous sont ac-  
cordés, nous ne voyons point que nous  
puissions entrer en ce colloque : et de  
fait n'y saurions entrer en bonne con-  
science , d'autant que ce ne serait un  
moyen pour appaiser les différens et  
troubles qui sont aujourd'hui en votre  
royaume, mais pour en engendrer de  
plus grands , dont ne voudrions être  
cause par notre inconsideration ; sup-  
pliant très-humblement votre majesté,  
sire, que de tout ce qui sera ordonné et  
déclaré, sur les choses que dessus, votre  
bon plaisir soit de nous en faire donner  
réponse par écrit. S'il n'était question,  
sire, que de parler comme personnes  
privées, nous sommes prêts de rendre  
compte de notre foi partout où il plaira  
à votre majesté. Mais considérant que  
c'est une cause commune , et que tout  
votre peuple regarde sur nous, nous dé-  
sirons prévenir les troubles qui s'en  
pourraient élever en votre royaume,  
que Dieu veuille maintenir et faire  
prosperer , vous accroissant en toute  
grandeur. »

Cette requête fut présentée à la reine  
le 8 septembre, tant de bouche que par

écrit, par de Bèze qui porta la parole, ayant pour ses adjoints, des Galars, de Morel, et le sieur de Moyneville, député pour la province de Normandie. La reine était accompagnée du roi de Navarre, du prince, du seigneur l'Amiral, de M. le chancelier, avec un secrétaire des commandemens. Et quant à ce que lesdits ministres requéraient acte du contenu en cette requête et de l'octroi d'icelle, il plut à la reine leur accorder, qu'il leur serait baillé quand besoin serait : mais que pour lors n'était expédient, joint qu'ils se devaient bien contenter de sa simple parole et promesse, que lesdits ecclésiastiques ne seraient aucunement juges en cette partie. Et sur cela les ministres se retirèrent en leurs logis. Incontinent après entrèrent douze théologiens Sorbonnistes, suppliant la reine de ne recevoir en dispute les hérétiques, ne reconnaissant les évêques et prélats pour leurs souverains, ou pour le moins que ce fût entre eux particulièrement, et non en la présence du roi et des princes : pour ce, disaient-ils, que cela n'apporterait point d'édification. Bref, ils cherchèrent tous les moyens de ne point entrer en lice. Mais il leur fut répondu, que déjà il était résolu d'ouïr les ministres en pleine assemblée, dont ils s'en allèrent très-mal contents.

Le lendemain, 9 de septembre, environ midi, s'assemblèrent à Poissy, au grand réfectoire des nonnains, le roi, ayant sur le large de la salle à côté droit M. le duc d'Orléans son frère et le roi de Navarre : à côté gauche la reine sa mère et la reine de Navarre : au derrière desquels il y avait grand nombre de princes et princesses, chevaliers de l'ordre, seigneurs et gentils-hommes, et dames de toutes qualités. Aux deux côtés de la longueur de la salle, étaient assis trois cardinaux d'un

côté, et trois de l'autre : et au-de d'eux trente-six évêques et archévêques, et derrière eux une fort grande troupe de gens d'église, docteurs et théologiens du clergé de toutes sortes d'ordres. A l'autre bout et vis-à-vis était sa garde et fort notable compagnie de gens de tous états. Tous faisant silence, le roi dit ces mots :

« Messieurs, je vous ai fait asseoir de divers lieux de mon royaume pour me donner conseil sur ce que proposera mon chancelier, vous prie de mettre toute passion bas, afin nous puissions en recueillir quelque fruit, qui tourne au repos de tous sujets, à l'honneur de Dieu, de l'apaise-  
ment des consciences, et du repos public que je désire tant disait-il que j'ai libéré que vous ne bougiez de rien jusqu'à ce que vous y ayez donné ordre ; que mes sujets puissent et puissent mais vivre en paix et union avec les autres, comme j'espère vous ferez. En ce faisant vous donnerez occasion de vous avoir la même protection qu'ont eue les rois mes prédécesseurs. »

Le roi puis après commanda au chancelier, de déclarer plus au long son intention à la compagnie : et assise sur une escabelle assez près en la salle vers le côté droit. L'obéissant à ce qui lui était commandé, exposa auxdits prélats assemblée la cause qui avait mis le roi de les assembler : leur remontra que ses prédécesseurs et lui avaient essayé par divers moyens, tant de force que de douceur de réunir son peuple qui était si horriblement divisé par la diversité d'opinions : et que l'un et l'autre de ces moyens n'avait que bien peu profité, telle qu'avec la division qui déjà longtemps était commencée, était encore subsistée une inimitié capitale entre ses sujets, de laquelle, si Dieu n'y do-

e prompt et bref remède, on ne t attendre qu'une entière ruine version de cet état. Et pour cette suivant ce que les anciens rois : fait se trouvant en pareille né- , il les avait fait appeler pour mmuniquer le besoin qu'il avait en cette affaire conseillé et se- : les priant autant qu'il lui était e, d'aviser avant toutes choses, nt on pourrait appaiser Dieu tainement était irrité, et en manière on pourrait ôter et dé- tout ce qui l'a courroucé et of- Et s'il était trouvé qu'en la ma- e le servir par la paresse et ava- ceux qui en ont eu la charge, t été introduits quelques abus sa parole, contre l'ordonnance apôtres et des anciennes con- ns de l'église, il les priaient d'au- ue leur autorité se pouvait e, y vouloir mettre la main si ue les ennemis perdissent l'oc- qu'ils avaient prise de médire et distraire le peuple de leur nce; qu'ils regardassent aussi qui se pouvait réformer en leur administration de leur charge. isque la diversité des opi- tait le principal fondement des s et séditions, le roi, suivant ce it déjà été arrêté par les deux lées, avait accordé un saufcon- x ministres de cette secte, espé- l'une conférence avec eux, amia- gracieuse, pourrait grandement t. Et pour cette cause, il priaient la compagnie de les recevoir le père fait ses enfans, et pren- peine de les endoctriner et ins- et s'il advenait le contraire de l'avait espéré, et qu'il n'y eût de les réduire, ni de se réunir, moins ne pourrait-on dire ci- comme on a fait par le passé, aient été condamnés sans les

ouir. Et de cette dispute, bien et fidè- lement recueillie de part et d'autre, la faisant publier par tout le royaume, telle qu'elle aurait été faite, le peuple, pourrait comprendre, qu'avec bonnes, justes et certaines raisons, et non par forces, ni par autorité, cette doctrine aurait été réprouvée et condamnée. Promettait sa majesté, comme ses prédé- cesseurs rois l'avaient été aussi, se- rait-il en tout et partout protecteur et défenseur de son église.

Alors le cardinal de Tournon, pré- sident en cette assemblée, comme plus ancien, et doyen du collège des cardi- naux et primats de France, à cause de son archevêché de Lyon, répondit, re- merciant Dieu de la grâce qu'il lui fai- sait et à la compagnie de se voir assem- blés pour un si bon effet. Il remercia pareillement le roi, la reine, les princes du sang, de l'honneur qu'ils faisaient à cette assemblée d'y vouloir assister, et faire proposer choses si saintes, comme avait déduites M. le chancelier, tant doctement, sagement et bien, qu'il n'était possible de mieux.

Au surplus, qu'ils s'était préparé pour répondre aux points principaux portés par les lettres à eux envoyées, afin de s'assembler en ce lieu, pensant qu'on les dût opposer, et en avaient arrêté mémoire : mais qu'étant maintenant proposées plusieurs autres choses de grande importance, auxquelles il ne pourrait promptement répondre, et quand bien le pourrait, il ne le vou- drait entreprendre seul, sans l'avis de la compagnie; à raison de ce il requé- rait que le chancelier baillât sa propo- sition par écrit, et qu'il fût donné loi- sir d'en délibérer : à quoi lui fut répondu par le chancelier, qu'il n'était besoin de la bailler, et que chacun l'avait pu entendre. Le cardinal insista au con- traire qu'il eût à la bailler, même pour la montrer aux autres évêques,

qui n'avaient été du commencement et qui venaient de jour à autre, mais le chancelier finalement n'y voulut entendre.

Ce fait, étant les ministres au nombre de douze, avec vingt-deux députés des églises des provinces qui les assistaient, appelés et introduits par le duc de Guise, qui avait cette charge, avec le sieur de la Ferté, capitaine des gardes, qui les conduisirent jusqu'aux barrières sur lesquelles étant appuyés têtes nues, Théodore de Bèze, élu par tous les autres pour ce faire, parla à la manière qui s'ensuit :

« Sire, puisque l'issue de toutes entreprises et grandes et petites, dépend de l'assistance et faveur de notre Dieu, et principalement quand il est question de ce qui appartient à son service, et qui surpasse la capacité de nos entendemens, nous espérons que votre majesté ne trouvera mauvais ni étrange, si nous commençons par l'invocation du nom d'icelui, le suppliant en cette façon, Seigneur Dieu, Père éternel et tout-puissant, nous confessons et reconnaissons devant ta sainte majesté que nous sommes pauvres et misérables pécheurs, conçus et nés en iniquité et corruption, enclins à mal faire, inutiles à tout bien, et que de notre vice nous transgressons sans fin et sans cesse tes saints commandemens : en quoi faisant nous attirons par ton juste jugement ruine et perdition sur nous.

» Toutefois, Seigneur, nous avons déplaisir en nous-mêmes de t'avoir offensé, et condamnons nous et nos vices avec une vraie repentance, désirant que ta grâce subviene à notre misère : veuille donc avoir pitié de nous, ô Dieu et père très-bon et plein de miséricorde, au nom de ton fils, Jésus-Christ Notre-Seigneur, et seul Rédempteur ; et en effaçant nos vices et

macules, affranchis nous, et nous augmente de jour en jour les grâces de ton saint Esprit, afin que, reconnaissant tout notre cœur notre injustice, nous soyons touchés de déplaisir, qui engendre, droite pénitence en nous : laquelle nous mortifiant à tous péchés, produise fruits de justice et innocence qui te soient agréables par Jésus-Christ Notre-Seigneur et seul Sauveur.

» Et puisqu'aujourd'hui il te plait de favoriser tes pauvres et inutiles serviteurs jusques-là, que de leur donner moyen de pouvoir librement et en la présence du roi, que tu as établi sur eux, et de la plus illustre et noble compagnie du monde, déclarer ce que tu leur as donné à connaître de ta sainte vérité, qu'il te plaise, continuant le cours de tes bontés et miséricordes, ô Dieu et père des lumières, tellement illuminer nos entendemens, guider nos affections, et les former à toute docilité, et tellement conduire nos paroles, qu'en toute sincérité et vérité, après avoir conçu, selon la mesure qu'il te plaira nous départir, les secrets que tu as révélés aux hommes pour leur salut, nous puissions et de cœur et de bouche mettre en avant chose qui puisse servir à l'honneur et gloire de ton saint nom, à la prospérité et grandeur de notre roi, et de tous ceux qui lui appartiennent, avec le repos et consolation de toute la chrétienté, et nommément de ce royaume. Seigneur et père tout-puissant nous te demandons toutes ces choses au nom et en la faveur de Jésus-Christ, ton fils, notre Sauveur, comme lui-même nous a appris de les demander, disant : Notre Père qui êtes aux cieux, etc., et s'étant levé debout il continua comme il s'ensuit :

» Sire, c'est un bonheur bien grand à un fidèle et affectionné sujet, de voir la face de son prince, d'autant qu'icelle lui représentant comme visiblement la



Dieu, faire ne se peut qu'il andement ému, pour con-devoir de l'obéissance et il lui doit. Car, étant tels mmes, ce que nous voyons vu quel'œil soit bon, et que onde à ce qu'on a conçu) est p plus grand effet que ce sidéré par nous avec une ne appréhension d'esprit. ent que non seulement il son prince, mais aussi qu'il ui, et qui plus est écouté, nt reçu et approuvé, alors nt il a reçu une très gran-ion et singulier conten-

quatre points, sire, il a plù at de ses secrets jugemens, ie de vos très humbles et ns sujets ait été long-temps on très grand regret : jus-u'en usant de son infinie , et donnant lieu à nos émissemens continuels, il ement favorisés, que ce pporte le bien, jusques ici é, qu'espéré, de voir votre re, et qui plus est, d'être d'elle en la plus illustre et agnie qui soit au monde. e nous n'aurions jamais et n'en recevrons aucun ; toutefois le reste du cours ne pourrait satisfaire pour at en remercier notre Dieu, grâces convenables à votre

and nous considérons avec e même jour, non seule-ait ouverture, mais aussi , et, par manière, de dire i tant bénigne, tant gra-it convenable à votre royale té, nous contraint à témoi-nsemble le devoir que nous fesser le nom de notre Dieu,

et à déclarer l'obéissance que nous vous portons ; force nous est de confesser, sire, que nos esprits ne sont capables de concevoir la grandeur d'un tel bien, et nos langues encore moins suffisantes à exprimer ce que l'affec-tion leur commande, tellement, sire, qu'une telle faveur surmontant toute éloquence humaine, nous aimons mieux confesser notre incapacité par un timide silence, qu'amoindrir un tel bienfait par le défaut de la parole.

» Toutefois, sire, nous souhaitons encore le quatrième et principal point, c'est à savoir que notre service au-jourd'hui soit reçu de votre majesté pour agréable, ce qu'aussi nous espé-rons obtenir s'il advient, et Dieu veuille qu'ainsi soit, que notre vue apporte une fin, non point tant à nos misères et calamités passées, desquelles la me-moire s'en va comme éteinte par cette heureuse journée, qu'à ce que nous a semblé toujours plus cruel que la mort même, savoir est aux troubles et dé-sordres survenus en ce royaume pour le fait de la religion, avec la ruine et perdition d'un grand nombre de vos pauvres sujets.

» Or il y a plusieurs occasions qui jus-ques ici nous ont empêché de jouir d'un si grand bien, et qui nous feraient encore aujourd'hui perdre tout cou-rage, n'était que d'autre côté plusieurs choses nous fortifient et assurent.

» Il y a premièrement une persuasion enracinée au cœur de plusieurs par un malheur certain, et par l'iniquité des temps, que nous sommes gens turbu-lens, ambitieux, adonnés à notre sens, ennemis de toute concorde et tranqui-lité. Il y en peut avoir aussi qui pré-sument encore que nous soyons du tout ennemis de paix : et néanmoins nous la demandons avec des conditions tant dures et après, que nous ne som-mes nullement recevables ; comme si

nous prétendions renverser tout le monde , pour en faire un autre à notre façon ; et même de dépouiller quelques uns de leurs biens et facultés pour nous en emparer. Il y a encore plusieurs tels ou plus grands empêchemens , sire , mais nous aimons mieux que la mémoire en soit ensevelie , que de renouveler les vieilles plaies en les récitant , maintenant que nous sommes sur le point , non pas de faire doléances et plaintes , mais de chercher les plus convenables remèdes. Et qui nous donne une telle assurance au milieu de tant d'empêchemens , sire , ce n'est aucun appui de chose qui soit en nous , vu que nous sommes en toutes sortes des plus petits et méprisables du monde , ce n'est point aussi , grâces à Dieu , vaine présomption ni arrogance , car notre pauvre et vile condition ne le porte pas ; c'est plutôt , sire , notre bonne conscience qui nous assure de notre bonne et juste cause , de laquelle aussi nous espérons que notre Dieu , par le moyen de votre majesté sera le défenseur et protecteur. C'est aussi la débonnaireté déjà remarquable en votre face , parole et contenance , c'est l'équité que nous voyons et expérimentons être empreinte en votre cœur , madame , c'est la droiture de vous , sire , et des illustres princes du sang. C'est aussi l'occasion toute manifeste que nous avons d'espérer , que vous nos très honorés seigneurs du conseil , vous conformant à une même volonté , n'avez moindre affection de nous octroyer une tant sainte et nécessaire concorde , que nous avons de la recevoir. Et quoi plus ? Il y a encore un point qui nous entretient en bonne espérance , c'est que nous présumons selon la règle de charité , que vous messieurs , avec lesquels nous avons à conférer , vous efforcerez plutôt avec nous , selon notre petite mesure , à

éclaircir la vérité qu'à l'obscurcir ; à enseigner , qu'à débâter ; à peser les raisons , qu'à les contredire ; bref , à plutôt empêcher que le mal ne passe plus outre , qu'à le rendre tout incurable et mortel. Telle est l'opinion que nous avons conçue de vous messieurs , vous priant au nom du grand Dieu qui nous a ici assemblés , qui sera juge de nos pensées et paroles , que nonobstant toutes choses dites , écrites ou faites par l'espace de quarante ans ou environ , vous ne vous dévouilliez avec nous de toutes les erreurs et préjudices qui pourraient empêcher le fruit d'une si sainte et bonne entreprise , et espériez de nous , par la grâce de Dieu , ce que moyennant la grâce de Dieu vous y trouverez , un Dieu si bon , si traitable et prêt à recevoir toute prière sera prouvé par la pure parole.

» Ne pensez pas que nous soyons venus pour maintenir aucune erreur , nous pour découvrir et amender toute erreur ; se trouvera de défaut , ou de ne pas être du vôtre. N'estimez pas que nous soyons tant téméraires , que nous prétendions de ruiner ce que nous voyons être éternel , c'est à savoir l'église de notre Dieu. Ne croyez pas que nous cherchions les moyens de vous nuire , pareils à nous en notre pauvre condition , en laquelle toutefois par la grâce à Dieu , nous trouvons un singulier contentement. Notre espoir est que les ruines de Jérusalem soient réparées , que ce temple spirituel soit relevé , que cette maison de Dieu soit bâtie de pierres vives , soit en son entier , que ces troupeaux dispersés et dissipés par une injustice de Dieu , et nonchalance des hommes , soient ralliés et recueillis par la bergerie de ce souverain et bon pasteur.

» Voilà notre dessein ; voilà tout notre désir et intention , messieurs et

cru jusqu'ici , nous espérons  
le croirez , quand nous au-  
rout patience et mansuétude  
que Dieu nous aura donné.  
notre Dieu , que sans passer  
e , au lieu d'argumens con-  
ous puissions tous d'une voix  
in cantique au Seigneur , et  
; mais les uns aux autres,  
quelquefois est advenu entre  
s et batailles toutes rangées  
réans mêmes et infidèles.  
ndement honteuse pour nous,  
isons état de prêcher la doc-  
a et de concorde, et cepen-  
; sommes les plus faciles à  
nis, et les plus durs et diffi-  
lier. Mais quoi ces choses se  
et doivent souhaiter par les  
mais c'est à Dieu à les oc-  
omme aussi il fera, quand il  
couvrir nos péchés par sa  
chasser nos ténèbres par sa  
Et sur ce propos , sire , afin  
maisse que nous entendons  
der en bonne conscience ,  
nt, clairement et rondement,  
arons en sommaire , s'il platt  
ajesté nous en donner congé,  
les principaux points de cette  
e; en telles sortes toutefois ,  
aidant nul n'aura juste occa-  
s'en trouver offensé. Il y en  
nent et qui persuaderaient  
; aux autres , que nous ne  
discordans que de choses in-  
s et non des points substan-  
tre foi. Il y en a d'autres tout  
s, qui , par faute d'être bien  
de ce que nous croyons, pré-  
ne nous ne sommes d'accord  
non plus que si nous étions  
ahométans , ou pire encore.  
n des premiers est autant à  
e l'opinion des derniers à reje-  
ie nous espérons qu'il apparat-  
d'édification des propos. Mais

pour certain , ni les uns , ni les autres  
ne nous font ouverture d'une vraie et  
ferme concorde. Car si les derniers  
sont crus , l'une des parties ne peut  
subsister qu'en ruinant l'autre ; ce qui  
est inhumain à penser , et très-horri-  
ble à exécuter. Et si l'opinion des pre-  
miers est reçue, il faudra que plusieurs  
choses demeurent indécises , des-  
quelles il sortira une discorde plus  
dangereuse et dommageable que ja-  
mais. Ainsi donc , nous confessons ce  
qu'à peine pouvons-nous dire sans  
larmes ; nous confessons dis - je ,  
qu'ainsi que nous accordons en quel-  
ques-uns des principaux points de  
notre foi chrétienne, aussi sommes-  
nous différens en une partie d'iceux.  
Nous confessons un seul Dieu tout-  
puissant en une même essence éter-  
nelle , infinie et incompréhensible , en  
trois personnes essentielles et égales  
en tout et partout , c'est à savoir , le  
Père, non engendré, le Fils , éternel-  
lement engendré du Père , le Saint-  
Esprit, procédant du Père et du Fils.  
Nous confessons un seul Jésus-Christ  
vrai Dieu et vrai homme , sans con-  
fusion ni séparation des deux natures,  
ni des propriétés substantielles d'i-  
celles. Nous confessons qu'autant qu'il  
est homme, il n'est point fils de Joseph,  
mais a été conçu par la vertu secrète  
du Saint-Esprit , au ventre de la bien-  
heureuse, vierge Marie, vierge dis-je,  
avant et après l'enfantement. Nous con-  
fessons sa nativité , sa vie, sa mort , sa  
sépulture , sa descente aux enfers , sa  
résurrection et son ascension , comme  
elles sont contenues au saint Évangile.  
Nous croyons qu'il est là haut au ciel ,  
assis à la droite du Père, d'où il ne bou-  
gera qu'il ne vienne juger les vivans  
et les morts. Nous croyons au Saint-  
Esprit , qui nous illumine , nous con-  
sole et nous soutient. Nous croyons  
qu'il y a une sainte église catholique ,

c'est-à-dire universelle , qui est la compagnie et communauté des saints , hors laquelle il n'y a point de salut. Nous nous assurons de la rémission gratuite de nos péchés au sang de Jésus-Christ , par la vertu duquel, après que ces même corps ressuscités auront été rejoins à nos ames , nous jouirons avec Dieu de la vie bienheureuse et éternelle. Comment donc , dira quelqu'un ne voilà pas les articles de notre foi ? En quoi donc sommes-nous discordans ? Premièrement en l'interprétation d'une partie d'iceux. Secondement , en ce qu'il nous semble ( et si nous sommes trompés en cet endroit , nous serons très-aises de le connaître ) qu'on ne s'est contenté de ces articles ; mais que long-temps y a qu'on n'a cessé d'ajouter articles sur articles , comme si la religion chrétienne était un édifice qui ne fût jamais achevé. Nous disons de plus que ce qui a été bâti n'a pas toujours été bâti sur les anciens fondemens et par conséquent , difforme plutôt l'édifice , qu'il ne lui sert de parure et ornement. Et toutefois on s'est bien souvent plus arrêté à ces accessoires , qu'au principal. Voilà comme un sommaire de ce que nous croyons et enseignons. Mais afin que notre intention soit encore mieux entendue , nous déduirons ces points par le menu.

» Nous disons donc , et espérons maintenir en toute sobriété, par les témoignages des saintes écritures, que le vrai Dieu , auquel il nous faut croire , est dépouillé de sa parfaite justice , si on pense opposer à son ire et juste jugement autre satisfaction ni purification en ce monde ou en l'autre , que cette obéissance toute entière et accomplie , qui ne se trouvera en aucun autre qu'en un seul Jésus-Christ. Pareillement , que si nous disons qu'il nous acquitte seulement une partie de

nos dettes , d'autant que nous , l'autre , il est dépouillé de sa pitié et miséricorde. De là s'ensuit ( autant nous en pouvons juger ) qu'étant en question de savoir à quel titre nous avons le Paradis, il faut du tout s'arrêter à la passion d'un seul Jésus-Christ sauveur et rédempteur ; ou bien si on veut adorer le Dieu du vrai Dieu , on adorera un Dieu étrange , qui ne serait ni juste , ni miséricordieux.

» De là aussi dépend un autre point de très-grande conséquence, touchant l'office de Jésus-Christ. Car , tout seul n'est entièrement notre Dieu ce nom tant précieux de Jésus , à-dire sauveur , qui a été annoncé par l'ange Gabriel , ne lui serait pas suffisant. Semblablement s'il n'est notre seul prophète ; nous ayant pleinement déclaré la volonté de Dieu son Père pour notre salut , premièrement par la bouche des prophètes , puis par la bouche de personne en la plénitude des temps , et dans la suite par ses fidèles. Après s'il n'est aussi le seul chef et directeur de nos consciences ; s'il n'est aussi notre seul sacrificateur établi selon l'ordre de Méléchisédech , par une seule oblation de soi-même , une fois faite et jamais réitérable , qui a concilié les hommes à Dieu , et qui maintenant seul intercédant au ciel pour nous , jusques à la consommation du monde ; bref , si nous ne sommes tout accomplis en lui seul , ce n'est pas le titre de Messias ou de Christ , c'est dire oint et dédié de Dieu son Père. Et cet effet , ne lui appartiendra pas. Si donc on ne se voulait contenter de sa seule parole fidèlement prêchée depuis enregistrée par les prophètes et apôtres , il serait dépossédé de son état de prophète, il serait aussi dépossédé de son état de chef et de roi spirituel de son église, si on voulait faire nouvelles lois aux consciences : et de son é

ateur éternel , par ceux qui  
endraient de l'offrir derechef  
rémision des péchés , et qui  
ontenteraient de l'avoir pour  
ercesseur et avocat au ciel en-  
a et les hommes. En troisième  
ous ne sommes d'accord , ni de  
ition , ni de l'origine , ni des  
le la foi , que nous appelons  
saint Paul , justifiante et par la-  
seule nous croyons que Jésus-  
avec tous ses biens , nous est  
é.

ant aux bonnes œuvres, s'il y en  
ues-uns qui estiment que nous  
risons , ils sont très-mal infor-  
ar nous ne séparons non plus  
e la charité , que la chaleur et  
re est séparée du feu , et disons  
saint Jean , en sa première cano-  
que celui qui dit qu'il connaît  
n'observe ses commandemens,  
est soi-même par sa propre  
nce , et en toute sa vie, Mais  
plus , nous confessons rondo-  
que nous sommes discordants  
s principaux points sur cette  
e. Le premier est touchant  
e et première source dont les  
œuvres procèdent : le second ,  
elles sont : le troisième , à quoi  
nt bonnes. Quant au premier ,  
e trouvons autre franc arbitre  
ame , que celui qui est affran-  
la seule grâce de notre Seigneur  
hrist , et disons que notre  
e , en l'état auquel elle est  
e , a besoin d'être avant toutes  
non pas aidée et soutenue ,  
ntôt tuée et amortie par la  
le l'Esprit de Dieu ; d'autant  
grâce la trouve , non pas seule-  
vrée et débilitée , mais du tout  
e de force , et contraire à  
en , voire morte et pourrie en  
et corruption , et faisons cet  
r à Dieu , de ne vouloir point

partager avec lui ; car nous attribuons  
et le commencement et le milieu ,  
et la fin de nos bonnes œuvres à la  
seule grâce et miséricorde d'icelui  
besognant en nous. Quant au second  
point , nous ne recevons autre règle  
de justice et d'obéissance devant Dieu ,  
que les commandemens d'icelui ,  
comme ils sont écrits et enregistrés  
en la sainte parole : auxquels nous  
n'estimons qu'il soit loisible à créature  
quelconque d'ajouter ou diminuer  
pour obliger les consciences. Quant  
au troisième point , c'est à savoir à  
quoi elles sont bonnes , nous confessons  
qu'en tant qu'elles procèdent de l'Esprit  
de Dieu , bisognant en nous , puis-  
qu'elles procèdent d'une si bonne  
source , elles doivent être appelées  
bonnes , bien que si Dieu les vou-  
lait examiner à la rigueur , il y  
trouverait par trop à redire. Nous  
disons aussi qu'elles sont bonnes à  
autre usage , d'autant que par elles  
notre Dieu est glorifié , les hommes  
sont attirés à sa connaissance , et nous  
sommes assurés que l'Esprit de Dieu ,  
étant en nous (ce qui se connaît par  
ses effets) , nous sommes du nom-  
bre de ses élus prédestinés à sa-  
lut. Mais quand il est question de  
savoir à quel titre la vie éternelle  
nous appartient , nous disons avec  
saint Paul , que c'est un don gratuit de  
Dieu , et non point récompense due à  
nos mérites. Car Jésus-Christ à cet  
égard nous justifie par sa seule justice ,  
nous étant imputée ; nous sanctifie par  
sa seule sainteté , nous étant donnée ;  
et nous a rachetés , par son sacrifice  
unique qui nous est alloué , moyennant  
une vraie et vive foi par la seule grâce  
et libéralité de notre Dieu.

» Tous ces trésors nous sont commu-  
niqués par la vertu du Saint-Esprit ,  
se servant pour cet effet de la prédica-  
tion de la parole de Dieu , et de l'admi-

nistration de ses saints sacrements : non point qu'il en est nécessité, vu qu'il est Dieu tout puissant; mais d'autant qu'il lui platt de se servir de ces moyens ordinaires pour créer et nourrir en nous ce précieux don de foi, qui est comme la seule main pour saisir, et comme le seul vaisseau pour recevoir Jésus-Christ en salut avec tous ses trésors.

» Mais nous ne recevons pour parole de Dieu, que la doctrine écrite aux livres des prophètes et apôtres, appelés le vieil et nouveau Testament. Car par qui serons-nous rendus certains de notre salut, sinon par ceux qui sont témoins sans nul reproche? Et quant aux écrits des anciens docteurs et conciles, avant que de les recevoir sans aucun doute, il faudrait premièrement qu'on les accordât entièrement avec l'écriture, et puis aussi entr'eux-mêmes, vu que l'Esprit de Dieu n'est jamais contraire à soi-même : ce que nous croyons que vous, messieurs, n'entreprendrez jamais de faire, et quand vous l'auriez entrepris, vous nous pardonneriez, s'il vous platt, si jamais nous ne croyons qu'il se puisse faire, que nous ne le voyions par effet. Quoi donc, sommes-nous de la race de ce malheureux Cam, fils de Noé, qui découvrit la vergogne de son père? Nous estimons-nous plus doctes que tant d'anciens docteurs grecs et latins? Sommes-nous si orgueilleux, de penser que nous ayons les premiers découvert la vérité, et de condamner d'ignorance tout le monde universel? A Dieu ne plaise, messieurs, que nous soyons tels; mais vous nous accorderez (à notre avis), qu'il y a eu conciles et conciles, docteurs et docteurs; vu que ce n'est de maintenant qu'il y a eu des faux prophètes en l'Eglise de Dieu, comme les apôtres nous en avertissent en plusieurs lieux, et nommément en

la première à Thimothee, chap et aux actes des Apôtres, chapitre vingtième. Secondement, quant aux écrits qui sont reçus, puisque toute la doctrine qu'on y saurait trouver doit nécessairement puisée des écrits, quel moyen plus certain trouvons-nous de profiter en leurs écrits, éprouvant le tout sur cette pierre touchée, et considérons les témoignages et raisons de l'écriture, sur lesquels ils se trouveraient avoir fondement d'interprétation? Certainement on ne peut, ni doit leur attribuer ce qu'eux n'ont requis. Or, voici les premiers mots de saint Jérôme dans l'épître aux Galates. La doctrine du Saint-Esprit est celle qui est contenue dans les livres canoniques, contre laquelle si les conciles ordonnent quelque chose, c'est une chose illicite. Augustin écrivant à Fortunat ne devons, dit-il, avoir les écrits de ces hommes, quelques catholiques qu'ils soient, en même degré que les livres canoniques; qu'il ne nous soit permis, sauf la révérence due à tels personnages, réprover et rejeter quelque chose en leurs écrits, si d'abord il se trouve qu'ils aient autrement écrit que ne porte la vérité, étant en nous moyennant la grâce de Dieu, nous ou par autres. Tel suis-je de ces écrits des autres, et veux que les lecteurs des miens s'y aient ainsi. Autant en a-t-il écrit en cent douze, et pareillement au livre de Créconius. Saint Cyprien aussi nous fait ainsi écrire, disant que nous faut regarder à ce qu'un tel a fait avant nous; mais à ce que Jésus-Christ qui est avant nous. Telle est aussi la règle que baille Augustin écrivant à saint Jérôme en un autre lieu, quand il



ceux qui se voulaient aider du concile de Rimini. Ne nous fondons, ni moi sur le concile de Nicée, ni vous sur le concile de Constantinople (le plus ancien et le plus autorisé), ni vous sur le concile de Sardaigne; mais arrêtons-nous aux saintes Écritures. Saint Chrysostôme n'a été d'avis en son exposition seconde d'après saint Mathieu, homélie quarante-septième, car aussi l'Église est appuyée sur le fondement des prophètes et des apôtres.

Ainsi donc, pour conclusion, nous nous enfonçons l'écriture sainte pour une encre de déclaration de tout ce qui est relatif à notre salut. Et quant à ce qui sera aux conciles ou livres des saints Pères, nous ne pouvons ni devons chercher que vous ne vous en puissiez servir, et nous aussi, pourvu qu'il soit fondé sur exprès témoignages de l'Écriture. Mais pour l'honneur de Dieu, ne nous amenez point leur nouveauté, sans que le tout soit examiné par la pierre de touche : car nous sommes d'accord avec saint Augustin, livre premier de la doctrine chrétienne, chapitre sixième : Que s'il y a quelque difficulté en l'interprétation d'un passage de l'Écriture, le Saint-Esprit a tellement tenu les saintes Écritures, que ce qui est plus obscurément en un endroit, est plus clairement ailleurs. Voilà le point, lequel j'ai déduit un peu plus amplement afin que chacun sache que nous ne sommes ennemis d'aucun concile, ni des anciens pères, mais que nous nous sommes mis à Dieu enseigner.

Il reste encore deux points : c'est à la doctrine des sacrements, et de la discipline ou police de l'église. Quant au premier, il est vrai qu'il mériterait d'être traité au long pour les difficultés qui en sont aujourd'hui en la dispute : mais pour ce que je n'ayant entrepris de disputer, mais

seulement d'exposer les points principaux de notre confession, je me contenterai de déclarer en sommaire ce que nous en tenons. Nous sommes d'accord, à notre avis, en la description de ce mot sacrement, c'est à savoir que les sacrements sont signes visibles, moyennant lesquels la conjonction que nous avons avec notre Seigneur Jésus-Christ, ne nous est pas simplement signifiée ou figurée; mais aussi nous est véritablement offerte du côté du Seigneur, et conséquemment ratifiée, scellée, et comme gravée par la vertu du Saint-Esprit en ceux qui, par une vraie foi, reçoivent ce qui leur est ainsi signifié et présenté. J'use de ce mot, signifié, messieurs, non pour énerver ou anéantir les sacrements, mais pour distinguer le signe d'avec la chose qu'il signifie en toute vertu et efficace.

» Nous accordons, par conséquent, qu'aux sacrements il faut nécessairement qu'il entretienne une mutation céleste et supernaturelle. Car nous ne disons pas que l'eau du saint baptême soit simplement eau; mais qu'elle est un vrai sacrement de notre régénération, et du lavement de nos âmes au sang de Jésus-Christ. Pareillement nous ne disons pas qu'en la sainte Cène de notre Seigneur, le pain soit simplement pain, mais sacrement du précieux corps de notre Seigneur Jésus-Christ, qui a été livré pour nous; ni que le vin soit simplement vin; mais sacrement du précieux sang qui a été répandu pour nous. Cependant nous ne disons pas que cette mutation se fasse en la substance des signes, mais en l'usage et la fin pour laquelle ils sont ordonnés. Et ne disons point aussi qu'elle se fasse par la vertu de certaines paroles prononcées, ni par l'intention de celui qui les prononce, mais par la seule puissance et volonté de celui qui

a ordonné toute cette action tant divine et céleste; duquel aussi l'ordonnance doit être récitée haut et clair en langage entendu, et clairement exposée, afin qu'elle soit entendue et reçue par ceux qui y assistent. Voilà quant aux signes extérieurs: venons maintenant à ce qui est testifié et manifesté du Seigneur par ces signes. Nous ne disons point ce que quelques uns ont estimé par faute de nous avoir bien entendus que nous enseignons, c'est à savoir, qu'en la sainte Cène il n'y ait qu'une simple commémoration de la mort de notre Seigneur Jésus-Christ; nous ne disons point aussi que nous sommes faits en icelle participant seulement du fruit de la mort et passion d'icelui, mais nous conjoignons l'héritage avec les fruits qui nous en proviennent, disant avec saint Paul en la première aux Corinthiens, chapitre dixième, que le pain que nous rompons selon son ordonnance, c'est la communion du vrai corps de Jésus-Christ qui a été livré pour nous: et la coupe dont nous buvons, est la communion du vrai sang qui a été répandu pour nous: voire en cette même substance qu'il a prise au ventre de la vierge, et qu'il a emportée d'avec nous au ciel. Et je vous prie, messieurs, au nom de Dieu, que pouvez-vous donc chercher ni trouver en ce saint sacrement, que nous n'y cherchions et trouvions aussi?

» J'entends bien là dessus que la réponse est toute prête: car les uns demanderont que nous confessons que le pain et le vin sont transmutés, je ne dis pas en sacrements du corps et du sang de notre Seigneur Jésus-Christ, car nous l'avons déjà confessé, mais au propre corps et au propre sang de Jésus-Christ. Les autres (peut être) ne nous presseront jusques là, mais requerront que nous accordions que le corps et le sang sont réellement et corporellement au

dedans, ou avec, ou dessous. Mais sur cela, messieurs, pour neur de Dieu, écoutez nous en passant sans être scandalisés, et dépouillant un temps toute l'opinion que vous concevez de nous. Quand l'une ou de ces deux opinions nous servira par la sainte écriture, nous sommes prêts de l'embrasser et retenir jusqu'à la mort. Mais il nous semble la petite mesure de connaissance que nous avons reçue de Dieu, que transubstantiation ne se rapporte à l'analogie et convenance de notre nature d'autant qu'elle est directement contraire à la nature des sacrements, lesquels il faut nécessairement que leurs signes substantiels demeurent vrais signes de la substance du pain et du sang de Jésus-Christ, et ne puissent renverser la vérité de la nature humaine et ascension. Je dis le semblable de la seconde opinion, qui est la consubstantiation, laquelle, outre tout cela, n'a nullement sur les paroles de Jésus-Christ et n'est aucunement nécessaire pour nous soyons participant du fruit des sacrements.

» Si quelqu'un là dessus nous demande si nous rendons Jésus-Christ au saint sacrement, nous répondons: Mais si nous regardons à la distance des lieux (comme il le faut faire, est question de sa présence corporelle et de son humanité distinctement considérée) nous disons que son corps est éloigné du pain et du vin, et que le plus haut ciel est éloigné de la terre: attendu que, quant à nous, nous sommes en la terre, et les saints aussi: quant à lui, sa chair est tellement glorifiée que la nature n'a point ôté la nature d'un vrai homme, mais l'infirmité d'icelui. Et si quelqu'un veut conclure de cela que nous

-Christ absent de sa sainte Cène, répondons que c'est mal conclu ; nous faisons cet honneur à Dieu , nous croyons , suivant sa parole , encore que le corps de Jésus-Christ aintenant au ciel et non ailleurs , is en la terre , et non ailleurs ; ce estant nous sommes faits partici- le son corps et de son sang par ianière spirituelle , et moyennant ; aussi véritablement que nous s les sacremens à l'œil , les tou- à la main , les mettons en notre ie , et vivons de leur substance de vie corporelle.

Voilà en somme, messieurs, quelle tre foi sur ce sujet ; laquelle qu'il nous semble , et si nous es trompés nous serons très-aises entendre , ne fait nulle violence mots de Jésus-Christ , ni de saint ne détruit la nature humaine de -Christ , ni l'article de son ascen- ni l'ordonnance des sacremens ; it ouverture à nulle question et ction curieuse et inexplicable ; roge nullement à la conjonction es avec Jésus-Christ , qui est la rincipale pour laquelle ont été més les sacremens , et non point être ni adorés , ni gardés , ni por- si offerts à Dieu. Et finalement , as ne sommes déçus , fait beau- plus d'honneur à la puissance et e du Fils de Dieu , que si on estime faille que son corps soit tellement int avec les signes , à ce que nous s faits participans.

Nous ne touchons point au reste de ni concerne l'administration du baptême , car nous croyons que e vous , messieurs , ne nous veut e au rang des anabaptistes , les- n'ont plus rudes ennemis que . Et quant à quelques autres ques- particulières sur cette matière , espérons , avec l'aide de Dieu ,

que les principaux points étant vidés en cette amiable et douce conférence , le reste se conclura de soi-même.

» Quant aux autres cinq sacremens , qu'on appelle , il est vrai que nous ne leur pouvons donner ce nom , jusques à ce qu'on nous ait mieux enseignés par les saintes écritures. Mais cepen- dant nous pensons avoir rétabli la vraie confirmation , qui gît à catéchiser et instruire ceux qui ont été baptisés en leur enfance , et généralement toutes personnes , avant que de les admettre à la sainte Cène. Nous enseignons aussi la vraie pénitence , qui gît en vraie reconnaissance de ses fautes , et satis- faction envers les parties offensées , soit en public ou en particulier , et en l'absolution que nous avons au sang de Jésus-Christ , et en l'amendement de vie. Nous approuvons le mariage , sui- vant l'ordonnance de Saint-Paul , en tous ceux qui n'ont le don de continen- ce , à laquelle aussi nous ne pensons être licite d'astreindre personne par vœu ni profession perpétuelle ; et con- damnons toute paillardise et lubricité en paroles , en gestes et en faits. Nous recevons les degrés des charges ecclé- siastiques , selon que Dieu les a ordon- nés en sa maison par sa sainte parole. Nous approuvons les visitations des malades , comme une principale partie du sacré ministère de l'évangile. Nous enseignons avec saint Paul , de ne juger personne en la distinction des jours et des viandes , sachant que le royaume de Dieu ne gît pas en telles choses corruptibles ; mais cependant nous condamnons toute dissolution , exhortant les hommes sans fin et sans cesse à toute sobriété , à la mortifica- tion de la chair selon la nécessité de chacun , et à prières assidues.

» Il reste le dernier point , concernant l'ordre et police extérieure de l'état ecclésiastique , duquel nous estimons

qu'il nous soit licite, messieurs, de dire avec votre consentement, que tout y est tellement perverti, tout y est tellement confus et ruiné, qu'à grande peine les meilleurs architectes du monde, soit qu'on considère l'ordre tel qu'il est aujourd'hui dressé, soit qu'on regarde la vie et les mœurs, y peuvent reconnaître les vestiges et marques de cet ancien bâtiment tant bien réglé et compassé par les apôtres. De quoi vous mêmes pouvez être bons témoins y ayant travaillé ces jours passés : bref, nous laisserons ces choses assez connues, et qui valent mieux tues que dites.

» Et pour conclusion de ces propos, nous déclarons devant Dieu et ses anges, devant votre majesté, sire, et toute l'illustre compagnie qui vous environne, que notre intention et désir n'est, sinon que la forme de l'Eglise soit ramenée à sa naïve pureté et beauté, en laquelle jadis elle fut tant florissante du temps des apôtres de notre Seigneur Jésus-Christ. Et quant aux choses qui y ont été ajoutées depuis, que celles qui se trouveront superstitieuses, ou manifestement contraires à la parole de Dieu, soient du tout abolies ; les superflues soient retranchées ; celles que l'expérience nous a appris attirer les hommes à superstition, soient ôtées. Et s'il s'en trouve d'autres utiles et propres à édification, après avoir mûrement considéré les anciens canons et autorités des pères, qu'elles soient retenues et observées au nom de Dieu, selon ce qui sera convenable au temps, aux lieux, et aux personnes, afin que tout d'un accord nous servions Dieu en esprit et vérité, sous votre obéissance et protection, sire, et des personnes que Dieu aura établies sous votre majesté pour le gouvernement de ce royaume. Car s'ils s'en trouve encore qui pensent

que la doctrine, dont nous faisons profession, détourne les hommes de la sujétion qu'ils doivent à leurs rois et supérieurs, nous avons, sire, de quoi leur répondre en bonne conscience.

» Il est bien vrai que nous enseignons, que la première et principale obéissance est due à notre Dieu, qui est le roi des rois, et seigneur sur tous les seigneurs.

» Mais au reste, si nos écrits ne sont suffisans pour nous purger d'un tel crime à nous imposé, nous alléguerons, sire, l'exemple de tant de seigneuries et principautés, et mêmes des royaumes réformés selon cette même doctrine, lesquels, grâces à Dieu, nous pourront servir de bons et suffisans témoignages, pour notre décharge. Bref, nous nous arrêtons en cet endroit à ce qu'en dit saint Paul au treizième chapitre aux Romains, là, où parlant de la police temporelle, il enjoint expressément, que toute personne soit sujette aux puissances supérieures, voire dit saint Jean-Chrysostôme sur ce passage, quand tu serais apôtre ou évangéliste, pour ce que telle sujétion ne déroge au service de Dieu.

» Que s'il est advenu, ou advient ci-après, que quelques-uns se couvrant du manteau de notre doctrine, se trouvent coupables de rébellion au moindre de vos officiers, sire, nous protestons devant Dieu et votre majesté, qu'ils ne sont des nôtres, et ne sauraient avoir plus après ennemis que nous selon que notre pauvre condition le peut porter.

» Pour conclusion, sire, le désir que nous avons d'avancer la gloire de notre Dieu, l'obéissance et service très humble dûs à votre majesté, l'affection que nous avons à la patrie, et nommément à l'église de Dieu, nous a conduits jusques en ce lieu, auquel nous espérons que notre bon Dieu et Père, continuant le cours de ses bontés et miséricordes,

«ora pareille grâce, sire, qu'il fit  
ait roi Josias, il y a maintenant  
mil deux cent et deux ans, et  
us votre heureux gouvernement,  
ne, assistée de vous, sire, et des  
excellens princes du sang et sei-  
s de votre conseil, l'ancienne  
ire de la tant renommée reine  
le sera rafraichie : laquelle servit  
l'instrument à notre Dieu, pour  
er sa connaissance à ce royaume.  
est notre espérance, pour laquel-  
e, nous sommes prêts d'employer  
opres vies, afin que vous faisant  
umblé service en une chose si  
e et si sainte, nous voyions le  
iècle doré auquel notre Seigneur  
veur Jésus-Christ soit servi tout  
accord, ainsi que tout honneur et  
lui appartient à jamais, Amen. »  
de Bèze et sa compagnie flé-  
at le genou en terre, puis relevé  
rsuit en présentant la confession  
des Eglises de France au Roi,  
e il s'ensuit :

«sire, il plaira à votre Majesté, n'a-  
gard à notre langage tant rude  
l poli, mais à l'affection qui vous  
ntièrement dédiée. Et d'autant  
es points de notre doctrine sont  
ment et plus au long contenus  
te confession de foi, que déjà nous  
avons présentée, et sur laquelle  
a la présente conférence : nous  
ions très-humblement votre Ma-  
nous faire de rechef cette faveur  
recevoir de nos mains : espé-  
moyennant la grâce de Dieu,  
après en avoir conféré en toute  
té et révérence de son nom,  
nous trouverons d'accord. Et si  
ontraire nos iniquités empêchent  
bien, nous ne doutons que votre  
té, avec son bon conseil, ne  
bien pourvoir à tout, sans pré-  
ni de l'une ni de l'autre des  
s selon Dieu et raison. »

Cette harangue fut prononcée d'une  
façon fort agréable à toute l'assistance,  
comme depuis ont confessé les plus  
difficiles et fâcheux, et fut ouïe avec  
une singulière attention, jusqu'à ce  
que de Bèze, sur la fin, parlant de la  
présence de Jésus-Christ en la Cène,  
dit, que le corps de Jésus-Christ bien  
qu'il nous fût véritablement offert et  
communiqué en icelle, était toute-  
fois aussi loin du pain que le haut des  
cieux est éloigné de la terre. Cette  
seule parole (bien qu'il en eût bien  
dit d'autres aussi contraires et répu-  
gnantes à la doctrine de l'église ro-  
maine) fut cause que les prélats com-  
mencèrent à bruire et murmurer,  
dont les uns disaient : *blasphemerit*,  
les autres se levaient pour s'en aller,  
ne pouvant faire pis à cause de la pré-  
sence du roi, entre autres le cardinal  
de Tournon, doyen des cardinaux qui  
était assis au premier lieu, requit au  
roi et à la reine, qu'on imposât silence  
à de Bèze, ou qu'il lui fût permis et à  
sa compaignie de se retirer. Le roi ne  
bougea ni pas un des princes, et fut  
audience donnée pour parachever.  
Silence fait, de Bèze dit : Messieurs,  
je vous prie d'attendre la conclusion  
qui vous contentera, puis retourna à  
son propos, qu'il poursuivit jusques à  
la fin. Sa harangue finie, il présenta la  
confession des églises réformées à la  
majesté du roi, qui la reçut bénigne-  
ment par les mains dudit sieur de la  
Ferté, capitaine de ses gardes, et  
depuis la mit entre les mains des  
prélats.

Le cardinal de Tournon se levant,  
parla si bas qu'on ne le pouvait bonne-  
ment entendre. En somme il pria le  
roi de ne croire rien de ce qui avait  
été dit; mais qu'il voulût demeurer en  
la religion de ses ancêtres depuis le  
roi Clovis, en laquelle il avait été  
nourri et serait entretenu par la reine

sa mère, dont il priait la glorieuse vierge Marie et tous les bénis saints lui faire la grâce. Au reste il demanda jour pour répondre à cette harangue, disant qu'on y répondrait bien, et qu'il espérait que le roi, ayant ouï la réponse, serait ramené : puis soudain se corrigeant, non pas, dit-il, ramené, mais entretenu en la bonne voie : et prononça tous ces propos en fort grande colère et comme tout troublé.

La reine répondit, qu'on n'avait rien fait en cela que par la délibération du conseil, et avis de la cour du parlement de Paris ; et que ce n'était pour innover ou changer, mais pour apaiser les troubles procédant de la diversité d'opinions en la religion, et de mettre les fourvoyés au vrai chemin.

Le lendemain 10 de septembre, de Bèze écrivit à la reine en la manière que s'ensuit : « Madame, comme ainsi soit que votre très humble serviteur Théodore de Bèze, ait occasion de craindre que votre majesté ne soit demeurée peu satisfaite d'une parole qu'hier il prononça sur la matière du sacrement, laquelle, à son grand regret, fut trouvée fort étrange par messieurs les prélats, ce considéré, il supplie très humblement votre majesté, d'entendre plus amplement ce que pour lors il ne put assez exprimer, à cause du bruit qui s'éleva, de sorte que sa conclusion ne fut entendue, comme il eût bien désiré, et comme il avait proposé.

» Madame, ce qui m'a baillé occasion de tomber en un tel propos, c'est qu'il y en a plusieurs qui estiment, par faute de bien entendre notre confession de foi, que nous voulons forclorre Jésus-Christ de sa sainte Cène, qui serait une impiété toute manifeste ; car nous savons, grâces à Dieu, que ce tant précieux sacrement est ordonné du fils de Dieu, afin qu'en nous faisant de

plus en plus participant de son vrai corps et de son vrai sang, nous soyons de plus près unis et incorporés avec lui, pour en tirer la vie éternelle. Et de fait, s'il était autrement, ce ne serait point la Cène de notre Seigneur.

» Ainsi, madame, tant s'en faut que nous voulions dire que Jésus-Christ soit absent de sa sainte Cène, qu'au contraire nous saurions aussi peu supporter un tel sacrilège que personnes qui soient au monde, mais il y a grande différence de dire, que Jésus-Christ est présent en la sainte Cène, autant qu'il nous y donne véritablement son corps et son sang ; et de dire que son corps et son sang sont conjoints avec le pain et le vin. J'ai confessé le premier, qui est aussi le principal, j'ai nié le dernier, parce que je l'estime directement contraire à la vérité de la nature humaine du corps de Jésus-Christ, et à l'article de l'ascension, comme il est couché en l'écriture sainte, et déclaré par tous les anciens docteurs de l'Église.

» Je n'alléguerai ici plusieurs passages et raisons, mais seulement madame, je supplie très humblement votre majesté, de considérer en vous-même quelle opinion nous apprend à porter plus d'honneur à la parole et ordonnance de Dieu, qu'icelle qui fait croire que nous ne pouvons être participant du corps de Jésus-Christ, s'il n'est mis et conjoint réellement et de fait avec le sacrement ; ou bien celle qui nous enseigne, qu'encore que le corps d'icelui réside maintenant au ciel et non ailleurs, ce néanmoins, par la vertu spirituelle d'icelui, et moyennant une vraie foi, nous qui sommes en terre et qui croyons en lui, sommes faits participant de son vrai corps et de son vrai sang, aussi certainement et véritablement que nous voyons de nos



et touchons à la main les saints  
iens visibles du pain et du vin ,  
ordonnés en cet effet.

adame , si cette déclaration , la-  
de long-temps est enregistrée  
s livres , et que je n'eus hier le  
assez de donner à entendre ,  
atisfaire à votre majesté , j'aurai  
ingulière occasion d'en louer  
ien grandement : sinon , je pren-  
hardiesse de vous requérir en-  
ette faveur , que je puisse plus  
ment en satisfaire de vive voix à  
majesté , même , s'il y a  
 , en la présence de ceux des-  
ugerez que je puisse recevoir  
ement et doctrine ; comme  
ul en a grand besoin , et qui ne  
que d'apprendre de plus en  
pour avoir moyen de faire très  
e service à votre majesté , au  
assement d'une si sainte union  
corde.

ici les propres mots que j'ai pro-  
 , desquels sont offensés mes-  
les prélats.

quelqu'un là dessus nous deman-  
nous rendons Jésus-Christ absent  
ainte Cène , nous répondons que  
li nous regardons à la distance  
ux , comme il le faut faire quand  
question de sa présence corpo-  
et de son humanité distinctement  
érée , nous disons que son corps  
igné du pain et du vin , autant  
plus haut ciel est éloigné de la  
attendu que , quant à nous , nous  
s en la terre , et les sacremens  
et quant à lui , sa chair est au-  
ellement glorifiée , que la gloire ,  
e dit saint Augustin , ne lui a  
té la nature d'un vrai corps ,  
infirmité d'icelui.

si quelqu'un veut conclure de  
que nous rendons Jésus-Christ  
de sa sainte Cène , nous répon-  
ne c'est très mal conclu : car

nous croyons suivant sa parole , qu'en-  
core que le corps de Jésus-Christ soit  
maintenant au ciel , et non ailleurs , ce  
nonobstant nous sommes faits partici-  
pant de son corps et de son sang d'une  
manière spirituelle , et moyennant la  
foi , aussi véritablement , que nous  
voyons les sacremens à l'œil , et les  
touchons à la main , les mettons en  
notre bouche , et vivons de leur subs-  
tance en cette vie corporelle. Voici les  
mots de saint Augustin au traité cin-  
quième sur saint Jean , quand Jésus-  
Christ disait , vous ne m'aurez pas  
toujours avec vous , il parlait de la  
présence de son corps ; car selon sa  
majesté , selon sa providence , selon sa  
grâce invisible , ce qu'il a promis ail-  
leurs est accompli : je serai avec vous  
jusques à la consommation du monde ;  
mais selon la nature humaine qu'il a  
prise , selon ce qu'il est né de la vierge ,  
selon ce qu'il a été crucifié et enseveli ,  
selon ce qu'il est ressuscité , cette sen-  
tence est accomplie. Vous ne m'aurez  
point toujours avec vous. Pourquoi  
cela ? pour ce que selon son corps il a  
conversé quarante jours avec ses dis-  
ciples , et eux le suivant de vue , et  
non point allant après , il est monté au  
ciel et n'est plus ici. Le même saint  
Augustin en l'épître à Dardanus , en  
tant qu'il est Dieu , il est partout :  
en tant qu'il est homme , il est au ciel.

» Vigilius , évêque de Trente , qui a  
écrit contre l'hérésie d'Eutichès , en-  
viron l'an 500 , use de tels mots : Le  
Fils de Dieu est séparé de nous , quant  
à son humanité , mais quant à sa divi-  
nité , il nous dit : je suis avec vous  
jusques à la consommation du monde.  
Il est avec nous , et n'y est pas ; car il  
n'a pas laissé ni abandonné quant à la  
divinité , ceux qu'il a laissés , et des-  
quels il s'est séparé quant à son huma-  
nité. Car , quant à la forme de servi-  
teur qu'il a enlevée au ciel d'avec nous ,

il est absent ; mais quant à la forme de Dieu , qui ne se sépare point d'avec nous, il nous est présent. Item quand sa chair était en terre , certainement elle n'était point au ciel, et maintenant pour ce qu'elle est au ciel , pour certain elle n'est pas en terre, voire et est tellement absente , que même nous attendons que celui que nous croyons être avec nous en terre, en tant qu'il est la parole , vienne du ciel selon la chair , savoir , l'unique Fils de Dieu , qui est aussi fait homme , est compris en un lieu par la nature de sa chair , et n'est compris en nul lieu par la nature de sa divinité. »

Sur cette première entrée de conférence, les prélats avec les théologiens s'étant assemblés pour aviser ce qui serait de faire, le cardinal de Lorraine commença par ces propres mots : A la mienne volonté que celui-là eût été muet, ou que nous eussions été sourds : chacun dit de même ; et fut finalement résolu que le cardinal, assisté des docteurs , et notamment de Claude Despençe , qui lui dresserait la harangue et lui servirait de livre de mémoire , répondrait seulement à deux points , à savoir de l'Église, et de la Cène : non pas toutefois pour entrer en dispute mais seulement afin qu'on ne pensât qu'ils fussent sans réplique ; étant au reste conclu entre eux, quant au principal, de dresser une confession de foi opposée à celle des ministres, laquelle s'ils refusaient d'approuver, sentence de condamnation serait solennellement prononcée contre eux, et par ce moyen serait fini ce colloque sans autre dispute.

Les ministres avertis de cette résolution, à laquelle s'étaient en vain opposés quelques-uns des prélats et théologiens plus équitables , présentèrent cette requête au roi, dont la teneur s'en suit : « Sire, puisqu'il a plu à votre ma-

jesté nous assembler pour conférer sur les différends qui sont en la religion , et trouver moyen d'appaiser les troubles qui sont en votre royaume, et que pour ce faire il vous a plu ordonner que les prélats ne seraient point juges en cette cause , et que nul préjudice ne serait fait ni à l'une ni à l'autre partie , nous vous supplions de rechef très-humblement, que ce point sur tous les autres soit observé, parce que le bruit et tout commun, et sommes bien avertis que les prélats sont délibérés de ne nous faire simplement réponse à ce que nous avons proposé, et de n'opposer leurs articles aux nôtres pour conférer paisiblement ; mais de cette heure nous condamner du tout et anathématiser, ce qui fermerait la porte à toute conférence, et ferait merveilleux préjudice à la cause. Ce serait un contre tout droit et ordre divin et humain, quand même ils seraient juges, de prononcer jugement sans avoir entendu les raisons et mérites de la cause. Aussi par ce moyen votre intention serait bien frustrée, sire, d'autant que le jugement étant déjà prononcé par eux avec conclusion certaine de ne jamais s'en départir , ce serait peine perdue d'en vouloir conférer avec eux. Or , en ce que mardi dernier nous proposâmes en notre harangue les points de notre doctrine furent simplement et numériquement touchés, sans amener aucun argument ; attendant ouverture plus ample pour faire connaître nos raisons , quand ce viendra à conférer. Ce considéré, et que nous sommes tous prêts de déduire et montrer nos raisons et arguments, nous supplions très-humblement votre majesté, sire, d'autant que vous désirez le repos de vos sujets , et la tranquillité de notre royaume , qu'il vous plaise nous ouïr, et que ne soyons exclus de l'octroi qu'il vous a plu nous

ni vous frustrer de votre attente. r y pourvoir, que ne permettiez : prélat usurpent cette autorité et procéder à telle condam- qu'ils prétendent, pour en ce nous ôter tout moyen de confés- is avant. Que s'il leur advenait ser plus outre, il vous plaise ette ni approuver leur juge- insi avancé contre ce que vous requis dès le commencement, et us nous avez octroyé : ou quand z admis, ce que croyons que e voudriez faire, que votre ma- e trouve étrange si nous pro- de nullité de tout ce qu'ils au- it ou entrepris, feront ou entre- rent contre nous; déclarant que r faute de nous avoir ouïs, les es ne se peuvent appaiser, ou : plus grands en surviennent à grand regret, nous en sommes et nets, parce que nous avons é et suivi tous les moyens d'u- t concorde, laquelle nous prions vouloir envoyer, et maintenir as vos pays, pour vous y faire ré- en toute heure et prospérité. assurant, sire, que Dieu aidant, tre part jamais trouble n'advien- it au surplus, si par leur procé- force nous est contre notre dé- nous retirer sans avoir rien pu r, il plaira à votre majesté nous enir en votre sûreté et protec- elon l'assurance qu'il vous a plu lonner; nous octroyant pour no- charge envers ceux qui nous ont és, et tous autres, un acte de ce ous a plu nous accorder dès le encement. »

e requête fut présentée au chan- , lequel, selon sa prudence, pour- toute l'affaire en telle sorte que élat se résolurent de prendre mesure.

cardinal de Lorraine sur cela,

prévoyant qu'à grande peine la chose passerait, comme il avait été avisé entre eux, se plaignant grandement de ce que le cardinal de Ferrare, duquel ci-après nous parlerons, ne se hâtait plutôt de venir, se préparait à la réponse : et cependant à toute aventure, s'avisa d'un autre subtil moyen, qui était de faire venir en diligence quelques ministres allemands de la confession d'Augsbourg, lesquels il délibérait de mettre en tête aux ministres de France, sur le différend de la Cène, afin de les diviser et d'échapper au travers avec tous ceux de son parti, à la façon de saint Paul, disait-il, qui, par semblable moyen, échappa d'entre les mains des Pharisiens et Sadducéens. Et de fait, il en écrivit incontinent au sieur de Vielleville, à Metz, par un sien espion à gages, nommé Rascalon, lequel pauvre coquin l'avait fait valet de chambre du roi. Et voici en propres termes la teneur de la lettre; Connaissant que nous avons ici faute de quelques docteurs, gens savans, qui entendent et puissent parler clairement, et défendre la confession d'Augsbourg, chose qui serait fort à propos pour servir aux affaires qui s'offrent et se traitent présentement par deçà : et ayant pensé que d'Allemagne s'en pourrait recouvrer quelques-uns, et que vous en avez bien le moyen, j'ai avisé de vous dépêcher ce porteur en extrême diligence; vous priant, incontinent la présente reçue mettre peine de savoir où il y en a des plus clair-voyant savans et mieux estimés pour ce fait, qui soient gens entier et fermes en cette opinion; et dépêcher gens exprès vers eux, et sans y rien épargner, en remuer jusqu'à trois ou quatre des plus excellens, et les envoyer secrètement et sans bruit, vers moi, le plutôt possible et en la plus grande diligence que faire se pourra; car vous ne sauriez

rien faire qui me soit plus agréable. Priant Dieu, etc. Et fut ledit cardinal si bien servi en cet endroit, qu'en bien peu de temps, quatre théologiens allemands, et un français demeurant en Allemagne, ne sachant, comme on estime la menée pour laquelle on les envoyait quérir, arrivèrent à Paris, dont il sera parlé ci-après.

Le 16 dudit mois, les ministres et députés comparurent à Poissy, comme dessus en la même salle, toutes choses étant rangées en même ordre que la première fois, sinon que le cardinal de Lorraine était assis en une chaire au milieu des évêques, du côté droit du roi pour être mieux entendu; lequel, ayant derrière soi le docteur Despenne, pour suppléer à sa mémoire, prononça la harangue qui s'ensuit :

#### HARANGUE DU CARDINAL.

« Sire, nous vous reconnaissons pour notre souverain et naturel Seigneur, et sommes vos très-humbles et très-obéissans sujets et serviteurs; et à la fidélité que nous vous avons jurée et saintement promise, nous ne contreviendrons jamais. A notre exemple donc, et selon la doctrine de Dieu que nous vous annonçons, vous, auditeurs, et tout ce qui est sous votre conduite en ce royaume très-chrétien, soyez sujets à toute police et ordre humain, pour l'amour de Dieu : soit au roi comme au souverain : soit à ceux qui sous lui tiennent les premiers lieux près de sa personne, ou bien autres par lui établis par les provinces, chacun selon sa charge; comme à ceux qui sont envoyés de par lui, à la vengeance des malfaiteurs, et à la louange de ceux qui font bien : car telle est la volonté de Dieu, qu'en faisant bien vous fermiez la bouche à l'ignorance des hommes fous. Tout ce propos est de l'apôtre saint Pierre, le-

quel il conclut par ses quatre mots, craignez Dieu, honorez le roi, comme s'il disait, honorez le roi, pour ce qu'il faut craindre Dieu. C'est lui par lequel les rois règnent, et ceux qui sont pour décréter lois, ordonnent choses justes; par lequel les princes commandent, et les puissans jugent la terre et qui voudra chercher la source de cela, il est nécessaire qu'il confesse que du Seigneur Dieu est donnée toute puissance, et la vertu et force vient du Très-Haut. C'est lui, dit David, qui donne le sauvement aux rois, et instruit mes mains à combattre, et fait servir mes doigts à la guerre. Bref, étant ainsi, que toute supérieure et haute puissance est de Dieu, principalement celle des rois est ordonnée de lui; à laquelle, si quelqu'un fait résistance, il s'oppose à son ordonnance, et s'acquiert damnation. Soyons donc à V.M., fidèles et obéissans sujets, voire pour conscience, non-seulement pour ne provoquer votre courroux. Et nonobstant qu'il vous souviennne, sire, que non-seulement vous êtes ministre de Dieu, et de notre Seigneur Jésus-Christ, mais aussi de son église, laquelle vous nourrissez et conservez; vous en êtes fils et non seigneur : membre, et non chef, comme par son prophète déjà de long-temps notre Dieu avertit l'église, qui devait être assemblée des Gentils. Isaïe dit : les rois seront amenés et t'obéiront; et la nation et le royaume qui ne te servira point, périra; et y sera fait tel dégât, qu'il ne s'y trouvera aucune demeure. Ce que les premiers et plus anciens de nos saints évêques ont bien osé écrire, et en pleine face protester à leurs puissans et redoutables empereurs, sans qu'ils l'aient trouvé mauvais. Saint Ambroise, parlant de Valentinien, le jeune empereur et de Justine sa mère, dit ainsi : Quel titre plus honorable se pourrait

l'empereur que d'être appelé à l'église, ce que se dit sans offenser avec grande grâce. Car l'empereur, dans l'église, et non au-dehors, en une requête présentée à cet empereur, a refusé de nous disputer avec Auxentius, Arien : Pour ce, disait-il, la cause de la foi et de l'église, ne doit être jugée par des laïques, et non par des évêques en leur consistoire. Et ce, dit-il, nul ne révoque en doute, qui entendra le cours donné des écritures divines, voudra suivre les anciennes coutumes et observations. Sequelles, qui est-ce qui voudra juger les évêques en la cause de la foi ? Il est accoutumé de juger les empereurs chrétiens, non les empereurs païens ? En ce consistoire, Jésus-Christ a accoutumé de tenir lieu de juge. S'il faut traiter de la foi, j'ai appris que ce doit être en la personne de ceux que mes prédécesseurs ont tenu pour juges de la foi, cette personne doit être avec les prêtres. Ce qui a été gardé sous ce grand empereur Constantin, qui, sans aucune restriction, permit aux ecclésiastiques le jugement dans les matières de la foi. Il ne voulut jamais juger des plaintes faites de quelques évêques contre le concile de Nicée : C'est Dieu, dit-il, qui a constitué les prêtres, vous avez la puissance de juger de nous, nous ne pouvons juger de vous. Il est seul juge, et vous ne devez être jugés par nous. Bien suivi en cette sainte doctrine par Valentinien disant : Il ne convient point de juger entre les évêques, où il est question de la foi, de quelque ordre ecclésiastique. Il ne doit juger qui n'est point de la charge, ni de droit dissemblable. Le prêtre des prêtres. Au même temps, et de même li-

berté prêchait devant l'empereur Valence, Grégoire de Nazianze et lui disait : L'ordonnance de Jésus-Christ vous a assujetti à ma puissance et à ma juridiction; vous n'êtes pas seul qui commandez, aussi faisons-nous en plus grand et plus parfait empire, si nous ne voulons submettre l'esprit à la chair, et les choses célestes ou terrestres. Reçois donc, ô empereur, cette voix plus libre. Je sais que tu es ouaille de mon troupeau, et ce que tu règnes, ce que tu commandes, tu l'as du bienfait et grâce de Jésus-Christ. Mais à quoi sert cette conférence de dignité royale, ou sacerdotale, à nous même qui n'avons jamais ni nos prédécesseurs expérimenté de nos très-chrétiens rois aucune entreprise induc, et qui sommes et succédons aux états de ceux desquels la due obéissance ne fut jamais déniée à leurs rois, voire débattue ? Soit donc, sire, le premier discours de cette proposition à cette fin principalement, que par icelui nous laissions à tous clairement témoigner, combien nous vous révérons, honorons, et combien nous voulons que de nous et de tous ceux qui sont sous nos charges il vous soit fidèlement obéi : soit aussi déclaration manifeste de l'autorité que Dieu nous a laissée en la conduite des âmes, en la doctrine de notre foi et ce sous votre protection, afin que ne m'amusant plus à rien, je vienne à vous faire entendre ma charge, et par qui je suis commis.

» Sire, en cette compagnie, par votre commandement assemblée, nous sommes bon nombre d'archevêques et évêques, auxquels les mains ont été imposées par leurs métropolitains et comprovinciaux, et par la grâce de Jésus-Christ, le Saint-Esprit donné; nommés par les rois vos prédécesseurs; lesquels succèdent au droit de leur peuple, à eux se rapportant, et entre leurs mains s'étant démis de tout ce

qui est nécessaire à leur conduite : sommes reçus au vu et consentement de nos clergés, et des peuples qui sont sous nous, après notre institution faite par nos saints pères les papes et saint siège apostolique, lequel nous reconnaissons pour notre supérieur ; et sont tous ces signes et marques accompagnés d'une succession, depuis les apôtres jusqu'à nous, très-bien continuée. Il y a aussi bon nombre de prêtres envoyés par les évêques absens, et par les chapitres et clergés, comme aussi docteurs de Paris, que je nomme par honneur, et d'autres universités fameuses : et à tous je suis inférieur d'entendement, de savoir et de bien dire ; et néanmoins par tous ordonné, vous faire entendre chose à laquelle, grâce à Dieu, nous sommes d'un cœur, d'une âme et d'une foi ; sous un Dieu et sous un chef, notre Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ, sous une même église catholique son épouse : à lui, nous servons en esprit, à lui, nous, en une même intention et prière, fléchissons les genoux de nos cœurs, nous l'adorons, et par lui nous demandons les grâces et dons du Saint-Esprit, et n'avons aucune tache d'idolâtrie, quelque chose qu'on nous veuille imposer. Or, entendez, sire, le sommaire de ma légation.

» Il y a maintenant huit jours, que par votre ordonnance expresse, furent introduits en ce lieu nombre de personnes, qui se sont séparés il y a longtemps de nous, à notre très-grand regret ; faisant diverse profession de foi, et ne se voulant assujettir à nos observations ; et par leur dire ont montré quelque désir d'apprendre, et être instruits rentrant en cette leur patrie, et en la maison et assemblée de leurs pères : lesquels, quand ils voudront les reconnaître, ils seront reçus et embrassés pour enfans. A eux nous ne voulons aucune chose reprocher

mais compatir à leur infirmité : non les rejeter, mais rappeler : non les séparer mais les réunir, afin que tous d'une même bouche nous portions honneur à Dieu père de notre Seigneur Jésus-Christ. A eux donc en toute charité et esprit de douceur, nous répondons, que nous sommes très-aises de la profession qu'ils ont faite des articles du symbole à tous chrétiens communs, et souhaitons de bon cœur, que comme ils conviennent au langage, ils fussent d'accord au sens et en l'interpellation. Comme il nous a semblé avoir entendu qu'ils ne sont de la définition qu'ils ont voulu donner de l'église catholique, l'appelant l'assemblée des élus. Ils ont depuis touché plusieurs points sommairement, tous différens de ce que l'église catholique croit et enseigne ; et en si grand nombre tantefois, que séant bien à notre profession de ne parler sans loi, et prouver selon la sainte doctrine ce que nous dirions, il faudrait à chaque point son jour et désirerait cette affaire des mois tout entiers.

» Cela a été cause qu'à cette fois je me suis chargé de deux points seulement dont l'un est le principal qui les sépare et rend étrangers ; l'autre est celui qui est la seule règle, à laquelle nous pouvons mesurer nos différends, et venir à accord. Ce dernier est de l'église catholique, de l'autorité de l'écriture, des saints conciles, et interprétation des pères, que je traiterai le premier : et l'autre est de la vérité du corps et du sang de Jésus-Christ au saint sacrement de l'Eucharistie. L'un est la colonne et firmament, appui et établissement de la vérité. L'autre est le sacrement d'union, de nous, étant par sainte communion et participation du corps et sang de notre Seigneur unis et incorporés à notre Sauveur, et faits tous membres d'un corps bien



ordonné , duquel Jésus-chef. Il y a six vingt ans et le concile de Constance , a trouvèrent qui disaient , c'était des élus composée et que qui était pécheur être appelé de l'Eglise ; un prélat que Dieu avait par conséquent qui était diable , n'avait point de sur les fidèles. Ils furent ceux qui disaient l'Eglise être composée des prédestinés. Ces erreurs et ceux qui les soutenaient , furent en conséquence condamnés et reprouvés comme entièrement à la sainte écriture il est dit, qu'en l'aire , il se trouvera toujours de ce grain et jusqu'à ce qu'il soit purgé et émondé, par Jésus-Christ. Le troupeau : contient et brebis et chèvres et boucs ; lesquels sont séparés jusqu'à son retour le monde est invité au banquet la revue que Dieu en fait, est trouvé mal vêtu en est que les vierges se sont troublées , auxquelles la porte est fermée. La vigne de Dieu n'a rien produit par bons raisins et du verjus ; non-seulement cultivée par bons vigneron , mais par mauvais ; lesquels Dieu perdra sa vigne à louage à la gloire du royaume des cieux , qui , est comparé aux filets qui retiennent les poissons de toute sorte , sont séparés jusqu'à ce que le monde soit plein, c'est à savoir en la fin du siècle, lorsque les justes seront les bons du milieu. Et en cette grande maison plusieurs vaisseaux , les uns pour honneur , les autres à mépris : entre les douze Apôtres, Ju-

das a été reprouvé, et de lui il est écrit aux actes qu'il fallait remplir le lieu de son apostolat : et est le psaume allégué, qu'un autre dût prendre son évêché. Et outre tant d'express témoignages de l'écriture contraire à cette opinion , il en sourdrait beaucoup d'inconvénients ; et serait cette Eglise inconnue et imaginaire : son état serait tant incertain, qu'il n'y aurait ni évêques , ni prêtres assurés , nul baptême certain , incertaine toute administration de sacrement. Car la prédestination ou réprobation sont entre les plus hauts secrets de Dieu , qui ne tombent point en notre connaissance certaine. Et toutefois , à cause de ce mélange , ne laisse pourtant l'Eglise être, selon saint Paul, la colonne et l'appui de vérité : et d'avoir été enseignée de toute la vérité , par le Saint-Esprit : d'être bâtie sur la pierre , et que contre elle les portes d'enfer ne pourront jamais prévaloir : avec laquelle Jésus-Christ , son vrai époux, demeurera jusqu'à la consommation du siècle. Bien toutefois avertie par son Seigneur et les saintes écritures des assauts qu'elle doit recevoir des faux Christ, faux prophètes, faux apôtres : des abus, erreurs et hérésies , qui la doivent envahir. Mais nonobstant , comme très-bien répond à Janvier, saint Augustin : l'Eglise constituée entre tant de pailles et zizanies endure beaucoup de choses : mais celles qui sont contre la foi ou la bonne vie, ne sont d'elle approuvées ni faites. Et en telles choses , elle ne se tait ni dissimule. Auquel sens nous la reconnaissons indéviable et ne pouvant faillir , ni en la foi ni aux bonnes mœurs. En laquelle nous confessons et disons, comme chose que nul chrétien ne peut nier. Et malheureux ceux qui telle gloire veulent obscurcir, que le premier lieu, et principale autorité appartient à ce bouclier et flambeau de tous

ceux qui espèrent en Dieu : la vraie lumière qui conduit et luit à nos pieds, et la lueur de nos voies et sentiers : utile pour enseigner, pour reprendre, pour corriger, pour instruire l'homme en justice, afin qu'il soit parfait et apprêté à tout bon œuvre de Dieu : et que c'est la parole de Dieu qui demeure, et demeurera à jamais : laquelle par les prophètes et apôtres nous a été évangélisée. Mais aussi avec ce, nous reconnaissons son esprit vivifiant, non avec lettre morte ou meurtrière. Et afin que j'use des propres mots de saint Jérôme, ne pensons pas, dit-il, que l'Évangile soit dans les paroles de l'Écriture, mais en la moëlle non en l'écorce ou superficie des paroles en la racine de vérité, non aux feuilles des paroles. Et cette parole de Dieu nous disons être plus ancienne et première que l'Église, comme il se voit en la création du monde, et aux commandemens faits à notre premier père : mais l'Église avait de beaucoup précédé toute écriture : Moïse étant le premier qui a mis les ordonnances de Dieu par écrit : notre Sauveur, tant en ce monde que depuis qu'il en est parti, longtemps sa parole a été annoncée et reçue, et long-temps prêchée par les Apôtres après son ascension, avant qu'ils se soient mis à écrire : qui nous fait reconnaître la parole de Dieu, tant en écrits que par traditions des Apôtres, est de leurs successeurs. Et faut, dit saint Paul, tenir fermes les traditions, soit qu'elles soient annoncées par la parole, soit qu'elles soient envoyées par épîtres, comme le commandement d'y obéir et les garder et répéter aux actes des Apôtres. Et contre telles traditions saintes, si quelqu'un se trouve contentieux, lui soit dit pour toute réponse. Nous n'avons point telle coutume, ni l'Église de

Dieu, par l'autorité de laquelle est montré quelles écritures canoniques, et quelles apocryphes canon desquelles, bien que parfait et suffisant, ne doit être l'autorité de l'intelligence de l'Église estimée superflue. Car que l'écriture sainte est sacrée et haute n'est pas par tout du sens reçue, et avec une même interprétation : pour les diverses de tant de sortes d'hommes plus que nécessaire de dresser de l'interpellation des apôtres, selon la vraie règle ecclésiastique et catholique cette Église nommément catholique ce que recueillant la force et ce mot, nous tenions pour canonique et universel, ce que par tous où l'évangile a été annoncé et cru, ce que toujours et depuis Christ jusqu'à nous, et ce que j'ai été approuvé et avoué, ce que nous suivrons et pratiquerons en sorte, en l'université, si nous confesse celle-là entre la vraie foi que l'Église par tout le monde confesse en l'antiquité, et ce que j'ai dit de temps, si nous ne recevons autre et interprétations, que celui que saints ancêtres et pères ont approuvé et consentement que j'ai dit de si en icelle antiquité nous suivons définitions et opinions de quasi les saints martyrs et évêques, et autres, et maîtres anciens.

» Ceci nous amène à parler de conciles, spécialement de ceux qui généraux, et desquels l'autorité l'usage, a toujours été salutaire grand profit en l'Église. Lesquels institués de Dieu, et de lui par son autorité, mis premièrement en usage par les Apôtres comme il est en leurs actes, lesquels bien ordonnés, qu'est-ce autre chose, que

de tous pasteurs et docteurs  
sont dispersés en l'église, et  
réunion d'eux en certain lieu au  
Seigneur Dieu. Et si tant no-  
tre Seigneur a promis, par sa parole, à  
ceux assemblés en son nom,  
de nous assurer qu'il sera au milieu  
d'eux, sera-t-il pour refuser à d'au-  
tres, et en plus grand nombre  
sont assemblés? Il faudra cer-  
cher avec David, s'écrier au con-  
traire, et en leur congréga-  
tion sont les œuvres de notre  
Seigneur! Mais il nous a été dit, que  
souvent les provinciaux sont  
condamnés par les généraux, mais qui plus  
en général est amendé par un  
général. Nous connaissons ce  
que dit saint Augustin : que nous  
devons entendre quand il est question  
des dogmes, et de la discipline, la-  
quelle selon le temps se change et se  
change pour la qualité des lieux, des  
lois et des personnes : comme il se  
voit par l'expérience, *De sanguine*  
*et lacte*. Mais aux articles de la foi,  
aux choses nécessaires à notre salut,  
l'Esprit en est directeur, qui ne  
peut se tromper, et ainsi le croyons. Qu'il  
nous le prouve, il le fallait prouver, ou  
mettre en avant. Car si ainsi était,  
et sans profit en toutes calamités,  
l'église nos anciens pères eussent  
eu cours et si grande confiance, et  
ont expérimenté si heureux suc-  
cès, voici ce que nous en disons :  
chacun d'eux a été homme, et ainsi  
peut faillir ; mais que tous en un  
article ou ensemble, en même  
temps dispersés par leurs  
lois, aient failli, nous le nions, et,  
sur les promesses infailibles de  
Dieu nous le maintenons impossible.  
Nous profitons quelquefois  
d'eux, pour conclusion de ce pro-  
pos, et dit ainsi : Que

I.

ferons nous, disent les catholiques,  
si quelque partie de l'Eglise se sépare  
de la communion de la foi universelle?  
Préférez le corps encore sain, à un  
membre corrompu. Mais si le mal ga-  
gne et vient à s'efforcer de maculer  
l'Eglise, alors appuyez-vous sur l'anti-  
quité, et retournez aux matrices prin-  
cipales, et premières Eglises. Entre  
lesquelles, toute l'antiquité a eu recours  
à la romaine, et l'a toujours comptée en-  
tre les Eglises apostoliques la première  
et principale, comme sont témoins Ire-  
née, Tertullien, saint Augustin, en dé-  
nombrant les évêques jusqu'à leur  
temps : lesquels et tous les anciens ont  
toujours reconnu cette Eglise comme de  
la chrétienté le premier siège, en appel-  
lant l'évêque, *Primæ sedis Episcopum*.

» Que si, en cette antiquité, il se trouve  
erreur en quelque auteur, ou en quel-  
que ville particulière, ou province,  
alors, à l'ignorance et témérité de peu  
de personnes, opposez les décrets des  
conciles anciens et universels. Et si,  
en ces conciles, ne se trouve rien,  
diligemment cherchez à ce propos les  
sentences écrites de tous les anciens  
approuvés en l'Eglise catholique : et  
les ayant cueillies et rassemblées de tous  
temps et de tous lieux, comme qui les  
aurait présents en un concile, tout ce  
en quoi tous évidemment, souvent, et  
avec persévérance, auront convenu,  
accordé, écrit et témoigné, et de même  
sens, sachez que sans doute vous le  
devez croire, et à ce vous soumettre  
et assujettir. Et surtout, comme eux,  
faites place, et en tout cédez à l'ex-  
presse parole de Dieu, et au témoi-  
gnage de l'Ecriture. Voilà ce que nous  
avons traité du premier point : voilà  
l'autorité que nous donnons aux Ecri-  
tures saintes, définitions des conciles,  
et aux écritures des saints et anciens  
pères ; et selon l'ordre que nous vou-  
lons observer, tant à confirmer en la

foi nos troupeaux, qu'à réduire ceux qui sont égarés, ne pouvant imaginer par quelle raison voudront être crus, en leur doctrine et interprétation particulière, ceux qui méprisent et condamnent l'autorité de tous, combien ils voudront leurs nouveautés être prisées, qui rejettent l'antiquité. Chose dont se sont mal trouvés les Ariens, et qui a fort décrié Nestorius, Samosatenus, et plusieurs autres : et feront aussi sans doute ceux qui veulent juger un fétu à l'œil de leur prochain et ne voient point une poutre au leur.

» Or je viens maintenant au dernier point de mon oraison, qui véritablement toutefois est bien le principal. Nous avons un extrême regret, et tel qu'il ne se peut dissimuler, que le très-saint et très-sacré sacrement de l'eucharistie, que notre Seigneur nous a laissé pour un lien d'union et de sa paix, par une certaine curiosité, (je ne pourrais le dire plus doucement) de chercher choses plus hautes que nous, contre le conseil du sage, soit fait un argument, non-seulement d'un différend et altercation qui est pour n'avoir jamais fin; mais aussi un vrai chemin de perdre entièrement ou bien égarer la vérité. Et en un autre endroit ne fut jamais mieux éprouvé ce commun proverbe : En trop disputant et débattant, la vérité se perd : et non-seulement la vérité, mais aussi le fruit que nous en devons avoir, si bien nous en usons, qui consiste en quatre points. Le premier est l'union et réconciliation que nous devons avoir et faire ensemble. Car il est écrit que plusieurs nous sommes un même corps, nous qui participons d'un pain et d'un calice. Et est commandé, que si on présente son offrande à l'autel, qu'il faut en premier lieu se réconcilier à son frère. Le second est l'union avec

Jésus-Christ, lequel dit : Qui ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Le troisième que nous rompons, n'est-ce communication du corps de Christ, et le calice, n'est-ce communication de son sang? Le quatrième fruit est la rémission des péchés. Car véritablement ce sang est répandu pour la rémission des péchés. Le quatrième et dernier est l'attente de la vie éternelle. Mange ce pain, dit notre Seigneur, et tu vivras éternellement. Tout contraire advient en cette dispute, séparation entre nous et séparation de Dieu, privation de la rémission des péchés et de l'attente de la vie éternelle. Car hors l'Eglise il n'y a point de salut. Et celui qui en est méprisé nous doit être comme payen et publicain. Or, bien qu'en ce point il n'y ait qu'une seule et véritable vérité, ô bon Dieu, combien nous de sortes de sacrements. Qu'à la mienne volonté en ayez-vous tant, qu'ils ne vous en escient vous les rejetassiez, de parole en l'article xxxv de votre confession imprimée, ne faites le semblant. Combien reprennent-ils l'opinion d'autrui, combien de fois changent-ils d'opinion propre? De façon qu'en l'explication des paroles de notre Seigneur à l'Eucharistie, ils sont entre eux si différents, qu'il est aisé de vous montrer de diverses opinions, si encore on ne vous en montre davantage, non seulement de diverses, mais quelques contraires. Combien était-il meilleur de s'en tenir au sens que dès le commencement l'Eglise catholique nous a baillé! qui est tel, pour le peu de paroles : Que le vrai corps de Dieu et notre Seigneur Jésus-Christ, et son vrai sang es soient en ce saint Sacrement, présent et y es-

, outre infinies autres raisons, ni, avec l'Eglise universelle, ment en cette simplicité de bon et pureté de foi, mes réfrères les archevêques et, et tous ceux qui pour la sommes ici assemblés. En lieu, les propres et expresses de notre Seigneur : Ceci est corps, ceci est mon sang.

Ces paroles ne valent autant disent et sonnent, pourquoi es mêmes et du tout semblables par trois Evangélistes, l'Apôtre saint Paul ? Pourquoi, à dire de saint Matthieu, pres quatre Evangélistes, saint saint Luc ou saint Paul, n'ont e la façon que, tant de temps nos sacramentaires l'ont voulu ? Vu même que ce n'est pas leur coutume que, en chose beaucoup moindre poids, eux-

quelquefois l'interprètent et fois l'écrit de l'un est par éclairci. Comme quand le pre- troisième dit qu'il était difficile impossible qu'un riche au royaume des cieux. Le

comme exposant a dit le tre celui qui met sa confiance icheuse. Et trois ont dit, que

était impossible aux hommes ssible à Dieu : ce qui se voit ez d'autres lieux que pour é j'omets. Ainsi, dit ce saint et philosophe, Justin, apo-, à l'empereur Antonin, les nous avaient appris en leurs qu'on appelle Evangile, cette riande, que nous appelons Eu-e, être la chair, et le corps, et ; de notre Seigneur Jésus-

Mais en cet endroit il y a bien ar afin qu'en ce peu de pa- *Hoc est corpus meum*, dites nt Matthieu et saint Marc, il

ne demeurât rien de quoi douter, saint Luc l'a exprimé par paroles, ne laissant aucun doute ni ambiguïté. Ceci est mon corps, dit-il, lequel est livré pour vous ; comme s'il disait, non point un corps mystique comme est dite l'Eglise par saint Paul, mais le corps de chair de Jésus-Christ vrai certainement et conçu par l'ouvrage du Saint-Esprit, des très-purs sangs de la très-sacrée perpétuellement vierge Marie : ce corps de chair, dis-je, dans lequel le jour d'après qu'il disait les paroles en sa Cène, il nous devait réconcilier par sa mort, à Dieu son père.

» Et faut bien retenir qu'il y a en ces paroles quatre choses : Une histoire écrite, claire, véritable et sans doute ; un commandement tout clair et ouvert ; car le commandement de notre Seigneur est luisant et illuminant nos yeux ; un testament, lequel a été confirmé par la mort du testateur et par ce valable : lequel n'a dû être si obscur, qu'il laissât ses héritiers en dispute et procès de sa volonté tant éclaircie par les mots du testament, par lequel nous sommes héritiers de Dieu, cohéritiers de Jésus-Christ ; c'est aussi un sacrement qui fait et exhibe ce qu'il figure. Lesquelles quatre choses n'est besoin de prendre par allégorie ou parabole, mais convient en tenir le sens que nous tenons, rien ne s'en pouvoir dire plus exprès, et toutefois vous ne voulez pas en reconnaître ce sens. Qui sera juge de ce différend, ou plutôt, qui sera plus égal et juste que cette mère commune ? L'Eglise, dis-je, qui nous a tous précédés, et tous nous a régénérés en Jésus-Christ. Et c'est l'universel consentement de nos vieux et saints pères, soit quand ils ont été assemblés en conciles généraux, soit quand ils ont écrit, dispersés





age de la religion , par prière  
que consacré , offert , donné :  
rès la célébration achevée ainsi  
ppartient , reçu à salut spirituel,  
émoire de la passion , usé ou  
mé est le corps et le sang de  
Christ. Lequel entièrement nous  
is être apparu en espèce de  
humaine , et cette liqueur ou  
age , avoir coulé et distillé du  
l'icelui percé en la croix. Ces  
ères, dis-je , enseignaient leur  
ire, avant que communier à cette  
table , de ne rien totalement  
r de la vérité du corps et sang  
us-Christ. Car il s'y reçoit de la  
e ce que de cœur est cru et en vain  
répondent , amen , qui disputent  
ce qu'ils reçoivent. Ils ne fai-  
difficulté de dire, que de la main  
être se donne et reçoit non seu-  
t ce que s'y voit , qui est sanc-  
par celui qui le donne ; mais  
ce que s'y entend , la sancti-  
n sanctifiant le recevant le corps  
loute de notre Seigneur, que  
Paul écrit nous avoir été , par  
re , fait sanctification. Ils di-  
 , au contraire, que celui, igno-  
ent ou par ignorance , prenait  
int mystère, qui en ignorait  
rtu et qui ne savait que vrai-  
et selon vérité, c'est le corps  
ng de notre Seigneur Jésus-  
. Ainsi, et tant expressément  
ent de ce propos les saints  
rs grecs et latins, encore du  
mps, de plusieurs desquels nous  
rendu les paroles le plus fidé-  
t que nous avons pu. Si ex-  
ment , dis-je, en ont écrit les  
is, que l'un qui dès premiers  
emps après eux autrement en  
itisa, c'est à savoir, le corps  
ig de Jésus-Christ non autre-  
qu'en signe être en ce sacre-  
après y avoir bien pensé ,

disputé , argué , non-seulement vi-  
vant changea d'opinion, mais mou-  
rant même qui est le temps de  
confesser la vérité ou jamais, dit  
et tint ces derniers propos : Cer-  
tes nous croyons ces mystères après  
la bénédiction, ou consécration ec-  
clésiastique, être le vrai corps et  
sang du Sauveur, à ainsi induis et  
amenés à le croire par l'autorité  
de l'ancienne Église.

« Nous croyons donc et confessons ,  
selon le dire de l'Écriture et des  
saints Pères, le corps et le sang de  
Jésus-Christ, par l'ineffable opéra-  
tion de la grâce de Dieu, et vertu  
de son Saint-Esprit, être en ces  
saints mystères présents, exhibés et  
reçus, nous passant des manières de  
parler de si grande chose, telles  
que par elles nous semblions faire  
ici notre Seigneur extérieurement  
visible, sensible ou perceptible. Rien,  
dit un saint Père, ne nous est ici  
donné sensible ; mais sous signes  
visibles , les choses non visibles nous  
y sont livrées. Nous nous abstenons  
aussi des manières de parler telles,  
par lesquelles au contraire , nous  
puissions sembler ici seulement re-  
présenter notre dit Sauveur absent  
comme en un lieu de tragédie ou  
comédie. Certes la manière et façon  
par laquelle ici se présente à nous,  
s'y donne, y est reçu et participé,  
est secrète, non humaine ou natu-  
relle : non toutefois moins vraie.  
Nous ne la tenons pas par sens,  
par raison, ou nature ; mais par  
foi. Par laquelle, comme nous en-  
seigne le saint concile de Nicée, des  
quatre premiers le premier, non  
trop basement attentifs aux élémens  
visibles mais l'esprit élevé, consi-  
dérons par foi en cette sacrée table  
mis et posé l'agneau de Dieu, ôtant  
le péché du monde : et vraiment

nous y recevons son précieux corps et sang. Or en valait-il mieux suivre le conseil des anciens, fermement croire aux paroles du Seigneur Dieu, laisser à Dieu de ce sien œuvre le moyen, la voie, la science, qu'en chose si haute penser ou préférer ce mot judaïque *Quomodo*, mot, dis-je, d'incrédulité et perdition aux Juifs et Judaïsans. Crois, disent les saints pères, sur ces paroles tant répétées, *Hoc est corpus meum*. N'en doute point si elles sont vraies, ainsi reçois par foi le dire du Sauveur. Car, puisqu'il est la vérité, il ne peut mentir. Merveilles, frères, et choses admirables sont dites de ce sacrement. Foi y est nécessaire, raison superflue : science se fonde sur raison ; la foi sur autorité : que le croie donc la foi, et l'entendement ne le cherche. Ces choses, mes frères, requièrent nécessairement la foi, n'y admettent raison. Elles demandent un simple croyant, et reprennent un curieux demandeur ou disputeur. Il faut donc croire simplement ce qui ne se peut scruter utilement. Plus, leur dis-je, était ainsi si humblement sentir et parler. Mais puisque plusieurs si hautement en sentent, et, plus qu'il ne nous semble en être de besoin, s'en enquièrent tant et de si près nous pressent de la manière ; or sus où ils nous tirent malgré nous suivons-les volontairement.

» Ils ne dissimulent pas, que grièvement eux et les leurs ne s'offensent de ce mot *corporaliter*, en cette matière ; mais je les tiens gens trop versés aux anciens pour pouvoir excuser ne l'y avoir trouvé. Car tel mot et ses semblables, pour souvent se rencontrent à ce propos. Par quoi meilleur était modestement les

interpréter, que de les prendre en si mauvaise part. Les pères donc Grecs et Latins, nient les chrétiens avoir avec Jésus-Christ habitude, union, ou conjunction, seulement par vive foi et pure charité, ou (qui revient à un) que nous soyons seulement par croyance, espoir et dilection, religion, obéissance et volonté spirituellement à lui joints, et unis : ainsi veulent davantage que, spécialement, par la vertu et efficacité de ce sacrement dûment et dignement reçu, réellement et de fait Jésus-Christ s'y communique à nous par vraie communication et participation de sa nature et substance de son corps et sang, et que vraiment il soit et habite en nous comme déjà nous avons dit que ces choses prises et perçues font que nous soyons en Jésus-Christ, et Jésus-Christ en nous, selon qu'il dit : Qui mange ma chair demeure en moi, et moi en lui. Pour laquelle demeure union et conjunction de lui avec nous, et de nous avec lui, plus exprimer et nous recommander, ils n'abhorraient point ces adverbess, *substantialiter*, *naturaliter*, *corporaliter* ; spécialement Saint Hilaire use à ce propos de ce mot *carnaliter* : c'est-à-dire, juxte et selon la vérité de la substance et nature de la chair, du corps et du sang de notre Seigneur Jésus-Christ : tellement qu'en rien ailleurs, tant ou plus qu'ici a lieu, et est vrai et accompli ce que dit Saint Paul : *Quod sumus Christi conparticipes, concorporales, addo (ut ita loquar) consanguinei ; quia membra sumus corporis ejus, de carne ejus, de ossibus ejus* ; que nous sommes de même chair, et sang avec lui, membres de son corps, de sa chair et de ses os. Et nous usant plusieurs

s, et avec eux de ces ter-  
sentons pas pourtant, ou  
que la raison et manière de  
t familière et intime man-  
ion et conjonction de notre  
avec nous, et de nous avec  
par ce naturelle, substan-  
porelle ou charnelle : ainsi  
onfessons au contraire, plus  
e peut) que supernaturelle,  
stantielle, spirituelle, invi-  
effable, spéciale, et propre-  
rement; vraie nonobstant,  
eulement figurative, ou si-  
e. Et quant à la présence,  
u et encore moins la di-  
locale, circonscriptive,  
et subjective, ou d'autre  
physique ou naturelle.

, en ce propos nous ne rece-  
cune manière de *Esse in*,  
is Aristote, ou autre philo-  
ar, comme nous avons déjà  
s ne dépréhendons pas par  
entendement, par raison  
e, ce vrai corps précieux,  
glorieux ici être ce présent,  
être exhibé; mais par la  
appuyée sur l'autorité de  
e de Dieu. Laquelle foi  
ainsi soit que, comme dit  
saint Paul, soit de choses  
sibles et non apparentes :  
oyons aussi que notre Sau-  
is donne ici sa divinité, son  
, avec tous ses biens, tré-  
aces, mérites, non nuisi-  
ou par manière invisible,  
nobstant, comme avons tou-  
: certains que, comme si  
le croyons, jamais nous  
ndrons, ainsi comme me-  
prophète : aussi que si hum-  
nous le croyons, là, sus  
ntendrons et verrons, quand  
rrons le Dieu des dieux  
e dit David) en Sion. Con-

tre toute raison au contraire, et ju-  
gement, et spéculation d'entende-  
ment, ou esprit humain, faut tou-  
jours opposer la formalité de ces  
paroles, *Hoc est corpus meum*, qui  
seront feu et foudre à toute cons-  
cience en laissant la propriété, comme  
nous enseignent les pères ainsi pré-  
chant. Croyons au Seigneur, et lui  
obéissons en tout et partout; ne lui  
contredisons, hors que ce qu'il nous  
dit semblerait absurde, mal conve-  
nable, et contraire à nos sens et  
pensées; que sa parole surmonte  
tout, et nous soit, comme elle est  
plus digne que toutes ces choses,  
ce qu'il nous convient par tout faire,  
mais spécialement les saints mystè-  
res. Ne regardons pas aux choses  
seulement que nous voyons, mais  
tenons-nous à ses paroles; car sa  
parole est infailible, et fausse ne  
peut être, ni nous tromper. Au con-  
traire, le sens est aisé à être trom-  
pé, et souvent erre. Puis donc qu'il  
a dit : *Ceci est mon corps*, n'en  
doutons, croyons, obéissons, et des  
yeux de l'entendement le regardons.  
La propriété, dis-je, de ses paroles,  
et conséquemment présence de son  
corps ici, convient, avec les autres  
passages de l'Écriture qui parlent  
de sa présence avec chaque article  
de notre foi, spécialement à celui  
de l'ascension de notre Seigneur sur  
tous les cieux, et de sa session  
à la droite de Dieu son père. Les-  
quels articles, vous êtes les pre-  
miers, que je sache, de mémoire  
d'homme, avoir opposé et fait com-  
battre la présence de notre Sauveur  
en sa Cène. Pas si subtils, ingénieux,  
ou curieux, n'étaient les saints pè-  
res, ainsi simplement, et humble-  
ment prêchaient le Fils de Dieu  
ensemblement avoir eu sa chair,  
quand il monta au ciel, et nous

l'avoir laissée en ces sacrés mystères: être ici, être là, *Sursùm Helias*, *Deorsùm Helias*, (dit l'un d'eux) et beaucoup mieux qu'Hélie, qui ravi en l'air, laissa et jeta son manteau à son disciple. Ils priaient ainsi en la célébration de ce sacrement. Qui est là sus assis avec le Père, et ici converse invisiblement avec nous, daigne nous, de ta puissante main, bailler ton corps immaculé, et sang précieux. O miracle! (s'écriaient-ils) O bonté de Dieu! Celui qui est en haut, est assis avec le père, en même article de temps, est entre nos mains, se donne à tous qui le veulent recevoir, et fait ce à vue ouverte, les assistant, sans éblouissement aucun ou illusion. Dont je ne vois pas, qu'ici n'y eut faute, si les choses y représentées n'y étaient aussi présentées. Ils disaient notre Seigneur avoir élevé au trône divin ce qu'il nous exhibe à manger, et la terre nous être ciel, quand encore ici sommes. Ce corps royal au ciel, qui y est digne d'honneur souverain, nous est proposé en terre et montré à voir, à toucher, à manger. Ils induisaient Jésus-Christ, ainsi parlant de cette sacrée table, à ceux qui l'y venaient recevoir: mange-moi, bois-mois: je t'ai là sus au ciel, et ça bas en terre: je suis à toi joint et uni: non-seulement, ou tellement que je suis de toi reçu, mais je suis à toi distribué, bu et mangé. De sorte que si grande union et conjonction est faite entre nous, qu'ainsi unis et joints, nous ne sommes éloignés l'un de l'autre d'aucun moyen ou intervalle, comme de deux fait un. Ils consolaient ainsi l'Église ici pérégrinante: Épouse amiable, tu as en terre ton époux au sacrement, qui l'auras au ciel sans couverture ou voile, et ici la vérité, mais ici palliée ou voilée, et là manifestée. Ils osaient bien ainsi parler à

l'époux: D'où nous vient ceci, doux Jésus, que petits vers nous traînant sur terre, nous poudre et cendre, t'ayons devant les mains et les yeux, et cependant, tout et entier, tu es assis à la droite du père, qui en un même moment d'heure, depuis l'orient jusqu'à l'occident, depuis septentrion jusqu'au midi, tu es présent, et à tous assistant, un en plusieurs, toi-même en divers lieux. D'où vient ceci? Certes non de notre devoir ou mérite, mais de ta volonté et ton bon plaisir, et de ta douceur. Ils préparaient le prêtre devant célébrer, ainsi s'adresser à notre Seigneur: De quelle contrition de cœur, fontaine de larmes, révérence et tremeur, chasteté de cœur, pureté d'esprit, devons-nous célébrer ce céleste et divin sacrifice, où ta chair en vérité est prise, où le sang en vérité est bu, où les choses supérieures sont jointes aux inférieures, les divines aux humaines? En vérité ceux qui ainsi dogmatisent et prêchent, ne doutent le corps de notre Seigneur a passé tant de centaines d'ans reçu là, sus y être, et tout ensemble nous être ici en ce sacrement présent, présenté, exhibé. Si tu requiers la manière (tant de fois répéter, et trop ne se saurait) comment cela se fait, te soit assez d'ouïr que c'est par le Saint-Esprit. Et rien plus nous n'en connaissons sinon que la parole est vraie, efficace et toute puissante; mais la manière en est inscrutable. Aussi peu songeaient-ils le dit corps de notre Seigneur descendre du ciel, s'en remuer, en partir, être attiré dehors comme bien dit l'un d'eux: *Non quod ipsum corpus assumptum ex cælo descendat*, etc. Avec lesquels nous pensons si peu l'en faire descendre, l'arracher de la droite paternelle et à tous indus tels termes, qu'au contraire, plus que tous les jours en ce saint mystère, nous

profession de la foi que nous  
 ces articles , chantant : *Qui  
 ex teram patris, miserere no-  
 m corda : habemus ad domi-  
 nute* fois on nous impose telles  
 indignes absurdités comme si  
 tions, qu'en ce sacrement,  
*tum dominum cælo vel di-  
 is , vel eliceremus , vel etiam  
 e faceremus*: comme ainsi  
 même nos scholastiques, en  
 ent le contraire. De pareille  
 nos parties veulent tirer à  
 ugustin l'alléguant *ad Darda-*  
 qu'ils ne puissent ignorer, en  
 oute l'épître entière (comme  
 ais douter) n'y être faite au-  
 tion de ce saint sacrement.  
 autant que tant souvent ce  
 me en a ailleurs et prêché  
 plutôt que de tous autres  
 d'icelui en fallait tirer la sen-  
 chant ce propos, que de cette  
 que nous répondons pour le  
 non pas que nous n'ayons  
 autres solutions. De pareille  
 nos parties ont ici, c'est-à-  
 loin d'Allemagne, et comme  
 loi médisant aux sourds, im-  
 que nous ne défendons: à sa-  
 nsubstantiation, laquelle pour  
 que en notre Église gallicane,  
 serons soutenir aux princes  
 ants du saint empire, qu'on  
 rotestans qui, pour le moins,  
 viennent avec nous, contre  
 la Germanie, comme nous  
 sacramentaires, que jouxte  
 et suivant les très-claires,  
 s et les très-puissantes pa-  
 notre Seigneur, jusques au-  
 constamment ils retiennent  
 iennent en ce sacrement la  
 et communication du corps  
 notre Seigneur Jésus-Christ.  
 s à ce que vous avez tant  
 l'ailleurs écrit de ce sacre-

ment, outre et plus que la confession  
 par vous au nom de tous vous présen-  
 tée, ne porte et contient, si vous  
 n'estimez Jésus-Christ, n'être en ce  
 monde, quant à sa chair, depuis son  
 ascension plus que devant son incar-  
 nation; si vous ne croyez autre corps  
 que visible, or que saint Augustin,  
 que voulez être vôtres tant souvent,  
 l'appelle invisible, si vous ne le pen-  
 sez être autrement, bien que plus  
 efficacement en l'usage des sacrements,  
 qu'en la prédication de sa parole; si  
 vous estimez être choses pareilles,  
 se vêtir de Jésus-Christ au baptême,  
 et manger son corps et boire son sang,  
 en sa sainte table; si bref, vous ou  
 l'autre l'attachez ou logez tellement  
 seulement au ciel qu'aucunement il ne  
 le cherche en la terre, et ainsi non  
 plus *in cænd, quam in scend, imo  
 quam in cæno*, (ce qui n'est besoin dire  
 en français, de peur des infirmes)  
 nous au contraire enseignons que la  
 Cène se célèbre en ce monde çï bas,  
 et non là sus au ciel et n'étant pas tant  
 aigus, subtils, ingénieux, que nous  
 puissions comprendre chose vraiment  
 et en substance, absente de ladite Cène,  
 y être nonobstant vraiment et subs-  
 tantiellement exhibée et reçue: bref  
 y être et n'y être pas, de peur de dé-  
 pouiller et évacuer les sacrés signes  
 de choses seulement figurées, ou re-  
 présentées et non présentes: ou pré-  
 sentées, de les séparer, absenter, et  
 éloigner, d'autant que le ciel de la  
 terre, afin qu'en autant de paroles je  
 vous réponde: Nous sommes autant  
 loin de votre opinion, en ce cas, que le  
 plus haut ciel du plus profond de la  
 terre. Or voient et en jugent tous ceux  
 qui mesurent choses de notre religion  
 comme elles doivent être mesurées  
 par théologie et non par philosophie,  
 lesquels de nous plus attribuent à Jé-  
 sus-Christ notre Seigneur et Dieu: ou

vous autres, qui maintenez le ciel où il est monté, être un si certain lieu aux cieux qu'en celui seul selon le corps, et ailleurs ne peut être; ou nous qui, pour le croire être au ciel, ne laissons pas de le croire être partout où sont célébrés ses saints mystères: du moyen autrement, et plus avant ne nous enquérant, que de toute sa puissante parole. Fasse le Dieu très-bon, et très-grand, que comme la première hérésie entre les disciples de son Fils, notre Sauveur, prit telle occasion de sa parole en ce cas comme dure, que plusieurs d'eux en murmurant s'en allèrent arrière, et plus ne le suivaient, et aussi cette nouvelle et dernière controverse, cette guerre, dis-je, sacramentaire qui tant souvent se renouvelle, ne nous ôte tout moyen d'accorder ensemble, ou moyenner, et adoucir les choses à meilleur repos de nos corps et âmes, et plus grande tranquillité du Royaume, sur tout ne nous trouble, ou empêche notre réformation présentement, comme nous avons pu, commencée, tant à nous, et à nos troupeaux nécessaire. Mais beaucoup plus lui plaise nous garder qu'en ces derniers jours, et très-périlleux temps, n'advienne ce qu'un homme de grand nom et estimé entre nos parties, dissuadant à un sien compagnon, dès le commencement, de remuer cette ordure ou tragédie, lui prédit, et quasi devina, qu'elle menaçait d'une horrible mutation non-seulement les royaumes et empires, mais même toute l'Église.

» Il me semble vous avoir plus ennuyé par ma longueur que je ne voudrais, mais non tant persuadé que je désirais. Que si vous voulez sans autorité ou raison continuer et n'en croire nulle saison des années passées tant proches, vous la puissiez trouver de la mort de notre Seigneur, depuis la

primitive, jusques à votre séparation dont de toutes nous vous donnons le choix: si, sans cause pour soutenir si juste querelle, nous vous sommes tellement odieux, et qu'ainsi par confession publique vous vous sépariez, que ne soyons dignes de votre regard, de vivre, ou loger avec vous, ni en mêmes temples (j'ai horreur le disant,) faire prières et sacrifice à Dieu, et administrer les sacrements: à tout le moins de ce différend ne refusez l'Église grecque pour juge, si tant vous abhorrez la latine, c'est-à-dire romaine, recourant à une particulière, puisque l'universelle vous déplaît. Que dirais-je, grecque? Croyez-en la confession augustane, et les Églises qui l'ont reçue: de toutes incontinent vous vous trouverez convaincus. Que si vous ne trouvez lieu avec ceux qui se sont séparés de nous, et que, avec eux étant d'accord quasi de tous autres points, en celui-ci de ce précieux sacrement vous ne pouvez convenir, quel espoir autre que de parole, pouvons-nous avoir, que vous soyez pour accorder avec nous, qui différez, et en ce, et en tant d'autres points? Et si vous aimez votre opinion ainsi seule, devenez par effet solitaires: si de notre foi, et de nos actions, vous voulez si peu approcher, soyez aussi de nous plus éloignés, et ne troublez plus les troupeaux, desquels vous n'avez nulle charge, ni nulle légitime administration, selon l'autorité que nous en avons de Dieu. Et donnant loisir à vos nouvelles opinions de vieillir, autant si Dieu le permet, comme ont fait et notre doctrine et nos traditions: car nous vous opposons la prescription du sens des Écritures avec plus de raison qu'on ne faisait du temps de Tertullien. Cela sera cause de restituer la paix à tant de consciences troublées, et laisser votre patrie en repos.



n quoi, Sire, nous vous supplions très-humblement, au nom de Dieu de qui vous avez ce que vous le voulez tenir la main, et qu'il plaise demeurer en cette sainte religion de foi, laquelle nous vous maintenant annoncée, selon que l'Eglise universelle a toujours enseigné juxta la parole et ordonnance du Seigneur. Et en ce faisant ressuscitez nous et faites revivre les graces que Dieu a mises en sainte religion, en si grande abondance, non-seulement en votre grand'mère la reine Catherine, et en votre mère la reine Catherine, notre souveraine dame; non-seulement, dis-je, en ce grand et bon roi François I.<sup>er</sup>, votre grand-père, en ce bon et tant aimé roi Henri II, en ce bien conditionné roi Louis votre frère: mais aussi en tous les rois, tous vos prédécesseurs, tous souverains seigneurs, depuis le premier roi Clovis, jusques à vous, mais nul n'a dévié de la sainte foi catholique, nul ne s'est trouvé abandonner la religion de ses pères, et nous ont, par succession, transmis à nous de très-chrétiens et de précieux fils de l'Eglise. Fasse Dieu très-bon, et très-bon, que de vous en si noble intégrité le reçoivent vos successeurs, et que sur vous, sire, et sur vos sujets, notre Dieu n'exerce sa sainte main et les vengeances de ses jugemens. Et vous, Madame, de tout ce royaume vous a délégué l'administration durant la minorité de notre roi et souverain seigneur, et nous ce gage si précieux, et le rendez venu en ses ans de même âge, et foi qu'il vous est baillé, jusques ici vous l'avez si soigneusement instruit. Ce sera faire non seulement que cette sainte reine Clotilde dévotement à imiter, laquelle par ses saintes instructions, fut cause d'ame-

ner le roi Clovis son mari à la religion chrétienne. Et vous, Madame, en elle retiendrez le roi votre fils, bien instruit selon l'intention et volonté du bon roi Henri, votre mari. De par lui donc, Madame, et en son nom, puisqu'après Dieu nous n'avons rien qui vous soit plus cher, par votre commune et à jamais perdurable, et indissoluble amitié, nous vous supplions très-humblement en cet endroit, comme en tous autres, suivre et exécuter ses saintes volontés, et ne permettre qu'ainsi sa mémoire soit condamnée, et de ce grand roi François votre beau père qui vous appela à un grand et heureux mariage de son fils: et qu'ils soient totalement frustrés de leur intention, en l'instruction sainte de leurs enfans. Nous ne doutons qu'en ce faisant, vous ne soyez bien assistée du roi de Navarre et de nos seigneurs les princes du sang, lesquels ne voudront dégénérer de leurs très-chrétiens progéniteurs: cela même vous conseilleront ceux qui ont cet honneur d'être du conseil du roi, et les pairs, et les officiers de France, tous nourris et avancés par ces bons rois, et qui ont suivi leur volonté. Et non-seulement vous, illustres et très-chrétiens auditeurs, vous vous montrerez en ce fait vrais chrétiens et fidèles à Dieu, mais très-loyaux et affectionnés sujets de votre roi, en quoi nous espérons tous, aidant Dieu, que tout ce royaume se trouvera uni. Et pour conclusion, Sire, nous tous d'un cœur, et d'une voix, et pour toute l'Eglise gallicane vouons à Dieu, et vous promettons solennellement de jamais ne nous départir de cette sainte, vraie et catholique doctrine; laquelle nous mettrons en peine d'annoncer en nos Eglises, et pour elle soutenir nous n'épargnerons tout notre sang et nos propres vies: comme aussi serons-nous tou-

jours prêts à ne nous oublier en rien, où il soit question de votre service, et de la manutention de votre couronne. »

Cette harangue achevée, le cardinal de Tournon se leva, et la plupart des évêques étaient prêts de le suivre : mais Théodore de Bèze, d'autre côté, au nom des ministres, prit la parole, qui fut cause que la compagnie se rassit, et prononça seulement ces mots : « Sire, nous avons entendu ce que monsieur le cardinal a dit au nom de messieurs les prélats, à quoi nous sommes tous prêts de répondre tout présentement s'il plaît à votre majesté nous en donner congé : sinon nous vous supplions, Sire, qu'il vous plaise nous ordonner jour pour jour sur ce conférer par le texte de l'Écriture, suivant notre première proposition. »

Alors les prélats se levant, marchèrent vers le roi ; et peu après fut répondu à de Bèze par le sieur de la Ferté, capitaine des gardes, que le roi leur assignerait jour pour répondre. Cela fait chacun se retira, et d'un côté les prélats étaient merveilleusement joyeux ; mais d'autre part les ministres et députés ne perdaient courage, ainsi déclaraient assez qu'ils pensaient avoir bien de quoi répondre quand il leur serait permis, encore qu'il ne leur fut possible d'avoir copie de la harangue.

Le lendemain, qui fut le XVII, les ministres insistèrent tant qu'ils purent envers le roi à ce qu'ils fussent incontinent ouïs ; mais nonobstant leurs diligences, ils ne purent jamais obtenir audience que la huitaine ne se passât, pendant lequel temps plusieurs faux bruits se répandirent, comme si les ministres avaient été convaincus et rendus muets, eux qui toutes les fois s'étaient offerts à répondre sur le champ. Cela pouvait être aussi réfuté

parce que les prélats s'efforcèrent lors, par tous moyens, de ro toute conférence, tellement que leur importunité il leur fut ac de la reine que la conférence ferait plus publiquement en cette ni en la présence du roi, mais autre lieu particulier à Poissy, a ne se trouverait que la reine, a pagnée du roi de Navarre, des ces du sang et sieurs du conseil douze personnes de chaque cō conféréns.

Bientôt après arriva à la c cardinal de Ferrare envoyé ex sément pour légat en France pape Pie quatrième, pour em par tous moyens cette procé alléguant l'ouverture du concil versel, et toutes autres raisons on se pouvait aviser. Et aussi p médier à certains articles arrêt états touchant la collation des fices par les ordinaires, et la sion des dispenses. Le cardinal des plus habiles d'esprit de l de Rome en science ; mais il fu entre autres, parce que, de temps, il avait été connu en l ayant suivi le grand roi Fra avec telle faveur qu'il y avait soixante mille écus de revenu néfices, et était protecteur de tion française à Rome : outr cienne alliance de la maison de F avec la couronne de France, a duc de Ferrare, frère de ce ca épousé madame Renée de F grande tante du roi Charles neu alors régnant. Ensuite le pa fait bien son compte que le c Guise ayant épousé la nièce de dinal, et toute la suite de la de Lorraine l'autoriserait g ment, de sorte qu'il n'aurait de conseil ni de faveur. l aussi avec lui ce cardinal, un c

isin, nommé Marc-Antoine Mu-  
omme estimé des plus éloquens  
re temps, lequel s'étant enfui de  
e premièrement à Venise, et puis  
e pour avoir été par arrêt du  
ent de Toulouse, bienconvaincu  
damné en absence, et exécuté  
re pour les crimes de sodomie et  
isme, y avait facilement obtenu  
. Il avait aussi en son train un  
col nommé Lieva, général des  
es, et un cordelier de l'île de  
ommé Fra Justinian, qui acquit  
voyage le surnom de cordelier  
nettes, parce qu'il n'allait point  
nettes, lequel cependant a si  
esogné, que de confesseur du  
e Savoie, il est devenu évêque  
nève, jouissant des bénéfices de  
éché contre bénéfices, lequel il  
agé sa besace. Nonobstant tout  
e cardinal de Ferrare et légat  
t mal recueilli en plusieurs lieux  
amment à Lyon, et plus mal en-  
la cour, là où on ne pût empê-  
que son porte-croix n'eût la  
criant après lui le commun de  
r: au regnard, quelque défense  
en ait faite. De sorte qu'il se ré-  
à ne plus faire porter sa croix.  
tre point le fâcha bien davan-  
ge, c'est que le chancelier ne  
: jamais sceller ses facultés de  
bien qu'il eût promis de ne s'en  
Vrai est que, finalement, par  
commandement du roi, il les  
, mais ce fut après avoir mis de  
n sous le scel de ses lettres : *Me*  
*nsentiente*, c'est-à-dire moi non  
stant. Et qui pis est, ses lettres  
scellées qu'elles étaient, furent  
es en la cour de parlement de  
qui dit ne les pouvoir ni devoir  
ir. Mais pour tout cela (comme  
a vu ci-après), le regnard ne  
oucha et ne cessa qu'il fut venu  
it de la charge à lui commise.

Et finalement quelque résistance qu'il  
y eût, ses facultés furent homologuées.  
Au même temps fut imprimée une  
abolition tendant à regagner par dou-  
ceur tous ceux qu'on pourrait, laquelle  
ne fut enregistrée ni interinée. Or,  
quelques jours se passèrent pendant  
que le légat et les prélats faisaient  
leurs menées pour empêcher que les  
ministres ne fussent plus ouïs, sinon  
au cas qu'ils voulussent se réunir à  
l'église catholique, sans aucunement  
disputer, ce que peut-être ils eussent  
obtenu aisément s'ils eussent répondu  
selon l'intention de la reine-mère sur le  
fait des décimes qu'on leur deman-  
dait. En quoi se montrant difficiles, et  
les ministres de leur côté faisant tout  
devoir de requérir qu'ils fussent ouïs,  
et finalement jour leur fut assigné  
pour ce faire au vingt-quatrième dudit  
mois de septembre, mais en autre lieu  
et façon qu'auparavant, à savoir en la  
chambre priorale dudit monastère de  
Poissy. Là donc se trouvèrent pour  
écoutans la reine mère accompagnée  
de la reine de Navarre et de deux au-  
tres dames, avec les princes du sang  
et ceux du conseil privé. De la part de  
l'église romaine, il y avait cinq car-  
dinaux assis de rang, et quinze ou  
seize docteurs derrière eux avec  
quelques évêques; de l'autre côté y  
avait douze ministres et non plus,  
sans que même les députés des  
Eglises y fussent admis. Là se trouva  
Pierre Martyr, Florentin, que la reine  
mère et le roi de Navarre avaient re-  
quis des seigneurs de Zurich, canton  
de Suisse, et qui était arrivé trois  
jours seulement auparavant. Et faut  
noter que plusieurs des docteurs  
étaient entrés chargés de livres, vou-  
lant le cardinal de Lorraine (comme  
ils disaient) tenir ce qu'il avait promis,  
qui était de confirmer ce qu'il avait  
dit du sacrement de l'autel par l'auto-

rité de tous les anciens docteurs qui avaient écrit les premiers cinq cents ans depuis la nativité de Jésus-Christ : mais tous les volumes furent portés là où bon leur sembla, et n'en fut vu ni produit un seul par le cardinal ni par autre en son nom.

Étant donc appelés et entrés les ministres et assis au devant de la reine, le cardinal déclara en peu de paroles cette assemblée être faite pour ouïr ce que les ministres avaient à dire sur ce qu'il avait proposé huit jours auparavant. A quoi Théodore de Bèze, se levant au nom des douze, prononça de mot à mot ce qui s'ensuit, avec bonne audience et attention de toute l'assemblée.

« Madame, après avoir invoqué le nom de notre Dieu, à ce qu'il lui plaise nous assister d'une grâce spéciale en une affaire de si grande conséquence, et nous dépouiller de toutes opinions et passions particulières, plantant en nos cœurs au lieu d'icelles une droite connaissance de sa vérité, avec un vrai désir de la mettre en avant à l'honneur de son saint nom, à l'avancement de votre grandeur, et repos de toute la chrétienté, et nommément de ce royaume. Nous répondrons brièvement à ce qu'il plût naguères à M. le cardinal de Lorraine nous déclarer sur deux points tant seulement de notre confession, par trois fois présentée à votre Majesté : c'est à savoir sur ce qui concerne l'Eglise et son autorité, et puis sur la sainte Cène de notre Seigneur Jésus-Christ.

» Vrai est que si nous eussions eu ce bien de pouvoir répondre sur-le-champ, lorsque nous avions la mémoire fraîche de ce que nous avons ouï, ou bien d'avoir en nos mains et considérer la harangue dudit seigneur, nous eussions pu y répondre plus distincte-

ment de point en point, et peu plus pertinemment. Mais quoi qu'il soit, nous en dirons ce que Dieu donnera, afin qu'on entende de nous pouvons être déjà d'accord pareillement les points qui sont encore en différend, desquels nous plions notre Dieu que selon les des miséricordes il lui plaise accorder. Ainsi donc, quant au premier point de l'Eglise, nous traiterons trois points : Le premier est ce que c'est l'Eglise ; le second, quelles en sont les marques ; le tiers, quelle en est l'autorité.

» Or, c'est une chose sans difficulté que ce nom d'Eglise, qui est tiré d'un autre mot, qui signifie autant qu'appeler d'un lieu en un autre. Mais nous trouvons en l'Ecriture qu'il y a deux manières de vocation : l'une est conjointe avec l'effusion du Saint-Esprit, de laquelle il est parlé au huitième de l'épître aux Romains, quand il est dit, que Dieu justifie ceux qu'il a appelés ; l'autre, bien différente, soit de même la première par destination, est toutefois de nulle valeur que salut, non point que la faute soit de Dieu, mais des hommes qui veulent être sourds, suivant ce qui est contenu en un commun proverbe : Qu'il n'y a point de plus sourd que celui qui ne veut être entendu. Et de cette vocation a parlé le Seigneur, quand il dit qu'il y a beaucoup d'appelés, et peu de élus. Voilà pourquoi conséquemment il faut que ce nom d'Eglise, signifie une compagnie de ceux qui sont conviés par la voix de Dieu qui les appelle, et qui prennent en deux sortes. Car étant généralement par tous ceux qui font profession extérieure de répondre à Dieu qui les appelle, il n'y a point de doute que plusieurs hypocrites et impies n'y soient compris. Et de l'autre part jamais, grâces à Dieu,

is parlé ni écrit autrement, vu  
est une chose trop clairement  
née en l'Écriture, et confirmée  
le perpétuelle expérience. Mais  
t question de prendre ce mot  
se plus proprement et plus étroit  
t (comme souvent il le faut  
alors disons-nous qu'il ne com-  
que l'assemblée des élus et  
stinés de Dieu.

t afin qu'on entende que nous  
is point forgé cette manière de  
et moins encore cette doctrine,  
il est dit que l'Église est le corps  
gueur, os de ses os, chair de sa  
voire même jusques à lui attri-  
e propre nom de Christ, en con-  
nt le chef et les membres, com-  
it l'Apôtre écrivant aux Corin-  
, comment seraient les réprouvés  
is en ce nombre, attendu qu'ils  
membres du diable? Car c'est  
impossible d'être membre de  
et de diable tout ensemble: ce  
si saint Augustin a très-bien  
nommément au livre deuxième,  
re 21, contre Cresconius. De cette  
tion du nom de l'Église, le  
auteur use sur le psaume 64,  
il dit que l'Église, qui est si-  
par Jérusalem, a son commen-  
t par Abel, et Babylone par  
Et néanmoins au premier livre  
ptême contre les Donatistes,  
re 16, prenant l'Église en la  
cation plus générale, dit que  
lui a engendré Abel, Enoch,  
Abraham et les Prophètes, a  
engendré Caïn, Ismaël, Dathan  
es semblables.

our conelusion donc, nous pren-  
ce que le même saint Augustin  
écrit au même traité, livre 7,  
, ce qui est aussi récité 24, 4, 1.  
us *consideratis*, là où il est dit  
a deux manières d'hommes  
à l'Église. Car, dit-il, les uns

sont membres de Christ et de la vraie  
Église, et tellement de la maison de  
Dieu, qu'ils sont la maison même. Les  
autres sont bien en la maison de Dieu,  
et si n'en sont point; car ils sont com-  
me la paille avec le froment jusques à  
ce qu'ils en sortent. Or, de ce propos  
vient à naitre une question, c'est à  
savoir si l'Église est invisible: ce  
qu'il semble qu'il faut conclure, at-  
tendu que Dieu seul peut connaître  
ses élus; joint que nous disons que  
nous croyons la sainte Église, et ce  
qui se croit, ne se voit point. Mais de  
là il s'ensuit un grand inconvénient,  
si on n'en parle ainsi simplement et  
nuement. Car s'il était ainsi, à quelle  
compagnie se pourra-t-on ranger, et  
quel moyen tiendra-t-on pour avoir  
salut, si on ne connaît l'Église pour  
s'y adjoindre, vu qu'en la seule Église  
Jésus-Christ déploie sa vertu et force  
salutaire? Il est vrai, M. le cardinal,  
si j'ai bonne mémoire, que vous allé-  
gâtes un autre inconvénient duquel  
nous ne sommes point satisfaits, c'est  
à savoir que l'Église étant invisible,  
nous ne connaîtrions pas même notre  
roi: ce que nous ne pouvons entendre,  
parce que l'Écriture nous enseigne  
de reconnaître nos supérieurs, et leur  
obéir en tout et partout (sauf l'hon-  
neur que nous devons au seul Dieu)  
quand même ils seraient infidèles.  
Mais cela soit dit comme par incident.  
Je reviens à mon propos. Nous disons  
donc, qu'encore que la vraie Église  
soit comme invisible, au respect de  
ce que nous avons dit; toutefois, quand  
il est question de connaître à quelle  
compagnie nous nous devons associer  
et conjoindre, nous avons certaines  
marques, c'est à savoir la pure pa-  
role de Dieu, et la sincère admi-  
nistration des sacrements: lesquelles  
marques sont claires et apercevables,  
tellement que là où elles sont, là ne

devons nous douter que ne soit la vraie Eglise de Dieu; et nous faut, selon la règle de charité, tenir pour fidèles tous ceux qui font profession de la pure religion, si non que Dieu eut découvert leur feintise. Et de cela saint Paul nous a donné bon exemple quand il appelle les Corinthiens et les Galates saints et fidèles, et leur attribue le nom d'Eglise en général; bien qu'il y eut entre eux de grandes fautes, tant en l'ignorance de la doctrine, qu'en la vie. Ce qu'il a aussi déclaré ailleurs, disant que tous ceux qui retiennent le fondement, ne bâtissent pas toujours d'or ou d'argent, ou de pierres précieuses, mais aussi de foin et de paille. Voilà donc comme nous parlons de l'Eglise, sans en faire une imaginaire et fantastique, et sans donner occasion, à notre avis, de nous mettre du nombre de tels frénétiques, que jadis ont été les Cathariens et Donatistes, et de notre temps encore ces furieux Anabaptistes, contre lesquels cette matière a si souvent été débattue par ceux de notre part.

» Je viens donc maintenant aux marques et témoignages de l'Eglise, laquelle il est besoin de bien savoir remarquer, puisque hors d'ici il n'y a point de salut et qu'il n'y a chose que Satan notre ancien adversaire s'efforce plus de déguiser. J'ai dit qu'elle a deux marques certaines et infallibles, c'est à savoir la pure prédication de la parole de Dieu, et la sincère administration des sacremens. Aucuns y ajoutent la discipline de l'Eglise, et les fruits de la prédication: comme à la vérité il faut que toute assemblée, pour se maintenir, soit policée par quelque supérieur qui soit obéi. Mais d'autant que nos iniquités sont souvent cause que ces deux marques n'apparaissent point, voilà pourquoi nous nous contenterons des deux premières.

» Quant à la parole qu'elle soit certaine marque de l'Eglise, il appert par ce que cette parole est comparée à la semence, tant par Jésus-Christ que par saint Pierre, à raison de quoi aussi saint Paul a dit, qu'il avait engendré les Corinthiens au Seigneur, à savoir par la prédication de la parole. Et pour cette cause en tant de passages est aussi nommée pâture et nourriture, suivant ce qu'a dit le Seigneur, que ses brebis entendent sa voix, et non point celle de l'étranger. J'ajoute les sacremens, d'autant que le Seigneur n'a pas seulement voulu nous enseigner par les oreilles, mais aussi par les yeux et par les autres sens corporels: et pourtant il a voulu, que les sacremens fussent témoignages et signes certains et visibles de l'union de ses enfans, premièrement avec lui, et puis aussi entr'eux mêmes. Voilà pourquoi a été dit, sous la vieille alliance, que l'incircconcis serait exterminé d'entre le peuple de Dieu: et pour cette cause aussi il fallait que tous les chefs de famille comparussent pour le moins trois fois l'an en Jérusalem, pour témoigner par mêmes sacrifices leur unité de foi et religion.

» Et depuis lors la muraille d'entre deux a été rompue, les Gentils et les Israélites ont été réduits en un corps, non-seulement par la prédication, mais aussi par le Baptême et par le saint sacrement du corps et du sang du Seigneur. Et suivant cela Jésus-Christ a dit aux Apôtres: Allez, et doctrez toutes nations (voilà la parole), les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, voilà les sacremens. Car avec le Baptême il nous faut conjoindre ce que dit saint Paul, qu'il a aussi baillé, quant à la Cène, après l'avoir reçu du Seigneur. C'est aussi ce qu'il dit, en un autre endroit, que l'Eglise est fondée sur le fon-



et des Prophètes et Apôtres , à-dire sur Jésus-Christ, qui est l'instance de la doctrine prophétique apostolique. Ainsi faut-il entendre ce passage du même Apôtre , où il dit, que l'Église est l'appui de la vérité : c'est-à-dire que l'Église est la vérité, et il est écrit en saint Jean, où il est appuie l'Église, suivant l'exemple de saint Jean-Chrysostôme, pour ce qu'elle est colloquée en elle-même comme en un lieu ferme et solide, d'autant que Dieu montre sa bonté en elle à tout croyant, comme Paul le déclare aux Romains, 1er chap. Voilà donc les vraies et certaines marques de l'Église, appelée la cause la mère des croyans, où ils sont nés et nourris en elle de la sainte et incorruptible pâture.

Enfin, s'il y a prédication de la parole et administration des sacrements, il faut aussi bien conclure qu'il y a des pasteurs et docteurs, auxquels cette doctrine est commise, suivant ce que saint Paul en témoigne par tout, et spécialement ce que saint Paul écrit aux Corinthiens, aux Ephésiens, à Timothée et à Tite. Voilà pourquoi plusieurs ajoutent une troisième marque, savoir la succession ordinaire des pasteurs depuis le temps des Apôtres. Sur quoi nous répondons qu'une telle succession est grandement à priser, pourvu qu'elle soit bien considérée et appliquée, comme les anciens s'en sont servis pour se défendre contre la nouveauté des héréses, comme il se voit en Tertullien, Irénée et saint Augustin, contre les Manichéens et Donatistes. Tant qu'on en fait un bouclier pour se défendre, nous, comme si nous étions étrangers de choses nouvelles, il est inutile nécessaire qu'on entende ce que nous en tenons. Nous disons qu'il faut une succession de doctrine, et une

succession de personnes. Quant à celle de la doctrine, nous l'avouons comme une marque infallible de la vraie Église, suivant ce que nous en avons dit ; car nonobstant que la doctrine évangélique ne soit en elle-même plus digne de croire que son ancienneté, et qu'il advienne souvent, par nos iniquités et par une juste vengeance de Dieu, qu'elle semble autant nouvelle aux hommes, qu'elle devrait être familière et accoutumée, ce néanmoins le témoignage d'une succession ancienne et continuelle sert beaucoup envers les hommes pour l'autoriser davantage.

Quant à la succession personnelle, nous l'avouons aussi, mais sous condition qu'elle soit conjointe avec celle de la doctrine prophétique et apostolique, pour le moins les points substantiels et fondamentaux, et non autrement : Et notez s'il vous plaît, messieurs, que je parle notamment de la doctrine, et non point des mœurs ; car encore qu'il soit requis d'être entier en doctrine et en vie, pour être bon et vrai pasteur, si est ce que pour l'ignorance, ou pour diversité d'opinion les points de la doctrine qui ne sont substantiels, et aussi pour les mœurs, nous ne laissons de tolérer un pasteur pour pasteur, pourvu qu'il retienne le fondement. Nous sommes enseignés de parler ainsi par le dire de notre Seigneur Jésus-Christ, lequel a dit, qu'autant que les Scribes et les Pharisiens étaient assis sur la chaire de Moïse, il fallait faire ce qu'ils enseignaient, et non pas ce qu'ils faisaient. Lequel passage saint Augustin écrivant sur saint Jean, Traité quarante-sixième, déclare devoir être entendu des mercenaires, qui ne laissent d'avoir saine doctrine, et non point des faux prophètes, desquels Jésus-Christ aussi a dit au contraire :

Gardez-vous du levain des Pharisiens, étant, dit saint Augustin, assis sur la chaire de Moïse, ils enseignent la loi de Dieu, et partant Dieu enseigne par eux; mais s'ils veulent enseigner leurs propres doctrines, n'écoutez ni ne faites ce qu'ils disent. Ce que le même auteur expose encore plus amplement au sermon quarante-neuvième : *De verbis domini*. Ainsi donc, messieurs, pour revenir au point, parce que les faux prophètes peuvent succéder aux véritables, et les loups aux vrais bergers, voilà une raison péremptoire pourquoi nous réputons la succession personnelle non-seulement non recevable, mais aussi du tout à condamner, comme donnant couleur à mensonge, sinon que la succession de la doctrine y soit ajoutée pour fondement.

» Ensuite, si cette succession personnelle était simplement tenue pour marque infallible de l'Église, il faudrait nous montrer quelque promesse de Dieu, par laquelle il eut astreint sa grâce à certains sièges ou régions. Ce que nous ne pensons qu'il se puisse trouver en la nouvelle alliance : mais bien qu'il y aura toujours une Église catholique, c'est-à-dire universelle, d'autant que les membres particuliers en sont épars çà et là, par le monde universel, selon qu'il plaît à Dieu exercer ses jugemens sur ceux qu'il retranche du tout, ou qu'il châtie pour un temps, et déployer ses miséricordes sur ceux qu'il entretient de bien en mieux, ou qu'il appelle de nouveau à sa connaissance; car, en quelques endroits, le Seigneur usant de sa juste vengeance semble tout raser jusqu'à n'y laisser aucune trace d'Église, comme il est advenu aux païens de Barbarie et en la plupart du Levant; et en d'autres pays il laisse encore quelque trace d'Église comme nous le voyons des Églises de Grèce, et plus près de nous

encore. D'autre part aussi le Seigneur quelquefois ne fait qu'entre couper cette succession personnelle de pasteurs, comme il est advenu en Antioche du temps de Samosatenus, et en Alexandrie du temps du bannissement d'Athanase et en tant d'autres Églises du temps que les hérésies ont eu la vogue.

» Même, sans chercher les choses plus avant pour le présent, il y a eu interruption de succession personnelle, pour le moins du temps que Honorius premier tenait le siège environ l'an 623, condamné pour l'exécrable hérésie d'Entichès, environ 681. Et du temps du pape Jean vingt-deuxième, semblablement condamné pour hérétique: sinon qu'on voulût dire que les hérétiques notoires fussent pasteurs, outre ce qui est advenu du temps de la papesse Jeanne, environ l'an 854, et durant tant de schismes d'antipapes qui se lisent dans les histoires.

» Par ces raisons il conclut que, sans s'arrêter à la succession personnelle, pour bien connaître l'Église, il faut toujours venir à la pureté de la doctrine et sincère administration des sacrements, de sorte que ceux-là sont à tenir pour vrais successeurs des Apôtres, lesquels étant légitimement appelés bâtissent sur le fondement d'iceux: soit qu'il y ait eu une perpétuelle succession personnelle, soit qu'elle ait été pour quelque temps interrompue, ou même qu'ils soient les premiers annonciateurs de l'évangile en quelque lieu; comme au contraire ceux qui ne prêchent point du tout, ou qui au lieu de la doctrine apostolique prêchent la leur, encore qu'ils allégaient mille prédécesseurs consécutifs, ne doivent être ouïs pour pasteurs, mais fuir comme loups, par l'express commandement de Jésus-Christ et de ses Apôtres.

ais, dira quelqu'un, et il dit pour-  
qu'il soit permis à chacun d'an-  
r la doctrine et administrer les  
nens? Non certes; car il faut que  
choses se fassent par bon ordre  
maison de Dieu, comme dit  
re. Qui sont donc les vrais pas-  
? Ceux qui sont légitimement  
s. Il reste donc à savoir quelle  
vocation légitime, et qu'on en-  
ce point. Nous disons qu'il y a  
orme de vocation ordinaire, et  
extraordinaire. Celle est ordinaire  
uelle est gardé l'ordre que Dieu  
di en l'Eglise. En cet ordre il y a  
èrement examen de la doctrine  
la vie, puis après l'élection legi-  
, et finalement l'imposition des  
. Ceci se voit en plusieurs pas-  
de l'Ecriture étant mis et con-  
ensemble, comme l'élection de  
Mathias et des sept diacres dans  
les des Apôtres, avec ce qui en  
crit dans les épîtres de saint  
à Timothée et à Tite. Voilà donc  
cation ordinaire, de laquelle il  
sé à recueillir que celle est ex-  
linaire, en laquelle, nonobstant  
e soit légitime par l'autorité de  
, ou l'une de ces deux choses  
t, ou les deux, ou toutes les trois.  
e le Seigneur ayant souvent usé  
les vocations extraordinaires, il  
t par toute l'Ecriture: Car qui a  
é les mains à Moïse pour consac-  
Aaron? Et qui a joint en l'état de  
ète Jonas, Daniel et plusieurs  
s? Et quand est advenu cela?  
que ceux qui tenaient l'ordre en  
mains en ont abusé. Lors, dis-je,  
llu que Dieu ayant mis la main  
ordinairement à son œuvre: non  
ur amener confusion en sa maison,  
pour corriger ceux qui, sous om-  
leurs succession ordinaire, avaient  
enversé et perverti. Et qu'ainsi  
je m'en rapporte aux écrits des

prophètes, s'adressant principalement  
contre les sacrificateurs. Si là-dessus  
on réplique que tels personnages ont  
en ce néanmoins quelque témoignage  
extérieur miraculeux et céleste de leur  
vocation: je réponds que cela est bien  
vrai en d aucuns, mais non pas en tous:  
sinon qu'on veuille deviner. Ce qui  
n'est nullement apparent par autre té-  
moignage. Car même je ne sais s'il se  
trouvera guères de Prophètes de la race  
d'Aaron, ou auxquels les mains aient  
été imposées par la façon ordinaire. Si  
on allègue aussi que les susdits pro-  
phètes se sont contentés d'arguer et  
reprendre, sans se vouloir mêler des  
sacrifices: je réponds en premier lieu,  
que cela ne se trouvera véritable par  
tout. Car Samuel qui n'était de la race  
d'Aaron, mais seulement de Choré, a  
sacrifié en Mispa, comme il est écrit 1.  
Samuel, 7. Et Elie Galaadite a sacrifié  
en Carmel, comme il est écrit au pre-  
mier des rois, 18 chap.

» Secondement ce n'est pas merveille  
si les Prophètes de ce temps-là n'ont  
étendu leur commission extraordinaire  
jusqu'à circoncir et sacrifier, vu que  
cette charge était assignée pour héri-  
tage à la race de Levi, ce qui n'a point  
de lieu aujourd'hui. Voilà, messieurs,  
ce que nous appelons l'Eglise, et ce  
que nous sentons des ses marques  
et de la vocation des pasteurs. Des-  
quelles choses si vous voulez faire ap-  
plication ou à nos Eglises, ou à nos  
personnes, nous espérons, avec l'aide  
de Dieu, en montrer si bonnes ensei-  
gnes que nul n'aura juste occasion  
d'en douter, suivant la parole de Dieu,  
et ce qui en est véritablement écrit,  
comme il nous semble en un traité qui  
se trouve entre les œuvres de saint Au-  
gustin, intitulé le Dialogue de 65 ques-  
tions, en la question dernière.

» Maintenant venons à parler de l'au-  
torité de l'Eglise. Il appert par les

choses susdites que nous ne dérogeons en rien aux précieux et hauts titres que le Saint-Esprit lui attribue. Mais nous disons qu'elle est tellement le corps du Seigneur, qu'elle est encore en partie en son pèlerinage, attendant la pleine jouissance de son chef. Telle est la maison de Dieu, mais qui se bâtit encore et croît de jour en jour : elle est gouvernée par l'esprit de Dieu, mais combattant encore contre la chair : elle est purifiée, mais c'est pour être petit à petit amenée à cette perfection de beauté, où il n'y aura tâche ni ride quelconque : elle connaît Dieu, mais c'est en partie. Et quand je parle ainsi, messieurs, je crois que vous reconnaissez bien les propres mots de l'Apôtre. Bref, nous confessons que, hors l'Église il n'y a point de salut, puisque la vie n'est ailleurs qu'en Jésus-Christ, et que celui-ci ne déploie sa vertu vivifiante ailleurs qu'en ses membres, desquels l'union et l'assemblée s'appelle l'Église. Mais la question est de savoir si en ce monde elle peut errer, et si elle est par-dessus l'Écriture, ou bien entièrement sujette d'elle. Sur cela je réponds que c'est une chose hors de doute, que ses membres en particulier peuvent errer et qu'il y en a qui errent tous les jours tant en la doctrine qu'en mœurs, suivant ce que dit saint Paul, que nous connaissons en partie, et saint Jean, que si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous décevons nous-mêmes.

» Or, si quelqu'un veut excepter de ce nombre les anciens docteurs, il nous pardonnera si nous ne l'en croyons pas. Car certes il nous serait aisé d'assembler plusieurs témoignages des fautes qui se trouvent dans les plus grands et anciens (ce que soit dit sauf la révérence due à leur excellente piété et doctrine), mais nous ne voulons

nous y arrêter, tant pour l'honneur que nous leur portons, et à bon droit, qu'aussi d'autant que si j'ai bien entendu le dire de M. le cardinal, il n'est d'avis non plus que nous de les recevoir sans exception. Voilà ce que nous sentons des membres de l'Église en particulier, desquels toutefois l'imperfection n'empêche point que l'Église n'en soit composée ; car petit à petit ils profitent tant en la connaissance de Dieu, qu'en amendement de vie. Mais si on considère les parties de l'Église plus généralement, comme elle est distribuée en divers diocèses et provinces, dirons-nous qu'elles puissent errer ? De rechef, s'il m'en souvient, M. le cardinal fut naguères d'avis que même les Églises particulières, et les conciles provinciaux peuvent errer et ont erré souvent : et de fait cela est confirmé par une si longue expérience, qu'à notre avis nul homme de bon jugement n'en peut douter.

» Il reste donc à considérer toute l'Église en son universalité. Mais en quelle sorte ? Car la considérant en la représentation d'un concile universel, premièrement il n'y a pas grande apparence d'estimer que toute la vertu que le Saint-Esprit déploie en l'Église soit restreinte à un certain nombre de prélats qui ne sont pas toujours les plus doctes et les meilleurs, encore qu'ils représentent toute la multitude de ceux qui les ont envoyés. Car combien de fois adviendra-t-il qu'une simple personne aura plus d'intelligence pour un coup, que le plus docte de toute une compagnie ? Et pourtant il a été dit long-temps, par une glose au chapitre *significati de electionibus*, qu'il faut plutôt ajouter foi à un homme privé, qui soit fidèle et qui ait meilleure autorité ou raison, qu'à tout un concile ou au pape. Et même en ce grand concile de Nicée, à quoi tient-il que la

célibat, qui a depuis amené rdures en l'Église, ne fut déshonoré ? A un seul Paphnutius, dit l'histoire. Quand a été assemblé un concile si général, qu'une partie non-seulement des saints personnages, mais les évêques ne soit demeurée derrière qui nous assurera que les abus n'aient pu avoir en plusieurs fois de fausses révélations que les présens ? Tout cela, vous savez, messieurs, et il y a de temps qu'une horrible confusion règne en l'Église, et même dans les plus grandes dignités de prélature : de sorte que la plus grande désolation de la face de Dieu est à l'endroit qui dut être le plus entier et le mieux orné. Il y a moins long-temps y a que les abus en ont apparu, et que les évêques en ont jeté des soupirs si clairs que nous les entendons encore. Et de fait, ce qu'en a dit Bernard dans les livres de consolation, et au sermon de la conversion de saint Paul, n'est pas autre chose que véritable : hélas, dit-il, ceux qu'on voit aux premiers lieux en ton Église, les évêques, les cardinaux, les princes de la principauté, sont les premiers à se corrompre ; ils ont pris l'arche de Noé et ont occupé le château, et puis la puissance mis toute la cité

à se corrompre, messieurs, non point pour injurier personne, mais pour dire que les vocations principales de l'Église, étant de si long-temps corrompues, il est impossible de bien dire que les conciles universels, depuis un long-temps convoqués par une multitude si mal qualifiée, et conduits par le Saint-Esprit, ne puissent pas errer. Un ancien sacrificateur Caïphe, duquel j'aurais fait mention en cette

compagnie si ce n'était qu'on allègue son exemple à ce propos, a bien prophétisé combien qu'il ne valût rien : mais nous ne lisons pas qu'il n'ait point erré avec sa compagnie en condamnant Jésus-Christ. Joint que le Saint-Esprit en cet endroit a prophétisé, et non pas lui qui ne savait ce qu'il disait, et qui parlait étant mu d'un esprit tout contraire, c'est à savoir diabolique : vu qu'il concluait à tuer un innocent, c'est à savoir Jésus-Christ le fils de Dieu.

» Si un concile universel a reçu ce privilège de ne pouvoir errer, ni en la règle de la doctrine, ni en la forme des mœurs, nous demandons de quel temps est daté ce privilège ; car il n'y a jamais eu qu'une foi et qu'une même Église. Or qu'il y ait eu de l'erreur en l'Église ancienne sous la vieille alliance, les Prophètes le témoignent ouvertement, et les histoires en font bonne preuve. Tous leurs spéculateurs, dit Isaïe, chapitre cinquante-sixième, sont aveugles, ils ne savent rien, ils sont tous chiens muets ; et Jérémie, chapitre sixième : depuis le prophète jusques au sacrificateur, tous font fausseté. Et afin qu'on ne restreigne point ceci à la vie des particuliers, il est dit expressément au 14. chapitre du même Prophète : ils prophétisent choses fausses et une vision mensongère ; et en Isaïe, chapitre 29 : que la sapience des sages périra, et l'entendement des prudens s'évanouira, que Dieu fermera les yeux des Prophètes et des principaux. Et en Ézéchiël 7 : que la loi périra du sacrificateur. Et de fait, qui a condamné les prophètes, comme Jérémie, Michée, voire le propre Fils de Dieu, et après lui les Apôtres, sinon les assemblées des prélats d'Israël ? Si là dessus on répond que ces choses sont advenues du tems de la vieille alliance. Je réponds que

ce n'est pas assez dit, ni pertinemment répondu; car la conclusion sera toujours ferme, que l'assemblée des prélats de l'Église, quelque universelle qu'elle soit, a souvent été gouvernée par l'esprit d'erreur plutôt que par le Saint-Esprit.

» Secondement, si nous venons à la nouvelle alliance, saint Paul n'a-t-il pas expressément admonesté toute l'Église en la personne des Ephésiens, que les loups sortiraient du milieu des pasteurs, et que le fils de perdition sera assis au temple de Dieu? Et de fait, en conférant les conciles les uns avec les autres, il se trouvera tant de contrariétés entre eux-mêmes, que force est de conférer que le Saint-Esprit n'y a pas toujours eu audience, ainsi que Satan s'est pieça transfiguré en ange de lumière dans les conciles généraux, pour déguiser la fausseté. Il y a un passage exprès de cela en saint Augustin, livre 2 du baptême, contre les donatistes, chapitre 31, lequel j'alléguai en ma première harangue, et que j'alléguerai derechef, et pour cause. Là il est dit expressément, que les épîtres des évêques particuliers sont corrigées par les conciles provinciaux, et les provinciaux par les universels, premiers amendés par les derniers quand, par quelque expérience des choses, ce qui était clos est ouvert, et ce qui était caché est mis en évidence.

» A ceci a été répondu par monsieur le cardinal en sa harangue que cela s'entendait des choses externes, qui se peuvent, et doivent varier selon que la nécessité le requiert. Mais si on veut considérer le tout de plus près, il se trouvera que ce mot *emendari*, présuppose une faute commise et puis corrigée. Joint que si cette réponse était recevable, il faudrait dire le semblable des épîtres des évê-

ques et des conciles provinciaux. Ce qui est directement contre l'intention de saint Augustin, qui dispute en cet endroit-là non point de quelque police extérieure, mais d'un point de doctrine, c'est à savoir de l'opinion de Cyprien et du concile d'Afrique touchant la rebaptisation. Si on allègue aussi un autre argument accoutumé, c'est à savoir, que si notre Seigneur a promis d'être au milieu de deux ou de trois assemblés en son nom, à plus forte raison il se trouvera en un concile universel; nous accordons que cela est à présumer, mais il y a différence entre une présomption et une nécessaire conclusion. Car depuis que la malice des hommes vient souvent jusques à ce point d'abuser du nom de Dieu, pour établir mensonge, ils peuvent avoir Dieu en la bouche, qui ont son ennemi au cœur; et l'imbécillité de l'entendement de l'homme étant si grande qu'elle se voit ordinairement, outre une infinité d'affections désordonnées qui nous bandent les yeux, nous disons que celui qui n'a autre fondement que l'avis des hommes, et l'apparence extérieure d'un concile, est plutôt en danger d'être trompé qu'autrement.

» Quoi donc, voulons-nous que la doctrine de l'Église soit incertaine, puisqu'elle peut errer? Rien moins, car nous confessons, qu'encore que nous ne connaissions qu'en partie, comme dit saint Paul, et qu'en cet égard erreur soit toujours mêlée parmi vérité: si est-ce que Dieu ne permet point que la vérité des points substantiels de notre salut soit jamais tellement ensevelie en toute son Église, qu'il n'y ait toujours quelque nombre, maintenant plus petit, maintenant plus grand, lequel entende ce qu'il faut entendre, et suive ce qu'il faut suivre: comme nous voyons être advenu du



lie en Israël, et de la captivité en Babylone, et de la venue de Christ, quand à grand'peine y avait Zacharie, une Elizabeth, une vierge Marie, un Siméon, une prophétesse, qui connussent la droite intelligence et l'accomplissement des prophéties de corruptions des Scribes, et Saducéens. Telles interlopes en l'Eglise de Dieu, de l'iniquité des hommes, comme un orage, ou comme un vent, qu'il fait évanouir puis le soleil de sa parole, quand il veut et selon qu'il dispense les jugemens et de ses grâces. Voulons-nous aussi concilier les conciles anciens? A Dieu ne plaise car même vous savez que, l'usage de se régler sur eux, ne produira plus de choses que nous n'y avons travaillé ces jours derniers. Mais seulement nous requérons que l'Ecriture soit la pierre de base pour examiner tout ce qui se fait en l'Eglise.

Il vous semble étrange, je vous prie, de considérer ce passage célèbre de saint Augustin dans son livre de la Correction et de la Grâce, livre 2, chapitre 1. Y a-t-il un concile universel approuvé que le premier article de la foi? Je crois que non. Et le concile d'Arimin? Un concile schismatique et condamné à bon droit. Mais dispute là saint Augustin? Le premier article de la foi, et déjà tout résolu, c'est à savoir la consubstantialité du Fils éternel avec le Père. Cependant voilà saint Augustin qui ne s'oppose que sa partie n'est pas au concile de Nicée, ni au concile d'Arimin: mais qu'il est attesté par les Ecritures, qui sont les témoins communs aux deux.

Or, là dessus, si on allègue l'obscurité des Ecritures, il nous faut bien confesser ce que dit saint Paul, que l'homme naturel ne connaît point les choses de Dieu: et ce que dit saint Pierre, que les Ecritures ne sont point d'une particulière interprétation. Mais cependant si cette obscurité des Ecritures est si grande, qu'elles ne nous puissent éclairer d'elles-mêmes, d'où vient cela que Jésus-Christ ne nous renvoie ailleurs, quand il dit: sondez les Ecritures? Et d'où vient qu'Abraham, étant requis par ce malheureux riche d'envoyer quelqu'un de l'autre monde pour avertir ceux de celui-ci, ils ont, dit-il, Moïse et les prophètes, s'ils ne les croient, ils ne croiront non plus quand quelqu'un des morts ressusciterait. Outre cela, qu'eussent fait ceux qui n'ont eu que les écrits des Apôtres, devant qu'il y eut commentaires écrits par les anciens? Là dessus il me souvient, monsieur le cardinal, qu'en votre harangue, votre avis a porté de recevoir pour ferme interprétation, et pour tradition apostolique ce qui a été toujours reçu en l'Eglise, et partout, et de tous. Mais qui nous assurera de ces trois points? Certainement nul à mon avis; car il se trouvera une infinie diversité dans les livres des anciens, voire même en quelques articles de foi.

» Ensuite s'il faut venir à ce mot toujours et de tous, par quel temps commencerons-nous, sinon par l'Eglise apostolique? Et qui seront les premiers en conte, sinon les Apôtres, desquels l'histoire a été si fidèlement écrite par saint Luc, et qui se peut aussi connaître par leurs écrits?

» Par ainsi donc, messieurs, pour conclusion, d'autant que toute vérité vient de Dieu, lequel a choisi pour ses truchemens en ce qui concerne notre salut, les Prophètes et Apôtres, nous

recourons toujours à ce fondement des Écritures. Nous ne rejetons cependant l'avis des conciles, ni des pères, mais c'est en tant qu'ils confirment leur dire par bons témoignages de ces Écritures, lesquelles, comme dit véritablement saint Augustin dans les livres de la doctrine chrétienne, sont tellement attrempées par le Saint-Esprit, que ce qui est dit obscurément en un lieu est très-clairement dit ailleurs, avec plusieurs autres règles de bien entendre l'Écriture, qui sont contenues dans lesdits livres de saint Augustin, de la doctrine chrétienne, et autres qui ont traité cette matière.

» Si est-ce qu'il reste encore une difficulté à vider, qui gît en ce que plusieurs ont pensé que la volonté de Dieu, touchant tout ce qui est requis à notre salut, ne nous a été du tout inscrite par les Évangélistes et Apôtres : mais si cela avait lieu, je vous prie, messieurs, de considérer quelle ouverture sera faite à mettre en avant toutes les rêveries qu'on voudra. Et de fait, nous voyons que ce a été le passage par lequel Satan est entré pour dévaster la vigne du Seigneur.

» Cependant nous ne nions pas que devant Moïse Dieu n'ait gouverné son Église par visions et révélations, et que les Apôtres n'aient planté les Églises de vive voix, devant que leur doctrine ait été écrite. Mais pourquoi est-ce que croissant la malice des hommes avec le nombre, et au contraire décroissant la bonté de leur vie, le Seigneur a voulu que cette doctrine fût enregistrée en langage commun et entendue de tous ? N'est-ce pas afin d'obvier à ceux qui savent orner leurs rêveries du titre de tradition, ou de révélation, ou de coutume ? Or si cette doctrine n'est écrite qu'en partie, de quoi servira ce remède ? Certainement saint Jean ne parle pas ainsi des Écri-

tures quand il dit, que les choses qu'il a écrites sont écrites afin qu'en les croyant on ait la vie : ce qui serait faux s'il y avait quelque autre doctrine nécessaire au salut. Saint Paul aussi déclarant l'usage de l'Écriture, et voulant endoctriner en la personne de Timothée, son fidèle disciple, tous les ministres de l'Église de Dieu, n'eut pas dit qu'elles rendent l'homme de Dieu (c'est-à-dire le ministre de la parole de Dieu, ou même si vous voulez tout homme fidèle) parfait et accompli, s'il y fallait ajouter encore quelque chose non écrit. Cependant nous ne doutons point qu'il n'y ait en de tout temps des traditions non écrites touchant l'ordre et manière de faire. Mais pour ce qu'on a abusé longtemps de ce nom, il faut montrer quelles sont les recevables, ce qui sera mal aisé de faire, si on se propose deux points pour en faire droit jugement : c'est à savoir si elles sont conformes à la doctrine, et propres à édification. Car c'est une chose toute assurée que les Apôtres ni vrais pasteurs n'ont jamais dressé manières de faire qui fussent directement ou obliquement contraires à la vraie doctrine, ni pareillement qui détournassent les hommes tant soit peu du service spirituel. Quand donc cette règle sera gardée, alors sera-t-il aisé de discerner la doctrine d'avec les traditions, et les fausses traditions des vraies. Et vous pouvez savoir, messieurs, combien Tertullien, en son traité des Écritures, a trouvé étrange le dire de ceux qui ont laissé quelque chose à enseigner ou de bouche ou par écrit de ce qui est requis à notre salut. Je dirai davantage, c'est à savoir que cela même que les Apôtres se trouveront avoir fait en cet endroit n'est pas toujours perpétuel ; non pas qu'ils ne soient témoins sans reproche, mais pour ce que,

de charité, ils ont donné  
se à l'infirmité des Juifs :  
ce qu'ils ont ordonné des  
fées, et de ne manger point  
en ce que saint Paul a en-  
tiqué lui-même en Timo-  
sa personne, lesquelles  
raient aujourd'hui lieu,  
vant la règle générale de  
er au prochain dans les  
érentes. Et telles choses  
uvent recueillir d'autres  
e faire qu'ils ont accom-  
ur temps, comme quand  
du baiser, et d'avoir la  
erte en signe d'autorité,  
ses du tout contraires à la  
faire d'aujourd'hui entre  
ations, entre lesquelles il  
é fort étrange, que les  
ntrebaisassent, ou qu'un  
ât une femme autre que  
comme aussi aujourd'hui  
te découverte est signe  
tion inférieure.

es choses donc doivent être  
, devant que croire une  
e apostolique, et afin de  
l'autorité ou coutume des  
ur troubler les Églises,  
voyons qu'il est advenu  
mps des Apôtres pour la  
ies, et du temps même des  
chant ceux qui abusèrent  
de l'Église de Jérusalem,  
le judaïsme avec le chris-  
omme il est écrit en l'his-  
tes des Apôtres. Là il fut  
on ne chargerait les cons-  
nul joug. Comment donc  
nous que les Apôtres aient  
t et tant de cérémonies,  
uis après on a mis la ré-  
péchés et les mérites : vu  
t une si expresse protesta-  
aire, et n'ont pas même  
er lieu aux cérémonies

mosaïques, desquelles Dieu lui-même  
était auteur. Il y a long-temps que  
saint Augustin s'en est plaint écrivant  
à Januarius; mais il n'y a point de  
doute que, s'il eut été en un tel temps  
que le nôtre, il en eut bien parlé au-  
trement. En somme donc nous requé-  
rons que l'Écriture, qui est toute claire  
en cet endroit, discerne entre les tra-  
ditions bonnes et mauvaises, les sain-  
tes et profanes, les nuisibles, néces-  
saires et superflues.

» Ces points étant vidés, il est aisé de  
décider cette question : si l'Église est  
par-dessus l'Écriture, qui me semble  
une question aussi impertinente, que  
si on demandait si l'enfant est par des-  
sus son père, la femme par dessus son  
mari, voire l'homme par dessus Dieu.  
Et de fait jamais la vraie Église ne  
fera procès à Dieu en une telle que-  
relle, mais passera toujours condam-  
nation. Et ne sert rien de dire que  
l'Église est devant l'Écriture; car, en-  
core qu'ainsi soit, si est-ce que cette  
parole, qui depuis a été écrite, est tou-  
jours plus ancienne, vu que par elle a  
été conçue, engendrée, et nommée  
l'Église, comme dit a été. On allègue  
sur ce point le dire de saint Augustin,  
je ne croirais point à l'Écriture si  
l'autorité de l'Église ne m'émouvait;  
mais il fallait considérer que saint Au-  
gustin parle là de soi-même, comme  
manichéen. Quand donc deux parties  
seront en débat de la vérité d'un ins-  
trument, à qui aurons-nous recours,  
qu'au notaire qui en garde le registre?  
Mais cependant ce n'est pas à dire que  
le registre soit fondé sur le témoignage  
du notaire, qui ne laisserait pas d'être  
véritable et authentique, encore que  
l'homme vivant n'en rendit témoi-  
gnage. Autant en faut-il répondre à  
ceux qui pensent que l'autorité des  
livres canoniques n'est fondée que  
sur ce que l'Église en a déterminé;

comme ainsi soit qu'il se trouvera des déterminations des conciles en cet endroit toutes diverses, ce qui pourra être plus amplement déduit en la mutuelle conférence. Or il me suffira d'alléguer, outre tout ce que dessus, une seule raison accompagnée de l'autorité de quelques anciens bien approuvés. La raison est telle : Jésus-Christ lui-même a tant honoré la doctrine des Prophètes qu'il avait envoyés qu'il a approuvé sa doctrine par leur témoignage. Saint Paul a souffert que ceux de Béroé fissent le semblable, comme il est écrit, Actes 17. Saint Pierre loue expressément cette manière de faire. Il ne faut point donc que ceux qui se disent vicaires de Jésus-Christ et successeurs de saint Pierre et de saint Paul, refusent pareille condition.

» Au reste, voilà que dit saint Jérôme, chap. 9. livre 2. sur Jérémie : il ne faut suivre l'erreur ni de ses pères, ni de ses ancêtres, mais l'autorité des Écritures. Et saint Chrysostôme sur le 24 de saint Mathieu, homélie 49 : celui qui veut connaître quelle est la vraie Église de Christ, comment la connaîtra-t-il en si grande confusion de telle ressemblance, sinon par les Écritures ? Il en est ainsi au même lieu : ceux qui sont en Judée, qu'ils s'enfuient aux montagnes ; c'est-à-dire que ceux qui sont en la chrétienté se retirent aux Écritures. Et pourquoi est-ce qu'en ce temps-là tous les chrétiens se doivent retirer aux Écritures ? D'autant que depuis le temps que l'hérésie a occupé les Églises, on n'a pu avoir certaine probation de la vraie chrétienté, et ne peut être autre refuge aux chrétiens voulant connaître la vérité de la foi, sinon les saintes Écritures. Quiconque donc veut connaître quelle est la vraie Église de Jésus-Christ, comment la connaîtra-t-

il, sinon seulement par les Écritures. De même le Seigneur connaît la grande confusion devoir advenir aux derniers jours, commande qu'aux chrétiens qui veulent prendre la mesure de la vraie foi, n'ayant refusé aucune chose sinon aux écritures : même s'ils regardent aux autres choses, ils seront scandalisés, et périront, n'entendant point que c'est de la vraie Église : et par cela trébucheront en l'abomination de la désolation, la sainte Église se tient au saint lieu de l'Église.

» Et saint Basile en la somme de sa première de ses morales, chap. 22. dit que ce qui n'est point de foi est comme dit l'Apôtre, et la foi n'est point de l'ouïr, et l'ouïr est par la parole de Dieu : tout ce qui est hors l'Écriture divinement inspirée est péché. Et même, en un sermon de la corinthiens de foi, si Dieu est fidèle en ses propos, et tous ses mandements sont fermes et établis à jamais, établis en vérité et droiture, c'est un grand crime de se détourner de la foi, crime d'orgueil de rejeter quelque chose de ce qui est écrit, ou inventer quelque chose qui ne soit point de Dieu.

» Jusques ici, madame, j'ai parlé amplement et selon la mesure de la connaissance que Dieu nous a donnée au premier point de la harangue faite par messieurs les prélats, concernant l'état et autorité de l'Église de notre Seigneur : sur quoi nous sommes encore tout prêts d'entendre tout ce qui nous sera montré par la pure parole de Dieu. Il reste l'article de la Cène duquel je me déporterai si plaît à votre majesté, tant pour avoir déjà par trop retenue avec l'illustre compagnie, que pour que nous aurions que cette conférence fût commencée et suivie par leur ordre : joint qu'en parlant de la Cène, il y a matière à

nt obscure et enveloppée, é que beaucoup de papent, quelque véritables t, qui offensent les cœurs es oulent. Toutefois, s'il najesté que nous passions ous sommes prêts d'en le Seigneur nous en a naitre: nous soumettant qui nous sera montré par Écritures, et suppliant nent votre majesté d'être u'après la gloire de Dieu, servons, il n'y a chose rchassions de plus grand repos de vos majestés et yaume.»

igue ainsi parachevée, le ense, après que le cardine lui eût fait signe, s'apour le commencement de protesta qu'il avait été touqu'on usât de toute douceux du parti contraire, i grande sévérité lui avait u: ajouta puis après qu'il i général ce que de Bèze l'Église, déclarant qu'il s tenu pour impiété et que plusieurs disent que par-dessus les saintes

que de Bèze avait dit de ordinaire des pasteurs, u'il n'était point bien saintint que de Bèze et ses n'étaient point légitime, parce que les uns n'aposition des mains, ou eue, c'était de ceux qui nt autorité de ce faire, évêques, vu que nul ne n'a pas. Il excepta de ce x qui avaient été créés glisc romaine; mais il dit ation n'en était pas plus ce qu'ils s'étaient dépar-

tis de cette Église et de leur prêtrise. Pour faire valoir cette imposition des mains, il allégua l'autorité des anciens canons, et récita tout au long l'histoire d'Ischiras et Athanase selon qu'elle est contenue en l'histoire ecclésiastique: de là il vint à la vocation extraordinaire, et allégua deux points; le premier que nous n'en trouverions point d'exemple en l'Église chrétienne par l'espace de quinze cents ans, et le second que les vocations extraordinaires avaient été approuvées, ou par miracle, comme il se voit en Moïse, ou par Écriture, comme saint Jean prouva sa vocation par le témoignage de Malachie, concluant par ce moyen que la vocation dudit de Bèze et de ses compagnons était illégitime.

Ayant achevé ce propos, il tomba en la matière des traditions, disant qu'il y avait plusieurs points de notre religion qui n'étaient que traditions, comme *Pater ingenitus*, *Filius homousios*, le mot de Trinité, alléguant aussi ce qui avait été ordonné en la loi ancienne touchant l'autorité des pontifes.

Quant aux Conciles généraux et universels, il dit qu'ils ne pouvaient errer en la doctrine. Et quant à ce qui avait été allégué de saint Augustin que les derniers conciles généraux corrigèrent les précédens, il dit que cela ne se pouvait entendre de la doctrine, vu que du temps de saint Augustin il n'y en avait eu que trois généraux, c'est à savoir le concile de Nicée, premier contre les Ariens, le concile de Constantinople, contre les Macédoniens, et le concile d'Ephèse premier contre les Nestoriens, et pas un d'eux n'a été corrigé. Et sur ce propos il taxa de Bèze d'avoir mal allégué Tertullien *de prescriptionibus*, et pareillement l'histoire de Paphnutius, laquelle était d'un auteur suspect: c'est à savoir Socrate, et non point dans les actes du con-

cile de Nicée. Joint qu'il n'est point là parlé de la loi du célibat, qui était déjà long-temps en usage, quant à ceux qui étaient élus devant qu'être mariés ; mais seulement si les mariés devaient s'abstenir de leurs femmes en étant appelés au ministère.

Finalement il parla de la Cène, mais fort succinctement, et seulement pour faire entrer de Bèze en cette matière. De Bèze se levant pour répondre à ce que dessus, un petit moine blanc se présenta nommé de Xaintes, qui commença fort injurieusement à comparer de Bèze et ses compagnons aux anabaptistes qui se vantent aussi d'être suscités par l'inspiration du Saint-Esprit, contre tout autre ecclésiastique ; puis entrant en la question des traditions, alléguait que saint Cyprien avait été ainsi trompé avec ceux de l'Église d'Afrique, lesquels sous ombre que Jésus-Christ n'avait pas dit, *Ego sum consuetudo*, n'avaient suivi la coutume de l'Église touchant le baptême des hérétiques, et pourtant auraient erré. Il dit aussi que Tertullien avait été mal allégué à propos par de Bèze, attendu que Tertullien fait mention d'une parole non écrite, qui est ce qu'on appelle tradition. De même il s'émerveillait que de Bèze avait osé alléguer Chrysostôme, lequel avait écrit au poème sur saint Mathieu que ce que la parole de Dieu avait été mise par écrit était outre l'intention de Dieu, et pour la fin il exhorta fort orgueilleusement de Bèze de lire trois ou quatre fois les anciens devant que de les alléguer. Ensuite, pour confirmation de son dire, il mit en avant ce qui a été dit de saint Paul. I. Corinthiens II, touchant ce que les femmes doivent avoir la tête couverte, et tira de là une conclusion, qu'il ne fallait seulement avoir l'Écriture, mais aussi la nature et la coutume. Et pour achever son propos, il

réitéra ce qu'avait dit Despechant, *Pater ingenitus, homo Trinité*, ajoutant le baptême d'enfans et la virginité de Marie à l'enfantement. Toutes lesquelles il disait n'être fondées sur la tradition.

Ces propos durèrent plus d'une heure, sans que de Bèze eût rien à répondre : lequel finalement, de Xaintes eût achevé, remontra cette manière de procéder n'être propre à conférer pour vider le point, mais plutôt pour engendrer confusion en amassant ainsi tant d'arguments ensemble : et que pour cette fois suppliait la majesté de la reine de rétablir un ordre convenable, et de ne plus permettre que ceux-là mêmes qui avaient parlé, savaient être reçus en toutes les dressées. Toutefois qu'il ne répondit aux principaux points de ce qui lui avait été répliqué.

Premièrement, quant à ce qui avait été mis en avant par le docteur touchant l'imposition de la main, il dit, qu'entre les marques de la vocation des pasteurs, il y en avait de substantielles, c'est à savoir l'examen de la doctrine et de la vie, et l'élection légitime. Et quant à la forme, qui était l'imposition de la main, qu'elle concernait la forme extérieure d'être mis ou installé en la place et usage du ministère, non pas que cela fasse le ministre ; de sorte que celui qui ne l'avait pas, pourvu qu'il fût privé soi-même par mégarde, ne laissait d'être vrai ministre. Et cela en comparant l'administration de la parole avec celle des sacrements. Et disait-il, vous tenez que le sacrement administré par une femme est valide en cas de nécessité (ce que nous n'approuvons pas), mais que Saint-Bernard est bon témoin pour celui qui croit en Dieu, et n'a



é après en avoir fait son devoir, vivé par la seule foi. Par quoi il dit que l'imposition des mains fût nécessaire que le baptême, et plus encore pour l'administration de la pâque pour les sacrements, voire le baptême même, si nul ne peut valablement légitime pasteur, mais bien baptiser sans avoir cette imposition : joint que saint Jérôme, contre les lucifériens, avoue évidemment que l'imposition des mains n'est point de la nécessité de loi, mais un honneur qu'on fait à la sainte Église. Et quant à nous, disait de nous montrant ses compagnons, ne pensons avoir intérêt à cette cérémonie. Car, grâces à Dieu, nous avons le témoignage de notre vocation ayant été aminés, élus par le collège de pasteurs, et approuvés par nos pasteurs et nos peuples, et mis en possession du ministère avec solennelles prières et actions de grâces. Et si vous objectez, disait-il, que les premiers pasteurs de notre mémoire ont dressé nos pasteurs n'avaient cette autorité, et ne pouvaient alléguer succession, je vous dirai que plusieurs d'entr'eux pour ne pas affirmer le contraire s'ils s'en voyaient aider. Mais à la vérité ils ont valablement renoncé à la marque de la sainte Église romaine, et faut plutôt tenir le commencement de leur vocation pour être en laquelle toutefois il n'y a rien de dépris de l'ordre ecclésiastique, car il n'y en avait point lors en l'Église ainsi au contraire une horrible confusion et désordre y régnait. Joint que puis après les peuples approuvant le ministère, ont rendu vraiment légitime ce qui avait commencé extraordinairement par la faute que des pasteurs ajouta aussi l'exemple de Samuel et d'Élie, qui ont sacrifié extraordinairement, et de tant de prophètes qui ont été ni appelés ni approuvés par

les sacrificateurs. Et quant à ce que vous, M. Despense, avez allégué (disait-il), que les vocations extraordinaires ont toujours été approuvées par miracles, ou par témoignages de prophétie, je vous nie que cela se puisse vérifier de tous ? Mais s'il faut venir aux miracles, à votre avis le changement de vie, le fruit que vous voyez de cette doctrine remise en avant de notre temps par gens si contemptibles et tant persécutés par les plus grands du monde, et ce que vous voyez qu'aujourd'hui il faut que vérité ait audience, ceux le voyant et oyant qui nous eussent envoyés droit au feu, il n'y a pas un an, ne sont-ce pas suffisants miracles, suivant ce que saint Paul disait aux Corinthiens qu'ils étaient le sceau de son apostolat ? Là-dessus on nous allègue les anabaptistes, mais à quel propos ; car ceux-là nient une partie des Écritures, se fondent sur leurs révélations, et sont notoirement fourvoyés du droit chemin. Bref, l'argument ne vaut rien de condamner en général toute vocation extraordinaire, parce qu'il y en a qui s'en vantent fausement ; mais il faudrait que vous-mêmes, messieurs, regardassiez quelle est votre vocation, et vous trouverez qu'elle est non pas simplement extraordinaire, mais directement contre l'ordre n'ayant que la cérémonie extérieure, et non encore conforme à la parole de Dieu, ni aux anciens canons de l'imposition des mains, sans préalable légitime examen ni moins encore élection : joint que vous n'ignorez que même la supériorité des évêques auxquels seuls vous attribuez cette imposition des mains, n'est pas d'ordonnance divine, mais d'une coutume, témoin saint Jérôme en l'épître à Enagrius. Bref, au lieu de s'amuser à cette cérémonie pour savoir si vous ou nous sommes vrais pasteurs, il faudrait ve-

nir tout droit à la substance, c'est à savoir à la doctrine que nous prêchons, et aux points desquels nous reprenons l'Église romaine, et de ce nous avons supplié et supplions encore la majesté du roi. Car si notre doctrine se trouve fautive, alors serons-nous assez déclarés faux pasteurs, mais si elle est véritable, et ne se peut trouver que nous soyons mûs à faire ce que nous faisons par autre intention que bonne, à faute que ceux qui devraient conduire les autres sont les plus aveugles, comment ne serons-nous vrais pasteurs, encore que la marque extérieure de l'imposition des mains nous défaille, non point par notre faute ou négligence, mais par la faute de ceux qui ont renversé cet ordre de l'Église, que nous tâchons de rétablir? Et qui a imposé à Dieu cette loi qu'il ne puisse susciter des pasteurs sinon d'une certaine façon ordinaire? Cependant nous vous accordons que vocation extraordinaire ne doit être aisément reçue; mais si on considère quelles causes ont ému de notre temps certains personnages à se retirer de l'Église romaine, nous maintenons qu'il se trouvera que jamais il n'y a eu occasion plus grande, ni nécessité plus étroite de ce faire. Que si nous voulions introduire les vocations extraordinaires à la façon des anabaptistes, libertins et autres frénétiques, je vous prie, aurions-nous rétabli les inquisitions de la doctrine et de la vie? les élections et vraies consécutions en nos Églises, au plus près de la parole de Dieu, et de la primitive Église qu'il nous a été possible? Voilà quant à notre vocation.

Quant aux traditions, de Bèze répondit premièrement qu'on abusait de ce mot en l'appliquant seulement à ce qui n'était baillé que de main en main sans écriture, et maintint que le mot grec *paradosis*, s'entend aussi bien de

ce qui est laissé par écrit. De même ne doutait point que l'Église, dès les Apôtres, n'eût quelques manières de faire qui peut-être n'ont été écrites par écrit; mais que ce n'était là le point du différend; ainsi fallait prouver que les traditions qu'il est question sont apostoliques, qu'il dit qu'on ne lui prouverait. Car on sait quels ont été les livres de ses auteurs, et de quelles manières elles ont été introduites. Et si ce sont elles se trouveront quasi toutes superstitieuses ou vaines et il y en a ou même contraires à la doctrine des Apôtres, si on les veut considérer au menu. Que s'il s'en trouve quelques-unes qui soient utiles ou nécessaires, il faut avoir assez déclaré par ses deux sermons, qu'il n'était d'autre avis que de les retenir et garder.

De même il maintint de reconnaître qu'il ne se trouverait jamais que les Apôtres et Évangélistes ayant rien écrit, quant à la doctrine de salut, qu'ils n'eussent suffisamment déclaré en leurs sermons, auxquels il n'est licite d'ajouter quelque chose quelconque pour obliger les consciences. Il dit aussi, quant à ce qu'il avait allégué du mot de tradition, qu'il était consubstantiel, et du baptême des petits enfans, qu'on faisait grand usage de ces traditions anciens en estimant qu'ils n'avaient que le fondement de leur doctrine sur quelques traditions écrites, qu'il apparaissait assez, par les saintes Écritures et disputes contre les hérétiques, qu'ils s'étaient fondés sur certains et évidens passages de l'Écriture sainte, n'étant tenu pour rien en l'Écriture cela tant seulement qu'il s'y trouvait écrit en autant de lieux exprès, mais ce qui résultait nécessairement de ce qui se trouvait écrit.

Quant à ce que de Xaintre avait admonesté de Bèze de lire quatre fois les passages des

les alléguer. Il répondit peut-être lu plus de dix-huit l'avait allégué de Chrysostome il était aussi assuré qu'au dit de Xaintes ne trouve- en saint Chrysostome le qu'il lui avait attribué, c'est e la parole ait été écrite ou- re l'intention de Dieu.

ce que de Bèze avait été re- ir usé de mauvaise foi en Tertullien et l'histoire de , de Bèze n'y répondit rien pour ce qu'il se contentait (puis je lui ai ouï dire), d'a- lu au principaux sans s'arrêter soires ; mais depuis étant par ses amis , il répondit histoire de Paphnutius qu'il ait être plus véritable que e voulait, l'ayant comme ré- doute , d'autant qu'elle se a un fragment d'un auteur 'est à savoir Socrate. Mais firmait au contraire qu'il le écrit tout au long au grec , e imprimé , contenant les ncile de Nicée. Quoiqu'il en èze disait avoir été mal re- sponse , attendu qu'il n'a- é cette histoire sinon par pour montrer que souvent le à une seule personne ce hé à plusieurs , voire même e assemblée. Disait davan- quelque sorte que Despen- ndre le dire de Paphnutius, élibat n'était encore lors in- a l'Église , et n'y a jamais été se en avant par le Saint-Es- u'elle est directement con- doctrine de saint Paul, 1. 1. Tim. 4 chap. Joint que les t abominations qui en sont montraient assez de quel avait été forgée.

au passage de Tertullien au

traité *de prescriptionibus*, de Bèze aussi maintenait l'avoir bien allégué , pour montrer que les Apôtres n'avaient rien omis de ce qui était requis à notre salut , bien qu'il ne nie pas que Tertullien ne passe quelque fois mesure , tant en ce livre là , qu'en plusieurs autres endroits.

Telle fut la réponse de de Bèze auquel fut répliqué par de Xaintes qu'il montrât donc où il avait trouvé en l'Écriture la perpétuelle virginité de la vierge Marie , et le baptême des petits enfans. De Bèze répondit quant au premier de ces deux points qu'il n'est article de foi , vu que même plusieurs des anciens parlent de l'enfantement de la vierge Marie en tels termes , qu'ils semblent avoir estimé qu'elle n'était demeurée vierge après l'enfantement, sinon en tant que Joseph ne l'avait aucunement touchée quand elle accoucha de Jésus-Christ, notre Seigneur , selon ce qui est expressément écrit en saint Mathieu, et comme ainsi il nous faut croire à salut. Mais quant au surplus ce qu'on en croyait était par vérisimilitude, parce qu'il est croyable que Dieu s'est réservé et a du tout sanctifié un tel et si saint organe, combien que en cela ne gît aucun point de notre salut. Quant au baptême des petits enfans, il alléguait la circoncision à laquelle a succédé le baptême. De Xaintes répliqua qu'il nous fallait donc revenir à la vieille loi, et que, par même raison, il ne faudrait baptiser les mâles que le huitième jour, et jamais baptiser les filles. De Bèze répondit que cela n'était point ramener la vieille loi, mais plutôt ensuivre saint Paul pas à pas qui a notamment comparé la circoncision et le baptême en l'épître aux Colossiens. Ce que aussi nul ne pouvait nier d'être véritable. Et, quant au reste, il dit que la conséquence de l'argument que fai-

sait de Xaintes était nulle ; car si le baptême ressemble à la circoncision en quelque chose , c'est à savoir en ce qu'il est sacrement de notre adoption et régénération, il ne s'ensuit pas qu'il soit semblable en tout et partout. Or qu'il ne soit semblable sur les points que de Xaintes avait touchés , il appert en ce qu'au commandement de baptiser il n'est fait mention spéciale des mâles ni du huitième jour , comme en la circoncision. Outre ce qui est écrit des petits enfans en saint Matthieu, 19 chap. en saint Paul, 1 Cor. 7. et souvent aux actes des Apôtres , que les familles entières ont été baptisées, comme souvent cet argument a été déduit contre les anabaptistes contre lesquels on n'eut allégué que la tradition, dont il n'y a qu'un seul Origène qui en fasse mention.

De Xaintes aussi allégua qu'il trouvait en saint Paul trois fondemens de notre foi , c'est à savoir , nature , l'Écriture et la coutume , et voulut prouver cela par le passage de saint Paul, où il est parlé des femmes qui doivent avoir la tête couverte. A quoi de Bèze répondit en souriant que c'était mal argué. Car en premier lieu, saint Paul ne traite pas là d'un article de foi mais plutôt d'un point de police saint et honnête. Ensuite il ne baille pas là une règle pour approuver les articles de la religion chrétienne par nature , vu qu'il est assez notoire tout au rebours que les articles fondamentaux de notre religion sont contre l'ordre de nature , en quoi se montre la force et vigueur de la foi. Et pourtant, disait de Bèze à de Xaintes, rayez s'il vous plait cette nature de vos papiers, quand il sera question de telles matières, et concluez plus pertinemment. Despense d'autre côté insista de rechef sur la vocation extraordinaire , disant que c'était merveille que les ministres

étant en si beau champ d'une hi de quinze cents ans et plus, ne sentent lui montrer un seul exemple de vocation , sans imposition de main.

De Bèze répliqua que toutes les locations des évêques de chacune n'avaient été enregistrées , et même il n'y en aurait jamais eu qu'à notre temps , cela n'empêche point que Dieu n'ait pu faire autrefois ce qu'il n'aurait fait aujourd'hui. Bref, il dit qu'il lui aurait seulement répondu quand à ce point assez amené de raisons et d'exemples.

De même Despense dit qu'en saint Paul, 2. Timo., il n'y avait pas *scriptura*, mais *omnis doctrina*. fut répondu par de Bèze qu'il y avait *omnis scriptura* à peine de un livre , et fut aussi soudainement un des docteurs présens qu'il y avait *omnis scriptura*.

De même il demanda par quel usage de l'Écriture on pourrait montrer que le Saint-Esprit procède du père et du fils. De Bèze répondit qu'il est écrit expressément en saint Jean que le Saint-Esprit était envoyé du père et du fils. Il fut répliqué par quelqu'un qu'il était dit aussi que le père a envoyé le fils. De Bèze répondit que s'il était question de décider cette matière en son lieu , cela ne serait pas laissé à prouver bien amplement qu'il se contentait de répondre à ces choses. La première qu'il approuva assez que ceux qui avaient dit cela sur cette matière contre les Grecs s'étaient fondés sur l'Écriture, comme Dieu le savait bien.

La deuxième , que encore qu'il est dit que le fils a été envoyé du père, aussi bien qu'il est dit que le Saint-Esprit est envoyé du père et du fils, toutefois ce mot de fils montre une certaine et particulière façon de procéder qui est propre à la person-

le savoir en étant engendré qui n'est et ne peut être dit Esprit, auquel pour cette appropriation ce mot de procède de sa nature plus général, distinguer les personnes de la leurs propriétés. Mais que, au point, cela est toujours l'Écriture, tellement que ce demeure ferme, qu'il n'y a rien de foi hors l'Écriture. Le dernier propos démené assez entre ceux qui étaient à saient quelques mots à la

cardinal de Lorraine ne pouvant même porter l'immodestie du des Saintes, lui coupa la parole propos qu'il avait entamé l'unité perpétuelle de la vierge sur son fondement sur saint Luc 20, au dernier verset, le cardinal vint à son propos, qui était de faire arrêter à la détermination de l'Eglise, en quoi il ne fut interrompu. Cependant les ministres dirent eux assez haut qu'il alléguait Jean aussi mal à propos possible, et davantage qu'il ne pouvait être Eglise celle qui n'en avait la vraie marque.

Après le cardinal changeant après avoir usé d'une longue parole pour montrer que la principale cause des divisions de la chrétienté était du différend sur le saint sacrement de l'autel, conclut qu'il était possible de passer outre, si les deux camps s'accordaient de ce point, et pria fort. De Bèze, de sa compagnie, prévoyant qu'il voulait tout cela, remontra qu'il ne devait ainsi commencer, d'autant que la doctrine allait devant les personnes, et qu'en tout appointement il fallait commencer par les points les plus joints, qu'il y avait plusieurs

autres différends qui n'avaient rien de commun avec le point de la Cène, et d'autres aussi qui étaient préalables, par la décision desquels le différend de la cène serait rendu facile et bien aisé à entendre.

Le cardinal insista fort et ferme au contraire, alléguant que la harangue de de Bèze étant imprimée, il fallait nécessairement apaiser et résoudre le peuple quant à ce point. Despense lui aida là-dessus comme en toutes autres choses tant qu'il lui fut possible, et tirant un livre de son sein sans nommer l'auteur, dit que de Bèze ne devait refuser de souscrire à un personnage qu'il tenait pour son précepteur, et récita deux passages du contenu de ce livre. En l'un desquels était ce mot *substantialiter*, c'est-à-dire substantiellement, et en l'autre il était dit qu'il ne fallait nier la présence du corps en la cène, pourvu qu'on ôtât toute imagination de présence locale ou contrevenante à la nature d'un vrai corps humain. Et sur cela le cardinal tira de son sein un cahier écrit à la main, disant qu'il lui avait été envoyé des comtes Palatins d'Allemagne au mois d'août dernier, qu'il était soussigné de quarante ministres ou environ : puis il en lut un certain article seulement, disant qu'il ne voudrait contraindre les ministres à soussigner entièrement tout l'écrit : mais qu'il requérait seulement qu'ils signassent trois ou quatre signes : en quoi faisant ils seraient en train de quelque bon accord moyennant la grâce de Dieu : mais que sans cela il n'était possible de passer plus avant.

Sur cela de Bèze lui demanda expressément si lui-même voulait souscrire le premier : à quoi le cardinal fit une réponse fort double, et telle que bon lui sembla, ce qui lui fit laisser prise.

Finalement les ministres jugeant que

leurs partis ne demandaient pas mieux que d'avoir quelque occasion de rompre le colloque, répondirent qu'en leur baillant le livre, duquel Despense avait lu quelques lignes, et ce que le cardinal avait lu de la dite confession, ils le considéreraient volontiers et en rendraient réponse dès le lendemain. Sur ce point l'assemblée se rompit comme il était déjà assez tard, et fut le livre baillé à de Bèze avec quatre lignes par écrit contenant ces mots : *firma fide confitemur in augustissimo eucharisticæ sacramento verè, realiter et sacramentaliter, verum Christi corpus et verum Christi sanguinem esse, existere, exhiberi et sumi à communicantibus.*

Le livre était la réponse de M. Jean Calvin contre un certain Hethusius. Le cahier que le cardinal avait tiré de son sein se trouva n'être aucunement authentique, mais seulement une copie d'une confession générale de pasteurs du duché de Wittemberg faite de l'an MDLIX, apportée audit cardinal comme le bruit commun était de ce même Rascalon, dont il a fait mention ci-dessus. Or, d'autant qu'en cette confession la transubstantiation avec l'adoration du pain et toute autre telle doctrine était expressément condamnée, voilà pourquoi le cardinal n'en prit que quatre lignes, qui fut cause que les ministres (outre les avertissements qu'ils en avaient eus de plusieurs lieux), ne doutèrent plus que cette besogne n'eût été dressée, non pas pour conférer des différends, mais pour amener les ministres à cette nécessité, ou d'être surpris en la matière de la cène, ou pour le moins de bailler occasion de rompre le colloque.

Ainsi finit la conférence de ce jour là, se vantant ceux de l'Église romaine d'avoir bien rembarré les ministres, lesquels sortant du monastère, comme plusieurs demandaient instamment

comment se portaient les affaires, quelqu'un répondit bien hautement que la messe était bien malade, et qu'ils l'avaient laissée aux hocquets entre les docteurs, entendant par ce mot de hocquets les mots de *Hoc est corpus, etc.* Ce qui bailla à penser aux docteurs qu'ils étaient bien loin de leur compte.

Les ministres étant de retour, se résolurent quant à la dispute de la vocation et des traditions, de répondre de point en point à chaque argument qui leur serait proposé par ordre. Et quant au point de la cène, d'en répondre brièvement et pertinemment sans s'arrêter à ce petit écrit à eux baillé par le cardinal, qu'ils surent n'être extrait de la confession d'Augbourg, mais d'un particulier synode tenu quelques années auparavant au pays de Wurtemberg, entre les ministres dudit pays à la sollicitation de Jean Brence hérétique, eutychéen et nestorien tout ensemble.

Le lendemain, les ministres voulant se mettre en chemin de saint Germain à Poissy, il leur fut mandé que la conférence était différée au jour suivant; d'autre part les prélats assemblés à Poissy firent grande fête entre eux de ce que le jour précédent Despense avait si bien rembarré de Bèze, avec certaine espérance de victoire, tellement que lettres en furent écrites de tous côtés, et même à un homme d'autorité demeurant à Rouen, qui fit depuis fort bien son devoir de publier ces lettres.

Telles étaient les vantances de ceux qui jugeaient de ces affaires selon leurs passions particulières, outre plusieurs bruits, qui depuis sont tournés au désavantage de ceux qui les avaient forgés. Les ministres, de leur part, entendant ces rapports, n'en furent aucunement émus, et se conten-



écrire soudainement à  
ouen ce qui s'ensuit :

« Mes frères, si la conférence  
e nous avons été appelés  
e comme il appartient, et  
l'avons souvent requis,  
recours aux secrétaires  
apparoir de la vanité de  
nnent plaisir à controuver  
surdes et peu véritables.  
affaire conduite comme elle  
ons refuge à Dieu premier  
uis aux témoignages des  
rands seigneurs qui y ont  
ien pu connaître comme  
. A grande peine sommes-  
au combat, et toutefois  
sans pressent déjà la vic-  
ous fait plutôt rire que  
juger pour certain que  
ur faudra devant qu'ils  
chemin. Nous ne sommes  
s pour faire montre de ce  
as a donné de savoir; mais  
enir modestement sa vé-  
ous sommes résolus par sa  
our apprendre encore da-  
nous est montré. Mais  
ouvons dire devant Dieu,  
qu'il n'a tenu à quelqu'un  
raires que nous n'ayons  
modestie, on ne nous a  
moyen de rien apprendre,  
être confirmés en ce que  
toujours soupçonné qu'il  
c'est à savoir que les plus  
ient, les moyennieurs se-  
mpêchés, les fous parle-  
as haut, et ceux qui se  
eraient leur cornemuse :  
qui est encore en la main  
clarera comme nous nous  
quel côté est la vérité que  
maintenue jusques ici en  
ience. A Dieu soyez, et  
assidûment en prières  
lise, sans vous ébranler

des bruits que vous avez ouïs, et que  
pourrez ouïr ci-après. »

Or, advint par la providence de Dieu,  
que les ministres furent avertis de la  
résolution prise par les prélats, qui  
était, si les ministres dilayaient de  
soussigner l'écrit qui leur avait été  
baillé, de rompre le colloque, et en  
remettre la faute sur eux : et s'ils  
refusaient entièrement de soussigner,  
d'élever contre eux toute l'Allemagne  
dont le cardinal attendait encore quel-  
ques ministres qu'il avait envoyé  
quérir, comme ci-dessus a été dit, et  
finalement s'ils soussignaient, de tri-  
ompher par ce moyen, d'autant qu'ils  
présupposaient par cela que les mi-  
nistres qui auraient soussigné se-  
raient chassés de leurs Églises comme  
les ayant trahies, ou bien que les Égli-  
ses seraient divisées. Mais les minis-  
tres, le lendemain 26 de septembre,  
arrivés au même lieu du couvent de  
Poissy, présentèrent par de Bèze un  
écrit signé de leurs mains, qui fut lu  
et puis présenté à la reine mère, con-  
tenant ce qui s'ensuit :

« Madame, à la dernière fois qu'il  
vous plut nous donner audience, nous  
fîmes déclaration, selon la grâce que  
notre Seigneur nous a donnée, de l'ar-  
ticle qui avait été mis en avant tou-  
chant l'Église, ses marques et son  
autorité; en quoi nous avons tellement  
suivi la parole de Dieu que chacun,  
comme nous estimons, a eu occasion  
de se contenter de notre réponse.  
Mais au lieu d'approuver ce qui avait  
été dit par nous, ou de montrer par  
l'Écriture sainte ce qui mériterait  
correction, on nous a demandé en  
quelle puissance nous administrions  
la parole de Dieu, et les saints sacre-  
mens, et là-dessus rien n'a été épar-  
gné pour rendre notre cause plus  
odieuse. Nous ne savons à quelle in-  
tention cela a été mis en avant; car en

premier lieu nous ne sommes pas ici présentés pour administrer la parole de Dieu ni les saints sacrements, et pourtant il n'était besoin de nous demander en quelle puissance nous le voulions faire.

» Si on nous dit que c'est pour nous faire rendre raison de ce que nous avons fait par le passé, il fallait considérer que notre compagnie est de deux manières de gens ; les uns servent de ministres hors de ce royaume, dans les lieux où leur vocation est reçue : à ceux là on ne peut demander pourquoi ils sont ministres. Il y en a d'autres qui prêchent en ce royaume, lesquels vous n'avez pas appelés, pour leur faire rendre raison de ce qui est passé, quant à leur vocation, mais seulement pour conférer de leur doctrine : autrement ce serait un commencement de faire leur procès : à quoi nous sommes assurés, madame, que vous n'avez pensé. Si c'est par une manière de conférer, sous correction, il n'y avait pas grand propos, et cela ne pourrait servir qu'à nous faire entrer en matière ; de laquelle nous ne pouvons sortir sans offenser et irriter messieurs les prélats : à quoi nous n'avons pensé, ni ne voulons donner occasion à personne d'interrompre cette sainte et chrétienne œuvre commencée. Et afin qu'on connaisse que nous ne parlons sans grande raison, à toutes les fois que deux parties conviennent pour entrer en conférence, si l'une demande : en vertu de quoi faites-vous cela ? l'autre lui demandera le semblable ; et ainsi sera-t-il mal aisé que, sur ces demandes réciproques, il ne survienne quelque dissension, au lieu de l'accord prétendu.

» Or laissons à part messieurs les prélats de ce royaume, lesquels ne voulons offenser, mais figurons-nous un

évêque qui nous demandât : sous quel titre prêchez-vous et administrez-vous les saints sacrements ? nous lui demanderions réciproquement s'il a été élu des anciens de l'Eglise à laquelle il est député pour évêque ; s'il a été demandé par le peuple ; s'il y a eu information précédente de sa vie, de ses mœurs, et de sa doctrine. Il dirait oui, mais on sait bien tout le contraire, et nous nous en remettons à la conscience de ceux qui nous en écoutent, qui savent comme il en va. Et s'il nous disait : vous n'êtes pas ministres, parce que vous n'avez pas l'imposition des mains ; nous lui répondrions : vous n'êtes pas évêque, pour ce qu'en votre institution ont été omis les points substantiels et commandés de droit divin, sur lesquels on ne peut dispenser ; et si la dispute s'échauffait davantage, nous passerions plus outre, et pourrions user de telles paroles : vous n'avez que l'un des points requis à l'institution, qui est l'imposition des mains. Si le défaut de celui-là (comme vous estimez) nous prive de pouvoir être ministres par le défaut des deux autres, vous le serez moins que nous. Le concile de Chalcédoine, qui est l'un des quatre généraux, a ordonné que *irrita sit ordinatio* du prêtre qui n'a été député spécialement au service de quelque Eglise : *irrita*, dit-il, *in injuriam ordinantis* ; à plus forte raison le pourrions-nous dire à l'évêque qui dispute avec nous, quand les deux points essentiels lui défont, contre l'ordonnance de l'apôtre. 1. Thimoth. 3, à Tit. 1.

» Or voici un autre point qui nous fait grand mal de dire, et toutefois nous en sommes contraints, afin de montrer à toute cette compagnie que, si cette dispute de la vocation était une fois ouverte, elle serait grandement dangereuse. Si nous demandons à un tel

, de qui est-ce qu'il a reçu cette ion des mains , si elle lui a rien que dirait-il ? Il dirait que non.

lui demandions , qui lui a im-s mains ? Il dirait, ce sont les s , par l'autorité qui leur a été . Et si nous lui demandons : n avez-vous acheté cette auto- dira qu'il ne l'a pas achetée, u'il en a donné tant de milliers c'est-à-dire, je n'ai pas acheté , mais j'ai acheté le blé. Or ispute, si on la veut décider par ciles et canons de l'Église , fe- ugir une infinité d'évêques , et de curés , en laquelle, madame, l'avons voulu entrer, afin de er personne. Et ceci soit dit, s pour y entrer, ni pour revan- ais seulement pour vous mon- Madame , que si nous fûmes lans nos réponses , ce fut pour : que nous avions de traiter ces en toute douceur.

quant à l'article de la sainte cène igneur , nous n'en voulûmes rement parler plus avant, ayant à plusieurs de cette compa- qui n'ont pas accoutumé d'en arler si avant qu'ils ne se scan- t facilement quand ils enten- quelque chose qui leur semble le ; et aimerions mieux qu'ils issent le langage des anciens rs de l'Église que le nôtre , at- même- ment que monsieur le al de Lorraine s'était obligé, par se publique , de nous instruire igner , nommément sur cet ar- ar les paroles des docteurs qui it les premiers cinq cents ans, nt que nous nous étions prépa- ivec Dieu et avec nous-mêmes ecevoir la lumière , s'il nous ontré que jusques ici elle nous : cachée. Or , pour satisfaire attente et à celle d'une partie

de la chrétienté , on nous a proposé l'article du saint sacrement, retran- ché des plus principaux et nécessaires points , et on nous a dit : Signez cela , sinon nous ne passerons outre. Si nous nous étions présentés prisonniers pour nous faire notre procès , encore ne nous dirait-on pas : Signez cela , sinon nous vous condamnons. Votre état , messieurs les prélats , vous oblige de parler autrement , et vous commande de nous montrer nos erreurs, s'il y en a , et veut que vous soyez *potentes exhortari in doctrinâ sanctâ* ceux qui ont besoin de doctrine , et qui sont prêts de rendre raison de leur foi par l'Écriture ; et si la façon de nous condamner est nouvelle , les moyens des- quels on use semblent encore plus étranges , comme nous dirons tantôt.

» Madame, nous sommes ici présents devant vous pour deux fins principales : l'une c'est pour rendre raison et à Dieu , et à vous , et à tout le monde de notre foi : l'autre pour servir à Dieu , au roi et à vous , en tous des moyens à nous possibles , pour apaiser les troubles qui sont suscités au fait de la religion.

» Si vous nous renvoyez sans nous avoir donné avec qui conférer amia- blement , il ne nous sera rien fait qui ne soit publié par toute la chrétienté : ce ne sera pas le moyen d'apaiser les troubles, et ceux qui mettent en avant ces choses le savent bien. Si vous n'a- vriez à faire qu'à nous qui sommes ici présents, il n'y aurait pas grand danger selon le monde d'en user comme on voudrait ; mais il vous plaira considé- rer que nous sommes ici de la part d'un million de personnes qui sont en ce royaume, en Suisse, en Pologne, en Allemagne , en Angleterre et en Écosse , qui attendent tous quelque bonne résolution de cette assemblée, et qui entendront qu'au lieu de con- férer , comme on avait promis , on

nous aura baillé la dixième partie d'un article , et dit: Signez cela, sinon nous ne passerons point outre: mais quand bien nous l'aurions signé, qu'aurait-on gagné? Ceux qui nous ont envoyés par deçà voudront savoir si nous avons été contraints par force, ou convaincus par bons et certains arguments.

» Par quoi nous vous supplions, madame, de ne point interrompre cette bonne œuvre, et nous bailler des personnes qui ne fassent point conscience de conférer avec nous; autrement votre majesté peut juger d'elle-même combien cette manière de procéder, qu'on veut mettre en avant, apportera de scandale. Et toutefois pour ne demeurer sans réponse à ce qui nous a été proposé, nous déclarons que nous approuvons tout ce qui a été lu par monsieur Despense au livre de monsieur Calvin, qu'il nous a baillé, sans autrement en conférer.

» Et quant à l'article que monsieur le cardinal nous a baillé, il est certain que ce n'est qu'un extrait d'une certaine confession, en quoi il y a beaucoup de choses à considérer, c'est qu'il faudrait nous communiquer toute la confession; car il ne serait point raisonnable de nous présenter une ligne d'articles, et laisser tout le demeurant. Ensuite il faudrait que nous sussions si monsieur le cardinal l'a présenté de lui-même, (ce que toutefois nous ne présumons, mais nous désirons que cela nous soit attesté) ou si c'est de l'autorité de messieurs les prélats qu'on nous propose cette confession ou celle même d'Augsbourg, et nous en assurer tellement que nous puissions librement conférer ensemble; car par là au moins nous remercierons Dieu, de ce que monsieur le cardinal de Lorraine, et les autres passeront condamnation de la transubstantiation, laquelle est réprouvée

par le commun accord de toutes les églises réformées, tant en Allemagne qu'ailleurs. Et si on veut que nous signions quelque chose, il est raisonnable que monsieur le cardinal de Lorraine signe aussi ce qu'il nous présente au nom de la compagnie: afin que nos Églises, qui nous ont envoyés ici, voient et connaissent que nous ne conférons point en l'air et en vain.

» Que si monsieur le cardinal de Lorraine continue en cette volonté d'approcher de la confession des Allemands tout entière, nous espérons que Dieu nous approchera; et nous conjoindra à un si bon point, que vous en serez contente, et que son nom en sera glorifié par tout le monde. Au reste, Madame, pour entrer en matière nous disons que notre Seigneur Jésus-Christ est en l'usage de la sainte cène, en laquelle il nous présente, donne et exhibe véritablement son corps et son sang par l'opération du Saint-Esprit, et que nous recevons, mangeons et buvons spirituellement et par foi, ce propre corps qui a été livré à la mort pour nous, et ce propre sang qui a été répandu pour nous, pour être os de ses os et chair de sa chair, afin d'en être vivifiés et percevoir tout ce qui est requis pour notre salut.

» Et si cela ne vous contente, Madame, et qu'il soit besoin de plus grande déclaration, comme certes il est dangereux et malaisé de parler d'un si grand mystère avec peu de paroles, s'il plait à monsieur le cardinal de Lorraine de tenir ce qu'il a promis, qui est de visiter ensemble les Écritures saintes et les anciens docteurs de l'Église, en tant qu'ils sont conformes à elle, et s'il plait à votre majesté d'établir (comme vous le pouvez faire de votre autorité) une bonne forme de conférence de

ns députés , disputant par ordre , les livres en présence avec se- res pour recueillir et mettre le n forme bonne et authentique , 'érons connaître à tout le monde, ne, avec l'aide de Dieu , que ie sommes point ici venus pour er le monde , mais pour accor- ie saine doctrine. Car ayant en er lieu revêtu ce saint sacrement dont il a été dépouillé , et l'ayant rgé de tant de choses qu'on y a es , nous ne prétendons autre et ne désirons rien plus affec- ment, sinon qu'il soit rétabli en entier. Et pour parvenir à cette madame, nous dédions et consac- en toute humilité à Dieu, à votre té , et au repos de la chrétienté , nmément de ce royaume , nos et nos propres vies. »

ardinal ayant ouï ce que dessus, tra fort piqué en toute sa con- e , toutefois il se retint le plus tement qu'il put en sa réponse t telle en somme.

mièrement il s'excusa de ce qu'il renait de répondre sur-le-champ harangue préméditée et même acée par écrit, alléguant que le qu'il avait à l'Église et au roi traignait de ce faire , puis après it de Bèze de ce qu'au lieu de dre à la proposition qui lui avait aillée deux jours auparavant, il it des accusations en avant, et par tous moyens de donner à dre à la reine , aux princes , et les seigneurs du conseil présens, intention de de Bèze était, sous ir de parler de paix et de con- , de dégrader l'autorité sacer- et royale; la sacerdotale, comme r avait aujourd'hui évêque , ni ni prêtre en France : la royale, e si les feu rois François le , Henry le debonnaire, François

dernier décédé, et Charles à présent régnant (et faisait sonner ces mots au- tant qu'il pouvait) avaient été tyrans et simoniacles. Puis s'adressant nom- mément audit de Bèze , lui dit qu'il n'entendait pas quelles étaient les bulles et les cérémonies de la consé- cration d'un évêque ; que les annates ne sont baillées au Pape par les évê- ques pour étres pourvues , mais par le roi , comme en pur don volontaire ; que les bulles sont lues devant le peu- ple qui baille son exprès ou tacite con- sentement ; qu'en la consécration de l'évêque on y lit l'Évangile deux ou trois fois , et faut qu'il fasse confession de sa foi en la présence des évêques qui le consacrent , tellement qu'il n'y a que redire à une telle institution laquelle, dit-il, vous reprenez telle- ment que vous ne la recevez pas , et de ma part aussi je vous réponds et ne vous réponds pas. Car, Dieu merci, nous avons autrefois étudié en telle rhé- torique. Cette réponse contenant une si griève accusation et prononcée en telle compagnie avec très-grande vivacité, semblait à plusieurs devoir étonner et rendre muets les ministres comme on a su depuis. Ce néanmoins de Bèze répondit, sans avoir changé de voix ni de visage, que tout cela faisait paraî- tre que tel renversement du vrai ordre qu'on devait tenir en l'état ec- clésiastique , était venu en l'Église romaine , que les rois avaient été con- traints de mettre la main à une si horri- ble confusion engendrée de l'ambition, avarice et brigues indignes de cha- noines, moines et semblables, à la- quelle, comme à une vieille maladie, n'avait été possible pour le temps d'y pourvoir autrement , qu'en leur ôtant le droit d'élection , duquel ils avaient si long-temps abusé. Et quant à ce qui concerne la forme solennelle , de laquelle les évêques et pasteurs ont

accoutumé d'user, un chacun sait, disait-il, quelle farce est-ce qu'on y joue? dont nous ne voulons parler plus outre, n'étant tombés en ce propos que par incident sans avoir délibéré d'y entrer plus avant, mais seulement pour montrer que notre ministère mis en avant du Seigneur Dieu, au milieu de cette dissipation et confusion extrême de l'Église, est légitime, et néanmoins vilipendé et moqué sans cause.

Le commencement d'injurier est venu de vous, dit le cardinal de Lorraine, jusques à vous ruer sur nos rois. Nous n'entreprenons point sur ce qui est du vôtre; mais vous entreprenez sur ce qui est nôtre. Nous ne sommes pas égaux vous et nous, il s'en faut beaucoup. Puis il vint à reprendre le propos de la confession d'Auguste, demandant aux ministres pourquoi ils ne la voulaient soussigner.

Ils lui répondirent qu'il n'était raisonnable de leur faire cette demande, puisque lui-même et ceux de son parti ne l'approuvaient pas; mais que s'ils la voulaient souscrire les premiers, qu'il y aurait moyen de facilement s'accorder ensemble. Ensuite qu'ils ne savaient si c'était au nom commun de tous, ou bien au nom d'un seul privé que cet écrit leur était présenté.

*Ego*, dit le cardinal, *nullius addictus sum jurare in verba magistri*, c'est-à-dire, je ne suis astreint de jurer en la parole d'aucun maître; par quoi je ne souscris ni à ceux qui ont fait cette confession d'Auguste, ni à vous, étant prêt néanmoins de souscrire et à eux et à vous, si vous dites ce qui est de vérité. Au reste, mes frères qui sont ici présents me peuvent témoigner, que je ne vous ai rien dit ni présenté que de leur commun avis, lesquels, ayant ledit cardinal jeté les yeux sur eux d'un côté et d'autre, ne firent signe d'y consentir, ni de dissenter aussi.

Puisque donc, dit de Bèze, vous-même ne voulez souscrire à cette confession, il n'est pas raisonnable de nous demander que nous la souscrivions.

Ce propos ainsi terminé, ledit cardinal commença à reprendre ce propos du sacrement de la cène, et mit les ministres en dispute avec les docteurs et canonistes qui étaient là de sa part; car chaque prélat était venu accompagné des siens, ainsi qu'ils avaient accoutumé.

Despense commença le premier à mettre en avant la présence corporelle de Jésus-Christ en la cène, de telle sorte qu'il mettait le corps enclos dans le pain, disant que, s'il n'était avec le pain, il ne pouvait autrement être mangé; et blâmait les ministres comme étant contraires à ce que leur précepteur Calvin (montrant un sien livre) leur avait enseigné. Eux au contraire dirent qu'en rien ils n'étaient discordans d'avec lui, et protestèrent de souscrire à ce qui était audit livre. Il pesait ce mot de substance, duquel avait usé Calvin. Ils répondirent qu'ils avaient accoutumé d'en user pour ôter à un chacun l'occasion qu'ils voulaient feindre en la cène quelque corps imaginaire, ou bien une fantastique réception et communion d'icelui, mais qu'ils ajoutaient que nul toutefois ne pouvait être fait participant d'icelui autrement que d'une manière spirituelle par foi, et non point en le prenant en la bouche, et le machant avec les dents.

Là dessus Pierre Martyr, excellent en doctrine, et ayant singulièrement traité cette matière, s'étant tû jusques alors, déclara en langage italien, ne sachant parler français, plusieurs choses servant même à tout ce qui avait été auparavant allégué par le cardinal et Despense, tant pour le re-



u fait du sacrement, que pour qui avait été dit de l'autorité ecclésiastiques et leur correction.

ainsi qu'il continuait de parler etement, et jusques à ravir en l'attention toute l'assistance, le cardinal ne voulait avoir affaire qu'à ceux de sa langue : non pas qu'il n'entendit très-bien la langue italienne, et que Martyr ne fût parfaitement entendu. Despende lors de cette louange à Martyr, qu'il fit un homme de ce temps, qui simplement et avec telle érudition du fait du sacrement que lui. Mais, ainsi que les ministres voulaient répondre, un Espagnol, général des catholiques, amené par le légat, de l'audience, laquelle lui étant donnée, tout son propos fut un amas de calomnies, et de médisances l'espace d'une heure, et fut peu agréable compagnie. Il s'arrêta principalement à divertir un chacun d'ouïr plus de ministres, disant que leur erreur n'étoit point convaincue et manifeste, et qu'étant singes et renards, et qu'il les fallait renvoyer au concile de Trente ouvert par le pape, chacun aurait libre accès; ainsi même que sauf conduit leur étoit baillé pour y aller; que c'étoit le concile auquel il fallait renvoyer toutes controverses et disputes de la foi et de la religion, de laquelle ni les princes, ni les gens de guerre, ni les peuples n'y sont exercés, ne peuvent être juges recevables. Mais étant à propos de la cène, il se montra du tout ridicule à toute la compagnie, voulant prouver la présence du corps y être, par cette similitude à savoir, que c'étoit tout ainsi que si un prince, après une victoire remportée contre son ennemi, ordonnait qu'il fût fait tous les ans en l'honneur d'icelle, par lesquels la guerre

et la victoire qu'il aurait eues seraient représentées et mises devant les yeux d'un chacun, et que si celui qui jouerait le personnage de ce prince vainqueur émouvait grandement le cœur des assistans, d'autant plus serait un chacun ému, si ce prince même y pouvoit être vu en personne. En cette manière donc, disoit-il, Jésus-Christ, instituant la mémoire de sa passion, y veut présider et assister lui-même. Venant à mettre fin à son propos, il incita fort la reine contre les ministres, avec soupîrs et plaintes, faisant semblant de pleurer comme aussi quelques autres qui étoient avec lui. De Bèze prenant la parole, répliqua que celui qui les avait ainsi injuriés, présupposait que ceux auxquels il s'adressait fussent convaincus d'hérésie; mais que puisqu'ainsi étoit que nul ne les en avait encore convaincus, il eût mieux fait de se réserver et ses semblables tels convives, lesquels il ne connaissait aucunement appartenir à soi ni à ses compagnons. Et, quant à l'avis et conseil qu'il avait baillés contre eux de les renvoyer à Trente, qu'il s'assurait que sa majesté y pourvoirait selon Dieu, et raison. Au reste, quant à ce qui touchait le fait de la cène, qu'il n'avait rien appris du jésuite, sinon qu'il en avait fait une farce, de laquelle il vouloit que Jésus-Christ fût le principal bateleur, qui étoit un propos inepte et indigne d'être dit ni entendu. Et puis laissant l'Espagnol, il vint à Despende, et dit: Quant au regard des mots exprès de Christ, *Hoc est corpus meum*, et au consentement des Évangélistes que vous alléguez, les mêmes Évangélistes ont dit: Ceci est mon sang du nouveau Testament; et puis, en une autre sorte: le calice est le nouveau testament en mon sang: ce qui ne se peut entendre, sans figure, que nous disons être une façon de parler sacra-

mentelle, après saint Augustin en une sienne épître écrite à Boniface 23 en nombre : Si les sacremens, dit-il, n'avaient quelque semblance aux choses desquelles ils sont sacremens, ils ne seraient pas sacremens ; par cette semblance ils reçoivent souvent le nom des choses qu'ils représentent. Tout ainsi donc qu'en quelque manière le sacrement du corps de Christ est le corps de Christ, et le sacrement du sang de Christ, le sang de Christ, ainsi le sacrement de la foi est la foi ; il s'ensuit donc que cette manière de parler sacramentelle n'est point simple, mais figurée.

Si ainsi est, dit Despense, que la figure soit avec nos sacremens, ils ne seraient guères différens des sacremens du vieux testament, lesquels étaient figuratifs ; car nous disons qu'ils étaient figures et ombres de la vérité, laquelle nous est manifestée en Jésus-Christ, autrement il faudra dire qu'ils étaient figure de figure, ce qui serait très absurde. Les ministres répondirent que ce n'était point chose absurde de dire que les sacremens anciens ont figuré les nôtres, témoin l'Apôtre qui compare la circoncision avec notre baptême, et ce qu'il dit de la manne, de la mer, et du passage de la Mer Rouge. Ils dirent encore que ce mot de figure est plus général que celui de sacrement pris étroitement. Puis, pour entrer en matière, répondirent que les sacremens institués de Dieu ont toujours été conjoints à la vérité de la chose signifiée, de laquelle les pères anciens ont été aussi participant, mais de loin et comme d'une chose à venir devant l'avènement de Jésus-Christ, et depuis de plus près étant celui venu en attendant que notre conjunction et jouissance soit vraiment accomplie réellement et de fait. Voilà pourquoi, dit de Bèze, nous ne disons

plus que nous soyons sous les figures, mais bien qu'il nous est encore besoin d'avoir des signes visibles et des sacremens tant que nous serons détenus en ce corps ; auxquels sacremens sont attribués les noms de ce qu'ils signifient par une manière de parler figurée et sacramentelle, pour tant mieux signifier la différence qu'il y a entre les choses communes, et celles qui, de communes, sont devenues sacremens. Finalement, dit de Bèze, nous sommes d'une même opinion avec saint Bernard, quand il dit : la vérité m'est présente, mais c'est en sacrement ; l'ange est engraisé de la graisse du froment, et soulé du pur grain ; mais, quant à moi, il faut cependant que je me contente de l'écorce du sacrement, du cuir mort et de l'excrément de la chair, de la paille de la lettre, et du voile de la foi ; mais de quelque abondance d'esprit que ces choses puissent être engraisées, si est-ce que d'un même et pareil contentement et même liesse ne peuvent être reçus l'écorce du sacrement et la graisse du froment, la foi et l'espérance, la mémoire et la présence, le temps et l'éternité, le miroir et la face, la forme de serviteur et l'image de Dieu ? Par lesquelles paroles il est assez démontré que nous sommes véritablement faits participant de la vérité ; mais que nous n'en jouissons encore pleinement, d'autant que nous avons encore besoin du sacrement, de l'écorce et du voile.

Ce colloque ayant pris fin, quant à Despense, deux autres docteurs de Sorbonne se présentèrent, l'un desquels mettait de rechef en avant ces mots : *Hoc est corpus meum*. Et ainsi qu'il demandait aux ministres ce qu'ils entendaient par ce pronom *Hoc*, ils répondirent qu'ils entendaient ce pain que Jésus-Christ tenait lors entre ses

qui est appelé le corps de Jésus-Christ, afin que nous entendions que ce sacrement de ce corps, et dits ministres s'efforcèrent de le faire par l'autorité des pères. Les docteurs de Sorbonne insistaient au contraire, et disaient que par les règles sacramentaires ce pronom *Hoc* se pouvait rapporter au pain, mais que c'était ce qu'on appelle en leur école indigne, ne démontrant autre chose que le corps de Jésus-Christ, si quelqu'un disait : Ceci est du pain, ceci est du miel, ceci est du vin.

Les ministres remontrèrent qu'une telle interprétation répugnait à la nature du signe sacramental, lequel si on le suppose en défaut, ou s'il est réduit à rien, est tenu pour nul, et n'est plus un sacrement, et qu'il n'y avait onques en l'usage des pères, qui eût usé de ce mot d'individu vague auquel, si la religion Chrétienne était réduite, se réduirait la religion du tout fantastique. Mais les docteurs répétant une telle chanson, le temps se passa jusqu'au soir, l'un d'entre eux, Théodore de Bèze, en le menaçant du doigt : Ne le tenions en notre école.

La troisième conférence ainsi mal tenue en toutes sortes, comme dit est, sans ordre ni secrétaires, montrait qu'on ne savait à quoi on prétendait ; et pourtant dernière, sans que les ministres eussent jamais appris la raison.

Entre la seconde et troisième habitude ci-dessus mentionnées, les protestants tenant bien leur compte qu'ils n'avaient gagné leur cause sur le point de la consécration, et que les ministres seraient bien aises de faire ce qu'on leur avait proposé, pourvu qu'on trouvât moyen de ne le grader du tout, s'avisèrent d'entre eux (les moins criminels d'entre eux) de proposer la proposition suivante pour la faire signer :

*Credimus et confitemur in augustissimo Eucharistiæ sacramento esse et existere verum Christi corpus natum ex Mariâ virgine, et de manibus sacerdotum, eorum ore consecratum exhiberi et sumi à communicantibus.* C'est-à-dire :

Nous croyons et confessons qu'au très-vénérable sacrement de l'eucharistie est le vrai corps de Christ né de la vierge Marie, et qu'il est exhibé et pris par les communians, d'entre les mains des prêtres, ayant été consacré de leur bouche.

La reine mère, avertie de ceci par ceux qui prévoyaient bien que ce chemin tendait à empirer les matières, en prit un autre, non toutefois du tout éloigné de celui-ci, commandant à l'évêque de Valence et au docteur Despenne (dont elle savait l'un tenir plus du côté des ministres plutôt que du côté des catholiques) et l'autre être comme entre deux fers, qu'ils eussent à conférer à Saint-Germain particulièrement avec de Bèze et des Galards pour essayer de faire une cotte mal taillée de ces différends, si faire se pouvait, ou pour au moins entretenir les affaires jusqu'à ce qu'elle se fût servie des uns et des autres pour obtenir le subside par elle prétendu. Suivant ce commandement, ces deux prièrent Théodore de Bèze et Nicolas des Galards de se trouver à Saint-Germain en une maison particulière, auxquels ils déclarèrent qu'ils étaient là par commandement de la reine pour aviser tous moyens de s'accorder sur le point de la cène. Ces deux protestèrent en premier lieu que ce qui serait dit et fait en cette conférence ne préjudicierait en rien à l'avis de leurs frères et compagnons, et toutefois ne refusèrent d'en conférer paisiblement avec eux ; ce qu'ils firent d'autant plus volontiers, qu'ils savaient bien que pour le moins ni l'un ni l'autre de ceux qui.

parlaient à eux ne croyaient la transsubstantiation. Là donc, étant demandé aux ministres, sans autrement disputer par argument quelconque, s'ils pourraient accorder de coucher un formulaire, par lequel il fût dit que le vrai corps et sang de Jésus-Christ sont réellement et substantiellement présents avec les signes, pour y être de même exhibés et reçus par les communians, sans parler de la manière de cette présence, exhibition et réception. Il leur fut répondu qu'omissions en cet endroit seraient fort dangereuses : néanmoins qu'ils en communiqueraient avec leurs frères. Ils furent priés sur cela que, pour acheminer la matière, ils trouvassent bon de coucher par ensemble quelque bref formulaire qu'ils rapporteraient aux autres, si bon leur semblait, devant que passer plus avant.

Ce formulaire fut écrit en telle sorte qu'au lieu que les susdits évêque et docteur voulaient qu'on usât de ce mot *adesse* (c'est-à-dire être présent), on mit *esse* (c'est-à-dire être) : au lieu de *cum signis aut speciebus panis et vini* (c'est-à-dire avec les espèces ou signes du pain et du vin), on mit, *in usu cænæ dominicæ* (c'est-à-dire, en l'usage de la cène du Seigneur). Ensuite au lieu de ces mots, *realiter et substantialiter* (c'est-à-dire, réellement et substantiellement), on en mit l'exposition, *verè et in ipsâ substantiâ* (c'est-à-dire, véritablement et en sa substance), y ajoutant ces mots, *spirituali et ineffabili modo à fidelibus* (c'est-à-dire par les fidèles par une manière spirituelle et ineffable.) Et pourtant ce billet fut ainsi couché, non pour s'en contenter, mais pour en conférer avec les autres ministres, afin d'essayer si cette ouverture servirait : *Credimus in usu cænæ dominicæ, verè, re ipsâ, et substantialiter, id est in ipsâ substantiâ, verum corpus et sanguinem*

*Christi spirituali et ineffabili modo esse, exhiberi, sumi à fidelibus communicantibus*), c'est-à-dire en Français Nous croyons qu'en l'usage de la Cène du Seigneur, le vrai corps et sang de Jésus-Christ est, et y est baillé et reçu véritablement et en sa substance d'une manière spirituelle, et qui ne peut dire, reçu, dis-je, des fidèles communicans.

Cet écrit rapporté à la communion des ministres, il n'y eut mais dispute ni différend quelconque entre eux sur la doctrine, comme chacun semèrent depuis très-faussement mais il fut arrêté seulement qu'on s'y arrêterait, pour n'y être assez explicite le mystère de ce sacrement qui pourrait être imputé aux ministres comme s'ils voulaient surprendre les contredisans. Ensuite parce qu'il était demeuré un double entre les ministres du docteur Despense, dont quelques uns pourraient abuser, pour établir la présence du corps de Jésus-Christ comme étant encore ici bas, il fut arrêté que si on s'assemblerait plus avec eux on leur éclaircirait ce point tout comme aussi Théodore de Bèze en avait parlé en sa première harangue. Finalement pour mieux montrer qu'il n'avait aucun consentement forcé des ministres, comme si la foi de l'Église était fondée sur le dire d'un autre fut dit que Martyr parlerait et présenterait un écrit sur ce point comme pour soi en particulier, et les autres qui assisteraient ou l'approuveraient comme pour soi, ou en bailleraient un autre si bon leur semblait.

Le lendemain, 26 septembre, qu'il fut le jour de la dernière conférence de Poissy, Despense devant la conférence demandant à de Bèze la conclusion de leur compagnie, il lui répondit qu'il ne s'y fallait attendre, mais qu'il fallait dire tout ou rien. Trois jours ap

le 29 dudit mois de septembre, les autres prélats et docteurs n'en empêchés à Poissy à dresser canons, et plus encore à ce vaient répondre sur les subsi- on leur demandait, la reine rvant de toutes occasions, or- ie deux évêques, à savoir Jean uc, évêque de Valence, et du que de Seès, et trois docteurs, Despense, Salignac et Boute- s hommes de savoir et de rai- eraient en quelque conférence q des plus renommés entre les s, à savoir Pierre Martyr, e de Bèze, Nicolas des Galards, i Marlorat et Jean de Lépine. nc, le 29 du mois de septem- emblés un après-dîner, là par- l'ordre qui se pourrait tenir x en cette conférence paisible le, et en général fut demandé istres s'ils pourraient pas ac- cette présence corporelle en s bons termes. Sur quoi, sui- qui avait été commencé, Mar- t présenta un écrit couché en res mots :

*Indeo pro meâ parte corpus non esse verè et substantialiter àm in cælo. Non tamen infiristi corpus verum et sanguis verum, quæ pro salute humanita sunt in cruce, fide, spiri- percipi à fidelibus in sacrd* est-à-dire : Je réponds pour ma corps de Christ n'est vraiment ntuellement ailleurs qu'au ciel. endant je ne nie pas que le ps de Christ et son vrai sang, r le salut des hommes ont és en la croix, ne se re- en la cène par les fidèles moyen- oi et spirituellement. Sur cela ès, pour la raison que dessus, s quatre, un chacun distincte- pondirent qu'ils s'accordaient

à cet écrit entièrement, et ne croyaient ni enseignaient autrement. Ce nonobs- tant, Despense et plusieurs après lui firent bien valoir ces mots : *pro parte meâ*, c'est-à-dire pour ma part, con- cluant par cela que les ministres n'é- taient non plus d'accord entre eux que les prélats (comme si ces mots *in usu cænæ et in cælo*, c'est-à-dire en l'usage de la Cène, et au Ciel), étaient contra- rians. Le lendemain, dernier de sep- tembre, les mêmes personnages étant seuls assemblés au même lieu à Saint- Germain, Salignac, au lieu de disputer, présenta un vieil livre grec écrit à la main, contenant certains sermons ca- téchitiques attribués à Cyrille, évêque de Jérusalem, en l'un desquels, à sa- voir au troisième appelé mistagogique, il est dit que le pain de l'eucharistie après l'invocation du Saint-Esprit n'est plus pain commun, mais le corps de Christ. A quoi Martyr répondit que, par les mots de cet évêque quel qu'il fût, se pouvait évidemment confuter l'opi- nion, tant de ceux qui disent que la substance du pain devient la substance du corps de Christ, que de ceux qui veulent que ces deux substances soient concurrentes réellement en la cène. Car s'il eût cru la transubstantiation, il n'eût pas dit que ce pain n'est plus pain commun, mais simplement que ce pain n'est plus pain : et s'il eût cru la con- substantiation, il eût dit que ce pain commun devenait sacrement avec le corps du Seigneur; et pourtant il comp- tait qu'il avait opposé au pain commun, le pain qu'il appelle le corps de Christ, parce qu'il en est le vrai sacrement, mais ne s'ensuit pas que le corps soit présent là où est le sacrement. Sur cela il ne fut aucunement disputé ni par écriture ni par autorité d'aucun doc- teur, mais insistaient seulement les doc- teurs à trouver quelque formulaire qui pût contenter les uns et les autres,

sans vider la matière : sur quoi fut proposé mot à mot ce qui s'ensuit par les ministres.

En tant que la foi nous rend présentes les choses promises, et que cette foi prend très-véritablement le corps et le sang de notre Seigneur Jésus-Christ, par la vertu du Saint-Esprit, en cet égard nous confessons la présence de son corps et de son sang en la sainte cène, en laquelle il nous présente, donne et exhibe véritablement la substance de son corps et de son sang par l'opération de son Saint-Esprit, et nous recevons et mangeons spirituellement et parfois ce propre corps qui est mort pour nous, pour être os de ses os et chair de sa chair, afin d'en être vivifiés et en percevoir tout ce qui est requis à notre salut.

Ce formulaire ne plut à Despense, lequel seul en disputa, trouvant étrange ce que les ministres disaient de la foi, à savoir qu'elle nous rend présentes les choses promises, ce qu'il voulait plutôt attribuer à la puissance de Dieu besognant par sa parole. A quoi lui fut répondu que ces deux choses s'accordent bien ensemble, d'autant que la foi est comme l'œil qui voit ce que Dieu lui présente par sa puissance et volonté, et sans laquelle foi ce que Dieu offre de sa part n'est non plus présent à l'entendement qu'une chose visible et présente à un aveugle, ou à celui qui n'y pense pas.

Le lendemain, qui fut le 1.<sup>er</sup> octobre, Despense retourna encore à sa question précédente, alléguant qu'il fallait coucher autrement ce formulaire, sinon quant à la substance, au moins quant aux manières de parler, afin que ceux de l'assemblée de Poissy en pussent recevoir quelque contentement, tellement que l'écrit fut couché comme s'ensuit :

« Nous confessons que Jésus-Christ

en sa sainte cène nous présente, et exhibe véritablement la substance de son corps et de son sang par l'opération de son Saint-Esprit, et que nous recevons et mangeons sacramentellement, spirituellement et par le propre corps qui est mort pour nous, pour être os de ses os et chair de sa chair, afin d'en être vivifiés et en percevoir tout ce qui est requis à notre salut. Et parce que la foi appuyée par la parole de Dieu nous fait et rend présentes les choses promises, et que cette foi nous prenons véritablement fait le vrai et naturel corps et sang de notre Seigneur par la vertu du Saint-Esprit ; en cet égard nous confessons la présence du corps et du sang de notre Sauveur en la sainte cène. »

Cet écrit, bien qu'il eût été discuté entre les conférens qu'il ne ferait aucune copie devant qu'il ne fût communiqué aux prélats et théologiens, étant à Poissy, fut toutefois incorporé et semé parmi la cour, avec grande joye de plusieurs uns et des autres ; estimant un grand avantage que tout fût d'accord en ce point principal. La reine envoya quérir d'un de ses gens en sa chambre, où elle était avec le évêque de Valence, rendant témoignage d'un très-grand contentement de ce qui avait été passé, et peu après survint le cardinal de Lorraine, auquel elle montra l'écrit, il est certain que quand il prononça ces mots, que jamais il n'avait cru autrement, et qu'il ne souhaitait que l'assemblée de Poissy se contentât. Peut-être qu'il ne pouvait dire vrai, n'ayant jamais le loisir de bien penser s'ils croient ou non à ce qu'ils pensent croire. Mais le rebours advint ; car étant ce formulaire proposé à Poissy le 4 octobre, qu'une grande partie l'approuva jusqu'à se formaliser pour maintenir son contenu ; si est-ce qu'il n'avait été examiné par les docteurs



l'avaient rien devant leurs yeux la honte et le dommage auxquels tombaient, s'il apparaissait tant peu qu'ils eussent erré jusqu'alors, et finalement rejeté comme capot, et plein d'hérésies, le 9 dudit, et ceux qui l'avaient apporté en et tenus pour suspects; dont puis

Despense mit grand peine à se r, alléguant aussi le cardinal el on reprochait qu'il ne s'y était timent opposé), que les docteurs ent plus clair que lui en ces ma-, auxquels il s'en rapportait, at l'avis de la faculté de théolo-dont la teneur s'en suit :

la faculté de la sacrée théologie ette confession est non-seulement sante, mais aussi captieuse et ique, et contient plusieurs er-contre l'institution du saint sa-ent de l'autel.

#### HÉRÉSIE.

elle soit hérétique, il appert e que sa conclusion (où il est cet égard nous confessons) en qu'elle est rapportée à tout ce qui de, contient en soi une condition sive, qui détermine et restreint le précédent, et découvre plu-erreurs contenues en ladite ssion, desquelles l'une est: Que appuyée sur la parole de Dieu rend présentes les choses pro-; car la foi ne fait ni ne rend les s promises réellement présentes, ne les peut appréhender autre-être qu'elles sont, pour autant e ne serait pas foi, ainsi erreur, use persuasion, et les pères an-n'ayant eu exhibition actuelle hoses promises, auraient toute- n vraie foi au Messie, qui n'était e venu, ni réellement présent; us aussi avons vraie foi de la

générale résurrection des corps, qui n'est encore advenue ni présente. Et aussi eux-mêmes se contrediraient, disant en leurs fausses imaginations qu'il est impossible que le corps de notre Seigneur Jésus-Christ, qui est présent au ciel, puisse être quant et quant ailleurs.

Par quoi ce qu'ils disent qu'en cet égard ils confessent la présence du corps de notre Seigneur Jésus-Christ, ne peut être entendu par eux que par vertu et efficace, et non pas par présence réelle; autrement il faudrait qu'ils confessassent avec nous, (comme est la vérité) que le corps de Jésus-Christ, bien qu'il soit au ciel, est aussi actuellement au saint sacrement; et pareillement que la réelle présence du corps de Jésus-Christ audit sacrement ne répugne point à l'article de l'ascension.

#### AUTRE HÉRÉSIE.

Est que quelque présence qu'ils confessent du corps et sang de Jésus-Christ en ce saint sacrement, ils ne le mettent qu'au seul usage et communion, comme déclare ce mot de cène, et autres mots en suivant, c'est à savoir exhibe, présente, donne, recevons, mangeons, qui sont paroles signifiantes seulement l'usage, et ne font aucunement mention que le corps soit réellement au saint sacrement de la messe, ce qui est appertement contre la très-expresse parole de Jésus-Christ qui a dit: Ceci est mon corps, et non pas ceci sera mon corps quand vous le mangerez.

#### AUTRE HÉRÉSIE.

Quand ils disent que, par cette foi, nous prenons très-véritablement et de fait le vrai et naturel corps de Jésus-

Christ et son sang, par cette foi ils ne peuvent entendre autre que celle de laquelle ils ont dit, bien peu auparavant, qu'elle fait et rend présentes les choses promises; en quoi, avec ce qu'ils disent en leur conclusion, qu'en cet égard ils confessent la présence, il appert qu'ils affirment que sans cette foi on ne prend ni reçoit le vrai et naturel corps de notre Seigneur Jésus-Christ, qui est contre la doctrine de saint Paul, qui dit que le corps de Jésus-Christ se prend des uns digne-ment, et des autres indignement, usant de ces mots, qui le mange indignement, il le mange à son jugement, ne discernant le corps du Seigneur.

#### FALLACE.

Elle est aussi captieuse parce qu'ils semblent donner à entendre, qu'ils disent et confessent que le corps de Jésus-Christ est présent et de fait et en substance au saint sacrement, en la forme et manière que croit l'Église catholique. Et toutefois par leur façon de parler ambigüe et obscure se gardent bien d'exprimer ouvertement la réelle présence audit sacrement, pour toujours abuser le monde et maintenir leurs sectateurs en leurs erreurs.

#### INSUFFISANTE.

Elle est aussi insuffisante en ce qu'elle ne contient la réelle présence du corps et du sang de Jésus-Christ sous les signes, et n'attribue aucune efficace ou opération aux paroles sacramentales, ni au prêtre aucun ministère en la consécration et exhibition dudit corps et sang, en ce qu'ils ne disent autre chose sinon que Jésus-Christ nous présente et donne; lesquelles omissions ne sont sans manifeste suspicion de vouloir

nier la présence réelle du corps et sang de notre Seigneur Jésus-Christ sous les espèces, par la vertu des paroles et par le ministère des prêtres qui est contre l'institution du saint sacrement et contre l'Écr

#### CONFESSION CATHOLIQUE DE LA VRAIE PRÉSENCE DU CORPS ET SANG DE JÉSUS-CHRIST AU SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

Nous croyons et confessons que le prêtre ministre ordonné, par Jésus-Christ au saint sacrement de l'Eucharistie, consacre le vrai corps et sang de Jésus-Christ, et se fait réellement et solennellement sous les espèces de pain et de vin, par la vertu et puissance de la parole prononcée par le prêtre, ministre ordonné à cet effet, en vertu de l'institution et commandement de notre Seigneur.

#### RÉFORMATION DE LA CONFESSION DES MINISTRES.

Nous croyons et confessons que le prêtre ministre ordonné par Jésus-Christ du saint sacrement de l'Eucharistie, consacre le vrai corps et sang de notre Seigneur, qui sont sous les espèces de pain et de vin, et ce par la vertu efficace des paroles desquelles Jésus-Christ a usé instituant ce sacrement. Et que nous recevons et mangeons le vrai corps sacramentellement, et réellement, véritablement toute-ment, et substantiellement, pour notre salut, si par foi avec peine nous présentons à la réception, autre-ment à notre damnation. Et pour ce que la foi appuyée sur la parole de Dieu ne fait ni ne rend présentes les choses promises, (car soit que nous recevions ou non, la parole ne l

la vertu) en cet égard nous  
is la présence du vrai et na-  
ps de notre Seigneur, lequel  
non-seulement les bons et  
les, mais aussi les hypocrites  
et ceux qui n'ont la vraie et  
i.

**ON DES PRÉLATS ASSEMBLÉS  
SY SUR L'AVIS PRÉCÉDENT.**

qu'il a plu à la reine envoyer  
ngrégation des évêques et  
ues assemblés à Poissy par  
bourdin, secrétaire d'état du  
est en écrit, contenant une  
n de Théodore de Bèze et  
hérens, de ce qu'ils sentent  
sacrement de l'autel; cette  
e, après mûre délibération,  
is l'avis de plusieurs docteurs  
es personnages de la faculté  
gie de Paris, a avisé de faire  
à sa majesté ce qui s'ensuit:  
rement que sous le donné à  
dudit de Bèze et de sa com-  
qu'il désirait faire quelques  
nces à cette assemblée pour  
truits et enseignés, lesdits  
uivant le commandement de  
jesté, et pour lui obéir, con-  
que ledit de Bèze fut ouï,  
l fut publiquement, où il  
les erreurs et blasphèmes  
un a ouïs au grand regret de  
ens de bien, même en la pré-  
roi, de ladite dame, du roi  
re, et autres princes et sei-  
ni s'y trouvèrent. Que, depuis,  
le cardinal de Lorraine fit  
, très-docte et catholique re-  
e à sadite majesté que ladite  
e le pria de faire, se résol-  
cipalement sur deux points:  
er sur l'autorité tant de l'É-  
des traditions, conciles et  
res; l'autre sur la vraie et  
l.

réelle présence du corps de notre Sei-  
gneur Jésus-Christ en la sainte eu-  
charistie, dont la conclusion fut que,  
si ledit de Bèze et ses adhérens vou-  
laient souscrire auxdits articles com-  
posés par ledit cardinal, ils seraient  
recueillis et plus amplement ouïs dans  
les autres points où ils disaient vouloir  
être aussi instruits, et que autrement  
toute audience leur serait déniée; ce  
qui fut réitéré et redit au roi par  
monsieur le cardinal de Tournon, de  
la part de messieurs les prélats de l'as-  
semblée. Que, depuis, ladite dame  
aurait fait faire plusieurs conférences  
avec des doctes personnes qu'il lui  
aurait plu appeler avec ledit de Bèze  
et autres ses adhérens, afin de chercher  
et essayer, suivant le bon zèle qu'elle  
a, tous les moyens de les conduire et  
faire condescendre à souscrire et ac-  
corder ce qui aurait été proposé par  
ledit seigneur cardinal de Lorraine,  
nommément touchant la vraie et ré-  
elle présence du corps de notre Sei-  
gneur audit sacrement. Et finalement  
a été baillé l'écrit que ladite dame a  
envoyé par ledit sieur Bourdin, comme  
dit est, en ladite assemblée, laquelle,  
après avoir vu et fait diligemment  
voir et examiner par une bonne et  
notable compagnie de théologiens,  
comme est dit ci-dessus, cet écrit,  
l'a trouvé non-seulement insuffisant,  
mais aussi captieux, et contenant plu-  
sieurs erreurs contre l'institution et  
vérité dudit saint sacrement de l'autel,  
et comme tel l'a déclaré et déclare  
ladite assemblée; et, en outre, voyant  
que quelques admonitions et correc-  
tions dont on ait usé envers ledit de  
Bèze et ses adhérens, et, sans avoir  
respect à tant de charitables offices  
qu'il a plu à ladite dame faire en leur  
endroit, ils n'ont laissé jusques ici de  
persévérer en leurs erreurs et réprou-  
vées opinions; d'où il est à craindre

que tant plus on les aura et endurera en ce royaume, il adviendra de maux et inconvénients comme on voit advenir tous les jours de tous côtés; à cette cause, ladite assemblée s'est résolue qu'en cas que ledit de Bèze et sa compagnie ne veulent présentement confesser et souscrire la confession dudit saint sacrement ci-dessous écrite et insérée, (qui est selon l'institution de notre Seigneur Jésus-Christ et la doctrine de son Église catholique, de laquelle et des légitimes ministres d'icelle ledit de Bèze et tous autres doivent recevoir loi et vraie confession de notre foi à eux déjà baillée), de ne les plus ouïr en façon que ce soit ni avoir aucunement affaire à eux comme demeurant obstinés et séparés de l'union et obéissance de ladite Église, et à telles peines que sa majesté avisera, pour le bien et repos de ses bons et fidèles sujets, leur sera défendue la demeure en son royaume très-chrétien, comme est le sien, auquel, depuis que la foi y a été plantée, n'y a eu qu'un Dieu, un roi, une foi et une loi.

**CONFESSION CATHOLIQUE DE LA VRAIE  
PRÉSENCE DU CORPS ET DU SANG  
DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST  
AU SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.**

Nous croyons et confessons qu'au saint sacrement de l'autel le vrai corps et sang de Jésus-Christ est réellement et transubstantiellement sous les espèces du pain et du vin par la vertu et puissance de la divine parole prononcée par le prêtre, seul ministre ordonné à cet effet, selon l'institution et commandement de notre Seigneur Jésus-Christ. Voilà tout ce qu'on peut arracher du clergé de l'Église romaine en ce temps pour apaiser les troubles de la religion, s'étant

les prélats rendus juges au lieu d'être conférents amiables. Il ne tint à eux que leur sentence ne fût exécutée; mais Dieu y mit des empêchemens, qui anéantirent pour ce coup leurs desseins. Les ministres, au contraire, firent encore ce qu'ils purent pour les faire joindre, mais depuis ce temps-là il ne leur fut possible d'obtenir aucune dispute sur leur confession de foi, quelque poursuite qu'ils en fissent, ayant même envoyé aux prélats une déclaration plus ample de leur écrit, contenant ces mots :

« Nous affirmons que nulle distance des lieux ne peut empêcher la communication que nous avons au corps et au sang de Jésus-Christ, pour ce que la cène du Seigneur est une chose céleste, bien qu'en terre nous prenions de la bouche du corps le pain et le vin seulement, toutefois étant iceux vrais signes du corps et du sang du Seigneur, étant, moyennant la foi par la vertu du Saint-Esprit, nous entendemens (auxquels comme à leur objet cette viande est offerte) élevés au ciel, nous y recevons son corps et son sang, voire lui tout entier. Et pour ce respect aussi nous disons le corps être joint véritablement au pain, et le sang au vin; mais non autrement que sacramentellement, c'est-à-dire, non pas selon quelque lieu ou situation, mais pour ce que les sacremens signifient vraiment ce que Dieu donne à ceux qui y communient avec foi, lesquels par conséquent, moyennant cette foi, y reçoivent véritablement et spirituellement ce qui est, selon l'ordonnance de Dieu, signifié par les signes reçus corporellement. Par ces choses il appert en quel sens ceux de la religion réformée parlent de la présence du corps de Jésus-Christ, en l'usage et action de la cène, n'approuvant ni transubstantiation, ni consubstantia-

et même rejetant toute manière de substance par laquelle le corps de Christ n'est colloqué maintenant réellement ailleurs qu'au ciel. Ils usent de ce mot de substance pour enseigner que notre foi n'a pour objet où elle tend quelque corps matériel, ni aussi la seule vertu de l'union du Seigneur ou ses seuls attributs, ce que toutefois ils confessent avoir fait nôtre en cette spirituelle communion de la chair de Christ; mais notre foi a pour son objet le vrai et réel corps du fils de Dieu, conçu de la vierge Marie, crucifié et résuscité pour nous, et maintenant assis aux cieux jusqu'à ce qu'il juge les vivants et les morts, et que ce soit fait nôtre pour en tirer la récompense. »

Ils étaient cependant arrivés à Paris, où les théologiens d'Allemagne, que nous avons vu être finement envoyés quérir, ne purent heurter sur le point de la confession de France avec ceux de la confession d'Augsbourg. Mais Dieu en disposa tout autrement. L'un d'eux, nommé Jacques Bucer, étant arrivé à Paris avec ses confrères Jacques André et Balduin Bidembach, tous Eutychéens de Tubingue, il y mourut de la peste, ce qui fut cause de leur faire sitôt venir à la cour. Là, le cardinal entendit (comme il était vrai) que les deux autres, à savoir Michel Diller et Wolfgang Loquin, envoyés de Heidelberg par le comte Palatin, ne s'accordaient pas avec les deux autres, et maintenaient la confession des catholiques de France. Cela fut cause que les prélats de Poissy ne s'en servirent point, et qu'ayant le 13 d'octobre reçu l'avis de la mort de Bucer, et renvoyé leurs docteurs, ils se retirèrent, après avoir dressé leurs canons, qui ne tou-

chent en rien à la doctrine chrétienne, mais seulement découvrent quelques désordres de leur ordre, de la réformation desquels toutefois ils s'en rapportaient toujours au saint père et à la détermination du concile de Trente; encore n'a été cette belle réformation qu'une vaine fumée, n'en ayant été jamais rien tenu ni observé par eux-mêmes. Ce néanmoins, nous n'avons voulu omettre ces beaux articles par lesquels pour le moins ils se condamnent eux-mêmes encore aujourd'hui, vu que ni par le concile de Trente, ni par autre moyen quelconque, ils n'ont non plus changé quelque point en leur discipline et en leurs mœurs qu'en leur doctrine.

Le roi très-chrétien ayant mandé les prélats de l'Église gallicane pour se trouver à Poissy, afin d'aviser à certaines importantes affaires du royaume; eux étant assemblés, il les exhorta de grande affection qu'ils pourvussent par quelque bon moyen à l'état de l'Église agitée de sectes fort turbulentes, en attendant la résolution du concile général maintenant assigné. Ceux-ci ayant consulté longuement, et appelé pour cet effet quelques docteurs en théologie et en droit canon, pour voir ce qu'il était de faire, finalement tous furent d'accord qu'il était impossible de trouver remède plus prêt que de tâcher soigneusement, qu'au plutôt que faire se pourrait, la discipline de l'Église fût remise en son entier. Pour parvenir plus aisément à cela, et trouver un brief expédient, il leur sembla bon de dresser les articles suivans, en suppliant très-humblement notre saint père le pape de les confirmer, et la majesté du roi très-chrétien de les faire mettre à exécution, soumettant tous leurs décrets au vouloir et pouvoir de sa sainteté, et ne voulant en sorte que ce soit être séparés

du saint siège apostolique , auquel , suivant la coutume de leurs ancêtres, ils déclarent avoir toujours été et être sujets de bonne volonté.

Pourtant donc , puisque la dignité de l'état ecclésiastique consiste en une due élection et établissement légitime des évêques et prélats , et que de là , comme du chef , dépend la fermeté et ruine de l'ordre de l'Eglise , vu que les serviteurs sont tels que le gouverneur du peuple , et tel qu'est le prince du pays , tels sont les habitans en icelui ; tandis qu'on se réglera , par nouvelles lois , (au lieu du droit antique intermis en cet endroit) et que l'autorité des concordats aura vigueur : il a semblé bon que sitôt que quelqu'un sera nommé par le roi très-chrétien à la vacance d'une église cathédrale , sa nomination soit signifiée au chapitre des chanoines et au peuple , par affiches mises aux portes du temple , et autres places publiques de la ville , et dans les principales villes du diocèse et jour assigné aux susdits. Auquel jour , celui qui est nommé pour avoir place en cette église soit tenu d'y comparaître pour être examiné , et soit libre à toute personne qui le connaîtra coupable de quelque vice ou crime , tant en la doctrine et religion qu'en la vie et mœurs , de le déclarer au chapitre. Après qu'il se sera présenté , et que ceux qui mettront en avant quelque chose contre lui (s'il y en a plusieurs) auront été ouïs en chapitre , ou que le temps de faire reproches sera expiré , sans que personne ait mis en avant chose à quoi l'on doive s'arrêter , et que la nomination sera connue être ferme et valide , il fera profession de la foi devant le chapitre ; c'est à savoir l'évêque en présence de l'archevêque appelé nommément pour cet effet , ou en son absence devant deux évêques de la province , et le

chapitre de l'église vacante : le Primat , devant deux archevêques , si faire se peut commodément , ou devant un pour le moins , accompagné de deux évêques et du chapitre. Cela étant fait , qu'il ne soit pas jugé idoine pourtant , que premièrement en présence des dessus dits , et à leur discrétion il n'ait prêché publiquement , ou pour le moins lu et exposé un passage de l'Ecriture sainte , qui lui sera proposé par l'archevêque ou par les évêques. Puis cela dûment parachevé , faudra qu'il soit confirmé par provision du pape. Et si l'on impose à celui qui est nommé quelque vice ou crime qui par disposition de droit commun empêche la provision , ou qu'on aperçoive une telle ignorance en lui qu'il ne puisse satisfaire à cette charge ; que l'affaire soit incontinent renvoyée au roi , qui , selon son jugement et sa prudence , pourvoira tellement à l'église vacante , que cependant on garde perpétuellement et inviolablement cette procédure d'examiner ceux qui sont désignés , à savoir le premier , le second et le tiers , et ainsi conséquemment de tous les nommés pour succéder à ceux que l'on aura rejetés à cause de leur incapacité.

2. Tout ce qui aura été fait en l'examen de celui que l'on trouvera capable , étant confirmé par les signatures de tous ceux qui y auront assisté , et scellé du sceau des prélats , soit envoyé avec la confession de foi signée de la main et scellée du sceau du désigné , au protecteur de l'Eglise gallicane à Rome , pour en faire son rapport au pape , qui ne pourra légitimement pourvoir à l'église vacante , que premièrement il n'ait vu ce témoignage notable et digne de foi.

3. Que ci-après on n'élise pour évêques , sinon des hommes nés de légitime mariage , ayant atteint l'âge de



ans entiers. S'ils sont prêtres, soient consacrés publiquement par l'archevêque avec deux évêques, en l'absence de l'archevêque, par deux évêques de la province, et ce dans six mois après la provision à l'évêché par le pape, si d'aventure ils sont consacrés par le pape même, sans son autorité en la cour de Rome. Quant à ceux qui seront déjà en possession de l'évêché, n'étant prêtres, dedans six mois, qu'ils soient ordonnés et consacrés prêtres, en quelcun lieu qu'ils soient élevés, fussent-ils cardinaux.

Que les archevêques et évêques ne donnent point les églises ou les curies, mais comme bons pasteurs résident assidûment, autant qu'ils le pourra, résidant principalement en leurs villes, ou pour le moins dans les lieux du diocèse qu'ils jugeront plus convenables pour le service de l'Eglise. S'il leur advient d'être plus de trois mois, que l'archevêque ne rende raison de son fait au plus prochain évêque de sa province, l'évêque ou l'archevêque, ou, en son absence, à un autre évêque le plus prochain. Qui fera autrement soit puni aux peines ordonnées par le concile de Trente.

Par ailleurs, les évêques seront assidûment à prier Dieu, et soigneux de l'étude des Ecritures saintes, pour annoncer-mêmes au peuple la parole de Dieu, ou, si quelque chose les empêche de le faire, qu'ils en donnent la charge à gens propres, aux sermons auxquels ils assisteront autant qu'ils le pourra. Que leur vie aussi soit tellement réglée que, suivant le commandement de l'Apôtre, ils soient irréprochables, présidant comme il appartient sur leur maison et famille. Qu'ils montrent exemple de vie innocente à tout leur troupeau, et que cha-

cun d'eux soit tellement éloigné d'orgueil et de toute dissolution, que leur tempérance et modération soit recommandée de toutes parts.

6. Que les évêques prennent garde que nul n'ait la charge de prêcher ou d'instruire la jeunesse, en la doctrine duquel on n'ait certain témoignage qu'elle est saine et conforme à la foi catholique. Qu'ils donnent ordre aussi qu'il ne soit permis à aucun (s'il n'a un congé d'eux) de prêcher en public ni en privé, ni d'instruire la jeunesse : qui le fera au contraire, troublant par ce moyen l'Eglise de Dieu, soit réprimé comme turbulent et séditionnaire.

7. Que les évêques mêmes célèbrent le très-saint sacrifice de Christ, du moins les jours solennels, et administrent les sacrements quand le lieu et le tems le requerront.

8. Puisqu'en divers endroits on a introduit une très méchante coutume, ou plutôt une corruption en l'Eglise, que quand un évêque, ou quelque autre élevé en dignité, ou que quelqu'un des chanoines chante même, on lui fait faire un banquet, où les chanoines et ceux qui ont aidé à chanter cette messe sont invités, nous avons été d'avis d'ordonner qu'on ne fasse plus cela à l'avenir; ce que nous voulons aussi être entendu de ces banquets que les archidiacres et leurs officiaux se font faire aux synodes par les évêques.

9. Que les évêques imposent aussi eux-mêmes les mains à ceux qui reçoivent les ordres, sans plus se servir à l'avenir de vicaire ni de suffragans. Et quant aux suffragans survivans, qu'ils ne fassent l'office de l'évêque, sinon quand il sera grièvement malade, ou qu'il y aura autre empêchement légitime. Ce que nous laissons tellement à la discrétion de l'évêque, que cependant nous l'admonestons d'avoir

souvenance qu'il doit rendre compte à Dieu souverain juge. Aussi faudrait-il prendre garde de ne recevoir au nombre des clercs, ceux qu'on aperçoit aucunement n'avoir pas intention de servir à l'église.

10. Et, afin qu'on se puisse plus commodément passer de suffragans, que l'évêque obtienne congé du pape de pouvoir permettre, par autorité apostolique, aux abbés et autres pourvus des plus grandes dignités ecclésiastiques, de consacrer les églises, les cimetières, les vaisseaux et vêtemens sacrés.

11. Qu'on confère les saints ordres en telle sorte qu'il n'y ait apparence ni soupçon quelconque d'avarice, ni gain ou autre tel mal, et qu'on n'exige rien de ceux qui reçoivent les ordres, non pas même pour les lettres dimissoires; toutefois les greffiers prendront pour leur peine, papier et cire de chaque lettre, cinq sous tournois seulement.

12. Puisque ceux à qui le pape a donné privilège d'exercer les charges épiscopales octroient à tout propos les lettres dimissoires, ce qui fait souvent que des gens ignorans et non exercés sont avancés aux saints ordres, nous voulons qu'il leur soit défendu de ce faire ci-après, mais que cela soit à l'évêque qui obtiendra le pouvoir du pape même. Et quand le siège épiscopal vaquera, que le chapitre n'octroie point lettres dimissoires, sinon à ceux qui, pour cause nécessaire du bénéfice dont ils sont pourvus, doivent être promus dans certains tems.

13. Quand le siège vaquera, s'il advient qu'on obtienne du chapitre lettres dimissoires, et que ceux qu'on a reçus aux ordres ne soient trouvés capables, ou n'aient moyen de vaincre; ceux qui auront octroyé les dites lettres soient sujets à même loi que les évêques.

14. Que chaque année les évêques en personne visitent leurs diocèses, et si quelque diocèse était de si longue étendue que la visite ne pût se faire en une année, il suffira d'en faire une partie et achever le tout dans deux ou trois ans. Qu'en cette visite ils se gouvernent tellement qu'ils corrigent ce qu'il faudra corriger, contiennent le clergé en son devoir, et admonestent aussi le peuple de son salut.

15. Qu'à tout le moins une fois l'an les évêques assemblent le synode, et se gardent de renvoyer incontinent ceux qui y viendront, comme s'il n'y était question que de choses légères et de peu d'importance; mais suivant l'ancienne coutume de l'Église, qu'ils examinent la foi, la doctrine, et les mœurs de chacun; qu'ils réforment diligemment ce qu'ils verront avoir besoin de réformation, et avertissent chacun de son devoir. Les archevêques aussi assignent le synode provincial de trois ans en trois ans, au second dimanche d'après la Pentecôte, ou à autre jour qu'il leur semblera convenable.

16. Que les évêques, qui doivent être charitables par dessus tout, aient un soin spécial des pauvres, avisant que les biens des hôpitaux, maladreries et hôtels-Dieu soient employés aux usages auxquels ils sont dédiés, et fassent rendre compte chaque année aux administrateurs de ces biens, sans exception de personne. Qu'en cet endroit les administrateurs se conduisent tellement qu'on n'aperçoive en eux tache quelconque d'avarice ou de mauvaise conscience; autrement, que l'évêque les démette de cette charge.

17. Qu'on fasse tel honneur aux évêques, qui sont élevés en suprême dignité; qu'au chœur et au chapitre ils soient les premiers et plus haut assis, selon qu'ils auront choisi leur

de tous les chanoines et auront quelque dignité et tionng , et tous ceux qui en ou en particulier servent en sorte que ce soit en l'église, andent d'elle, soient tenus de ir, et sachent qu'il est besoin les visitent et admonestent levoir. Quant aux différends de i mettent en avant le droit lion, s'il y a trente chanoines, es en choisiront pour conseil plus anciens, ou quatre pour , si le nombre est plus petit, connaître et juger avec lui de tr'autres choses, que la juridic- lministration de biens soit lais- on entier au chapitre. Si l'évé- bsent, que la censure des chanoi- ment de cette église cathédra- ité par ceux qui de droit, par ou statut ont autorité de la ellement toutefois que l'évé- it de retour puisse parachever era commencé.

usqu'aujourd'hui les consci- e plusieurs sont en fort gran- lexité , à cause des crimes commis, la connaissance des- t réservée aux évêques, tel- qu'ils ne recourent point au salutaire de confession , ne t confesseur qui les puisse e, ou pour crainte de bles- e renommée , aimant mieux que le découvrir à celui à connaissance en appartient ; ssi détournés de ce faire quel- à cause des dépens, quand ler loin pour obtenir absolu- l faut avertir les évêques, t égard à la honte et dépense ens, ils donnent charges aux à leurs vicaires, qui seront capables, de pouvoir absoudre ntrits et dûment confus de hés secrets, excepté le meur-

tre, l'hérésie, et l'excommunication. Pour ces mêmes causes il faut supplier le pape d'aviser sur les irrégularités et cas réservés, permettre et donner puissance aux évêques de pouvoir absoudre de cela.

19. L'imprimerie est un art qui apporte beaucoup de commodités à la chrétienté , pourvu qu'on imprime des livres utiles. Mais , au contraire, c'est une invention pernicieuse, si on publie par tel moyen des livres vicieux et pestillents tels que de notre temps on en a mis en grand nombre en lumière, sans exprimer le nom de l'imprimeur. Afin que cela ne se fasse plus, nous désirons qu'il soit défendu, par édit du roi, que les imprimeurs ou libraires n'aient à imprimer ni vendre publiquement ni secrètement aucun livre qui n'ait été lu et approuvé de celui ou ceux auxquels, par le commun avis des plus anciens chanoines, l'évêque ( au diocèse duquel habitera le libraire ou imprimeur ) aura donné charge de visiter le livre, lequel contiendra le nom et surnom de l'auteur. Le même sera fait de tous placards peintures et portraitures. Et quant aux imprimeurs, libraires, revendeurs ou contreporteurs, qui courent çà et là semant ces livres, que la justice les réprime.

20. D'autant plus que la censure d'excommunication est pesante et redoutable aux fidèles chrétiens ( car quel plus grand mal saurait-il avenir à un chrétien que d'être séparé de la compagnie des fidèles , privé de la société de l'Église , et de la communion du précieux corps de Christ ? ) tant plus doit-on être soigneux de ne prononcer sentence d'excommunication à la volée et pour des causes si légères, afin que cela ne fasse mépriser, évanouir ou anéantir la discipline ecclésiastique. Ce qui viendra

avec le temps, comme nous estimons, si l'on observe ce qui s'ensuit. Premièrement, quand il sera question d'une cause et matière civile, il ne faut point que les censures ecclésiastiques soient mêlées parmi l'ordre de procéder, pas même quand quelques interlocuteurs en interviendront : et ne faut recourir à ces censures, sinon quand il n'y a plus autre remède. Si le défendeur ajourné ne veut comparaitre ni contester, qu'il soit mis en défaut, et le juge le tienne comme ayant contesté, s'il refuse de répondre à ce que partie adverse mettra en avant, soit réputé avoir approuvé et confessé le tout, en telle sorte toutefois qu'on ne passe point outre que sur le second défaut, et après qu'il aura été légitimement ajourné sur le premier. Semblablement, qu'à l'avenir toutes obligations couchées en ces termes, s'il ne paie en dedans tel temps, se soumet à excommunication, soient nulles et de nulle valeur pour le regard de l'excommunication. Quant aux injures et outrages de paroles en forme de méfaits, encore ne faut-il sur elles décerner des monitions générales : et ne voulons qu'à l'avenir l'on obtienne telles monitions aux fins de révélation, comme on parle, si ce n'est pour fautes et causes d'importance, dont l'évêque connaîtra premièrement, et examinera le tout soigneusement. Bref, qu'en la suite des procès, il n'y ait censure ecclésiastique. Mais, quant à l'exécution de la chose jugée, nous entendons que l'excommunication ait lieu, pourvu qu'en présence de gens dignes de foi, et qui en puissent rendre suffisant témoignage, s'il est besoin, ait été faite une suffisante monition; alors le juge prononcera sentence d'excommunication. Voilà quant aux causes civiles. Quant aux criminelles, nous estimons qu'on pourra bien prononcer

sentence d'excommunication contre ceux qui, ayant été plusieurs fois admonestés par l'Eglise sans montrer signe de pénitence, sont coupables de quelques grands forfaits, comme d'hérésie, adultère, larcin, empoisonnement, sorcellerie, usure, et d'autres semblables qui pour la plupart sont condamnés à punition corporelle par les lois civiles, et damnent l'âme éternellement. Car c'est bien raison que ceux qui ne veulent recevoir correction soient diffamés devant tous, et retranchés du corps comme membres pourris. La désobéissance doit être ainsi traitée, vu que rebellion est comme le péché des devins, et ne vouloir suivre conseil est autant qu'être idolâtre. Celui qui contre ce que dessus prononcera sentence d'excommunication contre quelque personne que ce soit, et étant admonesté ne reconnaîtra point son erreur, soit contraint de payer à l'excommuniqué tous ses dépens, dommages et intérêts. Or, d'autant qu'il y en a aujourd'hui plusieurs tant éloignés de la crainte de Dieu et de la vraie piété qu'ils ne craignent pas beaucoup d'être excommuniés; le roi sera prié de faire emprisonner tous ceux qui, par malice et obstination, seront demeurés excommuniés l'espace d'un an entier, et qu'ils ne sortent de là que premièrement ils ne soient absous, afin que comme malgré eux ils soient contraints de venir à repentance, et se réconcilier à l'Eglise.

21. Une sentence de censure ecclésiastique de suspension ou prohibition, donnée par un homme, ou généralement par une loi ou canon, ne pourra contraindre (selon aussi ce que le concile de Bâle en a déterminé) personne quelconque de s'abstenir de communiquer aux sacrements, assister au service divin, fréquenter et trafiquer avec celui qui aura été ainsi cen-

non qu'elle ait été prononcée ment ou expressément contre personne, collège, université, lieu ; ou si d'aventure il n'apparaît évidemment que celui-là est en sentence d'excommunication nul n'en puisse prétendre ignorance, ou exécuter le fait de quelconque. Ce que nous voulons, non pas pour favoriser les excommuniés, ou amoindrir leur dignité, mais pour ôter de l'entendement des simples gens le scrupule superflue.

#### DIGNITÉS DES ÉGLISES CATHÉDRALES.

Qu'à l'avenir les dignités et offices ecclésiastiques ne soient conférés qu'à gens capables et chanoines de capacité âgés de vingt-cinq ans ou commandés par leur érudition et vie. Et faudra qu'ils résident sur leur charge en présence, et sur la dignité et l'office, en substitution, le statut, droit et coutume des églises le requiert. Que les dignités et charges soient telles que ceux qui y seront appelés aient la capacité les exercer, servant à l'église sans son bien avec les autres. Qu'ils ne soient que désignés par les évêques, ils pourront entrer en possession et s'asseoir en leurs places, ils aient cependant plus de discipline en chapitre, qu'à leurs dignités appartient. Cependant, le pape a ordonné que ci-après nul ne soit nommé chanoine. Les archidiacres à qui appartient faire les visites, les fassent en personne, et non par leurs vicaires, sans légitime empêchement, dont ils doivent connaître. Qu'ils ne fassent les visites en courant et à la légère, mais avec soin et prudence. Qu'en fai-

sant ces visites, ils aient le revenu des bénéfices, comme s'ils étaient présents en l'église. Qu'ils n'outrepassent point leurs limites et rendent compte de leur visite aux évêques, à qui la connaissance en appartient. Qu'ils ne prennent connaissance de causes difficiles et d'importance, et se gardent d'user de censures ecclésiastiques, s'ils ne sont autorisés de l'évêque, lequel pourra aussi les réprimer s'il connaît qu'ils aient fait chose quelconque pour gain deshonnête, ou aient offensé en quelque autre sorte que ce soit.

#### DES CHANOINES.

24. Que dans les églises cathédrales les chanoines ne soient créés avant qu'avoir l'âge de dix-huit ans, de bonne vie et passablement doctes, tellement qu'on puisse espérer qu'ils donneront un jour conseil à l'évêque. Dans les églises collégiales, qu'ils soient d'âge compétent.

25. Que tous les chanoines résident, et ne s'absentent sans connaissance de cause approuvée de l'évêque et du chapitre.

26. Ces deux chanoines que les évêques peuvent avoir à leur suite, pour conseillers, perçoivent les revenus et fruits entiers tant gros que menus de leurs prébendes et les distributions ordinaires, sans s'arrêter en cet endroit aux constitutions des papes, statuts et coutumes au contraire.

27. Que les chanoines s'emploient notamment à lire les Écritures saintes. Et d'autant que pour le grand bien de l'Église il est requis qu'il y ait des hommes doctes, lesquels y reluisent comme la splendeur du firmament, et qui puissent enseigner plusieurs à justice; nous estimons raisonnable que les nouveaux chanoines jeunes d'âge et peu savans aillent étudier quelques années

aux bonnes lettres, spécialement en théologie en quelque université qui ne sente point mal de la foi ; et que le chapitre, ayant égard aux revenus de la prébende, leur assigne et ordonne pension pour entretenir leurs études. Cependant, il faudra que par chaque an ces chanoines étudiants envoient à leur chapitre un vrai et fidèle témoignage de leurs maîtres et docteurs, qu'ils aient à bon escient étudié et bien employé le temps. Après qu'ils auront suffisamment demeuré aux études et profité, ils seront rappelés du chapitre, pour venir servir à l'église, et seront tenus obéir, autrement seront privés de leur pension et de tous les autres fruits de leur prébende et chanoinerie. Que les autres chanoines, sans excepter ceux qui sont en dignité, avec tous les prêtres des villes où il n'y a point d'université, soient soigneusement admonestés par l'évêque et par les recteurs des églises, d'aller ouïr les leçons des docteurs en théologie. Et là, où il y a université, qu'ils ouïssent souvent les professeurs des saintes lettres; autrement, qu'ils soient censurés par les évêques et par les plus anciens du chapitre, selon que leur nonchalance et mépris le requerra.

28. Que dans les églises cathédrales, où il y a plus de trente chanoines, on assigne deux prébendes à deux docteurs en théologie, l'un desquels interprétera publiquement les saintes Écritures, trois fois pour le moins par chaque semaine, excepté les lieux où il y a une prébende assignée pour cet effet à un théologien : l'autre prêchera tous les dimanches et jours de fêtes, quand l'évêque le commandera, réservé les jours qu'il tiendra compagnie à l'évêque ou à son commis en la visite. Et en ce temps, ensemble les autres jours qu'il prêchera hors la ville par le commandement de l'évêque, il

sera estimé présent en l'église. Et quant aux églises, où il y a moins de trente chanoines, qu'on assigne une prébende à un docteur en théologie, qui lira et prêchera tour à tour. Que l'évêque choisisse gens propres à cette charge et prébende, sans s'arrêter aux mandemens apostoliques ni aux nominations scholastiques; et que les théologiens ne puissent résigner leur prébende à aucun, s'il n'est approuvé de l'évêque même. Qu'en les églises de chanoines réguliers, il y ait aussi un théologien de leur compagnie, si faire se peut; sinon, que ce soit un docteur régulier ou séculier, qui ait la charge de lire et de prêcher moyennant un honnête gage, jusqu'à tant que quelqu'un d'entr'eux soit propre à telle charge. Qu'en les notables églises collégiales soit aussi assignée une prébende à un théologien qui lira et prêchera aux mêmes conditions que dessus. Et afin de pourvoir tant plutôt aux théologiens, desquels on a nécessairement à faire aujourd'hui, nous avons été d'avis que le premier bénéfice vacant soit conféré aux théologiens, soit que la collation en appartienne à l'évêque, ou au chapitre, en commun ou séparément. Que le pape soit supplié de trouver bon que l'on supprime une prébende dans les églises cathédrales, où il y a vingt prébendes et davantage, afin que les fruits provenans de cette prébende soient à l'avenir assignés à un maître d'école, ou à plusieurs, selon qu'il sera trouvé être expédient par l'évêque et par le chapitre, ayant égard aux lieux et aux personnes. L'institution de ces maîtres d'école soit à celui à qui la collation de la prébende appartient. Si l'élection appartient à tout le chapitre, il le présentera, et l'évêque l'installera en sa charge. Si ceux qui auront ainsi pris la charge d'enseigner la jeunesse, ne



nt de leur charge droitement  
usement, qu'ils soient dépo-  
vis de l'évêque et du chapi-  
utres substitués en leur place.  
e dorénavant, sitôt que les  
des églises cathédrales et  
s seront reçus, ils puissent  
tous les fruits de leur pré-  
ant gros que autres, pourvu  
ident et fassent leur charge  
ine; sinon que, par spéciale  
efondation de certains lieux,  
s gros fruits soient dûs ex-  
nt pour certains temps à d'au-  
es, pour la fabrique et pour  
autres usages de dévotion.

is ceux qui ont quelques di-  
ns les églises cathédrales et  
s, et tous les chanoines aussi,  
oir atteint l'âge de vingt ans  
soient avancés aux saints or-  
rétise; sinon que, par statut  
ion des églises, leurs prében-  
t désignées pour des diacres  
iacres. Qu'en les églises cathé-  
y ait sept diacres, si l'église  
orter autant, sinon qu'il y en  
mbre que l'évêque et le cha-  
seront être bon. Quant aux  
t sous-diacres, il faut que les  
s et jours de fêtes solennelles  
vent l'hostie, encore qu'ils  
êtres, afin qu'en communi-  
uvent ils incitent le peuple  
iter. Qu'en les églises collé-  
il y a assez grand nombre de  
on fasse le même que là où  
diacres ou sous-diacres. De  
ssi dans les monastères, où  
s (en plus grand nombre que  
pourra), communieront avec  
es et sous-diacres.

les chanoines se portent en  
e que leur vie convienne à  
r, lequel signifie régulier.  
lestie et modération soit telle,  
ent toute dissolution, et ne

fassent rien qui offense le peuple. Que  
d'esprit et de pensée ils servent à Dieu  
en psaumes et cantiques. Que les évê-  
ques aient l'œil sur toutes ces choses,  
afin qu'elles se fassent comme il faut,  
selon la règle des saints pères, et spé-  
cialement du concile de Bale, où en-  
tre autres décrets est ordonné qu'à  
certaines heures les chanoines assis-  
tent au service et chantent. S'ils ne le  
font, que l'évêque (à qui appartient de  
pourvoir que Dieu soit bien servi en  
l'église) les censure. Que les cha-  
noines, spécialement les plus jeunes,  
chantent messe aux jours ordonnés,  
l'un après l'autre, chacun à son tour,  
s'il ne survient empêchement légitime,  
dont le chapitre jugera. Si ainsi est,  
ils donneront charge à un de leurs  
compagnons de suppléer à leur défaut.

32. Que les chanoines à qui l'élec-  
tion des prébendes et la provision des  
églises paroissiales et autres béné-  
fices écherra, ensemble tous autres  
collateurs de bénéfices de l'église,  
avisent se porter tellement en ces  
collations, qu'ils ne regardent à leur  
particulier, ni ne confèrent à leurs  
valets ce qu'ils ont en leur puis-  
sance, sous prétexte que, par le moyen  
de ces *custodi nos*, ils jouiront tout le  
temps de leur vie des revenus du bé-  
néfice qu'ils auront baillé. Que les col-  
lateurs avisent aussi, suivant la sen-  
tence du canon, de conférer les béné-  
fices entièrement, sans aucune dimi-  
nution des fruits, et sans pouvoir faire  
paches touchant cela.

33. Que les chapitres des églises ca-  
thédrales et collégiales soient admo-  
nestés par leurs évêques, de faire  
visiter par gens de bien, et qui par  
long usage sont bien versés aux affaires  
de l'église, les livres de leurs statuts;  
afin de corriger soigneusement et de  
bonne heure ce qu'ils y trouveront ap-  
partenir au gain et profit de quelques

particuliers et pour susciter noise entre les frères, plutôt que pour conserver paix et amitié entr'eux. Cela fait, qu'ils rapportent tellement leur correction à l'évêque, que, par son avis et son autorité, elle soit confirmée. Et si le chapitre a été nonchalant en cet endroit ou semble mépriser l'exhortation de son prélat en dilayant et différant, lors l'évêque pourra, de son autorité, par le conseil de quelques anciens chanoines, prendre ce livre des statuts, et en ôter, changer, ajouter et retrancher ce que bon lui semblera.

#### DES CURES.

34. Que la présentation et collation des églises paroissiales soit à ceux à qui de droit, par privilège, statut, ou coutume elle appartient, en telle sorte toutefois qu'à l'avenir personne ne les confirme de plein droit, mais que l'institution perpétuelle en appartienne à l'évêque, en réservant cependant la présentation à ceux qui conféraient absolument. Toutefois cela ne s'étendra point aux prieurés ni aux bénéfices réguliers que les abbés ou prieurs ont accoutumé de conférer. Et, afin qu'ils ne soient baillés à gens ignares, inconnus et insuffisans, le pape sera supplié de se déporter entièrement des collations de ces églises, jusqu'à six mois, à compter du jour que le bénéfice vaquera. Tous ceux qui, par droit de réconciliation ou mandement apostolique, ou par autre moyen que par l'autorité de l'ordinaire, auront obtenu une église paroissiale, ne pourront en prendre possession que premièrement ils n'aient été examinés par les évêques, en présence de quelques-uns des plus anciens du chapitre. Et s'ils ne sont trouvés capables, il leur sera loisible de quitter leur droit pour une fois à qui bon leur semblera, pourvu

que cela se fasse dans un mois et que ceux à qui ils auront rés soient approuvés par les mêmes que dessus.

35. Ceux que les patrons présentent et qui sont nommés ou élus, ne réputés bien établis, reçus et nommés que premièrement ils ne se présentent à leur évêque, en présence de quelques-uns des plus anciens du chapitre, et n'aient fait preuve de leur suffisance. Si pour leur ignorance ils sont rebutés, les patrons en présenteront un autre, pour un seulément ; et si celui-là est rejeté par l'évêque, et qu'à cette cause il lui l'aide d'un prélat supérieur, lui pourra être accordé que la validité de cette réélection ne soit bien nue et légitimement vidée.

36. Que les évêques n'établissent personne pour être curé, qu'il n'ait atteint l'âge de vingt-cinq ans, bon témoignage de sa foi, doctrine, selon le temps et le lieu.

37. Il serait bien requis qu'ordonnât ordre de pratiquer le décret du concile de Chalcédoine, où il est défendu qu'un clerc ne soit en charge de deux églises, et que quiconque est ordonné, soit assigné à certaine église. Si cela doit être observé en des siècles, il le doit être encore plus en celui qui est commis sur une paroisse pour y avoir soin des âmes. Mais tant que plusieurs par importunité tiennent souvent du pape absolu ce décret, et permission de tenir plusieurs cures où il y a charge d'âmes, cela soit tellement modéré, qu'en tel égard qu'il appartient à l'honneur de notre saint père, et qu'on tienne quelque expédient pour faire que les décrets des papes ne nuisent point aux églises. Cet expédient sera, que le pape veuille que tout privilège par lui accordé ait valeur, si celui qu'il

ce décret fait voir à l'évêque, des plus anciens du chapitre et théologiens de cette église, qu'il absous de ce décret pour juste et que cela ne nuira à aucune église desquelles il doit être curé. Il aussi que ce point soit religieusement observé, à savoir que les paroissiales soient en un même lieu, ou à tout le moins ne soient pas l'une de l'autre plus d'une lieue de chemin.

Que les curés et tous autres qui ont charge d'âmes résident en leurs paroisses. Ceux qui auront plusieurs bénéfices, qui, à cause de charge d'âmes ou autre raison, requièrent qu'on ne les résidente, visitent bien souvent les lieux où ils ne résideront point, et établissent des vicaires, de vieilles personnes approuvées, lesquels rendront raison de leur foi et doctrine à Dieu ou à son vicaire, avant d'enlever leur charge.

Que tous ceux qui ont ou qui auront charge d'âmes, soient ordonnés dans l'an à compter du jour de la collation du bénéfice. Le curé sera supplié de ne donner prière de délai, ni permettre qu'aucun soit absous de ce canon de recevoir les ordres.

Que les curés chantent messe le dimanche souvent que faire se pourra, et qu'ils s'appliquent soigneusement à la loi du Seigneur, instruisant en elle le troupeau qui leur est commis, et prêchant, spécialement les dimanches et jours festifs, quel est le fondement de la foi et religion, quels articles de loi sont les principaux commandemens de la loi et de l'église, ce que le Seigneur Jésus-Christ requiert d'eux, comment il faut prier et servir Dieu. Qu'ils administrent les sacramens selon la coutume de l'Eglise catholique, et déclarent en langage

vulgaire à ceux qui les voudront recevoir quelle est leur efficace et leur effet, comme nous l'exposerons plus amplement en ce livre qui contiendra une institution de l'homme chrétien. Qu'ils prennent bien garde aussi comme les enfans sont enseignés en leurs paroisses, et avisent de ne recevoir maîtres d'école ni prêcheurs, s'il n'appert, par témoignage des lettres de l'évêque, qu'ils aient été envoyés de lui. Finalement, qu'ils se portent tellement que, par doctrine et exemple de vie, ils paissent le troupeau.

41. Que les sacremens soient administrés gratuitement. Qu'il en soit de même de la sépulture et autres semblables choses sacrées. Que le curé n'en exige rien, se contentant de ce qui lui sera volontairement donné par ceux qui recevront lesdits sacremens, ou de ce qui lui est dû par une louable coutume, laquelle nous n'entendons changer ni abolir par ce décret; vu qu'il est raisonnable que celui qui sert à l'autel, vive de l'autel, comme l'écrit l'Apôtre : et ne doit-on permettre que celui qui administre les choses spirituelles, ait disette, et soit fraudé des temporels par ceux qui reçoivent les divines de lui.

42. Il n'y a rien de plus séant aux curés que de paître le peuple de la prédication de la parole de Dieu, laquelle est la vraie viande de l'âme. Souvent ils sont empêchés de ce faire, étant contraints de publier en chaire ou au prône des lettres monitoriales, des édits, des ordonnances de justice et semblables choses profanes. Partant, nous sommes d'avis qu'il se faut entièrement abstenir de cette coutume. Mais aux jours de fêtes par eux signifiés, et après que suivant la coutume le peuple aura été admonesté de prier Dieu pour les trois états, que le curé expose l'Évangile ou quelque autre

passage de l'Écriture sainte accom-  
modé à l'édification du peuple. Quant  
à ces lettres monitoriales, édits et or-  
donnances, qu'ils soient lus au portail  
et à l'entrée de l'église, devant ou  
après la messe.

43. Que les enfans apprennent, dès  
leur bas-âge, ce qu'ils doivent croire,  
demander en prières, faire et éviter.  
Qu'on ait bien et fidèlement traduit en  
langue française le symbole des Apô-  
tres, l'oraison dominicale, la saluta-  
tion angélique, les commandemens de  
la loi et de l'Église. Soit commandé  
aux pères et aux maîtres d'école d'en-  
seigner cela à leurs enfans et disci-  
ples. Que les curés les récitent en  
chaire bien distinctement, tant en latin  
qu'en français, en telle sorte que le  
peuple puisse suivre aisément celui  
qui lira, et les retenir par fréquentes  
répétitions.

44. Si les curés sont si ignorans (ce  
qu'à Dieu ne plaise) qu'ils ne puissent  
faire leur charge en sorte que ce soit,  
que les évêques leur donnent des vi-  
caires propres et coadjuteurs aux dé-  
pens de ces curés, ayant égard toute-  
fois aux lieux, aux revenus et aux per-  
sonnes.

45. Que les évêques, en faisant la vi-  
site, s'enquièreut si les curés ou vi-  
caires perpétuels des paroisses ont  
une portion canonique et suffisante  
pour s'entretenir, payer les droits  
épiscopaux et faire aumône. Qu'ils en  
fassent leur rapport au synode, afin  
que ceux qui y doivent pourvoir,  
après avoir appelé lesdits curés ou vi-  
caires, y avisent aussi.

#### DES PRÊTRES.

46. Nul ne soit ordonné prêtre s'il  
n'a atteint l'âge de vingt-cinq ans, et  
ne puisse être dispensé de cela par

privilege quelconque ni par la  
grâce du pape.

47. Que ceux qui doivent être  
donnés prêtres aient un bon  
gnage de dehors; et, afin qu'ils p  
en montrer, il faut que celui c  
sire d'être avancé aux saints  
fasse publier à haute voix, p  
dimanches, au peuple assemblé  
glise, son nom et sa délibérat  
que ce soit en une paroisse en l  
il ait demeuré deux ans entiers  
que l'assemblée soit priée et  
en particulier de déclarer s'il y  
qu'un qui lui veuille ou puisse  
au-devant quelque crime ou m  
ceté, et que tel personnage  
reçu aux ordres que premier  
il n'apporte témoignage de ce  
cédure, confirmé par les signat  
curé ou de son vicaire et des r  
liers de l'église, s'il y en a.

48. Que personne ne soit c  
prêtre, s'il n'a un bénéfice ou  
tain et suffisant patrimoine, au  
duquel il se puisse convenable  
commodément nourrir, et se cor  
honnêtement; et que, par le l  
du prince, ce revenu du prêtre  
puisse aliéner. Si celui qui o  
fait autrement, qu'il soit cont  
nourrir le prêtre qu'il aura or

49. Que ceux qui sont appel  
ministères ecclésiastiques, n'y  
avancés que de degré en degré  
intervalle de temps.

50. Le pape soit supplié que  
mais on ne fasse point de prêtre  
çois à Rome ni à Avignon, si c  
ture le pape même ne leur imp  
mains. Cela fera qu'on n'en ord  
point que premièrement ils n'ai  
diligemment examinés par leu  
ques, lesquels ne leur octroient  
dimissoires que bien rarement et  
il en sera besoin.

51. Que nul prêtre ou diacre oi

qui sont en l'ordre ecclésiastique soit absolument ordonné; mais l'évêque assigne un certain lieu qui sont ordonnés, pour y faire charge, afin que, quand ils seront du tout, ils ne trottent point changeant à leur plaisir l'admission de l'église à laquelle ils sont et obligés. S'ils quittent leur sans le faire savoir à l'évêque, sur soit défendu de chanter ni faire autre semblable externe soient reçus d'évêque quel sans lettre de recommandation. Que les prêtres sachent leur être de prier, sacrifier, admettre les sacrements comme il appartient servir d'exemple aux autres par patience et doctrine.

La charge des diacres n'est pas d'offrir, mais de bien lire l'évangile et servir au prêtre qui sacrifie.

Les prêtres qui pour le présent sont moins et moins capables soient ordonnés par les évêques d'être attachés à la lecture des saintes lettres. Ne soient nonchalans à l'étude, qu'ils ne suspendus de l'exercice de leurs fonctions, jusqu'à tant qu'ils seront de plus savans.

Que les évêques ne souffrent point que les prêtres d'un autre ordre trottent et courent par le leur; mais les renvoient incontinent à leur évêque. S'ils n'obéissent, qu'ils soient punis selon les peines ordonnées dans les canons.

#### DES MONASTÈRES.

Que nul ne condamne ou empêche les enfans d'entrer dans les monastères, et prendre l'habit de religieux pour s'exercer dès leur bas âge la piété, et s'accoutumer à la façon de vivre des moines; en telle sorte toutefois qu'il ne soit loisible

aux garçons, devant l'âge de dix-huit ans, et aux filles avant seize ans, de faire vœu et se rendre profès.

57. Que les primats et chefs des ordres, à savoir, de Cluny, Cîteaux, Prémonstré, Grandmond, saint Antoine, du Val des écoliers et autres semblables; que les abbés et prieurs qui ont (comme on sait) une juridiction ordinaire sur les petits monastères et prieurés, aient à visiter les couvens et prieurés qui leur sont sujets, encore qu'ils soient possédés par des commandeurs. Qu'ils donnent ordre que, pour rétablir l'ancienne discipline, les moines aient à conformer leur vie et leurs mœurs à la règle de leur ordre, qu'ils prennent leur réfection et dorment ensemble, qu'ils vaquent ensemble à l'office divin et autres exercices de piété, qu'ils soient attentifs ensemble à la lecture des saintes lettres, qu'ils aient toutes choses communes, si ce n'est que l'un d'eux recueille le revenu de quelque office ou bénéfice, dont il aurait le titre. Bref qu'ils vivent tellement qu'on aperçoive vivre en eux la règle de leur ordre. Que ces visiteurs commandent (s'il en est besoin) que les édifices ruineux soient refaits et réparés, si on les voit tomber en décadence. Mais qu'ils donnent ordre qu'en chaque monastère il y ait un certain nombre de moines, qui ne pourra être retranché à l'appétit des abbés ou prieurs, en considérant toutefois la fondation, les revenus, charges et dépenses de chaque monastère; et ce que ces visiteurs ou leurs vicaires auront ordonné de ces choses, après en avoir suffisamment connu, demeurera ferme et stable. Et si quelqu'un se plaint d'avoir été surchargé et trop rudement traité en cela, tandis que le chapitre général de l'ordre ou le parlement en connaîtra et jugera, que ce qui en aura été commencé et

ordonné par les visiteurs soit observé et accompli.

58. Que l'exemption de ces primats des ordres demeure en son entier, selon l'ancien droit de leurs privilèges, tant en leur nom que de leurs inférieurs et sujets, en ce qui concerne la correction régulière de la vie monastique. Quant à la doctrine et aux délits commis en l'administration des bénéfices non exempts, ils seront sujets à la correction et au châtiment des évêques, auxquels ils porteront tel honneur que de raison, lors même qu'ils iront s'enquérir de ces choses dans les couvens.

59. Que de chaque monastère, spécialement de ceux qui ont grands revenus, quelques moines soient envoyés dans les universités pour étudier, et soient logés dans les collèges de leur ordre, s'il y en a, ou en ceux des autres ordres. Qu'on assigne à chacun une pension annuelle de soixante livres pour le moins, que les abbés seront tenus de payer entièrement, s'ils ont leur table commune avec les moines, et, pour cet effet, on implorera le secours du roi. S'il y a opposition ou appellation, que nonobstant cela le décret des saints pères demeure en sa vigueur et soit mis à exécution. Mais si l'abbé fait table à part, le couvent ayant égard à la dépense qu'y eût fait le moine, fournisse cette somme, tellement toutefois qu'il ne soit contraint d'en fournir davantage. Cependant, l'autorité du décret aura même effet à l'endroit du couvent que l'abbé. Et, afin que cela se fasse plus commodément que par sentence du chapitre général, confirmée par autorité apostolique, soient assignés à ces collèges-là certains revenus qu'on prendra sur les abbayes et prieurés conventuels.

60. Qu'en plus notables monastères, si les facultés le peuvent porter,

soient établis deux précepteurs, dont l'un enseignera la grammaire, l'autre lira en théologie; auxquels les pères de l'ordre assemblés au chapitre général assigneront gage suffisant. Si le revenu du monastère n'en peut entretenir deux, qu'au moins il y en ait un. Et s'il y a des moines propres à faire telle charge, qu'ils soient préférés à des étrangers.

61. Dans les monastères où il y a assez grand nombre de moines, qu'ils touchent de partir tellement le temps des prières et du service divin, qu'ils aient loisir d'étudier. Et s'il faut tant employer de temps au chœur, aux heures canoniales, qu'on ne puisse avoir relâche pour penser à autre chose, que les supérieurs y avisent et pourvoient si bien que les moines puissent vaquer et à la prière et à la lecture.

62. Que tous les autres moines, qui n'ont point de primats ni de supérieurs de leur ordre, soient visités par les évêques diocésains, lesquels, selon leur droit et autorité, visiteront les moines qui sont sous leur puissance d'évêques. Et quant à ceux qui par privilège ne reconnaissent autre supérieur que le siège apostolique, qu'ils soient aussi visités par les évêques, mais comme délégués du siège apostolique; ayant pour adjoints quelques moines de sainte vie de même ordre, lesquels ramèneront leurs compagnons à l'intégrité et sainteté de la discipline monastique; surtout qu'ils soient admonestés. S'il y a quelque monastère, même d'un autre ordre, établi et réformé selon les règles des pères, auxquels on tienne un chapitre général, qu'ils y aillent et qu'ils règlent leur vie selon la réformation de ce monastère-là.

63. Que dans les couvens des mendiants y ait un grand nombre de moines qui puissent vivre commodément ayant égard au lieu et au temps.



Que tous les monastères de moines et de nonnains soient réformés selon les règles et ordonnances de leur ordre. Et pour ce qu'en ces mauvais temps où nous sommes, de toutes parts se lèvent des méchants pervers qui, outre les autres vices qu'ils sont souillés, estiment jeu et passe-temps de débaucher et ravir fient les vierges sacrées et vouées au Seigneur, le roi sera supplié de faire révoquer et pratiquer contre tels, les anciens et nouveaux édits du pape et empereurs, spécialement la constitution impériale, commençant *Quis non dicam rapere*, etc. Ordonnant, le roi sera supplié que dans les monastères où les abbesses et prieures ont accoutumé d'être perpétuelles, demeurent: semblablement, celles qui ont de trois ans en trois ans ou de certain temps, demeurent aussi longtemps que l'ancienne règle soit observée en cet endroit. Qu'elles ne puissent être élues ni par autre moyen que par une élue à cette dignité ne n'aient atteint l'âge de trente ans. Que ci-après elles ne soient renommées par le roi, et ne puissent être transportées d'un ordre à un autre. Qu'elles ne sortent des monastères sans légitime occasion, et ne permettent aux nonnains de sortir que par permission d'elles n'aient obtenu l'avis de leurs supérieurs.

Que les moines qui sont du tout occupés emploient le temps à faire une chose honnête en leurs moeurs, de peur que l'oisiveté ne les

spécialement qui sont en âge. Et quand ils auront atteint l'âge de vingt-cinq ans, qu'on les fasse prêtres.

67. Que par chaque an les commandeurs soient tenus de résider six mois pour le moins en leurs monastères et prieurés conventuels, que cependant ils vaquent à prières, lectures des saintes lettres et prédications de la parole de Dieu. Et si eux-mêmes ne peuvent prêcher, qu'ils entretiennent des prêcheurs à leurs dépens, et assistent à leurs sermons. Que les bâtiments soient bien entretenus. Qu'ils reçoivent benignement les étrangers, soient charitables envers les pauvres, autant que leurs facultés le pourront porter. Et, pour faire cela plus aisément, qu'ils réservent du blé en grenier, tant que pour suffire, et que les visiteurs donnent ordre que tout ce que dessus soit mis à exécution.

68. Que les abbés, prieurs et commandeurs aient soin de la vesture, nourriture et instruction des moines, comme si c'étaient leurs enfans, ayant près d'eux (comme dit a été) de bons et doctes précepteurs, qui auront gages selon la puissance des monastères. Que les susdits conversent avec les moines, comme les pères avec leurs enfans, et leur soient en exemple de vertu, tellement que les moines se proposent l'abbé pour patron qu'ils devront ensuivre. Finalement, qu'ils se portent si modestement et frugalement que chacun connaisse qu'ils ont renoncé à tout excès et dissolutions, tant en viandes, habillemens, que autres choses.

69. Puisque le royaume de France a obtenu ce privilège du Seigneur Dieu, que presque tous les ordres de moines épars et multipliés en tous les endroits de chrétienté reconnaissent que leurs fondateurs sont sortis de là, tellement que jusques à ce jour, par

#### DES COMMANDERIES.

Ceux qui ont des commanderies ou prieurés conventuels soient tenus, six mois après la publication de ces décrets, de s'avancer aux ordres, ceux

une religieuse observation, presque tous les couvens épandus au long et au large, continuent de rendre obéissance et être imitateurs aux ordres de Cluny, Cîteaux, Prémonstré, Grandmont, Saint-Antoine, le Val des Écoliers et autres semblables, qui sont en ce royaume comme les matrices premières et principaux couvens de leurs ordres; pour confirmer l'état de l'ordre monastique et conserver aussi en cet endroit l'honneur du royaume de France, il nous semble du tout nécessaire, que ces susdits premiers et principaux couvens de moines, que l'on appelle chapitres, doivent avoir pour toujours la liberté, puissance et autorité d'élire les primats ou généraux de leur ordre; de peur qu'il n'advienne, au grand dommage de l'Église, que quelque ordre demeure un long espace d'années, sans chef et sans pasteur, comme il est advenu (ce que ne pouvons dire sans douleur) à l'honorable ordre des moines de Prémonstré. Et pour ce, qu'en ce temps-ci, les commandeurs tiennent plusieurs monastères, au moyen de quoi il ne se peut faire qu'avec grande peine qu'un seul primat ou général contienne en devoir tant de couvens et si éloignés l'un de l'autre, nous avons estimé du tout nécessaire, qu'en chacun ordre, lorsque les abbayes, prieurés ou de l'ordre de Cluny, de Cîteaux, de Prémonstré, ou de ce petit nombre de monastères d'autres ordres, maintenant possédés par des moines, viendront à vaquer, ne puissent être obtenus que par les titulaires qui auront auparavant fait profession solennelle de la règle de l'ordre dont l'abbaye ou prieuré sera, et qui auront par l'espace de dix ans entier vécu en cette règle. Quant aux abbayes qui sont maintenant en commanderie, quand elles vaqueront par la mort des commandeurs, elles seront

conférées en titre, comme s'ensuit : à savoir, les dix premières vaquantes en l'ordre de Prémonstré, vingt en l'ordre de Cîteaux, cinq dans les autres ordres, les moines demeurant en même condition, et sans faire préjudice aux autres monastères. Et afin que ces choses demeurent fermes, le pape sera supplié de ne dispenser de ce décret personne de ceux qu'il ordonnera abbé ou prieur des monastères sus-mentionnés. Semblablement, le roi très-chrétien sera prié d'approuver ce que dessus, et le faire mettre à exécution, confirmant par ses lettres-patentes ce que par Henri et François II, ses père et frère d'heureuse mémoire, princes aimant Dieu, a été octroyé à l'ordre de Cîteaux. De plus, le pape et le roi très-chrétien, soient suppliés de permettre qu'on procède à l'élection d'un abbé régulier du couvent de Prémonstré, en assignant au révérendissime cardinal de Pise, pour le reste de sa vie, telle récompense que la majesté du roi estimera être convenable.

#### DE L'ORNEMENT.

70. Que toutes choses se fassent honnêtement et par ordre, comme l'Apôtre le commande; et, quand le peuple assiste au vénérable sacrifice de Christ, et le sermon se fait au peuple, qu'il ne soit privé de ce bien, et qu'on ne dise point d'autres messes. Qu'elles se disent devant le sermon et la grand-messe, ou qu'on attende à les dire après, de peur que le peuple, distrait par tant de choses diverses, ne soit aussi détourné de la messe et du sermon. Que cela se pratique aussi quand une messe solennelle ou paroissiale se chante. Que le prêtre n'approche de ce très saint mystère du corps de Christ que premièrement il ne se soit

ni-même, ayant donné ordre  
échés soient nettoyés par la  
sacramentelle. En célébrant  
e, qu'il se porte si bien que,  
prononciation distincte, et  
nance et cérémonie conve-  
si grand mystère, il émeuve  
à méditer la grandeur d'une  
te chose. Que l'on observe  
partout le décret du concile  
nseignant comme il faut cé-  
service divin.

après, il est expédient pour  
uivant l'ancienne coutume,  
la messe se dit, non-seule-  
i qui sacrifie, mais aussi les  
autres ministres des moin-  
es de l'église, communient  
ches et fêtes solennelles; et  
ter le peuple que, pour re-  
mémoire de la passion de  
de notre rédemption, ils  
nt souvent, après s'être  
et avoir reçu l'absolution.

tous les clercs rendent à  
ervice qu'ils lui doivent en  
comme il appartient, mon-  
le dehors même que le cœur  
r s'esjouit au Dieu vivant.  
ent soigneux de dire leurs  
moniques et d'entendre ce  
nt, de peur que ce que dit le  
ne leur soit reproché. Ils  
nt de moi des lèvres, et leur  
loin de moi; veut aussi que  
nt maudit qui fait l'œuvre du  
lâchement. Ainsi donc, que  
ges divines soient chantées  
et par intervalles sans trop  
voix, ayant toutefois égard  
er les jours de fêtes d'avec  
ouvriers. Outre plus qu'on  
nt mol et rompu, où il y a  
tis et du bruit, et nulle pro-  
a de mots. Tandis qu'on  
lit hautement au temple les  
moniques, que personne ne

se promène ni lise rien particulière-  
ment hors du chœur, mais honore Dieu  
en chantant avec ses frères. Au reste,  
que les clercs et prêtres dressent tel-  
lement leur chant qu'ils émeuvent le  
peuple à dévotion et élèvent les cœurs  
à Dieu. Que l'on ne joue sur les orgues  
(dont l'usage est dans les temples) que  
louanges de Dieu et cantiques spiri-  
tuels, rejetant toutes chansons impu-  
diques et indignes des oreilles chré-  
tiennes. Que l'on ne joue point sur les-  
dites orgues lorsqu'on récitera le sym-  
bole, lequel doit être entendu de tous,  
et qu'elles n'empêchent aussi la lec-  
ture de l'Evangile, ni de l'épître, ni  
l'action de grâces, ni l'oraison domi-  
nicale; car le peuple doit ouïr tout  
cela, comme l'évêque assisté du con-  
seil des plus anciens du chapitre y  
pourra pourvoir. Ce que nous disons  
des orgues, nous l'entendons aussi des  
cloches et autres instrumens applica-  
bles au service divin.

73. Que l'on visite les bréviaires,  
missels, manuels, antiphonaux et les  
légendes des saints. Ce qu'on y trou-  
vera de superflu, et non assez conve-  
nant pour la dignité de l'église, soit  
incontinent ôté et retranché: et ce  
qui sera jugé nécessaire, ajouté par  
l'avis des plus anciens du chapitre.

74. Si quelques superstitions se sont  
glissées parmi les confréries, ou qu'on  
y fasse des excès en banquets et bu-  
vettes, l'évêque avisera, en faisant la  
visite, d'en ôter les abus, et spéciale-  
ment les banquets qu'on appelle les  
batons des confréries.

75. Nous louons et approuvons les  
pèlerinages, d'autant que ce sont mar-  
ques d'une bonne affection et d'un  
cœur dévot; joint que, par un secret  
jugement de Dieu les martyrs ou au-  
tres saints ont plus grande vertu (à  
eux donnée de Dieu) plus en un lieu  
qu'en l'autre. Toutefois, sachant bien

que quelques pauvres idiots, aisés à manier et croyant légèrement, ont été trompés, et que l'on a forgé de faux miracles, nous admonestons les curés et les exhortons au nom de Christ, de prendre garde que le pauvre chrétien ne s'enveloppe en aucune superstition, qu'ils estiment que piété est un assez grand gain, et ne cherchent de s'enrichir au moyen de la bêtise du peuple. Que les évêques avisent, en faisant les visites, que les vrais miracles (comme il s'en peut faire en tout temps, ainsi que l'a écrit ce très grand et excellent docteur Saint Augustin) soient approuvés et reçus. Les miracles faux et controuvés soient rejetés, et que l'on donne ordre que tout service indigne de chrétien et toute superstition soit ôtée, et tout abus chassé au loin.

76. Que les curés avertissent soigneusement et souvent leurs paroissiens de n'estimer qu'il y ait quelque divinité ou propre vertu en image quelconque ; mais sachent qu'elles ont été élevées dans les temples et places publiques, principalement afin de nous rafraîchir souvent la mémoire de Jésus-Christ crucifié pour nous, ou nous proposer à suivre la foi et piété des saints personnages. Qu'ils ne permettent qu'on dresse de nouvelles images, sans le congé de l'évêque. S'il survient quelque superstition, qu'elle soit rejetée, fassent corriger tout ce qui pourrait y être peint, taillé ou moulé, qui fût vilain, faux, ridicule ou déshonnête. Bref, qu'ils pourvoient, en toutes sortes possibles, spécialement par bonne instruction, que le peuple ne tombe en aucune espèce d'idolâtrie par le moyen des images, ni par autre occasion quelconque : mais qu'il adore en tous lieux, principalement dans les temples, en esprit et vérité, un seul Dieu tout-puissant, éternel, infini, incompréhensible. Que

le peuple soit admonesté et averti d'entendre cela comme s'ensuit. A savoir qu'il faut adorer un Dieu, comme le bien souverain, Créateur, et donneur de tous biens, et sacrifier à lui seul ; que les saints doivent être honorés comme amis de Dieu, et priés que nous soyons aidés de leurs prières, et faits participants de leurs mérites. Or, s'il ne faut pas servir les saints de ce service qui est dû à Dieu, comme au bien souverain et donneur de tous biens, moins faut-il faire cela à leurs images. Au reste, ce service de Dieu ne consiste pas tant en fléchissement de genou, prosternement de corps, élèvement de mains et autres cérémonies extérieures, (desquelles nous usons tant à l'endroit de Dieu que des saints) qu'il consiste en l'affection du cœur, ~~selon~~ laquelle nous croyons en lui comme souverain, nous espérons en lui comme en l'auteur de salut, et l'aimons sur toutes choses.

77. Que les archevêques, évêques et curés exhortent soigneusement l'église qui est le troupeau à eux commis, de croire assurément que les livres canoniques du vieil et nouveau testament sont inspirés de Dieu ; reconnaître une seule sainte Église catholique et apostolique sous un souverain pontife, vicaire de Christ, et sa foi et sa doctrine : tenir pour résolu que cette Église, enseignée par le Saint-Esprit, ne peut errer ; respecter la certaine et indubitable autorité des conciles œcuméniques, et ne révoquer en doute leurs décrets ; garder fidèlement les traditions de l'Église comme un sacré dépôt baillé de main en main ; suivre l'avis et consentement des pères et docteurs catholiques ; obéir avec telle révérence qu'il appartient aux ordonnances et commandemens de notre mère la sainte Église ; avouer fidèlement le nombre de sept sacrements,

sage, efficacité et vertu, selon que le catholique l'a cru et enseigné à présent; et, pour la fin, retenir fermement tout ce que nos ancêtres intement et dévotement observés à nous, et ne souffrir en sorte que nous ne d'étre détournés de cela. Au contraire, qu'ils aient à détester et comme venin pernicieux toute fausseté de doctrine, se donnent à chasser de tout schisme, abominent toutes hérésies, spécialement ayant en vue celles de notre temps, à savoir de Luther, Zuingle et Calvin, hérétiques, et de tous autres sectaires, et de toutes les pernicieuses et pestifères doctrines des Anabaptistes.

En toute la réformation imaginée et couchée par écrit en ce colloque, il n'y a jamais pratiquée, comme aussi le principal point concernant la doctrine n'y étant touché en sorte quelconque, mais au contraire tout le mal qui est étant approuvé pour bon : et l'ordre, quand il eût été gardé, n'eût été qu'un moyen d'établir le mal sous quelque vaine couleur de bien. Or, d'un côté, les prélats se montrent ennemis ouverts de ceux de la réformation, il y en eut bien d'autres qui voulaient de faire encore pis, chercher un milieu où il n'y en a point, à-dire une religion mêlée et composée des deux choses d'autant plus dangereuses en la religion, qu'il n'y a rien de cela plus d'apparence de droit et d'équité pour endormir les hommes. Mais, en matière du service de Dieu, il ne faut souffrir la moindre diminution, ou le moindre changement du monde, en ce que Dieu a ordonné par sa sainte et inviolable parole, témoin, outre infinies témoignages de l'Écriture, le jugement inévitable tombé sur les deux fils d'Aaron, pour avoir mis un peu de feu pris d'ailleurs que du feu cé-

leste de l'autel en leurs encensoirs. Un des premiers de ce nombre fut un jurisconsulte nommé François Baudoin, d'Arras, apostat renommé, qui présenta pour cet effet un livre d'un certain Cassander, célèbre moyennneur entre tous ceux de notre temps, et demeurant à Cologne. Mais, hormis qu'en son particulier il s'avança aucunement, tout son dessein s'en alla en fumée, étant rembarqué par Jean Calvin et autres, entre lesquels s'étant depuis escarmouché quelques années, finalement il est mort misérable pédant; mais il y eut d'autres courtisans, et du nombre des prélats mêmes qui voulurent bien mieux faire, desquels non-seulement le vrai Dieu du ciel rompit le dessein, mais aussi leur Dieu terrestre qui est le pape, se moqua, apercevant leur ruse et flatterie. Ce furent ceux au pourchas desquels la reine mère fit écrire au roi son fils et au sieur de L'isle, son ambassadeur, étant pour lors à Rome, une lettre que j'ai bien voulu insérer ici de mot à mot, afin que chacun puisse connaître quel était alors l'état de ces affaires.

« Monsieur de L'isle, comme je ne puis que grandement louer le soin et vigilance dont vous usez, à savoir à apprendre toutes les nouvelles et discours qui se publient par-delà, et par même moyen approuver la peine que vous prenez à les confuter et faire trouver fausses; je ne puis aussi, d'autre côté me garder de me plaindre infiniment de tant et tant de mauvais offices, dont l'on use bien souvent contre moi par faux rapports et mensonges, qui ne dureraient à mon opinion si longuement s'ils ne trouvaient la porte bien ouverte à les recevoir, et les oreilles de notre saint père un peu trop enclines à les écouter et tenir pour vraies, dont, pour vous parler clairement en un mot, je vous dirai

que de tout ce qu'on a semé et publié par-delà contre nous, il ne fut jamais rien, et que tant s'en faut que, comme ils disent, ou la reine madame mère, ou mon oncle le roi de Navarre, ou les princes et seigneurs de mon conseil aient voulu en rien favoriser les hérétiques et user dans les affaires de la religion d'aucune connivence ou dissimulation; qu'au contraire mon principal but et fin, et le désir d'eux tous a été seulement de les convertir et réduire avec nous. De quoi et plusieurs ordonnances par moi faites, depuis mon avènement à la couronne, et l'édit du mois de juillet dernier, et finalement le colloque de Poissy donnant tant et tant d'argumens de juger saintement et sincèrement, que je m'étonne bien fort que, par ceux qui se disent si subtils, au lieu d'être sans raison condamnées, elles ne sont estimées et reconnues pour bonnes. Mais quand je viens à y regarder de plus près, je ne m'en ébahis trop. Car l'intérêt particulier empêche bien souvent de pourvoir au public, ce qui fait par conséquent que ce qui est trouvé bon par-deçà, et qui ne tend qu'à rechercher le seul honneur de Dieu et le repos de la conscience de mes sujets, est blâmé et censuré à Rome pour beaucoup de raisons. Or, nous ne sommes plus au temps que notre saint père ou les siens le veulent. Il faut, monsieur de L'isle, venir à quelque reconnaissance de nos fautes, et ne vivant toujours si enveloppés et brouillés que nous avons été par ci-devant, tendre à une totale réunion entre nous. A quoi ne pouvant, comme vous savez, mieux parvenir que par un concile, c'est ce qu'il faut que notre saint père nous baille et administre, et que, sans user d'aucunes menaces ou colère, il procure par tous moyens plus (comme je vous ai sou-

vent écrit) en effet et de fait, qu'en paroles et démonstrations extérieures. Auquel ainsi que j'ai dit toujours, ce que je dis encore, je ne fandrai jamais; et si j'ai été le premier à le rechercher, et le plus diligent de tous à le faire avancer, je ne serai, par plus forte raison, le dernier à y envoyer mes évêques et mon ambassadeur, qui sont tous maintenant sur le point de partir, comme mon cousin le cardinal de Ferrare, son légat, qui est présent à toutes nos actions et délibérations, fait et connaît assez. Et Dieu veuille qu'à l'avenir il n'y ait en l'affaire du concile autre retardement ou longueur que celui qui pourrait provenir de mon côté. Car si ainsi il advient, j'espère que le fruit en réussira beaucoup plus grand et beaucoup plus tôt qu'il me semble ne le voir préparé, vu même ment que si on parle de réformation ou autre quelque bonne chose, on commence plutôt à crier par delà qu'à ouvrir les yeux et l'entendement pour aviser; sur quoi l'exclamation faite contre vous, quand vous leur avez parlé de la communion sous les deux espèces, me fait assez connaître de quel pied on embrasse les affaires de la religion, et quelle volonté on a de se réformer, et de tâcher à réduire avec nous les défrayés et séparés de l'Eglise. Je me tais de la façon de procéder dont on use au concile, et si elle tire en longueur ou non; car un chacun le discourt assez. Mais bien vous veux-je avertir là-dessus que, voyant d'un côté comme il s'achemine lentement, et d'autre part ayant aperçu le peu de fruit et effet qui est réussi du colloque de Poissy, et ajoutant à tout cela l'impossibilité que j'ai connue être à vouloir garder l'édit fait par moi au mois de juillet, je me suis sagement résolu à ne vouloir laisser mon état et mon royaume en plus longue confu-



i de tant plus croissait et aug-  
 que je différerais d'y remédier  
 chercher la médecine en moi-  
 Et, par ainsi, après que j'eus  
 jours passés assembler tout  
 conseil en ce lieu, et un bon et  
 ombre des plus notables et re-  
 dables présidens et conseil-  
 toutes nos cours de parlement,  
 savoir et doctrine que probité  
 urs, dont je vous envoie les  
 -enclos, et d'eux pris avis et  
 sur l'état des affaires et trou-  
 mon royaume et sur le moyen  
 médier promptement, j'ai fait  
 ement dresser une ordonnance  
 e que je vous envoie ci-en-  
 fin que vous voyiez par elle  
 nos maux sont grands, notre di-  
 n'est pas petite aussi pour les  
 apaiser ; et que , si nous vou-  
 comme on publie par-delà) nous  
 et retirer de l'Eglise et de l'o-  
 ce de notre saint père, nous ne  
 ns pas le chemin que nous fai-  
 hose que je m'assure que vous  
 ez bien et sagement déduire et  
 tendre, avec toute la modestie  
 eur dont vous vous pourrez  
 Et pour ce que de la seule reli-  
 des points et articles qui sont  
 rent entre nous et ceux qui se  
 le la religion réformée, dépend  
 re mal, il a été en la même as-  
 avisé que je manderais à la  
 ne de Paris de m'envoyer ici  
 nombre des plus suffisans doc-  
 e leur compagnie et amateurs  
 neur de Dieu, du bien de l'E-  
 la repos de mon état, pour, en  
 nce de mon cousin le cardinal  
 rare, légat de notre saint père,  
 ins évêques qui sont ici et que  
 rais faire venir et appeler avec  
 leurs, qui sont auprès de mon  
 sin le légat, pour rechercher  
 ment entre eux les causes dont

procède notre séparation, et aviser s'il  
 n'y aurait point moyen de venir à  
 une si bonne modération et pacifica-  
 tion de tous nos différens , que cela fût  
 cause de ramener ceux de ladite nou-  
 velle religion à l'obéissance de notre  
 Eglise catholique et romaine, qui est à  
 peu près, suivant le chemin que tint  
 le feu roi François, notre aieul, en  
 l'assemblée qu'il fit à Melun pour  
 semblable occasion ; dont et de ce qui  
 sera avisé en ladite compagnie, les-  
 dits évêques et docteurs dresseront  
 bons et amples articles pour être puis  
 après envoyés à notre saint père, afin  
 de les examiner et faire voir, et ordon-  
 ner sur eux ce qu'il verra être pour  
 le bien de l'Eglise, repos et soulage-  
 ment de mon royaume. Par là donc  
 vous pouvez voir, monsieur de L'isle,  
 comme je me conduis et gouverne, et  
 comme je ne cède à homme qui vive,  
 en zèle et affection à la religion, dont  
 on me veut blâmer à Rome et faire  
 trouver et apparaître ce qui est saint  
 et bon, mauvais et dangereux, je m'en  
 soucierai bien peu, m'assurant en une  
 si bonne cause, d'avoir Dieu de mon  
 côté. Et quant à vous, vous ne sauriez  
 mieux faire, qu'à toutes les calomnies  
 que vous entendrez dire de nous, vous  
 opposer sans cesse, et par les avis que  
 vous avez ordinairement de moi les  
 faire trouver fausses. Pour à quoi vous  
 aider et faire plus particulièrement  
 connaître à mondit saint père quels  
 ont été et sont pour lejour d'hui mes  
 déportemens en ce fait de la religion,  
 et avec quel soin et travail je recher-  
 che le bien et repos de mes sujets,  
 sans qu'il y ait rien qui sente la divi-  
 sion et séparation du saint siège dont  
 on me veut soupçonner, j'ai avisé de  
 dépêcher présentement devers sa sain-  
 teté le sieur de Lanssac, chevalier de  
 mon ordre, mon conseiller et cham-  
 bellan, étant près ma personne, avec

amples mémoires et instructions de tout ce qui se passe par-deçà ; lequel, suivant la charge qu'il a de moi, vous ne ferez de croire et l'écouter tout ainsi que vous feriez de nous-mêmes. Or, maintenant, vous ayant averti de ce qui se passe ici, il ne me reste à vous dire autre chose, sinon que je serai toujours bien aise que le bruit de guerre et d'entreprise qu'on fait courir par-delà que le roi d'Espagne, mon beau-frère, veut faire contre moi, se contienne et continue seulement en Italie parmi tous ces beaux discours, plutôt que de passer les monts, et venir à bon escient en France, où je vous puis assurer que les avis que j'ai du côté d'Espagne et à bonnes enseignes, sont tous autres que vous ne les avez. Car, Dieu merci, vous vous pouvez assurer et aussi en répondre à tout le monde, que ledit roi mon beau-frère et moi ne fûmes jamais plus amis, joints et unis de bonne et assurée intelligence, que nous sommes maintenant (de quoi je ne prends seulement foi et fondement par ses paroles et promesses, mais aussi par les effets qui viennent de son côté ; si que ceux qui voudraient bien y voir quelque alteration de volonté, doivent, selon mon conseil, prendre autre parti). Et si je vous parle en ces termes dudit roi mon beau-frère, autant vous en puis-je assurer des autres rois et princes, mes voisins et alliés, ouvrage que je crois procéder de la seule main de Dieu, pour me donner plus de temps et loisir à le faire servir, révéler et honorer, comme il veut et nous a commandé. Et encore que je désire que vous vous arrétiez et attachiez du tout à ce que dessus, comme à la pure vérité ; toutefois ce sera très-bien fait à vous d'avoir sans cesse les yeux ouverts pour éclaircir et découvrir tout ce qu'on voudra faire et négocier en ce

temps. Et, quant au changement de place qu'on veut faire à tous les ambassadeurs des rois et princes qui sont là, la règle étant générale, je crois qu'on n'en fera aucune exception pour moi. Mais si on vous veut bigarrer des autres, ou bien tendre sous ce prétexte à vous déposséder pour un temps du degré que vous tenez, pour puis après y remettre un autre en votre lieu, je ne veux et n'entends aucunement que vous le souffriez. Au demeurant, j'ai reçu les indults par Niquet : et touchant les dépêches de l'ordinaire pour le faire partir à temps dû, le maître des courriers est ici, à qui j'ai commandé de faire son devoir, comme de votre côté vous tiendrez la main que les marchands et solliciteurs fassent le leur, et que l'ordonnance par moi faite soit entretenue, et cependant pour m'écrire bien souvent, servez-vous de la voie *da Ycache* de Venise : car j'ai toujours trois dépêches de Boistailly contre une des vôtres : et si une fois vous prenez ce chemin-là, vous me pourrez écrire ordinairement toutes les semaines et plus souvent que vous ne faites à cette heure pour vouloir attendre l'ordinaire. Au surplus, j'ai à vous dire, comme encore que l'ordonnance par moi faite dans les états d'Orléans, l'avis de ma cour de parlement, et la saison du temps où nous sommes, fussent du tout contraires et répugnant à l'omologation des facultés de mon-dit cousin et légat, si est-ce que, pour le respect que je veux porter à notre-dit saint père, et à tout ce qui jamais viendra de lui, j'ai bien voulu vaincre toutes ces difficultés, et me faire croire en cet endroit, ayant depuis deux jours fait homologuer et recevoir lesdites facultés de mon cousin le légat, de quoi je serai bien aise que vous donniez avis des premiers à notre-dit saint père, et lui témoigniez que je l'ai

ment en sa faveur , et pour connaître combien toute maux respecter et lui rendre ce qui lui est due. Qui est , de L'isle , tout ce que vous moi pour le présent , ce que ie de communiquer et faire mon cousin le cardinal Sal-la Bordesière, pour en pou- do leur côté à ceux qui leur deront des nouvelles , plus et véritablement. Et sur ce Dieu , etc. »

es lettres, ou peu après , fut e remontrance forgée en itique et qu'on disait avoir le à Rome par le roi, dont la suit :

ait possible de représenter au saint père en quel état est i ce royaume , pour la di- s opinions, il est certain erait difficulté , s'il en était e venir lui-même sur les pporter son conseil , et son t toutes choses qui pour- vir à remédier à telle divi- d'un côté, il se figurerait de- eux une infinité d'âmes qui à faute d'être bien résolues qu'elles doivent tenir pour leur salut, et serait telle- yé d'un si misérable spec- pour y mettre fin, il y expo- propre vie si besoin était. De é , il pourrait découvrir que ne partie de ce royaume est la communion de l'Église, uatrième partie est des gens, des gens de lettres, et des bourgeois des villes et de uenu peuple, qui ont hanté le qui sont exercés aux armes, que lesdits séparés n'ont orce , ayant parmi eux nom- de gentilshommes et plu- ux soldats expérimentés à la

guerre. Ils n'ont aussi faute de conseil, ayant avec eux plus des trois parts de gens de lettres. Ils n'ont faute d'argent pour conduire les affaires , ayant parmi eux une grande partie des bonnes et grosses maisons , tant de la noblesse que du tiers-état ; et, qui plus est, il y a telle union et conjunction entre eux et telle résolution de ne s'abandonner les uns les autres , qu'il ne faut point espérer de les pouvoir diviser , et encore moins de les ramener avec la force , sans mettre ce royaume en danger d'être proyé de celui qui le voudrait conquérir, ou bien d'affaiblir ou mettre tant au bas ses forces, que de cinquante ans après il ne pourrait revenir à son premier état. Et cependant , il faudrait que les rois se formassent à la merci et au bon plaisir de leurs voisins. Et d'autant que de tout temps cette couronne a été plus leur refuge et recours du saint siège apostolique, et que, par ses forces, plusieurs papes ont été remis en leur siège duquel ils avaient été déchassés : il est certain que notre saint père, n'ayant oublié les biens que ses prédécesseurs en ont reçus, ou le besoin que lui ou ses successeurs en pourraient avoir ci-après, voudrait, avec tous les moyens à lui possibles, remédier à ce que tels inconvéniens n'adviennent de son temps d'autant qu'on voit de jour à autre augmenter le nombre de ceux qui veulent se distraire de son obéissance , et si on n'y remédie promptement, les difficultés dans peu de temps y seront si grandes qu'il sera mal aisé d'obvier à une telle ruine et désolation de l'Église. Par quoi la reine voulant de sa part, en tant qu'il lui sera possible, préserver ce royaume entier sous l'obéissance du roi, et par même moyen le contenir sous la dévotion du saint siège, a recours à notre-dit saint père, qui est le père commun, pour

le supplier de tenir la main à ce que le peuple, qui est tant désuni, puisse revenir à une même foi, loi et communion. Et pour ce faire est conseillé de lui faire entendre que cette œuvre si nécessaire serait d'autant plus facile en ce royaume, grâces à Dieu, qu'il n'y a point d'Anabaptistes ni hérétiques, qui contredisent aux 12 articles de la foi, ni à la déclaration qui en a été faite par les anciens conciles généraux. Et se trouvent quelques personnages de savoir, mus de bon zèle, et du désir qu'ils ont de voir éteindre et amortir ce feu, qui disent que notre saint père pourrait accepter en la communion de l'Église ceux qui feraient la confession de leur foi, telle qu'elle est universelle par tout le monde, que les anciens ont dit la vraie et certaine règle de foi, contenant les 12 articles, et ce qui depuis nous a été déclaré par les susdits conciles généraux, et que la différence des autres opinions ne pourrait empêcher qu'ils fussent tous de l'Église, sous l'obéissance du saint siège : non plus qu'anciennement la diversité de la célébration de la Pâque, de l'obéissance des jeûnes, et des cérémonies, tant sur l'administration des sacrements que sur la manière de servir Dieu, n'empêcha qu'ils ne fussent tous chrétiens, et qu'ils ne communiasent les uns avec les autres ; et disent que ce serait un moyen d'accorder les différens qui sont aujourd'hui en l'Église latine, et de nous unir avec les Grecs, et autres Églises qui sont séparées de la nôtre ; car on pourrait ôter la haine, le mépris, et l'esprit contentieux qui est dans les uns et dans les autres, l'esprit de Dieu descendrait sur nous et nous battrait le moyen de soudre toute difficulté et ferait cesser toutes disputes, et nous marquerait tous de sa marque, si bien que, par la charité qui serait

entre nous, serions tous connus vrais disciples de Jésus-Christ. ce moyen qui est pour l'univers serait trouvé bon, bien qu'il y ait besoin de le mettre à la délibération du concile général, il est nécessaire que notre saint père pourvoie promptement à notre grand besoin de ce remède particulier. Car la difficulté apporterait tel dommage à l'obéissance nécessaire à conserver ce royaume qu'il sera par après impossible réparer ; et faut que ce remède se fasse à deux choses, à savoir à rappeler ceux qui se sont séparés. Quant au second, il faudrait procéder avec exhortations et admonestemens, par conférences de gens de savoir d'une part et d'autre avec esprit de douceur et de charité. Et que les évêques et leurs curés fussent diligens à prêcher la parole de Dieu ; et ne faut pas espérer que l'aigreur, les injures et menaces puissent de rien servir de les exaspérer et éloigner de plus qu'ils ne sont pas. Et si l'on veut faire qu'une part et l'autre cessent la haine et la liberté de s'injurier, on en pourrait beaucoup plus attendre bien que de la manière de procéder dont l'on a usé ci-devant. Cependant la reine a ordonné auxdits évêques qu'ils s'abstiennent de toute parole de malédiction, et qu'ils ne parlent qu'avec honneur du saint siège et ministres de l'Église ; en quoi elle a été et sera entièrement obéie, bien espérer que si les affaires sont conduites par bon moyen elle gagnera quelque chose davantage. Et, quant à ceux qui sont encore sous l'obéissance de l'Église, il faut entendre qu'il y en a un très-grand nombre, qui ne veulent encore s'en départir, et qui sont combattus continuellement de leurs consciences, en trois principaux points. Le premier est qu'ils voient

itive Église n'avait point d'ima-  
 eur dit que Dieu a expressément  
 u de les mettre en lieu d'adora-  
 voient que saint Grégoire même  
 du de les adorer. Tous les bons  
 puis, les ont reçues, ont déclaré  
 ne servent qu'à représenter  
 laire la mémoire des absens,  
 ce sont comme histoires écrites  
 s simples ignorans. Ils voient  
 s grands et énormes abus, les  
 ies et impostures, et faux mi-  
 qui depuis quelque temps ont  
 ouverts de ce royaume, et in-  
 facilement à l'opinion de ceux  
 n veulent du tout point, et en-  
 tre leur conscience aux égli-  
 tant qu'ils sont contraints de  
 uiller devant les images. Et,  
 ie les Pères qui les ont reçues  
 péré qu'elles serviraient à ins-  
 le peuple et à augmenter la dé-  
 , toutefois il est advenu que  
 rs malins séducteurs en ont  
 nent abusé, et que beaucoup de  
 rsonnages en sont scandalisés  
 que leur conscience en est  
 e, tellement que si on veut  
 eser le mal qui certainement  
 advenu avec le bien et le fruit  
 n avait espéré, on jugera qu'il  
 it mieux les ôter que les endu-  
 ec le danger de ceux qui font  
 nce de les honorer et adorer,  
 a même ment que ce n'est point  
 nmandement de Dieu, et que  
 a ne les a reçues qu'à une cer-  
 in, et qu'à vue d'œil on voit que  
 raire de ce qu'on attendait en  
 venu. Par quoi, pour désarmer  
 nt les adversaires de l'Église, et  
 er toute occasion de parler si-  
 nent des images, et pour conte-  
 x qui désirent ne se séparer, no-  
 ntpère considérera, s'il lui plait,  
 serait pas raisonnable qu'elles  
 t ôtées des autels, et colloquées

à l'entour des temples, soit dedans ou  
 dehors, fondant cette provision sur ce  
 que l'avarice de quelques questuaires,  
 et l'ignorance d'autres ont été cause  
 que le peuple en a abusé contre l'or-  
 donnance de l'Église. Le second arti-  
 cle est de l'administration des saints  
 sacremens, du baptême et de la sainte  
 communion. Quant au baptême, il  
 vient à noter que beaucoup de bons  
 personnages trouvent étrange les exor-  
 cismes et oraisons qui servent à ceux  
 qui les entendent de représenter les  
 mystères de notre foi, et les opéra-  
 tions invisibles que le Saint-Esprit fait  
 en l'âme de celui qui est baptisé; mais  
 à présent, d'autant que ceux qui y as-  
 sistent ne les entendent point, il sem-  
 ble qu'on s'en pourrait passer. Et da-  
 vantage il y a beaucoup de gens qui  
 estiment que tous ces préambules  
 soient de la nécessité du baptême qui  
 est contre l'opinion de l'Église. Car on  
 tient qu'au sacrement il n'est néces-  
 saire que de l'eau et la parole, et  
 que les exorcismes et oraisons sont  
 pour l'ornement, et non pour la né-  
 cessité du sacrement. Davantage on  
 use encore de mêmes paroles, et de  
 mêmes prières, qu'on voulait faire  
 pour les catéchumènes; et quelques-  
 uns jugent que cela est superflu, at-  
 tendu que l'usage des cathécumènes  
 n'est présentement en l'Église. Et de  
 cela advient que les adversaires des  
 cérémonies de l'Église sont facilement  
 écoutés, quand ils mettent en avant  
 que le baptême a été institué de Dieu,  
 et que, par conséquent, il n'était licite  
 d'y ajouter ou diminuer aucune chose.  
 Et aussi les uns pensent que les enfans  
 soient bien baptisés sans losdits exor-  
 cismes, les autres pensent que non;  
 et y a davantage que plusieurs portent  
 mal volontiers qu'un prêtre malade et  
 souvent vérolé mette de sa salive à la  
 bouche de l'enfant, et estiment que de

cela adviennent beaucoup d'inconvéniens. A cela semble qu'on pourra remédier si notre saint père, pour montrer que la substance est demeurée en son entier, veut ordonner que les curés exhorteront les pères et les parrains de permettre que leurs enfans soient baptisés avec les exorcismes; et où ils les trouveraient infirmes et qu'ils voulussent que le baptême leur fût administré sans aucunes circonstances, pourront lesdits curés s'accommoder à leur infirmité, faisant toutefois, pour l'instruction de ceux qui assistent, une déclaration de l'instruction et des fruits de ce saint sacrement. Et là où notre saint père voudrait retenir les exorcismes, et remettre l'usage de ce saint sacrement en telles formes que la dévotion du peuple en augmentât autant qu'elle en est diminuée par le passé, il pourrait ordonner que les dimanches, les enfans qui seraient nés en la semaine, seraient apportés en la paroisse; et pour cela seraient faits les exorcismes, si on les veut retenir, en langage vulgaire, afin que le peuple ne les méprise comme il a fait; puis, le dimanche suivant, seraient baptisés simplement avec le sermon que le curé pourrait faire au peuple. Et si quelque scrupuleux ne portait son fils à l'exorcisme, pour le moins le porterait-il au baptême, et par ce moyen on remettrait en usage l'ancienne coutume de l'Eglise, on obvierait à ce que l'on dit que nous avons corrompu le sacrement, et contiendrait-on beaucoup de gens parmi nous, qui ne feraient conte de présenter au baptême, et serait ôté le scandale, au moins diminué d'une grande partie, de voir baptiser les enfans hors de notre compagnie. Quant à la sainte communion, il y a plusieurs bons personnages craignant Dieu qui sont scandalisés de trois points, dont le premier est qu'on

ne leur donne à communier que une espèce seulement, et ne peuvent assurer leur conscience sur le code de Constance, ni sur la coutume introduite depuis quelque temps, à du que Jésus-Christ a dit : Prenez et mangez et buvez. Et tout ainsi saint Paul a dit : Que l'homme mange de ce pain, il a pareillement dit l'homme boive de ce calice, ajoutant ces deux textes, l'ancienne coutume de l'Eglise continuée par l'espace mille à douze cents ans. Et bien pour n'oublier l'honneur et la révérence qu'ils doivent à l'Eglise, veuillent blâmer ledit concile de Constance; toutefois, pour la crainte d'en avoir de faillir, ils s'arrêtent sur les textes tant exprès de l'Ecriture, et de la coutume entretenue si longue, et est à craindre que, pendant qu'ils sont en cette dispute, il soit facile à d'autres de les attirer à leur opinion à se départir de nous. Car certainement l'objection qui leur est présentée par les adversaires a grande force à l'endroit de ceux qui sont les consciencieux; et pour autant disent que la communion sous les deux espèces n'est chose qui puisse être ôtée, mais au contraire l'autorité du concile ôtée, elle serait jugée nulle. Notre saint père, tout ce dessus considéré, jugera, s'il lui paraît s'il serait bon de permettre que la communion fût restituée par privation, nonobstant la définition dudit concile de Constance.

» Pour le second point, il vient à dire que plusieurs font conscience de se présenter à la sainte communion la sorte que nos évêques et curés distribuent, c'est-à-dire à un, à deux, ou trois à part, sans qu'aucunes raisons soient entendues, et sans qu'il y ait cause de ce saint sacrement leur être déclarée; et voudraient bien qu'



de la distribuer, selon l'antiquité de l'Église, fût remise ont tellement arrêtés sur ce que nos adversaires disent qu'ils ont comme nos anciens pères, et ont laissé par écrit : que si le cas où ils ont de se séparer de la communion de l'Église ne les retient, il en aurait un grand nombre qui nous eussent abandonnés, et ne peuvent nier que la comparaison faite de l'une façon à l'autre ne porte grand préjudice. Car on voit d'un côté un gentilhomme, un bourgeois, ou un autre, ou un autre, communier en étant séparés des autres, sans prières, sans action de grâces, au lieu de ceux qui assistent puissent ; de l'autre côté on voit un nombre de gens faisant à haute voix profession de leur foi, confession de leurs péchés, action de grâces, et chantant des psaumes, avoir écouté le sermon qui se fait pour les instruire à bien et chrétien, et se préparer à ce saint sacrement, il est mal aisé que plusieurs ne prennent de cela occasion de nous nier du tout. Par quoi, pour éviter cet inconvénient, s'il plaisait à notre saint père le pape permettre que la sainte communion soit une fois administrée selon qu'elle l'était dans la primitive Église, c'est à savoir par l'évêque ou le curé, ou au lieu d'eux pussent, tous les premiers du dimanche des mois ou plus souvent s'ils en sont requis, assembler ensemble en auraient dévotion devant l'office, et là pussent chanter comme en langage vulgaire, faire confession générale de leurs péchés, prières publiques pour tous besoins spirituels et temporels, pour la salubrité de l'air, pour les malades de la terre, pour les malades af-

fligés, et pour tous autres qui ont besoin d'être consolés par la bonté et libéralité de notre Dieu ; puis leur fut faite lecture de ce que les Évangélistes ou saint Paul nous ont écrit concernant le saint sacrement : lequel aussi leur fut baillé sous deux espèces. Et bien que cela semble un peu nouveau et mal aisé, toutefois puisque les Apôtres et ceux qui leur ont prochainement succédé, en ont aussi usé, il ne se pourra dire que notre saint père change ni fasse contre l'ordonnance de Dieu et de son Église. Et, pour lui rendre raison plus ouvertement pourquoi ils désirent tant cet article, il lui plaira d'entendre et considérer qu'il n'y a chose qui tant tourmente les consciences de ceux qui veulent vivre selon Dieu, que la crainte de n'avoir les sacrements ainsi qu'ils ont été institués et ordonnés, et toutes les fois qu'ils sont persuadés qu'on y a ajouté ou diminué pour y faire quelque changement, ils pensent être certainement hors du chemin de leur salut, et quoi qu'on leur sache remontrer, ils demeurent fermes sur ce que les Apôtres et leurs prochains successeurs en ont écrit. Sur cette dispute surviennent les ministres des adversaires, et avec cette occasion ils nous arrachent des mains le ministère, tellement qu'ils nous décrivent pour faux ministres. Et comme le curé est une fois rejeté, l'évêque s'en va par même chemin, et pareillement le pape et tout l'ordre ecclésiastique. Et si nous n'y remédions promptement, il est à craindre que nous ne voyions de nos jours une grande ruine et désolation. Or, d'autant que la reine désire expressément de conserver de son temps la grandeur, principalement du saint siège, et puis tous les ministres de l'Église, elle désire encore que notre saint père y mette la main de sa part, recourant à

sa bonté et providence, en le suppliant très-humblement de vouloir mettre en grande considération ce point qu'on lui fait entendre, à savoir que s'il permet la distribution des sacrements selon la susdite manière, il lui sera aisé de contenir ceux qui ne sont encore séparés, et d'en rappeler une grande partie; et ainsi peu à peu elle espère amortir le feu que toutes les eaux ni toutes les forces ne sauraient éteindre.

» Le troisième point est que plusieurs savans personnages de ce royaume et autres, qui sont en grand nombre, sont scandalisés de la procession qui se fait tous les ans le jour de la fête qu'on appelle du *Corpus Domini*, à laquelle procession ils disent qu'ils ne peuvent assister en saine conscience pour ces trois raisons: La première, disent-ils, pour ce que c'est directement contre l'institution du saint sacrement, où il est dit : Prenez, mangez, et puis, faites ceci en ma commémoration, c'est-à-dire, ce que j'ai fait, et disent qu'il y a pareille différence entre le prendre et le manger, et le voir et porter par les rues, comme on pourrait dire; si un médecin avait commandé de prendre une médecine au malade pour sa santé, et que celui-là, au lieu de la prendre, la fit porter honorablement par la maison. Ils s'aident aussi de saint Paul qui ordonne qu'on mange ce pain et boive de ce calice, et ne commande pas de le porter par les rues. Pour la seconde raison, ils allèguent, que Jésus-Christ est au règne de son père, et ne requiert de nous que l'honneur spirituel et l'adoration en esprit et vérité, et cela, il a bien montré quand il a dit : Vous aurez toujours les pauvres avec vous, mais vous ne m'aurez pas toujours, montrant par ces paroles qu'avant sa mort il recevait cet office de charité pour son corps,

mais après sa résurrection il ne plus avec nous, pour y être honorés honneurs extérieurs et corporels le portant ainsi en triomphe, et s'il apparaissait en forme visible en cela, disent-ils, lui fait-on plus tort que d'honneur, attendu qu'il soustrait de nous sa présence véritable afin d'y être adoré et honoré comme vrai Dieu en esprit et vérité. La troisième raison est que, cette procession n'a été ordonnée par autorité ecclésiastique, de concile, ni d'aucun pape, mais a été introduite par la dévotion particulière de quelque évêque, et continuée de l'un à l'autre; et mêmes papes Urbain et Clément, qui ont ordonné la solennité de cette fête, n'ont fait aucune mention de cette procession, et nous observons que leur instruction ne tenait pas à faire ce jour-là déclarer au peuple les causes de l'institution du saint sacrement, et exhorter chacun à se conformer comme il appartient à cette communion. Mais tant s'en faut que l'intention de ces deux papes ait été suivie, qu'au contraire ce jour-là a plus de dissolution et superfluité qu'en autres jours qui restaient de l'année, et tout sous prétexte de rendre le corps de Jésus-Christ, toutefois ne veut être honoré, comme il a lui-même démontré, qui est par une âme contristée et humiliée, nette et repurgée de toute tache, comme il est amplemen-  
au psaume cinquante-et-unième quant à ce qu'on pourrait présenter son corps, il a laissé les pauvres lieutenans et receveurs, avec prière de tenir pour reçu tout ce qu'il a baillé pour l'amour de lui. Cependant que ceux qui parlent ainsi veulent blâmer les temples, les ornemens, ni autres choses nécessaires pour l'usage des sacrements

le les pompes qui se font  
t, comme dit est, contre  
u sacrement, d'autant  
prendre, il faut préparer  
et non la porter par la  
viennent ces pompes à  
e Jésus-Christ demande  
is sont sans autorité de  
ordonnance de personne  
ce de la commander. Et  
que les Ariens ne l'eus-  
ée bonne, car ils n'eus-  
du douze cents ans pour  
ir. Voilà la plainte qui  
pas par les séparés, mais  
nombre de personnes qui  
ien moins qu'à se désu-  
; mais pour contenir les  
qu'ils ne se séparent  
t que ce qui apporte plus  
ue de fruit, plus d'abus  
on, soit du tout ôté, ou  
réformé. Et, pour cette  
plient notre saint père  
e avoir plus d'égard à  
e pauvre peuple divisé,  
r ce dont l'Eglise s'est  
pace de douze cents ans,  
ette procession en meil-  
ui sera, s'il lui plaît or-  
suivant la volonté de ses  
Urbain et Clément, que  
i en avant se prépare à  
année avec prières, jeû-  
es, et confession de ses  
recevoir le saint sacre-  
les causes de l'institution  
e nous en rapportons, lui  
es par l'Écriture sainte,  
des anciens docteurs de  
quoi faisant sera cette  
n agréable à Dieu, et  
ux uns et aux autres, et  
adale qui est si grand en  
e, pour raison de cette  
quel scandale il advient  
, qui au reste sont de

notre côté, #y veulent point interve-  
nir ni assister, et sont marqués par  
d'autres qui, sous prétexte d'un zèle  
plus indiscret, mettent les mains aux  
armes, si bien qu'il est advenu en  
cette année qu'en plusieurs villes il y a  
eu des meurtres, en d'autres la proces-  
sion a marché accompagnée de gens  
en armes; et est à craindre que, par ci-  
après, s'il ne plaît à notre saint père  
d'y entendre, comme dit est, cette  
journée apportera beaucoup de trou-  
bles et séditions, et qu'on ne connaisse  
bien tard qu'il eut mieux valu l'em-  
ployer en un service qui ne peut être  
qu'agréable à Dieu, qu'en chose qui  
est sujette à calomnie et scandale.

» La messe est le tiers article pour  
lequel plusieurs sont scandalisés. Tout  
le monde dit que c'est un grand scan-  
dale en la chrétienté de la voir ainsi  
mettre en vente par des prêtres igno-  
rans, mal-vivans et vagabonds: et  
toutefois personne ne fait semblant d'y  
pourvoir. Cela a fait grandement di-  
minuer la dévotion du peuple; mais  
il y en a plusieurs qui sont encore  
avec nous, qui ont passé plus outre,  
et font grand scrupule en ladite messe,  
tant pour sa substance que pour sa  
forme. Quant à la substance, ils no-  
tent que les ecclésiastiques maintien-  
nent qu'on y sacrifie Jésus-Christ, et  
que, à les entendre parler, ils font plus  
de cas, au moins en partie plus sonner  
ce sacrifice, que celui qui a été fait en  
la croix; ce qui est cause que plusieurs  
s'en retirent ou font difficulté de s'y  
trouver, bien que les anciens prêtres,  
pareillement quelques-uns des moder-  
nes docteurs, aient déclaré que cette  
manière de sacrifier ne comprend  
qu'une représentation du sacrifice de  
Jésus-Christ, et de la passion qu'il a  
endurée pour nous, sur lequel nous ap-  
puyons nos prières et celles de l'Eglise  
et lui en rendons grâces, tout ainsi que

s'il venait d'être présentement immolé pour nous ; et en cette manière peut-on dire que nous l'avons immolé pour nous, c'est-à-dire, que nous représentons en ce saint mystère l'immolation qu'il a faite de son corps, et que nous recevons le fruit de la grâce qu'il nous a faite ? De fait le canon de la messe l'appelle sacrifice de louange ; pourtant, disent-ils, serait bon, pour ôter aux adversaires l'occasion de détruire la messe comme ils ont fait par le passé, d'ordonner que les évêques et curés avertissent le peuple quel est le sacrifice que l'Eglise entend faire en la messe. Quant à la forme de la messe, ils notent ces points : le premier que l'Evangile, l'épître et la confession de foi que nous appelons le symbole, y sont récités à haute voix, bien que ceux-là qui les récitent sachent bien que le peuple qui les écoute n'y entend rien, et n'en rapporte non plus de fruit que si le curé ou ministre n'eut sonné mot, et toutefois on sait bien que la lecture de l'Evangile, de l'épître, et la confession de foi, n'ont été ordonnées en la messe que pour instruire le peuple et pour le préparer à la sainte communion. Et semble fort inique que le prêtre seul jouisse du sens de ces saintes paroles, qui n'advient pas même le plus souvent, le pape, les prêtres notoirement ignorans pour la plupart de ce qu'ils lisent. Par quoi ils disent être nécessaire d'ordonner que l'Evangile et l'épître soient prononcés en langage vulgaire et intelligible, avec une sommaire exposition ; et pareillement la confession de foi soit dite et proférée d'un chacun en même langage vulgaire ; en quoi faisant on ne pourra dire que les paroles de notre Dieu aient été dites et prononcées en vain. Que si on veut retenir la coutume qui est aujourd'hui, qu'il soit au moins permis d'y user des deux langues, à

savoir, de la latine et de la française. Pour le second point, ils notent que les oraisons de la messe sont communes à tous les assistans, et a été cela en l'espace de mil ans que le peuple hommes et femmes, à haute voix, répondaient *Amen*, et ne peut-on dire que la dévotion n'ait été amoindrie par la faute que ceux qui assistent au sacrifice n'entendent ni les paroles, ni la signification. Par quoi il serait nécessaire d'ordonner plutôt à notre saint père ordonne par le canon de la messe, il est fait mention des offrandes que le peuple apporte à l'autel, lesquelles le prêtre présente à Dieu au nom de l'Eglise, priant de les accepter ; et tout ainsi dans les messes publiques et particulières qu'on fait aujourd'hui, il n'y a point de telle offrande, tellement qu'il semble que la plus grande partie du canon soit superflue. Ceux qui veulent excuser cela se travaillent beaucoup, mais ils n'apportent point de remède qui soit suffisante pour peu de temps, soit avertie de la difficulté. Par conséquent il faudrait remettre la coutume des offrandes pour ôter le scrupule à ceux qui, sans elles, estiment que le canon est inutile, contenant les prières qui ne peuvent convenir qu'aux prêtres, et même où il est dit : *Hæc munera*.

» Le quatrième point est à noter que partout les paroles de la messe sont communes aux prêtres et à ceux qui l'écoutent, et principalement celles qui parlent de la communion, et tout ainsi le prêtre communie seul, et ne peut pas de dire les oraisons au nom

ux qui y ont assisté , tout ainsi s'ils avaient communie avec a scandalise beaucoup de bons ages qui font conscience d'as- ces prières , estimant que le dit chose qui n'est pas véritable, traient bien que l'ancienne cou- it remise sus, c'est à savoir que ce viendrait sur la préface , le fit sortir tous ceux qui assistent ent s'ils ne communient , ne t, selon les paroles du canon et bres qui s'ensuivent , avoir part tère qui se fait après , et pour use , ~~àraient saintement~~ et sa- t ordonné les anciens que, sur le ncement de la préface, le diacre ir tous ceux qui ne voulaient nier, ce qui serait un moyen mener beaucoup de gens en la n de la messe, qui en sont déjà raits qu'il n'est possible de les y et est à craindre qu'ils ne se it avec les autres. Et toutefois, e saint père trouve en ceci quel- fficulté , il pourrait au moins er qu'en chacune église il n'y une messe le jour, excepté le che, et où le lieu ne serait assez pour tout le peuple en une fois, tous les prêtres et diacres com- at avec celui qui célèbre la : et ainsi pourra-t-on mitiger ite que tant de gens font pour ses particulières.

ste à parler de la manière de ser- eu, sur quoi vient à noter que nsi qu'en la primitive Église le des psaumes et prières publi- s en langage entendu d'un cha- ntenait les chrétiens en la crainte u, en la dévotion de l'invoquer it, en la fraternelle amitié; atti- ennemis à vouloir entendre ce était de la religion , et rendait nmes mieux vivans et plus dé- vers Dieu : aussi voyons-nous

de notre temps, que ceux qui se sont séparés de nous attirent en leur com- pagnie tous ceux qui leur entendent chanter des psaumes et faire les priè- res. Attendu donc que c'est une chose bonne et louable , et dont l'Église a si longuement usé , il serait bon d'user de même artifice et recevoir en nos églises, deux fois le jour , le chant des psaumes en langage vulgaire , avec les prières publiques, et telles que chaque évêque pourrait ordonner en son diocèse. Ce sont les articles qui semblent nouveaux et non recevables à ceux qui ne regardent plus loin que ce qu'ils voient présentement , et qui aiment mieux se mettre en danger de tout perdre , que de consentir qu'on ajoute , diminue ou change aucune chose que ce soit. Mais ceux qui tour- nent les yeux au temps passé, et à ce qui adviendra après nous, et peut-être de notre temps , se proposeront deux points sur lesquels ils s'arrètent et ju- gent du demeurant avec liberté et sin- cérité de leur conscience. Le premier est qu'en ce qui concerne notre reli- gion , il n'y faut trêve , accord ni ap- pointement , mais plutôt devons tous mourir, que de consentir à aucune mu- tation ou changement. Le second point est qu'il faut travailler à ce que l'unité et le ministère de l'Église soit con- servé selon que Jésus-Christ et ses Apôtres l'ont institué, et depuis a été toujours de main en main continué. Et si les vices et les fautes des ministres ont été cause que plusieurs se sont sé- parés de nous , il ne faut point pour cela ôter l'autorité des vrais minis- tres, mais est besoin de la leur conser- ver et maintenir : et eux aussi, de leur part, doivent faire en sorte que la di- vision de l'Église ne leur soit imputée. Ces deux points demeurant fermes et stables comme deux colonnes, il ne faut pas faire difficulté d'écouter, pai-

siblement un chacun comme il convient à tous pasteurs qui désirent la réunion du troupeau de Jésus-Christ, si chèrement acheté. Et si quelques-uns désirent de pouvoir servir Dieu, et user des saints sacremens, selon la coutume de l'ancienne Église, attendu qu'il n'y a rien en quoi Dieu soit offensé ni l'Église reprise, ni blâmée, il serait bon que, en attendant une détermination d'un concile général qui pourra prescrire à tous une certaine règle de ce qui est aujourd'hui en dispute, il plût à notre saint père permettre les articles ci-dessus mentionnés, ce qu'il peut facilement accorder de son autorité, attendu qu'il n'est question que de ramener les vieilles coutumes, pour ceux qui en voudront user, sans toutefois détruire ni abolir celles qui ont été reçues : et moyennant cela on se peut promettre que ce royaume demeurera sous l'obéissance dudit saint-siège, comme il a été par le passé ; et que la reine, avec sa vigilance, prudence et bonté, réunira avec le temps son peuple divisé, ou pour le moins les séparés resteront en si petit nombre qu'ils n'auront aucun moyen de se multiplier, et seront d'autant plus faciles à ramener à une paix et union. »

Telle fut donc l'issue de toute cette assemblée, les catholiques ayant par ce moyen pris congé du roi, après avoir accordé les décimes qu'aucuns estiment avoir été plutôt pourchassés qu'autre chose en cette conférence par ceux qui la dressèrent, et Pierre Martyr s'était déjà auparavant retiré à Zurich. Théodore de Bèze voulant faire le semblable, il lui fut répondu par la reine mère, qu'il était Français, et qu'on avait encore à faire de lui, pour essayer si, par autres moyens et conférences, on pourrait pour le moins adoucir les troubles de la religion ; ce qui le contraignit de demeurer plus

long-temps en France qu'il ne lait, considérant les menées qui lors se couvaient, dont peu avait les effets.

Or, depuis le département de assemblée, encore que rien n'été conclu ni accordé, ceux de religion se multiplièrent merveilleusement, et sans attendre aucune ordonnance, commencèrent peu à peu à prêcher publiquement, voire en plusieurs endroits se saisirent quelques temples des catholiques qu'il y eût grande résistance. Ce moins étant chose assez claire qu'il de peine tel chagement pouvait nirsans quelque grand tumulte, et cause de la défense de porter pistolets ni arquebuses, et de défenses politiques encore plus s'es, à savoir du commandement porter toutes les armes des particuliers aux Hôtels des villes : et d'abord le troisième de novembre fut fait enjoignant à ceux de la religion de der incontinent les temples par saisis, à quoi le peuple étant exhorté par les ministres, le roi fut obéi sans en faire difficulté, contre l'intention de plusieurs de l'Église romaine, ayant dès-lors occasion de remuer, comme de fait il advint en plusieurs lieux, comme ci-après il se verra duit selon les provinces.

Je réciterai seulement en ce temps en la ville de Paris, là où il étoit octroyé par permission secrète à la reine de s'assembler dans des lieux particuliers jusques au nombre de vingt ou vingt-cinq personnes non plus, tel et si grand nombre de peuple s'y trouva, nonobstant que les ministres et surveillans fissent devoir de retenir un chacun, que fut de s'assembler comme on le voulait. Pour éviter donc toute émo-



avisé que ce serait dehors la nuit en quelque lieu à l'écart, sordeux peuple et rentrant par diverses portes. Advint suivant cela qu'il se fit une grande assemblée en un jardin appelé Cerisaye hors la porte du temple tout sans aucun bruit ni tumulte ; mais au retour les portes se furent fermées, et grand peuple s'assembla sur les remparts, de sorte qu'il semblaient que quelque grand mal devait advenir. Mais Dieu enhardit tellement ceux du dehors et intimida si fort ceux du dedans, que, par le moyen de quelques gentilshommes, ouverture faite, chacun retourna en sa maison sans y étant tué personne de nom ; mais il y ayant été blessés quelques-uns de part et d'autre, entre lesquels on trouva un mercier de la cour appelé Duboval, qui fut extrêmement blessé et laissé pour mort et jeté dans un fossé de la porte de Montmartre ; le soir même quelques-uns de la nuit y étant allés pour l'enlever et le ramenant encore vif contre leur espoir, le ramenèrent en sa maison où il fut si bien pansé qu'en peu de temps il guérit miraculeusement, voire même de sa fièvre, et fut fait surveillant en l'église.

Durant ces choses, voyant la reine issue de la conférence de Poissy n'avoir apporté nul remède aux troubles de la religion, et que les factions et divisions croissaient de jour en jour, elle fut conseillée d'assembler des plus importants personnages de tous les parlements de France avec les princes du sang et seigneurs-conseillers du privé conseil et maîtres des requêtes, pour leur faire dresser quelque édit pour le règlement de la religion, et aussi pour leur faire dire à la requête des états qu'ils fussent très-instamment requis des secours. Ce conseil déplut merveilleu-

sement aux principaux de l'Église romaine, et par conséquent à ceux de Guise et à toute leur faction, craignant entre autres choses que ce ne fût une grande planche pour venir, puis après à s'enquérir de leur gouvernement passé, et à revoir les donations immenses dont il avait été aussi clairement parlé par le tiers-état. Ils insistaient donc au contraire, taxant en termes couverts la douceur de la reine, et accusant manifestement le roi de Navarre, le prince, l'amiral et ses frères, et disant que l'édit de juillet avait suffisamment pourvu à tout, moyennant qu'on le fit bien exécuter, en chassant tous les ministres et ne permettant plus d'assemblées, mais conservant l'ancienne religion en son entier avec bonne et rigoureuse punition des délinquans. Cela n'étant aucunement trouvé bon par la reine qui n'essayait que d'assurer son gouvernement, ils lui dirent qu'ils aimeraient donc mieux s'en aller de la cour, comme aussi ils l'avaient déjà délibéré de faire pour avoir meilleur moyen de dresser leurs pratiques, sachant bien aussi qu'ils laissaient à la cour de bons solliciteurs. La reine, qui n'était pas trop désolée de ne voir pas tout le monde d'accord, d'autant qu'elle estimait que cela pouvait l'empêcher de gouverner à son appétit, suivant en cela la doctrine de Machiavel, aussi Florentin, ne leur résista pas fort, mais les assurant de sa bonne volonté envers l'ancienne religion, et particulièrement envers eux qu'elle priait de la bien conseiller toujours et de retourner bientôt, leur accorda un très-gracieux congé. Ils partirent donc environ à la fin de novembre : au parlement desquels il s'émut un très-horrible vent et extraordinaire, de sorte qu'en la cour chacun disait que le diable les emportait. Mais on ne devina pas qu'il les devait ramener comme il fit.

Ce fut le premier commencement de ce qu'on appela depuis le Triumvirat, et je dirai sur cela un présage merveilleux, confirmé depuis par bien triste expérience. C'est qu'alors furent apportés à la cour trois grands tableaux excellemment peints, où étaient représentées les sanglantes et plus qu'inhumaines exécutions jadis faites à Rome par le Triumvirat, entre Octavius, Antonius et Lepidus. Ces tableaux furent bien chèrement achetés par les grands, l'un desquels était en la chambre du prince de Condé à la vue d'un chacun de ceux de la religion, sur lesquels, depuis, pareilles ou plus grandes cruautés ne tardèrent guère d'être exécutées.

Advint en ce même temps et un peu devant le susdit parlement que le roi devint grièvement malade d'un flux de ventre, conjoint avec une fièvre, de sorte qu'on douta aucunement de sa santé, furent faites prières spéciales dans les églises réformées à l'instance de la reine. Et le propre jour qu'il commença de sortir de sa chambre, entreprise fut faite, comme on affirmait, d'enlever le second fils de France, alors nommé Alexandre duc d'Orléans, et depuis appelé Henri duc d'Anjou, pour le mener en Lorraine; mais il n'y voulut consentir, et bientôt après le tout ayant été découvert par la reine de Navarre, il en fut imprimé une déposition attribuée audit seigneur duc d'Orléans comme recueillie de sa bouche. Ceux de Guise et le duc de Nemours étaient chargés par cette déposition, qui se retirèrent comme dit a été. On envoya aussitôt vers lesdits de Guise qui désavouèrent le tout, et peu après tâchèrent d'avoir quelque étroite intelligence avec les princes d'Allemagne, voire même avec les protestans, pour avoir support au besoin. Et, quant au duc de Nemours, il se sauva en toute diligence hors du

royaume, et fut depuis retenu prisonnier à la cour un sien gentilhomme nommé Lignerolles. Mais soit qu'il fût une chose apostée, soit que la chose fût telle, le tout s'en alla depuis consummée par les troubles survenus.

Ces entreprises jointes avec un bruit qu'on faisait courir que le roi d'Espagne, le pape et les catholiques d'Allemagne avaient grandes intelligences en France, et se préparaient pour empêcher en toutes sortes l'avancement de la religion, émurent la reine, laquelle disait aux principaux de la religion, de s'enquérir quelles pourraient être les forces des églises réformées, et de quel secours ils pourraient venir à son majesté, si tel cas adviendrait de fait, suivant son commandement. Elle bailla sous main à l'arrêté fut écrit incontinent à toutes provinces par les ministres et députés des églises restant à Poissy, les commanda d'envoyer par écrit signé les députés de toutes les églises faisant profession de la religion réformée, pour pourvoir à aviser là-dessus ce qui serait convenable. Suivant cette délibération, laquelle fut faite avec extrême diligence, il se députa de deux mil cent cinquante églises et plus, au nom desquelles les députés présentèrent au roi une requête faisant grandes instances de la conservation des temples, et offrant tous services au roi de leurs biens et personnes à propres dépens, s'il en avait besoin.

La réponse sur cette requête fut que, si l'assemblée ordonnée pour cet effet, cette matière serait amplément traitée et qu'on y pourvoirait le mieux qu'il serait possible. Mais outre cela, la reine, soit qu'appréhendant le nombre des églises, elle fût en volonté de se mettre de leur côté, soit qu'elle eût autre raison elle voulût sonder les forces plus avant, voulut que son conseil se fût tenu avec secret, chacun ministre par

ise, à l'heure du sermon, l'é-  
ensuit, pour en avoir réponse  
que faire se pourrait.

et que plusieurs bruits courent  
ctures fort apparentes que les  
sous ombre de la religion ro-  
ils disent vouloir maintenir,  
trier en ce royaume et s'en  
le devoir est de tous les fidè-  
lu roi, de démontrer l'obéis-  
ntière volonté qu'ils portent  
, de quelque religion qu'ils  
is surtout pour ce que telle  
que tels étrangers prennent  
exte, semble s'adresser droi-  
ntre ceux qu'ils appellent de  
e religion, comme si à l'oc-  
eux la guerre était émue,  
raison que, devant tous au-  
s fassions manifeste démon-  
e nous ne voulons épargner  
i biens à maintenir l'état et  
de notre roi : tant s'en faut  
enseignions doctrine de re-  
ntre nos supérieurs, comme  
mes chargés contre vérité.  
ire apparaître de cette dé-  
e autrement que par parole,  
saire qu'en effet cette église,  
is grande promptitude qu'il  
ble, regarde quelle offre elle  
re au roi de gens de pied et  
qu'elle entretiendra à ses

t pour combien de temps, et  
quipage, pour maintenir l'é-  
aume contre ceux qui le vou-  
vahir sous ombre de la re-  
is il y faut procéder en crain-  
t, sans aucun débauchement,  
ordre qui sera avisé, et dont  
e avertis en telle sorte que  
rtout monsieur le prince, ni  
x qui tiennent autre religion  
ste occasion de nous accuser  
teurs de quelque sédition ou  
en offrant cependant de bon  
ce qui sera possible pour le

service dudit seigneur roi et pour l'é-  
tat de son royaume. Et surtout qu'on  
n'offre rien qu'on ne puisse bien ob-  
server si la nécessité le requiert, dont  
le Seigneur nous garde, et fasse plutôt  
que d'un bon accord et consentement  
il soit servi et adoré de tout le monde.»

Ce que dessus étant envoyé aux prin-  
cipales églises fut tenu pour suspect  
par plusieurs qui furent d'avis qu'on  
attendit une recharge; les autres firent  
plusieurs difficultés sur l'exécution.  
Toutefois quelques-uns se mirent en  
devoir, et ne faut douter que, si l'affaire  
eût été poursuivie comme il devait,  
le roi n'eût trouvé forces volon-  
taires assez grandes pour empêcher  
toutes séditions par-dedans, et tous les  
efforts de l'Espagnol et de tous autres  
par-dehors.

En ce même temps continuaient les  
assemblées et prédications publiques  
à Paris avec le su et consentement de  
la reine, tant au lieu de Popincourt,  
hors la porte Saint-Antoine, que du  
côté de la porte Saint-Marceau, en  
une maison appelée le Patriarche. Dans  
lesquelles assemblées se trouvaient une  
infinité de gens de toutes qualités sans  
aucun tumulte, hormis qu'au retour il  
y avait toujours quelque mutin qui dres-  
sait l'escarmouche; cela fut cause que  
la reine donna charge à Gabaston, che-  
valier du guet, et à d'autres encore d'y  
assister avec main forte pour empêcher  
les tumultes. Mais le 26 décembre,  
Jean Malot, ministre de Paris, pré-  
chant audit lieu du patriarche après-  
dîner, advint que, sur le milieu de son  
sermon, étant lors le jour de la fête de  
saint Etienne après Noël, on commen-  
ça de branler toutes les cloches de l'é-  
glise de Saint-Médard, tellement pro-  
chaine de la place où l'on prêchait  
qu'il était impossible d'ouïr la parole  
du prêcheur. Cela fut cause que quel-  
qu'un de l'assemblée nommé Pasquot

sans aucune arme entra par une porte dans cette église Saint-Médard, priant gracieusement les sonneurs et ceux qu'il y trouva, de faire cesser leur sonnerie pour quelque peu de temps. D'autres y entrèrent tantôt après parlant assez à l'étourdie, auxquels étant répondu de même par quelques prêtres et autres se préparant à leur service, incontinent les portes furent fermées par les prêtres, et y fut tué Pasquot par un d'eux. Par quoi soudain l'alarme s'étant donnée, Rougeoreille, prévôt de la connétablie avec Desjardins, lieutenant-criminel de robe courte, commis par le maréchal de Montmorency, gouverneur de Paris, pour l'assurance de l'assemblée, s'efforçant d'entrer et faire cesser le tocsin, furent tellement repoussés par ceux de dedans, que force leur fut de demander main forte à la justice. A donc accourant quelques-uns sommés par la justice, et entr'autres, un appelé Pierre Creon, surnommé Nez d'argent, les portes furent forcées, prêtres et autres se retirèrent au clocher où il y avait plusieurs armes offensives et défensives, comme aussi dedans le temple. Ce qui échauffa grandement la besogne, criant un chacun que c'était une conjuration faite à propos.

Nonobstant ce tumulte, Malot retenait le peuple par le chant des psaumes, joint que plusieurs gens de bien empêchant le tumulte renaient les plus échauffés. Cependant arriva Gabaston, chevalier du guet, avec sa troupe; fut l'issue de tout ceci telle que, sans autre meurtre, Gabaston sachant la résistance faite à justice outre le tocsin sonné, se saisit d'environ trente-six prisonniers, tant prêtres qu'autres, qui furent tous menés paisiblement au petit Châtelet, chose vraiment émerveillable en une telle ville pleine de

populace, et en un jour de fête, après le temps de goûter. De fait, au son du tocsin, il y eut bien quelque correspondance tant de Saint-Marceau que de Sainte-Geneviève dont était le curé Saint-Médard, lequel confessa depuis qu'il pensait bien avoir autres garans, mais hormis le dérompement des images (advenu même comme on disait, par les prêtres, les renversant sur ceux qui les pressaient de près) Dieu pourvut à tout, tellement que l'assemblée se retira en bon ordre, chacun trouvant sa maison.

Le lendemain, qui fut un dimanche, vingt-huitième dudit mois de décembre, les gens du roi non encore informés du fait, allèrent toutefois à Saint-Germain-en-Laye, pour émouvoir le roi en son conseil contre les assemblées, et le même jour, sur le soir, les mutins du Faubourg-Saint-Marceau mirent le feu au lieu du patriarche après avoir brisé la chaire du ministre, rompu les murailles d'un grand jardin, et fait autres grands désordres. Ce qu'étant rapporté en la ville, quelques gentilshommes de la religion et notamment le sieur de Bussy, frère du prince Portien, le capitaine Sourcelles d'Anjou, le sieur Stuart, et le capitaine Ausbot, tous deux écossais, y accourant, tournèrent incontinent cette canaille en fuite, dont ils saisirent six ou sept prisonniers qu'ils livrèrent entre les mains du procureur du roi de Châtelet sans user de vengeance aucune : et éteignirent le feu.

Le lundi suivant, un président de la cour fort passionné arrivé en la grande chambre où était le sieur de Montmorency, gouverneur, manda Rougeoreille, Desjardins, Gabaston, et leurs lieutenans qu'il rudoya fort, les interrogeant comme s'ils eussent déjà été prisonniers, et fit tant que les prisonniers au lieu de leur former procès su-

nis dehors. Le mardi et mercredi, informations furent faites aux commissaires députés du sénéchal, à savoir : Gayant de la robe rouge, des plus passionnés, et de la religion réformée, les avisèrent entre eux pour avoir fait, d'autant que la reine mère mandé que, sans délai, on lui en feroit les informations, que chacun en même temps aurait les témoins qui lui seraient présentés, et puis après chacun d'eux récolés. Advint que certains témoins en l'abbaye de Fumée, déclarèrent la vérité, ce qu'étant sous main découvert par Bourdin, procureur-général du roi, ennemi juré de ceux de la religion, il en avertit aussitôt Gayant, et eux arrivés comme pour dîner à l'abbaye de Sainte-Geneviève (duquel dépend la cure dudit saint Mé-dard) et pareillement les témoins qui étoient être récolés, aucuns des marguilliers et paroissiens de Saint-Médard soudain se présentèrent attaqués comme l'issue le montra, pour empêcher que les dessusdits qu'il falloit recueillir, avaient eux-mêmes rompu les images, dérobé et pillé les ornemens de l'église. Cela fut cause que, sur-le-champ, au lieu de les recueillir, lesdits témoins furent envoyés dans les noirs cachots de la Conciergerie, où ils appelèrent, prenant à partie le susdit Gayant. Etant sur cela, on se résolut de constituer juges de cet affaire Thevar, procureur en la cour, et de requête de récusation contre quelques conseillers (à l'honneur desquels toutefois il ne touchait nullement) ; bien qu'il nommât l'avocat, au conseil duquel il avait dressé la requête, au lieu de faire droit, il fut aussi envoyé prisonnier, et suspendu pour un an de son état. Outre

tout cela, un commissaire de Châtelet, nommé l'Affillé, fut très-mal voulu de ce qu'en informant, selon le dû de son office, il avait trouvé au logis des susdits marguilliers et paroissiens, les ornemens mêmes qu'ils avaient dit avoir été dérobés par les pauvres prisonniers innocens, dont il avait fait procès-verbal. Et depuis, finalement après la paix faite, ledit l'Affillé s'en retournant à sa maison, étant reconnu au village du Bourg-la-Reine par quelques soldats de Paris, ils le firent prisonnier de leur autorité privée, feignant de le mener dans les prisons du Petit-Châtelet, et il fut assommé dans les rues par le peuple, duquel meurtre il ne fut fait information ni justice aucune.

Bourdin, aussi procureur-général, sachant que Desjardins informait diligemment du fait que dessus, sous couleur d'un fait duquel auparavant il n'était mention aucune, fit tant que sur-le-champ l'exercice de son office lui fut interdit. Autant en fut fait à Rouge-oreille. Les pauvres personnes tremblèrent cependant aux crotons nonobstant toutes poursuites, jusques à ce que finalement les troubles survenus, Desjardins et Rouge-oreille à grande peine purent échapper : Nez d'argent et Gabaston (homme ayant fait d'autres bons services, et qui était estimé vaillant homme de guerre) furent, en haine de ce fait, pendus et étranglés. Davantage, un nommé Cager et son fils, furent pendus devant le temple Saint-Médard, pour avoir été témoins du fait.

Pendant ces choses, la reine-mère voyant les factions des grands s'accroître de jour en jour, ayant délibéré, comme a été dit, de faire une assemblée des plus notables personnages de tous les parlemens, et autres gens de renom opinant avec ceux du privé conseil de sa majesté, pour aviser s'il

y aurait moyen de dresser quelque édit pour le moins provisionnel sur les troubles de la religion, afin de modérer les affaires pendant la minorité du roi. Ce conseil déplut merveilleusement à tous ceux de la religion romaine, qui voulaient qu'on se tint à l'édit de juillet, et quoi qu'on leur remontrât que cela était une chose impossible, ils n'en demeuraient pas moins en cette opinion. Mais, nonobstant tout cela, ce conseil s'exécuta, et fut pour cet effet en l'absence de ceux de Guise qui pensaient bien ailleurs, et du connétable qui ne s'y voulut jamais trouver, assemblée l'une des plus notables compagnies qui se fit jamais en France pour dresser édit ni ordonnance. Là où après que chacun eut opiné, finalement fut arrêté l'édit tant solennel, appelé l'édit de janvier; lequel ayant pu et dû être un vrai moyen de prévenir les maux qui menaçaient la France, a toutefois été tourné en occasion des plus grandes calamités qui y advinrent onques.

Chacun donc ayant été ouï en cette tant notable assemblée, et les opinions ayant branlé, maintenant d'un côté, maintenant de l'autre, finalement l'édit tel que s'ensuit fut arrêté et signé.

« Charles, par la grâce de Dieu, roi de France, à tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut. On sait assez quels troubles et séditions se sont dès pieça et de jour en jour suscitées, accrues et augmentées en ce royaume par la malice du temps, et de la diversité des opinions qui règnent en la religion, et que quelque remède que, nos prédécesseurs aient tenté pour y pourvoir, tant par la rigueur et sévérité des punitions que par douceur, selon leur accoutumée et naturelle bénignité et clémence, la chose a pénétré si avant en notre dit royaume, et dedans les esprits d'une partie de nos sujets

de tous sexes, états, qualités et conditions que nous nous sommes trouvés bien empêchés, à notre nouvel avènement à cette couronne, d'aviser et résoudre les moyens que nous aurions à suivre, pour y apporter quelque bonne et salutaire provision.

» Et de fait, après avoir longuement et mûrement consulté de cette affaire avec la reine, notre très-honorable et très-aimée dame et mère, notre très-cher et très-aimé oncle, le roi de Navarre, notre lieutenant-général représentant notre personne par tout le royaume et pays, et autres princes de notre sang, et gens de notre conseil privé, nous aurions fait assembler en notre cour de parlement à Paris, notre dit oncle, princes de notre sang, pairs de France, et autres princes et seigneurs de notre conseil privé.

» Lesquels, avec les gens de notre dite cour, auraient, après plusieurs conférences et délibérations, résolu l'édit du mois de juillet dernier, par lequel nous aurions entre autres choses défendu, sous peine de confiscation de corps et de biens, tous conventicules et assemblées publiques, avec armes ou sans armes : ensemble les privées où se feraient prêches et administration des sacrements en autre forme que selon l'usage observé en l'Eglise catholique, dès et depuis la foi chrétienne, reçue par les rois de France, nos prédécesseurs, et par les évêques, prélats, curés, leurs vicaires et députés : ayant lors estimé que la prohibition desdites assemblées était le principal moyen, en attendant la détermination d'un concile général, pour rompre le cours à la diversité des opinions, et en contenant par ce moyen nos sujets en union et concorde, faire cesser tous troubles et séditions.

» Lesquelles, au contraire, par la désobéissance, dureté et mauvaise in-



des peuples, et pour s'être l'exécution dudit édit difficile, se sont beaucoup plus ac- cruellement exécutées à notre and regret et déplaisir, qu'elles nt fait auparavant.

ir à quoi pourvoir, et attendu it édit n'était que provisionnel: rions été conseillés de faire en autre assemblée de notre dit rinces de notre sang, et gens e conseil privé, pour, avec bon

de présidens et principaux ers de nos cours souveraines, s mandés à cette fin, et qui nous ent rendre fidèle compte de nécessité de leurs provinces, regard de ladite religion, tu- et séditions, aviser les moyens propres, utiles et commodes, r et faire cesser toutes les sé-

Ce qui a été fait, et toutes cho- et mûrement digérées et déli- en notre présence, et de notre me et mère, par une si grande le compagnie, nous avons par is et mûre délibération dit et é, disons et ordonnons ce qui :

avoir que tous ceux de la nou- religion, ou autres qui se sont s des temples, seront tenus, publication de ces présentes, der et s'en départir : ensemble isons, biens et revenus appar- ux ecclésiastiques, en quelques r'ils soient situés et assis, des- s leur délaisseront la pleine et possession et jouissance, pour n telle liberté et sûreté qu'ils t auparavant qu'ils en eussent saisis.

ndront et restitueront ce qu'ils s des reliquaires et ornemens temples et églises, sans que ladite nouvelle religion puis- endre autres temples, ni en édi-

fier dedans ou dehors les villes, ni donner auxdits ecclésiastiques en la jouissance et perception de leurs di- mes et revenus, et autres droits et bien quelconques, ores, ni pour l'ave- nir, aucun trouble, détournier ou em- pêchement.

» Ce que nous leur avons inhibé et défendu, inhibons et défendons par ces dites présentes, et d'abattre et dé- molir croix, images, et faire autres ac- tes scandaleux et séditions sous peine de la vie, et sans aucune espérance de grâce ou rémission.

» Et semblablement de ne s'assem- bler dedans lesdites villes pour y faire prêches et prédications, soit en public ou en privé, ni de jour ni de nuit.

» Et néanmoins pour entretenir nos sujets en paix et concorde, en atten- dant que Dieu nous fasse la grâce de les pouvoir réunir et remettre en une même bergerie, qui est tout notre dé- sir et principale intention.

» Avons par provision, et jusques à la détermination dudit concile général, ou que par nous autrement en ait été ordonné, sursis, suspendu, supersédé, surséons, suspendons et supersedons les défenses et peines apposées tant audit édit de juillet qu'aux autres pré- cédens, pour le regard des assemblées qui se feront de jour hors desdites vil- les, pour faire leurs prêches, prières et autres exercices de leur religion.

» Défendant sous lesdites peines, à tous juges, magistrats, et autres per- sonnes de quelque état, qualité ou condition qu'ils soient, que lorsque ceux de ladite religion nouvelle iront, viendront et s'assembleront hors des- dites villes, pour le fait de leur dite religion, ils n'aient à les y empêcher, inquiéter, molester, ni leur courir sus, en quelque sorte ou manière que ce soit.

» Mais où quelques-uns voudraient

les offenser, ordonnons à nos dits magistrats et officiers que , pour éviter tous troubles et séditions, ils les empêchent, et fassent sommairement et sévèrement punir tous séditieux, de quelque religion qu'ils soient, selon le contenu de nos dits précédens édits et ordonnances : même en celle qui est contre lesdits séditieux, et pour le port des armes, que nous voulons et entendons entre toutes autres sortes , sortir leur plein et entier effet, et demeurer en leur force et vertu. Enjoignant de nouveau, suivant elles , à tous nos dits sujets, de quelque religion, état, qualité et condition qu'ils soient , qu'ils n'aient à faire aucune assemblée à port d'armes , et ne s'entr'injurier, reprocher , ni révoquer pour le fait de la religion, ne faire émouvoir, procurer ou favoriser aucune sédition; mais vivent et se comportent les uns avec les autres doucement et gracieusement, sans porter aucunes pistoles , pistolets, haquebutes , ni autres armes prohibées et défendues , soit qu'ils voient auxdites assemblées ou ailleurs, si ce n'est aux gentilshommes , pour les dagues et épées qui sont les armes qu'ils portent ordinairement.

» Défendons en outre aux ministres et principaux de ladite religion nouvelle , qu'ils ne reçoivent en leurs assemblées aucunes personnes, sans premièrement s'être bien informés de leurs vie , mœurs et conditions , afin que si elles sont poursuivies en justice, ou condamnées par défaut et contumaces de crime méritant punition , ils les mettent et rendent à nos officiers pour en faire la punition.

» Et toutes et quantesfois que nos dits officiers voudront aller dans lesdites assemblées pour assister à leurs prêches, et voir quelle doctrine y sera annoncée, qu'ils les y reçoivent et respectent selon la dignité de leurs char-

ges et offices. Et si c'est pour prendre et appréhender quelque malfaiteur, qu'ils leur obéissent , prêtent et donnent toute faveur et assistance dont ils auront besoin.

Qu'ils ne fassent aucuns synodes ni consistoires, si ce n'est par congé , ou présence de l'un de nos dits officiers, ni semblablement aucune création de magistrats entr'eux, lois , statuts et ordonnances, pour être chose qui appartient à nous seul.

» Mais s'ils estiment être nécessaire de constituer entr'eux quelques réglemens pour l'exercice de leur dite religion, qu'ils les montrent à nos dits officiers, qui les autorisent , s'ils voient que ce soit chose qu'ils puissent et doivent raisonnablement faire ; sinon, nous en avertiront, pour en avoir notre permission, et autrement en entendre nos vouloir et intention.

» Ne pourront en semblable faire aucuns enrôlemens de gens , soit pour se fortifier et aider les uns les autres, ou pour offenser autrui : pareillement aucunes impositions, cueillettes et levées de deniers sur eux.

» Et quant à leurs charités et aumônes, elles se feront, non par cotisation et imposition , mais volontairement.

» Seront ceux de ladite nouvelle religion, tenus de garder nos lois politiques, même celles qui sont reçues en notre Église catholique en fait de fêtes et non chômables , et de mariage, pour les degrés de consanguinité et affinité ; afin d'éviter aux débats et procès qui s'en pourraient ensuivre, à la ruine de la plupart des bonnes maisons de notre royaume, et à la dissolution des liens d'amitié qui s'acquièrent par mariage et alliance entre nos sujets.

» Les ministres seront tenus de se retirer par devers nos officiers des lieux, pour jurer en leurs mains l'observation de ces présentes, et promet-

prêcher doctrine qui contre-  
la pure parole de Dieu, selon  
est contenue au symbole du  
de Nicée, et dans les livres  
es du vieil et nouveau Testa-  
fin de ne remplir nos sujets  
elles hérésies, leur défendant  
ressément, et sous les mêmes  
ue dessus, de ne procéder en  
ches par convices contre la  
les cérémonies reçues et gar-  
notre dite Église catholique,  
ller de lieu en lieu, et de vil-  
village, pour y prêcher par  
contre le gré et consentement  
neurs, curés, vicaires et mar-  
des paroisses. Et en sembla-  
us prédicateurs, de n'user en  
mons et prédications d'inju-  
vectives contre lesdits minis-  
ectateurs, pour être chose qui  
ci beaucoup plus servi à exci-  
uple à sédition qu'à le provo-  
évotion.

toutes personnes, de quelque  
alité ou condition qu'elles  
le ne recevoir, recéler, ni reti-  
main aucun accusé, poursuivi  
mné pour sédition, sous peine  
écus d'amende applicable aux  
. Et où il ne sera solvable, sous  
fouet ou du bannissement.

lons en outre que tous impri-  
semeurs et vendeurs de pla-  
belles diffamatoires, soient pu-  
la première fois du fouet, et  
seconde de la vie.

our ce que tout l'effet et ob-  
n de cette présente ordon-  
qui est faite pour la conserva-  
repos général et universel de  
yaume, et pour obvier à tous  
et séditions, dépend du de-  
n et diligence de nos officiers,  
rdonné et ordonnons que les  
ur nous faits sur les résidences,  
ardés inviolablement, et les

offices de ceux qui n'y satisferont, va-  
quans et impétrables, sans qu'ils y  
puissent être remis ni conservés, soit  
par lettres patentes ou autrement. Que  
tous baillis, sénéchaux, prévôts et au-  
tres nos officiers et magistrats, seront  
tenus, sans attendre prière ou réquisi-  
tion, d'aller promptement et inconti-  
nent à la part où ils entendront qu'aura  
été commis quelque maléfice, pour in-  
former contre les délinquans et mal-  
fauteurs, et se saisir de leurs person-  
nes, et faire et parfaire leur procès.  
Et ce, sous peine de privation de leurs  
états, sans espérance de restitution, et  
de tous dommages et intérêts envers  
les parties. Et s'il est question de sé-  
dition, pourront nos officiers, sans  
différer à l'appel, appeler avec eux tel  
nombre de nos autres officiers ou avo-  
cats fameux qui est porté par notre  
édit de juillet, et tout ainsi que si c'é-  
tait par arrêt de l'une de nos cours sou-  
veraines. En défendant à notre très-  
cher et féal chancelier, et à nos amés  
et féaux les maîtres des requêtes ordi-  
naires de notre hôtel tenant les sceaux  
de nos chanceleries, de ne bailler au-  
cuns reliefs d'appel, et à nos cours  
de parlemens, de ne tenir pour bien  
relevés, ni autrement empêcher la  
connaissance de nos dits officiers infé-  
rieurs audit cas de sédition; attendu  
la périlleuse conséquence, et ce qu'il  
est besoin d'y donner prompt pro-  
vision, et exemplaire punition. Si  
donnons en mandement par ces dites  
présentes à nos amés et féaux les gens  
tenant nos dites cours de parlemens,  
baillis, sénéchaux, prévôts ou leurs  
lieutenans, et à chacun d'eux si comme  
à lui appartiendra: Que nos présentes  
ordonnances, vouloir et intention, ils  
fassent lire, publier et enregistrer, en-  
tretienir, garder et observer inviola-  
blement, et sans contrainte. Et à ce  
faire et souffrir, contraignent et fas-

sent contraindre tous ceux qu'il appartiendra, et qui pour ce seront à contraindre et procéder contre les transgresseurs par les susdites peines. Et nous avertissent lesdits baillis, sénéchaux, prévôts et autres nos officiers, dans un mois après la publication de ces présentes, du devoir qu'ils auront fait en leur exécution et observation; car tel est notre plaisir, nonobstant quelconques édits, ordonnances, mandemens ou défenses à ce contraires. Auxquels nous avons, pour le regard du contenu en ces dites présentes, et sans y préjudicier en autres choses, dérogé et dérogeons. En témoin de ce nous avons fait mettre notre scel à ces dites présentes.

» Donné à Saint-Germain-en-Laye, le dix-septième jour de janvier, l'an de grâce mil cinq cent soixante-un, et de notre règne le deuxième.

» Ainsi signé, par le roi en son conseil, Bourdin, et scellé sur double queue de cire jaune. »

Cet édit provisionnel ne fut plutôt dressé que plusieurs difficultés s'offrirent sur son exécution, non seulement du côté de ceux de l'Eglise romaine, qui dès-lors se résolurent d'empêcher par tous moyens qu'il ne fût pratiqué; mais aussi du côté de ceux de la religion qui avaient bien attendu davantage, et qui se plaignaient qu'en les renvoyant aux faubourgs des villes, on rendait leur condition bien pire qu'elle n'était: qu'en une infinité de lieux, on prêchait publiquement dans les villes et temples sans contredit. Prévoyant donc cela, les députés des églises avec les ministres étant à Saint-Germain, après s'être adressés à monsieur le chancelier pour entendre de lui l'interprétation de quelques ambiguïtés, ils écrivirent aux églises les lettres suivantes, jointes à une déclaration sur quelques articles de l'é-

dit, afin que le retardement de l'exécution ne vint de leur côté.

« Grâce et paix par notre Seigneur Jésus-Christ.

» Très-chers frères, vous savez que de tout temps l'obéissance que les hommes doivent à leurs magistrats, a été fort recommandée, tant pour le repos de la conscience que pour la conservation de la paix et de la tranquillité publique. Vous n'ignorez aussi que Satan, ennemi du genre humain, a toujours suscité gens tumultueux pour troubler et mettre en désordre ce qui se doit maintenir en toute paix et union. Et ce mal est advenu non seulement entre les payens, et autres qui n'ont eu la vraie connaissance de Dieu; mais aussi est parvenu jusqu'à ceux qui se glorifient du titre de chrétien, tellement que l'Eglise même de Jésus-Christ, qui se devait contenir en toute crainte et obéissance, n'a pu être exempte de tel malheur. Bien que pour dire vrai, ceux-là ne sont vrais membres de Jésus-Christ, ni du corps de l'Eglise, qui ne se peuvent assujettir aux ordonnances de ceux que le Seigneur leur a donnés pour supérieurs, n'était qu'elles fussent telles que, pour y obéir, il fallût désobéir au roi des rois, et Seigneur des Seigneurs.

» Or, l'occasion qui nous émeut à vous écrire ceci, vient de ce qu'il a plu à Dieu nous montrer par l'édit nouvellement fait, quel soin paternel il a non seulement de faire croître son église, mais aussi de la conserver sous sa sainte protection, non pas qu'il ne fût toujours gardée (car comment eût-elle pu résister à tant d'assauts, si ce lui qui l'a fondée ne lui eût tenu la main?) mais pour ce qu'il daigne maintenant user d'autres moyens qu'il n'avait fait jusqu'à présent en ce royaume, en mettant ceux qui font profession de l'Evangile sous la sauve-garde du roi

nce naturel, et des magistrats  
neurs ordonnés par lui. Cela  
t émouvoir d'autant plus à  
te infinie bonté de notre père  
qui a finalement exaucé le cri  
fans. Et puis aussi à porter  
à affection que jamais à notre  
lui rendre toute obéissance  
àiter de plus en plus à nous  
l'équité de notre cause, jus-  
it méprisée par les faux pré-  
pu'on avait de nous. Certes,  
ons maintenant par effet que  
ont nourriciers de l'Église et  
éfendre l'outrage que les en-  
i voudraient faire. Et pour-  
ès-chers frères, nous vous  
a nom de Dieu, que fassiez  
gence, que l'édit soit telle-  
dé, que le roi, la reine et  
conseil aient occasion de se  
de l'obéissance de ceux qui  
votre charge. Et pour ce  
certaines clauses en l'édit,  
écution pourrait être trouvée  
et difficile, nous vous en-  
e que nous avons pu aviser  
la manière par laquelle on  
en toute crainte et humilité  
César ce qui est à César, et  
e qui est à Dieu, comme aussi  
sons être la volonté du roi et  
conseil en tout cet édit, que  
obéi le premier. Il est certain  
blera à plusieurs qu'on pou-  
le temps obtenir plus grande  
que celle qui se présente,  
u'il sera grief à ceux qui ont  
upé les temples, et autres  
blicas dans les villes, de les  
mais ceux-ci s'étant avancés  
utorité privée, doivent plutôt  
tre leur indiscretion, que  
étrange de se voir privés des  
is lesquels ils se sont ingérés,  
idre que Dieu marchât devant  
la providence et la bonne vo-

lonté duquel il est plus que juste et rai-  
sonnable que nous soyons gouvernés.  
Davantage il faut considérer que si  
nous sommes privés pour un temps de  
quelque commodité, le grand bien qui  
s'offre de l'autre côté, doit effacer l'en-  
nuï que plusieurs pourront avoir de ce  
qu'ils perdent, joint que ce n'est pas  
ici le dernier bénéfice que nous espé-  
rons de notre roi, moyennant la grâce  
de Dieu, lequel roi étant persuadé de  
notre obéissance et submission, sera  
de plus en plus enclin à nous ouïr pa-  
tiemment, et à nous faire droit et rai-  
son de tout ce que proposerons à sa  
majesté. Qui sera l'endroit, très-chers  
frères, où nous prierons notre Dieu  
vous vouloir maintenir en sa sainte  
grâce, après nous être très-affectueu-  
sement recommandés à vos bonnes  
prières. De Saint-Germain-en-Laye au  
mois de février 1562, commençant  
l'année à janvier. »

AVIS ET CONSEIL DES MINISTRES ET  
DÉPUTÉS DES ÉGLISES DE FRANCE,  
ÉTANT EN COUR, SUR L'EXÉCUTION  
ET OBSERVANCE DES PRINCIPALES  
CLAUSES DE L'ÉDIT DE JANVIER.

ART. 1.<sup>er</sup> Le premier article de cet  
édit commande de vider les temples,  
et rendre tous biens et lieux occupés  
sur les ecclésiastiques romains, et de  
ne les empêcher en la perception de  
leurs revenus, et de rendre les orne-  
mens et reliquaires, défend aussi d'é-  
difier les temples dedans ni dehors les  
villes.

On est d'avis qu'il faut obéir sans  
difficulté; et, quant à la restitution des  
ornemens et reliquaires, si ceux qui  
les auront ravis sont de l'Église réfor-  
mée, seront admonestés de les rendre,  
et, qu'à faute de ce faire, ils doivent  
être désavoués et retranchés du corps  
de l'Église.

**ART. 2.** Par le second article, il est défendu d'abattre images, briser les croix, et faire aucun acte scandaleux.

Faut obéir, comme aussi il a été ordonné dans les synodes ci-devant tenus ; car l'office du ministre est d'abattre les idoles du cœur des hommes, par la prédication de la parole de Dieu, et non autrement ; et la vocation des personnes privées ne s'étend pas plus avant que de prier Dieu qu'il inspire tellement les rois et princes, qu'ils s'emploient à avancer sa gloire, et à abattre toute idolâtrie.

**ART. 3.** Le troisième article défend de s'assembler de jour ou de nuit pour faire prêches dans les villes.

Cet article pourrait sembler rude, mais en y regardant de près, on trouvera que les prières domestiques de chacune famille dans les villes n'y sont prohibées, ni les consistoires, moyennant qu'ils se fassent selon l'ordonnance de l'édit ; ni les propositions, pourvu qu'elles soient tellement réglées qu'il n'y ait que les proposans avec les ministres et autres auxquels il appartiendra de censurer les proposans, afin que l'assemblée ne soit trop grande et se fasse paisiblement.

**ART. 4.** Le quatrième défend tout port d'armes dans les assemblées, sauf aux gentilshommes, épées et dagues qui leur sont ordinaires ; faut entièrement obéir, car notre combat doit plutôt être par armes spirituelles, à savoir, par prières et patience, contre les adversaires de vérité.

**ART. 5.** Le cinquième défend de recevoir aux assemblées des personnes sans s'informer de leurs vie, et conditions, afin de les rendre aux magistrats s'ils en sont requis.

Il ne s'entend de tous ceux qui viendront à la prédication, mais de ceux qui seront reçus et avoués en l'Eglise, c'est-à-dire de ceux qui s'assujettiront

à sa discipline ; et pourtant il faudra que les ministres remontrent cet article spécialement sur le temps de la cène, en pleine assemblée.

**ART. 6.** Le sixième commande de souffrir l'assistance des magistrats aux assemblées et de les respecter.

Nous devons désirer que les magistrats se trouvent aux assemblées et soient reçus en lieu honorable, qui ne soit occupé, en leur absence ou présence, d'aucune personne privée.

**ART. 7.** Par le septième il est inhibé de ne tenir consistoires, assemblées ou synodes sans la présence ou congé d'un des officiers du roi.

Parce qu'il y a certains jours établis pour les consistoires, il faudra déclarer cet ordre aux magistrats, afin qu'ils y assistent si bon leur semble ; et d'autant que nous ne prétendons rien faire qui ne soit connu de tous et principalement de ceux qui nous représentent notre roi et prince, il faudra signifier le temps et le lieu desdits synodes, tant au magistrat, du lieu duquel chaque ministre partira, que du lieu où le synode se tiendra, et demander acte de ladite déclaration et signification.

**ART. 8.** Le huitième défend la création d'aucuns magistrats, lois ou statuts.

Faut obéir et avertir le magistrat de l'ordre qu'on a ci-devant tenu dans les Eglises réformées, sans confondre la vocation ecclésiastique avec la politique.

**ART. 9.** Par le neuvième sont défendus enrôlemens de gens, impositions de deniers, excepté les aumônes volontaires.

L'édit porte de soi l'exception nécessaire touchant les aumônes et contributions volontaires, pour l'entretien des ministres, et pour la nourriture des pauvres.



1. Le dixième commande les lois politiques, comme honorables, et dans les mariages de consanguinité.

Les ministres doivent admonester ceux d'y obéir, vu que la conscience n'y est intéressée. L'Apôtre nous admoneste de garder notre droit sans le scandale.

2. L'onzième charge les ministres de ne pas médier entre les mains des officiers, l'observation de l'édit, ni rechercher autre chose que ce qui est contenu au symbole de Nicée, aux canons canoniques du vieil et nouveau testament.

3. Le douzième défend de ne pas jurer entre les mains du magistrat subalterne auquel appartient la connaissance de la police et non de la religion; et si le juge exige une autre chose, on s'y doit opposer avec modestie.

4. Le douzième défend de ne pas procéder par convives, conseils et autres cérémonies recommandées en l'Eglise catholique. Il faut user de telle modestie que l'on ne tende qu'à édification, et non à provoquer et injurier les per-

5. Le treizième défend d'aller en village y prêcher par contre la volonté des seigneurs, marguilliers.

Il y aura quelques-uns en un lieu qui désireront vivre selon l'Eglise, lequel ministre sera le magistrat du lieu pour présenter selon la forme de l'édit, par lequel on viendra au-devant de ceux qui se fourrent dedans sans légitime vocation.

Au surplus, ne faudra planter l'Evangile par force d'armes ni violence, mais seulement par la pure et sainte prédication de la parole de Dieu.

ART. 14. Le quatorzième défend de ne receler aucune personne poursuivie ou condamnée pour sédition.

Il faut obéir en bonne conscience et montrer par effet que nous ne sommes point recéleurs ni fauteurs de méchants, mais au contraire ennemis de tout ce qui répugne à la volonté de Dieu.

Ces avis et remontrances eurent tel effet que les Eglises obéirent incontinent comme il sera vu en son lieu. Mais il y eut bien d'autre rebellion contre l'édit du côté des parlemens, entre lesquels n'y en eut que deux ou trois qui se hâtassent de le publier; les autres différèrent tant qu'ils purent; un seul entre tous ne le publia jamais, à savoir, le parlement de Dijon, tant y avait de crédit le sieur d'Aumale, frère du duc de Guise et gouverneur chef en Bourgogne, ayant pour son lieutenant le sieur de Tavannes. Chacun avait l'œil sur la ville et parlement de Paris, là où fut aussi le principal empêchement; si est-ce que l'Eglise y était merveilleusement avancée, non-seulement en nombre, mais aussi en gens de qualité de tous états et degrés. De sorte qu'il n'y a doute que s'il eût plu à Dieu que bien peu de têtes eussent été plus sages, la ville de Paris eût montré exemple la première de toute volontaire obéissance, qui eût été puis après suivie par tout le reste du royaume, et ne fussent advenues tant de calamités dont on ne peut encore voir la fin. Les auteurs principaux de ce mal furent du côté du parlement, Magistri, premier président, avec quelques anciens conseillers accoutumés de brûler ou rôtir ceux de la religion, et Bourdin, procu-

reur-général du roi, homme de bonnes lettres, mais ennemi juré de la religion; du côté de l'Hôtel-de-Ville, le prévôt des marchands nommé de Merle, homme d'esprit non moins mutin qu'ambitieux, assisté de Marcel, opulent orfèvre, favori de la reine, avec quelques autres assez riches marchands, zélateurs de la religion de leurs ancêtres. Mais surtout les vents qui émurent cette tempête soufflaient du côté du connétable et de ceux de Guise qui se disaient piliers de la foi catholique romaine. Toutefois, sans que le roi de Navarre se laissa gagner, les grands maux ne fussent advenus. Or, les instrumens pour le gagner furent l'ambassadeur d'Espagne, le cardinal de Ferrare, légat, et le cardinal de Tournon, lesquels ayant aisément pratiqué deux de ses principaux serviteurs, à savoir, le sieur Descats et l'évêque de Mande, gagnèrent finalement le maître, et le tout par un moyen bien étrange. Car, comme ainsi fût que ce roi jusqu'alors se fût montré le moins ambitieux prince du monde, et qu'il eût certains et honorables moyens de recouvrer son royaume de Navarre s'il y eût voulu entendre, et continuer de porter faveur aux Églises, comme il avait fait jusqu'à l'édit de janvier, il se laissa mettre en tête un certain fantôme que le pape lui mit devant les yeux pour l'éblouir; l'assurant les dessusdits que s'il se voulait seulement porter neutre, et faire aller le prince son fils une fois à la messe, le roi d'Espagne lui baillerait paisible le royaume de Sardaigne qu'il disait être une île ne valant pas moins que la Sicile, et quatre fois autant que son royaume de Navarre. Joint qu'il serait comme roi de la mer, assisté des galères d'Espagne et de France, qui seraient à son commandement. Plusieurs ajoutent que le pape lui promettait de le divor-

cer d'avec sa femme comme bon que, et de lui faire adjuger toute confiscation de ses biens, pour après lui faire épouser la reine royaume d'Écosse, ce qui tout n'est pas croyable. C'est mer comme ce roi se pût persuader choses. Ce néanmoins Dieu bailla efficace d'erreur à ces mauvais seillers, qu'il se délibéra d'en et d'en essayer quelque chose. fait, le sieur d'Anduze en fut en Espagne, et le sieur d'Es Rome; eût fait aussi l'évêque xerre le voyage d'Espagne, s'il eût fût habilement dépêtré. Cette avait été issue lors de la publication de l'édit de janvier. De quoi averti dore de Bèze, qui avait bon accueil, ne faillit de lui en faire bonnes vives remontrances. A quoi il dit qu'il ne s'y mettrait si avant ne s'en pût aisément tirer. Il donc jamais possible de l'en devoir; mais après avoir reçu nouvelles d'Espagne et de Rome, il com de se distraire de ceux de la capitale peu à peu, et de mener une for vaise vie à la reine sa femme étant tendus tous les filets par lequel un homme ainsi surpris, adon femmes qu'il était, pouvait être surpris; ainsi peu à peu oubliant autre chose n'eut plus en sa tête Sardaigne et les femmes, entre lesquelles une certaine fille de la comença à avoir fort bonne part reine de Navarre, cependant, la princesse très-sage et vertueuse était, tâchait de le réduire, surtout ce qu'elle pouvait, et lui retirant ce qu'il devait à Dieu siens. Mais ce fut en vain, tant ensorcelé. Quoi voyant, elle n'avait cours qu'aux larmes et aux prières faisant pitié à tout le monde, fin dit sieur roi son mari. La reine

en ces entrefaites tâchait de lui persuader de s'accommoder au roi son mari. A quoi finalement elle fit cette réponse que plutôt que d'aller jamais à la messe, si elle avait son royaume et son fils en la main elle les jetterait tous deux au fond de la mer, pour ne lui être en empêchement, ce qui fut cause qu'on la laissa en paix de ce côté.

Pour venir maintenant aux déportemens de la ville et du parlement de Paris, il n'y eut pratique ni ligue qui fût oubliée pour empêcher la publication de l'édit, maintenant sous ombre de certaines modifications qu'on y voulait faire, maintenant par oppositions, quelquefois aussi par menaces, accompagnées de pratiques évidentes. Même ceux de la religion allant et venant d'un bout de la ville à l'autre avec une infinie multitude, il y avait certains garnemens attirés au coin des rues pour outrager les passans. Ce qui contraignait ceux de la religion de se munir aussi de leurs armes pour leur défense. Et si les défendans n'eussent été plus retenus que les assaillans, il n'y a doute que pour lors la force ne fût demeurée à ceux de la religion. La reine, parmi ces troubles, était bien empêchée, surtout quand elle vit le roi de Navarre avoir si tôt oublié le parti qu'il avait tant soutenu, contre lequel elle se fût aussi jointe de ce temps-là ouvertement, n'eût été qu'elle voyait le parti de la religion réformée n'avoir aussi faute de force ni courage. Craignant donc de déchoir si elle se déclarait d'un côté ou d'autre, ou si elle se tenait du tout neutre, et bien aise cependant que chacune de ces deux factions la flattait, au lieu que, sans cela, elle eût eu bien affaire à se maintenir; elle délibéra d'entretenir les uns et les autres du mieux qu'elle pourrait, inclinant toutefois plutôt vers le côté des catholiques romains comme étant

I.

les plus forts, pour finalement se déclarer du côté qui l'emporterait. Et pourtant comme elle entretenait de paroles monsieur le prince de Condé et l'amiral, leur promettant merveilles, et octroyant à ceux de la religion d'être conduits et maintenus aux prêches sous la protection du roi par Gabaston, chevalier du guet, Rouge-oreille, prévot de la connétablie, et Desjardins, lieutenant criminel de robe courte, avec commission expresse à certains capitaines; étant avec cela envoyé expressément monsieur de la Roche-sur-Yon pour gouverner à Paris, prince d'esprit doux et paisible, mais qui eût fait conscience de passer tant soit peu ce qui lui serait commandé par elle; d'autre part aussi s'entretenait-elle des catholiques plus que de coutume, connivant aux justes plaintes et doléances de ceux de la religion, de sorte que le 14 de février elle fit brèche à l'édit par une déclaration, contenant que le pouvoir octroyé aux officiers du roi de se trouver toutes les fois et quand ils voudraient être aux assemblées de ceux de la religion, ne se devait entendre que des officiers ordinaires, auxquels appartient la connaissance de la police, comme baillis, sénéchaux, prévôts, etc., et non de ceux des cours souveraines ni autres de judicature, que nous entendons (faisait-elle dire au roi en cette déclaration) devoir vivre en la foi et religion de nous et de nos prédécesseurs. Et si était ajouté que les susdits officiers ne s'y trouveraient que l'occasion se présentant de donner ordre à l'entretènement de l'édit. Il était dit davantage que les synodes généraux d'une province ou d'un gouvernement ne se feraient qu'en la présence du gouverneur ou lieutenant-général, et les consistoires particuliers en la présence de quelqu'un des officiers député par

28

ledit gouverneur ou son dit lieutenant-général. Cette déclaration, qui ne pouvait qu'aigrir grandement les matières, fut adoucie par lettres de même date portant commandement de publier l'édit ; toutefois le parlement n'y voulut obéir, ce qui fut cause que le roi de Navarre feignit d'en vouloir même pourchasser l'exécution. Mais étant venu à Paris, au lieu de ce faire, il fit tant sous main par l'évêque d'Auxerre avec les clameurs du prévôt des marchands et des autres partiaux, que rien ne s'exécuta. Je reviens maintenant à ceux de Guise, lesquels grandement irrités de la poursuite faite contre le duc de Nemours, ci-dessus mentionnée, avaient dressé une autre partie du côté de l'Allemagne, donnant à entendre le cardinal à monsieur le duc Christophe de Wurtemberg que, s'il lui plaisait venir jusques à Saverno, ville de l'évêché de Metz appartenant audit cardinal, et amener quand et quand soi ses principaux prédicans, il communiquerait volontiers avec eux de la confession d'Augsbourg dont il ne se trouvait guère éloigné. Leur intention était, premièrement, d'intimider la reine par ce moyen, puis de diviser les Églises de France d'avec les Églises d'Allemagne, et tiercement de trouver nouvel appui à toutes aventures si on procédait contre eux plus avant du côté de France ; c'est-à-dire, si leurs desseins ne succédaient, et si le roi de Navarre ne pouvait être du tout gagné de leur côté. Le duc de Wurtemberg donc, espérant de faire un grand coup pour la religion, et ne connaissant les ruses de ceux auxquels il avait à faire, se trouva à Saverne, accompagné de Jean Brence et Jacques André, ses deux prédicans, et tous deux étant de l'hérésie d'Eutiches ; avec lesquels ayant conféré le cardinal, et ayant fait présent de quelque vaisselle

d'argent à ces deux bons prédicans, il sut si bien s'accommoder à eux que ce bon prince pensait l'avoir plus qu'à demi converti, de quoi le cardinal puis après et le duc de Guise se moquèrent à pleine bouche, ayant cependant reçu nouvelles assurées que le roi de Navarre était à leur dévotion, et qu'il fallait s'avancer à bon escient pour empêcher la publication de l'édit à Paris. La reine entendant toutes ces pratiques, faisait d'autre part le contre-poids, craignant encore d'abandonner du tout ceux de la religion, lesquels assemblés à Paris, après avoir entendu la susdite déclaration, envoyèrent à Saint-Germain certains députés, tant du corps de la cour de parlement, que de la chambre des comptes et de toutes les facultés de l'université de Paris, hormis celle de théologie, pour lui faire grandes et vives remontrances sur l'altération de l'édit, et pour faire toute instance sur sa publication et son exécution. Cela fut cause que le premier du mois de Mars autres lettres de jussion furent envoyées à la cour, après lesquelles elle-même vint à Paris en personne, de sorte que nonobstant tous empêchemens, en la présence du prince de la Roche-sur-Yon, l'édit fut finalement vérifié et publié à la cour de parlement le 6 de mars avec protestation toutefois que c'était pour obéir à l'urgente nécessité du temps et à la volonté du roi.

Nous laisserons ce discours pour cette heure, pour revenir au récit d'une conférence qui se fit cependant à Saint-Germain, à la grande salle du conseil, par le vouloir de la reine entre certains théologiens de Sorbonne et certains ministres, sur la matière des images, fut que la reine eut quelque opinion que cela pourrait servir à apaiser les troubles, ou qu'on tâchât,

moyen, d'amuser ceux de la robe. Les conférens, du côté des jansénistes, furent Maillard, doyen de la Faculté de Sorbonne, les docteurs de Sorbonne, Despenne, Boutillier, Deshayes, Vigor, Pelletier, Fournier, Jean Dehan, minime, avec le général des jésuites, Fra Justinien, corrépondant, avec un docte homme nommé Michel. Du côté des ministres étaient le cardinal de Bèze, Perussel et Barlembert. Suivant donc cette délibération, en la présence de la reine mère du roi et reine de Navarre, des cardinaux de Ferrare, légat, et Bourlemestre, le Châtillon et Tournon, des seigneurs conseillers du privé conseil et autres présidens et conseillers restèrent du nombre de ceux qui avaient été à la confection de l'édit de janvier. Leur conférence fut telle : de la première journée, ayant parlé des images par l'espace de deux heures. Dans les autres jours suivans de la semaine, tant docteurs jansénistes, eut son tour, sans qu'il y eût aucune réplique en manière de dispute, comme aussi les docteurs fidèles firent de grandes protestations de ne rien préjudicier à leur sainte apostolique ni au concile, et que s'ils étaient venus là était pour rendre à sa majesté Les harangues furent longues, et non sans quelquefois sur occasion de rire, comme quand le cardinal de Richelieu, pour montrer que du côté de saint Denis (qu'ils disaient avoir été disciple de saint Paul), il y avait des images à Paris, alléguant les statues de l'église Saint-Benoît, auquel fut finalement répondu par de la part d'une autre harangue, que son argument était de verre. Le général des jésuites ne parla pas moins imperpertinamment, quand pour répondre aux arguments qui s'aidaient contre toutes propositions contraires à l'expresse dé-

fense de la parole de Dieu, il mit deux causes en avant, pour prouver que tout ce qu'il nous faut faire n'est pas contenu en la parole de Dieu. La première, disait-il, pour ce que le livre des Écritures eût été trop gros. La seconde, pour ce qu'on n'y eût pu rien changer. Le Minime, qui faisait merveilles à Paris séditionnellement, y perdit la parole, alléguant qu'étant minime en toutes sortes, il n'avait autre chose à dire après tant de gens savans, sinon qu'il s'en rapportait à eux. Les ministres, quoi qu'il en soit, se trouvèrent d'accord en leur opinion, mais non pas les théologiens. Car, quant aux images de la Trinité, et du Père et du Saint-Esprit, elles furent expressément condamnées comme illicites et détestables par les plus doctes d'entre eux, à savoir, Despenne, Boutillier, Picherelet et Salignac, qui en parla si avant que le cardinal de Tournon (autrefois son Mécène), ne pouvant dissimuler son dépit, se leva de sa chaire feignant de s'en aller chauffer : mais cela émut d'autre part Salignac de telle sorte qu'il osa dire qu'il voyait accompli ce que David avait prédit des idolâtres, à savoir qu'eux-mêmes devenaient aussi dépourvus de sens que leurs idoles. Monluc, évêque de Valence et conseiller du conseil privé eut audience puis après, et confirma magnifiquement cette opinion, tant par témoignages de l'Écriture et des pères anciens, que par vives raisons, se plaignant bien aigrement des Sorbonnistes en leur présence, de ce qu'entreprenant sur son autorité épiscopale ils avaient à l'ombre, disait-il, d'un paté à la sauce chaude, condamné un sien livre qu'il maintiendrait être bon et chrétien, fait par lui pour son clergé de Valence, et qu'au contraire ils avaient autorisé un très-méchant et sot livre en rimes d'Arthur Désiré

qui avait falsifié le second commandement de Dieu en ces termes :

Tailler tu te feras image  
De quelque chose que ce soit ,  
Si honneur lui fais et hommage  
Ton Dieu grand plaisir en reçoit.

A quoi Maillard, doyen de la faculté, n'eut autre chose à répondre , sinon que, quant au livre de l'évêque de Valence, ils l'en contenteraient : et quant à l'autre, qu'il le détestait, encore qu'il approuvât les images des chrétiens, et qu'il ne pensait pas que la faculté eût vu ce livre.

Les mêmes quatre docteurs avec cet évêque condamnèrent aussi tout l'honneur qui se faisait aux autres images, qu'ils voulaient être ôtées de dessus les autels, pour y laisser la seule remembrance de la croix. A quoi ne s'accordaient nullement les ministres. Finalement toutes choses débattues et la compagnie des théologiens étant départie en deux, l'évêque de Valence et quatre théologiens baillèrent leur avis par écrit tel que s'ensuit pour réformer l'abus des images.

» Premièrement, suivant ce que saint Augustin nous a appris, faut plutôt tâcher de déraciner l'abus du cœur des hommes que des temples et autres lieux extérieurs; et pour cette cause serait nécessaire que les évêques, curés et autres pasteurs remontrassent souvent au peuple que les images n'ont été reçues en l'Église que pour instruire les simples, et représenter ce que notre Sauveur a fait pour nous, pour lui en rendre gloire, louange et action de grâces. Et aussi pour nous remettre en mémoire ce que les saints et saintes ont fait et enduré étant en ce monde, pour rendre témoignage de la pureté et sincérité de notre religion; et que, par telle représentation, nous soyons admonestés de remercier Dieu de ce qu'il s'est voulu servir de

ceux qui ont été hommes comme nous, et les a élus, honorés et faits participants de sa gloire; soyons aussi admonestés d'être imitateurs de leur foi et de leur bonne vie. Et cela bien déclaré, sera exhorté le menu peuple de ne s'aider de l'usage des images à autre fin et intention que l'Église les a reçues, et que dorénavant personne ne pourra ériger ou faire ériger aucune image sans le congé de l'évêque.

» Et, pour ne laisser cet article, qui est de si grande importance, à l'indiscrétion de ceux qui par ignorance ou autrement en voudraient abuser, il est nécessaire d'établir et arrêter une certaine règle sur lesdites images, afin que chacun sache comment il en doit user, et faut que l'établissement en soit fait par ordonnance du roi avec l'autorité de l'Église; et qu'il ne soit permis à personne privée d'y pourvoir de son autorité, autrement il sera procédé contre lui comme contre les infracteurs des édits et ordonnances du roi.

» Or, pour y donner l'ordre qui serait nécessaire, nous désirons qu'on puisse obtenir que l'image et peinture de la Trinité soit du tout ôtée des églises et de tous autres lieux publics et privés, attendu qu'elle est défendue par l'Écriture, par les conciles et par plusieurs grands personnages en doctrine et en sainteté de vie; et qu'elle n'a été reçue que par connivence et paresse des pasteurs. Le semblable, disons-nous, de plusieurs images faites en forme lascive, deshonnête et étrange, et de celles qui représentent les saints et saintes; la légende desquelles est rejetée par l'Église comme apocryphe.

» Nous désirons aussi que ce qui n'a été reçu par expresse ordonnance de l'Église soit aboli et du tout ôté, comme couronner les images, les parer, les porter en procession, et leur présenter vœux et offrandes.



, quant à les adorer ou non, puis-  
 s colloquer sur les autels, leur  
 ter des chandelles, les encen-  
 les saluer et s'agenouiller devant  
 sont une partie de l'adoration  
 fait pour le respect de la reli-  
 nous désirons que toutes images,  
 is la simple croix, soient dépla-  
 les autels et mises sur les parois  
 ls lieux qu'on ne les puisse plus  
 r, saluer, baiser, vêtir, couron-  
 le fleurs, bouquets, chapeaux,  
 offrir des vœux, les porter par les  
 et temples sur les épaules, ou  
 s. Ainsi signé : Monluc, Salignac,  
 llier, Despense, Picherel. » Les  
 s docteurs lurent un long écrit  
 je n'ai jamais pu recouvrer copie,  
 nant que les images devaient être  
 ues, et condamnant toutefois  
 eurs abus qui se commettent en  
 vénération, desquels ce néan-  
 s, ils n'ont depuis corrigé un tout  
 finalement les ministres, par  
 ne dudit de Bèze, proposèrent  
 ie s'ensuit, ainsi qu'il a pu être  
 eilli :

Madame, puisqu'il vous plait de  
 ef nous donner audience, je dé-  
 ai le plus sommairement que je  
 rai les argumens allégués par  
 contre les images, et tâcherai  
 de répondre aux principales rai-  
 alléguées au contraire. Nous  
 s donc pris notre fondement sur  
 cond commandement de Dieu, si  
 et si exprès que rien plus, et pour  
 u'en l'Église romaine ce comman-  
 ent a été éclipsé (ce qui ne se  
 ait ni devait faire), il nous a été  
 ndu pour excuse que c'était une  
 ie du premier qui aurait été réduite  
 ommaire. J'ai répliqué au con-  
 e que, quand ainsi serait, il ne  
 ait pourtant être retranché, vu  
 contient une défense particulière  
 de fois réitérée en l'Écriture. Je

dis davantage que plusieurs des an-  
 ciens Grecs et Latins en ont fait un  
 second commandement à part, comme  
 nous faisons, c'est à savoir, Athanase  
 au traité qu'il appelle brief contenu  
 des Écritures. Il en est de même d'O-  
 rigène sur Exode; de même de Chry-  
 sostôme en la quarante-neuvième ho-  
 mémie de l'exposition selon saint Mat-  
 thieu; de même de Nazienzenus en  
 certains vers qu'il en a faits; saint  
 Jérôme, sur le chapitre 6 de l'épître  
 saint Paul aux Ephésiens; saint Am-  
 broise sur le même passage, et saint  
 Augustin au livre des questions du  
 vieil et nouveau Testament, chapitre  
 7, tome 4, de ses œuvres. Je dis da-  
 vantage, qu'en ce deuxième comman-  
 dement trois choses sont défendues, à  
 savoir, la facture des images peintes  
 ou taillées; et puis l'adoration, et fina-  
 lement tout le service de ces images.  
 Quant au premier de ces deux points,  
 nous confessons que cela se doit en-  
 tendre seulement, quant à ce qui con-  
 cerne la religion et conscience, pour  
 laquelle aussi ces commandemens sont  
 faits; et ne nions pas que, pour plu-  
 sieurs autres usages, la peinture et  
 sculpture ne soient licites et quelque-  
 fois nécessaires. Nous maintenons donc  
 que les images ne doivent être aucu-  
 nement reçues ni tolérées dans les  
 églises des chrétiens, ordonnées pour  
 le service de Dieu et non pour autre  
 chose; comme aussi jamais, sous l'an-  
 cien Testament ni devant Moïse même,  
 ni en l'Église chrétienne par l'espace  
 d'environ trois cents ans, elles n'y ont  
 été tolérées. Qui plus est, les plus sa-  
 ges législateurs entre les païens, comme  
 Numa, et les Lacédémoniens, les ont  
 condamnées en cet égard; Varron, le  
 poète Horace, et le poète Perse s'en  
 sont moqués. Et, quand Eusèbe a fait  
 mention de la statue de Jésus-Christ  
 et de la femme guérie de son flux de

sang, étant en la ville de Césarée, et de la peinture de Jésus-Christ envoyée à Abagarus, roi d'Arabie (ce que plusieurs toutefois à bon droit estiment être fabuleux, bien que ce soit pour être cette belle Véronique ainsi depuis appelée), il ne dit point que cela fut colloqué en l'Eglise des chrétiens, ni adoré par eux; car cela était tenu pour chose exécration du temps même d'Épiphanius, évêque de Salamis en l'île de Chypre, et contemporain de Chrysostôme, comme il le témoigne expressément en une sienne épître traduite de grec en latin, par saint Jérôme; auquel s'accorde entièrement saint Augustin au second sermon du psaume CXIII : disant que les chrétiens ont bien des vaisseaux et instrumens de quelque matière et métal pour l'usage des sacremens; mais non pas des images ou simulacres desquels il se puisse dire qu'ils ont une bouche et ne parlent point, des yeux et ne voient point.

» Quant au deuxième point, qui est l'adoration, le mot Hébreu emporte toute manière de reconnaissance, comme en se courbant le corps, fléchissant le genou, ou faisant autres tels gestes; et, quant au troisième, nous entendons parler de tout service qui se fait aux images par manière de religion, comme quand on les pare d'or, d'argent ou autre matière précieuse; quand on leur fait encensemens qui est une espèce de sacrifice; quand on les colloque en lieu éminent, quand on les honore de vœux, cierges, lampes, temples, autels et autres cérémonies, qui ne sont qu'une impure et détestable idolâtrie.

» Or, entre les transgressions de ce second commandement, il y en a une en tout et partout inexcusable, à savoir, de vouloir peindre Dieu, qui est esprit et invisible, contre une autre

expresse défense de Dieu au quatrième chapitre du Deutéronome et Isale 40 et ailleurs. Et pourtant, disait bien saint Augustin, au livre qu'il a fait de la foi et du symbole, que ce serait chose du tout illicite au chrétien de colloquer quelque simulacre corporel à Dieu. Et Nicéphore (qui est autrement un auteur fort inepte et superstitieux) dit que les Jacobins, entre leurs autres hérésies, faisaient des images de Dieu et du Saint-Esprit.

» Quant à la personne de Jésus-Christ, Fils de Dieu, manifestée en chair, c'est une autre chose. Mais tant y a que son image doit être aussi peu colloquée aux églises ou ailleurs pour l'adorer, témoin le fait d'Épiphanius que j'ai allégué ci-devant, lequel déchira de ses mains propres un drap ou voile où il y avait un crucifix peint au-devant d'un petit oratoire; bien qu'il ne fût mis là pour adoration. Mais ce saint évêque savait bien par quel bout commence l'idolâtrie, et qu'il ne fallait être plus sage que Dieu. Saint Augustin, aussi au livre des hérésies, hérésie 7, condamne Marcelline, compagne de Carpocrates, en ce qu'elle adorait et encensait certaines images de Jésus-Christ et de saint Paul.

» Et s'il n'est pas licite d'adorer l'image de Jésus-Christ, ni de la colloquer aux églises, de peur de tomber en idolâtrie, à plus forte raison sera-t-il moins licite de faire des images aux serviteurs de Dieu, pour leur attribuer ce qui même n'est pas dû à leurs propres personnes. Certes, c'est à bon droit que saint Augustin dit ces mots au soixante-et-unième sermon sur les paroles du Seigneur : tout ce à quoi on consacre un autel, est tenu pour Dieu.

» Ces choses étant si claires que rien plus nous ne nous pouvons assez ébahir comme messieurs les docteurs, hom-

vans et versés en l'Écriture, ont  
s jours passés maintenir le con-

Toutefois, je répondrai dis-  
nent à leurs principales opposi-  
les suppliant avec toute la pré-  
illustre assistance de supporter  
ement les répliques, et de don-  
eu à la vérité.

ieurs ont allégué que ce mot d'i-  
e s'entendait que des faux dieux  
iens; mais premièrement je dis-  
tiens qu'il n'y a différence que  
angue, entre le mot duquel use  
en sa langue, et les mots grecs,  
e, *eicon*, *omoïoma*, et les mots  
*imago*, ou *simulacrum*, ou au-  
mblables. Et de ce, je m'en rap-  
tous hommes qui ont connais-  
des langues. Car, quant à ce que  
l'un a allégué d'un passage du  
grec Euripide, à quoi il pouvait  
outer ce qu'Homère a dit en plu-  
lieux, et Virgile après lui au troi-  
et douzième chants de l'Énéide,  
e, parlant des choses sacrées, je  
omme contraint de nommer ces  
profanes, je dis, sauf l'hon-  
e celui qui a mis cela en avant,  
la ne lui sert de rien pour dis-  
entre ce mot d'image et d'idole,  
e mot pris par les dessusdits,  
ur quelque figure ou image ma-  
mais pour cela que nous pour-  
ppeler fantôme, ombre ou es-  
omme quand il est dit que les dis-  
voyant Jésus-Christ marchant  
ac, pensaient voir un fantôme :  
se prend aussi ce mot d'esprit  
de saint Luc en l'histoire de la  
ction. Tout cela donc ne sert  
à la matière. Mais pour répon-  
rtinemment, je confesse que  
arle en ce commandement des  
des dieux des païens; mais je  
tant ces images, que celles que  
romaine a forgées et adore  
l'hui, comme elles sont diffé-

rentes en cela qu'elles représentent,  
sont toutes pareilles en ce qu'elles sont  
mises en avant par religion et pour le  
service de Dieu, contre l'expresse dé-  
fense de Dieu. Car, Dieu défend géné-  
ralement en ce commandement, de  
faire, par religion, aucune image, ni  
ressemblance d'aucune créature, non  
pas même de celles qui sont en être,  
tant s'en faut qu'il permette la facture  
des images des créatures qui ne sont  
plus en être, comme les corps des tré-  
passés. Davantage, s'il fallait juger de  
l'usage religieux ou superstitieux des  
images, selon ce qu'elles représentent,  
il n'y aurait point d'images qu'il fallût  
plutôt adorer et servir que celles de  
Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme  
vivant à jamais. Et, toutefois, nous  
avons montré, par ce que dit saint Au-  
gustin de Marcelline, et par l'épître  
d'Epiphanius, que l'image même de  
Jésus-Christ crucifié n'était encore to-  
lérée de ces temps-là, qui sont envi-  
ron l'an de notre Seigneur Jésus-  
Christ 396. Et ne se peut aussi autre-  
ment entendre le canon 36 du Concile  
Élibertin, où il est défendu de peindre  
les parois des temples, afin, dit le con-  
cile, que ce qui est servi et adoré ne  
soit peint sur les murailles. Par consé-  
quent, il est répondu à ce que quel-  
qu'un a mis en avant d'un hymne de  
Prudentius faisant mention de l'his-  
toire de la passion d'un martyr, peinte  
en la muraille du lieu où on s'assem-  
blait, selon la coutume de lors, à savoir,  
dans les lieux où les martyrs avaient  
été inhumés; et pareillement à ce qui  
a été allégué touchant Paulinus, évê-  
que de la ville de Nola, qui fit peindre  
les histoires sacrées sur les murailles  
de son église. Car si cette coutume  
eût été ancienne et reçue en l'Église,  
on n'eût pas pris la peine de remar-  
quer cela. Et, bien que ceux qui ont  
fait cela les premiers ne pensassent à

rien moins qu'aux idolâtries qui peu à peu en sont advenues, si est-ce que l'expérience a bien montré, qu'on ne se trouva jamais bien de vouloir être plus sage que Dieu, ajoutant à sa parole, ou en diminuant. Finalement, pensons-nous que les israélites aient adoré le serpent d'airain comme serpent, ou représentation d'un serpent? Je tiens pour certain que non; mais ils adoraient Dieu en cette figure de serpent, se remémorant le miracle fait au désert, et toutefois ce serpent est brisé et mis en poudre comme les autres idoles des faux dieux par Ézéchias inspiré de l'esprit de Dieu.

» Un autre a allégué que ce commandement s'adressait aux juifs et non pas à nous, qui est autant à dire que ce commandement était cérémonial : mais il faudrait alléguer sur cela quelque raison plus valable que celle que plusieurs mettent en avant, à savoir, que les juifs étaient d'un naturel adonné à l'idolâtrie. Car l'expérience montre et a montré de tout temps que ce vice est commun à tout le genre humain. Bref, la raison sur laquelle ce commandement est fondé est commune à tous hommes et en tout temps; et saint Augustin a répondu expressément à cette objection, disant que nous sommes cet Israël, auquel appartient ce commandement.

» Un autre a allégué que ce qui est généralement défendu aux commandemens reçoit bien quelque exception et interprétation, comme quand il est dit : Tu ne tueras point; il n'est pas défendu pourtant de tuer les animaux pour sa nourriture, ni à la justice d'ôter la vie aux malfaiteurs. Et ne sont pas aussi défendues les guerres licites et nécessaires. Et que pourtant aussi ne faut-il pas prendre simplement et sans exception le second commandement, lequel ne s'entend que de ceux

qui transporteraient aux images l'adoration due à un seul Dieu : ce qui ne se fait pas en l'Eglise romaine, mais en s'en sert pour autres usages bons et utiles. Je réponds ainsi, que ce mot de tuer doit être limité en l'exposition du sixième commandement par les autres passages exprès de l'Écriture. Aussi nous faudrait-il montrer que ce mot de faire des images pour les adorer se appliquer en sorte quelconque au service de Dieu, soit contenu ou déclaré en l'Écriture sainte. Ce qui ne se trouvera jamais, mais bien tout le contraire : toutefois, je répondrai à ce qui a été mis en avant sur cela. On allègue premièrement que Dieu était bien apparu en forme visible, non-seulement en vision, mais aussi réellement et de fait. Je confesse cela; mais je nie qu'il faille conclure par cela qu'il soit licite de représenter Dieu par quelque figure en son Église pour le servir. Car, outre ce qu'il y a expresse défense au contraire, il y a grande différence en ce que Dieu condescendant à notre infirmité a fait quelquefois par une forme parlante et mouvante, et toutefois s'évanouissant soudain, et une image permanente, muette et du tout morte, et par conséquent du tout mal propre à représenter l'Éternel vivant; comme aussi jamais ceux auxquels Dieu est ainsi apparu, n'en ont pris occasion d'en faire des images pour son service.

» On a mis aussi en avant à même fin, les chérubins qui couvraient le propitiatoire, représentant les esprits et anges bienheureux. Je le confesse, mais pour tirer cela en conséquence, il faudrait que ceux de l'Eglise romaine montrassent quelque commandement de Dieu exprès de faire et colloquer leurs images comme Moïse a fait ces chérubins par ordonnance du Seigneur, s'étant bien gardé d'étendre

avant. Davantage est à noter que les cherubins et l'arche de l'alliance étaient aucunement exposés au peuple, et par conséquent ne pouvaient amener à aucune idolâtrie; comme aussi le peuple ne savait qu'il sût que l'arche et les tables étaient au sanctuaire, et de sorte que cela était fait, n'adorait ni extérieurement, ni intérieurement l'arche qu'ils ne voyaient pas seulement l'Éternel, de la faveur duquel ils étaient adonnés par l'arche de l'alliance; aussi, encore qu'ils priassent devant l'autel visible du parvis du temple, toutefois leur adoration ni extérieure ni intérieure ne s'adressait non plus qu'au feu qui brûlait sur l'autel, ou qu'à la bête qu'on y sacrifiait. Car autrement eussent-ils été idolâtres, bien qu'ils s'agenouillassent devant l'autel et devant le lieu où était l'arche, car, par même raison faut-il conclure aussi qu'en l'Église on adore aussi bien le portrait de l'image de saint Antoine, et de saint Martin que l'image de saint Martin, et le portrait de saint Michel que l'image de saint Michel. On a allégué à ce même propos les tables faites par Salomon dans le temple, et les vaisseaux du temple, et les tables de l'alliance, aussi par Moïse, dans le tabernacle, et les couvertures du tabernacle; mais cela n'est à propos; car c'eût été seulement des ornemens d'ouvrage, de tout danger d'idolâtrie, et ne valant pas proprement au service de Dieu. On a aussi allégué l'autorité du pape Grégoire-le-Grand connu, évêque de Marseille; mais l'autorité ne nous grève en rien, chose trop claire que de ce temps-là la superstition était déjà en l'Église, et l'autorité d'Epiphane et de saint Jérôme est directement

contraire au fait de Grégoire : et ces deux témoins étant d'un meilleur temps doivent plus peser qu'un qui a été long-temps depuis. Davantage Grégoire condamne expressément toute adoration d'images, ce que je crois que nous obtiendrions aussi peu de vous, messieurs les docteurs, que de les ôter du tout; et toutefois cet évêque de Marseille les ôta à l'exemple d'Epiphane, lequel dit expressément que voir en l'Église de Jésus-Christ l'image d'un homme est contre l'autorité des Écritures.

Sur cela quelqu'un a fort pressé le dire de Grégoire, à savoir, que les images sont les livres des ignorans. Je n'alléguerai point ce qui est tant de fois réitéré par les prophètes, à savoir, que l'image ne peut enseigner que mensonge et fausseté. Car on me répliquerait que cela s'entend des images des faux dieux des païens, et non des images de Jésus-Christ, des saints et des saintes; mais je demanderai qu'est-ce que ces images ont jamais appris aux chrétiens touchant la foi et la religion chrétienne? rien certainement, si on veut dire vérité, mais bien ont amené les chrétiens à tels services d'images, que vous-mêmes, messieurs les docteurs, n'oseriez approuver, comme je l'ai recueilli par vos propos, ni ne sauriez ôter maintenant, étant par trop vérifié le dire de saint Augustin sur le psaume 113, à savoir, que les images ont trop plus grande force à courber la pauvre âme qu'à la redresser. Il me souvient aussi de ces mots d'Athanase, parlant expressément de ce fait : puisque l'homme vivant, dit-il, ne s'émouvra pour connaître Dieu, comment s'émouvra un homme de bois? Je vous demanderai aussi, messieurs nos maîtres, si votre dire a lieu, pourquoi au temps que le peuple a plus besoin d'être enseigné, que vous appelez le temps de

pénitence et de carême , couvrez-vous vos images , qui est autant que fermer les livres à vos ignorans alors qu'ils viennent le plus dévotement à votre école ? Je demande aussi quelle instruction peuvent donner , surtout aux filles et aux femmes , les images de vos saintes accoutrées et parées , non pas en vierges ou femmes chrétiennes que vous dites être représentées par vos images , mais en habits vraiment de putains ou courtisanes. Outre plus, si vous, docteurs, qui êtes vivans, ne pourriez souffrir (au moins je le crois ainsi) qu'on vous présentât de l'encens, et qu'en s'agenouillant devant vous, on vous présentât une chandelle par dévotion : comment souffrez-vous qu'on fasse cet honneur à ces docteurs muets, et qui sont choses mortes ? Je conclus donc qu'ainsi que s'il y avait une pierre en un chemin contre laquelle plusieurs se fussent heurtés, et serait-on en danger de se blesser encore, il vaudrait beaucoup mieux ôter la pierre du tout, encore qu'elle pût servir de quelque autre chose où elle serait, qu'avoir des hommes à gages pour avertir les passans de ne s'y pas heurter, quoique le pape Grégoire ait préféré ce dernier conseil au premier.

» Plusieurs ont mis en avant la distinction qu'on dit être entre ces mots de Latrie, Dulie et Hyperdulie, comme si le premier appartenait à Dieu seul, le dernier à la croix et à la vierge Marie, et le second aux saints qu'on appelle, et à leurs images. Mais je dis en premier lieu que c'est des Hébreux qu'il faut apprendre ce qu'emporte ce mot de servir et adorer dont use l'Écriture. Or, se trouvera-t-il que tous les mots dont elle use en cet endroit signifient le geste du corps, par lequel on fait honneur et révérence à quelqu'un d'une façon plus humble et plus basse que la com-

mune, et n'y a pas un de ces ne s'attribue tant aux hommes qu'à Dieu, dont j'appelle à témoins messieurs Salignac et Pichere avez aussi doctement parlé compagnie. Mais jamais ne se que pas un de ces mots soit comme convenable à aucune non pas même à aucune autre qu'aux hommes, et non pas tous hommes, mais à ceux qui degré de quelque supériorité, quels on s'est voulu soumettre à l'honneur. Je dis donc qu'il faut varier l'adoration, non point par la diversité des mots susdits dont j'aurai ci-après ; mais selon le degré de cette adoration et révérence. Celle qui se fait à Dieu peut être appelée religieuse, et celle qui se fait à l'homme civile. J'appelle religieuse, celle qui tend directement au fait de servir Dieu, et au service que l'homme rend à Dieu. Et cette adoration n'appartient qu'à un seul Dieu en tout et par tout. J'appelle adoration civile une adoration appartenant à la société humaine, par laquelle Dieu veut que les hommes reconnaissent leurs supériorités, et même qu'on s'honore l'un l'autre, et témoignent même cet honneur par quelque façon et geste honnête. Je dis-je, ce que j'appelle adoration civile, pour la distinguer d'avec l'adoration religieuse, qui passe plus haut et plus loin de la société humaine en cette adoration. Je dis davantage, qu'encore qu'on trouve quelquefois, parlant de l'adoration civile, use du même mot qui appartient proprement à l'adoration religieuse, lequel mot signifie proprement adorer, et non servir du tout par terre ; aussi que la vraie distinction entre ces deux adorations gise plutôt dans la cause et au but de l'adoration, qu'en la contenance de la personne à qui on s'adresse. C'est-ce que, même en ce genre, les saints personnages



à cette manière de se prosterner par terre. C'est la cause de la Giesi, comme il est écrit dans les rois, 4, 27, voulait dénoncer le pharisien qui s'était prosterné devant Élisée, son maître, ce qu'il ne fit si on eût usé coutume de cet honneur envers son maître. Nous voyons qu'Élisée l'exécra, que cette pauvre femme fut outrée de tristesse, que Dieu ne pardonna pas. Pour raison aussi saint Pierre ne souffrit l'adoration de Corneille, mais ne l'adorait d'une religion religieuse, vu qu'il était religieux et craignant Dieu, mais ne faisait pas mesure en l'adoration. Acte 10, 25. Il y a une autre raison de l'adoration, faite par les païens, comme il se lit par deux endroits dans l'Écriture. Car ceux-ci n'adoraient ni Dieu, il semble que ces adorations ne leur est une grande peine les saurait-elles d'une adoration religieuse nous avons dit auparavant. Mais, quant aux autres créatures faites pour quelque excellence qu'elle soit, on même veut que nulle adoration leur soit faite, ni religieuse, ni civile, ni quelque sorte qu'elle soit. Ce serait transporter à la statue qui est propre au seul Dieu civil, attendu que ce n'est pas de sa supériorité, mais comme si un roi adorait une statue, ou le chevaucheur adorait comme l'ouvrier adore son ouvrage de ses mains. Je viens à ces mots grecs que j'ai traduits, desquels quelques-uns ont fait un bouclier contre nous, pour l'adoration religieuse des images, qui est autant comme adorer par les marais, comme

on dit en commun proverbe. Car un seul mot de tout cela ne se trouvera fondé sur aucun commandement de Dieu, ni sur aucun exemple de saint personnage : mais toute cette façon est notoirement condamnée par toute l'Écriture. J'ose dire davantage, qu'il y a de la grossière ignorance parmi ceux qui disent cela, étant chose certaine que ces mots de Latrerie et Dulie signifient une même chose, témoin le premier chapitre de l'Épître aux Romains, auquel l'Apôtre use des deux mots, signifiant une même chose par l'un et par l'autre. Et si nous voulons suivre la distinction de quelques grammairiens grecs, Latrerie sera quelque chose moindre que Dulie, étant Latrerie (comme ils disent), le service de ceux qui servent seulement pour salaire, qu'on appelle valets ou serviteurs, et Dulie le service des esclaves. Et par ainsi, si le dire de ceux-là avait lieu, il faudrait être esclave des saints et de leurs images, et plus qu'esclave de la figure de la croix et de la vierge Marie, et simple serviteur ou valet de Dieu à gages. Il est vrai que saint Augustin s'amusant à la translation grecque et sans fondement trop assuré, écrit en plusieurs lieux que Latrerie est proprement le service dû à Dieu, mais cela ne favorise en rien à ceux qui partagent ce service religieux en trois. Mais quant à ce mot d'Hyperdulie, saint Augustin ne sut jamais ce secret qu'on a forgé depuis. Et, quant au mot de Dulie, il ne l'attribue aucunement aux saints trépassés, et moins encore aux images. Bref, quand tout sera bien regardé, il n'a entendu autre chose par Latrerie, que ce que nous avons appelé adoration religieuse, et par ce mot de Dulie le service que les hommes font aux hommes.

» Un autre a allégué que l'honneur qu'on fait aux images ne se rapporte pas à l'image, mais à ce qui est repré-

senté par l'image qu'ils appellent prototype. A quoi je répons premièrement, ce qui soit dit sans injurier personne, que cela n'est qu'un échappatoire. Car si ainsi est, d'où vient cela donc qu'on va chercher certaines images si loin, vu qu'on en a tant d'autres si près de soi, et bien souvent plus belles et mieux faites : n'est-ce pas d'autant que non-seulement on attribue quelque vertu spirituelle à l'image, mais aussi qu'on préfère une image à une autre ? Davantage, quel ordre y a-t-il d'attribuer à quelque saint personnage, à l'égard de son image, quelque honneur que lui-même ne recevrait pas y étant en personne ? Or, que cela soit vrai, il apport, par ce que nous avons déjà allégué de saint Pierre et de l'ange apparaissant à saint Jean ; à quoi doit être ajouté ce que firent saint Paul et Barnabas en la ville de Listre, Act. 14. Mais sur cela voyons s'il y a honneur divin, qui ne soit attribué aux saints qu'on appelle et à leurs images. Quelque excuse qu'on veuille prendre sur cela, n'ont-elles pas leurs temples, leurs autels, leur consécration, leurs encensemens, l'invocation, l'adoration en toutes sortes, n'attribue-t-on pas même, à certaines images, la vertu de guérir de tous maux, et aux autres non, encore qu'elles soient faites pour représenter un même personnage ? Je laisse à part tout ce que les païens faisaient à leurs idoles, et qui est pour certain intolérable entre les chrétiens, c'est à savoir, qu'on les revêt de robe d'été et d'hiver, on les couronne, on leur baille des bouquets. Bref, il n'y a sottise tant lourde qui n'y soit pratiquée et recommandée sous ombre de dévotion, pour faire venir l'eau au moulin. Or, je laisse à penser à un chacun si la vierge Marie, les prophètes et les Apôtres, quand ils seraient entre nous en

personne aussi pleins de gloire sont aujourd'hui leurs esprits radis, auraient tels honneurs agréables, ou s'ils ne détesteraient ce qu'ils ont trouvé si mauvais vivant, et que les anges même su porter ? Je suis contraint de encore plus outre, et de vous dire, messieurs les docteurs, si c'est chose tolérable en l'église de Dieu devant une image de la vierge Marie même devant elle en peignant si elle était encore en ce monde à ses oreilles, *omnibus es* c'est-à-dire, tu es toutes choses ce qui est le propre d'un seul.

» Mais il y a bien davantage même on lui dit : *Roga Patrem pro nobis*, c'est-à-dire, prie le Père pour nous, et *Jure matri*, c'est-à-dire, commande au Fils, et *Jure matri*, c'est-à-dire, commande à la mère (choses que je ne dis sans horreur), que vous faites tous les jours en vos temples, et que je ne vous en dis pas, monseigneur le cardinal de Bourbon, fassiez-vous plutôt effacer aux bréviaires de votre archevêché de Rouen où nommément, vous pouvant dire que la Vierge Marie n'en soit déshonorée. Finalement soient décernées les raisons que les prophètes allèguent contre les idoles. Car on trouvera point qu'ils reprennent seulement les idolâtres de ce qu'ils plaquaient mal leurs idoles, mais de ce qu'ils avaient des idoles auxquelles attribuaient quelque vertu. Et si les prophètes eussent été au lieu de nous, n'eussent pas condamné les images, mais en eussent représenté l'abus, les admonestant à ne plaquer, non pas à leurs faux dieux, mais au vrai dieu et à ses saints, on fait maintenant en l'Eglise.

» Quelqu'un aussi allègue c

est à savoir, que les choses de Dieu se connaissent par les visibles ; mais, sauf cela, saint Paul ne dit pas que les visibles, mais par la parole de Dieu, qui sont vrais subsistances, belles et utiles, une desquelles toutefois il veut qu'aucune partie ne soit attribuée ; et moins encore-t-il d'être représenté par leurs formes, comme il est déclaré au même passage. Mais donc ce que l'Apôtre dit du Dieu, sera-t-il attribué de la main des hommes ? La couleur sera-t-il attribuée des hommes ce que étant appliqué à ses propres ?

Les uns ont allégué les miracles propre argument de Symeon pour maintenir l'idolâtrie et les payens envers l'empereur, auquel répond saint Augustin amplement, épître 31. Mais, outre ce qu'on sait assez de tels miracles, dont les uns ont été si souvent employés, on peut dire à bon droit : Démosthène disait des miracles de son temps. Mais quand tous seraient très-vérifiables, je ne dirais de cela, sinon qu'il sert pour transporter à la parole ou à la créature qui parle, ce qui est propre à un Dieu, à savoir, l'adoration religieuse et extérieure, qu'il ne faut pas que les choses l'une, à savoir, ou trop lourdement de la fin il faudrait rapporter tels bien qu'ils procèdent non de la vertu de Dieu, mais de la bonté, auquel Dieu donne

efficacité par son juste jugement. Jésus-Christ nous en a admonestés, Marc 13, 22, disant que les faux Prophètes s'élèveront et feront des signes et miracles pour décevoir, voire même les élus, si possible était. Bref, comme les sceaux ne servent de rien, sinon étant apposés à un instrument pour le rendre tant plus authentique ; aussi, pour juger si les miracles sont recevables ou non, il les faut apposer et adjoindre à la doctrine, laquelle se trouvant vraie, il les faut approuver comme étant de Dieu, et en louer Dieu ; sinon, il les faut détester avec celui qui les fait, et sa doctrine avec, qu'il veut introduire par ce moyen : ainsi que nous en sommes avertis par l'exemple des magiciens de Pharaon, et plus expressément encore par le Seigneur même au chapitre 13, du Deutéronome : et saint Augustin aussi parlant des martyrs, aux sépulcres desquels on avait coutume de s'assembler, y étant pour cet effet dressé quelque bâtiment, d'autant que cela semblait servir aux fidèles comme s'ils eussent eu ces martyrs devant leurs yeux, pour être tant mieux incités à constance et persévérance, reprend aigrement, au traité qu'il a fait des mœurs de l'Eglise catholique, chapitre 34, ceux qui déjà de son temps se disant chrétiens, adoraient les sépulcres et peintures. Ce qui montre l'abus qui avait dès-lors commencé de se glisser en l'Eglise. Car c'est chose certaine que des mémoires des martyrs (comme on appelait ces lieux-là), on est venu à l'invocation des morts, et de là aux peintures, des peintures aux statues, des statues à relever et enchasser les ossements, et finalement à l'idolâtrie manifeste, intérieure et extérieure, qu'on ne peut aujourd'hui arracher de la chrétienté. Cela ne fût advenu, si ces bons et saints évêques eussent prévu

ces manx de plus loin , et eussent ensuivi l'exemple du roi Ézéchias et d'Épiphanus, évêque de Chypre, déjà par nous allégués.

» On nous a mis aussi au devant les troubles advenus en Grèce, pour les images, et a même été dit par vous, Fra Justinian , qui êtes Grec de nation , que la ruine de son empire en est procédée ; mais je dis au contraire, que les histoires nous en content bien d'autres raisons , quant à Dieu et quant aux hommes. Car, quant à Dieu, on sait assez quelles horribles hérésies ont régné en l'empire d'Orient, et comme les demeurant y restent encore aujourd'hui. Et s'il faut parler des images, je dis que leur rétablissement, et non pas l'abolition a été cause de la destruction de l'empire, qui n'a été ruiné qu'après leur rétablissement. Et, quant aux hommes , l'ambition des princes de Grèce s'entretenant si cruellement les uns les autres , avec la déloyauté des évêques de Rome, ayant bâti l'empire d'Occident de la ruine de celui d'Orient, pour puis après ravir celui-ci à eux , en sont les vraies causes. Sur ce même propos on nous a mis en avant le second concile de Nicée qu'ils appellent septième œcuménique ou universel. Sur quoi je réponds que nous serions bien marris de mépriser l'autorité des conciles ni généraux ni particuliers. Mais bien disons-nous, ce qui ne se peut nier, que l'autorité de tous les conciles du monde sans parole de Dieu , ne peut avoir plus de privilège que saint Paul leur en attribue, disant : Si quelqu'un , voire même un ange du ciel, annonce quelque autre évangile, il doit être en exécution. Et, afin que ce propos ne soit trouvé étrange comme si jamais n'était advenu , ou ne pouvait advenir qu'on se souviennne que ç'a été le grand concile et général de Jérusalem, seul siège visible de l'Église pour lors, qui a condamné Christ à la mort. Souvenez-vous messieurs les docteurs, du concile œcuménique et universel d'Épiphane Flavien fut tué , et la vérité d'en sa personne si malheureusement condamnée, depuis très-justement rigé et détesté par le quatrième concile général de Chalcédon. Mais venir à ce second concile de Nicée, vous avez entendu , madame, les doctes propos de monsieur l'évêque de Valence, les impertinentes alléguations et notoirement ridicules intentions des passages de l'Écriture sont allégués, comme aussi le témoignage des enfans, par manière de dire, et ne sauraient bien juger en les lisant. Vous avez aussi entendu par la bouche de monsieur le docteur Despenne ce qui est là allégué sous le nom de grand Athanase , mais pour répondre plus péremptoirement, voici, entre mes mains le livre fait de Charlemagne , directement contre ce concile en un synode tenu à Paris l'an sept cent nonante-quatre, lequel ledit concile, pour l'adoration des images, est expressément contemné et témoin la Chronique de Reginald d'Aldo, évêque de Vienne. Voici le livre auquel ce concile est expressément condamné , avec la vénération des images , contemné et réponses à tous les argumens du concile. Et afin qu'on ne révoque en doute ce livre , comme apocryphe nous, ou qu'on nous reproche que nous passons encore plus outre de ce que qu'elles soient du tout ôtées des évangiles des chrétiens : ce livre a été imprimé à Paris de par du Tillet, d'hui évêque de St.-Brieux, bien de vous, madame, et qui nous aujourd'hui adversaire autant que nous ; et s'il vous plait, monsieur

rusalem, seul siège visible de l'Église pour lors, qui a condamné Christ à la mort. Souvenez-vous messieurs les docteurs, du concile œcuménique et universel d'Épiphane Flavien fut tué , et la vérité d'en sa personne si malheureusement condamnée, depuis très-justement rigé et détesté par le quatrième concile général de Chalcédon. Mais venir à ce second concile de Nicée, vous avez entendu , madame, les doctes propos de monsieur l'évêque de Valence, les impertinentes alléguations et notoirement ridicules intentions des passages de l'Écriture sont allégués, comme aussi le témoignage des enfans, par manière de dire, et ne sauraient bien juger en les lisant. Vous avez aussi entendu par la bouche de monsieur le docteur Despenne ce qui est là allégué sous le nom de grand Athanase , mais pour répondre plus péremptoirement, voici, entre mes mains le livre fait de Charlemagne , directement contre ce concile en un synode tenu à Paris l'an sept cent nonante-quatre, lequel ledit concile, pour l'adoration des images, est expressément contemné et témoin la Chronique de Reginald d'Aldo, évêque de Vienne. Voici le livre auquel ce concile est expressément condamné , avec la vénération des images , contemné et réponses à tous les argumens du concile. Et afin qu'on ne révoque en doute ce livre , comme apocryphe nous, ou qu'on nous reproche que nous passons encore plus outre de ce que qu'elles soient du tout ôtées des évangiles des chrétiens : ce livre a été imprimé à Paris de par du Tillet, d'hui évêque de St.-Brieux, bien de vous, madame, et qui nous aujourd'hui adversaire autant que nous ; et s'il vous plait, monsieur

à Rome pour cet effet, on en trouvera l'original le moins une copie très-vaticane. Et de fait, grand, reprenant Sere-le Marseille, ne parla d'une vénération qui se ni devant les images, seulement mauvais qu'il s'etôtées des églises de, pour ce qu'en cette gnie on a fait lire et in- français par vous, Marc-, une épître dudit Gré- l, par laquelle il fait qu'un des images qu'il int Pierre et de saint e très-humblement l'il- nie de se souvenir des os tenus par moi en cette s le commencement, c'est ous ne condamnions pas sculpture, mais que nous it le commandement de st licite de s'en servir ni par conséquent d'en es des chrétiens, comme ne parle nullement de lque temple les images ni de leur faire aucun t il s'ensuit que ce qu'on st nullement à propos. sion duquel, comme je vent le roi est requis de des rois ses prédéces- is supplie très-humble- e, de faire que sa ma- our le moins en cet en- a doctrine du plus docte nd de fait et de nom de urs, à savoir, de Char- uel en ce livre défend oute vénération d'image soit. Mais pour faire en- les faudrait ôter du tout, brience a montré, par s passés, qu'il est impos-

sible d'avoir des images dans les égli- ses que l'abus ne s'en suive.

» Il a été parlé de la croix comme ne pouvant être mise au rang des images, l'usage aussi en étant très-grand et très-ancien. A quoi je réponds qu'il faut tenir pour idole défendue de Dieu toute figure et ressemblance maté- rielle, soit de chose naturelle ou in- ventée par les hommes, témoin le texte du second commandement, et ce qui est tant de fois réitéré en l'Écri- ture des ouvrages faits des mains des hommes. Voire, qui plus est, puisque le service fait aux créatures mêmes vivantes et mouvantes est appelé ido- latrie, elles sont comprises aussi entre les idoles, quant à l'abus qui y est commis. Or, ne veux-je pas nier que le signe de la croix n'ait été de très- long-temps en usage entre les chré- tiens, bien que nous n'en trouvons rien dans les écrits des Apôtres, dont il se puisse seulement conjecturer que cette coutume ait été lors en usage en l'Église chrétienne. Mais il est à noter premiè- rement qu'il y a grande différence en- tre le signe de la croix qui se fait en l'air ou autrement du geste de la main, et une croix matérielle ou en- gravée. Quant au signe donc de la croix, je crois qu'il est très-ancien et qu'il a même servi de témoignage ex- térieur de la foi et religion chrétienne, tant s'en fallait qu'on s'en servit su- perstitieusement comme on en a fait depuis. Mais, quant aux croix maté- rielles, il est certain que l'usage en est venu depuis cette invention de la vraie croix qu'on attribue à Hélène, mère de Constantin. Et qu'ainsi soit Arno- bius, auteur reçu qui a été environ l'an 330, écrivant contre les païens, use de ces mots : *Cruces nec colimus nec optamus*, c'est-à-dire, nous ne fai- sons aucun service aux croix, ni ne les désirons. L'adoration donc de la

croix et tout l'honneur qu'on y a fait au commencement n'a aucun témoignage ni fondement en la parole de Dieu qui nous recommande Jésus-Christ crucifié, et non pas le bois ni la figure d'une croix, étant, par ce mot de la croix, entendu dans les écrits apostoliques, ou la mort et passion de Jésus-Christ, ou les afflictions endurées pour son nom. Aussi se peut-il voir comme peu à peu cette adoration de la croix s'est accrue. Car, posé le cas qu'Hélène, mère de Constantin, ait trouvé la même croix où Jésus-Christ avait été crucifié (ce que je révoque en doute tant pour le peu d'apparence qu'il y a en l'histoire que pour ce qu'Eusèbe de Césarée, qui a été de ce temps-là, et qui excessivement loue l'empereur Constantin, n'en fait aucune mention). Il est bien dit qu'elle en mit une partie en un étui d'argent pour en conserver la mémoire, mais il n'est point dit qu'elle fut élevée, baisée, saluée, ni invoquée. Et, quant à l'autre pièce, Nicéphore, livre huitième, chapitre vingt-neuvième, témoigne que Constantin la mit en une sienne statue colloquée en une place de Constantinople, sur une haute colonne de porphyre qui y est encore aujourd'hui; comme aussi il ne mit point en relique les saints cloux qu'on appelle, qui lui furent envoyés, qui sont bien multipliés depuis, mais en fit de l'un un timbre à son heaume, d'un autre en fit un frein à son cheval. Quoi qu'il en soit, l'honneur fait à ces croix matérielles n'a rien apporté de fruit à l'Église de Dieu. Et finalement, ce que je supplie très-humblement l'illustre compagnie, et vous, madame, d'ouïr patiemment, a introduit non-seulement ce monstre qu'on appelle Hyperdulie, c'est-à-dire, plus que service, en égalant la vierge Marie à une croix de bois ou autre matière morte; mais,

qui plus est, cette salutation ridicule, en partie pleine de de laquelle on salue la croix *O crux ave spes unica*, c'est O croix, notre unique espérance soit, ou réjouis-toi. Car, rait-on dire davantage à Jésus même crucifié et au Dieu qui de l'appeler notre seule espérance qu'est-ce, messieurs, ce que vous lez Latrerie, et que vous dites à un seul Dieu, si n'est cela qu'on ne réplique point, qu'on s'adresse point à la croix vivante à celui qui a été crucifié, le coupe broche à cette réplique que puis après il est expressément que c'est *patibulum*, le gibe où Christ a été affiché. Et si cela véremment parlé de la croix, faut prendre à vous qui changez tous les jours. Voilà pour avoir aboli les figures matérielles de la croix, et cette manière aussi le signe de la croix, retenue de la passion de Jésus-Christ, Christ lui-même ainsi qu'il est peint aux Galates par l'Apôtre, savoir, en sa sainte parole, qu'il est peint vivant et parlant; et s'en faut que nous puissions égarer qu'on retienne ces croix ni celle de la croix, qu'au contraire nous préférions plutôt les autres images des saints, n'a pas encore tant abusé. Voilà, madame, ce que nous sentons de vous remerciant très-humblement la bonne audience qu'il vous nous donner. Priant Dieu de son cœur qu'il lui plaise amener la conférence à une issue qui soit l'honneur et gloire de son saint nom, la sanctification de toute son Église, et le salut culièrement au grand bien et à la gloire de sa majesté, et de tout le royaume qui lui est commis. Et pour ce à vous a plu nous commander



re avis par écrit, il vous plaira voir de même bénignité. »

Et tenu ces propos, Théodore e, mettant le genou en terre, la l'écrit qui s'ensuit, suivant la qui lui avait été baillée par ses gnons :

isque l'expresse parole de Dieu ne entièrement tout usage d'i- qui concerne aucun service ex- ni intérieur, nous ne pouvons en conscience nous départir d'un si commandement, ni approuver nous est expressément défendu. us croyons aussi que, par même ndement de Dieu, ainsi qu'il a tiqué par l'Église d'Israël, par tres et par leurs successeurs, ppace de trois cents ans et plus, ages ne se doivent colloquer s temples ni autres lieux où les conviennent pourservir à Dieu, e que l'expérience montre à e jamais les hommes n'ont bien s images, en fait de religion.

ur ces causes nous prions Dieu s abolisse du tout du milieu des ns, et qu'il donne zèle et vertu notre souverain seigneur, pour r du tout suivant l'exemple du i Ezéchias.

atefois s'il plait au roi les tolérer, et cependant entendre de nous inous pourrons, tel cas advenant, air avec ceux qui sont d'opinion ire, nous supplions sa majesté recorder les points qui s'ensuivent. emièrement que toutes images, comme celles de la Trinité, e et du Saint-Esprit; de même qui sont de façon dissolue, la plupart des images des vier- e même les profanes, comme des bêtes brutes et plusieurs au- ages faites au plaisir des pein- ient entièrement ôtées.

ie celles qui sont dans les rues

I.

et places auxquelles on ne fait moins de service qu'à celles qui sont dans les temples, soient pareillement ôtées.

» Que celles qui resteront soient ôtées des autels et de tous autres lieux où l'on a coutume de se prosterner, et mises en tel lieu et place qu'on n'en puisse aisément prendre occasion de s'en servir en superstition.

» Que les peuples soient expressément et diligemment admonestés, que nulle offrande de cire, d'argent, ou autre chose ne soit faite à aucunes images. Et, cas advenant qu'il s'en fit, ne soient reçues ni avouées. Et, en général, que nulle adoration intérieure ou extérieure, comme de se prosterner devant elles, et les visiter par pèlerinages, encenser, couronner, prier, toucher par dévotion, ne leur soit faite ni devant elles en sorte quelconque.

» Et, quant aux croix de bois et autre matière, bien que leur usage soit depuis Constantin, toutefois ayant égard à la parole de Dieu, et à ce que l'Église s'en est passée si longuement durant sa première pureté : et puis aussi considérant que la plus grossière superstition s'est commise à l'endroit de la croix, nous ne la pouvons non plus tolérer que les autres figures et images, et nous nous contenterons de voir Jésus-Christ en sa passion dépeint au vif en sa sainte parole, comme saint Paul en parle écrivant aux Galates.

» Cela présupposé, bien que nous désirions encore davantage, c'est à savoir, que l'occasion même de superstition fût ôtée, toutefois espérant que Dieu fortifiera le roi de plus en plus, notre avis serait que, pourvu qu'on fût d'accord du reste, on ne laissât pour cela de convenir et s'assembler les uns avec les autres.

» Tel est notre petit avis par lequel toutefois nous n'entendons nullement

préjudicier aux Églises réformées de ce royaume, desquelles nous n'avons charge ni aveu pour ce regard. »

Durant cette conférence il fut aussi parlé du concile de Trente, et ce général des Jésuites prenait bien la hardiesse de venir chercher les ministres jusques à leurs lits, pour les induire à y entendre, les assurant que le pape n'y ferait pas ce qu'il voudrait, qui fut cause que finalement les ministres baillèrent pour réponse à la reine l'écrit qui s'ensuit :

« Madame, parce que ceux qui ne nous connaissent pas pourraient estimer que les offres que nous faisons de venir à un concile légitime, franc et chrétien, ne sont que subterfuges que nous cherchons; nous avons bien voulu, en obéissant à votre majesté selon notre devoir, vous déclarer comment nous entendons déterminer et qualifier un tel concile, que celui auquel nous sommes prêts de nous trouver, moyennant l'aide de Dieu, et montrer par effet combien la gloire de Dieu, l'union de l'Église et la tranquillité de ce royaume nous sont chères et précieuses. Seulement, madame, nous vous supplions de considérer que de deux choses dont il est question en cette affaire, nous pouvons beaucoup mieux affirmer l'une que l'autre. Car, quant à se trouver en une sainte et légitime assemblée, nous osons bien vous assurer sur nos vies, que tel est le désir de toutes les Églises réformées de ce royaume; et n'espérons pas moins des étrangers, c'est à savoir, des Églises d'Angleterre, d'Écosse, de Danemarck, Suède, Allemagne, Pologne, Suisse et Grisons; mais, quant aux conditions lesquelles on pourrait requérir, pour ce que nous n'avons pas les opinions de chacun en notre tête, ni même charge aucune des églises de ce royaume, nous ne pouvons

pas vous en assurer sans exception, sinon quant à nos personnes. Ce néanmoins, quant aux autres, nous vous témoignons en saine conscience, qu'autant qu'il nous est loisible de faire conjecture de leurs intentions, parce que nous en avons entendu de bouche, et par leurs écrits, nous ne pouvons estimer que leur volonté soit différente d'avec la nôtre, laissant au surplus à votre majesté ce qui lui appartient, qui est de s'enquérir de la vérité de la pleine résolution de leur volonté et intention, à laquelle nous ne pouvons et n'entendons préjudicier.

» Premièrement, madame, vous entendez assez qu'il n'est ici question seulement de la doctrine de notre religion, mais aussi de l'autorité et puissance de l'Église romaine. Par quoi nous ne pourrions, sans faire un grand préjudice à notre cause, nous assembler ni convenir en lieu quelconque par l'indiction ou mandement du pape, par ce que ce serait déjà l'accepter pour supérieur. Ce que nous ne ferons jamais que par autre que lui il ne soit décidé, si ce droit lui appartient ou non. Et ce afin qu'il ne semble que nous alléguons cela pour fuir la lice, nous ne refusons de comparaître en toute légitime assemblée, par le commandement du roi notre sire, auquel nous croyons que cette autorité est donnée sur nous de droit divin et humain.

» Secondement, par ce qu'il est question d'une chose de si grande importance, et qui nous est commune avec tant d'autres nations, nous désirons que, s'il est possible, tous les princes de notre religion, ou pour le moins les plus prochains, soient sollicités d'envoyer aussi leurs ministres où il sera avisé, afin de moyenner une paix commune et universelle en la chrétienté. Et ne doutons point, madame,

lesdits princes étrangers ne beaucoup plus par votre solennel et avertissement que par les mandemens du pape, auquel ils ont assez déclaré qu'ils ne voulaient nullement s'assujettir.

Toutefois, par ce que cela sera plein de difficultés, quand autres que ceux de ce royaume et plusieurs des ligueurs, vos voisins, devraient comparaitre, s'il plait à votre majesté, nous ne refusons pas nous y trouver très-volontiers, ne ferions cette difficulté si c'était une affaire qu'avec notre roi, auquel jamais nous n'avons eu de capituler.

En par ce que les ordonnances de ce qui a été exécuté en feu Louis, et Jérôme de Prague, et qu'il n'a tenu à nos contredire nous n'ayons ces jours passés expédié en nous-mêmes, nous donnent occasion de craindre le danger à plusieurs personnes, auquel toutefois nous ferions difficulté de nous exposer si la gloire de Dieu le requerrait; pour cause, nous estimons qu'il est plus raisonnable que le concile ne se tienne en lieu duquel la temporalité jette au siège de Rome, médiant ni immédiatement, ni à quelque seigneur qui soit ecclésiastique et laïc tout ensemble; mais en quelque lieu qui soit en l'obéissance du roi, si possible, ou d'autre prince de la chrétienté.

Item que le pape donne par expresse bonne sûreté de notre allée, de retour, avec clause expresse et dérogatoire à ce qui fut arrêté au concile de Constance : de ne donner la foi à ceux qu'ils appellent hérétiques. Laquelle sûreté étant donnée nous à notre souverain seigneur, nous nous tiendrons volontiers à parole et déclaration.

» Item étant arrivés sur le lieu, nous n'entendons comparaitre comme devant nos juges en façon quelconque, par ce que ce n'est chose raisonnable que les papes ni les siens soient juges et parties. Mais notre intention est que, en la présence des princes de la chrétienté ou de leurs ambassadeurs, certains députés d'une part et d'autre entrent en conférence amiable, en pareil nombre, avec notaires, députés par commun consentement, en y ajoutant toutes conditions pareilles, équitables, et appartenant à tel cas.

» Item que, pour la décision de toutes les questions et difficultés de la religion, la pure et seule parole de Dieu soit mise pour juge, c'est-à-dire, les livres du vieil et du nouveau Testament reçus de toute ancienneté. Et, quant aux écrits des Pères, qu'il soit loisible de les alléguer, soit anciens ou nouveaux, pourvu que leur dire soit fondé sur l'Écriture sainte et non autrement, sans qu'on se puisse à autre condition armer de concile, autorité ni prescription quelconque.

» Item que lesdits députés aient plein et entier pouvoir respectueusement de définir et arrêter ce qu'ils trouveront en conscience être conforme à la vérité, en ce qu'il plaira à Dieu d'accorder entre eux, par la pluralité de voix, à quoi ils s'obligeront, par serment solennel, avec ceux qui leur donneront le pouvoir dessusdit en présence ou par procuration expresse.

» Item que ce qu'ils auront ainsi défini et arrêté par pluralité de voix, soit soudain notifié à toute l'assemblée des deux parties pour être ratifié par l'autorité des princes et supérieurs, auxquels il appartiendra, auxquels aussi il plaira l'accepter et recevoir, chacun en son endroit.

» Item s'il advenait qu'on ne se pût accorder en tout ou en partie

par pluralité de voix, les princes et leurs ambassadeurs aviseront de chercher tous autres moyens qui se trouveront les plus propres, sans toutefois user de force ni violence contre les uns et les autres.

» Item que, pendant cette conférence et décision, toutes entreprises et émeutes, tendant à troubler l'une ou l'autre des parties en l'exercice de sa religion, cesseront en ce royaume, étant le dernier édit et règlement d'une part et d'autre soigneusement observé et gardé, en attendant que Dieu par sa grâce nous puisse amener à une pleine concorde et union. »

L'issue donc de cette conférence fut telle que chacun se tint à ses opinions, sans qu'autre chose s'en ensuivit. Mais cependant la ligue qui fut depuis nommée le Triumvirat, ayant attiré le roi de Navarre, passait toujours en avant, étant la résolution prise de se trouver ensemble à Paris, pour empêcher, quoiqu'il en fût, que l'édit ne pût avoir lieu. Ce que voyant la reine, qui avait les oreilles battues, surtout des plaintes de ceux de la religion réformée, s'entretenait d'une part et d'autre le mieux qu'elle pouvait. Monsieur de Cursol fut envoyé en Dauphiné et en Languedoc pour remédier aux troubles; peu s'en fallut aussi que le prince de Condé, pour mêmes occasions, ne fût envoyé en Guienne afin de l'éloigner de la cour. Mais ce coup étant rompu, on y envoya le sieur de Monluc à la mal'heure; il fut aussi avisé, pour empêcher que ces grosses têtes ne s'assemblaient, que chaque gouverneur se retirerait en son gouvernement; mais le maréchal de Saint-André, se tenant fort de la faveur du roi de Navarre, osa bien dire en plein conseil qu'il n'en ferait rien, couvrant cela du devoir de son état, qu'il disait l'obliger à se tenir près de la personne

du roi en un temps si troublé et dangereux. Le roi de Navarre de son côté ne prenant plaisir de voir à la cour messieurs de Châtillon (qui étaient toutefois ses plus féaux et affectionnés serviteurs), leur faisait un tel visage et leur tenait propos si étranges, qu'enfin ils se retirèrent en leurs maisons, tant pour ne lui donner l'occasion qu'il semblait chercher contre eux, que pour couper chemin à ceux qui notoirement se rendaient partiaux contre l'exécution de l'édit et mettaient en avant pour venir avec forces à la cour, que lesdits de Châtillon gouvernaient la cour à leur appétit. Aussi désiraient-ils de pourvoir à leurs affaires et de toutes les Églises, si le cas le requérait. Monsieur le prince, qui était d'un cœur grand et généreux, se maintenait fort et raide, n'approuvant aucunement les façons du roi de Navarre son frère. Mais finalement, pour mieux pourvoir à toutes affaires, ensemble aussi pour remédier à son indisposition, il se retira dans Paris. Et le roi d'autre côté avec bien petite suite fut mené par la reine en sa maison de Monceaux, près de Meaux. Pendant ces entrefaites, ceux de Guise avertis de tout, et notamment comme le parlement ne pouvait plus différer la publication de l'édit, se résolurent que le duc de Guise viendrait à Paris, le mieux accompagné qu'il pourrait, là où se devait aussi trouver le connétable. De quoi la reine avertie, dès-lors qu'elle était encore à Saint-Germain, avait envoyé souvent prier ledit de Guise de venir droit à la cour sans armes, attendu que tout était en paix. Mais pour cela n'avait-il garde de se déporter de son entreprise, mais il ne faillit de se mettre en chemin, ayant séjourné bien peu de jours en sa maison de Joinville, après son retour de Saverne, et arriva le dernier jour de février au village de

Dampmartin - le - Franc, distant de Joinville de deux lieues et demie au plus, et de la ville de Vassy, de six lieues et demie française, dont nous allons maintenant à parler.

Vassy est une petite ville appartenant au roi, avec prévôté et siège royal aux confins du duché de Barrois, du ressort de laquelle était de toute ancienneté la baronnie de Joinville, principale résidence du duc de Guise, qui fut érigée en titre de principauté sous le règne de Henri II, y ayant quelques villages distraits du ressort de Vassy. L'Église y fut premièrement dressée le 12 d'octobre 1561 par un ministre de l'Église de France en Champagne, étant venu visiter quelque petit nombre de fidèles qui s'y étaient. Ce qu'entendant ceux de la religion réformée, et notamment que le nombre des fidèles de la religion était merveilleusement accru en peu de temps, ils eurent premièrement de les épouvanter en y envoyant quelques gens d'armes sur le commencement du mois de novembre. Cela ne leur ayant succédé, ils y envoyèrent l'évêque de Metz, nommé Jérôme Burgensis, accompagné d'un moine qu'on estimait suffisant théologien, lesquels étant allés le 16 de décembre, et venus le lendemain au lieu où le ministre prêchait, s'en retournèrent si confus que leurs discours mêmes de ceux qui les avaient accompagnés furent gagnés à la religion romaine. Et quant à eux, étant de retour à Joinville, ils ne surent faire autre chose que rapporter contre vérité que les réformés les avaient outragés, tendant le duc de Guise d'obtenir commission pour punir ceux de Vassy rebelles. Mais la vérité du fait ayant été bien vérifiée par le conseil privé, ceux de la religion réformée furent délaissés en paix, pourvu qu'ils se comportassent paisiblement. Par conséquent, le 25 dudit mois, jour de Noël,

la sainte cène y fut administrée, en laquelle se trouva une assemblée d'environ trois mille personnes, tant de Vassy que de tous les quartiers d'alentour, dont le tiers pour le moins reçut la cène. Et peu après y arriva à leur requête un ministre nommé Léonard Morel : de sorte que le nombre allait toujours croissant. Voyant cela, madame Antoinette de Bourbon, mère desdits de Guise, et capitale ennemie de la religion réformée, s'efforça, par tous moyens, même depuis l'édit de janvier, d'empêcher ce qui s'était aussitôt accru, faisant expresse défense à tous ses sujets d'aller ni venir à ces assemblées, ni de dire ou faire chose contraire à l'Église romaine : intimidant aussi ceux de Vassy, en leur alléguant l'autorité de la reine d'Écosse, sa petite fille et dame douairière de Vassy, et finalement les menaçant du duc de Guise son fils, à son retour d'Allemagne, lesquelles menaces sortirent leur effet comme s'ensuit.

Le duc de Guise avec la duchesse sa femme, et le cardinal de Guise, son frère, accompagné d'environ deux cents hommes garnis d'arquebuses, pistolets et coutelas, ayant couché à Dampmartin - le - Franc, tira droit à Vassy le premier jour de mars, où il était attendu de sa compagnie d'hommes d'armes dès huit jours auparavant : et semblait du commencement qu'il voulût passer outre pour aller dîner à Esclaron. Mais arrivé au droit de la halle et descendu de cheval, il entra dans le moutier où il tint quelque propos à part avec le prieur du lieu de Vassy et un autre nommé Claude le Saint-Prévost. Or, étaient cependant ceux de la religion réformée assemblés, suivant l'édit tout auprès, en une grange dont ils s'étaient accommodés quelque temps au nombre de mille à douze cents personnes,

tant hommes que femmes, enfans, pour ouïr la parole de Dieu, paisiblement et sans armes, comme se tenant assurés sur la protection du roi, bien qu'ils ne fussent ignorans du passage des dessusdits. Ayant donc entendu le duc de Guise, des le village de Brouzeval, par le son de la cloche, qu'ils étaient tous à leur sermon, après avoir averti tous ceux qui étaient dedans le temple de ne sortir point, quoi qu'ils entendissent, se mit en chemin avec ses gens droit vers cette grange, étant les uns à cheval, les autres à pied. Labrosse, guidon de la compagnie, marchait le premier, lequel avec quatre ou cinq autres étant entré, comme quelques-uns leur présentaient place pour s'asseoir, étant déjà le sermon commencé, soudain avec d'horribles blasphèmes il commença de crier qu'il fallait tout tuer. Au même instant ceux de la suite qui étaient dehors rencontrant en tête un pauvre crieur de vin au-devant de la porte de la grange, après lui avoir demandé en qui il croyait, à quoi il répondit qu'il croyait en Jésus-Christ, ils l'abattirent d'un coup d'épée au travers du corps, et finalement l'achevèrent; et en firent autant à deux autres jeunes hommes qui étaient sortis au cri des dessusdits entrés au-dedans les premiers. Dès lors la porte ayant été forcée, la tuerie commença, frappant ces tigres et lions plus qu'enragés au travers de ces pauvres brebis, qui ne faisaient aucune résistance, y étant le duc de Guise, l'épée nue, avec l'aîné Labrosse, lieutenant de sa compagnie. Chacun se peut ici représenter quel misérable spectacle était celui-là, frappant ces carnassiers à tort et à travers parmi cette pauvre multitude qui ne s'opposait à leurs violences et blasphèmes, répondant à ceux qui disaient : Seigneur Dieu, sois-nous en aide, Seigneur diable, et aux

autres, appelle ton Christ qui te sauve, et autres noms si horribles que toute créature en demande vengeance contre ces diables ainsi acharnés. Il y en eut qui percèrent le toit pour se sauver, se jetant du haut en bas, sans toutefois en avoir meilleur marché que les autres, étant les uns massacrés par terre, les autres abattus à coups d'arquebuse. Il y en eut d'autres qui gagnèrent les murailles de la ville par où ils se jetèrent tous navrés dans les fossés, autres voulant se sauver trouvaient la mort en chemin parmi les rangs de ces bourreaux, se battant à qui donnerait le plus grand coup. Entre les autres n'est à oublier la femme d'un échevin nommé Nicolas Thielmand, laquelle se voyant sauver, fut tuée par deux laquais qui lui ôtèrent un demi-crown d'argent et quelques autres bagues. Ce que voyant un sien fils, tâchant de sauver sa mère, il reçut un coup au travers du ventre. Le ministre ayant été finalement contraint de cesser par un coup d'arquebuse, reçut premièrement un coup d'épée comme il était à genoux : et puis deux autres sur la tête, desquels pensant être blessé à mort, il s'écria bien haut, disant ces mots du psaume trente-un.

*Seigneur, mon âme en tes mains je viens rendre.  
Car tu m'as racheté, ô Dieu de vérité.*

Lors fut pris et conduit vers le duc de Guise, lequel commanda sur-le-champ de dresser une potence et le pendre. Mais Dieu ne voulant pas qu'ainsi fût, il fut mis entre les mains des laquais du cardinal de Guise, qui le traitèrent si inhumainement jusqu'à ce que d'autant qu'il ne pouvait marcher à cause de ses plaies, ils le firent porter sur une échelle jusqu'à Esclaron, distant de deux lieues de Vassy, sans être aucunement pansé : de là il



né à Saint-Disier, sous la garde François des Bannes, dit Dumesnil, ine du château, où il endura inflauvretés, sans que Dieu permit touchât à sa vie. Car, finalement volu, et quelques mois davanle prince Porcien reconduisant tres après la paix, et la mort de part de ces meurtriers, comme ément des deux de Labrosse et de Guise, contraignit la douaiet mère dudit duc de le lui rendre cardinal de Guise, pendant ce ge, s'était tenu sur le cimetière, l le duc son frère apporta une e Bible, dont on se servait dans édications, disant : lisez, mon le titre des lettres de ces Huts. Le cardinal la voyant lui dit, a sainte Écriture ; de quoi le duc ant confus : Commentsang Dieu, la sainte Écriture ? Il y a 1,500 plus que la sainte Écriture est et il n'y a qu'un an que ces li ont imprimés. Par la mort Dien, en vaut rien. Voilà la théologie i que Carles, évêque de Riez, fit parler si théologiquement à l'heu la mort.

suivent les noms de ceux qu'on emarquer, tant des tués que des, dont les uns moururent sur-le, les autres après avoir languie temps, plusieurs sont aussi des impotens, outre ceux desquels pu savoir les noms. Et avons oulu conter ici expressément les mes, tant pour montrer la vérité, que pour mieux manifester l'ié de l'arrêt donné depuis à Pantre ces pauvres gens, et si c'est occasion que ceux de la religion t les armes défensives contre elle et si intolérable tyrannie de le Guise. Ceux donc furent tués place : la veuve Pierre, le Jardi-Denis Morisot, Jean Moisy, Jean

de la Loge, le valet du capitaine Claude le jeune, Jacques de Mongo, Daniel, gendre de Colas Déchés, Jacob Delavi, Guillaume Huciel, Poignan, gendre de Havé, Guillaume Droüet, Jean, gendre de Jaqui Luc, Claude de Laboulle, Claude Changnion, le bateleur Colas Couvrepuis, Jean Vausienne, Simon Chigne, Claude Hancio, Baudesson Masson, Mayllac, vigneron, Joly, drapier, Pierre Jean, Girard dit Arneul, le gendre, Jean Hélie, Jean le Pois, Colas Brissonnet, Colas, menuisier, dit Magister, Grand Colas, drapier, Simon Sonnet, la femme de la Nasse, beau-frère de Jean Michelot, Jullien Erlesson, le serviteur de l'Espagnol, le verrier, Frelin, crieur de vin, Pierre Peneur, Colin Bracho, Jean Patau, le fils de Frerot, le gendre de Nicolas Marichau, Antoine de Bordia. S'ensuit aussi le nombre des blessés : Claude Phelizet, Pierre Matthieu, Pierre Heney, Didier la Magdeleine, Girard Dauzanvilliers, Benjamin son fils, Edine, Symonnet, Lupin Lutrât, Jean Brachet, Jacques le Dismes et son fils, Nicolas Legier, Claude Lorci, Louis Sebille, Nicolas Pestellat, Jean Estey, Guillemine Frerot, la femme de Jean le jeune, Marguerite, femme de Didier Lemaire, Guichar Poulin, Antoine de Mongot, Jean Lemoine, Nicolas Colignou, Marguerite, femme de Jean Cordier, Claudine, veuve de feu Denys le Clerc, Jean Guyot et Jeanne sa femme, Antoine Flament, Jean Marchand, Pasquier des Champs, Jean Breschon, Claude Abreveux, Didier-Didier, Claude le jeune, Edine Vailant, François Courbaut, Valentin Lorange, Claude Gallois, Nicolas Millot, Jeannette, fille de Remy Perresson, Jean Humbert, Alix, fille d'Antoine marchand, Nicolas Cussin, Claude Collet, Thomas de Bordes, Edine le Pois, Pierre Chauffour, Jean l'Évêque, Ma-

rie, femme de Jacques de Nenteul, Jean Coffinet l'aîné, Louis Courtois, Jean Mousot, Claude Royer, notaire et sergent royal, Henri Beauvais, Claude Jacquemard, Jean, tondeur, Jeannette, femme de Symon Brachet, Nicolas Dauzanvilliers, Bastien Joppineux, Charles Lutout et sa femme, Antoine de Bordes, sergent royal, Didier Louis, Antoine Georges et sa femme, Jean Marëy, Nicolas Brochot, Pierre Montarlot, Marie, veuve de feu Pierre Girard, Antoine Humbert, Laurens Thiellemont, Nicolas Meussier, Claude Bourgeois, Jacques Belin, Jeannette, veuve de feu Jacques Lomgthier, Didier Lemoine, Henri Brachot et sa femme, Jean Jacquemard, Colin Lefèvre, Pierre de Bordeu, Nicolas Robin, Nicole, veuve de feu Jean Robin, André de Bordes, Jean Jaicquot, Claude Colle, Jean Gaidon, Claudine, femme de Nicolas Raulin, Cirette, fille de Claude l'Anglois, Pierre Thiébaud, Didier Thiébaud, Claude, veuve de feu Claude Simon, la femme de Henri Lucot, Jean Dauphin, Claudine sa femme, Nicolas Paumier, Jean Humbert, Jean Blanchot, Claude Chigney, Nicolas Chausse, Claude Guedon, la femme Pignot Lache, Marguerite, femme de Girard Lucot, Aaron Phelizot, Henri Bonnemain, Michel Duterme et Jeanne, sa femme, Georges Villain, Jean Lamy, Supplix Bartel et Marguerite, sa femme, Nicolas Perrin, Pierre Pichon, Gillon, fille de feu Pierre Symonnet, Didier Lucot et Nicolas Leclerc. Bref, il se trouva quarante-deux pauvres veuves chargées de pauvres orphelins. Le tronc des pauvres y fut aussi arraché et pillé, la chaire brisée en pièces, les morts pillés, jusqu'à être déchaussés de leurs souliers, plusieurs hommes et femmes dépouillés se sauvant pleins de sang et de plaies. Finalement,

après ce bel exploit, le duc avec le cardinal de Guise, son frère, et la duchesse sa femme (laquelle passant auprès des murailles et oyant les cris épouvantables des pauvres gens, l'avait envoyé prier d'épargner les femmes grosses), vint dîner à Ertancourt, et de là coucher à Esclaron, prenant leur chemin vers Reims, où le cardinal de Lorraine les attendait, pour de là marcher à Paris. A grand peine était-il à Esclaron que déjà un nommé Alexandre de Gruier, ancien avocat du roi à Chaumont en Bassigny, pensionnaire dudit duc de Guise, avec le susdit Claude le Sain, l'un des principaux entremetteurs de ce massacre, commencèrent à prendre informations à la faveur dudit duc, n'ayant pour témoins que les principaux dits meurtriers, comme entre autres un nommé Montagne, massacreur de Jean Pataut, diacre de ladite église de Vassy, Claude Digoine, maréchal-des-logis dudit duc, Labrosse l'aîné, et autres semblables. Et quoiqu'un si horrible meurtre sur les pauvres sujets du roi assemblés sous sa protection, sans aucunes armes, hormis deux étrangers qui avaient leurs épées, criât si haut et clair demandant vengeance à Dieu et aux hommes; si est-ce qu'au lieu de faire semblant pour le moins d'en faire justice, les pauvres gens reçurent mal sur mal; étant huit jours après envoyé par la douairière le sieur de Thon, nommé du Châtelet, avec commission de rechercher les armes par toutes les maisons, et de contraindre chacun d'aller à la messe sous peine de la mort; le sieur de Paux vint encore puis après pour reconfirmer les susdites informations; ce nonobstant, Dieu donna telle vertu et constance au reste de ces pauvres persécutés, qu'ils recommencèrent à se rassembler pour faire prières les

anches et fêtes , soir et matin , ce  
ls continuèrent , nonobstant infi-  
autres oppressions à eux faites  
mément par l'édit du Mesnil , et  
nommé Mombellart , jusques au  
nier d'août suivant. Tel fut l'inhu-  
r et plus que détestable massacre

des pauvres sujets du roi à Vassy , qui  
se peut et doit appeler le premier com-  
mencement des guerres civiles qui  
s'en sont ensuivies , et de tous les maux  
qui en sont advenus et adviendront à  
toute la chrétienté.





## LIVRE CINQUIÈME

CONTENANT LES CHOSSES ADVENUES SOUS CHARLES IX.

---

ques ici nous avons entendu ce  
dvint tant en la cour qu'en la  
le Paris, pour le fait de la reli-  
depuis l'avènement de Charles  
a couronne, jusques au massa-  
le Vassy, c'est-à-dire, depuis  
de décembre 1560 jusqu'au  
er de décembre 1562, qui  
tout l'espace de quinze mois,  
et l'année au commencement de  
r : il reste maintenant que nous  
ions selon les parlemens et pro-  
les choses remarquables adve-  
au même temps.

roi partit d'Orléans au commen-  
t de février, laissant pour gou-  
ir monsieur de la Roche-sur-  
prince du sang, débonnaire en-  
is les princes de notre temps,  
ayant deux jours après assem-  
peuple de l'une et de l'autre re-  
les exhorta de vivre en paix,  
aucunement s'entr'injurier ni  
aucunes assemblées publiques,  
à ceux de la religion, avec ar-  
i sans armes, ne trouvant toute-  
roi mauvais qu'ils prient Dieu  
eurs amis en leurs maisons. Ce  
léclara puis après plus ample-

ment aux ministres en particulier, les  
assurant de la bonne et entière volonté  
du roi et de son conseil, de jamais ne  
persécuter ni forcer leurs consciences:  
pourtant aussi qu'ils se continssent en  
leurs limites et en toute modestie ; ce  
qu'ils promirent de faire, ne dissimu-  
lant pas toutefois qu'il leur serait bien-  
tôt impossible de ranger la multitude  
de ceux de la religion en si petites as-  
semblées. Tôt après, à savoir le 13  
dudit mois, mourut d'une fièvre con-  
tinue Pierre Gilbert de la Bergerie,  
ministre grandement regretté, et non  
sans cause, ayant été un homme plein  
de savoir, de piété, et autres vertus.  
Quelque temps après, passant par Or-  
léans un nommé Nicolas Folion dit  
de la Vallée, que la persécution avait  
chassé de Toulouse, y fut appelé au  
lieu de la Bergerie, et croissait de  
jour en jour le nombre de ceux de la  
religion. Alors, au contraire, un cer-  
tain cordelier nommé François Pi-  
card, fut loué premièrement par ceux  
de la paroisse de saint Paul (la plus  
grande d'Orléans), à trois cents livres  
de gages, pour prêcher toutes les fêtes,  
et depuis pratiqué par les chanoines

Sainte-Croix , à huit cents livres de gages pour prêcher tous les jours : en quoi il s'employait d'une terrible véhémence , mais avec si peu de fruit pour les jours religion, que plusieurs tous qu'il proposaient les argumens étaient instruits par cet et d'autre , rangeaient de l'autre côté. et se

Quelques-uns de Paris en ces trefaites, tant des docteurs de Sorbonne que d'autres des plus grands zélateurs de la religion romaine, désespérant de leurs affaires, s'oublièrent tant que d'entreprendre de solliciter le roi d'Espagne de se vouloir mêler de l'état du royaume de France à bon escient. Et, pour le comble de leur audace et folie, choisirent pour leur messenger un certain prêtre rimailleur, des plus impertinens hommes du monde, nommé Artus Désiré; mais outre ce qu'il n'est vraisemblable que le roi d'Espagne eût voulu prêter l'oreille à une telle entreprise, la providence de Dieu y besogna, ayant été découvert ce dessein par un certain peintre de la reine mère, nommé Nicolas : lequel en ayant donné l'avertissement à Orléans, où il savait que ce messenger avait son adresse chez le curé de saint Patern, homme de même humeur que lui, l'affaire fut si bien conduite, qu'Artus s'étant mis sur l'eau pour descendre jusqu'à Tours ou plus loin, fut surpris avec son paquet par le prévôt des maréchaux d'Orléans au commencement du mois de mars. Et, pour ce que choses de si grande conséquence se trouvèrent en ce paquet, il fut avisé qu'on mènerait le prisonnier au roi, ce qui fut fait. S'ensuit la teneur de ce qui se trouva au paquet écrit en une grande feuille de vélin, en lettres fort menues, que j'ai bien voulu insérer de mot à mot, non pas que tels badinages mé-

ritent d'être publiés, mais afin que la postérité connaisse et déteste aussi bien l'insuffisance que la méchanceté de tels esprits.

« Cher sire, roi très-catholique, prince très-chrétien, élu par la grâce de Dieu, des plus saviens, suprême et souverain seigneur de tout le monde, pour le régime, gouvernement et défense de sa république chrétienne, sire humble salut. Le zèle grand, et dévoré, de la maison de Dieu, a tellement timidité, crainte et mangé en nous les personnes, que nous sommes totalement assurés de votre très-chrétien vouloir et désir de corriger et punir, val et debeller tous les profuges, et bannis de la sainte société et congrégation des vrais fidèles et catholiques. A la requête desquels, et en spécial de la part de tous vos très-humbles et très-obéissans clergé, bourgeois, marchands et men peuple de la ville, cité et université de Paris, préservés et gardés par grâce spéciale de Dieu jusqu'aujourd'hui, du véneneux et mortifère poison Luthérien, nous venons par-devant votre très-noble et très-sacrée majesté, vous supplier et requérir, et prier très-humblement qu'il vous plaise de votre bonne grâce et clémence accoutumée, toujours augmenter, accroître et persister au bon vouloir et zèle grand que notre Seigneur vous a donné pour soutenir, aider et défendre sa sainte et fructueuse religion chrétienne, à son honneur et gloire, et louange de tous ses beais saints et saintes du paradis, donner courage, confort et aide de votre parole audit populaire chrétien, envers tous magistrats et gouverneurs de France, qui, pour aujourd'hui, donnent telle faveur, puissance et autorité aux ennemis de notre foi catholique, que chacun estime devoir advenir de bref



rand trouble , sédition et pré-  
 de mort sanguinolente entre  
 tiens, si par la miséricorde de  
 de vous n'y est pourvu : que  
 la création du monde ne fut  
 le calamité , misère , pauvreté  
 ilation , qu'on verra entre le  
 t le fils , et royaume contre  
 e, ainsi qu'il est écrit en saint  
 u, chapitre 24. *Consurget gens  
 gentem et regnum adversus re-*  
 Au moyen de quoi seront sou-  
 évérés , et autorisés les faux  
 es de l'Antechrist, déjà venus à  
 et de la partie de Germanie ,  
 t entretenus des plus grosses  
 et palais des nobles et princi-  
 gens de notre royaume, comme  
 manifesté et notoire d'un nommé  
 re de Bèze, d'un Viret, et au-  
 sieurs misérables, malheureux  
 nons de Calvin , grand prédi-  
 Genève , lesquels ordinaire-  
 échent, publient et enseignent  
 salles , chambres et cabinets  
 seigneurs et gouverneurs ,  
 s, blasphèmes , erreurs problé-  
 es , scandaleux et diffamatoires  
 l'honneur du saint sacrement  
 el, de la benotte vierge Marie,  
 e Dieu , et de tous les saints et  
 du paradis. Et sont lesdits hé-  
 s tant ouls et favorisés que  
 qu'ils disent , opinent et déli-  
 , est en danger d'être mis en  
 exécution , de sorte que , par  
 onseils , leurs avis , notre feu-  
 nçois dernier décédé (que Dieu  
 ), a été ensepulturé tacitement  
 terne, comme un pauvre étran-  
 chanique, sans aucune préface  
 ur ni service divin, n'étant  
 e depuis mille ans , avoir été  
 el mépris , injure ou vitupère  
 und seigneur roi que celui-là ,  
 usé un merveilleux trouble ,  
 e, murmure aux bons chré-

tiens; lesquels sont pour lejour d'hui  
 tant ébahis , troublés , vexés et persé-  
 cutés des juges schismatiques , qu'il  
 n'y a si homme de bien tant grand soit-  
 il qui ose mot dire , s'il ne veut souf-  
 frir et endurer grande persécution en  
 sa personne , parce que lesdits catho-  
 liques n'ont homme qui leur tienne la  
 main. Et sont le plus souvent appré-  
 hendés et détenus dans les prisons  
 étroitement avec grands coûts et dom-  
 mages en leurs biens , et les apostats ,  
 moines et religieux , faux prédicans ,  
 et autres prêtres mariés élargis , déli-  
 vrés et mis en pleine liberté et assu-  
 rance de leurs personnes, sans aucune  
 amende ni punition corporelle , par  
 une pleine grâce et rémission donnée,  
 publiée et criée à son de trompe par  
 les carrefours de ladite ville de Paris  
 auxdits hérétiques, et par le conseil et  
 avis même d'un des plus grands et  
 principaux gouverneurs suspects et  
 favorables, qui, en présence de cent  
 ou six vingts docteurs vénérables de la  
 sainte théologie , a voulu dire et soute-  
 nir n'être licite et convenable de brû-  
 ler lesdits hérétiques; qui est con-  
 tre toute la détermination de défini-  
 tion de l'Église et saints conciles gé-  
 néraux, comme appert du concile de  
 Constance , auquel furent brûlés Wui-  
 clef, Jean Hus , Jérôme de Prague ,  
 tous schismatiques, selon l'ordonnance  
 et sentence de la sainte Écriture, tant  
 du vieux que du nouveau testament ,  
 où il est fait ample mention de leur pu-  
 nition et brûlure , ainsi qu'il est écrit  
 au livre des Juges, chapitre 15 , où il  
 est dit que Samson mit le feu aux  
 queues de trois cents renards, par les-  
 quels nous sont figurés lesdits héréti-  
 ques qu'on doit corriger et punir par  
 peine de mort, comme il est sembla-  
 blement dit au premier livre des Rois,  
 chapitre premier , du saint prophète  
 Hélié, qui mit à mort tous les faux

prophètes de Baal qui décevaient et abusaient le peuple; et encore, pour plus grande approbation et témoignage, nous avons la parole de notre Seigneur Jésus-Christ en saint Matthieu, treizième chapitre, qui dit, parlant de la zizanie et mauvaise herbe qu'on doit brûler, *alligato eam in fasciculos ad comburendum*, qu'ils doivent être punis par peine de feu : témoin aussi monsieur saint Paul qui disait aux Galatiens, *utinam abscindantur qui vos conturbant*, à la mienne volonté, dit-il, que tous ceux qui vous troublent et empêchent fussent coupés et séparés de vous; voulant conclure par ces mots qu'il est très-nécessaire, utile et convenable d'en faire brève punition, parce qu'on ne saurait donner plus grande occasion ni moyen à un hérétique de persister en son hérésie et malice, que de ne le punir, ce que même saint Augustin soutient *contra epistolam Gaudentii*, où il dit que lesdits ennemis de la religion chrétienne se complaignent grandement des griefs tourmens et passions qu'ils souffrent et endurent par la persécution et affliction corporelle des rois catholiques et autres princes chrétiens, mais qu'ils ne s'en doivent ébahir, et que c'est Dieu qui le veut ainsi. Mais nonobstant toutes ces preuves suffisantes, ils sont, comme dit est, délivrés à pur et à plein, avec grosse défense de ne leur dire aucune chose qui touche leur honneur, injuriant et menaçant lesdits catholiques de leur ôter et couper le pain de vie, qui est le précieux corps de notre Seigneur Jésus-Christ au saint sacrement de l'autel, par abolition de la sainte messe, imprimée, publiée et criée en pleine foire par les villes de ce royaume, ce que lesdits prédicans de Genève eussent déjà impétré sans quelques gens de bien qui y tiennent la main. Et aussi qu'ils

craignent comme les juifs, le tumulte et rebellion de ladite ville populeuse de Paris, en laquelle sont encore grandes compagnies de bons chrétiens, de trop plus fortes que le nombre des mauvais, s'ils avaient appui de quelque grand seigneur qui leur tint la main contre lesdits ennemis de la religion, qui depuis peu de temps en ont impétré lettres de commandement du roi ou de ses gouverneurs, par lesquelles il est commandé et enjoint étroitement à tous prédicans de ladite ville de Paris, ne prêcher que simplement l'Évangile, c'est-à-dire, toute crue, sans aucune interprétation de saints docteurs de l'Église, afin de leur clore et fermer la bouche, et par le menu mettre tout en ruine et perdition, comme ~~consi-~~ sant bien que, par le moyen ~~desdites~~ prédications qui ont aboyé contre les gros loups, ladite ville de Paris a été préservée et gardée jusqu'ici par la grâce de Dieu, sans lesquelles longtemps y a que nous fussions tous des réprouvés malheureux. Et par ce que nous voyons ledit royaume en péril et danger d'être du tout subverti et perdu, et encore, ce qui est beaucoup à craindre, que notre jeune roi très-chrétien sous bas-âge, n'en soit au temps à venir instruit et contaminé, nous sommes venus vous avertir et informer de toutes ces choses, comme le plus prochain du sang, et auquel en appartient la connaissance et réformation, et non à autre, tant pour la charité de Dieu, que pour la royale consanguinité fraternelle de votre très-chère et bien-aimée compagne et épouse, pour auxquelles choses obvier et remédier, supplions de rechef très-humblement votre très-sacrée majesté en la vertu de Dieu et amour de chrétienté, prêter la main à son Église gallicane, et avertir si bien

magistrats et gouverneurs dudit  
ne de France, que vos admoni-  
remontrances et avertissemens  
servent d'une verge de correc-  
ainte, et amendement pour les  
et empêcher de ne mettre à  
ion leur délibération et entre-  
elle que le bruit est, et qu'on es-  
voir advenir de bref, si de votre  
et miséricorde n'y est donné  
us empêchement. Car les présa-  
douleur et tristesse sont si  
devant la face de tout le mon-  
aujourd'hui, comme dit le pro-  
lérémie, les voies, chemins et  
s de France pleurent, gémis-  
soupirent, tant sont mouillés  
nés de larmes, regrets, soupirs  
urs de vrais fidèles et catholi-  
de sorte et manière que le juste  
es élus et prédestinés crie et  
de vengeance à Dieu de l'hom-  
t occision de tant de pauvres  
erdues et damnées par le défaut  
magistrats et juges mal sen-  
la foi, et comme n'ayant aucun  
de fuir et éviter l'ire et la fu-  
ontre les satellites et réprouvés  
de perdition, vous connaissent  
ur lejour d'hui le premier dé-  
r et protecteur de toute la reli-  
hrétienne, invoquant, requé-  
t suppliant votre bonté et clé-  
avoir pitié, charité et compas-  
la douleur, tristesse, angoisse  
rtume qu'ils portent, et enten-  
ars clameurs, plaintes et doléan-  
t après Dieu n'avons aucune es-  
e pour le présent, qu'en vous,  
er sire, croyant fermement que  
Seigneur Dieu vous a laissé en  
nde après les autres, en ce temps  
ble et calamiteux, pour faire  
e chose de bon pour la défense  
religion, et pour l'aide et conso-  
lesdits supplians qui continuel-  
t prient pour votre santé et pros-

périté, afin que Dieu vous donne la  
grâce de parvenir au-dessus de toutes  
vos affaires, et que sous votre protec-  
tion et sauve-garde ils puissent vivre  
et mourir en la foi, paix et union de no-  
tre mère la sainte Église, selon l'ordre,  
forme et manière de tous leurs pères  
anciens et amis trépassés. Et en cet  
endroit être imitateur du feu empe-  
reur Charles, de bonne mémoire,  
votre bon père, que Dieu absolve, etc. »

Chacun peut voir, par la lecture de  
ce que dessus, ce que méritait non-  
seulement ce malheureux, mais aussi  
surtout ceux qui l'avaient mis en be-  
sogne par le témoignage même du  
prisonnier, compris dans les requêtes  
présentées par lui, l'une au roi, et  
l'autre à la reine mère, en ces propres  
mots :

AU ROI.

Supplie très-humblement Artus Dé-  
siré, pauvre prêtre, le plus dolent,  
misérable et malheureux pécheur en-  
vers vos personnes et autres princes  
et grands seigneurs par lui offensés,  
que le feu, le ciel et la terre, de man-  
dent vengeance de ses crimes de lèse-  
majesté à l'encontre de lui. Toutefois  
sachant bien et connaissant que le pro-  
pre usage des princes est d'être misé-  
ricordieux envers les pauvres sujets,  
suivant le commandement de notre  
Seigneur, se confiant du tout en leur  
clémence et bonté, vous supplie tous  
de tout son cœur, force et puissance,  
lui remettre la vie, et par la charité et  
bonté qu'avez en Dieu et votre dit  
prochain, lui ordonner pour ses dé-  
mérites prison perpétuelle seulement,  
ou les galères, pour et afin qu'il ait  
moyen de faire pénitence; et de ne  
l'envoyer devant le jugement de Dieu,  
lequel il craint sans comparaison plus  
que la mort corporelle. Et ce faisant,

à toujours et à jamais priera pour votre santé et prospérité, requérant de rechef miséricorde à vous tous, messeigneurs, en ce temps favorable aux pauvres pénitens, miséricorde, miséricorde, miséricorde !

A MADAME LA RÉGENTE,  
ARTUS DESIRÉ.

« Onoble dame miséricordieuse ! pour la charité et amour de feu très-chrétien roi Henri, votre époux, que Dieu absolve, lequel m'envoya faire une neuvaine à Notre-Dame de Lorette, plaise vous me remettre la vie, et être mon intercédente envers monsieur le roi de Navarre, et messieurs le cardinal de Lorraine et de Châtillon, me pardonner et m'ordonner prison ou galère perpétuelle pour le reste de mes ans, et pour prier perpétuellement pour le roi, pour vous et pour tous mes seigneurs ; car je crains grandement le jugement de Dieu, plus que mort corporelle. »

Ce nonobstant, il trouva tant de faveur au parlement de Paris, qu'au lieu de l'envoyer au gibet, et de presser la matière plus avant, il fut consigné au couvent des Chartreux, dont toutefois il sortit peu après, et on n'en a point ouï parler depuis.

Le mardi de Pâques, une compagnie de ceux de la religion s'étant assemblée, suivant la permission que dessus en la maison d'un marchand nommé Jean d'Alibert, près le grand marché, sur les neuf heures du matin, le prévôt induit par le curé de Saint-Hilaire à se transporter au lieu où était cette assemblée, s'enquit de la cause, prit les noms de ceux qui y assistaient, et en envoya son procès-verbal à la cour ; mais ayant eu réponse de ne point molester ceux de la religion pour cela, il n'en fit autre poursuite. Cela fut cause

que ceux de la religion commencèrent à joindre en quelques grandes granges deux et trois compagnies en une, et ainsi se comportèrent jusques au premier de mai ; auquel jour ayant été arrêté qu'on prêcherait en l'assemblée générale et à huis ouvert, en la grande cour du logis où pend l'enseigne du Renard, infinies personnes de la religion romaine, par curiosité de savoir s'il était vrai ce qu'on disait de la doctrine et de l'assemblée de ceux de la religion réformée, se trouvèrent dans ce logis, voire en si grand nombre que plus de deux mille personnes demeurèrent dehors n'y pouvant entrer, lesquels menés par Desmeranges en une autre grande cour d'un paveur nommé Jehan Perreau, il leur fit un sermon sommaire de toute la doctrine, ce qui contenta tellement les auditeurs, comme avait fait aussi Folion qui avait prêché en la cour du Renard, que ceux qui étaient auparavant les plus grands adversaires, demeurèrent tous étonnés, confessant qu'on les avait grandement abreuvés de mille calomnies. Et l'après-dîner, Lafontaine prêchant au Portereau en un lieu appelé Guignigaut, il en advint de même, ayant de rechef été contraint Desmeranges de faire un autre sermon au lieu appelé le Lièvre d'or, et du Rosier encore un autre en une grange appartenant à un nommé Pierre Mesmin ; toutes lesquelles assemblées, grâces à Dieu, se firent et parachevèrent sans bruit, tumulte, ni désordre quelconque, et dès-lors commença d'être la porte ouverte à tous ceux qui voulaient entrer. Ce néanmoins, par ce que cela était outrepasser les limites de la permission ci-dessus mentionnée, les ministres se présentèrent le lendemain aux échevins en la maison de ville, leur remontrant que ce qui était advenu n'était procédé ni

ni de ceux de la religion ; de la seule affection de ceux religion romaine étant venus par assemblée , sans y être appelés aucunement sollicités d'y entrer et les priant , s'ils en écrivaient cour, de n'oublier leurs excuses et de bien avertir que le tout passé sans tumulte ni désordre onque. A quoi fut répondu par chevins qu'ils étaient tenus d'aler le prince , leur gouverneur , de quoi il était advenu ; mais qu'ils écrivaient simplement le fait à la vérité , rapportant au roi de ce qu'il lui ordonnerait en ordonner. Cette réponse

Lafontaine fut envoyé en cour , le tout entendu et ne se trouvant personne qui s'en plaignit , il ne s'en vit autre chose , et , par ce moyen , eurent dès-lors leurs assemblées libres.

Le lendemain de Pentecôte 26 de mai se exerça une cruauté étrange contre un pauvre texier de toiles au bourg de Château-Neuf , distant d'Orléans sept lieues , lequel ainsi qu'il revenait de la cène , qui s'était célébrée en la ville de Jargeau , à deux lieues de là , tirant vers Orléans , et qui par l'Église réformée la plus proche , fut assailli par certains mécontents , induits par le procureur du roi , qui l'enleva en sa maison , laquelle étant pleine ils n'oublièrent de commettre en sa personne toutes sortes d'inhumanités et finalement , lui ayant crevé les yeux , le traînèrent par toutes les rues du bourg , puis lui ayant coupé le nez et les oreilles , le jetèrent dans la rivière de Loire ; et , comme il voulait encore de se sauver , l'assommèrent à coups de pierres. Ce fait rapporté à la cour , le bailli d'Orléans fut ordonné pour en juger définitivement : lequel s'étant saisi d'un nommé Lefebvre , procureur du roi , et principal

auteur de cette cruauté , le condamna avec deux de ses complices à être pendu et étranglé à Orléans , en la place nommée la Matronay. Ce qu'étant exécuté , peu s'en fallut qu'une grande émotion n'en advint , d'autant que le bailli ayant octroyé à la femme de Verdet le corps de son mari , pourvu qu'il fût enterré sans difficulté aucune , il n'y eut au contraire cloche dans la ville qui ne sonnât , ni luminaire dans les églises qui ne fût porté , avec un convoi de fort grand peuple , disant qu'ils accompagnaient le corps d'un martyr ayant souffert mort pour la foi catholique. Ce néanmoins , l'émotion ne poussa plus outre , s'étant ceux de la religion réformée tenus cois en leurs maisons.

Au même temps et même jour que dessus , à savoir , le lendemain de Pentecôte , un certain messire Jérôme , vicaire d'une église appelée Notre-Dame du chemin , près la porte Bourgogne , à Orléans , perça les yeux de son image pour la faire pleurer , ayant mis des oignons et du sel dans le trou : ce qu'ayant été incontinent découvert , il se sauva à trois lieues de là , en un village nommé Arvoy , à deux lieues de Gregneau , où il joua un autre personnage , ayant avec un autre prêtre , son complice , suborné un certain paysan duquel la femme était morte environ un an auparavant , et fut cette farce jouée en la façon qui s'ensuit : Sept ou huit jours durant le prêtre , qui contrefaisait l'âme de ladite femme faisant au soir un grand bruit en ladite maison , le paysan aposté venait quérir messire Jérôme , qui y accourait avec plusieurs voisins , avec son surplis , son étole , sa croix et son eau bénite , et son livre de conjuration dont il fulminait à plaisir , commandant à l'esprit de sortir s'il n'était de Dieu , et de parler s'il était

de Dieu. L'esprit s'étant abstenu de faire bruit quelques jours, recommence de rechef, conjure, déclare finalement d'une voix fort basse que si on lui amenait une fille innocente il déclarerait de grands mystères. Cette fille bientôt trouvée et apostée par ces prêtres, est conduite un soir par hommes et femmes du village en la chambre du paysan où on ne voyait goutte, là où ayant messire Jérôme à son oreille pour lui mettre en la bouche tout ce qu'elle avait à dire, elle conjure l'esprit (c'est-à-dire, le prêtre qui était en la ruelle du lit), de par Dieu, la vierge Marie et tous les saints du paradis, qu'il lui dit qui il était, il répond qu'il est l'âme de la femme du maître nommant le mari, trépassée il y avait environ un an.

Interrogée où elle avait toujours été depuis : répond en purgatoire, jusques à trois semaines où environ qu'elle en est sortie.

Pourquoi elle y avait tant demeuré ? répond par faute de messes et paresse de son mari.

Ce qu'on faisait en purgatoire, et quels gens elle y avait connus ? répond merveilles, et nomme plusieurs catholiques romains, hommes et femmes déçédés devant et depuis : elle prie la fille qu'elle avertisse chacun d'être bon catholique, pour n'aller point en enfer, et d'avoir pitié des pauvres trépassés.

Pourquoi elle n'est soudain montée au ciel au partir du purgatoire ? répond pour ce que Dieu lui avait octroyé de visiter les enfers devant qu'entrer en paradis, pour y reconnaître ceux qui y étaient tombés, afin d'avertir les vivans de penser à eux et de se donner garde des Huguenots, nommant sur cela par noms et surnoms plusieurs personnes d'Orléans, de Gergneau, Château-Neuf, et lieux circonvoisins qu'on savait être de la religion réfor-

mée. Plusieurs telles demandes se firent par l'espace d'environ deux mois, étant toujours adjuré l'esprit de ne s'en aller qu'il n'eût répondu à tout ce qu'on lui demanderait : de sorte qu'on y accourait de toutes parts. Plusieurs mêmes de la religion y furent, auxquels aucun accès n'était permis s'ils étaient connus tant soit peu. Et bien que la fraude fut aisée à découvrir, si seulement on eut apporté de la chandelle, et fouillé en la chambre, ou si on eut demandé ce que devenait ce prêtre tous les soirs, si est-ce que le fait était tenu pour très-certain jusques à ce que le bailli d'Orléans, qui ne faisait encore ouverte profession de la religion, étant sollicité d'y pourvoir, se saisit du prêtre qui faisait l'esprit, et qu'on ne voyait jamais le soir ensemble du paysan et de la fille; car, quant à messire Jérôme, il gagna au pied pour la deuxième fois. Ces prisonniers menés à Orléans, la fille confessa bientôt ce qui en était, et d'autres vilenies beaucoup qu'elle avait endurées de ce messire Jérôme. Par quoi furent les deux condamnés à avoir le fouet par la ville, et la fille à être fouettée sous la custode. Tous en appelèrent, et cependant la fille trouva moyen d'échapper et se sauver chez sa mère, laquelle avertie par sa fille était en grand danger d'avoir pis, si elle poursuivait son appel, ou serait contrainte de toujours se tenir cachée, ramena sa fille à Orléans, où se fit sur elle l'exécution de sa sentence, après avoir renoncé à son appel. Quant aux hommes, ils furent menés à Paris, et on n'a jamais pu savoir depuis quel traitement ils avaient reçu.

Sur la fin du mois de décembre, d'autant que ceux de l'Église romaine tourmentaient cruellement les pauvres malades de l'Hôtel-Dieu qui étaient de l'Église réformée, étant irrités et



és par leurs prédicateurs à ce faire : magistrats allèrent là pour y donner ordre , et quelques séditieux s'élevèrent contre eux jusques à sonner le tocsin, l'un d'eux y demeura sur place, et demeura l'Église assez paisible et croissait de jour en jour , jusqu'à ce point que le colloque de Bayeux bailla telle hardiesse à ceux de la religion quasi par tout le royaume, que les états d'Orléans avaient pris des temples, que plusieurs immondes et indiscrets, quelques remontrances qu'on leur sut faire , se saisirent de quelques couvens et autres maisons en divers endroits du royaume. Ce qu'entendant ceux d'Orléans, craignant comme ceux de Tours, de Blois au temple sainte Solenne délibérèrent d'en faire autant. Mais que les ministres députés qui étoient à la cour leur eussent envoyé de du Moulin, ministre de Fontenay Comte, pour les avertir et prier de ne pas garder de faire une telle faute; ce n'eut pas moins peu de jours après cet avertissement, six hommes , sans que les magistrats en sussent rien ( comme il a été dit depuis), se saisirent du couvent des carmes, qui fut tantôt rempli de gens de la religion, sans toutefois tout à aucune chose, rien piller ni rompre.

Monterud, lieutenant du prince gouverneur, y accourut; mais il ne put pas les en faire déloger, jusqu'à ce que quatre jours après, étant venues les comminatoires dudit prince, le couvent fut quitté sans que prier ni les eussent de quoi se plaindre, continuèrent les assemblées en bon repos et croissant tous les jours jusques au massacre de Vassy.

La ville de Suilly, assise sur la rive de la Loire, baillage d'Orléans et à six lieues d'elle, est sujette au sieur Trémouille, et y a un collège de

quatorze chanoines, et de treize chapelains qui lui servent ordinairement de récompense des serviteurs de sa maison, gens volontiers ignorans et accoutumés à toute dissolution, infectant le reste de la ville, de sorte que ces habitans ont été long-temps en proverbe à leurs voisins, comme gens sans esprit et inutiles; ce néanmoins Dieu y donna connaissance de sa vérité à quelques-uns, de sorte qu'après la mort du roi François second, 1561, dix ou douze des plus apparens se désistèrent d'assister à la messe et autres cérémonies. Or, avaient-ils cette coutume de faire prêcher de rang, et d'année en année les quatre mendians: suivant cet ordre, les augustins qui avaient le bruit de prêcher plus purement que les autres mendians, devaient prêcher cette année-là le temps de l'Avent et du Carême. Cela fut cause que les dessusdits de la religion réformée, ne faillirent d'envoyer à Orléans pour avoir quelque personnage à leur dévotion. Au contraire, ceux de la religion romaine se doutant de cela, firent tant sous main par leur archidiaque de Suilly, diocèse d'Orléans, qu'ils eurent un cordelier; ce qui fut cause d'un grand bien, d'autant que les dessusdits de la religion qui se fussent contentés d'un moine augustin, firent prêcher publiquement un ministre de la parole de Dieu. Et dès-lors ils commencèrent à s'assembler deux fois la semaine, au grand regret de leurs adversaires; entre lesquels un certain gentilhomme nommé la Motte Potin (qui depuis leur fit de grands maux), ayant voulu assister à l'assemblée, s'en départit bientôt, disant à haute voix, que s'il y avait dix hommes de sa volonté il mettrait toute cette compagnie en pièces. D'autre part le cordelier fit tout au rebours de ce qu'espéraient ceux qui l'avaient fait venir prê-

cher, et prêcha directement un jour contre le purgatoire; mais intimidé par ceux qui le mettaient en besogne, peu à peu il déguisa son dire. Cela fut cause que quelques-uns de la religion l'assaillirent en dispute, en sa chambre, et fut l'issue de cette dispute, quant au cordelier, telle qu'on eût su désirer; mais non, quant audit gentilhomme et à ses adhérens, qui firent bien sentir depuis combien cela leur avait accru leur mauvaise volonté, ainsi que ci-après sera dit en son lieu.

La première assemblée de ceux de la religion, en la ville de Nevers pour ouïr la parole de Dieu, se fit d'environ treize ou quatorze personnes seulement, le 23 de mars 1561, par le moyen d'un nommé de la Planche, ministre en la ville de la Charité, et s'étant tôt après ce nombre grandement accru, furent dès-lors élus quelques diacres et surveillans pour continuer quelque lecture de l'Écriture, et les prières selon que le temps et les aguets de leurs adversaires le pouvaient souffrir, lesquels voyant cela délibérèrent de les empêcher par quelque notable effort. Pour cet effet donc ils publièrent une procession générale et extraordinaire au 10 de mai suivant, en laquelle devait assister l'évêque en ses habits pontificaux et y donner quarante jours de pardon, sans oublier le sermon d'un jacobin, nommé frère Jean, trouvé homme très-séditieux, et propre à émuouvoir le peuple à tumulte et sédition.

Ces jours venus, et tout ce que dessus étant parachevé sans avoir rien omis de ce qu'ils prétendaient, Dieu voulut toutefois que personne ne s'émeut pour en venir aux mains; mais bien usait-on de grandes menaces. Ce nonobstant ceux de la religion prenant courage, se mirent en devoir de recouvrer un ministre pour mettre en

état leur Église. D'autre côté, adversaires ne dormaient pas, sirant de prévenir l'arrivée du tre, firent tant, douze jours après la susdite procession par le conseil de l'évêque et de son chapitre, le lieutenant et avocat du siège royal de saint Pierre le Moustier, ennemis de la religion réformée, vers près de Nevers, firent défendre les carefours de la ville, de faire aucune convocation ou assemblée publique ni en particulier sous les peines contenues dans les édits du roi. Un avocat, élu pour ce faire par ceux de la religion, s'y opposa formellement en tant que cela tendait à empêcher la liberté honnête de se pouvoir assembler avec ses voisins, telle liberté était permise par lettres patentes du roi, données à Fontainebleau le 10 avril audit an. Cette opposition faite, s'étant assemblés en une certaine maison, le lendemain de la même fête, d'un autre côté, environ trente-cinq personnes se réunirent à six heures du matin, pour faire selon leur manière accoutumée soudain grand nombre de peuple mutiné, tant à cause de la susdite clamation faite deux jours auparavant que par un autre sermon du même jacobin fait l'après-dîner de Pentecôte. Le peuple accourut à l'entour de cette maison avec telle furie qu'il n'y avait ordre de se jeter entre leurs mains pour empêcher. Outre cela, le tocsin commença à sonner à toute force en un monastère de Saint-Étienne-en-Bourg, qui n'était sous la juridiction du seigneur duc de Nevers, étant aussi ledit Bourg de ce temps peuplé de mutins et séditieux. Sur cela, les pauvres gens en firent ne faisant semblant quelconque de résister autrement qu'en opposant les portes et les fenêtres fermées. Voyant une telle furie, et qu'il n'y avait moyen d'avoir rompu les verrines et fen-

s de pierres , on menaçait de le feu à la maison; finalement, ardentes prières à Dieu, se mis sous sa sainte protection , sortant au travers de ces lions affamés et sang, desquels toutefois (chose digne), Dieu les garantit telle-ment, sans avoir reçu autre coup au bec , ils se sauvèrent en leurs vies. Qui plus est, à l'instant même voulut que les bailli , lieutenant d'armes-général du sieur duc, appartenant la justice ordinaire, étant en place , firent tout de-ressus pour appaiser la mutination. Et bien loin d'être bien obéis, ils fussent même en danger , si est-ce que, ne pouvant sauver quatre qui étaient en-fermés au-dedans de la maison , firent le moyen se justifier ou-vertement tous ceux qui s'y étaient as-semblés, d'autant que la justice en-fermée, au vu et su de tout le peu-ple y trouva ni hommes ni femmes. Mais s'évanouit cette sédition pour- ce que par l'évêque et les siens, sans effusion de sang, hormis qu'un jeune clerc du greffe , se trou-va à la porte du logis où il avait été en-fermé expressément et de bon matin par un avocat sien parent et grand en-fermé ceux de la religion, pour épier et marquer ceux qui entreraient dans la maison ou qui en sortiraient, y étant même blessé, foulé aux pieds, par les boues et volé de ses ha- bits, quelque devoir qu'il fût de-voir qu'il était des leurs, et qu'il avait été là où la messe invoquant la sainte Marie et tous les saints et sain-tes paradis.

Nonobstant, l'évêque et son clerc-que leur conspiration eût été dé-celée , ne désistèrent pour cela ; s'assemblant avec quelques-uns d'échevins et conseillers, et autres apparens de la ville au déçu

des échevins et conseillers qui étaient de la religion, et, pour prévenir l'accu- sation qui se pouvait faire contre eux envers ledit sieur duc qui était pour lors en cour, y dépêchèrent en poste un gentilhomme , tant pour colorer leur fait que pour accuser ceux de la religion réformée; et eut tel poids cette fausse accusation que ledit sei- gneur duc commanda audit sieur de Giry , lieutenant de sa compagnie , de se rendre incontinent en sa ville de Nevers, avec telles forces qu'il verrait être de besoin , afin de pourvoir aux troubles advenus. Étant donc Giry ar- rivé le 7 juin, après avoir usé de gran- des menaces envers les principaux de la religion, il fit publier, par l'avis de l'évêque et de ses adhérens , une pro- cession générale et du tout extraordi- naire , avec commandement à chacun de s'y trouver en dévotion sous peine de la hart. Étant donc le jour venu et la procession faite , il fut aisé à décou- vrir ceux qui n'y avaient assisté, dans les maisons desquels Giry s'étant transporté avec main forte , se saisit des armes qu'il y trouva , menaça et ajourna en personne, au lundi 9 dudit mois, ceux qui s'étaient absentés, em- prisonna ceux qu'il trouva, les interro- geant de leur foi, et non de la sédition advenue , et contraignit même quel- ques-uns d'abjurer. Cependant ceux de la religion ayant mieux informé le- dit seigneur duc obtinrent lettres, par lesquelles il lui fut mandé de mettre les prisonniers en liberté, et générale- ment de remettre le tout en son pre- mier état; à quoi aussi il obéit, au grand regret de ceux qui l'avaient mis en besogne.

Peu de jours après , à savoir le 27 du mois , arriva le ministre qui leur était envoyé , Jean-François Salvart, dit du Palmier, à la venue duquel ceux de la religion reprenant un merveilleux

leurs courage, commencèrent de s'assembler par quartiers, et de nuit en diverses maisons. Et, pour ce que tôt après leur nombre s'accrut tellement que leur ministre ne pouvait fournir à tant de diverses assemblées, ils recommencèrent de s'assembler en commun (de nuit toutefois), à l'heure et au temps qu'ils avaient coutume avant la sédition. Sur cela, voici arriver l'édit de juillet, par lequel les assemblées étaient interdites, et lequel édit ayant été présenté au bailli de Saint-Pierre-le-Moustier, ou son lieutenant, il fut ordonné, suivant la réquisition de l'avocat du roi, que sa publication s'en ferait solennellement par toutes les villes du ressort. Ce qu'ayant entendu ceux de la religion déléguèrent huit notables personnages de leur assemblée pour s'y opposer, lesquels s'adressant à Antoine Badinean, greffier du bailliage, ainsi comme il en voulait faire la publication, déclarèrent tout hautement qu'ils s'y opposaient, en ce seulement qu'on voudrait les empêcher de s'assembler paisiblement et avec toute modestie, pour prier Dieu et pour ouïr la pure prédication de sa sainte parole; protestant toutefois de vouloir vivre catholiquement selon la parole de Dieu, et rendre au roi, leur souverain seigneur, toute due obéissance et sujétion, vers la majesté duquel ayant envoyé présenter requête pour être ouïs en son conseil privé en leurs causes d'opposition, ils requéraient la publication de l'édit être mise en surséance; et, en cas de refus, que les peines contenues en l'édit ne pourraient courir contre eux jusqu'à ce qu'ils eussent plus particulièrement entendu la résolution de sa majesté. Telle fut cette protestation, dont ils prirent acte par main de notaire: nonobstant laquelle l'édit fut publié, et, d'autre côté, aussi ceux de la religion

ne laissèrent de continuer leurs blées. Leurs adversaires voyant ne faillirent d'envoyer à la cour gentilshommes, deux prêtres et du tiers-état, avec infinies accusations, nonobstant lesquels ils ne purent obtenir à leur profit du seigneur qui était bien averti de leurs actions.

Le sixième d'octobre, auquel accoutumé d'élire deux échevins et douze conseillers nouveaux joints à pareil nombre de ceux précédent, de sorte que ce étaient biennaux, ceux de l'Église de la maine ayant forclos de l'élection ceux de la religion par manifestation, élurent ce que bon leur sembla et destituèrent tous ceux qui étaient de la religion, en lesquels un échevin, homme fort libéral et même ancien de l'Église, il débattait son droit en la manoirie, fut tellement poursuivi par la crainte d'appréhension qu'il en eut, me il est à présumer), ainsi qu'il se poussait dehors, il tomba d'une apoplexie, de laquelle il mourut le lendemain en la même maison de vie. Il fut visité par le ministre, qui ne put empêcher qu'y missent les adversaires: et fut après son trépas seveli sans aucune cérémonie religieuse. Ceux de la religion réformée perdirent en ce personnage un grand homme; mais si ne laissèrent-ils de continuer et poursuivre leur exercice, quoiqu'ils fussent grandement irrités leurs adversaires, le 20 dudit mois d'octobre, ils se saillirent et contraignirent quelques-uns allant à l'assemblée, et menèrent de la maison où elle se faisait avec grand tumulte; mais ils furent tantôt repoussés par quelques-uns de la compagnie qui sortirent hors de la maison, et ne purent aller toutefois en venir aux mains, et pour cela rompue l'assemblée.

ant, prenant occasion leurs adversaires de les accuser de la sédition qu'ils-mêmes avaient faite, firent tant que le lieutenant particulier, qui était attaché à leur dévotion, alla lui-même en maison avertir ceux de la religion de se rendre volontairement prisonniers pour répondre aux questions et informations; mais tout cela fut évité par appel interjeté de lui par le juge incompetent, sur lequel l'appel étant anticipé, ils comparurent en la cour de parlement de Paris, mais non pas les échevins leurs juges. Les comparans donc furent envoyés à la charge de se représenter quand ils en seraient requis, mais, ayant obtenu lettres d'évoquer au privé conseil, le tout fut assés déclaré le seigneur duc que l'Éme viendrait en la ville pour les en parler d'accord. Cependant, ceux de la religion voyant que s'assemblant de la sorte ils ne pouvaient fermer la bouche aux calomnies de leurs adversaires, et qu'étant défense faite de porter armes par la ville depuis neuf heures du soir ni d'aller sans chandelle, plus craignaient de se trouver en assemblée, ils commencèrent de s'assembler en plein jour. Ce que voyant les magistrats, en attendant la venue du seigneur duc, firent une diligente recherche des armes qu'ils portèrent en maison de ville, suivant l'édit du roi, espérant bien que ceux de la religion se rendraient coupables de rébellion; mais ils y furent trompés, et ceux de la religion promptement convaincus bien qu'on les traitât trop, plus de crainte en cet égard que leurs adversaires.

Après, étant arrivé le seigneur duc et trouvant les choses en tel état, n'y ayant apparence de faire ce qu'il était merveilleusement important par l'évêque et ses adhérens, sans

grandement altérer tout son état, joint que Dieu commençait de lui ouvrir les yeux, et que messieurs ses enfans, à savoir le comte d'Eu, et le marquis d'Isle avec madame la marquise sa femme, se rangeraient ouvertement à la religion, il en écrivit au roi de telle sorte qu'il lui fut mandé que, puisque les choses étaient en tel état, on dissimulât pour le présent les assemblées, en cortenant le peuple en paix comme on avait aussi mandé aux autres gouverneurs en diverses provinces. Ce nonobstant, le menu populaire ne laissait de nourrir sa haine dans le cœur, de sorte qu'un jour ledit seigneur marquis d'Isle, mademoiselle fille aînée dudit seigneur duc, la marquise, et plusieurs gentilshommes étant en l'assemblée, plusieurs insolences y furent commises avec injures et coups de pierres sans leur porter aucun respect; qui fut cause que le 6 de décembre ledit seigneur duc, comme gouverneur pour le roi en tout son pays, fit publier une très-rigoureuse défense, pour empêcher toute occasion d'émeute, de parole ou de fait sous peine d'être pendu et étranglé sur-le-champ, sans figure de procès; ce qui fut cause de repos et tranquillité en la ville.

Peu de temps après, ledit seigneur comte d'Eu, à son retour de Champagne, de laquelle il était nouvellement fait gouverneur, fit prêcher publiquement au château, et voulant pourvoir à la conscience dudit seigneur duc son père, extrêmement malade, envoya quérir à Yssoudun un ministre de sa connaissance, pour l'admonester de son salut, par le moyen duquel étant instruit dans les principaux points de la religion, finalement, après avoir fait une entière confession de sa foi, il passa de cette vie à l'autre le vendredi 13 février 1562, commençant l'année en janvier; après le décès duquel

et sa sépulture faite sans aucune cérémonie romaine, ledit seigneur duc son fils et successeur continuant toujours l'exercice de la religion, se retira en une sienne maison de plaisir, et de là à la chapelle d'Anguillon, où il fit célébrer la cène le jour de Pâques, à laquelle se présenta avec ledit seigneur, le marquis d'Isle, son frère, madame la marquise sa femme, et plusieurs grands seigneurs et gentilshommes de leurs maisons, ayant été auparavant apporté l'édit de janvier, et publié non seulement au siège de Saint-Pierre-le-Moutier, mais aussi dans la ville de Nevers, quatre jours auparavant, à savoir, le 25 de mars audit an.

Corbigny, autrement appelée Saint-Léonard, petite ville située au pays de Nivernois, a eu de long-temps la semence de la religion, par le moyen d'un nommé Perreau, qui en attira quelques autres pour conférer ensemble, visitant souvent l'abbé de Saint-Martin d'Autun, homme docte et libéral, mais au reste ayant plusieurs opinions, et comme faisant une théologie à part. Le bruit de cela étant répandu, il fallut que quelques-uns se retirassent, entre lesquels fut François Bourgoïn, depuis ministre à Genève, lequel toujours depuis, ayant entretenu par lettres tout ce qu'il y avait de semence en cette petite ville, finalement ayant recouvré un ministre fort homme de bien, nommé Michel Rouillard d'Orléans, ils commencèrent de s'assembler publiquement le jour de l'Ascension 1561. Soudain aussi, d'autre côté, Satan leur émeut des ennemis, à savoir, en premier lieu un nommé frère Jean du Mex, curé de la ville, et apostat, qui ne leur fit pas grande peur, bien qu'il les fit citer et excommunier par l'official d'Autun. Après lui se leva contre eux le lieutenant du lieu nommé Dubois, pareille-

ment apostat, ayant même été diacre de l'église, lequel leur fit faire de grandes défenses de s'assembler. A quoi ils s'opposèrent jusques à ce que le roi fût mieux informé. Ils continuèrent donc jusques à l'édit de janvier, suivant lequel ils commencèrent à prêcher hors la ville au lieu nommé le Saulay de Gilbert Balon; continuant lequel exercice, ils furent le dernier de mars assaillis par une procession, ce qui leur donna occasion d'avoir recours à leur seigneur le duc de Nevers, duquel ils obtinrent pour gouverneur le sieur Baron du Ban, homme de grande piété et vertu et qui gouverna la ville paisiblement jusques environ le mois de mai, comme il sera dit en son lieu.

La première assemblée de ceux de la religion en la ville de Nemours se fit en la maison de Robert Barât, élu pour le roi en ladite ville le 11 janvier 1561, commençant l'année en janvier, par Matthieu Viret, ministre de la parole de Dieu; lequel, étant requis par trente ou quarante personnes, tant hommes que femmes, y dressa l'église le même jour, y faisant élire trois anciens. Et le quinzième ensuivant, Jean Papillon, dit des Roches, ministre de Châtillon-sur-Loire, passant par-là y prêcha, et fit le premier baptême en ladite maison. Ce qui étonna grandement le bailli et autres chefs de justice avec les prêtres et moines y prétendant intérêts, auxquels il ne tint qu'il n'y eût sédition; mais Dieu modéra tellement le tout que le bailli se contenta de bailler en garde à Barât ledit Papillon, lequel fut lâché, trois jours après, à la sollicitation de madame la duchesse de Ferrare, faisant lors sa résidence à Montargis; et depuis, selon que l'opportunité se pouvait rencontrer, ceux de la religion n'y ayant encore aucun ministre y ré-



, continuèrent leurs assemblées paisiblement jusques au premier rembre ; mais ce jour leurs adresses, toujours irrités de ce baptême firent en sorte que la tante de at baptisé, accompagnée d'un é Jean Baudouin, facteur d'un er de Paris, avec l'aide de plusieurs autres, ravirent l'enfant qu'ils rebaptiser de rechef à la façon glise romaine , avec les cloches ntes ; dont il sourdit encore un mal. Car au même temps arriva ville un très-méchant et séditionhomme nommé Jean Maillard Milly, se disant sommelier du Nemours, et auparavant, de la ellerie du cardinal de Lorraine. ci, accompagné de plusieurs arnemens et de vingt-cinq à prêtres , commença dès-lors à irer contre ceux de la religion née, desquels il fit un rôle jusux enfans du berceau en déli-on de tout exterminer pour s'endu butin. Advint donc le 9 du-dis de novembre , que Pierre vat , père dudit enfant baptisé , rencontré à l'heure de vêpres et t un temple, celui qui avait été n de son enfant rebaptisé , se n paroles avec lui , où se trouva Barrat sans y penser, accompa-deux autres. Voyant cela , un a pauvre , malheureux ivrogne, é Jean Buisson, prenant soudain bots entre ses mains qu'il frap-an contre l'autre, se jeta dedans église là criant alarme ; car, il, voici les Huguenots qui vien-our tout massacrer. A ce cri ef-le le peuple sortit dehors , et ntrant à l'issue les quatre des-que chacun connaissait être de gion , les contraignit à coups de s de se sauver dans la maison de vat, assez prochaine , laquelle

fut tantôt environnée de cinq ou six cents personnes conduites par Maillard à tocsin sonnant ; lesquels , ayant rompu tout ce qu'ils rencontrèrent, pillé la boutique, et qui plus est, cruellement naté de coups d'épées et haliebardes, la pauvre femme Chanevat, et mère dudit enfant, nommée Jeanne Sorte, la traînèrent demi-morte parmi les boues, dont peu après elle mourut. L'issue de ce combat en somme fut telle que huit personnes s'étant retirées aux chambres hautes de la maison, où elles résistèrent vaillamment par l'espace de trois heures , et le feu y étant mis par les séditioneux , ceux de la justice prévoyant le danger qui en pouvait advenir à toute la ville, y envoyèrent finalement les sergens qui l'éteignirent : et, par ce moyen, s'étant peu à peu refroidis les séditioneux , les assaillis se retirèrent en leurs maisons sans autrement être endommagés. Quelques jours après, ceux de la religion ayant envoyé en cour pour avertir le roi de ce que dessus, et s'étant plaints de la connivence du bailli du lieu , obtinrent commission adressante au bailli de Guien ; lequel, accompagné de nombre de gentilshommes que lui donna madame de Ferrare à ses propres dépens , ayant pris bonnes informations, le tout fut renvoyé au lieutenant-criminel de Melun, délégué pour parfaire le procès jusques à sentence définitive, avec interdiction au parlement de Paris d'en rien connaître. Mais les nouvelles du massacre de Vassy survenues , non-seulement empêchèrent le parachèvement du procès qui avait traîné jusques alors ; mais, qui plus est, étonnèrent tellement le petit nombre de ceux de la religion , qu'ils commencèrent à vouloir sortir de la ville ; mais leurs parens et amis les ayant retenus , accord volontaire fut fait entre eux en

pleine assemblée de ville , de garder la ville en commun , et de vivre en bonne paix, nonobstant la diversité des deux religions ; ce qu'ils observèrent sincèrement trois mois durant, et jusques à ce que Maillard joua de terribles tragédies , comme il sera dit en son lieu.

Ceux de l'église de Blois, ayant été comme il a été dit ci-dessus l'espace de dix-huit mois sans pasteur, Chassebœuf, autrement dit Beaupas , duquel il a été parlé, ayant été chassé de Dauphiné, et se souvenant qu'autrefois il avait été bien recueilli à Blois , y revint ; et, quelques admonitions qu'on lui eut faites à Orléans de ne pas faire comme la première fois , mais d'attendre légitime vocation , ne laissa de vaquer au ministère aussitôt qu'il y fut arrivé ; et, nonobstant les remontrances les plus sages , le priant de ne troubler point l'ordre , et lui disant qu'on l'enverrait au synode de Sancerre, qui était prochain, il persévéra jusqu'à ce qu'étant tombé entre les mains des ennemis , après la prise de la ville au mois de juillet 1562 , il fut pendu et étranglé par eux au témoignage d'un très-malheureux garnement nommé le maréchal de Blois , comme il sera dit en son lieu.

A Tours, environ Pâques 1561, quelques esprits volages dressèrent à certains jours une assemblée qu'ils appelaient Académie , en laquelle il était loisible jusques aux femmes de proposer telles questions que bon leur semblait , ce qui fut incontinent aboli : vrai est aussi qu'on ne les put empêcher de se saisir du couvent des cordeliers pour y prêcher publiquement : mais cela cessa étant survenu l'édit de janvier auquel ils s'assujettirent, prêchant hors la ville en une place près des murailles , et persistèrent paisiblement jusques à la venue de mon-

sieur de Montpensier, environ le marsacre de Vassy.

Quant à Angers, monsieur de Montpensier ayant entendu la mort du roi François , vint incontinent en cour, laissant le sieur d'Esguilly, son lieutenant, lequel tâcha bien de se saisir du château, mais le sieur de la Faucile, capitaine , y pourvut si bien qu'il n'y entra point ; et tôt après , en vertu d'une lettre de Charles neuvième, nouveau roi, les procédures faites contre les prisonniers furent révoquées, les fugitifs rappelés, les compagnies renvoyées, ne demeurant en la ville que le sieur d'Esguilly, lui quatrième, lequel rendant les clés des portes de la ville, en sortit le dernier jour de décembre ; et , par ce moyen, l'église fut miraculeusement délivrée, ayant en vain le président le Rat, et le Masson, procureur du roi, essayé en l'assemblée de ville d'établir un guet ordinaire de cent hommes dont ils furent refusés, leur étant dit tout clairement que leur mauvaise conscience leur faisait chercher ce moyen , pour se garder eux-mêmes , et non pour le soin public. Les persécutions donc ainsi cessées, les déchassés retournés en leurs maisons, et le ministre rappelé, commença de se rassembler premièrement parmi des bois à une lieue de la ville ; et peu de temps après, on s'approcha jusques aux faubourgs , où fut prêché à découvert, jusques à ce qu'un jour qu'on appelle la transfiguration, une forte pluie les contraignit de se ranger en un petit temple prochain , nommé Saint-Ladre , et sur l'heure même le tonnerre tombant sur le temple de l'abbaye Saint-Nicolas , y blessa une femme agenouillée devant le crucifix, ce qui fut pris par les moines pour un mauvais présage. Cependant on continua l'exercice jusques à l'édit de juillet, qui les fit désister en-

quinze jours en attendant comment les autres églises se porteraient; ayant donc entendu, à savoir, qu'ils ne laissaient pas pour cela de braver, ils prirent si bon courage, qu'au lieu qu'auparavant on prêchait dans la ville, ils commencèrent à prêcher un plein jour au temple de Saint-Étienne, là où fut administrée la cène le premier jour d'août, et continuèrent leurs exhortations en ce temple jusque ce que le roi commanda, par ses expresses qu'on eût à laisser les prédicateurs qu'on avait occupés; à quoi ils se promptement obéi et ne sachant que faire à couvert, ils se mirent dans les halles de la ville, joignant le temple. Mais ils en furent bientôt départis par le commandement exprès du roi de Montpensier, à l'instance des seigneurs, leur étant toutefois proposé que les administrateurs de l'Hôtel-Dieu les accommoderaient de leurs maisons. Cela ne leur étant tenu, ou ils ne voulant offenser les officiers, ils se rangèrent au cimetière des Cordeliers, là où ils continuèrent leurs prédications à découvert, jusques à la publication de l'édit de janvier. Cependant les moines ne laissèrent rien en eux de ce qui pourrait servir pour exciter le peuple à sédition; entre lesquels était le principal un cordelier nommé Alani, et un jacobin qui de son temps est encore mieux fait connaître, par son nom de Divole; au prêche duquel le dimanche vingt-sixième d'octobre arriva un de la religion romaine fut cruellement massacré par le peuple, tant qu'il fût de la religion, parce qu'il semblait un peu pressé en la ville, il avait dit quelques mots à la foule pour se faire place; sur quoi il fut percé de tant de coups de sellette et de piques, qu'il n'était possible de le reconnaître, jusques à ce que, deux jours après, un sien hôte, ne sa-

chant ce qu'il était devenu, et s'en allant avec plusieurs autres voir ce pauvre corps qu'on avait traîné et laissé au cimetière sans enterrer, le reconnut à ses habits, assurant que le jour même qu'on l'avait tué, il avait été à la messe. Ce nonobstant toute la cité où sont les chanoines, se mit en armes, et dès-lors furent les portes toujours fermées et gardées jour et nuit avec armes découvertes; même comme le bruit de ce meurtre était encore tout frais, étant un jeune gentilhomme arrivé à la porte de la cité, et s'enquérant de ce qui était advenu, on s'écria sur lui avec tant de coups, qu'étant mené au château il y mourut ayant languï un jour et demi. Et il paraissait que tous ces meurtres et excès fussent commis en la présence des présidents et autres officiers, aussi n'en firent-ils jamais aucune poursuite. Cela donna tant de hardiesse aux chanoines et autres prêtres et moines, qu'ayant tiré quelque pièce d'artillerie du château, ils les tenaient braquées tant au clocher que dans le temple contre la ville; voire jusques à ce point que les cordeliers mêmes firent amas d'armes, d'artillerie, poudres et autres munitions qu'on leur fournissait de la maison de la ville, dressant batteries et canonnières en leurs couvens, et y retirant plusieurs personnes étrangères qui tirèrent une nuit plusieurs coups d'arquebuse, et sortant assaillirent quelques maisons de la ville sans être aucunement recherchés de telles violences. Ces insolences firent que ceux de la religion s'en adressant au roi obtinrent commission d'en informer; mais les informations portées au privé conseil, aucun effet ne s'en ensuivit à cause des troubles, qui dès-lors commençaient à s'élever par tout le royaume. Ce nonobstant ceux de la religion réformée, parmi toutes ces tempêtes

ne laissèrent de faire leur exercice accoutumé, et même célébrèrent la cène le vingt-troisième de mars. Et le lendemain fut publié l'édit de janvier, suivant lequel de là en avant les assemblées se firent dans les faubourgs, près les portes de la ville, jusques au sixième d'avril, auquel ceux de la religion réformée se saisirent de la ville, suivant l'avertissement du prince comme il sera dit en son lieu.

En ce temps aussi, à savoir, le dixième d'août 1561, se fit la première assemblée publique aux halles en la ville épiscopale du Mans, et nonobstant l'édit de juillet, continua jusques au troisième d'avril 1562 auquel jour ceux de la religion se saisirent de la ville.

Comme aussi alors fut dressée une belle église au lieu de Mamers, au pays du Maine, par le ministre de Honoré de Colombier.

Pareillement à Bélesme, petite ville du Perche, en laquelle dès l'an 1538 quelque petit nombre avait coutume de s'assembler pour faire les prières avec quelque lecture, l'Église fut dressée environ le mois d'octobre 1561, par le ministère d'un bon docte personnage nommé Cosson, envoyé de l'église de Paris, et depuis mort de peste durant les troubles à Orléans.

Au pays Chartrain, au mois de juillet 1561, étant envoyé pour pasteur un nommé Hugues Renard, autrement dit de Saint-Martin, il fit la première assemblée le quatrième du mois chez le sieur de Sausseux, en sa maison de Baillolet, près la ville de Gallardon, à l'exemple duquel plusieurs gentils-hommes reçurent de là en avant l'église en leurs maisons, et même se firent quelques assemblées en la ville de Chartres; auquel temps, ayant été fait un baptême au village de Poyers,

il y eut des prêtres si imprudens que d'oser dire que le baptême s'était fait en eau chaude sous une cheminée, et qu'après avoir circoncis l'enfant on lui avait coupé les doigts; laquelle calomnie par trop impudente ayant été bientôt convaincue, tant par ce qu'il se trouva que c'était une fille qui avait été baptisée, que par le témoignage de plusieurs même de la religion romaine qui y avaient assisté, cela servit grandement à dégoûter plusieurs de plus croire aux prêtres. Le mois d'août suivant se firent plusieurs autres assemblées tant au pays du Perche que Beausse, et nommément à Jouy, au retour duquel lieu les sergens de Chartres en blessèrent plusieurs, détroussèrent ce qu'ils rencontrèrent sur les champs. On commença aussi de s'assembler à Jonvillers, Germeray et Chenille, où les paysans commencèrent d'assister, nonobstant qu'ils fussent intimidés par leurs curés et vicaires; mais toutes ces assemblées se firent par les maisons et non en public, jusques au mois de septembre ensuivant qu'on commença de s'assembler en public en un bourg nommé Brou, près d'Illiers en Beausse; ce qui advint à l'occasion d'une femme de la religion romaine, laquelle sachant que son mari était en un sermon qui se faisait en une certaine maison, s'étant écriée tout haut que le sermon se faisait-là, et que son mari y était, fut cause que chacun sortit dehors, et ainsi fut fait le sermon en public. On fit de même puis après dans les villages du bois Saint-Martin de Houx, et de Hermeray, là où quelques-uns furent blessés. On ne laissa pour cela de s'assembler à Thuillay, auquel lieu s'étant trouvés quelques paysans des villages de Mézières, Marsauseux et Germinuille, qui de long-temps avaient été instruits en la religion, ils furent

ar ceux du village de l'Au-  
iduits par un prêtre portant  
ète en la main; mais il s'y  
gentilhomme qui les re-

emain , le sieur de Thuillay,  
iron soixante et quinze ans ,  
elé et repris par la duchesse  
n , en son château de Nogen-  
ui fit une réponse toute au-  
e n'espérait, qui fut cause  
'en fallut qu'il ne fût assom-  
retour. Le cinquième jour  
'octobre ensuivant , en une  
emblée faite au château de  
enal, la plupart des fidèles de  
en retournant furent assaillis  
llageois de Berchère , ayant  
fs leur vicaire et quelques  
êtres qui les avaient amenés  
. Mais, à l'aide de quelques  
nmes à cheval, ils n'en em-  
que des coups. Cela fut cause  
ques jours après, les chanoi-  
rens , seigneurs du village  
re , firent mettre en prison  
mes de la religion réformée ,  
toutefois furent délivrés à  
a cause étant évoquée au con-  
. Finalement, le dernier jour  
bre , à la faveur d'environ  
gentilshommes , la première  
se fit dans la ville en la  
Saussenx, non sans grandes  
du peuple irrité, non-seule-  
cette assemblée , mais aussi  
l'évêque du lieu faisait pré-  
grand temple un moine de  
is nommé Verdun, qui était  
gion. Tôt après , à savoir le  
décembre, environ cent gen-  
es , s'étant logés parmi la  
rendirent en la même mai-  
ec eux quelque petit nombre  
ans pour ouïr le sermon , où  
n tel tumulte avec plusieurs  
ctées, qu'à grande peine le

prêcheur pût-il être entendu. Ce né-  
anmoins, cela s'écoula sans venir aux  
épées; mais, pour obvier à l'avenir,  
les gentilshommes se retirèrent par  
devers l'évêque favorisant aucune-  
ment à leur cause, pour lui faire en-  
tendre l'occasion qui les avait émus  
de venir en la ville en tel nombre; les  
chanoines et juges présidiaux au con-  
traire, craignant que l'évêque fit quel-  
que chose à leur préjudice, y envoyè-  
rent aussi pour remontrer que ceux  
de la religion troublaient le repos pu-  
blic faisant prêcher contre les édits du  
roi, et concluant que chacun eût à se  
retirer en sa maison : à faute de quoi  
ils protestaient contre eux des maux  
qui pourraient survenir au cas que le  
peuple prit les armes. Les gentilshom-  
mes au contraire répondaient qu'ils  
n'étaient venus en la ville qu'avec l'é-  
pée et la dague , et non pour autre  
chose que pour ouïr la parole de Dieu,  
se plaignant d'avoir été brocardés par  
les rues, et déclarant au surplus que,  
si on passait outre, ils avaient de quoi  
se défendre. L'évêque appointa qu'on  
sursoierait les assemblées attendant la  
réponse sur ce que chacune des par-  
ties présenterait au roi pour avoir ré-  
glement sur le tout. Incontinent après  
le sieur de Monterud , lieutenant de  
monsieur le prince de la Roche-sur-  
Yon, au gouvernement d'Orléans , ar-  
riva à Chartres pour y entretenir la  
paix, et peu après se dressa l'édit de  
janvier, suivant lequel on commença  
de prêcher aux faubourgs en la mai-  
son d'un nommé Jean Hué; mais le  
peuple ne laissa d'injurier et outrager  
ceux qui allaient au sermon, et de tra-  
vailler ledit Hué jusques à ce qu'ils  
lui firent quitter la ville. Puis entrant  
les sergens en son logis , sous couleur  
de quelque dette , feignant ne trouver  
autre meuble pour déplacer, empor-  
tèrent la chaire du ministre qu'ils ex-

posèrent le lendemain en vente en plein marché. Qui plus est, ils conclurent en chambre de ville que de là en avant nul ne donnerait à besoin aux artisans de la religion, et que tous serviteurs de boutique n'allant point à la messe seraient chassés par les maîtres du métier. Ce qui fut cause que le nombre de ceux de la religion diminua grandement, se retirant les artisans tant pour n'être molestés des juges et du peuple, que pour n'avoir de quoi vivre. Ce nonobstant les assemblées continuaient. Ce que voyant, ils délibérèrent de se saisir du ministre; ce qu'ils firent au mois de février 1562, l'ayant trouvé en une maison de la ville avec les anciens de l'Église et autres, jusques au nombre de dix ou douze qui avaient été appelés au consistoire, les chargeant par ce moyen d'avoir fait une assemblée en la ville contre l'édit du roi. Cette maison environnée de grand peuple étant finalement ouverte, les sergens y entrant firent de grands excès à ceux qu'ils y trouvèrent et menèrent prisonnier le ministre avec deux autres en la tour du roi. Sur quoi étant la cause évoquée au conseil privé par lettres patentes du roi, ils ne laissèrent de le tenir prisonnier environ quatre mois. Au même temps, un jeune soldat condamné à être pendu, et n'ayant voulu se confesser à un prêtre, fut tiré à bas du milieu de l'échelle et traité d'une terrible façon par le peuple qui lui creva les yeux et le déchira par pièces : et peu après étant mort et enterré par un surveillant de l'église nommé Jean de Ginais, fut déterré par le peuple, voire jusques à la troisième fois, et demeurèrent ainsi les choses fort aigries jusques à ce que les armes étant prises, le sieur de Guilly commanda à chacun de l'Église romaine de prendre

les armes, comme ils firent, mettant sur le haut de l'une de leurs portes, une enseigne après avoir désarmé et finalement chassé ceux de la religion réformée hors la ville, qui demeura en cet état durant toute la guerre.

A Bourges, au mois de juillet 1561, advint une grande émeute et battérie, laquelle ayant commencé au quartier d'Orron, par le son de tocsin, s'épandit jusques à la porte Saint-Paul, et finalement jusques à la porte Bourbonne, sur le portail de laquelle y avait plusieurs prêtres avec arquebuses et arbalètes dont ils endommagèrent ceux de la religion réformée, et fut le conflit si violent qu'il y eut plusieurs de blessés d'un côté et d'autre, et quelques-uns tués de la religion romaine, sans qu'il s'en ensuivit autre chose, s'étant les parties finalement accordées d'elles-mêmes. Ainsi continua l'état de la ville jusques à l'édit de janvier, suivant lequel les assemblées se firent librement dans les faubourgs Saint-Sulpice. Ce que ne pouvant porter les moines, suscitèrent ceux qu'ils purent des faubourgs, qui sont la plupart leurs débiteurs et tenanciers; là ils donnèrent mille empêchemens, les uns usant de menaces, les autres tirant quelques coups d'arquebuse pour étonner les plus craintifs. Ceux de la religion s'étant plaints de cela, sans en avoir raison, firent finalement courir le bruit que le meilleur était de prêcher en la ville pour essayer si les magistrats leur en feraient quelque défense; ce que n'étant advenu, ils se servirent de la connivence des magistrats, commençant peu à peu à s'assembler dans la ville; et, bien que quelques mutins leur donnassent des empêchemens, si ne laissèrent-ils point de continuer en assez bonne paix les uns avec les autres,



aux nouvelles du massacre de  
dont il sera parlé ci-après en

oudun, ceux de la religion le  
di devant Pâques 1561, s'as-  
ent secrètement pour célébrer

Les prévôts et avocats du roi  
avertis sommèrent François  
nciennes, lieutenant particu-  
François Artuis qui avait suc-  
on père à l'office de procureur  
de se transporter où ils étaient  
és; ce qu'ayant fait et ayant  
le vingt-sept à vingt-huit per-  
écoutant leur prédicateur et mi-  
ommé Jean Poterat, ils souf-  
que l'exhortation se continuât,

étant parachevée et le pseau-  
té, Robinet, avocat du roi, se  
, disant qu'ils avaient chanté  
me pour les injurier, prenant  
sur ce qu'ils avaient chanté  
me sixième : Sus, sus, arrière  
, déloges tyranniques. Ce né-  
il ne fut cru en sa colère,  
rent les particuliers renvoyés  
maisons, et Poterat baillé en  
un sergent, avec commande-  
it à lui-même de mettre son  
par écrit. Bref, tant s'en fallut  
il fit perdre courage à ceux de  
on réformée, qu'au contraire,  
du ministre prisonnier, les mi-  
des lieux circonvoisins ve-  
xhorter ceux de l'Église, de-  
jardins à huis ouverts, chan-  
haute voix et faisant les bap-  
sans crainte, et nonobstant  
onnement de Poterat les as-  
s continuèrent. Et, quant à  
ayant été finalement donné en  
Jean Bouchetel, secrétaire du  
sieur de Saint-Lisagne, il fut  
élivré à pur et à plein par let-  
tes du roi Charles, envoyées  
les baillages, par lesquelles il  
endu à tous d'une et d'autre

religion de ne s'injurier de parole ni  
de fait pour la religion, et de ne re-  
chercher aucun en sa maison. Les ad-  
versaires de la religion réformée ne  
s'endormaient pas sur cela, mais trou-  
vèrent moyen de déposséder tous ceux  
de la religion réformée des offices et  
états de la ville, étant ordinairement  
gouvernée par ceux qu'ils appellent les  
quatre gouverneurs et les trente-deux  
conseillers qu'ils élisent chaque année  
le premier jour d'août. Et, bien qu'en  
ce fait il y eut une brigue toute évi-  
dente, si est-ce que la cour du parle-  
ment de Paris l'autorisa par arrêt.  
Mais le 17 de septembre ensuivant,  
Antoine Dorsaine, lieutenant-général,  
étant retourné de Genève, où la per-  
secution l'avait contraint de se retirer  
l'an précédent et faisant ouverte pro-  
fession de la religion, cela donna grand  
courage à tous les autres, surtout  
étant le 3 décembre arrivé encore un  
autre ministre pour être adjoint à Po-  
terat au ministère, de sorte que publi-  
quement le lieutenant-général et par-  
ticulier, et le procureur du roi avec la  
plupart des anciens avocats et procu-  
reurs du siège, firent ouverte profes-  
sion de la religion jusques à ce point,  
que le 25 janvier 1562, étant exé-  
cuté à mort un certain malfaiteur nom-  
mé Antoine Ymbaut, il fut admonesté  
publiquement et consolé par le minis-  
tre de l'Église réformée, au grand  
contentement de tous jusqu'aux plus  
rudes et séditieux de la ville. Advint  
sur cela que le 5 de février plaintes  
se firent par le procureur du roi, des  
des danses et dissolutions qui se fai-  
saient ordinairement par la ville. Sur  
quoi fut ordonné par Dorsaine que dé-  
fenses seraient faites à toutes person-  
nes de danser par la ville, porter mas-  
ques ni aller déguisées, et à tous joueurs  
d'instrumens de les accompagner sous  
peine de punition corporelle; au mé-

pris de laquelle ordonnance plusieurs séditeux délibérèrent le dimanche suivant de faire une danse de treize pèlerins, ayant chacun un bâton à deux bouts, treize faucheurs ayant chacun une faux emmanchée à l'envers, treize dîmeurs ayant chacun une fourche de fer, et treize vendangeurs portant de gros leviers. Ce qu'étant découvert par certains billets contenant l'ordre de cette danse et les seings de quelques-uns qui en devaient être, plusieurs furent mis prisonniers, et par ce moyen fut empêchée cette danse; mais, au lieu du fruit qu'on espérait d'une si sainte ordonnance, les gouverneurs en vertu d'une commission de parlement ayant informé et aisément prouvé que les susdits lieutenant-général et particulier et procureur du roi faisaient profession ouverte de la religion, et même avaient fait prêcher en plein marché à l'exécution du susdit malfaiteur, firent tant que ajournement personnel fut décrété contre les trois dessusdits avec interdiction de l'exercice de leurs états, étant aussi venues les nouvelles du massacre de Vassy, suivies des horribles confusions qui seront dites ailleurs.

A Poitiers un horrible désordre survint au mois de juillet 1561 s'étant élevée une bande de jeunes gens, partie écoliers étrangers, partie de la ville, qui furent appelés les siffards, d'autant qu'ils portaient au col certains petits sifflets, qu'on appelle de Crontelles, qui est un bourg près la ville, renommé pour l'artifice de telles marchandises. Ceux-ci tous les soirs après souper se promenaient en la place appelée le Marché-Viel; et là le capitaine assis sur une haute tombe ou pierre élevée, ayant à ses pieds son greffier, et autour de lui ses soldats qui tout le jour tâchaient d'en débaucher et atti-

rer quelqu'un, faisaient lever et faire solennellement le serment s'ensuit, fidèlement rapporté d'un mot par ceux qui l'ayant ouï rendu bon témoignage; Vous par la chair, le ventre, la mortigne double tête farcie de reliques par toute la Divinité qui est dans la sainte Eglise, que vous ferez bons et fidèles siffards, et qu'au lieu d'aller au prêche, ni à messe, ni à vêpres, vous irez tous les jours deux à deux au bordereau, et choisirez la plus belle, et encore qu'il ne vous en vienne, vous laisserez d'y aller pour un bon exemple. Et cela fait, le capitaine tenant un verre de bien trois sols se faisait verser du vin; et au premier le baillait à ce soldat, lui disant : le Seigneur bénit soldat; et le soldat répondait : le Seigneur vous conserve, car. Puis, de rechef, le capitaine lui baillait le Saint-Esprit te puisse bondir le ventre aussi gros qu'une pipe, et qu'il ne blasphemés tant horribles et sales paroles que nous ne les saurions sans horreur (à quoi toutefois nécessité m'a contraint, pour mon honneur, quel esprit ont été menés par les persécuteurs de l'Eglise de France, qui se pratiquaient au vu et au su de chacun. Et bien que cette bande s'accrue jusques au nombre soixante quatre, assez connus par nom et par nom; ce néanmoins, d'autant que cela se faisait notoirement en déshonneur de la religion réformée, et au mépris de la sainte cène du Seigneur, et de la réception des fidèles à l'assemblée; toutefois le magistrat fit aucun semblant, jusques à ce qu'il fut comme contraints par la clameur du peuple et des fidèles, ils en prirent quelques informations, et se prirent à armer par la ville. Mais tout cela ne fut qu'une bonne mine n'ayant

eux aucun de ces méchans ;  
 iel et la terre mêmes'en ému-  
 en avertirent les hommes,  
 enu auparavant un horrible  
 qui foudroya toute une gale-  
 hâteau, et une chapelle du  
 des cordeliers, avec un trem-  
 de terre, comme aussi fut  
 le débordement de la rivière  
 , jusques à passer par-dessus  
 illes de la ville, qui fut cer-  
 age tant de ces malheureux  
 e des autres calamités qui s'en  
 ent. Nonobstant toutes ces  
 , ceux de la religion réfor-  
 maintinrent toujours ; de sorte  
 de mai dudit an, ceux du  
 assemblés aux jacobins, sui-  
 it du roi Charles, qui avait  
 s états d'Orléans à Pontoise,  
 nt de demander exercice li-  
 ur religion, comme ils avaient  
 précédente année. Sur quoi,  
 usés tout à plat, et menacés  
 ur de Mompezat, sénéchal,  
 pelèrent protestant de nullité.  
 es ceux de la religion, à cinq  
 u matin, prêchèrent à huis  
 lans la ville, en une maison  
 la Vetille : et le dimanche  
 jour de juin suivant, à cause  
 ande multitude, prêchèrent  
 aulsaye devant le château du-  
 ers ; et de là en avant furent  
 ent fortifiés par Pierre Des-  
 rnommé le curé de Chire,  
 cha le 15 du mois, chacun y  
 pour le bruit qu'il avait déjà  
 oint qu'il était gentilhomme  
 re, cette qualité le faisait res-  
 t suivre de la noblesse du  
 venue du roi de Navarre,  
 le 6 d'août suivant, ayant as-  
 personne à la prédication, les  
 grandement, et jusques à ce  
 e, le 15 dudit mois, en un jar-  
 les murailles de la ville, la

I.

sainte cène fut célébrée et administrée  
 à plus de quinze cents personnes. De  
 là ceux de la religion, à cause des pluies  
 continuelles, prirent hardiesse d'en-  
 trer aux jacobins, et d'y faire leur  
 exercice, étant lors reçu pour ministre  
 de l'Eglise Pierre Chrétien, homme  
 de singulière érudition, de doux es-  
 prit et de bonne vie. Cependant leurs  
 adversaires, voyant que ceux de la re-  
 ligion réformée ne cherchaient qu'à  
 se loger à couvert, donnèrent ordre  
 que, dès le matin, on trouvât leurs  
 temples fermés ; quoi voyant, ils trou-  
 vèrent moyen au lieu d'un temple,  
 d'entrer dans le couvent des augus-  
 tins, où ils continuèrent jusques au  
 cinquième de novembre, auquel jour  
 admonestés par un nommé Alexandre,  
 leur ministre, du vouloir du roi, qui  
 était qu'on rendît les temples et au-  
 tres places usurpées sur l'Eglise ro-  
 maine, ils s'en départirent volontai-  
 rement, et se pourvurent du mieux  
 qu'ils purent jusques à l'édit de jan-  
 vier.

Montmorillon, petite ville ayant  
 toutefois siège royal dans les confins  
 du Poitou et du Limousin, a reçu la lu-  
 mière de l'évangile, par le moyen de  
 quelques doctes écoliers revenant des  
 universités de ce royaume, et notam-  
 ment de celle de Poitiers, entre les-  
 quels un nommé François de la Pousse,  
 mieux instruit et plus zélé que tous  
 les autres pour être même exercé dans  
 les produits de l'Ecriture sainte, com-  
 mença à la sollicitation de quelques  
 fidèles de faire les prières hors la ville,  
 et d'exposer le catéchisme au mois de  
 septembre 1561. Et n'est à oublier  
 ce qui lui advint en sa première pré-  
 dication, c'est à savoir qu'étant saisi  
 d'appréhension, et aussi pour avoir usé  
 de trop grande abstinence, ayant à  
 grande peine commencé de parler, il  
 demeura muet et éperdu pour un es-

pace de temps , ayant toutefois les mains jointes et les yeux tendus au ciel. Et finalement, ayant recouvré la parole, dit ces mots : Satan, me veux-tu empêcher d'annoncer les louanges de Dieu , tu ne saurais ; car Dieu te tient enserré , et me fera la grâce de poursuivre l'œuvre commencée en son nom. Puis supplia l'assistance de ne se départir, et de fait continua son propos l'espace de deux grosses heures, si bien que plusieurs mêmes des adversaires qui s'y trouvèrent par curiosité furent gagnés à Dieu. Cependant le bruit s'étant répandu par la ville, par le moyen d'un calomniateur, que le ministre était devenu tout noir, et que le diable lui avait tordu le col, les prêtres tout soudain assemblés en l'église saint Marcial, se délibérèrent de sortir en procession avec leur hostie en criant miracle ; ce que de fait ils commencèrent d'exécuter, mais ce fut à leur grande honte et confusion, ayant été connue la vérité de ce qui était advenu. Par ainsi continua la prédication, mais non sans grandes injures et insolences, qui furent toutefois très-patiemment souffertes, bien que plusieurs gentilshommes circonvoisins s'y trouvassent, qui avaient bien moyen de mener les mains ; mais au lieu d'avoir recours au bras de la chair, ils se fortifièrent de la parole de Dieu, ayant pour renfort le ministre de Loudun, pour aider à la Pougé, ministre ordinaire. Par ainsi l'Église s'accrut de plus en plus, mais ayant ceux de la religion romaine fait venir un cordelier du couvent de Feugère, la Pougé, sans en avoir averti personne, n'ayant pu obtenir que le cordelier lui fût confronté en dispute en la présence des magistrats, entra dans le temple où prêchait le cordelier, lequel il reprit tout hautement après le sermon achevé, des blasphèmes qu'il avait

prêchés, requérant au peuple l'un et l'autre patiemment ; mais l'écuyer, ne s'y accordant au contraire, exhorta le peuple de se rue. La Pougé, qui eût été massacré sans doute, si un nommé Lardé, homme de guerre, n'y était venu, qui le retira et gagna une maison située près du temple. Puis ce temps-là, ayant été informé de la Pougé, de céder à la fureur du peuple, étant poussé à sédition par le clergé que par le lieutenant vil nommé Jacques Richard l'avocat du roi, tous deux indignes et indignes hommes en état, se retira chez le sieur de la Vière, où il continua son ministère jusques à ce que le gentilhomme retirant à Poitiers, il dressa l'église saint Savin, à laquelle ceux de la ville morillon s'adjoignirent.

A Troyes, au mois de mai, semblée bien grande se trouva le huit et neuf heures du soir, à l'église de saint Pantaléon, l'exhortation et les prières s'y firent au vu de tous : ce qui continua depuis ce temps, n'étant alors que d'avancer l'œuvre du Seigneur tout après que leur fut envoyé de Neufchâtel-en-Suisse, un docte personnage nommé Jacques Rét, natif de Sedan, en Brie, par le duc duquel on commença de prêcher publiquement et à portes ouvertes dans plusieurs maisons de la ville, d'abord dans une grange prise par ceux de l'Église. Et leur fut envoyé de Genève pour renforcer François Bourgoin, surnommé Dard, homme de savoir et d'expérience. La fin du mois de septembre, Antoine de Carraciol, évêque de Troyes, revenant du colloque de Lausanne, où il n'avait aucunement prêché, étant aussi sollicité par quelque

et autres dames de la cour, se rendirent au consistoire de l'église de Troyes, reconnaissant ses fautes solennellement, et requérant être admis au sacrement. Sur quoi les avis se trouvaient contraires, les uns estimant que c'était un grand avancement de l'âme de leur côté, les autres ayant en suspecte, et non sans cause, la légalité de sa vie impudique dudit évêque, qui alors par trop connue, la résolution d'en demander avis aux ministres qui étaient encore assemblés à Troyes, lesquels s'y trouvant aucunes perplexes à cause de plusieurs raisons qui se publiaient, on vint demander conseil à l'église de Paris, l'opinion de laquelle se trouva dans les réponses latines de Calvin. Cependant passa par Troyes ce grand personnage Pierre de Vaux, retournant de Poissy à son évêché de Zurich, par l'opinion duquel, ayant fait abjuration, et signé une profession de foi, et promis de gouverner son évêché, fut reçu au ministère, non toutefois sans contredit, s'y opposant l'un des ministres nommé Jérom. Ce néanmoins, son évêché, moyennant quelques pensions, la reine lui fit accorder, il se mit à prêcher, ayant beaucoup plus de science que de science; mais il se fit mal depuis, comme il sera vu en lieu; mais quoi que soit, l'évêque de Troyes allait toujours croissant.

Un matin donc, l'un des pasteurs, tenant la couverture de la croix, se jeta, bien que le soir précédent fût comme les autres. Ce fut attribué à miracle par le bruit des prêtres, gens y accoururent de toutes parts en tel nom-

bre, que c'était merveille de voir ce pauvre peuple ainsi abruti, les uns se confessant, les autres offrant des chandelles. Or, y avait-il au-devant de cette croix une maison d'apothicaire nommé Claude Gorulard, lequel encore qu'il eût fermé sa maison pour éviter toute occasion de tumulte, on ne laissa de crier qu'il avait médité de leurs miracles, et fut la sédition soudainement émue si grande, que sa maison fut pillée et saccagée entièrement; informations faites, l'un des séditieux condamné à être pendu, le peuple l'arracha demi-mort des mains du bourreau, le transportant en tel état devant cette croix qui toutefois ne le garantit point de mort: et depuis fut trouvé que le tout était procédé de l'invention et cautelle des prêtres qui déjà, dès l'an 1534, en avaient fait autant, et ainsi continua l'Église jusqu'au massacre de Vassy.

Auxerre, ville épiscopale, renommée pour les bons vins et pour les mauvaises têtes des femmes, a eu toutefois de long-temps des gens de bien et d'honneur, auxquels Dieu avait ouvert les yeux, comme étaient entre autres Jacques Chalmeaux, alors prévôt d'Auxerre, et N. Girardin, conseiller-présidial, joint que plusieurs gentils-hommes circonvoisins ont fait de long-temps profession de l'Évangile. Se voyant donc en quelque nombre, advint, comme ils n'avaient point encore de ministre au neuvième jour d'octobre 1561, qu'ils s'assemblèrent entre sept et huit heures du matin pour faire les prières. De quoi indignés les prêtres, dont la ville est bien farcie, et qui les avaient découverts, bien que le lieu fût un pressoir éloigné des grandes rues, commencèrent de sonner le tocsin de la guette de la ville; quoi entendu par l'assemblée, ils s'écartèrent de si bonne heure, se re-

tirant chacun en sa maison, que leurs adversaires ne trouvèrent personne sur le lieu, mais pour cela leur mauvaise volonté ne cessa. Car, sur les dix heures, en moins de rien, on vit premièrement certaines troupes de petits enfants avec pierres assaillir les maisons des portes remarquées, avec lesquels peu à peu se joignirent tant de larronneaux, qu'enfin ils furent de deux à trois mille personnes qui pillèrent jusqu'au nombre de vingt-sept maisons, sans que jamais les menaces du magistrat pussent avoir lieu, jusques à la nuit pour que chacun craignant sa maison se mit en armes. Ce que voyant, la plupart de cette canaille accourue au son du tocsin, et qui a coutume de venir taverner à la ville, surtout dans les jours de fête, se retira dehors avec ce qu'elle put emporter de butin; il y eut aussi trois des principaux séditieux emprisonnés et quelques enfants; mais, quant aux enfants, il fallut incontinent les rendre aux pères pour éviter plus grande émeute. Le roi tôt après, averti de cette esclandre, y envoya commission au sieur de Tavan- nes, lieutenant en Bourgogne, lequel y étant arrivé trouva façon d'emplir sa bourse aux dépens des uns et des autres à la manière accoutumée, faisant toutefois pendre en personne trois pauvres bellâtres de ces pillards, et cinq de ceux de la religion en figure, et bannir cinq autres avec confiscation de leurs biens, de sorte que les battus furent condamnés aux dépens. Ce nonobstant ils ne perdirent courage, et allèrent ouïr le sermon à Chevannes, distant de deux lieues d'Auxerre, jusques à l'édit de janvier, attendant l'exécution duquel continuant d'aller en ce lieu, advint qu'à leur retour ils trouvèrent les portes fermées dont ils furent repoussés bien rudement; de sorte qu'ils se retirèrent aux champs,

n'ayant recours qu'à la miséricorde de Dieu. Mais, quinze hommes à cheval, avertis du fait et prenant leur querelle, assaillirent de telle sorte ceux qui empêchaient l'entrée, qu'ils firent ouverture à ces pauvres gens, non sans effusion de sang; car il en demeura trois de ces mutins tués sur-le-champ, et quelques autres blessés qui moururent depuis. Cela les fit plus sages de là en avant, et jusques au commencement des premiers troubles, se contentant toutefois ceux de la religion d'aller au bourg de Chevannes.

Étant donc mort le roi François, comme les églises commençaient à respirer, ceux de Sens recouvrèrent pour ministre un nommé de la Brosse, homme de grandes lettres, qui dressa et entretint l'Église croissant de jour en jour jusques à l'édit de janvier 1562; duquel étant avertis ceux de la religion, achetèrent un beau lieu pour bâtir joignant les fossés de la ville, où ils commencèrent de faire l'exercice de la religion en grande modestie et patience, bien qu'ils fussent ordinairement travaillés et qu'entre autres indignités la publication de l'édit en l'audience du bailli de Sens, leur fût refusée et dilayée de jour à jour jusques après Pâques, bien que mandement du roi leur fût envoyé exprès par un courrier, comme ci-après sera dit.

Cette année, ceux d'Aurillac, après avoir temporisé long-temps, s'assemblant de nuit pour prier Dieu, eurent finalement un ministre nommé Guy de Morenges, natif du lieu, qui, dès long-temps s'était retiré à Genève, homme de qualité et de singulier zèle, par le labour duquel l'Église s'avança merveilleusement en peu de temps, non seulement en ce lieu, mais aussi par tout le pays. Il y avait alors à Aurillac un très-mauvais homme, natif du lieu,



le François Channeil, beau-frère lieutenant-général, et surnommé c, à cause d'une maison bâtie à une lieue de la ville, dont il e nom, pour mettre différence lui et ses frères et prédéces-, d'autant qu'il avait gagné ce d'être au rang des gentilshom- u lieutenant de l'artillerie. Ce- espérant bien s'agrandir de la de ceux de la religion, et de sollicité par sa sœur, se joit avec un gentilhomme du pays, é Bresons, de la nourriture du al de Tournon, attacha la pre- escarmouche contre ceux de la n, à l'occasion de quelque ima- crucifix abattue, et quelques s rompues au portail de la ville. 'occasion lui en fut bientôt ôtée; ux de la religion ne faillirent de e entre les mains du magistrat qui était chargé du fait; lequel is fut déclaré puis après inno- et fut trouvé par très-apparen- jectures que les prêtres mêmes t fait cela pour émouvoir le à sédition. Ce nonobstant, et ue toute la ville fût en paix, ve- cour, obtinrent une lettre du , avec autres bien amples du hal Saint-André, gouverneur ergne, pour faire publier et ob- l'édit appelé de juillet, lequel nmoins avait été grandement par plusieurs mandemens du ant donc ces lettres sans aucu- ormation ni procédure de jus- ils assemblèrent gentilshommes ats au plus grand nombre qu'ils ; de quoi avertis, ceux de la n eurent recours au magistrat assura du contraire, soit qu'ils assent rien, soit qu'ils eussent gence avec les dessusdits. Tant e, le 2 de septembre suivant, le ant-général avec le procureur

du roi, et le premier et quatrième consuls étant allés au-devant d'eux jusques au lieu d'Arpajon, distant de la ville environ d'une demi-lieue, rentrèrent avec eux, accompagnés de six à sept cents hommes, tant de pied que de cheval, marchant comme en bataille, et sonnant un sifflet au lieu d'une trompette; eux entrés et les portes fermées afin que pas un n'échappât, leur première insulte, comme en une ville gagnée d'assaut, fut contre la maison du ministre pour lors absent, pour être allé par la providence de Dieu en un synode assigné à Villefranche de Roergue. En cette insulte, Dieu voulut que du premier coup qu'ils tirèrent ils tuassent l'un de leurs propres compagnons; de là ils massacrèrent trois hommes trouvés en prières dans une petite chambre, à savoir, Giraut Bayort, apothicaire, Jean Cotte, libraire, et Jean Condobart, messenger ordinaire, tous natifs de la ville. Puis se jetèrent sur tous ceux qu'ils trouvèrent dans la maison, pillant et brisant tout jusques à entrer en une maison de cinq pauvres orphelins, là où après avoir tué d'une arquebuse un jeune homme nommé Gousselou qui s'était présenté à une galerie, ils saccagèrent tout, s'étant ledit Caillac nommément saisi d'une bougette où étaient les bagues de la feue mère des orphelins, desquels, pour couvrir leurs pilleries de quelque forme de justice, ils en firent prisonniers deux pauvres mineurs, s'étant les trois sœurs sauvées par-dessus les toits: cependant la grande troupe s'était campée en la place avec charge expresse de tirer contre tous ceux qui se mettraient aux fenêtres. ce qui fut exécuté en la personne d'un qui fut tiré étant facteur du premier consul, et d'une veuve ancienne, âgée de quatre-vingts ans, tante et marrai-

ne de Caillac , laquelle toutefois n'eut aucun mal , sinon que son couvre-chef fut percé de dragées en cinq endroits. Ce même ravage fut fait en plusieurs maisons, et furent faits prisonniers de 35 à 40 hommes , puis furent logés les soldats par étiquettes pour vivre à discrétion comme en terre d'ennemi.

Le lendemain ils s'écartèrent par les champs , pillant tout, sous ombre de chercher ceux de la religion , et de fait, ils y trouvèrent Guillaume Longveru , procureur en la cour présidiale, qu'ils traitèrent très - cruellement, l'ayant même enfermé de fers pesant trois quintaux ; les autres prisonniers n'étaient mieux traités étant volés d'argent et d'habillemens , dont il n'était question de se plaindre ; leur intention était surtout de se saisir des personnes du ministre et du sieur d'Yollet, qu'ils entendirent être partis de Villefranche pour prendre le chemin de Beaulieu. A raison de quoi, Caillac et Passefont, lieutenant particulier , avec 25 ou 30 chevaux, partirent de la ville à minuit pour les surprendre au port de Beaulieu. Mais Dieu envoya une petite pluie, pour laquelle éviter, les espions, s'étant retirés en la maison d'un gentilhomme bien près du port , le ministre cependant et sa compagnie passant la rivière échappèrent de la main de ces brigands.

Tôt après, sans autre procédure, et nonobstant les causes de récusation, furent pendus Pierre Blanc, libraire, et Pierre Sauret, chaussetier, qui moururent tous deux constamment et chantant à haute voix le psaume 27. Or, étaient-ils délibérés de les exécuter tous ainsi deux à deux , n'eût été que Dieu leur fit changer d'avis ; de sorte qu'ils envoyèrent en cour l'avocat du roi et un très-méchant homme de leur faction, nommé le Sourd de Monteilly , pour

obtenir commission pour procéder au jugement définitif des autres, nonobstant leurs causes de récusation , ce qu'ils espéraient aisément obtenir par le moyen du cardinal de Tournon ; lequel aussi en fit tout son devoir, les présentant et recommandant à la reine mère. Mais Dieu, protecteur des innocens, y avait pourvu de remède. Car un certain avocat nommé Guy la Côte, s'étant sauvé dès le troisième jour de mois avec une corde , était arrivé le premier à la cour , là où ayant remontré les horribles excès commis par Caillac, Besons et leurs complices, et la cause ayant été par lui plaidée contre le dessusdit avocat du roi, il fut dit que commission serait adressée au premier conseiller présidial de Lyon ou d'Aurillac sur ce requis , pour informer des excès prétendus d'une part et d'autre. Commandement fut fait audit Caillac et autres gens de guerre, de sortir de la ville , et de mettre les prisonniers en lieu sûr et honnête, en interdisant au bailli des montagnes et ses lieutenans la connaissance de la matière , avec injonction de remettre la procédure entre les mains dudit conseiller exécuteur de l'arrêt.

L'avocat du roi , retourné en diligence, au lieu d'obéir à l'arrêt, se joignit avec les magistrats coupables et accusés , et ainsi tous ensemble firent encore mille maux aux pauvres prisonniers, et qui plus est , procédèrent contre les absens par ajournemens et défauts. A quoi ne put jamais remédier Antoine du Fau, conseiller présidial d'Aurillac, auquel avait été commise l'exécution dudit arrêt. Et pourtant au lieu d'icelui étant récusé, fut autre commission adressée à François Raimon, conseiller au parlement de Paris, lequel, nonobstant toutes récusations et menaces, usant de merveilleuse diligence par l'espace de qua-

tre mois, fit tant après avoir élargi les prisonniers, remis les absens en leurs biens, et procédé au reste des informations, que lesdits Caillac, Bresons, Monteilly et complices, furent contraints de vider la ville, et eût fait beaucoup davantage sans les troubles qui survinrent comme il sera dit ci-après.

Au mois d'août 1561, du Perron, ministre, arriva à Rouen, et fut publié l'édit appelé l'édit de juillet, par lequel il était défendu de faire aucun exercice de la religion, sinon à la forme de l'Église romaine. De quoi ceux de la religion romaine firent grande fête, sonnant leurs cloches et chantant leur *Te Deum* : mais, nonobstant tout cela, trois jours après, ceux de la religion réformée recommencèrent leur exercice accoutumé. Au même mois et an, Dieu, par sa providence, découvrit et rompit l'une des plus malheureuses entreprises qui fut jamais complotée, et telle qui s'ensuit. Un nommé Jean Guitard, banquier et bulliste de sa profession, ayant un frère avec le sieur de Fises, l'un des secrétaires d'état et des plus avancés par la maison de Guise, commença dans Rouen le plus secrètement qu'il put à découvrir tous ceux de la religion, étant de quelque qualité, et notamment ceux qui avaient charge en l'Église; enroulant non-seulement leurs noms, mais aussi tout ce qu'il pouvait savoir de leurs biens, meubles et immeubles, et spécialement tout ce qu'il pouvait remarquer dans les uns et dans les autres, pour être un jour recherchés avec quelque apparence. Pour ce faire, il avait intelligence particulière avec les plus ouverts ennemis de l'Église : à savoir, Lompan, conseiller de parlement, Bigot, avocat du roi, les procureurs du roi, d'Amours et Pericart, Richard Papillon, conseiller en l'Hôtel-de-Ville,

Raoul Yon, avocat, Marc, huissier de parlement, et Secart, docteur de Sorbonne et vicaire du cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen; par le conseil desquels tout son cas se dressait, estimant qu'ils auraient tous bonne part au butin, d'autant qu'il leur donnait à entendre que le tout se faisait du vouloir et avec intelligence de la reine mère, et du cardinal de Lorraine et autres. Cette menée ayant duré environ six mois, Dieu voulut que lui-même espérant tirer quelque argent d'un Italien (car il était homme débauché en sa vie, et dépensant toujours plus qu'il n'avait), lui déclara quelque chose de cette entreprise. L'autre ne voulant céler un tel acte, en avertit quelques gens de bien, leur montrant même le personnage, qu'ils remarquèrent et chevalèrent tellement, qu'enfin ils l'attrappèrent chez un orfèvre nommé Matthieu le Roux, ennemi de ceux de la religion, le fils duquel toutefois avait été reçu ministre; en la chambre duquel était monté Guitard, se feignant être bien son ami, et l'exhortant de se déporter de cette religion pour éviter plusieurs inconvéniens et grands dangers. Sur ces propos, étant entrés ceux qui le suivaient pas à pas, se voulurent enquérir plus avant de ce qui en pouvait être, et le voyant étonné l'empoignèrent, le trouvant saisi de mémoires, contenant les noms de tous les ministres, anciens, diacres, et principaux de l'Église, même de ceux qui prêtaient leurs maisons, et de ceux qui s'étaient mariés en l'Église ou y avaient fait baptiser leurs enfans, avec les autres évidens témoignages de la conspiration. Averti de cela, le lieutenant criminel y donna soudainement si bon ordre sans faire grand bruit, qu'il fut assuré de Guitard, et ayant fait soigneuse recherche en sa maison,

trouva le reste de ses papiers et mémoires, entre lesquels y avait la minute de trois lettres missives, la première adressée à la reine mère, dont la teneur s'ensuit :

« Madame, me recordant des gracieux propos dont vous m'usâtes dernièrement, en la présence de notable compagnie dedans les jardins de Fontainebleau, tous semblables à ceux que vous me tintes étant en vos couches, il y a quatre ans, avec promesse de le reconnaître si j'exécutais votre volonté, j'ai depuis ce temps fait un tel devoir, à l'aide de ceux que vous m'avez nommés, principalement de messieurs d'Amours et autres, que j'ai découvert tout ce qui s'est fait par spécial aux lieux maritimes, où il est de besoin de donner remède, pour l'intelligence qu'ils ont avec les insulaires, qui pourrait autant préjudicier, comme pourront faire par deçà les assemblées qui augmentent journellement s'il n'y est par vous donné prompt remède. A quoi vous supplie, madame, de penser; et me supporter de cette brève lettre, pour l'espoir que j'ai de vous voir en bref, pour vous raconter chose digne de remède, etc. »

Et est à noter qu'à la fin d'icelle étaient ajoutés ces mots en substance : « madame, pour n'être découvert en votre service, j'ai écrit les mots que ne pourriez lire en telle façon que vous les voyez. Mais en ayant écrit à mon frère l'alphabet et interpellation d'iceux, il ne faudra d'obéir à vos commandemens, et d'exécuter ce qu'il vous plaira lui commander. »

Or, étaient ces mots écrits en cette lettre en chiffres, messieurs d'Amours, Petremol, insulaires et assemblées. Les autres lettres, adressées au cardinal de Lorraine, étaient telles :

« Monsieur, s'augmentant par chaque jour ce que j'avais charge de dé-

couvrir ici, j'ai été contraint de vous avertir et vous supplier de mettre une fin à votre dessein, vous suppliant y entendre en bref, et s'il vous plaisait que je continuasse, m'envoyer argent par deçà par le premier qui viendra, vous affirmant sans argent ne pouvoir beaucoup y continuer, car sans grands deniers je n'y ferais rien; me recommandant. »

Les troisièmes, écrites à son frère, portaient ces mots :

« Mon frère, j'ai cejourd'hui écrit à la reine en la bonne grâce de laquelle je vous ai tellement empreint, que je ne fais doute qu'elle vous reçoive des plus favoris de ses serviteurs; mais pour ce qu'à la lettre que je lui ai envoyée, il y a des mots qu'elle ne connaît, je vous envoie l'alphabet de ce qui y est, à celle fin que vous les connaissiez. Car je crois très-bien que vous serez mandé, l'ayant avertie que vous les connaissez. Si je puis parvenir à mon entreprise, j'espère en bref temps me voir bien pourvu. »

Ces menées ainsi découvertes sans faire grand bruit, l'avis fut d'en avertir le roi de Navarre premièrement, puis les autres princes et seigneurs, par un courrier exprès; ce qu'étant fait le roi de Navarre en ayant fait sa plainte à la reine, non-seulement elle le désavoua, mais aussi ordonna que sur-le-champ il fût amené de Rouen sous bonne et sûre garde pour en faire bonne justice; mais ceux de Rouen lui ayant remontré le danger qu'il y aurait qu'il ne fût recoux, commandement fut fait au duc de Bouillon, comme gouverneur de Normandie, d'aller sur les lieux pour lui faire et parfaire son procès par le siège présidial. En la confection duquel ayant été trouvé par ses billets bien vérifiés les noms des plus notables personnages du royaume, même jusques

la reine même, et le chan-  
 ec le moyen de tuer tous les  
 t même le nombre des hom-  
 erait nécessaire à telle exé-  
 fut pendu et étranglé le dix-  
 jour de septembre en sui-  
 pour ce que par le discours  
 on découvrit plusieurs de  
 ices, il fut dit que les uns se-  
 nnis à son de trompe au pied  
 lle, comme deux cordeliers,  
 urs, et un teinturier nommé  
 Robert Rollin, sieur de Lou-  
 seiller, Jacques d'Amours,  
 i roi, Louis Petremol, prési-  
 ar, vicaire de l'archevêque,  
 urs autres, tant huissiers et  
 que gens de petite qualité,  
 ques-uns furent aussi empri-  
 nais tant s'en faut qu'on pas-  
 utre, comme ils méritaient,  
 traire ils furent bientôt ré-  
 réintégrés, alléguant que  
 leur avait donné à entendre  
 l'intention de la reine et de  
 il, et qu'ils lui pensaient faire  
 Dieu sait si cela les devait ex-  
 t après, à savoir, le 25 de no-  
 l'Église en laquelle il y avait  
 e ministres et vingt-sept an-  
 ant tellement accrue qu'il n'y  
 moins de dix mille person-  
 e lesquelles étaient plusieurs  
 mmes et gens de grand état,  
 ença de prêcher aux gran-  
 s. Le 10 décembre suivant,  
 anier nommé Pasquier Qui-  
 ené au supplice pour avoir  
 ne image, le peuple se dis-  
 le retirer de la main de la  
 ui en fut fort irritée, et sus-  
 leurs états les sergens, et  
 a cinquantaine, et arquebu-  
 la ville, comme n'ayant fait  
 ir, décernant ajournement à  
 e plusieurs absens. A quoi  
 fallut que les ministres et

anciens s'opposassent, qu'au contraire,  
 le fait fut condamné et désavoué au  
 consistoire, et la justice suppliée d'y  
 mettre la main. Par quoi le même jour  
 le lieutenant du bailli insista fort en-  
 vers les ministres et anciens, qu'ils  
 eussent à se retirer aux faubourgs, et  
 à quitter les halles de la ville; auquel  
 ils exposèrent leurs raisons au con-  
 traire, qui furent envoyées au roi, et  
 s'ensuivit après l'édit de janvier qu'on  
 appelle.

Dijon, ville de parlement et princi-  
 pale du duché de Bourgogne, n'a été  
 des dernières à recevoir la lumière de  
 l'Évangile, bien que de tout temps la  
 plus grande partie ait surmonté la  
 meilleure, de sorte que l'Église n'y a  
 pu être dressée comme en plusieurs  
 autres lieux. Ce néanmoins ceux aux-  
 quels Dieu avait ouvert les yeux se  
 sont de long-temps assemblés par les  
 maisons pour invoquer Dieu, et fré-  
 quenter les églises circonvoisines,  
 pour se consoler et fortifier toujours.  
 Mais ils n'ont jamais été sans grande  
 crainte, pour avoir toujours été, depuis  
 la mort de l'amiral Chabot, gouvernés  
 sous la maison de Guise, et en ce temps  
 dont nous parlons, ayant eu pour lieu-  
 tenant du roi, en l'absence du gou-  
 verneur en chef, le sieur de Tavan-  
 nes, homme d'autant plus dangereux  
 qu'il avait eu autrefois la connaissance  
 de la religion. Toutefois, il y avait  
 cela de moins mauvais en lui, à savoir,  
 que l'avarice surmontait la cruauté;  
 mais, outre tous ceux qui ont été leurs  
 plus rudes et désespérés adversaires  
 en ce temps-là, il faut compter un  
 nommé Benigne Martin, maire de la  
 ville, lequel voyant, au commencement  
 du règne de Charles IX, que ceux de  
 la religion venaient en avant, se déli-  
 béra, quoi qu'il en dût advenir, de les  
 empêcher tellement qu'encore que,  
 par l'édit même de juillet, il fût ex-

pressément défendu de rechercher les personnes en leurs maisons pour le fait de la religion, ce néanmoins ne laissa de rechercher et emprisonner hommes et femmes, et s'oublia jusques à émouvoir des gens par troupes pour empêcher le chant des psaumes, et pour saccager certaines maisons, comme fut celle d'un nommé Jacques de Varennes. Que si on s'en venait plaindre, tant s'en fallait qu'on obtint justice, qu'au contraire, les battus, tués et saccagés payaient l'amende. Qui plus est, certains délégués du tiers état, ayant requis au roi à Saint-Germain la liberté de prêcher, ce qui était déjà souffert quasi en tous lieux par connivence, cet homme fut bien si outrecuidé, que de moyenner la convocation des états de Bourgogne au 10 novembre, sans autorité du roi ni consentement des villes, pour désavouer ce que dessus. Qui plus est, lui ayant été défendu le 24 de janvier suivant, par arrêt du conseil privé, de plus faire telles assemblées à peine de la hart, au lieu de s'en déporter après que l'édit de janvier fut envoyé au parlement, il fit une telle brigue pour empêcher la publication, que six échevins, avec le secrétaire de la ville, furent envoyés vers la reine pour lui faire remontrances au contraire. Et nonobstant l'arrêt que dessus, ne laissa d'assembler quelques états du pays. Sur cela ceux de la religion ayant obtenu commission pour informer contre lui, il s'en étonna si peu qu'il fit de rechef défendre à cri public les prières et chant des psaumes en français, à peine de la hart, et rebaptiser certains enfans, auxquels il imposa nouveaux noms; davantage, il fit venir un prédicateur de Paris, nommé Pistoris, homme séditieux s'il en fut jamais, pour le salaire duquel s'étant si bien employé, furent certains deniers ordonnés en

une assemblée de ville, et pris si deniers de la fortification, disant maire que ce qu'avait fait Pist était une vraie fortification des de la ville. Nonobstant ces choses, de la religion firent venir deux n tres, en intention de dresser église en vertu d'autres lettres d sion expresse du roi au parle pour la publication et exécution d dit; mais le maire fit tant que le lément résolut d'attendre ce que le parlement de Paris. Ce nonob après avoir finalement entendu l'édit avait été publié à Paris, tai fallut que le maire se désistât d entreprise, qu'au contraire il s certains personnages au nom du pour former opposition sur l'édit ordonnance des états ni des vill menant avec soi un chanoine se syndic du clergé, il vint en plei lement remontrant qu'encore que religions fussent reçues par le reste du royaume, si ne devr elles être permises en Bourg pour quelques raisons secrètes entendait remonter au roi, requ à la cour, que pour cet effet, deux seillers fussent envoyés vers le s'offrant le chanoine de fournir frais, pour s'être alors découvert ligue du Triumvirat; il obtint ment ce qu'il voulut. Et la guerre puis survenue fut cause que toutes semblées cessèrent comme il se en son lieu.

A Beaune, les prêtres étant généralement irrités de ce commencement d'assemblées, et notamment de l'union du bordeau, et des autres provinces connues, comme il a été dit en l'histoire de François II, se délibérèrent d'y mettre ordre à quelque prix que fût. Et de fait, le jour de Pâques 1561, ayant découvert que plusieurs qui n'avaient communie à leur



retirés en une perrière dite ain, où ils avaient fait les prières tant qu'un grand nombre d'éroneurs et autres gens du menu s'émut avec grand tumulte. Les magistrats y voulurent remédier : mais s'en fallut que Gilles Brunet, un des séditeux, Jean Paves, le chapitre de Notre-Dame de , qu'ils appellent, ne fussent offensés en leurs personnes ; furent contraints les magistrats de relâcher trois vigneronniers qu'ils avaient pris. Cela leur donna telle hardiesse le lendemain plusieurs d'eux retournant en la ville furent à coups de pierres. Et qui plus est, ayant entendu que Jean Bours, maire de la ville, devait revenir d'Arnay-le-Duc, où il était quelques jours auparavant, et qui n'avait rien de ce tumulte, ils se levèrent par grandes troupes sur les chemins pour le tuer au passage, d'autant qu'il était de la religion. Mais la ville étant avertie de cela, sortit à cheval six ou sept, avec deux ou quatre-vingts hommes de tous de la religion, lesquels ayant rencontré par hasard Bouchin ne devait passer par-là, et sur cet avis voulant entrer dans la ville, furent poursuivis les vigneronniers à grands coups de pierres, et encore plus rigoureusement par les portes qu'ils trouvèrent saisir certains prêtres ; de sorte qu'il y eut plusieurs injures de paroles, en eut plusieurs de blessés et de tués, entre lesquels se trouvaient un maçon de la ville, nommé Petot, le corps duquel porté de charnier des femmes grosses, le lendemain tiré dehors par les mains des vigneronniers et traîné par la queue jusqu'à ce qu'il fût enterré aux champs en cachette. Au mois de juin

suivant, à la sollicitation des prêtres, le menu peuple, contre la forme accoutumée, démirent tous les anciens échevins pour en y mettre à leur dévotion, élisant pour maire un nommé Jean Simon, notaire royal. Quelques mois après, bien que rien n'eût encore été résolu par le roi sur la requête d'avoir des temples faite par la noblesse et le tiers-état, et qu'au colloque de Poissy rien n'eût été décidé quant à la doctrine, si est-ce que ceux de Beaune, suivant l'exemple de la plupart du royaume, et notamment de Chalons et de Macon, commencèrent de s'assembler aux halles de la ville sur le soir en bon nombre pour faire les prières. Les prêtres, grandement offensés de cela, s'en plaignirent au lieutenant du bailli pour en informer ; de quoi avertis ceux de la religion vinrent en son hôtel jusques au nombre de deux cents, en toute modestie toutefois, lui remontrant l'obéissance qu'ils voulaient rendre au roi, n'estimant qu'il fût marri qu'on fit prières solennelles et saintes, comme ils faisaient pour sa majesté et pour l'état du royaume. Joint qu'il n'avait encore été rien ordonné au contraire de la requête des états ; et ce fait, lui présentèrent copie de la confession de foi présentée au roi à Poissy, laquelle confession à leur requête fut lue à haute voix, et par commandement du dit sieur lieutenant, soussignée par tous ces requérans qui savaient écrire ; cela fut cause que plusieurs s'adjoignirent à eux qui les avaient auparavant eus en horreur, ignorant quelle était leur religion, et ajoutant foi aux calomnies.

Par ainsi continuèrent les assemblées, qui parfois étaient visitées par les ministres de Chalons, jusques à ce qu'ils recouvrèrent pour ministre un nommé Sébastien Tiran, lequel y com-

mença son ministère le pénultième de décembre , en la maison de Sébastien Marqueray , sieur du Champ , et continua depuis , n'étant l'assemblée de moindre nombre que de mille personnes. Au même temps , bien que l'édit de janvier ne fût encore publié par le parlement, les églises commencèrent à se dresser publiquement partout au duché de Bourgogne , comme à Arnay-le-Duc, Ar sur Tille, Châtillon-sur-Seine , Noyers. Ceux de Beaune donc poursuivirent de plus en plus, et dressèrent leur consistoire de quatorze anciens et de quatre diacres , sur la fin du mois de janvier. Voyant cela, ceux de l'Église romaine, encore qu'ils empêchassent la publication de l'édit, voulurent toutefois s'en servir en ce qu'il faisait pour eux , et firent tant que deux conseillers du parlement venus à Beaune, firent défenses à ceux de la religion de ne plus prêcher dans la ville , sans toutefois leur permettre de prêcher aux faubourgs. Ceux de la religion répondirent sur cela que très-volontiers ils obéiraient à la défense à eux faite, suppliant toutefois le parlement de ne trouver mauvais s'ils usaient de ce que l'édit leur permettait. Et par ainsi commencèrent de prêcher au faubourg de la Bretonnière , en une grange surnommée de Groseli , dont auparavant ils s'étaient assurés, prévoyant ce qu'on leur préparait. Peu après , par la pratique des prêtres étant deboutés de cette grange , s'assemblèrent en une autre nommée des Brevots au même faubourg, où ils continuèrent jusques au jour de Pâques , nonobstant les bruits qui couraient du massacre de Vassy et des changemens qui se préparaient; auquel jour de Pâques, bien que le capitaine de la ville et du château tâchât par admonitions de les empêcher, la cène fut célébrée en très-grande

compagnie , tant de la ville que des lieux circonvoisins , y étant administrée tant par les deux ministres ordinaires de Beaune , à savoir, Sébastien Tiran et Michel Vignol, que par le ministre d'Auxonne , lequel peu auparavant, de peur des dangers, avait été retiré à Muresaut, de laquelle célébration de cène les prêtres grandement étonnés et indignés , se portèrent comme il sera dit en l'histoire de la guerre.

A Autun, les deux chanoines et curés desquels il a été parlé en l'histoire de François II, faisant de plus en plus leur devoir, l'évêque, frère du sieur de Cipierre, et les chanoines , ayant attiré certains espions et recueilli quelques articles de leurs sermons , résolurent finalement de les surprendre par leur propre bouche. Étant donc appelés pour cet effet par l'évêque en son logis épiscopal , non point comme par forme judiciaire, mais comme pour conférer avec eux amiablement, ils y vinrent volontairement. Et bien qu'ils y eussent trouvé l'évêque accompagné d'une grande partie de son clergé, et notamment de deux théologiens , l'un nommé Brochet et l'autre Fidelis, avec le gardien des cordeliers, et deux notaires fournis de papier et d'encre (ce qui montrait assez à quelle fin on les y avait appelés) ce néanmoins ils avouèrent les propositions qui leur furent mises en avant , et les confirmèrent par témoignage de l'Écriture sans aucune crainte , et d'une telle façon que l'évêque déclara depuis qu'il se repentait de les avoir fait parler devant une si grande compagnie. Il y avait aussi une grande multitude de peuple devant l'évêché , craignant qu'on ne fît mal à ces deux personnages, et s'émouvant peu à peu avec terribles menaces; et n'eût été que les deux curés reprissent le peuple bien

ent par la parole de Dieu, il y a  
ce qu'il fût advenu quelque  
dangereux. Ces articles ainsi  
furent incontinent après en-  
la Sorbonne, condamnés com-  
tiques et envoyés à l'évêque  
journer les curés devant son

Les curés en appelèrent au  
ant l'ordonnance duquel ils di-  
voir prêché en leurs paroisses.  
és sur cela au conseil privé lors-  
lit de janvier se dressait sur la

l'année 1561, l'issue en fut  
e les curés furent absous à pur  
in, et renvoyés avec lettres

cachet que du grand sceau  
poser le silence à tous qui les  
ent empêcher à leur office.

t cette procédure, et les curés  
a cour, certains étourdis (ou,  
il en soit, menés d'un zèle in-  
et mal réglé), commencèrent à

l'abattre les croix et les images  
x publics de jour et de nuit, et  
ient tout près de se saisir des

de la religion romaine, quand  
és étant de retour (non sans  
chappé les embûches qu'on leur  
ndues sur le chemin) remon-

vivement au peuple que ce  
eux d'entreprendre telle chose  
torité du magistrat, et que,

eux, ils leur déclaraient qu'ils  
n'avaient jamais tels actes, ni  
i les commettraient; par ainsi,

étant apaisé, les lettres du roi  
entérinées en plein bailliage.

cela les chanoines tâchèrent de  
les curés par un autre moyen,  
citant par une lettre du sieur du

ncon, beau-père de Tavannes,  
ouche à retourner à leurs pré-  
qu'ils leur offraient de resti-

autant qu'on les avait déclarées  
s, et déjà conférées à d'autres,

irs allèchemens y firent autant  
rs menaces. L'édit de janvier

arriva quasi au même temps, pour la  
jouissance duquel, encore qu'il ne fût  
publié à Dijon, s'étant assemblés les  
principaux de la religion, ne se trou-  
vant toutefois les deux curés en cette  
compagnie, fut avisé d'un commun ac-  
cord que désormais on ne s'assemble-  
rait point dans les temples de l'Église  
romaine, pollués d'idolâtries et su-  
perstitions, mais bien en une grange où  
on avait coutume auparavant de faire  
les banquets de la confrérie qu'on appe-  
lait de Saint-Jean; et que, pour dresser  
le ministère entre eux, les deux curés  
seraient priés de se transporter avec  
certains députés pour les accompagner  
en la ville de Châlons, où se tenait  
un synode de la province, afin d'y être  
examinés, et y recevoir l'imposition  
des mains s'ils étaient trouvés capa-  
bles. Finalement les curés, non sans  
grand refus, s'étant soumis à cela, fu-  
rent par autorité du synode assignés à  
Autun, ordonnés ministres, là où fut  
incontinent dressé le consistoire, et en  
général fut mis en train l'exercice de  
la religion suivant l'édit de janvier  
avec un merveilleux accroissement.  
Or, là-dessus arrivèrent les nouvelles  
du massacre de Vassy suivies de gran-  
des menaces, tant de Tavannes que de  
Villefrancon, et du bailli d'Autun, et  
de plusieurs gentilshommes du bail-  
liage, pour lequel effet les chanoines  
quittèrent aux dessusdits Tavannes et  
Villefrancon les deniers qu'ils devaient  
au chapitre, et n'épargnèrent encore  
plusieurs autres présens. Mais, no-  
n obstant tout cela, tant s'en fallut que  
ceux de la religion désistassent tant  
soit peu, qu'au contraire, désirant de  
se fortifier et munir par la célébration  
de la sainte cène contre les tempêtes  
toutes présentes, ils se résolurent de  
la célébrer le jour de l'Ascension, à  
quoi s'opposèrent à vive force leurs  
adversaires comme il sera dit en l'his-

toire de cette guerre qui dès-lors était ouverte en la plupart du royaume.

Quant au parlement de Bordeaux, voici comme s'y portèrent les affaires de la religion depuis la mort du roi François II. Quant à la ville de Bordeaux, l'Eglise réformée y multipliait infiniment, en sorte qu'en peu de temps le nombre accrut jusques à environ sept mille personnes; entre lesquelles y avait plusieurs hommes et femmes d'état, et prêchait-on à couvert en deux lieux, étant ministres Philibert Grené, dit la Fromentée, et un nommé Neufchâtel, tous deux personnages de grande doctrine. La première assemblée se fit à Saint-Laurent en Grave-lez-Bordeaux, en une maison des champs, où se trouvèrent environ trois cents personnes; de quoi averti le sieur de Burie, lieutenant au pays pour le roi, en l'absence du roi de Navarre, gouverneur, y envoya le capitaine du guet, nommé le Breton, auquel cela même advint qui est dit en l'Evangile de ceux qui furent envoyés pour saisir Jésus-Christ. Car étant arrivé, comme la prière se commençait de faire, après la prédication il en fut tellement touché que finalement il se mit à genoux comme les autres, et délibéra dès-lors de se ranger à la religion. Étant donc retourné vers Burie et lui ayant rapporté qu'il n'avait trouvé en cette assemblée aucune apparence d'armes ni de sédition; mais, au contraire, un témoignage d'une singulière dévotion, qui l'avait ému de faire comme eux, il n'en fut autre chose, et Burie s'en étant allé en sa maison, où il fut environ quatre mois; environ ce temps le chapitre de l'ordre des cordeliers se tenant à Bordeaux, et les moines à leur manière accoutumée, tenant des conclusions à tous venans; un médecin de Libourne et un jeune régent du collège disputèrent contre eux, contre

la messe qu'ils maintinrent n'être de l'institution de Jésus-Christ, exposant en français et devant tout le peuple les passages de l'Écriture et leurs argumens. Ce qui fâcha extrêmement les cordeliers, ne voulant disputer que par leurs docteurs scolastiques. Cela fut cause qu'un autre régent qui enseignait la dialectique au collège, prenant la parole et disputant du tout à leur façon, les réduisit à tel point qu'ils furent en risée à tout le peuple, d'autant que, ne pouvant vaincre par raison, ils se mirent à crier tous ensemble que c'était trop disputer contre les hérétiques. Ainsi donc, le nombre multipliant tous les jours, les assemblées se firent en deux lieux, à savoir, hors la ville au faubourg des Chartreux, et à Sainte-Croix, dans la ville en bonne paix, au moins sans sédition ouverte jusques au premier de novembre appelé la fête de Toussaint. Mais, en ce jour, étant advenu qu'un enfant porté audit faubourg des Chartreux pour être baptisé, mourut durant la prédication, et sur cela étant avisé qu'au sortir du sermon il serait enterré au cimetière de Saint-Remi (auquel lieu ceux de la religion avaient déjà sans contredit enterré plusieurs de leurs morts), il advint un esclandre tel que s'ensuit : Ceux de la religion romaine étaient alors à leur service et y avait un moine qui prêchait dans l'église Saint-Remi, étant close la porte du cimetière. A raison de quoi deux de la religion réformée étant dans l'église pour demander la clé du cimetière, soudain un capitaine de marine nommé Sauvat, suivi d'autres aussi étourdis que lui, sortant dehors se rua sur ceux de la religion qu'il rencontra; lesquels, ayant repoussé les assaillans dedans leur église, l'effroi fut si grand que les uns montant au clocher pour sonner le tocsin, les autres

et la main à l'épée, les autres jetèrent les pierres, la sédition s'échauffa d'une terrible façon.

Néanmoins, le président Carles, Lemaire son frère, et les jurats y accourus, firent si bien qu'ils arrêtèrent le tumulte, menant en prières les bonnes informations prises sur le champ, quatorze de la religion romaine auteurs de ce mal, lesquels néanmoins furent bientôt après renvoyés par la cour de parlement s'étant démise de la cause. Mais alors commençant un syndicat qui fut depuis cause de ces troubles, les premiers promoteurs furent Thomas du Ran, lieutenant-général en la sénéchaussée de Nîmes, et un avocat du parlement nommé Lange.

Thomas du Ran, il était fils d'un Espagnol naturel, ayant encore un sien frère abbé demeurant en Espagne, et d'une grande apparence qu'il ne devait pas mieux que de voir la France en guerre, ayant intelligence avec l'Espagnol. Quant à Lange, il était devenu si fier pour avoir porté la robe pour le tiers-état aux états généraux, et si mal content de n'avoir été récompensé de quelque haut état, qu'il ne se souciait que de parvenir à un haut prix que ce fût. Ceux-ci donc commencèrent pour couverture certaines lettres obtenues de la Chancellerie, auxquelles les marguilliers de l'église Saint-Jacques, seulement aux fins de poursuivre la délivrance de ceux que le président Carles avait emprisonnés, firent un syndicat enrôlant environ trois cent personnes : entre lesquelles, outre le duc de Nemours, furent plusieurs hommes de bien comme entre autres le tiers-état nommé Roffignac, homme si bon et si détestable en sa vie qu'à peine y eut-il jamais rien de plus infâme ; mais tout cela était couvert du zèle qu'il avait

ou qu'il disait avoir pour la religion romaine. Ils firent aussi six syndics (nombre correspondant aux jurats qu'ils avaient pour suspects), et un procureur-général qui fut le dit avocat Lange. Firent aussi une description d'armes, et autres choses nécessaires à une grande entreprise, se départant par quartiers et paroisse, et même attirant à leur ligue les paysans des banlieues. Leur intention était, entre autres choses, de faire tant que Monluc, ou le sieur de Sanssac, ou pour le moins d'Escars, fût mis en la place de Burie, pour ruiner puis après le parti de la religion réformée. Ce syndicat ainsi dressé, Lange, pour se payer de ses peines, le premier fit tant que le chapitre saint André renonça au droit de substitution sur une maison achetée par lui ; et, pour avoir plus de pratique au palais, obtint qu'il fût dit par arrêt, en haine de ce que plusieurs avocats faisaient profession de la religion réformée, que tous ceux qui avaient été aux prêches des ministres seraient privés du droit de postuler. Peu après Lemaire étant mort, Novailles, capitaine du château du Ha et gouverneur de la ville, voulant mal à Burie, nonobstant que ces états fussent incompatibles, Burie éveillé par toutes ces nouvelles revint à Bordeaux, auquel lieu il reçut infinies plaintes, remontrant d'un côté les jurats que ce syndicat était un vrai commencement de sédition, et contraire à l'état de la ville. Lange, d'autre part, accompagné de cinq à six cents hommes, soutenant la nécessité dudit syndicat par les raisons qu'il promettait déduire devant le parlement, et devant lui, où il le pria de se trouver ; Burie, s'excusant sur sa goutte, fit assembler en la maison commune les principaux de l'une et l'autre religion, les exhortant de se réunir. A quoi se condescen-

dant ceux de la religion, Lange insista au contraire. De là il fallait venir au parlement, là où se trouvèrent plusieurs de petite qualité attirés expressément pour ce fait, qui rapportant que ceux de la religion avaient pris les armes, commettaient plusieurs insolences, Lange et les syndics confirmèrent le même, imputant le tout à Burie qui était là présent, et requérant confirmation de leur syndicat, les jurats remontrant au contraire l'inconvénient qui en pourrait advenir. Bref, nonobstant que plusieurs du parlement fussent juges et parties, si est-ce que Burie s'opposant fort et ferme, pour avoir aperçu que le fait se dressait contre lui particulièrement, fit tant que le tout fut renvoyé au roi. Lequel dûment averti de toutes ces pratiques, nonobstant que Lange eût prudemment défendu sa cause au conseil privé, cassa ce syndicat avec défenses bien expresses de plus en faire sous peine de rebellion, avec commandement à Burie de retirer les rôles et de faire publier l'arrêt, ce qui fut exécuté. Ce nonobstant, ceux de l'Eglise romaine faisaient tous les outrages dont ils se pouvaient aviser à ceux de la religion réformée, et si d'aventure sur cela quelqu'un d'eux était emprisonné, était aussitôt élargi, là où au contraire deux jeunes hommes, pour n'avoir voulu devant François de Nort, conseiller, jurer en une taxe de dépens sur les heures notre-dame (qu'ils appellent) furent condamnés à grosses amendes; et deux autres jeunes hommes fouettés, pour avoir dit quelques mots de travers à des moines; mais pour tout cela ceux de la religion ne laissèrent de continuer, se délibérant de célébrer la sainte cène du Seigneur. De quoi les adversaires avertis tachèrent de l'empêcher, alléguant que sous cette couleur ils voulaient

introduire en la ville des étrangers, et s'en saisir; mais, par l'avis de Burie et de Monluc même, qui se trouva lors à Bordeaux, il fut résolu que, pourvoyant à la sûreté de la ville, on empêcherait cette célébration de la cène pour éviter un plus grand mal. Ceci exécuté, le parlement envoya Lescure, procureur-général, vers la reine pour en faire ses plaintes sous couleur de demander au parlement de Paris l'édit appelé de juillet pour être publié à Bordeaux; mais Dieu détourna ce coup comme tous les autres, étant arrivé Lescure si mal à propos pour sa charge, qu'au lieu de l'édit de juillet, il fut porteur de l'édit de janvier qui fut publié le 6 de février à Bordeaux. Et suivant icelui, ceux de la religion, sans aucune réplique, voire même le jour devant la publication, firent prêcher hors la ville en une grange hors la porte Sainte-Croix; et leur ayant été depuis écrit (les députés des églises étant pour lors encore à la cour) le mécontentement qu'on avait de certains turbulens abatteurs d'autels et images, contre lesquels finalement les églises mêmes seraient contraintes de se dresser, ceux de Bordeaux déclarèrent ne vouloir avoir aucune communication avec telles gens, et l'envoyèrent notifier aux églises du haut pays.

Quant à la ville d'Agen, où ils n'attendaient que le maréchal de Termes, pour faire une terrible exécution que le lieutenant Bedon et Monluc, se moquant de Dieu à pleine bouche, tenaient déjà pour faite. la mort du roi François II arriva merveilleusement à point pour rompre ces cruels desseins. Or, était-il advenu, quelques années auparavant, qu'un nommé Oudet Nort, fils de Martial Nort, consul, très-mauvais homme et capital ennemi de ceux de la religion, étant en cela (comme



es autres choses) , du tout dissimulé à son père, après être échappé à deux persécutions advenues à Paris en 1556 , ayant aussi entendu son père le voulait faire prêcher de bénéfices, s'était retiré à Senlène; auquel lieu ayant très-étudié , et été trouvé capable du ministère, nonobstant son jeune âge fut envoyé en Agenois, en l'église de Saint-Moron, sur la rivière du Lot, appartenant au sieur de Caumont. Cela déplut extrêmement son père , encore moins de ce que le 9 de janvier en 1561, il vint prêcher dans une maison en plein jour, ce que les magistrats mêmes ne purent souffrir; car, sept jours auparavant, on avait trouvé en une maison une assemblée d'environ huit cents personnes qui faisaient les prières, on leur avait répondu qu'ils ne cesseraient d'attendre que, conformément aux ordres du roi, leurs assemblées étaient modestes , et faites seulement pour offrir la parole de Dieu et le faire sans armes ni scandale. Voyant leurs adversaires ne trouvèrent d'autre expédient que de supplier le roi de venir à Agen avec main armée pour dissoudre les assemblées, encore ne s'y firent de jour, jusques à ce qu'on y avait circoncis un enfant. Sur cela, venant à Agen, fit prière au port Sainte-Marie (dont les hérétiques avaient été déchassés peu après la sédition de Lectoure), un dimanche un autre de la religion qu'il était dans Agen le 26 dudit mois. Ce jour-là on vit merveilleusement plusieurs de la religion, entre lesquels Gratian, avocat du roi, se révolta pleurant, ayant Burie logé en sa maison; Burie tout au contraire, s'efforçant de la vérité, et pensant de cela gratifier le roi de Navarre les mains duquel il pensait

I.

bien que le gouvernement du royaume devait tomber, élargit les deux prisonniers, et, au lieu de défendre les assemblées, dit tout haut en s'en allant que, s'ils avaient coutume de prier Dieu une fois, qu'ils priassent quatre. En ce temps-là, Jean Barrelles, ministre de Toulouse, étant demeuré malade à Agen où il fut médecin, prêchait en plein jour en la maison de Roussanes, conseiller, et crût tellement l'assemblée de jour en jour, que finalement, le 16 mars, il prêcha dans un petit temple nommé saint Fiari, jadis évêque d'Agen et très-docte personnage ayant écrit contre les Arriens du temps de saint Jérôme, comme lui-même le témoigne en un traité qu'il a fait des docteurs ecclésiastiques, où son nom est mal écrit, à savoir, *Sebedius* au lieu de *Fedarius*. En ce temple il y avait un sépulcre de marbre qu'on disait être dudit évêque, duquel les nourrices avaient coutume de racler ce qu'elles en pouvaient avoir pour l'avaler dans leur potage, afin d'avoir abondance de lait. Et toutefois il y a une petite ville près de Toulouse, nommée Benerque, sur la rivière de Rège, auquel lieu, le 25 avril, jour de la fête dudit saint Fiari, les circonvoisins ont accoutumé de toute ancienneté de s'assembler en armes, de peur, disent-ils, que ceux d'Agen, auxquels ils maintiennent avoir dérobé le corps de ce saint, ne le viennent requérir. A eux en soit le débat, mais tant y a que ce sépulcre étant finalement ouvert à Agen, on n'y trouva qu'une tête avec les dents bien entières vu le long espace de temps, à savoir, de plus de douze cents ans que ledit évêque doit avoir été là enseveli. Pour revenir à notre histoire, les chanoines de saint Capraise, entendant comme ceux de la religion prêchaient à saint Fiari, et craignant que quelque jour

de cène on ne leur en fit autant, mirent garnison en leur église, dont furent capitaines deux chanoines, à savoir, la Lande et son frère, lesquels firent tant que le sieur de Vaillac en Querci, capitaine du Château-Trompette de Bordeaux, vint à Agen, où il fit publier un arrêt de parlement de Bordeaux défendant à toutes personnes de prêcher sans l'aveu et consentement de l'évêque du lieu. Mais, peu après, Burie ayant entendu la multitude de ceux de la religion, et que ce petit temple était comme inutile, d'autant que le peuple n'y allait que deux fois l'an, leur permit de s'en servir pourvu qu'ils se continssent en paix, et à la charge que le ministre et les principaux de l'Église réformée, répondraient de tout le désordre qui en viendrait de leur côté. Cela dura en cette façon jusques à ce que l'assemblée s'étant accrue jusqu'au nombre de six à sept mille personnes, de sorte que le temple de Saint-Fiari n'en était aucunement capable, on fut si mal avisé que de se saisir du couvent des Jacobins, tant pour prêcher que pour y loger les ministres; de quoi se doutant les moines avaient déjà emballé et transporté leurs meubles ailleurs, comme il ne fut aucunement touché à leurs ornemens. Ce fait joint à un autre, (c'est que l'autel et les images du palais se trouvèrent rompus, dont toutefois ceux de la religion s'excusaient disant que les prêtres mêmes avaient perpétré ce cas,) émut grandement le magistrat et tout le clergé de l'Église romaine, non sans cause; mais avec cela ils écrivirent à Burie beaucoup de choses fausses, à savoir, qu'on avait fait un consistoire auquel on évoquait tout procès, tellement qu'il n'était plus question d'aller aux magistrats ni de leur obéir, que les dîmes n'étaient plus payées, qu'on voulait contraindre

le clergé de l'Église romaine à buer à l'entretienement des moines et qu'on ne tâchait qu'à se calmer comme les Suisses, chargeant même ceux de Montauban (ce qui est trop impudente) d'avoir fait battre la monnaie, dont l'inscription était *Moneta nova Reipub. Montis Aquis*, voire même il fut écrit que ceux d'Agen assemblés en grand nombre avaient envaillié pour quelques temps, bastionné et muni d'artillerie le couvent des jacobins. Lesquelles écritures non-seulement par ceux de la noblesse, comme entre autres les sieurs de Fumel, Lagnac, Ferrant, Perricart et le sieur de Montet et autres, furent cause de révoltes et émeutes comme nous dirons ci-après. Car ce n'était pas seulement qu'on se débordait de part et d'autre, mais aussi en plusieurs autres lieux.

Ayant Fumel battu quelques rebelles assemblés pour prier Dieu près d'une maison au lieu de Libose, et en ayant fait autant à d'autres lieux, cha même de mener prisonniers dans une maison, et deux autres, à savoir, Lestèle, demeurant en la paroisse de Tournon, en Agen, et un pauvre homme de la paroisse de Libose, dont ils furent atteints et mis en prison, mais non pas châtiés. Ensuite, ils allèrent à la Réole sur Garonne, où ils firent une ville en Bazadois, y ayant fait une exhortation en une maison, pour lors se trouvant un certain bourgeois de Bordeaux nommé Gaucher, qui suada au peuple de brûler ces rebelles, et son offrande d'en payer la valeur. Mais tant s'en fallut que le peuple trouvât mauvais, que même, et de la religion, il cassa l'élection de tous les consuls qui se trouvaient, et avoir été créés étant de la religion

le Plume en Bruiles appartenant à la reine de Navarre, n'en firent rien, sollicités par leur bailli, genouillier, consul d'Agen. D'autres cordeliers de Penne et de Villeneuve furent chassés par la religion, et en l'abbaye de Villeneuve, les images furent brisées, et les reliques de Gervais, qui faisaient, au dire du peuple, japper ceux qui le mal caduc, furent brûlées. La reine de Navarre s'achemina en cour, donna le couvent des Cordeliers, qui était lors tout vide, à son conseil, et y fit asseoir les ministres, et y faire justice. A Condom, les cordeliers furent aussi déchassés de leurs couvents, et de quoi se plaignant à Burie, il écrivit au sieur Saint-Orans, autrefois capitaine Tilladet, leur père, après avoir ouï le débat des uns et des autres, ordonna que la nef du couvent demeurerait à ceux de la religion, et que le chœur du couvent serait aux moines. Il y avait lors un religieux de Condomnois nommés Gilles, autrefois faisant profession de la religion jusques à en être reçu au parlement de Bordeaux : disant que là l'Évangile ne s'accomplissait avec ses paillardises, usures, autres vices dont il était farci, et de poursuivre au bon chemin, et de ne pas être un très-cruel persécuteur, et fit des révolutions en ce temps là, tant à Condom qu'à Damauzan. A Périgueux, le mois de mai, Simon Brassier, nous avons souvent parlé sous le règne de Henri, y étant amené par le sieur de Memy, prêcha premièrement aux faubourgs, et finalement de la ville, en la maison dudit sieur de Memy. De quoi irrités les chanoines du sénechal apostat, mirent le feu dans la ville au temple de Saint-Fran, et dehors en la mai-

son de l'évêque, et firent leur effort d'émouvoir sédition, s'étant trouvés un jour jusques au nombre de quatre cents bien armés; mais ceux de la religion en étant avertis et se tenant sur leurs gardes en toute modestie, leur dessein s'évanouit en fumée. Ce néanmoins finalement ils firent Brossier prisonnier; mais la reine de Navarre, sur la fin du mois d'août, allant en cour et passant par-là, le leur bailla en garde, les assurant que si on lui faisait mal quelconque, ils en répondraient, ce qui le conserva pour ce coup. Pour revenir maintenant à Agen, les nouvelles de tant d'émotions conjointes avec les susdites calomnies, étant apportées à la cour, il fut écrit à Burie qu'il eût à y donner ordre, lequel grandement irrité manda aussitôt l'arrière-ban d'Agenois, Armagnac et Quercy pour l'accompagner, afin, disait-il, de châtier les usurpateurs des temples et briseurs d'images et autels. Cela étonna grandement ceux qui avaient été si étourdis. Et pourtant, le 13 septembre, les gentilshommes de la religion, comme entre autres le sieur de Memy, de Calonges, Lalave, Teyssonat, Catus, Castelsagrat, la Chapelle, qui avait été abbé de Bal, en Languedoc, et l'avait quittée à qui la voulait prendre, s'assemblèrent à Agen pour aviser les moyens de remédier à ce mal. Dieu, d'autre côté, modéra tellement Burie qu'il parla fort doucement aux députés que cette assemblée d'Agen lui envoya. Ce néanmoins ne se flant trop en cela, et sachant la réponse qu'il avait faite à Treilles, juge de Condomnois, dedans Marmande, auquel il avait dit ces mots tout hautement, lorsque Treilles se plaignait de ce que ceux de Condom avaient chassé les cordeliers : je m'émerveille de ce que vous me venez rompre les oreilles de ces faits, vous ne valez rien puisque

vous êtes les plus forts que vous ne leur courez sus, et ne jetez leurs têtes par-dessus les murailles; ceux d'Agen, dis-je, ne se fiant trop au rapport qu'on leur faisait de Burle envoyèrent en cour, en toute diligence, pour avertir leurs deux députés qui y étaient pour assister au colloque de Poissy, à savoir, Roussanes, conseiller d'Agen, et un avocat de Bordeaux nommé Bleureau: et par même moyen pour ce que Burie approchait, envoyèrent aussi au lieu de Langon au-devant de lui le ministre de Barrelles, et Voisin, aussi ministre à Villeneuve d'Agenois, au nom des ministres, et Teyssonat et la Chapelle, au nom des gentilshommes, pour lui offrir toute humble obéissance en ce qu'il leur commanderait. Cette offre l'adoucit beaucoup, surtout après avoir entendu la fausseté de la plupart des rapports que lui avait fait entre autres un très-méchant homme d'Agen nommé Berart, et par sobriquet de ses amis mêmes bavard. Sur cela donc Burie parla à eux fort doucement, leur avouant qu'il y avait plus de vingt ans qu'il avait connu la vérité, et leur montrant les lettres du roi bien fort rigoureuses, qu'il rompit en leur présence, leur promettant de rendre témoignage de leur obéissance. Burie, de Langon vint à Bazas, accompagné de la Biotie, conseiller de Bordeaux, et du Prévôt général de Guyenne nommé de Fourneaux où le vinrent trouver ceux de Nérac pour lui offrir toute obéissance; il les remercia, et leur dit qu'il n'irait point aux terres du roi de Navarre, mais qu'il laisserait la charge de cette affaire aux magistrats des lieux, tant pour pacifier le tout que pour faire rendre les armes. Il disait ceci d'autant qu'à Nérac tous étaient de bon accord faisant tous profession de la religion, voire jusques aux moines et moniales, ayant volon-

tairement quitté leur froc pour se joindre à l'Eglise réformée. De Bazas venu à Marmande en Agenois, toute la noblesse l'y vint trouver d'une part et d'autre: le chanoine la Lande y vint aussi avec ses adhérens, pour les chapitres de saint Étienne et de saint Capraise, et pour les magistrats le président Sevin, et ainsi tous se rendirent à Agen le 3 octobre. En ce lieu étant la multitude grande, l'assemblée s'y fit en une grande salle, au logis de l'évêque, en laquelle fut ouï le vicaire général de l'évêque de Condom, faisant grandes plaintes fort calomnieuses et contre sa conscience, ayant fait vivement auparavant de l'entendeur; mais il fut rembarqué par le lieutenant criminel de Condom qui le rendit confus, faisant grande honte en cet égard à ceux des magistrats d'Agen, qui étaient de la religion, pas un desquels n'osa comparaitre là pour maintenir leur cause. Conséquemment fut là présentée une requête au nom de toute la noblesse du pays, tant pour ravoïr la messe que pour garder que leurs vassaux n'eussent à suivre autre religion que celle de leurs seigneurs. Mais étant ceux qu'il avaient présentée désavoués, non seulement par tous les gentilshommes faisant partie de la religion, mais aussi par plusieurs autres auxquels elle n'avait été communiquée, les requétans demeurèrent tous confus. Ceux de Moissac étant du gouvernement de Guyenne, bien qu'ils soient du ressort de Toulouse, se faisant forts du cardinal de Guise, leur abbé, avaient chassé tous ceux de la religion; lesquels comparaisant en cette assemblée, requirent d'être remis en leurs maisons et que le prêche leur fût permis au dedans d'icelles; ce qui leur fut accordé. Mais ceux de Moissac, appuyés du sieur de Bidonnet, lieutenant et neveu du sieur Terride, ne voulurent aucu-

obéir. Le même fut octroyé à Monluc en Armagnac, dont était archevêque le cardinal de Foix, ayant pour son vicaire général un italien nommé Alphonse qui fit valoir le pis qu'il lui fut possible au fait d'Agen, les magistrats à ceux de la religion et à ce que plusieurs absents, étaient assemblés avec port d'armes qui avaient couru par les rues brisant les temples et autels, appelés à son de trompe, jugés coupables en figure, comme aussi il se trouveraient prisonniers, mort comme infracteurs des lois par laquelle requête Burie ayant voulu aviser avec conseil, et aller visiter le couvent des jacobins y reconnaître les bastions qu'il avait donnés à entendre au roi qu'il avait dressés, s'y transporta et y fut découverte l'impudence de ceux qui avaient fait cet acte. En premier lieu donc, que le nombre des moines qui étaient venus plaindre était fort grand, s'avisèrent d'y en ajouter plusieurs autres vêtus en moines : tous ensemble s'étant jetés à genoux devant Burie, avec grandes doléances comme si on leur avait tout enlevé, bien qu'ils n'eussent perdu ni meubles ni ornemens, Dieu qu'un gentilhomme reconnut parmi les moines contrefaits un maréchal qui avait ferré son cheval le jour précédent, auquel ayant demandé quel temps il était moine, il se soudain à gagner au pied de ses compagnons, et par ainsi toute cette affaire en grande risée passant outre et conduit à une étable à pourceaux de jardin, voulant donner à entendre le sieur de Bejaumont, plus à aider à dire la messe qu'au

métier de la guerre, que c'était un bastion fort propre et bien assis, à quoi lui ayant Burie répondu qu'il en apparaissait par le témoignage bien puant, de ce que les soldats qui y avaient été logés y avaient laissé, chacun s'en prit à rire, faisant toutefois Burie grands reproches à ceux qui avaient informé le roi de telles bourdes. Pendant ce délai, les prêches continuaient dans le temple des jacobins, où se trouvaient plusieurs personnages d'honneur, comme les seigneurs de Caumont, Pardillan, sénéchal d'Armagnac, le prévôt général, même quelquefois le sieur de Biron, la maison duquel servit en ce temps là à plusieurs affligés, et celui qui avait été envoyé en cour revint apportant bonnes lettres, tant du roi et reine mère, que des roi et reine de Navarre à Burie, qu'il montra à Barelles, ministre. Toutes lesquelles choses donnaient certaine espérance que le couvent des jacobins leur demeurerait. Monluc en ce temps-là ayant entendu que les affaires de la religion se portaient fort bien à la cour, ayant aussi couru le bruit que l'article de la cène y avait été accordé, et même signé par l'évêque de Valence, son frère, joint que favorisant à ceux de la religion, il espérait parvenir par ce moyen à ce qu'il prétendait de long-temps, c'est à savoir, à démembrer le gouvernement de Guyenne en plusieurs pièces, pour en avoir sa part, joua un merveilleux personnage, et contre son naturel qui était de n'être pas fort dissimulé, et de ne parler que de bourreaux et de cordes. Et pourtant, dès le commencement de la requête présentée contre les prévenus d'avoir brisé les images, tendant à fin de les punir de mort, il dit tout haut qu'il ne fallait pas faire ainsi mourir les personnes desquelles le roi aurait une fois besoin ; mais que plu-

tôt on devait les envoyer au service du roi pour trois ans en Piémont ou en Lorraine : voire même lui échappa quelquefois de dire qu'en bref la papauté serait abattue, et que ces ventres bénéficiers perdraient leur marmite; et, qui plus est, accorda un ministre à ceux du pays de Gontaud, lui assignant pension sur le bénéfice du lieu, duquel l'un de ses enfans était curé. Et sur cela se retira en sa maison d'Estillac près d'Agen. Cependant Bejaumont et autres firent tant envers la Boitie, conseiller, bien qu'il ne se souciât pas beaucoup de la religion romaine, qu'il prit la cause des jacobins en main à bon escient, alléguant à Burie, entre autres inconvéniens, que ceux de la religion avaient le bruit de faire plusieurs monopoles, et de se vouloir cantonner : à quoi leur pourrait grandement aider ce couvent répondant hors la ville, et situé en lieu fort et de défense. Ces menées entendues par ceux de la religion tenant déjà Monluc pour leur avocat, envoyèrent vers lui le priant de venir à Agen prendre leur cause en main, ce qu'il accepta leur disant que Burie commençait à radoter, surtout après dîner, et qu'il leur fallait un homme nourri parmi eux pour les bien maintenir contre leurs adversaires, et que, quant à lui, il dirait toujours qu'il valait mieux loger les ministres dans ce couvent que de nourrir dix ou douze ventres paresseux, et autant de putains, ajoutant qu'il voulait lui-même venir demeurer dans la ville et ouïr les prêches, et de fait il fit ce qu'il put, disant hautement à Burie qu'on ferait tort à ceux de la religion de leur ôter ce couvent, et que peut-être cela leur donnerait occasion de se saisir d'autres plus grands temples. Mais tout cela ne servit de rien, ayant été Burie gagné finalement par les sieurs de Lau-

zun, Monferrant, Lagnac, Fumel, Coccon, et autres de ce parti, et tellement persuadé par la Boitie, que le 10 dudit mois d'octobre, il remit les jacobins tant en leur temple qu'en leur couvent, où ils recommencèrent incontinent leur service, faisant prêcher un moine fort scandaleux, où assistèrent les magistrats, et toute la noblesse de leur parti, leur promettant aussi Bejaumont de leur refaire leurs images qui avaient été brisées. Et, quant au surplus de la requête par eux présentée contre les absens et présens, il fut seulement ordonné que le lieutenant du prévôt général ferait amende honorable, pour avoir ôté l'hostie à un prêtre chantant sa messe, ce qui fut exécuté sans passer plus outre. Ceux de la religion se voyant destitués du temple des jacobins, requièrent à Burie qu'il lui plût de les pourvoir de quelque autre lieu, lequel leur accorda le temple dit de Sainte-Foi, leur en baillant lettres sur-le-champ, et les y faisant conduire tant par le prévôt général que par un des consuls, de sorte que dès-lors les prières y furent faites par le diacre. Ce qu'entendant les autres consuls, furent en délibération de déposer celui de leur compagnie qui les y avait conduits, et furent faites grandes plaintes à Burie par les prêtres, alléguant qu'il eût mieux valu octroyer le couvent des jacobins qu'une paroisse à ceux de la religion; mais il les renvoya en grande colère, avec menaces que s'ils contrevenaient à son ordonnance, ils en répondraient sur leurs têtes, ordonnant seulement pour les paroissiens se complaignant, qu'ils s'accommoderaient dans leur temple pour leur service. Au reste, il fit défenses sous peine de la hart, à tous ceux qui n'avaient pris des temples, d'en prendre aucun : ordonnant toutefois que là où il y en aurait deux, le



al demeurant à ceux de la religion romaine, l'autre serait pour ceux de la religion réformée; où il n'y en eut qu'un, que les deux parties s'en disputaient entre elles. Quant aux conditions de leur service, afin que les deux religions fussent libres, et finalement voyant que ceux de la religion réformée ne voulaient entendre à rendre des armes, ordonna qu'il y aurait des députés de chaque côté qui veillent sur les scandales, et tiendraient conseil au magistrat si le cas le requé-

rit. Ce fut l'issue de ce voyage de Buzançon. Il ne fut pas de grand fruit pour la fin des troubles, étant les têtes des uns et des autres par trop échauffées, et pour s'avancer, et des autres pour les empêcher. Plusieurs villes envoyaient des pasteurs, auxquels ils promettaient de se contenir. Mais comme il ne fallait beaucoup les encourager pour s'émouvoir, aussi ne cessèrent les prêtres et certains gentils de leur religion; ainsi en advenant en d'autres lieux, à ceux de Beaumont de Lomagne, lesquels ayant prié le pasteur de Mauvezin de les visiter quelques jours, furent tellement encouragés par environ cinquante prêtres, et par le revenu du temple de la ville, qu'ils soulevèrent le peuple, que le ministre eut grande peine à se par-dessus les maisons: laquelle toutefois ne passa pas plus ou n'eurent trouvé les séditeux d'autres à faire tête. Pareillement en une petite ville nommée Grenade, d'une abbaye nommée la Casse sur la rivière de la Dou, advint au temps que six moines débordamment venus en armes, après plusieurs insolences y tuèrent en pleine vue l'homme d'un honnête marchand de la religion, les reprenant de ce

qu'ils injuriaient son mari; duquel fait étant faites informations, et les moines faisant résistance en leur abbaye, force fut d'y entrer à main forte, et fut pris le moine meurtrier en la ville d'Aix, par le capitaine du Mont de Marsan; mais cela était peu de chose au regard de ce qui advint à Fumel le 22 de novembre audit an. Le seigneur de ce lieu ayant autrefois voyagé au Levant semblait avoir appris le naturel de la Turquie et de tels autres peuples barbares, tyrannisant ses sujets d'une étrange façon, ôtant les biens aux uns, et faisant mourir les autres, dont il fut finalement payé, après avoir suivi ce train par l'espace de quinze à vingt ans par l'occasion qui s'ensuit: Venant de la chasse sur le soir et trouvant que ceux de la religion qu'il haïssait à mort venaient de faire les prières d'un temple assez loin de son château, il en eut tel dépit, que, sans autre occasion quelconque, il donna si grand coup du manche d'un pistolet sur la tête du diacre, rencontré avec d'autres sur le chemin, que le pauvre homme en tomba par terre. Ceux qui étaient en la compagnie du diacre, se remémorant sur cela ses tyrannies accoutumées, encore qu'ils fussent ses sujets, commencèrent à crier tout haut après, au meurtrier, au tyran, au méchant: et quoiqu'il fût monté sur un cheval d'Espagne, le poursuivirent jusques à son château où il fut tantôt assiégé, plusieurs y étant accourus de toutes parts, voire même de ceux de la religion romaine. Là espérait-il bien d'avoir secours de quelques siens parens avertis par un laquais; mais Dieu lui avait préparé le salaire de ses tyrannies par deux personnes réservées (ce semble) à cela, par une singulière providence. L'un d'eux était fils d'un de ses sujets, lequel s'étant hasardé de se défendre par justice contre son sei-

gneur le tyrannisant, et étant près de gagner son procès, Fumel, pour égarer la cause qu'il avait fait évoquer au franc conseil, pour ôter le moyen à ce pauvre de le poursuivre à grands frais, trouva moyen de le charger et convaincre de quelques jeunesse; à raison desquelles l'ayant fait condamner aux galères avec confiscation de biens à son seigneur, cela fut cause qu'un sien fils demeura en extrême pauvreté, que Dieu réservait pour la vengeance du père. L'autre était fils d'un père que Fumel avait autrefois lié à la queue de son cheval passant en cette sorte quatre à cinq fois la rivière du Lot. Voici donc ce qui advint : Ainsi que Fumel pourvoyant à ses affaires regardait les assiégeans par une galerie, le premier de ces deux l'ayant atteint d'une arquebusade au travers du corps et l'assaut étant donné au même instant sans grande résistance, icelui étant trouvé sur un lit, et de là mis sur les carreaux, après lui avoir fait mille reproches de ses tyrannies, finalement le second que nous avons dit lui coupa la gorge avec une dague, et lui donna plusieurs coups après sa mort. On ne saurait dire que du côté de Dieu cet acte ne fût un très-juste jugement et très-grand exemple, pour apprendre aux seigneurs que si on ne fait point justice en terre, par la voie ordinaire, il y en a un au ciel qui fait bien exécuter ces justes punitions comme il lui plaît; mais aussi est-il bien certain que du côté des hommes cette manière de procéder était du tout inexcusable, même à ce qu'il s'ensuivit puis après, étant commises plusieurs pilleries, et par trop étranges insolences au château, jusques à ce point que sa femme et ses enfans eurent grande peine à sauver leur vie, dont puis après aussi s'ensuivirent des punitions divines, tant sur les coupables que sur plusieurs

autres, qui doivent bien servir d'avertissement, surtout à ceux qui font profession de craindre Dieu, de n'entreprendre rien qui ne soit selon Dieu, et remettre la vengeance à celui à qui elle appartient, et qui la fait en son temps. Le sénéchal d'Agenois averti de ce tumulte s'y transporta assez tôt, mais il fallut qu'il s'en retourna chez lui ne pouvant défaire ce qui avait été déjà fait, et se voyant très-mal obéi; le roi aussi en fut tantôt averti par plusieurs y ajoutant que le sieur de Falcon était aussi assiégé, et que ceux de la religion avaient résolu d'exterminer la noblesse avec tous les prêtres et magistrats. Autres troubles horribles survinrent en plusieurs endroits en ce même temps de l'une et de l'autre part, et ne se peut nier que ceux de la religion romaine ne fussent encore les plus coupables sans comparaison. Car, hormis le meurtre de Fumel advenu non point pour la religion, mais pour ses tyrannies, ceux de la religion réformée ne faisaient la guerre qu'aux images et autels qui ne signaient point, au lieu que ceux de la religion romaine répandaient le sang avec toute espèce de cruauté plus que barbare, témoins les massacres de Cahors et de Grenade advenus en ce même temps, comme il sera dit en l'histoire du parlement de Toulouse. Davantage, non-seulement les bruits étaient tous communs des complots qui se faisaient çà et là contre ceux de la religion; mais, qui plus est, les comploteurs mêmes ne s'en taisaient pas, et plusieurs lettres se trouvaient écrites de la cour, pleines de menaces bien étranges. Qui plus est, un frère de Lalande, chanoine d'Agen, nommé Monts, grand ami de Fumel, avec lequel il avait fait un voyage en Levant, ayant entendu sa mort, courait par toute la Guyenne, pratiquant gentils-

es et autres pour entrer en une  
le laquelle ils disaient être chefs  
irs d'Aussun, et Terride, che-  
de l'ordre : et partie en deux  
, dont l'une se devait trouver à  
ic, et l'autre à Auch le 20 de  
, en laquelle ligue entrèrent  
quelques-uns se révoltant,  
entre autres le sieur de Sau-  
et en fut aussi invité le sénéchal  
ois, lequel encore qu'il ne fit  
sion de la religion réformée,  
is comme très-sage et modéré,  
prit fort attrempé, n'y voulut  
re; promettant bien toutefois de  
oyer de tout son pouvoir à ré-  
ceux qui voudraient entrepren-  
elque chose contre la noblesse  
nner l'état. A ces occasions, et  
e aussi que par un secret man-  
t de la reine, dont il a été parlé  
trième livre, on avait écrit aux  
ces qu'elles regardassent de  
forces elles pourraient à leurs  
aider le roi, s'il en avait besoin;  
ode de toute la haute Guyen-  
comprenant aussi le Limousin,  
u en ce temps à Sainte-Foy en  
is, sur la Dordogne, où il fut or-  
entre autres choses, par les gen-  
mes qui s'y trouvèrent, qu'on  
deux chefs généraux appelés  
leurs, sur les deux provinces des  
iens de Bordeaux et de Toulou-  
hacun desquels répondraient les  
es d'icelles, ayant aussi chacun  
colloques son chef ou colonel,  
sous lui les capitaines particu-  
es églises de chaque colloque, ne  
nt rien faire ni dresser ces capi-  
sans l'ordonnance du colonel du  
ue, sans l'aveu et mandement  
f de la province; le tout pour  
ire vers sa majesté les forces des  
, si besoin était, et cependant  
pour être sur leurs gardes, et  
e défendre si leurs adversaires

persévéraient en leurs massacres, et  
entreprenaient de leur courir sus,  
comme les bruits en étaient tous com-  
muns. Suivant laquelle délibération le  
sieur de Memy fut élu chef de la hau-  
te Guyenne pour le parlement de Bor-  
deaux, et le sieur de Peire sur les pro-  
vinces du parlement de Toulouse, le-  
quel s'excusant sur son vieil âge bailla  
son fils aîné, communément appelé le  
sieur de Marchatel. Tel fut cet ordre  
alors établi entre les gentilshommes  
audit synode, comme d'autre côté en-  
tre les ministres et autres députés par  
les églises, pour ce qui concernait pro-  
prement le ministère, il fut dit, pour  
mieux contenir les peuples par bonnes  
et sûres remontrances, qu'entre autres  
choses, afin que les pasteurs fussent  
épars en plus d'églises, il n'y aurait  
pour lors en chaque ville qu'un minist-  
re, fors dans Agen et Bordeaux, et  
qu'on userait de censures plus expres-  
ses que jamais pour réprimer toutes  
insolences, attendu que les vraies ar-  
mes et forces de la religion étaient  
spirituelles, étant l'Évangile la doctrine  
apprenant à renoncer à soi-même pour  
vivre en la crainte de Dieu et charité  
du prochain, étant l'office des ma-  
gistrats et non des particuliers d'ôter  
les marques de l'idolâtrie. Ces choses  
furent très-bien ordonnées, mais il  
s'en fallut beaucoup que chacun y  
obéît; notamment voici ce qui advint  
à Agen le dernier de novembre: Quel-  
ques artisans, à deux heures de nuit,  
les uns survenant après les autres,  
après avoir bien bu, disant que si on  
s'arrêtait au consistoire, ce ne serait  
jamais fait, entrèrent premièrement  
aux carmes, et de là aux cordeliers,  
puis aux augustins, quoique les portes  
fussent fermées et bien fortes, n'y lais-  
sèrent autels ni images, auquel s'ad-  
joignit le bourreau de la ville, disant  
que c'était son office d'y mettre le feu,

comme de fait les images de bois furent entassées et brûlées dans les nefs de ces temples. Le lendemain, les moines de ces trois couvens troussèrent bagage et se retirèrent hors de la ville. Les jacobins firent les rétifs; mais, sur le soir, ces rompeurs d'images les chassèrent hors la ville, leur envoyant le bourreau à la queue : quoi voyant les plus sages, les firent rentrer et les logèrent en une maison privée en toute sûreté, s'efforçant de séparer la multitude de ces garnemens. Ce nonobstant le jour ensuivant ils achevèrent leur entreprise aux deux grands temples collégiaux, et puis le lendemain aux nonnains, n'étant possible aucunement de les retenir. Finalement, toutefois les principaux de la religion étant allés aux magistrats, tant pour protester de leur innocence, et du devoir qu'ils avaient fait, que pour leur offrir corps et biens, pour leur assister en la capture et punition de tels débordés qui désistèrent, comme aussi ne restait-il quasi plus rien à exécuter de ce qu'ils avaient entrepris; mais tant y a qu'ils gardèrent les ministres de prendre congé, et même les contraignirent le 7 décembre de prêcher au temple épiscopal. Ce qu'ils firent, à la requête même des magistrats étant de la religion romaine, prévoyant que les choses iraient de mal en pis si les ministres et anciens se retiraient, et les priant d'adoucir peu à peu ce peuple ainsi forcené : comme aussi ils s'efforcèrent de faire jusques à ce point, que quelques-uns de ces étourdis étant entrés de nuit par force en la maison des enfans du chœur de saint Capraise, et y ayant pris quelque paire d'orgues, et quelques grillons, encore que ce larcin fût de petite valeur; néanmoins, à l'aide des principaux de la religion, les coupables furent saisis, et deux jours après exécutés à mort

par arrêt des présidiaux. A Marmande aussi en ce même temps les cordeliers furent chassés de leur couvent après avoir résisté quelque temps. Ce qu'entendant ceux de Coudom, et ce qui était advenu dans Agen, ils s'en allèrent volontairement quittant la place toute vide aux ministres, à savoir, la Côte et la Porte, qui toutefois les avaient préservés tant qu'ils avaient pu. Bref, on était alors tant animé contre toutes sortes de moines et prêtres, que les uns étant déchassés, et les autres du tout éperdus, les villes de Toulouse, Bordeaux, et Alby, dans lesquelles ils se retiraient principalement ne pouvaient suffire à les retirer et nourrir. Ces choses rapportées à la cour offensèrent tout le monde, jusques aux ministres et députés des églises, qui en écrivirent bien aigrement par Blereaux, député de Bordeaux, aux églises de Guyenne, avertissant tous gens de bien de se séparer de tels gens rebelles au roi, leur permettant l'exercice de la religion, et pareillement contempteurs des censures de l'Eglise. Le roi, d'autre côté, ordonna Compaign, conseiller du grand conseil, et Girard, lieutenant du prévôt de l'hôtel, commissaires pour faire justice, tant du massacre de Cahors et de Grenade, que du meurtre de Fumel, et autres excès, établissant sept compagnies de gendarmerie pour tenir main forte à la justice, et pour accompagner Burie et Mouluc, en ce qu'ils verraient être nécessaire.

Pendant que ceux de l'Eglise romaine dressaient leur ligue, et que les susdites provisions s'ordonnaient à la cour, le sénéchal d'Agen vint en la ville pour induire le peuple à rendre les deux temples collégiaux qu'ils avaient occupés, et à l'issue du sermon fait par François Dieurat, l'un des mi-

du lieu (qui avait longuement remontré au peuple l'occasion avait de louer Dieu, et de demander de la permission octroyée, et que la vraie religion n'était attachée aux temples, et que tout le monde ne pouvaient être grandement offensés par manière de faire) exhorta gracieusement le peuple à la restitution des temples, leur promettant qu'en ce cas il rendrait au roi tel témoignage d'obéissance, que la ville semblerait de garnison, comme au temps du roi, ayant pris nommément les chapitres et chanoines en sa main, se ferait obéir par armes, mais il le faisait par douceur. Mais, quand il eût dit ni remontré, il lui survint avec grande confusion et en ferait rien, dont il fut grandement offensé et à bon droit, comme les ministres et anciens, étant prêts de les abandonner comme rebelles, n'eût été qu'ils eussent vu qu'encore y avait-il plusieurs de bien et déplaissans de ces temples, lesquels il ne fallait abandonner, car qu'ils espéraient de gagner quelque chose peu à peu par nontrances, comme il en advenait.

Le même jour à Bazas, où était un synode tenu par un ministre par un synode tenu à Sainte Foy, un nommé du Pont, de bien et paisible, il faillit à faire un grand scandale, ne voulant pas que le vicaire de l'évêque qu'il y avait mais bon nombre de ceux de la ville y étant accourus des églises voisines, et l'entrée étant surdépourvu, les chanoines n'y firent rien, et furent toutes les images abattues jusques à celles du temple.

Après entrefaites, Monluc revint de Bazas sur le commencement de jan-

vier 1562 où il était allé pour voir le cours du marché, et peu s'en fallut qu'un ministre qu'on estimait avoir quelque crédit envers les églises ne lui fût adjoint pour aviser à modérer toutes choses en la Guyenne. Sa commission portait d'être adjoint à Burie, pour n'épargner les uns ni les autres qui se trouveraient coupables de ces confusions, assistant aux commissaires députés pour ce fait, afin que justice eût lieu de part et d'autre. Ce n'était pas ce que Monluc demandait, homme cruel et turbulent, et insatiable d'ambition et d'avarice. Il était donc comme entre deux, n'osant se gouverner selon son naturel, et ne se pouvant aussi du tout retenir, tant y a qu'ayant laissé à son parlement de la cour les choses en tel état qu'il semblait bien qu'en cette assemblée, où fut puis après conclu l'édit de janvier, quelque règlement se devait faire, il résolut d'attendre ce qui en serait pour puis après tourner du côté du vent qui soufflerait. Cependant étant arrivé en sa maison d'Estillac près d'Agen, il voulut bien faire sonner qu'il avait charge de châtier les uns et les autres qui se trouveraient coupables. Ce qu'entendant ceux d'Agen lui envoyèrent Barrelles l'un des ministres, auquel ayant déclaré le juste mécontentement du roi, tant à cause de l'occupation des temples, du brisement des images et autels, et déchassement de ceux de l'Église romaine, que pour cet ordre de gens de guerre qui avait été dressé au synode de Sainte Foy, dont le roi se trouvait fort offensé; Barrelles adoucit comme il put les trois premiers points, et, quant au quatrième, remontra comme leurs adversaires les avaient contraints d'en venir là pour ne se laisser couper la gorge, comme on avait fait en tant d'autres lieux, et notamment à Aurillac, Cahors et à Gre-

nade, où chacun savait quelles plus que barbares et énormes cruautés avaient été exercées, non-seulement avec connivence; mais aussi, par manière de dire, avec aveu et approbation des parlemens; et remontra davantage que tout ce qui y avait été fait, avait été mandé en cour pour l'approuver ou abolir. Ces choses retinrent Monluc, lequel ils priaient de venir en la ville, l'assurant que sa présence pourrait beaucoup envers le peuple, ayant ceux de la religion expérimenté en la dernière venue de Burie à Agen, l'amitié qu'il leur portait. Et de fait, ceux de la religion en avaient conçu trop bonne opinion, de sorte que le sénéchal, accompagné de Memy, de Catus et autres seigneurs de la religion furent souvent parler avec lui au lieu nommé le Passage; mais si Monluc était recherché de ce côté, encore l'était-il davantage par ceux de la religion romaine, du côté desquels il inclinait beaucoup plus, étant nommément visité entre autres par le sieur de Brasiac, lui recommandant le fait de Cahors, et lui dépeignant les pauvres massacrés pour les plus méchans du monde, et par le chanoine la Lande, son cousin, qui l'assurait que deux cents hommes de la religion avaient juré sa mort s'il entra dedans Agen. Cela fut cause que Monluc ne voulut venir en la ville, tant pour ce qu'il était soupçonneux, que pour complaire à ceux qui ne lui portaient pas seulement des raisons et des paroles comme ceux de la religion réformée, mais de bons et beaux présens, joint qu'espérant de pêcher en eau trouble, il se gardait bien de prendre les moyens d'apaiser les divisions. Pour lors donc ne voulant du tout déplaire aux uns, et prenant l'argent des autres, il se tint encore en sa maison, remettant tout cet appointe-

ment au sénéchal pour en faire ce que bon lui semblerait. Le sénéchal donc s'efforçant de pacifier toutes choses par la voie la plus douce tâcha de persuader aux principaux des deux parties de s'assembler en sa présence pour remédier au passé, et pourvoir à l'avenir par quelques bons moyens. Ce qu'ayant accepté ceux de la religion, tant s'en fallut que leurs adversaires fissent de même, que tout au rebours ils répondirent au mandement du sénéchal qui les avait envoyé quérir, qu'ils n'y viendraient point. Le sénéchal, non content de cela, les alla toutefois trouver en personne jusques en la chambre du conseil des présidiaux, où il reçut pareille réponse: sur quoi leur ayant reproché leur rebellion, et le peu de devoir où ils se mettaient, vint au temple saint Étienne; auquel lieu ayant ouï le prêche de Barrelles, il fit tout son devoir d'induire le peuple à quitter ce temple. Memy finalement, au nom de toute l'assemblée, répondit qu'ils feraient tout ce qu'il plairait au sénéchal leur commander au nom et en l'autorité du roi, auquel ils voulaient demeurer obéissans serviteurs, le suppliant d'avoir égard à ce que leur grand nombre les avait contraints d'entrer en ce temple, comme plus grand et spacieux, et de leur permettre au défaut de celui-là, leur octroyer celui des jacobins, ou de sainte Capraise. La réponse du sénéchal fut, quant au temple des jacobins, que Burie en avait ordonné pour bonnes raisons, et qu'au reste il n'avait point de charge de leur bailler aucun temple, et qu'ils s'accommodassent le mieux qu'ils pourraient et le plus paisiblement. Et ce fait présenta les clés dudit temple au vicaire général de l'évêque et autres chanoines qui refusèrent de les accepter, comme fit aussi le lieutenant particulier, pour ce qu'il ne leur parlait



temple saint Capraise : de sénéchal indigné les leur jeta t, et ainsi départit de la ville, t qu'il ferait entendre au roi avait vu et connu de part et Mais n'est à oublier que pen- disputes, ceux de l'Eglise ré- ayant entendu qu'un prêtre couvert à quelques mal avisés te où les chanoines de saint avaient serré leur trésor de la saisie de leur temple, crai- ue, par ce moyen, il ne fût et qu'on ne leur imputât ce , en avertirent le sénéchal : que, par ce moyen, les cha- y pourvurent, étant convain- la droite conscience de ceux lligion.

sénéchal, ayant obtenu de ceux igion ce que dit a été, en écri- oi bien au long et à la vérité, rande apparence que si les let- ssent parvenues jusques à la Guyenne eût évité beaucoup ; mais Monluc, qui prenait nin droit à Bordeaux pour avi- : Burie quel moyen ils tien- pour assembler leurs forces, vait pris la charge de faire te- aquet par la poste avec le sien ie teneur comme il disait, se ien de le faire ; il est vrai que our ce coup lui coupa chemin, t qu'ayant entendu que le prin- ait en Guyenne, pour y com- , il pensa bien qu'il n'était pas le faire du mauvais. Il s'en re- ic en sa maison, et même, com- uvaies consciences sont tou- n doute, craignant que quel- e l'eût mis en la mauvaise grâce ce, lui écrivit lettres fort hum- omme aussi il s'offrit à ceux plus libéralement qu'il n'avait fait ; mais ayant entendu que ge du prince avait été rompu

à la cour, par la subtilité de ceux qui machinaient ce qui apparut puis après, il recommença son train accoutumé, ne parlant plus que de pendre et de confisquer ; ce n'était pas lui seule- ment qui tenait ce langage, mais aussi grands et petits de ceux qui en vou- laient à la religion, et n'était pas seu- lement question de se vanter que bien- tôt tout serait exterminé, mais aussi voyait-on déjà grands effets de cette mauvaise volonté. Car, bien que les commissaires fussent en chemin pour faire justice du massacre de Cahors nommément, et que le prévôt général eût saisi et serré à Monflanquin quel- ques-uns de l'Eglise romaine même, coupables du meurtre de Fumel, si est-ce qu'ils ne s'en souciaient pas, et croissaient les insolences dedans Ca- hors tout publiquement, jusques à ce point qu'un capitaine nommé Mombel, ayant outrageusement battu une pau- vre femme dont le mari avait été mas- sacré avec les autres, lui prit et fit re- baptiser ses enfans. Et à Beaumont de Lemagne, le second jour de février qu'on appelle ordinairement la chan- deleur, environ vingt-cinq seulement de la religion s'étant assemblés pour prier Dieu eussent été massacrés com- me ceux de Cahors, s'ils n'eussent fait tête si à bon escient à ceux qui les as- saillaient, qu'un d'eux demeura sur le champ, et un autre fut bien blessé, ce qui fit retirer les assaillans sans rien attenter davantage ; ce nonobstant les églises ne perdaient courage, com- mandant le jeûne, et redoublant les prières, avec grandes remontrances des fautes et désordres advenus. Et bien que huit compagnies fussent assi- gnées à Libourne en Bordelais, à sa- voir, celles du roi de Navarre, du prince son fils, du maréchal de Ter- mes, des sieurs de Burie, Lanssac, Randan, la Vauguyon et Monluc, et que

deux compagnies de deux cents arquebusiers fussent appelées à faire monstres dedans Agen, si est-ce que l'édit de janvier étant publié à Bordeaux le 6 février, ceux de la religion, sans aucune difficulté, sortirent dehors la ville et commencèrent de prêcher en une grange près la porte Sainte Croix, comme il a été dit ci-dessus; pareille obéissance fut rendue par ceux d'Agen le 14 dudit mois, après la publication de l'édit, et se trouva même beaucoup plus grand peuple au sermon de dehors la ville qu'on n'en avait vu auparavant; ce qui sâchait fort leurs adversaires s'attendant bien qu'il y aurait du refus qui leur baillerait bien l'occasion qu'ils cherchaient, lesquels, trois jours après, à savoir le 27, furent remis en possession de tous leurs temples. Autant en fut fait en plusieurs villes dans lesquelles même tout le peuple était d'accord de prêcher au-dedans, comme à Nérac, Clérac, Tonins, Sainte Foy, le Mas d'Agenois et ailleurs. Nonobstant cette obéissance, Burie, après avoir été retenu plus d'un bon mois par les continuelles pluies qui avaient merveilleusement enflé les rivières, faisait ses préparatifs pour venir à la Haute-Guyenne, ayant conféré avec Monluc à Saint Macaire, le 8 dudit mois de février, sur le département de leurs compagnies, et sur cela leur fut apporté de la cour un rôle de certains personnages, qu'on disait être signé de la reine, commandant de faire incontinent pendre et étrangler ceux qui y étaient dénommés; entre lesquels n'étaient oubliés trois ministres, à savoir, Bois-Normand, de Nérac, Taschard, de Montauban, et Barrelles, d'Agen. Mais Burie qui aimait Barrelles, non-seulement ne lui fit point de mal, bien que celui-ci fût venu le trouver en personne à Bordeaux; mais aussi l'avertit comme il se devait garder de Monluc,

lequel aussi il empêcha de se hâter d'entrer dans Agen le 20 dudit mois, comme il avait délibéré.

Sur ces entrefaites, Compaing et Girard, commissaires à Cahors, commencèrent de vouloir faire justice; mais la guerre survenue les empêcha de faire le bien qu'ils prétendaient, comme il sera dit en son lieu. Monluc cependant commençant d'assembler ses troupes, arrivé à Saint Mezard, en Armagnac, le 25 dudit mois, accompagné de douze arquebusiers et de deux bourreaux, ne fut plutôt entré, qu'ayant saisi trois habitans et un diacre desquels, sans autre procédure, il fit pendre les deux, coupa lui-même la tête du troisième sur une pierre, et fit tellement fouetter le diacre que le jour même il en mourut, de là passant à Monségur pour venir trouver Burie à Clérac, peu s'en fallut que, sur le chemin, il ne fit pendre le juge de Monségur qu'il trouva à Sainte Livrade, petite ville sur le Lot. De là venus à Villeneuve d'Agenois, ils firent trancher la tête à un très-vaillant soldat, nommé Morelet Lauzette, sous couleur telle que voulut Monluc; mais, à la vérité, à cause qu'il avait tenu quelques propos désavantageux contre le sieur de Lihoux, frère de Monluc. ceux d'Agen qui ne cherchaient que leur vengeance, étaient bien marries de ce que Burie et Monluc, pressés par la veuve de Fumel d'aller droit à Fumel, différèrent leur venue en la ville, et pour les y attirer, envoyèrent le lieutenant-criminel et Beral, autrement le bavart, consul, pour leur faire accroire, au lieu que tout était paisible en la ville, que ceux de la religion étaient prêts de brûler le château d'Estillac, avaient rempli les couvens des cordeliers, jacobins, et leurs maisons de soldats, juré la mort de Monluc, tué le greffier de la ville, et volé les

et informations qu'il avait con-  
x, et ne tenait à Monluc que tout  
le fût cru comme très-véritable  
y accourir et y faire quelque  
butin; mais le sénéchal se trou-  
résent à tel rapport, ayant fait  
te qu'il eût commission d'y aller,  
en rapporter la vérité, demeu-  
pendant les rapporteurs avec  
et Monluc, il trouva tout le con-  
étant désavoués des dessusdits,  
urs compagnons même en office;  
inmoins, les calomniateurs fu-  
renvoyés sans aucune punition,  
tout cela couvert du zèle de la  
on romaine. Sur cela, le séné-  
etournant, tâcha de retirer les  
de tous côtés; à quoi s'accordè-  
eux de la religion, requérant  
nent qu'elles ne fussent mises  
les mains des consuls, leurs ad-  
res, mais en quelque maison  
boisie, dont certains personnages  
qualifiés eussent les clés de part  
atre, ce que le sénéchal trouvait  
lais les consuls et leurs adhérens  
gnant tellement le sénéchal que  
ils ne les voulurent jamais loger  
rrir, n'y voulurent consentir, et  
a moyen demeura cette affaire  
ise. Cependant Burie et Monluc  
s à Fumel s'y portèrent comme  
a dit en l'histoire de la guerre,  
ces choses advenues au mois  
l ensuivant.

là comme les affaires se portè-  
n ce temps là et devant la guerre  
te en cette contrée de Guyenne.  
au contraire, en Saintonge on vi-  
n si bonne paix, qu'en quelques  
en même temple, à diverses heu-  
on y prêchait l'Évangile et chan-  
n la messe, et quand les uns sor-  
les autres entraient, sans se faire  
e aucune chose les uns aux au-  
et fut, le 25 décembre 1560, tenu  
node provincial à Tonnay, Cha-

rente, où furent élus Noël Magnan, et  
pour être ministre du lieu, et Christo-  
phe Dupoy, ancien de l'église de Hiers,  
pour solliciter à Orléans, avec autres  
députés des églises, ce qui concernait  
leur repos universel. En ce même  
temps, la femme du sieur de Jarnac  
fut saisie d'une maladie presque sem-  
blable à celle de Francisque Spera,  
Italien, étant tellement troublée de  
son esprit qu'elle ne voulut recevoir  
aucune remontrance de son salut, et  
vexée en son corps d'une façon fort  
étrange que chacun en était étonné.  
Son médecin, connaissant de quoi elle  
avait plus de besoin, fut d'avis que  
Leopard, ministre d'Alevert, fût mandé  
pour la consoler, lequel, d'autant que  
le sieur de Jarnac n'y était, n'y demeu-  
ra guère, et prenant congé du sieur de  
Sainte Foy, frère d'icelui, le pria de  
lui dire, étant de retour, qu'il devait  
bien être sur le lieu pour prier Dieu  
avec l'assemblée, pour ce que la mala-  
die de sa femme était une pierre jetée  
en son jardin, et que le Seigneur bat-  
tait le chien devant le lion. Quelques  
mois après, Jarnac se souvenant de ce  
propos envoya de rechef quérir Leo-  
pard, lequel, après plusieurs remon-  
trances qui pour l'heure n'eurent pas  
grand effet, l'avertit en prenant congé  
que s'il ne faisait mieux, la main de  
Dieu ne manquerait pas de s'appesan-  
tir sur lui, mais qu'il ne s'endurecît  
point, mais qu'au plus tôt connaissant  
que Dieu serait le plus fort, il se ren-  
dit à lui pour en recevoir miséri-  
corde. Ainsi en advint-il; car étant  
venu peu de temps après saisi d'une  
grande et étrange maladie, se souve-  
nant de ces propos de Leopard, il fut  
tellement ému, qu'il l'envoya quérir,  
et six jours après se fit recevoir en  
l'Église, faisant confession de sa foi en  
une assemblée d'environ trois mille  
personnes. Qui plus est, le lendemain,

il fit de son propre mouvement ôter toutes les images du temple de sa ville de Jarnac, et le dimanche ensuivant communia à la sainte cène du Seigneur avec toute l'Église du lieu, et de tout cela avertit le roi et la reine mère. Ainsi s'avancèrent les affaires de la religion réformée, surtout depuis que le roi Charles ordonna, dès son avènement à la couronne, qu'on eût à suspendre, toutes procédures; et par autre édit du 28 janvier 1561, que tous juges et officiers de son royaume eussent à mettre en liberté de corps et de biens tous les emprisonnés pour le fait de la religion, avec défense à ses sujets de se rien reprocher, ne s'entre-injurier à cause de la religion sur peine de la vie, lequel édit fut encore réitéré 19 avril. Ces occasions de bien faire ne furent oubliées par les peuples qui ne cessèrent de solliciter leurs pasteurs de sortir en public: de sorte que le 4 mai, Claude de la Boissière, que nous avons dit avoir été envoyé à Saintes, ayant commencé d'y prêcher publiquement sous la halle de la ville, y accourut promptement le maire, accompagné du grand vicaire de l'évêque et autres officiers, demandant au ministre de l'autorité de qui il prêchait, et lui faisant grandes défenses de continuer: sa réponse fut qu'il avait été élu par le peuple et approuvé par les pasteurs de l'Église de Dieu pour annoncer l'Évangile, ce qu'il faisait, enseignant le peuple et l'exhortant de vivre en la crainte de Dieu et obéissance du roi et de l'état public; laquelle réponse ouïe, il ne fut passé plus outre. Depuis ce temps-là, tout faillit être renversé par l'édit appelé l'édit de juillet, interdisant toutes assemblées; mais, nonobstant ces traverses, les Églises ne laissèrent de continuer et s'avancer, et suivant un article du même édit, octroyant toute

liberté et sauf-conduit aux ministres pour se trouver à Poissy, la Boissière avec Jean Boquin y furent envoyés de la part de la province de Saintonge; et poursuivirent ainsi de mieux en mieux les églises de Saintonge, et en paix jusques au massacre de Vassy.

Pour venir maintenant au parlement de Toulouse, le roi Charles IX ayant trouvé le royaume fort endetté sur le commencement de son règne, écrivit en particulier à toutes ses villes capitales pour avoir avis des moyens de s'acquitter. Ce qu'étant mis en avant au conseil général de la ville de Toulouse, engendra un commencement de division en la ville, où pour lors étaient capitouls Raymond du Faur, sieur de Marmas, Jean de Nos, sieur d'Aurival et de Malorifique, Antoine Brun, sieur de la Salle, Jean Tironet, docteur et avocat, Laurent Valette et Bernard Puinisson, aussi avocats, Blaise de Ruille, et Gervais de Nehault, marchands. L'occasion fut, étant mis en avant par la plupart, qu'il fallait vendre le temporel des ecclésiastiques en quoi faisant le roi pourrait racheter son domaine, payer ses dettes, et accroître son état par les investitures des seigneuries occupées par les ecclésiastiques, et si il resterait encore bonnes sommes, lesquelles mises entre les mains des maires et échevins, suffiraient à rendre même revenu qu'au paravant aux ecclésiastiques. Ceux de l'Église romaine, au contraire, et notamment deux avocats nommés Babut et Jessé, étant fort irrités de ce conseil, et aimant mieux que le peuple fût foulé que la richesse de leur Église fût diminuée, conseillaient au contraire qu'on condamnât ceux de la religion réformée comme hérétiques, les biens desquels suffiraient pour acquitter le roi et retirer son domaine, et serait la colère de Dieu apaisée par

moyen. Mais quoi qu'ils pussent ni faire, le premier avis fut avoué par la pluralité des voix: quel faire entendre fut envoyé à de Languedoc, assemblés à Montpellier, Jean du Faur, sieur de Montaudou, au grand regret de ceux qui n'avaient pas les plus gros bénéfices; et ceux-ci continuèrent de plus en plus à se réunir, le plus secrètement possible que l'on pouvait dans les maisons des particuliers, mais plus souvent qu'auparavant parce que la grande part des capitouls favorisait la religion; au contraire la grande part du parlement, le plus contraire de France, avec le sénateur Gervais de Nohault, capitoul, et du tout écervelé, et Pierre de Montaudou, juge criminel de la sénéchaussée, donnaient tout l'empêchement qu'ils pouvaient. Or, advint un jour qu'on appelle des Rameaux, le 10 mars audit an qu'il fut prêché ouverts au collège de Lesclapart au matin. Et sur le soir prières faites publiquement dans les rues, y assistant telle multitude qu'au retour les rues furent pleines de gens chantant des psaumes, et commandemens de Dieu résonnant partout. Cela fâcha tellement ceux de religion romaine que le lendemain matin le juge criminel, passant en place de Roys, constitua prisonnier un apothicaire nommé Jean de Montaudou, et consécutivement plusieurs autres, entre lesquels fut un nommé Jean de Montaudou, natif de Bourgogne, qui de son état s'était fait serrurier, homme d'ailleurs bien versé dans les saintes lettres, lequel peu après fut brûlé, et probablement un libraire venu de Montpellier: et étaient en même danger ces prisonniers, n'eût été qu'ils eussent lettres sur lettres, tant par le cachet du roi, pour leur

I.

élargissement, nonobstant lesquelles toutefois ils ne laissèrent d'être grièvement tourmentés en la prison, qui fut cause d'une grande dispersion, surtout des écoliers, qui servit à dresser d'autres églises. D'autre part, certains prédicateurs plus séditieux, avec une audace incroyable, criaient à gorge déployée contre les magistrats, jusques à n'épargner le roi ni son conseil, incitant le peuple à toute désobéissance et rebellion. Entre ceux-là étaient les principaux, Melchior Flavin, cordelier, de Lana, jacobin, Antoine Fayet, minime, et Jean Pelatier, jésuite, contre lesquels ayant été enquis, et bonnes informations prises et portées au privé conseil, et sur icelles prise de corps décernée, le jacobin et le minime furent saisis, le jésuite attrapé à Pamiers par Bouzel, commissaire ou député, et mis entre les mains de Jean Portail Vignier, principal commissaire, pour être mené devant le roi; Melchior aussi fut pris à Alby, et là, délaissé prisonnier avec caution, sous prétexte de maladie. Voyant cela, les bourgeois séditieux présentèrent requête à la cour de parlement, pour les ôter des mains des suspects; sur laquelle étant appointé qu'ils seraient mis entre les mains de deux huissiers, arriva une commission du roi adressée à deux présidens, qui étaient Daphis et du Faur, pour connaître des cas auxdits prédicateurs imposés. Certains séditieux, pour rompre ce coup, trouvèrent moyen d'enrôler tous les habitants qu'ils connaissaient être de leur humeur, et qu'ils purent pratiquer par le moyen de Pierre et François Delpech, frères et autres leurs adhérens, par l'avis desquels furent députés Lucas Urdes, docteur, et Jacques Dessus, bourgeois, pour aller à la cour, et comme s'ils eussent été envoyés du su et consentement de la plus grande part des habi-

tans, informer le roi que ces prédicateurs n'avaient en rien offensé ni médit de sa personne, et requérir que, pour l'acquit des dettes du roi, tous les biens de certains dénommés comme rebelles et hérétiques fussent saisis et vendus. Avertis de cela autres honorables bourgeois, prévoyant la ruine qui s'en ensuivrait, en firent plainte aux capitouls; par l'avis desquels ayant été député et envoyé en cour le sieur de Malorifique, il fut, par arrêt du conseil privé, commandé auxdits Urdes et Dessus de vider de la cour avec défenses de ne plus usér de semblables enrôlemens, et fut défendue la prédication à trois desdits prédicateurs, jusques à ce que par le roi il en fût autrement pourvu; mais, nonobstant ces défenses, les susdits ne laissaient de les promener et faire prêcher par les métairies et maisons particulières. Un peu auparavant étaient advenus deux grands scandales : le premier fut en carême au temple appelé la Dalbade, prêchant Melchior, au prêche duquel étant quelqu'un des assistans repris par un autre se trouvant près de lui, de ce qu'il lisait en un livre des psaumes au lieu d'écouter le prédicateur, le peuple s'émut tellement, que les capitouls y survenant eurent bien à faire à lui sauver la vie; l'autre fut au mois de mai suivant, prêchant le jacobin de Lana au temple de Saint Sernin, lequel déduisant ses subtilités avec propos fort séditioneux, un marchand nommé Robert la Mothe, trouvant ces discours inutiles et scandaleux, branla la tête disant à ceux qui étaient à l'entour de lui que ces paroles ne servaient de rien. Incontinent lui fut répondu qu'il devait être quelque luthérien, dont il advint que l'un criant ceci, et l'autre cela, il fut tout couvert de coups, traîné hors du temple, et acablé de coups de dagues, de pierres,

scabelles et bâtons. Qui plus est, comme encore il respirait, ils le voulaient brûler, et déjà la paille était toute prête, quand les capitouls survenant avec leurs gens prirent le corps mort qu'ils emportèrent en la maison de ville. En ce lieu Théronde, capitoul, ému de cette cruauté et apercevant que le mort portait des patenôtres, et qu'il avait ses heures dans la poche de son saye, dit tout haut : O pauvre homme; ce qui lui fut depuis reproché par les séditioneux, disant que c'était un mot d'hérétique. Mais, qui pis est, bien que l'homme qui avait été ainsi massacré fût notoirement connu de tous pour un des plus dévots de l'Eglise romaine, toutefois il fut déclaré hérétique par le parlement, et son fils, âgé de onze à douze ans, constitué prisonnier, et les arrêts donnés à sa femme prête d'accoucher, se trouvant plusieurs témoins qui déposèrent contre le fils, les uns qu'il était ministre, (bien qu'à grande peine sût-il lire) les autres qu'il avait dit qu'il n'y avait point de purgatoire, les autres qu'il avait condamné l'*Ave Maria*.

Les procureurs et avocats du clergé firent toutes ces menées pour sauver les meurtriers qui étaient prisonniers, quatre desquels étant appelans de la sentence de mort donnée par les capitouls, trouvèrent les juges si favorables que le jugement demeura suspendu, étant cependant le corps de ce pauvre homme déterré par les séditioneux et jeté hors du cimetière. Sur ces entrefaites, certains séditioneux, marries de ce qu'en la nouvelle élection des capitouls pour l'an mil cinq cent soixante-deux, on avait élu huit personnages bien affectionnés au repos public, à savoir, Himault, sieur de Lenta, N. de Montesquieu, Ademar Mandinelli, Guillaume Dareau, Pierre du Cèdre, docteurs, Pierre Azczat, Pas-



Janelon , marchands opulens , et d'émouvoir une grande sédition par un moyen de faire abattre des croix dans les avenues de la ville , certains garnemens attitrés , pour cacher le bruit que c'étaient les biens supportés par les capitouls ; mais étant informé , il apparut au roi , et fut pris , entre les autres , un nommé Guillat , homme d'un tempérament mal vivant , duquel tout s'en fallut qu'on fit justice , pour contraindre la cour de parlement à résister au pouvoir desdits capitouls . Enfin l'élargit sans augmentation . Et , qui plus est , le Jorde plaidant l'appel dudit Guillat , ayant proféré publiquement de mauvaises paroles injurieuses , scandaleuses hors de son propos , il ne fut pas permis d'en informer ; comme dans la précédente , un très-méchant et notoirement séditionnaire , nommé Guillat , ayant mal parlé du roi et des seigneurs , non seulement cela passa par la censure , mais fut aussi ledit Mauclerc à la cour établi prévôt pour juger l'appel des habitans mêmes , du bailliage de la sénéchaussée , contre les ordonnances du roi , auquel état il commit plusieurs conversations et injustices . Or par le roi souvent mandées et attendues , ordonnances et édits pour maintenir son peuple en paix , avec des très-expresses de porter ardeur de s'enquérir de la religion , ni de s'entr'injurier pour la religion : ce qui n'ayant profité , le roi envoya en ce même temps un homme exprès avec lettres de récommandation , tant de sa majesté que de la cour , qu'il présenta à ladite cour , qui fut si maigrement qu'on ne le fit ni asseoir , et fallait que de sa pauvre tête il proposât sa créance : s'ensuit :

« Le roi a su que depuis naguère et environ Pâques dernier la cour a fait arrêter et prendre prisonniers plusieurs personnes , chargées de s'être trouvées en quelques assemblées et prédications secrètes qui s'étaient faites en cette ville , découverts et accusés par la multitude du peuple , qui avec grande rumeur et désordre les outrageait , en les conduisant jusqu'aux prisons : ce qui procède en partie ( à ce que sa majesté a entendu ) de l'indiscrétion des prêcheurs , qui ont prêché tout le carême dans les églises de cette ville , lesquels avec des propos insolens et impudens ont incité et ému le peuple à s'élever , et même se sont débordés jusques à parler du gouvernement du roi , de son âge , et beaucoup d'autres choses indignes de la modestie de leur profession , qui sont les commencemens de susciter une grande sédition , dont pourraient sortir les inconvéniens que la cour peut trop mieux considérer , et auxquels il est très-nécessaire que sa discrétion et prudence pourvoie en prenant l'occasion d'iceux . Que le roi estime bien que la cour n'a pas souffert ni fait faire l'emprisonnement de tant de prisonniers , que pour adoucir la rigueur du peuple et céder à sa fureur , comme il était lors bien nécessaire ; mais aussi entend-il que cela cesse et les choses apaisées , la cour devait plutôt procéder doucement , considérant la nécessité du temps , qu'user de punitions pour encore engendrer des divisions plus grandes . Toutefois le roi a été averti que , bientôt après , la cour promptement fit exécuter et brûler un jeune garçon pour s'être trouvé porteur de quelques livres défendus , ce qui a grandement irrité plusieurs personnes , de sorte que la plainte en est venue jusques aux oreilles de sa majesté ; laquelle cherchant le repos de ses su-

jêts, et voulant obvier au mal qui y pend, ayant d'ailleurs pitié de ces pauvres gens ainsi prisonniers, a bien voulu envoyer devers la cour, pour leur dire et déclarer de sa part qu'il veut et entend que dorénavant, quand telles choses ou semblables adviendront, ils se portent et conduisent avec plus de respect, et moins de rigueur; regardant de composer et accommoder dextrement les choses et y procéder de telle façon que toutes occasions de sédition puissent cesser, sans ouvrir les plaies au lieu de les fermer et adoucir, de sorte qu'avec la grâce de Dieu, la prudence et sage considération de la cour, elles puissent être consolidées, et le peuple contenu en repos et tranquillité. Car tant s'en faut que l'exemple des tourmens puisse ôter cette opinion à ceux qui l'ont, que plutôt la constance dont plusieurs sont allés au supplice, a gagné une infinité de personnes de leur côté; étant merveilleusement besoin que la discrétion et prévoyance de la cour tienne un moyen en cela pour retenir les uns et contenir les autres, sans conniver ni dissimuler à la licence que le peuple prend de mettre la main aux armes, et à se bailler cette autorité de prendre les personnes, ce qui appartient seulement aux magistrats et officiers institués pour cet effet. Désirant au surplus et voulant le roi que la cour ait l'œil ouvert et tienne la main à ce que nul prêcheur ni autre en privé ni en public tienne propos pour émouvoir tumulte quelconque, et que, s'il se trouve faire autrement, qu'il soit puni selon la rigueur de l'ordonnance; remettant toutefois sa majesté à la providence de la cour d'y avoir le respect et considération telle qu'il appartient à la nécessité du temps, qui est de ne rechercher trop curieusement ce qui ne donne aucun scandale : ne voulant

au surplus sa majesté que la cour prenne connaissance de ceux qui sont chargés purement et simplement, pour le fait de la religion, mais qu'on les renvoie devant les évêques et juges d'église, suivant les édits et ordonnances sur ce faites, et comme ils verront pour plus ample règlement, par celle que sadite majesté en a dernièrement faite, et qui a été envoyée depuis peu de jours, laquelle le roi veut et entend qu'il fassent soigneusement garder et observer, et si la cour ne l'avait encore reçue il leur en présente un double qu'il dit avoir été baillé à cet effet. Finalement, pour le regard de ceux qui pourraient être maintenant prisonniers pour les occasions susdites, le roi veut et entend, ~~sur~~ agréable et à grand plaisir, que la cour procède incontinent à leur délivrance, s'il ne se trouve autre chose contre eux : la cour en tel cas y procédera avec telle dextérité, que cette sienne douceur ne puisse engendrer plus d'insolence dans les uns et davantage d'aigreur dans les autres. En quoi est grandement requise la sage considération, prudence et modestie de la cour, pour conserver les choses selon l'intention du roi : à savoir, que l'honneur de Dieu soit gardé et son peuple tenu en repos et tranquillité; comme la cour a pu voir par plusieurs lettres et avertissemens qu'elle a reçus par ci-devant, par où elle a pu assez entendre et concevoir l'intention de sa majesté. »

On ne fit pas grand compte de ce que dessus, les uns méprisant la minorité du roi, les autres craignant la diminution de leurs bénéfices, les autres apercevant que leurs pratiques, surtout du bas pays de Languedoc, étaient fort diminuées par la prédication de l'Évangile, amenant les hommes à ne plaider sans grande nécessité.

Auvillar, petite ville au comté d'Armagnac, sur la rivière de Garonne, appartenant à la reine de Navarre, s'est montrée toujours merveilleusement contraire à la religion tellement que quelques-uns des habitans ayant appelé Boissnormand pour dans le château leur faire quelque exhortation, les autres habitans ayant sonné le tocsin le prirent prisonnier, envoyant avertissement à Toulouse afin de l'envoyer quêrir, et cependant le menèrent à Lectoure, ville capitale du comté, afin qu'on ne le vint délivrer, mais il fut délivré en chemin, tellement que sain et sauf il s'en retourna en son église de Nérac.

En ce même temps, à savoir, environ la fin de mai, Barrelles exerçant alors le ministère à Agen, ayant été mandé de la reine de Navarre, et requis d'aller à Lectoure pour y dresser une église, accompagné de Boissnormand, y fit un bon devoir : de quoi irrité le parlement de Toulouse, à la sollicitation des chanoines et d'un consul nommé de Vorcio, y envoya aussitôt pour commissaires les conseillers d'Alzon, de Anzono, Catel, autrement appelé Campana, avec un nommé le Mas, substitut du procureur-général et de Belet, huissier ; lesquels arrivés le 8 de juin, après avoir le lendemain fait dresser des potences en la place et dans les carrefours de la ville, comme ils étaient à la grande messe avec le sénéchal et les magistrats de la ville le 10 dudit mois, se trouvèrent bien étonnés, et non sans cause, étant venu le bruit que ceux de la religion les venaient trouver en armes dans le temple, duquel ayant barré les portes commencèrent à sonner le tocsin, s'étant en personne retirés au clocher : leur crainte n'était pas du tout vaine, car les églises circonvoisines, comme de Condom, Nérac, Moncrabeau, et d'Agen même, étant averties par ceux de

Lectoure du péril où ils étaient, avaient envoyé des troupes qui s'étaient arrêtées près de la ville, et même on avait aperçu un d'Agen nommé Truelle, conduisant quelque troupe, en intention toutefois (comme ils ont dit depuis) d'intimider seulement les commissaires de Toulouse, pour empêcher leur dessein contrevenant à la liberté octroyée par le roi à ceux de la religion, pourvu qu'ils se continssent en paix comme ils faisaient. Mais oyant le tocsin, ceux de dedans et dehors étant accourus, et s'étant saisis des portes de la ville, il ne fut possible d'empêcher la multitude ainsi émue de passer plus outre ; les portes du temple furent tantôt forcées, et les commissaires contraints de descendre du clocher, lesquels toutefois, sans autre violence, furent menés en l'hôtellerie de la Salamandre ; et le lendemain, après qu'ils eurent baillé toutes leurs charges, informations et exploits, et promis de n'y revenir plus, furent mis hors la ville sans avoir souffert aucun outrage en leurs biens ni en leurs personnes, ensemble le consul de Vorcio, après avoir bien juré que jamais il ne persécuterait ceux de la religion, qu'il priaît d'intercéder pour lui envers la reine de Navarre. Ils demandaient fort l'archidiacre nommé de Laz, frère de l'avocat du roi d'Agen, et qui était principal auteur de cette persécution, mais il ne put être trouvé. Quant à du Mas, substitut du procureur-général, ils le retinrent pour répondre de certains dommages et excès par lui faits en la ville de Montauban. Et, quant à l'huissier Belet, il fut aussi retenu jusques à ce que ceux de Moissac en Quercy, du ressort de Toulouse, eussent relâché un orfèvre d'Agen, nommé Grégoire, qu'ils avaient mis prisonnier pour n'avoir ôté le bonnet devant une procession, en délibéra-

tion de le faire mourir , et furent menés ces deux à Agen , où ils demeurèrent jusques à la délivrance de Grégoire , après bonnes promesses par eux faites d'être à l'avenir plus gens de bien. Et, peu de jours après, furent chassés les cordeliers dudit lieu de Lectoure , ayant voulu renouveler la sédition , et fut leur couvent et temple octroyé à ceux de la religion par la reine de Navarre , où commença de prêcher un nommé Moulinon . que la reine avait fait venir de Genève avec sept ou huit autres ministres qui furent dispersés par ses pays.

Bientôt après les séditeux, enhardis par déclaration de la mauvaise volonté du parlement, s'émurent en plusieurs lieux jusques à faire horribles massacres, comme il advint en la ville de Grenade , prochaine de Toulouse, où ils massacrèrent grand nombre de pauvres gens qui s'étaient assemblés sans verge ni bâton pour faire les prières. Ce qu'étant rapporté au parlement, encore que l'horreur du fait criât vengeance à Dieu et aux hommes , ce néanmoins au lieu d'informer contre les meurtriers , les informations furent faites contre les meurtris et autres de la religion , dont les uns furent mis prisonniers à Grenade, les autres menés à Toulouse. Toutefois les informations ayant été portées à la cour par le sieur de Rapin , le sénéchal , commissaire député , en amena sept des plus coupables à Toulouse, s'étant plusieurs sauvés par-dessus les murailles ; mais , quoi qu'il en soit , ne s'en fit point de justice comme le cas le méritait. Ce que voyant, ceux de la religion firent amas d'armes pour se défendre contre ceux qui, de leur propre autorité , les voudraient assaillir, surtout après que les nouvelles furent venues d'un autre massacre encore plus cruel, projeté de long-temps , et

finalement exécuté à Cahors en Quercy. Leurs sermons étaient quasi publics, bien qu'ils se fissent en maisons privées et de nuit, le peuple les y voyait aller, et croissait leur nombre tous les jours ; de quoi étant forcenés les prêtres, magistrats , et autres séditeux finalement entrèrent en conseil, où ils firent un enrôlement secret des syndics, solliciteurs , capitaines, diseniers et soldats , avec résolution d'extirper tous ceux de la religion. Les chefs de cette faction furent Dalzon , Ausano , Coignart, Fores, Gargas, Catel, Bonal, Lauselerie, Richard , Vezien et Dariae, conseillers en parlement, avec Lotami et du Tournoir , Présidens, Babut, Dallies , Josse et Urdes , avocats , Tournier, Gay, Grégoire , Cousin, Lamaserie, Lachapelle, Chabanel, procureurs , Pierre Delpech , Madra le jeune, Gargas, Jean Bérail , Silavache, marchands, Bordenoue, banquier et chanoine , et quelques prêtres : et de tout cela étaient superintendans , Bertrand Sabatier, procureur-général du roi, Bertrand Daygna , et Jean de Massaucal, avocats du roi. Avertis ceux de la religion doublèrent aussi leurs forces pour résister à cette conspiration si la nécessité les y appelait.

En novembre fut tenu le synode à Sainte-Foy la grande, par lequel Oudet du Nort, ministre de la parole de Dieu et fils d'un père grand persécuteur, fut envoyé à Toulouse pour quelque temps : furent aussi environ ce temps créés capitouls , Pierre Hanaut, sieur de Lanta, Ademar , Mandineli, Guillaume Dareau , Pierre du Cèdre, docteurs, Pierre Azezar, Pastorel et Gamelon, marchands opulens ; l'élection desquels fut confirmée par la cour nonobstant l'opposition et l'appel des trois dessusdits gens du roi, encore que ledit sieur de Lanta se voulut ôter de ce nombre, tous lesquels capitouls

de l'exercice de leurs états, célébrèrent le jour de la sainte Lucie, ôter de la maison tous les officiers suspects de , mettant en leurs places gens de l'une et l'autre religion. On savait ledit sieur de Lanta étaient les forces de l'Église , revue au guet de la veille de sans aucun bruit ni tumulte , et à la compagnie de huit cents si bien équipés et rangés , avait que redire. Et le 7 du janvier, étant ceux de la religion, avisés que leurs ennemis étaient pour les surprendre et massacrer, commencèrent à marcher en armes défensives, ce qui on bride, et continuèrent ainsi assemblés sans autre émotion jusqu'à la publication de l'édit de janvier le 7 février 1562.

Montauban, au mois de janvier ceux de la religion commencèrent assemblés au parquet du royal, duquel étant facilement le chant des psaumes, outre le qu'on faisait en entrant et sortant, les prêtres du collège Saint- , résolurent de bailler une Suivant cela, le mercredi huitième du mois, comme le sermon se quelques-uns d'iceux étant venir à la porte avec grande sedité, il y eut quelque émotion, avec épées dégainées; mais on ne présentait personne au conseil. Il n'en advint autre chose, hormis les consuls, pour leur décharge, criant, le 13 dudit mois, de passer par la ville de nuit sans lumière, avec étroites défenses de porter armes. Ce même jour, succéda un nommé Tristan Goutelier, peu de jours auparavant en l'Église, sa sépulture fut un grand changement; car sa

femme n'étant nullement instruite, avait d'un côté envoyé quérir les prêtres avec tout leur appareil, quelques-uns de la religion d'autre part les renvoyèrent honteusement: de quoi les consuls avertis ordonnèrent sur-le-champ que ce corps serait enseveli à la façon accoutumée en l'Église romaine. Ce nonobstant, les artisans tous échauffés se délibérèrent de l'aller enterrer eux seuls, et à grande peine les put-on faire surseoir attendant la résolution du consistoire, lequel étant assemblé non-seulement des anciens et diacres, mais de tous les principaux de l'Église, résolurent qu'ils feraient cette sépulture en public sans aucune superstition. Ainsi donc en fut fait en grande multitude, étant toutes les dizaines de l'Église mandées expressément, et cheminant tous ceux de la religion réformée, en plein jour deux à deux après le corps, couvert d'un linge blanc et d'un drap vert par-dessus, porté par six artisans, avec grand ébahissement de tout le peuple de la ville accourant à ce spectacle tout nouveau jusques au cimetière Saint-Michel; auquel lieu, après avoir mis en terre le corps, le Masson, ministre, monté sur un lieu éminent, fit un sermon de la sépulture et résurrection, qu'il conclut par les prières ordinaires et chant des commandemens. Quoi fait chacun se retira sans autre émotion, hormis que quelques sottes femmes ne se purent tenir de dire quelques outrages auxquels on ne prit garde aucunement. Ce nonobstant, toute la ville fut merveilleusement émue, selon que les familles se trouvèrent divisées, l'Église s'étant ainsi découverte, laquelle à cette occasion arrêta de ne prêcher plus en secret. Toutefois il fut avisé que préalablement on présenterait requête aux magistrats, contenant en somme la vérité

de leur religion et doctrine, et que, pour éviter scandale, ils s'étaient assemblés jusques alors avec toutes incommodités, et ce nonobstant en toute modestie, en laquelle ils voulaient vivre et mourir, sous l'obéissance du roi et de ses officiers. Au reste, qu'ils pouvaient assez connaître, par le nombre de ceux qu'ils avaient vus en cet enterrement, comme la plupart de la ville s'étant jointe à l'Église, il leur était comme impossible de plus s'assembler aux lieux particuliers. A raison de quoi ils requéraient quelques temples leur être concédés pour y prêcher et administrer les sacrements, selon l'ordonnance de notre Seigneur Jésus-Christ, avec prières pour le roi et pour tout le royaume. Cette requête étant présentée au lieutenant le vendredi 17 dudit mois de janvier, il répondit par écrit qu'il les renvoyait au roi, faisant cependant inhibition de prendre aucun temple ni faire assemblées illicites, monopoles ni port d'armes, ou en sorte quelconque contrevenir à l'édit du roi, et fut cette même défense réitérée par les consuls. Ce nonobstant ceux de la religion le 19 de janvier, jour de dimanche, se saisirent du temple de Saint-Louis, duquel ceux de l'Église romaine ne se servaient qu'un seul jour de l'an; là donc ils s'assemblèrent au son de la cloche, et prêchèrent à huit heures du matin sans aucun trouble, n'étant permis à aucun d'y entrer avec armes. Il y fut semblablement prêché l'après-dîner, bien que l'évêque, par un placard apposé à la porte du temple, eût fait inhibition à tous ministres de prêcher ni administrer sacrements. La même après-dîner, le lieutenant et les consuls, avec l'évêque, délibérèrent d'envoyer à la cour de parlement de Toulouse Bernard Alliés, avocat du roi, et Jean Fournier, pour l'avertir de ce qui avait

été fait, et s'excuser de ce qu'ils n'avaient autrement empêché la prédication publique. L'évêque aussi, tout le long de la semaine, ne cessa de solliciter le consistoire, usant maintenant de menaces, maintenant de prières pour faire cesser cette prédication publique, donnant à entendre (mais très-faussement, comme il a bien depuis montré), que lui-même désirait bien aussi la réformation de l'Église, mais qu'il ne fallait rien attendre sans la permission du roi. Toutes ces menées ne lui servirent de rien, ce qui fut cause qu'il fit venir le sieur de Terride, chevalier de l'ordre et capitaine de cinquante hommes d'armes, pour faire pareilles remontrances avec grande aigreur et menaces entremêlées d'une infinité de blasphèmes : à quoi toutefois il ne fut aucunement obéi. Ce que Terride ayant entendu, et retourné pour la deuxième fois à Montauban, il épouvanta tellement les consuls que, craignant la totale destruction de la ville, ils se mirent à supplier ceux de la religion, voire avec larmes, de se déporter des assemblées publiques. Ce même jour, ceux qui avaient été envoyés à Toulouse par les magistrats et évêques étant de retour, quelques-uns du consistoire furent mandés, et leur fut dit que de Paulo, second président, leur avait donné charge de dire à ceux de la religion que, moyennant qu'on cessât de prêcher de jour, tout le passé serait enseveli sans qu'on en fût aucunement recherché ni molesté. Cela fut cause que, le premier avis changé, on conclut de faire les assemblées de nuit en ce temple, toutefois avec condition que, si ledit président ne baillait assurance de sa promesse dans le dimanche prochain 26 du mois, on ferait comme auparavant. Terride et l'évêque avertis qu'on ne



semblait plus de jour, s'en mon-  
 tait fort contents. Mais le vendredi  
 du mois, ayant les magistrats de  
 Montauban envoyé au roi de Navarre,  
 le gouverneur de Guyenne, Jac-  
 quement, notaire, pour l'avertir  
 de tout ce qui était advenu,  
 mais, au contraire, ne demandant  
 d'argent et de divisions, au lieu que  
 les magistrats ne tâchaient qu'à adoucir  
 les esprits, donna ordre que Semenat  
 fût par trois gentilshommes à de-  
 partée de Montauban, et mené  
 en lieu toute la nuit : de quoi  
 venu le bruit à Montauban, bien  
 fut été renvoyé sauf, mais sans  
 mémoires, le conseil de la ville  
 délibéra, tant pour délibérer sur  
 fin d'éviter sédition, que sur cer-  
 charge que les susdits retournés  
 pouvoient disaient avoir du parle-  
 ment leur déclarer : c'est à savoir,  
 Dalzon, conseiller, serait envoyé  
 avec forces et bon nombre de gens  
 à l'insu de l'évêque et de la ville  
 assiégée, et pourtant que les consuls  
 eussent bonnes gardes aux portes  
 empêcher que ceux de la reli-  
 gion ne fussent secourus d'ailleurs.  
 Il fut conclu que mettant bon-  
 nes gardes à certaines portes qu'on  
 avait ouvertes, on laisserait en-  
 voyés avec leur train seu-  
 lement ; mais que s'ils amenaient for-  
 ces de gendarmerie, on ne les laisse-  
 rait entrer sans exprès mandement de  
 la majesté du roi de Navarre, gou-  
 verneur de Guyenne, en laquelle Mon-  
 tauban est compris, d'autant qu'à lui  
 appartient de mener telles forces,  
 qu'on n'avait en rien offensé la  
 ville.  
 Il fut aussi arrêté qu'on récu-  
 sât Dalzon comme leur ennemi ca-  
 pable pour certaines raisons qui fu-  
 rent mises en avant. Et, quant à la prise  
 de Semenat, bien que les magistrats,

pour ne déplaire à l'évêque, tâchassent  
 de faire couler cela, toutefois il en fut  
 parlé à bon escient, et arrêté que tant  
 le procureur du roi que le syndic de  
 la ville en feraient la poursuite par-  
 devant la majesté du roi. Suivant cela,  
 le dimanche suivant, 26 du mois, fut  
 renvoyé Semenat avec mémoires plus  
 amples, contenant aussi sa prise et le  
 traitement qu'on lui avait fait. Et le  
 lendemain, 27 dudit mois, recommen-  
 cèrent ceux de la religion à prêcher  
 de jour comme auparavant : de quoi  
 Terride averti par les consuls, n'en  
 fit autre cas, ayant reçu un présent  
 de confitures à lui envoyé, avec dé-  
 claration qu'ils avaient dépêché mes-  
 sager exprès vers le roi pour savoir sa  
 volonté ; mais il ne laissait de faire sa  
 menée. Au contraire, ceux de la reli-  
 gion, avertis de ce qu'on leur prépa-  
 rait contre tout ordre de justice,  
 demandèrent secours seulement pour  
 leur défensive aux églises circonvoisi-  
 nes, et nommément à celle de Tou-  
 louse : et ayant été avertis comme les  
 consuls, contre la détermination pré-  
 cédente du conseil de ville, avaient  
 fait vider la garde de la porte du pont  
 (qui était autant comme les livrer à la  
 merci de leurs ennemis) ne faillirent  
 d'y mettre bonnes gardes de leurs di-  
 zaines, s'excusant le plus gracieuse-  
 ment qu'ils purent aux consuls qui leur  
 faisaient commandement de se retirer.  
 Sur ce point, voici arriver environ  
 quarante jeunes hommes seulement,  
 partis de Toulouse sous la conduite  
 d'un nommé le capitaine Verd : à  
 quoi toutefois le consistoire de Tou-  
 louse n'avait aucunement consenti,  
 ayant conseillé à ceux de Montauban  
 de l'aider plutôt à cette furie. Ce no-  
 n obstant, cela servit grandement à for-  
 tifier ceux de la ville en laquelle, si on  
 ne s'y fût opposé de cette façon, il y a  
 apparence qu'il fût advenu un mer-

veilleux escalandre. Sur le soir, les commissaires de la cour, à savoir, Dalzon, Bonal et de la Garde, conseillers, Massaucal, avocat du roi, avec deux huissiers, accompagnés de plusieurs gens de cheval, et d'environ quatre-vingts arquebusiers à pied, ayant passé la rivière du Tarn, environ une lieue au-dessus de Montauban, arrivèrent à l'Évêché dans les faubourgs du Monastère : et d'autre part, Terri-de, avec sa compagnie d'hommes d'armes, se mit dans le château du Claux, pour garder le passage du pont. Cela fut cause que ceux de la religion se défiant des consuls, firent bon guet partout. Le mercredi 29, deux des consuls, au mandement des commissaires, s'étant transportés à l'évêché, injonction leur fut faite d'ôter les gardes des portes, et de retirer toutes leurs armes en la maison de ville, et finalement que tous les consuls ensemble les revinssent trouver le lendemain après-dîner sur peine de rebellion. A quoi voulant obéir les susdits consuls, le peuple ne les voulut laisser sortir, alléguant qu'on les voulait arrêter et mener à Toulouse : là où, sans forme de justice, on en ferait ce qu'on voudrait, au lieu que le parlement même excédant son autorité devait rendre raison de son fait. Cela fut cause que les consuls reprenant courage firent réponse par écrit le lendemain 30 du mois : remontrant, quant aux gardes mises aux portes, qu'ils avaient en cela obéi au mandement de la cour, et qu'au surplus ils étaient prêts de recevoir lesdits commissaires avec leur train en tel logis qu'il leur plairait, et de les traiter le mieux qu'il leur serait possible : et que, s'ils doutaient de la sûreté de leurs personnes, eux-mêmes se rendraient pour otages dedans l'évêché; mais, quant à recevoir forces en armes dans la ville (vu même l'état

où elle était), ils ne le pouvaient faire sans exprès commandement de sa majesté ou du roi de Navarre, leur gouverneur, ou du sieur de Burie, son lieutenant. Cette réponse, à faute d'autres messages, fut portée et présentée auxdits commissaires par Etienne Constant Licencier, laquelle entendue par eux, ils en furent fort mal contents, jusqu'à ce point que Massaucal (irrité aussi de ce qu'on avait ôté à son homme, et brûlé à la porte de la ville six paires de cartes qu'il avait envoyé acheter pour jouer avec l'évêque, rendant toutefois au serviteur l'argent qu'elles avaient coûté), fit bien quelque mine de vouloir entrer par force dans la ville, se vantant que, si le soleil y entrerait, il y entrerait; mais cette colère ne lui dura guères, et, dès le lendemain, les commissaires et toutes leurs troupes se retirèrent sans avoir rien fait de ce qu'ils prétendaient.

Le lendemain, premier jour de février, les consuls envoyèrent Jean de la Porte Licencier vers Burie, l'avertissant de tout ce qui s'était passé, lequel se disant mal content de ce que le parlement avait entrepris sur son autorité sans toutefois y pourvoir autrement, il envoya les lettres au roi de Navarre. Durant ce tumulte, les prières et prédications non-seulement ne furent discontinuées, mais au contraire redoublées : ce que voyant les magistrats, après avoir fait proclamations réitérées de ne marcher avec armes ni de jour ni de nuit, un jour de vendredi 7 dudit mois, entrés au temple de Saint-Louis, le lieutenant principal interrompant la prédication, demanda silence : et bien qu'il fût supplié d'attendre que le sermon fût achevé, il ne s'y accorda, mais fit descendre de la chaire le ministre, lui demandant son nom et qui lui avait baillé autorité de prêcher. Le Masson, ministre, après

rié Dieu à genoux, et protesté  
bissance et révérence qu'il por-  
roi et à ses officiers, lui rendit  
nage de sa vocation, ajoutant  
tre de créance du roi de Na-  
qu'il leur montra. Ce nonobs-  
éfenses lui furent faites de plus  
r, et au peuple de faire plus telles  
ées contraires à l'édit du roi.  
ison, pour tout le peuple, fit ré-  
que lui-même par ci-devant les  
envoyés à sa majesté sur la re-  
lui présentée, et que d'autant  
y avait aucun port d'armes, ils  
aient rien contre l'édit du roi,

ils appelaient de cette inhibi-  
t ainsi les magistrats se retirant,  
lication s'acheva, s'écriant tout  
ple en ces mots : Vive le roi,  
roi ! mais que la parole de Dieu  
échée. Au même temps, le parle-  
rité et cherchant tous moyens  
enger, envoya à Montauban un  
nommé Maillard, avec un des ca-  
de Toulouse, pour rapporter ce  
erraient faire aux assemblées,  
épier quelles pouvaient être les  
de ceux de la religion. Eux donc  
entrèrent au temple en ha-  
simulé, assistèrent au sermon  
es ministres nommé des Crois-  
t virent faire un baptême ; mais  
tantôt découverts par quelques  
s de Toulouse, dont ils demeu-  
grandement effrayés, se voyant  
ncus par le déguisement de leurs

Ce néanmoins, après les avoir  
pour savoir s'ils n'avaient rien  
qui préjudiciât à l'Église, ils  
renvoyés sans leur faire aucun

saussi, un Augustin nommé Clé-  
homme fort populaire, après  
urement prêché le Carême avec  
bit, finalement le jour de Pa-  
stant ceux de la religion assem-  
pour faire la cène, se défroqua

publiquement avec fort grande édi-  
fication.

Revenons maintenant à Semenat,  
envoyé en cour comme ci-dessus a été  
dit, lequel ayant déclaré au roi de Na-  
varre, ce qu'il avait de charge de par  
la ville de Montauban, avec la volerie  
à lui faite sur le chemin, par le moyen  
de l'évêque, l'avait tellement ému  
qu'il était bien délibéré de prendre  
leur cause en main. Mais étant arrivés  
d'autres députés du parlement de Tou-  
louse, avec certaines procédures far-  
cies de toutes calomnies, donnant à  
entendre la ville de Montauban être  
en armes pour se soustraire de l'obéis-  
sance du roi, avec un million d'autres  
mensonges, sa majesté et tout son con-  
seil furent tellement émus qu'ils adres-  
sèrent commission au baron de Terri-  
de pour le faire aller à Montauban, à  
cette fin d'ôter les armes aux habitants,  
faire cesser les prédications, bref pour  
ruiner l'Église. Le roi de Navarre  
écrivit aussi à Burie, son lieutenant,  
l'avertissant en général de l'intention  
de sa majesté, et parcillement à la  
ville de Montauban, de rendre obéis-  
sance au roi. Mais Dieu voulut par sa  
providence que cette commission fût  
commise au sieur de Molozum, homme  
de grande piété, et qui jamais ne s'é-  
tait épargné pour l'Église de Dieu ; le-  
quel, bien que son maître lui eût en-  
joint d'aller droit à Burie, toutefois  
alla droit à Montauban : là où ayant  
déclaré, en un conseil de certaines  
personnes choisies l'état des affaires,  
on le supplia de ne rendre lesdites  
lettres et commissions qui seraient  
cause d'une si grande ruine, dont il en  
fit refus au commencement, considé-  
rant le danger auquel il se mettait ;  
mais finalement il se délibéra de se sou-  
mettre plutôt à tout hasard, que d'être  
instrument de telle désolation contre sa  
propre conscience. Par ainsi fut conclu

que les lettres du roi, de la reine, et du roi de Navarre, leur seraient renvoyées, et qu'on supplierait sa majesté de n'ajouter foi aux calomnies des adversaires; mais qu'il lui plût adresser telle commission qu'il lui plairait à autre qu'à Terride, leur ennemi mortel. Il fut aussi arrêté que Molozum rendant au conseil de la ville les lettres du roi de Navarre à eux adressées, ensemble celles à Burie, il ne ferait mention qu'il y eût autre paquet afin que personne ne fût averti de ce qu'il avait apporté. Etant donc le conseil de la ville assemblé, après avoir prié Dieu, il présenta ces lettres aux magistrats, leur faisant une belle remontrance touchant l'intention du roi, de la reine mère et du roi de Navarre, en faveur de la religion, laquelle lesdits magistrats devaient autoriser par leur présence. Il déclara aussi que, s'ils ne demeuraient en paix avec les autres, sa majesté délibérerait d'envoyer Terride pour se faire obéir : suivant laquelle remontrance, Jean Brissac, lieutenant particulier du sénéchal, fut député pour aller en cour, pour bien informer le roi et le supplier d'envoyer commission à autre qu'à Terride, et de s'assurer de leur très-humble et entière obéissance : et fut en secret entièrement découvert l'affaire audit Brissac, qui fut aussi prié de rapporter au roi de Navarre le susdit paquet. Mais premièrement les consuls envoyèrent Hugues Bonencontre Licencier vers Burie avec lettres, auquel il remontra les menaces, inimitiés et autres causes légitimes qu'on avait contre Terride, lesquelles il trouva si pertinentes, qu'il bailla des lettres adressantes tant à sa majesté qu'au roi de Navarre, en faveur de la ville : et fut le moyen par lequel Dieu délivra pour la troisième fois d'un très-grand péril l'Église de Montauban, ayant

même les remontrances de Mont enhardi tellement Jean Paulet, tenant principal du sénéchal, qu'il mença de se trouver aux assemblées et au bout de quelque temps fit sa profession de la religion. Le premier officier du roi qui se joignit à l'Église fut Hugues Calvet, conseillé de Jean Constant, aussi conseillé d'Antoine Durant, lieutenant principal du juge ordinaire, et Jean Duport, lieutenant particulier dudit juge. Le susdit Jean Brissac, lieutenant particulier dudit sénéchal, Bernard Lamoignon, avocat du roi, Jean Constant le conseiller. Or, l'Église de Montauban avait été rudement assaillie par-dedans, elle ne fut pas moins rudement assaillie par-dedans, voire par le premier ministre, qui devait être le premier remédier. Nous avons dit ci-dessus que le Masson, autrement appelé le Masson, s'était de soi-même ingéré dans le saint ministère, de laquelle indiscretion plutôt ambition, comme l'événement l'a montré) bien que Dieu se fût servi pour commencer l'église de Toulouse, si est-ce que les fruits en ont été très-lement bien amers. Ce qui doit servir d'avertissement à l'Église de rejeter de son sein de tels esprits quand il est question surtout du saint ministère. Ce péché donc, enflé d'une opinion contraire, troubla premièrement l'Église de Toulouse, ne pouvant souffrir de telles personnes pour compagnon : et de là à Montauban, fit de lourdes fautes au commencement, divisant l'Église comme en deux, dont une partie d'artisans, et l'autre de gens d'érudition : de quoi étant finalement venu murmure, le corps fut divisé. Mais pour cela il ne laissa de se diviser des uns contre les autres, comme vint en l'élection du consistoire le lundi 17 mars; là où il usa d'une veuleuse impudence, faisant une

art, laquelle même il s'efforça  
valoir, premièrement sans au-  
blication devant le peuple, puis  
accusant par la pratique de  
es simples artisans, les princi-  
e l'Église du schisme que lui-  
faisait. Le scandale en fut  
mais bientôt apaisé par la mo-  
et patience incroyable de ceux  
aient été ainsi outragés; de  
ue la sainte cène se célébra le  
he 6 d'avril au temple Saint-  
avec le ministre et plusieurs de  
gion de l'Église de Toulouse,  
té lors contraints de s'absenter  
i temps pour avoir fait les priè-  
ublic. Mais la semaine suivante  
nu à Montauban un synode de  
vinces, à savoir, de Toulouse,  
s, Castres, Rovergue, Quercy,  
on, qui avait été élu pour pré-  
voulant empêcher la presenta-  
certains articles que quelques-  
ient dressés pour empêcher tels  
es, fut déposé de sa présidence  
vement censuré, et n'eût été  
ix qui avaient proposé ces arti-  
voulurent proposer leurs plain-  
toléances comme faire le pou-  
dès-lors il eût été entièrement  
, comme il le fut finalement;  
a été comme un miracle que  
uvre Église, poussée par un  
i ambitieux et outrecuidé, a  
lement subsisté, mais aussi  
grandement avancée.

ndant Satan ne dormait pas, se  
toujours de la cour du parle-  
e Toulouse, envenimée de plus  
, laquelle, quelques jours avant  
, publia un édit du roi conte-  
tre autres choses le bannisse-  
e tous ceux qui, après l'élargis-  
des prisons, ne voudraient  
elon l'Église romaine, la cour  
ant que les villes du ressort  
isaient prêcher étaient forclo-

ses du pardon conféré par cet édit.

Le vendredi 26 avril, le sieur de  
Vaillac, capitaine du château-Trompet-  
te de Bordeaux, fut envoyé par le sieur  
de Burie à Montauban, l'occasion étant  
telle : la cour de parlement de Tou-  
louse avait de nouveau envoyé en  
cour les présidens de Paulo et du  
Tournier, avec instructions pleines  
d'accusations du tout fausses et ca-  
lomnieuses contre la ville de Montau-  
bant, aggravantsingulièrement la sai-  
sie du temple Saint-Louis, et la  
résistance faite aux commissaires, tâ-  
chant par cela d'obtenir permission  
d'y mener des forces pour la ruiner;  
ce que toutefois ils ne purent obtenir.  
Mais bien écrivit le roi aux habitans,  
et le roi de Navarre à Burie, pour  
faire cesser la prédication publique;  
pour lequel effet Burie n'y pouvant  
venir en personne, Vaillac envoyé par  
lui déclara aux consuls et au conseil  
de la ville l'intention du roi, qui était  
que, faisant cesser les assemblées pu-  
bliques, ils se contentassent des mai-  
sons particulières pour y faire leur  
prédication, ajoutant qu'on avait fait  
de grandes plaintes au roi des excès  
par eux commis; et en outre que Burie  
leur enjoignait de quitter le temple  
Saint-Louis, et aux consuls de dresser  
guet et bonnes gardes. Après-dîner,  
le conseil assemblé au château arrêta  
d'un commun consentement que la  
prédication publique cesserait, mais  
qu'on enverrait un messenger en cour  
au lieutenant Brassac, avec copie de  
tout, pour faire poursuite des calom-  
nies mises en avant par le parlement.  
Cette résolution déclarée à Vaillac par  
François de Segnier, sénéchal, le ren-  
dit content; mais ayant le sénéchal  
ajouté de sa tête que la ville n'enten-  
dait avoir autres ministres que ceux  
qu'il plairait au roi leur bailler, Hu-  
gues Bonencontre, syndic, le désavoua

soudain quant à ce point, comme firent aussi les assistants. En outre, à la réquisition de Bonancontro, syndic, on commença de faire examen de la vérité touchant les calomnies imposées à la ville par le parlement; à savoir, que la ville de Montauban refusait de payer les tailles et autres impositions, ne voulant reconnaître le roi pour leur prince; qu'elle était pleine de séditions et port d'armes; qu'on avait ôté les armoiries du roi des portes; qu'on avait violé les temples, démoli et abattu les autels et images; qu'on avait mis sus nouveaux péages; finalement, qu'on y forgeait de la monnaie au nom de l'Eglise avec telle inscription : *Moneta ecclesie Montalbanensis*. Sur tous lesquels points Vaillac ayant interrogé les magistrats et habitants de l'une et de l'autre religion, et s'étant transporté aux temples, couvens et portes de la ville, et autres lieux nécessaires, trouva notoirement le contraire être vérité, dont il chargea son procès-verbal; faisant au surplus déclaration qu'il serait loisible à ceux de la religion de s'assembler en privé, avec inhibition de les trouver ni rechercher en leurs maisons sous peine de la hart. Il leur accorda aussi de s'assembler le dimanche 27 dudit mois dans le temple, pour cette fois seulement; mais il changea d'avis soudainement, et manda qu'on cessât comme le ministre était prêt d'entrer en chaire. Ce qu'entendant, le peuple fut grandement désolé, et y eut de grands soupirs et larmes, mais le tout s'apaisa l'après-dîner, en la prédication faite et depuis continuée en la basse cour de la maison de Durant-Brassac, marchand. Ce même jour fut dépêché au roi de Navarre, Jean Camazille, l'un des serviteurs des surveillans, pour l'avertir de ce que dessus, et le lendemain Vaillac reprit son

chemin devers Burie pour entendre sa commission, et fit ce qu'il avait trouvée en courtauban, afin qu'on se départ plus molester; et de là venu louse, fit aussi le tout entendre lument, avec déclaration qu'il avait retenu la connaissance cause, et pourtant sursoiant passer plus outre.

Le 30 du mois, Brassac revint de la cour apporta lettres de substance; lequel ouï au conseil ville, il fut arrêté que Jean bourgeois, et Briende, notaire compagnie au gentilhomme qu'il portait la copie du procès de Vaillac à Burie, et de là à pour faire poursuite des susdites calomnies, et demander exécution ladite cour à raison des injures ciennes, même depuis poursuite des habitants de Montauban le président de Ulmo avait de son état, flétri et consigné Malo de l'Isle pour ses fautes excès.

Au commencement de mai, qui, dès le commencement de l'année, l'an précédent, avaient prisonniers à Château-Sarrasin servés jusques à cette heure-là singulière providence de Dieu délivrés; mais le parlement, de donner lieu à ce que dessus nuant ses entreprises, donna et défendant toutes assemblées et autres quelconques pour occasion que ce fût, sous peine de la hart à ceux qui s'y trouveraient rasement des maisons où elles raient faites, avec injonction aux sines et dizeniens de veiller, elles que sur tous ceux qui n'iraient la messe. Davantage, le 7 du mois donna un autre arrêt contre la ville de Montauban, à savoir, qu'



dé contre eux par défaut et  
nement à trois brefs jours; ce qui  
it, et furent criés au Palais, bien  
paravants n'eussent été assignés  
lieu; mais cela, grâce à Dieu,  
qu'aiguiser le zèle de ceux aux-  
on en voulait, et encourager  
de plus en plus. Voyant cela,  
lement s'avisa d'un autre moyen,  
et de faire à sa poste une élection  
consuls de Montauban qu'on a cou-  
de changer au milieu du mois  
ii. Et de fait, François de Sei-  
, sénéchal, fut à ces fins envoyé  
présider en cette élection; mais  
consuls anciens y donnèrent si bon  
, qu'assemblant le peuple sans lui  
rétèrent l'élection de leurs suc-  
ars : de quoi étant irrité et re-  
nt que l'on procédât à une nou-  
élection, en laquelle il préside-  
elon la charge à lui donnée par  
lement, on lui répondit qu'on se  
à ce qui en était fait, selon la  
me et les privilèges de la ville,  
squels l'élection des consuls est  
e libre aux habitans sans que le  
ment y ait que voir sinon qu'on  
it mépris. Cette élection donc  
étant confirmée par le lieutenant  
ge ordinaire, au refus du séné-  
et, au lieu que par le passé on  
par Dieu et tous les saints  
croix et le missel, on commença  
er par le Dieu vivant, levant les  
au ciel, et puis les mettant sur  
te Bible.

21 du mois, la cour de parlement  
un second arrêt contre les ha-  
de Montauban, par lequel Jean  
t, lieutenant principal, Jean Bras-  
eutenant particulier, Amy Pego-  
premier consul, Jean le Masson,  
tre, Hugues Bonencontre et Jean  
us, syndics, Raymond de Lannes,  
ers Amely et quelques autres fu-  
condamnés à être pendus et exé-

cutés en figure, et certains autres ban-  
nis, avec confiscation des biens et  
prise de corps contre plusieurs. Il  
était aussi porté par le même arrêt que  
la maison où logeait le ministre serait  
rasée; de quoi avertis, ceux de Mon-  
tauban délibérèrent d'envoyer à la  
cour à bon escient, étant députés pour  
y aller le lieutenant principal et Bo-  
nencontre, auxquels s'adjoignit le Mas-  
son. Ceux-ci tirèrent droit à Bordeaux,  
tant pour éviter les embûches qu'on  
leur avait apprêtées sur le droit che-  
min, que pour communiquer l'arrêt  
à Burie, qui en écrivit au roi, à la  
reine mère et au roi de Navarre en  
leur faveur. Le parlement d'autre côté  
y envoya le président Daphis, Papus,  
conseiller, et Massaucal, avocat du roi.  
Cependant ceux de la religion, au lieu  
de perdre courage recouvrèrent à Ge-  
nève encore un ministre nommé Gas-  
pard de la Faverge, du pays de Savoie,  
lequel a depuis servi au ministère à  
Genève, et y est décédé au Seigneur:  
et fut présenté à l'assemblée le 23 du-  
dit mois de mai : et deux jours après,  
qui était le jour de Pentecôte, la sainte  
cène fut célébrée en la basse cour de  
la maison de Pierre Pechelez. Voilà  
comme cette Église fut avancée parmi  
terribles tempêtes, mais ce que nous  
en avons maintenant à réciter est en-  
core plus étrange, ne pouvant être la  
procédure que condamnée en plu-  
sieurs circonstances, approuvée de  
Dieu, toutefois quant à l'effet, et telle  
ce néanmoins, qu'il ne serait raison-  
nable de la tirer en conséquence.

Premièrement donc, le 5 juin, jour  
pour lors de la Fête-Dieu (qu'on ap-  
pelle), ceux de la religion ne voulu-  
rent nullement permettre que la pro-  
cession se fit par la ville, mettant  
gardes aux portes, et même ayant de-  
mandé secours aux églises circonvoi-  
sines. Ce qu'entendant, les moines et

prêtres situés hors la ville n'y osèrent entrer. Quelque temps après, Burie envoya un édit du roi au sénéchal de Quercy, du tout contraire aux susdits arrêts du parlement, portant inhibition de s'enquérir de ce que chacun ferait en sa maison quant à la religion, avec rétablissement des bannis : la copie duquel édit, portant seulement adresse au parlement de Bordeaux, le sénéchal refusa de publier, s'excusant là-dessus. Mais en ayant reçu pareille copie adressée au parlement de Toulouse, il en fit aussi peu de compte; lequel parlement, toutefois, averti que le conseil du roi ne trouvait bonne sa procédure, fit dépendre les effigies des condamnés, qu'ils avaient fait mettre sur la place.

En ce même temps, les prêtres et moines donnèrent occasion aux maux qui tôt après leur survinrent; car quelques-unes des maisons, qui étaient joignant les murailles, ayant où le son d'une petite clochette du couvent des cordeliers, situé hors de la ville, comme sont aussi les autres couvents à Montauban, et sur cela s'étant levés, aperçurent quelques-uns entrant au couvent; sur quoi, ayant réveillé quelques autres qui montèrent avec eux sur la muraille, ils virent sortir du couvent un homme traînant une grande tronche de bois parmi les herbes jusques dans le fossé, et puis tâcher de la dresser contre la muraille en un endroit où il y avait un trou par lequel en peu d'heures pouvaient entrer plusieurs personnes sans être aperçues; sur lequel personnage étant tiré un coup d'arquebuse par ceux qui étaient sur la muraille, il prit la fuite. Les consuls avertis de cela le matin, et ayant eux-mêmes trouvé la tronche de bois dans le fossé, bien marries de ce que ceux qui les avaient découverts n'avaient eu plus de patience, se sai-

sirent des clés du temple de Jacques et du clocher, de peccin, et firent recherche sur les deliers; mais ce fut trop tard étant trouvé d'étrangers qu'un can italien, lequel, quatre jours avant, advenu et au su d'un char monté de quatre chevaux et de huit armes, s'était venu rendre cord et portait l'habit; lequel constitutionniers rendit si bonne raison fait, qu'il fut rendu à caution les mains de son gardien. Un soir, deux soldats furent vus par sentinelles du boulevard de la du Moustier, considérant les fossés les murailles. Toutes ces choses causes que plusieurs se firent ce qui donna licence peu à peu à ceux qui n'étaient pas des plus sages, en tirèrent d'autres après eux, de sorte que le dimanche 22, quelque autorité sonna la cloche du Saint-Louis, qui y fit assembler le peuple bien joyeux, espérant qu'il prêcherait, ce qui toutefois ne put pour lors. Mais, le samedi 28, à grande peine put-on empêcher qu'il ne fût arrêté en plein consistoire qu'on ne le prêcherait, comme de fait, il arriva le 1er juillet, quoique les plus sages tâchèrent de l'empêcher.

Le dimanche 13 du mois de juillet, quelques petits enfans étant allés demander les clés du temple Saint-Jacques au vicaire, lui donnant à entendre qu'ils y voulaient aller faire prières, et le vicaire les leur ayant baillées pour la crainte du tumulte soudain le temple fut rempli, et que Dominique Cestat (quelque temps auparavant ordonné diacre), y fit faire prières en la présence des consuls, qui y accoururent, et visitant le temple avec le vicaire, trouvèrent qu'on n'y avait rien touché ni emporté; ce fut cause que quelque temps après

ant y prêcha, et y furent faits  
systèmes sans aucun trouble.

Int au même temps un terrible  
ent de Dieu sur un personnage  
é Thomas de Piscatoribus, de  
maison et fort apparente, et d'un  
esprit, mais au reste du tout adon-  
volupté et dissolution; lequel  
de retour de Toulouse à Mon-  
a fut frappé de manie, et sur-  
tant visité par une certaine da-  
Toulouse, de laquelle il abusait  
de son mari, avocat, qui y vint  
advint que surpris de sa fureur,  
issant soudain son épée, il la tua,  
mari aussi qui était accouru aux  
e sa femme; puis sortant de sa  
n avec l'épée sanglante, fut saisi  
arrière, mis en prison, et finale-  
délivré, sa furie étant notoirement  
e: en laquelle ayant quelques  
alles il demandait les ministres  
le consoler, confessant le juste  
ent de Dieu sur lui, et par fois  
proposant des questions curieuses  
esquelles commence volontiers  
isme; lequel jugement de Dieu  
à plusieurs à les tenir en  
te.

ce même temps, Dominique Ces-  
donné diacre catéchiste, ayant pu-  
ement prêché à Moncuc, sur son  
r à Montauban, se sauva comme  
uleusement; car ayant aperçu  
abûches, et pour cette cause re-  
sé chemin, après s'être mis à  
ayant baillé cheval, bottes, cha-  
et épée à quelqu'un, il passa tout  
vers de ses adversaires sans être  
nu.

été dit ci-dessus comme le Mas-  
était adjoint pour aller à la cour  
Jean Paulet, lieutenant et Hugues  
nencontre, députés, auquel lieu,  
ce que tout n'allait à son appétit,  
se put tenir qu'il ne protestât  
eurs paroles injurieuses contre

I.

plusieurs gens de bien, et nommément  
contre le roi de Navarre, qui en fut  
tellement indigné, qu'ayant appelé le  
lieutenant, et Jean de Jeanc, consul, il  
leur enjoignit par trois fois d'écrire à  
Montauban qu'il n'y fût plus reçu,  
ajoutant que s'il n'eût eu égard au mi-  
nistère, il l'eût mis entre les mains  
de la justice. Suivant cette injonction,  
Pierre Brinde fut par eux renvoyé  
pour en avertir le consistoire, auquel  
aussi ledit Brinde attesta que le  
Masson ayant fait quelques assem-  
blées en cour s'était approprié l'ar-  
gent qu'on avait quêté pour les pau-  
vres. Étant donc Masson de retour,  
le consistoire lui interdit l'exercice  
de son ministère jusques à ce qu'il  
se fût purgé des crimes à lui imposés.  
Mais nonobstant cette inhibition, le 3  
août, jour de dimanche, après le ca-  
téchisme, ayant attiré secrètement  
plusieurs simples artisans, il se glissa  
en la chair, où il usa de grandes in-  
vectives contre le roi de Navarre, les  
magistrats et le consistoire, dont il ad-  
vint tel tumulte, qu'il y en eu mê-  
me qui mirent la main aux dagues;  
mais, par la bonté de Dieu et remon-  
trances de Gaspard de la Faverge, mi-  
nistre envoyé de Genève, témoignant  
de tout ce qui avait été fait au consis-  
toire, le peuple s'apaisa. Ce nonobs-  
tant, cet outrecuidé, ce jour même  
après souper, faisant autres chismes en  
l'Église, alla faire les prières à quel-  
que troupe d'artisans dans les fau-  
bourgs au-delà de l'eau; mais le len-  
demain, sachant que les magistrats le  
cherchaient, pour lui faire rendre  
compte du fait du jour précédent, il  
s'enfuit en Gascogne, là où depuis  
pour ses fautes il fut premièrement  
suspendu au colloque de Lectoure, et  
finalement déposé au synode de sainte  
Foy. Mais de rechef, nonobstant tout  
ce que dessus, en un synode tenu à

Castres, il fut fort légèrement rétabli au ministère, le 23 janvier, de l'an 1562, et envoyé à Carcassone, duquel lieu il fut déchassé en une sédition qui y survint. De là s'étant retiré à Beziers, il en fut aussichassé, ayant pris querelle au ministre du lieu, et finalement fut tué à Limoux, à la prise de la ville, dont il sera parlé ci-après.

Voilà comme Satan trouve moyen de fourrer de grandes ordures au milieu de l'Eglise de Dieu, si de bonne heure on n'y prend garde devant que les y laisser entrer, ou si on n'y remédie promptement et avec célérité après en avoir vu les marques.

Au même jour, 3 du mois d'août, Bernard Biron, alors diacre et catéchiste, prêcha premièrement au bourg de Caussade, en la place publique, et, à son retour, ayant rencontré avec ceux qui l'accompagnaient un pauvre libraire de la religion, condamné à Toulouse qu'on menait à Cahors pour y être brûlé, ceux qui le menaient, épouvantés à la première vue des dessusdits, abandonnèrent leur prisonnier, lequel par ce moyen se sauva de leurs mains, sans qu'on y eût pensé de côté ni d'autre.

Le 14 du mois, Jean Carnin, diacre et catéchiste, prêcha premièrement à Albiac, village distant d'une lieue de Montauban; là où s'étant trouvés plusieurs de Negrepelisse qui, quatre jours auparavant, s'étaient aussi saisis de leur temple, il ne fut possible d'empêcher ceux du lieu qu'ils n'en fissent autant. Or, déjà deux jours auparavant, le consistoire averti de ce que quelques étourdis voulaient faire au temple de Saint-Jacques, y avaient fait le guet, et le lendemain, au temple Saint-Louis, du Croissant, ministre, avait fait publiquement vives remontrances contre tels actes. Ce nonobstant, quelques-uns, la nuit dudit jour 14, entrés

dans ce temple, abattirent toutes les images qu'ils mirent en un tas au milieu du temple, sans aucunement toucher aux calices, croix d'argent, ni autres ornemens; de quoi fâché au possible, le lieutenant particulier en fit mettre quelques-uns en prison; mais la crainte de plus grand mal les lui fit bientôt délivrer. Et cependant fut envoyé Pierre Brinde vers Burie pour l'avertir de ce qui était advenu; dont il fut tellement irrité que sa réponse fut que bientôt il se trouverait à Montauban pour manier tels séditeux comme ils méritaient. Brinde craignant cela prit en soi un merveilleux et étrange conseil, avertissant partout où il passait d'en faire autant à leurs images qu'on en avait fait à Montauban, afin que ceux qui prenaient la cause des images ne fussent à quel lieu courir le premier. Cependant, le lieutenant particulier, craignant qu'on fit de même par tous les temples de la ville, ayant appelé ceux du consistoire, leur déclara le tort que ceux de la religion se faisaient et à toute la ville, en laquelle il serait contraint d'introduire forces des seigneurs circonvoisins, comme Terride, Negrepelisse, et autres qui ne demandaient autre chose, concluant que si on voulait éviter cela on lui tint main forte pour punir les séditeux selon leurs mérites. Suivant cette remontrance, du Croissant parla vivement au peuple, jusques à déclarer que si on continuait, lui et ses compagnons seraient contraints de les abandonner, comme n'étant rien moins que chrétiens, puisqu'ils entreprenaient ainsi sur l'autorité du magistrat, de sorte que de là en avant chacun se montra plus sage pour bien peu de jours, quant au brisement des images. Mais, quant au reste, le temple de Saint-Louis étant trop petit, et les ministres étant partis pour aller à un

le assigné à Villefranche le 20  
mois, le temple Saint-Jacques  
dist; de quoi les consuls, pour leur  
urge, firent protestation contre le  
stoire, et dès-lors tout fut débör-  
ir, la nuit suivante, les images des  
stins furent brûlées, et, le 25 du-  
ois, Jean Constant, diacre, ayant  
u peuple toutes les remontran-  
ossibles devant les dizaines appe-  
bien qu'en général les assistans  
nt promis de s'employer à répri-  
les scandales, ce néanmoins, la  
uivante on brisa et brûla les ima-  
lu temple des cordeliers, de la  
lle de saint Antoine, de saint  
el, de saint Roch, de saint Bar-  
ny, et de Notre-Dame de Baguet.  
mardi 26 du mois, fut publié l'é-  
3 juillet, faisant grâce de tout ce  
vait été fait pour la religion par  
isé, avec défense de faire assem-  
publiques ni particulières, avec  
as armes, pour ouïr la parole de  
avec autres semblables clauses.  
el édit le peuple irrité brisa ce  
même au soir les images du tem-  
es jacobins, qui firent ce qu'ils  
it, ayant fortifié l'entrée du tem-  
onnant le tocsin, et criant au feu  
avoir secours; mais, nonobstant  
cela, toutes leurs images furent  
en pièces et brûlées, sans faire  
fois mal à personne. De là, cette  
de peuple courut aux Carmes,  
entre autres reliques (sans tou-  
rien emporter ni or, ni argent,  
tre chose précieuse), un certain  
au qu'ils appelaient le saint suai-  
brûlé, et quelques reliques mi-  
part, et le lendemain publique-  
ouvertes et montrées au peuple,  
trouvèrent des os de chevaux et  
s bêtes, au grand ébahissement  
glise romaine. Et tôt après cet  
ement d'images, les moines crai-  
quelque chose pire, sans qu'on

les chassât, ni qu'on leur fit aucun  
dommage ni outrage à leurs person-  
nes, biens, ni édifices, se retirèrent  
où bon leur sembla, ne restant que  
les cordeliers qui demeurèrent et tin-  
rent bon quelque temps après les autres.

Le mercredi 27 du mois, ceux de  
l'église collégiale Saint-Étienne, qui  
s'étaient fortifiés de gens et de bâtons à  
feu, ayant entendu ce qui était advenu  
aux jacobins et aux carmes, perdirent  
courage, et par composition faite avec  
ces abatteurs d'images, les livrèrent  
toutes eux-mêmes, qui furent brûlées  
en plein jour devant eux, les enfans  
chantant à haute voix les commande-  
mens de Dieu. Mais peu s'en fallut que,  
pour un crucifix neuf qu'ils avaient  
caché et que ces brûleurs demandaient  
à toute force, il n'advint quelque chose  
pire, ayant été un certain vicaire si  
mal avisé que de frapper d'une da-  
gue sur la tête un nommé Perrinet;  
mais un consul survenant y remédia  
comme il put, le faisant mener en pri-  
son, disant toutefois ce Perrinet que,  
quand il eût été tué pour une si bonne  
querelle, il ne s'en fût soucié.

Ce même jour, les nonnains livrè-  
rent aussi leurs images, et entre au-  
tres un vieux crucifix, auquel les pau-  
vres ignorans avaient coutume d'ac-  
courir de bien loin au grand profit du  
couvent, disant qu'il faisait miracle.  
Mais n'ayant pu se garantir non plus  
que les autres, quelques-uns des plus  
dévotieux confessèrent avoir été bien  
abusés au temps passé. De là il en fut  
fait autant au temple des cordeliers,  
et finalement fut procédé aux images  
des maisons particulières, qu'ils fai-  
saient apporter dehors sans entrer de-  
dans les maisons, portant la Bible,  
montrant et lisant à ceux de l'Église  
romaine les passages de l'Écriture qui  
défendent les images.

Le 29 du mois après-dîner, ceux de

l'église cathédrale, bien qu'ils se fussent fortifiés de gens, toutefois ayant vu ce que leurs compagnons avaient fait, usèrent de pareille libéralité, livrant au feu les images qui les avaient nourris, et donnant à entendre qu'ils ne demandaient que paix et amitié. Les magistrats bien étonnés ne faillirent de faire bons procès-verbaux qu'ils envoyèrent à Burie, qui leur manda que bientôt il viendrait à Montauban pour en faire la punition: et sur-le-champ commanda au sénéchal de Quercy de mander le ban et arrière-ban du pays, qu'il assigna au 20 du mois de septembre, auquel ne faillirent les gentilshommes. Mais, après avoir assez long-temps attendu, Burie, par la providence de Dieu, et ne sachant aussi quelle serait l'issue du colloque commencé à Poissy, au lieu de venir, envoya certains articles au sénéchal pour les faire publier par tous les lieux où les images avaient été brisées, et par ce moyen fut détournée cette tempête.

Le 24 du mois, les députés envoyés à la cour contre le parlement de Toulouse, apportèrent arrêt du conseil privé en date du 17 août, par lequel l'arrêt dudit parlement était entièrement cassé et annulé, et deux jours après arrivé de Genève, Martin Tschard, qui était du pays et avait été longuement désiré de ceux de l'une et de l'autre religion, pour sa singulière prud'homie, et plusieurs excellentes vertus desquelles il avait témoignage devant même qu'il fût appelé à l'Évangile: sa venue donc apporta grande joie à l'Église, au milieu de la peur où elle était, et deux jours après fut célébrée la cène avec solennelles prières à Dieu.

Cependant le bruit de l'appareil et de la venue de Burie croissait, et ceux de l'Église romaine recueillaient com-

me ils pouvaient les têtes et bras de leurs images pour l'émouvoir tant mieux à en avoir compassion; à raison de quoi Guychard Scorbiac, syndic de la ville et surveillant, fut envoyé, comme aussi au contraire les deux chapitres envoyèrent Guillaume de la Planche, avocat, le chevalier de Roux et autres pour maintenir leur cause devant Burie étant lors à Agen: là où Dieu favorisa tant Scorbiac, que Burie reprit son chemin à Bordeaux, se contentant de la publication des articles envoyés auparavant au sénéchal de Quercy. Cela fortifia tellement ceux de la religion que, le 3 octobre, le consistoire ordonna que les sermons se continueraient au temple de Saint-Jacques et autres lieux, avec prières extraordinaires soir et matin, pour détourner le dessein de leurs adversaires se montrant de plus en plus.

Advint puis après, le 17 du mois, que Pierre du Breil, consul, ayant rencontré devant le temple Saint-Étienne un chanoine de ce chapitre-là, contre lequel prise de corps avait été décerné, tant pour paillardise que pour plusieurs propos méchants et séditieux, et le voulant constituer prisonnier, quelques soldats de ceux que les prêtres avaient mis secrètement le lui ravirent; ce qui fut cause qu'il demanda force et secours à justice. A ce cri arriva tel nombre de gens, que force fut aux soldats et au chevalier Roux d'ouvrir les portes du temple, où furent trouvés mousquets, arquebuses, corselets et autres armes de toutes sortes, dont les magistrats se saisirent, ensemble du prisonnier et de six autres de ce chapitre, le tout sans qu'il y eût meurtre ni blessure, qui fut une chose comme miraculeuse.

Au même temps, les images furent brûlées à Piquequaux, Albefeuille, Ilmade, Monbeton, Fontneuve, Ardens,



Ventillac, saint Léofiede , Sainte Rafine , au Fau et autres villages circonvoisins, auxquels, tous les dimanches, étaient envoyés les diacres et autres députés pour y prêcher, y ayant d'ordinaire quatre exhortations dans la ville. Le 18 du mois, les nonnains, tant vieilles que jeunes, du monastère de l'Espinasse, près de Toulouse, conduites par Jean Fontenay, diacre de Toulouse, ayant laissé leur couvent pour jouir de la prédication de l'Évangile, vinrent toutes à Montauban, où elles furent bénignement reçues et en maisons honnêtes.

Le 19 du mois le sénéchal fit publier les articles à lui envoyés par Burrie, portant qu'on n'eût à s'assembler plus haut de dix ensemble, et que les armes des deux parties seraient retirées en une ou deux maisons, les clés desquelles seraient en la puissance de deux choisis par l'une et l'autre religion, avec injonction de vivre en paix, sans s'outrager ni quereller. Sur lesquels articles fut répondu de la part de ceux de la religion, le 23 du mois, qu'ils promettaient de vivre en vraie concorde, et se comporter amiablement avec ceux de la religion romaine; et, pour cet effet, bailleraient gens responsables, comme ils les baillèrent de fait, qui se chargèrent des armes de ceux de la religion. Le lendemain, le sénéchal ayant assemblé ceux de l'autre part, les mit en la protection et sauve-garde du roi, avec inhibition à toutes personnes de les molester ni troubler, et à eux aussi d'outrager ni molester aucun; quoi fait, il alla publier ces mêmes articles à Montalzat, Cahors et autres lieux.

Cette composition ne fut de longue durée, étant advenue grande sédition à Caussade par ceux de la religion romaine, et pareillement à Grenade, où ceux de la religion avaient été cruel-

lement traités, sans que le sénéchal en eût tenu compte : ce qui fut cause que ceux de Montauban y envoyèrent secours et reprirent leurs armes; d'autre côté ceux de l'évêché s'étaient fortifiés de gens, et avaient muré leurs portes. De quoi grandement irrités ceux de la religion firent monstre en armes de nuit, le dernier dudit mois; ce néanmoins, par le moyen des magistrats, il y eut telle composition qu'ils promirent de vivre en paix, et que la garnison de l'évêché viderait; mais voulant les chanoines nonobstant cela faire des mauvais, un chanoine nommé Prevost, fut grièvement blessé, et l'issue fut telle que le feu fut mis au cœur, et le reste des images abattu.

Le 15 du mois de novembre, les abatteurs d'images, passant près de Cayrac, furent châtiés par les moines du lieu qui en tuèrent un. Et, le lendemain, arriva à Montauban la Faverge, ministre, apportant les nouvelles de l'horrible massacre commis audit lieu, ce qui ne servit pas pour amender les troubles, non plus aussi que ce qui avait été fait à Castelnaudari, de sorte qu'on commença de garder les portes, non-seulement de la ville avec bon guet de nuit, mais aussi des temples, à l'heure des sermons et prières; et furent publiées certaines ordonnances militaires au château royal.

Le 17 du mois, les nonnains de Montauban, avec leurs voiles et habits gris, vinrent premièrement au sermon, et depuis se vêtirent de robes noires et de voiles blancs qu'elles ne voulurent jamais laisser depuis, hormis une seule, qui se fit recevoir en l'Église.

Le jeudi 25 du mois, jour de Noël, quelques étourdis de Montauban ayant trouvé au village de Bressols un prêtre chantant messe, le firent monter ainsi vêtu qu'il était sur un âne, le visage tourné vers la queue, qu'il tenait

d'une main , et son calice de l'autre , avec son hostie contre le front et des bulles sur les épaules , étant aussi le missel porté sur la pointe d'une hallebarde ; et ainsi mené à Montauban en la place publique , s'étant dévêtu il mit lui-même le feu à ses revêtemens, foula aux pieds son calice et son hostie, et de là, sans qu'on lui eût fait autre mal quelconque, s'en alla de son gré ouïr le sermon. Mais cette insolence fut très-grièvement reprise par Tachard prêchant ce jour-là, et même en furent censurés au consistoire et suspendus de la cène les auteurs de cet acte ; laquelle cène fut célébrée le dimanche suivant 27, du mois, où communiquèrent tous les magistrats , à savoir , les deux lieutenans du sénéchal et du juge ordinaire , les consuls , deux conseillers et l'avocat du roi , ce qui ne leur était point encore advenu ; ç'a été une impudence extrême à celui qui a écrit de la sédition de Toulouse , de dire qu'on avait éventré le prêtre et vendu ses boyaux publiquement , au lieu qu'on ne lui donna une seule chiquenaude, bien qu'au reste cet acte fût très-mauvais , et même digne de griève punition corporelle.

Au mois de janvier suivant, et commençant l'an 1562, voyant ceux de Montauban , les esclandres survenus en divers lieux se délibérèrent de faire provision d'armes pour leur nécessité, en quoi étant empêchés par ceux de Meyssac, dont le cardinal de Guise était abbé, et qui leur retinrent quatre cents piques qu'ils faisaient venir de Biscaye , peu s'en fallut que dès-lors il n'en advint grand mal, ayant été surpris quelques prisonniers de part et d'autre ; mais finalement chacune partie se contenta de ravoïr les siens sans passer plus outre , et ainsi continua l'assemblée jusques au mois de mars suivant.

L'église de Negrepelisse en Quercy, près Montauban, commença par six hommes, entre lesquels Guillaume Rodeur, Jean Chapelle, et Antoine Vallette, furent les principaux pour en amener d'autres et dresser leur église. Ayant donc envoyé à Montauban pour leur assister et les conduire en cette besogne, ledit Rodeur et Jean la Font, notaire, furent élus diacres, le 13 janvier 1561, Jean Artis et Raymond du Mas, surveillans, et pareillement Jean Chapelle et Antoine Vallette, diacres de Vieulle, d'autant que ces deux églises se sont toujours entretenues sous un même régime. Leurs assemblées pour quelque temps furent en secret, avec lecture de quelques chapitres du vieil et nouveau Testament, les ministres voisins les allant souvent visiter ; et y prêchèrent un dimanche 2<sup>e</sup> de mars, que Bernard Preisac, ministre de Cieurre, retournant du synode tenu à Montauban, et prié grandement de ceux du lieu, y prêcha le premier publiquement par deux fois, qui fut cause que l'église multiplia grandement, voire tellement que le 3 de mai suivant la cène y fut célébrée. Le seigneur du lieu, grand ennemi de la religion, ayant prévu cela, et voulant prévenir, fut en personne à Toulouse, où il obtint un huissier de parlement pour constituer prisonniers le ministre et ceux de la religion, et pour exécuter cet arrêt s'accompagna de quelques gentilshommes ses voisins ; mais Dieu voulut qu'ils arrivèrent trop tard, étant déjà la cène célébrée, et le ministre avec les principaux s'étant retirés à Montauban, ne pouvant faire ledit huissier autre chose que son procès-verbal. De tout cela, rapporté à Toulouse, la cour décerna cinq prises de corps et dix-huit ajournemens personnels ; mais tant s'en faut pour tout cela que ceux de la religion perdissent

ge, qu'au contraire, le 10 d'août, ard de la Faverge, ministre de auban, à leur réquisition, prêcha mple dedans la ville, lequel cinq après ils repurgèrent de toutes nages, suivant l'exemple de ceux ontauban. Et ainsi continuèrent eux églises jusques à l'édit de er, multipliant tellement que mēs fournirent de leurs diacres aux circonvoisins pour y établir nou- s églises.

**ERSES ÉGLISES DRESSÉES PAR  
CEUX DE MONTAUBAN.**

14 août de l'an 1561, fut prêché en c, dans le village d'Albiac, à une de Montauban, par Jean Carvin, diacre extraordinaire de Mon- n.

22 du même mois, l'église fut iquement dressée au village d'Il- , à une lieue de Montauban, par e Clément, aussi diacre de Mon- n; ce qui n'advint sans grand dé- nier par le moyen du sieur de Pa- s qui, peu après, en déchassa ceux religion.

septembre audit an, François t, qui avait été curé de Montal- : official de l'évêque de Montau- fut ordonné diacre catéchiste, voyé à Montalsat, où il dressa l'é-

quel temps aussi commença l'é- de Réalmont, près de Castres, où voyé Bernard de Biron, aussi lors e de Montauban.

11 octobre, fut dressée l'église quequos et les images brûlées.

26 octobre, fut prêché au village e Fau, par Casenone, diacre de ade, dont il avait été chassé; au- succéda Pierre du Croissant, et re du Peirier, à Bruniquet.

1 mois de janvier 1562, l'église fut

plantée au château de Cataleux, à trois lieues de Montauban, ayant été pris par escalade, sans aucun meurtre toute- fois.

Le 19 février suivant, l'église com- mença à Cayllus en Quercy, par le mi- nistère de Etienne Mouaillan.

Au mois de de janvier, Jean Carvin prêcha premièrement à Cieurac, puis à Saint-Cire de la Popie où il dressa l'église.

Le 15 mars, fut fait le prêche devant le temple et ordonné un consistoire à Saint-Léofaire, par Jean Constant qui avait été rappelé de Lavour par son église de Montauban.

Réalville, au mois de février 1562, et Sept Fonts dressèrent leurs églises par le moyen du consistoire de Negre- pelisse.

Lavour, ville épiscopale, n'a eu forme d'église jusques au mois de juin 1561, et ce par le moyen d'un nommé la Berthe, envoyé de Montau- tauban; Jean Constant, ministre, y fut depuis envoyé, qui y arriva le 12 fé- vrier 1562, et le lendemain, par l'avis du consistoire, y établit pour ministre Jean Fontaine. Ils commencèrent alors à exercer leur ministère hors la ville, suivant l'édit de janvier, dans une maison particulière, y assistant les ma- gistrats avec quelque nombre d'ar- quebusiers et hallebardiers, pour y empêcher qu'il n'y survint aucun tu- multe. Voyant cela, sur la fin du mois, Pierre Danez, natif de Paris, évêque, des premiers professeurs établis à Pa- ris par le feu roi François I<sup>er</sup>, et des plus doctes de France en la langue grecque, autrefois des premiers à con- damner les abus de la papauté, et de- puis ayant été et très-mal profité en Italie, devenu précepteur du roi Fran- çois II, ayant succédé en cet évêché de Lavour à l'évêque Selva, son Mœ- cenas, étant finalement devenu très-

grand ennemi de ceux de la religion, se délibéra d'exécuter par finesse ce que par force il n'avait pu empêcher. Suivant donc cette délibération, il usa de telles remontrances envers les consuls et le consistoire, en l'absence de leurs pasteurs, qu'ils promirent de ne faire plus de garde, comme lui de sa part aussi promettait de bailler congé à la garnison qu'il tenait au temple Saint-Hilaire. Cependant sous main, au même temps, il avertit tous les prêtres de son diocèse, sous ombre d'une procession solennelle, de se trouver un jour de dimanche dans la ville avec armes couvertes. Cet accord rapporté à du Croissant, ministre, Dieu lui ouvrit tellement l'entendement, encore que lui ni les autres ne sussent rien de la conjuration, qui la leur dépeignit, et les en assura par telles conjectures, qu'ils résolurent avec lui non-seulement de n'ôter leur garde accoutumée; mais, au contraire, de la redoubler le lendemain, et de ne se fier aux paroles de l'évêque, qu'ils n'en vissent l'effet, dont bien leur prit. Car, le lendemain, étant la procession, avec son évêque, arrivée près de la porte de la ville, hors laquelle ceux de la religion prêchaient, toute cette multitude (en laquelle ceux qui n'avaient point d'armes avaient des pierres en la main) marcha droit vers l'assemblée avec grande furie, pensant la trouver sans aucune garde. Mais cela étant aperçu et les magistrats, avec tous les hommes, étant sortis à ce bruit, les assaillans se trouvèrent tellement effrayés au seul regard de ceux qui se présentèrent pour leur faire tête, que tous se mirent en fuite, et ne tint qu'à ceux de la religion que l'évêque et toute sa suite ne fussent très-rudemment châtiés de leur folie; mais Dieu y pourvut tellement par le moyen des magistrats et d'un capitaine nommé

Saint-Jullian, étant de la religion, se jetant entre deux, qu'il n'y eut aucun meurtre commis; même, qui plus est, pendant ce tumulte le sermon ne cessa point, et fut le ministre patiemment écouté avec prières par les femmes et enfans qui ne se départirent point de l'assemblée, et ainsi continua l'Eglise de prêcher dans la ville jusques à la pleine déclaration de la guerre.

Bernard de Biron, le 3 du mois d'août 1561, prêcha le premier publiquement au bourg de Caussade, distant de trois lieues de Montauban, et y continua l'Eglise paisiblement jusques au 19 d'octobre suivant: auquel ayant été émue sédition par leurs adversaires (ce qui advint aussi le même jour à Grenade), quelques-uns d'entre eux furent blessés, et même y en eut un jeté par les fenêtres, auquel puis après, au lieu d'en avoir pitié, les jambes furent cruellement brisées à coups de marteau. Eh bien que, quatre jours après, le sénéchal de Quercy, revenant de Montauban, y fut arrivé, si ne fit-il aucune punition des séditeux; ce que voyant, ceux de Montauban leur envoyèrent secours pour les maintenir en leurs assemblées, dans lesquelles ils continuèrent jusques aux troubles de la guerre.

Quant à Cahors, ceux de la religion, depuis la prise de leur ministre, l'an 1560, furent contraints de superséder l'exercice de la religion jusques en l'an 1561: environ la fin de Carême, quelques écoliers dispersés par les persécutions exercées à Toulouse, et retirés pour la plupart à Cahors (où pour lors était docteur régent en droit un fort grand personnage nommé Rouldès), donnèrent tel courage à ceux de la religion, qu'ils y trouvèrent qu'ayant enfin recouvré de Montauban pour ministre Dominique Cestat, ils commencèrent à prêcher en public le

lobre. Voyant cela, ceux du  
résidial, et que de jour à autre  
tude croissait, ordonnèrent que  
ils avec leurs assesseurs iraient  
de l'assemblée pour prendre  
s de ceux qui y assistaient. Or  
s absent le ministre pour quel-  
aires, en l'absence duquel un  
nommé Corneille, faisant les  
les consuls et assesseurs y ar-  
t; aux interrogats desquels il  
ndu entre autres choses qu'ils  
permission du sieur de Burie  
ce qu'ils faisaient, et n'y eut  
ni ne baillât son nom franche-  
lette information, avec le dé-  
ment des noms, étant envoyée  
ement de Toulouse, au lieu que  
moines et autres ecclésiastiques  
t bien leur compte que la dis-  
de l'Église s'en ensuivrait, il  
vint rien, tant à cause de la  
réponse, que principalement à  
qu'entre les dénommés furent  
les deux plus jeunes enfans de  
cal, premier président, et le  
de De Paulo, second président  
ques autres des plus apparen-  
ons auxquels on ne voulait tou-  
oyant cela, l'évêque nommé  
nd, frère du cardinal, qui avait  
le-des-sceaux avec ses chanoi-  
un italien Crémonnois, habitué  
-temps en la ville, y adjoint le  
ier de l'université nommé Man-  
surnommé de Bieulle, délibé-  
lès-lors de ruiner l'assemblée  
es de fait. Mais comme ils  
prêts d'exécuter ce dessein,  
même sonné le tocsin longue-  
vertis que l'un des susdits en-  
premier président, accompa-  
enfans de maison de Toulou-  
sentait ce jour-là un enfant au  
e, ils n'osèrent passer outre ce  
et donnèrent ordre de faire par  
que les enfans des susdits pré-

sidens et autres de Toulouse, et nom-  
mément du sénéchal (des enfans du-  
quel ledit diacre était conducteur),  
fussent rappelés par leurs parens. Cela  
étant fait, persévérant les susdits en  
leur méchante et sanguinaire volonté,  
un jour de dimanche 16 novembre,  
étant assemblée une compagnie d'en-  
viron cent personnes, sans aucune  
femme, en une maison obtenue à ces  
fins du sieur de Cabreres, le tocsin  
sonné, et tous les séditieux meurtriers  
assemblés, les portes rompues et la  
maison assaillie par feu et par tous au-  
tres moyens, ils se ruèrent au travers  
de ces pauvres gens, dont les uns fu-  
rent massacrés en la cour de la mai-  
son, les autres tués par les rues, se  
voulant sauver; entre lesquels un ri-  
che marchand nommé la Gnacherie,  
fut traîné jusques en sa maison, où  
non pas lui seulement fut tué, mais  
aussi sa femme et ses enfans avec sac-  
cagement de tous ses biens; plusieurs  
écoliers aussi de bonne maison y fu-  
rent massacrés. Voyant cette furie,  
quelques-uns restés dans la maison,  
délibérèrent de se défendre jusques au  
bout en une vis, ce qu'ils firent si cou-  
rageusement et heureusement, que les  
séditieux se voyant repoussés plusieurs  
fois, se contentèrent de faire le guet à  
la porte. Le soir venu, ce qui était de  
reste échappa par le toit de la maison,  
et entre autres, la Faverge, ministre,  
lequel passant par là sur son retour à  
Genève, s'y était arrêté; et lors s'étant  
sauvé au collège, affrontant les murail-  
les de la ville par lesquelles à l'aide  
d'un du collège il fut dévallé, il arriva  
devant jour à Montauban pour en rap-  
porter les piteuses nouvelles; le mas-  
sacre fut d'environ cinquante person-  
nes desquelles il y eut de vingt-cinq à  
trente dont les corps furent arrangés  
et demi-brûlés sur le pavé après toutes  
sortes de cruautés et ignominies exer-

cées sur eux. Cette pauvre Église étant pour s'accroître de leur ruine, selon qu'il voyait le roi de Navarre se départir de l'exécution de l'édit de janvier. Burie donc et Monluc s'étant acheminés vers Bordeaux et Agen, pour remédier aux troubles qui y étaient de nouveau survenus, Monluc, laissant ledit sieur Burie derrière, arriva à Castelnau de Montratur; là où qui furent envoyés pour en informer et faire justice, ensemble des autres excès commis en ce temps-là par ceux de l'une et l'autre religion. Et de fait, il y en eut quelques-uns d'exécutés à mort; mais cette justice ne dura guère comme il sera dit ailleurs, étant Monluc peu affectionné à ce fait, et finalement s'étant rendu peu à peu du tout ennemi de ceux de la religion, ainsi désolée ne perdit courage toutefois, et y fut envoyé de Montauban, pour la remettre sus, Jean Carvin, le jeudi 19 février 1562. Le roi averti de ces affaires députa en diligence deux commissaires, à savoir, Compain, conseiller du grand conseil, et Girard, lieutenant du prévôt de l'hôtel, assistés de la main forte de Burie et Monluc, ayant envoyé quérir le lieutenant principal de Lauzerte, accusé par les prêtres d'en avoir emprisonné quelques-uns pour avoir mis le feu en un lieu où ceux de la religion faisaient leurs prières, nonobstant que le lieutenant, arrivé à son mandement lui remontrât qu'il avait eu commission de Burie et de lui-même pour ce faire, il s'oublia tant, que de le frapper sur le visage d'un bâton qu'il tenait en sa main, avec autres outrages, tant de fait que de parole. Et qui plus est, lui-même l'ayant lié de cordes par le corps et par les bras, et mis une hart au cou, et attaché à la croisée d'une fenêtre, était prêt de le pendre et étrangler quand un parent dudit lieutenant y

survint : lequel étonna tellement Monluc de la remontrance qu'il lui fit de la faveur, parenté et noblesse de la maison dudit lieutenant, qu'il le lui bailla en garde pour cette nuit-là. Le lendemain, Monluc, sur les huit heures, arrivé à Lauzerte avec ses forces, Terride n'y voulut entrer en personne, mais leur exposa en opprobre et en spectacle ledit lieutenant, sur quoi les carmes mêmes chez lesquels il s'était arrêté pour déjeuner, intercédèrent pour sa délivrance; mais ce fut en vain, car il ne laissa de le traîner jusqu'à la dînée qui échut en la maison d'un gentilhomme, cousin dudit lieutenant. Ceux de la religion voyant telles furies, s'écartèrent comme ils purent, tâchant surtout de sauver le diacre qu'ils avaient eu de l'église de Montauban, lequel étant reconnu en chemin et présenté à Terride, demeuré à Lauzerte, l'ayant baillé en garde à certains soldats, il fit sur-le-champ dresser une potence en intention de le faire pendre sitôt qu'il aurait reçu commandement de Monluc. Cependant Burie, arrivé à Lauzerte, et logé en la maison du lieutenant, ayant entendu les outrages qu'on lui avait faits, envoya quérir Monluc, qui s'excusa comme bon lui sembla; et, sur cela, le lieutenant fut remis en sa liberté, sans autre réparation toutefois, fors que Monluc lui fit quelques excuses, lui disant, entre autres propos, que de pépiste il était devenu huguenot, ainsi bien que l'évêque de Valence son frère, mais qu'il était prêt de devenir Turc, voire d'aller à tous les diables si le roi le lui commandait. Le diacre aussi fut relâché et rétabli en sa charge par Burie, après qu'on lui eut rendu témoignage qu'il n'avait outrepassé les édits du roi; et par ainsi, ces pauvres églises ayant reçu ces secousses, demeurèrent encore en quelque état ju-



ce que la guerre fut du tout  
lée.

t au pays de Rovergue, nous  
assé prisonniers à Rodès Malet,  
e de Millaut, avec Vaysse,  
et diacre, un nommé Montrou-  
quatre autres de la ville, des-  
ous parlerons maintenant. Ayant  
11 janvier 1561 à Pâques, le car-  
nonté au plus haut de la tour,  
on maître d'hôtel Solsac et un  
e chambre, après avoir enquis  
nniers de leur traitement, bien  
s vit de ses yeux ayant les jam-  
ssées de la pesanteur de leurs  
alement les interrogea en cette  
cardinal : Pourquoi êtes-vous  
iers, car l'on dit communé-  
que les prisons sont pour les  
eurs?

t : Nous ne sommes, grâce à  
ui brigands ni larrons, bien  
este, devant Dieu, nous ne va-  
en ; mais, devant les hommes,  
pensons avoir commis rien di-  
prison, et n'est pas de mainte-  
e les enfans de Dieu sont em-  
és.

rdinal : Il est vrai que tous ne  
rien, et de ma part je m'accuse,  
le plus grand pécheur de la  
mais encore, dites-moi de quoi  
us accusés, car je crois que  
ez été ouïs.

t : Je crois, monsieur, que vous  
ien le tout.

rdinal : Pourquoi vous êtes-  
gérés de prêcher à Millaut sans  
envoyés de moi qui en suis le  
, et qui me suis toujours mis  
ir de pourvoir le pays des plus  
prêcheurs de France ? Ne sa-  
is pas que *Nemo hominum hunc*  
*n assumere debet nisi qui vo-*  
*t sicut Aaron ?* et puis, *quomo-*  
*dicabunt nisi militantur ?*

t : Je l'avoue, et n'y suis pas

venu sans être légitimement envoyé.

*Le cardinal* : Par qui ?

*Malet* : Étant requis par les fidèles  
de Millaut, que je ne vous nommerai  
point pour ce que vous les laissez et  
purchassez leur mal. Je leur ai été  
envoyé par légitime élection, et eux  
puis après m'ont aussi élu et approuvé  
mon ministère, comme aussi je leur ai  
prêché Jésus-Christ purement et mo-  
destement, sans port d'armes, ni que  
personne y ait été offensé, dont nous  
sommes chargés à tort.

*Le cardinal* : Je vois bien que nous  
ne serions pas d'accord de la vocation;  
mais ce seul point montrera vos assem-  
blées être illicites, c'est qu'elles sont  
contre les édits du roi, ayant tant de  
fois défendu de monter en chaire sans  
être approuvé des évêques.

*Malet* : Nous ne voudrions en rien  
offenser sa majesté; mais nous disons  
que les évêques ont trompé les rois,  
qui les ont estimés vrais pasteurs, co-  
qu'ils ne sont pas; bref, puisque vous  
usez du même langage envers moi que  
les sacrificateurs envers les Apôtres,  
j'userai de la réponse apostolique, c'est  
à savoir, qu'il faut plutôt obéir à Dieu  
qu'aux hommes.

*Le cardinal* : Indubitablement vous  
êtes opiniâtres; si vous êtes si gens de  
bien, pourquoi ne vous montrez-vous  
en plein jour ?

*Malet* : Pour ce que vous nous en  
empêchez, et comme les Apôtres ont  
prêché au temple quand il a plu à  
Dieu, aussi s'est bien assemblée l'É-  
glise de Jérusalem en pleine nuit, en  
la maison de Marie, mère de Jean  
Marc, et saint Paul en la ville de  
Troas, comme aussi a fait toute l'Église  
ancienne (comme vous savez bien)  
n'étant pas le devoir d'un pasteur  
d'exposer à son escient et sans né-  
cessité son pauvre troupeau à la rage  
des loups.

**Le cardinal :** Il faut obéir aux supérieurs, mais je ne m'offense pas tant de vous que de monsieur Vaysse (car toujours l'honorait-il de ce mot), lequel vous est allé quérir, ce qu'il n'a jamais voulu confesser, ni dire les noms de ceux qui lui en ont baillé la charge. Dites un peu, monsieur Vaysse, n'avez-vous pas fait grande faute de faire venir ici ce bon vieil homme, de la perte duquel vous serez cause, si Dieu et le roi n'ont pitié de lui ? Ne savez-vous pas que je suis votre pasteur ?

**Vaysse :** J'ai répondu à mes juges, et ne suis tenu de nommer personne. Si j'ai conduit ici un homme de bien, je n'ai point failli ; et que vous soyez mon pasteur, je ne le connus jamais, vu que ne m'avez jamais administré pâture.

**Le cardinal :** Il est vrai que les affaires nous empêchent de prêcher ; mais la règle y est, *qui per alium facit*, etc.

**Vaysse :** Les Apôtres, bien qu'ils en aient envoyé plusieurs prêcher, n'ont toutefois jamais pratiqué cette règle ; au contraire, saint Paul a dit : malheur sur moi si je n'évangélise ; il ne conseille pas à Timothée de se charger des affaires de ce monde pour oublier sa charge.

**Le cardinal :** Si nous le pouvions, il le faudrait faire ; si ne pouvez-vous nier que n'ayez ouï de bons prédicateurs ; car vous avez autrefois enseigné la jeunesse en cette ville. *Tu alios docuisti et te ipsum non docuisti*.

**Vaysse :** J'ai enseigné les lettres humaines, et n'ai pas fait mon devoir d'enseigner ce que Dieu m'avait appris, en quoi je le prie me faire miséricorde.

**Le cardinal :** Je crois que vous n'écoutez pas pour lors de cette secte.

**Vaysse :** Nous ne faisons point de secte ni de division, nous tenant unis à notre chef Jésus-Christ ; mais au reste j'étais dès-lors chrétien, comme aussi j'avais toujours ouï dire de vous, monsieur, et ne sais pas qui vous a changé.

**Le cardinal :** Penseriez-vous donc que je suis hypocrite ?

**Vaysse :** Vous le savez.

**Le cardinal :** Oui, et Dieu le sait aussi. Je crois en l'Eglise, ce que vous ne faites pas.

**Vaysse :** Nous croyons l'Eglise et non pas en l'Eglise, mais en Dieu, avec la vraie Eglise.

**Le cardinal :** Je vois bien que vous êtes grand théologien.

**Vaysse :** Je n'y sais pas beaucoup.

**Le cardinal :** Dites du tout rien. Venez, ça n'est-il pas écrit en l'épître, *ad Philemonem, Gratias ago Deo meo memoriam tui faciens in omnibus orationibus meis, quum audio tuam charitatem et fidem quam habes in dominum Jesum Christum et in omnes sanctos* ? Le benoît saint Paul ne dit-il pas là qu'il faut avoir la foi dans les saints ? Les saints ne sont-ils pas l'Eglise ? Il faut donc croire en l'Eglise, quoi que vous claquétiez.

**Vaysse :** l'Apôtre est bon docteur et interprète de soi-même, nous enseignant, au premier des Ephésiens, qu'il ne faut pas rapporter la foi aux saints, mais bien la charité, écrivant ainsi : Ayant entendu la foi que vous avez en Seigneur Jésus-Christ, et la charité que vous avez envers tous les saints, je ne cesse de rendre grâces pour vous : ce qu'il réitère aussi au premier des Colossiens.

**Le cardinal :** Vous interprétez ainsi le passage que j'ai allégué, c'est votre avis ?

**Vaysse :** C'est l'avis de l'esprit de Dieu.

**cardinal** : Je vous plains.

**Vaysse** : Je vous supplie donc très-  
ement me faire ôter ces fers.

**cardinal** : Si j'étais votre juge ,  
vous fussiez en ma puissance ,  
mais ; mais vous êtes en la mai-  
puissance du roi ; toutefois, si  
vouliez vous réduire , j'irais plu-  
tôt à la cour que vous ne fus-  
siez livrés.

**Vaysse** : Nous savons que, sans aller  
, votre autorité nous peut sou-

**cardinal** : Voire, si vous n'eus-  
siez si fous ni vos semblables  
vous êtes tous de jeunes fous.  
**Vaysse** : Festus en dit autant à saint

**cardinal** : Celui-ci se compare à  
Paul.

**Vaysse** : J'ai le même esprit, grâce  
à ; mais non pas en si grande  
puissance.

**cardinal** puis après fit une longue  
discussion pour les amener à quelque  
chose ; ce que n'ayant pu nullement  
faire, il leur dit qu'ils y pensassent,  
et en firent réponse dans quinze  
jours, sur la fin du mois, leur fit ôter  
les fers, et leur bailla des bas de  
soie.

Autre fois, de Fino, jacobin,  
le prieur du couvent des jaco-  
bins vinrent voir et disputèrent sur  
la vie des saints, alléguant le 3 de  
Jean. A quoi lui étant aisément ré-  
pondu, le prieur mit en avant ces mots  
de des offrandes : *Non apparebis  
domino Deo tuo vacuus*. Sur  
ce Fino lui ayant dit même qu'il  
était qu'une bête, et tirant à part  
lui, duquel il avait été ami fami-  
lièrement privé, lui dit ces mots: mon-  
sieur Vaysse, mon ami, il faut que  
vous fassiez ce que vous a dit mon-  
sieur cardinal, lequel vous aime et qui  
vous fait du bien; car il est grand.

**Vaysse** : Je ne suis ni moine ni ven-  
tre, et n'ai que faire de biens quel-  
conques, joint que le cardinal ne me  
peut faire aucun bien; car tout bien  
vient de Dieu : depuis que vous avez  
mangé de sa soupe, vous n'avez été  
tel que vous vouliez. Dieu vous fas-  
se miséricorde, et ainsi se départi-  
rent.

Le mardi-gras qu'on appelle en l'É-  
glise romaine, le cardinal, accompa-  
gné de l'évêque de Vabres, son ne-  
veu, du lieutenant-criminel, et de  
messieurs les docteurs Beauvoisin et  
de de Cambo, étant venu voir les pri-  
sonniers, au partir des danses publi-  
ques, leur parla ainsi : Après que nous  
avons vu ceux qui célèbrent *genialia*,  
nous avons avisé de vous venir voir;  
car si nous prenons plaisir à regarder  
ceux qui s'égayent, il nous faut pleu-  
rer avec ceux qui pleurent ou bien les  
réjouir. Voici messieurs les docteurs,  
que vous avez ouïs souvent, qui parle-  
ront encore à vous; car Dieu leur a  
donné du savoir. Sur cela, Beauvoisin  
s'adressant à Vaysse et à Montrousier  
(lequel, encore qu'il fit tout ce qu'on  
voulait, ne laissait toutefois d'être tou-  
jours prisonnier), leur parla haute-  
ment et longuement de la prédestina-  
tion, repentance et patience, sans au-  
trement les presser. Cependant le car-  
dinal et de Cambo attaquèrent Malet  
de diverses questions. Premièrement,  
si l'Église était plutôt que l'Écriture.

**Malet** : Oui, car l'Église était devant  
Moïse.

**De Cambo** : Il faut donc que l'Église  
donne autorité à l'Écriture.

**Malet** : Je nie la conséquence. Car,  
encore que Moïse (qui est le plus an-  
cien écrivain que nous ayons) ait écrit  
long-temps depuis le commencement  
de l'Église, si est-ce que la subs-  
tance de la parole qu'il a écrite a été  
la naissance de l'Église, étant pour

cette cause appelée semence incorruptible : et de fait , comme il n'y a point d'Église sans foi , aussi faut-il que la foi présuppose la parole de Dieu.

*De Cambo* : Où était votre Église devant quarante ou cinquante ans ?

*Malet* : En la terre, et parmi vous, très-mauvais laboureurs de la vigne , auxquels pour cette cause elle est ôtée.

*De Cambo* : Mais en quel lieu ? Car la nôtre a été partout depuis la venue de Jésus-Christ.

*Malet* : Je vous le nie ; car jamais tout le monde universel en toutes ses parties n'a reçu l'Évangile, mais beaucoup moins votre Église romaine qui n'a jamais été reconnue telle que vous la faites que d'une partie de l'Occident ; mais, quant à notre Église, encore que pour un temps il lui en ait pris comme du temps d'Élie , elle a toujours été , est , et sera partout où il y en a eu et aura qui connaissent et invoquent le vrai Dieu, sans être attachée à lieux ni à personnes.

*De Cambo* : Pourquoi n'êtes-vous de notre Église ?

*Malet* : Pour ce qu'elle n'est l'Église, puisque la parole de Dieu n'y est point, et par conséquent, Jésus-Christ n'en est point le chef.

*Le cardinal* : Soyons unis et toute votre peine sera passée ; ne voulez-vous pas venir avec moi ?

*Vaysse* : Je ne sais pas où vous voulez aller.

*Le cardinal* : A la messe.

*Vaysse* : Je mourrai plutôt.

*Le cardinal* : Et vous, Malet, êtes-vous de l'avis de Vaysse ?

*Malet* : Oui, monsieur.

*Le cardinal* : Et vous, Montrousier, voulez-vous aller à la messe ?

*Montrousier* : Oui , monsieur , à la messe que j'ai ouï prêcher à monsieur de Cambo, à Millaut.

*Le cardinal* : Or, bien venez, vous ôtera les fers : puis il dit à et à Vaysse : vous êtes opiniâtre lui-ci est hors de peine et vous êtes.

*Malet* : Dieu lui fasse merci.

*Vaysse* : Nous avons porté ce quatre mois , et sommes prêts porter tout le temps de notre vie de mourir, plutôt que d'offenser Dieu en cette façon.

Sur cela, le cardinal s'en alla le lendemain, premier jour de Ca furent avertis les prisonniers délivrance que Dieu leur envoya le moyen de l'édit du roi envoyé louse, qui fut cause qu'ils se mirent à chanter le psaume 122. Et le main 18 février, les fers leur ôtés, de sorte que Montrousier s'était dédit, n'eut qu'un jour d'arrêt plus qu'eux. Ce néanmoins Montrousier et autres, quatre enfants de Millaut, encore qu'ils se fussent ne furent élargis que le 13 avril, et Vaysse, le pénultième du même mois, avec bannissement à vie. Mais, quant à Malet, il ne fut jamais sorti, n'eût été que quelque temps trouvant à l'écart un des protonotaires du cardinal, le prirent prisonnier pour lequel il fut rendu sur la fin du mois de juillet suivant, quoiqu'il s'en vint à Villefranche. Revenu par le voyage de la Rive, lequel nous dit être retourné à Genève, d'où il de retour avec Jean Chrétien, de la Garande, environ la mi-janvier, y fit quelque exécution secrète, et de là se retira à Villefranche, où il profita tellement ceux de la religion assistés de quelques gentilshommes et autres qui donnèrent courage : le premier sabbat de Carême audit an 1561, prêcha en public au temple des Augustins.

il y eût autre empêchement que protestation des officiers, que les Augustins cessassent de dire leurs messes, et leur service, excepté l'heure du service, tôt après, tous s'en allèrent, essés leurs habits. Or, Vaysse comme dit est, se préparant à aller dans quinze jours, comme on lui avait fait jurer, vint premièrement à Villefranche, où il fut fort bien reçu de là revenu à Millaut, assés qu'il put de ceux de la région les réveiller chez un nomme Mandel, orfèvre ; là où lui ayant montrées les patentes du roi par lesquelles il rappelait tous les bannis pour son service, il reprit son chemin à Villefranche, ayant premièrement passé par Millaut, où il assembla ceux qu'il avait fait prier Dieu et se fortifier en son service à Villefranche, le jour de son départ, y eut une mutinerie grande à sonner le tocsin à la sollicitation de quelques mutins, qui furent encouragés par le sieur de Savillon l'issue fut telle qu'un grand nombre de mutins demeura sur la place, et un d'eux y fut blessé, sans que le sieur de Savillon se mit en devoir d'en faire justice. Néanmoins, l'assemblée accablée de prières que les deux ministres leur firent, se dissipa plus sùffire. Et pourtant le sieur de Savillon fut requis et prié d'accepter le ministère : ce qu'il refusa, s'il n'étoit premièrement élu par suffisante multitude de ministres, selon l'ordre et discipline des Églises françaises. Le sieur de Savillon de quoi étant allé à Castres fut bien examiné et éprouvé, et ainsi il accepta le ministère pour sa vie. Mais Satan aussitôt y fit une grande brèche, étant les ministres tombés en différend sur l'administration de la cène, à savoir si on voulait la Grande que tous les ministres fussent reçus. La Rive,

au contraire, disait qu'il n'étoit raisonnable de sceller un papier blanc, et que par conséquent ceux qui n'avaient été suffisamment éprouvés, n'y pourraient être admis qu'à leur condamnation, et avec profanation de la sainte cène. La plus grande part du peuple favorisait à la Grande, et à l'ignorance. La Rive, cependant, disant que jamais il ne consentirait à cela, Geoffroy le Brun, homme docte et ministre de Castres, appelé sur ce différend, remit l'entière décision au prochain synode, approuvant cependant ce qu'avait dit de la Rive, sauf à se contenter d'une moyenne connaissance des principaux articles de la foi dans les personnes non lettrées qui montreraient avoir bonne affection de profiter davantage. Et ainsi se termina ce différend à la gloire de Dieu ayant été puis après la matière exactement traitée et décidée au synode général, suivant l'avis de la Rive.

Sur la fin de juillet, les cordeliers, qui sont volontiers les plus ignorans et séditionnaires de tous les moines, s'étant munis d'armes en leur couvent, advint qu'un simple homme de la religion faisant de l'eau contre la muraille de la ville prochaine de ce couvent, fut tué d'une arquebusade tirée du clocher ; à raison de quoi tous les cordeliers étant mis en prison (mais non punis aucunement, qui étoit leur donner hardiesse de faire pis), la commune de ceux de la religion ne put être aucunement empêchée, ni par les ministres ni autrement, de se ruer dans ce couvent, duquel ils abattirent les images, et depuis on y prêcha, et y furent logés les ministres.

Sur le commencement du mois d'août, ceux de Millaut encouragés par un ministre, lequel étant envoyé en Agenois, avait pris son chemin par-là, vinrent redemander à Ville-

franche Malet, leur ministre. Cela leur fut accordé par le synode convoqué audit lieu de Villefranche, mais il n'y servit que jusques au mois de janvier suivant 1561, auquel il mourut d'apoplexie, non sans grande opinion d'avoir été empoisonné en la prison de Rhodès, ou pour le moins que le cruel traitement qu'il y avait reçu l'avait amené à cet inconvénient. Au reste, en ce même synode, le sieur d'Arpayon, depuis tué à la journée de Dreux, fut prié de prendre la protection des Églises de Rovergue, assisté de quelques autres, afin qu'en un temps si troublé, désormais on se gouvernât mieux par conseil. Et furent plusieurs Églises pourvues de ministres, étant envoyés Bironis, avocat de Montauban, à Réalmont, Cestat, à Cahors, Clémens, à Pamiers, Pierre de Rabasteux, à Bersueil, Salicet, à Rabasteux. Mais comme ces pasteurs soignaient d'un côté, les adversaires ruinaient de l'autre, étant ceux de saint Antonin bannis par la fureur du peuple, le dernier de juin. A quoi ayant tâché de remédier, ceux de Montauban furent repoussés, et demeurèrent les déchassés jusqu'à la fin du mois d'août, auquel temps ils furent rétablis par l'ordonnance du sénéchal. Au même temps, ceux de Rhodès, encore qu'il n'y eût Église plantée en la ville, s'émurent tellement contre ceux qu'ils soupçonnaient de la religion, qu'avec grands outrages ils les chassèrent hors la ville; mais d'autre part, ceux de Millaut, prenant courage, obtinrent encore un ministre, à savoir, Gilbert de Vaux. Furent aussi dressées deux Églises par le moyen de Vaysse, à savoir, à Villeneuve, là où les images furent brûlées, et à Perusse, et par Malet aussi, qui était diacre, lequel dressa l'Église d'Espaillon; et, sur la mi-novembre, on ne put em-

pêcher le peuple de Villefranche qu'en chassant, et prêtres et messe de la ville, ils ne se saisissent du grand temple, et toutefois sans aucune effusion de sang: ceux de Cahors ne firent pas ainsi, comme il a été dit ci-dessus.

Plusieurs Églises se dressèrent au même temps environ le mois de décembre, comme à Riouperoux, la Guepie, Savignac, Froissac, et en Guiandan, Val Francès, Barre et Florac, et pareillement à Marmejoux, par François Terond, par le moyen du sieur de Castelnau de Levezon, et en janvier 1562, à Sainte-Afrique, Compeyre, à Lyon, par de Vaux. Et d'autre part, le cardinal d'Armagnac, le 25 mars, fit tant que, par commissaires de Toulouse, fut remise la messe solennellement à Villefranche, et furent contraints de vider par le conseil du consistoire les deux ministres, à savoir la Garande et de la Rive, au lieu desquels fut mandé venir Vaysse, leur ministre, qui avait servi à saint Antonin depuis le rétablissement de leur Église.

Ceux de la ville de Pamiers, ville épiscopale, avec université, ayant été sollicités en quelques assemblées secrètes par un jeune homme nommé du Chesnoy, obtinrent pour un temps un ministre nommé du Croissant, leur octroyé à la fin du mois d'août 1561 par ceux de Montauban, pour les mettre en train. Or, pour ce que les assemblées étaient secrètes, on ne faillit point de les calomnier à la manière accoutumée, comme si on se fût assemblé pour paillardises et autres ordures; ce qui fut cause que ceux de la religion croissant tous les jours de nombre, tellement que mal aisément pouvaient-ils trouver lieu secret assez capable, délibérèrent de prêcher publiquement dans l'hôpital assez ample-



apporté aux prêtres et puis aux  
trats , furent faites criées , non  
ne s'assembler point, mais de  
ter aucunes armes. A quoi ayant  
ceux de la religion , qui ne se  
ent de rien , furent bien ébahis  
si qu'ils se préparaient pour al-  
sermon , la ville tout en un ins-  
t mutinée et armée au son du  
; mais Dieu voulut qu'ils se ha-  
trop , de sorte que ceux de la  
on, au lieu d'aller au sermon, cou-  
t aux armes tirant droit à la mai-  
ministre , se doutant bien que  
là où les séditions s'adresse-  
principalement, lesquels les  
t arriver prirent incontinent la  
Et fut tellement conduite cette af-  
par la grâce de Dieu , que ceux-  
ne qui avaient ému la sédition la  
cesser d'épouvantement qu'ils  
t, sans qu'il y advint meurtre ,  
s qu'une femme, jetant des pier-  
une fenêtre, fut tuée d'un coup  
iebusc, et un nommé Dominique  
an y fut tellement lapidé , qu'il  
levé pour mort du milieu de la  
ela fait, ceux de la religion en-  
gés d'une telle assistance de Dieu,  
r même , environ quatre heures  
midi, prêchèrent publiquement  
rendirent grâces à Dieu en la  
au blé : là où depuis continuè-  
prédication pour quelque temps,  
avoir obtenu pour ministres  
Clément, à eux envoyé d'un  
e de Villeneuve de Rovergue,  
offroy Brun , envoyé de Castres  
dresser l'Eglise , pour ce que du  
tant était retourné en son église  
Montauban, et firent si bien leur  
r ces personnages, qu'en moins  
is mois tout le comté de Foix fut  
ement ébranlé, voire même jus-  
e point qu'au mois d'octobre le  
hal de Foix , étant venu tenir les  
pour éviter sédition, leur ac-

I.

corda un temple appelé l'église du  
camp, pour une heure du matin et une  
heure du soir, pourvu que, hors ces  
heures, ils n'empêchassent les prêtres  
en leurs services. Irrités de cela, les  
jacobins qui sont à Foix, plus riches  
que les autres mendiants, commencè-  
rent à tenir quelques soldats à leurs  
portes avec quelques arquebuses et  
grosses pièces toutes chargées et affû-  
tées. Qui plus est, pour faire croire  
qu'ils avaient gens de guerre et d'ap-  
parence en bon nombre avec eux, ils  
se promenaient par fois dans les plus  
apparens lieux de leur couvent dégui-  
sés en gentilshommes avec fausses bar-  
bes; et y en avait un entre autres contre-  
faisant un grand seigneur suivi des ervi-  
teurs lui faisant la révérence. Cela don-  
nait à penser à plusieurs, jusques à ce  
que quelques-uns d'entre eux furent re-  
connus ainsi déguisés, de sorte qu'on fit  
des risées d'eux. Nonobstant, ces beaux  
pères étant devenus orgueilleux, et s'é-  
tant à demi persuadés qu'ils étaient de-  
venus gentilshommes et soldats, ne lais-  
sèrent de poursuivre leur entreprise.

Étant donc advenu , le 20 octobre ,  
que le trésorier de la ville fit exécuter  
ces jacobins pour quelques deniers  
dus par eux à la ville, voilà soudain  
quelques moines sortis dehors avec  
leurs habits troussés en rond, l'épée  
au poing, avec rondelles pour se ruer  
sur le trésorier et ses gens, qui les eu-  
rent tantôt rembarrés, avec l'aide de  
quelques voisins qui y étaient accou-  
rus. Les moines, au contraire, pen-  
sant se servir de cette occasion pour  
tout en un coup ruiner ceux de la reli-  
gion, criant à haute voix du clocher  
qu'on leur donnât secours contre les  
huguenots, tant s'en fallut, par une ad-  
mirable providence de Dieu, qu'aucun  
de leur parti leur vint au secours,  
qu'au contraire il semblait qu'on leur  
eût sonné la retraite. Mais leur cri, tout

au rebours, ayant servi à donner l'alarme à ceux de la religion, ils tirèrent droit au couvent, duquel finalement les portes furent forcées, s'étant tous les moines retirés sur la voûte de leur temple, là où pris et liés, ils furent mis entre les mains de la justice pour être punis comme séditeux. Et faut noter un autre miracle en ce fait, qui est que, nonobstant que l'escarmouche durât une heure et demie, il n'y eut aucun mort ni blessé, hormis un de ces beaux pères gendarmes, lequel tenant au haut un verre en sa main, et disant avec moquerie qu'il allait boire à la bonne grâce des huguenots, ne put achever son vin, étant en buvant atteint d'une arquebusade. Quant au temple, la populace de l'Église romaine même, après l'ouverture faite, s'y étant fourrée, y butina ce qu'ils purent attraper, et, la nuit, les images y furent abattues et plusieurs instrumens de la messe brûlés. Les magistrats voyant ces désordres, auxquels les jacobins avaient donné évidemment occasion, et se doutant bien des bruits qu'ils en feraient, envoyèrent en cour un conseiller du roi de Navarre, dit Castille, qu'il trouva tellement disposé qu'il eut assez à faire d'apaiser sa colère; mais, quoi qu'il en fût, environ le mois de novembre, les villes circonvoisines du comté de Foix commencèrent de s'émouvoir à bon escient pour embrasser la religion réformée. Par ainsi, au Mas d'Azil fut commencé de prêcher par Bernard Perrin. A quoi ne pouvant prendre plaisir ceux du monastère qui y est, mirent garnison dans leur temple, et, qui pis est, tuèrent ceux de la religion : pour lequel meurtre voyant toute la ville mutinée contre eux, ils abandonnèrent le monastère, et par ainsi se dépossédèrent eux-mêmes. A Foix aussi, environ le 15 décembre, ceux de la religion ob-

tinrent Pierre Clément, de ceux de Pamiers, lequel en peu de temps y édifia beaucoup. A quoi s'opposant les chanoines avec certains autres de la ville, obtinrent de la cour de parlement de Toulouse prise de corps, tant contre le ministre que contre le reste de l'Église, et quand et quand firent prêcher un cordelier extrêmement séditeux, qui fit devoir, tout le long de l'Avent, d'inciter le peuple à procéder par voie de fait contre tous les soupçonnés de la religion. Étant ainsi le peuple préparé, comme il leur semblait, ils donnèrent ordre, par le moyen de l'official, de faire dire par tous les vicaires des villages à leurs prônes, un jour de dimanche 28 décembre, que ce jour-là chacun se mit en armes pour courir en armes quand on entendrait sonner le tocsin et à Monganzu. Et de fait, le tocsin, commençant à l'heure assignée, continua plus de deux heures durant; mais Dieu, par une très-grosse pluie, rompit ce dessein, de sorte que les paysans ne vinrent point, et les prêtres épouvantés par leur propre conscience, sans être poussés ni offensés par aucun en sorte quelconque, se jetèrent hors de la ville. Voyant cela, le peuple de la ville, qui était même de leur parti, entrant au temple, ils prirent et emportèrent en leurs maisons les images et plusieurs autres choses, les mettant en garde. Voyant cela, ceux de la religion sommèrent les consuls de retirer l'or et l'argent et autres richesses du temple, qui étaient en danger d'être pillés, afin que ce pillage ne leur fût imputé. Vrai est, qu'en un tel désordre (quoiqu'il ne tint à Geoffroy Brun, le ministre, de l'empêcher, lequel ils prirent par-dessous les bras et ramenèrent en sa maison), ils achevèrent de nettoyer leurs temples. Par ainsi, le premier jour de janvier 1562, la place étant vide, on prêcha dans le

après avoir supplié les consuls istrats de s'y trouver, ce que rs d'entre eux firent, sans que vivant y fût offensé, ni qu'il ntaucun tumulte. Or, y avait-il ou huit cents pas de la ville de ne image nommée notre dame aganzzy, d'un merveilleux apt qui était une boutique d'une superstition, y accourant sur-femmes de fort loin avec leurs précieux vêtemens et joyaux, gain merveilleux du vicaire de s, à qui en appartenait le bénéfice du tout débordé en toute, et qui même se jouait notoie de son image avec ses fami-appelant sa More noire, quand ortait pour faire cesser le mau-mps, surtout dans les princi-tes où il y avait le plus grand voire même un jour le mau-mps n'ayant cessé à son appétit, it advenu de lui rompre le col, laissé tomber par terre, soit ivre ou autrement. Quelques-Foix donc, arrivés sur le lieu qu'on ne les y attendait pas, à toutes aventures le vicaire ré son image dans un coffre, voir essayé de leur en donner sur l'autre, finalement voyant a reconnaissaient trop bien, at pour enseignes que celle lemandaient était une vieille noire à laquelle il avait fait le col avec une cheville de fer, vicaire la leur bailla à regret, es mots : Plût à Dieu que je ne amais connue ; et par ainsi fut mage portée et brûlée en la ont quelques-uns (comme telles se faisaient en toute confusion que les ministres ni autres y donner ordre) ayant porté la Pamiers, la firent brûler en place. Cependant, les prêtres

s'étant ainsi départis de la ville de Foix (qui ne dormait pas) tâchèrent en premier lieu, par le moyen d'un grand nombre de villageois de la vallée dite Bargelières, de surprendre la ville le jour des Rois (qu'ils appellent); mais Dieu voulut que, par le moyen d'un jeune garçon qui les aperçut venir, ils trouvèrent les portes fermées, et furent tantôt repoussés par ceux de dedans. Cette entreprise ainsi manquée, ils s'adressèrent tant au sieur de Pailles, lieutenant en fait de guerre pour le roi de Navarre au comté de Foix, homme des plus cruels et méchans du monde, comme il le montra depuis, qu'à l'évêque de Conserans, non pas évêque, mais un vrai chasseur de lièvres, et ennemi de la vérité. Ces deux firent tant, qu'ils gagnèrent le capitaine du château, lequel toutefois avait été le premier à abattre les images, de sorte que finalement il remplit de gens le château jusques au nombre de quatre cents ou plus, et commença à tirer contre la ville le 2 février. Pailles aussi approcha de la ville avec ses troupes le 10 dudit mois de février. Ce voyant, ceux de dedans tâchèrent d'un côté d'apaiser Pailles, duquel ils ne purent rien obtenir, et d'autre côte, envoyèrent demander secours aux églises de toutes parts, qui furent si promptes, que ceux du château n'osèrent jamais faire saillie sur ceux de la ville, comme ils avaient projeté. D'autre part, les gens de Pailles en une escarmouche furent fort bien battus, y étant mort entre autres un grand et énorme bandoulier nommé Salomonis, au grand étonnement de toute leur troupe. Bref, en peu de jours s'étant trouvés de renfort dans la ville jusqu'à deux mille soldats, le château qui n'avait point fait provision de vivres, et qui n'avait aucune avenue que d'un côté pour être au reste assis

sur une roche inaccessible, fut serré de si près qu'ils mouraient de faim, et n'ayant pas une goutte d'eau, étaient contraints de pétrir leur farine avec le vin. Ceux qui tenaient les champs n'ayant fait aucune provision, d'autant qu'ils ne pensaient trouver aucune résistance, étaient fort courts de vivres. Cela contraignit Pailles de parler de paix le premier : à quoi, si on n'eût prêté si aisément l'oreille, la pauvre ville eût évité de terribles calamités depuis survenues; mais la simplicité des uns fit qu'on s'accorda aux conditions suivantes, à savoir : que les compagnies départiraient tant d'une part que d'autre, et que rien de nouveau ne serait attenté; qu'il serait permis à Pailles d'entrer en la ville avec son train ordinaire, et, quant au château, qu'avec le capitaine il y aurait un parent de Pailles nommé la Hille, avec pareil nombre de soldats que le capitaine; qui était autant que si on eût dit qu'au lieu d'un ennemi il y en aurait deux, tant fut grande la simplicité de la ville, se confiant au roi de Navarre, leur seigneur, du changement duquel, contre la religion, ils n'avaient encore rien entendu et demeurèrent ainsi les affaires jusqu'environ le mois de mai.

A Revel, il semblait que l'assemblée fût née et morte tout ensemble, n'ayant voulu quasi personne se ranger à la discipline et amendement de vie; de sorte que, cessant l'assemblée, il semblait que toute la semence fût suffoquée jusques au 27 avril, auquel jour s'étant assemblé bon nombre pour faire les prières, en la maison de Jean du Puy, dit Bonofex, ancien notaire, Dieu réveilla leurs esprits par un grand coup de fouet qu'il leur envoya, et qui depuis leur servit beaucoup. Car étant découverts par le chant des psaumes, Jean Cazis, prieur des jacobins, homme audacieux, s'il en fut

oncques, et qui abusait tellement des consuls qu'il osait bien entreprendre manifestement l'autorité de magistrat, ayant soudain ému avec les consuls grand nombre de gens de son état, et du menu peuple, se jeta le premier en cette maison avec un gros bâton et criant aux luthériens : huguenots; et sur cela, environ vingt des plus apparens furent faits prisonniers, en partie furent menés au couvent des jacobins, où ils furent très-inhumainement traités, les autres conduits dans les prisons de la ville, après plusieurs blessures et oppressions, nonobstant lesquelles ces pauvres gens marchaient louant Dieu et chantant des psaumes. Ce fait, informations étant prises et plusieurs interrogations à eux faites sur le fait de leurs consciences (ce qui était défendu par édit du roi), ils furent menés à Toulouse, où ils arrivèrent liés et garottés sur des charrettes, un jour de Pentecôte, tout au travers de la grande rue, et de la populace amassée qui dégorgea une infinité d'injures contre eux et de blasphèmes contre Dieu, jour qu'on avait expressément choisi afin qu'ils fussent massacrés par le peuple, d'autant que la cruauté des juges était restreinte par les édits; mais Dieu y pourvut, car, étant arrivés le 25 mai, ils furent renvoyés le 19 juillet, en vertu de certain commandement du roi, au grand regret des conseillers persécuteurs, qui les contraignirent, contre la déclaration du roi, à faire certaines déclarations et submissions, confisquant la maison dudit du Puy, avec amende de cinq cents livres payables par Bernard Ycher, marchand. Qui plus est, condamnèrent un nouveau Testament, et autres livres saisis avec ces prisonniers, à être brûlés en la place publique de Revel, ce qui fut exécuté le jeudi 4 août. Mais tant s'en fallut que cela fit

perdre courage aux prisonniers, et autres de l'Eglise, que Dieu avait aussi réveillés, qu'au contraire les assemblées recommencèrent en la maison dudit du Puy, avec tel accroissement, que, le 24 décembre suivant, ils commencèrent d'y prêcher publiquement à huis ouverts. Averti de cela, Jean Recques, juge et magistrat de la ville, accompagné de certains témoins, à la sollicitation de quelques-uns non assouvies en leur mauvaise volonté, entra en l'assemblée, et leur fit de grandes inhibitions. A quoi étant répondu par du Puy, avoué par la compagnie, qu'ils ne s'étaient assemblés que pour prier Dieu en toute pureté de leurs consciences, sans offenser personne, ni contrevenir à l'obéissance du roi, pour lequel ils étaient prêts à employer leurs propres personnes, il ne s'en ensuivit autre chose, et continua l'assemblée avec prières et chant de psaumes jusques à ce que Dieu les pourvut d'un ministre, nommé Jean de Bosco, au sermon duquel, le 3 janvier 1562, en ladite maison, assistèrent les principaux docteurs, bourgeois, marchands, avocats, praticiens et artisans de la ville, lesquels, ayant même vu avec grande édification la réparation faite audit prêche par les prisonniers de l'abjuration par eux faite à Toulouse, se firent pour la plupart recevoir et incorporer en l'Eglise : de là en avant se firent les prêches dans les maisons plus amples de François et Guillaume Salvas, marchands, et de Jean Danes, bourgeois. Et, bien que, le 5 du même mois, le juge, accompagné des consuls, vint de rechef à l'assemblée pour demander à de Bosco de quelle autorité il prêchait, si ne s'en ensuivit-il autre chose, étant tellement les demandes satisfaites par ses honnêtes et péremptoires réponses, qu'ils assistèrent à son sermon, auquel ils ne trou-

vèrent répréhension aucune. Les moines et prêtres ne pouvant nullement souffrir cela, après avoir fait certaine assemblée au couvent des jacobins, sonnèrent le tocsin, le 18 dudit mois de janvier, sur le soir, dont fut telle l'issue que les séditeux attirés s'entre-battirent eux-mêmes fort et ferme, tellement qu'un nommé Pierre Dessus y fut tué par un autre nommé Guillaume Fizel, depuis exécuté à mort. Et par ainsi demeurèrent ceux de la religion en quelque repos jusques à Pâques suivant.

A Castres, ville épiscopale, ceux de la religion, bien qu'ils fussent en petit nombre, ce néanmoins, en 1560, firent tant, qu'environ le mois d'avril, ils eurent pour ministre un homme de bien et docte personnage, nommé Geoffroy le Brun, par le ministère duquel le nombre accrut tellement que n'y pouvant plus suffire, il fut envoyé le mois d'octobre suivant à Genève, pour y recouvrer des coadjuteurs. Pendant lequel temps, la Vallée leur étant envoyé de Toulouse, en l'absence dudit le Brun, étant découvert, ne put continuer; mais cessèrent les assemblées par la venue du procureur-général du roi au parlement de Toulouse, qui en fit trois prisonniers, à savoir, Ambroise Firment, couturier, Louis maréchal, libraire, et Jean Anateau, serrurier; lesquels, quoiqu'ils n'eussent été nourris aux lettres, maintinrent si constamment la vérité par l'Ecriture, que plusieurs par ce moyen furent gagnés à la religion, et furent depuis relâchés des prisons de l'évêque, suivant un édit du roi, au mois de février 1561. Cela donna tel courage que, le dimanche gras, qu'on appelle, Pierre de l'Hostau, ministre, arrivé avec lettres dudit le Brun, recommença de prêcher par les maisons, et le 18 avril, un autre nommé Raymond Berthe, prêcha publiquement au lieu de l'e-

cole, ce qui fut poursuivi par le Brun, étant de retour, jusques au 28 avril, auquel jour, en vertu d'une commission envoyée par le sieur de Joyeuse, lieutenant du roi au pays, on se déporta de prêcher en public. Mais on continua par les maisons jusques au premier de juin, auquel jour Fleuri de la Rivoire, autre ministre envoyé de surcroît, recommença de prêcher publiquement en une grande salle dite vulgairement le Grenier, appartenant à Jean Raymond, marchand.

Le 6 juillet suivant, fut célébrée la cène, pour la première fois, en très-grande assemblée et en bonne paix, y assistant les consuls de la ville, qui se déclara quasi toute de la religion, de sorte que les clés du temple de la Platte lui furent remises volontairement par le chapitre de saint Benoît, le premier de septembre, auquel temple, à la fin d'octobre suivant, furent abattues les images et autels sans aucune contradiction. Cet abattis d'images ayant commencé, se déborda tantôt comme un torrent, sans aucune résistance toutefois, tellement que le dernier de décembre, d'un commun consentement, ayant été toutes brisées avec les autels, tant de saint Benoît, que de saint Jacques, sainte Claire, Cordeliers, Trinitaires, saint Vincent, et saint Jean de Bourdelles : le lendemain, premier de Janvier 1562, on en fit autant au temple de notre-dame de Fargues, à Saint-Jean de Navez, et à Saint-Martin de Londus, et les prêtres et moines, requis de ne plus chanter messes ni matines, s'y accordèrent. Qui plus est, trois jours après, le procureur du roi, viguier, accompagné de plusieurs autres, allèrent quérir les nonnains appelées les minorettes, qui étaient vingt en nombre, et, les ayant amenées au temple Saint-Benoît pour ouïr le prêche, les logèrent en trois

maisons bourgeoises, desquelles puis après leurs parens les retirèrent. Par ainsi cessa comme de soi-même l'exercice de la religion romaine en cette ville de Castres, jusques à l'édit de janvier, lequel étant apporté le 18 février, on cessa de prêcher au temple de la Platte, pour aller prêcher hors la porte de la ville, en un boulevard, lequel, par la libéralité des particuliers de la ville, fut bientôt couvert de toiles.

Carcassonne, ville épiscopale en Languedoc, a eu de long-temps nombre de ceux de la religion réformée, entre lesquels n'y avait forme d'Eglise dressée que jusques au mois de décembre 1561, auquel advint une très-cruelle émeute comme s'ensuit. Il y eut deux moines, l'un nommé frère Ambroise, moine de la Trinité, et l'autre nommé Rieutort, cordelier, hommes outrageusement séditions, qui servirent d'allumettes pour allumer ce feu. Mais la principale cause fut l'inimitié capitale qui était entre François de Lasses, président au siège présidial, et Raymond du Roux, juge mage, survenue après certain échange fait entre eux de leurs offices, et tellement accrue que chacun attirant à soi ses partiaux, la pauvre ville fut scindée en deux factions ; ce fut la cause de tant de mal, qui n'est pas le seul inconvénient advenu en ce pauvre royaume, pour avoir rendu la justice vénale avec la vente des offices de judicature, et ouvert la porte à toute ambition et avarice. Le président donc duquel l'office avait été supprimé, se résolut d'exterminer ceux de la religion. Le moyen d'exécuter ce malheureux dessein, fut qu'un matin, devant la maison de Raymond du Poix, honorable marchand, et qu'on savait être de la religion, fut trouvée une image de la vierge Marie (qu'on appelle) pleine de fange ; sur quoi incontinent le conseil



emlé par les partisans du  
 en la maison consulaire de  
 esse , où fut aussi appelé du  
 ge mage , il fut finalement,  
 nt l'avis des plus sages, conclu,  
 ce de Guillaume de Roque ,  
 i roi et beau-père du prési-  
 il se ferait une procession gé-  
 laquelle, par proclamation ex-  
 se trouveraient tous les habi-  
 eine de vingt-cinq livres, afin  
 ir , disaient-ils , cette image  
 le Saint-Michel , d'où elle  
 abattue. En cette procession  
 rent tous les séditionnels, et  
 uels, comme cette procession  
 avant la maison dudit du Poix,  
 é qu'il y fallait mettre le feu ,  
 ain la sédition fut émue , les  
 nt dégainées par ceux qui en  
 les autres courant aux armes  
 la ville : et d'abord fut tué  
 pièces un nommé Bernard  
 du lieu de Trossan, soupçon-  
 religion ; d'autres allèrent en  
 d'un marchand nommé Pier-  
 t, lequel ils assommèrent de-  
 maison de cinquante - cinq  
 en comptés ; Guiraud Ber-  
 ut aussi inhumainement tué,  
 n des séditionnels fendit la bou-  
 une dague, et puis lui mit un  
 bride dedans, et un livre en-  
 ains. Qui plus est , ils tuèrent  
 à huit hommes de la religion  
 , étant des favorisans du juge  
 tre ceux-là y eut un libraire,  
 ison duquel il se trouva plu-  
 res de notes , servant à l'u-  
 eur service divin , qui toute-  
 nt déchirés et brûlés comme  
 es. Le lieutenant particulier du  
 , nommé Asturgy , y fut aussi  
 vement blessé et porté comme  
 sa maison ; mais, sur ces entre-  
 ir un juste jugement de Dieu ,  
 du roi et beau-père du prési-

dent (le bel avis duquel, touchant cette  
 procession, avait été suivi) fut abattu  
 d'un coup de pierre , et contraint de  
 s'aller cacher en sa maison. Autant en  
 firent aussi tout le jour les principaux  
 de la ville basse et de la cité, bien éton-  
 nés, criant la populace échauffée, qu'il  
 fallait tuer tous les magistrats et offi-  
 ciers qui n'avaient fait justice des  
 huguenots ; et , quant au juge mage ,  
 qu'on cherchait surtout , non pour la  
 religion , mais pour la haine particu-  
 lière du président, Dieu voulut qu'il se  
 sauvât de maison en maison , et de  
 jardin en jardin. Il y eut aussi huit  
 maisons pillées, avec tel désordre que  
 les séditionnels coupaient les draps avec  
 leurs dagues, chacun en emportant son  
 lambeau. Mais entre tous, le bourreau  
 de la ville, nommé André (lequel puis  
 après alla au-devant de Joyeuse, avec  
 son épée à deux mains), emporta le  
 prix , lequel écorcha cinq de ceux  
 qu'on avait tués , mangeant le foie de  
 l'un, et scia tout vif un pauvre homme  
 qu'il haïssait de longue main à cause  
 de la religion ; si fallut-il à la fin que  
 la sédition s'apaisât de soi-même. Le  
 lendemain, le sieur de Malues , viguier  
 pour le roi, constitua prisonniers trente-  
 deux des séditionnels, et ne tint à lui que  
 justice n'en fût faite. Mais l'issue en fut  
 telle qu'étant iceux prisonniers, l'évé-  
 que de Carcassone n'épargna rien pour  
 leur aider, et se faisaient publiquement  
 les quêtes aux temples et aux maisons à  
 ces titres, à savoir , pour les pauvres  
 prisonniers martyrs de Jésus-Christ ,  
 et le président les avertissant de ce  
 qu'ils devaient répondre. Qui plus est,  
 n'ayant pu empêcher avec tout cela  
 que cinq d'entre eux ne fussent con-  
 damnés à mort , il fit tant que leur ap-  
 pellation fut reçue , bien que, par l'é-  
 dit du roi, les juges présidiaux eussent  
 puissance d'en juger en dernier res-  
 sort. Bref, étant couru en poste à Tou-

louse , il besogna si bien , qu'enfin , par arrêt de la cour, la cause fut renvoyée aux magistrats présidiaux de Béziers , qui ne faillirent d'envoyer quérir les prisonniers à Carcassonne ; mais on les refusa tout à plat , comme aussi le trésorier du roi ne voulut fournir aucun argent pour la poursuite, de sorte que tout demeura impuni. Ce nonobstant, ceux de la religion s'entretenrent le mieux qu'ils purent jusques au 18 février 1562 , auquel jour fut publié l'édit de janvier par les carrefours accoutumés, avec un prodige notable, s'étant au même instant levé un vent si impétueux qu'il semblait qu'il dût renverser toute la ville : ce qui advint depuis est récité en l'histoire de la guerre qui survint au mois de mars suivant.

L'an 1561, ceux de la religion, en la ville de Béziers, ville épiscopale, n'ayant point encore formé d'Eglise, se trouvèrent en quelque nombre le dimanche appelé des Rameaux, environ trois heures après-midi, à l'heure même que ceux de la religion romaine prêchaient au grand temple Saint-Nazaire, et se mirent à chanter psaumes en français et à faire les prières au-dessous de la ville, au lieu appelé le bois de Soustre. Cela étant aperçu et apporté avec tumulte dans le temple, soudain les officiers, avec multitude de peuple, descendant vers les moulins, arrivèrent à l'assemblée, dont les uns, n'ayant rien prévu de cela, se sauvèrent à la fuite, d'autres étant déjà sur leur retour, furent saisis et menés prisonniers, qui eussent été en évident danger, n'eût été que, le mercredi suivant, arriva l'édit de la délivrance de tous les prisonniers pour le fait de la religion, en faisant promesse de vivre en la foi catholique, sans y ajouter le nom de romaine, comme on fit depuis, nommément à

Toulouse, à la sollicitation du cardinal Strossi, lors évêque de Béziers. La faveur de cet édit fut cause que plusieurs se manifestèrent, et n'oyait-on chanter que psaumes en public et en particulier, même en la grande place de la ville, sur le soir, là où le peuple se promenait par ébat. Le cardinal qui les avait ouïs un jour, environ le mois de juillet, comme il se faisait traîner en coche par la ville avec plusieurs dames qui n'y avaient pas grand honneur, irrité de cette sainte musique, envoya ses gens armés d'épées, hallebardes et arquebuses s'armer sur ceux qui étaient en la place, sans aucun respect; ce qui émut tellement le peuple, qu'il fallut que bientôt tous ces spadassins se retirassent, et n'osa le cardinal se montrer de quelques jours, encore qu'il eût obtenu pour sa sûreté quelques hommes d'armes de la compagnie du sieur de Rossillon. Bref, tant s'en fallut que ceux de la religion perdissent courage, qu'au contraire, après avoir envoyé au roi faire leurs plaintes contre une telle audace du cardinal, ils obtinrent un ministre, homme docte et de bonne vie, nommé Antoine Vives, qui y dressa le corps de l'Eglise, et prêcha en diverses maisons, selon l'opportunité, et tout de nuit pour éviter tumulte. La réponse du roi fut que le cardinal se retirât à Alby, ce qu'il fit. Cela donna tel courage à ceux de la religion, que force fut audit Vives, ministre, au commencement d'octobre, de prêcher un matin, à huis ouverts, en la maison d'un nommé Pierre du Roux. Le lieutenant nommé Larmoie, averti de cela, s'y transporta, et ayant vu de trois à quatre cents personnes, gens de fait, n'entreprit rien pour lors davantage. Mais on avertit le sieur de Joyeuse, lieutenant pour le roi au pays de Languedoc, lequel tôt après arrivé avec grande troupe de pistoliers, et

saisi des clés des portes, fit de nuit le ministre logé en la dudit Roux, dont il n'avait partir, disant que le bon pasteur lonne point son troupeau. Le main, l'assemblée se trouvant au coutumé, après avoir entendu de leur ministre, députa gens demander à Joyeuse, lui en offention telle qu'il lui plairait. Il l'avoir envoyé à Narbonne; à la vérité (comme un nommé Jean Lion, natif d'Avignon, s'en vantoit), ceux auxquels il avait été après avoir parti son argent de cédula de cent écus, l'avaient pris la rivière du Pas de Loup, il renommé de tout temps pour ses bandages qu'on y commet. Or, comme plusieurs dirent qu'il avait conduit en la maison du sieur de Roux, ils s'y transportèrent, lui étant baillé à ces fins le baron de Roux; lequel entré dans la maison, ayant le peuple à la porte qui demandait son ministre, fut si malheureux après avoir barré les portes, de voir d'un des députés du peuple Jean Lion, praticien, auquel, de tout le peuple, il coupa la tête sur une tour de la maison. Cela vu par Joyeuse, il donna l'alarme dans la ville, courant au travers des rues à cheval avec ses gens, et sonner le tocsin par tous les quartiers, et de plus, manda à Narbonne pour lui amener secours avec diligence. Adonc, ceux de la ville se voyant surpris, pourvurent aux affaires comme ils purent, les uns cachant, les autres se sauvant, il n'eut de tués dans la ville et environs; la plupart des fugitifs se rendirent à Montpellier, et de là envoyèrent vers le roi pour se plaindre de l'excès. A quoi n'y eut provision par une lettre du cachet, con-

tenant plusieurs belles promesses. Nonobstant toutes ces choses, les états particuliers de Languedoc se tinrent à Béziers au mois de novembre audit an. Dans lesquels, avec grande difficulté, Pierre Chabot, député par les Églises de Languedoc, étant finalement ouï, remontra plusieurs points appartenant à la conservation du repos public. Le 14 décembre, l'Église se rassembla chez du Roux, faisant prières et chantant psaumes les dimanches et les mercredis jusques au 17 janvier suivant, auquel commença de prêcher Vincent Rivan, en cette même maison, sans aucun tumulte. Mais, quelques jours après, à Saint-Chinian, ceux de l'Église romaine, ayant trouvé un diacre de l'église de Béziers faisant les prières avec quelques-uns du lieu, et l'ayant constitué prisonnier, il en voulut advenir un grand esclandre. Car, ceux de la religion ayant eu recours à leur magistrat, et sur cela y étant envoyé Arthus Mas, lieutenant du viguier, pour ravoir le prisonnier, il advint qu'étant à la porte de cette ville qu'il avait trouvée fermée, il y fut tué d'une grosse pierre qui lui fut jetée: dont justice fut faite finalement, étant le meurtrier exécuté et mis en quartiers. Et sur la fin de février fut publié l'édit de janvier, en vertu duquel les sermons commencèrent d'être faits hors la ville au-devant de la porte des Carmes, à un trait d'arbalète près des murailles. Et bien que ni les uns ni les autres n'eussent faute de gens mal avisés, si est-ce que le tout s'apaisa peu à peu, ayant été accordé entre les principaux de l'une et de l'autre religion, que chacun aurait son capitaine et compagnie de vingt-cinq hommes pour entretenir les uns et les autres en paix, comme aussi tout y fut assez paisible jusques environ Pâques, comme il sera dit ci-après.

A Montpellier, la mort inopinée du roi François II intimida les adversaires de ceux de la religion, qui, après avoir été fugitifs et très-rudement traités en toutes sortes, durant l'espace d'environ trois mois, en la persécution du comté de Villars, retournèrent en leurs maisons sans contredit. Par ainsi, environ le 5 janvier 1561, ils se remirent en train avec telle ardeur, que n'eût été qu'on fut averti par l'Église de Lyon, que si on ne se contentait, on empirerait beaucoup les affaires, on eût recommencé aussitôt de prêcher en public comme auparavant; mais ayant reçu cet avis, on fit au contraire, les assemblées les plus petites et plus secrètes qu'on put, et sur cela vinrent lettres du cachet, par lesquelles il était commandé de laisser paisible chacun en sa maison. En ce temps fut aussi assigné un synode général des Églises à Poitiers, qui fut le deuxième qui fut tenu au royaume de France, depuis la réformation de l'Église; auquel, après toutes choses concernant la police ecclésiastique, il fut arrêté d'envoyer députés à la cour pour présenter requête au roi, avec la confession de foi, et protester de nullité contre le concile de Trente, avec telles remontrances qu'on verrait être nécessaires. La Chasse, ministre, étant de retour du synode à Montpellier, l'ordre de l'Église fut redressé le 16 février. Ce que ne pouvant porter, les adversaires firent tant envers le sieur de Joyeuse, lieutenant pour le roi au gouvernement de Languedoc, qu'il y mit en garnison la compagnie de Terrides. Advint sur cela l'enterrement d'un docteur régent en médecine nommé Beraudi, qui avait ordonné d'être enterré à la façon de ceux de la religion, auquel enterrement, le 9 mai audit an, Terrides et ses gendarmes, avec les prêtres, émurent un grand tu-

multe environ les cinq heures du soir, où toutefois ils se trouvèrent tellement empêchés, encore que Terrides y fût en personne, qu'ils furent tous contents de poser leurs armes, et de bonte peu après quittèrent la ville, se retirant à Gignac sans qu'on leur eût méfait. Ce nonobstant, quelques séditeux, cherchant occasion de remuer ménage, commencèrent de dresser certaines fêtes de pains bénis, que certains garnemens faisaient à tour avec ivrogneries et danses en la place commune; par ce moyen, un dimanche 13 juillet, un grand débat s'émut, duquel l'issue fut telle que le chef de la compagnie fut tué, et quelques-uns des séditeux pris et rendus au magistrat: toutefois il n'en fut fait aucune justice; mais, en vertu de l'édit de juillet, dont il a été parlé au quatrième livre, furent les assemblées défendues. A quoi fut répondu par ceux de la religion qu'ils se garderaient de contrevenir à l'intention du roi, lequel on savait n'entendre défendre les assemblées pour servir Dieu, sans aucun port d'armes ni tumulte. Environ ce temps, l'évêque, se fortifiant de cet édit, entreprit d'aller en l'assemblée, qui pour lors était chez François Maupeau, marchand, en laquelle lui fut offerte l'entrée pour ouïr paisiblement ce qu'il aurait à dire, et pour l'espérance que quelques-uns concurent que peut-être étant touché en sa conscience, il reviendrait à lui, ou pour le moins il en ferait semblant, pour l'apparence qu'il y avait que les Églises s'en allaient fleurir; mais l'insolence de ses gens marchant devant et après lui, fut cause qu'il s'en retourna sans y avoir pris place. Aussi n'y était-il venu pour aucun bien; car, au même instant, il se trouva que le lieutenant particulier courait par la ville, criant tant qu'il pouvait qu'on tuait le bon évêque, et que le temps

on de défendre notre mère  
église; mais Dieu voulut que le  
au lieu de s'émouvoir, n'en fit  
e, un chacun lui répondant : à  
la terre, qu'il fasse guerre, et  
battus se défendent. Par ainsi,  
notion fut aussi bien empêchée  
autres, et crut tellement l'as-  
e, que, d'un commun consente-  
e 24 septembre, on se saisit du  
appelé de Notre-Dame, pro-  
e la maison de ville. Ce temple  
ntretenu par les marchands et  
ois, sans donner aucun revenu  
re aux prêtres, de sorte qu'il  
nait proprement à la ville : ce  
na occasion à ceux de l'assem-  
s'en saisir comme leur appar-  
Toutefois ce fait émut gran-  
la colère des prêtres, craignant  
l'un on ne vint à l'autre. Ayant  
solu leurs affaires avec Joyeuse  
même temps persécutait l'É-  
Béziers, dont il fit mourir le  
e, comme il a été dit ci-dessus)  
isirent tant du château de Saint-  
leur église cathédrale, qu'ils  
nt de soldats, et de toutes au-  
nitions de guerre, avec deux  
âtardes de campagne, que des  
es Carmes, et du Peyron, et des  
qui leur furent livrées par le  
consul, nommé Jean de Vallez.  
ses étant découvertes émurent  
la religion à s'en plaindre, le  
pre et jours suivans, aux consuls,  
s, le même jour et les autres  
, firent bon devoir de remédier  
étant même offerte par ceux  
eligion aux chanoines caution  
e écus pour leur sûreté et celle  
temple, voire de tout le clergé,  
ils n'alléguassent que ce qu'ils  
t procédait de crainte de rece-  
mmage par ceux de la religion.  
ut cela ne servit de rien, car, le  
mois, ceux du château, en signe

de guerre ouverte, plantèrent l'ensei-  
gne sur les carnaux, y attachant par  
risée un balai. De quoi irrités, non-seu-  
lement ceux de la religion, mais quasi  
en général tous ceux de la ville, à  
grande peine furent retenus qu'ils ne  
courussent aux armes de toutes parts.  
Sur cela, les consuls ayant assemblé  
un conseil général, non-seulement de  
tous les magistrats, mais aussi de tous  
les plus notables de la ville, voire jus-  
ques à quelques-uns de bas état, sans  
respecter ni l'une ni l'autre religion,  
il fut résolu que certains députés de la  
religion romaine iraient faire les re-  
montrances aux chanoines, et recher-  
cheraient tous moyens d'obvier à un  
plus grand mal; mais cela fut essayé  
en vain, étant ces députés, qui compa-  
raissaient avec le bâton de justice et  
chaperons rouges, repoussés à coups  
de pierres et arquebusades, dont un  
conseiller du siège présidial et le se-  
cond consul furent blessés. Ceux de la  
religion qui, le jour précédent avaient  
repris la tour du Peyron, très-juste-  
ment irrités de cela, coururent aux  
armes, et d'abord forcèrent aussi la  
tour des Carmes, où fut trouvé, pris  
et mené ledit Vallez, dernier consul,  
en la maison consulaire. Le lendemain,  
22 dudit mois, étant prêts de donner  
l'assaut (auquel sans aucun doute ils  
eussent emporté la forteresse), finale-  
ment, par l'entremise des principaux  
magistrats, accord fut fait, à la condi-  
tion que l'artillerie serait menée en la  
maison consulaire, et que les soldats  
se retireraient, demeurant libre à un  
chacun ce château comme auparavant;  
mais, sur l'exécution de cet accord,  
étant advenu à un chanoine de tirer  
un coup d'arquebuse, dont il tua un  
nommé Pierre Challon, les soldats de  
la religion se jetèrent sur les autres,  
desquels en demeura sept sur la place,  
et d'autres blessés en moururent quel-

ques jours après, justement châtiés de leur déloyauté, et eût bien été la tuerie plus grande sans que les principaux de la religion retinrent la furie des soldats. Par ainsi, tourna sur la tête des séditieux la conjuration qu'ils avaient entreprise (comme puis après il apparut par bonnes enquêtes), qui portait en somme de donner entrée à Joyeuse, pour massacrer sans aucun respect ceux de la religion. Et ne faut oublier les deux capitaines des chanoines, l'un nommé Arnaud, pauvre chanoine affamé, et l'autre nommé le More de Royon, vieux soldat et n'ayant rien à perdre, qui, ayant perdu tout espoir du secours de Joyeuse, avaient délibéré de partir entre eux le trésor d'or et d'argent qui y était. Ce même jour, étant ce que dessus advenu dans la matinée, les soldats tôt après étant encore en leur chaleur, et se départant par troupes, abattirent les images par tous les temples; et, la nuit suivante, un nommé François Guichard (homme autrement de bon témoignage, auquel le lieu avait été baillé en garde), surpris d'avarice avec trente soldats qu'il avait, pilla la sacristie, autrement appelé le petit trésor. Le larcin, le lendemain, aperçu par la justice, qui y était venue pour mettre le tout en inventaire, les anciens de l'Église firent si bonne diligence, que les reliquaires et autres choses appartenant audit temple furent rendues : vrai est que l'argent comptant demeura entre les mains de Guichard et des siens, qui ne s'en trouvèrent pas bien, mais en reçurent digne salaire. Car depuis, et l'an suivant, Guichard en fut pendu à Narbonne, et la plupart des autres à Pézénas. Par ainsi, au même jour que la gendarmerie de Joyeuse, l'an précédent, était entrée à Montpellier pour ruiner l'Église, Dieu voulut que, l'an suivant, elle fût délivrée d'un très-

grand danger, et la ville nettoyée d'images, ne pouvant même être le plus empêché que partout il n'en restât jusques au-dehors de la ville. Les moines quittant d'eux-mêmes leurs cloîtres, et emportant ce qu'ils jugeaient le plus de perdre. Ces choses ainsi advenues, les consuls et magistrats firent tant que chacun, quittant ses armes, reprit son premier métier pour remédier aux plaintes qui pourraient faire au roi des choses sées, ayant assemblé un conseil général, déléguèrent deux notables magistrats pour en avertir sa majesté. Ici donc ayant exhibé plusieurs lettres méchantes et séditieuses, en commission de Joyeuse, envoyés les chanoines, avec les inquisitions faites par les prisonniers, eurent bonne réponse de sa majesté joignant toutefois, par lettres de revocation, que les armes, après la publication de ces lettres, fussent réduites à la maison consulaire, les temples rendus au clergé, les reliques et autres meubles sacrés, avec l'inventaire sur ce fait, livrés dans les mains du général des finances, et que ceux de la religion se retirassent aux maisons auxquelles auparavant ils préchaient. Ceux de la religion obéirent instantanément à cela. Mais, le 22 du mois de mai, par le commun consentement volontaire des ecclésiastiques et ceux de la religion, se départirent les temples, étant élu pour ceux de la religion celui de la paroisse de Saint-Mathieu et de Saint-Pierre. Fut l'acte de cet appointement signé par un notaire nommé Hilaire assistant le magistrat, le 14 décembre. Pierre Mesmin, chanoine théologien de Saint-Pierre, et prédicateur royal, entre ceux de la religion romaine, fit une publique abjuration, réprouvant la doctrine qu'il avait annoncée, et se mettant désormais de servir



le il a fait depuis , ayant été mi-  
à l'église de Poussan.

avait été envoyé de la cour, pour  
lier aux désordres survenus en  
nedoc , et pays circonvoisins , le  
comte de Crussol , avec Fumée,  
e des requêtes , et deux conseil-  
e la cour du parlement de Paris;  
l'arrivé à Villeneuve d'Avignon,  
it à Montpellier , qu'on lui en-  
deux conseillers présidiaux ;  
consuls , deux bourgeois de la  
on romaine, un ministre et un  
n de la religion , pour leur faire  
dre la volonté du roi , qui était  
mme que ceux de la religion eus-  
vider et à départir incontinent  
emples , et sans présumer aucu-  
nt d'y rentrer, et qu'ils eussent à  
isser en la possession et jouissan-  
tous leurs biens, sans leur donner  
chement , en sorte quelconque,  
ur forme de prier ni leur service  
accoutumé. Pierre Viret , des  
enommés ministres de son temps,  
tait lors arrivé en ces quartiers-  
ajouta ces lettres, qui servirent de  
coup, desquelles la teneur s'ensuit:  
A mes bons seigneurs et honorés  
des églises du Languedoc , as-  
lés au colloque de Montpellier,  
et paix par Jésus-Christ , notre  
eur. Mes chers et honorés frères,  
eurs les commis qui ont été en-  
à monsieur de Crussol , par le  
que de Montpellier, m'ont exposé,  
ant à leur charge et à leur re-  
la réponse qui leur a été faite ,  
est telle que je l'attendais. Or ,  
ue cela est arrêté, pour le présent,  
faut rendre les temples et les ar-  
nous n'y pouvons contrevenir  
premièrement désobéir à Dieu et  
enus pour mutins , séditieux et  
les , sans irriter grandement le  
son conseil, et inviter monsieur  
crussol , lieutenant du roi , en ce

fait , à user de force et de rigueur  
contre nous, au lieu qu'ils ont bonne  
volonté de nous accommoder , et nous  
tenir en leur sauve-garde et protec-  
tion contre nos adversaires; car il n'est  
pas question du fait principal , mais  
seulement de l'accessoire, vu qu'il ne  
nous est pas défendu de nous assem-  
bler, et de faire tout ce qui appartient  
au vrai service divin en nos assem-  
blées , mais seulement d'occuper les  
temples, voire à telle condition que  
nous avons promise que lieux com-  
modes nous seront octroyés pour nous  
assembler, et ceci par autorité du roi:  
lequel point est bien à noter ; car, jus-  
ques à présent , nos assemblées n'ont  
point été autorisées par l'autorité du  
roi , comme elle le seront à présent,  
puisque nous avons de sa part déclara-  
tion manifeste de sa volonté , ce que  
nous n'avons eu par ci-devant , sinon  
comme par une permission; ou, à par-  
ler plus clairement , comme par une  
connivence et dissimulation de ce qui  
se faisait par nous et par tous ceux de  
notre religion. Nous avons donc bien  
à louer Dieu de la grâce qu'il nous  
fait, et notamment de ce qu'on dissi-  
mule beaucoup de choses qui ont été  
faites témérairement par les nôtres ,  
lesquels ne pouvaient échapper que  
pour la vie , si les édits du roi étaient  
exécutés à la rigueur, et le pourraient  
être à la vérité si , par l'obéissance  
maintenant requise de nous, nous ne  
réparons aucunement les fautes com-  
mises par trop grande témérité et li-  
cence de ceux qui les ont commises ;  
car, quand tout sera bien avisé, ce se-  
rait une chose fort dangereuse, s'il  
était permis aux peuples de s'élever de  
leur autorité pour entreprendre cho-  
ses si grandes, et usurper à eux la  
puissance, l'autorité , et exécution qui  
n'appartiennent qu'au roi et aux magis-  
trats députés par lui , suivant la voie

ordinaire qui nous est montrée dans les saintes Écritures . Car, il y a une raison dans les vocations extraordinaires , sous l'ombre desquelles il est fort dangereux de rien entreprendre sans être bien assuré de la volonté de Dieu , voire par spécial témoignage d'icelui , vu que nous n'en avons point de bien évidentes dans les saintes Écritures , quant à notre particulier , sinon des vocations ordinaires. Nous avons donc de quoi louer Dieu de ce qu'il lui plait nous faire ainsi supporter et épargner , afin que le plus gros de la tempête tombe sur nos adversaires. Par quoi nous devons être tant plus prompts à obéir, vu que notre obéissance , non-seulement nous servira pour couvrir les fautes passées , et nous acquérir plus de faveur envers les personnages qui déjà nous favorisaient , mais aussi leur donnera plus grande occasion pour bien ranger nos adversaires, et châtier ceux qui entre eux le méritent. Pour cette cause , comme j'ai toujours par ci - devant exhorté nos auditeurs à obéir aux édits du roi en ce qu'ils le peuvent faire en obéissant à Dieu , et sans contrevenir à leur devoir et office, ainsi je les ai exhortés à faire le semblable en ce qui est maintenant requis de nous, vu que nous ne le pouvons refuser sans contrevenir à notre devoir et sans scandale , et sans mettre l'église et tous les fidèles en grand danger , et faire grandement réjouir nos adversaires, qui désirent plus notre rébellion, par laquelle nous leur pouvons ouvrir la bouche contre nous , que notre obéissance, par laquelle nous la leur pouvons clore. Je vous ai écrit ces choses un peu plus au long , parce que je ne doute point que plusieurs ne trouvent cette restitution fort dure et fâcheuse, et pour un grand reculement du cours de l'Évangile ; mais nous devons plutôt

avoir espérance que Dieu nous exalter en nous humiliant, et se plus fort, puis après, les cornes ennemis. Par quoi il ne nous faut émouvoir à cause de leurs insolences mais attendre patiemment la volonté du Seigneur, en nous gardant d'abuser de ces dons et grâces , le servant et honorant comme il tient , auquel je vous recommande priant qu'il vous gouverne par le Saint-Esprit en toutes choses , et vous ait toujours en sa sainte garde et protection. De Nîmes , ce 15 j. 1557. Votre frère et serviteur, Viret.»

Par ainsi, le 22 janvier 1562, selonc la volonté du roi , les clés des dits temples rendues entre les mains du juge criminel , on recommença à prêcher à la grande école et à la cour ordinaire, un mois après. Le sieur de Crussol, venu à Montpellier pour remettre sa santé, commença d'y exercer son ministère , ayant été l'édit de justification publié le 7 du mois de février suivant lequel ceux de la religion protestante tirèrent et choisirent le grand foirail de Lattes.

Un peu auparavant la venue du sieur de Crussol à Villeneuve d'Avignon un horrible massacre fut commis par certains soldats envoyés par Fabrice, gouverneur d'Avignon, pour lesquelz, un jour de dimanche, en l'après-midi, sur la fin du mois de décembre, se retirèrent audit Villeneuve appartenant au roi, et séparé d'Avignon par le seul pont du Rhône), la maison du maître des monnaies nommée Chantal, en laquelle s'étaient assemblées environ douze personnes pour prier Dieu, desquelles ils en tuerent sept , pillèrent toute la maison et jetèrent Chantal par les fenêtres dans le Rhône ; un autre , ne

is, prévôt, pris en un jardin nommé Mont-Olivet, fut tué aussi et traîné un chou planté dans la gorge ; il eut un autre auquel le foie fut hé, qu'ils portèrent au bout d'un fer, criant : *à un pierou* (qui est monnaie du pape valant cinq s) le *foie des huguenots*, finalement accourus plusieurs autresignon par bateaux pour avoir partin, dont ils s'en retournèrentés, à la vue de tous.

ant aux Cévennes, ceux de Tou-ayant fait publier l'édit de juillet, lequel toutes assemblées étaient dues, il y en eut qui s'efforcèrent, notamment le prieur de Canals, frère du sieur de Cremat, de le exécuter en ces montagnes; mais n déportèrent bientôt, et quel-temps après commença la tempête isement des images, ne pouvant ment le peuple, conduit par cer-indiscrets, être retenu ni par les strats ni par les ministres. En ceux de Saint-Germain se mon-ot si attrempés, qu'étant la pre-Église dressée au diocèse de e, elle fut la dernière où les ima-urent abattues, et, qui plus est, umulte, ayant été d'un commun d entre ceux des deux religions, es images seraient descendues de lace sans les rompre, puis inven-s et mises en certain lieu pour y gardées sous la clé mise entre les du sieur de Cremat, rentier du ice. Mais quelques jours après, qu'il y eût apparence aucune de ire des portes et crochetterment errures, les images se trouvèrent tin brûlées en une cheminée du sans que jamais on ait pu savoir ent ni par qui ces cas avaient été is ; et ainsi demeurèrent les es ceux de la religion jusques oubles, durant lesquels ils se dé-

fendirent si bien, que leurs ennemis furent plus intéressés qu'eux pour la guerre.

En Dauphiné, bien que par l'édit de Romorantin, interdisant aux juges royaux la connaissance du crime d'hérésie, les assemblées fussent interdites, et que, par un autre édit, par lequel les emprisonnés étaient élargis, bannissement fût ordonné contre ceux qui ne voudraient promettre de vivre selon l'Église romaine, (tous lesquels édits étaient incontinent publiés avec grandes menaces contre les contrevenans) ce nonobstant, les Églises reprirent incontinent courage le plus paisiblement qu'elles purent. Toutefois, le 3 avril avant Pâques, fut découverte à Grenoble une grande assemblée d'hommes et de femmes faisant prières à Dieu, en une maison hors la ville, nommée Thionville, où se transportèrent l'évêque de Grenoble, le président Truchon, et plusieurs autres, desquels toutefois Dieu retint tellement la mauvaise volonté, qu'ils ne firent prisonnier qu'un solliciteur, nommé Guillemain, et un avocat de la cour, nommé Jean Ponat; lequel, à la venue des susdits, avait pris la parole pour toute l'assemblée, et lequel, avec son compagnon, fut élargi, dès le lendemain, à la sollicitation d'un sien frère, conseiller du parlement : attendu que, par lettres patentes du roi, telles paisibles assemblées étaient aucunement tolérées. Mais il y eut d'autres officiers ailleurs qui, nonobstant les édits du roi Charles, adoucissant les précédents, faisaient du pis qu'ils pouvaient : comme advint à Vienne, au commencement du mois de mai 1561, où furent emprisonnés plusieurs de la religion, et quelques absens ajournés procédant publiquement à la vente de leurs biens meubles. Pareillement, à Romans, ayant été surprise une as-

semblée, Gondrin fit démolir le devant de deux maisons, et en emprisonna plusieurs, qu'il voulait faire pendre et étrangler sur-le-champ en sa furie; mais Dieu voulut qu'il se modéra par les remontrances qui lui furent faites du danger où il se mettait par telles sommaires procédures contre les édits du roi : et fut, en ce même temps, publié le sauf-conduit octroyé à tous ministres qui se voudraient trouver à l'assemblée de Poissy : ce qui donna partout grand courage à ceux de la religion pour sortir en public. Advint sur ces entrefaites, que Guillaume Farel, allant de son église de Neufchâtel en Suisse, à Gap, ville de sa naissance, et passant par Grenoble, y fit une vive et ardente exhortation, comme il était personnage plein de zèle de Dieu s'il y en a eu de notre temps, et les ayant disposés à bien faire, y laissa pour ministre Aynard Pichon, pour leur donner courage. Par ainsi, le 4 décembre, y fut faite une belle et grande assemblée en plein jour et à huis ouverts, en la maison d'Antoine Dalfas, avocat au parlement, et une autre encore, en la maison de Guillaume Berger, aussi avocat; de quoi la cour très-mal contente les ayant fait appeler dès l'après-dîner, Dieu leur fit la grâce de répondre de leur fait si sagement et si constamment, que, sans passer plus outre pour lors, leur maison leur fut baillée pour prison, et, à l'issue du parlement, ceux de la religion ayant demandé audience, elle leur fut accordée au lendemain.

Ce lendemain venu, 6 dudit mois de décembre, pareillement les 9 et 10, la cause de ceux de la religion fut plaidée par Philippe le Roy, avocat, en pleine audience, au nom de toutes les églises du pays, et d'un grand nombre de personnes de la ville : remontrant leurs assemblées n'être illicites, et par

conséquent n'être défendues par les édits, concluant qu'à cette cause elles ne leur fussent inhibées, pourvu que tout s'y fit modestement, dont ils offraient caution jusques à deux cent mille écus; et, cas advenant que la cour n'y pût ou n'y voulût pourvoir, requit que le tout fût renvoyé au roi, auquel les états-généraux avaient présenté pareille requête, sur laquelle sa majesté n'aurait encore pourvu. Un autre avocat, nommé Jean Robert, assisté de quatre consuls, et se disant avoir charge du corps de la ville, plaida tout au contraire, lisant le tout par écrit comme il lui avait été baillé, dont on s'ébahissait, d'autant qu'ayant été auxdits états-généraux comme substitut du procureur du pays, il avait lui-même signé la requête susdite, tendant à fin d'avoir des temples: après lui, plaida de même Nicolas de Beneton, se disant procureur du pays, auxquels s'adjoignirent les gens du roi. L'issue fut telle que les demandeurs furent deboutés de leurs requêtes et opposition, et qu'il serait procédé par la cour contre lesdits Dalfas et Berger, avec inhibition de plus s'assembler, et ordonné que nombre de potences seraient dressées par la ville, pour y attacher tous ceux qui contreviendraient aux édits, avec défenses toutefois de s'entre-injurier, et injonction aux étrangers de vider la ville dans vingt-quatre heures. Durant cette plaidoirie, les assemblées furent continuées par les maisons; mais, peu après l'arrêt donné, elles cessèrent pour quelques jours, ayant couru le bruit que Gondrin venait avec forces pour leur courir sus. Mais voulant ceux de la religion pourvoir à leurs affaires, et se servant de l'occasion de l'élection annuelle des consuls, qui se fait le jour de dimanche suivant le jour de sainte Luce, en dé-

bre, donnèrent ordre que ce jour  
t échu, les citoyens assemblés tant  
une que de l'autre religion, au  
accoutumé, y assistant deux con-  
ers du parlement, commissaires à  
éputés, quelques-uns de ceux de  
ligion fussent nommés pour être  
uls : ce qui fût advenu à la vérité,  
n eût poursuivi à demander les  
; mais un certain mutin prévoyant  
, commença de mettre en doute  
nomination, demandant que les  
ens fussent réglés sur cela par la  
. Sur quoi étant interrompue l'é-  
on et différée au dimanche suivant  
ces deux commissaires, la cour  
ndant au lieu d'y pourvoir résolu-  
ment, appointa les parties contrai-  
sur la coutume alléguée, ordon-  
cependant, par manière de provi-  
, que les anciens consuls, qu'on sa-  
être capitaux ennemis de ceux de  
eligion, seraient continués pour  
mois, durant lesquels serait infor-  
l'une part et d'autre sur la coutume  
en avant. Ainsi passèrent les af-  
s jusques au 24 du mois, veille de  
l, auquel jour les assemblées re-  
mencèrent à huis ouverts dans les  
ons particulières, nonobstant le  
it arrêt, et furent apportées du-  
les vacations lettres du roi du pe-  
ichet, portant entre autres choses  
ceux de la religion ne fussent re-  
chés par les maisons, et que tous  
risonniers à cause de la religion  
auparavant l'édit de juillet, fus-  
élargis. Voyant cela, Desportes  
ifféra la publication, disant que  
que ces lettres s'adressaient au  
ement, il ne les oserait ouvrir que  
our ne fût séante, c'est-à-dire,  
es au lendemain de la fête des  
, qu'on appelle; mais ce jour-là  
, à savoir le 6 janvier 1562, il  
a de rechef deux échappatoires  
n'élargir les prisonniers, disant

I.

qu'étant question de déroger à l'édit  
de juillet, ces lettres ne s'entendaient  
des prisonniers détenus depuis ledit  
édit, de sorte que, quoi qu'on pût allé-  
guer au contraire, les prisonniers ne  
furent élargis. Ce néanmoins, les as-  
semblées continuèrent, et Gondrin,  
voulant amadouer ceux qu'il ne pou-  
vait bonnement forcer, attendant meil-  
leure occasion, et que ceux de Guise,  
absens de la cour eussent regagné leur  
place, arrivé à Grenoble, parla douce-  
ment à eux, et même étant survenu  
quelque tumulte à la boucherie, en  
laquelle il n'avait pas tenu à un prêtre  
nommé Marmozin, qu'on n'en vint jus-  
ques à effusion de sang, il le mit pri-  
sonnier avec quelques-uns des bou-  
chers, promettant d'en faire faire  
bonne justice; mais, pour faire le con-  
tre-poids, il y en eut aussi de ceux de  
la religion qui avaient été battus et  
outragés qui furent mis prisonniers,  
et puis après tous furent élargis à cau-  
tion. Sur ces entrefaites arriva l'édit  
de janvier, qui fut publié le 29 dudit  
mois, suivant lequel ceux de la reli-  
gion allèrent prêcher hors la ville, en  
une cour appartenant à un marchand  
nommé Bernardin Curial, assise au  
faubourg de Tresclanstre qu'ils avaient  
fait couvrir d'ais de futailles en atten-  
dant mieux, et continuèrent, nonobs-  
tant que toujours il y eût quelques  
traverses, jusques au mois de mars.

Quant à la Provence, nous avons dit,  
au livre troisième, que Mouvens avait  
été contraint de se retirer à Genève :  
cela fit d'autant plus déborder ceux  
qui étaient tous accoutumés à toute  
cruauté, dont je me contenterai de  
mettre seulement quelques actes par-  
ticuliers. Il y avait en la ville de Siste-  
ron, depuis quelque temps, une Église  
dressée, ayant accoutumé de s'assem-  
bler en un temple hors la ville. Advint  
donc, le 25 mars 1561, que ceux de

la religion s'y étant rangés à la manière accoutumée, les portes leur furent fermées à leur retour, et refusées l'espace de six mois, durant lesquels les uns furent contraints de se retirer où ils purent en grande misère : les autres ayant accordé avec ceux qui avaient pillé leurs biens et maisons, étant reçus en la ville à certaines conditions par lesquelles tous moyens de se défendre contre les brigands, leur étaient ôtés, furent traités de telle sorte, qu'ils eussent mieux aimé demeurer dehors. Le lundi de Pâques audit an, un pauvre homme de Marsillargues ayant été long-temps prisonnier, et finalement délivré par les édits du roi, fut saisi par la populace, tué sur le pavé, puis à demi-brûlé, et finalement attaché et arquebusé contre un pan, le tout à l'instigation d'un moine, qui en fit encore tuer sept autres de même façon trois jours après. Et parce que le procureur de la dame d'Aramon faisait prendre informations contre quelques séditions, il fut aussi tué dans sa maison, et jeté dans la rivière du Rhône.

A Aix, ville capitale du pays, le sieur de Flassans, homme d'esprit mutin, et vicieux en toutes sortes, étant premier consul dans les fêtes de Pentecôte audit an 1561, ayant convoqué en la maison du président de Laorris, les consuls des principales villes de Provence, et certains députés des communes, fit en sorte qu'il fut conclu de chasser ceux de la religion. Cela fut cause que non-seulement plusieurs gentilshommes et autres personnes notables furent chassés avec grandes violences; mais aussi quelques-uns meurtris par la furie de la populace, de laquelle Flassans se rendit chef et conducteur. Peu après, sous ombre et couleur de se défendre contre ceux de la religion répandus par le pays, furent murées

toutes les portes de la ville d'Aix, fors deux, l'artillerie mise sur les tours et clochers, et quelques-soldats levés par le clergé. A quoi ne put jamais remédier le comte de Tandes, gouverneur et lieutenant-général du roi en Provence. Ces insolences et confusions horribles ayant duré jusques après le colloque de Poissy, et ayant même été renouvelées quasi par toutes les villes de Provence, au retour des prélats, (entre lesquels l'évêque de Sisteron était un vrai boute-feu, tenu cependant pour un bouffon et maquereau de cour, et des plus ânes de son rang) finalement le roi attendant l'issue de l'assemblée qu'il voulait faire et qu'il fit puis après, au mois de janvier, à Saint-Germain-en-Laye, des plus sages et renommés présidents et conseillers de tout le royaume, députa le sieur comte de Cursol, homme de grand nom et autorité, accompagné de Fuméc, grand rapporteur, Ponat, conseiller en la cour de parlement de Grenoble, commissaires pour le pays de Provence, auxquels fut aussi baillée particulière charge de connaître des malversations de la cour de parlement d'Aix, et Quelin et de la Chaux, conseillers au parlement de Paris pour le Languedoc, afin de pourvoir à la tranquillité desdits pays, en châtiant les séditions selon qu'ils trouveraient être requis. Suivant donc cette commission, étant Cursol parti de la cour le 10 décembre arriva finalement à Tarascon, le 22 janvier 1562, après avoir fait ce qu'il avait pu pour le repos public en passant par Lyon, et de là en divers endroits du Dauphiné. De là, accompagné du duc de Tandes, s'arrêta au lieu de Marignane, à quatre lieues de la ville d'Aix, qui s'était le plus débordée, et par laquelle il délibéra de commencer le règlement de tout le pays. Ayant donc lesdits sieurs comtes de



Cursol et de Tandes envoyé à Aix le vicomte de Cadenet, pour rétablir le tout en son premier état, l'entrée lui fut refusée par Flassans et autres ses adhérens; mais y étant renvoyé pour la deuxième fois, alors vinrent à eux, de la part de la cour de parlement, le président Faveau avec les gens du roi, et des principaux de la chambre des comptes, qui filèrent doux, remettant toutes ces fautes sur Flassans et ses complices. Deux consuls aussi y arrivèrent et l'assesseur, remontrant les causes qui les avaient émus à murer leur ville, accusant fort ceux de la religion, et requérant que la ville fût laissée en tel état, sans y mettre garnison, dont ils se disaient être exempts par leurs privilèges. Ceux de la religion, au contraire, faisaient infinies plaintes des violences et extorsions intolérables à eux faites contre les édits exprès du roi; la résolution fut que, selon la commission baillée au vicomte de Cadenet, les portes seraient démurées, l'artillerie retirée, les soldats licenciés, et serait pourvu à la paix de la ville comme il serait trouvé expédient pour la paix publique et service du roi, avec punition des coupables par bonne et brève justice. Et, quant à Flassans, pour ce qu'ayant été mandé par deux fois, il s'excusait sur ce qu'il disait qu'il craignait ses ennemis, il lui fut commandé pour la troisième fois de venir avec bonne escorte à lui envoyée. Cette jussion entendue à Aix, Flassans, au lieu d'obéir, après avoir en vain essayé d'empêcher l'exécution de ce que dessus, se retira pour faire du pis qu'il pourrait, comme il sera dit ci-après. Cela fut cause que, par contumace, à la requête et conclusion des gens du roi, il fut privé de son consulat, et fut obéi le vicomte de Cadenet. Cela entendu par le comte de

Cursol, après avoir envoyé en la ville telles forces qu'il lui plut, y étant entré le 5 février, vérifia le lendemain son pouvoir en la cour de parlement, et quand et quand il installa les commissaires envoyés avec lui de par le roi, avec bonnes et vives remontrances à ladite cour, grandement chargée de plusieurs concussions dont les commissaires devaient connaître. Puis il fit publier l'édit de janvier, suivant lequel ceux de la religion furent réintégrés avec exercice de leur religion hors la ville. Ce fait, afin d'empêcher la méchante volonté de Flassans, les armes furent ôtées de la main du peuple, selon l'édit du roi, du mois d'octobre précédent, et mises en bonne garde en la maison de ville. Les autres consuls et conseillers complices de Flassans, ou suspects, furent démis et autres tous nouveaux subrogés en leur place, à la nomination de plusieurs du parlement, ensemble des gens du roi. Ceux de la religion, le même jour de la publication de l'édit, choisirent pour le sermon un lieu hors la ville sous un pin, duquel il a été beaucoup depuis parlé, pour les plus que barbares et non jamais ouïes cruautés qui puis après y furent commises.

Pour revenir à Flassans, se voyant ainsi désappointé avec ses compagnons, ils tirèrent droit à Brignoles, où ils trouvèrent une compagnie qui se dressait par commandement du roi, laquelle ils rompirent et en tuèrent six ou sept, le reste se sauvant à la fuite. Puis ayant rassemblé tous ses gens, sortit en campagne avec enseignes déployées, et peintes de deux clés du pape, ayant chaque soldat un chapelet pendu au cou, marchant devant eux un cordelier portant un grand crucifix de bois, comme ils ont coutume d'en porter dans les cérémonies mortuaires. Après cela, ayant fait crier

que chacun cherchât soigneusement ceux de la religion pour les faire mourir, ou autrement les garder selon la volonté de ceux qui les pourraient prendre, cela fut exploité de telle sorte qu'autant qu'ils en purent attraper par tous les lieux où ils marchaient, autant en faisaient-ils mourir, les uns dès-lors qu'ils les avaient pris, les autres après longue prison et grosse rançon. Et quant aux femmes et aux filles, la plupart étaient violées, les autres réservées pour être mariées à ceux de leur bande comme bon leur semblait, et afin que les mariages fussent plus riches, les parens et autres qui pourraient faire partage avec elles, étaient forcés de leur donner en contrat de mariage tous leurs biens, ou bien passer par le fil de l'épée. Entre autres cruautés, celle-ci n'est à oublier pour montrer le zèle de ces bons défenseurs de leur foi catholique, c'est qu'un des principaux favoris de Flassans, lorsque ces troupes entrèrent à Signe, y ayant trouvé sa sœur qui était de la religion, la fit forcer en sa présence par le cordelier porteur de crucifix, qui n'en fit aucune conscience, et de plus par cinq ou six autres, et finalement lui fit flamber du lard sur le ventre, comme sur un cochon qu'on rôtirait. Ayant ainsi quelque temps couru le pays, ils vinrent assiéger le château de Bessé, près de Brignoles, dans lequel plusieurs de la religion s'étaient retirés, là où ils ne purent rien faire, y étant pourvu par la diligence de Monvans qui dressait une compagnie en ce quartier-là par l'ordonnance des comtes. Comme ces choses se démenaient, Cursol et Tandes, essayant en vain d'apaiser le tout par douceur et remontrances faites à Flassans et aux siens, le bruit arriva de la réconciliation du roi de Navarre avec la maison de Guise, et des

desseins tous manifestes de rompre l'édit de janvier, ce qui enfla tellement Flassans, qu'il fut forcé de venir aux armes après l'avoir fait ajourner à trois brefs jours, et fait condamner comme rebelle. Or, était Flassans à Brignoles, lieu de petite défense, et s'étaient plusieurs de ses soldats écoulés pour décharger leur butin en leur maison, ce qui lui fit prendre la route de Barjols par les montagnes, craignant la cavalerie et autres forces desdits sieurs comtes, qui s'assemblaient à Saint-Maximin. Avertis de cela, les comtes y envoyèrent Senas et Monvans avec leurs compagnies d'arquebusiers, lesquels ayant trouvé les portes closes, et s'étant retirés au village de Varages, à une lieue près de la ville, ils furent tantôt assaillis par Flassans et toutes ses forces, et ayant combattu sans quitter la place, tant que la munition leur dura jusques à venir aux pierres, finalement se retirèrent à Saint-Maximin, et Flassans entra dans Barjols, accompagné de douze à quinze cents hommes. Alors les comtes ayant assemblé leurs forces jusques au nombre de vingt enseignes de gens de pied, (auxquelles commandaient le sieur de Saint-Auban, et le baron des Adrets, arrivé en poste pour commander comme colonel des légionnaires de Dauphiné et Provence) le siège fut mis devant Barjols. Pendant ce siège, Ventebran, qui était de la ligue de Flassans, faisait une levée en la Camargue, à l'entour d'Arles et Tarascon, et ayant entendu que le capitaine Manty (secrètement dépêché par eux pour aller en cour), avait été pris et arrêté par le commandement des comtes, dans le château de Beaucaire, y entra d'emblée avec soixante ou quatre-vingts de ses amis : et trouvant le capitaine du château, qui est aussi viguier de la ville, en son siège

il le prit et emmena dans Taras-  
à où il le contraignit pour sauver  
, à écrire à sa femme qui était  
ledit château de Beaucaire ,  
à délivrer Manty. A quoi cette  
e n'ayant voulu aucunement  
, et se voyant, Vantebran, par ce  
i déçu de son espérance il lâcha  
nitaine, à la sollicitation de plu-  
de ses amis, et de là ayant mis à  
l tout ce qu'il put , pour lequel  
enleva tous les chevaux d'Arles  
métairies de la campagne, se  
ans Saint-Remi, où il saccagea  
de la religion, attendant le ren-  
qui lui avait été promis d'Avi-  
Ces choses, avec la démonstrance  
faisait quasi par tout le pays, de  
avoir à bon escient, contrai-  
nt les comtes de se hâter d'assail-  
prendre Barjols s'ils pouvaient ,  
et que ce mal empirât. Or, est  
petite ville assise au pied d'une  
agne en une profonde baricane  
it une fort petite plaine cernée  
montagne par derrière, et de hauts  
s par-devant, en forme de théâ-  
esquels on la voit en bas arrosée  
petit ruisseau qui bat le pied  
muraille. La ville s'étend par un  
int fort raide contre la montagne,  
ut de laquelle en une bien petite  
, est assis un château à cavalier  
ite la ville, composé d'une bonne  
et défensable sans canon, comme  
la ville est fermée d'une bonne et  
uelle muraille , à l'abordée de  
lle se présente le bourg clos  
ie en forme de croissant et for-  
par Flassans , qui s'y était logé,  
percé les maisons pour entrer  
ne en l'autre et retiré tous les  
les dans la ville. Il y avait donc  
peu d'apparence de l'avoir en peu  
mps , vu que les assaillans n'a-  
t que quatre petites pièces de  
agne. Ce nonobstant, s'étant cam-

pés les assaillans, non toutefois sans  
grandes et rudes escarmouches en la  
petite plaine qui est devant le bourg,  
Saint-Auban qui avait aperçu un endroit  
de muraille sèche, y mena ses soldats ,  
lesquels avec piques et hallebardes  
ayant ouvert la brèche , l'assaut y fut  
livré le 6 mars, environ onze heures  
du matin, lequel ceux de dedans sou-  
tinrent du commencement. Mais se  
sentant pressés et leur retraite pro-  
chaine et sûre, n'étant aussi la plupart  
des soldats exercés à telles rencon-  
tres, ils commencèrent à se retirer ,  
mais si indiscretement que la retraite  
fut convertie en fuite. Flassans voyant  
cela du tout éperdu abandonna la ville:  
et par ainsi entrant les assaillans péle-  
mêle, furent maîtres de la ville sans  
résistance, par l'ignorance du chef ,  
lequel , comme un homme fort peu  
aguerri n'avait prévu ce qui pouvait  
advenir, ni remédié comme il lui était  
aisé, à ce qui advint : ceux qui y fu-  
rent atteints en cette fureur passèrent  
par le fil de l'épée plus de trois à qua-  
tre cents : entre ceux-là n'est à oublier  
ce bon cordelier, lequel , avec son  
grand crucifix, osa se présenter devant  
Monvans qui n'en eut pas grand'peur.  
En ce désordre, les comtes firent ces-  
ser le meurtre le plus tôt qu'il leur fut  
possible , y étant envoyé exprès pour  
cet effet le sieur de Cardet, gendre du  
comte de Tandes. Lequel retourné ré-  
cita une chose digne de mémoire de  
deux compagnies de Lourmarin et de  
Mérindol, qu'il avait trouvées en son  
chemin à genoux faisant prières , et  
rendant grâces à Dieu de la victoire :  
auxquels ayant demandé comme ils  
se tenaient là, les autres étant après le  
butin répondirent qu'étant venus pour  
la gloire de Dieu et service du roi, ils  
ne s'étaient épargnés, tandis qu'il avait  
fallu combattre , mais que la victoire  
obtenue, n'étant convoiteux des biens

d'autrui, ils s'étaient retirés pour rendre grâces à Dieu de la victoire, et attendaient le commandement qui leur serait fait. Ce qu'ils disaient ne s'être épargnés, n'était chose controuvée ayant ces deux compagnies la réputation d'avoir fort bien fait leur devoir au combat. La ville ainsi prise, ceux qui s'étaient retirés dans le château firent contenance de se défendre, et le lendemain y étant assiégés, après qu'ils eurent demandé à parlementer, ils tuèrent d'une arquebusade le capitaine la Roquette, qui s'était approché. Ce néanmoins, la nuit suivante, ils se rendirent à composition. Le château ainsi rendu, quelques-uns des plus séditieux et criminels furent pendus. Entrages et Laidé, deux des chefs, eurent la tête tranchée à Aix par arrêt des commissaires. Mouvans, à la requête du sieur d'Espinouse, fit évader Baudimant, qui l'en récompensa très-mal depuis. Le reste fut envoyé en sa maison. Les plus précieux meubles et marchandises de la ville furent rendus aux habitans sous condition de fournir quelque argent pour

contenter les soldats, dont toutefois ils ne payèrent rien puis après. Et fut laissée là seulement une compagnie de gens de pied en garnison à leurs dépens, pour la rébellion commise d'avoir fermé les portes à ceux qui leur avaient été envoyés, et reçu au même instant la troupe de Flassans. Après cet exploit, on délibéra de poursuivre Ventebran, s'étant Flassans retiré à Porgneroles, un fort appartenant au sieur de Carses, son frère, dans les îles d'Hières. Mais Ventebran ayant ouï le vent de ce que dessus, abandonna Saint-Remi, se sauvant en Avignon. Il restait bien peu à pacifier en tout le pays, quand Cursol, étant les choses bientôt et du tout changées à la cour, reçut lettres de la reine lui commandant de passer par un quartier de Languedoc, pour y mettre ordre, et cela fait, la venir trouver avec la plus grande diligence qu'il pourrait. Ce néanmoins, les comtes, devant que partir, ordonnèrent garnison à chacune des villes, de sorte que toute la province fut en bon repos et tranquillité pour lors.

FIN DU PREMIER VOLUME.









THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY  
REFERENCE DEPARTMENT

**This book is under no circumstances to be  
taken from the Building**

[illegible]



